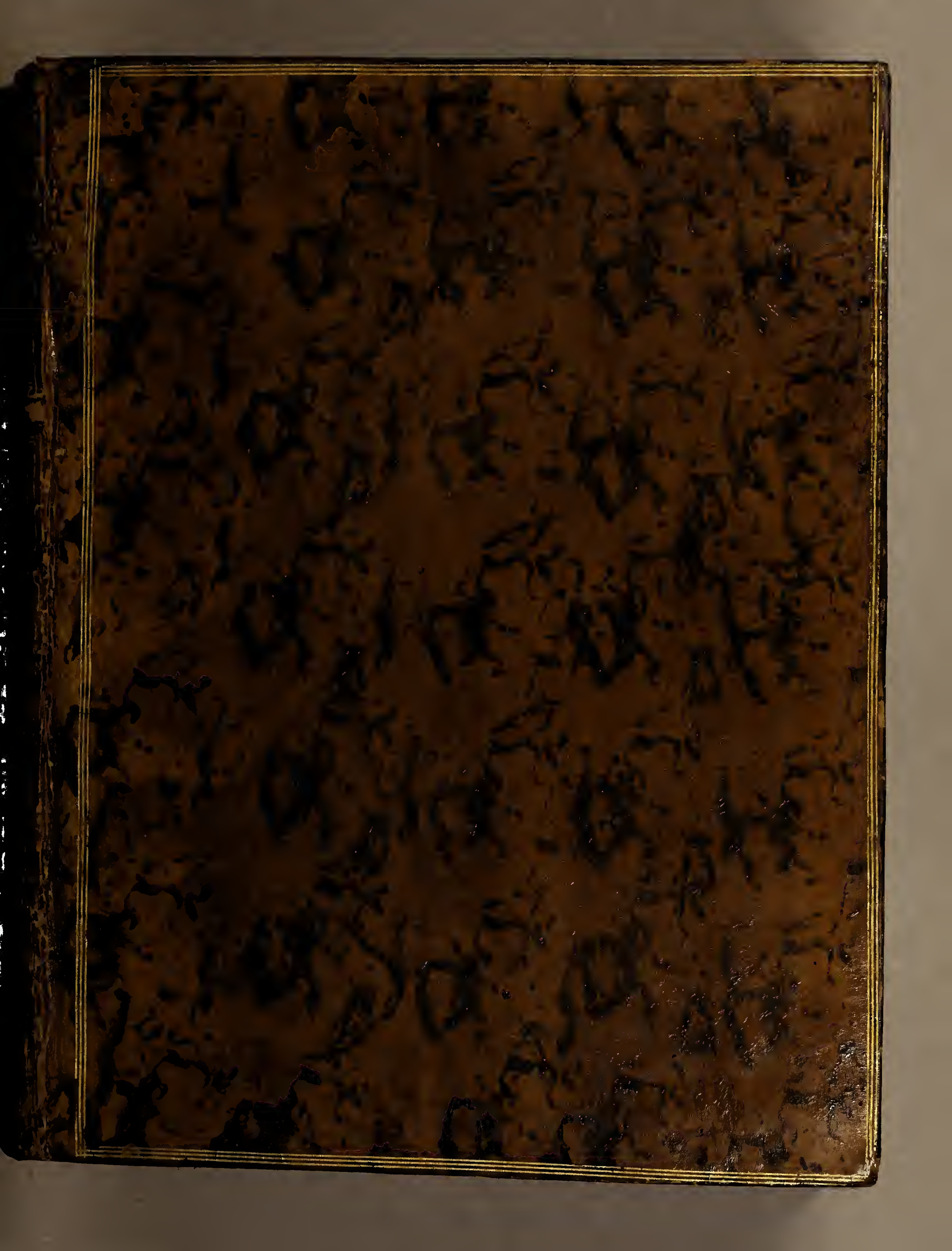
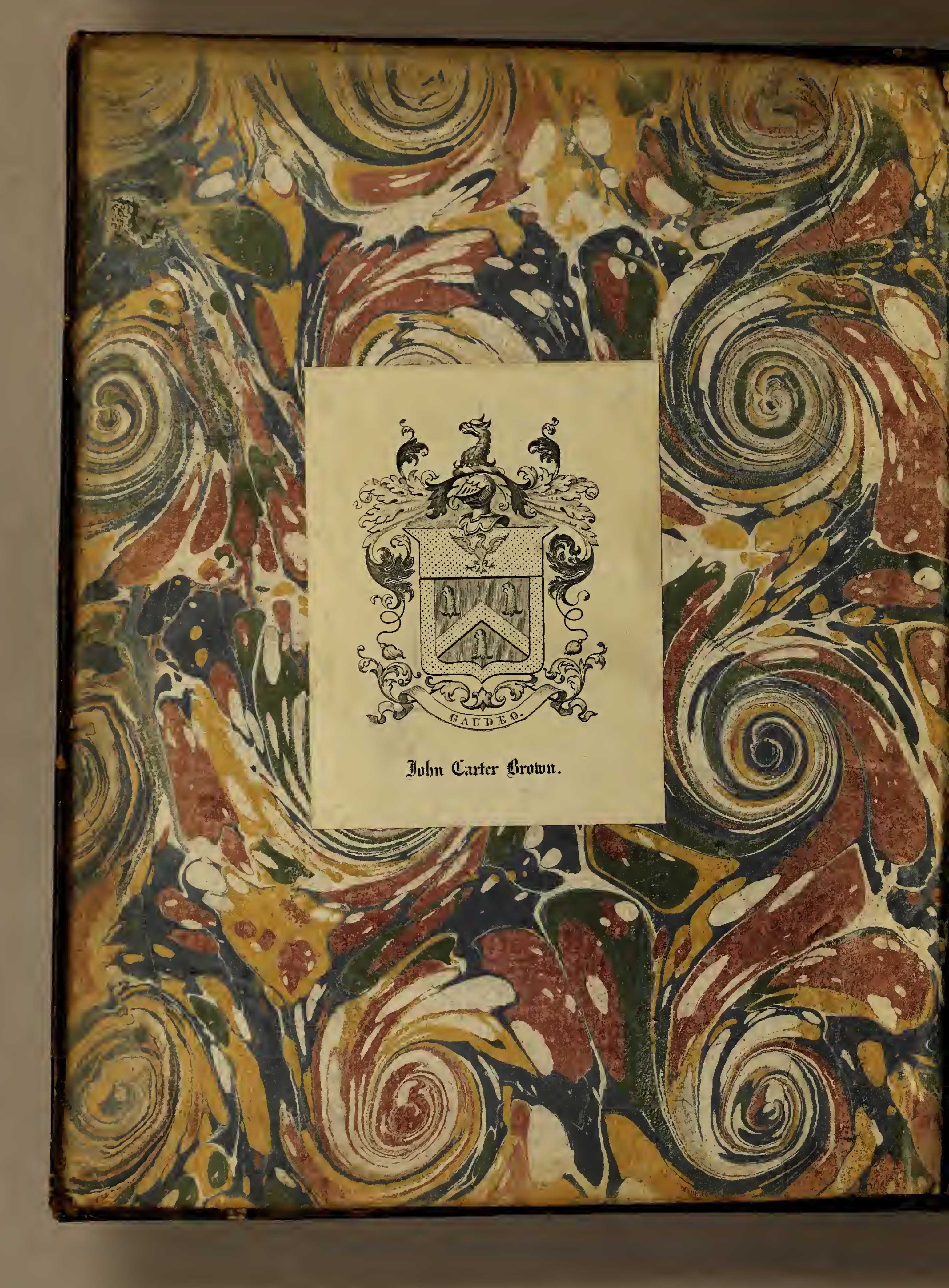
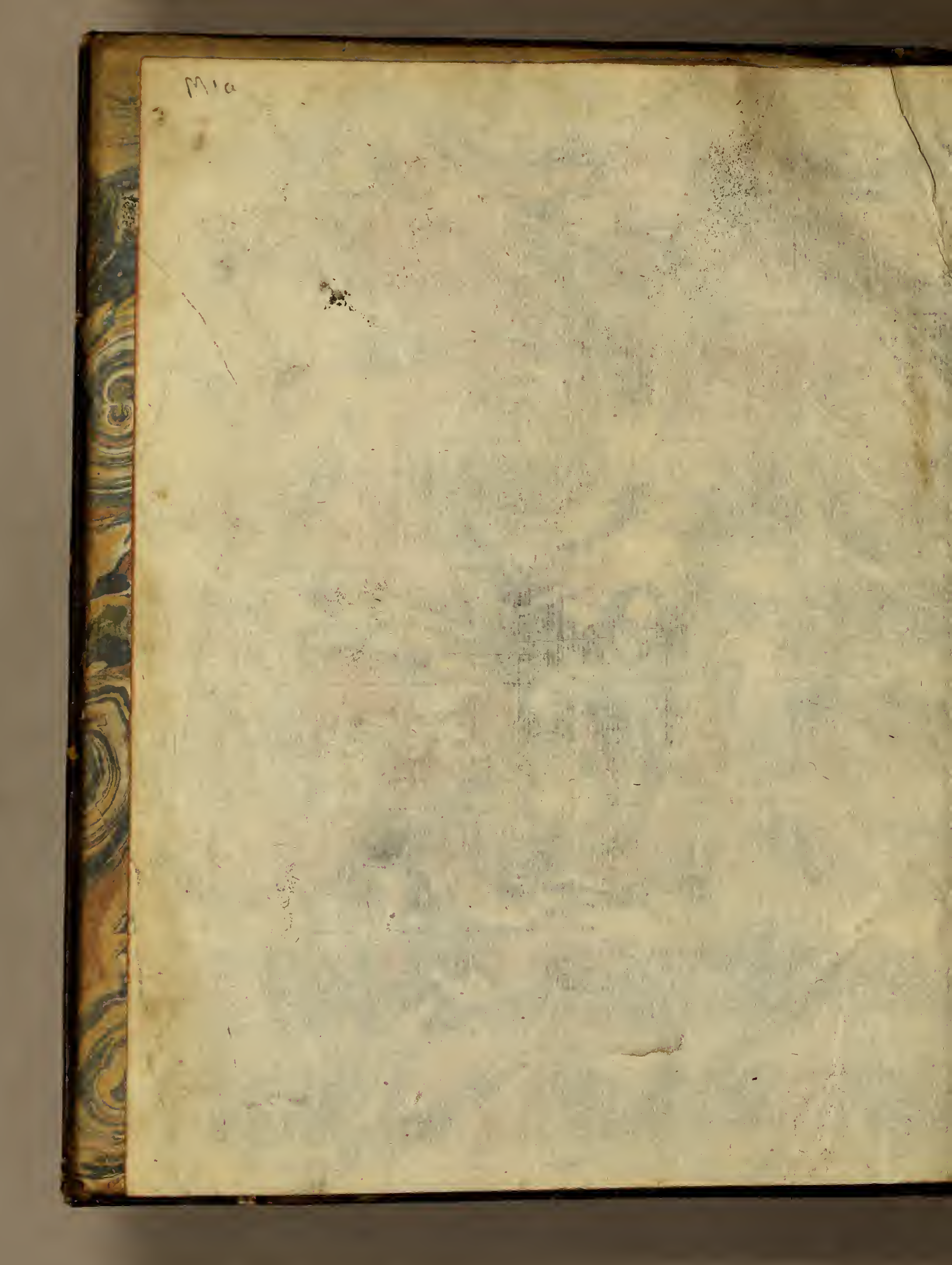



GAUDEO.
John Carter Brown.





CONTINUATION
DE
L'HISTOIRE
GÉNERALE
DES VOYAGES.
TOME DIX-NEUVIEME.

CONTINUATION
DE
L'HISTOIRE
GÉNÉRALE
DES VOYAGES,

OU

COLLECTION NOUVELLE

1°. *DES RELATIONS DE VOYAGES PAR MER,*

DÉCOUVERTES, OBSERVATIONS, DESCRIPTIONS,

Omises dans celle de feu M. L'ABBÉ PRÉVOST, *ou publiées depuis cet Ouvrage.*

2°. DES VOYAGES PAR TERRE,

FAITS DANS TOUTES LES PARTIES DU MONDE.

CONTENANT.

Ce qu'il y a de plus remarquable & de mieux avéré dans les Pays où les Voyageurs ont pénétré ; touchant leur situation, leur étendue, leurs limites, leurs divisions, leurs climats, leur terroir, leurs productions, leurs Lacs, leurs Rivières, leurs Montagnes, leurs Mines, leurs Habitations, leurs principales Villes, leurs Ports, leurs Rades, *&c.* Avec l'Histoire, les Mœurs & les Usages des Habitans ; leur Religion, leur Gouvernement, leurs Arts, leurs Sciences, leur Commerce, leurs Manufactures, *&c.*

OUVRAGE enrichi de Cartes Géographiques nouvellement composées sur les Observations les plus authentiques ; de Plans & de Perspectives ; de Figures d'Animaux, de Végétaux, Habits, Antiquités, &c.

TOME DIX-NEUVIÈME,

FORMANT LE DERNIER VOLUME DES VOYAGES DE MER.



A PARIS,

Chez PANCKOUCKE, Libraire, rue des Poitevins.

M. DCC. LXX.

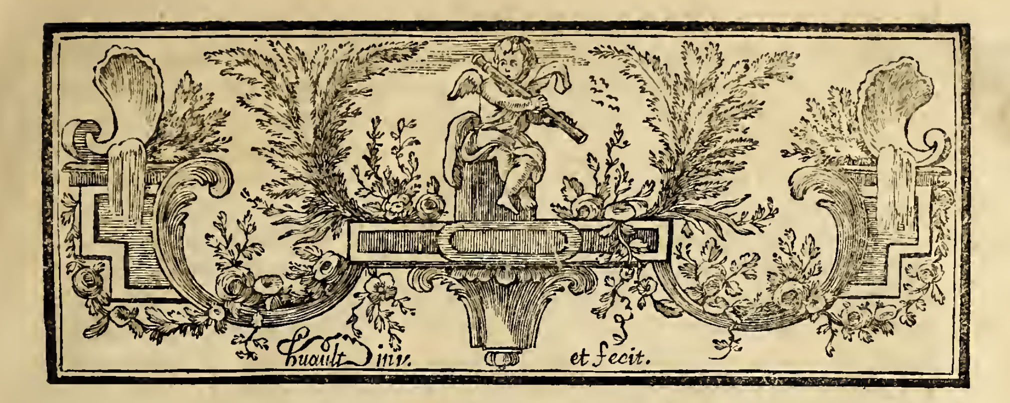
Avec Approbation, & Privilége du Roi.

APPROBATION.

J'Ai lû, par ordre de Monſeigneur le Chancellier, *le XIXe. Tome de l'Hiſtoire générale des Voyages*: Je n'y ai rien trouvé qui ne doive en faire déſirer l'impreſſion. Le Public ne peut manquer de ſçavoir gré à l'Auteur de s'être moins occupé le l'agrément que de l'intérêt, dans la deſcription de Pays qui paroiſſent le tombeau de la Nature. Fait à Paris, ce 25 Mai 1770.

CAPPERONNIER.


Carte du Groenland Dreßée et Gravée par Laurent 1770.
Détroit de Davis
Groenland
Mer Glaciale
Islande
Cercle Polaire Arctique
Isles de Bus de la Frislande
Cap Farewel
Nord
Sud
Ouest
Est



CONTINUATION DE L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES.

HISTOIRE DU GROËNLAND.

LIVRE PREMIER.

De la Situation & de la Nature du Pays.

CHAPITRE PREMIER

Du Pays en général.

Le Groënland qui fut découvert au Printems, il y a sept à huit siecles, par des Norvégiens & des Islandois, tire le nom de *Terre verte* que lui donnerent ces Voyageurs, de la Verdure qu'ils avoient trouvée sur ses bords ranimés par la belle saison. Cependant l'hyver y est comme éternel par les rochers de glace que le froid entasse sur ses montagnes. Si ce pays n'est pas une Isle entre l'Europe & l'Amérique, c'est du moins là que finit l'une & que l'autre commence; à moins que l'Asie ne revendique cette aride portion du Globe. Quoi qu'il en soit, le Groënland tient à notre hémisphere; mais la nature y ferme, ce semble, par les rigueurs du climat la communication

HISTOIRE DU GROENLAND.

Origine du nom du Groënland.

qu'elle y avoit ouverte entre les deux Mondes. Est-ce par le continent qu'ils s'y joignent ? N'y sont-ils séparés que par un léger détroit ? On l'ignore jusqu'à présent. Mais ne fût-ce que pour décider cette question importante à résoudre, on devroit voyager dans le Pays dont on publie ici l'histoire ; peut-être ouvrira-t'il la nouvelle route qu'on cherche pour mieux s'emparer de la Terre entiere.

Sa ositien.

Entre la Mer glaciale à l'Orient & le Détroit de Davis au Couchant, dans un espace d'environ trente-cinq dégrés de longitude, le Groënland s'avance & s'étend depuis le 59e degré de latitude Nord jusqu'au 78e. C'est du moins à ce voisinage du Pôle que s'est arrêtée l'audace des Voyageurs. Sans doute elle ira plus loin encore, & l'homme pourra mesurer un jour par ses pas, tout le Globe qu'il habite. Alors on sçaura si le Groënland confine & se joint au Spitzberg & à la nouvelle Zemble, s'il réunit les deux hémispheres aux nœuds du Pôle, s'il touche à l'Amérique, & si c'est par-là que le nouveau Monde sorti du lit des Mers, s'est peuplé des Sauvages de l'ancien Monde ; vaste & puissant objet des connoissances de l'esprit humain, attrait délicieux pour son infatigable curiosité !

La Côte occidentale du Groënland, seule portion de ce Pays qui soit aujourd'hui connue, ou du moins fréquentée, prend du Sud au Nord une étendue d'environ vingt dégrés. Elle est coupée & comme dentelée, par une infinité de bayes qui sont parsemées d'une multitude innombrable de petites Isles. C'est-là que la Mer semble s'être retirée en s'éloignant de l'Amérique Septentrionale. On diroit qu'elle y laisse à regret échapper de son sein, des terres qu'elle avoit sans doute englouties. Car tandis que l'Islande est féconde, cultivée & policée même, par la nature d'un sol habitable ; d'où vient que le Groënland, à la même hauteur du Pôle, se trouve désert, stérile, d'un abord & d'un séjour également pénibles ? N'est-ce pas que ce Pays presqu'entièrement couvert & traversé par les eaux, porte des marques plus récentes des inondations successives dont l'Océan se plaît à dévaster & délivrer tour à tour les différentes contrées d'un Globe qui semble lui servir de jouet ? A la vûe des Isles & des Golfes qui se multiplient ou s'aggrandissent autour du Groënland, il est difficile de ne pas soupçonner que la Mer refoule, pour ainsi dire, des Pôles vers l'Equateur ; & ce qui peut autoriser cette conjecture, c'est que le flux qui monte jusqu'à dix-huit pieds au Cap des Etats, ne s'éleve que de huit pieds à la Baye de Disko, c'est-à-dire, à dix dégrés plus haut de latitude au Nord.

Son aspect.

Toute cette Côte est hérissée de rochers inaccessibles, mais qui se laissent voir à plus de 40 lieues en pleine mer. La terre y est stérile, ou plutôt le roc aride & nud s'y dérobe constamment sous la glace & la neige, qui s'accumulant d'année en année ont comblé les vallons, & mis des plaines au niveau des montagnes. Les rochers d'où la neige disparoît quelquefois, n'offrent au loin qu'un front noir & ténébreux, sans traces de verdure ni même de terre ; mais de près on y découvre des veines d'une pierre marbrée, des lambeaux de gazon, de mousse, ou de bruyere, comme jettés par hasard sur le roc ; & dans les vallées quelques buissons épars autour des étangs, ou le long des ruisseaux. Quiconque a vu la Norvége, croit la retrouver dans le Groënland, si ce n'est que les montagnes, là couvertes d'arbres & coupées

à pic dans le sein de la Mer qui les baigne, sont ici toutes nues & comme environnées des étangs & des marais glacés que l'Océan y forme pour les rendre, ce semble, doublement inabordables.

Sa Topographie.

A l'entrée du Groënland par le Midi, s'offre le Cap *Farwel.* C'est une Isle séparée du *Statenhok* ou *Cap des Etats*, par un courant si étroit, que la Mer en se brisant contre les rochers, les brise à son tour & les roule en pieces dans ses tourbillons. Ce Détroit est tourmenté de vents impétueux, à-peu-près comme celui de Magellan, avec lequel il a d'autres rapports de situation; car l'un est aussi voisin du Pôle arctique, que l'autre peut l'être du Pôle austral.

En montant au Nord, on trouve le Détroit de Forbisher, matiere de contestation entre les Navigateurs, ou les Voyageurs, qui doutent encore si la Mer communique de l'Orient au Couchant par cette issue. On ne sçait pas même si Martin Forbisher, cet Anglois envoyé au Groënland en 1576 par la fameuse Elisabeth, a jamais découvert ou tenté ce passage. M. Egede, qui est notre premier guide dans l'histoire de ce Pays très-peu connu, dit qu'après avoir essayé de passer à la Côte orientale du Groënland, par ce prétendu détroit, il n'a pu s'assurer si c'en étoit un réellement. M. David Crantz, dont les relations plus récentes & plus étendues ont beaucoup enrichi cette partie de la connoissance du Globe, prétend que le Détroit de Forbisher existe, mais que les glaces en ont fermé le passage. Il nous donne à ce sujet la relation d'un Facteur des Colonies Danoises, qu'il suffit d'entendre raisonner pour donner confiance à ce qu'il rapporte. Voici l'extrait de son récit.

Détroit de Forbisher.

J'ai eu toutes les facilités dans mes voyages, de bien examiner le Détroit de Forbisher. Je ne pouvois d'abord concevoir comment il apportoit tant de glaces dans la Mer, sans qu'il en parût aucune diminution sensible dans un passage qui devoit être fermé par les terres, s'il n'eût été qu'une baye. Ce débordement des glaces dure depuis Juillet jusqu'en Novembre, & lorsque le courant est fort & le tems calme, elles forment sur la Mer une étendue de vingt à trente lieues de longueur sur cinq ou six de largeur, à moins que le vent ne les pousse plus avant & ne les disperse. Quand je demandois aux Groënlandois d'où venoit cette prodigieuse quantité de glaces; « c'est que le » canal est long & n'a point de fin, me répondoient-ils; on dit que nos Peres » le traversoient autrefois. »

Relation à ce sujet.

Impatient de ne pas en sçavoir davantage, je me hasardai en 1747 d'avancer dans cette baye avec quelques Groënlandois qui chassoient aux Rennes. Quand j'eus fait 14 lieues à travers les glaces, je grimpai sur une montagne d'où je crus pouvoir découvrir toute la longueur du Détroit; mais ma vûe qui s'étendoit à quarante lieues, ne m'offrit que des montagnes & des glaces entassées les unes sur les autres, de sorte qu'elles devoient me cacher l'embouchure orientale que je cherchois, soit qu'elle fût entre ces amas de glaces flottantes, ou derriere cette longue suite de montagnes. Je fus cependant arrêté sur ce sommet par un bruit extraordinaire, comme de plusieurs canons qui tireroient à la fois. C'étoit le froissement des glaces qui se heurtoient dans le passage étroit où le courant les entraînoit; d'un autre côté c'étoit comme le mugissement d'une cascade : je restai quelque tems absorbé

Tentatives pour reconnoître ce Détroit.

dans ce ſentiment mêlé de terreur & d'admiration que la nature inſpire, quand elle ſe montre ou ſe fait entendre au loin. Je compris que c'étoit l'eau qui couloit avec fracas ſous les pieces de glace, & que par conſéquent il y avoit un courant qui les pouſſoit dans ce Détroit; mais je n'en étois que plus embarraſſé de comprendre comment le Détroit pouvoit être bouché, tandis qu'il y paſſoit chaque année en très-peu de jours une quantité de glaces, d'une étendue ſi conſidérable. En 1751, j'eus la ſolution de ce problême, dans un voyage que je fis à *Eisblin*, où j'avançai dans les terres auſſi loin qu'aucun Groënlandois eût jamais été. Je découvris que, quoiqu'il ne paroiſſe aucune différence entre la Terre-ferme & la Mer, quand elles ſont couvertes d'une croute de glace immobile, il peut fort bien y avoir de l'eau où l'on n'imagine que de la terre. Je compris de plus que des glaces pouvoient être entraînées par le courant dans la haute Mer, ſous un détroit dont la ſurface eſt glacée. Car on ignore quand & comment ſe ferme l'embouchure de la Baye qu'on appelle le *Pont de glace*. Il eſt probable qu'au fort de l'hyver, durant le calme des grands froids, les glaces flottantes qui viennent de la Mer, s'arrêtent & s'engorgent dans l'embouchure; qu'elles ſe couvrent enſuite d'un amas de neige dont la gelée fait une nouvelle croûte de glace; que dans les dégels du printems, il n'y a que la ſuperficie de cette maſſe qui fonde pendant le jour, pour geler encore la nuit, & que les glaces ainſi cimentées par la neige & la gelée, forment un amas ſi dur & ſi ſolide que le ſoleil, ni les courans, ni les vents ne peuvent les diſſoudre & les diſperſer durant l'été. Après bien des années la quantité des neiges qui s'amaſſent & ſe durciſſent ſur la glace, augmente & s'éleve de façon que la force du courant y peut creuſer en deſſous des arches de vingt braſſes de hauteur. Les pieces de glace qui tombent chaque année des montagnes dans la Baye d'*Eis-blink* ſont entraînées par le courant ſous ce pont. Les plus petites y gliſſent facilement, & les plus grandes s'y heurtent & s'y briſent juſqu'à ce qu'elles y puiſſent paſſer en morceaux détachés: c'eſt ainſi que ſe forme ce fameux *Pont de glace*. Il en doit être à peu-près de même dans le Détroit de Forbisher, par lequel la Mer fait paſſer des courans de glace, d'Orient en Occident ſous des Ponts cimentés d'une neige durcie par les hyvers. Peut-être ce Détroit a-t'il une iſſue cachée ſous terre du côté de l'Orient, & d'autant moins large qu'on remarque dans les pieces de glace qui ſe dégorgent à l'embouchure occidentale de ce Canal qu'elles ne ſont pas liſſes & polies, mais raboteuſes & ſillonnées; ce qui prouve qu'elles ont été froiſſées & morcelées par le courant dans le paſſage.

Conjectures ſur ce même Détroit.

Le même Voyageur que la curioſité ſemble attacher à cette extrémité du Nord, autant & plus que l'intérêt de ſon commerce, a tenté non-ſeulement de découvrir, mais de parcourir toute la longueur de ce Détroit, pour voir s'il n'y auroit pas de communication entre la côte orientale & la côte occidentale du Groënland. Il croit que du côté de l'Orient, où l'on imagine que perce le Détroit de Forbisher, il ne doit y avoir que deux ou trois montagnes qui ne ſoient pas toutes de glace, au lieu qu'au Nord-Eſt & au Nord-Oüeſt du Groënland, on diſtingue très bien le ſommet des rochers & la pierre ou la terre nue au-deſſus des glaces & des neiges; d'où il conclud qu'il y a un chemin ou plutôt un courant de mer à travers le Groënland:

mais il ne conſeille à perſonne de ſuivre cette route. Ce n'eſt pas, dit-il, qu'on n'en puiſſe traverſer les glaces à pied, avec un canot ſur la tête, ſoit en deſcendant de petits vallons de quatre ou cinq braſſes, ſoit en ſautant d'un ſommet de glace à l'autre, comme je l'ai fait avec quelques Groënlandois, nous appuyant ſur des perches, ou ſur le canon de nos fuſils que nous avions apportés pour vivre de notre chaſſe. A la vérité l'on trouve quelquefois dans ces glaces, des trous qui n'ont pas de fonds, mais ils ne ſont pas larges, ou l'on peut en faire le tour. Les plus grands inconvéniens ſont l'impoſſibilité qu'un homme apporte les proviſions de vivres néceſſaires pour un ſi long voyage, & la difficulté de reſpirer au milieu de ces glaces, où l'on eſt obligé de paſſer les nuits ſans tente ni toît d'aucune eſpece. Car quoique nous euſſions la précaution de ne point dormir ſur la glace ou la neige; cependant malgré les peaux d'Ours & de Rennes, malgré les fourrures & les habits chauds dont nous étions garnis, à peine avois-je pris une heure de repos que je me ſentois tout le corps gelé: de ſorte que je n'ai jamais éprouvé tant de froid en plein air, dans le cœur de l'hyver le plus rigoureux du Groënland, que j'en avois ſur le Détroit de Forbisher aux premiers jours de Septembre.

Eisblin.

Montagne & Pont de glace.

Au-deſſus de ce Détroit s'éleve ce ſommet qu'on appelle *Eisblin*, & dont le Voyageur que nous venons de citer, a déja parlé. C'eſt une grande montagne de glace dont la cime brille de loin aux yeux des Navigateurs, & jette une lumiere qui reſſemble à l'aurore Boréale. Cette eſpece de Phare eſt placée ſur une Baye dont l'embouchure eſt fermée par un rempart de glaces que la marée y pouſſe & que le froid y gele & conſolide enſemble. Elles forment, comme nous l'avons dit, un Pont de glace avec des arches: le Pont s'étend d'un bord de terre à l'autre l'eſpace de huit lieues en longueur, ſur deux lieues de largeur. Les arches s'élevent de 42 à 120 pieds de hauteur. On peut paſſer ſous ce Pont en bateau, ſi l'on ne craint pas les pieces de glace qui ſe détachent quelquefois des arches, ou qui roulent des montagnes dans le canal d'où le reflux les entraîne dans la Mer. Lorſque les Groënlandois veulent aller au Havre d'Eis-blin, ils prennent leurs petits canots ſur leurs têtes, & vont par terre gagner une baye ouverte & commode de vingt lieues de longueur & large de deux lieues. Autrefois même ils y avoient bâti des maiſons, ce qui prouve que l'embouchure de la Baye n'a pas toujours été fermée. Les langues de terre ou bancs, qui s'étendent aux deux côtés du pont de glace, ſont d'un ſable ſi fin & ſi léger, que les grands vents en obſcurciſſent l'air comme d'un nuage, & le portent à plus de douze lieues au loin, de façon qu'on a, malgré ſoi, la bouche & les yeux remplis de cette pouſſiere.

Montagne à trois branches.

Vers le ſoixante-quatrième degré de latitude nord, on trouve une montagne, la plus haute peut-être qui ſoit dans le Groënland. Elle a trois branches ou pointes, dont la plus élevée ſe voit à ſoixante lieues en pleine mer. Cette montagne tient lieu de phare aux Navigateurs, & de barometre aux habitans du pays; car dès qu'on eſt menacé de la tempête, le ſommet de ce pic eſt enveloppé d'un petit nuage ou brouillard de pluie; du reſte ſa cime eſt conſtamment découverte, parce que la roideur de la

montagne ne permet à la neige & aux glaces de se loger que dans ses fentes ou ses crévasses.

Golphe de Bals-Revier.

Un peu plus haut (toujours au Nord) est le Golphe de *Bals-Revier* (*a*), qui s'avance au Nord-Est dans les terres, jusqu'à la longueur de 28 lieues, sur 4 lieues d'un bord à l'autre dans sa plus grande largeur. C'est à l'entrée de ce Golphe qu'on trouve quelques centaines d'îles enfermées dans une enceinte de six lieues au plus.

Isles remarquables.

Non loin de-là, sont les Isles de *Naparsok*, remarquables par des traces de vie & de fécondité. On y voit de la verdure, on y entend des oiseaux. La mer y pousse des poissons & des veaux marins ; elle y jette une quantité de bois dont elle a dépouillé d'autres bords. C'est enfin là que s'arrêtent les glaces flottantes que la mer roule de la côte orientale, autour du Cap des Etats, & qui poussées ensuite par les vents du Sud, ne peuvent aller plus loin,parce que les courans trouvent à ce point du Nord une sorte de réaction qui les tient en équilibre, ou de barriere invincible que la Nature leur oppose.

Depuis le soixante-cinquième degré jusqu'au soixante-septième, il n'y a rien qui fixe l'attention des Voyageurs. Vers le milieu du soixante-sixième degré commence le Détroit de Davis, où l'Amérique fait face à la côte occidentale du Groënland.

Baye de Disko.

L'objet le plus considérable pour les Géographes & les Navigateurs qui cotoyent le Groënland dans le Détroit de Davis, c'est la Baye de Disko. Elle est d'environ 160 lieues de tour, entre le soixante-huitième & le soixante-onzième degré de latitude. Il faut y entrer à travers une multitude de petites Isles, dont une partie s'éléve & s'avance vers l'Orient, & l'autre à l'Ouest, vers la grande Isle de Disko. Celle-ci donne son nom à la Baye dont elle pourroit ouvrir & fermer l'entrée, comme l'Isle de Cuba pourroit dominer sur le Golphe du Mexique ; au Nord de la Baye, c'est une plaine élevée & couverte de neige ; au Midi le terrein est plus bas & plus uni. L'eau de la Baye s'appelle le Waigat, qui a six lieues de largeur. La pêche y est abondante, & la meilleure de la contrée. Les Groënlandois y prennent en hyver une grande quantité de veaux marins sur la glace, & de petites baleines au printems. Les bords de la Baye de Disko sont les plus peuplés de toute la côte de Groënland, & c'est la meilleure place de commerce pour ce canton du Nord.

Au-dessus de l'Isle & de la Baye de Disko, on trouve pour dernier Havre *Nogsoak*, ou le Grand-Cap. C'est là que finissent le Waigat, les Colonies Danoises, & les lumieres des Navigateurs sur le Nord du Groënland. C'est de-là qu'on entre dans la Baye de Baffin, qui s'étend depuis le soixante-douzième jusqu'au soixante-dix-huitième degré du Pole Arctique. Guillaume Baffin, qui la découvrit en 1716 par le Détroit de Davis, n'y

(*a*) M. Egéde, ni M. Crantz, n'indiquent point de riviere dans cet endroit. Les Auteurs qui font entendre que le mot de Balls-River, signifie la riviere de Bals, se trompent vraisemblablement ; s'ils prennent ce mot dans le sens ordinaire.

trouva point d'habitans au 74ème degré, mais seulement la place & les traces de quelques tentes, d'où il conjectura qu'il y venoit des pêcheurs à certains tems de l'année. Malgré les prétentions des Groënlandois de Disko, qui veulent que le Groënland soit habité jusqu'au de-là du 78ème degré, on ne sçauroit vivre dans ces climats du Nord si reculés. Ce n'est pas qu'il ne s'y trouve des oiseaux de mer, des ours blancs, des veaux marins, & même des baleines. Mais les nuits d'hyver y sont de toute la journée; le pays n'est que de glace & de rocher; les hommes y manqueroient de bois & de fer; ils n'y trouveroient pas même du foin pour mettre dans leurs souliers, & ne pourroient trafiquer que pour de l'herbe ou de la paille; ni bâtir leurs maisons que d'argille, au lieu de pierre; que de cornes, ou d'arêtes de poissons au lieu de bois.

Ce n'est jusqu'ici que le tableau Géographique du Groënland: mais avant d'entrer dans ses terres & de parcourir les mers qui l'environnent, on doit aux Voyageurs un détail précis & circonstancié de ses ports, & comme un Itinéraire qui les guide dans une contrée, trop peu fréquentée pour être assez connue. Reprenons en peu de mots cette description.

Lieux habités par les Groënlandois.

Depuis le Cap *Farewel* jusqu'à *Frideric-Shaap*, il y a 100 lieues qu'on peut faire en cinq jours.

1°. Ce Cap est comme flanqué de deux Isles; l'une est *Sermesok*, ou l'Isle de glace, & l'autre *Nennortalik*, ou l'Isle aux Ours, environnées elles-mêmes de grandes & petites Isles; elles sont séparées de la Terre-ferme par un détroit ou courant rapide, au travers duquel on passe, dit-on, de l'Ouest à l'Est du Groënland.

Source d'eau chaude.

2°. *Onartok*, Isle charmante, d'une belle verdure, & d'un havre commode pour la pêche des harengs. Elle tire son nom d'une fontaine bouillante, & si chaude même en hyver, qu'une piéce de glace qu'on y jette est aussitôt fondue.

Pierres tranchantes.

3°. *Ikkersoak*, ou grande Baye. Aux environs on trouve, dans la Baye d'*Igalik* ou des *Eaux chaudes*, des pierres transparentes, angulaires, & si dures qu'elles coupent le verre comme fait le diamant. Ensuite vient *Tunnuliarbik*, ou la Baye aux Angles, assez bon Havre; puis *Kangek* & *Aglutok*. Ce sont les plus beaux lieux qu'il y ait dans tout le Groënland, les plus anciennement habités, & les mieux fréquentés de nos jours.

4°, *Kikkertarsoak*, ou la grande Isle. Elle offre un port où les Allemands faisoient jadis un grand commerce. Cependant en 1742 un de leurs vaisseaux à l'ancre y fut brisé par les glaces qu'une tempête y poussa du Midi, mais l'équipage se sauva.

5°. *Kudnarme*, bonne habitation sur la Terre-ferme, près de quelques Isles. Un peu plus haut s'avance un Isthme assez long, mais étroit. Les Groënlandois l'appellent *Ittiblik*, ils s'y retirent quand la mer est grosse.

HISTOIRE DU GROENLAND.

6°. *Sermeliarsok* ou *la Baye de Glace*, bonne pêcherie de harengs & de veaux marins. Cette Baye, que les Géographes placent au 61eme degré 20 minutes, entroit probablement dans le Détroit de Forbisher; mais les glaces lui en ferment aujourd'hui la communication.

Tous ces lieux sont peuplés ou habités par les Groënlandois, & peu connus ou peu fréquentés des Européens. Nous allons parler maintenant des Colonies Danoises, qui se sont établies sur le reste de la côte, depuis le 62eme degré jusqu'au 72eme.

Colonies Danoises.

Première Colonie.

La première Colonie qu'on rencontre en arrivant de l'Europe au Groënland, est celle de *Frideric'Shaap*, fondée en 1742. C'étoit une très-bonne place de commerce, à un mille & demi de la mer. On y trafique en huile de baleine, en peaux de renard & de veaux marins. Cette Colonie a perdu & souffert beaucoup par les glaces, dans les commencemens; au point que les vaisseaux qui venoient lui apporter des provisions, étoient obligés d'aller les décharger au port de *Godhaab* ou *Bonne-Espérance*, d'où on les transportoit sur des batteaux, l'espace de soixante lieues.

A douze lieues de la Colonie est *Eisblink*, dont on a donné une description suffisante.

A 32 lieues de là, s'ouvre dans les terres un chemin couvert de glace, qu'on appelle le *Passage de l'Ours*, & par où la mer passoit autrefois, dit-on, d'une côte à l'autre du Groënland; en ce cas ce seroit un Détroit parallele à celui de Forbisher.

A 36 lieues de *Frideric'Shaap*, est une étroite Baye de 10 lieues de long. On l'appelle *Fisher-Fiord*, ou la *Baye-aux-Poissons*, tant il y en a de différente espéce. A l'embouchure de cette Baye, sont deux Isles de neuf lieues de tour; à l'extrémité de l'une de ces Isles, au Midi, est un assez beau lieu, verd & fécond, qu'on appelle *Fischer'Lodge* ou la pêcherie. C'est un comptoir fondé en 1754, par la Compagnie Danoise du Groënland, pour le service & l'utilité des Colonies. Dans la même Isle, à trois mille du Comptoir est une Mission des Freres Moraves, fondée en 1758, sous le nom de *Lichtenfels*.

A quatre lieues de *Fisher'Lodge* est *Innuksuk*, habitation des Groënlandois. C'est à peu près jusqu'où s'étend le commerce de la Colonie de *Frideric'Shaap*, commerce fait par un seul vaisseau.

Seconde Colonie.

La seconde Colonie des Danois est *Klingarne*, ou les Isles de *Kellingeit*, à cinquante lieues environ de la première Colonie. C'est un endroit excellent pour la chasse ou la pêche des veaux marins qu'on prend très-facilement entre les Isles où ils se trouvent comme enfermés.

Environ à huit lieues plus loin est *Buxe-Bay*, où les Allemands ont un

un port, ouvert aux batteaux des Groënlandois errans, qui viennent s'y cantonner durant l'hyver.

A six lieues plus haut se trouve *Kariak*, remarquable par une riviere dans le continent.

A deux lieues plus loin la grande Baye d'*Amaralik* ou de *Bals-Revier*. La mer y donne du poisson, & la terre des Rennes; le sol y est parsemé de gazon, de buissons; on y trouve de la pierre de taille, qu'on prend même pour du marbre bâtard, avec des veines de grenat.

Au-dessous de la triple montagne de *Hiorte-Tag* ou de *Stag-Shorn*, on trouve à six lieues de la Baye d'*Amaralik*, celle de *Kobe-*, où se prend du saumon nain, qui s'enfonce çà & là dans de petits étangs.

Troisième Colonie.

La troisième Colonie est celle de *God'Shaab*, située au 64eme. degré 14', à l'extrémité de la Baye de *Bals-Revier*. Parmi les cent Isles que renferme cette Baye, les plus considérables que les nationaux appellent *Kittiksut*, ont au Nord l'Isle de *Kangek*, ou de l'Espérance, qui confine au *Westerland*, séparé du continent par un petit Détroit, où les Groënlandois font une très-bonne pêche en automne. Au Midi passe un autre courant, qu'on appelle le passage du Sud, & qui sépare les Isles de *Kittiksut* d'une multitude de grandes Isles, entre lesquelles est le Détroit de Hambourg. Au Nord-Est, elles ont un troisième passage, qui conduit dans les terres à une peninsule, où se trouve un Havre commode pour les vaisseaux qui font la pêche de la baleine. A une demi-lieue sur la côte, à l'Ouest, est la Maison ou Communauté des Freres Moraves du Groënland, qu'on appelle *New-Hernhutt*, & à une pareille distance au Nord, la Colonie de *Bonne-Espérance*. Elle consiste en une maison, où logent le Facteur & le Missionnaire, avec leurs gens; puis une Eglise, un magasin, une forge, & une brasserie.

A deux lieues au-dessus s'éleve l'Isle de *Saalberg*, ou la montagne de la Selle, tirant son nom de sa cîme, qui ressemble à une selle de cheval. On la voit de 40 lieues de loin. Les oiseaux s'y retirent dans les nuits de l'hyver. Tout auprès on trouve l'Isle aux Ours, & l'Isle *Aupillartok*, qui ont environ huit lieues de long, & sont entre deux Bayes.

L'une de ces Bayes tire au Sud-Est, vers *Pissiksarbik*, où la pêche est bonne; elle est terminée par une autre plus petite qui s'avance dans les terres.

L'autre Baye est au Nord. Elle a à l'Ouest *Kanneisut*, pays plat & désert, coupé de rochers. On y trouve pourtant une pêcherie de saumon, avec un lac d'eau douce, long de huit lieues, mais très-peu poissonneux. Cette Baye du Nord se divise en deux branches; l'une s'appelle *Ujaraksoak*, dont les bords fournissent une pierre blanche & douce comme de la craye; & l'autre branche est couverte de glaces.

Telle est à peu près la Colonie de *Bonne-Espérance*, qui fut d'abord placée à l'Isle de Kangek en 1721, puis transportée dans le continent en 1728. Tout ce quartier étoit sans comparaison le meilleur de la côte occi-

dentale, & contenoit quelques milliers de Groënlandois. Mais depuis que la petite vérole l'eût dépeuplé en 1733, il ne s'est pas rétabli pour le nombre des habitans. Un Facteur qui s'est attaché à faire un dénombrement exact de la population de ces côtes, n'a trouvé dans l'espace de 40 lieues, que 957 Groënlandois domiciliés. Encore est-ce un canton des plus peuplés, car si vous en exceptez la côte du Sud & la Baye de Disko, vous pourrez voyager l'espace de 20 lieues sur ces côtes, sans trouver une seule ame. En supposant donc qu'il y ait 400 lieues de pays habité, & 1000 ames par 40 lieues, eu égard au Sud & au Nord de la côte, qui sont assez peuplés, le total de la population devroit monter à dix mille ames. Cependant le Facteur dont nous avons parlé, n'en compte que sept mille. Il assure qu'en 1730 le Groënland pouvoit avoir 30000 habitans Indigénes, & qu'en 1746, il n'en trouva que 20000. Depuis cette époque ce nombre a diminué encore des deux tiers.

Quatrième Conie.

La quatrième Colonie est à *Zukkertop*, située au 65[eme]. degré 48′, & fondée en 1755, à 56 lieues de celle de Bonne-Espérance. Son nom dérive de trois montagnes qui ont la forme conique d'un pain de sucre, & qui servent de signal aux Navigateurs, pour entrer dans son Havre. C'est un des meilleurs & des plus sûrs qu'il y ait dans tout le pays, à une demi-lieue de la haute mer, entre deux petites Isles qui le couvrent. Outre le poisson & les oiseaux que cette côte fournit en abondance, on y voit de tems en tems des baleines; mais les Groënlandois en prennent rarement, & les Européens jamais, faute de batteaux propres à cette pêche.

Au-dessus de *Zukkertop*, on passe deux Bayes, dont l'une longue de 35 lieues, est bordée de verdure; puis à 20 lieues plus loin, on trouve une grande Isle au milieu d'une foule de petites. Elle est remarquable par de grosses baleines, & la quantité de saumons qu'on y pêche. La terre y contient une sorte d'argille blanche, qui brille comme l'argent, & ne brûle point dans le feu. Parmi les rochers qu'on y voit, il en est un fort grand avec une vallée profonde, où la marée améne dans les beaux jours d'été, quantité de veaux marins, qui se trouvant à sec dans le reflux, sont pris comme dans un filet par les Groënlandois qui les tuent. A 40 lieues de *Zukkertop*, est la Baye d'*Amarlok*, auprès de laquelle on prend tous les ans quelques baleines.

Cinquième.

La cinquième Colonie est celle d'*Holsteinburg*, fondée en 1759, l'une des plus commodes pour le commerce & le séjour.

Sixième.

La sixième est celle de *Sud-Bay*, au 67[eme]. degré 30′. Elle avoit été formée en 1756; mais depuis l'établissement de celle d'*Holsteinburg*, on n'y tient plus qu'un homme pour tirer l'huile de baleine des Groënlandois qui sont au voisinage.

Septieme.

La septieme Colonie s'appelle *Egedes minde*, du nom du Capitaine *Egede*, qui l'établit en 1759, & voulut perpétuer ainsi la mémoire de son pere, ce sage & zélé Missionnaire à qui le Dannemark est redevable de ses établissemens dans le Groënland, & l'Europe des plus justes notions que nous ayons de ce pays éloigné. La pêche de la Baleine avoit très-bien réussi d'abord

dans les trois dernieres Colonies; mais les Groënlandois les fréquentent peu depuis quelque tems, quoique le pays soit excellent pour la pêche & la chasse : leur raison est qu'à *Egedes minde*, les glaces ferment le Port durant tout l'hyver jusqu'au mois de Mai, & qu'alors la saison de pêcher la Baleine est passée. Aussi délibere-t-on si l'on ne transportera pas cette colonie aux Isles de Dunk.

La huitieme est à *Christians-hope*, établie en 1734, au 69e degré & demi, ou selon d'autres, au 68e 34'. Huitieme.

La neuvieme Colonie est à *Claus-haven*, qui est plûtôt un comptoir. A quatre lieues plus avant dans le Nord, est *Ice-bay*, ou la *Baye de glace*, où fut jadis un Port ouvert, qui maintenant est fermé par les glaces : car il en sort chaque année des montagnes entieres. Neuvieme.

La dixieme est celle de *Jacob's haven*, ou le Port de Jacob, pratiqué en 1741. Le Commerce des trois précédentes n'occupe qu'un seul vaisseau, dont la charge est de 400 muids d'huile de Baleine, chacun de 80 gallons. Dixieme.

La onzieme Colonie, est entre le 69e & le 70e degré, à *Rittenbenk*, fondée en 1755. Onzieme.

Enfin la douzieme est à *Noogsoak*, à l'extrémité du Waigat. Elle fut érigée en 1758. Douzieme.

CHAPITRE II.

De la Mer & des Glaces.

LA nature a semé par tout l'univers des objets dignes de notre contemplation, & lorsqu'elle cesse de nous prodiguer ses bienfaits, elle attire encore nos hommages même par l'effroi qu'elle nous inspire. Mais parmi les horreurs dont elle s'environne quelquefois, & qui doivent entrer dans le dépôt de ses trésors, pour composer le systême d'où résulte le bien universel; rien ne mérite plus l'attention d'un Etre intelligent & curieux que ces masses énormes de glace dont elle a revêtu les Pôles du Globe, & fortifié, pour ainsi dire, les pivots de la terre.

Formes & couleurs singulieres des glaces flottantes.

Il faut que le Groënland soit comme pétrifié de glaces, à voir la prodigieuse quantité qu'il en flotte au loin sur toute la face des mers dont ce pays est entouré. C'est un spectacle qui n'est pas sans quelque plaisir, que ces montagnes de glace qui représentent à l'imagination tout ce que l'œil a vu sur la terre, & où la nature semble se divertir à reproduire les ouvrages de l'art. Tantôt c'est une Eglise avec un clocher qu'on se figure voir dans le lointain; tantôt un Château avec ses tours & ses créneaux : quelquefois c'est un vaisseau qu'on croit fendre la Mer à pleines voiles, & souvent il arrive qu'un Pilote trompé par l'éloignement & la ressemblance, s'écarte de sa route & redouble la manœuvre pour aborder ce navire imaginaire; d'autres fois ce sont de grandes Isles couvertes de plaines, de vallons & sur-tout de montagnes dont la tête s'éleve à six cens pieds au-dessus des eaux. Un Missionnaire, homme d'ailleurs peu crédule & digne de foi, rapporte qu'à la Baye de Disko, dans un fond de trois cens brasses d'eau, l'on a vu de grandes

montagnes de glaces subsister des années entieres, au point qu'il y en avoit une qu'on appelloit la *ville d'Amsterdam*, & une autre la *ville de Harlem*, & que les Voyageurs alloient radouber leurs vaisseaux, & décharger leurs marchandises sur ces Villes flottantes.

Cette glace est pour l'ordinaire très-dure, claire & transparente comme du verre, d'un verd pâle, ou d'un bleu céleste; mais quand on la fait fondre & regeler, elle devient blanche. On en voit qui tire sur le gris & même sur le noir; mêlée & incrustée de terre, de pierres & de broussailles, que la pluye y a fait entrer & qui sont incorporées avec la glace, comme le ciment dans une muraille.

Ces blocs & ces masses grandes ou petites, se rencontrent sans nombre dans les bayes du Détroit de Davis, sur-tout au Printems, après une violente tempête qui les a détachées des terres voisines, & jettées par pieces dans le Détroit où elles se pressent vingt & trente à la fois, se heurtent, se brisent, s'écartent, se rejoignent & s'entassent l'une sur l'autre, par l'embarras de passer dans un chemin qu'elles se ferment à l'envi.

Quelques-unes s'attachent & séjournent sur les côtes plattes, jusqu'à ce que le Soleil les ait insensiblement fondues, ou que le flux, les tempêtes & les courans les ayent enlevées des bords de la côte pour les entraîner à la Mer.

Il y a des glaces qui s'épaississent entre les rochers jusqu'à les surpasser de leur propre cime. Elles sont bleues, percées de fentes & de cavités, sillonnées par les torrens de pluye, & couvertes de neiges qui dans une continuelle alternative de fontes & de gelées, s'élevent d'année en année à une hauteur prodigieuse. Elles sont d'une nature plus solide que les glaces flottantes, & ne sont pas moins curieuses par leurs décorations. On y voit comme des arbres avec leurs branches & des flocons de neige à la place des feuilles : ici ce sont des colonnades & des arcs de triomphe; là des portiques & des façades avec des fenêtres; & les rayons de lumiere azurée qui sortent du fond de ces miroirs naturels, réfléchissent au dehors comme des images de gloire céleste.

Montagnes de glace: comment elles se forment.

Il est difficile d'expliquer comment se forment & d'où viennent ces énormes montagnes de glace qu'on voit flotter sur une immense étendue de mer. Les uns disent qu'elles naissent de la Mer elle-même qui se gele jusqu'au fond dans les bayes, d'où elles sont détachées par les fontes de neige qui débordent au printems, puis grossies par les brouillards & les pluyes qui se congèlent, enfin emportées par les vents dans le grand Océan. Mais outre que la Mer se glace rarement à plus de six pieds de profondeur, & qu'on ne la trouve jamais prise jusqu'au fond dans les bayes les plus petites & les plus calmes, on observe que ces pieces de glace ne sont point salées, mais douces comme l'eau des rivieres; il est donc à présumer qu'elles sortent, pour la plûpart, des fleuves & des ruisseaux, ou des montagnes & des rochers qui les forment dans leurs profondes cavernes.

Ces montagnes sont si hautes que la neige, sur-tout quand elle vient du nord, ne sçauroit y fondre le jour & doit se glacer la nuit. Elles ont des cavités où le Soleil ne darde jamais un de ses rayons; il y a sur la pente de ces montagnes de petits tertres, où la neige & la pluye se tournent en glace.

Lorſque les monceaux de neige viennent à s'affaiſſer ſous leur propre poids, & qu'entraînés par la pluye, ils roulent ſur le ſommet de ces écueils qui ſortent & s'avancent des flancs d'une montagne, alors s'ils rencontrent une eſpéce de plaine ou de platte-forme élevée où les glaces ſe ſoient comme enracinées, la neige s'y gele & groſſit de toute ſa maſſe durcie l'ouvrage des hyvers. Il s'y forme à la longue une épaiſſeur de glace où les nuits ajoutent beaucoup plus de volume & de poids que les beaux jours n'en peuvent diminuer. Ces maſſes énormes qui ſont comme accrochées ou ſuſpendues aux rochers, fondent bien moins à leur ſommet qu'au pied ou dans les voûtes & les creux que le dégel y forme inſenſiblement. Quand les fondemens & la baſe en ſont ainſi minés par la chaleur même de la terre qui reſpire au printems, la glace alors croulant ſous ſon fardeau, ſe briſe, ſe détache, & roule de roc en roc avec un fracas épouvantable; & lorſqu'elle pend ſur des précipices, & qu'elle tombe dans une baye où elle ſe rompt en groſſes pieces, on entend comme un bruit de tonnerre, & l'on éprouve ſur la Mer une agitation ſi forte que les petits bateaux qui ſe trouvent par haſard au voiſinage le long des côtes, en ſont quelquefois ſubmergés avec les Groënlandois qui venoient y pêcher.

Les crevaſſes qu'on découvre dans ces montagnes de glace, viennent de ce que l'eau de neige dégelée au-deſſous, ſe gelant de nouveau pendant la nuit, enferme dans ſon ſein une grande quantité d'air. Cet air empriſonné cherche à ſe délivrer par ſa propre élaſticité, & à briſer ou du moins à étendre les limites de ſon enceinte; & comme l'air & l'eau qui ſont glacés par la gelée dans une bouteille, en ſe raréfiant font éclater en pieces le vaſe où ils étoient contenus, de même on voit fendre & briſer avec fracas ces montagnes de glace où l'air avoit été ſurpris & comme inveſti par le froid. Cette éruption de l'air eſt même accompagnée d'un bruit très-effrayant, & d'une ſecouſſe ſi violente que les perſonnes qui ſe trouvent auprès ſont obligées de s'aſſeoir par terre de peur d'être renverſées; en même tems, la terre, le bois, les pierres, les hommes ou les bêtes que les vents ou quelqu'accident avoient enveloppés dans ces maſſes de neige glacée, en ſont comme vomis par ces volcans de glace; s'il eſt permis de donner le même nom à des effets ſemblables de cauſes auſſi différentes que le ſont le froid & le feu.

Ce ſont au reſte des phénomènes que la nature a rendus très-fréquens dans les montagnes de la Suiſſe. Que ſi les Alpes, & même les Cordillères placées ſous la ligne Equinoxiale, ſont toujours couvertes de neige & de glace; faut-il s'étonner d'en voir des montagnes éternelles ſur les mers & les terres du Groënland à dix ou quinze degrés du Pôle? Cependant il ne faut pas croire que le froid augmente toujours en raiſon directe de la diſtance de l'Equateur; car non-ſeulement les Groënlandois vivent au 75e degré de latitude, & les Européens au 71e; mais il y a bien des jours d'Eté où il ne tombe que de la pluye ſur les plus hautes montagnes du Groënland, & où la neige s'y fond en tombant. A la vérité ces montagnes n'ont pas 3200 braſſes de hauteur, comme celles du Pérou, ni 2750 comme le mont Godard; mais tout au plus 1000; or l'on ſçait qu'à l'égard des montagnes le triple d'élévation équivaut pour le froid, à plus de deux mille lieues d'éloignement de l'Equateur.

Histoire du Groenland.

Il eſt certain que les montagnes de glace qui nagent ſur les Mers du Nord, y rendent la navigation difficile & périlleuſe, mais beaucoup moins qu'on ne l'imagine. Comme on les voit de loin, & qu'elles flottent à de grandes diſtances les unes des autres; on les évite ſans peine, à moins qu'un brouillard épais ne les dérobe à la vûe, & qu'une tempête violente ou même la force des courans dans un tems calme, ne pouſſe & ne briſe les vaiſſeaux contre ces écueils mouvans. Cependant il eſt rare qu'il périſſe quelque navire par ces accidens, même dans la Baye d'Hudſon; d'autant plus qu'on a toujours ſoin ſur les vaiſſeaux, de commettre un ou deux hommes pour veiller à ce danger jour & nuit. Les plaines de glace ſont beaucoup plus à craindre que les montagnes; les côtes du Détroit de Davis ſont preſque toujours couvertes de plaines glacées & flottantes, de ſorte que les Navigateurs ſont obligés de les eſquiver, ou de tourner tout autour, juſqu'à ce qu'ils trouvent un paſſage ouvert par les vents ou les courans: encore eſt-il bien haſardeux de s'y engager, parce qu'un vent ou un courant tout contraire, ou la marée ou la tempête venant à rapprocher ces glaces, elles peuvent croiſer un vaiſſeau dans ſa route, l'inveſtir & le mettre en pieces.

Plaines de glaces flottantes.

Ces glaces flottantes, comme des radeaux, occupent quelquefois un eſpace de 200 lieues de longueur ſur 60 ou 80 de largeur; & quand les vents ou les courans ne les ſéparent pas, elles ſe ſuivent de ſi près, qu'un homme pourroit ſauter d'une piece à l'autre, & même voir diſtinctement les jointures où elles ſe ſont réunies. L'épaiſſeur n'en eſt pas toujours égale, mais elles ont communément 9 à 12 pieds. Elles ſont ſalées, parce qu'elles ont été formées de la congélation de la Mer: ce n'eſt pas qu'il ne s'en mêle auſſi que l'eau douce a fournies; mais on les diſcerne aiſément à leur tranſparence. Il y en a de cette eſpece qui s'épaiſſiſſent depuis quatre braſſes juſqu'à dix, en ſe formant de pluſieurs plans de glace attachés & collés l'un ſur l'autre par la gelée. Ces maſſes s'élèvent au-deſſus de la Mer & contiennent quelquefois une grande quantité d'eau douce, comme le baſſin d'un étang. On en voit auſſi qui ſont ſurmontées de grandes ou petites montagnes de glace, mais celles-ci ſe ſéparent de la plaine flottante parce qu'elles donnent plus de priſe au vent & au courant. Ces campagnes vitrifiées par le froid, repréſentent de loin une perſpective très riche & fort variée. A meſure qu'on approche de ces glaces, l'air devient plus froid; elles s'annoncent auſſi par un brouillard épais & bas qui les accompagne & les dérobe aux yeux. Cependant quelques Navigateurs ont obſervé dans le Détroit de Davis que cette ſorte de brouillard ſe diſſipe à proportion qu'on eſt plus voiſin des glaces; de même qu'en avançant plus au Nord on rencontre moins de glace & un air plus chaud.

C'eſt ſur-tout par les relations de ceux qui vont faire la pêche de la Baleine au Spitzberg, que nous pouvons connoître ces glaces flottantes, leurs cauſes, leurs effets, & ce qu'il y a de plus curieux & de plus important à ſçavoir ſur ce prodige effrayant des climats & des ſaiſons.

La Mer commence à charier des glaces au Spitzberg, dans les mois d'Avril & de Mai. Elles viennent au Détroit de Davis en très-grande quantité, partie de la nouvelle Zemble, & la plûpart le long de la côte orientale du Groënland, portées de l'Eſt à l'Oueſt, ſuivant le mouvement le plus général de la

Mer. Elles flottent en grandes pieces, & femblent des campagnes ou des Isles couvertes d'une neige épaisse. Quand la glace se détache dans tous les autres endroits, elle tient encore fortement au Spitzberg; d'où l'on a conclu qu'il doit y avoir de la terre ferme à l'extrémité du Pôle, puisque la glace y est prise. Avant d'appercevoir ces glaces fixes, on les reconnoît à la blancheur de l'atmosphère qui les couvre. Elles ne sont pas d'un clair transparent & poli, comme celles d'eau douce, mais elles ressemblent à du sucre; d'ailleurs spongieuses, parce qu'elles fondent par-dessous, & par là plus approchantes de la couleur verte du vitriol. Quand les pêcheurs de la Baleine ne veulent pas se hasarder au milieu de ces glaces dispersées, ils ancrent leurs vaisseaux à la glace fixe, ou même à quelque champ de glace flottante; mais c'est toujours une situation dangereuse : car si la furie des vagues enflées par la tempête, vient à briser ces glaces en morceaux, outre la commotion subite & violente qui en résulte sur la mer, il s'y forme un mouvement de tourbillon qui roule tous ces débris au centre, & si le vaisseau se trouve au milieu de ce tourbillon, il est perdu: aussi se garde-t-on plus soigneusement de ces glaces brisées que des autres, parce qu'emportées plus rapidement par le courant, elles assaillent un navire de tous les côtés, & le mettent en mille pieces, quoique la construction de cette espece de vaisseaux soit d'une plus forte résistance. Quand il leur arrive d'être ainsi brisés, l'équipage se sauve sur la glace ou dans la chaloupe, jusqu'à ce qu'un autre vaisseau vienne le recueillir sur son bord. Cependant il faut que les vaisseaux suivent les Baleines à travers les glaces, où elles se retirent quand elles se sentent saisies par un harpon : mais les Pêcheurs ont alors la précaution d'attacher une piece de glace à la poupe du vaisseau pour retarder la rapidité de sa course, & ne pas risquer qu'il soit emporté par la force des vents ou des flots contre ces Isles de glace; ou bien ils en écartent les plus grosses pieces avec de longues perches armées de fer, ou même ils défendent les flancs de leur navire en y suspendant des Baleines mortes, du moins la queue ou les nageoires de cet énorme poisson.

HISTOIRE DU GROENLAND.

M. Crantz cherchant l'origine & la source de ces glaces, qui semblent boucher le passage du Détroit de Davis, dit qu'elles ne peuvent se former dans ce Canal, tant à cause de l'agitation du flux & du reflux, que de la rapidité du courant, augmentée par la force des vents. Le peu de glace qu'il peut y avoir entre les Isles & dans les Golfes qui sont à l'abri du vent, ou même dans la Baye de Disko, disparoît bientôt, emportée par les courans à la côte de l'Amérique. C'est de la côte orientale du Groënland que viennent les glaces qui couvrent ses bords à l'Occident. Il paroît donc qu'elles ne peuvent sortir que de la Mer Glaciale, qui s'étendant de la Tartarie jusqu'au Pôle, a bien assez de longueur & de largeur, pour fournir tant de glace. Mais, dit M. Crantz d'après M. de Buffon, si sous le Pôle ce n'étoit qu'une mer, elle ne s'y geleroit pas, soit à cause du mouvement continuel des vagues agitées par l'oscillation de la marée & par l'inconstance des vents, soit parce que le froid n'y est pas aussi excessif que le fait présumer la latitude du climat. S'il y a des terres sous le Pôle, la glace n'y prendroit pas pour cela, de façon à couvrir toute l'étendue de la Mer Glaciale. Il faut donc supposer que celle-ci reçoit tout ce qu'elle en donne, des fleuves de la grande

Recherches & conjectures, sur la cause & le lieu de la formation de ces glaces.

Tartarie, des côtes de la nouvelle Zemble & du Spitzberg, & de la côte orientale du Groënland, d'où toutes ces glaces sont portées par un grand courant uniforme & régulier, le long de l'Islande, autour du Cap des Etats, ou à travers le Détroit de Forbisher vers celui de Davis au 65e degré de latitude, où le même courant de l'Est à l'Ouest les rejette des côtes du Groënland vers celles de l'Amérique.

Les petits Golphes que les montagnes mettent à l'abri des vents, se gelent tous les hyvers, & se couvrent de piéces de glace, qui sont les unes d'eau salée, & les autres d'eau douce. Mais les vents impétueux du printems les brisent & les poussent à la mer. On voit de ces glaces s'étendre l'espace de plusieurs lieues sur le bras gauche de Bals-River, au Nord de cette Baye. C'est une chose que j'ai examinée avec attention, dit M. Crantz, dans un voyage que je fis à Pissiksarbik. J'allai six lieues plus avant dans la Baye, & je la trouvai encore couverte de glace le premier de Juin, mais pourtant libre & navigable près de la terre. Je descendis & fis une lieue à pied dans un vallon, pour voir quelques ruines des anciens Norvégiens, sur les bords d'un grand lac d'eau douce : mais ce ne sont plus qu'un grand amas de pierres, couchées sous les herbes. La vallée me parut large d'une lieue & longue de deux. Elle est traversée d'un petit ruisseau qui s'égare, s'arrête, & forme dans sa route divers petits étangs. Les montagnes voisines ne sont pas aussi roides que celles qui s'élevent en pleine mer; elles offrent à l'œil une assez riante perspective de verdure. Le Soleil qui me brûloit entre ces côteaux, m'obligea bientôt d'en descendre. Tandis que mes Matelots Groënlandois étoient occupés à la pêche du saumon, je gagnai seul une petite montagne, d'où j'apperçus au Nord la baye couverte de glace vers son embouchure. J'eus la curiosité de traverser un marais d'une demi-lieue de largeur, tapissé d'un gazon, où les Groënlandois passent quand ils vont avec leurs canots sur la tête ou sous le bras, prendre des veaux marins aux bords de la baye. Mais comme je ne pouvois pas bien voir les glaces dans toute leur étendue, j'avançai plus loin par ce même chemin, sur une langue de terre élevée. Là je découvris un champ de glace qui s'étendoit à la longueur de douze lieues, sur une de largeur. Un peu plus loin, on la voit occuper jusqu'à vingt lieues dans ces deux dimensions. Mais je ne pûs discerner la mer d'aucun côté; quoiqu'un certain brouillard dont elle se couvre, me fît juger à peu près où devoit être l'embouchure de la baye. Il ne me fut pas permis d'aller plus loin; il étoit dix heures du soir, & le Soleil se couchoit. Du côté de l'Est, ou des terres, je vis une plaine de glaces brisées, flotter l'espace d'une lieue en long, sur une demi-lieue de large. Elles s'élevoient ensuite, autant que je pus le discerner, jusqu'à la hauteur d'une tour assez grande, & présentoient d'une montagne à l'autre, comme une rue de maisons, avec des toits en talus terminés en pointe. Je m'imaginai que c'étoit là la fin de la baye; car au-delà, je vis la glace s'élever en amphithéâtre entre les montagnes, l'espace de six lieues, semblable aux cascades d'un torrent écumeux, qui se précipite de roche en roche. Une montagne assez peu élevée, & qui n'avoit pas beaucoup de neige, terminoit à l'Orient cette longue perspective de glace, qui s'étendoit fort loin à droite & à gauche.

En

En général les glaces ſuivent la direction des courants ou des vents. Si le vent eſt à l'Oueſt, il pouſſe les glaces dans les bayes de concert avec le flux des marées. S'il tourne à l'Eſt ou au Nord, il les chaſſe & les reporte à la mer avec le reflux. De-là elles ſuivent les courans au Nord, d'où elles ſe détournent au Sud des terres ſeptentrionales de l'Amérique, juſqu'à ce qu'elles y ſoient fondues par le Soleil. Ainſi la côte occidentale du Groënland, eſt alternativement couverte ou délivrée des glaces, ſelon l'influence & la direction des marées, des vents, ou des courans. Quand elles ſont à une certaine hauteur, ſi c'eſt alors le vent d'Oueſt qui domine, les Groënlandois ne peuvent ſe mettre en mer, ſans courir de grands riſques. Mais ce concours de difficultés arrive rarement, & ne dure gueres plus de quinze jours.

Des bois flottans.

La Providence a d'ailleurs dédommagé les habitans du Groënland, des peines de la mer, par des avantages que cet élément leur rapporte. Si la Nature leur refuſe des forêts & des arbres, elle ordonne à l'océan de jetter ſur leurs côtes une grande quantité de bois, que les glaces des montagnes ont enfermé dans leur ſein, ou du moins entraîné dans leur chûte. Sans cela les Européens ne ſçauroient comment ſe chauffer en ce pays-là, & les Groënlandois manqueroient de matériaux pour conſtruire leurs maiſons, leurs tentes & leurs batteaux, & ſurtout pour emmancher ces fléches ou ces harpons, qui leur procurent la ſubſiſtance, les vêtemens, le chauffage & la lumiere par la pêche & la chaſſe. Parmi ces proviſions de bois que leur apportent les courans, on voit de grands arbres déracinés qui roulant des années entieres ſur les flots & les glaces, ont perdu leurs branches & leur écorce, & ſe trouvent rongés par le tems & les vers. Ce ſont ordinairement des ſaules, des aulnes, du bouleau, qui viennent des bayes du Sud, ou des trembles que la mer charrie de plus loin : mais la plus grande partie conſiſte en pins & en ſapins : cette derniere eſpéce eſt un arbre dur & rougeâtre, traverſé de veines très-ſenſibles ; il eſt d'une odeur plus agréable que le ſapin ordinaire.

Conjectures ſur l'endroit d'où viennent ces bois flottans.

Ce bois vient de quelque pays fertile ſans doute, mais froid & montagneux. Quel eſt-il ? on l'ignore : ce ne peut être la terre de Labrador, contrée de l'Amérique aſſez voiſine du Groënland ; parce que ces arbres viennent avec les glaces que les courans pouſſent en Amérique, loin de les en amener. On pourroit plutôt croire qu'ils ſeroient apportés du Canada par un courant qui les pouſſeroit au Spitzberg, & de-là ſur le Groënland ; mais ce devroit donc être des bois du Nord de l'Amérique, & ſurtout des chênes, qui ſont très-communs dans le Canada : cependant on ne recueille dans ces débris, en fait de chênes, que quelques planches de vaiſſeau. Ellis, qui a trouvé de ce bois flottant dans la baye d'Hudſon, dit qu'il y a des gens qui le croyent tiré de la Norvége : mais, ajoute-t-il, les vents du Nord-Eſt, qui ſont très-violents dans ces contrées, repouſſeroient ces débris, comme les courans qui portent du Sud au Détroit de Davis & à la baye d'Hudſon, arrêteroient tout ce qui peut venir de l'Amérique aux côtes du Groënland. Ellis conclud donc, que les terres méridionales de ce pays même, fourniſſent la grande quantité de bois, dont ſa rive occidentale eſt toujours couverte par les glaces. Mais il établit ſon ſentiment ſur

le rapport de M. Egede, qu'il a mal entendu. Car celui-ci dit qu'au Midi le Groënland produit des ſaules & des aulnes auſſi gros que la cuiſſe ; mais les bois flottans ſont des pins de la groſſeur d'un mât de navire ; or l'on n'en trouve point dans le pays d'où les fait venir le Voyageur Ellis.

Ce bois encore un coup, eſt apporté par les courans, & ceux-ci viennent de l'Eſt. S'il y a quelque pays qui produiſe abondamment de cette ſorte de bois flottans, c'eſt de-là ſans doute que la mer les tire en quantité ; & plus loin on en trouvera, plus il faut reculer la terre qui les donne. Or il croît de cette eſpéce d'arbres dans l'Iſlande plus que partout ailleurs. J'ai vû dans un ancien Journal Maritime d'un Navigateur Allemand, deux bayes au Sud-Eſt de l'Iſle de Jean Mayen, ſous le 75eme. degré, dont les bords étoient tellement couverts de ce bois apporté par les glaces, qu'il y en avoit de quoi charger un vaiſſeau. Il faut donc l'aller chercher plus haut, ſoit au Pôle, ou vers l'Orient. Mais quand il y auroit des terres ſous le Pôle, il eſt à préſumer qu'elles ne produiroient guères que des arbriſſeaux ou des buiſſons, comme le Groënland : ainſi ces grands arbres flottans ne pourront venir que de la Sibérie ou de la Tartarie Aſiatique, où les bois ſont arrachés des montagnes par les groſſes pluies & les débordemens qui enlevent des piéces de terre toutes couvertes d'arbres, les roulent dans les grandes rivieres, & de-là dans la mer. Enſuite les glaces flottantes les entraînent avec le courant vers le Pôle, juſqu'au voiſinage du Spitzberg, où les courans du Nord les repouſſent entre l'Iſlande & le Groënland au Sud-Eſt, & par le Cap des Etats, les jettent dans le Détroit de Davis. Mais comme c'eſt là, vers le 65eme degré, que le courant commence à changer, les bois flottans ceſſent d'aller au Nord, & ſe détournent à l'Oueſt de l'Amérique ; auſſi n'en trouve-t-on point à la baye de Disko, ni au-deſſus. Cependant il vient des ſapins au Kamſchatka qui n'en produit point ; & les habitans diſent que ce ſont les vents d'Eſt qui les leur amenent, ſans doute de la contrée de l'Amérique oppoſée au Kamſchatka. Dans ce cas on pourroit ſuppoſer que ces ſapins pouſſés de l'Amérique par les grands courans, qui vont de l'Eſt à l'Oueſt, ſuivant la direction naturelle de l'Océan, font le tour du Kamſchatka, & paſſent devant la Léna, grand fleuve de la Tartarie, qui les pouſſe au Nord vers le Spitzberg & la côte Orientale du Groënland.

Des marées. Après les glaces & les bois, flottans ſur la mer du Groënland, il n'y a rien de plus digne de l'attention des Obſervateurs, que le cours des marées. Le flux qui détermine la force & la direction des courans, change régulierement au Groënland comme ſur les autres côtes de l'Océan, & ſuit le cours périodique des phaſes de la Lune. Du Sud au Nord, il va toujours en diminuant depuis la hauteur de trois braſſes, & ne monte pas plus d'un pied au-deſſus de la baye de Disko. Cependant en ce lieu-là même, il s'éléve de plus de trois braſſes aux grandes marées, c'eſt-à-dire aux nouvelles & pleines Lunes. Le vent augmente avec le flux, de façon qu'on prévoit l'un par l'autre : ainſi trois jours avant & après les grandes marées, ſurtout de l'Equinoxe, on doit s'attendre à des tempêtes, quoiqu'elles n'arrivent pas toujours.

Variation de la boussole.

L'aiguille aimantée varie dans la boussole de deux points & demi, c'est-à-dire environ de 28 degrés, tournant vers l'Ouest. A l'extrémité de la baye de Baffin, elle varie de cinq points ou 56 dégrés; & c'est la variation la plus considérable qu'on ait encore observée.

Les puits & les sources qui sont avancés dans les terres, montent & baissent avec les changemens des phases de la Lune & des périodes des marées. En hyver, dans le tems même où tout est couvert de glace & de neige, on voit sourdre & disparoître avec le flux & le reflux des fontaines toutes nouvelles, dans des lieux où communément il n'y avoit point d'eau, & fort élevés au-dessus du niveau de la mer : car en général le Groënland n'est pas aussi bien fourni d'eaux que les pays élevés des climats plus chauds, & la plûpart des sources, qui d'ailleurs offrent une eau claire & même très-saine, sortent d'un terrein imbibé d'une neige fondue, qui se filtre dans ses veines. On trouve çà & là dans les vallons, de beaux étangs formés & entretenus par les glaces & les neiges qui distillent des montagnes. Il ne peut y avoir de grandes rivieres en ce pays de frimats; car il est traversé de petits vallons serrés entre des montagnes escarpées, dont le sommet très-élevé se couvre de glaces, qui ne fondant presque point, fournissent peu de torrens. Les sources qui donnent de l'eau dans l'été, sont bientôt arrêtées par le froid des hyvers : ainsi les hommes & les animaux du Groënland mourroient de soif, si la Providence n'y envoyoit pas en hyver des pluies fréquentes & des fontes de neige qui remplissent les étangs.

CHAPITRE III.

De l'air & des saisons.

Du froid.

QUOIQU'UN pays où la neige & la glace ont des retraites éternelles, ne puisse qu'éprouver un froid excessif, cependant il y est supportable même au cœur de l'hyver, dans les endroits où les habitans jouissent des rayons du Soleil, pendant une heure ou deux; malgré la rigueur de la gelée, qui glace les liqueurs les plus fortes, jusque dans les chambres chaudes. Mais dans les climats où cet astre bienfaisant ne s'éleve point sur l'horison, les gens qui prennent du thé, voyent geler leur tasse sur la table où ils la posent. « La glace & la gelée, (dit M. Paul Egede, dans son Journal du 7 Janvier 1738), tapissent l'intérieur de la cheminée jusqu'à l'embou-
» chure des poëles, sans qu'elles puissent fondre au feu qu'on y fait tout
» le jour. Le tuyau de la cheminée est couvert d'une voûte de glace, per-
» cée de petits trous, que la fumée a creusés en s'évaporant. Les portes
» & les murailles sont plâtrées de neige ou incrustées de glace; & ce
» qu'on aura peine à croire, tout gele dans l'intérieur des maisons, le
» linge dans les tiroirs, le bois du lit : le duvet même des oreillers & des
» lits, se gele d'un pouce d'épaisseur. Il faut casser la viande quand on la
» tire des barils pour la manger, & même après qu'on l'a mise sur le feu
» dans de l'eau de neige, la surface doit bouillir assez longtems, avant

Histoire du Groenland.

» que la pointe du couteau puiſſe pénétrer au-dedans de la piéce de » viande ». Tels ſont les effets du froid à la baye de Disko ; mais en général cette extrême rigueur fait bientôt place au dégel, & le temps paſſe de l'un à l'autre tous les quatre ou cinq jours.

Des bruïnes.

Le plus grand froid commence dans le Groënland, comme partout ailleurs, à la nouvelle année, & devient ſi perçant aux mois de Février & de Mars, que les pierres ſe fendent en deux, & que la mer fume comme un four, ſur-tout dans les bayes. Cependant le froid n'eſt pas auſſi ſenſible au milieu de ce brouillard épais que ſous un ciel ſans nuages. Car dès qu'on paſſe des terres à cette atmoſphere de fumée qui couvre la ſurface & les bords des eaux, on ſent un air plus doux & le froid moins vif, quoique les habits & les cheveux y ſoyent bientôt hériſſés de bruïne & de glaçons. Mais auſſi cette fumée cauſe plutôt des engelures qu'un froid ſec ; & dès qu'elle paſſe de la mer dans une atmoſphere plus froide, elle ſe change en une eſpéce de verglas que le vent diſperſe dans l'horizon & qui cauſe un froid ſi piquant, qu'on ne peut ſortir au grand air ſans riſquer d'avoir les mains ou les pieds entiérement gelés. C'eſt dans cette ſaiſon qu'on voit l'eau glacer ſur le feu avant de bouillir ; c'eſt alors que l'hyver pave un chemin de glace ſur la mer, entre les Iſles voiſines, & dans les bayes & les détroits ; c'eſt alors que les Groënlandois meurent ſouvent de faim, ne pouvant aller dehors pour la chaſſe, ou pour la pêche, ni pour ſe procurer la moindre nourriture ; & quand ils ſortiroient, où en trouveroient-ils ?

Eté du Groënland.

Un hyver ſi rigoureux eſt toujours bien long ; cependant ce Peuple compte ſon été depuis le commencement de Mài juſqu'à la fin de Septembre : car durant les cinq mois de cet intervalle, il campe dans des tentes. Mais la terre n'eſt bien amollie & détrempée par le dégel, qu'au mois de Juin, encore n'eſt-ce qu'à la ſurface, & il ne laiſſe pas de neiger juſqu'au-ſolſtice d'été. La neige reprend au mois d'Août, mais ne s'empare des campagnes qu'en Octobre. On dit pourtant qu'il tombe moins de pluye & de neige dans le Groënland qu'en Norvege. Rarement voit-on la neige ſur les bords de la mer au-deſſus d'un pied de profondeur, ſi ce n'eſt dans les endroits où le vent en fait des monceaux, & jamais elle n'y ſéjourne longtemps ; quand elle ne fond pas au ſoleil, le même vent qui l'a entaſſée, la diſperſe en tourbillons d'une poudre ſi ſubtile, que les habitans n'oſent ſe montrer hors de leur porte. Il y a des années de ſuite où la neige ſéjourne depuis l'équinoxe d'automne juſqu'au ſolſtice d'été, accumulée en certains endroits creux ou bas, à la profondeur de pluſieurs braſſes, où elle géle bientôt de façon qu'on y peut marcher en ſûreté avec des raquetes, ou ſouliers de neige, & alors on voit quelquefois pleuvoir bien des jours avant qu'elle dégéle & ſe fonde.

L'été du Groënland moins long qu'ailleurs, y eſt pourtant aſſez chaud pour qu'on ſoit obligé de ſe dégarnir quand on marche, ſur-tout dans les bayes & les vallons, où les rayons du ſoleil ſe concentrent, ſans que les vents de mer y pénétrent. L'eau qui reſte dans les baſſins & les creux des rochers après le flux, s'y coagule au ſoleil & s'y criſtalliſe en un très-beau ſel de la plus grande blancheur. Enfin la chaleur devient ſi vive ſur cette

même mer, où la glace a duré ſix mois, que dans certains jours ſerains de l'été, la poix & le goudron ſe fondent tout autour des vaiſſeaux; mais ces effets ſont rares, ſoit parce qu'ordinairement les étés ſont rafraîchis par des vents qui ſoufflent du côté des Iſles de glace, au point que le ſoir on eſt forcé de reprendre ſes doubles fourrures; ſoit à cauſe des brouillards frais qui régnent ſur la côte depuis Avril juſqu'au mois d'Août, & quelquefois ſi fort epais, qu'à peine peut-on voir les vaiſſeaux devant ſoi. Souvent le brouillard eſt ſi bas qu'on le confond avec l'eau même, d'où ſa vapeur s'éleve; mais alors la cîme des montagnes en eſt plus claire, & le Voyageur reſpirant aux rayons du ſoleil, porte ſa tête audeſſus des nuages, tandis que ſes pieds marchent dans les ténébres.

En général, la plus belle ſaiſon du Groënland eſt l'automne; mais ſa durée eſt courte, & ſouvent interrompue par des nuits de gelée très-froides. C'eſt à peu près dans ces tems-là que ſous une atmoſphere noircie de vapeurs & teinte de rayons, on voit les brouillards qui ſe gelent quelquefois juſqu'au verglas, former ſur la mer comme un tiſſu glacé de toile d'araignées, & dans les campagnes charger l'air d'atomes luiſans, ou le hériſſer de glaçons pointus ſemblables à de fines aiguilles.

Brouillards de verglas.

On a remarqué plus d'une fois que le tems & la ſaiſon prennent dans le Groënland une température oppoſée à celle qui régne dans toute l'Europe; enſorte que ſi l'hyver eſt très rigoureux dans les climats tempérés, il eſt doux au Groënland & très vif en cette partie du Nord, quand il eſt le plus modéré dans nos contrées. A la fin de 1739 l'hyver fut ſi doux à la baye de Disko, que les oyes paſſerent au mois de Janvier ſuivant, de la zone tempérée dans la glaciale, pour y chercher un air plus chaud; & qu'en 1740, on ne vit point de glace à Disko juſqu'au mois de Mars, tandis qu'en Europe elle régna conſtamment depuis Octobre juſqu'au mois de Mai. Celui qui fait cette obſervation, ajoute que le ſoleil, qui a coutume de reparoître au Groënland, peu de jours après le nouvel an, ne s'y laiſſa voir qu'en Février, quoique le ciel y fût clair & ſérain. L'Obſervateur attribue ces deux effets très-ſinguliers, en eux-mêmes & par leur contraſte, aux exhalaiſons douces & imperceptibles qui furent repouſſées aux bords du Groënland par les froids rigoureux des climats plus tempérés.

Contraſte ſingulier entre les ſaiſons du Groënland & celles de l'Europe.

De même l'hyver de 1763, qui fut extrêmement froid dans toute l'Europe, ſe fit ſi peu ſentir au Groënland, qu'on y a vu quelquefois des étés moins doux.

En général l'air du Groënland eſt pur, léger & très-ſain. On y peut vivre long-tems en bonne ſanté, pourvû qu'on ait l'attention de s'y tenir habillé chaudement, & d'y prendre une nourriture frugale, & un exercice modéré. Auſſi n'y voit-on guères aucune des maladies communes en Europe, ni d'autre incommodité que le ſcorbut, & quelque mal aux yeux, ou douleur de poitrine, qui procédent des diétes longues & forcées, des froids exceſſifs, & de la blancheur éblouiſſante des neiges; mais ces maux ſont rares. Les premiers Miſſionnaires Allemands que le zele a tranſportés dans ces climats éloignés, y ont joui trente ans d'une ſanté vigoureuſe, ſans aucune maladie conſidérable, malgré la vie étroite & dure

Salubrité de l'air.

HISTOIRE DU GROENLAND.

qu'ils y menoient; sur-tout dans les commencemens, où ils n'avoient qu'une mauvaise nourriture, qui même leur manquoit souvent. Ces Missionnaires parvenoient à la plus grande vieillesse parmi les glaces de l'Ourse, tandis que leurs Confreres mouroient jeunes dans des pays plus chauds. Les Groënlandois eux-mêmes se défendent très-bien des rigueurs de leur climat, & se trouvent plus incommodés des chaleurs de l'été & de l'humidité des hyvers dans les Ports d'Allemagne, quand ils y viennent, que des froids plus vifs & plus longs de leur païs natal.

Tems constamment variable en hyver, & d'un beau fixe en été.

Le tems y est variable; la pluye n'y dure guères, sur-tout à Disko, où le ciel, dit-on, est constamment beau durant l'été. On y voit peu de pluyes d'orage ou de grêles subites. Les vents y changent aussi souvent qu'ailleurs. Quoiqu'ils viennent des terres ou des montagnes, ils ne sont pas si forts ni si froids qu'on l'imagine, & même ils contribuent à rendre le tems plus beau. M. de Buffon qui veut que les vents suivent la température des zones, & qui faisant régner le vent d'Est, ou le vent du soleil, dans la zone torride, prétend que les vents des poles soufflent aux zones glaciales, ne sçait peut-être pas, dit M. Crantz, que plus on avance vers le Nord, plus on éprouve de ces vents du Midi qui causent des dégels au plus fort des hyvers.

Impétuosité des vents.

Des ouragans.

Des tourbillons.

Cependant il y a des vents si impétueux au Groënland, principalement dans l'automne, que les maisons s'en ébranlent & se fendent, les tentes & les bateaux en sont emportés dans les airs, & les flots de la mer balayés & dispersés en pluye sur les terres. Les Groënlandois assurent même que les ouragans ont souvent roulé dans l'air & mis en piéces, des pierres qui pesoient deux livres. Quand ils veulent sortir pour mettre leurs canots à l'abri, ils sont obligés de ramper sur le ventre, de peur d'être le jouet des vents. En été on voit s'élever de semblables tourbillons, qui bouleversent les flots de la mer, & font pirouetter les bateaux. Les plus fieres tempêtes viennent du Sud, tournent au Nord, s'y calment, & finissent par épurer les eaux. C'est alors que la glace des bayes est enlevée de son lit, & se disperse sur la mer en monceaux. Ces tempêtes sont annoncées d'avance par un cercle qui se forme autour de la lune, & par des rayons de diverses couleurs qui brillent dans les airs.

Présage des tempêtes.

Peu d'orages ou de tonnerres.

Quelquefois il s'éleve des nuages orageux, d'où sortent des éclairs; mais rarement sont-ils accompagnés du tonnerre: & lorsqu'on l'entend par hazard, on ne peut discerner au bruit, si c'est réellement la foudre qui gronde, ou la glace qui se brise, ou des pierres qui roulent d'un rocher. On ne voit guères non plus dans le Groënland, de tremblemens de terre, ni de volcans, quoiqu'il soit voisin de l'Islande où ils sont si communs. On n'y trouve pas même de pierres de soufre. Ainsi la Nature économise ses fléaux comme ses bienfaits, épargnant les orages & les pestes de la zone torride, aux païs qu'elle a soumis à l'inclémence des hyvers.

Eté sans nuit

L'été n'a point de nuit pour les Groënlandois: car au-dessus du 66eme. degré, le soleil ne se couche point quand il a atteint le signe du cancer. Sous le 64eme. degré, il ne disparoît qu'à dix heures dix minutes du soir, pour reparoître cinquante minutes après. Ce n'est pas qu'il ne reste environ trois heures quarante minutes sous l'horizon; mais comme on voit dans

le mois de Juin ses rayons toujours dardés ou réfléchis sur la cime des montagnes, on peut dire qu'il n'est pas tout-à-fait absent, d'autant plus que durant ce mois & le suivant, il éclaire l'horizon par un crépuscule, à la lueur duquel on lit & l'on écrit sans chandelle en très-petits caractères. Les habitans de cet horizon profitent de ces longs jours pour chasser & pêcher toute la nuit, & les Navigateurs pour passer sans danger à travers les glaces des mers voisines. Quoique le soleil ne se couche point entiérement au fort de l'été, cependant sa lumiere n'est pas aussi vive le soir qu'à midi, mais son éclat baisse insensiblement avec son disque, & devient foible comme un clair de lune, au point qu'on peut fixer ses rayons sans en être ébloui.

Hyver sans jour.

Par la même raison que le Groënland a des jours sans nuit, il doit avoir des nuits totales & sans mélange de jour. La baye de Disko ne voit point la face du soleil depuis le 30 de Novembre jusqu'au 12 de Janvier. On n'a pour suppléer à cette absence, qu'un foible crépuscule qui naît de la réflexion des rayons que cet astre laisse tomber sur les hautes montagnes & sur les brouillards épais dont le froid compose l'atmosphere de la zone glaciale. Malgré cet abandon du soleil, les nuits ne sont jamais aussi noires sous le Pole que dans les autres pays; car la lune & les étoiles semblent y redoubler de lumiere & de scintillation, & leurs rayons répercutés par la neige & la glace dont la terre est couverte, jettent une lueur assez vive au milieu de ces nuits froides, pour qu'on puisse marcher sans lanternes, & même lire facilement les caractères moyens de l'Imprimerie. Durant la disparition du soleil, la lune veille presque toujours sur ces climats ténébreux, aussi ne l'y voit-on guères durant l'Eté, non plus que les étoiles, depuis Mai jusqu'au mois d'Août. Mais indépendamment de l'astre des nuits, on a pour s'éclairer une lumiere continuelle qui brille dans le Nord, & dont les nuances & les jeux variés font un des phénomenes les plus curieux de la Nature.

Aurore boréale.

Sans entrer dans des recherches profondes sur la cause de cette lumiere boréale, j'observerai, dit M. Crantz, que ni moi, ni personne de ceux qui ont vécu long-tems dans les pays les plus septentrionaux, nous n'avons jamais vû de véritable aurore boréale dans le Nord ou le Nord-Est; car ce n'en est point une que cette lumiere bleue que l'atmosphere éclairée du soleil réfléchit sur l'horizon: mais l'aurore boréale part constamment de l'Est ou du Sud-Est, d'où elle s'étend presque toujours jusqu'au Nord-Ouest, & quelquefois éclaire tout l'horizon. Ainsi les aurores boréales n'ont pas la même situation au Groënland que dans la Norvege, la Laponie, la Russie & les autres contrées de l'Europe. Au reste comme les glaces de la mer, & les volcans de l'Islande, sont à l'Est & au Sud-Est du Groënland, & que ces phénomenes augmentent de tems en tems comme les lumieres boréales, il peut y avoir entre ces effets singuliers de la nature, des rapports & des liaisons, qui bien constatés par une suite d'observations, nous aideroient à découvrir la cause de l'aurore boréale.

Rapports entre les volcans, les glaces, & l'aurore boréale.

Tout ce que j'ai remarqué de particulier sur ce phénomene, continue M. Crantz, c'est que le tems s'adoucit à mesure que la lumiere de ces aurores est plus tranquille, & qu'à proportion qu'elle s'agite & devient plus rouge, il s'éleve des tempêtes vers le Sud. Cette observation est directement contraire à celles que nous faisons dans la zone tempérée, sur ces mêmes apparitions.

HISTOIRE DU GROENLAND.

Parhélies

On voit aussi depuis quelques années des feux follets qui tombent du ciel dans l'eau. Sans parler de l'arc-en-ciel, des étoiles errantes, & d'autres météores ou phosphores, communs dans tous les pays, il y a dans le Groënland, plus souvent qu'ailleurs, des parhélies, & des cercles lumineux autour de la lune, qui sont autant d'effets de la brume, même dans le tems où le ciel paroît le plus serain. J'ai vu, dit notre Voyageur, un arc-en-ciel, qui au-lieu de ses couleurs dominantes, n'offroit aux yeux qu'une raie d'un gris pâle sur un fond blanc. Le tems étoit alors obscurci & troublé par un nuage de grêle. Mais parmi tous les phénomenes, ce qui m'a le plus frappé & le plus occupé l'imagination, c'est d'avoir vu dans un beau jour d'été fort chaud & très-clair, les Isles de Kookernen présenter un aspect tout différent de celui qu'elles ont naturellement. D'abord elles paroissoient plus grandes comme à travers un verre de loupe, & si voisines que de Goodhaap où j'étois, j'en comptois à quatre lieues de distance toutes les pierres & les creux remplis de glaces. Quelque tems après la scène changea de face, & ne laissa voir qu'une campagne couverte d'un bois taillis. A cette décoration succéda bientôt un tableau mouvant de toutes sortes de figures où se représenterent tour à tour des vaisseaux avec leurs voiles & leurs pavillons, des Châteaux antiques & ruinés avec des tours renversées, des nids de cigognes & mille phantômes semblables que les nuages peignent souvent à l'imagination, mais qui s'éloignant peu à peu, s'évanouirent enfin sans retour. Dans ces sortes d'apparitions l'air est ordinairement clair, mais cependant chargé de vapeurs subtiles, comme dans un tems chaud & pesant. Lorsque ces vapeurs s'arrêtent à une certaine distance entre l'œil de l'Observateur & les Isles de Kookernen, celles-ci s'aggrandissent comme au travers d'un verre convexe ; & communément deux heures après il s'éleve un léger vent d'Ouest qui ramasse les vapeurs & les condense en un petit brouillard avec lequel se perdent & disparoissent ces jeux de la Nature.

M. Crantz termine ce chapitre intéressant par des observations éphémériques, où il rend compte des variations du tems, qu'il a suivies durant une année entiere. Mais comme ces sortes de détails n'appartiennent qu'à une certaine classe de Sçavans & de Physiciens, on en fait un article à part que les autres Lecteurs peuvent omettre, pour s'épargner de l'ennui.

Observations Météorologiques faites au Groënland, depuis le mois d'Août 1761, jusqu'au même mois de 1762.

L'hyver de 1761, fut extrêmement doux, & d'un tems variable, avec très-peu de neige.

Au mois d'Août, il y eut un beau soleil, fort chaud, entremêlé de grêle qui venoit du Midi. Vers la fin, on eut du brouillard, de la glace, mais point sur la mer. Ce tems fut accompagné d'un soleil chaud, suivi de neige & d'une pluie froide.

En Septembre, le vent fut d'abord Nord-Est, le tems clair & chaud, la glace d'un pouce d'épaisseur là où le soleil ne donnoit point. Ensuite le vent tourna vers le Sud, & le tems fut d'une chaleur calme & très-pesante ; puis

puis le vent au Sud-Oueſt avec de la pluie; enfin une rude tempête du Sud & puis du Nord. Alors la terre fut gelée, ſans pouvoir dégeler au ſoleil. Il y eut deux ou trois pouces de glace, mais ſur l'eau douce.

En Octobre, vent de Nord-Eſt avec la neige qui dura quelques jours; enſuite même vent orageux & froid, puis la neige épaiſſe de quatre doigts, qui ſéjourna avec un tems très mauvais venant du Sud.

Au commencement de Novembre, le vent de Nord-Eſt devint ſi froid, que l'eau gela dans les maiſons, & les liqueurs au dehors. Le fond des bayes charia des glaces, & l'eau de la mer ſe gela. Cependant le ſoleil étoit ſi chaud durant le jour, que la neige diſparoiſſoit devant ſes rayons. Enſuite le vent fut au Sud-Eſt, accompagné de greſil; puis le dégel, la grêle, la neige, enfin le vent au Sud.

En Décembre, tout fut couvert de neige. Après un tems d'orage & d'éclairs, vint un froid auſſi vif qu'il en eût jamais été; mais il fut bientôt ſuivi d'un tems doux & de vents de Sud-Eſt; & l'année finit ainſi.

Le mois de Janvier commença par des vents de Nord & de Nord-Eſt, qui annoncerent les grands froids de bonne heure, & charierent des glaces, du fond des bayes dans la mer. Enſuite le tems s'adoucit, la neige vint, entremêlée de froids ſecs qui ne duroient que cinq ou ſix jours.

En Février, même-tems à peu près, mais bientôt ſuivi de grêle & de verglas; puis un tems doux avec un peu de neige; puis le dégel & la grêle avec les vents d'Eſt & du Midi; enfin le froid & la grêle tout enſemble.

Tout le mois de Mars fut un printems précoce, & la ſaiſon, plus douce qu'on ne l'a communément en Allemagne, fut accompagnée des vents de Sud, d'Eſt & de Nord-Eſt, mais qui ſe calmoient durant le jour. On s'attendit à un mois d'Avril froid, & à voir flotter les glaces par les vents de Sud & d'Orient.

En Avril, le vent de Nord-Eſt amena d'abord des froids très-vifs qui devinrent ſupportables, puis un tems de grêle avec un vent de Sud-Eſt. On commençoit à ſe paſſer de feu; mais vers la fin le froid reprit très-vivement & ſe ſoutint, quoique le vent d'Eſt amenât le dégel.

Au mois de Mai le dégel fut interrompu par la gelée & de grandes neiges: enſuite des jours chauds & des nuits froides, puis la grêle à la fin.

Juin annonça l'été par des chaleurs. La terre dégela profondément. On ſema les jardins. Vint enſuite un tems de neige froide, avec des vents de Sud-Oueſt très-violens. L'été parut, mais rafraîchi par un vent de Nord-Eſt, & le mois finit par les brouillards & la grêle qui vinrent du Sud-Oueſt.

Juillet produiſit d'abord de la grêle, puis des jours chauds, mais agréables, ſuivis d'un vent de Midi, dont la forte chaleur fut rempérée par le zéphir de l'été.

L'Auteur obſerve à la fin de ce Journal, que dans le Groënland il régne la plûpart du tems un grand calme, dont la durée augmente à meſure qu'on avance dans le nord.

Il réſulte en ſecond lieu de ces obſervations, que les vents ſont auſſi variables dans cette région que partout ailleurs. Souvent même il ſouffle un vent très-fort ſur les côtes entre les Iſles, tandis qu'un calme profond

domine ſur la mer; ou tout au contraire la mer eſt agitée, & la terre tranquille. On voit auſſi les vents de terre qui régnent dans le beau tems, changer le lendemain avec les vents de mer.

On remarque enfin que dans les plus rudes hyvers, il y a des vents du Midi qui amenent un tems doux & de la grêle. C'eſt ce qu'on voit ſur-tout à Disko, & plus loin dans le Nord. Ces vents du Sud ſont d'autant plus agréables, qu'ils ſoulagent les hommes & les animaux en leur fourniſſant par le dégel des eaux à boire; mais ils occaſionnent auſſi plus de glace, par ce que la grêle & la neige fondues au dégel, ſe regelent d'autant plus vîte dans les nuits froides, de même que l'eau quand elle a été chauffée, eſt plus ſuſceptible de congélation. Ainſi comme le vent du Midi ſouffle conſtamment au pole arctique, il devroit y tempérer le froid par le dégel; mais auſſi la glace y reprend plus fortement, ſur-tout s'il y a plus de terre que de mer au pole.

CHAPITRE IV.

Des différentes eſpéces de terres & de pierres.

LES terres méritent d'autant plus d'être obſervées dans le Groënland, qu'il y en a très-peu; la mer qui l'environne ayant englouti preſque toute la ſubſtance de ce pays dans ſes Golphes, où les glaces & les neiges briſées & fondues tombent & ſe précipitent avec ce qu'elles peuvent enlever & déraciner ſur les rochers qui ne ſont, pour ainſi dire, que les oſſemens nuds & décharnés de la terre végétale & vivante. Ce qui lui reſte de moëlle & de ſéve, n'eſt qu'une légére couche d'argille, de ſable ou de tourbe.

Terres argilleuſes. Cette argille, qui couvre les environs de *Good-Haap*, eſt d'un bleu pâle, mêlée de ſable ſans ſuc & ſans conſiſtance. Ailleurs on en trouve d'une eſpéce plus graſſe, d'un gris clair, avec le brillant d'un minéral ſemblable à l'argent, & la vertu de réſiſter au feu. Ici l'argille eſt mêlée d'un ſable fin & léger, très-luiſant; & cette terre eſt propre à l'engrais des campagnes. Là c'eſt une autre ſorte de ſable qui ſe mêle à l'argille; ce ſable d'un beau blanc eſt comme des perles, extrêmement peſant. La plûpart des terres ſablonneuſes du Groënland tirent ſur le gris ou le brun, & ſont mêlées de quantité de pierres; mais produiroient beaucoup de choſes, ſi elles étoient engraiſſées.

Sablonneuſes.

Tourbe. La tourbe ſe trouve dans les endroits marécageux, avec un mêlange de coquilles de moule, de ſable & de gravier; mais elle n'eſt pas bonne à brûler. La meilleure eſt entrelacée de racines, de mouſſe & d'herbes ſéchées, & quelquefois de débris de pierre & de bois. On la trouve dans les terrains bas, partie ſur un fond ſablonneux, & partie ſur le rocher. Cette tourbe contient auſſi des petoncles qu'on ne retrouve point ailleurs dans le pays; ce qui, joint aux coquillages de moules, feroit ſuppoſer que la mer a couvert autrefois ce terrain. Mais il eſt encore plus probable qu'il s'eſt engraiſſé de la dépouille des montagnes voiſines que la pluie a rongées juſqu'au roc. Une raiſon d'analogie vient à l'appui de cette conjecture; c'eſt que la

meilleure espéce de tourbe se trouve sur les sommets les plus élevés de petites Isles désertes & de rochers presque nuds, où des nuées d'oiseaux vont se jucher la nuit, & déposer leurs œufs durant le jour. Le peu de terre qu'il y avoit sur ces hauteurs, étant mêlée avec le fumier de ces oiseaux, a dû produire de la mousse & du gazon dans son tems ; ces végétaux nourris de nouvelles couches de fumier, de plumes, de coquilles d'œufs, d'ossemens & d'autres débris qu'on déterre jusqu'à une certaine profondeur, ont formé à la longue un bon lit de tourbe, de deux pieds d'épaisseur, qui couvre la cîme des rochers. Cette tourbe est dure à couper, à cause des racines de végétaux dont elle est hérissée, mais elle fait un très-bon feu, & une belle flamme.

Rochers.

Après la terre viennent les rochers. On ne peut guères dire ce qu'ils contiennent, parce que les montagnes du Groënland ne sont pas assez accessibles pour qu'on y fouille. Mais au défaut d'autres recherches, il est permis de juger des matieres que renferment ces rochers, par celles de leur surface, & par les fragmens ou les débris qui s'en détachent. Si les montagnes voisines du Pôle sont moins hautes que celles des environs de l'Equateur, elles ont aussi moins de neige & de glace, surtout les plus méridionales du Groënland. Celles-ci ne présentent qu'une roche dure, d'un gris clair, sans lits ni veines bien distinctement tracés ; on n'y trouve habituellement de la neige que dans des fentes ou des crévasses profondes. Mais les glaces & les neiges ont établi leur séjour éternel dans les montagnes qui forment un large dos au milieu du Groënland. De tous ces sommets élevés il se détache de grands quartiers de roche, qui se brisant dans leur chûte, paroissent aux pieds de la montagne, les ruines d'une ville démolie. C'est-là qu'on pourroit découvrir les matieres qui ont servi à la formation de ces montagnes : mais il est extrémement dangéreux d'aller étudier la nature au milieu de ces débris, soit parce que l'on n'y arrive qu'à la sueur de son front malgré le froid excessif, en sautant & roulant de pierre en pierre, au risque de se rompre le cou ; soit parce qu'un Naturaliste peut y être à tout moment écrasé par la chûte continuelle des quartiers, que leur poids & leur pente entraînent des sommets dans les précipices ; aussi ces rochers rongés par les siécles & les saisons, sont-ils les moins élevés. On voit à leurs fragmens, que la plûpart contiennent des mines de toute espéce dans leur sein. Les rochers qui sont sur les côtes ou dans les Isles de la mer, ont bien plus de solidité : durs comme le marbre, & polis par l'agitation & l'écume des vagues qui les baignent, ils sont percés dans l'intérieur, de cavernes profondes. Ces cavités ou fentes, plus communes que dans les montagnes des autres pays, n'ont gueres plus d'un pied & demi de largeur, & sont creusées dans une direction perpendiculaire. On y trouve du spat, du quartz, du grenat, du talc, & d'autres pierres composées de substances hétérogénes. Il y a très-peu de ces rochers qui soient formés en couches, comme l'est la pierre faite de sable : les veines ou lits qu'on y remarque, ne sont gueres paralleles à l'horison, mais constamment obliques.

La plûpart de ces rochers sont d'une pierre dure, gris-blanc, composée en partie de gravier, & d'argille en partie, ou même de sable, comme

la pierre de taille ordinaire, ou celle dont on fait les meules de moulin. On y trouve auſſi des pierres à aiguiſer, très-fines, de couleur rouge ou jaune. Il y a une pierre de cette eſpéce, qui contient des grains brillans, & qui ſe coupe en tranches, comme l'ardoiſe. Les Groënlandois tirent du Midi de leur pays, une ſorte de pierre à aiguiſer, d'un ſable ou gravier rouge & fin, avec des taches blanches. Elle ſe polit comme le marbre, & peut s'employer dans les édifices.

Marbres de toutes couleurs.

On trouve ſur le bord de la mer beaucoup de marbres de toutes ſortes de couleurs, mais la plus grande partie noirs & blancs, parſemés de veines. Le rivage eſt couvert de quartiers informes de marbre rouge, avec des veines blanches, vertes, & d'autres couleurs. Ce marbre s'eſt tellement poli par le frottement des flots, qu'il n'eſt de beaucoup inférieur aux plus beaux marbres d'Italie.

Spat.

On voit peu de véritable ardoiſe dans le Groënland, quoiqu'il renferme çà & là des carrieres d'une pierre brune aſſez fine, que les eaux minent & fendent en gros quartiers. Mais ce ſera peut-être du ſpat; on en trouve dans le creux des rochers, de toutes couleurs, & quelquefois de très-brillant. Les Groënlandois vont chercher ſur leurs côtes méridionales, comme une rareté, des blocs d'une pierre blanche, à demi tranſparente; elle eſt auſſi fragile que du ſpat, mais ſi tendre qu'on pourroit la tailler avec un canif, ou la couper ſans peine avec les dents : ils trouvent encore au midi, de l'albâtre aſſez blanc, mais qui n'a ni l'éclat ni le poli du nôtre, & qui reſſemble à la poudre de cheveux, quand on le coupe.

Le Groënland a pluſieurs ſortes de pierre à l'épreuve du feu, comme le *Glimmer ou Cat-Silver*, & la pierre de talc, blanche, noire, ou griſe: mais on ne peut pas la tailler en carreaux aſſez grands pour tenir lieu de vitres aux fenêtres, comme on fait en Ruſſie.

Weichſtein, ou marbre bâtard, dont on fait des uſtenciles.

Il n'y a pas cependant au Groënland du talc proprement dit, ni de la ſerpentine. Mais on y trouve en pluſieurs endroits, & ſurtout à *Bals'River*, une pierre tendre, dont on fait de la vaiſſelle. Quoique bien des gens l'appellent du marbre bâtard, parce qu'elle a des veines, ſon nom le plus commun eſt *Weichſtein*. Elle ſe fait un lit étroit & profond entre les rochers. Il y en a une eſpéce, (c'eſt la meilleure) d'un beau verd de mer, rayée de rouge, de jaune, & d'autres couleurs; mais ces rayes ont rarement quelque tranſparence. Cette pierre eſt formée d'une craye fine & viſqueuſe, qui ſe pulvériſe quand on la met en œuvre. Mais quoique fort tendre, elle eſt compacte & très-peſante. Comme on ne la trouve point diſpoſée en couches, & qu'elle ne peut s'enlever ni par écailles ni par feuilles, il eſt difficile de la tailler en quartiers, ſans qu'elle ſe réduiſe en grumeaux. D'ailleurs cette pierre eſt plus ſouple au ciſeau, ou même au tour, que le bois. Elle eſt douce & graſſe au toucher, comme le ſuif ou le ſavon. Lorſqu'elle eſt frottée d'huile, elle a le luiſant & le poli du marbre. Elle ne devient point poreuſe à l'air, & prend de la conſiſtance au feu. Sans parler des meilleurs creuſets qui ſe font de cette pierre, les Groënlandois en ont des uſtenciles & des lampes. Comme la cuiſine faite dans cette eſpéce d'uſtenciles, eſt plus ſaine & de meilleur goût que dans nos batteries de fer ou de cuivre, on envoye de cette vaiſſelle, en Danemark

où elle eſt très-recherchée, même dans les meilleures maiſons. M. Crantz ne doute pas qu'elle ne ſoit préférable à la vaiſſelle ou poterie de Chiavenna, ſur le lac de Côme, dont on fait tant d'uſage dans toute l'Italie.

Amiante ou pierre de lin.

Rien de plus commun dans les montagnes du Groënland, que l'Amiante ou la pierre de lin. Celle-ci reſſemble à des éclats de bois. Son grain eſt un tiſſu de filamens longs d'un travers de doigt, ſéparés à diſtances égales par une ſorte de jointure. Quand on la rompt, elle préſente à l'endroit de la jointure une ſurface dure & polie, comme une pierre à aiguiſer : mais ſi l'on vient à la broyer, elle ſe déploye en fils de lin d'une grande blancheur. Lorſque l'Amiante eſt battue, amollie & trempée dans l'eau chaude, juſqu'à y perdre la portion de chaux qui lioit & cimentoit ſes filamens en pierre, on la fait ſécher ſur un crible, puis on la peigne comme de la laine ou du lin, & l'on en file une étoupe dont on peut faire du linge. Sa qualité ſinguliere eſt, comme l'on ſçait, que le feu lui tenant lieu de leſſive & de ſavon, blanchit ce linge, loin de le conſumer. Les Anciens brûloient leurs morts enveloppés dans des draps de ce lin incombuſtible. Les Tartares & les habitans des Pyrénées en tricotent des bourſes. On peut en faire du papier. Il ſerviroit très-bien de mêche pour les lampes, ſi l'on avoit ſoin de le nettoyer & de le peigner. Mais les Groënlandois n'ont pas tant d'induſtrie, & ſe contentent de prendre des éclats de cette pierre d'Amiante, qu'ils trempent dans l'huile de baleine, pour ſervir d'allumettes à leurs lampes : tant que ces allumettes ſont imbibées d'huile, elles brûlent ſans ſe conſumer.

Jaſpe.

Ces peuples, malgré la pauvreté où la Nature a voulu qu'ils vécuſſent, ont pourtant des pierres fines qu'ils ignorent ou mépriſent ſans doute, tandis que notre luxe les leur envie. J'ai vû dans leurs montagnes ſtériles, dit M. Crantz, du jaſpe ſoit jaune, ſoit rouge, avec des veines d'une blancheur tranſparente.

Quartz.

On y trouve auſſi du quartz & du cryſtal en grandes piéces. Il y en a de jaune & noir, tirant ſur la topaze. Il y en a qui change comme l'opale, & réfléchit tantôt du jaune & tantôt du bleu.

Grenat.

M. Crantz met le grenat du Groënland dans la claſſe du quartz, parce qu'il ſe trouve dans les fentes les plus élevées des rochers, en piéces de grandeur & de forme inégales. Mais comme il eſt très dur & d'un ſanguin tranſparent, qui tire ſur le violet, les Lapidaires le rangent parmi les rubis. C'eſt dommage qu'il ſoit ſi fragile, & qu'on n'en puiſſe conſerver que de la groſſeur d'une féve, quand on le met en œuvre.

Brillants.

Je me ſuis procuré, dit le même Obſervateur, des brillants d'un cryſtal à ſix angles, couleur d'acier. Ces ſix angles étoient joints enſemble, & le plus petit étoit le plus ſaillant. J'ai vû de ces brillants dont le fond, quoique blanc, pétilloit d'un feu rouge. J'ai trouvé auſſi dans le Groënland des pierres tranſparentes comme des fragmens de porcelaine de la Chine. Elles ſont larges & plattes, en deux morceaux cimentés & réunis par une ſorte de glaire rougeâtre. Elles font feu comme la pierre à fuſil, mais ne ſont point de cette derniere eſpéce, car il n'y en a pas dans le pays.

Minéraux & Métaux.

Quant aux minéraux & aux métaux, il en ſort quelques traces des entrailles

du Groënland ; mais quand bien même on pourroit pénétrer dans les cavernes qui renferment ces trésors, quels qu'ils soient, il seroit impossible d'exploiter ces mines faute de bois, & d'ailleurs la dépense excéderoit le profit.

Ce pays de montagnes incultes ne manque ni de fer ni de laiton. A la couleur de certains rochers, dont la surface tire sur le verd & le bleu, l'on juge qu'ils doivent contenir du cuivre.

Verd-de-gris.

On trouve quelquefois dans la pierre calcaire une espéce de verd-de-gris, solide en partie, en partie écaillé en lames très-minces. Les Groënlandois ont trouvé çà & là des morceaux de métal grands ou petits, qu'au poids & au brillant ils prenoient pour de l'or ; mais à l'essai ces piéces se sont trouvées de bronze ou de métal de cloches.

Marcassites.

On rencontre aussi des marcassites au Groënland. Elles ressemblent au cuivre & jettent des étincelles, quand on les bat avec le fer : communément elles sont plates & quarrées, quelquefois plusieurs unies ensemble. Quelques-unes ont le centre de leurs quatre côtés triangulaires, à la pointe de leur pyramide, comme le crystal.

On ne croît pas que les Groënlandois aient du nitre, de l'alun, ni du vitriol ; quoiqu'ils prétendent qu'il y a de ces matieres dans une source minérale du Midi, dont l'eau leur sert à se guérir de certaines maladies, & à préserver leurs fourrures de la corruption. La pierre ponce est rare aussi dans le Groënland ; cependant on en trouve quelques morceaux de blanche, de grise, & beaucoup plus de noire, que la mer y aura sans doute entraînés, des volcans de l'Islande.

CHAPITRE V.

Des Végétaux de la Terre & de la Mer.

QUELS végétaux peut on attendre d'un pays où la Nature se refuse à tous les vœux & les efforts des hommes, où la terre & la mer semblent défendre d'aborder & d'habiter, où le froid enfin ne laisse ni sol ni suc, ni rien de tout ce qui peut offrir, je ne dis pas un séjour, mais un passage aux Voyageurs ? Car le Groënland n'est pas même un chemin sûr pour aller au Pôle ; fût-il d'ailleurs ouvert pour l'Amérique. Comment s'arrêter ou passer dans des terres où les montagnes ne sont que pierre & glace, & où la plûpart des vallons sont à peine couverts d'un peu de mousse & d'herbe, productions mal saines de quelques marécages ? Les côteaux les moins escarpés qui retiennent une légére portion du sable & de la terre que les torrens de pluie & de glace entraînent des montagnes, les Isles qui n'ont pour habitans que des oiseaux sauvages, dont le fumier rend à ces terres ingrates plus de séve & d'aliment qu'elles n'en fournissent ; ces collines & ces Isles ne produisent que quelques herbes éparses parmi des bruyeres & des buissons. Encore cette verdure est-elle courte & maigre,

en raiſon de l'aridité du ſol proportionnée à la rigueur du climat glacial. Cependant autour des cabanes & des tentes des Groënlandois, les ſables que la mer a jettés ou laiſſés ſur le roc, nourris du ſang & de la graiſſe des baleines qu'on pêche ſur les côtes, reproduiſent en retour une aſſez grande quantité d'herbe épaiſſe & fine, mais qui n'eſt ni ſi haute, ni ſi large qu'en Europe, parce qu'elle pointe, mûrit & ſéche en très-peu de jours, ſous un ciel où l'hyver laiſſe à peine deux mois de trève à la terre.

Le bled ne peut mûrir au Groënland.

En vain les Européens ont tenté d'y ſemer de l'avoine & du bled. La paille ou le tuyau croiſſent aſſez vîte, mais rarement vont-ils juſqu'à l'épi, & jamais à la maturité, même dans les tems & les lieux les plus chauds du Groënland, parce que les nuits froides y reviennent trop tôt. C'eſt par la même raiſon, que le pays ne peut avoir aucune production des jardins : car à la mi-Juin où l'on plante, la terre eſt encore gelée par-deſſous ; & dès le mois de Septembre, le froid y reprend, & géle la ſurface. Il faut donc tout arracher, ou le laiſſer périr, excepté les porreaux qui paſſent l'hyver ſous la neige. La ſalade & les choux ne peuvent ſe tranſplanter, & reſtent toujours petits. Il n'y a que les raves qui croiſſent au Groënland auſſi bien qu'ailleurs, & quelques navets qui ne ſont pas plus gros que des œufs de pigeons, mais qui ſont bons à manger, même verds. Du reſte rien ne vient, & tout périt ſur pied : encore ce peu de légumes ou de plantes a-t-il beſoin, pour réuſſir, d'être à l'abri des vents de Nord & des branchages ou bois flottans que la mer charrie & jette ſur ſes bords.

Deux ſortes de *gramen*

Mais pour commencer par les végétaux communs, il y a dans le Groënland deux ſortes d'herbe, ou de *gramen*. L'une que les Botaniſtes appellent *gramen arundinaceum majus*, eſt une eſpece de jonc fort clair, qui croît entre les rochers, & dont les Groënlandois font des panniers ou des corbeilles. L'autre approche du *gramen hordaceum*, ou *gramen* d'orge, qui naît parmi les pierres, ſur un terrein de ſable ou de gravier, autour des habitations. Il a des feuilles larges, un tuyau aſſez gros, d'un pied & demi de hauteur, comme le froment auquel il reſſemble d'ailleurs par l'épi, ſi ce n'eſt que celui du *gramen* a ſouvent ſix pouces de long. Il a le grain comme l'avoine, mais rarement vient-il à maturité, tant les Etés ſont courts. C'eſt de cette herbe que les Groënlandois mettent dans leurs ſouliers ou leurs bottes, pour ſe garantir les pieds des incommodités de la glace & de l'humidité.

Pluſieurs eſpéces de mouſſe.

La verdure la plus commune dans le Groënland, eſt la mouſſe. Un jour que j'étois aſſis ſur un rocher, dit M. Crantz, j'en comptai plus de vingt eſpeces autour de moi, ſans ſortir de ma place. Il y en a d'épaiſſe qui eſt douce comme une fourrure. On s'en ſert pour boucher les fentes des cabanes.

Une ſeconde eſpece de mouſſe, dont les fibres ont une palme de longueur & ſont ſerrées entr'elles, comme celle des champignons, tient lieu d'amadoue & de mêches pour les lampes. Une autre ſorte reſſemble au *Lycopodium*, ſi ce n'eſt qu'elle n'a ni fleurs, ni étamines.

Il y a de la mouſſe à feuilles; entr'autres une eſpece tout-à-fait blanche qui ſert à nourrir les Rennes durant l'hyver & quelquefois les hommes dans les extrémités de la faim. Une autre mouſſe de la même eſpece à peu-près, eſt encore d'une plus grande reſſource : car on la mange, dit-on, com-

HISTOIRE DU GROENLAND.

me du pain en Islande. Ces deux sortes de mousse sont d'abord désagréables à la bouche, mais quand on en a mâché & avalé, elles laissent un goût de seigle qui plaît.

La mousse du Groënland produit des Champignons & des mousserons. Il y en a de jaunes & de rouges, quelques-uns ressemblent à des cloux de gérofle; mais tous sont petits.

Arbustes.

Parmi les arbustes, il en est d'une espece qui rampe sur le sable, comme le Thym sauvage, & qui porte des fleurs, mais n'a point d'odeur, ni de graines. Une autre espece a des feuilles rondes, jointes de deux en deux, avec une petite fleur cotonneuse entre chaque feuille double: les Rennes en mangent.

Il y a quatre sortes d'arbustes dans le Groënland, qui portent des graines ou des bayes, & dont on se sert en ce pays là pour allumer le feu. Les Naturalistes les distinguent, parce que ces arbustes ne croissent que dans le Nord & que la graine en est utile à la Médecine, sur-tout pour rafraîchir le sang & guérir du scorbut. Les Groënlandois en mangent par cette raison, & ils en conservent tout l'hyver sous la neige dans de petits vases. Ces Peuples ne font aucun cas de la graine de Genièvre, qui vient chez eux plus grosse & plus forte qu'en Europe, quoique l'arbuste en soit très-bas & rampant.

Saules.

Le Groënland produit trois especes de saules, l'une à feuilles d'un verd pâle, l'autre dont les feuilles pointues sont d'un verd brillant, & la troisieme, à feuilles larges & cotonneuses. Aussi cette derniere espece a-t-elle beaucoup de coton dans sa baye. Mais tous ces saules sont arrêtés par le froid à la surface de la terre, & ne s'élèvent guères au-dessus.

Bouleaux.

Les Bouleaux, parmi lesquels il en est qui sont différens des nôtres & qu'on distingue à leurs feuilles dentelées, ne prennent point non plus d'essor; & ne montent jamais à une certaine hauteur. Cependant sur les côtes méridionales du Groënland où le Soleil est plus chaud & séjourne davantage, les arbrisseaux & sur-tout les aulnes qui croissent au bord des ruisseaux, poussent jusqu'à la hauteur d'un homme, sur trois ou quatre pouces d'épaisseur. Mais ils viennent si courbés qu'on en fait peu de commerce; desorte que ce bois très-commun au Groënland, y est en même tems fort inutile; car les habitans ne s'en servent pas même pour le chauffage.

Aulnes.

Cormier.

Le Cormier vient très-aisément dans ce pays froid, & y produit en abondance de ses fruits âpres & durs. On y trouve encore une espece de pois que les Groënlandois ont appris des Européans, à cuire & à manger. Les habitans parlent aussi d'un fruit qu'on voit, disent-ils, sur la côte méridionale, & qui doit ressembler tout au plus à nos grosses prunes jaunes, quoiqu'ils les comparent aux Oranges. Mais quelle que soit la richesse de la nature en ce genre de productions au midi du Groënland, la stérilité de la terre se fait sentir par-tout en allant au Nord, & semble y augmenter à chaque pas, jusqu'à la pierre aride & nue.

Après les grands végétaux, on doit placer les plantes qui par quelque singularité méritent un coup d'œil des Botanistes. C'est pour eux qu'on va dresser le Catalogue suivant.

Plantes

Plantes du Groënland.

L'Oseille des bois, *Acetosella.*

L'Oseille des champs, *Acetosa arvensis lanceolata.* On l'appelle encore *Oseille de brebis;* elle a des feuilles pointues, longues & larges d'un travers de doigt, en forme de lance.

L'Oseille des montagnes; *Acetosa montana rotundi-folia.* Cette plante très commune au Groënland & rare ailleurs, a des feuilles d'un verd foncé comme la cueillerée. Sa tige a trois pieds de long, dont les fleurs & la semence occupent les deux tiers. Les Groënlandois très-peu frugivores en général, recherchent & mangent de cette espece de plante.

Le Capillaire (*Adiantum aureum*) croît dans la Mousse.

Alchimilla vulgaris. Cette plante est commune & très-grande au Groënland.

Le Moron (*Alsine*) s'y trouve de toutes les sortes.

Anserina.

Asperula.

L'Angélique. L'*Angélique*, très-haute & très-forte, vient en abondance dans les vallées étroites où il fait le plus de chaud. Les Groënlandois en mangent la tige & la racine avec délices; aussi est-elle meilleure dans les pays froids que dans les climats méridionaux, ainsi que toutes les plantes des montagnes en général.

Bistorta minima. On en mange la racine, parce que c'est un amer astringent.

L'Œillet de montagne, *Caryophillus montanus*, d'une odeur agréable, mais foible.

La Consoude, *Consolida media.*

La Prêle ou queue de cheval, *Equisetum.*

La petite Fougere, *Filix petræa minor.*

La grande Fougere, *Filix ramosa & cornuta.* On en prend en façon de tabac; elle fait moucher.

La Gentiane.

L'Eristicum, la Livéche: c'est une plante qui se mange avec sa racine, d'un très-bon goût approchant du Sellery.

La Viorne, *Lysimachia spicata, flore albo.*

Morsus diaboli, foliis hirsutis.

L'herbe aux poux.

La Quinte-feuille.

Ranunculus aquaticus, flore luteo & albo. C'est une plante jaune & blanche, qui se plaît dans les fosses de fumier.

Le Romarin. Le Romarin sauvage qu'on appelle la *Plante de Térébenthine*, parce qu'il a l'odeur forte de cette gomme, se trouve dans les endroits secs & couverts de mousse. Il y en a de deux especes, l'une a des feuilles longues & pointues dont une jaune en bas; l'autre a des feuilles courtes dont une blanche en bas.

Le Serpolet. Le serpolet (qu'on appelle la *Mere du Thym*) d'une couleur rougeâtre, d'une odeur forte, croît sur les rochers à l'exposition du Soleil: on en prend comme du thé.

Le Pissenlit. La dent de Lion, ou Pissenlit, *Taraxacum*, vient en quantité dans les en-

droits humides. Les Groënlandois en aiment la racine & la mangent volontiers crûe.

Le Chicotin.

Le *Chicotin*, *Telephium.* La racine de cette plante que les Groënlandois appellent *Sortlak*,& qui dans les autres pays a la forme d'une noisette oblongue, chez eux est rouge en dedans, exhale une forte odeur de rose musquée ou de Giroflée, qu'elle retient même, quand elle est entiérement seche. Après en avoir gardé durant un an dans du papier, dit M. Crantz, je fus bien étonné d'y trouver deux jets que cette racine séchée avoit poussés, sans doute parce qu'elle étoit dans un endroit chaud : ces rejettons végéterent quelque tems ; mais ils périrent, parce qu'ils étoient trop exposés à l'humidité.

Le Cochlearia

Terminons cet article par la plante la plus commune & la plus utile ; le *Cochlearia.* C'est le souverain remede contre le scorbut. La nature l'a mis au Groënland, à côté du mal. On l'y trouve abondamment par tout où la terre est engraissée de la substance des veaux marins & de la fiente des oiseaux. Il croît fort vîte, & si aisément qu'on en verra douze tiges sortir d'une racine, quoiqu'il ne soit sur pied qu'un seul hyver. La semence en tombe dans la terre, en automne ; sans doute que les oiseaux l'y portent, ou qu'elle se trouve dans leur fiente. La plante se fait jour au printems ; on la cueille avant les grands froids, & on la garde tout l'hyver cachée exprès sous la neige, pour en faire une soupe dont le goût paroît excellent, du moins dans un pays où tout manque.

Vertus & propriétés du Cochlearia.

C'est un spécifique contre tous les maux : aussi en mange-t-on de toutes les façons, & sur-tout en salade. Car loin d'être désagréable au goût, comme en Europe, le cochlearia du Groënland a un certain aigre-doux qui plaît, quand il est fraîchement cueilli : cependant lorsqu'on en mange beaucoup le soir, il trouble le sommeil ; ce qui prouve que, comme il abonde en sucs échauffans & stimulans, il doit détruire les obstructions & faciliter la circulation du sang. Toutes les fois, dit M. Crantz, que je me suis senti, dans l'hyver, quelques symptômes de scorbut, par le défaut d'exercice ; comme une certaine mélancolie, de la pesanteur dans les membres, des vapeurs, une chaleur ou une oppression de poitrine, & d'autres semblables incommodités qui peuvent être accompagnées de quelque éruption cutanée ; une poignée de cochléaria, jettée dans un verre d'eau froide, m'a délivré promptement de tous ces maux. C'est un antidote universel pour les Groënlandois ; mais ils ont une aversion invincible pour tous les végétaux, dont la production tire quelque substance de l'ordure & des immondices de l'homme. Rien n'est peut-être en effet plus révoltant, à la premiere idée, que de voir nos alimens couvés, pour ainsi-dire, par nos excrémens. Mais quand on considere que la nature se reproduit de ses débris, & que la circulation de la matiere, qui repasse sans cesse dans les mêmes canaux, nourrit en partie un individu des superfluités dont il se délivre, on ne peut s'empêcher d'admirer la simplicité de ce mécanisme, & la grandeur d'un systême où le tout se soutient de sa propre substance, & vit par la continuité d'une seule & même action.

Des plantes de la mer.

C'est ici le lieu de parler des plantes de la mer, peut-être plus nom-

breuſes que celles de la terre, ſur-tout au Groënland, où l'un de ces élémens s'enrichit tous les jours aux dépens de l'autre : car les pluyes roulant dans l'océan tout ce qu'il y a de germes ſur les montagnes ; le fond des mers, s'il venoit tout-à-coup à ſe découvrir, offriroit peut-être en certains endroits un aſpect moins aride & moins effrayant que celui des terres du Groënland. Ces ſables profondément cachés, que le flot & le flux battent & remuent ſans ceſſe, ne ſont pas ſujets aux frimats, & reſſentent ſans doute l'influence de l'humide végétal que la mer y dépoſe elle-même, ou du moins qu'elle y nourrit par les ſels dont elle eſt imprégnée. Cet élément, ſi terrible pour tous les êtres vivans qu'il n'a pas conçus dans ſon ſein, crée & produit auſſi ſes végétaux dont il entretient la plûpart des animaux qui l'habitent, puiſqu'ils ne vivent pas tous les uns des autres. Ces grottes & ces campagnes toujours vertes, que l'imagination des Poëtes nous fait voir dans le Palais de Thétis, ne ſont donc pas une pure fiction, mais une exagération des richeſſes que la nature recele & conſerve au fond du lit des mers, comme un dépôt qu'elle doit rendre un jour. Qui ſçait même ſi parmi les bois flottans dont les mers glaciales couvrent les rivages du nord aux environs du Pôle, il n'en eſt point quelque eſpéce qui ſoit née dans ce vaſte élément, & ſi les branchages que les pêcheurs enlévent quelquefois avec beaucoup de peine dans leurs filets rompus, n'appartiennent pas à des arbres enracinés au fond de l'océan ?

Gazons de mer.

Quoi qu'il en ſoit de ces conjectures, la mer a ſes gazons : on en trouve ſur les côtes du Groënland, qui ſont hériſſés d'une herbe longue & rameuſe, mais dont les nombreuſes racines ſervent moins à la nourrir qu'à l'ancrer à la terre. Ces racines s'attachent aux rochers & s'entortillent autour des pierres & des moules, par tant de nœuds & de replis, que les tempêtes, qui briſent les vaiſſeaux, ne peuvent ſouvent arracher de ſa place une poignée de ce gazon. Il y a des plantes marines qui croiſſent auprès des côtes : j'en ai compté, dit M. Crantz, plus de vingt ſortes, depuis la longueur d'un demi-pouce juſqu'à un pied. Plus on avance dans la mer & plus elle a de profondeur, plus les plantes qu'on y trouve ſont longues & larges. Les unes & les autres, celles qui ſont loin ou près de la terre, ſont couvertes d'une multitude d'animalcules, ou d'inſectes preſque inviſibles ; mais avec la différence qu'on ne reconnoît de ces animaux, dans les plantes éloignées des terres, qu'à la trace de leurs dents, par les trous dont les feuilles ſont criblées. Les plus petites, qui viennent au bord des côtes, ont une eſpéce de pédicule qui reſſemble à la coſſe des pois ou des féves, & qui eſt rempli de petits grains noirs : mais comme l'obſervateur déjà cité, n'a jamais vû de ces grains prendre une conſiſtance qui annonce la maturité, il conclud qu'ils ne contribuent pas à la propagation de la plante, & qu'elle tire ſon germe reproductif d'une eſpéce de glaire qui l'enveloppe.

Les plantes marines ſont couvertes d'animalcules.

Quelques-unes de ces plantes reſſemblent aux feuilles de chênes, d'autres au chaume ou à la javelle des pois ſecs, à des boucles de cheveux, à des plumes de paon. Mais les gazons de mer qui croiſſent loin du bord, ont

à peu près la forme de l'algue qui couvre les étangs. Ces plantes s'entrelacent par le mouvement des vagues comme la corde d'un cable, souvent de la grosseur du bras d'un homme, à la longueur de plusieurs brasses. Il y en a qui ressemblent à de la fraise de veau. Les plus grosses ont une tige creuse de deux ou trois brasses de long, tout-à-fait minces à la racine, leur tige croît jusqu'à deux ou trois pouces d'épaisseur. La feuille est également longue de deux à trois brasses, sur un pied & demi de largeur. Une autre espéce de ces longues plantes, a une tige platte qui sépare la feuille au milieu. Quand on séche à l'ombre ces deux sortes de plantes, il se cristallise sur la premiere un sel très fin en longs filets; & sur la seconde une espéce de sucre. C'est vraisemblablement *l'alga saccharifera*, que les Islandois mangent, avec du beurre. Les brebis la broutent en hyver, & les Groënlandois, non plus que les Européens, ne dédaignent pas de s'en nourrir, quand ils manquent de vivres. La mer fournit encore au Groënland une espéce de feuille rouge & verte, fort tendre & rafraîchissante, qu'on y mange en salade, pour se guérir ou se préserver du scorbut.

Tels sont à peu près les végétaux que l'homme a pu découvrir au fond d'une mer couverte de glaces. C'est sur-tout dans l'Histoire d'un pays aride & desert comme le Groënland, qu'il est permis de ne rien laisser échapper de ce que la Nature y dérobe aux outrages de l'hyver; & quand on n'a point de choix à faire, il faut tout recueillir. Le Lecteur doit se transporter dans la région où se trouve le Voyageur, & s'armer de la patience dont le ciel a doué tous les hommes épris d'une forte curiosité. C'est la passion de voir & d'apprendre qui a étendu les limites de la terre & des connoissances humaines. On ne peut parvenir à rien de grand & d'utile sans beaucoup souffrir, & les Ecrivains qui se condamnent à faire l'Histoire des Voyages, méritent peut-être autant de pitié, qu'ils demandent d'indulgence, quand ils sont forcés d'arrêter les Lecteurs sur des détails fatiguans & toujours plus ennuyeux à écrire qu'à lire.



LIVRE SECOND.

Des Bêtes, des Oiseaux & des Poissons.

CHAPITRE PREMIER.

Des Animaux Terrestres.

LE Groënland, cette terre marâtre a mis, pour ainsi dire, tous ses habitans en guerre, lorsqu'elle n'a donné à l'homme pour le nourrir & le vêtir, que la chair & la peau des animaux. C'est donc là qu'il naît carnassier & meurtrier par une fatale nécessité; c'est dans ces sortes de climats les plus inhabitables, qu'a dû commencer la société entre des Chasseurs ou des Pêcheurs, que des dangers & des besoins communs, mais sur-tout des rencontres fréquentes en des lieux resserrés & coupés par les glaces & les eaux, auront sans doute bientôt réunis & fait passer d'un état d'hostilités passageres à la stabilité d'une paix que semble commander & maintenir un genre de vie laborieux, pénible & miserable. Les Groënlandois, quoique toujours armés, ne sont pas cependant inhumains & sanguinaires; ce caractère odieux n'appartient qu'à nos sociétés policées, où l'on verse le sang des hommes sans aucune de ces extrémités pressantes, & de ces hasards imprévus & inévitables où nous jette malgré nous la Nature. Le Groënlandois est Pêcheur, parce que la terre lui refuse des grains & des fruits; il est Chasseur, parce que la faim le met aux prises avec l'ours, qui l'attaque souvent, ou lui dispute les rennes : car ce sont à peu près les animaux qu'on trouve le plus fréquemment dans les pays glacés.

Lièvres.

Cependant on voit aussi une grande quantité de lièvres dans le Groënland; ils y sont toujours blancs, & non pas seulement en hyver comme dans la Norvége où l'on observe qu'ils sont gris en été. Cette espéce féconde qui multiplie beaucoup dans tous les pays, est en général grosse & même assez grasse au Groënland, quoiqu'elle n'y vive que d'herbe & d'une mousse blanche, qui peut avoir quelque influence sur la couleur des animaux qui s'en nourrissent : mais elle ne leur donne pas sans doute un goût bien exquis; car les Groënlandois ne font aucun cas du lièvre.

Rennes.

Le renne est le daim du Nord, dans l'un & l'autre hémisphere. Cet animal est sauvage au Groënland : timide & fuyard, il sent le chasseur avant d'en être apperçu, sur-tout quand le vent souffle & vient de l'homme à lui. Les plus forts rennes sont de la grosseur d'une genisse de deux ans. Leurs bois ressemblent aux cornes d'un bouc, si ce n'est qu'ils sont tout unis & de la largeur de la main à la cime; ils les perdent chaque année au printems. Tandis qu'ils ont la corne tendre, leur poil est comme une laine douce qui tombe bientôt. Ce poil renaît, d'abord très-court; l'animal maigrit alors, sa peau devient mince & ne vaut pas grand'chose. En au-

Histoire du Groenland. Des renards.

tomne il rengraisse, & sa peau s'épaissit. C'est par cette alternative, dit Anderson dans son Histoire Naturelle du Groënland, que tous les animaux du Nord supportent mieux les extrémités du froid & du chaud, gras & fourrés en hyver, légers & secs durant l'été. Dans cette saison ils broutent l'herbe tendre des vallons, & dans l'autre, ils creusent sous la neige, & cherchent la mousse des rochers.

Chasse aux rennes.

Il y avoit jadis beaucoup de rennes à Ball'river : mais les Groënlandois les ont détruits par une chasse qui étoit une sorte de battue. Les femmes & les enfans gardoient une certaine enceinte de terrein, & dans les intervalles qu'ils ne pouvoient occuper, ils dressoient des troncs d'arbres couverts de tourbe, & assez approchants de la figure humaine pour en imposer à des animaux peureux ; puis ils poussoient les rennes dans des défilés & des passages étroits, où les hommes les attendoient & les tuoient à coups de fléches : ou bien les femmes les relançoient vers les bords de quelque baye, d'où les bêtes voulant se sauver dans l'eau, mouroient sous les dards ou les harpons des Chasseurs apostés. Mais depuis que ces peuples ont des balles & de la poudre pour chasser les rennes au fusil, ils en ont furieusement éclairci l'espéce ; car ils préferent cette chasse à toute autre ; & passeront volontiers les premiers mois de l'été à se procurer deux ou trois peaux de rennes, pour avoir en hyver une fourrure distinguée.

Les renards ne sont pas aussi nombreux, ni tout-à-fait de la même forme au Groënland, que dans les pays plus méridionaux. Assez semblables aux chiens par les pieds & la tête, ils jappent comme eux. La plûpart sont gris ou bleus, & quelques-uns blancs ; ils changent rarement de couleur, & quand l'espéce bleue commence à muer, elle devient pâle & n'est plus bonne à rien. Ils vivent d'oiseaux ou de leurs œufs, & lorsqu'ils n'en peuvent pas attrapper, ils se contentent de moules, de crabes, ou de ce qu'ils pêchent. Ce sont les renards qui ont appris aux femmes Groënlandoises à barboter dans la mer avec leurs pieds, afin d'exciter la curiosité des poissons. Ceux-ci montent à fleur d'eau, pour voir s'il y a quelque chose à prendre, & sont pris eux-mêmes dans l'instant par les femmes ou par les renards. Ces animaux ont leurs tanieres dans les fentes des rochers ; mais les Groënlandois sçavent plusieurs façons de les y attrapper : ils font une petite loge de pierre, dans laquelle ils suspendent un morceau de viande au bout d'une perche ; quand le renard prend la viande, le bâton tire une corde qui fait tomber une pierre devant l'entrée de la loge, & la trappe est bouchée. Ils ont aussi des lacets de baleine qu'ils cachent autour d'un trou creusé dans la neige & rempli de mets friands pour le renard ; quand il y vient manger, le Groënlandois, caché dans une hute de neige, serre le lacet & l'animal est étranglé. Moins rusé peut-être qu'en Europe, ou sans doute plus affamé, le renard donne encore dans d'autres piéges, & tombe souvent dans des fosses profondes qu'on a faites exprès & couvertes de neige, où l'on a mis quelque appât. Les Groënlandois trouvent un double profit à prendre des renards ; car outre la peau qu'ils en vendent fort chérement, sur-tout celle des bleus, ils en mangent la chair préférablement à celle des liévres.

Leur adresse pour prendre du poisson.

Maniere dont les Groënlandois attrappent les renards.

Ours blancs.

Tous ces animaux ne sont qu'utiles à l'homme : mais il y en a partout qui lui disputent, sinon l'empire de la terre, au moins le droit exclusif

d'y faire du ravage, deſtructeurs & voraces comme lui. Dans le Groënland, ce ſont les ours qui ſont féroces & méchans. Ils ont la tête étroite & oblongue, comme le chien, & l'on dit qu'ils aboyent tout auſſi bien que lui. Leur poil eſt blanc, long & doux comme de la laine; ils ſont plus gros que les ours noirs: on en voit ſouvent de ſix à neuf pieds de long; leur chair eſt blanche & graſſe, d'un goût de mouton, & fort au gré des Groënlandois. La graiſſe d'ours eſt très-bonne pour apprêter le poiſſon; celle des pattes eſt employée dans la médecine. Cet animal court ſur la glace après les veaux marins & les baleines mortes, il attaque le lion de mer; mais ce monſtre, dont le nom porte partout l'idée de la force & de la terreur, ſe défend vigoureuſement ſur tous les élémens, & même ſur mer il vient à bout de l'ours. Celui-ci, loin de craindre l'homme, & non content de ſe tenir en défenſe, oſe affronter, entre les glaces qu'il traverſe à la nage, un bateau de Pêcheurs, & ſouvent plus d'un Groënlandois perd la vie dans ce combat. Quand l'ours eſt pourſuivi ſur les eaux, il plonge & nage ſous la glace. Lorſqu'il eſt à terre, il vit d'oiſeaux, en mange les œufs, & ſi la faim le preſſe, il dévore les hommes & déterre les cadavres. En hyver, il ſe claquemure dans les crevaſſes des rochers, ou s'enſevelit dans la neige, juſqu'à ce que le ſoleil l'attire hors de ſa taniere. C'eſt alors qu'allêché par l'odeur du veau marin, il en va piller la chair juſque dans les cabanes des Groënlandois. Mais ceux-ci criant auſſitôt après l'ours raviſſeur, lui donnent la chaſſe avec leurs chiens, l'environnent armés de lances, le terraſſent & le tuent, non ſans riſque de leur propre vie.

Histoire du Groenland.

L'ours eſt agreſſeur.

Ces peuples diſent auſſi qu'ils ont vu des ours noirs, dont la peur exagere la taille, juſqu'à leur donner ſix braſſes de hauteur. Ils parlent encore d'une eſpéce de tigre blanc tacheté de noir, auſſi grand qu'un veau, diſent-ils; mais aucun Européen n'en a jamais vu dans leur pays. Peut-être ſont-ce quelques-uns de ces ours tigrés, qui communiquent du Groënland à l'Iſlande par les glaces.

Les Groënlandois n'ont d'autres animaux apprivoiſés qu'une eſpéce de chiens de moyenne taille, qui reſſemble extrêmement au loup. La plûpart ſont blancs, quoiqu'il y en ait d'un poil noir très-épais. Si l'ours & le renard aboyent dans le Groënland, en revanche le chien y heurle & grogne. Cette eſpéce, ſtupide en ce pays là, ne ſert de rien à la chaſſe, pas même pour pouſſer les ours dans le leurre ou le piege. Mais auſſi l'homme l'employe, au défaut de chevaux, à tirer des traîneaux. Les Groënlandois attelent à ces ſortes de voitures, depuis quatre chiens juſqu'à dix, & vont dans ce brillant équipage ſe faire des viſites; ou traîner chez eux leur pêche ſur la glace. La plûpart des maîtres mangent leurs chiens, pour peu que la faim les y pouſſe; mais tous en prennent la peau pour couverture de lit, ou pour en border leurs habits.

Des chiens.

On les attele à des traîneaux.

Il n'y a point de troupeaux à laine, au Groënland. En 1759, un Miſſionnaire y tranſporta du Dannemarck, trois brebis avec un belier; ces animaux ont réuſſi à donner deux ou trois petits chaque année. De *New-herrnhut*, où cette race avoit été tranſplantée, on en a envoyé quelques agneaux à *Lichtenfels*, pour y provigner. Ce ſont deux maiſons de la Miſſion des

Brebis tranſportées du Dannemarck.

freres Moraves. Ils ont mangé tous les ans de ces animaux, & chaque hyver il leur en reste dix. Il faut que l'herbe soit aussi nourrissante en ces cantons qu'elle y est rare & courte; puisque trois agneaux venus d'une seule portée en hyver, y sont plus gros dans l'automne suivant, qu'un mouton d'un an ne l'est en Allemagne, & puisqu'on a tiré d'un seul belier jusqu'à vingt livres de suif & soixante-dix livres de viande. La chair de ces animaux a peu de maigre; mais la graisse en est si bonne & si délicate, qu'on la mange avec plaisir & sans en être incommodé. Les nouveaux Missionnaires ont vécu fort bien de leur petit troupeau, sur-tout depuis que les rennes sont devenus rares. Ils auroient de quoi faire pâturer jusqu'à deux cents moutons, sur la petite plaine qui est autour de leur maison de *New-herrnhut*; mais seulement pour quatre mois d'été. Pendant huit grands mois d'hyver, ils seroient obligés de tirer du fourage de quelques cantons autrefois habités par les Groënlandois, & maintenant abandonnés; il faudroit le faire venir par eau, & ce seroit avec tant de peine, qu'ils se sont réduits à ne garder que dix bêtes à laine, pour perpétuer la race.

On tenoit autrefois des vaches à la Colonie de *Goodhaap*; on s'en est défait, parce qu'elles coûtoient trop de dépenses & de soins. Il seroit moins dispendieux d'y élever des chévres & des cochons; mais ces animaux font tant de dégât aux Groënlandois, soit en pillant leurs provisions quand ils les exposent à l'air, soit en rongeant les peaux dont ils couvrent leurs maisons, qu'on a été obligé de renoncer à la ressource dont ces espéces comestibles pouvoient être pour la subsistance des hommes.

Des Oiseaux.

Le Groënland a peu d'oiseaux.

Peut-il y avoir beaucoup d'oiseaux dans un pays sans végétaux? C'est la terre qui partout doit nourrir ses habitans; elle n'est peuplée qu'à proportion de sa fécondité. Le Groënland n'aura donc que peu de volatiles. L'oiseau qu'on y trouve le plus commun, est celui qu'on appelle *la perdrix du Nord*, qui ne fréquente guères en effet que ce climat froid & les glaces des Alpes. Il est blanc en hyver, & gris en été; non que la couleur de ses plumes change, comme on l'a débité, mais c'est qu'il les perd dans le printems & l'automne pour en prendre de nouvelles: il ne lui reste de gris que le bec & le bout de la queue. En été, cet oiseau vole sur les montagnes où il trouve des mûriers sauvages dont il mange les feuilles; il ne s'éloigne pas de la neige, car il aime le froid; mais lorsqu'elle est trop abondante en hyver, il se rapproche des bords de la mer où les grands vents balayant les rochers lui découvrent un peu de terre qui peut lui fournir de la nourriture. Les hommes toujours prêts à tourner à leur profit l'industrie de tous les autres êtres, le prennent & le mangent alors, qu'il est le plus gras & d'un goût exquis.

La perdrix du Nord.

On raconte des merveilles de sa prévoyance, entr'autres, qu'il ramasse des provisions pour l'hyver, dans son nid perché sur les plus hautes cimes des rochers. Quelques-uns disent qu'à l'approche des grands froids, il remplit & gonfle son jabot de nourriture, & va s'enfoncer sous un lit de neige où il vit & végéte, peut-être dans un long sommeil, de la substance dont

dont il s'est pourvu. Mais si les perdrix du Nord pouvoient se sustenter à si peu de frais, on ne les verroit pas tout l'hyver voler en troupe, & chercher leur subsistance sur les montagnes. Elles ont si peu de cet esprit qui veille sur la conservation des individus de toute espéce, qu'au lieu de se percher sur les branches ou les pierres qui couvrent des piéges qu'on leur tend, elles vont se jetter dans le piége même. On a de plus observé que lorsqu'elles voient un homme qui les épie, loin de se cacher entre les pierres, elles se trahissent par le bruit qu'elles font en sortant la tête de leur trou. Dès que le Chasseur est à leur piste, la peur les aveugle au point qu'elles l'attendent dans l'endroit même où l'œil de l'Oiseleur semble les arrêter, ou n'en sortent qu'en se traînant d'une aîle tremblante jusqu'à ses pieds & sous sa main. On les voit pourtant en hyver se tapir sur la neige pour se cacher; comme si cette saison leur donnoit plus de jugement qu'elles n'en montrent en été : ce ne seroit pas au reste la seule espéce de créatures en qui l'on verroit plus de génie durant le froid que dans le grand chaud. Combien d'Auteurs écrivent des pages brûlantes dans les tems de glace, & des phrases séches & froides durant les ardeurs de la canicule? Quant à l'oiseau du Nord dont tout l'instinct n'est que le fruit de ses besoins, M. Crantz croit en pieux Missionnaire que la Providence a pris un soin marqué de conserver cette espéce stupide. La couleur de ses plumes, dit-il, supplée à l'attention qui lui manque, pour se dérober aux oiseaux de carnage, dont il seroit la proye : durant l'été le peu de plumage qui lui reste est d'un gris de la couleur des rochers, & dans l'hyver il est blanc comme la neige; de sorte que l'oiseau ravisseur ne peut distinguer la perdrix, de la place qu'elle occupe. Mais n'est-ce pas abuser, pour ainsi-dire, de la confiance même qu'on doit à la Providence, que de pousser si loin le systême ou la manie des causes finales? Quand la Nature & son Auteur ont voulu que les hommes, les monstres & les oiseaux carnassiers vécussent & peuplassent, sans doute plus d'une proye a été assignée ou livrée à leur faim meurtriere. Ce n'est pas à nous qui détruisons tout, & qui sommes les tyrans de la terre, à prêter à la Divinité des desseins de bienfaisance que nous démentons sans cesse par nos cruautés; à moins que nous ne prétendions soustraire la perdrix à l'œil du vautour, pour la réserver sans partage à notre voracité.

Cependant M. Crantz, dont le zele cherche partout des traces de l'esprit immortel & conservateur qui veille sur les êtres périssables, a peut-être raison de reconnoître cette vigilance universelle dans la conformation de l'oiseau dont il nous donne l'histoire. C'est en effet dans l'organisation de chaque espéce, que sont les semences de vie & de mort de tous les individus, & la raison suffisante de leur durée. Ainsi quand on observe que la perdrix du Nord a les ongles des pieds garnis d'une sorte de bourlet épais & revêtu d'une plume qui ressemble à la laine, on a droit de présumer, avec notre sage Missionnaire, que ce duvet est une sorte de fourrure créée exprès contre le froid. Quand on voit que les doigts de ce même oiseau ne sont pas entierement séparés ni privés de la membrane qui désigne les oiseaux aquatiques, on peut imaginer que c'est pour lui donner la facilité de nager, en cas qu'il ait à traverser des lacs ou des bras de mer trop

Préjugé sur sa prévoyance, réfuté.

Abus du systême des causes finales.

Application plus juste de ce systême.

larges pour la portée de son vol. Cette espéce appartient donc, pour ainsi-dire, à trois élémens, puisqu'elle marche, vole & nage tour-à-tour. C'est le moyen, ce semble, d'en être plus libre, si elle ne trouvoit partout des ennemis. Mais cet oiseau porte l'amour de la liberté, qui paroît si vif & si naturel chez les habitans de l'air, jusqu'à mourir de douleur en deux heures de tems, dès qu'il est pris. Les sauvages & les Insulaires ne sont pas plus jaloux de leur indépendance : c'est donc envain qu'on tenteroit d'assujettir à soi tout ce qui préfere la mort à l'esclavage.

Bécassines.

Le Groënland a des bécassines qui vivent des coquillages que la mer jette sur ses bords. Elles sont bonnes à manger, mais très-petites. Ce pays est encore visité dans la belle saison par quelques chantres des bois, quand il y a de la verdure & de la cüeillerée pour les attirer & les retenir. Parmi ces jolis oiseaux, une espéce ressemble au moineau, plus grande cependant & plus belle, avec un chant très-agréable. Un autre oiseau qui chante encore mieux, approche de la linote, quoiqu'il soit plus petit : on le distingue à la tête qui est en partie d'un rouge couleur de sang vif & vermeil. On peut l'apprivoiser & le nourrir de gruau durant l'hyver, mais la chaleur des chambres l'étouffe & le suffoque. Il en vient quelquefois des vols entiers à bord des vaisseaux, comme un nuage poussé par les vents de tempête à quatrevingt ou cent lieues de la terre. Une troisiéme sorte de petits oiseaux du Groënland, est le hochequeue, que les Norvégiens appellent *Steensquette*, & les Gascons *Batti-couette*. Il se nourrit de vers. Les Groënlandois prétendent que la plûpart de ces oiseaux habitent pendant l'hyver dans les trous des rochers. Mais il est probable qu'au Nord, encore plus que dans nos climats tempérés, les oiseaux sont les fideles messagers du soleil qu'ils devancent au printems & suivent en automne, cherchant toujours la verdure qui naît sous ses pas.

Petits oiseaux.

Hoche-queues.

Quant aux oiseaux étrangers, les Européens ont tenté de transporter au Groënland des pigeons & de la volaille, mais ils sont d'une trop grande dépense. Il seroit plus aisé d'y élever des canards domestiques, s'ils ne se hazardoient trop avant dans la mer, & ne risquoient d'être emportés par les vagues dans les gros tems.

Oiseaux de proye.

Quoique l'espéce volatile soit rare & peu nombreuse en ces climats stériles & glacés, on y voit pourtant des oiseaux de proye : mais c'est qu'ils vivent de toutes les espéces d'oiseaux, amphibies, terrestres, ou marins. Il y a, par exemple, des aigles d'un brun foncé, dont les aîles déployées ont jusqu'à huit pieds de longueur. Le roi des airs, l'aigle veille du haut des rochers sur la terre & sur les eaux, & sitôt qu'il voit quelque proye s'élever de l'un ou l'autre élément, il fond sur elle & l'emporte en son aire. Quelquefois même il enleve avec ses serres un jeune veau marin, qui jouoit sur la surface d'une mer tranquille. L'aigle partage son empire avec des faucons gris & tachetés comme certaines poules blanches. Ces oiseaux de rapine ne sont pas en grand nombre, sans doute faute de proye, & vivent retirés dans les montagnes. Mais d'un autre côté, les Groënlandois sont infestés par des nuées de corbeaux, considérablement plus grands que les nôtres, & qui leur volent tout, jusqu'au cuir de leurs canots, qu'ils déchirent & qu'ils dévorent, quand ils ne trouvent pas au-

Aigles.

Faucons.

Corbeaux.

tre chose à manger. Pour l'ordinaire, ils vivent d'insectes de mer ou de coquillages qu'ils emportent & laissent tomber sur les rochers pour les casser : mais s'ils ont grand'faim, ils les avalent tout entiers. Ces corbeaux sont difficiles à tuer à la volée ; c'est pourquoi les Groënlandois les prennent dans des piéges ; car ils ont besoin de leurs plumes au défaut de baleine, pour pêcher à la ligne. Lorsqu'on les voit voler avec une espéce d'inquiétude, & faire grand bruit dans l'air, c'est un présage de vent de Sud & de tempête.

CHAPITRE II.

Des Oiseaux Aquatiques.

Poules d'eau.

Autant la terre manque d'oiseaux au Groenland, autant la mer en abonde. Les poules d'eau qu'on y voit, ont les doigts des pieds joints par une membrane, comme les pattes d'oye. Elles ont les jambes placées & retirées en arriere, ce qui les rend pesantes pour marcher, mais très-propres à nager : car les rames doivent être au bout & non au milieu du bateau. Le plumage épais & serré de ces oiseaux, joint à la graisse qu'ils ont entre cuir & chair, & à l'abondance du sang, sert à les garantir du froid, & les aide en même-tems à se soutenir sur l'eau, parce que cette maniere d'être leur donne à proportion plus de volume que de poids. Ils nagent & volent toujours contre le vent, de peur de déranger leurs plumes dont la position est destinée, ce semble, par la Nature, à leur faire esquiver les dangers & franchir les obstacles qu'ils rencontrent devant eux. De même que l'eau coule sous leurs plumes, les balles y glissent. C'est une cotte de maille qui leur couvre la poitrine & les flancs. Il y a de ces poules qui ont trois doigts au pied ; d'autres en ont un quatriéme de plus, mais très-court. Il y en a dont les aîles courtes exigent qu'elles habitent plus souvent l'eau que l'air, & les disposent mieux à nager qu'à voler.

La plûpart des oiseaux de mer sont distingués & classifiés par le bec, que les uns ont large & dentelé comme le canard, & les autres rond & pointu comme le *willock* : mais tous sont conformés d'une maniere adaptée à leurs besoins. Ceux qui ont de longues aîles, & ne peuvent plonger pour chercher leur proye, obligés de l'attendre sur la surface des eaux, ont en revanche un bec long & crochu pour la mieux saisir.

Oyes sauvages.

Premiere classe d'oiseaux-marins.

Parmi cette espéce, on peut ranger l'oye sauvage qui est grise, plus connue encore dans les pays plus chauds que dans le Groënland. Elle y vient cependant à l'entrée de l'été, probablement des côtes de l'Amérique les plus voisines, pour faire ses œufs & nourrir ses petits, puis en hyver elle retourne aux lieux de sa naissance.

Canards sauvages de trois sortes.

En second lieu viennent les canards sauvages, également propres à vivre dans la mer & dans l'eau douce. Il y en a de deux sortes, l'une au large bec qui ressemble assez à nos canards domestiques ; & l'autre au bec pointu avec une touffe sur la tête. Ces deux espéces font leurs petits sur des étangs

HISTOIRE DU GROENLAND.

Erreur d'Histoire Naturelle, influant sur la morale.

d'eau douce. Une troisiéme espéce, qu'on appelle *Oye d'Ecosse*, est de couleur gris-cendré, & gorge noire. On prétendoit jadis qu'elle ne faisoit jamais d'œufs, & ne se reproduisoit point par la voie ordinaire de la génération, mais de l'écume de la mer qui s'attache aux vieux troncs de bois flottant. Cette écume, disoit-on, produit un coquillage, le coquillage un ver, & le ver un volatile, qui renfermé dans un œuf, d'abord le rompt & sort avec des aîles comme un poulet, puis se lance à la mer, & devient enfin un canard complet. De cette absurde opinion naissoit une décision des Casuistes qui mettant cet animal au rang des poissons, permettoient d'en manger le carême ; tolérance bien pardonnable, quand elle étoit l'effet d'une erreur en matiere d'Histoire Naturelle. Mais depuis qu'on a découvert que ce canard pond des œufs en très-grand nombre, qu'il les couve & se reproduit comme les autres oiseaux ; sans doute qu'il aura eté proscrit dans les jours d'abstinence de viande : tant l'étude de la Physique est quelquefois utile à ceux même qui la décrient !

Faisan de mer.

Le Faisan de mer est un oiseau plus petit que le canard ; il a le dos gris & le ventre blanc.

Canard qui fournit l'égledon.

Parmi les canards, ou poules d'eau, il n'en est point de plus beau ni de plus utile à l'homme qu'une certaine espéce noire & distinguée chez les Naturalistes par son duvet ; ils l'appellent *Anas plumis mollissimis*. Sa chair supplée aux meilleures viandes ; singularité d'autant plus remarquable que toutes les poules d'eau ont un goût déplaisant d'huile & de poisson : son duvet sert à garnir des vestes aux Groënlandois, & même aux Européens : enfin ses œufs se mangent en très grande quantité aux mois de Juin & de Juillet. Mais c'est pour son *égledon* que ce canard est le plus recherché. L'égledon est le duvet qu'on trouve dans le nid de ces tendres oiseaux : ils se l'arrachent à eux-mêmes pour en faire un lit plus chaud à leurs petits : (*a*) exemple touchant de cet amour maternel que la nature inspire & répand au milieu même des glaces du nord ; de cet amour, que rien n'altere dans les animaux, tandis qu'il dégénere & s'éteint chaque jour parmi les hommes. Mais ce duvet des nids est mêlé d'ordure & de saletés : on le purge dans un crible fait comme une harpe, dont on frappe les cordes avec une baguette, de façon que ce qu'il y a de sale & de pésant touche & passe à travers le crible, & qu'il ne reste au dessus que la plume fine & légere.

Comment on nettoye l'égledon.

Poules d'eau.

Espéce appellée *Mittek*, au Groënland.

Autre espéce qu'on nomme *Kingalik*.

Il y a deux sortes de poules d'eau dans le Groënland. On connoît l'une de ces espéces nommée en Groënlandois *mittek*, à la femelle, dont les plumes jaunes bordées de noir paroissent grises de loin, & au mâle, qui a le dos blanc & le ventre noir, la tête tirant sur le violet, & le col blanc. L'autre espéce, appellée *Kingalik*, est remarquable par une protubérance à dents de peigne qui lui croît sur le bec entre les narines, & qui est d'un jaune oranger. La femelle en est brune, & le coq tout noir, excepté les aîles qui sont blanches, & le dos marqueté de blanc. Ces sortes d'oiseaux de mer sont plus grands que le canard ordinaire, & ceux de la premiere espéce sont fort nombreux. Il en

(*a*) Voyez le volume XVIII, de l'Histoire Générale des Voyages, *in*-4. p. 21.

paroît très-peu dans l'Eté, qui est la saison de leurs amours. Mais en Hyver on les voit par troupes dès le matin, voler des bayes vers les isles, où ils vont chercher leur nourriture, c'est-à-dire des coquillages, & le soir ils reviennent à leurs paisibles demeures pour y passer la nuit. Leur vol suit ordinairement les détours des eaux qui séparent & baignent les isles, & rarement volent-ils sur la terre, à moins que la force du vent, sur-tout quand il soufle du nord, ne les oblige à se tenir sous l'abri des terres. C'est alors que les chasseurs tirent sur ces oiseaux, de quelque pointe de terre avancée dans la mer, & l'on va les pêcher sur des canots; ceux qui ne sont que blessés plongent au fond, avec un peu de gazon de mer dans leur bec, & ne reviennent guères sur l'eau.

Ces oiseaux volent presque toujours sur l'eau, rarement sur les terres.

La seconde classe des poules de mer est distinguée de la premiere par un bec pointu & des aîles plus courtes. Elle fournit une grande variété d'espéces pour la forme & la grosseur : quant à la couleur, le fond en est blanc ou noir, avec différens mêlanges.

Seconde classe d'oiseaux marins.

Sous cette classe est une sorte de plongeon, que les Groënlandois appellent *Tuglek*, de la couleur d'un étourneau, & de la grosseur d'un coq d'Inde. Ses plumes sont blanches sous le ventre, & d'un noir parsemé de blanc sur le dos : son col est verd, avec un collier rayé de blanc; son bec est étroit & pointu, épais d'un pouce & long de quatre. Il a deux pieds de longueur, de la tête à la queue, & cinq pieds environ, les aîles déployées. Ses jambes sont grandes, fort en arriere; il a les pieds de l'oye avec un ongle, ou sorte d'argot, très-petit.

Tuglek, sorte de plongeon.

L'oiseau le plus approchant de celui-là, est celui que les Groënlandois appelent *Esarokitsok*, nom qui signifie *la petite aîle*. En effet, il a les aîles d'un demi-pied de long tout au plus, & si peu fournies de plumes qu'il ne peut voler : d'un autre côté ses pieds sont si loin de l'avant-corps & si panchés en arriere, qu'on ne conçoit pas comment il peut se tenir debout, ou marcher.

La petite aîle, ou l'*esarokitsok*.

Après *la petite aîle* vient *la courte langue*, ou l'*Okeitsok*. On appelle ainsi une poule de mer qui n'ayant presque point de langue, garde un silence éternel. Mais en revanche elle a la jambe & le bec si longs qu'on pourroit l'appeller *la cigogne de mer*. Cet oiseau glouton dévore un nombre incroyable de poissons, qu'il va pêcher à 20 ou 30 brasses de profondeur, & les avale tout entiers, quoique d'un pied & demi de long, & même des carrelets larges d'un pied. On ne le tue ordinairement que quand il est occupé à faire sa pêche; car il a pour veiller à sa sûreté, de grands yeux saillans & très-vifs, couronnés d'un cercle jaune & rouge.

La courte langue, ou l'*okeitsok*.

Les trois oiseaux qu'on vient de décrire peuvent être mis dans la classe des *cormorans*. L'oiseau qu'on peut ranger le plus près de l'*okeitsok*, est le plongeon, que les Latins appellent *Colymbus*, mais qui se distingue de l'espéce *aux courtes aîles* par un vol très-élevé. Il a la tête d'un gris brun, le dos d'un gris clair, & le ventre blanc. Sa femelle va pondre auprès des étangs d'eau douce, & garde ses œufs, même quand la place est inondée. On l'appelle l'*oiseau de l'Eté*, parceque les Groën-

Espéce de plongeon appellé en latin *Colymbus*, en Groënlandois *Karsaak*.

landois ne s'attendent point à l'arrivée de la belle saison, qu'ils n'aient vû cet aimable avant coureur. Sans doute il prend ses quartiers d'hyver en des pays plus chauds, de même que les autres poules de mer, dont le Groënland ne jouit qu'en été. Son cri ressemble à celui du canard, & les Groënlandois veulent peindre ce cri dans le nom de l'oiseau, quand ils l'appellent *karsaak*. Sa voix présage la pluye ou le beau-tems, selon que le ton en est rapide & rauque, ou doux & prolongé.

L'Akpa.

L'oiseau qu'on appelle au Groënland *Akpa*, a la grosseur d'un canard ordinaire, le dos d'un noir de charbon, & le ventre blanc. Cette espéce se tient en troupe bien avant sur la mer, & n'approche des terres que dans les grands froids. Mais alors il en vient en si grand nombre, que les eaux, qui coupent les isles d'alentour, semblent couvertes d'un brouillard épais & noir. Les Groënlandois les tuent avec leurs javelots, ou les poussent sur la côte, de façon à les prendre avec la main, parceque ces oiseaux ne peuvent ni courir, ni voler. On s'en nourrit durant les mois de Février & de Mars, du moins à l'embouchure de *Ball-river*; car ils ne se trouvent pas indifféremment par-tout. Leur chair est la plus tendre & la plus nourrissante qu'il y ait parmi les poules de mer, & leur plume est très-bonne pour garnir des vestes d'hyver.

Le pigeon de mer.

A côté de l'*akpa*, les Naturalistes placent le pigeon de mer. Les Groënlandois l'appellent l'*oiseau des courans*, parce qu'il cherche sa proie où le courant est le plus fort. Il ressemble d'ailleurs à l'*akpa*, si ce n'est qu'il a moins de volume, & le bec coloré d'un beau vermillon, de même que les pieds, qui cependant deviennent gris en hyver, comme le reste du corps.

Le perroquet de mer.

Un oiseau très-approchant de ces deux-là, mais plus petit encore, c'est le *perroquet de mer*. (*a*) Il a le bec & la serre larges d'un pouce, si crochus & si tranchans, qu'il peut venir à bout du corbeau, son ennemi capital, & l'entraîner avec lui sous l'eau. Les Groënlandois connoissent un autre perroquet de mer, qu'ils appellent *Kallingak*, tout-à-fait noir, & gros comme un pigeon.

Le moineau de mer.

Le moineau de mer, qui s'appelle ainsi, parcequ'il ressemble au moineau par le bec, cet oiseau, que les habitans de Terre-Neuve nomment l'*oiseau des glaces*, parce qu'il y habite toujours, n'est pas plus grand qu'une grive, & du reste a le plumage de l'*akpa*.

La Becassine de mer.

Enfin la bécassine de mer, qui, comme celle de terre, vit de petoncles, est une espéce d'amphibie, qui peut se sauver sur les deux élémens; car elle a deux doigts joints par une membrane, pour aller sur l'eau, & le troisieme libre & séparé, pour habiter la terre.

Troisiéme classe d'oiseaux marins.

Une troisiéme classe d'oiseaux marins est désignée par la longueur du bec & des aîles. A la tête de cette classe est la moüette, qui se subdivise en plusieurs sortes. Les Allemands appellent la premiere espéce

(*a*) Voyez la description du Spitzberg, Tome XV, *in*-4. de l'Hist. Gén. des Voy. p. 276, on y trouve beaucoup d'oiseaux qui doivent être à peu près les mêmes que ceux du Groënland.

Bourguemeſtres, & la ſeconde *Sénateurs*, peut-être parce qu'elles ſont vêtues de noir comme ces Magiſtrats. Ces deux eſpéces ſont de la groſſeur d'un canard ; deux autres pas plus groſſes qu'un pigeon, différent encore des premieres par la couleur du plumage, qu'elles ont ou gris, ou bleuâtre, ou totalement blanc. Toutes ces moüettes ont le bec mince & long, arrondi vers le bout, avec un avancement comme le croc d'un harpon, afin de bien ſerrer leur proye. Des aîles très-longues leur ſervent à planer dans les airs, où ces oiſeaux ſe tiennent quelquefois immobiles pour chercher à dévorer ; dès qu'ils apperçoivent une proye, ils fondent deſſus comme un faucon. Les moüettes peuvent auſſi plonger quelque tems, mais reſtent rarement dans l'eau, à moins qu'ayant beſoin de ſe repoſer au milieu de leur vol, elles ne trouvent ni glaces, ni bois flottans. Elles ſe retirent plus volontiers dans le creux des rochers, où elles enlevent le poiſſon que les vagues agitées ont jetté ſur le ſable.

Moüettes de quatre eſpéces.

La cinquieme eſpéce de moüettes eſt un oiſeau que les Allemands appellent *Mallemucke*, mot qui déſigne ſon étourderie, parce qu'il ſe jette, comme les mouches, ſur le corps des baleines mortes, au riſque de s'y faire tuer par les pêcheurs. Du reſte il approche rarement de la terre, mais on le trouve par nuées à 80 lieues en pleine mer, ſur la trace des vaiſſeaux, pour attraper les débris de nourriture qu'on en jette ; & quand il en a trop mangé, il les regorge, dit-on, pour les avaler de nouveau.

Cinquiéme eſpéce de moüette, le *Mallemucke*.

Une ſixieme eſpéce, plus ſinguliere encore, eſt la moüette qu'on peut nommer *le Voleur de mer* ; car elle pourſuit les autres mouettes, diſent les matelots, juſqu'à-ce que la peur leur ait fait rendre des excrémens qu'elle prend à la volée pour étancher une ſoif ardente, cauſée par la graiſſe de la baleine, dont elle s'eſt gorgée. Mais ce qu'il y a de vrai dans ce récit, c'eſt que cet oiſeau, n'étant pas trop bon nageur, ſe plait à voguer ſur le gazon de mer, ou ſur le bois flottant, à la ſuite des autres moüettes, & quand celles-ci, plus habiles dans l'art de la pêche, laiſſent tomber quelque poiſſon de leur bec, le voleur de mer ne manque pas d'eſcroquer ce butin.

Sixiéme eſpéce, le Voleur de mer.

Le Tattaret, qui tire ſon nom de ſon cri, eſt notre moüette ordinaire : c'eſt le plus petit, mais le plus joli des oiſeaux de cette claſſe. Il a le bec jaune, court & crochu, & trois ongles à chaque pied ; du reſte il ſeroit tout blanc, s'il n'avoit le dos azuré d'un bleu céleſte.

Le Tattaret.

Comme tous ces oiſeaux ſuivent le hareng, les enfans du Groënland les attrapent avec un hameçon, au bout duquel ils accrochent un poiſſon, tandis que la ligne eſt attachée à un fagot. Les tattarets font leurs nids par troupes, ſur la cime des rochers les plus eſcarpés, & ſi quelqu'un approche de leur voiſinage, ils ſe mettent à voler avec des cris perçans, comme s'ils vouloient faire peur aux gens, & les éloigner par ce bruit affreux.

Le dernier des oiſeaux marins aux *longues aîles* eſt l'*Hirondelle de mer*. Il eſt plus gros que notre hirondelle, mais du reſte lui reſſemble par la tête & par ſa queue fourchue. Sa couleur eſt blanchâtre, ſi ce n'eſt

Hirondelle de mer.

qu'il a une eſpéce de calotte, ou tache noire ſur la tête. Son bec pointu eſt exceſſivement long, à proportion de ſa groſſeur. C'eſt un oiſeau de paſſage, comme le *tattaret*.

Il y a quelques autres ſortes d'oiſeaux dans le nord & le ſud du Groënland, que nous n'avons pas, comme il y en a dans nos climats des eſpéces qu'on ne trouve point ailleurs. Les Groënlandois qui vivent dans ces cantons reculés du nord, où les Européens n'ont point de colonies, diſent qu'il leur vient tous les étés, du côté de l'Amérique, une ſorte d'oiſeaux très-approchans du pigeon. Ils arrivent par volées innombrables; ils ſont ſi familiers qu'ils entrent dans les tentes; ce qui jette les Groënlandois dans la conſternation : car ils s'imaginent, toutes les fois qu'un oiſeau vient dans une cabane, qu'il y apporte un préſage infaillible de mort pour quelqu'un de ceux qui l'habitent. Ces peuples parlent encore d'une ſorte d'oiſeaux du nord, qui ſe battent en l'air avec tant d'acharnement, qu'il en tombe une foule de morts dans les batteaux des pêcheurs.

D'où les oiſeaux de mer tirent leur ſubſiſtance.

Comment eſt-ce que la nature pourvoit à la ſubſiſtance de ces différentes claſſes d'oiſeaux aquatiques ? ſans doute c'eſt la mer qui les ſuſtente tous : s'ils n'étoient pas obligés d'y chercher leur nourriture, on ne les verroit point vivre ſur un élément où ils ne ſont pas nés.

Ce ſont ces eſpéces, amphibies & mitoyennes, qui ont établi, pour ainſi-dire, le commerce qui eſt entre la terre & la mer, & qui peut-être ont enſeigné aux hommes à tirer de l'une les alimens que l'autre leur refuſe. De-là, ſans doute, l'art de la navigation : car preſque tous les arts communs à l'eſpéce humaine ſont nés de la dureté de la nature, & l'on ſent encore, aux peines qui les accompagnent, qu'ils tirent leur origine des fléaux ou des calamités inſéparables de la conſtitution phyſique du monde. Ainſi l'invention, cette eſpéce de création, porte l'empreinte de la deſtruction, & le mal eſt enraciné dans la nature même du bien.

C'eſt donc vraiſemblablement à la rigueur des frimats que la plûpart des oiſeaux, engendrés dans les terres du nord, doivent la néceſſité où ils ſont de vivre ſur la mer. Mais tous ne s'entretiennent pas des mêmes ſubſtances : La claſſe des canards ſe nourrit en général des gazons de mer. Les oiſeaux marins, de la ſeconde claſſe, mangent de petits poiſſons qu'ils dépécent avec leur bec tranchant, ou qu'ils avalent tout entiers. Ces deux claſſes ont de courtes aîles qui ne les empêchent pas de plonger, & d'aller chercher leur nourriture à plus de vingt braſſes ſous l'eau. Mais les moüettes, qui ſont les oiſeaux aquatiques de la troiſieme claſſe, ne pouvant plonger, avec leurs grandes aîles & leurs longues queues, ſe nourriſſent de petits poiſſons qu'elles enlevent avec un long bec à la ſurface des eaux. Il y en a cependant qui plongent un moment & reviennent emportant leur proie ſous leurs aîles, comme feroit un homme ſous ſon bras. Mais la plûpart ſe tiennent ſur les baleines mortes. Ces eſpéces voraces ne détruiſent pas du moins leurs ſemblables, comme certains oiſeaux de terre, qui dévorent d'autres oiſeaux. La mer, qui fournit aux moüettes & aux macreuſes

creuſes des végétaux & des poiſſons, les garantit en même tems des incurſions des vautours & des monſtres qui dépeuplent la terre & les airs.

Œufs des oiſeaux de mer.

Quant à leurs œufs & leurs petits, Anderſon a fait de curieuſes obſervations ſur la maniere dont ces oiſeaux les dérobent à la voracité des hommes & des animaux. D'abord ils pondent dans les fentes des rochers les plus eſcarpés, où l'homme, ni l'ours, ni le renard ne peuvent grimper ni pénétrer. Ils ſauvent leurs petits de l'oiſeau de proie, ſoit en les cachant dans des creux étroits & profonds, ſoit en les tranſportant ſur leur dos en haute mer. Mais s'ils étoient tous auſſi précautionés, les Groënlandois ne mangeroient gueres de ces oiſeaux, ni de leurs œufs; car ils ne ſont pas auſſi adroits que les Norvégiens, pour ſe gliſſer par une corde dans les précipices & les cavernes où nichent ces volatiles. Pluſieurs oiſeaux de mer ſe contentent de faire leurs nids dans des iſles ou ſur des rochers, à l'abri des renards; d'autres pondent quelquefois leurs œufs ſur la terre. Les habitans du pays diſent qu'autrefois ils rempliſſoient, en très-peu de tems, un batteau d'œufs d'Eiderdon, dans les iſles qui ſont autour de Ball river; & qu'ils n'y pouvoient faire un pas ſans caſſer des œufs ſous leurs pieds. Mais cette quantité commence à diminuer, quoiqu'elle ſoit encore étonnante. La plûpart des œufs d'oiſeaux marins ſont verds, quelques-uns, jaunes ou gris, tachés de points noirs ou bruns. Tous ces œufs ſont plus gros, à proportion de l'animal qui les pond, que ne le ſont ceux des oiſeaux terreſtres. La coque en eſt très-dure, ainſi que la pellicule, ou l'enveloppe de deſſous; ils ont le moyeu rougeâtre. Celui des œufs de la mouette eſt tout-à-fait rouge, avec un blanc plus conſidérable que dans les autres œufs, qui ne ſont pas non plus auſſi gros. Le moyeu le plus rouge eſt bien le plus gros, mais c'eſt auſſi le plus déſagréable au goût.



CHAPITRE II.

Des Poissons.

L'HISTOIRE naturelle du Groënland eſt plutôt une portion de l'Hiſtoire de la mer, que de celle de la terre. Les baies, les lacs, les iſles & les marécages dont ce pays Septentrional eſt formé, couvert, environné, n'en ſont, pour ainſi dire, qu'une dépendance de la ſouveraineté des mers. Ce ne ſont, en quelque ſorte, que des terres adjacentes à l'océan, & c'eſt bien-là que le maître de la mer l'eſt auſſi de la terre. Si la patrie eſt où l'on vit, les Groënlandois appartiennent plus à l'élément qui les nourrit qu'à celui qui les voit naître; puiſque ſans les reſſources de la mer, ils trouveroient leur tombeau dans leur berceau même. C'eſt donc par la pêche qui ſe fait ſur les côtes du Groënland, que l'habitant de ce pays devient utile à preſque toute l'Europe, à laquelle il fournit une branche importante de commerce; ainſi, par une ſingularité bizarre, un pays qui manque du néceſſaire, nous donne le ſuperflu. Le nord eſt en même-tems le rendez-vous des poiſſons les plus nombreux & les plus rares, les plus petits & les plus gros: car y a-t-il de contraſte plus frappant entre deux eſpeces, ſoit pour le volume ou pour le nombre, que celui qu'on voit entre le hareng & la baleine? Mais telle eſt à cet égard la ſageſſe & l'économie de la nature dans la diſpoſition de ſes richeſſes, qu'elle n'a peut-être employé ni plus ni moins de matiere dans une de ces eſpéces que dans l'autre; en ſorte que ſi le Créateur peſoit d'une main la maſſe des baleines, & de l'autre la quantité des harengs, les poids reſteroient en équilibre dans ſa balance. On ne doit pas en être bien étonné, s'il eſt vrai que les harengs ſe convertiſſent, pour ainſi-dire, en baleine, par la conſommation prodigieuſe que la reine des mers fait de ce petit peuple de poiſſons, pour ſa ſubſiſtance? Cependant la nature, comme ſi elle n'immoloit qu'à regret une eſpéce à l'autre, inſpire aux harengs l'inſtinct de ſe dérober ſous les glaces, aux pourſuites de la baleine. A peine l'eſpéce innombrable s'eſt-elle engraiſſée & repeuplée dans ſa retraite, qu'à la fonte des glaces & aux premieres ardeurs du ſoleil, elle diſperſe ſes eſſains de toutes parts dans l'océan vers les climats les plus doux; mais bientôt ces colonies rencontrent le maquereau, le merlan, & d'autres poiſſons voraces, qui pourſuivis par la baleine, chaſſent à leur tour les harengs vers les côtes & les bayes, où le monſtre des mers ne peut avancer, à cauſe de ſa peſante groſſeur. C'eſt-là que le hareng, échappé à la gueule de ſes ennemis, tombe entre les mains de l'homme. Le ſauvage pêcheur du nord, non content de s'en nourrir, en fait une proviſion dont le prix ſert à lui procurer ce qui lui manque.

Par un cours de l'induſtrie, entierement oppoſé, ce ſemble, à celui de la nature, c'eſt l'habitant des climats tempérés, qui va dans une mer

glaciale porter les denrées de premier besoin aux Groënlandois, pour en rapporter des provisions utiles sans doute, mais en quelque façon superflues, eu égard à la fertilité des terres qu'il habite, ou dont il est environné. Ainsi l'abondance des grains régne souvent dans un pays où l'on ne séme ni ne recueille; tandis que la terre même la plus féconde voit ses habitans périr dans la disette des biens qu'elle leur a donnés. Combien de gens nés dans nos ports, qui pourroient défricher & cultiver des landes & des sables que la mer nous a laissés, vont sur les côtes du Groënland, affronter les glaces flottantes & s'exposer à mille morts, pour y pêcher le hareng & la baleine! Il faut pourtant avouer que cette pêche est un présent du Ciel pour les peuples du nord, qui non seulement peuvent en subsister, mais en retirent des sommes considérables. On sçait le profit immense que vaut à la Hollande la pêche du hareng & de la morue. La Norvege, pays très-pauvre, & qui ne fait pas cependant un aussi grand commerce en ce genre que les Hollandois, quoiqu'elle soit voisine des mers où ce poisson abonde, charge tous les ans, dans le seul port de Berghen, six cens tonneaux de merlus salé & de morue seche, sans compter plusieurs vaisseaux d'anchois. M. Pontoppidan, Evêque de Berghen, dit que dans l'espace de deux lieues de côte, on voit deux ou trois cens bateaux aller ensemble à la pêche du hareng, & dans une seule prise en rapporter dix mille tonnes.

Profit de la pêche du hareng & de la morue.

Cependant croiroit-on que ce n'est rien en comparaison de la quantité que la baleine & les autres grands poissons en dévorent. Heureusement la nature fournit à cette vaste consommation, en réparant au-delà des pertes qu'elle fait. Elle a même pourvu, dit-on, si abondamment à la reproduction de ces espéces comestibles, qu'on a trouvé jusqu'à dix mille œufs dans le corps d'un seul hareng. On assure que le *capelin* du Groënland ne jette pas son fray dans la mer; mais qu'il se retire dans des rochers où les pierres & les herbes recueillent ses germes; c'est-là qu'ils restent à l'abri de tout danger, jusqu'à ce que les doux rayons du soleil, & la molle écume des vagues fassent éclore les œufs dans la saison des zéphirs. Rassemblés ainsi dans les bayes dès leur naissance, les poissons semblent s'offrir d'eux-mêmes aux besoins de l'homme, & se méfier si peu de ses filets, qu'à peine a-t-on fait une pêche copieuse, il en vient aussi-tôt une plus abondante à faire; tant la Nature est prompte à remplir les vuides dans cette mer qui ne peut, ce semble, non plus manquer de poissons que d'eau. En effet, quoique chaque espéce y naisse dans son tems, il n'y a pas un mois dans l'année qui n'en fournisse son tribut à l'Océan. Mais, dit très-bien M. Crantz, c'est la prodigalité même de l'Auteur de la Nature qui nous rend insensibles à ses bienfaits, & l'habitude de voir ses trésors grossir sous la main qui les dissipe, fait qu'on en jouit sans s'en appercevoir.

Prodigieuse multiplication du hareng.

C'est sur-tout au Nord qu'on peut admirer dans la sage compensation que la Nature a faite de ses richesses, combien les hommes sont dédommagés de la stérilité de la terre, par la fécondité de la mer. C'est-là qu'un Naturaliste doit aller étudier l'ichtyologie. La meilleure école de cette science, est dans les mers glaciales. Quel vaste champ pour un esprit curieux

de connoître, non-seulement les formes & les espéces qui distinguent les poissons en troupeaux innombrables, mais aussi le caractère, les propriétés, l'industrie & l'instinct de ces animaux stupides & muets! Quel sujet de profondes méditations que le progrès insensible d'organisation & de vie qui s'étend & se développe dans les habitans du vaste Océan, depuis l'insecte imperceptible aux yeux, jusqu'à l'énorme & prodigieuse Baleine! Et si l'on veut descendre l'échelle des êtres, quelle chaîne à parcourir depuis le *Kraven*, ce monstre presque fabuleux par l'immensité de l'espace que son volume occupe, jusqu'à l'inconcevable *zoophite*, cette production animale & végétale de la mer!

Mais, continue M. Crantz, cette étude demande l'homme tout entier & le séjour de toute sa vie dans le véritable pays des poissons. On ne doit pas attendre une ichtyologie exacte ni complette d'un Missionnaire, qui n'a ni l'inclination ni le tems de s'y adonner. D'ailleurs le Groënland n'est pas aussi pourvu de poissons, du moins pour la variété des espéces, que bien d'autres côtes du Nord situées sous la même latitude. Comme ses rivieres ne sont point grandes, ou que du moins on ne peut les remonter bien avant, à cause des glaces qui couvrent les bayes que d'ailleurs les lacs enfermés dans les terre, sont aussi presque toujours glacés, on ne trouve guères dans tout le Groënland que deux sortes de poissons d'eau douce, qui sont le saumon & la truite saumonée. Celle-ci vient en abondance dans les ruisseaux, elle y est très-grosse & fort grasse; le saumon, plus rare, ne se trouve que dans certains endroits. Les Groënlandois prennent ces poissons avec la main sous les pierres, ou les percent avec une fourche. Dans le tems où le saumon remonte de la mer dans les rivieres, ils bâtissent à l'embouchure un réservoir de pierre avec une écluse. Le saumon passe pardessus l'écluse dans les grandes marées; mais pour peu qu'il s'amuse à jouer dans l'eau douce où il est entré, le flot baisse, l'eau se retire à la fin & laisse le poisson presque à sec, ou comme emprisonné dans le réservoir. Les Européens prennent du saumon avec des filets dans les étangs; mais ils ont toujours besoin des Groënlandois qui vont avec leurs canots soulever & débarrasser les filets d'entre les rochers & les pierres.

Poissons d'eau douce.

Le Saumon & la Truite.

Comment on les prend.

Sans doute il doit y avoir une étonnante variété de poissons, puisque sans parler du nombre prodigieux que la baleine & le veau marin en consomment, il en est beaucoup plus encore que l'approche de ces ennemis dévorans dérobe à notre vue & tient cachés au fond de la mer dans le creux des rochers. Quoique les côtes du Groënland soient extrêmement poissonneuses, cependant, soit que la mer y ait peu de bancs de sable & de bas fonds, soit qu'elle y manque de certains végétaux propres à bien de espéces de poissons, il s'en trouve de beaucoup moins de sortes que dans les côtes de la Norvége.

Pêche du Hareng par les Groënlandois.

Le poisson le plus abondant & le plus commun que la mer fournisse aux Groënlandois, est le petit hareng, d'un demi-pied de long. Il a le dos d'un verd foncé, & le ventre d'un blanc argenté, beaucoup de petites arètes & presque point d'écailles. Il en vient en si grande quantité frayer dans les bayes sur les rochers, que la mer en est toute noirâtre & perlée d'une infinité de germes. C'est aux mois de Mars & d'Avril qu'ils

paroiſſent; annoncés & trahis par la mouette qui s'en nourrit elle-même. Ils frayent les deux mois ſuivants; & c'eſt alors que les Groënlandois en font leur proviſion : car dans l'eſpace de quelques heures, ils en chargent des bateaux entiers par le moyen de cribles ronds, tiſſus de fil de boyau; enſuite ils les ſéchent ſur le roc en plein air, puis les emballent dans de grands ſacs de cuir ou de vieille toile; & c'eſt-là leur reſſource de tous les jours pour l'hyver.

On pêche des harengs plus gros, au Midi du Groënland : mais ce ſont probablement des coureurs d'une eſpéce étrangere qui ſe ſont détachés de la grande armée de harengs qu'enfante la mer glaciale ſous le Pôle. Comme ces poiſſons innombrables vont par diviſions & par colonnes; les uns à gauche ſur toutes les côtes du Nord de l'Europe, les autres à droite entre l'Iſlande & le Groënland ſur les côtes de l'Amérique *(a)*, il n'eſt pas poſſible qu'il ne ſe diſperſe quelques-uns de ces derniers dans les golphes & bayes qui ſont autour du Cap des Etats, & ce ſont-là les gros harengs que les Groënlandois prennent quelquefois.

Scorpion de mer.

Après l'*angmarſet* ou le hareng, le Groënlandois préfere le *Scorpion marin.* C'eſt un poiſſon d'un pied de long, rempli d'arêtes; il a la peau liſſe & tachetée de gris, de jaune, de rouge & de noir, comme celle du lézard; la tête groſſe, ronde & large, la bouche grande, & les nageoires larges & piquantes. Il vit toute l'année dans les bayes, mais en pleine eau, quoique près de la terre. On le pêche en hyver, & ce ſont de pauvres femmes & des enfans qui le prennent avec des lignes faites de baleine ou de plumes d'oiſeaux; ces lignes ont trente ou quarante braſſes, avec une pierre bleue, au bout, pour les enfoncer. Au lieu d'amorce, on met à l'hameçon un os blanc, un grain de verre, ou bien un morceau de drap rouge. C'eſt ſans doute la couleur ou le brillant qui attire le ſcorpion de mer. Ce poiſſon très-vilain d'ailleurs, eſt d'un goût excellent, ſur-tout dans la ſoupe, & ſi ſain que les malades peuvent en manger.

Rouget

Il y a beaucoup de merlus ſur ces côtes, mais petits & maigres. Le Groënlandois n'a pas d'autre poiſſon à écaille que le ſaumon & le rouget. Celui-ci tire ſon nom de ſa couleur; du reſte il reſſemble à la carpe; fort gras, très-bon à manger, mais difficile à prendre.

Deſcription du Chat-marin.

Avril & Mai ramenent aux Groënlandois la pêche du *Chat-marin* qui va frayer ſur la côte, & ſe prend avec des fourches. Long de cinq pieds, épais & gros, la tête large, deux grands yeux de chat ou de hibou; pour toute peau, une écorce épaiſſe, dure & calleuſe, hériſſée de nœuds pointus; à travers cette enveloppe ſombre, une chair rougeâtre qui change & tire ſur le verd, quand l'animal eſt gros; cinq rangs de boſſes racornies ſur le dos, le ventre & les flancs; près de la tête & ſous le collet une protubérance charnue, au moyen de laquelle il s'attache aux pierres ſi fortement, qu'on ne peut qu'avec peine l'en arracher : tel eſt à peu près ce poiſſon. Sa chair eſt graſſe & molle, elle raſſaſie bien vîte; cependant quand elle eſt ſéchée à l'air, l'eſtomach s'en accommode mieux.

(*a*) Voyez l'Hiſtoire Particuliere de l'Iſlande, dans le volume dixhuitiéme de l'Hiſtoire Générale des Voyages, *in*-4. pages 26 & 27.

HISTOIRE DU GROENLAND.

Serpent de mer, ou ronge-pierre.

Un poiſſon aſſez ſingulier, c'eſt celui que les uns appellent le Serpent de mer ; d'autres, Loup-marin ; d'autres, *Ronge-pierre*. Il a non-ſeulement les machoires, mais toute la bouche & le palais haut & bas, garnis de dents. Par leur nature & leur forme, elles reſſemblent plus aux dents d'un chien qu'à celles d'un poiſſon. Celui-ci vit de chevrettes, de hériſſons de mer & de moules, dont les écailles & les épines ne l'arrêtent point. Long de deux pieds, il a la tête aſſez hideuſe, & le reſte du corps mince & terminé en pointe comme l'anguille ; une nageoire lui court par toute la longueur du corps, tant deſſus que deſſous. Sa chair reſſemble au lard, & l'on n'en mange guères que ſéchée au vent.

Sorte de Plie de ſix pieds de long & peſant 200 livres.

Cette mer du Nord donne auſſi des Carrelets grands & petits, mais qu'on pêche rarement. Il y a pourtant dans cette eſpéce une ſorte de Plie que les Groënlandois prennent en certaines ſaiſons avec un hameçon attaché à une ligne de baleine, ou courroie de boyau, qui a juſqu'à cent cinquante braſſes de longueur. Les plus groſſes plies ont ſix pieds de long, ſur un demi-pied d'épaiſſeur. Elles peſent juſqu'à deux cents livres & plus. Elles ont la peau liſſe, blanche par deſſous & tachetée de brun ſur le dos ; les yeux placés à fleur de tête, plus gros que ceux d'un bœuf, environnés d'une peau qui peut leur ſervir de paupiere ; la bouche d'ailleurs peu large, & les machoires garnies d'une double rangée de dents pointues qui rentrent en dedans ; la gorge & le palais meublés de deux membranes ou luettes armées de pointes. Ce poiſſon vit de crabes, & ne quitte guères le fond de la mer ; on croiroit peut-être que c'eſt en partie à cauſe de ſa peſanteur, de ſa forme & de ſes nageoires étroites, qui l'empêchent de ſe tenir ſur l'eau ; mais les Pêcheurs aſſurent que quand il ſe ſent pris à l'hameçon, il ſaute plus vîte qu'ils ne peuvent tirer la ligne, & s'élance avec tant de rapidité qu'ils en ont les mains écorchées par la courroie qu'ils tiennent. Sa chair eſt de bon goût ; ſa graiſſe délicate. Les Groënlandois coupent la plie en petits morceaux & la font ſécher au ſoleil, tandis que d'autres peuples du Nord la boucannent à la fumée. Les plies rodent ſans doute d'un endroit à l'autre ; car il y a des pêcheries au Groënland, où l'on n'en trouve jamais, comme à *Fisher-Bay* ; mais à *Good-shaap*, on en prend au mois de Mai, plus encore en Juillet & Août, jamais entre les terres, toujours en pleine mer. Plus loin à *Zukkertop*, la pêche s'en fait aux mois d'Août & de Septembre.

Poiſſons qui n'ont point de ſang.

Venons aux poiſſons qui n'ont point de ſang. Parmi ceux que la Nature a logés dans des écailles, on peut compter d'abord les crabes faits en forme d'araignée, avec huit pieds & deux pinces, ſans queues. Leurs yeux ſemblables à des cornes, ſont fixes, tranſparens, & fort ſaillans. Ils ont au lieu de bouche, deux os blancs qui leur ſervent, comme une paire de ciſeaux, à couper ce qu'ils mangent. Leur chair a l'on ne ſçait quel goût déſagréable, qui vient peut-être de ce qu'ils ſe nourriſſent d'oiſeaux & de poiſſons faits pour la voyerie. On ne connoît point au Groënland d'écreviſſe de mer, ni de riviere. On y trouve en revanche une grande quantité de chevrettes qui naiſſent ſur l'algue marine, mais qui s'éloignent de la terre quand elles ſont groſſes, & vont ſervir de pâture aux veaux marins.

On y voit encore le hériſſon de mer, qui ſe défend avec ſes épines; & le *Star-fish*, armé de cinq ou ſix pointes. L'un & l'autre ont l'anus devant, & la bouche derriere. Le *Star-fish* eſt pourvu d'une multitude de petites cornes qui ſont pour lui le principal organe du tact, ou du ſentiment, comme celles du limaçon.

Hériſſon de mer. *Star-fish.*

Entre les rochers, la mer jette une quantité d'algue, où pendent & s'attachent de grandes moules bleues très-bonnes à manger. On trouve dans leurs coquilles, des perles de la groſſeur d'un grain de millet.

Le Groënland n'a point de bonnes huitres: les deux eſpéces qu'on en connoît dans ce pays, ne ſont point mangeables. On y trouve en dédommagement des petoncles d'un goût excellent; des moules qui reſſemblent à des œufs de canard; des coquillages de pluſieurs eſpéces, les uns en forme de féve, d'autres en grains de caffé; la plûpart enrichis & rayés dans tous les ſens, des plus belles couleurs. Parmi ceux-ci ſont des petoncles pas plus gros qu'un pois, pendus aux rochers qui s'avancent dans la mer; revêtus d'un couvercle qu'ils ferment quand ils tombent dans l'eau ou qu'on veut les prendre. On trouve quelquefois des coquillages faits comme des mourailles. Partout où ils s'attachent, ſoit aux rochers, à l'algue, aux moules, aux crabes, ou même à la baleine, ils y tiennent ſi fortement, qu'on les met en piéces plutôt que de les en arracher. C'eſt une eſpéce de limaçon blanc, luiſant & rayé tout du long, de la groſſeur d'une noix, ouvert en-deſſus, mais avec deux couvercles mobiles à charniere, qui s'imbibent par leurs fentes de l'eau de mer, ſeule nourriture de ce poiſſon. Lorſqu'il eſt hors des eaux, échauffé du ſoleil, il avance deux cornes couvertes d'une infinité de petites plumes. On en trouve en grand nombre attachés à la quille des Vaiſſeaux; & de-là vient que les gens qui n'ont jamais vû de ces coquillages dans leur pays, s'imaginent que les vers de bois qui percent & rongent un navire, ſont ſortis de cet animal.

Coquillage ſingulier.

J'ai trouvé, dit M. Crantz, ſur une vieille moule bleue, grand nombre de coquillages depuis la groſſeur d'un grain de moutarde juſqu'à celle d'une lentille. En les examinant avec un microſcope, j'ai reconnu que ce qui ne paroiſſoit à l'œil nud qu'une ſorte de teigne adhérente au moule, étoit une multitude innombrable de petits limaçons. Ils s'attachent, non-ſeulement à d'autres coquillages, mais aux pierres mêmes, & c'eſt avec tant de force, qu'on pourroit ſoulever une pierre par ces limaçons qui y ſont incruſtés.

Les inſectes ſont peut-être l'eſpéce qui nous paroît abonder le plus dans la nature vivante. La mer en a ſes légions, même parmi les coquillages. Elle a ſur-tout une ſorte de *Punaiſe*, garnie de ſept écailles d'un jaune marbré, qui ſont terminées chacune par un pied. La queue de cet inſecte eſt compoſée de ſix autres écailles plus petites, attachées enſemble avec deux clous. Sa tête reſſemble à celle d'un cerf-volant. Ce petit être, preſque inviſible, tourmente la baleine, au point qu'elle en bondit de rage ſur l'écume des mers. Un autre ennemi encore plus acharné ſur ce tiran des poiſſons, c'eſt une eſpéce de *poux*. Cet inſecte triangulaire, & cuiraſſé d'écailles, avec ſix pieds courbés & tranchans comme une faucille, & quatre cornes pointues qui lui ſortent de la bouche, s'enfonce ſi avant dans

Inſectes de mer.

Punaiſe.

la peau de la baleine, & sur-tout sous les nageoires & les lévres; qu'elle en est toute criblée, comme si des oiseaux l'avoient becquetée. C'est ainsi que la Nature se joue elle-même de tous ses ouvrages, & se plaît à détruire les monstres les plus redoutables par les plus vils insectes. Ainsi le Conquérant qui ruine des Empires, meurt quelquefois rongé de vermine.

Espéce de Séche, insecte sans écaille.

Je n'ai jamais vû, dit M. Crantz, d'insectes de mer sans écailles, si ce n'est une sorte de Séche si hideuse que je la rejettai vîte en la prenant. Elle avoit environ six pouces de long sur deux doigts d'épaisseur. Son corps est comme une bourse ouverte, où elle peut cacher & renfermer sa tête. C'est ici la plus curieuse partie de cet animal; car, outre deux grands yeux qu'il a, l'on voit sortir de sa bouche, faite comme le bec d'un oiseau, huit cornes fixes & crochues, dont deux des intermédiaires sont pour le moins aussi longues que le doigt, & les autres plus courtes, mais toutes garnies de petites dents. Ces cornes, de même que tout le corps, sont d'une matiere visqueuse & gluante, à demi transparente & d'une couleur gris de cendre. Ce poisson a sous le ventre une liqueur noire & luisante comme de l'encre. Elle lui sert à se dérober aux poursuites des poissons voraces, qui lui font une guerre déclarée; car dès qu'elle répand cette liqueur, elle se trouve aussi-tôt dans une eau trouble du noir le plus épais, & ses ennemis restent confondus. Une goutte de cette gomme liquide sur la main d'un homme, brûle comme du feu. Au moyen de sa nature visqueuse, il est probable que cet animal peut varier sa forme, & se replier de toute façon. Car, dit notre Missionnaire observateur, j'ai cru reconnoître un de ces animaux que la mer avoit jetté sur le sable, & je l'ai vu tantôt long & tantôt rond, montrer ses cornes dans l'eau, remuer une longue queue & des nageoires semblables à des pieds, qu'il avoit fort près de la tête; puis retirer & cacher tous ses membres dès qu'il étoit à terre.

Manger de la baleine.

On voit souvent nager dans la mer une espéce d'animal blanc qui s'allonge, se recourbe & quelquefois se transforme en serpent. On l'appelle *le Manger de la baleine*, parce que celle du Groënland se nourrit de cette seule espéce d'insectes, & de quelques-autres petits vers approchans de la mouche & de l'escargot, mais sans écailles.

Ortie de mer.

L'Ortie de mer, insecte venimeux & d'un caustique très-brûlant, est encore à peu près du même genre, si ce n'est qu'elle est plus large, & faite comme une petite assiette. Toutes ces substances visqueuses sont des êtres vivans qui tirent leur subsistance de la mer, & prennent toutes sortes de métamorphoses. J'en ai vû, dit M. Crantz, un de près qui avoit la forme d'un schelin d'Angleterre. Il étoit dur, blanc, diaphane; dans la main il devenoit mou comme de la gelée de viande. J'y ai remarqué huit rayons d'un rouge brillant, qui dardoient du centre vers autant de côtés; quand on le prenoit à la main, il avoit la figure d'un bonnet rond & creux, dont les carnes ou coutures seroient bordées de rouge.

Zoophytes.

Toutes ces espéces sont rangées parmi les zoophytes; c'est-à-dire, qu'étant intermédiaires entre les animaux & les végétaux, elles croissent comme la plante, & se nourrissent comme l'animal: tels sont les zoophytes, si ce n'est qu'ils ne nagent point, mais demeurent attachés à la pierre, ou

à

à l'algue marine où ils sont nés. Il y a des zoophytes sur les mers du Groënland : les uns ont la forme d'un myrthe dont les branches sont entrelacées; d'autres ressemblent à une pomme de pin; d'autres à des figues de l'Inde ; tous aussi blancs que la neige. On les prendroit pour une plante, si l'on n'y voyoit sensiblement les entrailles de l'animal, quand on ouvre ces corps équivoques.

Histoire du Groenland.

La mer vomit dans les tempêtes, une sorte de nid adhérente à l'algue & gros comme une pomme. Ce nid est composé d'une multitude prodigieuse d'insectes d'un jaune éclatant, à demi diaphane. Ces pelotons sont faits en colliers de perles enfilées.

Telle est la chaîne des êtres, & la gradation que la Nature suit dans l'Océan comme sur la terre, depuis l'infiniment petit jusqu'à l'excessivement grand. Qui sçait si tous les animaux qui paroissent être une portion les uns des autres, ne sont pas dans l'ensemble une portion de la terre dont ils sortent sans cesse pour y rentrer? Si la terre n'est pas une portion vivante & animée du soleil, qui lui même n'est qu'un rayon du monde? Voilà ce grand abîme où l'esprit humain se perd, qu'il n'est permis à aucun mortel de sonder, & sur lequel il est téméraire & funeste de rien édifier. L'univers, ce fondement de nos systêmes reste sur sa base; mais nos pensées avec lesquelles nous voulons bâtir sur ce fondement, ne sont que du sable que nous jettons en l'air & qui nous retombe toujours dans les yeux pour nous aveugler de plus en plus.

Goulu, ou chien de mer.

M. Crantz finit ce chapitre sur les poissons du Groënland, par la description d'un *goulu* ou chien de mer, qu'il y a vû prendre avec un harpon, près de la côte où se faisoit la pêche du hareng.

Description d'un goulu.

On sçait que ces animaux ont depuis deux pieds de long jusqu'à huit ou dix brasses, & qu'ils pesent de dix à vingt quintaux. Celui dont il s'agit avoit deux ou trois brasses de longueur; deux nageoires sur le dos, & six sous le ventre; sa queue étoit fourchue, avec une branche plus grande que l'autre; sa peau très-rude & raboteuse, comme si elle eût été couverte de grains de sable. On voit dans la suite de la description de cet animal, une tête pointue & longue de deux pieds, avec deux grandes narines au-dessous. Sa bouche large d'un pied, n'est pas placée en avant comme celle des autres poissons; mais reculée d'un pan en dessous du grouin, & tant soit peu recourbée. Cette situation fait que cet animal glouton en est moins dangereux; car tandis qu'il est forcé de se relever droit sur sa queue, pour saisir sa proye, il lui donne le tems de s'échapper. La mâchoire supérieure est armée de quatre ou six rangs de petites dents pointues comme celles du brochet, & les gencives sont pleines de boutons. La mâchoire inférieure est garnie d'une double rangée de cinquante-deux dents un peu recourbées en dedans, les pointes croisées en sautoir; de sorte qu'elles ressemblent à une scie de fer, & qu'elles en tiennent lieu aux Groënlandois. Le chien marin a les yeux plus gros que ceux d'un bœuf, & derriere ses yeux sont ses oreilles, mais sans organe extérieur. Ce poisson n'a pas un seul os : son épine du dos n'est qu'un cartilage tendre qu'un homme peut briser avec ses ongles; à la place des jointures il a de grandes cavités remplies d'une graisse liquide. Sa chair est de deux sortes; l'une est chair de poisson, tendre à fondre sous

les doigts & propre à faire du bouillon ; l'autre reſſemble à la chair des animaux terreſtres, elle eſt rouge & diſpoſée en petits filets ſur les côtés ; mais le lard qu'on trouve ſous les nageoires eſt très-ferme, & d'un doigt d'épaiſſeur. Ce poiſſon eſt friand de chair humaine, c'eſt pour cela qu'il ſuit les vaiſſeaux, dans l'eſpérance d'attrapper quelque cadavre, ſi l'on en jette. Mais les Groënlandois, non moins avides de chien marin, que le chien peut l'être d'un Groënlandois, vont à la pêche de cet animal, le prennent avec un harpon, qu'ils lâchent par une chaîne de fer, car il mangeroit ou couperoit toutes les lignes ; le tirent à bord de leur vaiſſeau, & le coupent en piéces ſans délai, pour prévenir l'effet dangereux des terribles coups de queue qu'il donne en ſe débattant ſur le tillac. Il a tant de vie, que ſes tronçons ſautent & s'agitent quelques heures après qu'ils ont été coupés ; & qu'on y voit encore du mouvement au bout de trois jours. Le foie du chien marin rend beaucoup d'huile, ſouvent juſqu'à deux barrils, ſelon la groſſeur de l'animal. Ce qui diſtingue le chien marin des poiſſons & le rapproche des quadrupédes, c'eſt qu'il ne fraye point, mais accouche de ſes petits, & pour l'ordinaire, il en fait quatre d'une portée.

La Raye.

Une autre eſpéce qui a la même ſingularité de porter & faire ſes petits ; c'eſt la raye. Elle a la bouche formée à peu près comme le chien de mer ; mais avec cet avantage que ſes yeux ſont ſi exactement placés au-deſſus de ſa bouche, qu'en la faiſant rentrer en-dedans, comme ſa conformation le lui permet, elle peut voir tout ce qui ſe paſſe à ſa portée, & ſaiſir la proye qui ſe préſente. Elle bat des nageoires, comme un oiſeau des aîles : du reſte la raye eſt trop connue pour en rapporter autre choſe que ces particularités. Ce ſont-là les poiſſons les plus communs au Groënland.

Des Animaux marins extraordinaires.

De la Baleine.

A la tête de tous les poiſſons, & peut-être de tous les animaux, doit marcher la baleine. Si l'on conſidere ſa grandeur, elle occupe à proportion autant d'eſpace ſur la mer, que l'éléphant ſur la terre, & ſon volume l'emporte autant ſur celui du quadrupéde, qu'un des deux élémens ſurpaſſe l'autre en étendue. Ainſi comme la mer couvre les deux tiers du globe, la baleine eſt au moins deux fois plus groſſe que l'éléphant. Sa force eſt proportionnée à ſa maſſe, puiſque d'un coup de queue, elle ſubmerge ou fracaſſe des bateaux ; & que ſon ſouffle, ſemblable aux vents impétueux, jette l'eau dans les airs comme de la pouſſiere. Quand elle s'agite & bondit ſur les mers, on diroit une tempête dont le mouvement ſe fait ſentir à plus d'une lieue, & dont le bruit porte auſſi loin qu'un coup de canon. C'eſt par une ſuite de cette activité prodigieuſe, & par un reſte de cette puiſſante vie que la Nature a répandue au loin dans tout ſon corps, que lorſqu'elle ſe ſent bleſſée, elle fend les eaux avec une rapidité qui devance le vol de l'aigle. De-là cette élaſticité des nerfs de la baleine, & ce reſſort de tant de mouvemens méchaniques ; reſſort que rien ne briſe & n'altere, & qui ſe répand juſques dans les moindres fibres de la matiere où la Nature l'a caché. On ne peut donc s'empêcher de parler de ce prodige de l'eſpéce animale, partout où il ſe rencontre, & malgré les deſ-

criptions qu'on en trouve dans l'Hiſtoire des Voyages, dont ce volume eſt une ſuite, il faut encore en recueillir des particularités nouvelles que nous offre le Groënland.

Pêche de la baleine par les Européens.

Ce pays maritime fournit pluſieurs ſortes de baleines dont la principale eſpéce ſe rend, ou ſe tient à la baye de Disko. C'eſt-là que les vaiſſeaux Européens vont les prendre au mois d'Avril, ou qu'ils les ſuivent juſques ſur les côtes d'Amérique, où elles s'arrêtent dans la baye de Hudſon. Dès qu'on voit ou qu'on entend la baleine, un bateau de ſix Pêcheurs vole à ſa rencontre, eſcorté de cinq ou ſix autres bateaux qui le ſuivent. C'eſt à la tête de l'animal que le pêcheur en veut. Quand la baleine ſe dreſſe pour reſpirer, le premier bateau s'avance de côté, le Harponeur lance ſon fer au monſtre, près des nageoires ou des oüies, & s'enfuit de peur que l'animal, ſentant le coup, ne renverſe la nacelle. La baleine plonge avec une incroyable vîteſſe, quelquefois durant une heure, emportant juſqu'à deux mille braſſes de corde, que tous les bateaux de Pêcheurs ne manquent pas de lui lâcher à la ſuite du harpon enfermé dans ſon corps. Si l'animal s'engage dans les glaces, on le ſuit encore par le paſſage qu'il s'ouvre. Mais s'il ſe retire ſous une iſle flottante de ces glaces, il faut renoncer à l'avoir, arracher le harpon de ſa bleſſure à force de bras, ou couper la corde. Ce coup manqué fait perdre un profit d'environ deux cens livres ſterling, que vaut une baleine de moyenne grandeur. Si la baleine reparoît en vie, on lui jette encore deux ou trois harpons, ou l'on tâche de la tuer avec des lances. Quand elle eſt morte de ſa premiere bleſſure, elle revient ſur l'eau, mais le ventre en haut; c'eſt une ſuite des loix de la gravité qui font tomber les corps par la partie la plus ſolide ou la plus peſante. Le vaiſſeau qui a dépêché ſes chaloupes après la baleine, vient les joindre d'auſſi près qu'il ſe peut. Les bateaux ſe remorquent au vaiſſeau même avec leur proye enfilée par deux trous dans une corde. Le premier ſoin eſt d'aller aux machoires de l'animal, pour lui couper les barbes avec un long couteau recourbé, puis, au moyen d'un cabeſtan, on les enleve dans le vaiſſeau. On ſe contente d'en garder cinq cens qui ſont les plus grandes, & ce ſeul objet vaut tout le reſte de la baleine. On lui coupe enſuite la langue; puis on dépouille tout le corps de ſa graiſſe, en commençant à la fois par la tête & par la queue, afin d'achever par le milieu. Les gens qui font ce travail, ont des clous pointus à leurs ſouliers, pour ne pas gliſſer ſur la peau de ce poiſſon. On coupe entieres la queue & les nageoires, qui doivent être enſuite dépecées en petits morceaux, dont on fait de la colle-forte. Quarante ou cinquante hommes ont dépouillé & dépecé une baleine dans l'eſpace de quatre ou cinq heures. Quand ils ſont arrivés par les deux extrémités au milieu du corps, le poiſſon tourne alors de lui-même ſur ſa derniere tranche qui forme un plan horizontal ſur les eaux. On enleve donc le reſte de la graiſſe; puis la carcaſſe de la baleine plongeant de ſon propre poids, diſparoît aux cris de joie de tous les Pêcheurs. Cependant peu de jours après, cette carcaſſe renflée au fond des eaux, ſurnage encore & vient ſervir de pâture aux poiſſons, aux oiſeaux & aux ours qui s'en régalent à l'envi.

Quand les Pêcheurs ont fini ce premier ouvrage, ils gagnent quelque Ha-

vre, ou vont se remorquer aux glaces. Ensuite ils tirent les tranches de graisse du fond de cale, enlevent la grosse peau qu'ils jettent à la mer, & dont les Groënlandois font encore bonne chere. On coupe cette graisse en petits morceaux qu'on met dans des sacs de cuir, d'où on la vuide dans des cuves pour en remplir successivement les tonneaux. Durant cet ouvrage, l'huile regorge autour du vaisseau, jusque pardessus les souliers des Pêcheurs. On la ramasse à grands seaux sous les goûtieres du vaisseau, pour la vuider dans les tonneaux mêlée avec la graisse. Celle qui distille goutte à goutte des tonneaux, est l'huile la plus pure & la meilleure. La plus grossiere est celle qui vient de la graisse qu'on fait bouillir ou frire sur le feu. Ce qui reste après cette double opération, est très-peu de chose, puisque cent tonneaux de graisse en rendent quatre-vingt seize d'huile.

Pêche de la baleine par les Groënlandois.

La pêche qu'on vient de décrire se fait par les Européens; mais les Groënlandois font aussi la pêche de la baleine à leur maniere. Quand ils y vont, c'est avec leurs plus beaux habits; car, disent leurs jongleurs, si quelqu'un avoit des habits sales, ou qui eussent touché par malheur à quelque corps mort, la baleine s'échapperoit, ou, fut-elle morte, ne reviendroit plus sur l'eau. Les femmes sont aussi de la partie, & leur affaire est de tenir prêtes les casaques de mer, ou de racommoder les bateaux qui sont garnis de cuir & de peau. On va sans crainte au-devant du monstre, hommes & femmes dans des bateaux : on lui jette des harpons où sont suspendues des vessies faites de grandes peaux de veaux marins, qui embarrassent ou soutiennent la pesante baleine, de façon qu'elle ne peut plonger jusqu'au fond. Lorsqu'elle est fatiguée de vains efforts, on l'accáble, on l'achéve à coups de lances. Alors les hommes se jettent à l'eau avec leur casaque de chien marin, où les bottes, le corps & le capuchon, tiennent ensemble exactement cousus. Enveloppés ainsi jusque pardessus la tête, ils ont l'air d'autant de chiens de mer, qui courent autour du monstre, sans crainte de se noyer; cet habillement étant une espéce de scaphandre avec lequel ils peuvent même se tenir debout & marcher dans l'eau. On coupe les barbes fort adroitement avec d'assez mauvais couteaux; puis ils tranchent & taillent la baleine tous à la fois, hommes, femmes, enfans, pêle-mêle & l'un sur l'autre, pour avoit part au butin; car ne fût-on que spectateur, on a des droits à partager la dépouille. Malgré tout ce désordre, ils ont grande attention à ne pas se blesser ou se couper les uns les autres, & cependant personne ne revient de la pêche sans quelque playe.

Des quadrupédes ou veaux marins.

Parlons des quadrupédes que la mer nourrit dans son sein. L'espéce en est comprise sous le nom général de chien ou de veau marin, & plus communément en françois, sous le nom de *Loup-marin*. Ces animaux ont une peau ferme, rude, velue, comme les quadrupédes terrestres, à cela près, que leur poil est épais, court & lisse, comme s'il étoit huilé. Ils ont les deux pieds de devant formés pour marcher, & ceux de derriere pour nager; à chaque pied cinq doigts avec quatre jointures chacun, armés d'une griffe pour grimper sur les rochers, ou se cramponer sur la glace. Leurs pieds de derriere ont les doigts joints en patte d'oye, de sorte qu'en nageant, ils se déployent comme un éventail. Quoique ce soient des espéces d'amphibies, la mer est leur élément, & le poisson leur nourriture. Cependant ils vont dormir à ter-

re, & même ils ronflent si profondément au soleil, qu'il est aisé de les surprendre. Avec une allure estropiée, ils courent des pieds de devant, & sautent ou s'élancent avec ceux de derriere, mais si vîte, qu'un homme a de la peine à les attraper. Ils ont des dents tranchantes & des poils au museau, forts comme les soyes du sanglier. Deux naseaux leur servent à respirer l'air qu'ils viennent prendre à fleur d'eau tous les quarts-d'heure. Enfin ils ont le corps gros au milieu & terminé en cône par les deux extrémités, ce qui les aide beaucoup à nager.

Les Groënlandois connoissent cinq ou six espéces de veaux ou loups-marins. La premiere se trouve toute l'année à Bals-river. La peau des jeunes sert à faire de belles vestes ; & quand un Groënlandois porte une de ces fourrures, noires sur le dos & blanches sous le ventre, il s'estime autant qu'un homme habillé de velours. La peau d'un vieil animal est ordinairement tigrée, & fait des housses & des ornemens de cheval. Cette espéce s'appelle *Kassigiak*.

Espéce de veau marin, qui change de couleur & de nom chaque année, jusqu'à ce qu'il ait cinq ans.

La seconde espéce change de nom comme de couleur, jusqu'au dernier période de son accroissement. Le fœtus qui est tout blanc & couvert de laine, se nomme *Iblau*. La premiere année, il devient couleur de crême, & s'appelle *Attarak*; la seconde il est gris, & porte le nom d'*Atteitsiak*; la troisiéme, sa couleur est diversifiée, on l'appelle *Aglektok* ; la quatriéme il est tacheté, ce qui le fait appeller *Milektok*; & la cinquiéme année il prend le nom générique d'*Attarsoak*. Alors c'est un animal fait, de couleur gris-blanc, & la Nature lui dessine sur le dos deux croissans noirs dont les cornes se regardent. Sa peau roide & forte s'employe à couvrir des malles ou même des tentes, & quelquefois on en fait des habits. Mais on a soin d'oter le poil à ces peaux, & d'y laisser un peu de graisse, quand on veut en doubler les bateaux. *L'Attarsoak* abonde en graisse & l'on en tire une huile, qui pour le goût, l'odeur ou la couleur, n'a rien de plus fort que la vieille huile d'olive. Avec un baril de graisse, on fait, dit-on, un baril d'huile & deux pintes au-delà.

La quatriéme espéce est remarquable par de la laine noire qu'elle a sous son poil blanc, ce qui lui donne un gris assez beau ; mais une chose assez singuliere est une sorte de peau épaisse & velue qu'elle a sur le front, & qu'on appelle *cache-museau*, parce que l'animal l'abat sur ses yeux dans un tems d'orage, pour les garantir des tourbillons de sable, de neige ou de pluie, que le vent fouette au loin.

Après les mâles de l'espéce quadrupéde qui abonde le plus dans la mer du Groënland, M. Crantz place la vache marine, & donne la description d'un de ces animaux dont il a observé la conformation, autant que le bruit & le tumulte des Groënlandois occupés à le découper, ont pû le lui permettre.

Description d'une vache marine.

Cette vache avoit (c'est M. Crantz qui parle) dix-huit pieds de long, & à peu près autant de circonférence dans sa plus grande épaisseur. Sa peau n'étoit pas unie, mais ridée par tout le corps, plus encore autour du cou. Elle pesoit environ quatre cens livres. Sa graisse étoit blanche & ferme comme du lard, épaisse de la largeur de la main ; sa tête étoit ovale, & sa bouche si petite, que je n'y pus faire entrer le doigt. La vache marine a

Histoire du Groenland.

la lévre inférieure triangulaire, terminée en pointe un peu avancée entre deux longues défenses qui viennent de la machoire supérieure. Sur les deux lévres, & de chaque côté du nez, on voit une peau spongieuse, d'où sortent des moustaches d'un poil épais & rude, longues d'un empan, tressées comme une corde à trois bouts; ce qui donne à ce poisson une sorte de majesté hideuse, convenable aux monstres. Celui que je vis, n'avoit point de dents incisives dans l'intérieur de la bouche, aucunes sur le devant, mais il lui en restoit quatre de chaque côté; & dans la machoire inférieure à gauche, trois dents machelieres assez larges & concaves. Cet animal ne peut donc guères attraper ni manger du poisson, à cause de ses défenses qui semblent plus faites pour repousser les ours sur la terre, ou les glaces, que pour attaquer les habitans de la mer. Cependant il s'en sert à tirer les moules du sable & des cavernes, & quelquefois à grimper lui-même; car il s'attache & se suspend aux glaces & aux rochers par ces mêmes défenses, élevant ainsi son corps massif & lourd. Il y a des gens qui pensent que la vache marine vit non-seulement de moules & d'algue, mais encore de chair, parce qu'on la voit prendre à terre des piéces de baleine qu'elle emporte sous l'eau : cependant on ne peut rien conclure de ce fait; car les Groënlandois assurent que ce monstre emporte de même des poules d'eau, mais pour jouer en les faisant sauter en l'air & les recevant dans sa gueule, sans les manger. La défense gauche que j'ai vue, poursuit M. Crantz, avoit un pouce de moins que la droite, & celle-ci en avoit vingt-sept de longueur, dont sept pouces étoient cachés dans la racine qui est au crâne, & qui peut avoir huit pouces de circonférence. Une de ces dents pesoit quatre livres & demi, & le crane entier vingt-quatre livres. On tuoit autrefois beaucoup de vaches marines pour en avoir les dents; mais depuis qu'elles ont éprouvé que l'homme est le plus dangereux ennemi de tous les animaux, elles sont devenues plus difficiles à prendre, soit en mettant toujours en avant un espion qui veille pour la sûreté de la troupe, soit en défendant toutes en corps celle qui est attaquée. Il est dangereux, mais il est beau de les voir quand elles sont blessées, s'efforcer en plongeant de renverser de leur corps un bateau de Pêcheurs, ou de le couler à fond en y faisant un trou avec leurs défenses. Mais la société, mere des arts qui conservent ou qui détruisent, donne toujours à l'homme une supériorité constante sur tous les êtres, soit isolés, soit réunis, qui sont restés dans l'état de nature; & les animaux armés de toutes leurs forces, ne peuvent résister aux progrès de notre industrie. Le Sauvage fera son arc & ses fléches des arêtes du poisson que sa faim a dévoré, & se servira des dépouilles mêmes de l'individu pour désoler toute l'espéce. Peut-être la Nature n'a-t-elle donné tant de besoins à l'homme que pour empêcher l'excessive multiplication de tous les animaux voraces ou comestibles : peut-être aussi n'a-t-elle donné tant de passions à cet être destructeur, que pour laisser respirer & peupler toutes les autres espéces, pendant qu'il travaille à diminuer la sienne par des guerres cruelles & fréquentes.

Voyages périodiques des veaux marins.

Pour revenir des vaches aux veaux marins, on en trouve dans le détroit de Davis, une grande quantité des deux premieres espéces déja désignées; mais les Groënlandois n'en attrappent presque point qui ne soient jeunes

& peu faits à la guerre. Quant aux deux dernieres espéces, il s'en fait deux émigrations chaque année. Une colonie part en Juillet de ce fameux détroit pour y revenir en Septembre. Ce détachement va chercher de la nourriture dans des mers & des pays ouverts par la belle saison. La seconde émigration est de la troupe entiere qui sort au mois de Mars pour faire ses petits, & revient au mois de Juin en famille nombreuse comme un troupeau de brebis, mais en mauvais état & fort maigre; au lieu que ceux de l'autre voyage se sont engraissés. Dans la seconde excursion, ces animaux ont un tems & une route fixes pour s'en retourner comme les oiseaux de passage, & l'on peut les suivre à la piste. On sçait qu'ils reviennent d'abord du Midi; que vingt jours après leur départ, ils sont à quatre-vingt ou cent lieues plus au Nord. On s'attend à les voir sur la fin de Mai à *Fridrik-shaab*, au commencement de Juin à *Bonne-Espérance*, & ainsi du reste avançant toujours vers le Nord avec le soleil. Arrivés au détroit de Davis, on les voit durant plusieurs jours ensemble; les uns restent, les autres vont encore plus loin: mais où? c'est ce qu'on ne peut déterminer avec la même certitude. Ils ne disparoissent pas sous les eaux; car ils ont besoin de respirer l'air: ils ne vont point en Amérique, puisque ce seroit tourner à l'Ouest, & que les Navigateurs ne les ont jamais vus dans cette saison sur la mer libre. D'un autre côté, ils ne peuvent s'établir dans les glaces, ni faire leurs petits parmi les rochers inhabités; car c'est toujours du Sud & jamais du Nord qu'on voit arriver les jeunes veaux marins. Il faut donc qu'ils trouvent un passage par quelque détroit ignoré, tel que le canal qu'on suppose ouvert de la baye de Disko à la côte orientale du Groënland, où il est certain qu'ils passent, mais est-ce par ce canal au 69eme. dégré, ou par le détroit de Smith au 68eme? Ou bien font-ils le tour du Groënland par une mer ouverte au Nord sous le Pôle? Quel que soit leur chemin, ils passent devant l'Islande, & reviennent par le Cap des Etats, à la baye d'où ils étoient partis.

Le veau marin est tout pour le Groënlandois.

Il n'y a point de peuple à qui les veaux marins soient d'une aussi grande nécessité qu'aux Groënlandois; puisque la mer est leur champ, & la pêche leur moisson: ils ont plus besoin de ces troupeaux marins, que l'Européen de moutons, & l'Indien, de cocotiers; car ces animaux leur fournissent, outre la nourriture & le vêtement, dequoi couvrir des tentes pour se loger & des canots pour naviger. Joignez à ces avantages que la graisse du veau marin donne de l'huile pour les lampes, & peut entretenir le feu de la cuisine & des chambres; que cette huile sert à conserver le poisson sec, & qu'enfin le veau marin est l'objet & la matiere d'un commerce d'échange avec toutes les denrées qui manquent au Groënland. De plus les fibres de cet animal valent mieux pour coudre que le fil & la soie; la peau de ses boyaux tient lieu de vitres aux fenêtres, de rideaux, de portes & même de chemises; tandis que les vessies servent de bouteilles ou d'outres pour l'huile. Les os de ce monstre suppléoient jadis au fer pour les outils & les instrumens. Son sang même n'est pas inutile; on en fait une sorte de bouillon pour la soupe. En un mot, avec les veaux marins, le peuple du Groënland peut se passer de tout le reste, &

ſans cette reſſource il manqueroit de toutes les autres. Auſſi diſtingue-t-on un vrai Groënlandois à la pêche des veaux de mer, comme on reconnoiſſoit un Romain à la guerre. Cette pêche fait toute la gloire & la fortune de la nation. On y combat pour ſes foyers; c'eſt l'art ſuprême où ſe forme & s'exerce la jeuneſſe; art pénible & hazardeux, qui n'aſſure la ſubſiſtance qu'au riſque de la vie: mais c'eſt auſſi de-là que dépend le ſalut du peuple.



LIVRE

LIVRE TROISIEME.

Des Habitans du Groënland.

CHAPITRE PREMIER

De la figure, du caractère & du genre de vie des Groënlandois.

LES Groënlandois qui s'appellent eux-mêmes *Indigénes*, pour se distinguer des autres Nations dont ils ne connoissent souvent que les vices, en sont méprisés à leur tour pour la petitesse de leur taille qui reste presque toujours au-dessous de cinq pieds de hauteur. Cependant elle est bien conformée & dans les justes proportions d'un bel ensemble. Du reste ils ont un visage large & plat; des joues rondes & potelées, mais dont les os s'élevent en avant; des yeux petits & noirs, mais sans feu, sans étincelles d'esprit ou d'ame; un nez qui sans être plat, n'est point assez grand ni saillant; une bouche communément petite & ronde, la lévre inférieure un peu plus grosse que celle d'en haut. Leur couleur en général est olivâtre; leur teint est brun, mais animé d'un rouge vif; ce qui prouve qu'ils ne sont pas naturellement bruns, (car leurs enfans naissent assez blancs) mais que cette couleur sombre leur vient de la malpropreté où ils vivent; toujours dans la graisse ou dans l'huile, assis à la fumée de leurs lampes & se lavant très-rarement. Que si le climat contribue à leur donner à la longue cette couleur d'olive, peut-être sera-ce un effet de la brusque alternative de froid & de chaud qu'ils éprouvent, passant tous les ans d'un hyver excessivement long & rigoureux, aux chaleurs brûlantes d'un soleil qui reste près de deux mois sur l'horison. Mais il est probable qu'ils doivent le fond brun de leur teint à leur nourriture onctueuse, épaisse & grasse, qui s'incorpore & s'insinue si bien dans leurs veines, que leur sueur en contracte une odeur d'huile & de poisson, & que leurs mains sentent le lard de veau marin qu'ils mangent & touchent perpétuellement. Cependant il y a des Groënlandois passablement blancs, qui ont les joues rouges & le visage d'une rondeur point trop marquée; ensorte que dans certaines montagnes de la Suisse ils ne passeroient pas pour étrangers.

Taille des Groënlandois.

Conformation de leur visage.

Couleur de leur teint.

Pourquoi il est olivâtre.

Le peuple du Groënland a les cheveux noirs, épais, forts & longs; mais rarement de la barbe, parce qu'il se l'arrache ou l'épile. Il a les mains petites & charnues, les pieds de même; la tête & les membres assez gros; la poitrine haute, les épaules larges, sur-tout les femmes qui sont accoutumées dès la jeunesse à porter de lourds fardeaux. Ils ont le corps fourni de chair, communément gras & très-sanguin: avec ce préservatif naturel, & des fourrures bien épaisses, ils s'exposent au froid la tête & le cou nuds; & dans leurs maisons, ils ne se couvrent que depuis la ceinture jusqu'aux

Histoire du Groënland.

genoux : mais l'odeur qu'ils exhalent en cet état, n'eſt pas ſupportable aux Européens. Les Miſſionnaires Danois ont de la peine à y réſiſter dans les égliſes, même en hyver; car il y fait ſi chaud, qu'ils y ſuent à groſſes gouttes, & ne peuvent reſpirer par l'épaiſſeur des exhalaiſons d'huile & de graiſſe.

Leur force de corps.

Les Groënlandois ont le pied leſte & la main adroite. On voit chez eux peu de malades, d'infirmes, d'avortons ou d'enfans contrefaits. D'ailleurs peu propres à ce qu'ils n'ont jamais fait, ils ſont habiles dans les choſes d'habitude. Ils montrent en général beaucoup de courage; & ce n'eſt pas cette ardeur paſſagere & momentanée qui naît de la vivacité de l'imagination, mais plutôt cette conſtance qui vient de la force du corps. Un homme qui n'aura rien mangé depuis trois jours, ou qui ne ſe ſera repû que d'algue ou d'herbe marine, luttera hardiment avec ſon canot contre la tempête & la fureur des vagues. Les femmes porteront juſqu'à quatre lieues ſur leurs épaules, un renne tout entier, une piéce de bois, ou un quartier de pierre qui peſeront le double de ce qu'un Européen pourroit ſoulever.

Caractère des Groënlandois.

Le caractère de la nation Groënlandoiſe, n'a rien d'aſſez tranchant, ni d'aſſez marqué, pour être bien défini. La diſpoſition flegmatique & tranquille de leurs humeurs, les porte à une ſorte de mélancolie, ou de morne ſtupidité : l'abondance du ſang rend leur colere furieuſe, quand elle eſt provoquée par de rudes aſſauts : mais il en faut de très-violents pour agiter & remuer des ames qui ne ſont ni vives, ni fort ſenſibles. Ils n'ont ni de la gaieté juſqu'à la joie, ni de la joie juſqu'à la folie; ils ſont au reſte d'une humeur aſſez paiſible pour une ſociété ſûre. Contens du préſent, ils ne ſe ſouviennent guères du paſſé, ni ne s'inquietent de l'avenir : auſſi donnent-ils plus volontiers qu'ils n'amaſſent. Aſſez ignorans & groſſiers pour s'eſtimer beaucoup, ils mettent tout leur eſprit à ſe moquer des Européens : cependant ils conviennent que ces étrangers ont plus d'induſtrie & d'intelligence qu'eux; mais ils ne jugent pas que cet avantage ſoit d'un grand prix. Y a-t-il rien de meilleur que la chaſſe du veau marin? & quand on a ce qu'il faut pour vivre, à quoi ſert le reſte? C'eſt-là toute la logique de ce peuple ſimple ſans bêtiſe, & ſenſé ſans raiſonnement. Il ſe croit, avec ce peu d'idées, mieux policé que les étrangers, parce qu'il les voit tomber dans des excès qui lui ſont inconnus. S'il s'en trouve un ſeul qui ſoit d'un caractère doux & modéré; c'eſt dommage, diſent les gens du pays, qu'il ne ſoit pas né parmi nous : mais il ſe fera, ce ſera bientôt un homme; & cela veut dire un Groënlandois. Pour l'ordinaire ils aiment mieux céder que diſputer; auſſi quand leur patience eſt pouſſée à bout, ce ſont des lions qui ne craignent plus rien. Ils ſupportent quelquefois les injures des hommes comme celles de la fortune ou comme les maux de la Nature, avec une indifférence qui paſſe le ſtoïciſme, moins par art & par réfléxion que par inſenſibilité de caractère : mais s'ils prennent du chagrin & de l'animoſité pour quelqu'offenſe, les y voilà plongés juſqu'au moment de la vengeance; d'autant plus terribles dans leur reſſentiment, qu'ils s'y livrent avec plus de peine & l'ont couvé plus long-tems.

Quoique les peuples ſauvages, ainſi que l'homme en général & tous les animaux, ſoient portés à la pareſſe & à l'oiſiveté, la rigueur & la ſtérilité du climat ne permettent guères aux Groënlandois d'être long-tems ſans rien faire. Cependant ils ont cette inconſtance naturelle aux enfans, qui leur fait entreprendre cent choſes & les abandonner; curieux & bientôt dégoûtés de tout ce qu'ils ignorent. Dans les longs jours du Groënland, on ne dort que cinq ou ſix heures, & dans les longues nuits; que huit heures au plus : mais ſi l'on travaille ou ſi l'on veille toute la nuit, on dormira volontiers tout le jour. Dès le matin un Groënlandois monte ſur quelque éminence, & d'un air penſif regarde le ciel & la mer; quel tems il aura; la peine & le danger que le jour lui prépare; & ſon front prend l'aſpect nébuleux ou ſérein de l'horizon. Mais quand il n'y a point de travail pour la journée, ou qu'on revient le ſoir d'une heureuſe pêche; c'eſt alors qu'on eſt de belle humeur, qu'on parle & qu'on s'égaye dans le calme & la proſpérité. Tel eſt l'homme ſur toute la face de la terre; plus ou moins ſemblable ou contraire à lui-même, en raiſon de la variété que ſes beſoins donnent à ſes goûts; mais toujours abruti par la peine ou tourmenté par le travail.

Nourriture des Groënlandois.

Nourriture des Groënlandois.

On a demandé plus d'une fois comment s'eſt répandu chez l'eſpéce humaine l'uſage de la chair & du ſang des animaux. Interrogez les Groënlandois : leur ſituation vous répondra pour eux. Ils naiſſent tous Chaſſeurs ou Pêcheurs. Dequoi vivroient-ils; de quoi s'habilleroient-ils ſans les rennes, les oiſeaux & les veaux de la mer? Dans les climats de l'Inde & de l'Aſie, où des prés toujours fleuris entretiennent ſans interruption le lait des troupeaux; où les arbres continuellement verds ne manquent jamais de fruit; où les buiſſons mêmes nourriſſent l'habitant qui ſe repoſe ſous de vaſtes ombrages; où le ſoleil non-ſeulement diſpenſe de l'invention des vêtemens, mais en interdit le fardeau; ſans doute ce fut offenſer la Nature, que d'égorger les animaux : encore peut-être falloit-il exterminer toutes les eſpéces avec qui l'on ne pouvoit vivre en paix, ni en ſociété. De la fécondité de ces heureux pays devoient éclore dans le cerveau des beaux génies, l'allégorie de l'âge d'or, & le ſyſtême du régime pythagorique. Mais le ſiécle de fer & l'uſage du ſang ſont naturels au Groënland, & la guerre y eſt née avec l'homme que la terre y force de vivre de carnage, ou de mourir de faim. On a déja vû qu'elle n'y donne rien dans l'été, que l'hyver ne reprenne à l'inſtant; c'eſt-à-dire, quelques herbes qui ſervent plutôt de reméde que d'aliment, à peine écloſes au ſoleil & bientôt couvertes par la glace. Les Groënlandois ſe trouvent donc obligés de courir après les rennes; mais cette eſpéce rare en des pays d'un froid trop exceſſif, eſt conſommée à la chaſſe même & l'on n'en peut faire de proviſion. D'ailleurs les Groënlandois ne mangent guères de chair tout-à-fait crue ou ſanglante, comme on le croit, & comme le font réellement bien des peuples chaſſeurs. Il eſt vrai que dès qu'ils ont tué quelque animal, ils dévorent ſur le champ un morceau de ſa chair ou de ſa graiſſe, & qu'ils boivent de ſon ſang tout chaud; mais peut-être eſt-ce un effet de la

superstition, & non pas de la faim & de la voracité : car s'il n'y a point quelque mystère dans cette coutume, pourquòi verroit-on une femme, quand elle dépouille un veau marin, en donner un ou deux morceaux de graisse à toutes les personnes de son sexe qui se trouvent autour d'elle, & point aux hommes, qui rougiroient même d'en recevoir ?

Provisions de bouche.

Au défaut des plantes & des végétaux, & dans la disette des animaux terrestres, ce peuple Pêcheur vit de poisson, ou plutôt de cette espéce amphibie, qui tient le plus à la terre par sa conformation & ses besoins; c'est encore une fois le veau marin. On en garde la tête & les pieds en été sous le gazon, & tout le corps en hyver sous la neige. Les Groënlandois mangent une piéce de veau, moitié gelée ou moitié pourrie, avec autant d'appétit & de plaisir, que les peuples délicats en trouvent dans le gibier. On fait dessécher à l'air certaines parties de l'animal, telles que les côtes, pour les servir ainsi sans autre préparation ; il en est de même du saumon, du merlus & de la plie, qu'on découpe en longues tranches. Pour les oiseaux & la plûpart des poissons, on les mange bouillis ou étuvés, mais sans autre sel qu'un peu d'eau de mer. Quand on a pris un veau, le premier soin est de fermer la playe mortelle dont il est abattu, pour retenir le sang dans ses veines, jusqu'à ce qu'on puisse le transvaser dans des pots où on le conserve pour en faire de la soupe. On mange les entrailles des petits animaux, sans autre précaution que de presser les boyaux avec les doigts pour en faire sortir les ordures. La matiere contenue dans le ventre d'un renne, est si précieuse & si exquise au goût des Groënlandois, qu'ils en font des présens à leurs meilleurs amis. Ce ventre de renne & la fiente de la perdrix préparés dans l'huile fraîche de baleine, font pour ce peuple, ce que sont parmi nous la becassine & le coq de Bruyere. Cette nation a ses ragoûts & ses sausses, comme une autre.

Ragoûts des Groënlandois.

Par exemple, on prend des œufs frais qu'on mêle avec des baies de buisson & avec de l'angelique ; on jette le tout dans une outre de veau marin remplie d'huile ; c'est un excellent cordial pour l'hyver. On arrache avec les dents la graisse qui tient à la peau des sarcelles ou poules d'eau ; & quand on prépare les peaux de veaux de mer, on racle avec un couteau la graisse qui étoit restée de l'animal écorché : de ce mêlange, il se fait une espéce d'aumelette qui est le mets délicieux & favori des Groënlandois. Ils ne boivent point l'huile de baleine, comme on l'a débité, la reservant pour les lampes ou pour leur trafic. Mais ils mangent volontiers des harengs secs dans la graisse de veau dont ils se servent aussi pour frire le poisson, ayant l'attention de la bien mâcher avant de la cracher dans la poële. Leur boisson est de l'eau claire qu'ils tiennent chez eux dans des fontaines ou vases de cuivre, ou dans des auges de bois qu'ils font eux-mêmes très-proprement, & qu'ils ornent d'anneaux & d'os, ou d'arêtes de poisson, artistement travaillés. Ils ont soin d'entretenir cette provision, par un supplément d'eau fraîche qu'ils vont chercher chaque jour avec une cruche ; c'est une peau de veau bien cousue, & qui sent le cuir à demi-tanné. Pour rafraîchir leur eau, qui s'échauffe promptement dans leurs cabanes, ils y jettent un morceau de glace ou de neige.

Malpropreté des Groënlandois.

Ce peuple est très-mal propre à table, comme par-tout ailleurs. Rare-

ment ils nettoyent leurs chaudieres ; mais les chiens leur en épargnent la peine, avec la langue. Cependant ils ont soin de leur vaisselle de marbre bâtard. Ils mettent leurs viandes bouillies dans des plats de bois, après avoir bû le bouillon, ou mangé la soupe avec des cuillieres d'os ou de bois. Mais leurs viandes séches sont étalées par terre, ou sur un vieux cuir; c'est-là leur nape : ils prennent le poisson dans le plat avec les mains, & le dépécent avec les doigts ou les dents ; pour la viande, c'est avec les dents qu'ils la hapent, comme feroit une meute. A la fin du repas, leur couteau leur tient lieu de serviette; ils s'en raclent les dents & la bouche, léchent la lame, puis leurs doigts, & l'on sort de table. De même quand ils sont couverts de sueur; ils la ramassent & la portent à la bouche pour n'en rien perdre. Lorsqu'ils veulent traiter un Européan avec toute la politesse de leur pays, ils léchent d'abord le morceau qu'il doit manger, pour en nettoyer le sang & l'écume qui s'y étoient attachés dans la chaudiere ; & si l'on refusoit une offre si friande, ce seroit manquer de civilité que de ne pas accepter la leur. Ce sont à cet égard les mœurs de tous les Sauvages.

Les hommes ne mangent point avec les femmes.

Ceux du Groënland mangent, quand ils ont faim. Mais leur principal repas se fait le soir, au retour de la pêche ; alors on invite les voisins qui n'ont rien pris, sinon on leur envoye une portion du butin. Les hommes mangent à part, mais les femmes n'y perdent rien; car tout devant passer par leurs mains, elles se regalent entr'elles en l'absence & aux dépens de leurs maris. C'est leur grand plaisir alors de voir leurs enfans se remplir la panse, puis se rouler sur le plancher, afin de presser leurs intestins, & d'y faire encore de la place à la bonne chere.

Ce peuple est-il heureux ou malheureux ? Il ne songe point au lendemain. Lorsqu'il est dans l'abondance, il ne quitte la table qu'à la fin de ses provisions, pour danser & se réjouir dans l'espérance que la mer fournira chaque jour à ses besoins renaissans. Mais quand les mauvais tems arrivent, que les veaux marins disparoissent au printems pour deux ou trois mois, que la rigueur des saisons ou quelque surcroît de calamités amenent la disette; alors on voit les tristes Groënlandois passer ensemble les jours entiers sans manger, si ce n'est le peu de moules & d'algue qu'ils trouvent par hazard : réduits par degrés au cuir de leurs souliers, & même aux peaux de leurs tentes, qu'ils font bouillir dans l'huile destinée à leurs lampes, ils prolongent ainsi de misérables jours qui doivent bientôt s'éteindre par la famine.

Ils aiment extrêmement certaines denrées étrangeres ; comme le pain, le gruau d'avoine, les pois & la morue séche ; & plusieurs ne s'y sont déja que trop vîte accoutumés. Mais ils ont la plus forte aversion pour la viande de cochon, parce que cet animal mange toutes sortes d'ordures. Il est également singulier que la chair de cochon ait de tout tems déplû aux peuples les plus sales ; & qu'elle soit encore recherchée des plus rafinés en propreté.

Les Groënlandois abhorroient autrefois les liqueurs fortes, qu'ils appelloient de *mauvaise eau.* Mais ceux qui commercent avec les Européans, en boivent très-volontiers, sur-tout quand elles ne leur coutent rien. Ils feindront quelquefois de se trouver mal pour qu'on leur donne du brande-vin, & c'est en effet leur vie & leur salut dans les indigestions.

Ils aimeroient aussi le tabac à fumer, s'ils en avoient à discrétion ; mais il leur manque souvent, d'autant plus qu'ils en font sécher les feuilles sur un plat chaud, & les pilent ensuite dans un mortier de bois pour en prendre par le nez. Ils sont même tellement accoutumés à cet usage dès l'enfance, qu'ils ne peuvent en quitter l'habitude, & ce seroit peut-être un mal pour eux d'y renoncer, à cause de l'abondance des humeurs que la fumée des cabanes leur fait couler des yeux, qu'ils ont naturellement affoiblis par la neige.

Habillement des Groënlandois.

Habillement des hommes.

Les Groënlandois sont à proportion mieux traités de la nature pour le vêtement que pour la nourriture ; & la peau des animaux leur manque moins que la chair. Ils ont des fourrures de toute espece. Leur vêtement de dessus est une sorte de robe longue, cousue de tous les côtés, faite de façon à la passer comme une chemise par dessus la tête, en y fourrant en même-tems les deux bras. A cet habit long, tient un capuchon, dont on se couvre dans les tems froids ou humides. Cet habillement chez les hommes ne vient qu'à mi-cuisse, & ne serre pas de bien près ; mais comme il est fermé par devant, il garantit assez du froid. Ils ont pour chemise une fourrure de poule d'eau avec la plume en-dedans, ou plus souvent encore des peaux de renne ; cependant ils gardoient autrefois les plus fines de cette espéce pour en faire des vestes, mais elles sont devenues si rares, qu'il n'y a plus que les femmes les plus riches qui puissent prétendre à cette parure. Les Groënlandois s'habillent communément des peaux de veaux marins, dont ils tournent en dehors le côté le plus rude. Ces habits sont bordés & garnis sur les coutures, de cuir rouge ou blanc de chien marin, ce sont là leurs galons d'or & d'argent. Ils ont pourtant aujourd'hui des chemises de drap, & même de toile, soit de coton, soit de lin ; mais toujours faites à la façon & sur la coupe du pays. Leurs culottes sont de veau, ou d'une peau de renne, mais très courtes, tant de la ceinture que de la cuisse. Leurs bas sont faits avec la peau de jeunes veaux, trouvés dans le sein de la mere ; & leurs souliers d'un cuir noir, doux & préparé. Cette chaussure est attachée aux pieds avec des courroyes, qui passent par dessous la plante. Les semelles débordent de deux doigts tant devant que derriere, un peu recourbées en dehors ; elles sont faites avec beaucoup de propreté, mais sans talons. Les gens à qui le trafic donne une sorte de richesse, portent maintenant des capes, des culottes & des bas de laine.

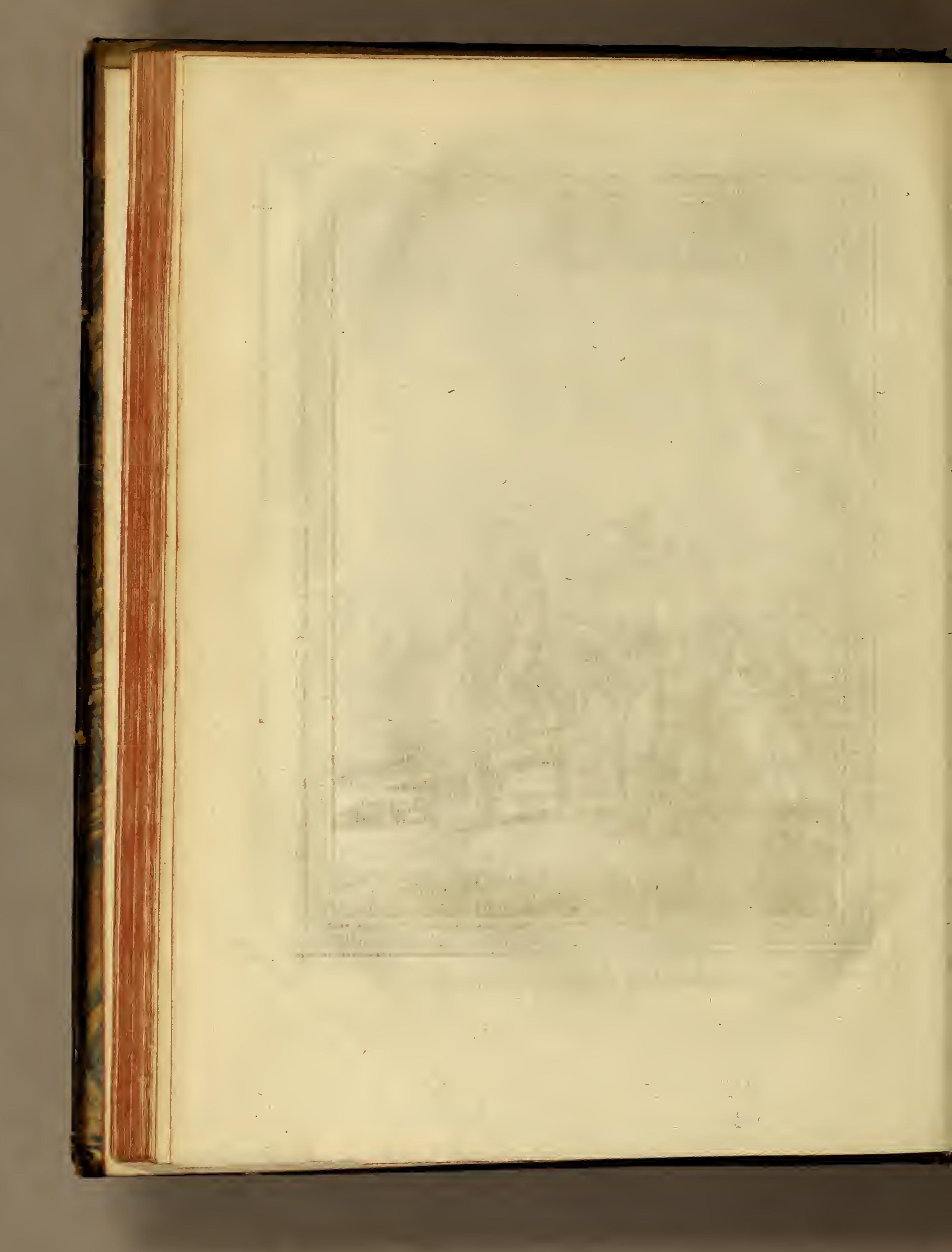
Mais en mer, tous prennent par-dessus l'habit ordinaire un manteau noir, de cuir de veau le plus uni, pour se garantir de l'eau ; & par-dessus la veste une chemise faite des boyaux de cet animal, pour conserver leur chaleur naturelle, & ne point contracter d'humidité. « La casaque de mer *(a)* est » une espéce de jaquette, où l'habit, la culotte, les bas & les souliers ne for- » ment qu'une piéce. Elle est faite de peau de chien marin, unie & sans » poil, & si bien cousue que l'eau ne sauroit y pénétrer. Il y a devant la » poitrine un petit trou, par lequel ils soufflent autant d'air qu'ils jugent à » propos, pour se soutenir sans aller au fond, & ils le bouchent ensuite avec

(*a*) Voyageur François, tome VIII, page 250.



B. L. Prevost del. le Veau Sculp.

Habillemens des Groenlandois



» une cheville. A mesure qu'ils augmentent ou qu'ils diminuent l'air en de-
» dans de cet habit, ils descendent & remontent comme bon leur semble. Ce
» sont de vrais ballons, qui courent sur l'eau sans s'y enfoncer ».

Habillement des femmes.

L'habillement des femmes différe très-peu de celui des hommes. Leurs jacquettes ont les épaules & le capuchon plus hauts, & ne sont pas taillées horizontalement vers le bout; mais en s'arrondissant depuis la cuisse jusqu'en bas, elles forment devant & derriere deux longues oreilles, dont la pointe ourlée de fil rouge, descend au-dessous du genou. Elles portent aussi la culotte avec des caleçons par dessous. Elles aiment à faire leurs culottes & leurs souliers de cuir rouge, ou blanc; avec une couture sur le devant, façonnée & travaillée très-proprement. Les meres & les nourrices ont une sorte d'habillement assez ample par derriere pour y porter un enfant; ce vêtement chaud & commode, tient lieu de berceau & de lange au nouveau né, qu'on y enveloppe tout nud. Pour l'empêcher de tomber, les femmes relevent & rattachent cette robe autour de leur jacquete, avec un ceinturon de cuir, arrêté sur le devant par un bouton ou une boucle. Les habits de tous les jours sont dégoutans de graisse & couverts de poux; vermine que les Groënlandois n'ont pas honte de croquer avec les dents: cependant ils tiennent assez propres leurs habits de parure.

Les hommes portent les cheveux courts. Quelques-uns les coupent raz du front, pour qu'ils ne leur tombent pas sur les yeux, & ne les empêchent pas de vaquer à leurs travaux. Mais ce seroit un deshonneur pour une femme de se raser la tête, à moins que ce ne fût dans le deuil, ou pour renoncer au mariage. Elles relevent tous leurs cheveux en deux boucles au sommet de la tête: l'une y forme une large touffe, & l'autre plus petite s'éleve au-dessus de la premiere; le tout est noué galamment, & brillant de grains de verre; ce sont là les perles dont les Groënlandoises font des colliers, des pendants, des bracelets, & qui leur servent à décorer leurs habits & leurs souliers. Elles commencent à changer quelque chose dans leur parure, & les plus riches ceignent leur front d'un ruban de fil ou de soie; mais de façon que les touffes de cheveux, qui sont leur plus bel ornement, ne soient pas couvertes ou cachées. Celles qui aspirent à la suprême beauté, doivent porter sur le visage une broderie faite avec un fil noirci de fumée; on leur passe ce fil entre cuir & chair sous le menton, le long des joues, autour des pieds & des mains. Quand il est retiré de dessous l'épiderme, il y laisse une marque noire qui ressemble à de la barbe. Les meres font cette pénible opération à leurs filles dès la tendre enfance, afin qu'elles ne risquent pas de manquer de mari. M. Crantz dit que les Groënlandoises baptisées ont abandonné cette vanité mondaine, comme un sujet de tentation au péché. Peut-être qu'ailleurs les femmes devroient prendre cette mode, comme un préservatif contre les tentations. Enfin telle est la propreté du Groënland: les hommes ne se lavent jamais; cependant, quand ils reviennent de la mer, ils se léchent les doigts & se les passent, comme les chats, sur les yeux, pour adoucir ou corriger par leur salive l'âcreté des sels de la mer. Les femmes se lavent, mais dans leur urine, soit pour faire croître leurs cheveux, soit pour avoir une odeur plus suave, ou moins forte sans doute, que celle de poisson. C'est leur eau de senteur

favorite. Quand une jeune fille s'en eſt parfumée, on dit d'elle, *niviarſiarſuarnerks*, elle ſent la Demoiſelle.

Logement des Groënlandois.

Maiſons ou cabanes pour l'hyver.

Les Groënlandois ont des tentes pour l'été, & des maiſons pour l'hyver. Celles-ci, larges de deux braſſes, s'étendent depuis quatre juſqu'à douze braſſes de longueur, & n'ont que la hauteur d'un homme. Ils ne bâtiſſent pas ſous terre, comme on le croit communément; mais ſur des endroits élevés, & préférablement ſur un rocher eſcarpé, afin d'être moins incommodés, ou plutôt délivrés de la neige dans les dégels. C'eſt au voiſinage de la mer que leurs maiſons ſont ſituees, à portée de la pêche, toujours ouvertes ſur la côte qui leur fournit la ſubſiſtance. Ils font les murs de l'épaiſſeur d'une braſſe, avec des pierres entaſſées l'une ſur l'autre, cimentées enſemble de terre ou de gazon. Sur ces murailles, ils placent une poutre de la longueur du logement, ou ſi elle étoit trop courte, ils en joindroient juſqu'à trois ou quatre liées enſemble avec des bandes de cuir, & ſoutenues de poteaux. Ils mettent des ſolives en travers ſur ces poutres, & des lattes minces entre les ſolives. Ils couvrent le tout de broſſailles, puis de tourbe, & pardeſſus d'une terre fine & légere qui fait le toit.

Tant qu'il géle, ces édifices ſe ſoutiennent aſſez bien; mais les pluies & les fontes de l'été ruinent tout l'ouvrage; & dès l'automne ſuivant il faut réparer le toit & les murailles. Leurs maiſons n'ont ni porte, ni cheminée, mais pour en tenir la place, ils pratiquent une entrée au milieu, de deux ou trois braſſes de large. C'eſt une voute faite de pierres & de terre, qui ſert à purifier & à renouveller l'air intérieur, ſans être ouverte au vent ni au froid; car elle forme une eſpéce d'équerre ou de tambour, dont l'entrée eſt de côté parallelement au-devant de la maiſon: & de plus cette voute eſt ſi baſſe qu'il ne ſuffit pas de ſe courber, mais qu'il faut marcher à quatre pattes pour entrer ou pour ſortir. Les murailles ſont tapiſſées ou garnies en dedans, de vieilles peaux qui ont ſervi à couvrir des tentes ou des bateaux, & qu'on attache avec des clous faits de côtes de veau marin. Ces peaux garantiſſent de l'humidité; il y en a de pareilles ſur le toît, pour la même raiſon. Depuis le milieu de la maiſon juſqu'au mur du fond, il y régne dans toute la longueur un plancher élevé d'un pied audeſſus de terre. Ce plancher eſt diviſé en pluſieurs piéces, par le moyen de peaux tendues le long des poteaux qui ſoutiennent le toit; ces diviſions forment autant de chambres qui reſſemblent à des écuries. Chaque famille a ſa chambre, & chaque maiſon contient depuis trois juſqu'à dix familles. Elles dorment ſur ces planchers couverts de fourrures; on y reſte aſſis toute la journée, les hommes ſur le bord du plancher les jambes pendantes, & les femmes les jambes croiſées, à la maniere des Turcs; ceux-là font des meubles ou des outils pour la pêche & le ménage; celles-ci s'occupent à la cuiſine, ou à la couture. Sur le devant de la maiſon, ſont des fenêtres quarrées de deux pieds, avec des panneaux d'inteſtins de poiſſons de mer, ſi tranſparens, & ſi bien couſus, qu'ils laiſſent entrer la lumiere, ſans donner paſſage au vent ni à la neige. Sous ces fenêtres, on trouve en dedans, le long de la muraille, un banc où l'on fait aſſeoir & dormir les Etrangers.

Chaque

PLAN d'une Maiſon d'Hiver, des Groenlandois, pour trois Familles.

6 6 6

3 3 3

4 4

5 1 5

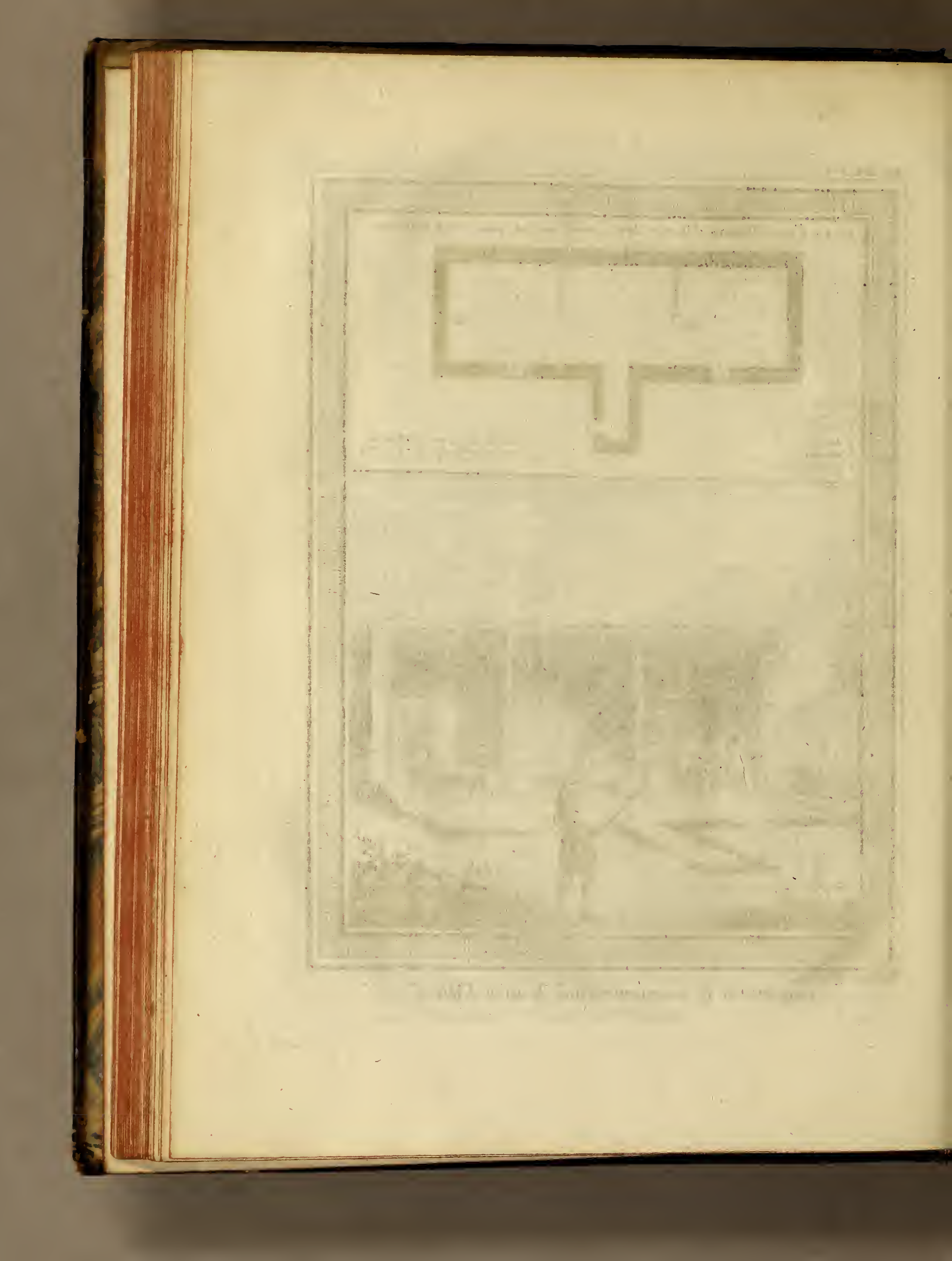
2

1 Porte
2 Paßage
3 Lampes
4 Bancs
5 Fenêtres
6 Eſtrades ou Lits

Echelle de 8. pieds d'Allemagne
1 2 3 4 5 6 7 8

B. L. Prevost del. et Sculp.

COUPE ſur la longueur d'une Maiſon d'Hiver.



Histoire du Groenland.

Foyer & lampes.

Chaque ménage a son feu ; voici comment : on place d'abord contre le poteau de séparation un gros billot à terre, sur cette souche une pierre plate, & sur cette pierre un trépié qui soutient une lampe de marbre bâtard, large d'un pied & faite en demi-lune ; elle est comme enchassée dans un vase de bois en ovale, fait pour recevoir l'huile qui dégoutte de la lampe. Celle-ci n'a pour toute méche, qu'une mousse fine, mais qui brûle si bien, que la maison est éclairée, & même échauffée par la lumiere de toutes ces lampes. C'est-là pourtant leur moindre utilité : car au-dessus de chaque lampe est une chaudiere de marbre ou de pierre à chaux, suspendue au toit par quatre cordes. Cette chaudiere longue d'un pied, est large de six pouces : c'est-là qu'on fait bouillir le dîner ou le souper de chaque famille. Le feu de la lampe sert encore à sécher les habits & les bottes qu'on étend sur une espéce de ratelier ou de claie attachée au plafond. Ces lampes toujours allumées donnent une chaleur moins vive, mais plus égale que celle des poëles d'Allemagne avec moins d'exhalaisons nuisibles, presque point de fumée, & jamais aucun danger d'incendie. D'un autre côté, l'odeur forte des lampes, des poissons & des viandes de la chaudiere ; des pelleteries qui servent de tentures & de vêtemens, & par dessus tout, de l'urine qu'on laisse croupir dans ces maisons, en fait un domicile très-incommode pour des Etrangers. Cependant comme les odeurs les plus desagréables ne sont pas toujours mal saines, on s'y habitue à la longue. Les Groënlandois vivent même assez long-tems dans ces cabanes étroites, où ils ont sçu renfermer tous leurs desirs, & satisfaire à tous leurs besoins, avec un ordre & une tranquillité admirables ; contents d'une pauvreté dans laquelle ils se croient plus riches, & sont réellement plus heureux que nous avec nos palais, nos mets, nos vins & nos parfums exquis.

Au dehors de l'appartement ils ont une espece de dépense où ils mettent, pour les besoins du jour, soit de la viande, soit du poisson & des harengs séchés ; tandis que leurs grandes provisions se conservent sous la neige. Près de-là, se voyent leurs canots renversés & suspendus à ces mêmes poteaux où sont attachés leurs ustensiles & leurs armes pour la chasse & la pêche. C'est dans ces maisons qu'on se retire à la fin de Septembre, jusqu'au mois d'Avril & de Mai, tems où la fonte des neiges, qui menace le toit & les fondemens de ces édifices, oblige les habitans à aller camper sous des tentes. Voici le plan de la construction de ces logemens d'été.

Habitations d'été.

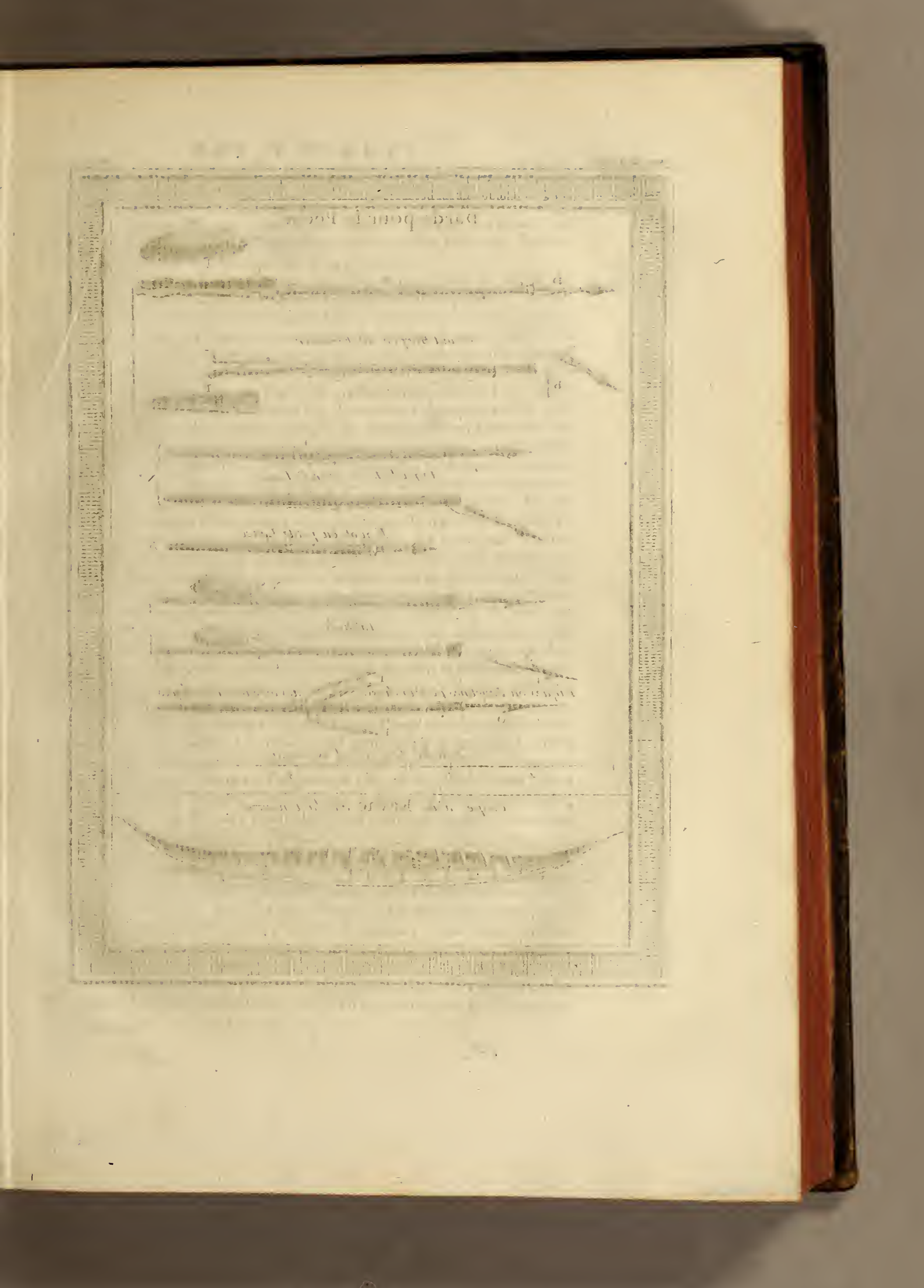
Les Groënlandois en pavent d'abord le sol ou l'emplacement de pierres plattes sur un quarré oblong. Entre ces pierres, ils fichent depuis dix jusqu'à quarante pieux ou longues perches, qu'ils appuyent à la hauteur d'un homme contre une espéce de chassis auquel on les attache en forme de baldaquin, dont le sommet se termine en pyramide. Ils enveloppent cette pallissade d'une double couverture de cuirs de veau marin ; & les gens riches tapissent l'intérieur de leurs tentes, de belles peaux de rennes, dont le poil fait la décoration. Les pelleteries de la couverture qui descendent jusqu'à terre, y sont fixées avec de la mousse surchargée de pierres, afin que le vent ne renverse point la tente. Ils attachent à l'entrée, au lieu de porte, une courtine. Ce rideau fait de boyaux les plus minces & diaphanes, propres

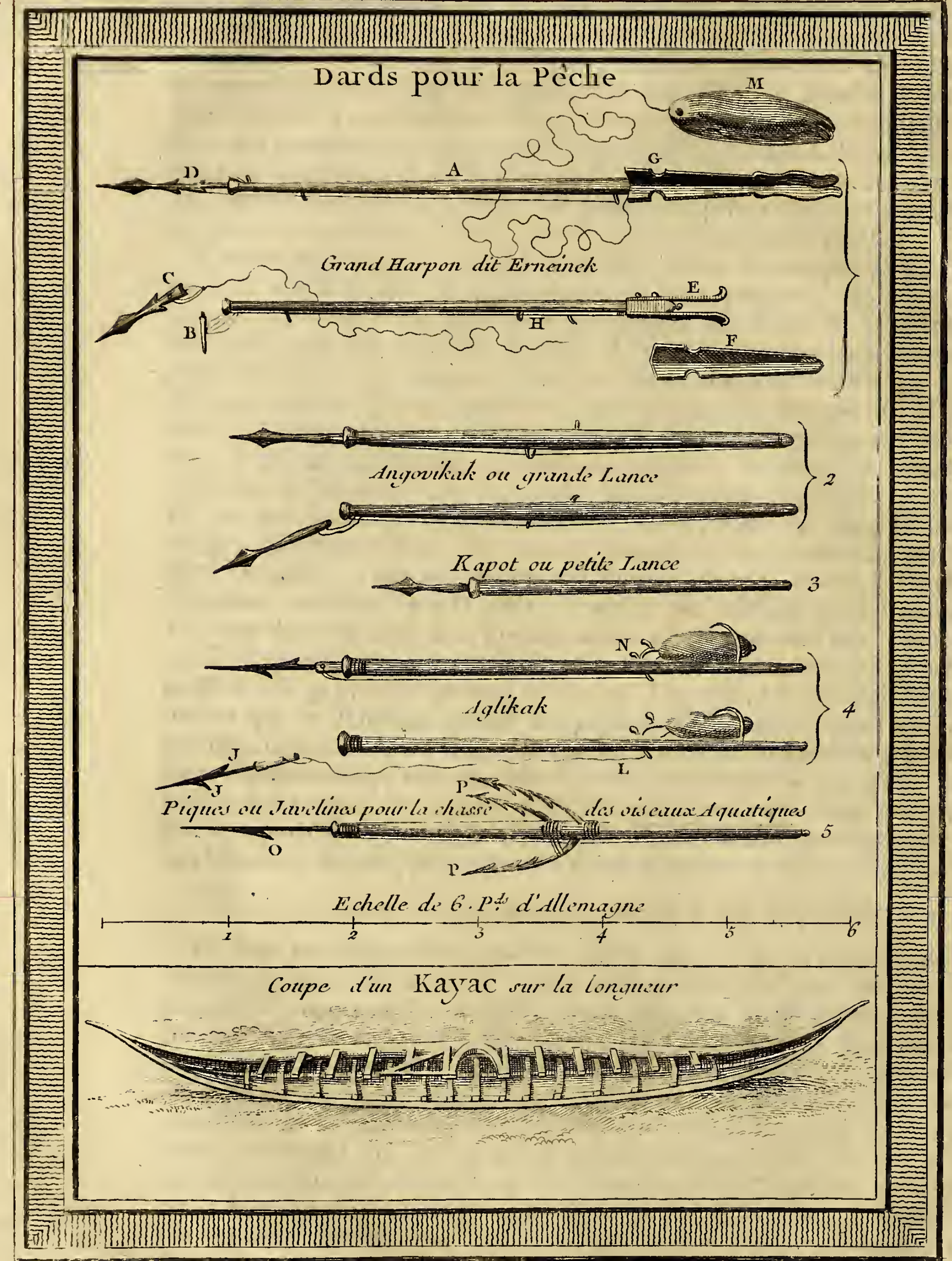
ment coufus, eft bordé de fil rouge ou bleu, & fufpendu par des anneaux de cuir blanc. Il fert à donner du jour, & à garantir de l'air. Cette entrée donne dans une efpéce de veftibule fermé par une tenture de peaux, & dans lequel fe trouvent les provifions de bouche & les baquets d'urine. La cuifine ne fe fait point fous les tentes, mais en plein air, dans des chaudieres de cuivre qu'on fait bouillir à force de bois. La maîtreffe de la maifon a fa garderobe & fa toilette dans un coin de la tente, où elle attache tous fes habits, fon miroir, fa pelote & fes rubans, fous un grand rideau de cuir blanc, orné de figures brodées à l'éguille.

Chaque famille a fa tente; mais les plus aifées logent quelquefois une ou deux familles des plus pauvres ou de leur parenté; de forte que chaque tente peut contenir vingt perfonnes. Le foyer & le dortoir y font fitués comme dans les maifons d'hyver; mais il régne beaucoup plus d'aifance & de propreté dans les tentes. On n'y refpire pas cette chaleur étouffée & cette puanteur, qui rebutent les Européens. Il faut bien que l'été dédommage un peu les Groënlandois des rigueurs de l'hiver, & que chaque climat ait, finon fes délices, du moins fes douceurs. Peut-être ne fouffre-t-on pas autant dans ces antres du Nord, je ne dirai pas que fur les rochers brûlans de la Libie, mais que dans les beaux climats de l'Afie. Si d'un côté, les entrailles de la terre, endurcies par une glace éternelle, n'engendrent pas une nombreufe population; de l'autre, la chaleur moiffonne par la pefte, la moitié des habitans qu'elle enfante. Là, peu de ces plaifirs dont l'ivreffe même eft douloureufe; ici, beaucoup moins de jouiffances que de fatiété : là, des travaux infpirés par le befoin preffant, & payés d'un prompt falaire qui l'appaife; ici des arts d'imagination qui ne fatisfont jamais les paffions & les defirs qu'ils excitent. Enfin les Groënlandois ont peu de chofe, mais tous en jouiffent; & nous, dans l'abondance de tous les biens, nous périffons les uns d'une faim réelle, & les autres de voracité. S'il n'eft aucun de nos efféminés qui voulût être tranfporté dans les neiges du Groënland, combien de nos ouvriers, de nos foldats & de nos payfans qui devroient peut-être fouhaiter d'y être nés!

Outils, armes, inftrumens & bateaux des Groënlandois.

Ce font les befoins de fe nourrir, de fe vêtir & de fe loger, qui ont inventé les premiers arts; & ceux-ci reftent dans l'enfance, ou font des progrès, à proportion des facilités ou des obftacles qu'ils trouvent dans la Nature. Trop féconde, elle abandonne l'homme à l'inftinct de fa pareffe; trop avare, elle retarde & captive fon induftrie. C'eft par une raifon prife dans les extrêmités du climat, c'eft par un même effet des deux excès contraires de la chaleur & du froid, que les Afriquains & les Groënlandois font bornés aux plus groffiers élémens de l'invention; les uns n'ont pas affez befoin de travailler, & les autres ont trop de peine, pour fortir de leur ignorance & de l'imperfection de leur état focial. Il n'eft donc pas étonnant que les arts les plus fimples, foient encore dans leur enfance au Groënland. Le premier inftrument que la main de l'homme y ait fabriqué, c'eft fans doute l'arc. D'abord cette arme fut d'un fapin courbé à force de bras, enfuite on revêtit ce bois, pour rendre l'arc plus roide




Dards pour la Pêche
M
D
A
G
Grand Harpon dit Erneinek
C
E
B
H
F
Angovikak ou grande Lance
2
Kapot ou petite Lance
3
N
Aglikak
4
J
J
L
P
Piques ou Javelines pour la chasse des oiseaux Aquatiques
5
O
P
Echelle de 6. P.ds d'Allemagne
1
2
3
4
5
6
Coupe d'un Kayac sur la longueur

& plus fort, de tout ce qu'il y avoit de plus élaſtique dans la dépouille des animaux. La baleine fournit le nerf de ſa queue pour le reſſort de l'arc; ſes barbes pour la corde, & ſes côtes pour donner une pointe plus tranchante aux fléches de bois, qui volerent avec les aîles ou les plumes du corbeau. Mais depuis que les Européens ont vendu des fuſils aux Groënlandois, ils ont mépriſé l'arc & les fléches, à la chaſſe.

Deſcription du harpon.

Ce peuple a cinq ſortes d'armes ou d'inſtrumens pour la pêche. Le premier eſt le grand harpon *(a)*, que les Groënlandois appellent *Erneinek*. Il y a d'abord un fût long de ſix pieds A ſur un pouce & demi de groſſeur. A la pointe du fût, eſt une piéce amovible de baleine B, d'un empan de longueur. Cette piéce eſt armée d'un dard C d'os de baleine, terminé par une pointe de fer large d'un pouce. Le dard a vers la moitié de ſa longueur des barbes diſpoſées en angles D, pour l'empêcher de ſortir de la bleſſure qu'il a faite. Au gros bout du fût, ſont deux piéces plates E de côte de baleine, longues d'un empan, larges de deux doigts en forme de navette, & terminées comme les aîles ou plumes d'une fléche, pour rendre le coup plus ſûr & plus droit. Entre ces deux piéces de baleine, on emboite un manche F long de deux pieds, & dont la largeur va toujours en diminuant de haut en bas depuis quatre pouces juſqu'à un. On fait au gros bout du manche deux coches ou échancrures G de côté & d'autre, pour le ſaiſir plus ferme avec le pouce & l'index; de ſorte que l'inſtrument porte ſur la paume de la main tournée en haut horizontalement. On attache fortement vers la pointe du harpon, une corde d'environ huit braſſes, qui paſſe & coule dans un anneau de baleine H fixé par une cheville au milieu du fût. Cette corde eſt roulée en cercle ſur le tillac du canot de pêcheur, & par un des bouts attachée à une veſſie, ou poche bourſoufflée. Le harpon, très-difficile à décrire, dit M. Crantz, ne doit pas être d'une ſeule piéce, parce que les veaux de mer le briſeroient aiſément; il faut que la fléche ou le dard puiſſe ſe ſéparer du fût, qui doit flotter ſur l'eau, tandis que l'animal bleſſé plonge avec le harpon dans les flancs. La veſſie qui ſurnage ſert à marquer l'endroit où le poiſſon fuit ſous l'eau, en ſe débattant. Le manche qui contribue à augmenter la force du coup, doit reſter entre les mains du Pêcheur qui a lancé le harpon.

La ſeconde eſpéce d'arme eſt l'*Angovikak* (2), ou la grande lance, faite à peu près comme le harpon; ſi ce n'eſt que la piéce de baleine amovible, où tient la pique de fer, n'a point de barbes; afin qu'on puiſſe la retirer de la peau de l'animal.

Le troiſiéme inſtrument eſt le *Kapot* (3), ou petite lance, armée par le bout, d'une longue pointe d'épée.

L'*Aglikak* (4), ou le quatriéme inſtrument, eſt la fléche volante, d'un pied & demi de long, armée d'une pointe de fer oblongue d'un pied, épaiſſe d'un doigt. Cette pointe, au lieu de barbes, a des coches taillées en deux endroits J. Elle eſt amovible, mais en ſe détachant, elle reſte ſuſpendue au bâton par une corde L.

Les veſſies M portent un petit tuyau fait d'un os creux N, au moyen duquel on peut les enfler ou les laiſſer vuides en le bouchant ou le débouchant.

(a) Planche II.

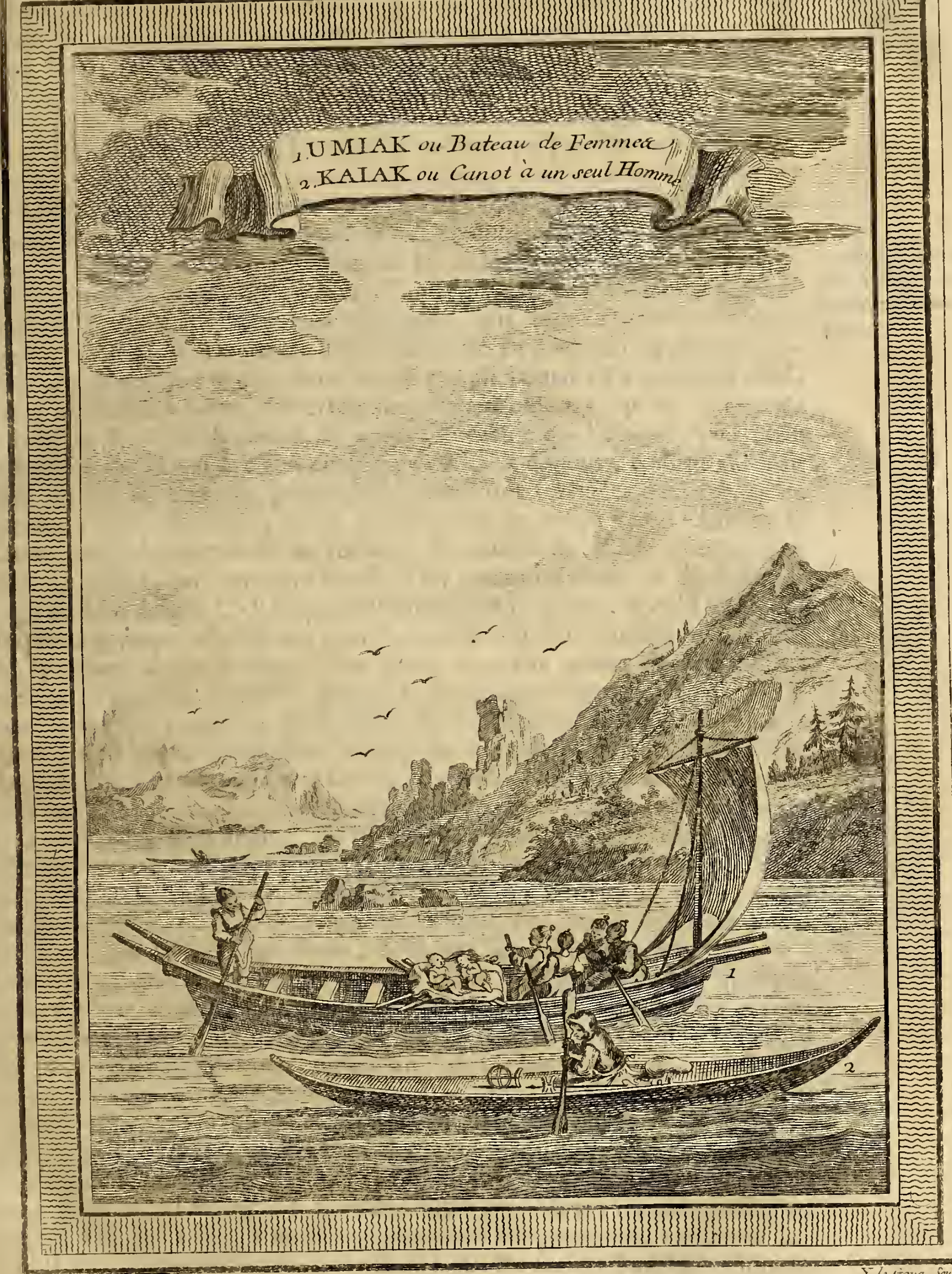
Histoire du Groenland.

Pour la chasse aux oiseaux aquatiques, on a des piques ou javelines de six pieds (5), dont le bois est armé d'un fer long de douze pouces, arrondi vers la pointe avec une seule barbe O. Mais comme l'oiseau peut esquiver le coup, soit en plongeant, soit en volant, on attache au milieu du fût de la pique dont il faut observer que les piéces ne se séparent point de leur ensemble, trois ou quatre os courbés & façonnés comme les pointes d'une ancre P, avec deux ou trois crochets chacun. Il est rare que la proye échappe à tous ces dards réunis dans une seule arme. Quelques Chasseurs ont des bâtons pour lancer ces javelines avec plus de force.

Passons maintenant à la description des bateaux qui servent également à la pêche & à la chasse des Groënlandois.

Description des *Umiak*, ou bateaux de femmes.

Les grands bateaux, qu'ils appellent *Umiak*, ont environ quarante pieds de longueur, sur quatre ou cinq de large, & trois de profondeur, effilés ou pointus devant & derriere, avec le fond plat. Ce fond est composé de trois piéces qui vont se réunir aux deux bouts du bateau. Ces trois madriers sont traversés, de distance en distance, de solives qui s'y enchassent par des mortaises : on emboite ensuite sur les deux madriers des côtés, de courts poteaux sur lesquels on éléve le plat-bord. Mais comme ces poteaux seroient poussés en dehors par les bancs de rameurs qu'on appuie, jusqu'au nombre de dix ou douze, sur les deux madriers des côtés, on les retient par deux autres grandes piéces, qui servent en même-tems à affermir le plat-bord. Cette carcasse formée de cinq grosses piéces qui se joignent aux deux extrémités du bateau, se garnit de lattes minces, larges de trois doigts, avec des côtes de baleine. Toute cette charpente est revêtue en dedans & en dehors, de cuirs tannés, de veau marin. Mais au lieu de clous de fer, qui pourroient se rouiller & faire des trous dans les peaux de la couverture, on employe des chevilles de bois, & des courroies de baleine. Les Groënlandois construisent ces bateaux avec beaucoup d'adresse & de justesse, sans équerre, ni régle, ni compas. Leur mesure des proportions, est dans la main & le coup d'œil. Tous leurs outils consistent dans une scie, un ciseau qui sert de hache, quand on l'emmanche, une petite vrille, un couteau de poche bien pointu. Lorsque le Constructeur a fait la charpente de son bateau, sa femme la revêt de cuirs fraîchement préparés & ramollis, dont elle calfate les coutures avec de la vieille graisse. Ainsi ces bateaux font bien moins eau, que s'ils étoient entiérement de bois ; parce que leurs jointures s'enflent & se serrent davantage. S'il venoit à s'y faire un trou contre la pointe d'un rocher, une piéce y est bientôt cousue. D'ailleurs on les radoube & les recouvre à neuf tous les ans. Ces bateaux sont conduits par des femmes qui rament au nombre de quatre, avec une cinquiéme à la poupe, tenant un aviron pour gouvernail. Ce seroit un scandale qu'un homme se mêlât de mener ces bateaux, à moins qu'un danger évident n'exigeât le secours de sa main. Les rames sont courtes & larges en façon de pêle, mais plus longues, attachées & fixées à leur place sur le plat-bord avec une bande de cuir. Vers la proue on dresse un pieu pour mât, qu'on charge d'une voile faite de boyaux cousus ensemble ; elle est d'une brasse de hauteur, sur une & demi de large. Les gens riches ont des voiles de lin, blanches, à rayes rou-



B. L. Prevost del. Y. le Goua. Sculp.

ges. Mais les Groënlandois ne font voile que le vent en poupe, & ne peuvent ſuivre un canot Européen à la voile : en revanche, dans un vent contraire, ou dans un tems calme, ils vont à la rame bien plus vîte que nous. Avec ces bateaux, ils font des voyages de trois ou quatre cens lieues le long des côtes, allant d'un Port à l'autre, au Nord & au Sud dix ou vingt perſonnes enſemble avec leurs tentes, leur bagage & leurs proviſions de bouche. Ces voyages ſont de douze lieues par jour. La nuit ils débarquent, plantent leurs tentes, tirent leurs bateaux à terre, la quille renverſée & chargée de groſſes pierres devant & derriere, de peur que le vent n'emporte le canot. Si la côte n'eſt pas tenable, ſix ou huit perſonnes prennent le bateau ſur leur tête, & le tranſportent par terre dans quelque meilleur parage.

Deſcription des *Kaiak*, ou bateaux d'hommes.

Les petits bateaux, ou bateaux d'homme, appellés *Kaiak*, n'ont que dix-huit pieds dans toute leur longueur, qui finit en pointe aux deux bouts, comme une navette de Tiſſerand, avec un pied tout au plus de profondeur, & dix-huit pouces dans la plus grande largeur. La quille eſt conſtruite de longues lattes, traverſées de cerceaux oblongs, qu'on lie avec de la baleine. Le tout eſt revêtu de peaux, de même que l'*Umiak*, avec cette différence que le Kaiak en eſt enveloppé deſſus & deſſous, comme s'il étoit dans un ſac de cuir. La poupe & la proue ſont fortifiées d'un rebord de baleine relevé en boſſe, pour mieux parer les coups que le bateau ſe donne contre les pierres & les rochers. Au milieu du *Kaiak*, on ménage dans la quille, un trou rond bordé d'un cerceau de bois ou de baleine, large de deux doigts. C'eſt-là que le Pêcheur met ſes pieds, & qu'il s'enfonce juſqu'aux genoux, aſſis ſur une planche couverte de cuir. Enſuite il retrouſſe ſur le rebord de ce tambour, ſon habit de pêche autour de ſes cuiſſes, avec la précaution d'avoir le viſage & les épaules bien enveloppés de ſa cape & de ſon capuchon qu'il a ſoin de boutonner. A ſes côtés, il a ſa lance arrêtée par des courroies le long du bateau; devant lui ſon faiſceau de cordes roulées au tour d'une roue faite exprès, & derriere lui la veſſie qui doit ſervir de bouée. Sa rame eſt également large & platte aux deux bouts; il la prend des deux mains, & fend l'eau à droite & à gauche, avec un mouvement auſſi régulier que s'il battoit la meſure. C'eſt un plaiſir de voir un Groënlandois avec ſon habit de pêche, de couleur griſe, garni de boutons blancs, voguer ſur un frêle eſquif à la merci des flots & des tempêtes que ſon courage brave, & fendre les ondes avec une légéreté à faire vingt-quatre lieues par jour, quand il s'agit de porter quelques lettres d'une colonie à l'autre. Tant que la fureur des vents lui permet d'arborer une voile de perroquet, loin de redouter les grandes lames, il ſemble les chercher & voler comme un trait ſur leur cime roulante. Quand même les vagues viendroient fondre & ſe briſer ſur lui, il n'en reſte pas moins immobile à ſa place. Si les flots l'attaquent de front, prêts à le ſubmerger; il ramaſſe ſes forces, & lutte avec ſa rame contre toute leur impétuoſité. Tant qu'il a ſon aviron à la main, fût-il renverſé la tête ſous l'eau, d'un coup de rame, il remonte & ſe reléve tout droit. Mais s'il perd cette arme, c'en eſt fait de ſa vie, à moins qu'une main ſecourable ne vienne le ſauver. Il n'y a point d'Européen qui oſât ſe hazarder ſur un *Kaiak*, au moindre ſouffle de vent. Auſſi ne peut-on qu'admirer avec une ſorte de frayeur,

l'audace & la dextérité de ces intrépides Groënlandois qui domptent la mer & ses monstres. Mais comme ils ne sçauroient arriver à ce dégré de courage & d'habileté que par des épreuves constantes & réitérées, on ne sera pas fâché de voir par quelle suite & quelle variété d'exercices ils s'accoutument, dès l'enfance, à surmonter tant de périls & d'obstacles que la Nature semble avoir entassés & multipliés autour d'eux, sur le plus redoutable des élémens.

Exercices des Groënlandois, pour se précautionner dès l'enfance contre les dangers de la mer.

Les enfans apprennent d'abord à nager tantôt sur un côté, tantôt sur l'autre, avec une rame à la main, qui leur sert de balancier, & les aide à se relever sur l'eau, pour peu que leur corps y enfonce. Ensuite ils plongent d'eux-mêmes la tête en bas, & d'un coup d'aviron se redressent sur le côté qu'ils veulent. Ces premiers exercices les aguerrissent aux dangers qui sont les plus ordinaires dans le gros tems : mais il peut arriver à la pêche des veaux, que la rame se trouve engagée dans les courroies, ou que l'homme vienne à la perdre, ou qu'il soit lui-même embarrassé dans les cordes de sa ligne.

Pour se prémunir contre ces accidens, les enfans s'amusent en jouant sur l'eau, à dégager, par de certains mouvemens adroits, la rame qu'ils ont laissée exprès arrêtée au bateau. Tantôt ils en prennent un bout entre les dents, & de l'autre bout qu'ils tiennent dans les mains, ils poussent l'eau en avant ou en arriere, pour surnager, tout droits ou renversés sur le ventre. Tantôt ils passent la rame derriere le dos ou le cou, & l'agitent si bien des deux mains, à droite & à gauche, qu'ils remontent sur l'eau. Tantôt la mettant sur une épaule, & la prenant d'une main par devant & de l'autre par derriere, ils se relévent du fond des eaux comme avec un balancier, dont ils font monter le centre de gravité.

Mais pour prévenir les cas où la rame leur échappetoit au moment que le canot viendroit à pirouetter, ils la laissent exprès aller sous le *Kaiak*, & tâchent de la rattraper avec les deux mains & de s'y suspendre en l'agitant de côté & d'autre, pour remonter avec cet aviron qui leur sert de planche dans le naufrage. D'autres fois ils jettent leur rame, s'élancent hors du bateau pour la reprendre, la saisissent & l'entraînent avec tant de force au fond de la mer, qu'en frappant perpendiculairement contre le sable ou le roc, elle rebondit & revient sur l'eau avec eux. Mais s'ils ne peuvent l'attraper, ils prennent le manche du harpon pour ramer; sinon ils se servent de la paume de la main, pour battre l'eau & regagner le dessus ; mais c'est à quoi ils ont rarement le bonheur de réussir.

La jeunesse s'exerce aussi parmi les écueils cachés sous les flots, dans les endroits où les vagues sont le plus agitées, & où l'homme nageant entre deux courans opposés, peut-être submergé par l'un, ou balotté des deux à la fois, & périr dans cette lutte. Toute la ressource consiste alors à se tenir en équilibre, en balançant soi-même le bateau sur les vagues de façon à seconder leur mouvement, & à gagner ainsi peu à peu le rivage, par le secours de la tempête.

Mais quand ils ne peuvent plus s'aider eux-mêmes, ils apprennent à sortir la tête de dessous le *Kaiak* renversé, & à crier au secours, & s'ils ne voyent personne qui puisse les assister, ils s'attachent & se lient, pour ainsi dire, au *Kaiak*, afin que si l'on trouve leur corps, il ne soit pas privé de la sépulture.

Pêche du veau marin, à la façon des Groënlandois.

Lorsque les Groënlandois sont parvenus à l'âge d'endosser le harnois ou l'habit de mer; c'est-à-dire, quand ils ont assez de force, d'adresse & d'habileté pour commencer le métier de toute leur vie, ils vont à la pêche du Veau marin qui se fait de trois façons, ou dans le kaiak d'un homme seul, ou à la battue en campagne, ou l'hyver sur la glace. La premiere façon est la meilleure & la plus commune. Aussi-tôt qu'un Pêcheur, embarqué avec tout son attirail, apperçoit un veau marin, il tente de le surprendre à l'improviste, pendant que l'animal, allant contre le vent & le soleil, ne peut entendre ni voir l'homme qui l'attaque par devant. Celui-ci se cache même derriere une grosse lame, & s'avance vîte & sans bruit jusqu'à la portée de cinq ou six brasses, tenant son harpon, sa corde & sa vessie tout prêts à lancer. Il prend sa rame de la main gauche; & le harpon de la droite par le manche. Si le harpon frappe droit au but & s'enfonce dans les flancs de l'animal jusqu'au bout des barbes de l'os de baleine où le fer est enchassé, il se détache du fût qui reste flottant sur les eaux. Dès que le coup a porté, le Pêcheur jette la vessie dans la mer, du côté où la proie a plongé; puis il recueille & remet dans son bateau le fût de son harpon, & l'animal tire à lui la vessie & l'entraîne souvent sous l'eau, mais c'est avec peine, parce qu'elle est fort grosse: aussi ne tarde-t-elle pas à reparoître, suivie du veau qui vient reprendre haleine. Le Groënlandois observe la place où la vessie se montre, pour attendre l'animal & le percer avec la grande lance qu'on a déja décrite. Toutes les fois que le veau revient, on lui enfonce ce dard, jusqu'à ce que ses forces soient épuisées. Alors on va droit à lui la petite lance à la main, & l'on acheve de le tuer. Dès qu'il est mort, on a soin de boucher ses blessures, & d'arrêter la perte du sang; ensuite on le souffle pour l'enfler & le faire surnager plus aisément, attaché par une corde à la gauche du Kaiak.

Cette façon de pêcher est la plus dangereuse, quoique la plus usitée, & les Groënlandois l'appellent *Kamavok, pêche à extinction*; parce qu'il y va quelquefois de la vie de l'homme. Car la corde peut se nouer d'elle-même en filant, ou s'embarrasser autour du kaiak, & l'entraîner dans ces deux cas au fond de la mer: elle peut dans le développement de ses replis, accrocher la rame, ou même le Pêcheur, en s'entortillant autour de sa main & de son cou; ce qui arrive quand la mer est grosse au point que ses lames fondent sur le Pilote avec les brasses de corde dont elles s'enveloppent. Le veau marin peut lui-même, revenant sur le kaiak, s'engager dans la ligne, & traîner le canot au fond avec le Pêcheur occupé à la lâcher. Si par malheur, l'homme se trouve pris, il n'a que les ressources dont on a parlé, pour se débarrasser de ses propres filets; quelquefois au moment de s'en dégager, il se sent mordre à la main ou au visage par l'animal furieux que la vengeance pousse à attaquer son ennemi, quand il ne peut plus se défendre lui-même; car cette espéce a appris de la Nature à vendre cher sa vie. Cet instinct de vengeance est surtout la passion des fémelles qui courent à l'aggresseur, & quand elles ne peuvent lui faire d'autre mal, assouvissent leur rage en vomissant de grosses lames de mer contre le bateau, pour noyer le Pêcheur.

Aussi dans cette pêche où l'homme, est seul aux prises avec le monstre, ne peut-il attraper que l'espéce de veau la plus stupide. Pour chasser les autres sortes, ou pour prendre plusieurs veaux à la fois, il faut être en troupe. On va les attendre en automne au détroit de *Nepiset*, dans la baye de *Bals-river*, entre le continent & l'Isle de *Kangek*. Les Groënlandois les forcent à sortir de leur retraite, en les effrayant avec de grands cris, & des coups de pierre qu'ils lancent dans l'eau. Quand ces bêtes paroissent, on les poursuit jusqu'à les mettre hors d'haleine & les obliger à rester long-tems sur l'eau, pour respirer l'air. Alors il les environnent, & les tuent avec les petits dards de la quatriéme espéce. Rien n'est plus curieux à voir que cette chasse, où les Groënlandois font la même manœuvre que les Hussards à la guerre. Dès que l'animal se montre, tous les Pêcheurs fondent sur lui, comme s'ils avoient des aîles, faisant un bruit affreux; le veau plonge, les hommes se dispersent sur ses traces, attentifs à observer l'endroit où ils imaginent qu'il reviendra sur l'eau, c'est pour l'ordinaire à près d'un mille du lieu de sa premiere apparition. Si la bête avoit une enceinte à parcourir de trois ou quatre lieues, elle occuperoit ses ennemis l'espace de deux heures, avant d'être rendue. Quand l'animal effaré cherche la terre pour réfuge, il y est accueilli à coups de pierre & de bâton par les femmes & les enfans qui l'attaquent de front, & percé de dards & de lances par les hommes qui sont à ses trousses. Cette chasse est d'autant plus attrayante & recréative pour les Groënlandois, qu'ils y prennent souvent, chacun huit ou dix veaux pour sa part.

La chasse d'hyver se fait à la baye de Disko. Comme les veaux pratiquent alors des trous dans la glace, pour y venir respirer l'air; un Groënlandois vient s'asseoir à côté sur une petite sellette, mettant ses pieds sur une autre pour les garantir du froid; dès que l'animal avance le museau, l'homme le perce d'un harpon, rompt aussi-tôt la glace tout au tour, tire la bête accrochée, & la tue à coups redoublés. Quelquefois un homme s'étend ventre à terre sur une espéce de traîneau, le long des trous par où les veaux montent sur la glace pour se chauffer au soleil. Près d'un de ces grands trous, on en fait un petit, c'est par-là qu'un Groënlandois passe un harpon qui est au bout d'un grand bâton. Celui qui veille au bord du grand trou, voit l'animal passer sous le harpon, fait signe à son camarade, & celui-ci enfonce le fer dans l'amphibie, de toutes ses forces. Si le Chasseur apperçoit un veau sur la glace, il imitera quelquefois son grognement, de façon que l'animal le prenant pour un être de son espéce, le laisse approcher jusqu'à la portée du harpon, & se trouve surpris & tué sans avoir le tems de fuir.

C'est ici le lieu de rendre compte de l'usage que font les Groënlandois des peaux des animaux qu'ils prennent, ou plutôt de leur maniere de préparer ces peaux pour en faire des habits, des souliers & des bottes; ouvrages reservés aux femmes.

La peau de veau marin est d'abord ratissée pour en ôter le poil, puis trempée vingt-quatre heures dans l'urine, afin d'en détacher l'huile ou la graisse, ensuite fortement tendue, avec des chevilles, sur le gazon, où on la fait sécher; enfin pour la mettre en œuvre, on l'arrose d'urine, on la frotte

frotte avec la pierre ponce, & on l'assouplit en la roulant entre les mains.

Le cuir de semelle est d'abord mis dans l'urine deux ou trois jours; on le retire pour en arracher le poil avec un couteau, ou avec les dents; puis on le remet trois jours dans l'eau fraîche, & on le fait sécher bien tendu.

On prépare, à peu près de la même façon, le cuir destiné pour la jambe des bottes, & pour le dessus ou l'empeigne des souliers; si ce n'est qu'on en racle d'abord le poil pour rendre le cuir plus souple. On en fait aussi les casaques de mer, qui garantissent de l'humidité. Cependant ce cuir s'imbibe à l'eau de mer & de pluie; mais il préserve les habits de dessous, & c'est pour cela que les Navigateurs Européens en font usage.

C'est la même méthode pour le cuir dont on fait des pelisses molles qui se portent sur terre, excepté qu'on le frotte entre les mains: car il n'est pas si roide que les autres cuirs, mais aussi ne préserve-t-il guères de l'eau.

Les cuirs de batteau, sont pris de la peau des veaux les plus monstrueux dont la graisse n'est pas tout-à-fait détachée. On les roule, on s'y asseoit dessus; on les laisse au soleil, couverts de gazon durant quelques semaines, jusqu'à ce que le poil en soit tombé. Alors on les met tremper dans l'eau de mer quelques jours, pour les assouplir; ensuite on tire fortement les bords de ces peaux avec les dents, on les coud ensemble, on enduit les coutures & les points avec de la vieille graisse de veau marin, au lieu de poix, de peur que l'eau ne vienne à pénétrer les cuirs. Mais on a grand soin de ne pas endommager le grain de la peau; car l'eau de mer naturellement corrosive, ne manqueroit pas d'user bientôt le cuir.

Les restes de toutes ces espéces de peaux sont ratissés de près, étendus sur la neige, & suspendus à l'air, pour devenir blancs; & si on veut les teindre en rouge, on mâche le cuir avec les dents, en y mêlant l'écorce des racines de pin, qu'on ramasse de ces débris de bois qui flottent sur la mer.

Quant à la peau des sarcelles, ou poules d'eau, on l'enleve presque entiere, à la réserve de celle de la tête qu'on néglige. On en racle la graisse avec une coquille de moule. Ensuite on présente ces peaux aux hommes, & sur-tout aux étrangers, pour les mâcher avec de la farine; c'est même une politesse. Au sortir de la bouche on les macere dans l'urine, puis on les séche à l'air, & pour la perfection on les polit finement entre les dents.



CHAPITRE II.

Mœurs des Groënlandois, dans la vie domeſtique.

NOUS n'avons jamais vû, c'eſt M. Crantz, c'eſt un Miſſionnaire qui parle; nous n'avons vû, dit-il, aucune action indécente, ni entendu aucune parole deshonnête, chez les Groënlandois. Rarement les femmes y produiſent, encore moins y cachent-elles des enfans illégitimes. C'eſt ce qui ne peut arriver qu'à une femme répudiée, ou à quelque jeune veuve; & cette perſonne, quoique mépriſée, tache de réparer le tort & la honte attachés à ſes enfans, en les vendant à un homme qui n'en auroit point, ou du moins en ſe faiſant adopter avec eux dans la famille d'un homme qui ne voudroit pas l'épouſer. Dans un pays où le climat n'invite pas au libertinage, telle eſt pourtant la retenue du ſexe foible, qu'une femme n'a jamais de converſation particuliere avec un homme, & qu'une jeune perſonne regarderoit comme un affront, l'offre que lui feroit un garçon d'une priſe de tabac.

Mariage des Groënlandois.

Quand un jeune homme veut ſe marier, & ce n'eſt jamais avant ſa vingtieme année, il prend une fille de ſon âge, & déclare à ſa famille quel eſt l'objet de ſon choix, ſans craindre qu'on lui donne une épouſe qu'il n'aimeroit pas. Il n'attend ni ne cherche une groſſe dot, & n'ayant rien à porter lui-même en mariage que ſes habits, ſon couteau, ſa lampe, & tout au plus une marmite de pierre, il n'exige de ſa femme que le talent de tenir en ordre ce petit ménage : elle de ſon côté, ne regarde dans l'homme que le mérite d'un bon chaſſeur. Les parens réciproques des deux époux, conſentent à ce que leurs enfans veulent; car ils n'ont jamais ni l'intérêt, ni l'envie de les gêner. Deux vieilles femmes ſont chargées de négocier le mariage auprès des parens de la fille, & c'eſt par l'éloge du jeune homme qui la recherche, qu'elles entament indirectement la négociation. Au nom de mariage, la fille ſe retire, n'y voulant point entendre, & met en pieces l'anneau de ſes cheveux : car c'eſt toujours le rôle de ce ſexe, de rougir & de réſiſter par une bienſéance d'uſage; même lorſqu'un homme eſt aſſuré d'avance qu'on ſe rendra. Cependant ce n'eſt pas toujours une feinte que ces refus, mais l'effet d'une répugnance qui pouſſe quelquefois une fille à des excès ſi violens, qu'elle tombe en pamoiſon, ſe ſauve dans les montagnes déſertes, ou ſe coupe les cheveux; dernier acte de déſeſpoir, après lequel il n'eſt plus permis de la ſolliciter au mariage. Peut-être cette averſion vient-elle de la répudiation, dont les exemples ſont aſſez fréquens au Groënland, ou de la liberté que les hommes ſe ſont réſervée d'introduire une ſeconde femme dans leur lit. Quelle que ſoit la cauſe de cet éloignement pour le mariage, les parens ne donnent point leur conſentement malgré la fille; mais ils la laiſſent faire. Alors les deux femmes qui ſont dans les intérêts du garçon, vont chercher celle qu'il aime, & l'entraînent chez lui de gré ou de force. Après quelques jours qu'elle paſſe

dans l'abbatement, les cheveux épars, sans vouloir rien prendre ; si elle résiste encore aux semonces de la persuasion, on employe la violence, & même les coups, dès qu'il le faut, pour la soumettre au joug du mariage. S'échappe-t-elle une seconde fois ; on la ramene, & c'est pour l'attacher par des nœuds qu'elle ne voudra plus rompre. En effet, quoique rien ne paroisse plus bizarre, ni plus injuste, & plus contraire à l'amour, que ces voies de contrainte dans l'action la plus libre & la plus volontaire par sa nature ; il n'est peut-être point de violence & d'injustice plus excusable, & qui soit plutôt pardonnée ; car on ne voit guères de Groënlandoise fuir le lit nuptial, après qu'elle y est entrée.

Histoire du Groënland.

Quelquefois les parens préviennent entr'eux par un accord mutuel, l'inclination de leurs enfans, mais sans la forcer ; & ceux-ci, dès que les gages sont donnés réciproquement, ratifient cette espéce de contrat de mariage, sans autre cérémonie que la cohabitation.

Rarement voit-on un mariage entre cousins, ou même entre des personnes qui ont été élevées ensemble, soit que la nature ou l'adoption ait cimenté leur parenté. Cependant quelquefois un homme épouse les deux sœurs en même tems, ou la mere & sa fille ; mais ces exemples sont extraordinaires & même odieux.

Polygamie usitée au Groënland.

La polygamie, quoique tolérée au Groënland, n'y est point commune : sur vingt maris, il n'y a guères qu'un polygame. Cependant l'usage de plusieurs femmes, loin d'être un crime, fait honneur au mari, qui peut en entretenir plus d'une. Comme il seroit honteux à un homme de n'avoir point d'enfans, & sur-tout point de garçon pour être le soutien de sa vieillesse ; quiconque est assez riche pour en nourrir un grand nombre, a droit à la pluralité des femmes : mais la critique ne l'épargneroit pas, s'il accordoit à l'incontinence une liberté restrainte au simple désir d'une postérité. C'est pourquoi l'on regarde comme un abus de la polygamie, qu'un homme ait trois ou quatre femmes, & qu'une femme ait deux maris. « Avant l'arrivée » des Missionnaires, dit M. Egéde, (*a*) les femmes ne connoissoient » point la jalousie, elles vivoient ensemble en paix : mais depuis qu'elles » sçavent que le Christianisme défend la polygamie, elles ne souffrent » plus si patiemment cette infidélité de leurs maris ». Du reste la fidélité conjugale essuye peu de brèches, ou du moins de scandales, chez ce peuple simple & patient. Rarement des querelles bruyantes dans le ménage, ou de ces éclats fâcheux qui vont jusques aux coups ; non que les mœurs autorisent le dérangement des femmes, mais la répudiation. Le mariage n'y connoît point de serment, sur-tout irrévocable. Quand un mari n'a point d'enfans, ou qu'il n'est pas content de sa femme, il lui jette un coup d'œil sinistre, sort de sa maison, & n'y reparoit point durant quelques jours. La femme entend ce que cela veut dire, fait un paquet de ses habits, & se retire chez des amis, menant une conduite sage & circonspecte, pour rejetter l'odieux de son traitement sur le mari qui l'a chassée.

Raisons de cet usage.

Répudiation autorisée.

Quelquefois une femme rompt d'elle-même la société conjugale, quand elle ne peut point s'accorder avec les autres femmes de la maison où elle

(*a*) Mercure Danois. Novembre, 1755, page 312.

HISTOIRE DU GROENLAND.

eſt entrée; ce qui arrive d'autant plus aiſément que les belles-meres ſe prévalent de leur ſupériorité pour traiter leurs brus comme des ſervantes. Mais en cas de ſéparation, les enfans mâles ſuivent leur mere, & même après ſa mort ne retournent plus chez leur pere, pour l'aider dans ſes vieux jours : admirable police qui donne à chacun des époux les meilleurs motifs de vivre toujours bien enſemble. Auſſi voit-on peu de divorces. Souvent le mari déſeſpéré n'a pas plutôt quitté ſa femme, qu'il s'enfonce dans un déſert pour fuir la ſociété des hommes, retiré ſous le toit d'une caverne, & vivant de la chaſſe, ou réduit à piller & voler les paſſans. Mais ces ſauvages fugitifs ſont pour l'ordinaire des jeunes gens, qui mariés ſans prévoyance, ſe repentent bientôt d'un choix précipité. Plus l'union conjugale vieillit, & plus les époux s'aiment.

Dès qu'un homme eſt veuf, il cherche à réparer ſa perte, & peu de jours après la mort de ſa femme, il étale tout ce qu'il a de plus beau : ſa perſonne, ſes enfans, ſa maiſon, ſon équipage de pêche & de chaſſe; loin d'annoncer le deuil, tout chez lui ſemble inviter à de ſecondes noces. Cependant il n'y paſſe qu'après un an de veuvage; à moins qu'il n'ait de petits enfans, & perſonne dans la famille pour en avoir ſoin. Si le mari veuf eſt polygame, ſa ſeconde femme remplace la premiere; mais avec toutes les apparences d'une affliction qui ne peut être ſincére. C'eſt elle qui mène le cortége des funérailles de ſa rivale, & qui verſe des larmes avec d'autant plus d'affectation, qu'elle a moins ſujet de pleurer. Elle careſſe les premiers enfans de ſon mari plus que les ſiens propres, en les plaignant de ce qu'ils ont été négligés de leur mere, & leur promettant bien plus de ſoins & de douceurs qu'ils n'en ont encore éprouvé: on n'imagineroit pas juſqu'où va l'artifice de ces femmes ſauvages, ſi l'on ne ſçavoit qu'il ſe trouve dans la nature même du ſexe le plus foible.

Les Groënlandois ſont peu prolifiques.

Leurs femmes peu fécondes.

Les Groënlandois n'ont pas un ſang très-prolifique. Une femme n'a guères que trois ou quatre enfans, & tout au plus ſix, mettant un intervalle de deux ou trois ans entre chaque groſſeſſe. Lorſque les femmes entendent parler de la fécondité de celles des autres pays, elles les comparent avec mépris à leurs chiennes. Rarement elles ont deux jumeaux; encore moins les voit-on mourir en couches. Elles travaillent le moment d'avant & d'après; ſe délivrer d'un enfant, n'eſt pour elles qu'une action de la journée. On donne au nouveau né le nom de ſon grand-pere, ou de ſa grand'mere, ou du parent dernier mort; & ce nom eſt ordinairement emprunté des bêtes, des inſtrumens de chaſſe, ou de certaines parties du corps humain; en ſorte qu'ils auroient quelquefois des noms deshonnêtes, ſi leur langue ou leurs mœurs ſimples pouvoient attacher une idée de mal à ce que la nature a fait pour le bien. Quand ils donnent aux enfans le nom d'un parent mort, c'eſt pour perpétuer ſa mémoire : mais ſi ſa mort venoit d'un accident funeſte, on laiſſeroit ſon nom dans l'oubli, de peur de réveiller la douleur de ſa perte. Auſſi quand un homme porte par hazard le nom d'un de ſes amis qui vient de mourir, on lui donne un autre nom pendant quelque tems, pour ménager ſon affliction. Les Groënlandois peuvent donc avoir pluſieurs noms, l'un à titre de mérite, pour quelque belle action, & l'autre de raillerie pour quelque défaut; enſorte qu'on les voit quelquefois

Bizarrerie & délicateſſe des Groënlandois, ſur les noms qu'ils portent.

embarrassés de dire aux étrangers les noms qu'ils portent, obligés d'en rougir, soit de modestie, ou de honte.

Ils aiment passionnément leurs enfans. Les meres les portent par-tout où elles vont, & quelque chose qu'elles fassent. Elles chargent ce doux fardeau entre leurs épaules, de la maniere la moins gênante pour la mere & l'enfant. On tette au Groënland, jusqu'à l'âge de trois ou quatre ans; parce que ce pays ne fournit point de nourriture propre au premier âge. Un enfant risque de périr, quand on est obligé de le sevrer trop jeune, afin de donner le lait à un plus petit, ou si sa mere meurt avant qu'il soit assez fort pour supporter les alimens durs & grossiers de la vie commune.

Éducation des enfans.

Les enfans sont élevés sans violence ni châtiment. La sévérité n'est point nécessaire avec eux, parce qu'ils sont doux & paisibles comme des agneaux; elle seroit d'ailleurs inutile: on les tueroit avant de leur faire entendre ou vouloir par force, ce que la raison & les caresses n'ont pû leur persuader. Les nourrices Groënlandoises n'ont guères à souffrir des cris & des inquiétudes du bas-âge, qu'après la premiere année & jusqu'à la fin de la seconde; mais si par impatience ou dureté les meres battoient leurs enfans, elles s'exposeroient à tout le ressentiment du pere; sur-tout s'il s'agissoit de son fils, qu'il prétend faire respecter dès sa naissance, comme l'est chez les peuples policés l'héritier d'un Royaume. A mesure que les enfans approchent de l'âge de la raison, & que la leur est plus développée par des occupations utiles & sérieuses, ils deviennent plus faciles à gouverner. On remarque en eux peu de mauvais naturel, de penchans vicieux, & sur-tout de fausseté. Mais ils aiment à obéir par inclination, & que leurs parens les traitent en amis : s'ils n'ont pas envie de faire ce qu'on leur demande, ils diront sans compliment, *je ne veux pas*. Les parens oublient ce refus, jusqu'à ce que les enfans reconnoissent d'eux-mêmes leur tort. En récompense de tant de douceur, un pere n'éprouve jamais dans sa vieillesse l'ingratitude de ses enfans : les mœurs de ce peuple sont à cet égard, la censure, ou du moins le contraste des notres. Chez des Nations où l'on est civilisé par la crainte, où les premiers exercices de la raison sont en contradiction avec la raison même, où l'on apprend tout sans rien entendre; où le corps est soumis à l'habit, & l'habit à la gêne des modes, où l'on commence par faire haïr aux enfans tout ce qu'ils doivent aimer, où tous les biens de la nature sont comme interdits, & tous ses maux redoublés par ceux de l'éducation; il n'est pas étonnant que des enfans dociles, souples & morigénés, par force ou par timidité, deviennent des hommes insolens, libertins, dissipateurs, ingrats, & manquent de ce bon naturel, qu'une mauvaise institution a détruit dans leur ame.

Chez les Groënlandois, aussi-tôt qu'un enfant peut faire usage de ses mains & de ses pieds, son pere lui donne un arc & des flêches, pour qu'il s'exerce à tirer au blanc. Il lui apprend à lancer des pierres contre un but planté sur le bord de la mer; il lui fait présent d'un couteau qui sert d'abord à son amusement. A l'âge de dix ans, il le pourvoit d'un *Kaiak*, où il se divertit à ramer, à chasser & à pêcher, à tenter enfin les travaux & les périls de la mer. A quinze ou seize ans, l'enfant suit son pere à la pêche

du veau marin. Le premier monſtre qu'il a pris, doit ſervir à régaler toute ſa famille & le voiſinage. Durant ce feſtin, le jeune homme raconte ſon exploit, & comment il s'eſt rendu maître de ſa proye. Tout le monde admire & loue ſa dextérité, vante le goût délicieux de la bête qu'il a tuée, & dès ce jour de gloire & de triomphe, les femmes ſongent à trouver une compagne au vainqueur du monſtre. Mais ſi le jeune homme n'avoit rien pris, ou n'avoit donné aucune preuve de talent, il ſeroit mépriſé des hommes, & réduit à ſubſiſter de la pêche propre aux femmes, c'eſt-à-dire de moules, de coquillages, ou de harengs ſecs. Il y a des jeunes gens qui ne parviennent jamais au mérite de la grande pêche, & ceux-là ſont obligés quelquefois de faire chez les autres l'office de ſervante. A vingt ans un Groënlandois fait ſon *Kaiak* & ſon équipage, & vogue de ſes propres rames. Il ne tarde pas alors à ſe marier; mais il reſte toujours avec ſes parens, & ſa mere garde le timon du ménage.

Les filles juſqu'à l'âge de quatorze ans, ne font rien que babiller, chanter & danſer, à moins qu'elles ne ſervent à puiſer de l'eau. A quinze ans, il faut qu'elles ſachent ſoigner quelque enfant, faire la cuiſine, préparer les peaux, & même, à meſure qu'elles avancent en âge, ramer ſur les bateaux & bâtir les maiſons.

Dans le ménage le mari va ſur mer à la chaſſe, à la pêche; & dès qu'il eſt à terre, il ne s'embarraſſe plus de rien, croyant même au-deſſous de ſa dignité de tirer à bord l'animal qu'il a pris. Les femmes font tout le reſte, depuis le métier de boucheres, juſqu'à celui de cordonnieres. Elles n'ont pour toutes ſortes d'ouvrages qu'un couteau, fait en demi-lune, comme nos hachoirs de cuiſine, une poliſſoire d'os ou d'ivoire, un dez à coudre, deux ou trois aiguilles. Dans la conſtruction des cabanes, elles font tout l'ouvrage de la maçonnerie, & les hommes celui de la charpente. Du reſte, ceux-ci regardent froidement paſſer les femmes avec de groſſes pierres ſur leur dos. En revanche, ils les laiſſent maîtreſſes de tout ce qu'ils prennent, ou qu'ils acquierent, excepté l'huile de baleine que les hommes ſe chargent de vendre. Quand il n'y a plus rien dans la maiſon, & que les proviſions ſont épuiſées, on prend patience de bon accord entre mari & femme, & l'on meurt de faim enſemble, ou l'on mange ſes vieux ſouliers, s'il en reſte. Il n'y a que les ſouffrances de leurs enfans qui leur ſoient bien ſenſibles. Lorſqu'une famille n'a point d'enfans, le mari adopte un ou deux orphelins, la femme une fille ſans pere ni mere, ou une veuve. Ces perſonnes adoptées doivent ſervir dans la maiſon où elles entrent, mais avec une liberté qui leur permet de ſe retirer quand elles veulent. Un Maître ne frappe jamais ſes Domeſtiques, ſurtout les mâles, & s'il battoit une fille, ce ſeroit un deshonneur pour lui.

Condition malheureuſe des femmes.

En général les femmes du Groënland ne ſont point heureuſes, ſi ce n'eſt dans leur premiere enfance, & tant qu'elles reſtent dans la maiſon paternelle, où elles ſont traitées avec aſſez de douceur. Mais depuis l'âge de vingt ans juſqu'à leur mort, ce n'eſt qu'un enchaînement de peines, d'indigence & de miſere. Si leur pere meurt, les voilà ſans reſſource, obligées d'aller ſervir pour vivre. Elles ne manqueront pas de ſubſiſtance

chez un maître, tant qu'il y en aura; mais n'y gagneront pas de quoi s'habiller. N'ont-elles point d'agrément dans la figure, ou d'adresse à l'ouvrage; elles restent seules. Se marient-elles, c'est rarement à leur gré; toute la premiere année, elles craignent d'être répudiées, s'il ne leur vient point d'enfans: sont-elles congédiées pour cause de stérilité; c'en est fait de leur réputation; elles n'ont plus qu'à servir ou qu'à se prostituer pour gagner leur vie. Si leur mari les garde, il leur faut souffrir & prendre en bonne part sa mauvaise humeur & les querelles d'une belle-mere. S'il vient à mourir, sa veuve n'a d'autre douaire que les hardes qu'elle avoit apportées dans la maison, & quand il lui reste des enfans qu'il faut nourrir, elle doit chercher à se mettre en service, à moins qu'elle n'ait un fils; car alors sa condition de veuve vaudroit mieux que celle d'épouse. Une femme avance-t-elle en âge, sans enfans qui puissent lui attirer de la considération, toute sa ressource est le métier de sorciere, dont elle tire quelque profit, mais non sans risquer d'être lapidée, ou précipitée dans la mer, ou poignardée & mise en piéces, sur le moindre soupçon d'avoir ensorcelé quelqu'un. Echappe-t-elle à ces dangers; comme elle n'est qu'un fardeau pour elle & pour les autres, on l'ensevelit toute vive, ou bien on la noyera par compassion. Quel plaisir reste-t-il donc aux hommes, dont les femmes ont si peu de bonheur!

Cependant malgré toutes ces peines attachées à leur condition, elles vivent communément plus long-temps que les hommes. Ceux-ci passent la plus grande partie de leurs jours sur mer, au milieu des eaux & des glaces, entre la neige & la pluie, toujours dans les travaux & les dangers, poussés des extrémités de la faim à des excès d'intempérance, ne mangeant qu'une fois par jour, mais avec une voracité pire que la diéte. Aussi ne parviennent-ils que rarement à cinquante ans, & sont-ils bien moins nombreux que les femmes; ce qui sans doute occasionne, & peut-être autorise le plus, l'usage de la polygamie. Celles-ci vont de soixante-dix à quatre-vingtans & au-delà: mais ce surplus de vie est bien chérement acheté par les folles & hideuses pratiques de superstition dont elles se font un art lucratif; car chez tous les peuples grossiers les vieilles femmes sont toujours en possession de faire peur aux enfans; & l'ignorance n'est-elle pas une enfance de tous les âges?

Le genre de vie des Groënlandois n'a certainement rien de séduisant pour un Européen. Cependant quand on est baloté par la tempête, une misérable cabane est un port assez doux; & dans un pays où tous les élémens semblent conjurés contre l'espéce humaine, après bien des jours passés dans les horreurs de la faim, le plus chétif repas de ces pauvres sauvages devient un régal. C'est alors qu'on ne laisse pas d'admirer le bon ordre qui régne dans leurs maisons, & même une sorte de propreté qui leur est particuliere. Car avec des mains toujours crasseuses, un visage huileux, une odeur de poisson très-forte, ils tiennent leurs habits de fête soigneusement pliés dans une espéce de porte-manteau de cuir brodé à l'aiguille. Quoiqu'ils aient des seaux de cuir qui ne sentent pas bon, toute l'eau qu'ils puisent, est conservée dans des fontaines de bois fort nettes & garnies de cuivre & d'os très-luisant. Enfin si l'on ne peut attendre d'un peuple qui

nage toujours dans l'huile ou dans le ſang des veaux marins & des baleines, un extérieur auſſi ſupportable même que celui du commun de nos ouvriers & de nos payſans; du moins il régne au Groënland plus de concorde & de tranquillité dans une cabane qui contiendra pluſieurs familles de différentes races, qu'on n'en trouve dans une de nos maiſons compoſée de quelques perſonnes du même ſang. Quand un Groënlandois ne ſe croit pas vu de bon œil par les gens de la cabane qu'il habite, il s'en va chercher une autre maiſon ſans murmurer ni ſe plaindre. Toujours prêts à s'aſſiſter mutuellement; perſonne ne repoſe ſa pareſſe ſur le travail d'un autre. Ils ſont ſi fort empreſſés à offrir de leur pêche, qu'on ne s'aviſe pas même d'en demander; & dans ce pays pauvre, l'hoſpitalité prévient la mendicité. Sans cette générosité réciproque, comme on eſt obligé d'aller chercher ſa ſubſiſtance à pluſieurs lieues de chez ſoi, l'on riſqueroit ſouvent de mourir de faim dans la route.

CHAPITRE III.

De la conduite & du caractère des Groënlandois dans la vie civile.

LE phyſique du climat & du ſol a tant d'influence ſur les mœurs & le caractère des Nations en général & ſur-tout des peuples Sauvages, qu'un Philoſophe devroit, pour ainſi dire, deviner tout ce qu'ils ſont ou ce qu'ils diſent, en conjecturant leurs actions & leurs diſcours d'après les beſoins & les reſſources que leur a donnés la nature du pays qu'ils habitent. Les occupations des hommes s'exercent ſur les productions de leur terroir; toutes leurs relations de commerce & de ſociété roulent ſur leurs occupations. On vit de ce qu'on recueille, on parle de ce qu'on voit; il n'eſt donc pas difficile ſur le tableau qu'on vient de faire du Groënland, de juger de la vie ſociale de ſes habitans, de leur maniere de commercer & de traiter enſemble, des viſites, des repas, des converſations, des fêtes, des jeux & de tous les plaiſirs qui les lient. Mais comme l'Hiſtoire des Voyages n'eſt pas uniquement faite pour des Philoſophes, quoique ce ſoient ceux qui y trouvent le plus à profiter; on ne peut refuſer à la curioſité du gros des Lecteurs quelques détails ſur des objets qui paroiſſant frivoles ou légers au bel eſprit, deviennent importans pour les plus graves obſervateurs. Ecoutons encore une fois M. Crantz, cet hiſtorien naïf & fidéle d'un peuple qui eſt malheureux ſans être méchant.

Les Groënlandois, dit-il, ſont moins jaloux entr'eux, de briller & de ſe faire valoir, que ſoigneux d'éviter tout ce qui peut leur donner du ridicule ou une mauvaiſe réputation : ils n'ont point l'art des complimens, ni des révérences, & ne peuvent s'empêcher de rire en voyant un Européen qui ſe tient debout & la tête découverte devant celui qu'il appelle ſon ſupérieur, ils ne ſavent pourquoi; s'indignant ſur-tout quand cette ſupériorité va juſqu'au point qu'un homme en peut frapper impunément un autre. Ils

ſont

ſent moins attentifs à plaire qu'à ne pas déplaire, exigeant plutôt de la tolérance que de la complaiſance, & plus diſpoſés à ne pas s'offenſer qu'à ſe venger. Ils ſeroient d'autant plus embarraſſés à s'inſulter & à ſe quereller, qu'ils n'ont guères de termes injurieux dans leur langue, ou du moins de ces imprécations & de ces juremens ſi familiers parmi nous. Ils ne rougiſſent point de ce qui n'a rien de criminel ou d'offenſant en ſoi-même; & ſe permettent certaines libertés que la nature leur demande comme un effet du travail de la digeſtion, ne ſe ſcandaliſant point des ſons que la politeſſe a déclarés ſales & malhonnêtes: cependant telle eſt à cet égard leur circonſpection, qu'ils s'interdiſent ces familiarités devant les Européens qu'ils en voyent rebutés ou choqués.

Tous ces détails paroîtront puériles aux Lecteurs d'un certain rang: mais le gentilhomme Montagne n'auroit pas dédaigné de les recueillir. Cependant ce Philoſophe, dès qu'il auroit vu ſur la carte la latitude & la ſituation du Groënland, avec la perſpective des montagnes & des eaux qui coupent ce pays glacial, auroit d'abord ſçu, ſans le lire, qu'il doit être aride, point cultivé, peu habité; que les hommes y ſont endurcis & froids comme la terre; que ne vivant que de poiſſons huileux qu'ils pêchent, écorchent & préparent eux-mêmes, ils ne peuvent qu'être ſales & dégoûtans; qu'ayant peu de matériaux de bois & d'inſtrumens de fer, faute de mines & de forêts, ils ſont mal logés, très à l'étroit, toujours enſemble & pacifiques; qu'étant occupés la moitié de l'année, ſoit pour la chaſſe ou la pêche, à diſputer leur vie avec les tempêtes de l'Océan, les montagnes de flots glacés, & les monſtres marins, ils n'ont pas le loiſir de perfectionner les arts de premiere néceſſité, ni d'en inventer de luxe & d'agrément; que par conſéquent leur vie eſt miſerable, leur caractère triſte, ſérieux, taciturne, & que toute leur ſociété doit ſe reſſentir de ces ténébres humides, & de cet horizon ſombre, qui laiſſent à peine au ſoleil quelques mois de régne, dans la longue nuit dont les Groënlandois ſont enveloppés. Quoique le Philoſophe eût prévu tous ces réſultats, il en auroit lû volontiers la preuve & le développement dans les faits qui vont les confirmer. L'hiſtoire d'un Peuple qui n'a fait encore aucun mal au monde, auroit intéreſſé l'Apologiſte des mœurs des Cannibales. Elle aura ſans doute les mêmes attraits pour ceux qui ne peuvent lire ſans douleur l'hiſtoire des Peuples du Midi, conquérans ou conquis. Qu'ils détournent leurs yeux de ces pays de ſang, pour les porter ſur un tableau de mœurs, groſſieres, mais innocentes.

Viſite des Groënlandois antr'eux.

Quand les Groënlandois ſe font des viſites pour remplir le vuide de leurs hyvers, elles ſont accompagnées de préſents. Auſſi ſont-ils reçus avec des chants de joie: on s'empreſſe de décharger leurs canots, & de les tirer à terre. Ces préſents conſiſtent en friandiſes comeſtibles, ou en parures de pelleterie; c'eſt-à-dire, toujours de la chair & du cuir de veau marin. A ce prix chacun s'étudie, pour attirer du monde chez ſoi, à le bien recevoir. Mais de part & d'autre, on garde d'abord le ſilence. Enfin le Maître de la maiſon invite l'Etranger à quitter ſa caſaque de mer, & la met ſécher près de la lampe. Il lui offre des habits & des peaux à changer, & le prie de s'aſſeoir ſur le banc; c'eſt la place honorable, que les Européens évitent ordinairement, ſans doute comme la moins commode;

car presque toujours les honneurs sont faits aux dépens des plaisirs. On parle ensuite gravement du tems de la saison, de la pêche & de la chasse; & c'est tout l'entretien des hommes rassemblés à part dans le plus bel endroit de la chambre qui compose tout l'appartement, & sert, pour ainsi dire, à tous les besoins & les commodités de la vie. Les femmes dans leur coin, parlent entr'elles de leurs parents morts, mais avec des hurlemens lamentables, qui sont assez souvent suivis d'historiettes pour rire. Bientôt la tabatiere fait la ronde, & chacun y renifle du tabac avec le nez; usage moins sale peut-être pour des Groënlandois, que celui d'en prendre avec des doigts poissés & puants de graisse ou d'huile forte. La tabatiere est d'une corne de cerf, enrichie ou doublée d'étaim ou de cuivre. Cependant on prépare & l'on sert le repas; les Etrangers se laissent presser plus d'une fois par leur hôte, gardant un air indifférent, de peur de passer pour pauvres ou pour des affamés. La table est ordinairement couverte de trois ou quatre plats; & dans les grandes fêtes, d'un plus grand nombre. Un Facteur des Colonies Danoises, dans un festin qu'il fit avec quelques Groënlandois de la plus haute classe, compta jusqu'à dix plats dans cet ordre: des harengs forets; du veau de mer séché; un autre plat de ce veau bouilli; du *mikiak*, c'est de la chair de veau demi-pourrie, & qu'on appelle venée; des *willocks* bouillis; une piéce de queue de baleine, d'un fumet très-avancé, c'est proprement le plat d'invitation; du saumon sec; du renne pour gibier ou venaison; un dessert de mûres sauvages avec une sauce faite du chyle de renne; or ce chyle n'est point du tout blanc, & l'on devine aisément ce que c'est; un autre plat du même fruit nageant dans l'huile de baleine, pour achever & couronner le dernier service. Le repas se prolonge pour le plaisir de la conversation; c'est-à-dire, pour parler de la pêche du veau. Chacun pousse ses histoires prolixes sur cette matiere, jusqu'à ce que ses auditeurs baillent & s'endorment; car ce repas est un souper.

Mets & plats servis dans un festin.

Les Groënlandois sont gesticulateurs.

Ce Peuple froid est gesticulateur; parce que le geste est le premier langage de l'homme, & que ce langage d'action domine d'autant plus dans la communication des idées, qu'il est moins suppléé par une langue disetteuse, comme le sont celles des Peuples sauvages. D'ailleurs il est très-naturel aux hommes qui agissent plus qu'ils ne parlent, de représenter leurs propres actions qu'ils racontent, par des gestes imitatifs, qu'ils ont bien plus à la main que la parole. Aussi quand un Groënlandois compte ses histoires de la soirée aux voisins attroupés autour de sa lampe, & qu'il veut entretenir l'assemblée de la prise d'un veau marin, il représente le monstre avec sa main gauche, & le vainqueur, ou lui-même, de sa main droite. Le veau paroît, c'est le bras gauche; l'homme s'avance, c'est le bras droit; il saisit le harpon, il le souleve, il l'incline, il le dirige, il le lance & le pousse avec toute la roideur imaginable; l'animal, (c'est la main gauche) saute & bondit sous le dard, plonge, revient sur l'eau, voit le Pêcheur (c'est la main droite qui recule de peur); le monstre nage vers le kaiak pour le renverser; & le bras droit de tourner, de pirouetter, enfin de surnager; il se reléve & se secoue; il prend une lance & frappe à coups redoublés dans le corps du monstre. C'est un plaisir de voir le Groënlan-

Leur maniere de narrer.

dois mettre ainsi ses deux mains aux prises l'une contre l'autre, de sorte qu'elles s'attaquent, se repoussent, se terrassent tour à tour, jusqu'à ce que la victoire se décide enfin pour la droite : mais rien n'est si curieux que d'observer l'attention des enfans à ce recit qui les agite perpétuellement des transes de la crainte, ou des transports d'une joie béante, & retrace alternativement dans leurs yeux & sur leur visage, tous les mouvemens de l'Orateur, aussi lourd & pesant que la baleine ou le monstre dont il peint les combats & la défaite.

Comment on leur exprime par des comparaisons, ce qu'ils n'onr point vû.

Quand un Etranger parle aux Groënlandois des productions ou des usages de l'Europe, il doit prendre leur langage, c'est-à-dire, leur expliquer des choses qui leur sont inconnues, en les comparant avec des objets qui leur sont familiers; les similitudes étant, pour ainsi dire, dans le commerce des idées, ce que sont les mesures & les poids dans le commerce des denrées. S'il s'agit d'une ville fort peuplée, on exprime aux Groënlandois le nombre de ses habitans, en leur disant combien il faudroit de baleines pour nourrir tous les gens de la ville, un seul jour. » Mais comme ils » n'ont pas de baleines, (c'est l'Européen qui parle) il faut qu'ils mangent » du bled, espéce d'herbe qui croît sur la terre, & la chair de divers animaux, » dont quelques-uns ont des cornes. Ces gens-là, poursuit-on, se font por- » ter, d'un endroit à l'autre, sur le dos de grands animaux extrêmement » forts, ou bien dans des machines roulantes, que ces bêtes traînent«. Alors les Groënlandois appellent notre bled du gazon, nos bœufs des rennes, & les chevaux de grands chiens. Ils admirent tout ce qu'on leur raconte de l'Europe, & témoignent d'abord un grand desir de vivre dans un pays si fertile & si bien policé : mais quand on leur dit que le tonnerre y tombe quelquefois avec de grands ravages, & qu'on n'y trouve point de veaux marins, ils n'ont plus d'envie de venir en ces contrées, maudites du ciel & de la mer. Ils entendent parler volontiers de la Divinité, pourvû qu'on ne leur en dise pas des choses qui soient contraires à leur superstition; & doit-on s'étonner que ce Peuple, qui n'a, pour ainsi dire, que ses préjugés à lui, soit aussi jaloux de les conserver, que tant d'autres Nations peuvent l'être d'étendre & de propager les leurs ?

Commerce des Groënlandois.

Le commerce des Groënlandois est très-simple; c'est un trafic de leur superflu, pour ce qui leur manque. Mais à cet égard, ils sont souvent aussi capricieux que des enfans, parce qu'ils ne connoissent guères mieux le prix des choses. Curieux de tout ce qu'ils voyent de nouveau, ils feront vingt trocs, & perdront toujours sur chacun des effets qu'ils trafiquent; donnant un meuble utile pour un jouet qui les amuse; préférant un colifichet à des outils, & ce qui leur plaît à ce qui peut servir. Ces Sauvages grossiers ressemblent quelquefois à nos femmes du bel air; si ce n'est, que contents de tricher les Etrangers, ils ne connoissent point de jeu, ni de commerce, où ils se croient permis de se voler entr'eux.

Leurs Foires.

Le trafic du Groënland se fait dans une espéce de foire, où est le rendez-vous général de la Nation. C'est en hyver qu'elle se tient tous les ans, à la fête du soleil; on la fera connoître. Les Groënlandois vont à cette foire, comme en pélerinage; ils y exposent leurs marchandises, & demandent celles qu'ils veulent en retour. Les habitans du Sud n'ont point de baleines,

HISTOIRE DU GROENLAND.

Leurs marchandises.

ceux du Nord point de bois. Il part des bateaux de la côte méridionale, & même de l'Est du Groënland, qui font jusqu'à trois ou quatre cens lieues pour se rendre à la baye de Disko; c'est-là qu'ils échangent du bois & de la vaisselle de marbre bâtard, pour des cornes & des dents de poisson, des barbes, des côtes, des os & des queues de baleine; ainsi ce commerce se fait presque tout entre les gens de la Nation.

Dans ces voyages, ou pélerinages maritimes, ils emportent avec eux toute leur famille & leur fortune. Soit inconstance ou curiosité, soit indifférence pour des lieux également inhabitables & peu commodes, ils s'accoutument tellement à mener une vie errante, que s'ils ne sont pas promptement expédiés dans un endroit, ils vont porter leurs marchandises dans un autre. Souvent il se passe des années avant qu'ils retournent à leur pays natal; car si l'hyver les surprend quelque part, ils s'y arrêtent, & bâtissent une cabane pour hyverner; mais préférablement dans le voisinage de quelque colonie Danoise. La terre & la mer sont partout à eux; & comme ces familles errantes séjournent tantôt ici, tantôt là, elles sont sûres de trouver partout des amis & des connoissances.

Leur commerce se fait par échange.

Le commerce en peaux de renard, & de chien, ou veau marin, mais sur-tout le commerce d'huile de poisson, se fait entre les nationaux & les étrangers; & c'est pour cet objet que les Européens ont établi des comptoirs. Les Groënlandois ne reçoivent jamais d'argent en payement; car la monnoie n'a point de valeur chez eux, ni sa matiere point de prix: & peu leur importe d'avoir un collier d'or ou de laiton; des pendans de verre ou des diamans. Ils n'estiment les bijouteries de l'Europe, que parce qu'elles brillent, & ne regardent pas de si près à la solidité de cet éclat. Plus d'une fois, ils ont donné une guinée, ou une piastre d'Espagne, qu'ils avoient dérobée à quelques navigateurs Etrangers, pour deux charges de poudre à fusil, ou pour une once de tabac. Moins curieux de l'or, qu'avides de fer, ils recherchent en matiere d'échange, d'abord des lames de harpon, des couteaux, des ciseaux, des scies, des vrilles & des éguilles; en second lieu, des toiles de lin ou de coton, de gros draps, des capes & des bas de laine; des mouchoirs, des boëtes, des écuelles de bois, des plats d'étaim, des chaudieres de cuivre; des miroirs, des peignes, des rubans & des jouets d'enfans; voilà leur luxe. Ils aquierent aussi volontiers des fusils, de la poudre & du plomb; mais c'est un objet d'échange qui ne leur sert pas à grand chose, & sur lequel ils perdent beaucoup. Le tabac en poudre leur tient lieu de petite monnoie; c'est-à-dire, qu'ils font & donnent beaucoup de choses pour quelques prises de tabac. Les Tailleurs & les Cordonniers se contenteront de cette monnoie; on vous apportera des poignées d'égledon, des œufs & des oiseaux, un plat de poisson, pour un peu de tabac; souvent un Groënlandois se dépouillera de ses habits, & mourra de faim avec sa famille, plutôt que de refuser à son nez de cette fatale poussiere, qui est aussi funeste, aussi chere aux Peuples sauvages, que la poudre d'or l'est aux Européens: elle fait presqu'autant de mal au Groënland, que l'eau-de-vie ailleurs; heureusement les liqueurs fortes coutent trop en un climat si pauvre, pour y nuire beaucoup à ses habitans.

Matieres d'échange, qu'ils recherchent.

Divertissements des Groënlandois.

Les tristes Groënlandois ont pourtant des danses; ils ont aussi leurs

fêtes. Celle du soleil se fait au solstice d'hyver pour célébrer le retour de cet astre, qui ramene, quoiqu'à pas lents, la saison de la chasse & de la pêche. Il est même singulier qu'on fête le soleil dans le tems où les nuits sont le plus longues, & le froids le plus rigoureux; lorsqu'on ne voit pas, pour ainsi dire, le moindre rayon du jour; lorsqu'enfin la Nature n'offre de toutes parts que le deuil, la tristesse, le silence & l'engourdissement de la mort. Cependant c'est alors, c'est au sein des ténébres & de ce néant, qu'une sorte de joie se réveille dans la plûpart des contrées de la terre, où les hommes n'ont plus que de foibles lueurs de lumiere & d'espérance. On observe que tous les Peuples ont eu, qu'ils ont encore des fêtes à la fin, ou plutôt au renouvellement de l'année, & que ces fêtes désignent communément une naissance. Chez les Orientaux, c'étoit la naissance du soleil qui remonte sur l'hémisphére. En Perse, à Rome, le solstice d'hyver étoit principalement célébré. Il faudroit sçavoir si les Hottentôts, les peuples du Chili, si tous les habitans de la zone tempérée australe, ont de semblables fêtes au tems de notre solstice d'été. On verroit alors que le soleil a fait par-tout les mêmes impressions sur l'esprit des hommes. Mais, si les fêtes des Groënlandois, au retour de cet astre, ne sont pas un reste d'antiques superstitions qui auront voyagé vers les Pôles, ne doivent-elles pas être un effet naturel de l'inaction où se trouvent les humains, durant le repos de l'année? Quand le froid & la nuit les rassemblent autour de leurs foyers; au défaut des travaux qui doivent entretenir la chaleur & le mouvement, ne sont-ils pas obligés d'imaginer des jeux & des exercices, des festins & des danses, des moyens en un mot, de faire circuler le sang dans leurs veines, jusqu'aux extrêmités du corps? C'est sans doute par une suite de ce besoin, que les Groënlandois s'assemblent & s'invitent de toutes parts, à manger ce qu'ils ont de meilleur, allant tour-à-tour, de cabane en cabane, chercher la bonne chere, en attendant la peine. S'ils n'ont pas, comme nous, le barbare & sot plaisir de s'enyvrer, en revanche ils mangent d'autant plus qu'ils ne boivent que de l'eau.

HISTOIRE DU GROENLAND.

Fête du soleil.

Quand ils se sont gorgés à crever, ils se lévent de table pour danser au bruit du tambour. Cet instrument est fait d'un cerceau de baleine ou de bois, large de deux doigts, courbé en ovale, où l'on a tendu un velin très-fort, quoiqu'assez mince. Ce velin est tiré de la peau d'une langue de baleine; & l'ellipse qu'il forme sur le tambour, n'a guères qu'un pied & demi de longueur. Ce tambour, fait en forme de raquette, se tient par un manche, de la main gauche, tandis qu'on le frappe de la droite avec une baguette. A chaque coup, celui qui bat le tambour, fait un saut, sans sortir de sa place, avec des mouvemens de tête & de tout le corps. La mesure est juste; & les tems sont marqués, à deux coups pour la valeur d'une croche. Le Menestrier accompagne sa musique & sa danse d'une chanson sur la pêche aux veaux, sur les exploits maritimes de la Nation, les hauts faits de ses ancêtres, & sur le retour du soleil à l'horizon du Groënland. L'assemblée répond au chantre par des sauts & des cris de joie, entrecoupant les couplets de sa chanson de ce refrain qu'on répéte en chœur, *amna ajah, ajah-ah-ah!*

Description du tambour des Groënlandois.

HISTOIRE DU GROENLAND.

Quand ce Chantre a joué de cette façon à peu près un acte, ou plutôt une ſcene, qui dure un quart d'heure; il ſe retire tout hors d'haleine, baigné de ſueur & preſque épuiſé du chant, des cris, des ſauts, des contorſions & des grimaces dont il a diverti l'aſſemblée. Un autre prend auſſi-tôt ſa place & ſon rôle. Le jeu dure ainſi toute la nuit; on dort le lendemain juſqu'au ſoir, où la fête recommence par le ſouper ſuivi du bal. Pluſieurs jours ſe paſſent de même, juſqu'à ce qu'il n'y ait plus de proviſions de bouche au théâtre; ou que les acteurs aient entierement perdu les forces & la voix.

Jeux uſités pour l'exercice du corps.

Ils ont auſſi leur jeu de balle, qui ſe fait au clair de la lune. On ſe ſépare en deux bandes; un des joueurs jette la balle à un homme de ſon parti, & c'eſt à ceux de l'autre bande, à tâcher de l'attrapper pour ſe la renvoyer & la baloter entr'eux; ou bien on pouſſe la balle juſqu'à un certain but fort éloigné, & c'eſt au plus leſte de la troupe à l'atteindre.

Parmi les eſpéces de lutte qui ſervent à les endurcir à l'état de peine, où la Nature les a condamnés, ils en ont une qui conſiſte à ſe donner de grands coups de poing ſur le dos; celui des deux lutteurs qui ſoutient le mieux cet aſſaut, eſt le vainqueur, & doit en aller défier d'autres, juſqu'à ce qu'il ſoit content des coups qu'il a reçus, & ſe retire en brave. Ils s'exercent également à différens tours des danſeurs de corde, & n'y paroiſſent pas mal adroits.

Mais dans ces aſſemblées, qui ſe renouvellent pluſieurs fois l'année, pendant qu'on abonde en proviſions de bouche, & que la ſaiſon ne permettant point de tenter la mer, invite à trafiquer; il y a des défis où l'on vuide ſes querelles par des danſes & des chants, & ces jeux s'appellent, *la joûte des Chantres*. Un Groënlandois qui ſe croit inſulté par un autre, n'en témoigne ni colere ni ſenſibilité, mais garde ſa vengeance, & verſe tout ſon fiel dans une ſatire qu'il répéte en danſant & chantant devant ſa famille, & ſur-tout en préſence des femmes, juſqu'à ce qu'il la ſçache bien. Alors il donne un duel à ſon antagoniſte pour le combattre, non à l'épée, mais de la voix; celui-ci ſe rend à l'appel, & ſe préſente dans une eſpéce de cirque ſur un théâtre qui n'eſt qu'un banc. L'aggreſſeur commence d'entonner ſes couplets au ſon du tambour, & ceux de ſon parti, après chaque vers qu'ils répétent en chœur, ne manquent pas de chanter l'*amna-ajah;* tandis que l'aſſemblée applaudit par de grands éclats de rire à tous les traits malins, que l'accuſateur décoche contre ſon adverſaire. Celui-ci paroît à ſon tour ſur la ſcene, & répond à la ſatire par des railleries mordantes, ſoutenues des applaudiſſemens de ſa bande, & les rieurs paſſent ſouvent de ſon côté. L'auteur du défi revient à la charge, & repouſſe le ridicule ſur ſon ennemi; ce combat dure ainſi quelque tems, & la victoire eſt à celui qui porte le dernier aſſaut. Il a gagné ſon procès; les ſpectateurs, devenus juges, prononcent la ſentence, & donnent la palme à celui qui garde le champ de bataille: ces duels finiſſent toujours par la reconciliation & l'amitié des combattans. Il eſt rare qu'il arrive du bruit, du ſcandale, ou des éclats fâcheux dans ces aſſemblées; à moins qu'un homme, ſecondé de ſes parens ou de ſes amis, n'y enleve par force une femme qu'il a deſſein d'épouſer. Ces ſortes de rapts reſſemblent à l'enlevement des Sabines, & peuvent devenir auſſi pardonnables. Mais loin d'autori-

Joûte des Chantres.

ser les violences & les excès contraires à l'ordre social; on profite du tems de ces assemblées, pour inculquer la bonne morale, & les satyres des particuliers deviennent une instruction pour le public. On y apprend à rendre à chacun ce qu'il a droit d'exiger, à éviter le mensonge & la médisance; on y censure la fraude & l'injustice, sur-tout l'adultere qui renferme l'une & l'autre; on y diffame les vices & les crimes les plus nuisibles à la société: & la crainte de la diffamation est le plus grand frein qui retienne les Groënlandois. Cette espéce de vindicte publique, prévient la vengeance particuliere, les trahisons & les meurtres. Cependant on peut dire en général que ces sortes de jeux & de combats satyriques sont plus propres à exercer la langue & la malignité des censeurs, qu'à corriger les mœurs des gens vicieux. Les assemblées de bal chez les Groënlandois, leur servent en même-tems de jeux Olympiques, d'Aréopage, de théâtre, d'Académie, de Foire, de Cour de justice, & de Barreau. Toutes les affaires se traitent au milieu des plaisirs, qui laissent moins d'accès à la fourberie & à la méchanceté. Si les querelles y sont promptes, elles en sont plutôt étouffées, & jamais préméditées. C'est le rendez-vous de l'égalité & de la liberté, chaque pere y a de l'autorité sur sa famille, mais personne sur l'assemblée entiere. L'esprit public qui régne dans ces marchés, se compose de l'esprit particulier qui gouverne l'intérieur des maisons. Chacune de celle-ci renferme plusieurs ménages, mais tous indépendans les uns des autres: aucun chef n'y domine; aucun n'y prend d'ascendant que par la considération attachée à l'âge, au bon sens, à l'expérience, à la réputation acquise dans la pêche, à la connoissance des tems & des lieux propres à cette occupation. Un homme qui a ce mérite, reçoit, sans l'exiger ni le rechercher, l'hommage volontaire de toute la maison, ou du cercle qui lui assigne son logement au Nord de la cabane, sans doute parce qu'elle n'est point ouverte de ce côté le plus froid; on lui défére l'inspection sur le bon ordre & la propreté de l'habitation. Si quelqu'un ne veut pas suivre ses avis, l'inspecteur n'a point d'ordres à donner, ni de peines à décerner: mais toute la cabane arrête & décide en commun, de ne point habiter l'hyver suivant avec le réfractaire, & qu'il sera fait mention de son indocilité dans les chansons de la premiere assemblée, si sa faute mérite cette censure publique.

Sorte de Police, ou conventions de justice entre les Groënlandois.

Les Groënlandois n'ont que des mœurs & point de loix. Voici le précis de leurs mœurs, ou plutôt de leurs usages civils, tel que M. Crantz nous le donne d'après la relation de M. *Dalager*, Facteur des Colonies Danoises au Groënland. Chacun va où il veut, & vit comme il lui plaît. S'il trouve des habitans dans l'endroit où il cherchoit à s'établir, il ne s'y fixe pas, à moins qu'il n'y soit invité. La pêcherie & la chasse sont libres; on prend ce qu'on trouve, même une piéce de gibier ou de poisson qui seroit dans les filets d'autrui, pourvû qu'il y en ait abondamment & qu'on ne trouble point la piste & la voie des animaux & des Chasseurs: point de reserves, point de lieux exclusifs, même pour les étrangers; mais si ceux-ci vouloient former des prétentions inusitées & s'arroger des droits & des priviléges à la façon de l'Europe commerçante; les naturels du pays

Histoire du Groenland.

leur céderoient la terre & la mer, plutôt que d'avoir avec eux des altercations & des démêlés; & ils laisseroient, comme font les Sauvages du Canada, des Nations étrangeres se disputer & baigner de leur sang un sol qui n'appartient à personne, & qui ne vaut jamais les injustices & les cruautés dont on l'achete. Quiconque a trouvé du bois flottant sur la côte, ou les dépouilles & les débris d'un naufrage, s'en empare comme de son bien, quoiqu'il ne soit point habitant de ces bords. Mais il tire à terre cette prise, & met une pierre sur le monceau qu'il en a fait: c'est-là le signe & le sceau de sa propriété, personne n'y touche. Si quelque proye échappe à un Pêcheur avec le dard qu'il lui a plongé dans le dos, & qu'un autre homme vienne à tuer le monstre fugitif & blessé, la prise appartient de droit au premier coup, & non au dernier. Mais si le veau marin rompt la corde & la ligne où est attaché le harpon qu'il a dans les flancs, celui qui a mis le harpon sur la bête, perd son droit; & celui qui la prend encore vivante, ou la trouve morte, s'en empare en restituant le harpon au Pêcheur qui l'a jetté. Quand on tire un de ces monstres pour le dépecer; celui qui le premier y enfonce le couteau, doit en emporter la tête & la queue, & chacun enleve ce qu'il peut du reste. Quant au corps de la baleine, le spectateur y a le même droit que le harponneur; & comme c'est à qui pourra le plus en prendre, on ne voit guères des centaines de personnes se jetter le couteau à la main sur le corps d'une baleine, sans qu'il en arrive bien des accidens, & que les coups de couteau ne portent à droite & à gauche sur les doigts de tant de gens acharnés à la curée; mais à cela point de malice, point d'offense: personne ne s'en plaint. Si plusieurs fléches à la fois pleuvent sur une renne; elle appartient à la main qui l'a percée au plus près du cœur, pourvû qu'il reste à tous les Chasseurs une part de la proye. Mais depuis que les Groënlandois ont eu des fusils, comme personne ne sçauroit reconnoître sa balle, il y a souvent des démêlés entre les Chasseurs, pour le droit & le partage du butin; & ce ne sera pas sans doute le plus grand tort que les armes à feu pourront causer à ce Peuple sauvage. Si quelqu'un fait une trape pour prendre les renards, & néglige de la tendre, celui qui l'aura tendue après un certain tems, emporte l'animal qu'il trouve pris au piége. Quand un homme prête son canot, ou quelque outil, s'il s'y fait quelque dommage, le propriétaire n'a pas droit d'en exiger la réparation: aussi n'aiment-ils point à prêter ce qui s'use. Celui qui fait un troc, s'il n'est pas content de l'effet qu'on lui donne en échange, peut rompre le marché & reprendre ce qu'il a livré. L'acheteur qui ne paye pas sur le champ, peut prendre à crédit; mais s'il meurt avant d'avoir acquitté sa dette, le créancier du mort n'ira pas ajouter à l'affliction des parents qui le pleurent, en reclamant ses droits. Cependant après un certain tems, il peut en parler à la famille du débiteur, & reprendre son effet, s'il n'a pas été perdu parmi le trouble & le pillage, qui se font toujours dans la maison où meurt un Groënlandois. Bien plus, quand un homme perd ou brise une chose prise à crédit, personne n'en peut exiger la valeur & le payement.

C'est la police d'une société bien imparfaite sans doute; mais où il se commet

commet encore moins d'injustices, que dans les Etats les mieux civilisés; parce qu'il ne se trouve pas tant d'occasions, ni de tentations de crime. Au reste, quand on parle aux Groënlandois de ce qu'il peut y avoir de vicieux & de déraisonnable dans leurs usages, ils répondent comme les gens du monde le plus poli, *c'est la coutume.*

CHAPITRE IV.

Caractère moral, ou vices & vertus des Groënlandois.

PEUT-ON dire qu'un Peuple qui n'a ni Religion, ni Gouvernement, ni Loix divines, ni Loix humaines, ait proprement des vertus? C'est la question que se fait M. Crantz, à l'entrée de ce chapitre intéressant. Mais il semble la décider, en nous annonçant dans le caractère des Groënlandois, des qualités assez louables, pour faire rougir même des Chrétiens. Je sçais, dit-il, qu'on a reproché des vices abominables à ce Peuple stupide, & que bien des voyageurs en ont fait le portrait le plus hideux: mais comme chaque objet a deux faces, j'ai eu le bonheur d'être plus frappé de l'aspect avantageux des mœurs de cette Nation, que de leur côté le plus défavorable. Cependant j'en rapporterai le bien & le mal, avec la fidélité qui convient à tout Peintre qui ne veut que rendre ses tableaux ressemblans: & tel est le but & le devoir d'un homme qui raconte ses voyages au public.

En quel sens les Groënlandois sont un Peuple sauvage.

On dit que les Groënlandois sont un Peuple sauvage; mais ce seroit se faire une fausse idée de ce terme, que d'y attacher celles de l'extravagance & de la cruauté. Ils ne sont à notre égard, que ce qu'étoient pour les Grecs & les Romains, les Nations qu'ils appelloient Barbares, quoique souvent il y en eût de ce nombre dont les mœurs & les coutumes valoient peut-être, du moins pour le bonheur, les Loix Grecques & Romaines: car les mœurs sont les alimens de la société, dont la plûpart des Loix ne sont que les remédes. Les Navigateurs ont toujours nommé sauvages, les Peuples qui, n'ayant point une demeure fixe, errent dispersés dans les bois, mais en troupe, comme certaines espéces d'animaux. Ainsi l'on a donné le nom de Payens aux idolâtres qui avoient des temples, non dans les cités, mais dans les villages. Les Groënlandois, dit M. Crantz, loin d'être un Peuple féroce, barbare, intraitable, sont plutôt doux, paisibles, d'un naturel accommodant, & très-propres à tous les arts civils, qui ne demandent qu'un corps robuste & de la patience. Ils vivent dans l'état de nature, ou du moins ils jouissent de la liberté qui en résulte: ils ne sont point en communauté, mais en société; réunis par la rigueur du climat qui les rapproche & les rassemble, sans être liés par les conventions qui naissent de la propriété des terres. Ils doivent à la stérilité même d'un pays qu'ils parcourent, plutôt qu'ils ne l'habitent, la singularité de vivre, depuis plus de mille ans peut-être, en peuplade libre & volontaire; sans avoir eu besoin de ces constitutions qu'Athènes

& Sparte dûrent imaginer pour secouer le joug de leurs propres Tyrans, ou des Peuples voisins. En un mot, les Groënlandois n'ont point de maître & n'en ont guères à craindre, trop maltraités sans doute par la Nature, pour que personne soit tenté de les arracher à ce joug, & de leur en imposer un plus dur, sous prétexte d'adoucir leur vie.

Il est certain qu'ils vivent dans la plus étroite pauvreté; si ce mot ne convient pas plutôt à la classe des malheureux qui manquent du nécessaire dans les Etats riches & policés, qu'à un Peuple entier, dont tous les individus jouissent également & sans distinction, des biens communs qui satisfont aux besoins pressans de la vie. Rien ne leur apprend, ou ne leur rappelle leur indigence, non pas même la faim qu'ils éprouvent; parce qu'on s'accoutume à trouver juste, ou nécessaire, tout ce qui vient de la Nature. L'indépendance & la sécurité réciproque font toute la félicité des Groënlandois; ils n'en connoissent & n'en imaginent pas d'autre sur la terre. A l'abri de la violence particuliere, ou de l'oppression publique, de la chicane, & sur-tout de la guerre, qui renferme elle-seule tous les maux de la Nature réunis à ceux de la société, ils dorment, dit M. Crantz, aussi tranquillement sous leurs tentes portatives, qu'un Roi dans son palais fortifié. Mais comme ce sont des couleurs locales & des traits brutes & grossiers que l'on demande dans l'Histoire Physique des Peuples sauvages, on glissera sur les portraits étudiés que nous en font les Voyageurs Européens, pour ne recueillir que le peu de faits importans à sçavoir, laissant aux Moralistes & aux Physiciens le soin d'en tirer les résultats propres au but particulier qu'ils se proposent. On doit se souvenir que cette collection de voyages est un magasin pour les connoissances de toute espéce, ouvert à toute sorte de Lecteurs, & qu'on n'y peut satisfaire l'avidité de quelques-uns, sans tromper la curiosité de tous les autres. Un Ecrivain est obligé lui-même de sacrifier son goût à cet intérêt général qui ramene chaque homme à ce qui lui convient. Ainsi, quand on aura dit que les Groënlandois n'ont point de terre en propriété, ni de ces biens qui assurent une subsistance permanente, ni de ces mets ou de ces boissons qui provoquent à l'intempérance, ni aucun des arts ingénieux qui font naître & croître la vanité, ni ce sang échauffé par les ardeurs de la zone torride, qui allume l'amour, la jalousie, la violence & la vengeance; on verra dès-lors, que ce Peuple engourdi, comme le climat qu'il habite, doit être peu sujet au viol, à l'adultere, au ressentiment & à la colere, rarement capable de tromper ou d'insulter; sans envie & sans avarice, n'ayant rien à garder & à convoiter; moins susceptible d'aversion que d'indifférence pour les hommes & les choses; point enclin aux querelles, & jamais aux combats, quoiqu'il ne vive que de chasse ou de monstres marins. Aussi sont-ils surpris de certains vices difformes & scandaleux qu'ils observent dans le petit nombre d'Européens qui vivent au milieu d'eux, & quand ils les voyent s'abandonner à certains excès comme les injures & les coups, ils attribuent tous ces desordres aux liqueurs fortes : » ces » pauvres gens, disent-ils, ont perdu l'esprit; c'est la mauvaise eau qui » les a rendus fous «. Tels sont le sang-froid & la décence des Groënlan-

dois ; que dans toutes leurs assemblées même de divertissement, sans le bruit du tambour & les contorsions des danseurs, on les croiroit réunis dans un temple pour le culte divin ; tandis qu'ils pourroient prendre les temples & les solemnités religieuses de certains Peuples de l'Europe, pour des théâtres de décoration & de musique.

Les Groënlandois sont peu portés au mensonge.

Ils ne disent guères une fausseté reconnue ; c'est-à-dire, que leur ignorance, & la simplicité de leurs mœurs, les rendent d'autant moins enclins au mensonge, qu'ils sont plus sujets à l'erreur. Jamais ils ne tromperont un voyageur qui leur demande la route d'un endroit ; ils feront plutôt une partie du chemin avec lui que de l'exposer à s'égarer. Mais d'un autre côté, quand on les accuse de quelque chose de honteux, on ne peut guères sçavoir d'eux s'ils en sont coupables, tant ils craignent l'infamie. Ce sont des enfans ; il faudroit qu'ils crussent le mensonge plus flétrissant que le crime, pour qu'ils détestassent autant l'un que l'autre. Ce seroit les tromper, que de leur donner cette idée. Le mensonge est plus pernicieux que la violence, par la facilité de s'y livrer impunément ; mais il est moins odieux en lui-même, & l'utilité que la Cour & le monde croyent en retirer, permet à peu de gens de s'abstenir d'un vice dont on a fait une vertu de société & un art de Gouvernement. On se sert du mensonge comme de l'épée ; les grands & les méchans employent l'un & l'autre à s'élever & à s'avancer aux dépens d'autrui ; les gens modérés & prudens, à se défendre contre les forts & les ambitieux : mais les hommes éclairés & vertueux devroient renoncer à ces deux armes de l'injustice ou de la foiblesse.

Ils nient leurs fautes pour sauver leur honneur ; mais n'inventent point de fausseté pour tromper.

Les Groënlandois ont pour maxime, *de sauver les apparences & d'éviter le scandale.* C'est beaucoup pour une Nation qui n'est pas civilisée. M. Crantz, en bon Missionnaire, leur reproche cette morale des sages du monde, & finit les éloges qu'il fait de ce Peuple sans culture & sans culte, en ne lui donnant pour vertus que l'exemption des vices. Tout est, dit-il, dicté chez eux par un amour propre naturel à l'homme : s'ils exercent l'hospitalité, c'est pour la retrouver chez les autres ; s'ils prennent une fille orpheline, c'est pour en faire une servante ; ils n'ont guères de compassion pour un homme qui meurt de froid & de faim ; sans doute trop malheureux eux-mêmes, pour verser sur autrui cette pitié qui est la surabondance des sentimens & des secours qu'on se doit à soi-même ; mais surabondance inconnue dans un état de nature pauvre, où l'individu peut à peine suffire au soin de sa conservation. M. Crantz rapporte ici des choses qui paroissent incompatibles en elles-mêmes, & contradictoires à ses propres récits. Si les Groënlandois, dit-il, voient en mer un Kaiak rouler dans les flots avec le Pilote qui s'y attache & se débat contre la mort, à moins que cet homme ne soit de leur famille, ou de leur petite flotte, ils le laisseront noyer plutôt que de se déranger de leur pêche pour le secourir. Si dans la pêche même, les femmes ou les enfans les troubloient de leurs cris, ils les jetteroient dans la mer. Mais quand ils vont en compagnie, alors il régne entr'eux un commerce de travaux, de besoins, & d'utilité réciproque, qui va jusqu'à la commisération mutuelle. C'est-là l'homme, soit sauvage ou policé. Les enfans, dit-il encore, n'ont pas de pitié pour les oiseaux, ni les hommes pour les femmes ; & toute espéce

Contradiction apparente dans le portrait qu'on fait de ce Peuple.

douce & tendre n'a point de droits ni d'empire sur ces cœurs endurcis & glacés par les horreurs de la Nature.

D'un autre côté, le même Missionnaire nous assure que l'amour entre les parens & les enfans, est plus fort chez ce Peuple que parmi les autres Nations. Une mere ne peut perdre son fils de vue, & s'il se noye, elle se noye. Mais pour rabattre de cet éloge, on dit qu'il n'y a rien dans cette affection que les animaux n'égalent ou ne surpassent; d'où l'on conclud que les Groënlandois sont entraînés par cet instinct & ce sentiment que la Nature a rendus communs à l'homme ainsi qu'aux bêtes, & qu'ils ne se conduisent guères par les lumieres réfléchies de la raison. Ce sont des êtres inconsidérés, qui consument ce qu'ils ont, sans songer à ce qui pourra leur manquer. Tout ce qu'ils voient de nouveau leur plaît, avant qu'ils sçachent l'usage qu'ils en peuvent faire. Enfin on les peint ingrats envers les Européens, & sur-tout fort obstinés; ce qui cause, dit-on, beaucoup de peine aux Missionnaires qui ne peuvent leur persuader rien par le raisonnement & les voies douces, ni prendre le moindre ascendant sur leur esprit & leur volonté.

Cependant on avoue que ces qualités qui forment le caractère national des Groënlandois, ne sont pas sans exception, & que tous les individus n'y participent pas également. Mais dans ces exceptions, on cite plus d'exemples du mal que du bien; soit que le vice & la misere abondent par-tout, beaucoup plus que le bonheur & la vertu; soit que la Nature abandonne au crime ceux qu'elle expose à mourir de faim; car un désordre physique entraîne presque toujours un désordre moral. Les veuves & les orphelins y éprouvent tous les malheurs attachés à la foiblesse du sexe & de l'âge. Quand un homme meurt, son fils aîné doit hériter de tous les biens paternels, dont le fonds consiste dans une tente & un bateau; mais il est chargé de soutenir sa mere & les autres enfans, qui partagent entr'eux les meubles & les habits. S'il ne survit point de fils d'un certain âge, le plus proche parent du pere devient son héritier, à la charge de nourrir la veuve & les enfans. Mais s'il avoit lui-même un état, c'est-à-dire, la tente & le bateau, qui font le patrimoine d'un Groënlandois, il devroit transporter celui du mort à un étranger, avec les charges; parce que personne ne peut posséder deux bateaux & deux tentes. Quand les enfans sont devenus grands, ils n'ont pas droit de réclamer leur patrimoine, à moins que l'étranger, qui les a adoptés, ne meure lui-même sans enfans, ou ne laisse de jeunes orphelins; car en ce dernier cas, les adoptifs prennent l'héritage des véritables enfans avec la tutelle, ou le soin de les nourrir. Jusques-là tout est dans l'ordre: mais voici, dit on, le vice de la coutume, au défaut de législation. Aussi-tôt que les enfans sont grands & reçus au rang de pêcheurs, la veuve qui les a nourris, peut disposer à son gré de tout ce qu'ils gagnent; & cependant si elle avoit abandonné ces enfans sans secours, on n'auroit pû la forcer à les élever: aussi beaucoup d'enfans & de veuves sont exposés à mourir de faim, quand leur situation n'offre pas un intérêt actuel ou prochain à l'attention de ceux qui pourroient en prendre soin.

Tandis qu'une pauvre veuve, sans parents, pleure la perte de son époux, couchée par terre avec ses enfans, ceux qui viennent pour la con-

soler, ne manquent guères d'enlever furtivement les meubles du mari : toute sa ressource alors est de gagner le consolateur qui a la plus grande part au pillage ; celui-ci la gardera quelque tems, & puis il faudra qu'elle recherche encore la faveur d'un autre homme. Mais à la fin, elle est abandonnée avec ses enfans, à son cruel sort ; c'est-à-dire, obligée d'aller vivre d'herbe & de moules, jusqu'à ce que le froid & la faim la délivrent d'une si triste destinée. C'est-là sans doute, dit M. Crantz, la principale raison qui fait diminuer la Nation des Groënlandois d'année en année, sur-tout depuis un certain tems qu'ils semblent avoir augmenté leurs besoins au-delà de leurs moyens.

Assassinat & sortilége punis de mort, mais par la vengeance & non par les Loix.

Point de crimes qui soient punis de mort, si ce n'est l'assassinat, & le sortilége dont l'art est quelquefois homicide. Un homme qui porte envie à l'adresse & au bonheur d'un autre pêcheur plus riche que lui, sans toucher à son bien, ira l'attaquer sur mer, renverser son Kaiak pour le noyer, ou lui lancer un harpon dans le dos & le laisser périr à la merci des flots. Les amis du mort dissimuleront jusqu'au moment favorable à la vengeance, dussent-ils la couver durant trente ans. Mais s'ils rencontrent par hazard à terre le meurtrier, qui se tient ordinairement sur ses gardes, ils l'attraperont, lui rappelleront en peu de mots son crime, & le lapideront, ou le précipiteront d'une montagne, & delà dans la mer ; ou si la fureur les anime jusqu'à l'excès, ils le mettront en piéces & lui mangeront le cœur ou le foye, pour ôter, disent-ils, le courage à ses parens de venger sa mort sur eux. Car ces vengeances sont constamment héréditaires, & se perpétuent entre les familles, & même entre voisins ; à moins que le premier auteur du crime qu'on poursuit, ne fût un scélérat désavoué de sa famille.

Avec les prétendus sorciers, les formalités sont encore plus abrégées. Quand une femme, qui n'a d'ailleurs que de la charlatanerie & de la ruse, a passé pour sorciere, quoiqu'elle s'en défende ; si un homme a perdu son fils, ou n'a rien pris à la chasse, le jongleur qu'on va consulter, en rejette la faute sur cette pauvre femme ; & si elle n'a point quelque brave homme dans sa famille, qui prenne son parti, tout le canton se réunit pour la lapider, la jetter dans la mer, ou la hacher en piéces. La crainte & l'horreur des sorciers, sont quelquefois si furieuses, qu'un homme poignardera sa mere ou sa sœur, s'il les croit adonnées aux maléfices, & personne ne lui reprochera cet horrible attentat. Mais les malheureuses victimes de leur supercherie, ne pouvant plus éviter la mort, vont souvent d'elles-mêmes se plonger dans l'Océan, afin de se derober aux lances qui les poursuivent, & pour ne pas devenir la proye des corbeaux affamés.

Après avoir ainsi présenté le tableau moral des Peuples du Groënland, sous les points de vue où leurs qualités sont le mieux balancées, M. Crantz avoue que ces payens méritent, à plusieurs égards, la préférence sur les chrétiens corrompus, qui font cependant le plus grand nombre des Européens. Il est vrai, dit-il, que s'il y a beaucoup de vices qu'ils n'ont pas, c'est uniquement par le défaut d'occasion ou d'exemple, ou parce que le respect humain les retient : mais il est toujours honteux pour nous, ajoute ce pieux Moraliste, de voir que des hommes sauvages obéissent mieux à la

lumiere incertaine d'une raiſon à peine ébauchée, & ſe conduiſent plus ſagement, que des chrétiens éclairés du flambeau de l'Evangile. La Nature leur ſuffit pour avoir des vertus dignes de l'homme, & pour fuir certains vices ſcandaleux & deshonorans. Mais, diſons mieux, c'eſt la Nature elle-même qui fait leurs vertus & leurs vices, par le genre de vie laborieux & miſerable, où elle les a condamnés; ou du moins leurs vices & leurs vertus ne ſont guères de leur choix, faute d'objets ſur leſquels ils puiſſent exercer leurs paſſions & leur liberté.

CHAPITRE V.

De la religion, ou ſuperſtition des Groënlandois.

Les Groënlandois n'ont point de culte.

UN Peuple ignorant & qui ne penſe point, libre dans toutes ſes actions & ſes opinions, doit croire toutes ſortes d'erreurs en fait de religion, ou ne rien croire. Tels ſont les Groënlandois, qui n'ont ni dogme, ni culte d'aucune eſpéce. Des gens de mer, preſque auſſi groſſiers qu'eux, ont imaginé qu'ils adoroient le ſoleil, & faiſoient des ſacrifices au Diable. Mais cette mépriſe vient de ce qu'ils les voyoient dès le matin, obſerver le ſoleil & l'horizon ſur des hauteurs, pour juger du tems; & de ce qu'on a pris pour des traces d'autels & de ſacrifices, des places quarrées couvertes de pierres, de reſtes de charbon & d'oſſemens; tandis que ce n'étoit que l'emplacement des tentes où ce Peuple campe l'été, pour y dormir & faire ſa cuiſine. Loin d'avoir des cérémonies & des pratiques religieuſes, l'idée de Dieu ſembloit fort loin de leur eſprit, quand les premiers Miſſionnaires Danois ſont allés leur parler de l'Être Suprême. Le nom de la Divinité n'étoit pas même dans leur langue. Leur demandoit-on qui a fait le ciel & la terre; ils répondoient, *nous n'en ſçavons rien, ou nous ne le connoiſſons pas*; *ou ce ſera ſans doute un être habile & puiſſant.* Ou bien ils diſoient, *les choſes ont toujours été ce qu'elles ſont, & demeureront dans le même état.* Cependant les Miſſionnaires penſent que ce Peuple avoit au fond de l'ame une notion obſcure de la Divinité; notion fauſſe, erronée & ridicule, mais qui prouve toujours, diſent-ils, qu'il doit y en avoir une vraie.

Ils ne croient pas à la ſpiritualité de l'ame.

Quant à l'ame, pourſuit M. Crantz, il y a des Groënlandois qui ne croient pas que dans l'homme elle ſoit autre choſe que dans les animaux, ni qu'elle ſurvive à notre corps. Mais, ajoute-t-il, ceux qui penſent ainſi, ſont des gens brutaux & ſtupides, dont le reſte de la Nation ſe moque, ou des libertins de mauvaiſe foi, qui cherchent à tirer du profit de leur doctrine. Cependant on ne voit pas ce qu'ils peuvent y gagner chez un Peuple qui n'a ni riches, ni grands, ni de ces tyrans intéreſſés à mépriſer les remords. D'autres croient que l'ame eſt un ſecond principe dans l'homme; mais matériel comme le corps, diviſible, capable d'acquérir, de perdre & de recouvrer. Ils imaginent même qu'elle quitte le corps, & vit à part; & cette idée leur vient ſans doute de ce qu'ils penſent à leur pays natal,

Fauſſe opinion des Groënlandois ſur la nature de l'ame.

quand ils en font éloignés; car alors, felon eux, leur ame doit être aux lieux dont elle s'occupe, & le corps dans ceux qu'il habite. D'autres matérialiftes donnent à l'homme deux ames; c'eft l'ombre & le fouffle de chaque individu. Pendant la nuit, l'ombre s'envole du corps & va chaffer, danfer, & fe réjouir : ils regardent donc les fonges comme une abfence de l'ame fugitive, qui va où il lui plaît, foit durant le fommeil, ou durant les maladies. Cette opinion eft entretenue par les devins, ou enchanteurs, qui s'attribuent le pouvoir de rappeller une ame que la fiévre ou la folie tient abfente de fon corps, & de changer l'ame d'un homme malade avec celle d'un liévre, d'un renne, d'un oifeau, d'un enfant. C'eft ainfi qu'ils réparent les pertes ou les maladies des ames, par des échanges ou par la tranfmigration : car les Groënlandois ont auffi le dogme de la Métempfycofe. Que cette opinion foit ancienne, ou nouvelle chez eux, on a remarqué qu'elle étoit utile aux malheureux. Les pauvres veuves s'en fervent pour attirer des fecours à leurs enfans abandonnés. Quand un pere a perdu fon fils, une veuve lui perfuadera que l'ame de ce fils vient de paffer à l'un de fes enfans, qu'elle a eu fans doute, après la mort de celui qu'il s'agit de remplacer : & dès-lors le pere affligé fe fait un devoir d'adopter cet étranger, & prend dans fa maifon l'enfant & la mere dont il fe croit parent, par la tranfmigration. De tous les dogmes inventés par les hommes, il n'en eft point de plus ingénieux, de plus confolant, ni même de plus favorable à la fociété, que celui de la métempficofe. Heureux encore les Peuples, qui n'ayant point vû la lumiere de la révélation, ont confiance à cette douce erreur!

Ils croient à la Métempfycofe.

Les Groënlandois les plus fenfés, dit-on, mais qui ne font pas, à beaucoup près, le plus grand nombre, croient une ame fpirituelle, qui ne fe nourrit point des mêmes alimens que le corps, qui furvit à la corruption de ce moule fragile; mais fe foutient, on ne fçait comment. De cette idée d'immortalité naît la croyance d'une vie à venir, qui ne finira jamais; & c'eft fur ce genre de vie éternelle, que s'exercent la bizarrerie & la liberté des opinions.

Elifée des Groënlandois.

Comme les Groënlandois tirent de la mer, la meilleure partie de leur fubfiftance; ils placent leur Elifée au fond de l'Océan, ou dans les entrailles de la terre, fous ces voutes & ces rochers qui fervent de digues & de foutien aux eaux. Là, difent-ils, régne un été perpétuel, (car ils ne connoiffent pas de printems) le foleil n'y laiffe pas entrer la nuit; les eaux y font toujours claires; tous les biens y abondent; c'eft-à-dire, les rennes, les poules d'eau, les poiffons : mais fur-tout les chiens & les veaux de mer s'y pêchent fans aucune peine, & tombent tous vivans dans les chaudieres toujours bouillantes. Mais pour arriver à ces demeures fortunées, il faut l'avoir mérité par l'adreffe, & la conftance au travail; c'eft la premiere vertu des Groënlandois : il faut s'être fignalé par des exploits à la pêche; avoir dompté les baleines & les monftres marins; avoir fouffert de grands maux; avoir péri dans la mer, (car c'eft le champ d'honneur) ou en travail d'enfans. Les ames n'abordent pas en danfant à cet Elifée, mais doivent y gliffer pendant cinq jours le long d'un rocher efcarpé, tout hériffé de pointes, & couvert de fang. On doute fi cette opinion

Les uns le placent dans la mer, ou dans les antres de la terre.

Histoire du Groenland.

n'eſt pas reſtée aux Groënlandois de quelque idée du Purgatoire, que les Européens y apporterent, il y a neuf ou dix ſiécles. Les ames qui doivent acheter l'Eliſée par un ſi rude voyage dans le cœur de l'hyver, portées ſur les aîles de la tempête qui les précipite, courent le riſque d'éprouver en route une ſeconde mort qui ſeroit ſuivie de l'anéantiſſement : c'eſt ce que les Groënlandois craignent le plus. Auſſi la commiſération pour ces ames ſouffrantes, fait que les parens d'un mort ſont pendant cinq jours obligés de s'abſtenir de certains aliments (ſans doute par une eſpéce de jeûne) & de tout travail bruyant, ſi ce n'eſt celui qu'exige abſolument la pêche; de peur de troubler, de fatiguer, ou même de faire périr l'ame qui eſt en route pour l'Eliſée.

Les autres mettent leur paradis dans les cieux.

D'autres placent leur paradis dans les cieux, au-deſſus des nuages. Il eſt ſi facile à l'ame de voler aux aſtres, que dès le premier ſoir de ſon voyage, elle arrive à la lune où elle danſe & joue aux boules avec les autres ames. Car les phoſphores du Nord, ne ſont à l'imagination des Groënlandois, que la danſe des ames. Elles ont leurs tentes autour d'un grand lac, où foiſonnent le poiſſon & les poules d'eau. Quand ce lac déborde, la terre a des pluyes, & s'il rompoit ſes digues, elle éprouveroit un déluge univerſel. On voit que tous les Peuples ignorans & ſauvages, ſont prêts à imaginer les mêmes rêveries ſur la cauſe des grandes cataſtrophes du monde. Cependant M. Crantz eſt porté à croire que ces fables ne ſont qu'un reſte défiguré de la religion Juive, que la tradition a fait circuler & voyager juſqu'aux Pôles.

Les partiſans de l'Eliſée ſouterrain, diſent que le paradis céleſte eſt fait pour les méchans & pour les ſorciers, dont les ames maigriront ou mourront de faim dans les eſpaces vuides de l'air, ou qu'elles y ſeront perpétuellement infeſtées & harcelées par des corbeaux, ou qu'elles n'y auront ni paix ni tréve, emportées dans les cieux comme par les aîles d'un moulin. Les partiſans du paradis prétendent qu'ils n'y manqueront jamais de nourriture, parce qu'on y mange des têtes de veau marin, qui renaiſſent ſans doute de la digeſtion, car elles ne ſe conſument point. Les Sages du Groënland ſe mocquent des deux ſectes, & ſe contentent de dire qu'ils ne ſçavent point quelle ſera la nourriture, ni l'occupation des ames après cette vie; mais qu'elles habiteront certainement une demeure de paix. Ceux d'entr'eux qui croient un enfer, le placent dans les régions obſcures de la terre, où la lumiere & la chaleur n'entrent jamais; ſéjour livré aux remords & aux inquiétudes. Ceux-là, retenus par la crainte de ces peines, ménent une vie réguliere & irréprochable.

D'autres diſent qu'ils ignorent le ſéjour du paradis & de l'enfer.

Ce ſont à peu près les idées de religion, qu'on retrouve chez les Peuples de l'Amérique & les Tartares de l'Aſie. Les Groënlandois leur reſſemblent par les mœurs, les uſages & les opinions; ce qui prouveroit que ce Peuple ſort anciennement de quelque horde ou troupe errante des deux autres Nations. Mais on obſerve que plus on approche du Nord, & plus les opinions, ainſi que les traits du viſage, ſe défigurent ou s'éloignent de leur origine primitive. On croit auſſi reconnoître quelques traces de la religion des Européens, dans les opinions des Groënlandois, ſur la création & la fin du monde, & ſur le déluge. Il eſt probable qu'ils les tiennent

Fable des Groënlandois ſur la création.

nent des Norwégiens. Le premier homme, disent-ils, sortit de la terre; la premiere femme, du pouce de l'homme; & de ces deux êtres tout le genre humain. L'homme introduisit toutes les autres choses dans le monde, & la femme y fit entrer la mort en disant de tous ses enfans : *il faut bien qu'ils meurent, pour faire place à leur postérité.* Un Groënlandois prit des copeaux d'un arbre, les jetta par-dessous la jambe dans la mer, & les poissons remplirent l'Océan.

Sur le déluge.

Dans la suite des tems, le monde fut noyé par le déluge; un seul homme sauvé des eaux, frappa la terre de son bâton, il en sortit une femme, & le monde fut repeuplé. Une des preuves existantes du déluge universel, ce sont, disent les Groënlandois, les débris de coquillages & de poissons, qu'on trouve bien avant dans la terre à une profondeur où l'homme n'habita jamais, & des os de baleine qui couvrent les montagnes les plus élevées. Si M. Crantz ne prête pas ici ses propres idées aux Groënlandois, ce Peuple qui ne voit, pour ainsi dire, que la mer, qui ne vit que sur cet élément & des productions de l'Océan, qui n'a jamais connu d'autre terre que la sienne dont il apperçoit aisément les bornes, un tel Peuple doit croire que la mer a couvert toute la terre.

Sur la fin du monde & sa renaissance.

Après une longue révolution de siécles entassés, le genre humain disparoîtra de la face du monde, le globe terrestre sera dissous & mis en piéces, mais enfin il sera purifié du sang des morts, par une vaste inondation. Un vent séchera cette poussiere bien lavée, la ramassera dans les airs, & la remettra dans une forme plus belle qu'auparavant. Dès-lors on ne verra plus de rochers nuds & décharnés, & toute la terre ne sera qu'une plaine riante, toujours couverte de verdure & de délices. Les animaux renaîtront pour peupler ces campagnes. Quant aux hommes, l'Etre d'*en-haut* soufflera sur eux, & ils revivront. Quel est cet Etre d'en-haut? Les Groënlandois n'en sçavent rien. Mais ce Peuple qui se croit le premier-né de la terre, dit que les Européens sont issus de petits chiens, dont une Groënlandoise accoucha, & qu'elle mit à la merci des flots dans un soulier. Si l'on écoute ce Peuple idiot, dit M. Egede, c'est pour cela que nous aimons tant la navigation, & que nous donnons à nos vaisseaux la forme d'un soulier.

Quoique les fables des Nations soient en général fort absurdes, & ne prouvent, pour la plûpart, que la folie ou la sottise de l'esprit humain, il est utile cependant de rapporter ces erreurs dans l'histoire de l'homme, qui seroit fort courte, si l'on en retranchoit la liste de ses extravagances. Les rêveries de la superstition qui paroissent ridicules, ou même ennuyeuses, à ceux qui les considérent éparses & isolées, deviennent une source d'instructions pour l'homme éclairé. Car, en les comparant & les rapprochant, il y trouve une ressemblance & des rapports si frappans, qu'il ne peut manquer d'en découvrir l'origine, & de voir mille erreurs naître d'une seule, qui prend toutes les modifications que les variétés du climat, & la succession des tems & des événemens, doivent y apporter.

Esprits supérieurs & inférieurs.

Les Groënlandois imaginent des esprits *supérieurs & inférieurs*, qui ressemblent aux Dieux de la premiere & de la seconde classe, qu'adoroient les Peuples sçavans de l'antiquité. Parmi les esprits d'en haut, il en est deux

HISTOIRE DU GROENLAND.

Torngarsuk, ou le bon principe.

qui dominent dans le monde, l'un bon, l'autre méchant; le bon principe s'appelle *Torngarsuk*. C'est lui que les *Angekoks*, ou Devins du Groënland, vont consulter, disent-ils, dans son empirée souterrain, sur la température des saisons à venir. Sa figure est un problême; les uns disent qu'il n'a point de forme, d'autres qu'il est comme un grand ours; quelques-uns le font de la taille haute d'un homme avec un seul bras; quelques autres aussi petit que le doigt. Il est immortel; mais il peut être tué, si quelqu'un lâche un vent dans la maison où le magicien l'évoque. Cela veut-il dire qu'il suffit de se moquer des sorciers, pour chasser les esprits? Le mauvais principe est un esprit femelle, mais anonyme. C'est, disent les Groënlandois du Nord, la fille d'un puissant Angekok, qui sépara l'isle-de Disko, du Continent où elle étoit jointe, près de Ball-river, & la poussa deux cens lieues plus loin vers le Pôle. Cette Proserpine habite sous la mer dans un vaste Palais, où sa puissance magique enchaîne tous les animaux de l'Océan. Dans la cuve d'huile, qui entretient sa lampe, nagent tous les oiseaux aquatiques. Les portes de son Palais sont gardées par de terribles chiens de mer qui rampent à l'entrée: mais le seuil en est encore défendu par une espéce de Cerbere qui ne dort que le tems d'un clin-d'œil, & ne peut être surpris. Quand les Groënlandois éprouvent la famine sur mer, ils députent & payent un *Angekok*, pour aller appaiser la malignité *femelle*. Son esprit familier le guide à travers le sein des mers & de la terre. Il passe par la région des ames heureuses qui vivent dans la gloire & les plaisirs. Ensuite il arrive aux bords du vaste abyme, à l'entrée duquel une petite roue, unie comme la glace, tourne avec une incroyable vitesse. Alors l'esprit familier prend le Prophete par la main, & glisse avec lui le long d'une corde suspendue dans l'abyme; c'est ainsi qu'ils passent au milieu des veaux marins, dans le palais de la furie. Dès qu'elle voit ces intrus, elle s'agite, écume & frémit de colere, elle met le feu aux aîles de quelques poules d'eau. L'odeur de la fumée suffoque l'*Angekok* & son guide, qui se rendent prisonniers de la divinité. Mais bientôt ces héros la saisissent avant qu'elle ait vomi tous les poisons de sa rage, la tiennent par les cheveux, & lui arrachent tous les caractères magiques dont le pouvoir caché retenoit les habitans de la mer au fond de ses abymes. Dès que ce charme est rompu, les captifs remontent à la surface de l'Océan, & le champion retourne sans peine & sans danger vers la flotte de Pêcheurs, qui l'avoient député.

Mauvais principe.

Caractère du mauvais principe, esprit femelle sans nom.

Les Groënlandois n'aiment point l'*esprit femelle*, parce qu'il leur fait plutôt du mal que du bien; ils ne le craignent point, parce qu'ils ne le croyent pas assez méchant pour se faire un plaisir de tourmenter les hommes: mais, disent-ils, il se plaît à garder la solitude dans son palais de délices, & l'environne de dangers, pour empêcher qu'on ne vienne l'y troubler. Cet esprit femelle n'est qu'un esprit mélancolique, qui fuit les hommes, au lieu que l'esprit méchant les poursuit. *Le bon principe* ne les défend pas toujours: cependant les Groënlandois aiment le leur; & quand les Européens leur parlent de Dieu, les Sauvages croient que c'est de leur *Torngarsuk*, quoiqu'ils n'attribuent pas à celui-ci la création & l'empire de toutes choses. Du reste, ils ne lui adressent ni culte, ni

priere ; pensant qu'il est trop bon pour attendre des vœux & des offrandes : mais par une inconséquence, que M. Crantz n'explique pas, ils ont la coutume dans leur chasse, ou leur pêche, de mettre auprès d'une grande pierre, un morceau de la graisse, ou de la peau de l'animal qu'ils prennent, & sur-tout de la chair du premier renne qu'ils auront tué ; & quand on leur demande la raison de cet usage, ils répondent, qu'ils le tiennent de leurs peres qui le pratiquoient pour être heureux dans leurs entreprises.

Elémens peuplés d'esprits invisibles.

Les Groënlandois entraînés par cette foiblesse, qui semble être naturelle à l'homme de multiplier les êtres invisibles, ont peuplé d'esprits tous les élémens. Ils en ont dans l'air qui attendent les ames au passage, pour leur arracher les entrailles, & les dévorer : mais ces esprits sont maigres, tristes, noirs & ténébreux comme le Saturne des Grecs. Ils en ont dans l'Océan qui tuent & mangent les renards, quand ils viennent pour attraper du poisson sur les bords de l'eau. Ils ont des esprits ignés qu'ils voient voler dans les phosphores ou feux follets. Ces esprits habitoient la terre, avant le déluge, & quand elle fut submergée, ils se métamorphoserent en flamme, & se retirerent dans le creux des rochers. On les accuse de dérouter & d'égarer les hommes qui vont rejoindre leurs camarades ; mais pourtant ces esprits ne sont point malfaisants. Il y a des génies pour les montagnes ; les uns sont des Géans de douze pieds de taille ; les autres, des Pygmées qui n'ont qu'un pied de haut, mais très-ingénieux, dit-on au Groënland ; car ils ont appris aux Européens tous les arts qu'ils possédent. Il y a des *esprits d'eau douce* : ainsi quand les Groënlandois rencontrent une source ou fontaine inconnue, un *Angekok*, ou en son absence, le plus ancien de la troupe doit boire le premier de cette eau nouvelle, pour la délivrer des esprits malins. Cette engeance est répandue par-tout : si les femmes qui ont de petits enfans, ou qui sont dans le deuil, tombent malades après avoir mangé de certains mets, elles s'en prennent aux esprits des substances comestibles, qui les ont poussées à passer les bornes & les régles de l'abstinence. Les Groënlandois reconnoissent un sorte de Mars. Il a pour cortege les esprits de la guerre, qui sont ennemis du genre humain, & qui habitent, disent-ils, à l'Orient de leur pays ; c'est de-là que les Norvégiens aborderent à la côte orientale du Groënland. Ce pays a son Eole qui préside aux glaces, & commande au beau tems. Le soleil & la lune ont aussi leurs esprits tutelaires, qui furent autrefois des hommes, si l'on en croit la vanité du peuple Groënlandois, ou plutôt la charlatannerie de ses Devins. Ceux-ci font mille contes de spectres & de phantômes, qui semblent forgés pour nuire aux hommes en épouvantant les oiseaux & les poissons. Il n'y a que les *Angekoks* qui les voient, & pour les mieux voir, ils vont à la chasse les yeux bandés, prennent ces spectres, les mettent en piéces, ou les mangent. C'est ainsi que l'imposture s'éléve une empire fantastique dans la timide imagination des hommes, pour y créer & détruire des êtres au gré de l'intérêt, pere des crimes & des mensonges.

Angekoks ; Devins, Sorciers & Médecins du Groënland.

Les Magiciens du Groënland se disposent par des épreuves à l'initiation ; c'est-à-dire à converser avec un des esprits qui habitent les élémens : car il faut en avoir nécessairement un à sa disposition pour être *Angekok*, ou réputé

Histoire du Groenland.

Magicien. Ils se retirent donc loin du commerce des hommes, dans quelque hermitage ou solitude, occupés à de profondes méditations, & demandant à *Torngarsuk* de leur envoyer un de ces esprits subalternes. Enfin à force de jeûnes, de maigreur, & de contemplation, l'aspirant parvient à se troubler l'esprit jusqu'à voir des phantômes & des monstres bizarres qui lui apparoissent. Il croit que ses rêveries sont les esprits qu'il cherche, & dans l'effervescence de son imagination, son corps s'ébranle & s'excite à des convulsions qu'il chérit & qu'il travaille à fomenter de plus en plus. Ceux qui s'adonnent dès leur jeunesse à l'art des convulsions, sous la direction de quelque maître consommé dans ce métier lucratif, sont initiés à peu de frais & sans peines. Quand on veut invoquer *Torngarsuk*, il faut s'asseoir sur une pierre, & lui adresser sa priere. A son apparition, l'adepte effrayé tombe mort, & reste trois jours en cet état. Ensuite le *grand esprit* le ressuscite, & lui donne un génie familier, qui l'instruisant de la science & de la sagesse utiles à sa profession, le conduit dans les cieux & les enfers, en très-peu de tems.

Comment ils sont initiés.

Mais ce voyage ne peut se faire avant l'automne : c'est la saison la plus favorable pour voyager au ciel ; parce qu'on y peut monter alors par la commodité des arcs-en-ciel D'un autre côté, les nuits de l'hyver & ses longues ténébres sembleroient bien propres à ce pélerinage, d'autant plus que la région des nuages qu'on compte pour le premier ciel, est alors fort voisine de la terre. Quoi qu'il en soit, le nouvel *Angekok* commence par battre du tambour, faisant toutes sortes de contorsions & de grimaces, pour arriver à l'enthousiasme par l'épuisement de ses forces. Ensuite il s'approche de la porte de la maison, prie quelqu'un de lui lier la tête entre les jambes, & les mains derriere le dos avec une corde ; ordonnant que toutes les lampes de la maison soient éteintes & les fenêtres fermées. Car l'œil de l'homme ne doit pas être témoin de son entrevue avec l'esprit ; personne ne doit se remuer, ni même se gratter la tête, de peur que l'esprit n'en soit troublé, c'est-à-dire, que la friponnerie ne soit découverte. Après que l'inspiré a commencé à chanter, accompagné des voix de l'assemblée en chœur, il soupire, souffle, écume avec un grand bruit & des gémissemens, conjurant son esprit de descendre ou de monter à lui. Si l'esprit est sourd à ses cris, & ne vient point, l'ame de l'inspiré va le chercher. Pendant qu'elle s'envole, l'homme est tranquille quelque tems ; puis il s'anime & s'exhalte insensiblement jusqu'aux éclats de joie, qu'il accompagne pour l'ordinaire, d'un certain sifflement qui, dit M. Crantz d'après un témoin oculaire, est semblable au gazouillement des oiseaux qui voleroient en troupe sur un toit, & de-là dans la maison. Mais si l'esprit se rend aux vœux de l'inspiré, il s'arrête au seuil de la porte. L'*Angekok* s'entretient avec lui de tout ce que les Groënlandois veulent sçavoir. On entend distinctement les deux voix des interlocuteurs, l'une en dehors & l'autre en dedans de la maison. La réponse de l'esprit est toujours obscure. Les auditeurs tâchent de l'interprêter, & s'ils n'en peuvent venir à bout, ils prient l'esprit d'en donner à son inspiré une explication plus claire. Quelquefois un autre esprit s'en mêle pour embrouiller l'oracle ; de façon que ni l'*Angekok*, ni son auditoire, n'y comprennent rien. Mais la solution, ou le sens de l'énigme, est alors si équivoque, que l'honneur de l'ins-

Comment ils évoquent, ou consultent les esprits.

piré reste toujours à couvert, si la prédiction n'est pas accomplie.

Que si la mission est d'une certaine importance, il s'envole avec son esprit au royaume des ames, où il est admis à conférer avec un des sages fameux, pour sçavoir quelle sera la destinée du malade qui l'envoye chercher une nouvelle ame, ou la santé. Quelquefois l'inspiré descend vers la divinité des enfers, où il met en liberté les animaux enchantés par la magie de cette Circé. Mais bientôt il remonte avec des cris terribles, & battant du tambour; car il a trouvé le moyen de se dégager de ses liens: c'est alors, que prenant l'air d'un homme fatigué de son voyage, il débite une longue histoire de tout ce qu'il y a vu & entendu; puis finissant par une chanson, il fait le tour de l'assemblée, & donne sa bénédiction avec un aspersoir. C'est la fin du mystère; on rallume les lampes, & l'on voit l'Angekok couché par terre, & si harrassé, qu'il ne peut plus parler.

Au reste, tous les Groënlandois ne réussissent pas à cet art divin des inspirations: quand un homme a appellé dix fois son esprit au son du tambour, sans aucun succès, il doit renoncer au métier de prophête. S'il réussit un certain tems de suite, il peut aspirer au premier rang de cette espéce de sacerdoce. Alors il lui suffit de prophétiser dans une chambre noire, sans se faire lier le cou ni les pieds. Il adresse ses vœux à l'esprit par des chants & des coups de tambour: si l'esprit le juge digne d'être exaucé, ce qui n'arrive pas toujours, un ours blanc vient trainer l'inspiré par les pieds dans la mer, où ce bienheureux est dévoré par un autre ours & un lion marin. Mais peu de tems après, ces monstres le vomissent dans sa chambre obscure, & l'esprit monte du sein de la terre, pour ressusciter le corps de l'inspiré. Cet homme est alors Archi-magicien.

Caractère de ces Angekoks, imposteurs ou fanatiques.

Un artifice aussi grossier se trahit de lui-même: les Missionnaires chrétiens voient la fraude trop à découvert, pour soupçonner que le Diable y puisse avoir quelque part. Ces Devins ne sont pas non plus de purs charlatans; ce sont ou des gens d'une certaine habileté, ou des enthousiastes dupes de leur imagination, ou des imposteurs effrontés. Parmi ces *Angekoks*, il y a des espéces de sages qui ont quelques connoissances de la Nature, soit qu'il les tiennent des leçons de leurs prédécesseurs, ou de leurs propres réflexions: Ils jugent assez sûrement du tems favorable ou contraire à la pêche, & sçavent prédire d'avance au Peuple le bonheur ou le malheur qui peut venir des circonstances locales & momentanées de ses entreprises. Avec les malades ils ont une routine assez sûre, ou bien l'art de les flatter & de les amuser par de vaines paroles, ou par des remédes dont un peu de charlatanerie est le premier ingrédient. Tant qu'ils espérent de les guérir, ils y procédent par un régime, ou une diéte qui n'est pas absolument ridicule. Quand le raisonnement & la pratique leur ont donné un certain crédit, on suit aveuglément leurs conseils. En un mot, les *Angekoks* sont les gens d'esprit, les Médecins, les Casuistes, les Philosophes & les Théologiens du Groënland; titres assez incompatibles en bien d'autres pays.

Quand un Européen entre sérieusement en conférence avec ces sortes de Devins, ils avouent qu'ils n'ont point eu d'apparitions, ni de conversation avec les esprits, & ne se vantent point de faire des miracles; mais ils alléguent, en faveur de leur profession, la tradition de leurs peres, qui

Histoire du Groenland.

certainement, disent-ils, ont eu des révélations, ont opéré des guérisons extraordinaires, & fait des choses prodigieuses. Pour nous, ajoutent-ils, nous devons recourir aux visions & aux convulsions, pour donner du poids à nos discours, & de la vogue à nos opérations parmi le Peuple simple & grossier.

Il y a cependant de ces Devins qui, même après avoir embrassé le Christianisme, ont assuré qu'ils étoient tombés de bonne foi dans cette profession d'imposture, séduits par de fausses visions que la chaleur du sang & du cerveau leur présentoit pour des révélations, & dont ils sortoient avec l'esprit frappé comme d'un songe violent. On sçait que la force de l'imagination peut produire de semblables prestiges; & que les peuples ignorans s'affectent vivement des songes auxquels ils sont d'ailleurs très-sujets: car la superstition enfante les songes qui nourrissent leur mere. Les Groënlandois nouvellement baptisés à qui l'on enseigne que le diable étend & exerce sa puissance jusque sur la terre, disent à la vérité qu'il peut se mêler des opérations de leurs Devins; mais qu'en général il y entre bien plus de supercherie que de sortilége.

Maléfices & guérisons.

Ces prétendus Magiciens ne manquent pas de faire accroire qu'ils peuvent ôter ou laisser des maladies, enchanter & desenchanter les flèches des chasseurs, évoquer les esprits bienfaisans & chasser les spectres. C'est ainsi qu'ils se font craindre, respecter, & payer pour le bien ou pour le mal qu'ils se prétendent capables d'attirer sur les hommes. Quand ils approchent d'un malade, s'il a la patience de les écouter, ils lui marmotent des paroles, ou lui soufflent au visage, pour le guérir ou lui donner une ame en santé. Pour sçavoir s'il doit se remettre ou mourir de sa maladie, ils lui attachent autour de la tête une corde à travers laquelle ils passent un bâton, puis ils lui soulevent la tête & la laissent retomber: s'ils la trouvent légére, le malade guérira; pesante, il mourra. Veulent-ils deviner si un homme embarqué qui n'est pas revenu dans sa maison au tems où l'on s'attendoit à l'y revoir, est mort ou vivant, ils soulevent de la même façon la tête de son plus proche parent, & mettant un vase d'eau sous lui, ils regardent dans un miroir & devinent si l'homme absent est submergé avec son kaiak, ou s'il y rame tranquillement assis & sans danger. De même ils citent l'ame d'un homme qu'ils veulent tourmenter d'un maléfice, à comparoître devant eux dans une chambre noire; ils la percent d'une pique, & l'homme doit périr d'une mort lente. Mais ces sortiléges malfaisans appartiennent de préférence aux vieilles femmes qui n'ont pas d'autre moyen de vivre. Une branche de leur art mensonger est de prétendre desenfler & guérir ceux qu'elles ont ensorcelés, en tirant de leurs jambes enflées des morceaux de chair ou de cuir qu'elles ont soin de cacher dans leur bouche, avant de sucer la playe ou l'enflure.

Ces mauvais jongleurs ont enfin decrédité leur profession, sur-tout depuis que les Missionnaires en ont devoilé le grossier artifice, & quelques Groënlandois eux-mêmes en sont désabusés au point qu'un d'entr'eux prit une fois un Angekok durant son prétendu voyage aux enfers, & l'emporta dans sa maison comme un chat dérobé. Malgré cela le peuple qui croit avoir observé l'accomplissement de plusieurs prophéties &

la guérifon de beaucoup de malades par l'entremife des Angekoks, s'obftine toujours à croire leur art divin & furnaturel. Mais ce qui l'endurcit le plus dans ce fol entêtement, c'eft le courage de ces Devins, qui plutôt que de s'avouer dupes ou trompeurs, ont mieux aimé mourir martyrs, difoient-ils, de l'infpiration & des vérités céleftes. D'ailleurs, ceux des Groënlandois qui rient de la confiance du peuple en ces illufions, ne laiffent pas de fuivre les ordonnances ridicules de ces forciers Médecins, fous prétexte que fi elles ne font aucun bien, elles ne peuvent faire du mal; raifon de crédulité qui de tout tems donna du crédit aux plus folles erreurs.

Régime de charlatanerie.

Ces ordonnances ne confiftent qu'en des régimes indifférens, ou bien en des amulettes. Le régime fe prefcrit aux gens en fanté, comme aux malades. Quand un homme meurt, ceux qui fe portent bien, doivent s'abftenir de certains alimens & de certains travaux. S'ils ont touché le cadavre du mort; qu'ils jettent les habits qu'ils avoient alors. Les femmes en couche, fi l'on en croit les devins, ne doivent pas manger au grand air; perfonne ne peut boire dans leur coupe, ni allumer la mêche de leur lampe, ni elles-mêmes ne doivent rien faire cuire. Elles mangeront d'abord du poiffon, puis de la viande; mais toujours de la chaffe ou de la pêche de leur mari. Celui-ci ne doit ni travailler, ni rien faire durant quelques femaines, fi ce n'eft pour le befoin extrême; de peur que l'enfant ne meure. On prétend que ces ordonnances font d'utiles précautions pour la fanté de la mere ou de l'enfant; mais les mœurs & le temperament des Groënlandois ne permettent guères d'imaginer tous ces ménagemens, à moins qu'on ne les ait jugés néceffaires pour favorifer ou conferver la population trop peu fecondée par le climat.

Amulettes.

Quant aux Amulettes, elles font en fi grand nombre, que chacun fe moque de celles d'un autre. C'eft ordinairement un morceau de bois, de pierre ou d'os, un bec ou un ongle d'oifeau, qu'on fe pend au col; ou bien quelques pieces de cuir qu'on s'attache autour du front, du bras, ou fur la poitrine. Ces reliques font faites pour préferver des efprits, des maladies ou de la mort, ou pour garantir les enfans de la peur, mal qui, s'ils ne l'avoient pas, leur viendroit du reméde. Les Groënlandois prétendent encore que ces amulettes portent bonheur, & lorfqu'ils veulent attirer fur leurs enfans des talens & de l'induftrie, ils prient un Européen de fouffler fur eux l'efprit de fon païs, ou de permettre qu'ils attachent à ces petites créatures un morceau de fes habits ou de fes vieux fouliers. Quand on s'embarque pour la pêche de la baleine, non feulement il faut éteindre toutes les lampes dans les tentes, de peur de bleffer l'odorat fin & délicat de la baleine, mais les kaiaks font auffi chargés d'amulettes, comme les pêcheurs, pour être préfervés du naufrage. Cependant ils n'y font que plus expofés par la folle confiance & la témérité que ces vaines fauvegardes infpirent aux hommes. Mais, dit M. Crantz à la fin de ce chapitre, nous autres Européens, n'avons-nous point auffi nos amulettes? N'avons-nous rien qui fente le Groënlandois?

CHAPITRE VI.

Des connoiſſances des Groënlandois.

On n'attend pas ſans doute un chapitre ſur les ſciences dans l'hiſtoire d'un peuple qui doit être le plus ignorant de notre hémiſphere. Le mot ſçavoir ſuppoſe des études, des ſpéculations, des méthodes, en un mot des connoiſſances raiſonnées. Si dans nos Etats les plus policés de l'Europe, la plûpart des hommes qui ont reçu quelque éducation, diſons même des Grands & quelquefois des Miniſtres & des Princes, reſtent dans une ſorte d'ignorance ſur toutes les choſes qu'on leur a enſeignées, mais dont ils ne peuvent ſe rendre compte à eux-mêmes; comment oſeroit-on parler des ſciences d'un peuple qui n'a ſeulement pas l'uſage ni l'idée de l'écriture? Toute ſa ſcience eſt une langue qu'il parle ſans étude & ſans réfléxion, comme elle a été faite, & comme l'ont été toutes les langues avant d'avoir des Ecrivains, des Poëtes & des Orateurs qui les poliſſent en les maniant. Mais cette langue, toute imparfaite & ſauvage qu'elle eſt, mérite l'attention de la plus habile claſſe des lecteurs. Ils y trouveront peut-être quelques idées propres à confirmer ou à développer les principes généraux de la Grammaire. Cette matiere eſt ſi bien diſcutée aujourd'hui, que tout ce qui s'y rapporte, reçoit & réfléchit une nouvelle clarté dans le cercle des connoiſſances humaines.

De la langue.

La langue Groënlandoiſe n'a, dit-on, aucune affinité avec les autres langues du Nord, ſoit de la Tartarie ou de l'Amériqne; ſi vous en exceptez celle des Eſquimaux qui ſemblent être de la même race que les Groënlandois. Cette langue eſt preſque toute compoſée de polyſyllabes; ce qui la rend embarraſſante à prononcer, de ſorte que celui qui ſçauroit la lire, n'en auroit l'uſage qu'à moitié: comme elle eſt encore moins écrite que parlée, c'eſt n'en rien ſçavoir que de ſe borner à l'entendre dans les livres, telle que des Européens peuvent l'écrire avec des caracteres qui lui ſont étrangers; car on imagine bien qu'un peuple qui n'a jamais lû, ne fait pas des livres. Les Groënlandois ont une richeſſe de langage qui montre la diſette des idées: ils employent un mot non ſeulement pour chaque objet, mais pour chaque modification du même objet. Auſſi n'ont-ils pas de termes pour exprimer toutes les idées abſtraites ou morales de religion, de ſcience ou de ſociété. S'ils avoient autant d'idées que nous, on ſent combien une langue qui rendroit ces idées par autant d'expreſſions différentes, nuiroit aux progrès de l'eſprit humain, en chargeant la mémoire aux dépens des autres facultés de l'entendement. Mais ce qui prouve d'un autre côté la pénurie des termes dans la langue des Groënlandois, c'eſt qu'on prétend qu'ils expriment beaucoup de choſes en peu de mots; ce qui ne ſe peut faire qu'en ſupprimant les ſignes de certaines idées intermédiaires d'un diſcours. Les peuples ſauvages ſont d'autant

d'autant plus accoutumés à cette espéce d'abbréviation, que les gestes chez eux font la moitié des frais du langage, & que d'ailleurs ils n'ont guéres à peindre que des rapports & des circonstances sensibles, dans les idées qu'ils se communiquent. Ainsi quand on dit qu'ils représentent toutes les modifications d'un objet par autant de mots, on ne parle sans doute que des objets physiques & de leurs propriétés les plus frappantes & les plus fixes. En effet il est bien difficile de créer une langue riche dans un pays pauvre, & de varier les couleurs & les traits d'une perspective uniforme. Du reste, comme il est peut-être douteux si les individus & les sociétés, dans l'enfance du langage, ne singularisent pas tous les objets divers par des mots différens, ou ne confondent pas dans un même mot tous les êtres qui se ressemblent; on ne peut conclure ni qu'une langue sauvage soit riche quand elle a beaucoup de mots pour exprimer peu de choses, ni qu'elle soit énergique & concise, parce qu'elle exprime beaucoup de choses avec très-peu de mots.

Polissylabes fréquens & embarrassans.

L'usage de joindre plusieurs mots ensemble, ou d'en composer un de plusieurs, cet usage qui quelquefois enrichit les langues sçavantes, & donne en certains cas plus d'expression au discours, peut ne faire qu'un embarras dans une langue naissante & sauvage, en compliquant des idées qu'il faudroit avoir séparées avant de les rejoindre. Car ces combinaisons de mots qu'un peuple grossier a faites par hazard & par ignorance pour composer une langue quelconque, ne doit pas ressembler à cet esprit d'analyse & d'harmonie qui guide les peuples éloquents & les oreilles délicates dans l'embellissement & la perfection d'une langue déjà formée. La preuve en est que le langage des Groënlandois devient si difficile à prononcer par la multiplication des polisyllabes, que les étrangers passent bien des années avant de l'entendre, & ne peuvent jamais parvenir à le parler couramment. Il est vrai qu'ils n'ont peut être pas les organes assez durs, ni cette voix de fer que la nature a donnée à des hommes, nés entre les rochers & les glaces. Cependant par une singularité bizarre, mais très-ordinaire, ces peuples du Nord, ainsi que ceux d'Asie, n'ont pas la lettre la plus rude qui semble caractériser les langues douces & polies; c'est à dire l'R, cette lettre qu'on appelle canine, sans doute parce qu'elle rend à l'oreille le bruit d'un chien qui gronde & montre les dents pour mordre. Cet élément, ou ce son, nécessaire, ce semble, pour exprimer toutes les idées de froissement, de déchirement & de destruction accompagnés d'un bruit qui racle, ou écorche les organes; ce son qui distingue & prononce fortement les syllabes qu'il sépare, ce son qui chez nous marque d'une maniere frappante le rebroussement de l'air refoulé par les dents, chez les Groënlandois non-seulement part du gosier, mais s'arrête & se perd dans la gorge. Leur langage est presque tout guttural; aussi n'y trouve-t-on gueres les consones labiales & dentales; ou du moins jamais ils ne commencent un mot par les lettres B, D, F, G, L, R, Z; c'est pourquoi ils disent *Eppetah*, au lieu de Jephtha. De même ils appuyent à la façon des enfans, chaque consone sur une voyelle, & prononcent *Peterusse*, pour *Petrus*; ne pouvant s'accoutumer à joindre plusieurs consones de suite. Ils altérent souvent les sons pour l'Euphonie;

Les Groënlandois n'ont point la lettre R, ni certaines consones labiales & dentales.

& les femmes sur-tout ont une grace particuliere à adoucir le son nazal de l'*ng* qui se trouve dans plusieurs mots de leur langue. Elles ont encore l'art d'indiquer le sens des mots, & de donner à la langue l'expression significative qui lui manque, par l'accent, le ton, les mines & le clin d'œil. Il faut voir parler un Groënlandois, & non pas l'entendre : car il parle bien plus aux yeux qu'à l'oreille, & ses gestes sont plus éloquents que sa langue. Pour exprimer le consentement & l'approbation, ils aspirent l'air au fond du gosier avec un certain bruit; pour marquer la désapprobation & la négative, ils rident le nez accompagnant cette grimace d'un reniflement assez fort.

Comment ils expriment le *oui* & le *non*.

Ils ont peu d'adjectifs, encore ne sont-ce la plûpart que des participes, toujours placés après les substantifs qui commencent ordinairement la phrase. Ils n'ont ni genres, ni articles. Leurs noms, ainsi que leurs verbes, outre les nombres singulier & pluriel, ont le duel; distinction que les Grecs ont conservée de l'enfance des langues; mais qui peut être charge plus le langage qu'elle ne l'aide & ne l'embellit.

Ils ont trois nombres.

Dans les déclinaisons ils n'ont de particulier que le génitif désigné par l'addition d'un *b* à la fin d'un mot, ou d'un *m* quand ce mot doit être suivi d'un autre qui commence par une voyelle. Tous les autres cas sont distingués chacun par une préposition. Tous les noms ont leurs diminutifs & leurs augmentatifs, auxquels on ajoute quelquefois des syllabes différentes pour exprimer le bien & le mal des objets que ces noms représentent. *Yglo* signifie maison; *Yglupiluk*, une mauvaise maison; *Yglopilurksoak*, une grande vilaine maison.

Prépositions.

La langue Groënlandoise n'a que cinq ou six prépositions; *mik*, avec; *mit* de; *mut* à; *me* dans ou sur; *kut* & *agut*, par & autour. Ces prépositions ne sont pas mises avant, mais après les noms. En général les noms se combinent avec les prépositions & même avec les pronoms, de façon à ne faire qu'un mot composé de ces trois choses modifiées & altérées les unes par les autres. Ainsi *nuna* signifie terre; *aga* signifie ma; *nunaga* ma terre; & *nunaunit* signifie de ma terre. » Les pronoms possessifs, dit » Mr. Egede, sont attachés à leurs substances comme les suffixes des Hé» breux; & les Groënlandois n'ont pas seulement des suffixes de noms, » mais encore des suffixes de verbes. » Ils aiment mieux adapter ainsi des mots accessoires au principal, & en fondre plusieurs en un seul, que d'allonger la langue par une suite de mots entiers & séparés. C'est pour cela qu'ils inserent la négative *ng*, dans le corps des noms & des verbes où ils ont besoin de l'exprimer. *Ermik* signifie laver; *ermikpok*, il se lave; *ermingilak* il ne se lave pas; cette terminaison *ngilak* doit entrer dans tous les tems & les modes du verbe, où l'on voudra mettre la négative. C'est par la variété des inflexions & des terminaisons qu'on peut exprimer différentes idées avec un seul mot. Chaque verbe pour exprimer différens rapports, soit de tems ou de personnes, lesquels concourent à le modifier, aura jusqu'à cent quatre-vingt inflexions. Dans un seul mot on exprime à la fois le verbe, le pronom personnel qui lui sert de nominatif, celui qui sert de cas avec la préposition qui désigne ce cas, le nombre singu-

Exemple de la composition de leurs mots.

lier, duel, ou pluriel, du nominatif & du cas; le tems qui précéde, accompagne, ou suit l'action désignée par le verbe.

Ceux qui ont étudié la langue Groënlandoise avec le plus de soin, ont découvert cent façons de combiner un mot avec deux, trois, quatre, cinq ou six autres, qui n'en feront qu'un seul. On va donner un exemple de ces combinaisons, plutôt pour la curiosité des Lecteurs, que pour l'instruction des Sçavans.

Aglekpok, il écrit.

Aglek iartorpok, il va écrire incessamment.

Aglek-iartor-asuar-pok, il va se mettre vîte à écrire.

Aglek-kig-iartor-asuar-pok, il va se mettre encore promptement à écrire.

Aglek-kig-iartor-asuar-niar-pok, il va se mettre de nouveau promptement, & il est déjà, à écrire.

Les Groënlandois coupent & façonnent leurs mots, comme on taille la pierre brute. Mais les materiaux de leur langue sont si durs & si raboteux, que l'édifice qu'ils en construisent, est toujours informe & mal cimenté. Ainsi leurs discours ressemblent à leurs cabanes, & là comme ailleurs, la langue est l'image des mœurs; ce peuple n'a rien d'élégant. La sintaxe des Groënlandois est simple & naturelle. Le mot qui désigne l'objet principal, est à la tête de la phrase, & les autres mots se placent à la suite, chacun selon le degré d'importance qu'il a dans l'ordre des idées. Quoique les leurs ne soient pas bien élevées ni abstraites, leur maniere de construire un mot de piéces de rapport, doit mettre quelquefois de la confusion dans leurs phrases: mais ils croyent suppléer à la clarté des idées, par la répétition des paroles. Leur style n'a point d'hyperbole ni d'emphase, comme celui des Orientaux & même des peuples Septentrionaux de l'Amérique. Cependant ils aiment les similitudes & les allégories, sur-tout depuis qu'ils connoissent l'Evangile. Ils ont aussi des tours figurés, des proverbes; mais ce langage n'est familier qu'aux devins qui employent quelquefois des expressions dans un sens contraire à l'acception reçue; cet art leur donne l'air sçavant, & leur sert à expliquer des oracles.

Poésie.

Leur Poësie n'a ni rime, ni mesure: elle est pourtant composée de courtes périodes ou phrases, qui peuvent se chanter en cadence.

Arithmétique.

Leur Arithmétique est très bornée: car quoiqu'ils puissent compter jusqu'à vingt par le nombre des doigts de leurs mains & de leurs pieds, leur langue ne leur fournit de noms de calcul que jusqu'au nombre cinq; de sorte qu'ils répétent quatre fois cette nomenclature pour arriver au nombre de vingt. Cependant ils ont des mots particuliers pour exprimer six, onze & seize. Mais comme ils sçavent que chaque homme a vingt doigts, quand ils veulent exprimer le nombre cent, ils disent cinq hommes. En général toute quantité au-dessus de vingt, est innombrable pour un Groënlandois qui ne se piquera pas d'être arithméticien.

Généalogie.

Ce qu'ils possédent le mieux est leur Généalogie; ils peuvent compter jusqu'à dix de leurs ancêtres en ligne directe, avec les branches collatérales: ils ne négligent pas cette science, parce qu'elle leur est utile; un Groënlandois pauvre ne manquera point du nécessaire, s'il peut prouver

Histoire du Groenland.

qu'il eſt parent d'un homme aiſé ; car chez ce peuple perſonne ne rougit d'avoir des parens dans la pauvreté, ni ne refuſe de les en tirer quand il le peut.

La ſublime vertu parmi les Groënlandois, c'eſt l'art & le ſoin de faire ſa fortune, c'eſt-à-dire de pourvoir aux premiers beſoins de la nature. C'eſt là leur nobleſſe qu'ils croient héréditaire, & non ſans fondement : le fils d'un célébre pêcheur, ſuccéde ordinairement au talent & à la réputation de ſon pere ; même quand il l'auroit perdu dans l'enfance, & qu'il n'auroit pas été guidé par la main paternelle.

Ignorance de l'écriture.

Ils avoient ſi peu d'idée de l'écriture, qu'au commencement de leur commerce avec les Européens, ils étoient effrayés de voir, diſoient-ils, le papier parler : ils n'oſoient porter une lettre d'un homme à un autre, ni toucher un livre, s'imaginant qu'il y avoit du ſortilége à peindre les penſées & les paroles de quelqu'un avec des caracteres noirs ſur du papier blanc. Quand un Miniſtre Luthérien leur liſoit les Commandemens de Dieu, ils croyoient ſérieuſement qu'il devoit y avoir une voix hors du livre, qui les lui ſouffloit. Mais aujourd'hui ils ſe chargent volontiers des lettres qu'on leur donne pour les Colonies Danoiſes, parce qu'ils ſont bien payés de leurs peines ; il y a même de l'honneur, à leur avis, à porter ainſi la voix d'un homme à pluſieurs lieues de diſtance. Quelques-uns d'entr'eux ont pouſſé l'art d'écrire juſqu'à envoyer leurs demandes & leurs promeſſes aux facteurs étrangers, tracées avec du charbon ſur une piece de cuir, ou de parchemin, marquant la quantité des marchandiſes qu'ils veulent, celles qu'ils rendront en échange, & le nombre des jours qui doivent s'écouler juſqu'au payement, par autant de barres ou de lignes. Mais ce qui les étonne, c'eſt que les Européens qui ſont ſi ſçavans, ne puiſſent pas entendre les hiéroglyphes du Groënland, auſſi aiſément que les caracteres bien plus difficiles de notre écriture.

Chronologie, ou meſure & calcul des tems.

Leur Chronologie eſt ſi peu de choſe, qu'ils ne ſçavent pas même leur âge. Ils comptent les années par hyvers, & les jours par nuits ; parce qu'en effet la nuit embraſſe les deux tiers de leur vie. Quand ils ont dit qu'une perſonne a vécu vingt hyvers, ils ſont au bout de leur calcul. Cependant depuis un certain tems ils ſe ſont fait des époques, comme l'établiſſement d'une Colonie, ou l'arrivée d'un Miſſionnaire. C'eſt de ces grands événemens que chacun date l'hiſtoire de ſa vie. Ils ont leur maniere de diviſer l'année en ſaiſons : ce n'eſt point par les équinoxes, qu'ils n'ont pas encore appris à fixer ; mais ils devinent le ſolſtice d'hyver quelques jours d'avance, du moins vers le midi du Groënland, par un reſte des rayons du ſoleil qu'ils voient briller un moment ſur la cime des rochers, & c'eſt alors qu'ils célébrent le renouvellement de l'année. De cette époque ils comptent trois mois juſqu'au printems, où ils s'apprêtent à changer leurs cabanes en tentes. Le quatrieme mois, c'eſt-à-dire celui d'Avril, leur eſt annoncé par l'apparition des petits oiſeaux, & par la ponte des corbeaux. Au cinquieme, ils reçoivent la premiere viſite des veaux marins qui viennent avec toute la jeuneſſe d'une nouvelle race, enrichir & réjouir leurs côtes. Le mois de Juin eſt marqué par la naiſſance des poules d'eau. Mais

alors ils perdent de vue la lune, dont le ſoleil abſorbe la lumiere dans l'éclat permanent de quelques jours ſans nuits. Au défaut de lunaiſons, les Groënlandois ſe guident en Eté par la marche des ombres des rochers dont le ſommet leur ſert de cadran ou de ſtyle, non pour marquer les heures mais les jours. Sans doute que dans le tems où le ſoleil ne quitte pas leur horizon, ils comptent chaque jour renaiſſant au point de la plus grande projection des ombres qui tombent des rochers expoſés à l'orient. C'eſt par la direction & la progreſſion de ces ombres qu'ils prévoyent le retour des veaux marins, l'arrivée ou le départ de certaines troupes de poiſſons ou d'oiſeaux; enfin le tems de plier leurs tentes & de rebâtir des maiſons.

Ils diviſent le jour par le flux & le reflux de la mer, dont ils ſubordonnent les périodes aux phaſes de la lune, tant qu'ils apperçoivent cet aſtre. La nuit eſt encore plus facile à diviſer pour eux, par le lever & le coucher de certaines étoiles.

Aſtronomie, ou ſyſtême du ciel.

C'eſt-là tout ce qu'ils ſçavent de la connoiſſance des tems. Quant à celle du monde en général, ils penſent que la terre eſt immobile ſur ſes gonds, mais que ſes pivots ſont tellement uſés de vieilleſſe, qu'ils ſe briſent ſouvent, & que tout le globe ſeroit en pieces depuis long-tems, ſi les Angekoks n'étoient continuellement occupés à réparer ces ruines. Ces impoſteurs les entretiennent dans cette illuſion groſſiere, en apportant quelquefois au peuple des morceaux de bois rompu, qu'il prend pour les debris de la grande machine. Le ciel ou le firmament a ſon axe appuyé, diſent les Groënlandois, ſur le ſommet d'une grande montagne, placée au nord, & fait ſes révolutions autour de ſon centre. Leur aſtronomie ne contient que des fables. Ils vous diront que tous les corps céleſtes ſont des Groënlandois, ou des animaux qui par une fatalité ſinguliere ont été tranſportés au firmament; & qu'en conſéquence de leur ancienne nourriture, les aſtres dont ils ont pris la forme, ſont pâles ou rouges. Les planétes en conjonction, ſont deux femmes qui ſe viſitent ou ſe querellent. Les étoiles tombantes, ſont des ames qui vont faire un tour aux enfers, pour voir ce qui s'y paſſe. La conſtellation de la grande Ourſe, ils l'appellent *la Renne;* les ſept étoiles de cette conſtellation ſont autant de chiens de chaſſe aux trouſſes d'un ours; & ces étoiles ſervent aux Groënlandois pour connoître le retour de la nuit dans l'hyver. Les Gémeaux ſont pour eux *la poitrine du ciel*; & le baudrier d'Orion leur repréſente *des hommes égarés* qui ne ſçachant plus retrouver leur chemin au retour de la pêche des veaux, furent tranſportés aux cieux.

Le ſoleil & la lune étoient frere & ſœur. Ils jouoient un jour avec d'autres enfans dans les ténébres, lorſque *Malina*, ennuyée des pourſuites de ſon frere *Anninga*, frotta ſes mains à la ſuye des lampes, & barbouilla le viſage de celui qui la pourſuivoit, afin de le reconnoître au grand jour; & de-là viennent les taches de la lune. *Malina* voulut s'échapper, mais ſon frere la pourſuivit juſqu'à ce que prenant ſon vol dans les cieux, elle y fut changée en ſoleil, & ſon frere reſtant en chemin, fut la lune qui pourſuit encore le ſoleil & tourne autour de lui, comme

pour l'attrapper. Lorſqu'il eſt harraſſé de fatigue & de faim, (c'eſt au dernier quartier) il met ſon équipage de chaſſe & de pêche ſur un traîneau tiré par quatre grands chiens, & reſte quelques jours à ſe refaire & s'engraiſſer ; ce qui produit la pleine lune. Cet aſtre ſe réjouit de la mort des femmes, & le ſoleil de celle des hommes : ainſi les uns ferment leurs portes aux éclypſes de ſoleil, & les autres aux éclypſes de lune. Car *Anninga* rode alors autour des maiſons pour piller les viandes & les peaux, & pour tuer ceux qui n'ont pas obſervé fidélement l'abſtinence, ou la diéte religieuſe, que les devins ont preſcrite ſans doute. Auſſi cache-t-on alors ſes proviſions, & les hommes portant leurs effets & leurs chaudieres ſur le toit de la maiſon, parlent tous enſemble en frappant ſur ces meubles, pour effrayer la lune, & l'obliger de retourner à ſa place. Aux éclypſes de ſoleil, les femmes prennent les chiens par les oreilles ; s'ils crient, c'eſt un ſigne certain que la fin du monde n'eſt pas encore prochaine ; car les chiens qui exiſtoient avant les hommes, doivent avoir un plus ſûr preſſentiment de l'avenir ; mais s'ils ne crioient pas, malheur qu'on a ſoin de prévenir par le mal qu'on leur fait, tout ſeroit perdu, l'univers crouleroit, il n'y auroit plus de Groënlandois.

Pourquoi les Groënlandois tirent les oreilles à leurs chiens, durant les éclipſes du ſoleil.

Lorſqu'il tonne par hazard, ce ſont deux vieilles femmes qui habitent une petite maiſon dans l'air, & s'y battent pour une peau de chien marin bien tendue. Dans la diſpute la maiſon s'écroule, les lampes ſont briſées, & le feu ſe diſperſe dans les airs. Voilà la cauſe du tonnerre & des éclairs. C'eſt avec de pareilles fables que les habitans du Groënland amuſent les enfans, les gens crédules & les étrangers qui les veulent écouter. Du reſte s'ils ont peu d'aſtronomie, ils ſont exempts d'aſtrologie, & ne ſe tourmentent pas à chercher dans le ciel, ni dans le vol ou le chant des oiſeaux, ce qui doit arriver ſur la terre ; contens d'étudier & de prévoir les changemens des tems dans la température de l'air, & dans l'aſpect de l'horizon nébuleux ou ſerein.

Comment ils expliquent la cauſe du tonnerre & des éclairs.

Ils n'ont point d'Aſtrologie.

Médecine des Groënlandois.

Maladies & remédes.

La Médecine n'a guères fait plus de progrès au Groënland que les autres ſciences. Voici en peu de mots l'hiſtoire des maladies & des remédes connus en ce pays.

Aux mois de Mai & de Juin, les Groënlandois ont les yeux rouges & larmoyans, ce qui vient des grands vents & de la réverbération des rayons du ſoleil reflêchis par les neiges & les glaces qui fondent. Ils tâchent de ſe garantir de cet éclat éblouiſſant avec une eſpéce de garde-vue ; c'eſt un morceau de bois mince & large de trois doigts, qu'ils s'attachent au front, & qui fait l'effet des bonnets de courrier à l'Angloiſe. D'autres portent devant les yeux une piéce de bois, où ils pratiquent des fentes pour voir à travers, ſans être bleſſés par l'éclat de la neige. Si le mal aux yeux continue, ils ſe font une inciſion au front, pour que l'humeur s'écoule par cette iſſue. Quand ils ont des cataractes, une bonne femme les leur

Mal aux yeux.

Opération de la cataracte.

cerne tout autour avec une aiguille crochue, & les enléve avec un couteau, si proprement, qu'il est rare qu'elle échoue dans cette opération. Mais depuis que les Groënlandois ont l'usage du tabac, ils sont moins sujets au mal des yeux ; ce qui prouve que cette poudre leur est peut-être plus utile qu'à beaucoup d'autres pays, où elle est devenue une nouvelle source de besoins, de dépenses, de vexations, de crimes & de peines.

Comment les Groënlandois arrêtent le saignement de nez.

Les Groënlandois saignent fréquemment du nez, par la trop grande abondance de sang que l'huile, la graisse & la chair de poisson leur occasionnent. Quand ces pertes vont trop loin, ils prient quelqu'un de les sucer à la nuque du cou; ou bien ils se lient fortement les deux doigts annulaires ; ou prenant un morceau de glace dans leur bouche, ils respirent de l'eau de mer par le nez, & le saignement cesse.

Ils éprouvent aussi des maux de tête & de dents, des vertiges, des pamoisons, des paralysies, des hydropysies, des épilepsies, & des attaques de folie : mais ces maladies sont assez rares, pour qu'ils n'y fassent aucun reméde ; ce qui ne contribue pas à les multiplier.

Lépre contagieuse, attribuée à l'usage du poisson.

Ils sont sujets à deux sortes d'éruptions cutanées. L'une est une espéce degale, ou de rogne, accompagnée de petits boutons qui leur couvrent tout le corps, à l'exception des mains ; mais cette maladie de peau n'est pas de durée, ni contagieuse. L'autre est comme une lépre, qui leur infectant tout le corps d'une teigne putride, suit le malade jusqu'au tombeau, & se communique. Mais aussi ces sortes de lépreux vivent à l'écart, & n'ont pour soulagement, que la facilité de se racler, & de faire tomber avec des plumes de faucon, ces écailles & ces croutes qui leur viennent, dit-on, de la quantité de poisson dont ils se nourrissent, comme si la chair des animaux ne pouvoit se convertir dans notre substance, sans qu'il nous fallût leur ressembler par quelque endroit. La petite-vérole étoit une peste inconnue aux Groënlandois, lorsqu'en 1733, un jeune garçon la leur apportant de Coppenhague, leur causa tout-à-coup, une perte de trois mille habitans qui moururent de cet horrible fleau.

Petite-vérole.

Ce Peuple dur & calleux, est quelquefois tourmenté de clous ou d'ulceres qui s'étendent de la largeur d'une de leurs assiettes, dont la matiere, dit-on, contribue à leur donner de ces sortes de maux. Mais ils s'en guérissent par une large incision au travers de la playe, qu'ils bandent ensuite avec un paquet de foin, ou quelque morceau de bois mince, pour que le frottement des habits n'envenime pas les chairs ; & ils se mettent à l'ouvrage, sans discontinuer.

Quand ils se blessent, soit le pied, soit la main, ils les plongent dans l'urine, pour étancher le sang. Ensuite ils y appliquent de la graisse de poisson, ou de cette mousse qui leur sert de méche, bien imbibée d'huile, & ils lient la playe avec une piéce & des courroies de cuir. Mais si la blessure est large, ils la cousent avant de la panser.

Se cassent-ils un bras, ou une jambe, ils tiennent le membre où est la fracture, étendu jusqu'à ce qu'il se replace comme de lui-même, après l'avoir cependant entouré d'un bandage de cuir de semelle, fort épais. On est étonné de voir en combien peu de tems les os rompus se rejoi-

gnent, quand même il y auroit eu des esquilles dans la fracture.

Les Groënlandois n'ont guères de remédes que pour les maux extérieurs, & ils guérissent promptement : mais ils n'en ont point pour les maladies internes, dont ils abandonnent le soin à la Nature. Ce sont pour l'ordinaire des consomptions, & des crachemens de sang, qu'ils tâchent pourtant d'arrêter, en mangeant d'une espéce de mousse noire qui croît sur les montagnes. Ils ont encore des diarrhées & des flux de sang qui leur prennent sur-tout au printems, occasionnés par l'usage du poisson, & sur-tout par les mûres qu'ils mangent toutes vertes. Ce Peuple est aussi sujet à des langueurs & des maladies de poitrine, qui finissent par des fluxions dont ils sont étouffés.

Ils ne connoissent point les fiévres. Mais s'ils sont attaqués d'un point au côté, maladie qui leur vient des flegmes arrêtés, ils en sont avertis par des frissons, suivis d'un peu de chaleur qui se soutient avec de violentes convulsions de poitrine. C'est la maladie la plus commune, la plus fréquente, & la plutôt guérie par les remédes ou la mort. Leur unique recours est à la pierre d'amiante qu'ils mettent sur l'endroit où ils sentent la douleur; elle attire, ou fond sans doute l'humeur, comme elle dissipe les enflures. Depuis l'arrivée des Européens, ils se font saigner pour ces sortes d'attaques, & quelquefois aussi par précaution, ce qui leur épargne bien des accidens & des maladies.

La plûpart de ces maux leur viennent du genre de vie irrégulier, que la Nature avare les force de mener. Car en hyver, un homme entre dans une étuve transi de froid, au point de ne sentir ni ses mains, ni son visage. Ensuite, lorsqu'il sue, il passera de son poële à la bise glacée, presque demi-nud. S'il n'a rien à manger, il reste deux ou trois jours à jeun; & quand les provisions abondent au logis, son ventre ne desemplit jamais. S'il a chaud & soif, l'eau ne sera point assez froide pour lui, qu'il ne la mette à la glace, & comme il ne boit que lorsqu'il est extrêmement altéré, il s'étouffe à force d'eau. Aussi la plûpart des maladies, & sur-tout les points au côté, ne les attaquent guères qu'au cœur de l'hyver, quand ils sont dépourvûs de vivres D'ailleurs on ne peut jamais leur persuader de suer dans ces sortes de fluxions; au contraire, ils s'efforcent de se rafraichir, en bûvant à la glace : ainsi le mal les a promptement emportés.

Funérailles.

M. Crantz place les funérailles après la Médecine; si ce n'est pas l'ordre des matieres, c'est du moins l'ordre des choses. Dès qu'un Groënlandois, dit-il, est à l'agonie, on l'arrange dans ses beaux habits & ses bottes, & on lui attache les jambes contre les hanches, sans doute, afin que son tombeau soit plus court. Aussitôt qu'il est mort, on jette ce qui touchoit à sa personne, de peut d'en contracter une contagion de malheur. Tous les gens de la même maison doivent aussi mettre dehors tous leurs effets, jusqu'au soir, où l'odeur du cadavre sera évaporée. Ensuite on pleure le mort en silence pendant une heure, & l'on prépare sa sépulture. On ne sort jamais le corps par la porte de la maison, mais par la fenêtre; & si c'est dans une tente, on l'enleve par une ouverture qu'on fait derriere en tirant une des peaux qui ferment l'enceinte

l'enceinte de la tente. Une femme tourne autour du logis avec un morceau de bois allumé, difant, *Pikferrukpok*, c'eft-à-dire, *il n'y a plus rien à faire ici pour toi.* Cependant le tombeau, qui pour l'ordinaire eft de pierre, fe prépare au loin & dans un endroit élevé. On met un peu de mouffe fur la terre, au fond de la foffe, & par-deffus la mouffe on étend une peau. Le corps enveloppé, & coufu dans la plus belle peliffe du mort, eft porté par fon plus proche parent, qui le charge fur fon dos, ou le traîne par terre. On le defcend dans la tombe, puis on le couvre d'une peau avec un peu de gazon verd, & par-deffus on entaffe de groffes pierres larges, pour garantir le corps des oifeaux & des renards. On met à côté de fon tombeau, fon kaiak, fes fléches, & fes outils; ou fi c'eft une femme, on lui laiffe fon couteau & fes aiguilles. Car les morts auroient beaucoup de chagrin d'être privés de ces atirails; & le chagrin ne fait pas de bien à leur ame. D'ailleurs bien des gens penfent qu'on a befoin de ces reffources pour vivre dans l'autre monde. Ces gens-là mettent la tête d'un chien fur le tombeau d'un enfant; car l'ame d'un chien, difent-ils, fçait trouver fon chemin par-tout, & ne manquera pas de montrer au pauvre enfant, qui ne fçait rien, le chemin des ames. Mais depuis qu'on s'eft apperçu que les effets qu'on mettoit fur les tombeaux, avoient été volés, fans crainte de la vengeance des fpectres, ou des mânes des morts, quelques Groënlandois ont fupprimé ces fortes de préfents, ou d'offrandes. Cependant ils ne fe fervent point de ces effets, mais ils les vendent à d'autres qui n'ont aucun fcrupule de ce marché.

Un enfant à la mammelle, qui ne peut encore digérer que le lait, ni trouver une nourrice, eft enterré vif avec fa mere morte, ou peu de tems après elle, quand le pere n'a pas le moyen de le conferver, ni le cœur de le voir fouffrir plus long-tems. Quel tourment & quel horrible office pour un pere, d'enterrer ainfi fon propre fils tout vivant! Mais il faut avoir eu un fils, il faut l'avoir perdu, pour fentir cette affreufe fituation. Une veuve qui fera déjà vieille, affligée & malade, fans enfans ni parens qui foient en état de la foutenir, eft enfevelie dès fon vivant, & l'on vous dit encore que c'eft un acte de pitié que d'épargner ainfi à cette malheureufe créature la peine de languir dans un lit de douleur d'où elle n'a point d'efpérance de fe relever; que c'eft foulager fa famille d'un fardeau trop onéreux à la tendreffe même. Mais, dit M. Crantz, c'eft plutôt avarice, infenfibilité; car on n'enterre pas de même un vieillard inutile, à moins qu'il n'ait point de parens; encore alors aime-t-on mieux le conduire dans quelque ifle déferte, où on l'abandonne à fa cruelle deftinée. Trifte & malheureufe condition de la vie fauvage, où la nature force la pitié même à devenir féroce!

Après l'enterrement, ceux qui ont accompagné le convoi, retournent à la maifon du deuil. Les hommes y font affis dans un morne filence, les coudes appuyés fur leurs genoux, & la tête fur leurs mains: les femmes profternées la face contre terre, pleurent & fanglottent à petit bruit. Le plus proche parent du mort prononce fon éloge funébre, ou

une élégie qui contient les bonnes qualités de celui qu'on regrette. A chaque période ou ſtrophe de ſa chanſon, l'aſſemblée l'interrompt par des pleurs & des lamentations éclatantes, qui redoublent à la fin de l'éloge. Le gémiſſement des femmes ſur-tout eſt d'un ton vraiment lugubre & touchant. Une pleureuſe mene ce concert funébre, qu'elle entrecoupe de tems en tems par quelques mots échappés à la douleur ; mais les hommes ne ſe font entendre que par des ſanglots. Enfin le reſte des proviſions comeſtibles que le défunt a laiſſées, eſt étalé ſur le plancher, & les gens du deuil s'en régalent. Ils répétent leurs viſites de condoléance durant une ſemaine ou quinze jours, tant qu'il y a des vivres chez le mort. Sa veuve doit toujours porter ſes habits les plus vieux, déchirés & ſales ; jamais elle ne ſe lave ; elle ſe coupe les cheveux ou ne paroît qu'échevelée, & quand elle ſort, elle a toujours une coëffure de deuil. La maîtreſſe de la maiſon qui reçoit les viſites, dit à tous ceux qui entrent : *celui que vous cherchez, n'y eſt plus ; hélas ! il eſt allé trop loin ;* & les pleurs recommencent : ces lamentations ſe renouvellent pour une demi-heure chaque jour, durant des ſemaines & quelquefois un an entier, ſelon l'âge qu'avoit le défunt, ou l'importance dont il étoit à ſa famille. Quelquefois on va le pleurer ſur ſa tombe, & ſur-tout les femmes aiment à lui réitérer ces triſtes devoirs. Les hommes moins ſenſibles, ne portent guères d'autres marques de deuil, que les cicatrices des bleſſures qu'ils ſe font quelquefois dans les premiers tranſports de la douleur, comme une preuve d'une affliction profonde, qui pénétre l'ame & le corps tout-à-la-fois.

Rien ne convient mieux, à la fin de cet article des funerailles, qu'une chanſon funébre rapportée par M Dalager, & prononcée par un pere qui pleuroit la mort de ſon fils. Heureux encore les peres qui peuvent parler, dans ces ſortes d'afflictions !

Eloge funébre d'un fils, prononcé par ſon pere.

» Malheur à moi, qui vois ta place accoutumée, & qui la trouve vuide ! » Elles ſont donc perdues les peines de ta mere pour ſécher tes vêtemens ! Hélas ! ma joie eſt tombée en triſteſſe ; elle eſt tombée dans les » cavernes des montagnes. Autrefois, lorſque je revenois le ſoir, je rentrois content, j'ouvrois mes foibles yeux pour te voir, j'attendois ton » retour. Ah ! quand tu partois ; tu voguois, tu ramois avec une vigueur » qui défioit les jeunes & les vieux. Jamais tu ne revenois de la mer les » mains vuides, & ton kaiak rapportoit toujours ſa charge de poules, ou » de veaux. Ta mere allumoit le feu, dreſſoit la chaudiere, & faiſoit » bouillir la pêche de tes mains. Ta mere étaloit ton butin à tous les » conviés du voiſinage, & j'en prenois auſſi ma portion. Tu voyois de » loin le pavillon d'écarlate de la chaloupe, & tu criois de joye, voilà » le marchand qui vient. (*a*) Tu ſautois auſſi-tôt à ſon bord, & ta main » s'emparoit du gouvernail de ſa chaloupe. Tu montrois ta pêche, & ta » mere en ſéparoit la graiſſe. Tu recevois des chemiſes de lin & des la- » mes de fer, pour le prix du fruit de tes harpons & de tes flêches. Mais

(*a*) C'étoit le Facteur Danois.

» à préſent, hélas ! tout eſt perdu. Ah! quand je penſe à toi, mes entrail-
» les s'émeuvent au dedans de moi. O ! ſi je pouvois pleurer comme les
» autres, du moins je ſoulagerois ma peine. Eh! qu'ai je à ſouhaiter dé-
» ſormais en ce monde ? La mort eſt ce qu'il y a de plus déſirable pour
» moi. Mais ſi je mourois, qui prendroit ſoin de ma femme & de nos
» autres enfans ? Je vivrai donc encore un peu de tems, mais privé de
» tout ce qui réjouit & conſole l'homme ſur la terre .... »



LIVRE QUATRIEME.

Annales, ou Hiſtoire civile du Groënland.

CHAPITRE PREMIER.

Annales du vieux Groënland.

QUE peut-on ſçavoir de l'hiſtoire d'un païs où l'on ne trouve aucune tradition, ſoit orale, ſoit écrite, ni le moindre monument qui nous atteſte les événemens qui s'y ſont paſſés? Quand même un peuple, auſſi ſauvage que le ſont les Groënlandois, auroit conſervé quelque mémoire des tems reculés, devroit-on s'y fier, après les fables & les erreurs groſſieres qui cachent l'origine & décelent l'enfance des nations les plus policées? Mais ſi les habitans d'un païs ignorent eux-mêmes leur propre hiſtoire, peut-on écouter ce qu'en débitent des étrangers qui s'y ſont établis par la conquête, & qui certainement dans des ſiecles de ténébres & de guerre, n'ont eu ni le loiſir, ni la penſée de recueillit des faits pour la poſterité? Lorſque l'Europe, mais ſur-tout la Norwége, n'a que du faux merveilleux à nous offrir ſur ſes commencemens; en ſera-t-elle plus croyable, quand elle parlera d'un tems & d'un païs encore plus faits pour l'oubli? Cependant comme il eſt certain qu'on trouve au Groënland des ruines & des veſtiges d'anciennes habitations, dont l'etabliſſement & la chûte n'ont point d'époques fixes dans l'hiſtoire; & qu'il eſt néceſſaire de donner à ces monumens quelque origine, il faut toujours en admettre une traditionnelle, avant de découvrir la véritable. Ainſi l'on peut ſuivre pour l'hiſtoire du Groënland, ce qu'en rapporte M. Mallet dans ſon introduction à l'hiſtoire du Dannemark. C'eſt un Ecrivain judicieux, après lequel on ne doit pas rougir de matcher dans l'incertitude, juſqu'à ce que le tems ait fourni des moyens d'éclaircir ce qu'il nous a tranſmis, ſur la foi des meilleurs guides dans les antiquités du Nord. On ſe permettra donc ici de tranſcrire cet Hiſtorien, ſelon l'uſage & la liberté des premiers auteurs de la collection des voyages, qui ont mieux aimé rapporter ſimplement les paroles des Voyageurs éclairés, ou des bons Auteurs qu'ils citoient, que d'en rendre le témoignage ſuſpect par des altérations du texte.

Découverte du Groënland par les Norvégiens.

(*a*) » Environ un ſiecle après la découverte de l'Iſlande, un Seigneur » Norwégien nommé *Torwald*, étant exilé de ſon païs pour avoir tué » quelqu'un en duel, ſe retira en Iſlande avec ſon fils *Eric* ſurnommé

(*a*) Hiſtoire du Dannemarck, Tom. I, Chap. XI.

» le *Roux*. *Torwald* étant mort dans cette isle, son fils ne tarda guères » à se voir obligé d'en sortir pour une raison semblable à celle qui avoit » fait bannir son pere de Norwége; ne sçachant donc où se réfugier, » la nécessité le détermina à tenter la découverte d'une côte qu'un autre » marinier Norwégien avoit apperçue au nord de l'Islande. Cette tenta- » tive fut heureuse; il découvrit bientôt le païs qu'il cherchoit, & y aborda » en 982. Il s'établit d'abord dans une petite isle que formoit un détroit » qu'il appella de son nom *Eric-Sund*, & il y passa l'hyver. Au printems » il alla reconnoître la terre ferme, & l'ayant trouvée couverte d'une » agréable verdure, il lui donna le nom de *Groënlande* ou de *Terre-verte*, » qu'elle porte encore aujourd'hui. Après un séjour de quelques années, » il repassa en Islande où il persuada à plusieurs personnes d'aller s'éta- » blir dans le païs qu'il avoit découvert. Il leur en parla comme d'une » terre abondante en excellens paturages, en côtes poissonneuses, en pel- » leteries & en gibier. De retour avec ses Islandois, il s'appliqua à faire » fleurir cette colonie encore foible & naissante.

» Quelques années après *Leif* fils d'*Eric* ayant fait un voyage en Nor- » wége, y fut reçu favorablement du Roi *Olaüs Tryggueson*, à qui il pei- » gnit la Groënlande des couleurs les plus avantageuses. *Olaüs* venoit de » se faire Chrétien, & étoit animé du zéle le plus ardent pour répandre » dans le Nord la religion qu'il avoit embrassée. Il retint *Leif* à sa Cour » pendant l'hyver, & fit si bien qu'il lui persuada de se faire baptiser. » Au printems il le renvoya en Groënlande accompagné d'un Prêtre qui » devoit l'affermir dans la foi, & tâcher de la faire recevoir à la nou- » velle nation. *Eric* fut d'abord très-offensé de ce que son fils avoit ab- » juré le culte de ses peres; mais il s'appaisa enfin, & le Missionnaire » aidé de *Leif*, ne tarda pas même à l'amener avec toute la colonie à la » connoissance du vrai Dieu. Avant la fin du dixieme siecle, il y eut » déjà des Eglises en Groënlande: on érigea même un Evêché dans la » nouvelle ville de *Garde*, la principale du païs, & où les Norwégiens » allerent long-tems commercer. Peu de tems après, les Groënlandois se » multipliant, on fonda une autre petite ville nommée *Albe*, & un » Cloître à l'honneur de St. Thomas.... Les Groënlandois reconnois- » soient les Rois de Norwége pour leurs Souverains, & leur payoient » un tribut annuel dont ils voulurent inutilement s'affranchir en 1261. » Cette colonie subsista dans cet état jusques vers l'an 1348, époque » d'une contagion furieuse connue sous le nom de *mort noire*, qui fit de » grands ravages dans tout le Nord. Depuis ce tems-là, la colonie de *Garde*, » celle d'*Albe* & tous les établissemens formés par les Norwégiens sur » la côte orientale de la Groënlande, ont été si fort oubliés & négligés, » qu'on en ignore entierement le sort actuel. Tous les efforts qu'on a » faits pour les retrouver, n'ont abouti qu'à la découverte de la côte de » l'Ouest, où les Danois ont établi dans ce siecle quatre nouvelles colo- » nies. Les chroniques Islandoises témoignent unanimement que les an- » ciens Norwégiens avoient aussi formé des établissemens sur cette côte » de l'Ouest; mais comme on ne les retrouvoit point, leur autorité pa- » roissoit suspecte à bien des gens.... Enfin il a fallu leur rendre toute

» la confiance qu'on vouloit leur ôter, & convenir de la bonne foi & » de l'exactitude de leurs auteurs. Il n'y a pas long tems que les Mis» sionnaires Danois ont retrouvé le long de cette côte des ruines de » grandes maisons de pierre, d'Eglises bâties en forme de croix, de » morceaux de cloches cassées; ils ont découvert que les sauvages du » païs avoient conservé un souvenir très-distinct de ces anciens Norwé» giens, des lieux qu'ils habitoient, de leurs coutumes, des démêlés de « leurs ancêtres avec eux, de la guerre qu'ils leur firent, qui ne finit que » par la destruction de ces étrangers.

Comme M. Mallet renvoye ici à la relation de M. Egéde, la plus authentique que nous ayons sur le Groënland depuis un certain tems, il est juste de reprendre les traces de ce guide, pour reconnoître les monumens de la découverte & de l'établissement des Norwégiens . . . . Peu de tems après leur arrivée, nous dit ce Missionnaire, ils rencontrerent dans la partie occidentale du Groënland, un peuple sauvage qui devoit tirer son origine des Américains, comme on le conjecture par le caractere, la maniere de vivre & l'habillement des peuples situés au nord de la baye d'Hudson. On suppose que ceux-ci qui ne différent en rien des Groënlandois, auront avancé du Nord au Sud, où ils ont dû rencontrer les Norwégiens. Ainsi le Groënland auroit été peuplé successivement par les Américains & les Européens. Quoi qu'il en soit, on ignore les causes de la ruine des colonies de Norwége. On veut que la navigation ait été interrompue entre la Norwége & le Groënland, par les périls & les obstacles dont la mer a couvert l'espace qui sépare ces terres. On ajoute que Marguerite qui fut à la fois Reine de Dannemark & de Norwége vers l'an 1389, gêna d'abord le commerce du Groënland; que n'ayant pas reçu les tributs qu'elle en attendoit, elle en arrêta la navigation par des peines rigoureuses contre ceux qui l'entreprendroient sans sa permission, & qu'enfin tous les voyages en cette terre, proscrite à tant de titres, cesserent insensiblement par les guerres qui s'éleverent entre le Dannemark & la Suéde à la fin du quatorzieme siecle. Dans le quinzieme, les *Skrællingers*, ou Sauvages du Groënland, désolerent la colonie occidentale des Norwégiens, qui contenoit, dit-on, quatre Eglises & près de cent villages ou habitations. Quand ceux de la colonie orientale vinrent pour repousser les Sauvages, ils ne trouverent dans le païs dépeuplé que du bétail, c'est-à dire, des bœufs & des brebis errans dans les campagnes; s'il est vrai que ces animaux aient pû vivre en un climat si froid, où l'on n'ose pas en transporter aujourd'hui. Mais qu'est devenue cette colonie orientale, où l'on comptoit jusqu'à douze Eglises paroissiales & 190 habitations ou villages? Peut-être la mer aura-t-elle submergé tout-à-coup ces édifices & ces plantations; ou bien détournant vers cette côte le cours des glaces qui passent entre le Spitzberg & le Groënland, aura-t-elle rendu ce païs inabordable par l'orient. Il est probable que la nature y a fait elle-même une révolution, qui aura rompu tous les liens & les moyens politiques de communication entre ces colonies & leur Métropole. Voici tout ce qu'on rapporte au sujet de cette colonie orientale.

Ruine des Colonies Norvégiennes du Groënland.

Un Evêque d'Islande, vers le milieu du seizieme siecle, poussé par la

tempête à l'Est du Groënland, vit, dit-il, sur le rivage, les habitans conduire leurs brebis & leurs agneaux. Mais comme c'étoit le soir, & que le vent le ramena tout-à-coup vers son isle, on ne peut guères compter sur ce témoignage. Un négociant de Hambourg qui, pour avoir été jetté trois fois sur les côtes du Groënland, fut surnommé le Groënlandois, dit qu'une fois ayant ancré dans une isle déserte à la côte orientale de ce païs, il avoit vû de-là plusieurs isles habitées ; & que s'étant approché d'une habitation, il y avoit trouvé l'attirail d'un bateau, & le cadavre d'un homme étendu la face contre terre, enveloppé dans ses habillemens partie de drap & partie de cuir, avec un vieux couteau à ses côtés, que le Hambourgeois emporta en Islande par curiosité.

Description de la côte orientale du Groënland.

Ajoutons à ces notices, ce que M. Crantz a recueilli dans les meilleurs Auteurs qui aient parlé du Groënland. L'un des plus consultés est *Torfæus*, Historiographe du Roi de Dannemark. C'est un Islandois, Auteur d'un ouvrage intitulé l'*ancienne Groënlande*, *Grœnlandia antiqua*. Quoiqu'il ne rapporte que des choses incertaines sur la côte orientale du Groënland, on doit les conserver en attendant qu'elles soient démenties ou vérifiées par l'observation & par des mémoires plus authentiques des voyageurs. Cet Historien a suivi pour la description de cette côte inconnue, *Yvar-Beer*, qui fut grand Justicier de l'Evêque du Groënland dans le 14e. siecle. Cet Auteur divise le vieux Groënland par le promontoire de *Herjolfs* qui sépare cette côte orientale en deux parties. Ce Géographe place ce Cap au *63*^e^ degré, & la Carte de M. Crantz au *65*^e^. Thorlak, Evêque d'Islande, au 17e. siecle, dit que sous ce promontoire, on trouve au nord la baye de *Skaga-Fiord*, dont l'entrée est comme fermée par un long banc de sable ; mais qui laisse passage aux vaisseaux & même aux baleines dans les hautes marées. Plus au Nord-Est, on place la baye appellée *Ollum-Lengri*, si longue qu'on n'en connoît pas la fin : ensorte qu'on soupçonne que ce peut être un détroit qui rend à la baye de Disko. Celle d'*Ollum-Lengri* est parsemée de petites isles, ou de marais & de plaines couvertes de verdure. *Torfæus* dit qu'elle est située au *66*^e^. dégré. Au-delà sont des deserts qu'on appelle *Obygder*, précédés au Sud par la baye de *Funkabuder*. Derriere celle-ci, s'élevent à l'Ouest dans les terres, deux montagnes dont l'une s'appelle *Blaaserken*, c'est-à-dire *chemise bleue*, à cause de la couleur de ses glaces ; & l'autre *Huit-serken*, *chemise blanche*, parce que la glace en paroît moins foncée & plus claire, soit que cette différence vienne de la réflexion de la lumiere, ou de ce qu'une de ces montagnes est couverte de glace, & l'autre de neige. Mais il faut bien constater leur existence, avant de discuter leurs propriétés accidentelles. Quand un vaisseau se trouve à moitié chemin, entre le cap de *Snæfels* sur la côte occidentale de l'Islande & le promontoire de *Herjolfs* sur la côte orientale du Groënland, séparés par une distance de 120 lieues, on peut voir en même tems les montagnes de glace de ces deux régions.

En descendant du Cap de Herjolfs à celui des Etats, on rencontre beaucoup d'isles, dont la plus considérable est celle de *Kétil*, remarquable autrefois, dit-on, par un cloître de Moines de St. Augustin, & par deux Paroisses. Ensuite vient l'*isle des Corbeaux*, où étoient des Religieuses de

St. Olaüs. Plus bas au Sud, on passe devant l'isle de *Rinsey* où se trouvent quantité de rennes, & du marbre bâtard, dont les Groënlandois font des vases, ou cuves, qui contiennent jusqu'à dix ou douze tonnes; celles-ci sont d'une mesure, ou grandeur, qu'on ne définit pas. De cette Description géographique, informe, incertaine, & fort contestée entre les Ecrivains qui traitent de l'ancien Groënland, il résulte que les habitations, ou colonies des Norvégiens s'étendoient jusqu'au 65eme. dégré de latitude soit à l'Orient, soit à l'Occident.

Torfœus dit, d'après un ancien livre Islandois du douziéme siécle, que le froid n'est pas aussi vif au Groënland, du moins sur la côte orientale, qu'en Islande & en Norvége; mais que les orages y sont plus violens, quoiqu'assez rares & peu dangereux. Cependant la Peyrere, qui fut Secrétaire d'un Ambassadeur de France dans les Cours du Nord, & qui adressa, en 1645, à M. de la Motte-le-Vayer, une relation du Groënland, rapporte, d'après des annales Danoises, qu'en 1308 il y eut au Groënland un orage dans lequel une église fut brûlée par le feu du ciel; & que ce tonnerre fut suivi d'une tempête qui renversa les sommets de plusieurs rochers, d'où elle fit voler au loin, comme une pluye de cendre. A cet événement succéda l'hyver le plus froid qu'on eût encore vû, de sorte que la glace ne dégela point de toute l'année.

Du reste, il n'y a point d'accord dans les descriptions qu'on nous donne des productions & de la fécondité du vieux Groënland, ni de liaison & de suite dans les faits qui composent l'histoire des colonies de la Norvége, établies en ce pays. On y voit que la religion chrétienne y eut un Evêque dès le douziéme siécle, & cet Evêque, des droits temporels, qui occasionnerent le meurtre d'un Seigneur tué par un autre dans un cimetiere: voici le fait en abrégé. Un Norvégien de considération, qui s'appelloit *Arnbiœrn*, accompagnant le premier Evêque envoyé de la Norvége au Groënland, fut jetté par la tempête avec deux vaisseaux, fort loin de cette terre, & ne reparut plus. Quelque tems après, on trouva sur la côte, un vaisseau qui avoit fait naufrage. L'Evêque en donna la cargaison à celui qui l'avoit découvert, & appropria le vaisseau à l'Eglise. Dans la suite, *Ausur*, neveu d'*Arnbiœrn*, vint au Groënland, redemander les effets & le vaisseau de son oncle. *Einar*, arriere petit-fils de *Leif*, fils de cet *Eric* qui avoit découvert le Groënland; *Einar* qui avoit juré de protéger le patrimoine de l'Eglise, refusa à *Ausur* l'héritage d'*Arnbiœrn*. Le neveu se vengea de ce refus, en faisant périr le vaisseau qu'il redemandoit. *Einar*, provoqué par les reproches que lui faisoit l'Evêque, d'avoir trahi son serment, en laissant violer les droits de l'Eglise, un jour qu'il sortoit de l'office divin avec *Ausur*, qui ne se défioit de rien, l'assassina d'un coup de hache. Le meurtrier fut tué par les vengeurs d'*Ausur*. Guerre entre deux partis soulevés par la haine de deux familles; beaucoup de sang versé de part & d'autre, mais sur-tout du côté de la faction d'*Ausur*. Enfin la paix fut faite, à condition que *Sok*, pere d'*Einar*, payeroit en argent le surplus des hommes tués dans la faction opposée à son fils.

Torfœus, qui rapporte ce fait, donne ensuite une liste de dix Evêques du Groënland, qui se succédérent depuis l'an 1121, jusqu'à l'année 1343.

Le

Le Baron de Holberg, dans son Histoire du Dannemark, en ajoute sept autres, depuis cette derniere époque, jusqu'à l'an 1408.

HISTOIRE DU GROENLAND.

Origine des *Skrællings*, ou des habitans actuels du Groënland.

M. Crantz abandonne ici les ramas informes des Historiens du Groënland, pour chercher l'origine des habitans actuels de cette région. Il va d'abord dans la *Winlande*, qui fut découverte par les Norvégiens à peu près dans le même tems que le Groënland, & cette Winlande, dit-il, ne peut être que la côte de Labrador, ou l'isle de Terre neuve en Amérique. C'est de-là, vraisemblablement, ou du Canada, que les *Skrællings*, ou la race des Sauvages actuels, entrerent dans le Groënland, vers le quatorziéme siécle. Car ces Sauvages ne pouvoient venir de l'Europe, à moins que ce ne fût par la nouvelle Zemble, ou par le Spitzberg. Mais depuis les découvertes qu'on a faites sur la mer glaciale, on sçait que ces terres ne sont point contigues avec le Groënland. Il auroit donc fallu, pour passer de la Zemble, ou du Spitzberg, à la côte orientale du Groënland, traverser un grand espace de la mer glaciale sur de petits canots, ou faire, à pied, ce long chemin de glace. D'ailleurs il n'y a pas autant de ressemblance entre la nation Groënlandoise & les Samoyedes, ou les Ostiaques, qui habitent sur les côtes du Nord & du Nord-Est de la mer glaciale, qu'on en trouve entre ce même Peuple & les Kalmoucs, les Tonguses & les Kamschadales situés au Nord-Est de la Tartarie. C'est vraisemblablement de ces derniers pays, que les Peuples, de qui descendent les Groënlandois, seront entrés dans l'Amérique, poussés les uns par les autres. Car l'Amérique est si voisine du Kamschatka, que vers le 66eme. degré, l'on n'a qu'un très-petit détroit à franchir de l'une à l'autre. En Amérique ces Tartares auront couru d'isle en isle, jusqu'au détroit de Davis; d'où le hazard les aura portés au Groënland. M. Crantz cite, à l'appui de cette conjecture, le témoignage d'un Missionnaire de la Congrégation des Freres Moraves. Cet homme, très-instruit de la langue Groënlandoise, fit en 1764, un voyage à la terre de Labrador, sous la protection de M. Hugues *Pallifer*, Gouverneur de Terre-neuve. Il rencontra le 4 Septembre environ deux cens Sauvages, dont un le reçut d'abord assez mal. Mais quand il se fut apperçu que le Missionnaire avoit l'habillement du pays, & qu'il en parloit la langue, il appella les autres Sauvages, en leur disant, *c'est un de nos amis*. Ils le conduisirent dans leurs cabanes, & le comblerent d'amitiés, quoique les autres Européens l'eussent averti qu'il y auroit du risque pour sa vie, à s'exposer seul parmi les Sauvages. L'année suivante ce Missionnaire retourna chez eux avec M. *Drachart*, l'un de ses confreres, qui possédoit encore mieux que lui la langue du Groënland. Ces deux Européens vérifierent que ce langage ne différoit pas plus de celui des Américains, que les dialectes Groënlandois du Sud & du Nord, ne différent l'un de l'autre; or ce n'est pas une différence aussi grande qu'entre le haut & le bas Allemand.

M. Crantz ne dissimule pas qu'il y a de fortes objections à faire contre l'hypothèse, qui suppose que les Norvégiens auront été chassés du Groënland par les Sauvages *Skrællings*, comme si cette petite Nation foible & timide, après avoir fui de l'Amérique devant tous ses ennemis, avoit pû vaincre les Norvégiens, ces braves enfans des conquérans de l'Europe

entiere. Mais il répond que les Colonies de la Norwége établies au Groënland, auront moins été dépeuplées par l'incursion des Sauvages du Nord, que par cette terrible *peste noire* qui ravagea toute l'Europe en 1350, & que les Norwégiens eux-mêmes portérent à leur Colonie du Groënland. Cette épidémie attaqua, dit-on, non-seulement les hommes & les animaux, mais jusqu'à la racine des plantes. Cependant prenons garde qu'on ne confonde ici le ravage de cette peste, avec le rude hyver de 1309, dont nous avons parlé plus haut, d'après la relation de la Peyreré, & qui dut faire périr tous les arbres. Quoi qu'il en soit des suites de ces deux fleaux séparés ou confondus, la mortalité diminua considérablement la population des Colonies Norwégiennes, & les affoiblit sans doute au point que le peu de monde qui leur restoit, fut obligé de céder le terrein aux Sauvages, & de se retirer des côtes de l'Ouest à celles de l'Orient. Car *Yvar-Beer*, cet homme de loi, qui écrivoit au quatorziéme siécle, termine sa relation du Groënland par ces mots : » toute la côte occiden- » tale est maintenant occupée par les *Skrœllings* «. Ainsi les Colonies Norwégiennes, d'ailleurs abandonnées de leur Métropole, furent détruites par la famine & les Sauvages, ou réduites à s'incorporer avec des nationaux, issus ou venus de l'Amérique. Peut-être aussi se refugierent-elles dans des montages & des isles, pour y repasser de l'état social des Peuples civilisés, à la misere & l'indépendance d'une vie sauvage.

L'histoire ne peut suivre les traces de ces Colonies perdues ou dispersées, qu'à la foible lumiere, qu'on tire avec peine, des courses & des récits des Sauvages eux-mêmes. M. Crantz a recueilli quelques-unes de leurs relations, qui peuvent exercer l'esprit de conjecture, au défaut de matériaux plus authentiques.

Un Groënlandois, appellé *Kojake*, qui habitoit à soixante lieues du *Cap-des-Etats*, sur la côte orientale, vint en 1752, voir quelques-uns de ses parens établis à *New-Hernhut*, maison des Freres Moraves, située à Balls-river. Cet homme raconta qu'il avoit logé chez lui, l'hyver précédent, deux Groënlandois qui avoient fait, avec un troisiéme, une excursion, ou un voyage de trois ans sur cette côte orientale. Ils s'étoient avancés jusqu'à un horizon que le soleil ne quittoit point aux grands jours de l'été, éclairant même à minuit le sommet des montagnes ; ce qui désigne le 66eme. degré de latitude. En route ils avoient été souvent obligés de mettre leur tente & leur canot sur un traîneau, qu'ils faisoient tirer par des chiens ; ils cotoyoient toujours la terre, où la glace moins forte que sur mer, fondoit plus vîte au soleil, & tombant dans les courans, alloit former sur les eaux une barriere impénétrable. Les habitans de ces bords sont plus gros que ceux de l'Ouest ; du reste ils ont les cheveux noirs, de longues barbes, & le teint à peu près comme les Groënlandois, dont ils parlent la langue, en l'articulant d'un ton voisin du chant. Ce Peuple est nombreux & paroît doux. Mais les voyageurs dont on rapporte le récit, n'oserent pas entrer dans une baye assez belle, par la crainte des Antropophages qui l'habitoient. De tout tems les Groënlandois ont imaginé qu'il y avoit de ces sortes d'hommes, sur la côte inconnue de leur pays. Au commencement, dit Kojake, ils mangerent de la chair humai-

ne, dans une famine extraordinaire, occasionnée par un hyver excessivement rigoureux. Quand ils en eurent goûté, bientôt ils s'en firent une habitude; en sorte qu'ils gardent de cette chair coupée en morceaux dans leurs provisions, & qu'ils la mangent comme la chair de veau marin, c'est-à-dire, crue & souvent corrompue par la gelée. Mais ils ont l'attention de ne tuer, pour leur nourriture, que des vieillards & de jeunes orphelins, parce qu'ils sont inutiles, épargnant préférablement leurs chiens, dont ils tirent de grands services. Ils sont vêtus de peaux, mais grossierement jointes, faute d'aiguilles : car ils n'ont pas de fer; aussi sont-ils bien contens quand ils trouvent quelques clous dans les planches & les bois flottans, que le naufrage, ou les courans, jettent sur leurs rivages. Jamais ils n'ont vû de vaisseaux, & leurs bateaux ne vont point à la voile.

Un Facteur des Colonies Danoises, m'a fait, dit M. Crantz, le recit suivant, au sujet des habitans de la côte orientale. En 1757, un Groënlandois du Sud, nous rapporta qu'il tenoit de quelques personnes du pays, qui avoient voyagé vers l'Orient, qu'on y trouvoit dans une baye, entre des montagnes, un Peuple qui tous les printems venoit sur la côte. Il est si nombreux, & d'ailleurs si cruel, qu'à son approche tous les Groënlandois fuyent dans des isles sur leurs canots. Ce Peuple qui ne peut les suivre, faute de bateaux, leur décoche une grêle de flêches, (car il marche toujours le carquois sur le dos) & ruinant leurs habitations, il emporte dans ses montagnes, tout ce qu'il a pillé.

Si l'on pouvoit ajouter quelque confiance à ces récits, qui sont évidemment exagérés par ces frayeurs populaires si naturelles à l'esprit humain, il y auroit lieu de conjecturer que tous ces Peuples sauvages, qu'on prétend avoir trouvés sur la côte orientale du Groënland, descendent des restes & des débris des Colonies Norwégiennes, qui ont conservé une haine héréditaire contre les Indigènes.

Un autre Facteur très-curieux d'interroger les Groënlandois sur la nature de leur païs, & capable de réduire aux justes bornes de la vraisemblance, toutes les descriptions fabuleuses & contradictoires, m'a raconté, dit encore M. Crantz, les particularités qu'on va lire.

Les Groënlandois occidentaux qui doublent le Cap des Etats, sont arrêtés au bout de quelques jours de navigation, par un golphe si rempli de glaces, que jointes au courant qui les entraîne dans la mer, elles empêchent les bateaux d'aller plus avant. » J'ai des raisons de croire, (c'est le » Facteur qui parle) que ce golphe rend dans le détroit de Forbisher, » qui après avoir été jadis navigable, s'est trouvé depuis un tems immé- » morial, entierement fermé par les glaces. Ce détroit peut avoir environ » 100 ou 120 lieues de longueur. » Au-dessus, est le vieux Groënland, ce païs perdu, qui ne vaut peut-être pas la peine d'être retrouvé. En 1751 deux Groënlandois passerent le golphe des glaces, & le repasserent. Pendant les années 1756, 58, 60 & 61, quelques habitans de la côte orientale vinrent jusqu'au cap des Etats pour trafiquer avec ceux de l'Ouest. Ils sont trois mois à venir, & s'en retournent peu de jours après, pourvus de ce qui leur manquoit. Les Groënlandois du Cap des Etats, disent que ce peuple doit venir de bien loin, & ils l'appellent *North-lan-*

dois ou Septentrional, pour le diſtinguer d'eux-mêmes qui ſe nomment *Sud-landois* ou Méridionaux. Ce ſont des ſauvages ſans culture ni morale, auprès deſquels les Groënlandois de l'Oueſt ſe regardent comme un peuple policé. Mais ils n'ont jamais entendu parler des Norwégiens, ni de leurs Egliſes, ni de leurs colonies; c'eſt qu'ils n'habitent que des iſles, où ils ſont bloqués par les glaces. Cependant ils n'ont point vu de glaces flottantes depuis trois ou quatre ans. Ils en ſont plus étonnés que nous, qui n'en avons point eu depuis 1756 juſqu'en 1762. Mais la mer leur a charié beaucoup plus de bois flottant qu'à l'ordinaire. Ce peuple ne demande que du fer & des os. C'eſt pour en avoir qu'ils entreprennent depuis dix ans des voyages très périlleux. Ils apportent des peaux de renard, de veau marin, des cuirs, des chaudieres de marbre, qu'ils donnent ſans compter, comme ils prennent ce qu'on leur rend en échange; regardant avec curioſité le linge, les étoffes de laine ou d'autres marchandiſes étrangeres, mais ſans paroître s'en ſoucier.

Voilà tout ce qu'on a pû recueillir de plus certain, ou de moins fabuleux ſur la côte orientale du Groënland. Que n'a-t-on pas fait pour la retrouver? Frederic II. Roi de Dannemark, après un ſiecle d'interruption de toute eſpéce de commerce ou de voyage au Groënland, y envoya en 1578 le fameux navigateur *Heinſon*, qui découvrit à la vérité ce païs, mais de loin & ſans y aborder, quoique la ſaiſon fût belle & le vent favorable. Un rocher magnétique, dit-il, caché ſous les eaux, d'autres diſent le *Remora*, arrêta ſon vaiſſeau tout-à-coup, & l'empêcha d'aller plus avant. Mais le véritable *Remora* fut la crainte des glaces, ou la force du courant qui le repouſſerent; & le deſir de revoir ſa patrie, fut ſans doute l'*Aiman* qui l'attira en arriere.

Martin Forbisher qui retourna pour la ſeconde fois au Groënland en 1578, n'y pût, dit-on, retrouver le détroit qu'il y avoit découvert deux ans auparavant, & qui portoit ſon nom. Cependant il en fut dédommagé par la découverte d'un autre. Mais ce nouveau détroit eſt-il dans la baye d'Hudſon, ou bien entre l'iſle de Terre neuve & le continent de Labrador, ou dans le Groënland? C'eſt ce qu'on ne peut determiner par la carte de ſa route, où les latitudes ſont très-confuſément marquées. Ses relations d'ailleurs préſentent des faits ſi peu compatibles & ſi mal liés, qu'elles jettent à tout moment le lecteur bien loin du Groënland où elles prétendent l'attacher.

On a tenté ſous le regne de Chriſtian IV, Roi de Dannemark, juſqu'à cinq voyages au Groënland. En 1605 l'Amiral Danois *Lindenow*, ayant fait voile vers cette terre perdue, ancra d'abord à la côte orientale, d'où il enleva deux habitans ſur ſon bord. Jean *Knight*, navigateur Anglois, parti ſur un vaiſſeau Danois, monta juſqu'au détroit de Davis où il trouva des hommes plus ſauvages que ceux de l'Orient. Il en fit prendre quatre des mieux faits. L'un de ces malheureux devint ſi enragé de ſe voir pris, dit la Peyrere, que les Danois ne le pouvant traîner, l'aſſommerent à coups de croſſe de mouſquet, ce qui fit peur aux autres trois qui ſe laiſſerent emmener. L'année ſuivante, *Lindenow* retourna du Dannemark au détroit de Davis, avec les trois ſauvages qu'avoit pris Jean *Knight*. Dans le premier

endroit où il aborda, les habitans n'oserent pas s'aboucher avec les gens de son vaisseau. Dans un second mouillage, les sauvages se mirent en posture de défense. Il prit encore terre en un troisieme endroit de la même côte, & l'un de ses gens ayant tenté de descendre pour attirer les sauvages par des présents, ils le tuerent & le mirent en pieces à coups de couteau, pour se venger de la mort d'un des quatre qu'on avoit enlevés l'année précédente.

Les Groënlandois amenés à Coppenhague sur les deux vaisseaux expédiés en 1605, eurent le sort le plus déplorable. Deux y périrent de chagrin, après avoir tenté de s'enfuir sur des canots dans leur païs, vers lequel ils tournoient sans cesse des regards tristes & languissans avec de profonds soupirs. Deux autres prirent aussi la fuite; on en rattrapa un qui fut ramené à Coppenhague. On remarqua qu'il pleuroit amérement toutes les fois qu'il voyoit un enfant dans les bras de sa mere; d'où l'on augura qu'il devoit avoir lui-même une femme & des enfans, quand il fut enlevé de son païs. Deux de ces sauvages vécurent dix ou douze ans avec les Danois, qui les employerent à la pêche des perles dans le Jutland. L'un mourut de froid dans cet exercice, & l'autre de chagrin d'avoir perdu son compagnon.

En 1636, une compagnie marchande de Coppenhague, équippa deux vaisseaux pour le Groënland. Ils y enleverent encore deux sauvages. Quand on fut en pleine mer pour s'en retourner, on voulut les laisser aller sur le tillac; ces malheureux se jetterent dans l'eau, & probablement se noyerent en voulant regagner les bords de leur terre natale. Ces mêmes vaisseaux revinrent chargés d'un sable qu'on avoit pris pour de l'or, à la couleur & au poids. Mais ce sable mis au creuset par les Orfévres de Coppenhague, n'étant trouvé bon à rien, fut jetté dans la mer; & le Capitaine qui en avoit fait charger les vaisseaux, tomba dans la disgrace du Grand Maître du Royaume, qui étoit à la tête de l'entreprise, & il mourut de chagrin. Après neuf ou dix voyages faits depuis le commencement du dix-septieme siecle jusqu'en 1674, pour découvrir le Groënland, en tout ou en partie, & pour y former des établissemens, les Danois se dégoûterent de ces tentatives inutiles, & ne penserent plus à cette terre ingrate qui sembloit se dérober à leurs poursuites.

Enfin M. Egéde, Pasteur de Vogen, poussé par un zele de religion, plus fort & plus puissant que la cupidité, ramena les vues du Ministere de Dannemark vers ce païs, qui présentoit à la couronne une branche de commerce à établir, & au Missionnaire des ames à conquérir. Il faut entendre parler ce religieux Pasteur, pour mieux juger du mérite de son entreprise, par les motifs, les obstacles & les moyens qui servirent à en rehausser le prix & l'importance.

HISTOIRE DU GROENLAND.

CHAPITRE II.

Histoire des premiers établissemens Danois dans le Groënland.

Tentatives de M. Egede pour aller au Groënland.

J'ECRIVIS en 1709, (dit M. Egéde), à un de mes parens de Bergen, qui avoit navigé dans le Groënland, pour lui demander des éclaircissemens sur ce païs. Il me répondit » que dans le Groënland qu'on appelloit » méridional, & qui étoit connu depuis le 60eme. degré de latitude jus- » 74eme. on voyoit des hommes sauvages; & que pour la partie orien- » tale, où s'étoient anciennement établies des colonies Norwégiennes, » on ne pouvoit plus en avoir connoissance, à cause des glaces flottantes » qui défendoient l'approche des côtes. »

Cette réponse me toucha. D'un côté, je voyois des sauvages à éclairer, des Norwégiens à conserver, soit au christianisme, soit à la patrie; & de l'autre j'étois chargé non seulement du soin d'une Paroisse, mais d'une femme & d'un enfant. Je ne sçavois à quoi me résoudre, incertain & flottant entre le bien de la religion qui m'appelloit au loin, & les cris de la nature qui me retenoit au sein de ma famille. Je restai dans cette perplexité jusqu'en 1710, où je me déterminai à dresser un plan pour la conversion & l'instruction des Groënlandois. Je l'envoyai dans un Mémoire à l'Evêque de Bergen; parce que c'étoit le port de Norwége d'où partoient les navires destinés pour le commerce du Groënland.

Ce Prélat octogénaire me répondit qu'il avoit envoyé mon Mémoire à la Cour. Du reste en louant mon projet, il me disoit: » comme vous » voulez quitter votre Cure, pour aller vous même instruire dans la Re- » ligion chrétienne les peuples du Groënland, je ne vois pas comment » la chose pourroit réussir; puisque ces barbares ont une langue particu- » liere que nous n'entendons point, & qu'ils n'entendent point la nô- » tre. Jesus-Christ n'envoya ses Apôtres dans tout le monde pour ins- » truire les peuples, qu'après leur avoir communiqué le don des » langues. »

L'Evêque de Drontheim à qui j'avois aussi communiqué mon plan, parce que j'étois son diocésain, me répondit en 1711: « Il y a eu au- » trefois des Evêques dans le Groënland, qui ont été sacrés à Drontheim » dont ils étoient suffragans.... Si quelque homme de Dieu vouloit al- » ler examiner la qualité du païs & le naturel des habitans; il n'y a pas » de doute que le Roi, qui depuis quelques mois a destiné les revenus » des postes à des œuvres pies (*ad pias causas*), ne favorisât un projet » aussi chrétien que le vôtre, sur-tout si le commerce pouvoit fleurir par » ce moyen. Le Groënland est, on n'en sçauroit douter, une partie de » l'Amérique; & il ne doit pas être fort éloigné de Cuba & d'Hispaniola, » où se trouve une grande abondance d'or.... Mais personne n'est plus » propre à aller chercher ces trésors, que les navigateurs de Bergen....

» Le seul que je sçache, qui ait parcouru ces païs-là, c'est Louis *Henne-* » *pin*, Missionnaire François, religieux Recollet, qui a voyagé long-tems » dans des païs qui ne peuvent être que le vieux Groënland, & qu'il » nomme dans sa carte *Nova Dania*. . . .

Combats intérieurs de M. Egede.

On voit dans cette réponse que le bon Evêque de Drontheim ne connoissoit pas trop la situation du Groënland, & son erreur paroît d'autant plus excusable, que ce païs n'étoit pas encore bien découvert. Mais si M. Egéde étoit encouragé par des Prélats, il avoit à combattre ses parens & ses amis qui tous blâmoient sa résolution. Les prieres & les pleurs de sa femme sur-tout lui firent tant d'impression, que son projet lui paroissant une folie, il promit de rester dans sa Cure. Il étoit tranquille, comme s'il eût été délivré d'une sorte de tentation : mais ce calme, dit-il, ne fut pas long.... J'avois toujours dans l'esprit ces paroles de l'Evangile : *celui qui aime pere ou mere, femme, enfans, freres & sœurs plus que moi, n'est pas digne de moi.* Je ne pûs réfléchir à cet oracle sans trembler : j'y voyois ma condamnation, & mon ame en étoit dans un trouble continuel. Ma femme à qui je ne pouvois cacher mon inquiétude, après avoir tout fait pour me tranquilliser, me dit un jour : » Je suis bien malheu- » reuse d'avoir donné mon cœur & ma personne à un homme qui veut » nous jetter lui & moi dans les plus grands malheurs. »

Ces discours me désespéroient, & si cet état avoit duré, je crois que j'en serois mort. Enfin le tems & quelques chagrins qui me furent suscités par la haine & la calomnie, déterminerent ma femme à quitter avec moi un séjour qui nous étoit désagréable, pour aller dans le Groënland. Dès que je fus assuré de sa résignation, je redoublai mes efforts & mes instances auprès de ceux qui pouvoient appuyer ou seconder mon projet. Mais à l'opposition de mes amis qui continuoient à m'en détourner, se joignit celle de mes ennemis qui me prêtoient des vues trop humaines pour ne pas m'arrêter dans mes poursuites. Je publiai donc une apologie en 1715, où je répondis à toutes les objections qu'on me faisoit. Elles consistoient dans la rigueur du climat; dans les difficultés & les périls de la navigation; dans le danger évident auquel j'exposois une femme & des enfans dont je devois répondre devant Dieu; dans l'espéce de folie qu'il y avoit à quitter une Cure pour une chose aussi incertaine, que l'étoit le fruit d'une mission au Groënland; on y ajoutoit enfin quelques raisons de mécontentement & l'ambition de me faire un nom, comme autant de motifs secrets qui se mêloient à mon zéle. M. Egéde rapporte les objections & non pas les réponses qui sont, dit-il, trop étendues. Mais sa bonne foi & ses succès le dispensent de toute autre justification.

Pendant que je travaillois, poursuit il, à surmonter tous ces obstacles, un bruit se répandit qu'un navire marchand de Bergen ayant péri dans les glaces voisines du Groënland, les gens de l'équipage qui s'étoient sauvés sur la côte, avoient été tués & mangés par les habitans. Mais la fausseté de cette nouvelle se découvrit bientôt, & dissipa la terreur passagere qui s'étoit emparée de ma famille. Cependant le tems s'écouloit, & la guerre duroit en Dannemark. Personne ne pensoit plus au Groënland, j'étois

le seul qui ne pouvois l'oublier. J'écrivis donc en 1717 à l'Evêque de Drontheim & lui remis ma Cure, dans laquelle il ne tarda pas à me nommer un successeur. Ce fut alors que je sentis la plus forte douleur de quitter mes paroissiens & mes amis; la raison, la chair & le sang, tout sembloit m'attacher plus que jamais au séjour de mes peres, & redoubler à mes yeux les horreurs du païs auquel je sacrifiois l'amour de la patrie. Mais dans cet état de déchirement, mon épouse me rendant mes forces, me représenta, qu'il étoit trop tard pour me repentir. » Vous » avez formé, vous avez poursuivi votre entreprise au nom de Dieu, » me dit-elle, pourquoi perdez-vous courage au moment de l'exécuter »? J'accomplis donc ce que j'avois commencé. Après des adieux tendres & douloureux que je fis à mes chers paroissiens, à ma mere, à ma sœur & à mes amis, je me mis en route au mois de Juin 1718, avec ma femme & quatre enfans, dont le dernier n'avoit pas encore un an, & nous arrivâmes à Berghen.

Là dès-qu'on fut informé du motif de mon voyage, chacun en parla diversement : les uns me traitoient de visionnaire, les autres de fou, & quelques uns applaudissoient à mon zéle dont les fruits pouvoient devenir utiles à l'Etat.

Mon premier soin fut de chercher des gens capables d'entreprendre le commerce & la navigation du Groënland. J'en trouvai qui, après avoir envoyé des vaisseaux, étoient dégoutés de ce commerce, par la préponderance de celui des Hollandois qui augmentoit en ce païs là d'une année à l'autre. Cependant quelques-uns promirent que si la paix se faisoit, & que le Roi voulût les protéger & les aider, ils tenteroient d'équiper encore, un vaisseau pour le Groënland. J'attendis donc la fin de la guerre, que la mort de Charles XII, Roi de Suéde, éteignit tout-à-coup en 1719. Dès le printems de cette année, je me rendis à Coppenhague où je restai jusqu'au retour du Roi qui étoit encore en Norwége. A son arrivée on lui présenta mon mémoire, & j'eus l'honneur d'être admis à son audience. Il approuva mon dessein, & me parut dans les meilleures intentions sur les moyens de porter l'Evangile aux Groënlandois. J'appris bientôt après qu'il envoyoit un ordre aux Magistrats de Berghen, de proposer aux marchands de cette ville l'entreprise du commerce & de la navigation du Groënland, avec des priviléges & sous la protection du Gouvernement. Je retournai donc à Berghen. Tous les Maîtres de navire & les Pilotes qui avoient déjà fait le voyage du Groënland, furent appellés à l'Hôtel-de-ville, afin d'y dire leur avis sur la nature du païs & l'espéce de commerce qu'on pouvoit y faire. Mais ces gens de mer craignant qu'on ne les forçât d'aller au Groënland, ou même d'y demeurer, répondirent que c'étoit le païs le plus mauvais de la terre, & le moins abordable par les dangers de la navigation. J'aurois passé pour un imposteur, si je n'avois justifié l'exposé du Mémoire que j'avois présenté sur ce sujet, par une lettre d'un de ces marins qui parloit assez avantageusement du commerce du Groënland. Mais cette démarche de la Cour ne produisit aucun effet, non plus que les instances que je fis auprès d'un grand nombre de marchands de la ville, pour seconder les avances de la protection

protection du Roi. Je paſſai tout l'hyver de 1720, ſans eſpérance de ſecours, ni de ſuccès, expoſé même aux railleries de bien des gens qui conſeilloient à ma femme de me faire renoncer à mon entrepriſe. Mais comme elle ne montroit pas moins de réſolution que j'en avois, on nous dit nettement que nous étions des fous.

HISTOIRE DU GROENLAND.

Enfin à force de ſollicitations, j'obtins de quelques marchands qu'ils s'aſſembleroient avec moi pour délibérer ſur les moyens de former une Compagnie de commerce & une entrepriſe de navigation pour ce païs ſi redouté. Ils prirent mon deſſein à cœur, & s'engagerent à m'aſſiſter, pourvû qu'on trouvât un aſſez grand nombre d'intéreſſés dans cette affaire. Nous ouvrîmes une ſouſcription. Je m'y engageai pour 300 Rixdales, & quelques autres pour de moindres ſommes. J'allai avec l'original de la ſouſcription chez l'Evêque & les principaux du Clergé de la ville, qui voulurent concourir à l'œuvre du Ciel : bientôt des marchands ſouſcrivirent à l'exemple des Paſteurs, & je fus aſſuré d'un fonds de dix mille Rixdales.

Compagnie de commerce, établie à Berghen, pour le Groënland.

Quoique cette ſomme ne fût pas ſuffiſante pour achever l'entrepriſe, on commença par acheter un vaiſſeau nommé l'*Eſperance*, qui devoit nous tranſporter au Groënland, & même y paſſer l'hyver. La Compagnie freta deux autres bâtimens, l'un pour la pêche de la baleine, & l'autre pour nous ſuivre & rapporter à Berghen des nouvelles de notre arrivée.

Dans ce même tems on m'écrivit de Coppenhague le 15 mars 1721, que le Roi m'alloit nommer ſon Miſſionnaire pour le Groënland, avec une penſion de trois cens Rixdales, ſans compter deux cens autres pour les préparatifs de mon voyage. Tout étant diſpoſé pour le départ, l'équipage ſe rendit le 2 Mai ſuivant, à bord du vaiſſeau l'*Eſpérance*, & dès le lendemain nous mîmes à la voile au nombre de quarante-ſix perſonnes, en y comprenant ma famille. A peine fûmes-nous ſortis du port, qu'un vent contraire nous força de mouiller juſqu'au 12 du mois, que nous eûmes un tems favorable : il ſe ſoutint juſqu'au 4 Juin où nous apperçûmes le *Statenhock*, ou Cap des Etats. Le païs étoit encore couvert de glace & de neige. La tempête, & les glaces qui flottoient juſqu'à dix ou douze milles loin des côtes, nous repouſſoient toujours des rives du Sud où nous voulions aborder. Quand le vent & la mer le permettoient, nous avancions à la voile le long des glaces, cherchant quelque paſſage pour gagner la terre ; mais elles étoient ſi fort preſſées & comme attachées les unes aux autres, que nous eſſayâmes pour nous en éloigner, de tirer vers l'Oueſt en pleine mer. Tout nous rejettoit contre ces écueils flottans que nous voulions éviter. Alors les Maîtres de navire parlerent de retourner à Berghen, comme s'il n'y eût point eu d'eſpérance d'aborder au Groënland. J'inſiſtai contre ce parti dicté par le découragement.

Départ de M. Egede.

Cependant nous courûmes le plus grand danger. Un jour que nous étions entierement renfermés dans les glaces, entre leſquelles il n'y avoit pas un eſpace libre au-delà de deux portées de fuſil, l'allarme s'empara de l'équipage : elle redoubla bientôt, quand on vit par un ſignal que faiſoit la galiote qui nous avoit toujours ſuivis depuis Berghen, qu'elle avoit donné contre la glace qui l'avoit percée. Cependant le dommage fut ré-

paré ; mais le Capitaine de notre navire vint dire à ma femme & à mes enfans qu'il falloit se préparer à la mort. Le péril étoit grand, le vent violent ; un brouillard épais couvrit l'air jusqu'à minuit : mais nous nous trouvâmes insensiblement plus au large ; le vent tomba, le brouillard disparut, & nous vîmes que nous étions entierement dégagés des glaces. Le reste de la route se fit gayement, & le 3 de Juillet, nous abordâmes enfin à la terre après laquelle nous avions tant soupiré.

Arrivée au Groënland.

C'est à Balls-river que débarqua M. Egéde, dit M. Crantz qui continue ou répéte l'histoire de ce zélé Missionnaire, d'après le journal que celui-ci donna lui-même de ses travaux ; journal qui contient l'espace de quinze ans, & qui fut imprimé en 1738.

Aussi-tôt que le vaisseau fut arrivé, l'équipage se bâtit une maison de pierre & de terre, revêtue de planches. Ce fut dans une isle qu'on appella l'isle de *l'Espérance*, du nom du vaisseau. La maison fut occupée dès le dernier jour du mois d'Août.

Les Groënlandois virent d'abord leurs nouveaux hôtes d'assez bon œil, quoiqu'avec une sorte d'inquiétude de ce qu'ils étoient venus avec des femmes & des enfans. L'étonnement fit place à la frayeur, quand ils comprirent en les voyant bâtir un logement, que ce n'étoit pas pour un trafic de quelques mois, mais pour s'établir dans ce païs ; & dès-lors ils ne voulurent plus recevoir ces étrangers dans les tentes ou les cabanes. Cependant on vint à bout par des présents & des prévenances, de rendre les sauvages moins inaccessibles, & ils se laisserent voir, non pas d'abord chez eux, mais dans une maison isolée qu'ils vuiderent exprès, & où ils mirent un espion pour veiller toute la nuit. A la fin ils se familiariserent jusqu'à recevoir les visites des Européens, & à les leur rendre dans toutes les maisons.

M. Egéde ne perdit pas une occasion d'apprendre leur langue, & dès qu'il sçut que leur mot *Kina* signifioit *qu'est-ce*, il s'en servit pour leur demander le nom de tout ce qui frappoit ses sens, & il écrivit tous ces mots à mesure qu'on les lui prononçoit. S'étant apperçu qu'un Groënlandois qui s'appelloit *Arok*, avoit pris pour un Européen nommé *Aaron*, cette affection que la seule ressemblance des noms peut inspirer à des gens qui n'ont que ce rapport entr'eux, il engagea celui-ci à s'insinuer chez ce peuple, pour tâcher de sçavoir la langue & les particularités du païs. Quelque tems après, il affecta de le laisser parmi eux ; & comme ils vinrent aussi-tôt lui faire entendre qu'il avoit oublié un des siens, il feignit de ne pas les comprendre. Mais ils ne tarderent pas à revenir dire qu'Aaron étoit chez eux, & qu'il falloit le rappeller, parce que les Groënlandois n'aimoient pas à demeurer avec un étranger.

On dissipa leur méfiance par de nouveaux présents, & ils consentirent à garder Aaron tout l'hiver. Il n'y trouvoit pas grand avantage ; on le tourmentoit, on lui voloit tantôt une chose & tantôt l'autre ; de sorte qu'un jour dans un emportement de colere en étant venu aux mains, il fut battu jusqu'au sang ; cependant après lui avoir pris son fusil, de peur qu'il ne se vengeât, les Sauvages tâcherent de l'appaiser par de bons traitemens, en le priant de ne pas se plaindre au Ministre, qui pourroit les punir.

M. Egéde fit semblant d'ignorer leur conduite à l'égard d'Aaron, & lorsqu'il alla les voir, il leur laissa encore un autre de ses gens.

Cependant les Groënlandois redoutoient si fort ce Pasteur, qu'ils chargerent leurs *Angekoks*, de le conjurer lui & son Peuple, comme un fleau dont la Nation ne pouvoit trop tôt être délivrée. Ces Devins voyant aisément qu'ils n'y réussiroient pas, persuaderent aux Sauvages, qu'il étoit lui-même un puissant Angekok, mais de la bonne espéce, ou de ceux qui ne faisoient point de mal. La crainte se changea donc en vénération pour un personnage qu'on voyoit si respecté de sa Nation. M. Egede qui brûloit du desir de faire connoître aux Groënlandois les mystéres qu'il prêchoit aux Danois, mit sous les yeux des Sauvages quelques tableaux des principaux événemens de la Bible, dessinés ou peints par son fils aîné. Ces tableaux leur donnant occasion de lui faire des questions, il apprenoit insensiblement leur langage, & les préparoit en même tems aux dogmes dont il vouloit les instruire. A propos de la résurrection d'un mort, qu'on leur présenta parmi les images ou tableaux des miracles du Christ, les Groënlandois prierent M. Egede, en qualité d'ambassadeur de son Dieu, de souffler sur leurs malades, afin de les guérir, comme faisoient les Angekoks. Le Pasteur Danois fut obligé, pour gagner le cœur de ce Peuple, de condescendre à ses demandes. Mais il ne se vante pas d'avoir exaucé tous leurs vœux, ni mérité leur confiance par des guérisons; en cela plus modeste que la plûpart des Missionnaires.

Commerce des Allemands au Groënland.

Le commerce ne fit pas dans les commencemens, beaucoup plus de progrès que la religion. Les Groënlandois étoient pauvres, & le peu de superflu qui leur restoit à la fin de l'hyver, ils le réservoient pour les Allemands accoutumés depuis bien des années à trafiquer avec ce Peuple. Ainsi, dès le printems de 1722, les Danois virent avec peine une petite flotte de vaisseaux Allemands aborder au Groënland, & acheter en une demi-heure plus de marchandises, qu'ils n'en avoient eux-mêmes pû avoir dans tout l'hiver.

Déja les provisions menaçoient de leur manquer; car s'étant figuré la pêche & la chasse beaucoup plus abondantes au Groënland, qu'elles ne l'étoient réellement, ils avoient embarqué très-peu de viande & de poisson. Comme ils ne connoissoient pas le pays; que les rennes & les liévres y étoient rares, & que la pêche aux filets ne leur rendoit presque rien, la disette se fit sentir avant la fin de l'année, & plusieurs d'entr'eux furent attaqués du scorbut. Alors on commença de murmurer contre le Ministre qui étoit l'auteur ou la cause de ce malheureux voyage; & comme la galiotte de munition étoit plus lente à revenir qu'on ne l'avoit espéré, l'équipage résolut de repartir avec le vaisseau qui avoit hyverné au Groënland. M. Egede étoit dans la plus grande perpléxité, ne voulant ni quitter sa mission, ni rester seul avec sa femme & quatre enfans, pour les voir périr de misere. Il obtint qu'on attendroit jusqu'au mois de Juin le retour de la galiotte, à condition que si elle n'étoit pas revenue avant la fin de ce mois, on se rembarqueroit en lui laissant quelques provisions. Il avoit même engagé six hommes à rester avec lui; mais quand ils virent que le peu de provisions qu'on leur offroit,

ne suffiroit qu'à peine pour six mois, ils lui dirent qu'en cas de disette, ou de besoin, ils passeroient sur quelques vaisseaux Allemands, pour retourner en Europe. Le Pasteur résolut donc de suivre le troupeau, & de s'embarquer avec l'équipage. Mais sa femme lui reprochant sa foiblesse, dit à ceux qui commençoient déja à démolir l'habitation, qu'il ne falloit pas se défier ainsi de la Providence, & qu'elle avoit une certitude positive que la galiote étoit en route pour arriver incessamment. En effet, tandis qu'on se mocquoit de la Prophétesse, on vit dès le 27 de Juin le vaisseau qu'on attendoit. M. Egede reçut en même-tems les nouvelles les plus encourageantes, de la part des Marchands de Berghen, qui lui promettoient de continuer le commerce du Groënland, quelque desavantageux qu'il fût en commençant. Il apprit d'un autre côté, que le Roi voulant soutenir la mission de tout son pouvoir, avoit déja établi une lotterie en faveur de cet objet, & que comme ce moyen ne réussissoit pas, il avoit mis une légere contribution sur ses Royaumes de Danemarck & de Norwege, sous le nom de la *cottisation* du Groënland.

Moyens de M. Egede, pour s'instruire & se familiariser avec les Groënlandois.

Le Missionnaire redoublant d'espérance & d'ardeur, fit de nouveaux efforts. Il prit avec lui deux de ses enfans pour aller passer l'hyver chez les Groënlandois, résolu de s'instruire lui-même de l'état du pays; tandis que ses enfans en apprendroient la langue, en se mêlant avec des Nationaux de leur âge. C'est peut-être un des meilleurs moyens d'établir des Colonies, & des missions chez les Sauvages; mais le seul que le Gouvernement, & le zéle religieux, aient négligé dans les Etats Catholiques.

Il engagea de plus, par des caresses & des présents, deux petits orphelins abandonnés, à venir vivre avec lui. Cet exemple de bienfaisance, enhardit une famille de six personnes, à le prier de les recevoir dans sa maison. Mais il s'apperçut bien que ce n'étoit que faute de subsistance, & pour vivre à ses dépens. Car dès que le printems eut ouvert la mer aux Pêcheurs, tout ce monde qu'il avoit logé & nourri durant l'hyver, prit congé du Pasteur, sans rien dire; & même les deux enfans qu'il croyoit s'être attachés pour toujours, s'échapperent l'un après l'autre. Il avoit d'abord obtenu d'eux, qu'ils renonceroient à cette vie errante, & qu'ils apprendroient à lire & à écrire; mais il se vit obligé de les laisser aller à la mer, ou voir les Sauvages, toutes les fois qu'il leur en prenoit envie. Quant à leur instruction, les commencemens lui réussirent, tant qu'il eut un hameçon, ou quelque outil à leur donner pour chaque lettre qu'ils apprenoient à connoître: mais ils furent bientôt rebutés de ce travail, & lui dirent, qu'ils ne voyoient pas à quoi cela étoit bon de s'occuper toute une journée à regarder un papier, & crier A, B, C; que le Facteur & lui n'étoient que des paresseux, dont toute la vie se passoit à tenir les yeux sur un livre, & à gâter du papier avec une plume; tandis que les Groënlandois alloient pêcher des veaux, & tuer des oiseaux; exercice de gens braves & laborieux, qui trouvoient du profit dans leur amusement. Il voulut leur faire entendre l'utilité de sçavoir lire & écrire, pour apprendre les pensées d'un ami absent, & pour connoître la volonté de Dieu dans son livre: mais en convenant de ces avantages, ils trouvoient que l'art qui leur donnoit à vivre, étoit plus important, & que quand on possédoit

bien cette ſcience, on n'avoit guères beſoin d'autres connoiſſances.

Ruines des Colonies Norwégiennes du Groënland.

L'année 1723, M. Egéde alla deux fois à la baye d'Amaralik ou de Balls-river, pour y voir un monument des anciennes colonies des Norwégiens. Il trouva dans un beau vallon, les reſtes d'un édifice quarré de pierre platte, environ de dix-huit pieds de long ſur autant de largeur, & de douze pieds de hauteur avec la place d'une porte. Il crut que ce devoit être la tour ou le clocher d'une Egliſe; d'autant plus qu'il apperçut non loin de-là, des ruines d'environ quatre-vingt-ſeize pieds de longueur & ſoixante-&-douze de large, mais qui n'étoient plus qu'à deux pieds au-deſſus de terre; d'ailleurs cet ouvrage ne reſſembloit en rien à l'architecture ou maçonnerie des Groënlandois.

Arrivée de trois vaiſſeaux de la Compagnie.

Dans la même année, il arriva trois vaiſſeaux de la compagnie Danoiſe pour le Groënland. Le premier apportoit des proviſions à la colonie. Le ſecond étoit deſtiné à la pêche de la baleine; il retourna l'année ſuivante à Berghen avec cent vingt barrils d'huile de baleine, & une cargaiſon qui valoit environ cinq cens quarante livres ſterlings. Le troiſieme vaiſſeau devoit aller découvrir ou ſonder les détroits. M. Egéde reçut ordre, à cette occaſion, de choiſir des mariniers du païs qui fuſſent à toute épreuve, & de les envoyer à la découverte des côtes orientales du Groënland. Pour s'aſſurer de la fidélité qu'on devoit apporter dans cette commiſſion, il voulut la faire lui-même, & s'embarqua avec deux chaloupes, quoique l'été fût déjà bien avancé; dans l'eſpérance de s'ouvrir par le détroit de Forbisher le chemin le plus court des terres que l'on cherchoit. Après s'être avancé quatre lieues dans le détroit, ſe voyant tout-à-coup inveſti des glaces que le vent du nord y pouſſoit, il crut devoir attendre qu'elles euſſent debouché dans la mer, pour lui laiſſer un paſſage libre; mais les Groënlandois lui ayant fait entendre qu'au lieu de venir de l'orient par le détroit, c'étoit la mer occidentale qui les pouſſoit dans les terres, il déſeſpera de trouver une communication des deux mers à travers le Groënland. Il vouloit ſe rendre à la côte orientale par le détroit du Cap *Farewel*, lorſque les Groënlandois lui repréſenterent que le chemin étoit long, le paſſage orageux, le courant très-fort, & ſur-tout qu'il n'y avoit rien de ſi cruel que les habitans de ces bords où il prétendoit les mener. D'ailleurs il n'avoit point fait de proviſions pour l'hyver; il fut donc obligé de s'en retourner, & de refaire en dix-neuf jours un voyage de cent-vingt lieues, qu'il avoit fait en quinze jours. Mais ſon tems ne fut pas perdu; car on lui fit remarquer en paſſant beaucoup d'Iſles où les Norwégiens avoient laiſſé des traces & des monumens de leur ſéjour. Dans un endroit ſur-tout appellé *Kakoktok*, entre le 60 me. & le 61eme. degré de latitude, il obſerva les ruines d'une Egliſe qui avoit cinquante pieds de long ſur vingt de largeur entre des murailles épaiſſes de ſix pieds, avec deux portes au Midi, & une plus grande à l'Oueſt. On voyoit une ſeule fenêtre au Nord, & quatre autres étoient ouvertes au Midi. Les murailles étoient aſſez bien travaillées pour l'architecture, mais ſans aucune peinture ni ſorte d'ornemens. Les murs du cimetiere étoient encore ſur pied. On voyoit tout auprès, une grande maiſon & beaucoup de petites. M. Egéde enleva un morceau des décombres de l'Egliſe, dans

Ruines d'une ancienne Egliſe.

l'espérance d'y trouver quelque antiquité des Norwégiens. Les Groënlandois ne vouloient pas d'abord y consentir, de crainte que les ames des étrangers qu'on y avoit ensevelis, ne se vengeassent sur ceux qui venoient troubler les cendres des morts. Mais ce fut uniquement le manque d'outils, qui fit que le Pasteur Danois ne pût emporter que des charbons, des ossemens & des fragmens d'urnes de terre.

Tentative pour découvrir un passage dans l'Amérique septentrionale.

Il arriva cette même année au Groënland deux vaisseaux de la Norwége. L'un étoit allé jusqu'à la baye de Disko pour y trafiquer; mais n'avoit mouillé qu'en deux endroits & sans beaucoup de profit, parce qu'il avoit été devancé par les vaisseaux Allemands. L'autre devoit sonder les côtes de l'Amérique entre le 66eme. & le 67eme. degré, où le détroit de Davis avoit le moins de largeur, & de-là revenir chargé de bois pour établir une seconde colonie au Groënland. Mais il retourna dès le mois de Juillet, sans avoir pû prendre terre à cause des glaces. A son retour il embarqua vingt personnes, avec un Missionnaire & un enfant Groënlandois, & des matériaux qu'il transporta à Nepiséne. Ce fut-là le second établissement de la compagnie de Bergen.

Si l'on voit M. Egéde à la tête de toutes les entreprises, que formoit ou tentoit dans le Groënland ce corps de Marchands, il faut observer que ce Missionnaire avoit accepté la direction des affaires de la Compagnie, avant de partir de Bergen. Car il n'avoit pû intéresser des Commerçans au bien de la Religion, qui étoit son unique motif, sans entrer dans leurs vues temporelles; soit que les Chrétiens du Nord ayent en général moins de Proselytisme que ceux du Midi, soit que dans les païs Protestans, le Clergé n'ait ni autant d'accès, ni autant de crédit dans les Cours, qu'en ont eu jusqu'à présent les Missionnaires Catholiques du Portugal & de l'Espagne. Mais il faut avouer que si ceux-ci ont montré plus de désintéressement dans les premiers tems de leur vocation, ils ont bien profité du succès de leur zéle en Amérique, pour l'avancement de leur pouvoir dans le monde entier; au lieu que M. Egéde n'avoit si fort à cœur les progrès du commerce de sa nation au Groënland, que pour y mieux assurer ceux de sa religion.

Obstacles à la prédication de l'Evangile.

Aussi quand il eut apprivoisé les Groënlandois à l'appât de quelque gain, il crut devoir, à l'exemple des Apôtres, les prendre dans ses filets, & les familiariser avec la prédication de l'Evangile. Ils l'écouterent d'abord patiemment; mais lorsqu'il y revenoit trop souvent, & qu'il leur faisoit perdre au chant des Hymnes, le tems de la pêche, ils ne vouloient plus l'entendre: sur-tout dès qu'un Angekok se présentoit avec ses enchantemens, on voyoit déserter l'auditoire du Missionnaire, & s'il continuoit à prêcher, on s'en mocquoit, & l'on contrefaisoit les gestes du Prédicateur par des grimaces. On alloit même jusqu'à le traiter de menteur, parce que les Angekoks, qui avoient été dans les cieux, n'y avoient point vu ce fils de Dieu dont il parloit, ni le firmament assez fragile pour devoir écrouler & tomber en poudre, à cette fin du monde, dont il les menaçoit. Enfin les Groënlandois poussoient la raillerie & l'insolence au point que les Danois furent obligés de leur faire entendre qu'ils viendroient avec des fusils, tuer leurs Angekoks, pour leur imposer silence.

Cependant moitié par caresses & moitié par menaces, on vint à bout d'engager les Sauvages d'abord à laisser parler le Missionnaire, sans se mocquer de lui, ni l'interrompre avec le bruit du tambour; ensuite à l'écouter quelquefois patiemment; puis à ne pas s'enfuir quand il alloit dans les assemblées, pourvû qu'il n'y troublât pas les divertissemens; enfin, à l'entendre avec une sorte de curiosité & de satisfaction. Insensiblement il prit de l'ascendant & de l'empire sur les esprits. Un Angekok vint lui dire un jour de prier Dieu pour son fils malade. Le Missionnaire, après lui avoir reproché son métier d'imposteur, lui dit que son enfant mourroit, car il étoit à l'agonie; mais que si l'on vouloit le laisser baptiser, il iroit au ciel. Le pere y consentit, l'enfant reçut le baptême & mourut. La famille du mort, après les gémissemens ordinaires, vint dire au Pasteur que c'étoit à lui d'ensevelir le corps; & persuadée que l'ame étoit heureuse, elle demanda avec instance d'être baptisée. Mais le Missionnaire irrita ces pieux desirs, par un sage refus, disant que les adultes devoient se faire instruire de la religion, avant d'y être initiés.

Parmi les dogmes dont M. Egede cherchoit à prévenir les esprits en faveur du christianisme, celui de la résurection des morts faisoit le plus d'impression sur les Groënlandois. Ils sembloient courir au-devant de la persuasion, qu'il pouvoit y avoir un état où le corps ne seroit plus sujet à la peine, ni aux maladies, & où les amis & les parens se retrouveroient pour ne plus se quitter. Mais malgré la pente naturelle de l'esprit humain, qui se livre plus à la crainte qu'à l'espérance, ils ne vouloient point entendre parler de peines éternelles. *S'il y avoit tant de feu dans l'Enfer*, disoit un Groënlandois, *n'y a-t-il pas assez d'eau dans la mer pour l'éteindre? Ou bien, si c'est un lieu si chaud, nous y serons dédommagés du froid que nous éprouvons sur la terre. D'ailleurs les Angekoks, qui vont par-tout, auroient bien vu cet Enfer.* Quand M. Egede leur répondoit que leur Angekoks étoient des imposteurs, qui n'avoient rien vu de ce qu'ils leur débitoient; *& vous*, lui repliquoient-ils, *avez-vous vu le Dieu dont vous nous parlez tant?* » Il est extrêmement difficile (dit M. Crantz, » après M. Egede lui-même) de détromper ce Peuple de ses préjugés, » & d'empêcher qu'il ne fasse un mauvais usage de chaque vérité qu'il » entend: il ne veut pas croire, par exemple, que Dieu soit présent par-» tout, ni tout-puissant, ni bon & bienfaisant, jusqu'à prendre plaisir à » secourir ceux qui l'invoquent dans leurs peines & leurs besoins ». Ils semblent plutôt disposés à lui attribuer la cause de leurs disgraces. Car s'ils avoient du mauvais tems à la pêche, & qu'elle ne fût point heureuse, ils s'en prenoient aux prieres & aux sermons du Missionnaire, disant que l'air étoit irrité de la folle confiance qu'ils avoient en cet étranger, au préjudice de celle qu'ils devoient à leurs Angekoks. Que s'il vouloit l'emporter sur ces Devins, dans l'esprit des Groënlandois, il n'avoit qu'à leur procurer plus de poissons, d'oiseaux & de beaux jours. » Quand M. Egede leur disoit de prier, leur réponse étoit: *nous prions*, » *mais cela n'aboutit à rien.* S'il ajoutoit qu'ils ne devoient demander à » Dieu que les biens spirituels, & le bonheur d'une vie avenir, ils repli-

HISTOIRE DU GROENLAND.

» quoient : *nous ne la comprenons, ni ne la désirons ; nous n'avons besoin* » *que de la santé du corps, & de veaux pour manger.*

Ces détails prouvent combien les Peuples sauvages sont difficiles à convertir. M. Egede s'en plaint très fréquemment dans sa relation : il dit bien que s'il avoit voulu loger & nourrir gratuitement des familles de Groënlandois, marier & doter des filles, ou faire des présens de nôces, il n'auroit pas manqué de gens à baptiser ; mais qu'il en avoit été dissuadé par l'expérience qu'il avoit faite, que le cœur de ces nouveaux convertis n'étoit point changé par le baptême, & qu'ils restoient dans l'endurcissement & l'insensibilité qui leur sont naturels. Il avoit envoyé deux enfans sauvages à Coppenhague, afin qu'à leur retour ils pussent donner à leurs compatriotes une haute opinion du Dannemark, & par-là sans doute, prévenir les esprits en faveur de la religion qu'on y professoit. En 1725, un de ces enfans, nommé *Poëk*, revint seul au Groënland, l'autre étant mort à Berghen. Il montra les présens qu'il avoit reçus, & qu'on lui avoit donnés vraisemblablement pour inspirer à plusieurs de ses compatriotes l'envie de faire le voyage du Dannemark. Il leur parla de la splendeur de ce Royaume ; de la magnificence de la Cour où il avoit été présenté ; des beaux édifices de la Capitale, & sur-tout des Eglises. Ce Peuple ne se lassoit point de lui faire des questions, & d'admirer ce qu'il disoit au sujet de la puissance militaire du Roi, qu'ils croyoient n'être qu'un Seigneur un peu plus riche que les autres hommes, parce qu'il prenoit plus de veaux marins. M. Egede saisit cette occasion, pour leur dire que Dieu étoit le Roi de ces Rois, puisqu'ils lui obéissoient, & que pour sçavoir & faire sa volonté, ils écoutoient la voix des Pasteurs qui n'étoient pourtant que leurs sujets. Alors les Sauvages conçurent une idée de Dieu très-grande, mais effrayante, par l'appareil des armes qu'ils joignoient sans cesse à la représentation de la Majesté Royale, qu'on leur peignoit comme une foible image de la Toute-puissance Divine.

Cependant, malgré cet éclat, & les caresses & les présents de la Cour, *Poek* n'étoit pas si fort enchanté de l'Europe, qu'il ne voulût reprendre la vie sauvage, & se retirer vers les côtes méridionales du Groënland, avec une femme de la Colonie Danoise. Enfin on lui fit épouser une Groënlandoise, après bien des difficultés de la part de cette fille, pour se marier avec un homme qui s'étoit dégradé par un genre de vie étranger aux mœurs de son pays.

Tels étoient les obstacles que M. Egede rencontroit dans sa mission, & les moyens qu'il employoit à planter la foi chez les Groënlandois. Après avoir pris beaucoup de peine à s'instruire de leur langue, il étoit obligé de chercher à nouveaux frais, le sens des phrases qu'il croyoit mal à propos avoir bien entendu une semaine auparavant. Heureusement ses enfans suppléerent à son défaut, & ils apprirent si bien le langage & la prononciation du pays, qu'ils l'aiderent à commencer une Grammaire Groënlandoise, & à traduire quelques Evangiles du Dimanche, avec des questions & des explications.

Arrivée de deux vaisseaux.

L'année 1725 apporta de bonnes nouvelles à la Colonie : deux vaisseaux venus de Berghen, répandirent la joie, en apprenant que la *cottisation* avoit

avoit déja produit une somme de dix mille livres-sterling pour les nouveaux établissemens du Groënland. Mais ce plaisir fut troublé bientôt après, quand on vit revenir au mois de Juin, un de ces vaisseaux avec tous les Colons de Népiséne, qu'il avoit été obligé de prendre sur son bord, parce qu'ils n'avoient pas assez de vivres pour attendre, une année entiere, le retour d'un autre vaisseau d'approvisionnement. Ils avoient donc abandonné des maisons bâties avec beaucoup de peine : & l'on apprit peu de tems après qu'elles avoient été brûlées par des navigateurs étrangers.

Ce ne fut pas là l'unique disgrace ; un Angekok craignant sans doute que la mission ne fît tort à son ministère, voulut employer la magie pour se défaire du Facteur de la Colonie & de sa troupe. Le Danois fut assez imprudent pour frapper l'Angekok au visage, pendant qu'il faisoit ses enchantemens. Le Sauvage courut à son arc, le Danois à son fusil : heureusement les Groënlandois effrayés empêcherent le Devin de tirer sa fléche. C'étoit un Prêtre du Démon ; il cacha son ressentiment, mais jusqu'au moment de la vengeance. Peu de tems après, l'Angekok dit à ses Groënlandois, que les habitans des côtes du Sud avoient complotté d'assassiner le Commis du Facteur, lorsqu'il viendroit faire le commerce dans leur contrée : le Facteur lui-même, ajouta-t-il, est au Nord avec la plûpart de ses Européens, pour son trafic : c'est le tems de tomber sur le Ministre & le peu de monde qui l'environne ; quand le Facteur reviendra, nous le tuerons, & nous partagerons entre nous toutes les marchandises de la Colonie. Ce complot fut rapporté à M. Egede, par un Enfant Groënlandois, qui après s'être enfui de chez le Pasteur, y étoit revenu dans la crainte d'être châtié, s'il étoit rattrappé. Le Missionnaire fit bonne garde en attendant le Facteur ; à son arrivée, il marche aux conjurés, & fait saisir l'auteur de la conspiration : mais content de l'avoir intimidé pour l'avenir, il lui fit grace, à la sollicitation de tous les Groënlandois.

Cette allarme fut suivie d'un danger qui jetta la Colonie dans la plus grande consternation. On étoit au commencement de Juin 1726, lorsqu'une montagne de glace, poussée par les courans vers la côte, fit périr un vaisseau, à la vue de la Colonie. On ne douta point que ce ne fût celui qu'on attendoit de la Norwege, pour les provisions de l'année. M. Egede pour remédier à la disette dont on se voyoit menacé, résolut d'aller avec deux chaloupes vers les bayes du Sud, où se rendoient les Pêcheurs de baleine Allemands, & d'acheter de cette Nation les vivres qui manquoient à la Colonie Danoise. Il avoit cent lieues à faire, & comme il craignoit d'arriver trop tard, il alla jour & nuit, & dans cinq jours il arriva. Mais on ne voulut lui céder que peu de provisions, parce que les vaisseaux, avant de retourner en Allemagne, devoient aller sur la côte d'Amérique, à la pêche de la baleine. Cependant il obtint qu'un de ces navires recevroit sur son bord le Facteur & neuf hommes, pour décharger d'autant la Colonie. Celui qui le montoit, promit qu'à son retour de la pêche, il passeroit à la Colonie pour y prendre des marchandises. En l'attendant, le Missionnaire y ménagea les vivres avec la plus grande économie. Car il n'avoit pour nourrir vingt-une personnes durant un an, que trois barrils de pois, autant de gruau d'avoine, onze sacs de drêche,

& dix-sept cents biscuits de bord, y compris ce qu'il avoit acheté des Allemands. On ne pouvoit chasser faute de poudre & de plomb, & la pêche ne réussissoit point. On tenta d'avoir du veau marin des Groënlandois, pour le manger avec du *sperma-ceti*, au défaut de beurre. Mais plus on étoit dans le besoin, & plus ils se montroient difficiles à vendre de leurs provisions. On fut donc réduit à partager la ration d'un homme, entre huit personnes. La détresse redoubla, au recit que les Groënlandois vinrent faire d'un naufrage où ils disoient avoir vu périr un vaisseau sous les glaces; ajoutant que les gens de l'équipage dans l'eau jusqu'aux genoux, après avoir répété, à grand cris, le nom du Missionnaire, comme pour lui demander d'envoyer des canots à leur secours, avoient été emportés par les flots. Cette nouvelle inquiétoit d'autant plus, que le vaisseau Allemand ne revenoit point des côtes de l'Amérique, au tems où l'on devoit l'attendre. Pour surcroît d'allarme, on vit le Facteur & ses gens qui s'y étoient embarqués, arriver seuls dans un canot. Mais quelle consolation ne fût-ce pas, d'apprendre d'eux-mêmes qu'ils avoient rencontré sur leur route l'approvisionnateur de Norwége, & qu'ayant passé sur ce navire, ils l'avoient laissé à vingt lieues de la Colonie, arrêté par les glaces! Heureusement quatre jours après il entra dans le port, & délivra M. Egede & son troupeau des extrémités d'une famine prochaine; mais non pas de toute crainte. On apprit en même-tems que l'autre vaisseau d'approvisionnement, parti dès le printems, avoit fait naufrage; & celui qui venoit d'arriver, ne pouvant se remettre en mer au mois d'Août à cause des glaces, devoit passer l'hyver à la Colonie, ce qui ne manqueroit pas de décourager la compagnie de Berghen.

En effet, les deux vaisseaux qui vinrent en 1727, apporterent pour nouvelle, que cette société s'étoit entierement dissoute, & ne vouloit plus courir les risques d'un commerce qui n'apportoit aucun profit; quoique le Roi, par zèle pour les missions, le soutînt toujours sous main, & même se fût engagé, pour ainsi dire, à s'en charger seul, malgré le peu de succès de ses commencemens. M. Egede, de son côté, ne voulant point abandonner ses projets de conversion, travailloit de toutes ses forces à seconder les bonnes intentions du Monarque, en cherchant les moyens de suppléer à la stérilité de ce commerce ingrat. Il nous dit lui-même, que dans cette vue, il avoit fait divers essais de Chymie, mais qui ne lui réussirent pas. Le Chymiste & le Missionnaire cherchoient des choses trop opposées pour les rencontrer sur la même route. M. Egede abandonna donc au tems & aux hommes les intérêts de la terre, & se contenta de poursuivre une entreprise dont le succès ne devoit appartenir qu'au ciel; c'étoit la conversion des Groënlandois. Il y travailla cinq ans entiers, avec ce peu de fruit qui rend la constance plus méritoire, & qui lassant le courage des ames foibles, réserve toute la gloire à la persévérance des hommes intrépides.

1728.

Expédition du Danemarck au Groënland.

Enfin, l'année 1728 dut lui promettre quelque récompense de ses travaux passés. Le Groënland vit arriver cinq vaisseaux du Dannemark, dont l'un étoit armé en guerre. Ils portoient des matériaux, du canon & des munitions pour établir un Fort dans une nouvelle Colonie, avec une garnison sous un Gouverneur & un Commandant, qui devoient pro-

téger le commerce des Danois, & défendre les Groënlandois, contre les incursions de certains écumeurs qui leur voloient l'huile & les côtes de baleine. On envoyoit de Coppenhague, pour former, peupler & cultiver la Colonie, beaucoup de gens mariés, hommes & femmes, des maçons, charpentiers, artisans & ouvriers de toute espéce, les uns volontaires, & les autres tirés des prisons. On avoit même embarqué des chevaux pour aller sur les montagnes, à la découverte des terres inconnues, ou des pays perdus. Enfin l'un des vaisseaux avoit ordre de prendre terre, s'il étoit possible, sur la côte orientale.

Mauvais succès de cette entreprise.

Mais tous ces préparatifs furent à moitié ruinés par une contagion qui se mit parmi ces nouveaux colons; comme il arrive presque toujours dans ces sortes de transplantations. M. Egéde attribue cette épidémie qu'il croyoit différente du Scorbut, au nouveau genre de vie que menoient ces gens expatriés, & au manque d'exercice; car il observa que les matelots & les premiers colons qui travailloient toujours, n'en furent guère infectés. Cependant les artisans & les gens les plus utiles en moururent; de même tous les chevaux périrent, faute des soins & de la nourriture qui conviennent à leur espéce. Ce n'est pas qu'ils eussent été d'aucune utilité pour voyager sur les montagnes comme ils y étoient destinés; mais on en auroit tiré de grands services pour la culture des terres. Ce qu'il y avoit de plus fâcheux, c'est que tous ces gens, la plûpart de mauvaise vie, dès qu'ils virent que le Groënland n'étoit pas une terre de promission, & qu'ils n'y trouveroient point les délices ou la fortune dont on avoit peut-être flatté leur espérance, firent éclater les plaintes & les murmures. Le mécontentement produisit parmi les soldats une sédition si violente, que la vie des Officiers fut en danger, mais sur-tout celle des Missionnaires, sur lesquels cette troupe de mutins rejettoit la faute de leur exportation & de la misére où ils se voyoient réduits. Chacun fut obligé de se tenir sur ses gardes, & M. Egéde lui même, qui auroit pû, dit-il, dormir en sûreté parmi les sauvages, étoit forcé d'avoir des armes auprès de son lit, pour se défendre des Chrétiens de son païs.

La perte de ces séditieux moissonnés par la contagion, fut donc un gain pour les Danois & les Groënlandois, qui se virent ainsi délivrés d'une populace dont les mœurs & le caractere ne pouvoient que troubler toute espéce de société, sauvage, ou policée. Mais ce ne fut pas moins une grande faute du Gouvernement d'avoir si mal pris ses mesures, & sacrifié tant de victimes à la funeste ambition d'avoir des colonies; espéce de manie politique, dont il ne paroît pas que l'Europe soit guérie par la dépopulation que le changement de climat ne manque jamais d'occasionner; sans parler de l'altération sensible que produit dans l'espéce humaine le mêlange de races que la nature sembloit avoir voulu séparer par des barrieres insurmontables.

Cette mortalité des Danois au Groënland, dura jusqu'au printems de 1729, où le reste des malades alla vivre avec les habitans du païs, qui en sauverent quelques-uns par l'usage du cochlearia qui commençoit à reverdir à travers la neige. Cependant ce peuple ne voyoit pas avec plaisir aborder tant d'étrangers sur ses côtes, & sur-tout ces gens armés lui fai-

soient ombrage. Quoiqu'on attribuât la contagion qui les avoit dévorés, à la colere des esprits aëriens du climat ; quand on vit survivre encore de ces hôtes dangereux, entr'autres le Missionnaire, qu'on regardoit comme le maître & l'Angekok des Européens, les Groënlandois s'éloignerent insensiblement vers le Nord jusqu'à la baye de Disko. Ce fut-là le premier fruit des forteresses & de l'envoi des troupes, qui ne hâterent pas le succès des missions ni du commerce.

M. Egéde s'appercevant qu'il ne gagnoit rien sur l'esprit des adultes, & que l'instruction, à la suite des présents, n'en faisoit tout au plus que des hipocrites, assez grossiers pour ne pas en imposer par un Christianisme dont ils ne sçavoient pas même porter le masque, ce Missionnaire eut une conférence avec deux de ses collégues nouvellement arrivés, & leur proposa s'il ne feroit pas convenable de baptiser les enfans, avec les précautions les plus propres à les attacher à la religion, dont on leur ouvriroit la porte par le Baptême. Son plan fut envoyé au Collége des Missions établi à Coppenhague. Cette société l'approuva, à des conditions que le Pasteur du Groënland avoit déjà prévues : elles portoient qu'on donneroit le Baptême aux enfans du consentement des parens, pourvû que ceux-ci ne regardassent pas ce remède de l'ame comme un préservatif contre la mort ; qu'on s'assurât que les baptisés se feroient instruire à l'âge convenable ; & qu'on n'engageât personne au Baptême par des moyens de séduction, encore moins par les voyes de la force. La Cour & le Clergé du Dannemark ne pensoient plus alors comme ce Roi qui fit baptiser tous les Danois sous peine de mort, ni comme les premiers conquérans du Mexique, qui pour en convertir les habitans, allumerent des buchers qu'on ne pouvoit éteindre qu'avec l'eau du Baptême. L'esprit de tolérance chrétienne n'a pû être étouffé dans le cœur des Pasteurs Luthériens par le dogme cruel de la prédestination : ils ne croyent pas devoir enchaîner au joug de la Religion ceux que leur grace victorieuse n'y a point appellés.

M. Egéde en conséquence de ces principes, conformes aux décisions des Pasteurs ses collégues, dès le mois de Février 1729, baptisa seize enfans dont les parens demandoient cette faveur pour eux-mêmes ; & il y prépara les adultes par des instructions qu'il chargea *Poëk*, baptisé sous le nom de *Frederic-Christian*, de répandre dans les isles & les habitations du Groënland.

Mais le Ciel ne forçoit point la nature qui maîtrisoit les hommes. La pêche de la baleine ne réussissoit point aux Danois ; ils ne tiroient presque rien des Groënlandois qui cachoient leurs marchandises pour les vendre plus cher à d'autres nations de l'Allemagne. Les vaisseaux d'approvisionnement n'arrivoient à la colonie que bien avant dans l'été, & ne pouvoient retourner à Berghen qu'après l'hyver suivant ; de sorte que chaque voyage étoit d'un an, & le même vaisseau ne reparoissoit à la colonie que tous les deux ans. Rien n'y prospéroit, quand Frederic IV. mourut, & tout fut détruit. Christian VI. son successeur, ne voyant point rentrer dans l'épargne le remboursement des avances considérables qu'avoit déjà coutées l'établissement du Groënland, & sçachant que le Christianisme depuis près de dix ans, n'y avoit guères fait plus de progrès que le com-

merce, envoya des ordres en 1731, d'abandonner ces colonies, & de ramener les colons. On laissoit le choix à M. Egéde de s'en revenir avec eux, ou de rester dans le païs avec ceux qui ne voudroient pas le quitter; & dans ce cas il pouvoit prendre des vivres & des provisions pour un an, mais être bien assuré de ne plus recevoir aucune sorte de secours du Dannemark.

Histoire du Groenland.

1731.

La Cour de Dannemark abandonne les Colonies du Groënland

On juge aisément qu'il ne trouva pas beaucoup de monde qui ne préférât de partir. Les soldats qu'on offroit de lui laisser, ne lui pouvoient être qu'à charge, & les matelots ne se soucioient point de rester avec eux. Quel chagrin pour cet homme si zélé, de quitter après tant de peines & de travaux, un établissement qu'il avoit pour ainsi dire créé, & d'abandonner, sans instruction & sans religion, environ cent cinquante enfans baptisés de sa main! Mais heureusement le vaisseau qui devoit transporter les deux Colonies, se trouva trop petit pour embarquer tous les Colons avec leur bagage. Comme les maisons & les effets alloient être la proie des nationaux, ou des navigateurs étrangers, M. Egede obtint par grace à force d'instances, qu'on lui laissât dix mariniers, avec des provisions pour les nourrir durant un an. Il resta seul de la mission, & ses deux autres Collégues partirent avec le Gouverneur, les Officiers, les soldats, la plûpart des colons, & six Groënlandois qui voulurent les suivre.

Au milieu de ce cruel abandon, il apprit que la colonie de Népiséne avoit été démolie une seconde fois par les Navigateurs étrangers, & qu'ils en avoient brûlé tous les matériaux & les effets. Après avoir tout entrepris pour la Religion, avec quelle douleur la vit-il ainsi perdue en naissant, dans un pays où la pauvreté des habitans sembloit annoncer les mœurs des premiers siecles du Christianisme! Mais il est peut-être plus difficile de faire adopter un culte à ceux qui n'en ont point, que d'en voir changer ceux qui sont une fois imbus de quelques dogmes religieux. Aussi M. Egéde dégoûté des obstacles insurmontables, dont le concours s'opposoit à la conversion des Groënlandois, discontinua de baptiser leurs enfans, dans la crainte de laisser périr au fond de leurs ames les germes de la grace. D'ailleurs il s'apperçut bientôt du discrédit où le départ des Danois avoit fait tomber sa Mission dans l'esprit des habitans. Ceux-ci ne comprenoient pas comment un Monarque aussi riche qu'on leur avoit représenté le Roi de Dannemark, avoit pû laisser manquer ses sujets de subsistances, dans un pays éloigné. Ainsi malgré tout ce qu'on pouvoit répondre à leurs objections, ils n'avoient plus de foi au Missionnaire, & quand il venoit chez eux, ils cachoient leurs enfans pour les dérober à ses instructions dont ils ne faisoient aucun cas. M. Egéde excédé par le travail, le chagrin & les amertumes qu'il avoit essuyés, en contracta un mal de poitrine qui l'empêchoit de voyager. Il fut donc obligé de laisser à son fils le soin de la Mission ou de l'instruction.

Quoiqu'on n'eût promis aucune assistance à la Colonie, cependant le Roi touché des représentations du Missionnaire, envoya quelque secours encore l'année suivante; mais toujours avec l'assurance que ce seroit le dernier. Heureusement la pêche & le commerce de la baleine avoient été

HISTOIRE DU GROENLAND. 1733.

moins infructueux cette année que les autres. Le produit auroit même abondamment défrayé des avances, si l'on n'avoit pas perdu par un gros tems deux des plus grands bateaux, au moment où le trafic étoit dans toute son activité; ce qui fit qu'au lieu de porter les marchandises aux rendez-vous ordinaires de la Colonie, on fut obligé de les vendre aux vaisseaux étrangers.

On reprend le commerce du Groënland.

Après avoir été balotté deux ans entre la crainte & l'espérance, M. Egéde reprit enfin courage, & sentit revivre sa joie en voyant arriver le 20 Mai 1733, un vaisseau du Dannemark, avec la nouvelle qu'on alloit suivre avec plus de constance que jamais l'objet du commerce & des Missions du Groënland, & que le Roi vouloit bien assigner pour le maintien de cet établissement, un don gratuit de quatre cens livres sterling chaque année.

M. Egéde reçut par ce même navire, un renfort de trois autres Missionnaires. C'étoient des Membres de la Congrégation des *Freres Moraves*; instituée par le Comte de Zinzendorf. M. Crantz interrompt à cette époque, l'histoire du commerce & des Missions des Danois au Groënland, pour s'attacher uniquement à l'établissement & aux progrès de la Mission des *Herrenhuthers* ou *Freres Moraves*. Mais comme l'histoire des Voyages n'est pas proprement celle des Missions étrangeres, il faut abandonner M. Crantz au penchant de son zéle dans la description des travaux apostoliques des Missionnaires, pour recueillir dans tous les autres Voyageurs les particularités les plus intéressantes qui peuvent manquer à la parfaite connoissance du Groënland.

Avant d'aller plus loin, le Lecteur doit reprendre ici la suite des tentatives qui ont été faites pour la découverte de la côte orientale de ce pays, & de tous les anciens monumens des colonies Norwégiennes. C'est encore M. Egéde qui va les rapporter en peu de mots.

Le détroit de Forbisher ne conduisant point à la partie orientale du Groënland, ou du moins ce passage, s'il est en effet le plus court chemin de l'Ouest à l'Est de ce pays, étant impraticable, on voulut en 1723, doubler le cap de Farewell pour aller du Couchant à l'Orient. Mais on s'y prit trop tard, & la violence des vents que raméne l'hyver, m'obligea, dit le Pasteur, de retourner sur mes pas à la fin de Septembre.

Tentatives faites depuis 1723, pour reconnoître la côte orientale du Groënland.

En 1724, les Directeurs de la compagnie de Berghen, firent partir par ordre du Roi de Dannemark, un vaisseau tout exprès pour reconnoître la côte orientale. Il prit l'ancienne route du Groënland par l'Islande. Mais les glaces qui flottoient entre ces deux terres, empêcherent d'aborder au terme du voyage; & l'on s'en retourna sans avoir rien exécuté.

En 1728, parmi les dépenses extraordinaires que le Roi fit pour la colonie du Groënland, les chevaux qu'il y envoya, devoient servir à pénétrer par terre à la côte orientale. Mais rien n'étoit plus mal concerté que ce projet; parce que le Groënland est un pays hérissé de rochers d'une hauteur insurmontable, & couvert de neiges & de glaces où les chevaux ne pourroient avoir le pied sûr.

En 1729, M. *Richard*, Lieutenant du vaisseau qui avoit passé l'hyver à la Colonie, reçut ordre de tenter à son retour d'aborder à la côte du

Groënland qui fait face à l'Islande. Mais les glaces & les dangers lui rendirent impraticable l'exécution de ces ordres.

Moyen de réussir dans ce projet.

Le moyen ou le chemin le plus sûr pour arriver à ces bords si desirés & si souvent recherchés sans aucun succès, ce seroit de cotoyer le *Staten-hok*. Ce projet s'accorde avec les récits des Groënlandois qui par cette voie se sont avancés assez loin du côté de l'Orient. Quoique les glaces qui débordent du Spitzberg, gagnent le long de cette côte jusqu'à doubler le *Statenhok*, & ferment le passage aux vaisseaux, de façon à les empêcher d'aborder aux endroits où étoit la principale partie des colonies Norwégiennes; on trouve cependant entre ces glaces flottantes & la côte, des ouvertures, où les barques pourroient naviger en sûreté: car les courans repoussent les glaces loin des golphes vers le Sud-ouest, & les tiennent à quelque distance des terres, où les Groënlandois vont & viennent sans crainte avec leurs *Umiaks* ou grands bateaux.

Les Hollandois qui navigent au Groënland, m'ont raconté, poursuit M. Egéde, comme une vérité constante & reconnue, que leurs vaisseaux ont quelquefois trouvé cette côte orientale, entierement libre & dégarnie de glaces jusques sous le 62eme. degré; qu'ils y ont mouillé dans les bayes avancées, & fait un commerce considérable avec les sauvages.

Je m'en rapporterois à leur relation d'autant plus volontiers, que moi-même en 1736, à mon retour du Groënland en Dannemark, après avoir doublé le *Staten-hok* & le cap *Farewel*, je ne vis pas la moindre glace, quoique je fusse fort près des terres. Mais comme je crois que c'est un hazard auquel on ne peut se fier, il est plus sage & moins dangereux de tenter cet abord avec des bateaux que sur des vaisseaux. Il faudroit donc établir une loge ou un comptoir sur la côte occidentale entre le 60eme. & le 61eme. degré, &, s'il se pouvoit, en bâtir un autre à la même hauteur sur la côte orientale, pour diminuer le danger, avec la longueur du trajet.

Si l'on en croit les relations des plus anciens Auteurs qui parlent du Groënland, il ne devoit y avoir que douze milles (mesure de Norwége) de terres inhabitées entre la colonie de l'Orient & celle de l'Occident, ou tout au plus selon d'autres, un voyage de six jours par bateau. Mais pour s'assûrer de la communication que la nature a laissée entre ces deux côtes opposées du Groënland, il n'y a pas de plus court moyen que de bâtir un comptoir à la pointe méridionale qui lie & sépare ces terres, & de multiplier ces postes de correspondance sur la côte orientale, quand on l'aura découverte; en sorte qu'ils soient assez voisins pour se prêter une mutuelle assistance, au cas que les vaisseaux ne puissent pas aborder tous les ans à l'Est du Groënland.



CHAPITRE III.

Histoire des établissemens du Groënland, depuis l'année 1733, jusqu'à l'an 1740.

SI l'avidité des hommes a pénétré dans les entrailles de la terre, pour y chercher des trésors, il faut avouer qu'on doit en grande partie au zéle de la religion, sinon la connoissance, au moins la découverte de la surface du globe. Le Prosélytisme s'est avancé dans les climats qui sembloient inaccessibles à l'avarice. L'or avoit attiré les vaisseaux des Rois & des Marchands dans toutes les régions du nouveau monde, où le soleil fait germer les métaux précieux & les diamants sous ses pas : le Christianisme a conduit les Européens dans les forêts du Canada. Le commerce des Anglois s'est étendu le long des côtes de la mer qui baigne l'Amérique septentrionale. Mais ce sont des Missionnaires Catholiques qui ont parcouru les deux bords du fleuve Saint-Laurent, presque jusqu'à sa source, & visité les lacs & les pays, plutôt infestés qu'habités par des Sauvages intraitables : ce sont des Missionnaires Jésuites qui ont découvert la Californie, & défriché le Paraguai : enfin des Missionnaires Luthériens ont fait retrouver les traces effacées du Groënland ; ils remplacent d'anciennes Colonies perdues, par de nouvelles, qui seront plus utiles & plus durables. Ceux qu'on y voit établis aujourd'hui, sont de cette institution singuliere d'hommes de tous les états, la plûpart laïques & gens sans lettres, qui se réunirent en une espéce de congrégation religieuse, sous la direction du Comte de Zinzendorff. Ce Seigneur Allemand, à qui son enthousiasme fit une réputation fort étendue, mais équivoque, échauffé dans sa jeunesse par la lecture de la Bible, & sur-tout des Prophêtes, communiqua son esprit, eut des Proselites, & leur bâtit, en 1722, une maison à Bertholsdorff, dans la haute Lusace. Comme ce lieu s'appelloit *Hernhut* (la garde du Seigneur) & que ceux qui s'y retirerent les premiers, venoient de la Moravie, on leur a donné le nom d'*Herrenhutters*, ou de *Freres Moraves* (*a*). Ces pieux ignorans ont toujours brûlé du zéle de la conversion des Idolâtres, se contentant, pour parler leur langage, de ne sçavoir & de n'enseigner que Jésus. Cette nouvelle Société de Jésus, semblable à la premiere, envoye ses Disciples dans les parties du monde les moins connues, jette sourdement ses racines dans les Colonies, & cache ses fondemens sous des terres incultes. Cette compagnie se glorifiant d'ailleurs de l'ignorance & de la grossiereté des premiers Apôtres du Christianisme, suit, à bien des égards, les traces de l'institution des Jésuites, débute comme eux par les missions & l'instruction des enfans; mais au lieu d'éblouir à leur exemple, par l'éclat des talens,

Les *Hernutes*, ou *Freres Moraves*, vont établir une mission au Groënland.

(*a*) Voyez dans l'Encyclopédie l'article *Hernutisme*.

elle

elle étonne bien davantage, par des succès aussi rapides, aussi grands, qu'elle ne doit, ce semble, qu'à la petitesse même & à l'obscurité de ses moyens. Cette Société de Jésus consacra les premiers travaux de son apostolat aux Négres de Saint-Thomé, l'une des isles Caraïbes qui sont dans la dépendance, ou parmi les Colonies, du Dannemark. Un de ces Négres, baptisé sous le nom d'Antoine, s'étant lié avec les domestiques du Comte de Zinzendorff, qui se trouvoit à Coppenhague en 1731, au couronnement du Roi Christian VI, suivit ce Fondateur à Hernhut, & fit entendre à sa Congrégation, que les Négres étoient trop surchargés d'occupations, pour avoir le loisir d'assister à des instructions, & qu'un Prédicateur ne pouvoit espérer de les convertir, à moins qu'il ne fût esclave lui-même, & qu'en partageant leurs corvées, il ne profitât des heures du travail pour leur parler de Religion. Peu de tems après, deux Freres Moraves écrivirent à la Congrégation, qu'ils se vendroient, s'il le falloit, & se feroient esclaves pour racheter les ames des Négres. Mais les vœux d'une ferveur qui surpassoit peut-être les forces humaines, ne furent exaucés, qu'après avoir été éprouvés par le tems.

Dans ces circonstances, on parloit beaucoup à Coppenhague, des mauvais succès du commerce & des missions du Groënland. Le Comte de Zinzendorff avoit vu dans la Capitale du Dannemark, deux Groënlandois baptisés. Il venoit d'envoyer en 1732, de ses compagnons en Afrique; il s'en offrit trois autres à lui, pour aller au secours de M. Egede, qui soutenoit seul contre les obstacles réunis de la Nature & de la fortune, l'entreprise de la conversion du Groënland, qu'il avoit seul formée & commencée.

La Congrégation des Herrenhutters étoit composée de pauvres réfugiés qui passoient de la Moravie en Lusace avec toute leur fortune sur le dos, c'est-à-dire leurs habits. Les trois Missionnaires destinés au Groënland, s'embarquerent en cet équipage pour Coppenhague, au mois de Janvier 1733. Là se multiplierent devant eux toutes les difficultés qui devoient les empêcher d'aller plus loin. Car s'étant adressés à M. *Plefs*, Premier Gentilhomme de la Chambre, qui avoit engagé un Négociant à équiper un vaisseau pour la baye de Disko; cet homme de Cour reçut assez mal des gens, qui n'ayant ni le caractere, ni la science, propres à l'Apostolat, vouloient s'ingérer dans une mission où les talens & les travaux de l'infatigable M. Egede, avoient échoué jusqu'alors. Mais s'étant convaincu que la foi suffit pour coopérer efficacement aux progrès de la foi, M. Plefs sollicita lui-même les bontés du Roi, pour qu'il fût permis à ces nouveaux Missionnaires d'aller au Groënland. Le Monarque écrivit de sa propre main à M. Egede, de les bien accueillir, & de favoriser les efforts de leur zèle pour la conversion des infideles.

M. Plefs leur demanda cependant comment ils vivroient au Groënland: du travail de nos mains, & de la bénédiction du ciel, répondirent-ils; nous cultiverons la terre, & nous bâtirons une maison pour n'être à la charge de personne. Mais il n'y a point de bois en ce pays-là, leur dit-on. Eh bien, nous y creuserons des fosses, & nous y logerons. Non, repliqua le Courtisan, voilà cinquante écus d'Allemagne, pour commencer à vous pourvoir des matériaux & des outils nécessaires à la construction d'un

HISTOIRE DU GROENLAND.

logement. A l'exemple de ce Seigneur, les Grands de la Cour voulurent contribuer à l'approvisionnement de ces Missionnaires. Ceux-ci eurent bientôt un petit fonds d'argent, avec lequel ils acheterent dix douzaines de planches, des lattes, & quarante-six solives, des semences & des racines de plantes, des filets & des instrumens pour la chasse & la pêche; enfin les provisions les plus pressantes pour le vêtement & la nourriture. Jamais des Missionnaires ne furent plus dignes de la protection du Gouvernement, que ceux qui s'équipoient en Colons, & qui vouloient commencer leur mission, par l'agriculture & le commerce; objet le plus naturel des transmigrations & des populations nouvelles. C'est peut-être encore un des avantages temporels que le Clergé Luthérien peut avoir sur celui de la Religion Catholique, d'inspirer à ses membres, en leur permettant le mariage, toutes les idées d'économie domestique relatives au bien-être des familles, & par conséquent à la police sociale.

Arrivée de trois Freres Moraves au Groënland.

Les trois Freres Moraves partis le 10 Avril 1733, de Coppenhague, arriverent au Groënland le 20 du mois suivant. Leur premier soin fut de chercher sur la côte un séjour habitable & commode, pour y bâtir. Ils mirent aussi-tôt la main à l'œuvre, & dressant pierre sur pierre, avec de la mousse dans les intervalles, ils éleverent à la hâte un asyle contre la la neige & la pluie; se procurant de la subsistance avec un vieux bateau, qu'ils avoient acheté du Capitaine Danois qui les avoit amenés. Ils passerent d'une tente, où ils geloient de froid, dans cette hute construite à la Groënlandoise; & dès le 15 de Juin, ils commencerent une maison Danoise, où dans cinq semaines, ils eurent du logement.

Aussitôt qu'elle fut achevée, ils songerent à faire leurs provisions de bouche pour l'hyver. Mais la chasse & la pêche leur réussirent d'abord assez mal, parce qu'ils n'y étoient guères exercés, & qu'ils avoient sur-tout peu d'adresse à mener un Kaiak. Quand ils alloient chercher du bois flottant entre les isles, s'ils étoient surpris par le mauvais tems, après avoir gagné la terre avec beaucoup de peine, le vent de la nuit éparpilloit leur bois, & la tempête emportoit leur bateau, que les Groënlandois venoient leur rendre tout fracassé quelques jours après. Mais quand tout leur manquoit, ils s'abandonnoient à la Providence, & s'ils n'avoient pas autre chose à faire, ils se mettoient à filer pour gagner leur vie, à l'exemple de leurs Freres de Moravie & de Lusace.

Ces difficultés n'étoient pourtant rien, au prix de celles qu'ils avoient à surmonter, pour remplir l'objet de leur mission: car ils ignoroient même la langue Danoise, dont ils avoient besoin pour apprendre celle du Groënland, & il n'y avoit que des Danois qui pussent les initier dans les élémens de celle-ci. Pour surcroît d'embarras, on leur voloit tous leurs livres & leurs papiers, à mesure qu'ils écrivoient leurs leçons; comme si le démon, disent ces bons Freres, avoit voulu leur ôter tous les moyens de diminuer le nombre de ses vassaux. Mais la Nature faisoit tout pour les lui conserver. Les Groënlandois, trop occupés de leur subsistance, n'avoient pas le loisir d'assister à des catéchismes de Religion. Ce n'est pas qu'il n'y eût autour de Bals-River, environ deux cens familles qui formoient près de deux mille ames; mais la plûpart de ces habitans étoient

difperfés dans les ifles & les montagnes, à la pêche des veaux, à la chaffe des rennes, & quand l'hyver approchoit, ils alloient faire des voyages de deux cens lieues, tantôt au Nord, & tantôt au Sud. Il n'y avoit pas moyen de les joindre pour les inftruire, & les Prédicateurs ne pouvant fuivre leur auditoire à la courfe, fe contentoient de femer de tems en tems quelques germes de la parole divine, lorfque la curiofité leur amenoit par hazard des Groënlandois, qui venoient voir leur maifon en paffant, ou leur demander des clous, des hameçons, des couteaux, qu'ils fçavoient bien voler en cas de refus. C'étoit peine perdue que d'aller d'une ifle à l'autre, chercher des Auditeurs qu'on ne pouvoit même avoir en les payant; car dès qu'on leur parloit de Religion, ils difoient aux Miffionnaires, ne voulez-vous pas retourner chez vous?

Mortalité caufée au Groënland, par la petite-vérole apportée du Dannemark.

Mais ce qui fembla devoir renverfer toutes leurs efpérances, ce fut une mortalité qui menaça de ruiner à jamais la population du Groënland. De fix Groënlandois qu'on avoit amenés en Dannemark, deux ans auparavant, il ne reftoit qu'un garçon & une fille. Comme le climat étranger leur étoit contraire, on voulut les renvoyer dans leur pays. La fille mourut durant la traverfée; & le garçon arriva fain & fauf, du moins en apparence. Mais il apportoit de l'Europe un venin caché dans fes veines, & qui ne tarda pas à fe manifefter par une éruption cutanée, où l'on n'apperçut d'abord aucun danger. Il continua de courir & de jouer avec fes camarades qu'il infectoit cependant de fa contagion. Lui-même en mourut le premier au mois de Sept.; c'étoit l'année 1733. Celui qui le fuivit de plus près au tombeau, fut le jeune Frédéric Chriftian, dont M. Egede avoit fait un excellent Catéchifte & qu'il regretta comme un fujet très-utile à la miffion. Enfin on découvrit par un malade de la Colonie, que cette pefte étoit la petite-vérole. Auffi-tôt M. Egede dépêcha un exprès dans tout le pays, pour avertir les Groënlandois, de ne pas fortir de leurs habitations, s'ils ne vouloient pas gagner & répandre la pefte Européenne; & de n'y laiffer entrer aucun vagabond du voifinage, qui ne manqueroit pas de la leur apporter. Mais ces avis furent inutiles dans un pays ouvert & libre, où l'on ne peut empêcher perfonne d'aller & de venir à fon gré.

La contagion fit les progrès les plus rapides, & d'autant plus violens, que le froid du climat, & le peu de précaution des habitans, rendoient l'éruption du venin plus difficile. Les malades fouffroient des tourmens incroyables, & la chaleur de leur tempérament, jointe à une foif brûlante qu'ils ne fçavoient appaifer qu'avec de l'eau à la glace, les emportoit en trois jours. Dans l'excès de leurs fouffrances, quelques-uns fe poignardoient eux-mêmes, ou s'alloient jetter dans la mer, pour mettre fin à leurs maux. Un homme dont le fils étoit mort de cette funefte épidémie, maffacra fa belle-fœur, dans la perfuafion qu'elle avoit enforcelé ce malheureux enfant. Les Danois craignoient avec raifon un foulevement de tout le pays contr'eux, par le bruit qui s'étoit répandu qu'ils y avoient apporté cette pefte. La frayeur même, étendit la rage & l'influence de la contagion. Loin d'y apporter du remède, il fembloit qu'on allât au-devant de ce fleau. Les malades reftoient fans fecours & les morts fans fépulture. Quelques-uns invoquoient d'abord le Dieu dont les Européens leur

avoient appris à bénir le nom ; mais quand ils ne se sentoient point soulagés dans leurs prieres, ils le blasphêmoient avec des imprécations horribles, ne voulant point croire à l'existence d'une Divinité qui leur sembloit un être impuissant, ou méchant.

M. Egéde étoit dans la plus cruelle affliction ; il alloit de maison en maison tantôt avec son fils, tantôt avec les freres Moraves, consoler les malades ou les préparer à la mort. Par-tout il ne trouvoit que l'image de la désolation, des cabanes désertes ou pleines de deuil & de cris de douleur, des cadavres étendus sur le seuil des portes, ou qui n'étoient enterrés qu'à moitié, sous un tas de neige & de pierres. Dans une Isle entiere, ils ne virent qu'une pauvre fille, toute couverte des pustules de la petite vérole, avec trois de ses petits freres. Leur pere, après avoir enseveli tous les habitans, s'étoit mis lui-même dans un tombeau avec le plus jeune de ses enfans attaqué de l'épidémie, laissant l'ordre à sa fille de couvrir sa tombe de pierres & de peaux, pour mettre son corps à l'abri des renards & des corbeaux. Le reste de cette malheureuse famille vivoit de quelque provision de harengs secs & de veau marin, jusqu'à ce que le mal ou la famine eût épuisé de tristes jours, plus douloureux à conserver qu'à finir. M. Egéde parmi les progrés d'une calamité qui dévoroit les habitans, recevoit les uns, alloit chercher les autres, & les secouroit tous de ses soins, de ses provisions, ou par des instructions consolantes. Ses œuvres de charité chrétienne & d'humanité, firent plus d'impression sur les ames pour les disposer à la Religion, que n'en avoient pû faire ses discours depuis dix ans ; tant les hommes ont de penchant à croire une divinité bienfaisante, que ses Apôtres sçauront toujours faire aimer, en donnant l'exemple des vertus qu'ils prêchent.

L'épidémie continua ses ravages durant près d'un an, & s'étendit l'espace de quarante lieües au Nord, & pour le moins autant vers le Midi. Quand les Facteurs Danois aborderent sur ces côtes, ils trouverent les maisons entiérement désertes, le long de plus de trente lieues. Aux environs de la Colonie, il périt en trois mois jusqu'à cinq cens personnes dans l'espace de huit lieues. On peut juger par-là du nombre des habitans qui furent moissonnés par la petite vérole. M. Egéde le fait monter à trois mille ames : car il en réchappa très-peu, & l'on n'en sauva que huit ou neuf dans le seul canton de Balls-river qui étoit le plus peuplé.

Les Européens eux mêmes se ressentirent, sinon des atteintes, du moins des suites de ce fléau, soit par les peines qu'ils avoient prises autour des malades, soit par la malignité que l'air avoit contractée de l'infection des cadavres, soit enfin par le genre de vie qu'ils étoient obligés de mener, passant continuellement d'une étuve chaude à l'air excessivement froid. De quelque part que vint le mal, M. Egéde en perdit sa femme, qui mourut après avoir contribué de toutes ses ressources au soulagement des malades, ne manquant jamais de leur envoyer les cordiaux & les remédes qu'elle avoit chez elle. Les Missionnaires furent attaqués à leur tour du scorbut, maladie du pays, occasionnée, à ce qu'on croit, par les extrémités & les brusques vicissitudes du froid & du chaud, & par le chan-

gement trop subit d'une vie oisive ou sédentaire en une suite de courses & de travaux pénibles & forcés.

Cependant ils se rétablirent avec le cochlearia du printems, & recommencerent leurs visites dans les habitations que les ravages de la petite vérole avoient changées en tombeaux. Ils avoient la consolation de soulager les malades; mais sans espérance de convertir les ames. Christian David, cet homme qui de Charpentier étoit devenu l'une des premieres colonnes du Hernhutisme; qui dès la naissance de cette société, comme par un esprit de prédiction, lui avoit tracé en 1722, le plan d'une cité où dix ans après on compta six cens habitans; cet homme singulier avoit été envoyé par le Comte de Zinzendorf au Groënland pour servir de guide aux autres freres Moraves, que son âge & son expérience le mettoient en état de diriger. Il trouva les Groënlandois tels que M. Egéde les dépeint, & il en parle avec une franchise qui rend ses récits d'autant moins suspects, qu'ils ne sont pas toujours édifians.

Portrait des Groënlandois, leur peu d'aptitude à la Religion.

» La vie que mene ce peuple, dit-il, est angélique en comparaison de » celle de nos Chrétiens d'Europe. Cependant les Groënlandois vivent sans » connoître la Divinité : car ils tournent en dérision tout ce qu'on leur en dit. » Qu'on leur en parle ou non, peu leur importe; ils écoutent un hymne com- » me une chanson : ils sont trop peu capables de réflexion, pour avoir aucune » idée de Religion. On diroit même qu'ils n'ont pas de passions, tant » ils paroissent insensibles. Ils ne pensent qu'à manger, du reste aussi stu- » pides que les animaux dont ils se nourrissent. Mais comme les bêtes, » ils aiment beaucoup leur progéniture, sans s'occuper d'ailleurs de l'é- » ducation de leurs enfans. Quant à la foi, Dieu seul voit & sçait s'ils en » sont capables ».

Ainsi ce n'est jamais que l'intérêt qui les apprivoise avec les Missionnaires, qu'ils abordent ou qu'ils écoutent, quand ils en espérent quelque chose. Un jeune homme, par exemple, leur demanda de lui prêter main forte pour ravoir sa femme, & voici comment on la lui avoit enlevée. Un pere de famille ayant épousé une veuve, avoit donné au fils de cette femme sa fille en mariage, après l'avoir déjà fait épouser à un autre homme. Au bout de six mois celui-ci rattrapa sa femme par ruse & par force, & le second mari vint reclamer le secours des Européens pour l'enlever encore au premier. Ce sont-là les mœurs de ce peuple sans police, ou sans loix. Du reste ils ne manquent pas d'un certain artifice, ni de caresses engageantes, pour exciter les Européens à la libéralité; car ils auroient honte d'en obtenir rien par des prieres. Mais dès qu'on leur parle de conversion, ils s'endorment, ou s'en vont avec un ris mocqueur. Un Missionnaire Danois leur racontoit un jour l'histoire de la création jusqu'au tems d'Abraham. Ils dirent qu'ils croyoient tout cela, puis se mettant à débiter à leur tour les fables & les visions de leurs Angekoks, ils demanderent au Missionnaire s'il ne les croyoit pas aussi bien qu'eux. Le Danois leur ayant répondu que non; » si tu ne nous en crois pas sur notre pa- » role, lui dirent-ils, pourquoi veux-tu que sur ton simple témoigna- » ge, nous croyions ce que nous ne pouvons comprendre ? »

HISTOIRE DU GROENLAND.

1734.

Premiers travaux des Freres Moraves au Groënland.

Malgré le peu de fruit & d'occupation que donnoit aux nouveaux Missionnaires l'entreprise de la conversion des Groënlandois, ils reçurent encore du Dannemark deux de leurs freres pour coopérateurs. Mais comme ce n'étoient pas de ces Prédicateurs oiseux qui n'ont que le talent ou la manie de la parole, ils ne pouvoient arriver en trop grand nombre dans une terre qui ne demandoit pas moins de cultivateurs que d'ouvriers évangéliques. Le Dannemark envoya donc trois vaisseaux, dont un fit voile à Good'haab, & les deux autres aborderent à l'isle de Disko, avec des matériaux & des provisions pour y fonder une Colonie. Christian David s'embarqua sur le premier de ces trois navires, qui le transporta de *Good-haab* à Disko, pour y travailler au nouvel établissement en qualité de Charpentier. C'étoit un homme excellent pour le bras & le conseil; & comme il étoit trop âgé pour apprendre la langue du Groënland, il se chargeoit plus volontiers des affaires temporelles de la Mission, que de la conversion des ames.

1735.

L'année 1735 fut presque toute employée à des préparatifs pour le grand ouvrage du salut des Groënlandois. Il falloit d'ailleurs laisser repeupler leurs familles, moissonnées par le fléau de la petite vérole. Les Missionnaires consacrerent donc leur tems à l'étude de la langue, & à de petits voyages, pour s'initier de plus en plus dans la connoissance du pays & des mœurs de ses habitans. Mais au moment qu'ils alloient commencer leurs courses apostoliques, leur grand bateau de voyage fut enlevé de terre par un ouragan qui, après l'avoir fait pirouetter dans les airs à quelques centaines de pas, le brisa contre un rocher. M. Egéde eut la bonté de leur fournir un vieux bateau d'Europe, & des matériaux pour le radouber.

Deux des Missionnaires, Mathieu Stach & Christian Stach, freres à double titre par les nœuds de la nature & de la Religion, allerent voyager, le premier au Sud, & le second au Nord, tous deux en compagnie de marchands, auxquels ils ne furent point inutiles dans les dangers & le mauvais tems qu'ils eurent tous à souffrir. On ne trouva de part & d'autre que des maisons vuides dont les habitans étoient morts, & quelques chiens qui depuis deux ans avoient vécu malgré les plus grands froids, soit de coquillages, soit des vieilles peaux qui couvroient les tentes. Les Groënlandois ne faisoient pas d'abord grand cas des freres Moraves, parce que leur voyant mettre la main à l'œuvre dans toutes les occasions, ils les prenoient pour les domestiques des Facteurs. Ce n'est pas qu'ils méprisent chez eux les gens qu'ils appellent serviteurs; car tout le monde l'est, excepté le pere ou le chef de famille: mais parmi les étrangers, ils appercevoient des distinctions si marquées entre les hommes, qu'ils s'informoient uniquement quel étoit le maître, & ne s'adressoient qu'a lui, jettant à peine un coup d'œil sur les autres. Aussi les Hernutes qui craignoient de voir rejaillir sur leur Ministere le mépris qu'on auroit pour leur personne, répondoient aux Groënlandois, qui leur demandoient où étoit le maître; il n'y a point entre nous de maître ou de serviteur, & nous sommes tous freres. On les distinguoit en effet des autres Européens par cet esprit d'égalité, d'union & de douceur qui caractérisa les

premiers Chrétiens & les nouvelles inſtitutions religieuſes.

Cette conduite leur attira par degrés la conſidération & la confiance des Groënlandois, qui ſe familiariſerent avec ces étrangers au point d'aller ſans cérémonie paſſer la nuit chez eux, quand elle les ſurprenoit en chemin, ou qu'ils étoient accueillis de la tempête. Ils étoient même ſi fort accoutumés à prendre l'hoſpitalité chez les Freres, ou à en recevoir des préſents ou des vivres, qu'ils leur diſoient franchement, nous ne viendrons pas vous écouter, ſi vous ne nous donnez rien; tant ils s'imaginoient qu'un Prédicateur devoit payer ſes auditeurs.

En effet les bons freres Moraves ne pouvoient guères renvoyer ces pauvres ſauvages, preſque toujours attirés par la faim à l'inſtruction, ſans leur donner à manger, ſur-tout en hyver où le froid exceſſif ne leur laiſſoit aucune reſſource pour vivre. Mais quand l'été ramenoit les proviſions en abondance, ce n'étoient plus les mêmes importunités, & les Groënlandois ne venoient guères à la Miſſion, que lorſqu'ils avoient paſſé toute la nuit à danſer, comme ſi l'heure de l'inſtruction leur eût paru la plus propre au ſommeil. A cela près qu'ils s'endormoient à la priere du matin, ils l'écoutoient avec aſſez de gravité, quoiqu'on la fît en Allemand qu'ils n'entendoient pas. Mais il y avoit des textes de la Bible, dont le ſens faiſoit ſur eux la plus grande impreſſion, quand on le leur expliquoit. Ils furent frappés en particulier de ce paſſage d'Ezechiel, où le Prophète diſoit au peuple Hébreu: *les infidèles qui ſont autour de vous, apprendront que je ſuis le Seigneur, moi qui rebâtis les maiſons ruinées, & replante les terres déſolées: je l'ai promis & je le ferai.* Ce texte fit eſpérer aux Groënlandois que le Dieu des étrangers répareroit les ravages du fléau qui avoit dévaſté leurs cabanes. C'eſt ainſi que la Religion ſe fraye des voies dans les ames les moins diſpoſées à la recevoir.

Mais rien ne la fait mieux triompher des eſprits rébelles que les obſtacles dont le zéle de ſes Apôtres eſt conſtamment traverſé. Les freres Moraves, qui juſqu'alors s'étoient ſoutenus, dans un pays inhabitable, par les bienfaits de leur Patrie, ou de la Cour de Dannemark, ſe virent tout-à-coup oubliés, & fruſtrés des ſecours qu'ils en attendoient. Ce délaiſſement les jetta dans la plus profonde détreſſe. Leurs proviſions ſe réduiſoient pour toute l'année à un batril & demi de gruau d'avoine, dont ils avoient échangé une partie pour de la biere. Ajoutez à ce peu de reſſources un demi-barril de pois, & du biſcuit de bord en petite quantité. Encore falloit-il céder une portion de ces vivres à Chriſtian David qui repaſſoit à Coppenhague pour les affaires de la Miſſion; le Capitaine qui devoit le prendre ſur ſon bord, ne voulant lui donner paſſage qu'à cette condition. La chaſſe & la pêche dont l'art ne leur étoit pas encore familier, avoient moins rendu que jamais, par la diſette & la rareté du poiſſon & du gibier. Ils n'avoient donc d'autre reſſource que celle d'acheter du veau marin, des Groënlandois. Mais les Miſſionnaires ſe plaignent d'avoir éprouvé l'ingratitude & la dureté de ces ſauvages, au point que ceux qui leur avoient le plus d'obligation, ne voulurent leur rien vendre à quelque prix que ce fût.

Il falloit employer les inſtances & les prieres pour obtenir de tems en

tems quelque quartier de veau marin, qu'ils achetoient encore fort chérement; & quand cette provision étoit consommée, ils étoient réduits à vivre de coquillages, ou d'algue marine qu'ils aimoient mieux manger crue que bouillie. Enfin, disent-ils, Dieu qui envoya un corbeau porter de la nourriture au Prophête Elie, suscita un Groënlandois nommé *Yppegau*, qui vint de quarante lieues au Sud, offrir aux Missionnaires de leur vendre tout ce qu'il pourroit épargner de ses provisions. Cet homme s'étoit pris d'affection pour eux, dans une occasion où égarés de leur chemin, le hazard les avoit amenés chez lui. Il y avoit près d'un an qu'ils l'avoient oublié, quand il se présenta devant eux, au moment de leur plus forte disette : il eut pitié de leur situation, & se chargea de pourvoir à leur subsistance durant ce tems critique. Ils s'accoutumerent donc à manger le poisson & le gruau d'avoine, à l'huile de veau marin; ragoût détestable sans doute, mais délicieux au prix des vieilles chandelles de suif, dont ils avoient souvent été forcés d'assaisonner leurs mets.

La disette leur fut encore plus sensible par les périls qu'elle les obligea de courir; car pour aller chercher des vivres, ils s'exposerent souvent sur un misérable esquif, à la merci des courants & des orages. Une fois ils furent emportés loin de la côte & balotés par les brisans, qui les jetterent ensuite dans une isle où ils passerent trois ou quatre jours en plein air, & par le tems le plus froid, avec leurs habits mouillés. Une autre fois après s'être épuisés à ramer toute la journée, ils s'arrêterent la nuit dans un endroit désert, où faute de tente, ils furent réduits à se creuser un azile dans la neige, jusqu'à ce que pour éviter de mourir de froid, & d'être ensevelis sous de nouveaux flocons qui s'entassoient sur leur tête, ils sortirent de ce mauvais abri, & se réchaufferent à force de courir. C'est dans ces tribulations de toute espéce, qu'ils passerent la troisieme année de leur Mission.

1736. L'année suivante, mêmes travaux avec aussi peu de fruit. Une disette presque continuelle : on y remédia pourtant. Les Bateliers, à la sollicitation de M. Egéde, retrancherent de leurs provisions de la semaine, pour en vendre une légere portion aux Freres. Les Missionnaires Danois leur firent gagner aussi quelques vivres, à écrire ou copier pour eux; mais se trouvant eux-mêmes bientôt à l'étroit, ils furent obligés d'envoyer à la baye de Disko, dès le mois de Mai, pour renouveller leurs provisions. *Yppégau*, le bon ami des Freres, se trouvoit souvent dépourvu : les autres Groënlandois gardoient tout ce qu'ils avoient pour leurs festins d'assemblée, & dans un seul repas qui dura toute la nuit, les Hernhutes eurent la douleur de leur voir dévorer onze veaux, sans en vouloir céder la moindre partie pour de l'argent.

Cependant ces étrangers se soutinrent en assez bonne santé durant l'hyver : mais au printems réduits à l'algue marine, leurs forces diminuerent au point que n'étant plus en état de conduire leur bateau, ils devenoient le jouet des vents & des vagues. L'un d'entr'eux se seroit infailliblement noyé, si deux Groënlandois qui se trouvoient à sa portée, ne l'eussent sauvé & conduit à terre, en remorquant son bateau entre leurs kaiaks. Ces accidents étoient heureusement entremêlés de quelque faveur de la Providence,

dence,

dance. Une fois on trouva une baleine morte, dont on leur donna de quoi faire deux repas. Une autre fois qu'ils avoient passé cinq jours à ne manger que des coquillages, un Groënlandois leur apporta un marsouin tiré du ventre de la mere; mais qui ne pût leur suffire que pour un repas. Dans une autre occasion, forcés par le vent contraire à relâcher dans une isle déserte, en revenant de la pêche sans avoir rien pris, ils virent une Aigle sur son nid, & la tuerent d'un coup de fusil. Après avoir grimpé, non sans beaucoup de peine, à la hauteur du nid, ils y trouverent deux gros œufs, & l'oiseau mort qui pesoit douze livres, & dont les aîles leur fournirent quatre-vingt-huit plumes à écrire, ce qui fut pour eux une espéce de fortune.

Enfin un Groënlandois vint annoncer à la Colonie qu'il étoit arrivé à trente lieues au Sud un vaisseau Allemand, dont le Capitaine avoit des lettres pour les Européens. En effet bientôt après, on vit une chaloupe qui apportoit un tonneau de provisions avec une lettre d'Amsterdam. C'étoit un des Freres Moraves établis en Hollande, qui faisoit cet envoi pour essai, à ceux du Groënland, les priant de lui donner des nouvelles de leur Mission, & de marquer s'ils avoient reçu ce tonneau, & si la voie qu'on avoit prise pour l'envoyer, étoit propre à former une correspondance. Ils répondirent par le Capitaine qu'ils allerent joindre avec leur bateau, que l'envoi étoit venu à bon port, qu'ils recevroient avec reconnoissance par les vaisseaux Allemands tous les vivres qu'on voudroit leur faire passer, & qu'au défaut de provisions, ils prioient qu'on leur envoyât un bon canot, pour s'en procurer eux-mêmes par leur industrie.

D'un autre côté, ces enfans de la providence qui se plaisoit à les surprendre, ne reçurent pas, à beaucoup près, tous les secours qu'ils attendoient par les vaisseaux du Dannemark. Leur espérance à cet égard fut d'autant plus trompée, qu'on leur envoyoit quatre personnes de plus avec la moitié moins de vivres. Ce surcroît de famille étoit la mere de Mathieu Stach, âgée de quarante-cinq ans, avec ses deux filles, dont l'aînée avoit vingt-deux ans, & la seconde douze. Elles étoient venues sous la garde de George *Wiesner*, qui ayant le choix de rester au Groënland, ou de s'en retourner, prit ce dernier parti l'année suivante.

Retour de M. Egede en Dannemark.

Cette famille étoit venue au secours des Freres, pour les aider également dans les fonctions, soit spirituelles, soit temporelles de la Mission. Mais ce soulagement fut contrebalancé par une perte considérable. Le même vaisseau qui avoit débarqué ces trois femmes, ramena M. Egéde en Dannemark. Cet homme vénérable par son zéle, son courage, ses travaux & ses peines, abandonné presque seul dans le Groënland aux traverses & aux disgraces de la nature, avoit eu la douleur de voir moissonner tous les fruits de son Apostolat par l'épidémie de 1733, qui fit périr les enfans qu'il avoit baptisés: il avoit perdu sa femme qui faisoit sa consolation & son soutien dans les amertumes d'une Mission ingrate & stérile. Ses enfans croissoient, sans qu'il pût leur donner au Groënland l'éducation pour laquelle ils étoient nés. Tout dépérissoit sous ses yeux: il étoit lui-même extrêmement affoibli de corps & d'esprit par les fatigues & les chagrins qu'il avoit essuyés. Enfin il tomba malade du scorbut. Un an

après avoir sollicité son retour en Dannemark, il obtint la permission qu'il demandoit, & partit le 9 Août 1736, avec son plus jeune fils, ses deux filles & le corps de sa femme qu'il devoit faire enterrer à Coppenhague, où il arriva le 24 du mois suivant. Le premier objet de son empressement, fut d'exposer au Roi, dont il eut une audience, l'état où il avoit laissé la Mission du Groënland, & les moyens de la ranimer & la faire fleurir. On le nomma Directeur de ce pieux établissement, avec une pension annuelle de cent livres sterling. En même-tems, il fut chargé d'ériger un Séminaire de jeunes orphelins, qu'on éleveroit dans la langue du Groënland, & dans les études propres à en faire des Missionnaires & des Catéchistes pour ce pays aussi dépourvû des idées de Religion, que dénué de tous les biens de la terre. Il régit long tems les affaires de cette Mission, & vers la fin de sa vie, il se retira avec une de ses filles à l'isle de Falster, où il mourut le 5 de Novembre 1758, âgé de soixante-treize ans.

Tribulations & souffrances des Freres Moraves.

Les Freres Moraves, qui restoient seuls chargés du fardeau de la conversion des Groënlandois, travaillerent à défricher ce champ inculte & abandonné. Ils étoient au nombre de sept personnes qui ne composoient qu'une famille, ou du moins qu'un ménage. Les femmes prirent soin du détail économique de la maison, sans renoncer pourtant aux fonctions spirituelles, & les deux sœurs de Mathieu Stach, apprirent la langue du pays, pour catéchiser leur sexe. Mais les habitans n'avoient ni le loisir, ni l'envie d'écouter les instructions ; & quand on ne leur enseignoit rien de nouveau, ils faisoient comprendre, qu'ils avoient assez entendu parler de merveilles, à des gens qui en sçavoient plus que les bons Freres, & qu'ils étoient las d'apprendre & de croire de ces sortes de choses. Loin de se laisser convertir dans les assemblées de plaisir, où l'on venoit leur prêcher l'Evangile, ils tâchoient d'engager les Prédicateurs à s'y divertir comme eux ; & lorsque ceux-ci vouloient conserver la décence & la gravité de leur ministere, on contrefaisoit leur chant, leurs lectures & leurs prédications ; on ridiculisoit sur-tout leur pauvreté. Si les Missionnaires disoient qu'ils n'étoient pas venus au Groënland pour la bonne chere, mais pour le salut des ames ; on leur répondoit, *voilà de beaux Prêcheurs! Ne sçavons-nous pas que vous êtes des ignorans, qui feriez mieux d'étudier que d'enseigner?* Comme ils souffroient tous ces sarcasmes sans altération, les Sauvages abusoient de leur patience, & poussoient l'insulte & la dérision jusqu'à les poursuivre à coups de pierre, à leur sauter sur les épaules, à mettre en piéces tous leurs effets, à piller leur canot, ou le lancer à l'eau. Une nuit les Freres entendant du bruit autour de leur tente, sortirent & trouverent des gens le couteau à la main, qui avoient déja entamé les pelleteries dont leur logement étoit revêtu, pour les emporter; ces voleurs ne voulurent même se retirer, qu'après que les bons Freres les eurent menacés de leurs fusils.

1737.

Jusqu'ici l'histoire des Missionnaires du Groënland, n'est que celle de leur misere. L'année 1737 fut pourtant un peu moins disetteuse que les précédentes. Quoique les Freres eussent plus de personnes à nourrir, & que leur bateau ne pût aller en mer, le jour de Pâques ils mangerent encore du pain, avec une perdrix chacun. Ils changeoient de la biere pour

des pois, & bûvoient de l'eau. Quelquefois un Groënlandois venoit leur vendre du pain qu'on lui avoit donné à la Colonie ; d'autres fois on leur apportoit des œufs. Un jour qu'ils trouverent un veau mort avec le harpon dans les flancs, le Pêcheur qui avoit tué le monstre, leur en offrit un autre pour ravoir son harpon. Ces soins de la Providence étoient mérités & secondés par leur industrie. Ils avoient été obligés de faire fondre la neige & la glace dans leur chambre pour boire durant tout l'hyver ; ils essayerent de creuser un puits, & trouverent une source abondante qui ne les laissa plus manquer d'eau.

Christian Stach vint les rejoindre. Il étoit parti l'année précédente avec M. Egede, & ces deux Missionnaires avoient essuyé dans leur retour en Dannemark, de rudes tempêtes ; une entr'autres, qui les accueillit sur la côte de la Norwege, au milieu d'un brouillard épais, & qui pour peu qu'elle eût duré, les auroit submergés sans ressource. Il revint au Groënland avec deux autres membres de sa Congrégation. Ces Freres qui s'étoient embarqués à Coppenhague, le 11 Mai, n'aborderent que le 5 Juillet dans un port du Groënland, à quatre lieues de la Colonie ; ce qui prouve en passant, que la traversée est souvent orageuse. Il apporterent à leurs confreres des nouvelles de la Hollande, d'où ils s'étoient rendus en Dannemark. Les Freres d'Amsterdam devoient envoyer incessamment à ceux du Groënland, un bateau neuf, par les vaisseaux destinés à la pêche de la baleine. Les Missionnaires allerent donc à deux reprises voir s'il n'en arrivoit aucun, & ce n'étoit pas sans besoin ; ils avoient si souvent radoubé leur vieux bateau, qu'ils ne pouvoient plus s'en servir. Mais ne voyant point le vaisseau qu'ils attendoient, ils le crurent perdu. Leur crainte étoit d'autant plus fondée, que la saison avoit été des plus fâcheuses ; car même au mois de Mai, les boissons s'étoit glacées dans les chambres à poële, & l'on y avoit eu le visage gelé. Les tempêtes avoient été si fréquentes, que le Capitaine qui avoit apporté aux Missionnaires le premier envoi de Hollande, avoit perdu son vaisseau, dans un port situé à cent vingt lieues au Sud de la Colonie. Heureusement l'équipage se sauva dans deux canots avec quelques provisions, mais il fut obligé d'aller à deux cens lieues au Nord, chercher un navire Allemand.

Le mauvais tems avoit commencé dès l'entrée de l'hyver, qui précéda ce printems, & les Bateliers de la Colonie en avoient souffert plus d'une fois. Mais sur-tout au mois de Décembre qu'ils retournoient de leur trafic, un ouragan qui les saisit à quatre lieues de chez eux, les emporta tout-à-coup au milieu des glaces, où ils furent balotés par les vagues durant quatre jours : à la fin ils regagnerent la terre, mais ce fut à vingt-huit lieues de leur port ; encore à peine furent-ils descendus, que le vent mit leurs bateaux en piéces, & les fit dériver en haute mer. Par bonheur un Groënlandois recueillit les gens chez lui durant quelques jours, & les mena sur son bateau jusqu'à moitié chemin, pour regagner la Colonie. Ils firent le reste de la route à pied, par un froid très-vif, dans un pays montagneux & sauvage, où ils se seroient perdus, s'ils n'avoient rencontré des guides qui acheverent de les conduire à leur gîte.

Rien de plus rebutant sans doute, que l'histoire uniforme d'un pays

ſans production, & preſque ſans habitans ; de voyages ſans fruit ; de Colonies ſans progrès, & de travaux ſans ſuccès. Mais il n'eſt pas indifférent à la curioſité de l'eſprit humain, de voir, peut être pour la premiere fois, l'expoſition ſincere & naïve des obſtacles qu'une Religion nouvelle trouve dans des ames qui ſortent des mains de la Nature, ſans préjugés & ſans ſcience ; & tel eſt le tableau que nous préſente M. Crantz dans la miſſion des Freres Moraves.

Objections des Groënlandois contre les dogmes des Miſſionnaires.

Il y avoit cinq ans que ces Apôtres Luthériens étoient allés porter l'Evangile aux Groënlandois. Mais que peuvent, diſoit-on à Coppenhague, des ignorans ſur l'eſprit des Sauvages ? Auſſi ne vouloit-on plus leur envoyer ni vivres, ni ſecours. On ſe moquoit du zele de ces gens groſſiers, qui ne devoient être comptés que pour le nombre & pour la dépenſe ; & ne laiſſoient rien eſpérer de leur piété ſans lumieres. Mais le Comte de Zinzendorff, d'ailleurs humilié des reproches qu'on faiſoit à ſes Diſciples, ne ſe laſſoit point d'attendre de leur perſévérance, ce qu'on ne pouvoit ſe promettre de leurs talens. Les Groënlandois de leur côté ne ceſſoient de repouſſer leurs inſtructions. Ce n'eſt pas qu'ils n'écoutaſſent avec quelque plaiſir les prodiges de l'Hiſtoire des Juifs, & les miracles des Apôtres. Mais ſi les Miſſionnaires leur parloient de l'eſſence & des attributs de Dieu, de la chûte de l'homme & de l'expiation du péché, de la Grace & de la ſanctification des ames ; ils s'endormoient, répondoient toujours oui, pour ne pas entrer en diſpute, & s'eſquivoient dans l'inſtant. Encore étoit-ce les plus patiens & les plus complaiſans ; car il y en avoit qui témoignant ouvertement leur déſapprobation, réfutoient la doctrine des Prédicateurs, & diſoient : » montrez-nous le » Dieu que vous prêchez, & nous y croirons. Vous le repréſentez comme » un être trop ſublime ; comment ſe peut-il que nous allions à lui, ou » qu'il deſcende juſqu'à nous ? Il n'en prend aucun ſouci ; nous l'avons » invoqué quand nous n'avions rien à manger, ou que nous étions malades, mais c'eſt comme s'il ne nous avoit pas entendus. Nous croyons » que ce que vous dites de lui, n'eſt pas vrai ; que ſi vous le connoiſſez » mieux que nous, obtenez de lui, par vos prieres, qu'il nous donne » de quoi vivre, un corps ſain, un tems ſérein & tout ce qui nous manque. Notre ame n'eſt point malade. Vous êtes bien autrement inſenſés » & corrompus que nous ; dans votre pays il peut y avoir des ames gâtées, » & nous le voyons aſſez par les Européens qui viennent parmi nous ; » ſans doute ils ont beſoin d'un Sauveur & d'un Médecin pour l'ame. » Votre Paradis, & vos joyes céleſtes, ne nous touchent point, & n'ont » rien que d'ennuyeux à notre gré. Il ne nous faut que du poiſſon & des » oiſeaux ; ſans ce ſoutien, notre ame ne ſçauroit pas plus ſubſiſter que » nos corps. Il n'y a point de veaux marins dans votre Paradis ; ainſi » nous vous l'abandonnons à vous & à tout ce qu'il y a de pis parmi » les Groënlandois ; mais pour nous, qui devons aller dans le Palais de » *Torngarſuk*, nous y trouverons en abondance, & ſans peine, tout ce » qui manque à nos beſoins.

C'eſt ainſi, dit M. Crantz, qu'ils écartoient toutes les idées ſpirituelles, qui pouvoient intéreſſer le ſalut de leurs ames. » Je n'oſerois rappor-

» ter, pourfuit-il, les railleries indécentes qu'ils faifoient au feul nom » du Myftere de la Sainte-Trinité & de l'Euchariftie. Lorfqu'ils » étoient en humeur, & qu'on ne pouvoit leur impofer filence, il n'y » avoit point de faintes vérités, dont ils ne fiffent un jeu d'efprit, & un » fujet de plaifanterie ; car les plus ftupides Groënlandois, peuvent abu- » fer de leur raifon. «

Ce récit eft conforme au témoignage de tous les Miffionnaires du Groënland; & Mathieu Stach, en particulier, entre dans des détails qui fervent à confirmer jufqu'à quel point les Groënlandois font obftinés dans leur incrédulité. Un jour, dit-il, qu'il pleuvoit très-fortement, ils me prefférent de prier le Fils de Dieu de leur donner du beau tems, afin que la pluie ne pénétrât pas dans leur maifon par le toît. Je leur répondis, qu'avec de bonnes peaux, pour couvrir leurs tentes, ils n'avoient pas be-foin de demander à Dieu de faire ceffer la pluie, mais qu'il falloit le prier pour le falut de leurs ames. Ils fe mocquerent de moi, difant qu'ils ne comprenoient rien à ce langage...... J'étois indigné quelquefois de les entendre blafphêmer le Dieu que je leur prêchois. Les enfans ne laiffoient pas de m'écouter de tems en tems, attirés par mes careffes : mais pour peu qu'ils viffent, ou qu'ils entendiffent quelque chofe de plus amufant, ils alloient bien vîte oublier tous mes difcours. Je voulus parler un jour des chofes céleftes, de la vie éternelle, du jugement dernier, des récom-penfes du Paradis, & des peines de l'Enfer. » Si votre Fils de Dieu eft » fi terrible, me dit un Groënlandois, je ne veux point aller au Ciel avec » lui. Voulez-vous donc aller en enfer, lui repliquai-je? Ni l'un, ni » l'autre, répondit-il, mais refter fur la terre. Quand je lui dis qu'il » falloit mourir, & après la mort aller dans un féjour de bonheur ou de » malheur ; il héfita un inftant, puis me répondit, qu'il n'entendoit rien à » cela ni ne fe foucioit d'en fçavoir davantage. Un moment après, il ajouta » qu'il devoit aller à la pêche, que fa femme manquoit de vivres, & » qu'il n'avoit point d'oreilles pour écouter des chofes incompréhen- » fibles «.

1738. Premiers fuccès de la miffion des Freres Moraves.

Les Freres Moraves n'éprouverent donc que les peines & les dégoûts du miniftere apoftolique, jufqu'à l'année 1738. Enfin, après fix ans d'un travail infructueux, leur conftance fut récompenfée de quelque fuccès. Un jeune Groënlandois nommé *Mangek*, vint s'offrir de refter avec eux, s'ils vouloient fe charger de fon entretien à condition qu'il leur donne-roit tout ce qu'il prendroit, foit à la chaffe, foit à la pêche. Ils crurent bien que cet engagement ne dureroit, de fa part, que jufqu'à la belle faifon : mais il tint parole, & ne voulut plus les quitter, malgré les ten-tatives de toute efpéce, qu'employerent les Sauvages pour l'engager à déferter la Miffion, ou pour le faire chaffer par les Miffionnaires, en l'accufant de larcins, dont il étoit innocent. L'exemple de ce jeune-hom-me fut bientôt imité par un pere de famille, qui s'appelloit *Kajarnak*, & qui, de difciple des Freres, devint l'Apôtre de fes compatriotes. Sa fa-mille, attirée par fes difcours, vint, au nombre de neuf perfonnes, fe loger avec fa tente & fon bagage auprès des Miffionnaires. Deux autres familles fuivirent de près celle-là. Il y eut encore des Groënlandois qui

HISTOIRE DU GROENLAND.

vinrent paſſer l'hyver avec *Kajarnak*. Mais au printems ils allerent à la chaſſe des rennes, promettant de retourner l'hyver ſuivant. Ils revinrent ſans doute, mais auſſi ſauvages que les bêtes qu'ils avoient pourſuivies, toujours prêts à déſerter. *Kajarnak* reſta ſeul fidele aux bons Freres, abandonné lui-même de ſes parens. Ceux-ci, voyant qu'il ne vouloit pas les ſuivre, emporterent la tente & le bateau de la famille. Mais il aima mieux ſe voir dépouillé trois fois de tous ſes effets par les Sauvages, que de retourner vivre avec eux. Après avoir eſſuyé bien des perſécutions, des railleries & des mépris, il fit à ſon tour des proſélytes, & quelques-uns de ſes proches & de ſes amis vinrent prier les Freres de leur accorder un emplacement dans leur voiſinage, & de les aider à y bâtir une maiſon.

Dès le commencement d'Octobre, quand la neige & la gelée ramenerent les Groënlandois de leurs tentes amovibles dans les habitations fixes de l'hyver, environ vingt perſonnes allerent ſe loger dans deux maiſons qui furent conſtruites près de la miſſion. Dès-lors les Freres commencerent à élever une petite école de catéchiſme, pour cinq enfans, à qui ils enſeignerent à lire, non ſans beaucoup de peine. Enſuite ils s'érigerent en Médecins de ces familles, & malgré leur ignorance, ils réuſſirent quelquefois à guérir des malades. Mais ce fut ſur-tout, diſent-ils, en leur inſpirant de la confiance au Dieu qu'ils invoquoient, de ſorte que ſi leurs remédes étoient inutiles au corps, ils ne l'étoient pas toujours à l'ame. Cependant il étoit difficile d'opérer la converſion, ſans la guériſon. Comme les Miſſionnaires exhortoient les malades à la priere, deux Groënlandois, ne ſçachant que dire à Dieu, demanderent comment ils s'y prendroient pour implorer ſon aſſiſtance. Auſſi-tôt les Freres firent venir les enfans de ces malades, & leur ayant dit de demander quelque choſe à leurs peres, ceux ci n'eurent pas beſoin d'autre modele de priere pour s'adreſſer au pere des hommes qui entend toutes les langues, & ſur-tout la voix des affligés.

Quand les Miſſionnaires eurent formé ce petit troupeau de Néophytes, ils ne perdirent plus de vue leurs cheres brebis; les ſuivant par-tout, de peur qu'on ne les enlevât du bercail. Ils les accompagnerent ſoit à la pêche, ſoit dans les foires, profitant de ces voyages, pour attirer d'autres Groenlandois. Inſenſiblement leur troupeau groſſit, au point que le nombre de quatre paſteurs qu'ils étoient, ne ſuffiſoit pas pour le conduire. Ils appellerent donc encore deux de leurs Freres d'Allemagne, pour coopérateurs, ſoit dans les travaux qui ne demandent que des bras, ſoit dans les fonctions ſpirituelles du miniſtere évangelique.

1739. Famine cauſée par le froid.

L'année 1739 fut marquée par ces épreuves qui préparent les cœurs à la religion. Dès l'entrée de l'hyver le froid fut ſi rigoureux, & la glace ferma tellement les bayes du Sud, que les Groënlandois ne pûrent ſortir pour aller chercher des proviſions. Pluſieurs d'entr'eux périrent de faim & de froid, faute de nourriture, & manquant d'huile pour entretenir leurs lampes, qui leur ſervent en même-tems pour la cuiſine & le chauffage. Dans cette double extrémité, les Groënlandois eurent recours aux Européens, leur réfuge ordinaire. Quelques uns furent obligés de faire ſix lieues ſur les glaces, & d'autres de porter leur Kaiak ſur la tête, des journées entieres,

avant de trouver l'eau pour ramer. Ils prierent les Missionnaires de leur prêter un azile, & de recueillir leurs femmes & leurs enfans qu'ils avoient laissés assez loin derriere eux, dans les glaces. Les Freres leur donnerent tous les secours de l'humanité, & l'on envoya de la colonie un bateau pour sauver ces familles errantes. Mais comme la glace ne permit pas d'aborder à l'Isle où ces malheureux étoient arrêtés, on fut forcé de les laisser, durant une semaine entiere, exposés à toutes les rigueurs de la misere, jusqu'à ce que le tems plus doux ouvrît les passages de la mer, pour les transporter. Ces pauvres gens avoient été dix jours dans la neige, n'ayant pour se sustenter, que de vieilles peaux de tentes, le cuir de leurs souliers & de l'algue. Cependant un Groënlandois, plus hardi, ou plus heureux que les autres, avoit pénétré dans l'isle pour sauver sa femme & ses enfans dans deux kaiaks. Il mit dans l'un la mere qui portoit le plus jeune de ses fils sur son dos, & prenant lui-même l'autre enfant sur ses épaules, il remorqua le premier kaiak au second qu'il conduisit tantôt sur la glace, tantôt sur l'eau, traînant & ramant tour-à-tour.

Les Freres eurent leurs deux maisons si remplies de tout ce monde, qu'à peine leur restoit-il une chambre pour eux. Ce fut un moment favorable à la mission; car la charité ouvre toujours le chemin à la foi. Cependant M. Crantz ne veut pas qu'on imagine que ses Confreres aient employé les moyens temporels de la bienfaisance, comme un appât de séduction, pour attirer les Groënlandois au Christianisme. Autre chose est, dit-il, de faire des Prosélytes par des présents, ou de tendre les bras à la misere humaine, sans avoir égard qu'à ses besoins, & sans autre motif que de la soulager. Aussi les Freres porterent-ils le désintéressement, jusqu'à ne pas acheter le salut des ames par la subsistance qu'ils procuroient aux infideles. Un de ces réfugiés avoit laissé sa femme en couche, pour chercher sa vie auprès des Missionnaires, mais ils le renvoyerent avec des provisions, lui disant que s'il persistoit dans le desir qu'il leur témoignoit de se convertir, il pouvoit revenir avec sa femme; il ne reparut plus. Quand la dureté de la saison eut cessé, ces réfugiés demanderent qu'on les ramenât chez eux, & les Freres exaucérent leurs vœux, trop contens de garder une de ces familles, avec la promesse que leur firent la plûpart de ces Sauvages, de retourner l'hyver suivant vivre avec eux, pour entendre la parole de Dieu.

Mais lorsque le tems de la pêche dispersoit les Groënlandois, les Freres profitoient de la belle saison pour faire leurs courses apostoliques. Ils les commencerent cette année dès le mois de Février, en traînant ou portant leurs bateaux à travers les glaces. Jean *Beck*, l'un de ces *Freres unis*, se rendit à Kangek, où la disete avoit rassemblé plusieurs familles. Il avoit avec lui *Mangek* & *Kajarnak* qui l'aiderent à catéchiser leurs compatriotes; mais qui n'y réussirent pas assez, pour ne pas souhaiter de retourner à *New-Herrnhut*; c'étoit l'habitation des Freres.

De leur côté, les Missionnaires Danois vouloient continuer leurs visites annuelles; mais souvent ils ne le pouvoient pas, faute de bateau & de Matelots: ainsi les Freres se firent un devoir de zele & de reconnoissance, de les conduire eux-mêmes, & de leur rendre une partie des bons offices

qu'ils avoient reçus de M. Egede & de ses compagnons. M. Crantz, membre de la Congrégation des *Herrenhutters*, dit que ses Confreres étoient quelquefois mieux accueillis des Sauvages, que les Pasteurs du Dannemark, parce qu'ils se rendoient plus familiers, & que leur langage étoit plus à la portée de ce Peuple grossier. Cependant leurs instructions ne faisoient pas des progrès bien rapides, les Groënlandois ne pouvant élever leur raison au-delà de l'idée d'un Dieu. Les mystères du péché originel & de la rédemption, n'entroient point dans leur foible intelligence. Quand on leur en parloit, ils redisoient toujours, *nous croyons tout*; & cette réponse signifioit, qu'on ne leur en parlât plus. Mais un d'entr'eux, donnant plus d'essor à ses réflexions, dit un jour aux Catéchistes : » est-ce que Dieu » n'entendit pas le serpent, quand il séduisit Eve par ses discours; & » s'il l'entendit, pourquoi n'avertit-il pas la femme de s'en défier, & ne » prévint-il pas la chûte du premier homme? « Ainsi la stupidité des uns, & le raisonnement des autres, retardoient les fruits de la prédication de l'Evangile.

Les mœurs des Groënlandois étoient encore bien éloignées de ce que les Hernutes appelloient le Royaume du Ciel. Une vieille femme étoit morte la nuit, ou du moins l'avoit paru. Son fils l'enveloppa d'abord dans une peau pour l'ensevelir. Mais une heure après, elle poussa des cris lamentables. Un Missionnaire obtint du fils qu'il découvrît le visage de sa mere, pour y chercher quelque signe de vie; mais comme elle ne parla point, on la remit dans son enveloppe mortuaire. Peu de tems après on entendit de nouveaux gémissemens, le fils découvre sa mere, & lui met dans la bouche un peu de graisse de poisson qu'elle avala, mais sans parler. On la recouvre encore; enfin au troisiéme réveil elle répondit à des questions, & le Missionnaire dit au fils de prendre soin de sa mere. Mais ce malheureux, dès qu'il fut resté seul, l'enveloppa de nouveau, la descendit par sa fenêtre dans la mer, & de peur qu'on ne traversât une seconde fois son dessein, il alla l'ensevelir vivante dans une isle voisine. Cependant on sçut ce qu'il avoit fait, & quand on lui reprocha cette mauvaise action, il se défendit en disant que sa mere avoit perdu l'usage de ses sens & de sa raison depuis quelques jours qu'elle avoit passés sans manger, & qu'il avoit crû faire un acte de piété filiale, en mettant fin à ses peines.

Cependant les deux Sauvages qui s'étoient particuliérement attachés aux Missionnaires, demandoient le baptême qu'on leur avoit appris à desirer. Mais soit qu'on eût remarqué de l'inconstance dans le caractère de l'un d'entr'eux, c'étoit Mangek; soit qu'il ne fût pas encore assez instruit, on lui refusa cette grace : ainsi ce Prosélyte rebuté alla rejoindre les Sauvages & ne reparut plus à la Mission. Les Freres tournerent alors tous leurs soins sur Kajarnak & sa famille, qui après une instruction suffisante, furent baptisés le jour de Pâques, au nombre de quatre, le mari, la femme, un fils & une fille.

Premiers fruits de la mission des Hernutes.

Mais il n'y avoit pas un mois qu'ils avoient reçu le baptême, quand une troupe d'assassins, venus du Nord, tuerent le Beaufrere de Kajarnak, sous prétexte qu'il avoit fait mourir, par ses maléfices, le fils du Chef de cette bande. D'abord ils l'avoient attiré par adresse auprès de Kangek,

&

& l'avoient cruellement percé d'un harpon : il eut encore le bonheur d'arracher ce fer de son corps, & de s'échapper de leurs mains. Mais ils le rattraperent, & lui ayant donné treize coups de couteau, ils le précipiterent en bas d'un rocher, où il fut découvert après bien des recherches. Les meurtriers menaçoient encore d'assassiner Kajarnak lui-même, & son autre beau-frere, en dépit des Européens, & des gens du Sud. C'est ainsi qu'ils appelloient les Groënlandois qui habitoient, ou commerçoient avec la colonie Danoise & la mission; ceux-ci prirent l'allarme & vouloient s'enfuir : mais on les rassura. Les Officiers de la Colonie firent arrêter le Chef des assassins, & quelques-uns de sa bande. Ils furent conduits prisonniers en présence de plus de cent Groënlandois. Le Chef, interrogé, confessa qu'il avoit commis trois meurtres de plus, & qu'il avoit trempé dans trois autres. Comme il n'étoit pas sujet aux Loix humaines, dit M. Crantz, parce qu'il ignoroit même les Loix divines; on lui lut le Décalogue, en le menaçant des peines les plus sévéres, s'il retomboit dans l'homicide; ensuite il fut élargi. Mais deux de ses complices, qui avoient été instruits de la Loi de Dieu, avant de la violer; furent punis du fouet. Quelque juste que fût cette différence de traitement; peut-être n'étoit-elle pas bien propre à favoriser la propagation de l'Evangile : mais elle montroit de la part des Juges & des Chrétiens, une impartialité qui faisoit honneur à leur Religion. Cependant Kajarnak, cruellement effrayé de ces attentats, malgré le châtiment des deux coupables, voulut se dérober au danger, dans quelque retraite inconnue aux ennemis de sa famille & de sa vie. Envain on essaya de calmer ses allarmes, en lui promettant de la protection; envain on lui rappella la promesse qu'il avoit faite au baptême, de ne pas quitter les Missionnaires; il fut touché jusqu'aux larmes de toutes leurs représentations, mais il ne put consentir à rester avec eux. A l'instant la mission fut désertée, à l'exception de deux tentes; toutes les espérances des Freres sur la conversion du Groënland, s'évanouirent, & il ne leur resta que la confusion d'avoir baptisé des Payens, sans faire des Chrétiens. Mais ce reproche qu'on ajoutoit à leur affliction, ne fut pas solide, ni de durée. Car avant la fin de l'année, ils virent arriver vingt-un bateaux de Groënlandois, parmi lesquels étoient quelques amis de *Simek*, l'un des Sauvages qui avoient accompagné Kajarnak dans sa retraite. Simek revint lui-même avec sa famille; ensorte que l'hyver suivant les Freres eurent neuf familles dans leur voisinage. Ainsi les déserteurs, après avoir fait par-tout des recrues, vinrent insensiblement rejoindre les drapeaux de la foi, amenant plus de Proselytes qu'il n'y avoit eu de transfuges.

Jusqu'ici l'on n'a parcouru qu'un volume de M. Crantz, sur le Groënland. Il en reste un second, encore plus long, mais qui roule tout entier sur les progrès de la Religion Chrétienne & de la mission des Freres Moraves, chez un Peuple abandonné, ce semble, du ciel & de la terre. Cet ouvrage beaucoup moins curieux & moins intéressant que les lettres édifiantes des Missionnaires Catholiques, respire un fanatisme que toutes les Religions devroient également désavouer. On n'y reconnoît l'Evangile d'aucune communion Chrétienne. Le langage extravagant d'un Piétisme

mielleux, & pêtri d'ignorance & de fadeur, convient encore moins à la doctrine de Luther, qui sans doute ne voulut pas détruire le monachisme, pour lui substituer une bigoterie puérile & superstitieuse. Aussi ne pourroit-on exposer aux yeux du public ce fatras de mysticité gothique, sans compromettre le respect qui est dû à la Religion, établie sur de meilleurs fondedemens que ceux de ces Freres ignorans. Cependant l'histoire d'un Peuple converti, même par des fanatiques errans, peut montrer par quels moyens on introduit une Religion dans un pays où elle n'a pas encore été prêchée. Si ce tableau seul intéresse par lui-même un grand nombre de Lecteurs, un précis des travaux apostoliques auxquels les Freres Moraves se sont livrés pendant l'espace de vingt ans, aura quelque chose de neuf, d'instructif & d'attrayant tout ensemble. On y prendra du moins une idée juste de la marche que doit suivre une Religion même erronée, quand on veut la faire entrer dans les esprits par la voie douce & lente de la persuasion. Car on ne verra point ici, ce que le christianisme abhorre, la croix multiplier les gibets ; le flambeau de l'Evangile allumer des buchers ; des Princes idolâtres étendus, par des Chrétiens, sur des grils ardens ; les armes & les chaînes frayer un chemin de sang & de larmes aux Missionnaires. Les Danois, quoique Luthériens, quoiqu'entêtés du systême dur & tranchant de la prédestination, n'ont pas traité les Groënlandois, comme les Russes traitent les Kamschadales & les autres Peuples idolâtres. Enfin ils ont voulu convertir avant de soumettre, & non pas conquérir avant de convertir.



CHAPITRE IV.

Histoire des Missions du Groënland, depuis l'an 1740, jusqu'à l'an 1762.

Les Freres Moraves, gens sans étude & sans capacité, n'avoient d'autre mission & d'autres talens pour l'apostolat, que leur enthousiasme. Ils se croyoient inspirés; c'étoit leur unique moyen de convertir : le tems & les circonstances firent le reste. Car nous est-il permis, à nous catholiques, de penser qu'ils fussent aidés de la grace, pour changer des Idolâtres, ou des Athées, en Luthériens? Le Ciel ne vouloit point sans doute qu'on fermât une porte de l'Enfer aux Groënlandois, pour leur en ouvrir une autre : aussi verra-t-on souvent, dans la conduite de ces Missionnaires, la main de l'homme, au lieu du doigt de Dieu. Mais il faut convenir qu'ils ont employé d'ailleurs tous les moyens naturels que la vertu morale, & la prudence humaine, peuvent suggérer. D'abord ils vécurent en bonne intelligence avec ce qui restoit de Missionnaires Danois, qui professant la même Religion qu'eux, avoient plus de lumieres, & joignoient la science au zele. Cet accord prévint les schismes, les disputes & les scandales, qui plus d'une fois ont fait avorter les progrès de l'Evangile, à la Chine ou dans l'Inde. Si d'une part les institutions du monachisme, inspirent plus vivement cet esprit de corps qui, augmentant la chaleur du zele religieux, donne plus d'activité, de force & de succès aux travaux de l'apostolat; d'un autre côté, ce même esprit de corps est un germe de dissension & de zizanie, qui détruit ce qu'il édifie, en divisant par des rivalités & des jalousies funestes, ceux qui combattent pour la même Religion, sous des drapeaux de diverses couleurs. Combien de fois a-t-on vu ces Légions manquer ou perdre des conquêtes, dont chacune d'elles vouloit seule avoir toute la gloire, sans parler de l'utilité? Heureusement le Groënland n'offroit point de trésors, ni de puissance, à partager entre les Prêtres Luthériens du Dannemark, & les Freres ignorans de la Moravie. Aussi se rendoient-ils tous les devoirs mutuels de la charité chrétienne; & ce concours de vues, & de bons offices, avançoit ou préparoit la conversion des Sauvages. D'ailleurs on ne perdoit rien de ce qui pouvoit faire une impression salutaire sur ces esprits simples. Ils étoient sur-tout édifiés & touchés de l'attention qu'avoient les Freres à ensevelir tous les morts; tandis que les Groënlandois, qui ne rendent ce dernier devoir qu'à leurs plus proches parens, laissoient les autres morts sans sépulture. Tous les événemens concouroient à l'œuvre du salut. Un Groënlandois, qui se noyoit, ayant appellé à son secours l'Etre qui est au dessus des mers, deux hommes de sa Nation vinrent le sauver des eaux, & il se convertit au christianisme. Un autre Sauvage, qui avoit souvent entendu prêcher les Freres, sans se convertir, tombe & meurt subitement en jouant à la balle. Sa mort pouvoit être naturelle, disent les Missionnaires;

Concert des Freres Moraves avec les Missionnaires Danois du Groënland.

mais ils en prirent occasion d'exhorter les Chrétiens à ne pas se mêler avec les Payens, sur-tout dans les jeux & les divertissemens.

A Kookernen, la mer jetta sur le rivage une baleine morte. Aussi-tôt grand festin chez les Groënlandois, & la fête se termine par des danses. Deux Chrétiens avertissent les Idolâtres de ne pas se livrer à cette folle joye, mais de remercier Dieu de ses dons. Les Sauvages se mocquent de ses remontrances. Avant la fin de l'assemblée, un des assistans tombe mort; bientôt après, deux autres expirent aux yeux de tout le monde. Le lendemain, il en meurt encore d'autres. Tous ceux qui avoient mangé de la baleine, sont malades. Les Freres Moraves les assistent, & leur font avaler des gouttes d'antidote. On leur avoit dit que la baleine étoit verte & bleue, du côté où le harpon l'avoit blessée. Ils en conclurent qu'elle devoit être empoisonnée. En effet, les malades avoient d'abord les yeux fixes, puis la langue blanche. Peu de tems après, ils perdoient la connoissance & le sentiment; ils enfloient considérablement, & mouroient sans aucun signe de souffrance. Mais ceux qui résistoient quarante-huit heures, & pouvoient vomir, en revenoient. Ceux qui avoient mangé de la chair verte, où étoit le harpon, moururent; quelques uns des autres guérirent par les remédes & les secours des Missionnaires. C'est ainsi que ceux-ci travailloient à leur grand objet de la conversion des ames. M. Crantz pense que ceux qui avoient blessé cette baleine d'un fer empoisonné, devoient être des Espagnols, dont il étoit venu cette année deux vaisseaux à la pêche. L'un des deux, dit-il, avoit fait naufrage à quarante lieues de *Good-Shaab*. L'équipage tenta de se sauver à terre dans la chaloupe. Mais on croit qu'il fut tué à coups de flêches, par les Groënlandois qui vouloient profiter des débris du naufrage. Cependant ceux-ci soutinrent qu'ils avoient trouvé ces malheureux morts de faim & de froid sur le rivage. Au reste, l'avidité des Européens a jetté tant d'allarmes sur toutes les côtes des trois autres parties du monde, qu'ils doivent s'attendre à essuyer des hostilités & des trahisons par-tout où ils portent un appareil de guerre, de violence, d'avarice & de domination. Encore est-ce une espéce de bonheur pour eux, que cette même Religion, qui, loin de réprimer leur injustice, semble irriter le feu de leur cupidité par un souffle de zele souvent faux, & toujours excessif, ait inspiré à des ames compatissantes & vertueuses, les œuvres de charité qui peuvent gagner & persuader. Si le Dannemark vient à bout, avec le tems, de civiliser le Groënland, il devra sans doute une partie de ses établissemens en ce pays Sauvage, à la patience des Freres Moraves, qui jusqu'ici n'ont eu que des mœurs & de la piété, pour soutien de leur prosélytisme.

Baleine morte d'un harpon empoisonné. Accidents qu'elle cause à ceux qui en ont mangé.

1743.

Le bon exemple donne tant d'empire à la parole, que tout réussit à ceux qui prêchent une morale qu'ils pratiquent. Les songes même coopéroient aux succès des Missionnaires.

Effets des songes.

Un Angekok vit en songe un enfant qui lui montra d'abord un lieu de délices, puis un séjour de ténébres. Cet homme se convertit. M. Crantz avoue que ce songe pouvoit lui venir de ce qu'il avoit entendu parler souvent de l'Enfant Jesus, du Paradis & de l'Enfer. Mais quoique la Divinité, dit-il, puisse se manifester par des voies invisibles, ces songes ne

méritent pas une grande confiance. » Ceux qui se convertissent à la » Religion, après ces sortes de visions nocturnes de l'imagination, n'ont » jamais eu des idées saines du Christianisme. Cet Angekok lui-même, » qui d'ailleurs, menoit une vie irréprochable, ne connoissoit pas la vé- » ritable nourriture qui fait la vie de l'ame. «

Les Groënlandois qui écoutoient la Prédication, étoient fort sujets à faire des songes sur des matieres de Religion. Comme ils en abusoient, les Missionnaires leur défendirent de se les raconter les uns aux autres. En général, les histoires effrayantes, soit vraies ou fausses, agitent l'imagination durant le sommeil, & les rêves de la nuit troublent la raison des enfans durant le jour. Quelle avance y a-t-il à effrayer ainsi les esprits, sous prétexte de les instruire? On est dévot, tant qu'on a peur; & quand l'âge des passions rend le courage, on reste sans religion & sans morale.

Cependant les Missionnaires ne repoussoient point les ames qui recherchoient le Christianisme, quel que fût le motif qui les y amenât. Un Angekok rêva qu'il étoit dans l'Enfer. Réveillé de ce songe, il pleura deux jours, & se convertit. C'étoit toujours un triomphe pour les freres Moraves. Quoiqu'il soit rare de voir un ministre de la superstition, y renoncer; parce que les motifs qui l'attachent à ses dogmes, ou les raisons qui l'en ont détrompé, doivent également le prévenir contre la plûpart des autres croyances; cependant, s'il a du penchant pour la Religion, il en changera d'autant plus aisément qu'il ne voit que les abus de celle qu'il quitte, & le merveilleux de celle qu'on lui propose. C'est du moins le foible de tous les caracteres ardens & inconstans, quand ils n'ont pas assez de courage, ou de lumieres pour voir la vérité, de changer d'erreurs: & le Luthéranisme n'est-il pas une erreur?

Aussi les Apôtres de cette Doctrine conviennent-ils, à chaque page, des obstacles qu'ils trouvoient à l'établir. Parmi les raisons qui détournoient les Angekoks du Christianisme, un d'entr'eux avoua que celle qui balançoit le plus les semonces de conversion qu'il sentoit quelquefois au fond de son ame, étoit l'amour qu'il avoit pour ses parens & ses enfans. Je ne pourrois, disoit-il, goûter les joies du Paradis, tandis que ma famille seroit en Enfer. Cette objection que tous les Missionnaires Chrétiens ont eue à résoudre, dans toutes les Parties du monde, méritoit, ce semble, une réponse. Mais les freres Moraves qui ne se vantent pas d'être Théologiens, ne trouvoient pas, sans doute, dans la Doctrine de Luther, des armes défensives contre un si terrible assaut.

Un scandale plus grand encore que le raisonnement de cet Angekok, fut l'exemple d'un Groënlandois qui, lassé d'assister aux conférences de Religion, dit nettement « qu'il ne croyoit rien de ce qu'on y débitoit; » qu'il n'y avoit point de Dieu; que tout étoit de soi-même, & seroit » toujours comme il est; qu'enfin il vouloit suivre, à cet égard, l'opinion » & l'exemple de ses peres » qui n'avoient jamais entendu parler de Religion. Mais, répondent les Missionnaires, ce langage frénétique venoit du trouble de son ame tourmentée par les impulsions de la grace. La preuve en est, qu'ayant entendu prêcher sur la mort dans une de nos Assemblées,

il se leva, après bien des contorsions qui témoignoient son impatience, & sortit enfin, sans y reparoître depuis.

Moyens de prosélytisme.

Un des moyens de Proselytisme que les *Herrenhutters* ont imaginé, pour suppléer à la science; c'est le chant. Les Lacédémoniens employoient la musique dans les combats, comme un instrument de victoire. Les Hébreux marcherent à la conquête de la Palestine, en chantant des vers sacrés, & les Luthériens se servent encore de Cantiques pour le maintien & la propagation de la Religion. Mais les Freres Moraves ont établi des Ecoles de chant au Groënland, sur-tout pour les enfans & les jeunes filles. Les hommes qui n'ont pas le temps d'assister aux instructions, apprennent l'Evangile par les Hymnes qu'on leur chante dans les Cabanes. Les enfans ont la mémoire facile, & les filles la voix douce. Le chant est tendre, mélodieux, distinct & posé, sans éclats, sans efforts. Les Payens, dit M. Crantz, s'arrêtent souvent pour écouter le chant des femmes, & ils entendent, en passant, le Catéchisme & la Prédication. Quand les Cantiques ont préparé les ames à l'attendrissement, l'Orateur profite de ces heureux instans, où l'Auditoire se laisse plus aisément persuader que convaincre. C'est alors qu'on écoute avec avidité les histoires tragiques & touchantes qui ont fait triompher la Religion Chrétienne, chez tous les Peuples simples, & disposés par les disgraces de la nature, ou les injures de la fortune, à se passionner pour la doctrine la plus propre à consoler des malheureux. Le nom de Jesus souffrant, ami des pauvres, ennemi du riche, réparateur des maux, & victime de ses vertus, fait sur les Groënlandois cette impression d'enthousiasme qu'on retrouve chez les Ecossois qui firent la guerre à Charles premier, & le livrerent ou le vendirent à Cromwel. L'Orateur qui ne parle jamais, sans se croire inspiré, dit avec confiance tout ce qui se présente plutôt à sa bouche qu'à son esprit, & quand la parole vient à lui manquer, il a recours aux larmes qui ont tant d'influence sur les ames les moins sensibles. Ces pleurs ont bien plus d'éloquence que les discours, & c'est là que le Missionnaire des Sauvages est au dessus de l'Orateur des Rois. C'est cet empire de la parole & des larmes sur les sens & le cœur des hommes assemblés, qui, sans doute, a si rapidement étendu les progrès de l'Evangile, chez les nations errantes de l'Amérique; qui a civilisé les habitans du Paraguai; qui les a mis sous le joug d'une Société trop répandue & trop puissante, pour n'avoir pas mêlé quelques artifices à de grandes vertus.

Ecole de chant.

Eloquence des larmes.

Parallele de l'Institution des Freres Moraves, avec celle des Jésuites.

Les Freres Moraves semblent avoir étudié l'histoire & la marche des Jésuites dans leur établissement. Nés dans une plus grande obscurité, ils se sont multipliés en aussi peu de temps. C'est le même enthousiasme, la même ferveur, le même esprit d'union & de fraternité. Si ces Missionnaires Luthériens, plus ignorans, n'ont pas eu l'oreille des Rois, & ne se sont pas attachés spécialement à une Cour, pour s'insinuer dans toutes les autres; avec une adresse plus souterraine encore, ils commencent, en gagnant le bas peuple, à se glisser dans toutes sortes d'états & de conditions, à se faire en même temps Commerçans, Ouvriers & Cultivateurs. Sous la direction de quelques Grands qui fondent des Châteaux au lieu de Monasteres, ils forment des Peuplades,

des Colonies & des Cités, dont ils sont à la fois les Apôtres, les Peres & les Propagateurs par toutes les voies de la nature & de l'art, joignant les douceurs du mariage aux consolations de la piété, & bâtissant l'Edifice d'une grande Société avec tous les leviers de la Religion. A la vérité, les attachemens naturels & les soins domestiques inséparables de la vie conjugale, relâchent ces nœuds factices qui lient & composent les Sociétés monastiques & célibataires. Mais ce qu'on perd de l'esprit de fermentation & de vigueur, qui donne, tout à coup, un grand éclat, & toute la célébrité de la renommée à un Corps religieux, on le compense par le genre, le nombre & la solidité des établissemens qu'un peuple choisi, qui se mêle dans tous les autres, peut cimenter avec le temps. Peut-être les Freres Moraves seront-ils dans la Religion Luthérienne, ce que les Quakers ont été dans la Communion Anglicane. Du moins plus Citoyens & plus Patriotes que les Jésuites; enfans de la Métropole, & Peres de la Colonie, ils seront plus attachés par les liens du sang, & par l'intérêt social à la patrie commune. Mais voyons avec quelle industrie ils jettent d'avance les germes de leur aggrandissement, & de cette félicité que tous les hommes ont le droit & même l'obligation de se procurer sur la terre. Quand leur enthousiasme opérera ce bien, sans aucun trouble, il sera toujours utile; mais l'enthousiasme entraîne souvent l'intolérance. Les Missionnaires eux-mêmes s'en plaignent.

Enthousiasme & intolérance.

Un Groënlandois converti se trouvant logé près d'une Cabane, où il y avoit une assemblée de danse, & ne sçachant comment éviter les tentations que lui donnoit le bruit, se mit à genoux pour prier. Ensuite se levant, il entre dans l'assemblée, impose silence, ordonne qu'on l'écoute parler de Dieu, menaçant de briser le tambour sous ses pieds. Une femme, appellée *Sara*, ne s'arrêta pas aux menaces: dans une pareille assemblée, elle prit le tambour du bal & le mit en piéces. Mais nous l'avertîmes, disent les Missionnaires, de ne pas troubler les jeux des inconvertis, & de se contenter d'instruire ceux qui voudroient l'écouter. Nous avons remarqué depuis, avouent ces bons Freres, que notre *Sara* étoit pétulante, indocile & dédaigneuse. Ces défauts lui venoient des succès de sa prédication; mais elle a reconnu ses fautes & sa foiblesse. En général, ils se sont apperçus que, dès qu'un Groënlandois étoit Chrétien, il vouloit être Apôtre. Cependant ils bénissent les heureux fruits de cette ferveur, & tachent de la répandre, quoiqu'en y mettant les bornes de la prudence.

L'hiver étoit la bonne saison pour les Missionnaires. C'étoit alors qu'ils se faisoient, à loisir, Pêcheurs d'hommes. Mais comme le temps de la véritable Pêche dispersoit au loin les Groënlandois, & qu'ils oublioient en été tout ce qu'ils avoient appris de Religion en hiver, on fit un arrangement, par lequel les femmes & les enfans Orphelins demeurerent dans des tentes auprès de la Mission, sous la conduite d'un Chrétien à qui l'on donna les moyens de pourvoir à leur subsistance, avec la charge de veiller à leur instruction. Cependant une femme chrétienne qui, sans être mariée, avoit des liaisons trop charnelles avec un Groënlandois inconverti, se plaignit de cette innovation des Missionnaires, comme d'une gêne imposée sur les consciences, & d'une violence faite à la liberté. Ses murmures pouvoient exciter le mécontentement & la désertion dans le bercail.

On y porta remède, en séquestrant cette Néophite discole, de la société des fideles, jusqu'à ce qu'elle fût rentrée dans son devoir.

Les Missionnaires suivent les Groënlandois à la chasse & à la pêche.

Mais, outre le soin qu'on prit de ce petit troupeau, l'un des Missionnaires suivit les hommes à la pêche & à la chasse, & il n'y perdit pas son tems. Sans parler de la priere qu'il faisoit soir & matin à ses cathécumenes, il prit beaucoup de perdrix, & emporta plusieurs sacs de hareng, donnant l'exemple du travail, & gagnant en même-tems de quoi subvenir à la disette. C'étoit un nouveau moyen de faire des prosélytes : on ne peut lire sans quelqu'intérêt, certains endroits du journal que ces Missionnaires donnent des voyages qu'ils font à la suite des Pêcheurs & des Chasseurs. Ecoutons un moment, Frédéric Boëhnish. C'est un des trois premiers Freres Moraves qui allerent au Groënland. Il s'y maria en 1740, avec une fille de Mathieu *Stach*, son Confrere. Il fit un voyage, quatre ans après, en Allemagne, pour aller rendre compte au Synode de Hernhut, des succès de la Mission du Groenland. En chemin il fut arrêté par des Soldats (Prussiens sans doute) qui le prenant pour un vagabond, voulurent l'enrôler par force, & le baloterent d'une place à l'autre. Mais il s'en défendit toujours, & fut enfin relâché par la médiation d'un Abbé Luthérien. Sa femme l'avoit suivi par-tout avec deux enfans qu'elle portoit au Séminaire de Marienborn, pour y être élevés & nourris par les soins & dans les principes de la société des Hernhutes. Avant de repartir pour le Groënland, il reçut le sacerdoce qui devoit le mettre en état de remplir avec plus de fruit, les fonctions de son apostolat. Voici le compte qu'il rend d'un voyage qu'il fit au mois de Mai 1746, à la pêche du hareng.

1746. Journal d'un voyage pour la pêche.

» Le 19, dit-il, nous partîmes, au chant des Cantiques, sur quatorze » *Umiaks* & plusieurs *kaiaks*. Nous fîmes quatre lieues. Le soir j'assistai à » l'heure du chant. Ensuite quelques Groënlandois vinrent dans ma tente, » où nous eûmes un entretien, dont je ne puis rendre l'onction & la » douceur inéffables. *Mais dans ces momens de la grace.... quelle paupiere* » *pourroit retenir.... les larmes de joie?.... Elles brisent leur écluse, & se* » *débordent sur les joues.... comme un daim qui s'échappe & bondit à travers* » *champs....*

» Le 20, nous arrivâmes à Pissiksarbik. Il y avoit sur le rivage six » tentes de Groënlandois Sauvages. Nous plantâmes les nôtres plus » loin.

» Le 21, nos hommes allerent à la pêche du veau marin, & m'ap- » porterent quelques morceaux de chair de cet amphibie, dont je » mangeai avec autant de plaisir qu'ils en témoignoient à me faire ce » présent.

» Le 22, qui étoit le dimanche, je fis le matin, l'office du jour. L'après » midi, j'allai visiter les tentes des Sauvages. Le soir mon Catéchiste » présida à l'heure du chant, & moi à l'instruction des baptisés.

» Le 23, le 24 & le 25, notre troupe fit la plus heureuse pêche de » harengs, & moi aussi. Le tems étoit si chaud, que nous avions de la » peine à porter nos habits. Mais le 26, le 27 & le 28, la neige amena » un froid si vif, que je ne pouvois presque pas écrire.

» Le

» Le 29, je prêchai en plein air, & je lûs ensuite à ma troupe, des lettres » de nos Freres d'Europe.

» Le premier Juin j'allai à la chasse, & je tuai un gros renne. Le lendemain j'en fis un régal à ma troupe, chez laquelle le Démon, pendant ma courte absence, avoit déja semé de la zizanie; mais je la dissipai. J'envoyai de nos nouvelles, avec de la viande fraîche, à New-Hernhut. On m'en rapporta des Lettres qui me firent grand plaisir. » Nous étions dans la saison où il fait jour tout le tems de la nuit: j'en » profitai pour aller à minuit, pêcher du hareng dans un autre canton.

» Le 3, je fis une admonition à deux filles qui étoient allées chasser, à » mon insçu, avec d'autres hommes que leur chef de famille. Elles re» connurent leur faute, & n'y retomberent plus. L'après midi, je fis la » *Fête d'Amour* (a), & le catéchisme à vingt-deux enfans. Je parlai à un » homme veuf qui vouloit se remarier à la façon de son pays; c'est-à-dire, » vivre en concubinage. C'étoit un catéchuméne; je lui fis sentir l'indé» cence de cette conduite, & pour le sauver de la tentation, je l'enga» geai à retourner chez lui.....

» Le 5, je prêchai. Le 6, j'allai à la chasse. Simon (c'est un Groën» landois baptisé) prit un daim dont il régala toute la troupe. Durant » le repas, il dit, je n'ai plus honte de me laisser guider comme un » enfant, par nos Prédicateurs; je sçais par expérience que leur société » est bonne; ils n'ont point envie de nous dominer, comme quelques» uns d'entre nous le pensent & le débitent. «

A ce journal de la pêche, M. Crantz demande la permission d'en joindre un autre de la chasse. C'est Mathieu Stach qui va nous le donner.

Journal d'un voyage pour la chasse.

» Le 3 Septembre, dit-il, quelques Groënlandois allerent à la chasse des » rennes, & comme nous n'aimons pas à les laisser aller sans instruction, » je les suivis. Dans une baye nous fûmes accueillis d'un grain qui sépara » nos bateaux. Je fus obligé de courir sur le vent dans la baye, ne » pouvant aborder à cause de la hauteur du rivage hérissé de rochers. » Le courant étoit rapide, & les lames menaçoient de nous submerger. » Le bateau des femmes rouloit sur les vagues qui se replioient comme » un ver. A cette occasion je me souvins d'un verset de nos Cantiques: » *Agneau, tu as fait l'Univers; mais souviens-toi que nous sommes tes* » *petites créatures*. Dans un quart d'heure, tout fut calme, & nous étant » mis à ramer deux lieues, nous allâmes planter nos tentes à Okeitsuk, » pour attendre les deux autres bateaux, que l'orage avoit écartés. » Mais ils ne purent nous rejoindre que deux jours après. Ils avoient couru le plus grand danger; sur-tout un jeune Groënlandois dont le kaiak n'avoit pû suivre les bateaux. Les vagues lui ayant emporté sa bouée, ou vessie de pêche; tandis qu'il vouloit la rattrapper, il avoit perdu sa rame; ce qui l'obligea de ramer avec ses deux mains, qui lui en tinrent lieu, jusqu'à ce qu'il l'eût recouvrée. Le mauvais tems nous empêcha de chasser durant six à sept jours.

(a) M. Crantz ne la définit point, & dit seulement qu'il ne faut pas confondre la *Fête d'Amour*, avec le *Souper du Seigneur*, ou la Communion.

» Le 12, j'allai à la chasse, & je tuai deux rennes; les Groënlandois ne » prirent rien, je leur donnai la moitié de ma chasse.

» Le 13, je pris encore un autre renne. Le matin, à l'heure de la » priere, un Groënlandois vint me dire qu'il avoit eu la pensée de pren- » dre une verge, & de battre sa femme, parce qu'elle ne vouloit pas lui » obéir. Je lui dis, qu'on pouvoit châtier ainsi les enfans, mais non les » grandes personnes. Je parlerai, lui dis-je, à votre femme; elle se » corrigera. Eh bien, répondit-il, je ne la battrai pas, mais je t'averti- » rai, quand elle retombera dans la même faute. «

C'en est assez pour faire connoître le plan de direction spirituelle, que suivent les Freres Moraves avec les Groënlandois. On voit dans ce court extrait, leur langage, leur genre de vie, le courage qu'ils puisent dans leur enthousiasme, l'empire que le fanatisme qui s'exhale de leur ame dans celle des sauvages, doit leur assurer à la longue sur ces Peuples simples & de bonne foi. C'est la même méthode, le même esprit, dans l'histoire de vingt ans de missions. Ces heureux insensés se sont fait un art de l'inspiration, pour étendre leurs dogmes & leur culte. Tous les moyens humains, mais les plus doux, ont été dans leurs mains des instrumens de prosélytisme; & le prosélytisme à son tour deviendra, peut-être un jour pour eux, un instrument de puissance. Pourquoi faut-il qu'on soit obligé de louer & d'admirer la conduite de ces Missionnaires Luthériens qui voulant policer des Sauvages, corrompent leur raison pour les unir en société? Ne peut-on donner des loix & des mœurs aux hommes, sans leur inspirer des erreurs? N'y a-t-il que la force, ou la ruse, & toujours la crainte, qui nous puisse mener, même au bien? Ne verra-t-on jamais une ligue formée par la raison & l'humanité, pour la propagation des vérités utiles au bonheur du monde, pour l'accroissement & la perfection de la société, pour la paix des Etats, & le soulagement des Peuples? Cette association, composée de gens sans parti, qui n'auroient que du courage, des lumieres, de la vertu, du désintéressement, pourroit opérer avec le tems une révolution dans les opinions & les mœurs. Elle prendroit la place de ces sociétés, qui jusqu'à présent n'ont été dirigées que par un fanatisme particulier de Religion souvent mal entendue, & qui, sous prétexte de former de nouveaux établissemens, ne rassemblent que de nouvelles bandes de combattans. Car si l'état de nature est la guerre d'un seul contre un seul, l'état actuel de société est la guerre de tous contre tous. Qu'est-ce, en effet, qu'un Sauvage que des Missionnaires hérétiques attirent dans une peuplade catéchisée? C'est un homme à qui l'on donne tantôt une boisson qui redouble sa soif, au lieu de l'appaiser; tantôt un remède qui n'adoucit la mort, qu'en aigrissant la vie. Sans parler ici des Nations du Paraguay, qui sans doute sont catholiques à la maniere de leurs Apôtres, mais qu'on ne connoît pas assez pour avoir le droit de préconiser ou de diffamer la société qui les a civilisées & dirigées; voyons par quelle suite & quelle combinaison de moyens, les Freres Moraves sont venus à bout de former au Groënland deux peuplades assez considérables d'hommes à demi-policés, sous le nom de Chrétiens.

M. Crantz dit d'abord qu'on fut plusieurs années, avant de faire part

aux Groënlandois, même baptisés, du mystere de la transubstantiation. Les Freres Moraves se faisoient un scrupule de leur en parler, par une sorte de défiance. » Je n'examine point ici, dit-il, si elle étoit bien ou » mal fondée; mais il est certain que les Chrétiens du Groënland ne » sentoient pas assez leur foiblesse & leur corruption, pour participer à ce » mystere. « On attendit qu'ils eussent une résignation de cœur à l'obéissance aveugle, avant de les admettre à la communion. Aussi ce Missionnaire ne date-t-il la Congrégation, ou l'Eglise du Groënland, que de l'année 1747, où l'on put bâtir une Chapelle. Auparavant, dit-il, on avoit catéchisé les Groënlandois en plein air, ce qui n'étoit commode ni pour l'Auditoire, ni pour le Prédicateur. Depuis trois ans cependant, on leur prêchoit à couvert. Mais la chambre d'assemblée étoit trop petite. Les Missionnaires du Groënland en firent de fréquentes plaintes à leur Congrégation d'Europe. Au Synode, quelle tint à Zeyst, Jean Beck, l'un de ces ouvriers évangéliques, fit acheter, par les libéralités des *Freres unis*, du bois de charpente, & l'on fréta exprès un vaisseau pour transporter ces matériaux à la nouvelle Confrérie. Christian David, cet infatigable Charpentier qui avoit bâti au Groënland la premiere hute des Herrenhuters, & la premiere école des enfans du pays, voulut aussi construire la premiete maison de la Mission. Elle fut commencée le 5 de Juillet, & malgré la neige qui tomba dans ce mois d'un soleil continuel, & qui augmenta le suivant, cet édifice fut assez avancé, pour qu'on pût y tenir à couvert les assemblées de Religion, dès le 16 de Septembre. Un mois après, on fit la consécration de la nouvelle Eglise. Ce fut une joie inexprimable parmi les Groënlandois, que d'avoir pour la premiere fois une maison de priere. L'Eglise attira bientôt autour de ses murs une espéce de Bourgade, composée de six grandes maisons qui contenoient environ cent quatre-vingt personnes; de sorte qu'avec celles de la Colonie voisine, on rassembloit à l'Eglise près de trois cens personnes.

1747.

On bâtit une Eglise.

La peuplade de *New-Herrnhut*, (ainsi s'appella la nouvelle maison des Freres Moraves) fut partagée en trente bandes, neuf d'un sexe, & quinze de l'autre; les premieres dirigées chacune par un homme, & les autres par autant de femmes. Ensuite on établit une école de chant. Deux Freres qui sçavoient un peu de musique, instruisirent des enfans à chanter par routine; c'est-à-dire, avec la seule attention de l'oreille, sans employer l'étude des yeux. C'est à peu près ainsi qu'on devroit peut-être enseigner la musique & toutes les autres choses aux enfans, jusqu'à ce que l'âge des forces du corps & de l'esprit, les mît en état d'appliquer la théorie à la pratique, & de chercher dans la réflexion les principes de tout ce qu'ils ont appris par les sens.

Quand on eut une Eglise, on célébra des Fêtes, entr'autres celle de la congrégation. Elle se tint tous les mois; on y baptisoit les catéchuménes; on prêchoit, on faisoit les offices; on y lisoit les lettres des Confreres d'Europe, & sur-tout celles des éléves de tous les Séminaires de l'unité, adressées aux jeunes Chrétiens du Groënland. Ces lectures étoient interrompues par le chant de quelques versets, où le *sang de l'Agneau* (mot de mysticité fréquemment répété) faisoit couler les larmes. Toutes ces pieuses inven-

tion attiroient insensiblement le concours à la nouvelle Eglise, & la Congrégation, augmentée de cinquante deux personnes préparées depuis longtems au baptême, se trouva composée, en 1747, de cent trente-quatre Groënlandois baptisés. Dès-lors, on commença de faire à l'Eglise des mariages, des funérailles, & toutes les cérémonies qui, consacrant les actes & les engagemens les plus solemnels de la vie civile, par le sceau de la Religion, donnent de la consistance au culte public, de l'autorité, puis du pouvoir & des richesses à ses Ministres. Mais une observation singuliere, faite par M. Crantz, c'est, dit-il, que depuis qu'on a bâti une Eglise au Groënland, les coups extraordinaires de la grace y sont moins fréquents. Elle y agit avec moins d'éclat que dans les premiers tems de l'arrivée des Missionnaires. » Je fus d'abord étonné, poursuit-il, de ce changement, qui ne me paroissoit pas favorable à la Religion. Mais en y » regardant de plus près, je trouvai que les conversions miraculeuses, » loin d'être nécessaires, auroient pu avoir de fâcheuses conséquences. » La grace n'avoit plus besoin de susciter des témoins à l'Evangile, lorsque la cité sainte brilloit sur la montagne, & que le chandelier y » éclairoit au loin & au près. Une nuée de témoins donnoit plus d'éclat à » cette lumiere victorieuse, que des flambeaux épars & isolés. «

C'est avec ce langage mystique & ces bénignes interprétations, que les Freres Moraves croient voir & montrer par-tout le doigt de Dieu, dans leur propre ouvrage. Si la famine afflige les Groënlandois; c'est un châtiment du Ciel contre ces infidèles. Si la disette les attire à la Congrégation, où la charité par une assistance gratuite, en attache, en retient quelques uns à la nouvelle Eglise; c'est la grace qui les y appelle, les touche & les convertit. Si les Pasteurs & leur troupeau de baptisés, échappent aux dangers de la mer, aux glaces flottantes qui, dispersant leurs bateaux, les égarent & les balottent des mois entiers, tantôt sous les eaux & tantôt au-dessus; sauvés enfin à la nage & à la rame, ils remercient l'Agneau de ce miracle. Si dans le rude mois de Décembre, quand tout leur manque, ils trouvent sur le rivage une baleine morte, de neuf brasses de longueur; trois cens personnes qui se mettent à la dépecer, après s'en être rassasiées & en avoir fait d'amples provisions, regardent cette heureuse rencontre comme un don du Ciel, & croient cette baleine aussi miraculeuse que celle de Jonas. Ces Luthériens, enfin, ces Freres *illuminés, morts, réveillés, ignorans*, divisés en autant de classes, que l'Académie des Arcades avoit jadis de Colonies, distinguées par des noms ridicules, ces Freres Moraves se voyent toujours portés sur les aîles de l'amour divin; & se croient invincibles, invulnérables, tandis qu'il nagent dans le sang qui coule des playes de l'Agneau. Cependant ils mêlent souvent au secours d'en-haut, des armes & des moyens qui tiennent trop de la foiblesse humaine, pour n'être pas suspects.

Un jour, après avoir admis dix-neuf Groënlandois *au Souper du Seigneur*, (c'est ainsi qu'ils appellent la communion) ils baptiserent sept enfans du troupeau, parmi lesquels étoit une jeune fille qu'ils avoient sauvée quelques semaines auparavant du danger de la damnation; on va voir comment. Cette brebis étoit allée avec un homme de sa cabane, à Kangek. Un

Sauvage Groënlandois l'enleva par force, & voulut en faire sa femme, à la façon violente du pays. L'hôte qui l'avoit reçue, étoit trop foible contre des Payens qui prétendoient, en dépit des Européens, épouser les filles baptisées, de même que les autres, sans attendre leur consentement, & malgré leur résistance. Il la laissa donc à ces barbares, & le cœur rempli de chagrin, il vint avertir les Missionnaires de cette étrange avanture. Comme il y avoit trois jours que la fille étoit entre les mains des Sauvages, on partit dès la nuit même qu'on en fut informé, pour courir à sa délivrance. Un des libérateurs, entrant dans la cabane où elle étoit enfermée, lui dit : » comment es-tu venue ici ? Cet homme (dit-» elle, en montrant son ravisseur) m'y a entraînée par force. Avois-tu » du penchant pour lui ?..... Non, puisqu'il m'a tirée par les cheveux...... » Prens donc tes effets & suis-nous ; car nous sommes venus exprès te » chercher. « En même-tems, il entre un Frere, ou un député de la Mission, avec un fusil. Aussi-tôt les Sauvages dirent à la fille de se dépêcher de partir, de peur qu'on ne les tuât tous. On les assura qu'il ne leur seroit fait aucun mal, pourvû qu'ils ne s'avisassent pas une autre fois de mettre la main sur les brebis du bercail des Freres. Les Sauvages ne songerent plus, dit le Missionnaire, qu'à se voir délivrés de nous ; & la pauvre fille en fut quitte pour avoir été battue par de vieilles femmes qui avoient employé, en vertu de leur ministere, les voies de rigueur usitées au Groënland, pour forcer la pudeur à se laisser ravir ce qu'elle n'ose accorder. C'est ainsi que les Freres secondoient quelquefois les impulsions de la grace. Ils firent cette année (1748), trente-cinq baptêmes, & huit enterremens dans leur Eglise, qui se peuploit & s'aggrandissoit en même-tems de morts & de vivans. Tout leur réussit donc ; & leurs travaux spirituels furent récompensés de bénédictions, même temporelles. Car la mer jetta, presqu'à leur porte, assez de bois flottant, non-seulement pour leur provision de chauffage, mais encore pour ajouter une aîle à leur maison, & construire une salle d'école.

1748.

1749.

L'année suivante la Sœur Judith bâtit une espéce de couvent pour les filles. Cette Groënlandoise étoit allée, il y avoit deux ans, en Allemagne, avec quatre autres personnes de son pays, sous la conduite du Missionnaire Mathieu Stach. Deux de la troupe, mari & femme, moururent à la maison de Herrnuth en Lusace. Les trois autres suivirent le Frere *Stach* en Hollande, où le Capitaine Gerrison, qui les avoit amenés du Groënland, sur le vaisseau l'Irene, les prit encore sur son bord pour aller à Londres. Les deux jeunes Groënlandois avoient traversé toute l'Allemagne, à pied, sans se faire connoître. Ils garderent de même l'incognitò en Angleterre, de peur d'exciter une curiosité qui ne devoit que leur être importune. Cependant ils furent présentés au Roi & à la Cour, dont les regards pouvoient être accompagnés d'une bienfaisance utile à la Mission.

De Londres, ils partirent sur l'Iréne pour la Pensylvanie, où ils visiterent les Congrégations de *Bethléem* & de *Nazareth*, qui sont des établissemens du Hernhutisme. Ils trouverent là des Américains convertis, qui leur donnerent des lettres de dévotion pour leurs Freres Groënlandois. Christian David qu'ils avoient pris en Allemagne, fit une bonne provi-

ſion de lates de cédre, & de bois de conſtruction, pour bâtir un magaſin de vivres, & la Congrégation de Penſylvanie envoya ce préſent à celle du Groënland, en ſigne d'union & d'alliance ſpirituelle.

L'Iréne paſſa de la nouvelle Yorck à *New-Herrnhut*, en trois ſemaines, avec les deux Miſſionnaires & les trois Groënlandois. » Quand on connoît, » dit M. Crantz, la ſimplicité des Sauvages & la dépravation des Chrétiens, » on doit regarder comme un miracle que ces trois perſonnes n'aient pas été » perverties dans un voyage de deux ans. « Mais les mauvaiſes impreſſions que ces étrangers avoient reçues en Europe, s'effacerent ſi vîte de leur imagination, qu'ils coopérerent même de leurs travaux & de leurs ſoins aux progrès de l'Evangile. La Sœur Judith, en particulier, profita de tout ce qu'elle avoit vu à Herrnhut en Luſace, pour former au Groënland des inſtitutions utiles à ſon ſexe. Elle propoſa à toutes les filles nubiles, & aux ſervantes qui n'étoient pas mariées, de venir habiter avec elle dans une maiſon ſéparée, ou du moins de s'y raſſembler le ſoir, après avoir fait leur tâche dans leur famille. Elles paſſent ainſi la nuit, dans un dortoir commun. Cette ſéparation les met à l'abri de voir & d'entendre des choſes qui, dans des maiſons faites & diſpoſées, comme le ſont celles des Groënlandois, peuvent occaſionner des deſirs & des actions ſouvent peu conformes à la morale du Chriſtianiſme, & ſur-tout à la régularité du Herrnhutiſme.

C'eſt ainſi que l'arbre & le ſauvageon, croiſſoient & fleuriſſoient enſemble, par tous les moyens que fournit un zèle actif & induſtrieux. Tantôt on marioit un Miſſionnaire avec une Sœur du Herrnhutiſme, pour travailler de concert, à la propagation des Chrétiens, par les voies de la nature & de la religion. Tantôt on penſionnoit un Allemand, qui avoit appris le Groënlandois, pour être Catéchiſte & Maître d'Ecole. Tantôt on apprenoit l'Allemand à des enfans du Groënland, pour écrire, parler & chanter dans les deux langues des Miſſionnaires & des Néophytes. M. Crantz dit pourtant qu'aujourd'hui l'on n'enſeigne point la Langue Allemande aux Groënlandois, parce qu'ils n'ont pas le temps de l'apprendre, & qu'elle n'eſt d'aucune utilité pour eux, ni pour la Miſſion.

Si celle-ci produit quelques bons effets, ce n'eſt pas ſans un mélange de zizanie, dont elle a comme ſemé le germe, entre les Habitans baptiſés & les Sauvages inconvertis. En effet, on trouva, parmi les Chrétiens que la Congrégation perdit cette année, un homme aſſaſſiné par un Sauvage, pour une injure qu'il prétendoit avoir reçue d'un Chrétien. Il paroît que les Groënlandois en veulent aux Miſſionnaires, parce qu'ils regardent comme enlevées à la Nation, des perſonnes qui quittent leur famille, pour aller vivre avec ces étrangers. On ſe plaint déjà dans le Groënland que le Chriſtianiſme diviſe le pere d'avec ſon fils, & le frere d'avec ſa ſœur. C'eſt aux Herrnhutes de répondre à ce reproche.

Procès ſingulier.

D'un autre côté, la police de ce Peuple ſe perfectionne dans leur Société. Une femme chrétienne étant venue à mourir, un enfant qu'elle laiſſoit, reſta à l'homme chez qui elle habitoit. Un Sauvage de Kangek vint réclamer cet enfant, parce qu'il étoit né chez lui, & qu'il l'avoit adopté ſous le nom d'un fils qui lui étoit mort. Mais comme l'autre Groënlandois avoit, depuis ce temps là, fait vivre l'enfant & la mere, le procès fut jugé en faveur du

Chrétien chez qui la mere étoit morte, contre le Sauvage chez qui l'enfant étoit né. Ce n'est pas que ce Jugement ne fût susceptible de revision & d'appel dans la Jurisprudence de nos Tribunaux, où l'on verroit bientôt éclore des Mémoires, & des Factums, & des plaidoyers, & des Consultations, & des Avis, & des Sentences contradictoires, sur cette belle question.

L'hyver de 1750 fut plus rude qu'on n'en avoit encore vu. Le Havre de *New-Herrnhut*, qui a six milles d'étendue dans sa moindre largeur, fut tellement couvert de glace, même dans le mois d'Avril, qu'on n'y put avoir d'eau, malgré la force des courans & des hautes marées de l'Equinoxe. La famine fut générale dans le Groënland. Cependant, on s'en ressentit moins qu'ailleurs, à la Mission, où l'on avoit appris aux Fideles, non-seulement à prier, mais à travailler, à faire des provisions, à vivre avec économie. Les Inconvertis vinrent y chercher de l'assistance. On profita de leur détresse, pour leur prêcher l'Evangile; ce fut sans fruit. Ils admiroient le bon ordre & la sorte d'abondance qui regnoient à *New-Herrnhut*; mais quand on leur demandoit s'ils ne vouloient pas suivre l'exemple de leurs freres qui ne manquoient de rien, dans un endroit qui n'étoit pas le mieux situé du Groënland; ils répondoient, » *Saniζissegalloar pogun, kissien ajornakau*; c'est-à-dire, nous » nous convertirions volontiers, si ce n'étoit pas si difficile «. Ensuite continuoit-on à leur parler de Religion, ils s'enfuyoient, comme si c'eût été quelque sortilege, ou une maladie contagieuse. 1750.

Il paroit que ce qui choquoit le plus les Groënlandois, étoit de voir leurs mœurs contrariées par ces Missionnaires étrangers, dont la vie & la direction sembloient attenter à la liberté des Sauvages. Un de ces Inconvertis vint à la Mission menacer les Freres de brûler leur maison, s'ils ne lui rendoient une femme qu'ils avoient prise sous leur protection, après qu'elle s'étoit échappée de ses mains, pour se soustraire au mariage. On se mit en garde contre ses menaces: mais comme il rodoit toujours, dans l'intention d'enlever cette femme; celle-ci n'étant pas encore au rang des Catéchuménes, on la lui rendit, en le priant de ne pas l'épouser par violence. On apprit dans la suite qu'ils étoient d'accord l'un & l'autre; ainsi la Mission ne se mêla plus de cette querelle de ménage.

Le zèle de ces Prédicateurs est quelquefois sujet à troubler le repos des familles. Une Groënlandoise s'étant retirée chez les Chrétiens, pour y recevoir le Baptême, ses Freres voulurent la ramener chez eux; mais comme elle ne se soucioit pas d'y retourner, & qu'elle s'étoit mise sous la protection d'un Missionnaire, ils l'enleverent dans l'intention, dit-on, de la tuer. Pour obtenir grace de la vie, elle entra dans un canot, & consentit à partir avec ces Sauvages. Le Missionnaire écrivit à la Colonie de *Bonne-Espérance*, pour faire arrêter les ravisseurs, & relâcher la fille baptisée. On fit la garde à Kangek, où ils devoient passer, en allant au Sud. Mais on ne la vit point, parce que ses Freres l'avoient obligée de se tapir dans le bateau sous des peaux, en la menaçant de l'égorger, si elle remuoit, ou se montroit. A 14 lieues plus loin, elle pria ses Freres de la descendre un moment à terre, pour aller cueillir des bayes ou des fruits sauvages. Dès qu'elle fut débarquée, elle se cacha dans des rochers, où on la chercha pendant deux jours,

ſans la trouver. Enfin, les Sauvages s'étant rembarqués, elle fit pluſieurs lieues à pied dans les montagnes, juſqu'à ce qu'elle rencontra un Groënlandois qui la conduiſit à ſon canot, & la remit à la Colonie. On ne peut excuſer, ce ſemble, la conduite des Miſſionnaires qui, dans l'intention de ſauver des ames, établiſſent une ſéparation entre les Groënlandois, élevent des familles ſpirituelles aux dépens de celles que la nature avoit formées. Toute Religion qui dérobe un fils ou une fille à ſes parens, ſous prétexte de rendre ou d'attacher ces enfans à Dieu, eſt une Religion de diſcorde, de perſécution, ennemie de la paix des Etats, & du bonheur de la Société générale. La converſion devient alors ſéduction ou violence. Rien ne rachete ce vice inhérent au Proſélytiſme. Cependant, s'il étoit permis de conquérir & de ſubjuguer des Peuples ſauvages, les voies inſinuantes que le Chriſtianiſme inſpire aux Miſſionnaires, pour étendre la domination des Princes de l'Europe, ſont peut être les plus humaines que l'on puiſſe employer. Les Freres Moraves ont pris au Groënland toutes les précautions, pour rendre leurs Chrétiens heureux. Ils ont fait des ſtatuts de police extérieure, utiles au bon ordre, à la paix domeſtique, au bien du corps, lié de ſi près au bien de l'ame, dit M. Crantz; des réglemens, en un mot, qui tendent à former un peuple de mœurs réglées & ſociales, également agréable à Dieu & aux hommes. Si quelqu'un manque à ces ſtatuts, on l'y ramene par des admonitions d'abord ſecretes, enſuite publiques; par les corrections de la charité fraternelle; par les loix pénales de la Religion, dont la plus ſévere eſt l'excommunication, toutefois paſſagere. C'eſt une loi convenable peut-être à des temps de ferveur, & ſalutaire, tant qu'elle eſt révérée; mais dans des ſiécles, où le relâchement des mœurs a gagné juſques dans le Sanctuaire, ébranlé les dogmes, & miné les fondemens de la Religion par les ſcandales de ſes Miniſtres; l'excommunication devient infructueuſe contre les Particuliers, inſolente contre les Princes, & ridicule, quand elle n'eſt pas ſéditieuſe. Auſſi le Clergé Luthérien toujours ſoumis à la puiſſance de l'Etat, ne hazarde une arme auſſi débile que dans un pays où ſa nouveauté fait ſa force. Il ne prête à ce glaive ſpirituel aucun pouvoir tranchant, & ſatisfait de l'aſcendant de confiance que la vertu donna toujours au Sacerdoce, il ne compromet point imprudemment une autorité d'opinion avec celle qui naît des Loix phyſiques.

C'eſt par de telles voies de douceur, que les Miſſionnaires du Groënland gouvernoient leur troupeau chéri de Chrétiens. Ils les comparent à des enfans bien nés, dont le bon exemple inſpirant l'émulation, a plus d'influence pour entraîner au bien & prévenir le mal, que les préceptes & les châtimens d'un maître ſévere. Les Groënlandois ne manquoient de rien ſous la direction des Freres Moraves, & c'étoit un des bons argumens que ceux-ci ſavoient employer en faveur de leur doctrine. Dans un endroit (diſoient-ils à leurs Néophites) où deux familles pouvoient à peine ſubſiſter, vous vivez au nombre de trois cents perſonnes; & quand on meurt de faim, même dans les lieux où regnoit l'abondance, vous êtes en état de ſecourir les indigens, de votre ſuperflu. Vous voyez donc que le Dieu qu'on vous prêche, eſt bien votre Pere, ou votre *Pourvoyeur.* C'eſt ſous ce dernier titre qu'on diſtingue au Groënland, un pere ou un mari. Cette abondance tournoit preſque

toujours

toujours au profit de la prédication, continue M. Crantz. Dans l'hyver de 1751, les Isles d'alentour furent tellement couvertes de canards sauvages, qu'on les prenoit avec la main, en les chassant sur la côte. Ces canards firent l'effet de la manne dans le désert. Un samedi au soir les Chasseurs revinrent avec leurs kaiaks, remplis chacun de 40 ou 50 pieces de gibier. Ceux qui voulurent aller le lendemain matin à la chasse, au lieu d'assister à l'Office Divin, s'en retournerent les mains vuides, & le corps bien fatigué. Les Missionnaires leur dirent alors que, si la chasse avoit été heureuse le samedi, c'étoit afin qu'on pût sanctifier le Dimanche.

1751.

Ces pieux sophismes étoient soutenus par des œuvres de charité plus persuasives. Un Catéchiste de la Mission étant à la chasse, rencontra dans sa route un pauvre Groënlandois qui venoit de perdre sa femme, & se préparoit à enterrer avec elle une fille de six mois, parce qu'il n'avoit pas de quoi la nourrir. Il dépêche aussitôt vers cet homme un Chrétien qui lui demande sa fille, l'emporte, la fait baptiser, & la donne aux Sœurs de la Congrégation pour l'élever. Voilà le triomphe de la Religion & de l'humanité.

1752.

M. de Watteville, Evêque Hernhute, va visiter les Missions du Groënland.

L'année 1752 est remarquable dans l'Histoire du Groënland, par la visite d'un Evêque ; c'étoit M. de Watteville, gendre du Comte de Zinzendorff. Entré dans la famille & la congrégation de cet Instituteur, il fut promû à l'Episcopat dans l'Eglise Luthérienne, & à ce titre, nommé Visiteur général des Missions du Herrnhutisme. Le Voyage qu'il fit au Groënland, est assez instructif, assez court, pour ne pas être omis dans l'Histoire des Voyages. Voici le précis de la relation qu'il envoya de cette course apostolique, au Comte, son beau-pere & son directeur.

Journal de son voyage.

Le premier de Mai nous partîmes d'Elsenore, d'où nous vîmes sortir, en même temps que nous, une flotte de 64 bâtimens. Nous longeames les côtes de Suede, & le 2, nous passames du Cattegat dans la mer du Nord ; elle nous parut couverte de harengs qui bouillonnoient comme de petites vagues. Le 4, nous vîmes la côte de Norvége qui disparut le 6 ; & le 9 nous dépassames les Isles de Ketland, pour entrer dans la mer occidentale. Ces trois derniers jours nous fimes deux cents lieues par un bon vent d'Est. Le mauvais temps nous obligea de relâcher le 14, durant 24 heures. Ensuite tout alla bien jusqu'au 21, que nous essuyames du gros temps pendant les trois Fêtes de la Pentecôte, mais sans discontinuer d'avancer. Le 23 nous rencontrames deux vaisseaux pour la Baye de Disko, partis huit jours avant nous. On se parla des trois bords, & la nuit nous sépara. Le 24 nous dépassames le Cap Farewel, pour entrer dans le détroit de Davis. Le 25, nous commençames à naviger entre les glaces. Le 27, le vent jusqu'alors favorable tourna contre nous ; un brouillard continuel nous déroba tout, même notre route, jusqu'au premier Juin. Alors il se dissipa, pour nous laisser voir une grande Isle de glaces flottantes, qu'il fallut tourner. Le 3, on fut investi de ces glaces par trois côtés, n'ayant la mer ouverte qu'à la poupe, par le vent de Sud. Le lendemain nous fûmes entiérement pris des glaces, & l'on ne put que ramer au travers. Depuis le 4 jusqu'au 10, on se trouva toujours entre des montagnes & des plaines flottantes, de glace. Le 12, nous découvrîmes la terre, mais à 24 lieues de distance, par la cime des montagnes couvertes de neige. A dix heures du matin, le ciel offrit à nos regards

trois pathélies, couronnées, chacune, de deux cercles de lumiere. Aucun de nos Navigateurs n'avoit encore rien vu de pareil. Ce phénomene fut accompagné d'un léger vent d'Oueft, bientôt remplacé par un bon vent de Sud. Comme il nous portoit trop avant au Nord, nous cargames les voiles le 13 au matin. A huit heures on gagna vers la terre, & le courant fut si favorable qu'à dix heures nous touchames aux Isles, les plus voisines de la côte où nous allions. Ce fut là que je vis, pour la premiere fois, deux Groënlandois qui nageoient avec leurs Kaiaks, comme des canards, fouvent entre deux eaux, toujours devant notre vaiffeau, malgré les vagues & le gros temps. Nous embouchames entre Kangek & Kookernen, dans le paffage méridional de Balls-River. Le vent qui fraîchit toujours jufqu'au degré de la tempête, nous obligea d'amener nos voiles l'une après l'autre, & cependant avec une demi-voile nous rafions les Isles comme un trait. Enfin, je vis la maifon de New-Herrnhut, & une heure après midi nous ancrames. Je ne favois encore si j'étois à terre ou fur mer, lorfque je fentis dans mes bras le Frere Bech qui m'arrofa de fes larmes; fa joie fut si vive qu'il fe trouva fubitement délivré d'un accès de fiévre qui venoit de le prendre.

Rude hyver de 1752.

M. Crantz interrompt ici le Journal du pieux Evêque, pour faire une courte defcription du rude hyver qu'on avoit éprouvé cette année au Groënland. Depuis Février jufqu'à Pâques, le froid fut si violent qu'aucun kaiak ne trouva d'eau pour naviger. Un jeune Groënlandois qui avoit pu rifquer le sien entre les glaces brifées, fut emporté par les vagues, & retrouvé trois mois après dans fa nacelle, à moitié rongé par les corbeaux & les renards. Perfonne ne fortit de fa cabane, fans y rentrer avec les mains & le vifage perclus de froid. Un ouragan accompagné d'éclairs, fit craquer la maifon & la Chapelle de New-Herrnhut, comme un vaiffeau dans le naufrage, & faillit emporter ou renverfer tout cet Edifice. Les Miffionnaires, hors d'état d'aller faire leurs vifites dans les Bourgades chrétiennes, reçurent tous les Groënlandois qui venoient chez eux, par bandes, chercher un azile contre le froid & la famine. Toutes les provifions de leur maifon & des meilleures cabanes furent diftribuées entre les indigents les plus affamés, fans fonger au lendemain. Le mois de Mars ouvrit quelque paffage à travers les glaces; on fe difperfa dans les bayes, fur la côte, & parmi les Isles, pour attrapper des oifeaux, de petits poiffons, quelque veau marin. Mais les uns revinrent fans rien prendre, chaffés & rebutés par le mauvais temps; les autres refterent emprifonnés dans les Isles par les glaces & les tempêtes.

Telle étoit la fituation d'où fortoient les Groënlandois, quand M. de Watteville arriva chez eux. Ce Prélat qui venoit de vifiter les Congrégations de la Penfylvanie, trouva des rapports entre les habitans du Groënland, & ceux de l'Amérique feptentrionale. » C'eft la même couleur, dit-il: si les » Groënlandois viennent de l'Amérique, ce doit être par la baye d'Hudfon. » Ils reffemblent plus aux Indiens de ces bords, qu'à ceux du Canada. Le ca- » ractere des Groënlandois eft phlegmatique & fanguin; celui de l'Iroquois, » mélancolique & colere, plus grave & moins enfant que les Groënlandois.

Le 14 Juin, pourfuivit l'Evêque, je vifitai le païfage de *New Herrnhut*. Rien de plus fauvage, au premier afpect; des rochers efcarpés & rompus, rarement parfemés de quelques couches ou veines d'une terre qui n'eft que

du ſable. Au milieu de cette horrible perſpective s'éleve une maiſon commode & riante, ornée d'un jardin, environnée de culture, & jouiſſant du plus beau feuillage ſur un roc où l'herbe n'avoit jamais percé. » C'eſt le jardin » du Seigneur, planté dans le déſert.

Le 22, je vis l'exercice des Kaiaks, où la jeuneſſe du Groënland fait les évolutions les plus ſurprenantes ſur l'eau, & s'aguerrit de bonne heure aux tempêtes, par les jeux de l'enfance. Les Miſſionnaires ont ſoin d'exercer leurs jeunes Néophytes à gouverner un kaiak, à manier la rame, pour en faire de bons pêcheurs. C'eſt dans la même vue, qu'ils les détournent de chaſſer aux rennes, & les encouragent à la pêche aux veaux, bien plus utile à la Nation.

Dans un long journal de toutes les fonctions d'une viſite paſtorale, on voit M. de Watteville prêcher, catéchiſer, célébrer tous les Offices de ſon miniſtere en Langue Allemande, aſſiſté d'un Miſſionnaire qui explique en Groënlandois, tout ce que dit & fait le Prélat. Heureuſement, dans ces ſortes d'inſtructions, c'eſt moins le ſens que le bruit de la parole, qui fait impreſſion ſur un peuple ſauvage.

Le 27, dit l'Évêque Luthérien, j'allai me promener ſur la montagne aux perdrix, où les Freres ſont durant l'hyver une chaſſe qui leur coûte trop de peine, pour qu'ils y ſoient attirés par un autre motif que la néceſſité.

Le 28, ils commencerent leur proviſion de tourbe. Le ſoin de ſe pourvoir de bois & de tourbe, eſt leur plus forte occupation de l'été. Dans les premieres années, ils en trouvoient autour de leur maiſon. Ils ſont obligés aujourd'hui, de faire deux lieues & plus, pour en avoir. J'y allai avec eux.

Le 30, ils y retournerent avec onze bateaux Groënlandois, pour charger leur tourbe. Ils acheterent auſſi du bois & des œufs d'oiſeaux. Les œufs ſont leur principale nourriture en été.

Le 3 Juillet, on acheva la proviſion de tourbe. C'eſt un travail fatiguant & ſouvent dangéreux, que celui de décharger les bateaux, & de tranſporter cette terre le long des rochers, où l'on eſt quelquefois ſurpris par des torrens de neige fondue qui groſſiſſent tout-à-coup. Les Freres avoient fait venir vingt bateaux de tourbe. Il leur fallut enſuite l'étaler ſur les rochers, pour la faire ſécher.

Le 4 j'allai, par curioſité, voir les Sauvages du Groënland, pour m'inſtruire & parler de leurs mœurs, en témoin oculaire. Nous paſſames la nuit dans une de leurs tentes. Elles ſont incomparablement mieux entendues & plus commodes, que celles qu'on trouve dans les bois de la Penſylvanie.

Le 1 , j'allai à *Kanneiſut*, de l'autre côté de *Balls-river*; c'eſt-à-dire ſur la preſqu'Iſle ſeptentrionale de ce Golphe. Cette langue de terre eſt ſurmontée de tertres rocailleux, qui ont pour baſe d'aſſez grandes plaines, coupées de ruiſſeaux & d'étangs, bordés de gazon. C'eſt une perſpective charmante dans l'été, qui formeroit un ſéjour très-agréable, ſi toutes ces eaux ne produiſoient pas des eſſaims de mouſtics ou moucherons, beaucoup plus inſupportables que ceux de St. Thomè en Afrique, & de la riviere Delavare dans la nouvelle Jerſey. C'étoit un excellent quartier pour la chaſſe aux rennes; & nos Freres, dit le Prélat, en faiſoient bonne chere; mais depuis que les fuſils ſont devenus communs chez les Groënlandois, un renne y eſt

une rareté. La pêche du Saumon supplée à cette disette. Les Freres prennent quatre cents, ou six cents truites saumonnées, dans un coup de filet.

Le 18, je fis une autre excursion pour voir le païs. Nous allames à Kangek, où les Groënlandois du Sud vont hyverner quelquefois par centaines; ce qui est très-commode pour la Mission de New-Herrnhut qui n'en est qu'à quatre lieues. Je comptai dans cet endroit quatorze grandes habitations, ou maisons d'hyver. De-là nous allames au détroit de Népiséne. C'est un canal qui s'avance entre le continent & les Isles: le courant & le flux y poussent une quantité de veaux marins, d'autant plus aisés à prendre que l'eau n'y est pas profonde: aussi cet endroit est-il fort fréquenté durant les étés & les automnes; le concours des Groënlandois & la pêche, contribuant à rendre cette situation agréable & florissante.

M. de Watteville parle ensuite de baptêmes, d'enterremens & de mariages, dont il rendit les cérémonies plus solemnelles par son ministere, ou sa présence. Il eut des conférences avec les Groënlandois, Coadjuteurs de la Mission. Ils étoient au nombre de onze Freres & douze Sœurs. Tantôt il prêchoit aux assemblées; tantôt il donnoit des audiences particulieres. Il alloit d'un dortoir à l'autre, chez les garçons, chez les jeunes filles, chez les gens mariés, chez les veuves; tous ces états forment autant de quartiers séparés. Celui des mariés étoit composé de quarante-huit ménages; il n'y avoit que deux hommes veufs, mais quarante veuves. La plûpart sont assez belles, dit le Prélat Hernhute; quoiqu'il leur reste encore une certaine rudesse sauvage. Les filles, au nombre de quarante, ont aussi quelque chose de mâle & de dur qu'elles tiennent, sans doute, de leurs travaux plus convenables à l'homme qu'à leur sexe. Mais du reste, elles ont du talent & du goût pour gagner des Prosélites, & il n'y a gueres de femme qui ne fasse son mari Chrétien.

Le 30, continue M. de Watteville, la pluie nous empêcha de tenir le chœur; c'est-à-dire d'assembler les classes à l'Eglise. Je me contentai donc de prononcer dans ma chambre, un discours sur les devoirs particuliers de chaque classe de la Congrégation. Je fis voir comment chacune de ces classes pouvoit s'appliquer les différents noms, sous lesquels le Sauveur est désigné dans l'Ecriture; tels sont les doux noms de *frere*, d'*ami*, de *bien-aimé*, d'*époux* & de *mari*. (*a*)

Le 7 Août, on entreprit de clorre un cimetiere, convenable aux idées religieuses que le Christianisme ajoute à la vénération naturelle des hommes pour les cendres des morts. Les tombeaux furent couverts de terre & de gazon. Je pris plaisir à voir l'ardeur & l'activité avec laquelle les femmes Groënlandoises se porterent à cet ouvrage: car les hommes ne travaillent jamais à la terre; ils n'ont même aucune dextérité pour ce genre d'occupation. L'objet du travail amena l'entretien sur le mystere de la Résurrection, qui fait envisager la mort avec moins d'effroi, que les Groënlandois n'en ont ordinairement pour ce dernier terme. Il n'y a peut-être pas de peuple au monde pour qui la vie soit plus dure, & la mort plus redoutable.

Après avoir visité la Colonie, & recommandé ses Freres au Missionnaire

(*a*) Ce sont les termes d'initiation chez les Hernutes. C'est avec ces mots, que ces Fanatiques font des Prosélites.

Danois & au Facteur, le Prélat fit encore quelques fonctions de son ministere pastoral, revit le rituel qui contenoit la liturgie & les hymnes, prit congé des familles chrétiennes du Groënland, & se proposa de repartir au bout d'un séjour de deux mois. Mais le 11 d'Août, les glaces entrerent dans la baye de *Balls-River*, & l'on apprit de quelques Habitans des Isles voisines que la mer en étoit toute couverte. Si le vent de Sud qui les amenoit, eût duré quelques jours de plus, il falloit renoncer à se rembarquer; mais il tourna dès ce même jour à l'Ouest, & le soir au Nord, ce qui nettoya la baye.

Le 12, reprend le Pasteur, nous montames à bord du vaisseau, dès les cinq heures du matin. En y allant, je trouvai sur mon chemin les rochers couverts de femmes & d'enfans, tandis que les hommes venoient nous escorter dans leurs kaiaks. A huit heures nous sortîmes du Havre, & sur les dix heures, nos Freres & les Groënlandois prirent congé de nous à Kangek. Le nombre des Habitans baptisés montoit, quand je partis, à trois cents. Il étoit mort 53 Chrétiens depuis le commencement de la Mission. C'étoit le fruit de vingt ans. Mais la semence de la parole divine, donnoit l'espérance de la plus abondante récolte. Je m'éloignai du Groënland, avec cette consolation.

Un vent assez fort nous mit promptement au large; mais nous rencontrames bientôt les glaces qui nous forcerent de gouverner, toute la nuit, entre les écueils flottans & les terres. Le 13 au matin, nous trouvames une ouverture au Sud-Ouest. Nous passames, & perdîmes la terre de vue, mais toujours ayant à cotoyer de grandes montagnes de glace. Jusqu'au 21, rien de facheux. Mais du 22 au 27, ce fut jour & nuit une tempête continuelle qui nous porta l'espace de 140 lieues vers l'Amerique, sans qu'il fût possible de virer de bord, qu'au risque d'être submergé par la grosse lame. Il fallut donc se laisser dériver au gré des courans & de l'orage, dans le danger d'être jetté sur quelque plage inconnue de l'Amérique. Enfin, le 27 à midi, la tempête diminua; le 28, le temps se calma, & nous vîmes un bel arc-en-ciel. Le 29, on se trouva sous le 55 degré 53 minutes de latitude, c'est-à-dire à 120 lieues plus au Sud, que nous ne devions être. Le 4 Septembre, nous rencontrames un vaisseau qui venoit de la Colonie du Nord, ou de la baye de Disko. Le 8, un second vaisseau parut; nous apprimes par cette rencontre que l'hyver de cette année avoit fait de grands ravages dans la Colonie du Nord, qu'il y avoit eu beaucoup de Groënlandois morts de faim, & d'Européens malades du scorbut. Le 15, une tempête nous sépara de ces deux vaisseaux. Elle fut suivie le lendemain d'un calme soudain, mais accompagné d'une grosse lame plus dangéreuse encore que la tempête. Enfin, le 2 Octobre, nous ancrames à Elsenore, où nous vîmes le lendemain cent voiles sortir du Sund, & le 4, nous arrivames heureusement à Coppenhague.

M. Crantz ajoute à ce journal, une courte notice de ce qui se passa durant le reste de cette année. Aussitôt après le départ du vaisseau qui ramena dans le Dannemark le Visiteur des Missions du Groënland, ce païs fut désolé par une maladie épidémique. C'étoit des especes de pleurésies, accompagnées de maux de tête aigus. Les Convertis sur-tout s'en ressentirent vivement. Trente baptisés en moururent. La plus grande mortalité régna depuis la mi-Août jusqu'au milieu d'Octobre. Les Freres n'eurent point de relâ-

che dans leurs peines, partagés entre les fonctions de Médecins & de Pasteurs. Quelques-uns en furent malades.

Les Inconvertis remarquerent très-bien que le mal étoit tombé singuliérement sur les Chrétiens. Les *Nookleets*, disoient ils, les gens de la pointe, (car la Mission de *New-Herrnhut* est sur une langue de terre), aiment trop le Sauveur; ils périssent d'amour. Nous voyons bien, dit une femme avec malignité, que ces gens-là sont les victimes de *leur cher agneau*. M. Crantz observe que l'esprit de dérision s'empare aisément des Groënlandois qui résistent au St. Esprit, & qui se piquent plus de raisonner que de croire. Cependant ils eurent leur tour, & l'épidémie n'épargna pas plus les incrédules que les fideles. Mais la contagion fut plus sensible, peut-être, à la Mission, qu'ailleurs, parce que les hommes y étoient plus rassemblés. Cela n'empêcha point les ames bien disposées d'y venir, & même de vivre avec les Freres, quoique les Groënlandois fuyent, comme la peste, tout endroit, où il est mort seulement deux ou trois personnes.

Parmi douze Chrétiens qui furent emportés par ce fléau, & que M. Crantz a insérés dans une espece de Ménologe, on en trouve un dont la maladie est caractérisée par un délire qui marque bien l'enthousiasme & le fanatisme, dont les Freres Moraves enyvrent les Groënlandois. Ce malade vit dans un songe, une multitude de petits poissons qui, fuyant les monstres marins, dont ils devoient être la proye, avoient trouvé sur une côte une retraite assez grande pour les recevoir, eux & tous ceux qui viendroient s'y réfugier. Au sortir de ce songe, revenu de son délire, il dit que cette côte étoit l'Image du côté de Jesus, dont la playe ouvroit un azile à tous les pécheurs. Les Herrnhutes ne parlent jamais à ce Peuple, que des blessures de l'Agneau. Mais l'impression qu'un tel langage fait sur l'imagination de ces nouveaux Chrétiens, leur donne une joye dans la vie, une patience dans les maux, un courage à mourir, qui semble multiplier les Prosélytes. On diroit que chaque enterrement produit deux baptêmes, & que la mort même engendre des Chrétiens. Cela prouve bien, dit M. Crantz, la vérité de ces vers d'un Cantique. *Le Royaume du Christ n'est pas bâti dans les espaces imaginaires; ce n'est pas un songe imposteur, enfanté par les ombres de la nuit; comme l'a dit un Poëte profane.* Quel est ce Poëte? Est-il Anglois, ou Suisse? Mais les Groënlandois eux-mêmes, ont quelquefois *une raison qui résiste à la foi*; selon l'expression d'un vieux Cantique allemand. » Quand je leur parlois, » dit un Missionnaire, du Créateur qui s'étoit fait homme, pour racheter » leurs ames, j'en ai trouvé qui traitoient mes sermons de romans. » Mais si je leur disois de rentrer en eux-mêmes, ils confessoient la vérité, & leur cœur se rendoit malgré les révoltes de leur raison. Tant la charité des Freres Moraves, leur union, l'onction de leurs discours, & sur-tout le don des larmes qui suppléoit en eux au don de la parole, devoient faire impression sur ces ames simples qui ne pouvoient d'ailleurs reprocher aux Prédicateurs le contraste choquant d'une vie molle, & d'un faste audacieux, avec la doctrine évangelique de la pauvreté & de l'humilité!

1753. M. Crantz poursuivant l'histoire des conquêtes apostoliques de ses Freres, nous a menés à l'année 1753. Au mois de Janvier, dit-il, on vit arriver à

la Miſſion un ſauvage, avec toute ſa famille. L'aſpect de ces voyageurs avoit quelque choſe d'effrayant. Ils étoient, pour ainſi dire, cuiraſſés de glace par le brouillard gelé qu'ils avoient traverſé au milieu de la mer. On eût dit une côte de maille, de l'acier le plus affiné. Ce Sauvage s'appelloit *Kainæk*. C'étoit un grand du pays, c'eſt-à-dire, un homme iſſu d'un pere, d'un grand-pere & d'un biſayeul, renommés dans la pêche aux veaux. Les Miſſionnaires l'avoient connu en 1739, & leur doctrine avoit touché ſon cœur. Le nom de ſes ayeux & l'éclat de ſon rang s'oppoſoient à ſa converſion; il craignoit, diſent les Freres, la dériſion que l'on doit affronter à la ſuite de la Croix, chez les Groënlandois, comme chez les autres Nations. Pour éviter les pourſuites de la grace, il avoit fait deux voyages, l'un au Sud, l'autre au Nord; mais ſes inquiétudes augmentoient, à proportion qu'il s'éloignoit de la Miſſion. Ce même homme qui avoit menacé de brûler la maiſon des Freres, pour ravoir une femme qui s'étoit réfugiée chez eux, fut converti par cette femme qu'on lui avoit rendue. On les baptiſa tous les deux enſemble. Ils allerent, dès ce moment, s'établir à *New-Herrnhut* avec toute leur famille, au nombre de vingt perſonnes qui reçurent le baptême, l'une après l'autre. Cette converſion fit du bruit dans le Groënland, & groſſit le concours des Auditeurs à la Miſſion. Les courſes des Baptiſés, les viſites des Inconvertis; le commerce & l'induſtrie qui augmentoient à New-Herrnhut avec la population; l'abondance des uns, la diſette des autres; le bien & le mal, tout ſervoit aux progrès du Chriſtianiſme. Tous les événemens étoient mis à profit par les *Herrnhutes* qui ne manquoient pas de ſubordonner le cours de la nature, aux vues & aux intérêts de leur zèle. Si quelque Chrétien ſe noyoit ou ſe ſauvoit à la pêche, le Ciel l'avoit pris ou laiſſé pour le ſalut de ſon ame. Dans une courſe que les Miſſionnaires avoient faite ſur mer, pour des proviſions de bouche, à peine eurent-ils mis le pied ſur le rivage, que le bateau d'où ils venoient de débarquer, creva ſous le poids des veaux marins, dont il étoit chargé. Tout le monde fut dès-lors convaincu, que l'Ange du Seigneur avoit veillé ſur les fideles. On verra dans l'hiſtoire ſuivante, comment les Herrnhutes ont l'art d'interpréter, en leur faveur, les choſes les plus contraires au ſuccès de leur prédication.

Un certain Jacob, Groënlandois baptiſé, s'étant trouvé impliqué dans une querelle, à la Colonie de *Frideric-Shaab*, avoit réſolu de ſe réfugier chez les Inconvertis du Nord. Mais lorſqu'il ſe diſpoſoit à ſuivre ce projet dicté par le mécontentement, les gens d'un vaiſſeau allemand lui perſuaderent de venir en Europe avec eux. Il ſe livre à cette idée, & charge quelqu'un d'aller recommander aux Miſſionnaires le ſoin de ſa femme & de ſes enfans pendant ſon abſence. On ſe hâte de renvoyer au vaiſſeau pour arrêter le départ de cet homme, mais il étoit trop tard. Ce malheureux Sauvage fut emmené en Hollande. Comme on l'y faiſoit voir pour de l'argent, on s'apperçut, à certains ſignes, qu'il étoit Chrétien, & l'on conjectura qu'il avoit été attiré au Baptême, par adreſſe ou par force. On lui répéta d'abord le nom de famille des Freres Moraves qui étoient au Groënland; mais ne les connoiſſant que ſous leur nom de baptême, il ne comprit rien à ce qu'on lui diſoit. On lui chanta enſuite quelques verſets d'un hymne. Auſſi-tôt il ſe mit à chanter. Pour ſçavoir s'il étoit de la Miſſion des Danois, ou de celle des

Herrnhutes Allemands, on entonna quelques paroles sur un ton qui n'étoit pas celui du Rituel ordinaire. Il continua sur ce même ton. Ensuite le monde s'attroupant autour de lui ; ce Groënlandois répéta souvent le nom de Jésus. Puis regardant les meubles de sa chambre, avec un air de mépris, il frappa sur sa poitrine, & se mit à genoux. On comprit alors qu'il vouloit parler du mépris du monde, & prêcher l'amour de Jésus ; s'imaginant avoir devant les yeux une troupe de Payens à convertir. Cette singularité fit du bruit à Amsterdam, où ce Sauvage avoit excité la curiosité du public. Les Matelots qui craignoient les enquêtes du Magistrat sur l'enlévement de ce malheureux, le ramenerent à bord de leur vaisseau. Mathieu Stach, qui étoit alors à Herrnhut, ayant été instruit de cette avanture, se dépêcha d'aller à Amsterdam, pour délivrer ce Sauvage du rôle pitoyable que l'avarice des Chrétiens lui faisoit jouer. Mais pendant que le Missionnaire étoit en chemin, ce miserable mourut. Le Frere Stach s'en consola dans la persuasion que c'étoit un bonheur pour ce Groënlandois, d'avoir été enterré dans un cimetiere de Chrétiens, plutôt que d'être allé vivre avec les Sauvages du Nord, comme fit sa famille qui déserta la Mission, & reprit les mœurs & les erreurs de sa Nation.

Cette perte fut bientôt réparée, poursuit l'historien, par un concours de soixante-sept Groënlandois qui vinrent se joindre aux habitans de New-Herrnhut. Ce furent autant de nouveaux candidats pour le baptême. On distribua toute l'habitation en cinquante-deux classes, dont trente-une furent composées du sexe le plus enclin à l'amour de Jésus. Un Catéchiste fut chargé de présider à l'instruction des garçons, & de les pourvoir chacun d'un Kaiak équipé pour la pêche, aux frais du magasin des orphelins. Comme les assemblées se tenoient soir & matin à la lumiere, pour laisser le jour, extrêmement court, au travail que demandoient les subsistances ; on représenta aux Sauvages la nécessité de contribuer à l'entretien des lampes, dont l'huile jusqu'alors avoit été fournie aux dépens des Freres Moraves. Tout le monde consentit à la collecte. Elle fut abondante, & le surplus de l'huile qui revint de cette contribution, fut donné à ceux qui n'en avoient point. C'est ainsi que la Religion prenoit des accroissemens insensibles, d'une année à l'autre.

1754. En 1754, on comptoit quatre cens Groenlandois baptisés depuis 1739, & dans cet espace de quinze ans, il en étoit mort cent. Le froid qui fut excessif cette année, amena la famine, en couvrant la terre de neige, & la mer de glace. On alla de la Colonie de Balls-River, & des Isles voisines, à pied, par des intervalles de six lieues de mer. Dès que la communication fut libre par eau, les inconvertis vinrent de tous les côtés à la Mission, attirés par la faim. Les Chrétiens partagerent leurs vivres avec eux, tant qu'il leur en resta. Malgré ces largesses de la charité chrétienne, ils ne manquerent de rien jusqu'au mois d'Avril que les glaces fondirent. La terre s'en déchargea dans la mer au printems, comme la mer l'en avoit bloquée en hyver. Ainsi ces deux élémens semblent se livrer une guerre perpétuelle avec les glaces dont ils se couvrent, & qu'ils se renvoyent tour-à-tour. Les Missionnaires profiterent des chemins ouverts, pour faire leurs visites & leurs excursions apostoliques chez les inconvertis,

vertis. On les recevoit avec quelque amitié, mais sans faire beaucoup d'attention à leurs sermons. Les jeunes gens & ceux qui ne les avoient jamais entendu prêcher, étoient, disent-ils, plus frappés de leur doctrine, que les personnes d'ancienne connoissance.

Ils célébrerent cette année plusieurs Fêtes chrétiennes, nouvelles pour le Groënland, entr'autres celles de l'*Epiphanie*, de la *Purification* & de l'*Annonciation*; mais toutes sous le nom de Jésus, & non sous celui de la Vierge; appellant la seconde de ces Fêtes, la *Présentation de Jésus*, & la troisiéme, l'*Humanité de Jésus*. Peu de jours après, ils célébrerent sa Passion & tous ses autres mysteres, avec une partie des cérémonies touchantes, que le Clergé Luthérien a retenues des rites de l'Eglise Romaine. Elles firent beaucoup d'impression sur les Groënlandois, soit baptisés, soit catéchuménes, soit même inconvertis. Les larmes des Chrétiens attiroient celles des Payens; le chant & le sermon de la Passion faisoient également pleurer l'Orateur, les Ministres & l'assemblée. Tel est le pouvoir de l'harmonie, de l'éloquence, des représentations, & de tout ce qui parle aux sens; si l'on n'aime mieux attribuer à la grace, la conversion des Idolâtres au Luthéranisme.

Abord des Hollandois, funeste aux Groënlandois.

Toutes ces impressions de piété furent détruites ou balancées par des Chrétiens mêmes; c'étoient des Matelots Hollandois qui étoient venus à la prédication. S'ils furent fort édifiés d'y voir une si nombreuse assemblée de Groënlandois; ils ne leur donnerent pas lieu de se féliciter de leur abord. Ces Européens étoient de l'Equipage d'une flotte de quatorze vaisseaux envoyés à la pêche de la baleine. Six de ces bâtimens, pour éviter les glaces, avoient été forcés d'entrer dans la baye de Balls-River, & d'y mouiller une quinzaine de jours, à deux lieues de la Colonie Danoise. Les autres huit vaisseaux étoient restés, comme emprisonnés dans les glaces. Cet accident fut par contre-coup funeste aux Groënlandois. Attirés par les provisions des Hollandois, ils se lierent avec eux, mangerent de tout ce qu'ils trouverent à bord des vaisseaux, sur-tout des pois, avec une voracité qui pouvoit être irritée par la nouveauté des mets, & par une famine de quelques mois. Outre le dérangement de conduite, les querelles & les désordres, que produisirent ces excès de bouche, parmi des Sauvages excités à l'intempérance, par l'exemple & l'invitation des Matelots, les Groënlandois en contracterent une espéce d'épidémie qui fit beaucoup de ravage dans le pays. La contagion étoit dans les vaisseaux. On s'en apperçut sur un cadavre que les Groënlandois porterent à terre, pour le faire ensevelir dans le cimetiere de New-Herrnhut. Elle se répandit bientôt à quatorze lieues des environs, & plusieurs Chrétiens en moururent.

Les Sauvages qui venoient, selon leur coutume, tous les ans à la Mission, voyant que la maladie caractérisée par des toux, des maux d'oreille, des pleurésies, emportoit tous les jours quelque Chrétien au tombeau, s'enfuirent avec toutes les frayeurs de la mort, & n'oserent plus reparoître. Mais ceux des inconvertis, qui avoient passé l'hyver & le printems à New-Herrnhut, resterent tranquillement exposés au danger. La contagion sembla ne tomber que sur les baptisés; & les coadjuteurs de

HISTOIRE DU GROENLAND.

la Miſſion en furent les premieres victimes. La joie qu'ils témoignoient à mourir Chrétiens, balança le regret de leur perte. Mais la mort des meilleurs peres de famille, augmentant le nombre des veuves & des orphelins, fit un vuide, difficile & long à réparer. Cette calamité fut ſuivie de l'eſpéce d'anarchie & de licence, qu'entraînent toujours les fléaux publics dans une ſociété nouvellement formée. Ainſi, dit M. Crantz, les Miſſionnaires ne ſçavoient trop s'ils devoient prendre pour ſujet de leurs diſcours funébres, dans la déroute générale des eſprits, ce texte de l'Ecriture : *Son ame plaiſoit au Seigneur ; il s'eſt hâté de l'enlever :* ou ces autres paroles, *le tems eſt venu que le Jugement doit commencer dans la maiſon du Seigneur.* Les Prêtres préférerent ce dernier texte, pour jetter, diſent ils, de ſalutaires allarmes dans les cœurs ; & ils virent mourir leurs fideles dans des ſentimens de réſignation. Ces pieux Luthériens ne ceſſent d'admirer les textes heureux qu'ils trouvoient dans l'office du jour, quand ils avoient quelqu'un à enterrer. » Un jour ce furent ces » paroles de Saint Jean : *encore un peu de tems, & vous me verrez.* Un » autre jour, par la plus heureuſe allufion, on tomba ſur ce verſet du » Cantique des Cantiques : *Lorſque le Roi s'eſt tourné vers moi, l'odeur* » *de mes parfums eſt montée juſqu'à lui.* « Quel abus du ſens de la Bible, que de comparer les eaux de ſenteur, dont ſe parfumoit l'épouſe de Salomon, avec l'odeur d'un cadavre ! Eſt-ce-là ce qu'on appelle prêcher la Religion, & convertir des ames ? Quoi ! le Dieu de l'Univers a créé les hommes, établi les Rois, révélé ſes oracles, inſtitué ſes miniſtres, pour qu'on lui fît parler un ſemblable langage ? Anathême & dériſion à tous ceux qui prêtent à l'Eternel, des vues ſi peu dignes de ſa ſageſſe ! La raiſon univerſelle, la vérité, n'eſt pas dans le cœur des hypocrites, ni dans l'eſprit des Enthouſiaſtes. Les Herrnhutes ne peuvent être que l'un des deux. Il faut arracher cette yvraye qu'ils ſément dans la parole divine ; & pour la faire ſécher, il n'y a qu'à la montrer. Ne haïſſons pas, ne mépriſons pas les hommes, juſqu'à les laiſſer dupes de ce fanatiſme inſpiré par l'ignorance, & toléré par une aveugle politique. Ce ſeroit ſe jouer de la Divinité même, de l'immortalité de l'ame, de tous les dogmes utiles que la raiſon & la ſaine Religion embraſſent avec joie, que de les faire recevoir avec ce mêlange inſenſé d'erreurs & de puérilités myſtiques.

Abus du ſens des ſaintes Ecritures.

Les Groënlandois ſont heureux, dira-t-on, par les pieuſes chimeres dont on repaît leur crédulité. Leur dévotion eſt la conſolation de leur miſere. Mais quel reméde, que celui qui donne un mal auſſi dangereux que l'eſt le fanatiſme ! Semblable à l'opium, c'eſt un calmant qui finit par le délire. Ecoutons le langage des Chrétiens du Groënland. Une femme avoit perdu ſon mari. Cet homme étoit un oracle, un modele pour les Groënlandois. Ses exemples leur ſervoient de régle, & ſes reproches de frein. Jour & nuit, il leur parloit des ſouffrances de Jéſus, & ce qu'il leur diſoit, alloit du cœur au cœur. Quand il fut mort, ſa femme écrivit ; » le Sauveur eſt mon époux : je ſoupire pour lui ; je l'attends avec la » même ardeur que je ſentois pour mon mari Pierre, quand il tardoit » trop long-tems à revenir de la mer. J'aime mon Sauveur, parce qu'il

» m'a aimée le premier. Je l'ai toujours devant les yeux, & ne puis l'ou-» blier. Mes fautes sont sans nombre, mais je les cache dans ses blessures. Mon cœur est à l'Agneau, pour qu'il le remplisse de son sang. » Comme les enfans croissent dans le sein de leur mere, je croîtrai dans » le sang de l'Agneau. J'écris ces paroles pour nos Freres & nos Sœurs » de la Congrégation. « Tel est le langage que les Herrnhutes parlent aux Sauvages. C'est ainsi que ces illuminés font entrer des hommes égarés, dans la maison du salut, par la porte de l'erreur.

Ils se justifient sans doute, en pensant que dans la mortalité presque annuelle, dont la famine des hyvers afflige le Groënland, ils n'ont pu trouver que ces heureuses illusions pour consoler les mourans. En effet, il y eut tant de morts en 1754, qu'on fut obligé de consacrer un nouveau cimetiere à Pissiksarbik, & le 12 Juin on y enterra trois corps à la fois. Pissiksarbik est un lieu commode & fréquenté pour la pêche du hareng. Mais plusieurs des Groënlandois qui étoient venus cette année y chercher de la nourriture, y trouverent la mort. Presque tout le monde y fut malade; entr'autres le Missionnaire Beck : mais il fut secouru dans ses maux, & remplacé dans ses fonctions, par son Confrere Mathieu Stach, qui venoit de Moravie, après avoir été dans le Labrador en Amérique. On voit que les voyages les plus longs & les plus périlleux, ne coutent rien à ces hommes de feu. Ils bravent toutes les glaces des mers & des terres du Nord, tant ils ont le cœur échauffé, disent-ils, par le sang de l'Agneau. Ils vivent sans crainte au milieu des horreurs de la famine, & de la contagion. Cette année ils ensevelirent, en trois mois, trente-sept personnes, dans une peuplade de deux ou trois cens; & parmi ce nombre de victimes, il n'y eut que deux enfans. Ce fut une grande brêche dans le troupeau de Herrnhut.

La pêche du hareng ne fut pas abondante. Celle des plyes qui se fait dans le mois d'Août à Kookernen, rendit aussi très-peu de chose. Les Missionnaires en acheterent pour en faire sécher & saler, environ le tiers de leur provision d'hyver. La pêche du saumon, qui se fait en Septembre, ne donna presque rien, mais elle fut compensée par celle des veaux marins, que la saison orageuse poussa en nombreuse quantité sous l'abri des isles. On en prit beaucoup; & l'on n'oublia pas d'en faire une forte provision pour nourrir les veuves & les orphelins, que la mortalité de cette année avoit laissés sans appui, sans soutien. Ainsi l'on ne put en vendre au Facteur de la Colonie que trente-six barils; ce qui faisoit à peine la moitié de la vente ordinaire.

Au mois d'Octobre, on rentra dans les cabanes ou maisons d'hyver, & le premier soin des Missionnaires fut de pourvoir au dérangement que la contagion avoit causé dans la Peuplade de New-Herrnhut. On songea d'abord aux familles qui avoient perdu leur chef. Les Adultes, en état de travailler, furent chargés de l'entretien de leurs meres, & de leurs freres ou sœurs. Les jeunes enfans sans tuteur, furent distribués dans différentes familles, pour y être élévés dans l'unique profession du pays, ou pour y rendre les services domestiques qu'on pouvoit attendre de leurs forces. Ceux du plus bas âge restoient avec leur mere; ou n'en avoient-ils pas, on les confioit aux

Histoire du Groenland

Les femmes Groënlandoises ne veulent allaiter que leur propres enfans.

Sœurs de la Congrégation, qui leur donnoient même le lait, s'ils étoient à la mamelle. C'est un grand sacrifice chez les Groënlandoises. Elles sont jalouses de n'allaiter que leurs propres enfans. Plutôt que de donner à leur fils, un rival étranger, disent-elles, qui partage le suc de leurs mamelles, elles laisseront périr un orphelin, sans la moindre pitié. Le Christianisme a rectifié ce préjugé de l'amour maternel. Ces femmes font aujourd'hui par charité, ce qu'elles ne faisoient pas autrefois par humanité. Mais on ne les voit pas accorder au vil intérêt, ce qu'elles refusoient à la commisération naturelle; arracher leur propre fils de leur sein, pour y substituer le fils du riche; vendre cherement leur lait pour un nourrisson étranger, & racheter à bas prix une mamelle étrangere pour l'enfant de leurs entrailles; trafic inhumain & sordide qui décéle une société dégénérée, où les meres semblent rompre, à jamais, tous les nœuds de la nature, au moment que se déchire le viscére qui les unissoit à leurs enfans. O sentiment délicieux de la tendresse maternelle! Par combien de vices, & peut-être de crimes, il faudra remplacer tes douceurs & tes consolations!

Heureux encore les Sauvages Groënlandois au milieu de leurs frimats, si l'on compare leur vie aux peines que le luxe nous cause. La famine ne leur donne que la mort, & l'abondance nous procure mille maladies. On peut du moins remédier à leur disette. Si l'on en croit M. Crantz, toute l'attention des Missionnaires se porte à les soulager de ce fléau, vice de leur climat. Mais en nourrissant les enfans abandonnés, on leur enseigne en même temps à se nourrir eux-mêmes. » Car nos Freres, dit-il, n'ont ni l'intention, ni le talent d'entretenir l'oisiveté des indigens qui n'ont pas appris, de bonne heure, à pourvoir à leur subsistance. Ils aiment mieux prodiguer leurs soins & toutes leurs ressources à l'éducation des enfans, pour les mettre en état de travailler de leurs propres mains. «

Cette année finit, à l'ordinaire, par la fête du retour du soleil. Les Freres Moraves permirent qu'on imitât cette réjouissance profane, en donnant des festins dans quatre maisons principales. Mais à l'exemple de la primitive Eglise, ils ont épuré cette solemnité du paganisme, par des especes d'Agapes chrétiennes, où les convives allient une joie innocente, avec la décence qu'inspire la Religion. Quand les Inconvertis invitent un Fidele à leurs festins; » vous sçavez bien, répond celui-ci, que nous avons des plaisirs qui ne sont pas les vôtres; c'est le Sauveur & sa Passion. Voilà ce qui nous plait : suivez vos goûts, & ne troublez pas nos délices, par un mélange profane de vos usages, avec nos institutions. « Ainsi la société nationale est déjà rompue entre les Groënlandois, par la société particuliere que les Freres Moraves y ont introduite.

1755. L'année 1755 n'eut rien de remarquable au Groënland, que pour les Météorologistes, ou les Observateurs de la température des saisons. L'hyver fut extrêmement doux; & la pluye ne fut pas plus froide au mois de Janvier, qu'en été. Un temps si modéré n'étoit pas favorable aux oiseaux de mer; ils chercherent le froid entre les Isles. Mais il attira d'un autre côté, beaucoup de veaux marins qui sont rares dans cette saison. Une si douce température se soutint jusqu'au mois de Mars, où elle fut troublée par de furieuses tempêtes qui rendirent la mer impratiquable, & sou-

ſeverent les vagues au point d'arracher du rivage les bateaux ancrés, ou attachés. Au mois d'Avril, ſurvint une fonte de neiges, accompagnée d'une pluye ſi abondante que la nouvelle Egliſe de la Colonie, faillit à en être emportée. Les torrens s'y précipiterent avec une impétuoſité, dont rien ne ſe ſauva que les murailles de l'Edifice. Heureuſement les Egliſes ne ſont pas riches au Groënland; auſſi la piété n'y eſt que plus pure, & la Divinité n'en eſt que mieux adorée. Des ames innocentes en font tout l'ornement. Les Miniſtres y pratiquent les devoirs qu'ils prêchent. Un Clergé, d'ailleurs peu nombreux, n'y profeſſe point un célibat qu'il ne peut garder. Cette même année, il arriva de la Moravie, un Herrnhute qui venoit d'y prendre en même temps une femme & le Diaconat. Les Sacremens de l'Ordre & du Mariage ne ſont pas incompatibles chez les Luthériens. Les Paſteurs & les Brebis en vivent plus tranquilles. Chez les Herrnhutes, la femme d'un Prêtre, devenue Sœur de *l'Unité*, participe en quelque ſorte aux fonctions du Sacerdoce. Elle peut veiller à l'éducation des filles, ou du moins, à leur inſtruction. Il y a de l'analogie dans les devoirs & les occupations des deux époux. L'eſprit intérieur de leur vie domeſtique, & l'eſprit public de leurs emplois, ne ſont pas oppoſés, ni ſéparés. C'eſt peut-être un grand bien politique; & quand la Religion le permet, c'eſt une ſage économie dans la diſcipline Eccléſiaſtique. Au reſte, les devoirs du Sacerdoce ſont d'autant plus faciles à remplir chez les Herrnhutes, qu'ils laiſſent volontiers aux ſimples Fideles, le ſoin d'inſtruire & de parler dans les Egliſes. Chacun y peut dire ce que l'eſprit de dévotion lui dicte. Les Groënlandois eux-mêmes, ſans être Catéchiſtes, prêchent dans les Aſſemblées, & ſont quelquefois mieux écoutés de leurs compatriotes, que des Miſſionnaires étrangers. C'eſt qu'ils parlent avec ingénuité, dit M. Crantz, plutôt de leurs propres foibleſſes, que des défauts des autres. Ils prient pour les Fideles, & n'invectivent pas contre les mécréans. Ils n'ont point l'art de dénaturer le ſens des Ecritures par des explications forcées, ou par des alluſions ſouvent téméraires & ridicules, comme le font quelquefois les Herrnhutes eux-mêmes. Sans travail étudié, ſans recherche d'eſprit, ſans air de ſuffiſance & de capacité, ils font plus d'impreſſion ſur les ames, que s'ils leur reprochoient des vices & des ſcandales, qu'une juſte récrimination fait ſouvent rejaillir de l'Auditoire ſur le Prédicateur. Il faut pourtant avouer que le langage de ces Prêcheurs du Groënland, n'eſt pas toujours bien digne de la Divinité, dont ils ſe diſent inſpirés; mais il eſt à la portée des Groënlandois, & conforme à leur génie. Comme tous les Peuples ſimples, & les Nations originales, ils aiment les Figures du langage; mais il faut qu'on prenne ces images dans la nature & dans les mœurs de leur pays. » Vous ſçavez, dit un » de ces Sauvages baptiſés, combien nous abhorrons le ſang de la baleine, & » que pour peu qu'il en tombe ſur nos habits, nous les quittons auſſi-tôt » pour les laver. Il n'en eſt pas de même du ſang de l'Agneau. Chaque » goutte qui s'en répand, eſt un ornement. O! ſi vous en aviez goûté une » fois, vous ne pourriez vous en raſſaſier. «

Le même orateur Sauvage écrivoit dans une lettre: » Lorſque je penſe » à mes péchés, mes larmes coulent de mes yeux: mais lorſque je vois » l'Agneau ſur la croix, je me ſauve dans la bleſſure de ſon côté, com-

Histoire du Groenland.

» me le poiſſon de Népiſet, ſe cache dans le trou d'un rocher. «

Ces Peuples échauffés par des enthouſiaſtes, brûlent de ſoif pour le ſang de l'Agneau. » Ils en ſont altérés, diſent-ils, tantôt comme la terre, » qui deſſéchée par le ſoleil continuel de l'été, redemande la pluye; tantôt » comme les moucherons, ou les couſins, qui s'abreuvent du ſang de » l'homme; tantôt comme les enfans à la mamelle, qui dès qu'ils s'éveil- » lent, crient après le lait « Les Freres Moraves ſe félicitent de faire deſirer l'eau du baptême avec la même ardeur, par les jeunes enfans qui peuvent chanter les hymnes de la Miſſion. Ce deſir paſſe quelquefois des enfans aux vieillards. Une veuve, diſent-ils, très-avancée en âge, vint à *New-Herrnhut*. Elle nous fit entendre par des geſtes fort expreſſifs, & curieux à voir, qu'elle étoit reſtée enſevelie pendant deux jours, au bout deſquels elle avoit repris ſes ſens, & aſſez de force pour ſortir du tombeau. Les Miſſionnaires lui répondirent » que c'étoit le bon Paſteur qui avoit retiré » ſa brebis des ſerres de la mort. Elle fut étonnée d'apprendre que Dieu » aimât les hommes à cet excès; & promit de revenir, ou du moins » d'envoyer ſes enfans à l'inſtruction. «

C'eſt avec ce langage, ſoutenu de tous les autres moyens de propagation, qui viennent de la Religion ou de ſes Miniſtres, que les Herrnhutiſtes baptiſerent en très-peu de tems vingt-huit catéchumènes, ſans compter onze enfans. Cette année fut donc heureuſe. Les Groënlandois eurent des vivres, juſqu'à être ſurchargés de leur abondance. La proſpérité attira la foule à la Miſſion, & la mort n'y moiſſonna que treize baptiſés.

1756.

Exemple touchant des rigueurs de la famine.

Mais elle ſe dédommagea cruellement dans le printems de l'année ſuivante. M. Dalager, Facteur Danois, étant allé à *Kellingeit*, pour le commerce des huiles de poiſſon, en rapporta les plus triſtes nouvelles. La famine y étoit extrême. Une jeune fille qu'il en avoit amenée, en étoit la preuve. Ses parens réduits à ne pouvoir la nourir, l'avoient laiſſée dans une caverne déſerte, pour s'épargner la douleur de la voir mourir de faim. Deux jours après, l'ayant retrouvée encore en vie, ils la jetterent toute nue dans la mer. Comme elle ne put ſe noyer; un Sauvage qui la rencontra ſur le rivage, en eut compaſſion, & n'ayant rien à lui donner, la mit dans un magaſin de vivres, mais déja vuide de proviſions. Le Facteur arriva dans cette conjoncture, à *Kellingeit*. Touché de pitié, il prit cette enfant, qui n'étoit plus qu'un ſquelette deſſéché par le froid & a faim, la ſuſtenta, l'habilla, la réchauffa de ſes propres mains. Puis lui ayant rendu inſenſiblement la vie, il l'envoya dans un ſac de fourrure aux Freres de New-Herrnhut, offrant de fournir à l'entretien d'une pauvre veuve, qui voudroit prendre ſoin de cette fille. Elle eſt encore vivante pour la gloire & la ſatisfaction de ſon bienfaiteur. *Puiſſent les bénédictions de celle qu'il a ſauvée, répandre la proſpérité ſur les jours de cet homme ſenſible!* C'eſt la priere que fait M. Crantz, à la fin de ce recit. De pareils tableaux raniment l'Hiſtoire des Voyages. Elle offre ſouvent des déſerts ſi triſtes, & ſi arides, que l'Ecrivain & le Lecteur ſe rebuteroient au milieu de leur courſe, ſi le cœur n'y trouvoit pas quelquefois des Sites & des momens de repos, qui lui permettent de s'épanouir, reſpirer & s'attendrir.

Âmes féches & froides, pour qui ces épifodes n'ont rien d'intéreffant, vous allez bientôt rentrer dans votre domaine. Le Groënland eft votre patrie; vous y trouverez la nature avare, infenfible comme vous.

La rigueur de la faifon, difent les Miffionnaires, y ferma, cette année, tous les cœurs à la grace. La faim rendoit les efprits fourds à la prédication. On n'y vint point. Il n'y eut même que deux familles qui voulurent hyverner à Kangek, place communément très-fréquentée. Cependant le froid amena beaucoup de poules d'eau. Car il paroit que la Nature a des équivalens dans toutes fes viciffitudes, foit d'inclémence, ou de bénignité. Le froid qui chaffe les veaux de mer, attire les oifeaux; & le tems doux, qui n'eft pas un attrait pour les oifeaux aquatiques, laiffe entrer les veaux marins dans les bayes. Quelle que fût l'âpreté de la faifon, il fallut, dès le mois de Mars, fortir des cabanes, pour chercher, de place en place, quelques reffources contre la famine. A cette calamité des hyvers, fe joignit l'incurfion d'un Pirate, qui vint des côtes de l'Amérique, infefter celles du Groënland, fous prétexte que les glaces l'y pouffoient. Ce même écumeur avoit, dix ans auparavant, pillé les pauvres Groënlandois. Mais, en ce moment, il y avoit de la méfintelligence entre le Capitaine & l'Equipage de ce navire. Cependant on fe tint en garde fur les côtes, parce qu'il avoit fes canons chargés. D'ailleurs, comme on avoit emmené un Groënlandois à bord de ce vaiffeau, le Facteur de la Colonie fit arrêter quelques gens de l'Equipage qui étoient venus à terre, & on les y retint jufqu'à ce que le Groënlandois eût été renvoyé.

Le printems amena, par hazard, quelques baleines fur les côtes de *Balls-River*, mais les habitans de cette baye, n'étant pas exercés à la pêche de ce poiffon, ils n'en prirent aucun. L'été leur fournit une baleine morte; & l'automne fit tomber dans leur pêche, une forte d'Efpadon (connu fous le nom d'*Ardluit)* qui fait la guerre aux veaux marins pour s'en nourrir. Ce monftre agreffeur eft fi redoutable, qu'à fon approche tous les veaux difparoiffent. Il a tant de force & d'adreffe, qu'il en prend quatre ou cinq à la fois, un dans la gueule, deux fous les nageoires & un fous fa queüe. Mais l'homme attaque, à fon tour, prend & mange ce poiffon dévorant.

La Miffion n'offre rien de curieux cette année, fi ce n'eft quelques mots finguliers des Groënlandois, foit convertis, foit inconvertis. Un de ceux-ci difoit au fujet du Chriftianifme: » j'ai deux volontés; l'une qui céde, & » l'autre qui réfifte. Elles font fouvent aux prifes, mais la derniere l'emporte toujours. « C'étoit celle de la chair, dit M. Crantz: dans tous les tems elle a été l'ennemie de l'Evangile. Cependant il admire la vivacité de la foi, chez les Groënlandois. Cette foi n'eft plus, dit-il, en Ifraël; c'eft-à-dire, en Europe. Il femble qu'elle fe réfugie dans le Nord, chez les Peuples barbares & fauvages. Le caractère fimple de ces Peuples y eft fans doute plus propre. On fçait que née en Afie & dans l'Egypte, quand elle vint dans l'Empire Romain, elle jetta fes premieres racines dans l'efprit des Nations barbares qui conquirent l'Europe. Après la décadence de Rome, les beaux génies de l'Orient & de l'Afrique, éteignant par leur fçavoir, ou par

Histoire du Groenland.

leur doctrine, les restes du goût de la littérature grecque & latine, s'emparerent de la Religion, comme de leur domaine, & la firent germer & fleurir par leurs écrits au milieu de l'ignorance, que l'invasion des Goths, des Francs & des Germains avoit répandue avec les flots de sang, la ruine des Villes, & l'esclavage des Nations policées. Mais sans doute alors, comme aujourd'hui, les Prêtres du Paganisme, furent les derniers à se rendre. Soit esprit d'intérêt, ou dureté de cœur, ils ne veulent pas reconnoître la révélation de l'Evangile. Ceux du Groënland ont toujours des objections à faire contre ses dogmes. Un Angekok disoit un jour à un Groënlandois qui l'exhortoit à se convertir : » je ne vois pas quel » avantage ont les croyans sur les mécréans. Car je vous avouerai de » bonne foi, que je ne me vante pas, comme les Angekoks mes Con- » freres, de voyager dans l'autre monde, d'y apporter, & d'en rappor- » ter des nouvelles. «

Le Chrétien lui répondit : » quant à nous, soyez sûr que nous devons » aller dans un séjour de Gloire, dont nous ne pouvons pas faire la des- » cription, parce que nous ne l'avons jamais vu. Mais cette gloire con- » siste à voir Dieu de nos propres yeux. Cependant l'ame seule doit jouir » de cette vision, pendant que le corps retourne en poussiere. Au reste, » le Sauveur nous donnera sans doute un nouveau corps, parfait à tous » égards, pour nous faire participer à sa gloire. «

Quoique M. Crantz paroisse très-édifié de cette explication des dogmes du Christianisme ; on peut douter qu'elle soit assez orthodoxe pour satisfaire les Chrétiens qui ne sont pas de sa communion. Mais un Groënlandois n'est pas tenu sans doute, d'en sçavoir plus qu'on ne lui en a enseigné, sur une doctrine qui a besoin d'une révélation expresse & d'une foi bien vive pour soumettre la raison. Une preuve que la foi seule opere les effets de la foi ; c'est qu'une Groënlandoise qui n'avoit pas reçu le baptême qu'elle demandoit depuis long-tems, choquée de ce qu'on la renvoyoit toujours à la fin du sermon, avec ces paroles lithurgiques, *ite, missa est*, s'en alla si bien, qu'elle ne revint plus parmi les Catéchuménes. Mais pour une brebis perdue, il en resta plus de soixante dans le bercail, dont trente-six furent admises au bain sacré du baptême.

1757. Famine extraordinaire.

La moisson spirituelle se ressentit, l'année suivante, de la disette de l'hyver, & des ravages de la famine. Les Européens n'en avoient pas encore vu de si cruelle. L'alternative des vents orageux & des tems de neige, jointe aux brouillards gelés qui sembloient exhaler dans les airs, comme une atmosphere de glace ; ces frimats, & ces périls réunis, fermerent la communication des isles, soit entr'elles, soit avec le continent. Il ne fut pas possible, jusqu'au mois de Mars, d'aller chercher de la nourriture. Les enfans périssoient d'un côté sans sépulture ; de l'autre, on les enterroit encore vivans. Le sort de ces victimes perçoit chaque jour le cœur des Missionnaires. Enfin, ils se hazarderent à profiter des premieres trèves du froid, pour arrêter ou diminuer le cours de cette calamité. Deux de ces Freres charitables allerent à Kangek.

» Le 23 Mars (disent-ils dans leur Journal) nous nous mîmes en route,

» La

» La brume de la mer étoit encore bien froide; mais à la faveur du vent, » nous passâmes à Kangek. En parcourant cette isle, nous vîmes une » maison qu'on avoit abandonnée faute d'huile à brûler pour le chauffage. » Près de-là nous trouvâmes quinze personnes à demi-mortes de faim, » étendues dans une espéce de magazin creusé en terre, & si bas, que » nous fûmes obligés d'y entrer en rampant sur le ventre, sans pouvoir y » rester debout. Ces malheureux étoient couchés les uns sur les autres, » pour s'échauffer mutuellement, sans feu, sans rien. De foiblesse, ils » ne purent ni se remuer, ni parler. Un de nos gens alla leur chercher » deux poissons à la mer. Une petite fille, image de la mort dévorante, » en prit un, le déchira tout crud avec les dents, & l'avala sans le » mâcher. Quatre enfans de cette famille étoient déja morts. Nous dis- » tribuâmes à ces misérables affamés, une partie de nos provisions, en les » exhortant à venir à la Mission; ce dont ils n'avoient pas grande envie, » par éloignement pour l'Evangile & les Chrétiens. «

» Le 26, nous retournâmes à New-Herrnhut. Mais le vent & la mer » contraires, nous obligerent de relâcher dans un endroit où nous trou- » vâmes encore des gens qui n'avoient rien à manger. Les enfans crioient » la faim, nous leur donnâmes un peu de farine, qu'ils avalerent froide » & crue. Enfin le soir nous arrivâmes chez nous. «

Ces deux Ministres furent bientôt suivis de la famille qu'ils venoient d'arracher à la mort. On distribua ces tristes créatures dans les maisons des Groënlandois. D'abord elles n'y trouverent pas grande ressource : mais à force de chercher, elles ramasserent dans les balayures des arêtes de poisson, sucées & rongées, ou quelques piéces de vieux souliers. On les secourut du reste, autant que le permit la disette des provisions au-dedans, l'inutilité des courses pour la chasse, & l'impossibilité d'aller à la pêche, par les mauvais tems. Cependant, malgré la rigueur de la saison, on attrapa quelques veaux marins, & l'on tua dans les isles un grand ours blanc, animal très rare dans ces cantons.

Il fallut subsister de ces foibles ressources jusqu'à Pâques, où commença la pêche du hareng qui finit à la Pentecôte. Cette pêche fut suivie de la chasse aux rennes, puis de la grande pêche aux veaux. On en prit jusqu'à cent dans un jour, & l'on fut en état d'en tirer pour le commerce, cent soixante barils de graisse ou d'huile; tant la belle saison remplaça les vuides de l'hyver!

La Mission ne retira cette année aucun profit de la famine. L'adversité même, qui ramene à la Religion, sembloit en éloigner les Groënlandois. Non-seulement ceux qui vinrent reclamer la charité des Freres, avec le desir apparent, ou le prétexte, de se convertir, s'en allérent dès qu'ils n'eurent plus besoin d'assistance; mais il y en eut même qui témoignerent la plus grande répugnance à recevoir les secours de l'humanité, des mains des Chrétiens; comme s'ils n'eussent vu dans la conversion de ceux-ci, qu'une espéce de parjure envers la patrie. Ces sentimens, dit M. Crantz, prouvent bien que le salut n'est que l'ouvrage de la grace. Ni les fléaux du Ciel, ni les prodigalités de la mer, ne pouvoient fléchir l'incrédulité des Groënlandois, jusqu'à ce que l'Esprit Saint eût

touché leur ame. On a même vu ceux, qui malgré leur conviction intérieure, s'étoient roidis contre les assauts de l'indigence, se rendre dans la liberté de l'aisance, aux douces semonces de la parole Divine qui les appelloit au Christianisme. Ainsi, tandis que dans les hyvers précédens, la peuplade de New-Herrnhut s'étoit accrue de trente à soixante personnes, cette année elle n'augmenta que de sept. Cependant à la fin de l'automne, le nombre des habitans monta jusqu'à quatre-vingt douze.

Tout y étoit dans le meilleur état. L'abondance y ramena la joie & la santé. On ne perdit pas un seul homme à la pêche. Il y eut pourtant des accidens. Un Pêcheur enfermé dans les glaces, fut obligé de sauter sur un glaçon, & d'y suivre le courant, en traînant son kaiak où étoit pris un veau marin. Il fut emporté avec sa pêche l'espace de trois milles; après quoi son radeau de glace se rompit, ou se déroba sous ses pieds, & le laissa, plongé dans l'eau jusqu'aux aisselles, gagner le bord comme il put. Un Missionnaire aussi, faillit à se noyer dans un *Umiak* qui fit eau par le fond. Mais ayant été recueilli par un autre bateau, on recousut une piéce de cuir à son *Umiak*, & les femmes se remirent à ramer.

La petite Eglise de New-Herrnhut, fut troublée par quelques scandales. Les courses avoient mis la dissipation dans le troupeau. Il fallut excommunier six Chrétiens que le serpent avoit débauchés, dit M. Crantz. Ces brebis chassées se perdirent tout-à-fait; il leur arriva des malheurs loin du bercail, & les disgraces qui suivirent leur punition, aiderent à contenir les fideles dans l'obéissance. Mais les voies de la Religion doivent être douces & persuasives. Pour gagner les cœurs, il faut les toucher.

Lectures dont les Herrnhutes entretiennent la ferveur des Groënlandois convertis.

Rien ne faisoit plus d'impression sur les Groënlandois, que les lectures dont on les entretenoit dans les assemblées de la Congrégation. La longue nuit des jours d'hyver, se passoit à lire des lettres édifiantes; tantôt c'étoit la vie de quelques enfans du Herrnhutisme, morts en Europe, avec ces sentimens d'enthousiasme dont il est si facile, mais si dangereux, de prévenir la raison dans le premier âge; tantôt c'étoit une peinture de la miserable condition des Négres, condamnés par leur naissance, leur foiblesse, ou leur férocité même, à vivre dans un esclavage éternel. On leur représentoit ces malheureux vendus à des Maîtres impitoyables, par des brigands d'Afrique ou d'Europe, qui vont à la poursuite des Négres, comme les Négres vont à la chasse des Tigres. Les Groënlandois frémissoient de rage à ce récit, & bénissoient les horreurs de leur climat, qui les défendoit de l'inhumanité des avides Européens. Car tous les fléaux de la nature, ne révoltent pas le cœur humain, comme les injures de l'homme. Ces Sauvages, heureux sous le joug volontaire de la Religion, trouvoient les tempêtes, les glaces, la disette & la famine, douces & légeres, au prix de la servitude personnelle, des travaux forcés, & des outrages de toute espéce, où la race des hommes blancs a soumis celle des hommes noirs. De l'Afrique on transportoit l'attention des nouveaux Chrétiens, sur l'Amérique, où les Herrnhutes avoient aussi des Freres & des Sœurs. Quand on lût aux Groënlandois, la perte de la Congrégation de *Gnadenhutten*, en Pensylvanie; ils en furent touchés jusqu'aux

larmes. Cette cataſtrophe avoit conſumé dans les flammes quelques Herrnhutes Européens des deux ſexes : mais les Sauvages Américains n'avoient perdu que leurs effets & s'étoient ſauvés à *Bethléem*, où la commiſération leur fit trouver des reſſources pour le vêtement & la nourriture. La Religion, qui dans les tems de ferveur, étend & reſſerre les liens de l'humanité, fit la même impreſſion de charité ſur les Groënlandois que ſur les Penſylvains. Ceux-là vouloient tous contribuer au ſoulagement de leurs freres de l'Amérique » L'un dit, j'ai une belle peau de renne, que » je donnerai : l'autre, j'ai une paire de bottes neuves, que je veux en- » voyer : un autre, il faut que je donne un veau marin, pour la nourri- » ture & le chauffage de ces pauvres gens «. Ces offres, accompagnées de larmes de joie, douce effuſion d'une pitié ſecourable, ne furent point rejettées ; & quelle que fût la valeur de la contribution, on en convertit les effets en argent, qu'on fit paſſer aux Herrnhutes d'Europe, pour l'employer en Amérique.

Ce ſeul trait dédommage de la ſtérilité d'événemens, qui fait languir la curioſité dans les annales du Groënland. Les Miſſionnaires rempliſſent ce vuide, de lambeaux de diſcours, édifians, ſi l'on veut, mais découſus, que l'imagination des ſauvages enthouſiaſtes leur dicte dans les accès de dévotion. Ce ſont des comparaiſons entre les brouillards de l'hyver, & les ténébres de l'incrédulité ; entre le courant du flux, qui jette ſur le rivage l'algue, ou l'herbe de mer, & le ſang de l'Agneau, où les ames chrétiennes nagent entraînées par les torrens de la grace, juſqu'au port du ſalut. Enſuite, c'eſt le regiſtre mortuaire de l'année. On y trouve la mort d'un enfant de neuf ans, qui avoit beaucoup de mémoire, & ſur-tout de piété. On loue ſon aſſiduité à l'école, ſon goût pour le chant, & même pour la poëſie, joint à une vivacité d'eſprit qui ſe montroit quelquefois par un peu de folie.

Tous ces ſentimens étoient autant de pas & de préparatifs pour la converſion du Groënland. L'année 1758 fait époque dans les annales du Herrnhutiſme, par la fondation d'une ſeconde égliſe, ou miſſion, qui fut érigée à *Lichtenfels*. Cet événement demande un récit préliminaire, qu'il faut reprendre d'après M. Crantz. 1758.

La Congrégation du Groënland, dit-il, s'étoit accrue juſqu'au nombre de quatre cens Néophytes baptiſés, ſans en compter deux cens, paſſés au rang des élûs dans l'éternité. C'étoit avoir beaucoup fait dans l'eſpace de vingt ans, pour un pays très-mal peuplé. La miſſion de *Neuw-Herrnhut* ne devoit guères en attendre davantage, ſur-tout du Nord ; parce que les Colonies Danoiſes qui s'y étoient établies dans cet intervalle, avoient toutes un Miſſionnaire de la Métropole. Elle ne pouvoit donc gagner des ames que du côté du Sud, où le Dannemark n'avoit point de Colonies.

La baye de *Balls-River*, les iſles de Kangek & de Kookernen, fourniſſoient du monde à la nouvelle peuplade ; parce qu'elles offroient une ſtation en hyver aux voyageurs du Nord & du Sud qui alloient commercer les uns chez les autres. C'eſt-là que les Miſſionnaires faiſoient leurs excurſions & leurs recrues apoſtoliques ; mais d'une maniere peu ſuivie & précaire, comme chez des paſſans qui n'y avoient point d'établiſſemens. Quelque

avantageuſe que ſoit en effet la poſition de *Balls-River*, la meilleure peut-être de tout le Groënland, les Groënlandois ne s'y fixoient point; ſoit par attachement pour le lieu de leur naiſſance, les inſulaires n'aimant point le continent, & les habitans de la terre ferme, ne pouvant s'habituer dans des iſles; ſoit parce que la pêche du veau marin étant différente, ſelon les endroits que ces animaux fréquentent, on riſqueroit de mourir de faim un an ou deux, avant de ſe former aux différentes méthodes de cette pêche. Auſſi n'y avoit-il que l'empire de la Religion ſur les eſprits, qui pût accoutumer ces Sauvages étrangers au ſéjour de *New-Herrnhut*, qui eſt à cinq ou ſix lieues de la pleine mer. D'un autre côté, les Miſſionnaires ne ſouhaitoient pas que leur peuplade ſe multipliât au-delà de certaines limites. Les établiſſemens qu'embraſſe leur Inſtitut, ne ſe bornent pas à la prédication & aux fonctions purement ſpirituelles du zéle religieux; mais elles comprennent l'éducation & le gouvernement des hommes, depuis la naiſſance, juſqu'au dernier âge. Une maiſon de nourricerie, les écoles, les aſſemblées de conférence & d'inſtruction de toute eſpéce, exigent un emplacement & un entretien qui ne comportent pas une population fort nombreuſe. Le Groënland n'eſt pas comme de certaines terres en friche, qui ne demandent que de la culture pour nourrir beaucoup d'habitans. Le ſol & le climat y repouſſent les hommes; ſes rochers ne ſont pas de ces pierres que Deucalion & Pyrrha n'avoient qu'à jetter ſous la jambe, ou par-deſſus la tête, pour repeupler l'eſpéce humaine.

Auſſi les Herrnhutes délibérerent en 1752, s'ils n'établiroient pas à Kangek, ou à Kariak, qui eſt à ſix lieues de *New-Herrnhut*, une Paroiſſe ſuccurſale, pour le ſoulagement de cette Egliſe. Mais leur délibération n'eut pas de ſuites. Deux ans après, le Dannemark ayant établi un comptoir à *Fiſher-Bay*, les Groënlandois qui étoient venus de cette côte à *Balls-River*, durant l'été, s'en retournerent chez eux; & quelques-uns de ceux qui s'étoient fixés à *New-Herrnhut*, dirent aux Freres qu'ils ne pouvoient y reſter, & que ſi l'on vouloit les convertir, il falloit venir demeurer avec eux dans un ſéjour plus méridional. Deux Herrnhutes ayant pris connoiſſance du local, inſtruiſirent la Congrégation de l'état des choſes, & du deſir que témoignoient les Groënlandois de *Fiſher-Bay*. On préſenta un Mémoire au Comte de Berkentin, alors Préſident de la Chambre du Commerce du Groënland. La Société apoſtolique offroit à la Compagnie Marchande d'aller s'établir dans ce comptoir, ſi elle pouvoit y être utile au commerce. Cette propoſition fut agréable, mais l'éxécution en fut différée.

Enfin, en 1758, le tems vint de mettre la main à l'œuvre. Mathieu Stach, qui avoit toujours montré la plus forte envie de porter l'Evangile aux Sud-Landois, en obtint la permiſſion à Herrnhut, où il étoit; il en partit avec deux Freres, qu'il y avoit recrutés, pour aſſiſtans. Ils traverſerent le théâtre de la guerre en Allemagne, & ſe rendirent à Coppenhague par Hambourg. Ils s'embarquerent le 4 Mai. Dans la traverſée ils n'eſſuierent ni tempête, ni preſque point de mauvais tems. Ce bonheur ſingulier fut accompagné des meilleurs traitemens, de la part des gens du vaiſſeau.

La ſituation des Freres Moraves avoit bien changé depuis vingt ans. Dans les premiers voyages qu'ils firent au Groënland, comme on ne voyoit en eux que des hommes groſſiers, ſans naiſſance, ſans biens, ſans éducation, qui obtenoient de la Cour un paſſage gratuit ſur les vaiſſeaux marchands, ſans qu'on ſçut à quel titre & pour quel objet; ces mendians étoient accueillis avec très-peu d'égards, & beaucoup de mépris. On les railloit, on les inſultoit, & les ſarcaſmes, diſent-ils, rejailliſſoient juſques ſur la Religion qu'ils alloient prêcher. Mais en 1750, le commerce du Groënland ayant été donné à une Compagnie Royale, il fut réglé, pour ce qui concernoit les Miſſionnaires, que déſormais, au-lieu des franchiſes dont ils avoient joui juſqu'alors, ils payeroient un fret modéré. A cette condition, les Armateurs rechercherent des Paſſagers, dont l'apoſtolat, loin d'être à la charge des Navigateurs, pouvoit favoriſer le commerce dans un pays où ils avoient beaucoup d'influence ſur l'eſprit des habitans. Auſſi les trois Freres reçurent toute ſorte de politeſſes & de marques d'attention, ſoit des Officiers, ſoit de l'Equipage du vaiſſeau ſur lequel ils paſſerent à la Miſſion de *New-Herrnhut.* A peine y furent-ils arrivés, le 27 Juin, que dès le 19 Juillet ſuivant, ils partirent avec quatre familles de Groënlandois, au nombre d'environ trente-ſix perſonnes, pour aller fonder une nouvelle Egliſe à la baye de *Fisher*, près du comptoir de la Colonie Danoiſe. Leur guide qui étoit né dans ce canton, les mena dans une iſle aſſez grande. Après l'avoir parcourue, on reconnut un endroit appellé *Akonamiok*, à trois milles de la pleine mer. Cette ſituation avoit l'inconvénient d'être fermée au Midi par une haute montagne qui lui interceptoit, durant trois mois de l'année, les rayons du ſoleil, ſi rares & ſi chers au Groënland. Mais on y avoit de l'eau courante qui ne geloit pas même en hyver; un bon abri pour les canots; un chemin toujours ſec du côté de la mer: c'étoient autant d'avantages pour attacher, pour attirer les Groënlandois à la Miſſion. On planta donc les tentes dans cet endroit, où étoit encore une vieille maiſon du pays.

Etabliſſement des Freres Moraves à *Lichtenfels*.

Le premier ſoin fut d'en bâtir de ſemblables, avec des pierres & des mottes. Comme chacun travailloit pour ſoi, les Miſſionnaires, ne tirant pas de grands ſecours des Groënlandois, n'avancerent pas beaucoup leur maiſon. L'un d'eux étoit obligé de faire la cuiſine; d'ailleurs ils n'avoient pu ſe procurer beaucoup d'outils, ni d'uſtenſiles, ſoit de Coppenhague, ou de *New-Herrnhut*. Ils étoient obligés de rouler les pierres à force de bras, de porter la terre dans des ſacs, d'aller chercher des mottes par eau. Pour le toit, ils n'avoient que quelques lattes, ſans ſoliveaux. Heureuſement, à peine avoient-ils fini la maçonnerie, que le flux jetta ſur les bords de leur iſle, deux groſſes piéces de bois de charpente. Ils les recueillirent, comme ſi ç'eût été un préſent du Ciel, apporté par les Anges.

Leur maiſon fut compoſée d'une chambre de quinze pieds en quarré, & d'une autre piéce qui ſervoit de dépenſe & de cuiſine. Le toit, à la hauteur de ſix pieds, plat & ſans talus, fut appuyé ſur deux piliers. Les lattes furent revêtues d'une double couche de mottes, & le tout couvert de vieilles peaux, de même que l'intérieur des murailles en étoit tapiſſé.

Les Groënlandois bâtirent pour eux une maiſon, où ils entrerent le 14 d'Octobre. Mais les proviſions commençoient à leur manquer, lorſqu'ils découvrirent, aſſez près de chez eux, une petite baye, où il étoit entré des veaux de mer. Après les avoir enfermés dans ce golphe, ils en tirerent aſſez pour en fournir au Facteur de la Colonie voiſine, trois ou quatre barils d'huile. Comme les Naturels du pays n'y avoient jamais vu venir de ces animaux, on ne manqua pas d'attribuer cet effet du hazard, aux vues d'une providence miraculeuſe.

Bientôt on vint de tous les environs, les uns pour voir, les autres pour entendre les Miſſionnaires. Le comptoir Danois étoit ſéparé de la Miſſion par un chemin de ſix milles, coupé de rochers & de vallées. Les hommes venoient par eau, les femmes par terre : de leur côté les Miſſionnaires alloient chez les inconvertis ; mais le chemin étoit ſi dangereux, qu'un d'entr'eux ayant gliſſé, ſe feroit briſé la tête, s'il ne fût heureuſement tombé dans un abyme comblé de neige. Ainſi commença cette nouvelle fondation. On y établit le même ordre qu'à *New-Herrnhut*, pour les exercices de la Miſſion. Elle fut fréquentée, mais beaucoup par les femmes, & très-peu par les hommes. Dès l'année ſuivante, dit M. Crantz, les maris oublierent les Prédicateurs, & renoncerent au privilege ineſtimable, d'être les premiers fruits de cette nouvelle plantation de la Foi.

C'étoit la même diſpoſition d'eſprit dans les Sauvages qui alloient à *New-Herrnhut*. Quelques uns y rendoient viſite à leurs parens ; mais avec la précaution de ne pas trop écouter les Prédicateurs. » Car ils s'étoient » apperçu, diſoient-ils, que pluſieurs de leur Nation, & ſur-tout des » jeunes gens, après avoir entendu ſeulement, une ou deux fois, parler » de la mort & de la croix de Jéſus, s'en étoient laiſſé enticher, ou » même enſorceler, au point de n'avoir plus eu de repos, juſqu'à ce » qu'ils fuſſent venus vivre avec les croyans, au grand regret de leurs » parens, & de leurs amis...... Eſt-il bien étonnant, ajoute M. Crantz, » ſur le mot *enſorceler*, que des Payens regardent le Chriſtianiſme » comme un ſortilége, quand des Chrétiens éclairés attribuent à la magie, » des effets naturels, qu'ils ne peuvent nier, ni comprendre ? «

Ce Miſſionnaire, achevant l'hiſtoire de cette année, dit qu'elle fut très-douce, & preſque ſans hyver, eu égard au climat. Janvier donna plus de pluie que de neige ; mais il neigea ſi fort & ſi long-tems, en Avril, qu'on fut obligé d'aller en raquettes, ou ſouliers de neige, juſqu'à la fin de Mai. La pêche fut abondante, & la mer, toujours ouverte, parut enceinte, ou groſſe de harengs.

Dans le nécrologe qui termine les Annales de 1758, on parle d'une Chrétienne, dont la vie eut quelque ſingularité. Préſentée au baptême à l'âge de douze ans, par ſes parents, ils voulurent la ramener, quelque tems après, dans leur canton du Sud, parmi les Sauvages inconvertis. Elle implora le ſecours des Herrnhutes, qui la retinrent à la Miſſion malgré ſa famille. Deux ans après ſon pere & ſa ſœur revinrent pour l'enlever ; mais elle fut délivrée de leur perſécution, par leur mort qui ſuivit de près leur arrivée. Un de ſes parens eſſaya de nouveau de la faire revenir

au lieu de sa naissance, mais sans succès. La Chrétienne fut inébranlable. Trois ans après, elle se cassa la jambe, devint boiteuse ou percluse, tomba dans la consomption & mourut au bout d'un an, avec résignation.

La Mission perdit encore un enfant de quatre ans, qui fut jetté par un coup de vent contre un rocher, & se brisa l'épine du dos. » Durant sa » maladie il disoit, je veux m'en aller : où, mon cher enfant, lui demandoit » son pere ? Trouver le cher Agneau, répondoit-il, parlant sans cesse » du sang & des playes de l'Agneau.

Après cet enfant, mourut cette même Judith, dont on a déja parlé. Elle étoit d'abord de la plus profonde stupidité. Mais dès qu'elle fut Chrétienne, & qu'elle eut voyagé avec les Freres Moraves en Allemagne, elle fit tant de progrès, qu'on la mit à la tête du bercail des Sœurs du Groënland. Elle catéchisoit, prêchoit, enseignoit. Elle écrivit plusieurs lettres, dont M. Crantz donne un léger extrait. Entr'autres, avant que de mourir, elle dicta ces mots, pour une de ses sœurs spirituelles, avec qui elle s'étoit intimement liée à Herrnhut........ » Ma chere amie, je » vous envoie le dernier baiser de mon cœur. Mon tabernacle (*a*) tombe » de foiblesse..... Mais je verrai bien-tôt les blessures de l'Agneau..... » Je salue encore une fois toutes les Sœurs qui sont avec vous. Je me » sens trop épuisée, pour en dire davantage. Votre chere Judith. « Ainsi meurent les inspirés du Groënland, avec le langage des premiers Apôtres du Christianisme, répétant dans leurs lettres les Epitres de Saint Paul, & se croyant aussi remplis que lui des dons de l'Esprit Saint. Ils vivent dans l'erreur ; mais ils meurent contens.

La suite des annales du Groënland, ressemble au commencement. Ce sont toujours des prêcheurs illuminés, qui, par des discours inintelligibles, attirent des Sauvages stupides à des cérémonies, ridicules sans doute, puisqu'elles ne sont pas consacrées au culte de la véritable Eglise. Car en ce genre, tout ce qui n'est pas révélé, devient absurde, & ne peut qu'indigner la raison. Ainsi l'on doit faire grace au Lecteur de toutes les oraisons jaculatoires, dont M. Crantz a rempli les trois quarts d'un assez gros volume. S'il espére par cette pieuse adresse, augmenter en Europe le nombre des prosélytes du Herrnhutisme, il doit craindre de diminuer encore davantage celui des vrais croyans. Que fait-il ; si ce n'est démolir le temple auguste de la Religion, pour bâtir des Autels aux Idoles de son imagination? Foulons en passant toutes les chimeres des Herrnhutes, & ne recueillons, dans les légendes de leurs Missions, que ce qui s'y trouvera d'instructif ou de curieux pour l'esprit humain. 1759.

On y verra cette année une terreur panique. Elle fut répandue par un Groënlandois de la baye de Disko, qui avoit fait un voyage en Hollande avec un pêcheur de baleine. Revenu dans son pays, il y sema le bruit qu'au printems suivant, il devoit y venir une flotte pour exterminer les Européens, & les Nationaux qui se trouveroient mêlés avec eux. Cette

(*a*) Chacun des Herrnhutes, & de leurs Disciples, ou Prosélytes, regarde son corps comme le tabernacle de l'Agneau.

fauſſe allarme fit déſerter les Groënlandois, du voiſinage des Miſſions. Vingt bateaux des habitans du Sud, retournerent auſſi-tôt vers leur côte, avec tous les Pêcheurs établis à Kangek. Ainſi ce peuple étoit le jouet de toutes les erreurs qu'on lui débitoit.

Les Angekoks profitoient de ces déſertions pour rétablir leur empire, & quand ils ne pouvoient pas déſabuſer les eſprits des preſtiges du Herrnhutiſme, ils venoient étudier cet art de ſéduction, pour en renforcer leurs artifices. Un Angekok; chaque peuplade a le ſien, celles qui ne ſont pas aſſez riches, ou aſſez nombreuſes pour entretenir un de ces Devins, ſont mépriſées de toutes les autres; un Angekok vint avec ſa femme à *Lichtenfels*, dire qu'il vouloit ſe convertir. Mais il avoit l'intention, dit-on, en formant des liaiſons avec les Chrétiens, d'en être protégé contre des ennemis qui le pourſuivoient pour un meurtre; comme ſi le Chriſtianiſme pouvoit être un aſile d'impunité pour les aſſaſſins. Ces impoſteurs ont encore un autre deſſein : c'eſt d'acquérir, en fréquentant les Miſſionnaires, quelque nouveau charme pour faſciner la crédulité d'un Peuple groſſier. L'aſſociation qu'ils font des ſaines idées de la Religion avec leurs impoſtures, eſt un appât de plus, qui ſert à établir leur crédit & leur réputation. Auſſi les coadjuteurs Groënlandois de la Miſſion, n'aiment point à parler de l'Evangile avec les Angekoks; parce que ceux-ci mêlent cet antidote à leur poiſon, dont ils eſpérent augmenter le débit par cette ſupercherie. Enfin, s'ils n'ont pas le talent de groſſir le nombre de leurs dupes, ils cherchent du moins à débaucher des Chrétiens. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que les femmes ſe mêlent toujours de la perverſion, comme de la converſion des hommes. Deux ou trois familles déſerterent la Miſſion de *New-Herrnhut*, à l'inſtigation, ou par l'obſtination de méchantes femmes, qui, dit M. Crantz, n'y trouvoient pas à ſatisfaire la double intempérance dont elles étoient tourmentées.

Cette année ne fournit rien de plus curieux à l'Hiſtoire, ſi ce n'eſt quelques effets du mauvais tems. Deux Groënlandois envoyés à la Colonie de *Frideriks-haab*, pour y porter des lettres, furent au retour, aſſaillis par les glaces qui baloterent leurs kaiaks deux jours entiers. Dans les fatigues qu'ils ſe donnerent pour s'en débaraſſer, la ſueur qui perçoit de leur corps, ſe glaça ſur leurs habits. Un de ces Meſſagers eut une main gelée. Ils ſeroient morts de ſoif tous les deux, s'ils n'étoient arrivés la troiſiéme nuit à leurs cabanes, où ils trouverent enfin de l'eau.

Au mois de Septembre, la nouvelle maiſon de *Lichtenfels*, eſſuya des ſecouſſes, comme d'un tremblement de terre; quoiqu'elle fût très-baſſe, & qu'elle eût des murailles épaiſſes de quatre pieds. Les maiſons d'alentour eurent leur toît fendu; les bateaux à ſec furent emportés par l'ouragan; huit hommes ſe noyerent en pleine mer. Cette tempête ſe fit ſentir au loin. Car dans le même-tems, la Baltique & le Cattegat, eurent pluſieurs vaiſſeaux perdus. Cet ouragan fut précédé & ſuivi de tourbillons de feu qui parurent dans les airs. Un de ces météores tomba près d'une maiſon; l'incendie y prit, mais fut éteint. Un ſemblable phénomêne arriva la veille de Noël, à midi. Quelque extraordinaires que paroiſſent ces effets de la Nature, M. Crantz parle encore d'une tempête

Phénomenes extraordinaires.

pête arrivée deux ans auparavant. Elle éclata le 22 Septembre 1757, avec un vent de Sud accompagné de pluyes & de neige. On vit des éclairs d'une force inouie au Groënland, & rare en Europe; mais sans aucune suite de feu, ni le moindre bruit de tonnerre. On crut sentir en même-tems un tremblement de terre.

L'année 1760 ne fut pas fertile en événements, non plus qu'en provisions. L'hyver enchaîna le Groënland dans une profonde inertie. Le froid excessif y fit sentir la disette de très-bonne heure. Les glaces y régnerent en si grande quantité, jusqu'à la fin de Mai, que même à Pâque on ne put appercevoir, de la cime des plus hautes montagnes, le moindre espace ouvert à la navigation, sur une étendue de mer très considérable. Cependant la dureté de la Nature n'alla pas jusqu'à la famine; & si la charité se trouva dépourvue de ressources, les besoins de l'indigence ne furent pas extrêmes.

Mais la Mission se ressentit de cet engourdissement général, & la ferveur des Chétiens en parut refroidie. On vit, selon le proverbe Allemand, *le plus près de l'Eglise*, & *le dernier dedans*; c'est-à-dire, que les Sauvages, qui venoient de loin, montroient plus d'ardeur pour la parole divine, que ceux qui vivoient dans le voisinage des Chrétiens, & sur-tout des Européens. »On peut comparer, dit M. Crantz, les Sauvages de » la Nature, à une terre inculte qui ne produit rien, mais qui n'attend que » de la semence, pour être fécondée; & les Groënlandois qui ont été gâtés » par le commerce des Européens, à une terre qui, donnant d'elle-même » des ronces & des chardons, n'en est que plus difficile à défricher & » à cultiver.« En général, les Européens sont plus édifiés de la devotion des Groënlandois, que ceux-ci ne le sont du Christianisme des Européens. La doctrine est plus pure en Europe, & la morale au Groënland. C'est qu'il est plus aisé d'inspirer des opinions que des mœurs: celles-ci tiennent aux besoins qui ne reçoivent guères de Loi, que de la Nature; celles-là dépendent beaucoup de l'ignorance de l'esprit humain, qui, dans son incertitude, reçoit indifféremment toutes les erreurs ou les vérités qu'on lui présente. Il n'appartient pas toujours aux Rois de donner des mœurs à leurs Peuples: mais tout homme de génie, s'il est éloquent, peut donner des opinions à son siécle. Souvent même l'enthousiasme suffit aux ignorans, pour répandre leurs idées. On le voit par les progrès que l'hétérodoxie du Herrnhutisme a faits dans le Groënland.

La petite Congrégation de *Lichtenfels* s'aggrandit tout-à-coup cette année, de neuf familles, qui composoient cinquante-cinq personnes. »Ce fut une grande joie, dit M. Crantz, de voir entrer dans le parc toutes » ces brebis noires, ou Sauvages.« C'étoit au mois d'Août; comme la saison d'hyverner approchoit, il fallut profiter du beau tems pour préparer un abri à ce petit troupeau. Les Groënlandois aggrandirent leur habitation ou maison d'hyver, jusqu'à soixante-quinze pieds de longueur, sur quinze de largeur. Les filles & les veuves furent mises dans deux logemens séparés. Mais la grande maison logea soixante-quatre personnes, & servit à tenir les assemblées de Religion. C'est-là qu'on retrou-

HISTOIRE DU GROËNLAND.

voit l'esprit de l'Evangile dans la paix & la concorde des familles ; mais non dans le langage des néophytes, trop étranger à la raison pour être celui de la vérité.

» Comme Eve fut formée de la côte d'Adam, dit un de ces Sauvages » enthousiastes ; ainsi le Chrétien formé du côté de l'Agneau, devient » chair de sa chair, os de ses os. Vous sçavez, dit un autre, comment » les moucherons (ce sont les cousins) se nourrissent dans l'été de notre » sang, mais que nous les tuons, ou les chassons. Jésus ne fait pas de » même. Il se plaît à nous voir entrer dans ses blessures, pour y rassasier » notre ame de son sang. «

Voilà les comparaisons avec lesquelles on édifie peut-être des Groënlandois, ou des Freres Moraves, mais on scandalise infailliblement les vrais Chrétiens qui se repaissent des vérités sublimes de l'Evangile, & non pas d'allusions & de similitudes ; honteux abus, jeux indécens de l'esprit humain. Hâtons-nous d'abréger sur ces puérilités.

1761.

Voyage de M. Crantz au Groënland.

Ce fut l'année suivante que M. Crantz, avec un de ses Confreres, s'embarqua pour le Groënland, dans l'intention de voir ce pays par lui-même, & d'y prendre des notions exactes, pour en faire une histoire fidéle. Je partis, dit-il, le 17 Mai de Coppenhague. Je ne pouvois être ni mieux traité par les hommes, ni plus mal par le tems. Les gens du vaisseau me comblerent de prévenances. Mais outre que nous fûmes trois semaines auprès des bas-fonds de *Bus*, sans pouvoir faire plus de six lieues, j'eus cinq tempêtes à essuyer, dont la derniere qui m'accueillit à la pointe du Groënland, fut la plus dangereuse. Cependant les vents de Nord & d'Ouest, qui nous retarderent, avoient éclairci les glaces flottantes ; de façon qu'à quelques montagnes près, que nous en vîmes, même d'assez loin, la mer fut libre, & sembla nous ouvrir l'entrée de *Balls-River.* Mais avant d'y emboucher, un calme soudain nous prit, & nous laissant à la merci du courant, faillit à faire échouer notre vaisseau contre les rochers de Kookernen. Heureusement, comme nous n'étions plus qu'à deux portées de fusil de cet écueil, un vent nous éloigna de la côte, & nous remit en pleine mer. Enfin nous arrivâmes à *New-Herrnhut*, onze semaines après être partis de Coppenhague.

Dès le 3 & le 4 d'Août, nous vîmes arriver à la Mission beaucoup de *Sud-Landois*, ou Sauvages méridionaux. Mais ils n'avoient pas la moindre idée de Religion. Ils venoient dans nos chambres, nous parler de la beauté de leur pays, en nous invitant à les y suivre. » Voulions-nous » les entretenir du bonheur des croyans ; ils répondoient qu'ils n'enten» doient rien aux discours des Européens, & que l'immortalité de l'ame, » les noms de Créateur & de Sauveur, étoient pour eux des mots in» compréhensibles. « Alors nous appellâmes un Groënlandois qui leur fit une explication très-claire de cette doctrine. Ils en furent frappés & agités.

C'étoit le premier effet de la prédication, de porter l'inquiétude dans l'ame des Sauvages. Ils desiroient la vérité des dogmes du Christianisme ; ils espéroient, ils craignoient, ils doutoient. Cette perplexité les suivoit par-tout, jusqu'à ce qu'ils eussent ou rompu toute liaison, ou fait une

alliance éternelle avec les Chrétiens. Mais la jeunesse se rendoit, le plus souvent, sans combattre. On voit une fille s'arracher de sa famille, & venir habiter à la Mission. Son pere & sa mere vont l'y chercher. Elle pleure & demande à se convertir. Rien ne peut la ramener à la cabane paternelle; ni la parole que lui donne son pere de la laisser revenir au printems, ni la tentation de beaux habits que lui promettent ses freres. Cependant son cœur se brise entre les mouvemens de la Nature & les impulsions de la grace. Elle tombe dans l'espéce de convulsion, que de tels combats font toujours éprouver à la sensibilité du sexe & de l'âge les plus prompts à s'attendrir. Ce spectacle porte le trouble & la douleur dans les entrailles du pere. Il ne peut quitter sa fille; il reste avec elle à *New-Herrnhut*, tandis que ses fils désolés vont rejoindre à Kangek leur frere ainé. La grace n'est victorieuse qu'à demi. La Nature souffre; une famille est mutilée, & ses membres déchirés palpitent dans l'engoisse. Telles sont les scènes touchantes & cruelles que donne une Religion qui porte le glaive dans la chair & le sang; lorsque pour se faire suivre, elle veut qu'on brise les nœuds les plus chers & les plus sacrés, les liens éternels qui unirent les familles avant les sociétés, & les sociétés avant les sectes. Est-ce, encore une fois, aux Propagateurs de la doctrine de ce Luther qui rompit les barrieres du cloître & du célibat monastique; est-ce à ses disciples de séparer, pour ainsi dire, ce qu'il avoit rejoint, les peres & les enfans? Aussi n'est-il pas étonnant qu'un Groënlandois, à qui l'on demande s'il ne veut pas assister à la prédication des Freres Moraves, réponde, » non je ne veux pas y aller, cela me rendroit malade. « M. Crantz dit que ces mots signifioient, que la prédication le mettroit mal avec lui-même. Mais on pourroit croire qu'un Groënlandois prenoit ce mot à la lettre, quand on voit, en effet, la Mission fréquentée sur-tout, par des infirmes, des paralytiques, & des estropiés. Un homme, entr'autres, après avoir eu les pieds gelés par le froid, se les étoit laissé couper, & cependant, ainsi mutilé, ce Chrétien gouvernoit un kaiak avec tant d'habileté, qu'il n'y avoit pas de Pêcheur Groënlandois qui vécût de son travail avec plus d'aisance.

Du reste, la Congregation de *New-Herrnhut* augmenta cette année, mais de quinze enfans sur vingt-cinq baptêmes. Elle perdit d'un autre côté, seize néophytes qui moururent; un seul périt d'un accident. Ce fut, dit M. Crantz, le petit Jonas, enfant de trois ans, qui ravissoit les Missionnaires par son chant. Il étoit assis au soleil pour y respirer une douce chaleur, & pendant que sa mere alloit lui chercher à boire, une piéce de glace fondue au degel, tomba sur le corps de cet enfant, & l'écrasa. Telle est la vie que l'on méne au Groënland: le dégel du printems n'y est pas moins funeste que les glaces de l'hyver. Puisque l'Evangile est fait sur-tout pour les malheureux, il ne manquera jamais de disciples; car, il y aura toujours des victimes à consoler: celles de la société chez les Européens, celles de la Nature chez les Groënlandois. Un d'entr'eux disoir à une vieille femme, qui sentoit avec effroi les approches de la mort; nous craignions, comme toi, la peine de mourir; mais de-

puis que nous espérons d'aller vivre avec le Sauveur, cette crainte s'est évanouie. » Ah ! dit la mourante, que vous êtes heureux ! « C'est dans ce moment où l'homme soupire pour l'immortalité, que la Religion inspire ses terreurs, ou ses espérances. Mais alors le juste n'a rien à craindre.

Le petit troupeau de Lichtenfels, s'étoit accru de trente catéchuménes dans une année. Les Missionnaires avoient besoin d'assistans ; mais comment pouvoir les loger ? Leur grande maison étoit trop petite, & d'ailleurs presque en ruine. Un pan de muraille étoit tombé deux fois ; les corbeaux en avoient rongé la couverture de cuir, & la pluie tomboit à travers le toît par mille trous. Enfin il s'y étoit amoncelé tant de neige de toutes parts, qu'on passoit sur la maison sans s'en appercevoir. La Mission attendoit une charpente d'Europe. Mais la saison étoit avancée, & l'on se disposoit à réparer le vieil édifice ; quand on apprit, le 8 Juillet, qu'un vaisseau venoit d'arriver à *Friderics-haab*, chargé de toutes les piéces de charpenterie, prêtes à mettre une maison sur pied.

Quelle joie ; mais aussi quel embarras ! Il n'y avoit que trois ouvriers, dont un étoit malade. Le reste de l'été ne laissoit pas assez de tems pour achever cet édifice. On étoit même indécis sur l'emplacement. Mais un texte de l'Ecriture qu'on trouva dans l'Office du jour, détermina les Freres à mettre la main à l'œuvre ; car c'est l'espéce de sort qui les guide, quand ils sont irrésolus. Une allusion, un rapport de leur lecture à leur situation, est pour eux une inspiration. Il semble que l'Esprit Saint ait moins parlé aux Juifs qu'aux Herrnhutes ; ou que ceux-ci soient les seuls héritiers de l'Ancien & du Nouveau Testament.

Aggrandissement de la maison de *Lichtenfels*.

Par un surcroît d'attention de la Providence sur eux, il étoit survenu cinq des Confreres de *New-Herrnhut*, à *Lichtenfels*. Tous se firent Maçons ou Charpentiers. Mais l'ouvrage alloit lentement à cause de la pente du terrein ; ils bâtissoient sur la croupe d'une colline. Il leur fallut donc élever un mur de dix pieds d'un côté, pour égaliser le plan de la maison. Ce travail couta beaucoup de tems à peu d'ouvriers. Enfin il leur arriva du secours. Au retour de la pêche du hareng, les Groënlandois se mirent à porter des pierres sur leur dos, & de la terre dans leurs vieux habits d'hyver, faute de sacs. Le Capitaine du vaisseau se prêta même au besoin des Freres, en venant décharger son bois de charpente dans un endroit assez voisin de leur habitation, au lieu de le débarquer au comptoir de la Colonie, qui étoit à trois milles plus loin. Ces attentions, la bonne volonté des gens de l'équipage, l'empressement des Groënlandois, tout concourut si bien à hâter l'ouvrage, que malgré le mauvais tems, l'édifice fut mis sur pied dans le court espace de trois semaines.

On poussa l'intérieur du logement, avec la même activité. Dès le commencement d'Octobre, il y eut deux chambres en état d'être habitées. Tous ces travaux furent précédés & accompagnés de prieres & de sermons relatifs au but de cette pieuse fondation ; & la ferveur de la dévotion ne faisoit qu'échauffer l'ardeur des ouvriers.

Cependant l'année avoit été fort rigoureuse. L'éternel ennemi de ce climat inhabitable, le froid avoit affamé les Groënlandois jusqu'à la fin

de Mai. La terre couverte de neige, & la mer de glaces, les avoient tenus bloqués dans leurs cabanes, après la consommation de toutes les provisions. On avoit extrêmement souffert sur les côtes du Sud. Quoique les plus voisines du soleil, elles sont les plus exposées aux glaces flottantes, que le Nord y débouche par la mer orientale. Dès que ces obstacles cesserent, on se répandit dans la baye de *Fisher-Fiord*, pour attrapper du poisson. Mais un coup de vent emporta les Pêcheurs si loin, qu'ils eurent bien de la peine à regagner la terre. Sans tente & sans abri, ces malheureux échappés du naufrage, resterent deux jours & deux nuits, exposés à toutes les rigueurs d'un ciel nébuleux, dont la rosée n'étoit que glace. Quelques-uns en eurent les membres gelés; & ce ne fut qu'à force de se battre, & de se traîner les uns les autres, comme c'est l'usage au Groënland, par les grands froids, qu'ils se garantirent de périr sur la glace.

A *Lichtenfels*, le commencement de l'hyver fut assez doux, pour donner la facilité de prendre quelquefois jusqu'à dix veaux de mer dans un jour: mais la neige & la glace reprirent au printems. La mer devint impratiquable. Heureusement les poules d'eau, ne pouvant respirer sous les glaces, venoient à terre; & comme elles avoient la vue éblouie par la blancheur de la neige, on les prenoit en vie avec la main. Ainsi, les glaces qui refusoient la pêche, donnoient les ressources de la chasse.

» Je passois un soir, dit un Missionnaire dans son journal, c'étoit le 8
» Avril; je passois dans une maison à l'heure du souper. Je vis deux veuves,
» avec leurs enfans, tenant à la main une poignée d'algue, qu'ils alloient
» manger, avant de se coucher. C'étoit leur nourriture ordinaire, à la-
» quelle ils ajoutoient quelques moules, quand ils en trouvoient sur le
» sable, à la basse marée. Cependant ils étoient contens, & ne se plai-
» gnoient jamais. Il est vrai qu'il régnoit, parmi tous ces malheureux,
» une prévenance mutuelle! Si l'on prenoit un veau, toute la maison y
» avoit part. Mais quand il falloit le dépecer entre soixante personnes,
» les portions étoient petites; d'autant plus qu'on n'attrappoit guères dans
» cette saison, que de jeunes veaux. Le jour suivant nous partageâmes,
» entre les indigens, le peu de harengs qui s'étoit conservé de la pêche
» de l'été, pour les besoins de l'hyver. On ne pouvoit en faire une grande
» provision, il se gâtoit à l'humidité; car on n'avoit point de magasin à
» *Lichtenfels*. «

Du reste, la belle saison y fut très-heureuse pour la pêche. Le Facteur de la Colonie voisine, employa tout l'hyver à faire transporter & encaisser les huiles qu'il avoit achetées en automne. Depuis que les Herrnhutes se sont établis dans le Groënland, le commerce s'y est accru d'une année à l'autre; au point que leurs petites peuplades fournissent seules autant de cargaison qu'on en tiroit auparavant de tout le pays. C'est un objet d'environ cent-cinquante tonneaux, ou barils de marchandises.

Parmi les particularités de cette année, M. Crantz remarque un effet, ou du hazard, ou de l'imagination, sur une maladie très-aiguë. C'étoit la goutte, dont un Groënlandois fut si tourmenté, qu'il vouloit se

fendre le pied où il en souffroit. Sa femme alla demander un remède aux Missionnaires. On lui donna la premiere phiole de Pharmacie, qui se trouva sous la main. Le malade y prit confiance, & bientôt il se sentit non-seulement soulagé de sa douleur, mais guéri de l'enflure de la goutte. Le moindre changement de remède, ou de régime, est capable de rétablir un Groënlandois malade. Un morceau de pain noir, un plat de gruau d'avoine, quand ils en ont une forte envie, vaut une médecine pour ces Sauvages, sur qui les sensations nouvelles, ont d'autant plus d'activité qu'elles sont moins partagées & combattues.

La confiance des malades, fait la vertu des remèdes.

Eclipse de lune.

Un phénomène, qui n'a rien de singulier que d'avoir été observé au Groënland, avec des yeux philosophiques, ce fut une éclipse totale de Lune, qui parut le 12 Novembre à sept heures & demie du matin. Le calendrier de Coppenhague n'en fit pas mention; mais elle fut annoncée dans celui de Berlin, comme invisible, environ pour une heure & demie de l'après midi. On peut juger par cette différence, de la distance qu'il y a entre le méridien de Berlin, & celui du Groënland à Balls-River.

1762.

Plaintes des Missionnaires, sur l'endurcissement spirituel des Groënlandois du Sud.

M. Crantz, dont les annales finissent à 1762, entame l'Histoire des Missions de cette année, par de longues plaintes sur le peu de disposition que témoignoient les Groënlandois du Sud, à se convertir. Leurs cœurs, dit-il, sont impénétrables comme leurs rochers. Quand on leur parle du Créateur & du Sauveur, ils répondent qu'ils n'entendent pas ce langage; & cela veut dire, qu'ils ne veulent pas même l'entendre. Ils ont toujours des raisons pour ne pas écouter les Catéchistes & les Prédicateurs; l'un veut aller chercher de la poudre & du plomb pour chasser aux rennes; l'autre, manger de l'ours; l'autre, construire un canot. Enfin, continuent les Missionnaires » nous voyons passer beaucoup de » ces Méridionaux qui vont au Nord, ou qui en reviennent; mais le » commerce qu'ils y font avec les Européens, les rend en même-tems, » & plus policés, & plus prévenus contre le Christianisme. « De tout tems les Missionnaires du nouveau monde, ont avoué que la fréquentation des Navigateurs & des Marchands d'Europe, détruisoit auprès des Indiens, tous les fruits de la prédication de l'Evangile. C'est pour cela sans doute, que les Jésuites du Paraguai, avoient obtenu que les vaisseaux de l'Espagne & du Portugal ne séjourneroient pas dans les ports voisins de leurs peuplades. Mais leur prétexte de Religion, cachoit, dit-on, un projet d'ambition. Rien n'est pur sur la terre, & le nom du Ciel même s'y corrompt dans la bouche des hommes: les uns prêchent une Religion d'obéissance, & veulent dominer; les autres professent une Morale sainte, & vivent dans la débauche. Les Sauvages qui voient les œuvres, & n'entendent pas les discours; méprisent la parole, & suivent l'exemple. Cette conduite, très-conséquente, n'accélère pas les progrès du Christianisme au Groënland. On s'y plaint que les habitans du Midi sont quelquefois aussi libertins que les Européens, avec cette différence, qu'ils ne connoissent pas les devoirs de Morale & de Religion, que ceux-ci croient naturels, & révélés à l'homme. On voit les Herrnhutes aux prises avec un Groënlandois, qui veut faire sa concubine d'une de leurs épouses du Sei-

gneur ; l'un la poursuivre, les autres la cacher ; celui-là, reclamer les droits de son pays, qui donnent une femme à qui peut la ravir ; ceux-ci, couvrir la pudeur du manteau de la Religion. » Il semble que Satan, disent les Freres Moraves, ait envoyé dans ces cantons, l'écume de ses » sujets, tant ils font gloire d'employer leurs jours & leurs nuits à son » service, dans les festins, les danses, les jongleries, la débauche & le » sortilége. C'est un torrent qui entraîne même les plus sensés des infi- » déles «. Cependant l'auteur de ces complaintes, se félicite de ce que le petit troupeau de Chrétiens n'est point infecté de la contagion. Les enfans même, dès qu'ils entendent le bruit d'un bal de Sauvages, fuient & sement l'allarme, comme les coureurs d'une armée, à l'approche de l'ennemi.

HISTOIRE DU GROENLAND.

On sera moins étonné du peu de facilité que les Herrnhutes ont à multiplier le nombre des Chrétiens, quand on fera réflexion que l'ignorance même des Sauvages, est un obstacle à leur conversion. L'équivoque des langues, suffit pour arrêter les fruits de la prédication. Au commencement, quand les Danois parloient de l'existence de Dieu, leur mot *Gud*, embarassoit les Groënlandois qui, confondant le sens avec le son, s'imaginoient qu'on vouloit leur parler d'une riviere. Car *Gud*, qui chez les Danois signifie *Dieu*, ne veut dire que *fleuve* chez les Groënlandois. » Eh! qui » doute, disoient ceux-ci, que la riviere existe! Comment ne croirois-je pas » à *Gud*, répondoit un de ces Sauvages! N'entens-je pas sa voix? » C'étoit du bruit d'une riviere qu'il vouloit parler. Les choses sublimes & inouies qu'on leur racontoit de la Divinité, ne rapprochoient pas leurs esprits grossiers de la vérité. Les plus intelligens convenoient que Dieu avoit pû créer l'homme. Mais que le Créateur se fût fait homme, & que l'auteur de la vie & de l'existence, eût pû mourir ; c'est ce qu'ils ne pouvoient croire. Il falloit donc suppléer aux raisonnemens théologiques qui n'ont d'empire que sur l'esprit, par des moyens qui pûssent agir sur les sens. Le chant étoit la ressource des Missionnaires.

Inconvénient des mots équivoques.

» Le chant des Hymnes, disent-ils, quand il est doux, mélodieux, ac- » compagné de l'onction du cœur, n'est pas la moindre partie d'un culte » raisonnable. Cette espéce de Théologie a toujours un heureux effet. » Les Hymnes s'apprennent aisément ; les enfans les chantent avec un » son de voix qui pénétre. Les vérités les plus profondes s'insinuent par » le charme de l'harmonie, & gravent dans les ames une impression » ineffaçable. « Dans les écoles de chant, ceux qui ne sçavent pas lire, assis sur un banc, apprennent à chanter l'un de l'autre. Les Sœurs, qui lisent presque toutes, sçavent encore mieux chanter. Elles n'ont pas autre chose à faire ; tandis que les hommes, qui passent toute la journée à la pêche ou à la chasse, revenant le soir bien fatigués, n'ont envie que de manger & de dormir. Mais Dieu supplée en leur faveur, à ce moyen d'instruction. Tantôt il envoye des maladies, & tantôt des visions. C'est du moins ce que les Herrnhutes apellent les voies de Dieu, lorsqu'ils veulent s'autoriser dans leur Apostolat. Dans tout ce qu'ils disent, ou qu'ils font, dans tous les événements dont ils sont témoins, ils voyent

Ressource du chant des Hymnes, ou Cantiques, dans les Missions.

Histoire du Groenland.

un dessein de la grace, un moyen divin, pour opérer la conversion des Groënlandois. On les trouve par-tout sur les traces des Jésuites. Ils ont déja l'usage des Cantiques, introduit par cette Société dans les Missions. Bientôt ils employeront, comme elle, les Retraites, les Congrégations, & tous ces moyens qui, dans la véritable Eglise, devroient produire des fruits permanens, mais qui dans une communion hétérodoxe, n'auront que des effets subits & passagers. Laissons encore une fois les exercices spirituels des Herrnhutes, pour jetter un coup d'œil sur des travaux plus relatifs à l'Histoire des Voyages.

Travaux de réparation & d'embellissement, à Lichtenfels.

Les Missionnaires avoient à peine achevé de bâtir leur maison de Lichtenfels, qu'ils furent obligés de la réparer; il leur fallut relever une cheminée détruite par la gelée; calfater le toît avec de la mousse; goudronner l'enceinte, & faire le parquet avec quatre douzaines de planches, qu'ils avoient fait venir de Good-Haab. Enfin ils bâtirent une tour, pour une cloche qu'on leur avoit apportée de Coppenhague. Ensuite ils radouberent leur vieux bateau, creuserent un puits, tracerent un jardin sur un terrein humide, & l'entourerent d'une muraille de dix pieds de hauteur. Tous ces travaux exigeoient des courses. On alla dans les isles chercher de la mousse, du bois flottant sur les bords de la mer, des taillis & des arbrisseaux dans les vallées. Ce ne fut pas sans péril, quoiqu'au milieu de l'été. La neige & la glace arrêterent, ou retarderent plus d'une fois, le transport de ces matériaux. D'ailleurs il y a moins de ressource pour le chauffage & la subsistance, dans ce canton, qu'à *Balls-River*. Les rennes y sont rares, ainsi que les poules d'eau. Il y manque plusieurs sortes de poissons. Aussi les Groënlandois n'eurent pas autant de provisions de bouche cette année que la précédente; & ils ne pûrent fournir au Facteur Danois, que la moitié des huiles qu'il en tiroit ordinairement.

M. Crantz répéte encore ses lamentations, sur l'endurcissement des Groënlandois inconvertis. Ceux qui viennent du Nord & du Sud, dit-il, & qui s'arrêtent à Kangek, ne veulent pas écouter la prédication, craignant les syndéréses de leur conscience. Presque tous ont maintenant une notion de Dieu; mais ils s'obstinent à ne pas changer de mœurs. La comparaison qu'ils font de leur vie, avec celle des autres, les tranquilise. » Ils écoutent prêcher la morale de l'Evangile avec indifférence. » Mais quand on veut leur parler de Jésus, & de ses mérites, ils » fuient comme si le feu les poursuivoit. Les enfans ont une autre » espéce de sensibilité. Rarement on les entretient des souffrances du » Sauveur, sans leur arracher des soupirs, & quelquefois des larmes. » Les vieillards, au contraire, s'irritent de ce langage. J'en ai vu, » dit M. Crantz, touchés au point de trembler & de frissonner comme un » daim, faire des contorsions, frapper du pied, secouer leurs habits, » écouter enfin avec tous les signes d'impatience, & quand le sermon » étoit fini, courir avec précipitation, de peur que la parole Divine ne » s'attachât à leur ame « Aussi, de trente bateaux qui passerent à New-Herrnhut, ne resta-t-il à la Mission, que deux jeunes filles.

Mais

Mais le Missionnaire se console de ce peu de succès auprès des inconvertis, par la prospérité du petit bercail des Chrétiens. Dans les voyages & les travaux de la belle saison, il ne s'en perdit aucun. On prit beaucoup de poules-d'eau, de veaux marins. Dès les premiers jours d'Avril on attrapa même une vache marine : c'étoit la seconde qu'on eût vue en ces parages, depuis trente ans. Ainsi l'année fut abondante pour la pêche ; mais elle finit par une sorte d'épidémie, qui n'enleva cependant que dix-neuf Chrétiens. M. Crantz finit ce Chapitre, par un précis de la vie de ces justes. Elle est sans doute édifiante pour la Congrégation des Herrnhutistes. Ces pieuses histoires ne manqueront pas d'exciter la ferveur des uns, la charité des autres, & de hâter par ces heureuses impressions, l'avancement des Missions du Groënland. Mais elles doivent être au moins indifférentes à tous les Chrétiens qui ne sont pas de sa secte, & ne peuvent qu'inspirer à tous les hommes raisonnables, une sorte de pitié pour les victimes de l'enthousiasme. Si les mensonges, ou plutôt si l'erreur des Herrnhutes, console quelques Sauvages mourans, on voit qu'elle afflige les vivans ; car la raison grossiere de ce Peuple stupide, se scandalise souvent d'une doctrine prêchée sans la Mission de l'Esprit Saint, qui n'appelle point des Luthériens à la propagation de l'Evangile, mais les invite plutôt à rentrer dans le sein de l'Eglise universelle.



Histoire du Groënland.

CHAPITRE V.

Etat Civil & Eccléſiaſtique des Miſſions du Groënland.

M. Crantz a cru devoir donner à la fin de ſon Hiſtoire du Groënland, une deſcription racourcie des établiſſemens que ſa Congrégation a formés. On y trouvera tous les détails de ſituation économique, de police civile, & de diſcipline Eccléſiaſtique, qui concernent la Miſſion des Herrnhutes. Quoiqu'il n'ait fait, ce ſemble, ſon ouvrage, que pour ſes Confreres, il devient eſſentiel, même aux Sçavans, pour la connoiſſance du Groënland. La Religion y ébauche la police d'un Peuple ſauvage. Les Herrnhures y jettent les fondemens de la ſociété. La premiere Egliſe y forme la premiere bourgade. C'eſt un ſpectacle curieux, de voir comment des étrangers, ſans ſcience & ſans richeſſes, parviennent à rendre habitable, un pays où les Indigénes n'ont jamais ſçu qu'errer, ſans ceſſe balotés entre la mer & la terre qui les repouſſent tour-à-tour, & ſemblent ſe faire un jouet de l'eſpéce humaine. L'ouvrage de M. Crantz, ennuyeux à parcourir au premier coup d'œil, attache, à meſure qu'on y avance. Semblable à ces déſerts ſablonneux où, quand on a marché quelque tems, on eſt forcé d'achever ſa route, de peur de perdre ſes fatigues, ſans les abréger, en revenant ſur ſes pas; cette Hiſtoire du Groënland, aride, effrayante, comme le pays même dont elle eſt le tableau, rebute, ou fait languir l'attention & la curioſité du Lecteur: mais quand on a franchi tant de glaces, il eſt triſte d'avoir fait un ſi long voyage, ſans avoir rien vu, & de ne pas rapporter au moins des cailloux d'un rivage ſans culture. Il faut donc recevoir le précis qu'on va lire, comme une collection de tout ce qu'il y a de curieux dans un pays où la nature eſt morte. Les hommes qui cherchent à la ranimer, deviennent intéreſſans. Deux peuplades élevées au Groënland, par ſix hommes obſcurs, ſoulagent un moment l'ame accablée de la dévaſtation de deux Empires, ruinés en Amérique, par deux Nations Chrétiennes. L'humanité, la vertu, ne ſont pas encore éteintes au fond de tous les cœurs.

Deſcription du bâtiment de *New-Herrnhut*.

Au Sud-Oueſt de la preſqu'iſle de *Balls-River*, eſt ſituée la maiſon de *New-Herrnhut*, à trois milles de la mer, entre le havre de la baye, & la colonie de *Good-Haab*. La côte y préſente trois grandes plate-formes, ſéparées par des rochers qui s'avancent dans la mer. Le rivage y eſt couvert de cailloux, que cet élément ſemble y jetter comme une digue qu'il oppoſe à ſes propres fureurs. La côte monte inſenſiblement entre les rochers, dans un vallon creuſé par un ruiſſeau qui n'eſt qu'un chemin de glace en hyver. A quelques pas de ce ruiſſeau, ſur la plate forme du milieu, s'éléve la maiſon de la Miſſion, ou de la Congrégation. Son grand corps de logis, flanqué de deux aîles, lui donne l'air d'un Palais. C'en eſt un du moins pour le Groënland; quoique cet édifice ne ſoit que d'un étage, conſtruit de bois, couvert de planches & de joncs, avec un enduit de



B.L.Prevost del. Patas Sculp.

poix. Au milieu du faîte, s'offre de loin une petite tour, qui renferme un cloche. La maison n'a que soixante-dix pieds de long, sur trente de large. La plus grande piéce est l'Eglise. Dans ce même corps de bâtiment, sont quatre chambres, & deux antichambres, dont l'une sert de sallon à manger, & l'autre d'école pour les filles. L'aîle droite, au Nord, est composée d'une chambre pour le Catéchiste, d'une antichambre, & d'une école pour les garçons. L'aîle gauche, au midi, ne comprend que deux magasins, l'un pour les provisions, l'autre pour le bois. A quelques pas de-là, est une étable de brebis. Dans les souterrains on a bâti la cuisine, la boulangerie & le four; & dans la cuisine, on a creusé un puits. Sur le devant de la maison, à l'Ouest, on a planté un jardin, qui ne fournit à la table que des laitues, des navets, des raves, des choux, des porreaux. Un chemin méne du jardin au rivage, où l'on a bâti un Angar à la Groënlandoise, pour y mettre deux grands bateaux & le bois de charpente, à couvert des ouragans & de la neige.

A droite & à gauche du grand édifice, les Groënlandois ont construit sur la croupe des rochers qui descendent à la mer, leurs habitations d'hyver; & derriere ces maisons, leurs magasins de vivres ou de provisions de chairs, de graisses & d'huiles de poisson. Les caisses de harengs-sores, qui sont leur nourriture ordinaire; les pelleteries pour les tentes, & les autres ustenciles, sont dans un grand magasin fait de lates de cédres. Au-dessus est le grenier à foin, pour les brebis. Les tentes, en été, sont plantées entre les deux rangées de maisons, sur un terrein uni. En hyver, les *Umiaks* sont le long de la côte, la quille rênversée, & soutenus sur des pieux; ils servent de couvert aux Kaiaks, aux tentes ployées, & aux ustenciles de la pêche. Du côté du Nord, derriere les cabanes, sont deux cimetieres; l'un pour les baptisés; l'autre pour les inconvertis. Les tombes sont faites de pierres taillées dans le roc, & sont couvertes de mottes de terre, qui verdissent & ressemblent de loin à des couches de jardinage; comme si les Groënlandois ne pouvoient engraisser & féconder la terre où ils sont nés, que de leurs cendres mêmes. Cependant en été, l'on voit le gason & le cochléaria étendre des palissades de verdure autour de leurs cabanes, & sur leurs toîts. Dans l'hyver, ce coup-d'œil est remplacé par une illumination presque continuelle des feux de chaque cabanne, qui forment une perspective réguliere & symmétrique, comme les maisons, qui bâties toutes à la même hauteur, ont des ouvertures ou fenêtres uniformes, à des distances égales.

Description de *Lichtenfels*.

Lichtenfels, à 36 lieues au Sud de *New-Herrnhut*, dans une isle d'environ huit lieues de circuit, domine sur le voisinage de la mer, qui s'enfonce dans une baye entourée de rochers arides & pelés. Le bâtiment n'a qu'un étage, mais deux entrées. L'Eglise est sans piliers, plus belle, plus solide, & même un peu plus large que celle de *New-Herrnhut*. Mais cet édifice est perché sur un roc où l'on n'imagineroit pas de trouver des hommes. Le corps de logis contient trois chambres à coucher, deux autres petites chambres & une cuisine: on y a joint une étable de brebis, & un chantier de bois. Derriere la maison, étoit une espéce de fondriere, où l'on a fait un jardin. Devant ce logement, il n'y a de la place que pour quatre

maiſons de Groënlandois. Mais de l'autre côté, où la mer laiſſe plus de terrein habitable, on eſt aſſez au large pour bâtir.

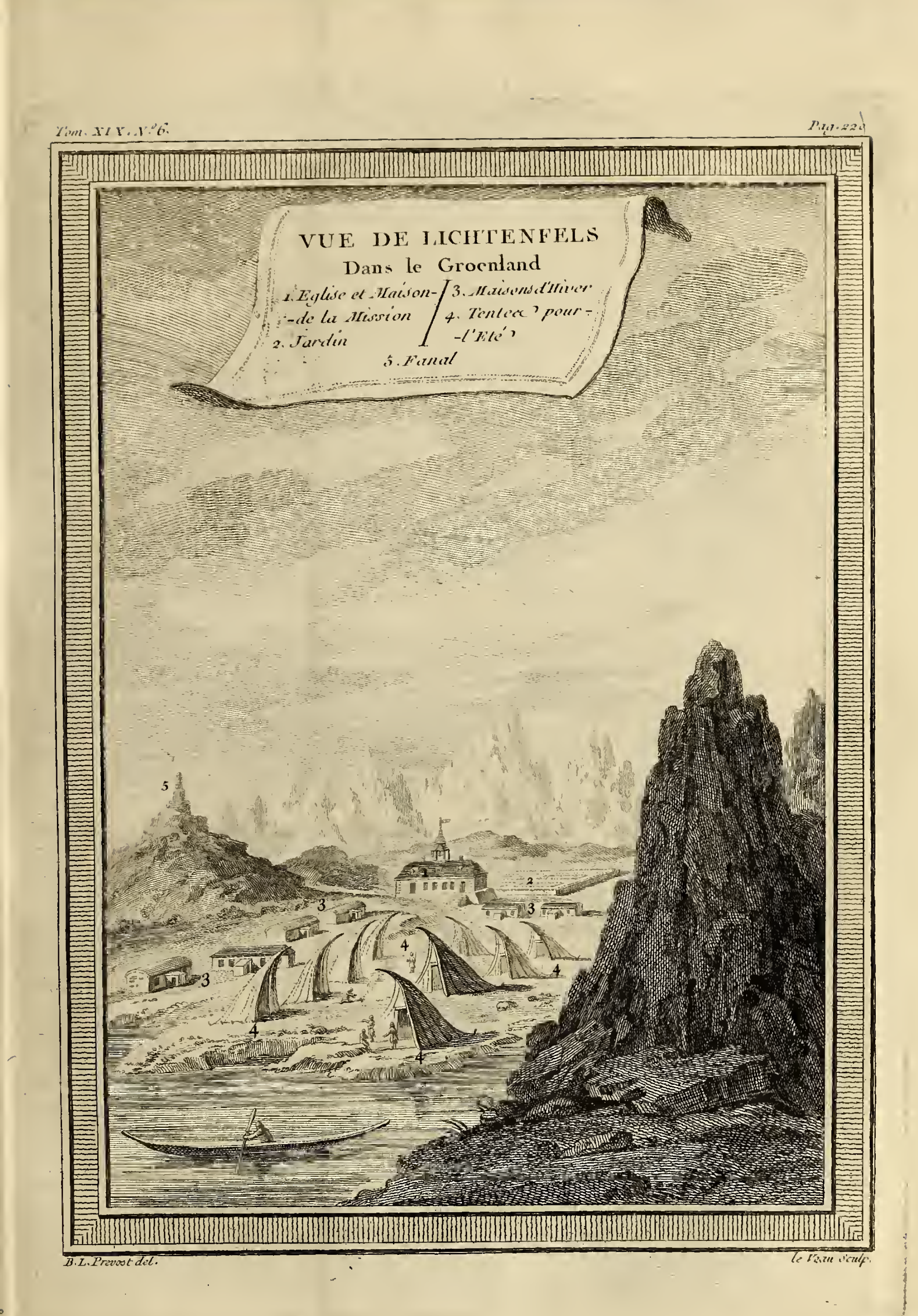
New-Herrnhut a ſeize maiſons. Trois de ces logemens ſont des cloîtres ou dortoirs. Le premier renferme cinquante-cinq jeunes gens ou petits garçons; un autre, ſoixante-huit filles, ſoit en bas âge, ſoit nubiles; & le troiſiéme, ſoixante-deux veuves. La plûpart de celles-ci vivent enſemble; mais les autres, qui ont des enfans, mangent avec leurs familles.

Treize maiſons contiennent ſoixante-quatre familles, qui ſe réuniſſent ſous un même toît, au moins deux, & ſept au plus. Ce n'eſt pas autant par détreſſe, ou par économie, qu'on vit ainſi pluſieurs enſemble, que pour ſe réchauffer mutuellement par la cohabitation. Chaque famille eſt compoſée de huit à dix perſonnes. Les unes en ont moins, mais telle en aura ſeize. Elles ont chacune leur lampe, ou foyer en hyver, comme leur tente en été. Chaque famille devroit avoir auſſi ſon *Umiak*; mais il n'y en a que trente-deux qui poſſédent un grand bateau. Du reſte, chaque homme a ſon Kaiak, pour vivre de la petite pêche.

Mœurs des Chrétiens du Groënland.

Les Chrétiens ſuivent, à cet égard, le même arrangement que les Sauvages; ſi ce n'eſt qu'ils n'ont pas la liberté d'errer & de ſe débander pour la ſubſiſtance. On croiroit d'abord que cette gêne nuit à l'abondance des proviſions, & à la propagation de l'Evangile: mais l'expérience a prouvé, dit M. Crantz, que ſi d'une part la diſperſion donne plus d'avantage pour la pêche & la chaſſe; de l'autre la régle & l'économie dans la diſtribution & le ſoin des vivres, l'emportent ſur la facilité de s'en procurer. Les Sauvages qui pêchent partout, manquent ſouvent de ſubſiſtance; tandis que les Chrétiens, bornés à certaines côtes de pêcherie, ont un ſuperflu qui ſupplée à la diſette des autres. Quant à l'Evangile, c'eſt un flambeau qui a beſoin de nourriture; il s'éteint loin du foyer de la Miſſion, & ſi les Néophytes vivoient ſéparés, chacun dans le lieu de ſa naiſſance, on verroit plus de Chrétiens retomber dans les ténébres, que de Sauvages attirés à la lumiere.

Malgré ces bornes que l'on met aux courſes des Chrétiens, chaque pere de famille eſt le maître d'aller planter ſa tente où il veut. Mais avant de partir, il avertit du lieu qu'il choiſit, afin que les Miſſionnaires, ou les Coadjuteurs, puiſſent le trouver dans leurs viſites. On a de plus, l'attention de ne pas laiſſer partir les néophytes avant Pâques. C'eſt un devoir qu'on a ſçu leur impoſer, pour les faire participer aux graces du myſtere qu'on ſolemniſe dans cette fête. Mais comme on veut leur ôter tout beſoin, ou prétexte, de s'abſenter avant la célébration de la Pâque; quoique chacun ſoit libre de diſpoſer de ſes proviſions, les Paſteurs ont l'œil ſur l'uſage qui s'en fait, de peur que la diſſipation, ou la mauvaiſe économie, ne les épuiſe avant la ſaiſon de les renouveller. C'eſt dans ce deſſein qu'on a bâti un magaſin, où chacun apporte ſa proviſion de harengs & de poiſſons ſéchés, dont il va prendre deux ou trois fois par ſemaine, la quantité néceſſaire pour la ſubſiſtance de chaque jour.



B.L. Prevost del. le Veau Sculp.

de la Congrégation, eſt chargé de s'informer des beſoins cachés, & de partager entre les familles les mieux pourvues, celles qui ſont ſans reſſource. Ainſi les Freres Moraves ſe regardent plutôt, dit M. Crantz, comme les ſerviteurs des nouveaux Chrétiens, que comme des Légiſlateurs. Ce n'eſt point en maîtres qu'ils gouvernent leurs peuplades, mais c'eſt par la voie de la priere & de l'exemple, qu'ils les dirigent: car ils craindroient de fortifier le ſoupçon, où panchent les Groënlandois, que, ſous prétexte de les attacher au Chriſtianiſme, on veut les priver de leur liberté. Le moindre attentat ſur leur indépendance, formeroit un obſtacle invincible au but de proſélytiſme qu'on ſe propoſe.

Diſcipline Eccléſiaſtique des Miſſions du Groënland.

De la police civile & domeſtique, M. Crantz paſſe au gouvernement Eccléſiaſtique. Chaque peuplade, dit-il, a ſon Miſſionnaire & deux Diacres, tous gens mariés. Leurs femmes ſoignent le ménage, & dirigent les Néophytes de leur ſexe. Car les Groënlandois ſont d'un caractère aſſez jaloux, pour ne pas confier l'inſtruction de leurs femmes à des hommes, même ſacrés. Il y a de plus, un Catéchiſte pour tenir l'école des enfans, & un aſſiſtant ou Coadjuteur de la Miſſion, chargé des ſoins économiques, & de la réparation des bâtimens; c'eſt un homme de main qui doit tout faire, maçonnerie, charpenterie, ouvrages & travaux, quels qu'ils ſoient.

Chaque Miſſion eſt compoſée de cinq ouvriers Evangéliques. Les voyages qu'il faut faire en été; les travaux de la pêche & de la chaſſe, qui ne ſont point des amuſemens; les peines de corps qu'exige la charge de veiller au ſalut des ames; le beſoin de pourvoir à l'entretien de la vie, dans un pays où le Clergé n'a point encore de ſalaire; tant de ſoins demandent le concours de quelques hommes.

De plus, il a fallu du tems aux Miſſionnaires, pour apprendre la langue du Groënland. Un homme, qui dans trois ans d'étude, vient à bout d'entendre les Sauvages de ce pays, & d'en être entendu, ne doit pas avoir un médiocre talent. Qu'on imagine donc l'extrême difficulté qu'eurent les trois premiers Herrnhutes, qui n'ayant jamais vu de Grammaire, furent obligés d'apprendre le Latin, pour entendre les principes raiſonnés de toute langue; & qui ne comprirent les termes Latins, qu'au moyen d'une verſion Danoiſe, qu'ils n'entendoient que par l'analogie du dialecte Danois avec la langue Allemande. D'ailleurs ils furent ſix ans ſans avoir de commerce avec les Groënlandois, faute d'un idiome commun pour la converſation. Cependant, à force d'application, ces hommes, ſans lettres, ont fait aſſez de progrès pour prêcher en Groënlandois, & traduire dans cette langue, des Hymnes & des paſſages très-difficiles de la Bible. Le Lecteur conçoit aiſément ce que devient un ſens très-obſcur en lui-même, quand il paſſe par le canal de ces Freres ignorans, dans une langue étrangere à toutes les idées de Religion, d'Hiſtoire & de mœurs Aſiatiques. Quelle feroit l'indignation de Moïſe, s'il revenoit ſur la terre avec Enoch, de voir ſes Livres ſacrés, mutilés, défigurés & traveſtis dans toutes les verſions hétérodoxes, qui en ont paru depuis trente ſiécles! Si tel eſt le ſort des choſes divines; quel doit être celui des choſes humaines!

Malgré les peines de toute eſpéce, que les Freres Moraves ont dû dévorer dans le Groënland, il eſt aſſez ſingulier qu'il n'en ſoit pas mort un ſeul, dans l'eſpace de près de trente ans. Ils n'ont pas même eſſuyé de maladie aiguë, quoiqu'ils aient eu perpétuellement à lutter contre la faim, la ſoif, les frimats, les tempêtes, la fatigue des voyages auſſi périlleux ſur terre que ſur mer. L'étonnement redouble, en apprenant que dans leurs autres Miſſions, & ſur-tout dans les iſles Caraïbes, les Herrnhutes ont perdu preſque tous leurs Confreres. M. Crantz ne veut pas qu'on attribue uniquement cette différence à celle d'un climat, plus pur & plus ſain au Nord, que ſous la zone torride; puiſque le ſcorbut, dit-il, & même les maladies contagieuſes font beaucoup de ravage au Groënland: mais il rend graces de cette protection viſible, à la Providence, qui ſoutient les Freres Moraves par des voies merveilleuſes; comme ſi les miracles ſe multiplioient à proportion de l'ignorance & de la foibleſſe des hommes.

Zéle du Herrnhutiſme pour les Miſſions étrangeres.

Cependant les Miſſionnaires ont ſoin de ſeconder les deſſeins de leur vocation, par des voyages, qu'ils font tour à-tour en Allemagne, chacun à peu près tous les ſix ans, pour entretenir ou rétablir leur ſanté. On veille, à la conſerver; ſoit au Groënland, ſoit en Europe. Le Diacre de la Miſſion étrangere envoye à ceux de Herrnhut, la liſte de ce qui lui manque pour l'entretien des Freres. On l'achete, & on le tranſporte de Coppenhague. Ils ont tous un traitement égal, ſans ſalaire, ni préſents, ni quêtes. Perſonne ne ſonge qu'aux beſoins du moment; & ce que l'un poſſéde, tous le partagent. Leurs voyages de navigation, ſont payés par la Congrégation. L'*Unité* du Herrnhutiſme ſe charge de l'éducation phyſique & morale de leurs enfans qui ſont placés dans le Commerce ou dans les Colléges, ſelon les diſpoſitions qu'ils montrent au ſortir des nourriceries.

Pour fournir à toutes les dépenſes des Miſſions, l'*Unité* n'a d'autre reſſource que dans les Freres. Le travail des uns, & la charité des autres, pourvoyent aux beſoins de tous. Le ſalut des Payens coute cher aux Chrétiens: mais chaque Hernhute y contribue de ſes facultés. Les enfans eux-mêmes ſont jaloux de concourir à la propagation de la Foi, par le travail de leurs mains. Les plus pauvres ouvriers de journée, aiment mieux rétrancher ſur leur nourriture, que de ne pas coopérer à l'œuvre de Dieu chez les Payens. Il y a des Diacres chargés de faire la collecte de ces aumônes, & d'en employer le produit au bien des Miſſions, ſans aucune retribution perſonnelle. M. Crantz remercie la Providence de ce que la libéralité des bienfaiteurs, a rempli, juſqu'à préſent, tous les engagemens contractés au nom des propagateurs de la Foi. Ainſi, tandis que les Miſſions de l'Amérique ont hâté la ruine d'une Société Religieuſe en Europe, une nouvelle Société Chrétienne entretient & fonde des Miſſions au Groënland. Il ſemble que les Freres Moraves voudroient remplacer les Jéſuites, dans la propagation de l'Evangile.

Les Miſſionnaires du Groënland ſe ſont aſſocié vingt Coadjuteurs nationaux des deux ſexes. Ils ont avec ces Coopérateurs deux conférences par ſemaine, ſur l'état ſpirituel & temporel des Néophytes. Il y a de plus, des Servants, ou Clercs, de l'un & l'autre ſexe, chargés de la propreté

de l'Eglise, de la lumiere des lampes, de l'eau baptismale. Mais il n'y a point d'autres offices en titre, & personne n'est gagé, ou payé, pour remplir le sien. Le salaire, dit M. Crantz, ouvriroit l'entrée du Sanctuaire à la corruption.

Chaque jour on s'assemble à six heures pour la priere du matin. Elle est courte, & seulement pour les baptisés. Les catéchumènes ont aussi leur assemblée à huit heures, pour la lecture & le chant, mais d'une demi-heure. Ensuite les hommes vont à la mer. Après cette assemblée, vient celle des enfans qui sont catéchisés, puis menés à l'école, les filles sous un Missionnaire, ou un Diacre, mariés; les garçons sous un Catéchiste. On y apprend à lire & à écrire. Le soir, au retour de la mer, vient l'heure du chant, où tout le monde assiste. Après le souper, on fait la priere du soir.

Les Dimanches, après la priere du matin, on tient le *chœur* : c'est-à-dire, que toutes les différentes classes de Chrétiens, séparés par le sexe, l'âge & l'état, ont une courte assemblée. Quand le tems est mauvais, ou qu'il y a peu de monde, cette assemblée devient générale, & l'on y prêche. Elle se tient l'après-midi. On y fait une homélie sur l'Evangile du jour, & ce discours dure quelquefois une heure entiere. Le Prédicateur est devant une table; car il n'y a pas de chaire : il se tient debout, pour être mieux entendu de toute la salle, & des chambres attenantes, qui sont pleines de monde. Le soir on chante les Litanies en chœur : ensuite on administre la communion & le baptême avec une onction qui fait couler les larmes. Aussi les enfans sont très empressés de se trouver à cette cérémonie, & demandent à chanter les Litanies pour y assister.

M. Crantz donne ensuite une courte description de la solemnité des grandes Fêtes. On ne doit point omettre ici ce qu'il rapporte ailleurs de la célébration de la Nativité de Jésus. « On chanta toute la nuit (c'étoit » en 1747) des Noëls Allemands & Groënlandois. A trois heures & de- » mie du matin, on assembla le Peuple au son des trompettes. On prê- » cha sur l'humiliation du Sauveur qui s'est fait homme. Ensuite on » donna aux Groënlandois, des aiguilles & des couteaux, que les » enfans de Herrnhut en Allemagne, envoyoient en présent d'étrennes » aux Chrétiens des Missions. La musique & le chant attirerent tous » les Payens d'alentour. L'Eglise avoit été illuminée, & les fenêtres » étoient garnies de lampions faits de coquilles de moule, & rangés » en simmétrie. La Fête des Innocens, fut célébrée avec les enfans, » auxquels on donna une *Fête d'Amour*; c'est-à-dire une espéce d'Agape, » ou de repas, qui fut composé de harengs sores. Jamais, dit l'Au- » teur de ce récit, on ne vit tant de dévotion que dans ces Fêtes. Jamais » on ne vit couler tant de larmes que dans ce petit troupeau de Sauva- » ges, que l'Agneau du Seigneur avoit rassemblé sous le pôle du Nord, » & qu'il avoit baigné de ses sueurs & de son sang. »

M. Crantz ne cesse de s'extasier du chant des Groënlandoises. Elles l'emportent, dit-il, pour la douceur, l'harmonie & l'accord, sur certaines Congrégations du Herrnhutisme, en Europe. On croiroit de loin n'entendre qu'une seule voix, tant elles y mettent de justesse & de concert.

Elles n'ont qu'un défaut, c'eſt que traînant lentement ſur chaque ſyllabe, l'haleine leur manque ſouvent pour finir la phraſe du chant, ou du vers, quand elle eſt un peu longue. On remédie à ce défaut, en ſoutenant le chœur avec des inſtrumens. L'Orcheſtre eſt compoſé de deux ou trois violons, deux flûtes, & quelques guitarres. Les Groënlandois ont de l'aptitude pour la muſique. Il y en a qui ſçavent ſonner de la trompette & du cor.

Nouvelle méthode des Herrnhutes, pour la propagation de la Religion.

Quant à l'inſtruction, qui ne réuſſit pas auſſi bien que le chant, M. Crantz s'étend, avec complaiſance, ſur une nouvelle méthode, familiere aux Herrnhutiſtes. Ils ont éprouvé, dit-il, que rien n'étoit plus inutile que de parler aux Groënlandois de l'exiſtence & des attributs de Dieu, pour les préparer à la doctrine de l'expiation du péché. Après ſix ans d'un travail infructueux, pour faire entrer la Religion dans les eſprits, par la voie du raiſonnement, ils s'aviſerent de débuter par la paſſion & la mort de Jéſus. » C'eſt, dit l'Hiſtorien Herrnhute, le plus ſûr moyen d'éclairer » l'eſprit épais & groſſier des Sauvages Payens. Preſque tous les Miſſionnaires des Indes orientales & occidentales, ont fait la même expérience..... On ne gagne rien, auprès des Idolâtres, à leur repréſenter les perfections de la Divinité, & les devoirs de la vertu, « dit un Miſſionnaire Luthérien de l'Inde. Un Preſbytérien d'Ecoſſe, qui avoit vécu long-tems en Penſylvanie, dans la nouvelle Jerſey, dit qu'il avoit paſſé bien des années, avant d'introduire les plus ſimples notions de Dieu chez les Sauvages Américains; mais, qu'à l'exemple des Miſſionnaires voiſins, s'étant hazardé à parler du myſtère de la Croix, tous les eſprits s'étoient éveillés de leur ſommeil, au grand étonnement du Prédicateur.... » Ce réveil, dit-il, ne s'eſt jamais manifeſté, au bruit des vérités effrayantes de la Religion: mais toutes les fois que je m'attachois aux ſcènes » pathétiques de la mort & de la Croix du Sauveur, à ſon amour pour » les hommes, à ſa vie exemplaire & pleine de bienfaiſance, aux richeſſes de ſa grace & de ſa miſéricorde, j'ai ſenti parmi mes Auditeurs » une vive agitation, qui paſſoit de la componction du cœur à la lumiere » de l'eſprit. « M. Crantz dit qu'il a obſervé les mêmes effets, chez les Groënlandois. Les grandes queſtions de raiſonnement laiſſoient le cœur vuide, & rempliſſoient l'eſprit d'une curioſité ſouvent funeſte. On ne s'aviſe pas même d'aprendre le catéchiſme aux Groënlandois par routine, parce que la répugnance qu'ils ont pour tout exercice forcé de la mémoire, les éloigneroit de la vérité. L'émulation du ſçavoir, même en matiere de Religion, n'a pas encore troublé ni remué l'ignorance & l'*incurioſité* naturelle de ce Peuple. Il n'y a que les enfans qui, apprenant à lire, ſçavent bien des choſes par cœur. Mais les adultes ſe contentent de croire, ſans réfléchir. Le ſentiment leur tient lieu de connoiſſance. C'eſt par le cœur que la foi vit en eux. Celui qui pleure ſur ſa miſere, qui ſoupire pour la grace, eſt admis au baptême, avant celui qui ſçait & ne ſent pas les vérités de la Religion. Mais n'eſt-ce pas abuſer, à la fois de la révélation & de la raiſon, que d'inſinuer l'une dans l'eſprit humain, à l'inſçu de l'autre? L'enthouſiaſme, inſpiré par la ſéduction des ſens, n'a qu'un moment; la conviction intime eſt de tous les tems. Cent Orateurs, de

Abus de cette méthode.

toutes les ſectes du monde, qui ſe ſuccéderoient dans un même Auditoire, le ſouleveroient tour-à-tour, chacun pour la ſienne, contre toutes les autres. Un Peuple ſauvage verſeroit ſon ſang pour Amida, ou celui des autres pour Mahomet; ſi l'on venoit lui mettre à la main des armes homicides, ou des inſtrumens de macération. Dieu veut régner par la raiſon. Il l'a donnée à l'homme pour ſon bonheur. Elle doit le mener par cette vie à l'autre. L'Etre ſuprême s'eſt manifeſté d'abord aux ſens par la nature, & par les ſens à la raiſon. Les cieux ſont ſes témoins; c'eſt là ſa grande révélation. La grace elle-même entre dans l'ame, par la route des ſens. La Foi vient de l'ouie: mais le témoignage de l'ouie, eſt ſubordonné au jugement des autres ſens. Qui n'en ſurprend qu'un ſeul, ſera tôt ou tard démenti. N'eſt-ce pas même une profanation des vérités ſaintes, un renverſement de l'eſprit humain, de parler des merveilles d'un être, dont on laiſſe l'exiſtence incertaine? Ce n'eſt pas ainſi qu'on procéde dans les écoles d'une Théologie Orthodoxe. La Philoſophie elle-même parle de Dieu ſeul, avant que celle ci diviſe ſon eſſence. L'une & l'autre ne ſuppoſent pas; elles prouvent: mais l'une met d'abord en queſtion, ce que l'autre doit établir en aſſertion. On peut donc regarder comme inconvertis, des Chrétiens qui ne ſçavent pas même s'il eſt un Dieu. Si jamais le Groënland tomboit en d'autres mains que celles des Danois; combien le zéle religieux auroit à détruire d'erreurs, avant d'etablir la premiere vérité! Ne valoit-il pas mieux laiſſer les Groënlandois dans les ténébres & l'aſſoupiſſement d'une ignorance univerſelle, que de les réveiller avec le feu du Herrnhutiſme, qui brûle ſans éclairer? Non, l'eau du baptême, que les Freres Moraves conferent, n'eſt pas propre à éteindre l'incendie du Fanatiſme qu'ils allument dans les ames. Leur baptême! S'ils ne le croyent pas eſſentiel au ſalut, pourquoi vont-ils le porter chez tous les Sauvages des quatre parties du monde? Ou s'ils le croyent d'une néceſſité indiſpenſable, pourquoi ne baptiſent-ils pas les enfans des inconvertis? C'eſt pourtant leur méthode. Ils exigent le conſentement des parens, pour baptiſer un enfant. Mais que fait la promeſſe, ou le refus du pere, d'élever ſon enfant dans les dogmes des Herrnhutes? L'une donne-t-elle, l'autre ôte-t-il, la grace qui ſanctifie? Telles ſont les inconſéquences d'un proſélytiſme aveugle, erroné, ſans lumieres, ſans ſcience; qui prend la vocation de l'apoſtolat, ou dans le dégoût d'un métier obſcur, ou dans l'envie de voyager, ou dans la préſomption d'endoctriner, ou dans l'ambition de dominer ſur les ames, & de faire du bruit & du mouvement au loin. Un Charpentier, en effet, qui va convertir des Pêcheurs au Groënland, ne peut être animé que par une de ces paſſions & de ces inquiétudes ſecrettes du cœur humain. Mais ces paſſions ſembleront, peut-être, excuſables; ſi l'on conſidere que la peine & l'aviliſſement, où la multitude eſt condamnée par les loix de notre ſociété, peuvent exciter toutes les ames fortes à ſecouer une injuſtice qu'elles ſentent vivement, & à chercher quelquefois chez les Sauvages les plus maltraités de la Nature, une égalité, ou une indépendance, que la fortune refuſe dans la police de nos climats. Or, rien ne provoque à cette indépendance naturelle, comme les ſentimens outré du zele religieux. Tel homme eſt

Chrétien pour ne pas obéir ; & tel se fait Apôtre pour commander.

Ce qu'il y a de singulier chez les Herrnhutes ; c'est que ces mêmes Apôtres, qui ne veulent pas conférer le baptême aux enfans, sans la formalité d'un consentement bien inutile à la vertu du sacrement, y admettent les adultes au prix d'une légere instruction. » Pourvû que ces Sauvages ayent, » dit M. Crantz, une idée claire des vérités fondamentales de la doc- » trine chrétienne, & qu'ils entendent le symbole de Luther, on les » baptise. Encore n'exige-t-on pas, sur-tout des gens âgés, qu'ils sçachent » ce symbole par cœur, & mot à mot..... Mais on a plus d'égard à la » droiture de leur ame, qu'à la promptitude de leur conception, à la » fidélité de leur mémoire, ou à la flexibilité de leur langue. «. La raison des Missionnaires, pour ne pas insister sur ces formulaires de doctrine, vient peut-être, dit l'Histotien, » de ce qu'ils ont vu avec douleur, » même au milieu de la chrétienté, des années se passer à apprendre » par cœur, & à répéter les catéchismes, sans qu'on en réussît davan- » tage à éclairer les esprits, & à épurer les cœurs. « Aussi ces instructions préliminaires qu'on exige des catéchuménes au Groënland, les conduisent au baptême en quatre semaines ; quoique tel Groënlandois pourroit être des années entieres, avant de bien digérer cette préparation.

On baptise les catéchumenes plusieurs à la fois, en certains jours solemnels. Le Missionnaire les exorcise par l'imposition des mains, & délivrant leurs ames de la puissance du Démon, il les reclame au nom du Christ. Mais n'est-ce pas l'histoire de ce Possédé de l'Evangile, dont l'ame fut à peine délivrée d'un Démon, qu'aussi-tôt il y en entra sept autres pires que le premier ? En effet, les Missionnaires Herrnhutes semblent ne retirer les Groënlandois des ténébres du Paganisme, que pour les infecter des erreurs du Luthéranisme.

Pour la communion, il faut, dit l'Auteur, non pas une connoissance spéculative, mais une connoissance pratique ou animée, qui consiste dans une vie de lumiere, un profond sentiment de la pauvreté d'esprit, une faim & une soif intérieures pour les choses divines ; en un mot, dans un état de l'ame qui rend les mystiques Herrnhutes, sublimes à leurs yeux, & ridicules aux yeux de tout le monde. Quand on est préparé par de fréquentes instructions au grand mystere, on est admis à voir administrer la communion. Jusqu'à ce moment, on n'en est pas même témoin, de peur de donner accès à des réflexions inutiles, & souvent dangereuses. On prévient ces doutes par des conférences secrettes. Deux époux qui veulent être admis au *Souper du Seigneur*, vont trouver le Missionnaire & sa femme, qui préparent d'avance le goût de cette manne céleste, en irritant la soif des desirs qu'ils inspirent. On sçait que les Luthériens Allemands n'ont jamais voulu renoncer à la réalité du pain & du vin, dans le mystère de l'Eucharistie. Leurs sens grossiers veulent bien admettre un miracle qu'ils n'apperçoivent pas ; mais ne consentent point à perdre ce qu'ils voyent. Ils aiment mieux boire, à la fois, le sang du Christ, avec le vin de la consécration, que de ne pouvoir jouir que d'un bien surnaturel. Combien de sang humain a-t-on versé pour leur ôter l'Impanation ? Combien en ont-ils perdu pour la garder ? C'est dans cette erreur, que

les Herrnhutes élévent les Groënlandois. Le pain eſt un double appât entre leurs mains, pour amorcer les Sauvages. Ils prennent ces Pêcheurs du Nord, comme nos Pêcheurs attrappent le Poiſſon. Mais le pain Euchariſtique du Luthéraniſme, eſt un poiſon pour les ames. Malheur aux Groënlandois qui en goûtent; ils ſont enyvrés d'un délire mortel. C'eſt bien alors qu'ils auroient beſoin d'être réveillés de leur aſſoupiſſement, s'il eſt permis d'emprunter le langage des Freres Moraves. Mais ceux-ci n'oublient rien pour les y entretenir juſqu'au tombeau.

Etabliſſement des *Chœurs*, ou claſſes du Herrnhutiſme, au Groënland.

Le meilleur moyen qu'ils aient imaginé, de bercer & d'endormir les ames dans le ſonge de leurs erreurs, eſt l'établiſſement des *Chœurs*. Leur motif eſt pourtant louable en apparence. » C'eſt, diſent-ils, la déplorable expérience » de la corruption générale des hommes, ſoit qu'ils vivent dans des pays » froids ou chauds, en nations policées, ou en peuplades ſauvages; c'eſt la cor- » ruption mutuelle des deux ſexes, qui a engagé les Freres de l'*Unité*, à les ſéparer.... « Les Groënlandois, dit M. Crantz, malgré leur réſerve, ou leur froideur extérieure, ne ſont pas exempts de cette dépravation naturelle; on croyoit même qu'il ſeroit impoſſible de les en corriger. Mais depuis que les filles, n'étant pas fort heureuſes, avec des maris qui les épouſoient par force, ont conſenti à vivre enſemble à part, les jeunes garçons ont ſuivi leur exemple; & ces claſſes, ou bandes, ſe ſont multipliées par le penchant à l'imitation. La Religion préſide à ces ſéparations. Elle les entretient par des inſtructions. Il y en a pour chaque claſſe. Le Dimanche, on aſſemble les nourrices qui viennent à l'inſtruction, avec leurs enfans à la mamelle. Le Miſſionnaire leur fait chanter des Cantiques relatifs à leur fonction maternelle, & leur donne quelques leçons ſur la maniere d'élever, ou de préparer leurs nourriſſons à la Religion.

Ceux-ci, parvenus à l'âge de quatre ans, paſſent du ſevrage à la claſſe de l'*Enfance*. Les garçons & les filles ſéparés, ont leur inſtruction à part chaque Dimanche, & le catéchiſme tous les jours. Les plus jeunes apprennent à lire, & les plus grands à écrire. Leurs premiers livres d'école, ſont les vies édifiantes de quelques enfans Chrétiens. Quand ils ſont plus avancés, on leur donne le catéchiſme de Luther, & l'hiſtoire de la Paſſion du Sauveur. Comme la langue Groënlandoiſe n'a point de caractères particuliers, on lui a prêté ceux de la langue Latine. L'Ecole ſe tient le matin. L'après midi, les enfans vont travailler chez leurs parens, manier la rame & le harpon. En été les écoles ſe ferment, pour la pêche & la chaſſe. Malgré ces longues vacances, les enfans apprennent aſſez bien à lire, quelques-uns dans un ſeul hyver; d'autres ſans étude, ſçavent par cœur tous les élémens & les prieres de la Religion, à force de les entendre réciter. Mais tous s'inſtruiſent & s'élévent ſans aucune voie de contrainte & de rigueur, par les careſſes, l'exemple & l'émulation.

A douze ans, on fait monter les enfans à la grande claſſe, garçons ou filles, mais toujours ſéparément. Les garçons vont manger chez leurs parens; mais les filles vont chercher leurs vivres, & reviennent manger enſemble. Tout eſt bien juſqu'alors. Le bas âge & l'adoleſcence ont beſoin de guides; & la direction des Herrnhutes, ne peut qu'être utile, pourvû qu'elle ſoit bien entendue. Mais quand la raiſon a pris ſes forces,

il ſemble qu'ils devroient rendre l'homme à ſa liberté naturelle, ou du-moins à l'autorité paternelle, qui eſt la premiere & la plus légitime, parce qu'elle eſt établie ſur les cœurs par les bienfaits. Cependant les Freres Moraves ſemblent vouloir ici prendre la place des peres, du moins à l'égard des enfans qui n'en ont pas.

A l'âge de vingt ans, on ſonge au mariage. Chacun eſt libre de ſe choiſir une femme. Mais quand un jeune homme ne paroît pas avoir fait de choix, ſes parens lui propoſent un parti; ſi ce n'eſt eux, ce ſont les Miſſionnaires. On a, diſent-ils, aſſez de confiance en leur zéle, pour recevoir une épouſe de leurs mains. Ils demandent donc à un jeune homme quel eſt l'objet de ſes vœux. On approuve ſon choix, dès qu'il n'eſt pas contraire au bonheur & au ſalut de ſon ame. Mais ſi la Religion de l'époux devoit en ſouffrir, les Freres ne lui donneroient pas la bénédiction nuptiale. Quand l'homme s'eſt expliqué, l'on conſulte la fille. Elle refuſe d'abord, mais avec moins de ſimagrées que ne le veut l'ancien uſage du pays. Cependant ſi le refus eſt bien formel, on n'inſiſte plus; parce que les voies de force ſont interdites, & que celles d'inſinuation ne réuſſiroient pas. On ne permet point le mariage entre les Chrétiens & les Payens; même dans l'eſpérance de faire un dévot Chrétien, d'un tendre amant: on y a trop ſouvent été trompé. La polygamie eſt défendue, & le divorce n'eſt pas permis; quoiqu'il ne ſoit pas ſans exemple dans la communion de Luther. On ne reçoit pas même à la peuplade un Groënlandois qui a quitté ſa femme, ſous prétexte de ſe convertir: ce ſeroit peut-être un ſecret amour pour une fille Chrétienne, qui feroit abandonner une femme payenne. On n'admet pas non plus, au petit bercail, une femme qui s'y réfugie, ſans le conſentement de ſon mari ſauvage. Les Herrnhutes abhorrent, dit M. Crantz, cette propagation du Chriſtianiſme, qui ſe fait par des vues purement charnelles. S'il ſe peuploit de tous les maris ou les femmes, mécontens de leur union, que de baptêmes ſe feroient aux dépens du mariage! Le bien de la Religion veut que les ſacremens ſoient d'accord. C'eſt pour cela ſans doute, que dans l'Egliſe Luthérienne, les Prêtres ſont mariés, comme les ſimples fidéles. Si les Freres Moraves ſoignent ainſi les ames au Groënland, ils n'ont pas moins d'attention à la ſanté du corps.

Dès qu'il y a des malades, ils leur procurent des médecines; ils ſe chargent même de les ſaigner. Ce reméde, qu'ils ont introduit, eſt très-utile, diſent-ils, dans un pays froid, où les maladies viennent d'abondance de ſang. Après les fonctions de Médecin, ils vaquent à l'une des plus utiles dans leur miniſtere, celle d'aſſiſter les mourans, & d'enterrer les morts. Ils mettent les corps dans une biere; elle eſt couverte d'un drap blanc, où ſont écrits, en rubans rouges, un texte de l'Ecriture, ou des vers de quelque hymne. Les funérailles ne ſont plus accompagnées & ſuivies de tant de pleurs & de lamentations ſi longues, depuis que l'eſpérance de la réſurrection a ſoulagé les mourans & conſolé les vivans.

Récapitulation.

Enfin l'ouvrage de M. Crantz eſt terminé par une récapitulation dont voici le ſommaire. Depuis 1739, juſqu'en 1762, les Herrnhutes ont baptiſé ſept cens Groënlandois. Il en eſt mort deux cens cinquante. Ce qui reſte

à *New-Herrnhut*, monte à quatre cens vingt-un baptisés, dont cent soixante-quatorze communians. Cette Congrégation a de plus, trente-neuf catéchuménes. *Lichtenfels* a cent baptisés, trente-huit catéchumenes, & trente inconvertis. C'est peu, dit M. Crantz, dans une Nation qui peut avoir dix mille ames; mais c'est beaucoup eu égard à notre siécle, où le nombre des Mécréans augmente considérablement, & celui des Payens ne diminue guères. Je sçai bien, dit ce pieux Historien, qu'on ne regarde pas comme une acquisition pour le Christianisme, la conversion de quelques Sauvages stupides, qui ont à peine une lueur de raison, & qui n'entendent rien de ce qu'on leur prêche. Mais le miracle n'en est que plus grand, lorsqu'on considére que ces espéces de brutes qui se soumettent au joug de l'Evangile, sont des hommes d'un caractere si indocile, qu'ils mourroient de faim, ou se donneroient la mort, plutôt que de fléchir devant un homme. Quel étonnement ne doit-ce pas être, de voir ces Sauvages farouches » se laisser guider par des » hommes qu'ils regardoient d'abord, & que les autres regardent en- » core, comme des barbares! « N'est-ce pas une merveille visible de la grace? C'est la toute puissance de la Croix qui pénétre les cœurs, qui brise les rochers. M. Crantz finit son livre, comme beaucoup d'Orateurs Chrétiens commencent un Sermon. Il applique aux Freres Moraves un texte, que les Jésuites ont mis cent fois, à la tête du Panégyrique de l'Apôtre des Indes & du Japon. *C'est l'ouvrage du Seigneur; & nos yeux ne se lassent point de l'admirer.*

Fin de l'Histoire du Groënland.



MER DE PENGINA

MER DE PENGINA

MER ORIENTALE

KAMTCHATKA

KORIAKI

KORIAKI FIXES

KOURILES

ISLE KARAGA Habitée par les Koriaki

Cap Oukinskoi

C. de Kamtchatka

Cap Kronotskoi

Cap Chipounskoi

C. Oukolotskoi

Lac Kronotskoi

Tigil R.

I. OUIAKOUSITCH ou ANFINOGEN

ISLE SCHOUMTCHOU

ISLES DES KOURILES

ISLE POROMOUSIR

I. SIRINKI ou DILKON

CARTE DU KAMTCHATKA

Dressée et Gravée par LAURENT

Lieues communes de France de 25 au Degré

Werst de Russie fixés a 103 ½ au Degré



HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

LIVRE PREMIER.

Du pays de Kamtschatka.

CHAPITRE PREMIER.

Géographie & Topographie du Kamtschatka.

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

LA terre de Kamtschatka ſemble ouvrir aux Nations Européennes du Nord, la route des deux Indes, & leur indiquer de loin le commerce des deux plus riches portions du monde. C'en eſt aſſez pour tenter l'ambition des Princes, l'avidité des Navigateurs, & la curioſité de tous les hommes qui aiment à connoitre le globe, & à jetter un coup d'œil ſur toute la ſurface de la terre, avant de la quitter pour retourner dans ſon ſein. Le Kamtschatka, ſitué à l'extrémité la plus orientale de notre hémiſphére, eſt une grande péninſule, qui bornant l'Aſie au Nord-Eſt, ſe prolonge ſur une largeur inégale de cinq dégrés au plus, depuis environ le 51 me. dégré de latitude au Nord, juſqu'au 62eme. En s'avançant du Nord au Midi, cette terre a ſur ſa droite un long golfe, qu'on appelle la mer de *Pengina*, & ſur ſa gauche l'Océan oriental, qui ſépare l'Aſie de l'Amérique. L'iſthme commence à s'éloigner du continent vers

Latitude du Kamtschatka.

le 60eme. dégré de latitude Nord, entre les deux rivieres de *Pustaja*, qui se jette dans le golfe Occidental, & d'*Anapkoi* qui se débouche dans la mer Orientale. De la cime des montagnes qui s'élevent au milieu de l'isthme, vers la source de ces deux rivieres, où naît proprement le Kamtschatka, l'on découvre les deux mers dans un tems serein; ce qui montre combien la péninsule est étroite. Prolongée obliquement du Nord-Est au Sud-Ouest, sa largeur est renfermée entre les 170eme. & 180eme. dégrés de longitude. Comme la plûpart des presqu'isles, grandes ou petites, celle-ci est partagée dans toute sa longueur, par une chaîne de montagnes, qui la traverse au milieu, courant du Sud au Nord. Cette chaîne a des rameaux à droite & à gauche, qui s'avancent vers la mer, avec des rivieres qu'elles y versent. Ces branches de rochers forment, çà & là, des Caps séparés par autant de bayes. Toute cette langue de terre est coupée de rivieres & de lacs qui ne la rendent ni très-fertile, ni fort habitable, par la surabondance & la disposition de leurs eaux.

Sa longitude.

La côte Occidentale du Kamtschatka, qui est la seule par où l'on y aborde de notre continent, forme une courbe elliptique, irréguliere, & composée elle-même d'une infinité de courbes, ainsi que toutes les côtes. Elle s'étend depuis l'embouchure de la riviere de Pengina, qui donne son nom au bras de mer où ce fleuve se jette, jusqu'à la pointe de *Lopatka*, qui termine la presqu'isle au midi. Toute cette côte qui comprend un espace d'environ douze dégrés, débouche trente-quatre rivieres, dont trente sont renfermées dans les deux tiers de cet espace, tandis qu'il n'y en a que trois dans le reste de la côte, qui s'enfonce au Nord, vers les terres. La raison de cette différence remarquable, vient sans doute de ce que le nombre des montagnes diminue vers le continent, & se multiplie à proportion que cette langue de terre s'allonge entre deux mers. Ainsi, la péninsule paroît appartenir à la mer par des montagnes; & s'attacher au continent par des plaines. Mais si la mer a formé les montagnes; celles-ci rendent en dédommagement des rivieres à l'Océan. Une des plus belles est la *Bolschaia-Reka*, ou grande riviere. C'est par son embouchure que les vaisseaux Russes, partis d'*Ochoslskoi*, abordent au Kamtschatka. Ils y entrent dans les grandes marées, qui montent à la hauteur de quatre verges de Russie (*a*). Elle est navigable dans le printems, mais difficile à remonter, par la rapidité de son cours, & la quantité de ses isles.

Côte Occidentale.

Depuis l'embouchure de la grande riviere, au 53eme dégré, jusqu'à celle de la *Pustaja*, au 60eme. la côte est basse & marécageuse, sans danger pour les vaisseaux qui peuvent y être jettés, mais non y aborder. Là, commençant à s'élever, elle devient plus inaccessible à cause des rochers que la mer y couvre. Cette longue côte, qui fait face au continent de la domination des Russes, ne leur offre rien d'attrayant, ni de singulier. Le Kamtschatka ne peut leur donner, ce semble, que la tentation d'aller plus loin. Quand ils auront bien pratiqué la route des Indes, ou de l'Amérique, ce sera un lieu de relâche pour la navigation, ou d'entrepôt pour le commerce; une station d'autant plus commode, que l'on pourra y établir une communication entre les deux continents d'Asie &

(*a*) La verge de Russie est de deux pieds, trois pouces, mesure de France.

d'Amérique, par celle qui se trouve déja comme ouverte entre la côte Occidentale du Kamtschatka & sa côte Orientale.

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

Côte Orientale.

Celle-ci qui est aussi concave, que l'autre est convexe, a moins de longueur, & plus d'irrégularité dans sa courbure. La mer qui la ronge y fait de grandes bayes, des caps, des isles, des presqu'isles & des lagunes; enfin ces ravages & ces incisions qui prouvent sa pente, ou son mouvement d'Orient en Occident. Une singularité frappante; ce sont quatre caps, ou promontoires, séparés par des distances à peu près égales, & dont trois finissent presque au même dégré de longitude, comme si l'Océan battoit uniformément sur cette côte. C'est là proprement la côte du Kamtschatka; puisque vers le milieu de sa longueur, elle décharge la riviere qui donne son nom à toute la péninsule. Elle a une masse de rochers escarpés, très-longue, qui ne fournit point de rivieres à la mer, tant elle en est voisine. Mais si ces rochers ne donnent point d'eau, ils ont des sources de feu. A l'embouchure d'Awatscha, est la baye de Saint-Pierre & Saint-Paul, creusée en rond par la mer, couronnée de hautes montagnes, avec une entrée fort étroite, mais assez profonde pour recevoir les plus gros vaisseaux. Ce golfe a trois ports, dont le premier qui s'appelloit jadis *Niakina*, aujourd'hui *Saint-Pierre & Saint-Paul*, peut contenir vingt vaisseaux; le second, qu'on nomme *Rakova*, à cause des écrevisses qu'on y trouve, recevroit, dit-on, quarante vaisseaux de ligne; & le troisiéme, appellé *Tareina*, est plus grand que les deux autres. La riviere d'Awatscha est défendue, d'un côté, par le Fort de *Karitmchin*, que les Russes y ont bâti; de l'autre, par deux montagnes, dont l'une vomit toujours de la fumée, & quelquefois des flammes. Depuis cet endroit, la côte n'offre rien de curieux jusqu'à la riviere de *Joupanova*. Son abord est très-dangereux, par la quantité de rochers, ou piliers, dont la mer y est parsemée: heureusement leur tête déborde au-dessus de l'eau. Avant d'arriver à cette riviere, par le Sud, on rencontre la baye de *Nutrenoi*, où des montagnes escarpées mettent à couvert des vents. Plus haut est la riviere de *Krodakighe*, qui s'élançant du lac *Kronostkoi*, formé lui-même de plusieurs rivieres, présente aux yeux du voyageur, une belle cascade, sous laquelle on passe sans se mouiller. Du lac & de la baye de *Kronotskoi*, on monte au Nord, & l'on trouve la Kamtschatka, le plus beau fleuve de tout le pays, puisque les petits vaisseaux le remontent, jusqu'à deux cens verstes (*a*) au-dessus de son embouchure.

Rivieres.

Depuis la Kamtschatka jusqu'à la mer d' *Olutorskoi*, qui tire son nom de la riviere *Olutora*, à l'embouchure de laquelle se termine, au Nord, la côte Orientale, on trouve douze rivieres. Celle d'*Ounakig* se fait remarquer par trois colonnes de roc, dont la plus haute n'a pas moins de quatorze sagenes (*b*). C'est l'ouvrage des tremblements de terre, ou des inondations de la mer. Cet élément forme tous les jours des isles sur ces

(*a*) Le verste est de 3560 pieds, & la lieue de France est de 2400 toises, ou de 14400 pieds. Ainsi le verste ne fait pas tout-à-fait un quart de lieue.

(*b*) La sagene vaut 6 pieds, 7 pouces, 6 $\frac{2}{10}$ lignes.

côtes, qu'il menace continuellement. Dans les grands débordemens, les eaux de l'*Ounakig*, tombent dans la Kamtſchatka, par la pente du terrein, quoique les lits de ces deux rivieres ſoient ſéparés par un eſpace de dix lieues. On préſume, qu'à la longue, ce cours des inondations détachera le cap de *Kamtchatkoi* du continent, pour en faire une iſle. La riviere de *Ningin* va ſe jetter dans une baye, où les habitans ont conſtruit ſur une colline, au Nord, une eſpéce de fortification, pour ſe défendre, ſoit contre les *Tchouktchi* qui viennent du continent, ſoit contre les Ruſſes qui arrivent par terre & par mer. Une autre riviere remarquable eſt celle de *Karaga*. Elle a deux lacs dans ſon voiſinage. L'un a pris un air merveilleux dans l'imagination des Coſaques. M. Steller, ſur leur rapport, a dit que les eaux de ce lac s'enfloient & baiſſoient avec le flux & le reflux de la mer, quoiqu'il ne communiquât point à l'Océan; qu'il nourriſſoit des poiſſons qu'on ne trouve jamais dans les rivieres, & dont la mer couvre ſes bords à pluſieurs pieds de hauteur au mois de Juillet; enfin qu'il y avoit dans ce lac, des coquillages, des perles, & des grains de verre blanc, qui faiſoient venir des panaris aux doigts de ceux qui en ramaſſoient. Mais M. Kracheninnikow dit que de ces deux lacs, il n'y en a qu'un, & très-petit; qu'il communique à la mer par la riviere de Karaga; qu'il peut bien s'y trouver des perles, puiſqu'il y en a dans pluſieurs rivieres du Kamtſchatka; mais que ce qu'on a pris pour des perles, & même pour des coquillages, ne doit être que des bulles de verre, dont la couleur verte ne convient point à des perles, & ne ſe trouve pas dans les coquillages. La riviere de Karaga ſe fait encore remarquer par une iſle qui porte ſon nom, & que la mer a enlevée de la côte, où ſe débouche ce fleuve. Les habitans de cette iſle ſont ſi ſtupides, dit-on, que les Sauvages du continent voiſin, les appellent *Kamcharen*, c'eſt-à-dire, race de chien; prétendant que le Dieu du Kamtſchatka, n'a point créé des hommes dans cette iſle. Ils paroiſſent auſſi barbares aux Koriaques, que les Koriaques aux Ruſſes. Leur façon de vivre, dit M. Kracheninnikow, approche de celle des bêtes. » Ces inſulaires ſont au nombre de » cent, & même davantage : mais il n'y en a que trente qui payent tri- » but; les autres s'enfuyent & vont ſe cacher ſur les montagnes, lorſ- » qu'on vient lever les impôts. « Il faut avouer, en effet, que ces inſulaires ſont bien barbares.

Singularités réfutées.

Après la riviere de Karaga, l'on trouve une chaîne de montagnes qui ferme la côte au Nord, comme les montagnes d'Awatſcha la bordent & la terminent au midi. En général, la plûpart des rivieres du Kamtſchatka, qui coulent entre des montagnes, ſont bordées, des deux côtés, de rochers eſcarpés. Mais quelque hauteur qu'ayent les deux rives, l'une a toujours plus de pente. M. Steller & M. Kracheninnikow, ont obſervé dans les vallées qui s'étendent entre les montagnes, cette correſpondance des angles rentrans aux angles ſaillans, que M. Bourguet a remarquée dans les Alpes. Quelles que ſoient les conſéquences qu'on peut tirer de cette obſervation, il eſt viſible que les eaux ſeules qui viennent de la fonte des neiges & des glaces, peuvent déformer les montagnes, & creuſer ces vallons étroits & tortueux, qui ſerpentent au pied de ces hautes cimes.

Les voyageurs qui traverſent les grandes chaînes, ſont obligés de ſuivre par-tout, le chemin des torrens. Tantôt il faut eſcalader juſqu'à leur ſource, & tantôt deſcendre au fond des abymes, au travers deſquels ils ſe font une route dans la plaine. Sans la coopération de la mer, il ſemble d'abord qu'il ſuffiroit, pour la formation des montagnes, qu'un terrein eût été conſidérablement élevé dans l'origine; parce qu'avec le cours des ſiécles, les eaux de pluye & de neige, ont pû ſillonner, percer, creuſer le terrein qu'elles imbiboient, & le tailler en pyramides, en tombeaux, en mille formes irrégulieres, dont ſe compoſe l'aſpect monſtrueux, que préſentent aujourd'hui les grandes montagnes. Mais les grandes plaines, dont elles ſont environnées, prouvent toujours une révolution étonnante, qui n'a pu ſe faire que par une pente conſidérable, que la mer a dû former & aggrandir en ſe retirant des lieux où ſont les montagnes, dans le lit qu'elle occupe. Le Kamtſchatka eſt un nouveau monument de cette théorie. La côte Orientale, où l'action des eaux eſt plus ſenſible & plus directe, préſente un front plus ſourcilleux, plus menaçant que la côte Occidentale. Que ſi l'on pénétre dans l'intérieur du pays, on y reſſent toujours le voiſinage & les traces de l'Océan qui l'a ſans doute englouti, revomi, conformé, détruit ou défiguré, tel qu'il eſt aujourd'hui.

La pointe la plus méridionale du Kamtſchatka, qui ſépare les deux mers dont cette preſqu'iſle eſt environnée, s'appelle le cap de *Lopatka*, parce qu'elle reſſemble à l'omoplate, ou ſelon d'autres, à une pelle. Cette plage ne ſurpaſſe le niveau de la mer, que de dix braſſes. Elle eſt ſujette à des inondations qui ne la rendent habitable qu'à vingt verſtes du rivage. Il n'y croît que de la mouſſe. Elle a des lacs & des étangs, ſans ruiſſeaux ni rivieres. Le terrein y eſt compoſé de deux couches, dont la ſupérieure eſt d'une tourbe ſpongieuſe & ſans ſuc, qui ne produit rien.

De l'intérieur du pays.

Les onze montagnes qu'il faut traverſer, pour aller de cette pointe à l'Awatſcha, ſont ſi eſcarpées, qu'on eſt obligé d'en deſcendre une partie avec des cordes. La côte, vers la gauche, eſt fort baſſe juſqu'à *Kambalino*; mais elle monte enſuite conſidérablement, puis elle forme une vaſte plaine juſqu'à la grande riviere. De là, quand on veut ſe rendre par les terres à Kamtſchatka, on paſſe pluſieurs petites rivieres qui tombent d'une chaîne de montagnes qu'il faut traverſer. On ne le peut que dans un tems ſerein, qu'on eſt obligé d'attendre quelquefois dix jours. Quand on ne voit aucun nuage ſur les montagnes, on s'y hazarde. Mais ſi le Ciel n'y eſt pas entiérement déridé, on eſt aſſailli d'un orage, qui empêchant de voir le chemin, fait tomber dans des précipices, d'où l'on ne ſort jamais. Le péril le plus grand eſt ſur la montagne que les Coſaques appellent *Greben*, qui ſignifie peigne, ou crête. Elle reſſemble à un bateau renverſé, & ſon ſommet large de trente braſſes, eſt couvert de glace. Auſſi, ceux qui le paſſent, ont-ils ſoin d'armer leurs patins de deux clous: mais cette précaution ne peut les garantir; ni du vent qui les emporte, les écraſe, ou les eſtropie contre les rochers; ni de la neige qui, tombant des cimes perpendiculaires, enſevelit les paſſans, ſur-tout quand ils

se trouvent dans des vallées étroites & profondes. On monte le *Greben* à pied ; car les chiens même, qui traînent les voitures dans le Kamtschatka, ne peuvent le gravir. Mais quand on le descend, un seul chien suffit au traîneau. Cette route, quelque pénible qu'elle soit, est pourtant celle que prennent les Russes, pour aller de la grande riviere à celle de Kamtschatka. Il y auroit sans doute plus de risque à doubler le cap, en passant d'une mer à l'autre. De même qu'on arrive aux montagnes de *Stanovoi*, par un désert de cent dix verstes ; on trouve une plaine inculte, de soixante-cinq verstes, pour aller de cette chaîne au Fort de Kamtschatka, qui est à la source du fleuve de ce nom. C'est un terrein marécageux, d'où cette riviere parcourt cinq cents vingt-cinq verstes dans l'étendue de quatre dégrés avant de se jetter dans l'Océan, recevant, en chemin, le tribut de dix à douze rivieres, ou ruisseaux.

Routes de *Boltcheresfkoi* à *Kamtschatka.*

Il y a trois routes pour aller de *Boltchereskoi* au Fort de *Kamtschatkoi.* Par la premiere, on monte, au Nord-est, une riviere qui conduit à une chaîne de montagnes, d'où l'on aboutit à une autre riviere qui va se jetter dans la Kamtschatka, qu'on remonte jusqu'au Fort supérieur de ce nom.

Par la seconde, on cotoye la grande riviere jusqu'au Fort de *Nachikin*, où l'on passe les montagnes, au pied desquelles on trouve l'Awatscha, qu'on descend jusqu'au port de Saint-Pierre & Saint-Paul. De-là on va gagner, par la côte, la riviere de *Joupanowa*, qu'on remonte jusqu'à sa source. Là, passant une chaîne de montagnes, on rencontre la riviere *Powitcha*, qu'on descend jusqu'à son embouchure, vis-à-vis du Fort que l'on cherche. Ces deux routes sont fréquentées, & l'itinéraire en a été bien marqué.

La troisiéme, qui se fait à pied dans l'été, conduit le long de la grande riviere au Fort d'*Opachin* ; de-là par la plaine à la *Bistroi*, riviere que les rochers & les cataractes rendent fort rapide. On la remonte cependant jusqu'à sa source, d'où l'on se rend par la Kamtschatka, au terme désiré. La premiere route est de quatre cents quatre-vingt-six verstes ; les deux autres, d'environ deux cents quarante-deux ; mais la derniere n'est ni si bien connue, ni détaillée avec autant d'exactitude.



CHAPITRE II.

Des Volcans, & des Sources d'eau chaude.

Les volcans ſont auſſi fréquents dans les zones tempérées & glaciales, qu'entre les deux tropiques. Si le ſoleil donna l'art du feu aux habitans de la zone torride, qui d'ailleurs n'en n'avoient pas un extrême beſoin, on peut croire que les Peuples Septentrionaux n'ont pu tirer que des volcans, ce ſecours ſi néceſſaire, ſans lequel ils euſſent péri dès le berceau. Mais comment ce feu naturel eſt-il ſi commun dans les climats glacés des pôles, où la température de l'air ne ſemble pas devoir échauffer la terre? Eſt-ce un effet de la chaleur intérieure & centrale du globe, laquelle s'augmente & ſe nourrit au dedans, à proportion du peu d'iſſue qu'elle a pour s'évaporer au-dehors? Ou n'eſt-ce pas au voiſinage de la mer, qu'on doit attribuer la fermentation qui produit ces éruptions violentes de matieres embrâſées? Quoique la plûpart des volcans ſortent d'une chaîne de montagnes, qui paroiſſent devoir être le foyer de ces feux éternels; cependant, comme ces chaînes ſont conſtamment voiſines de la mer, que les matrices des volcans n'en ſont guère éloignées, & qu'il y a même des montagnes iſolées qui vomiſſent des feux, pour ainſi dire, dans la mer, ſoit du ſein des iſles, ou des bords du continent; il peut y avoir de l'affinité entre la mer & les volcans, comme ſi l'eau, qui le plus ſouvent éteint le feu, devoit l'allumer & l'embrâſer dans ces grandes forges de la terre.

Volcan d'Awatcha.

De quelque cauſe que naiſſent les volcans, il y a trois de ces fourneaux dans le Kamtſchatka. Le premier eſt celui d'Awatcha, au Nord de la baye de ce nom. C'eſt un groupe de montagnes, comme iſolé, dont la baſe, couverte de bois, s'étend juſqu'à la baye, le milieu forme une ſorte d'amphithéâtre, & le ſommet offre une tête aride & chenue. Ces montagnes jettent de la fumée, mais rarement du feu. Cependant il s'en fit une éruption dans l'été de 1737, qui ne dura qu'un jour, & ne vomit que des cendres, d'un vershoke d'épaiſſeur (*a*). Mais ce fut l'avant-coureur d'un tremblement de terre, qui, le 6 d'Octobre ſuivant, renverſa, dans un quart d'heure, toutes les huttes & les tentes des Kamtſchadales. Ce mouvement fut accompagné d'un flux & reflux de la mer, très-ſingulier. Car elle monta d'abord à la hauteur de vingt pieds, recula plus loin que l'endroit d'où elle étoit venue, remonta une ſeconde fois plus haut que la premiere, & ſe retira ſi loin qu'on la perdit de vue. Au bout d'un quart-d'heure, le tremblement de terre recommença, la mer s'éleva à deux cens pieds, inonda la côte & ſe retira. Les

(*a*) Le Vershoke eſt $\frac{1}{16}$ de l'arsbia Ruſſe, meſure d'environ 27 pouces. L'arsbia n'eſt peut-être que l'archine, égale à 26 pouces, 6 lignes $\frac{3}{10}$ du pied-de-roi de Paris.

habitans y perdirent leurs biens, & plusieurs la vie. Des champs y furent changés en lacs d'eau salée.

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

Volcan de Tolbatchik.

Le second volcan sort d'une ou deux montagnes, situées entre la riviere de Kamtschatka, & celle de *Tolbatchik*. Ces montagnes n'avoient jamais exhalé que de la fumée, lorsqu'en 1739, elles vomirent un tourbillon de flammes qui dévora les forêts. De ce tourbillon, sortit un nuage épais qui couvrit la neige de cendre, dans l'espace de cinquante verstes. Il fallut attendre, dit M. Kracheninnikow, qu'il retombât de la neige sur cette cendre, pour pouvoir marcher dans la campagne.

Troisiéme volcan.

Le troisiéme volcan est la montagne la plus haute du Kamtschatka, sur les bords du fleuve de ce nom, environnée d'un amphithéâtre de montagnes, jusqu'aux deux tiers de sa hauteur. Son sommet escarpé & fendu en longues crevasses de tous les côtés, s'élargit insensiblement en forme d'entonnoir, & s'éleve au point qu'on le découvre à trois cents verstes. Quand un orage s'approche, ce sommet se couvre de trois ceintures, dont la plus large a le quart de la hauteur de la montagne. Elle vomit une fumée épaisse, & quelquefois des cendres à la circonférence de trois cens verstes. Elle a brûlé depuis 1727, jusqu'en 1731. Mais sa plus grande éruption fut en 1737, le 25 Septembre, & dura l'espace d'une semaine entiere. Les yeux, ou l'imagination des Peuples sauvages d'alentour, virent sortir de ce rocher embrâsé, comme des fleuves de feu; c'étoient des flammes ondoyantes. On entendit, on crut entendre, un tonnerre dans les flancs de la montagne; un sifflement, un mugissement des vents qui souffloient, qui allumoient cette forge infernale. Il en sortit un tourbillon de charbons embrâsés, & de cendres fumantes, que le vent poussa dans la mer, sans que la campagne s'en ressentît. Ce phénoméne prodigieux fut suivi d'un tremblement de terre, dont les secousses interrompues durerent depuis le mois d'Octobre suivant, jusqu'au printems de l'année 1738, & causerent d'assez grands ravages.

Observations de M. Steller au sujet de ces volcans.

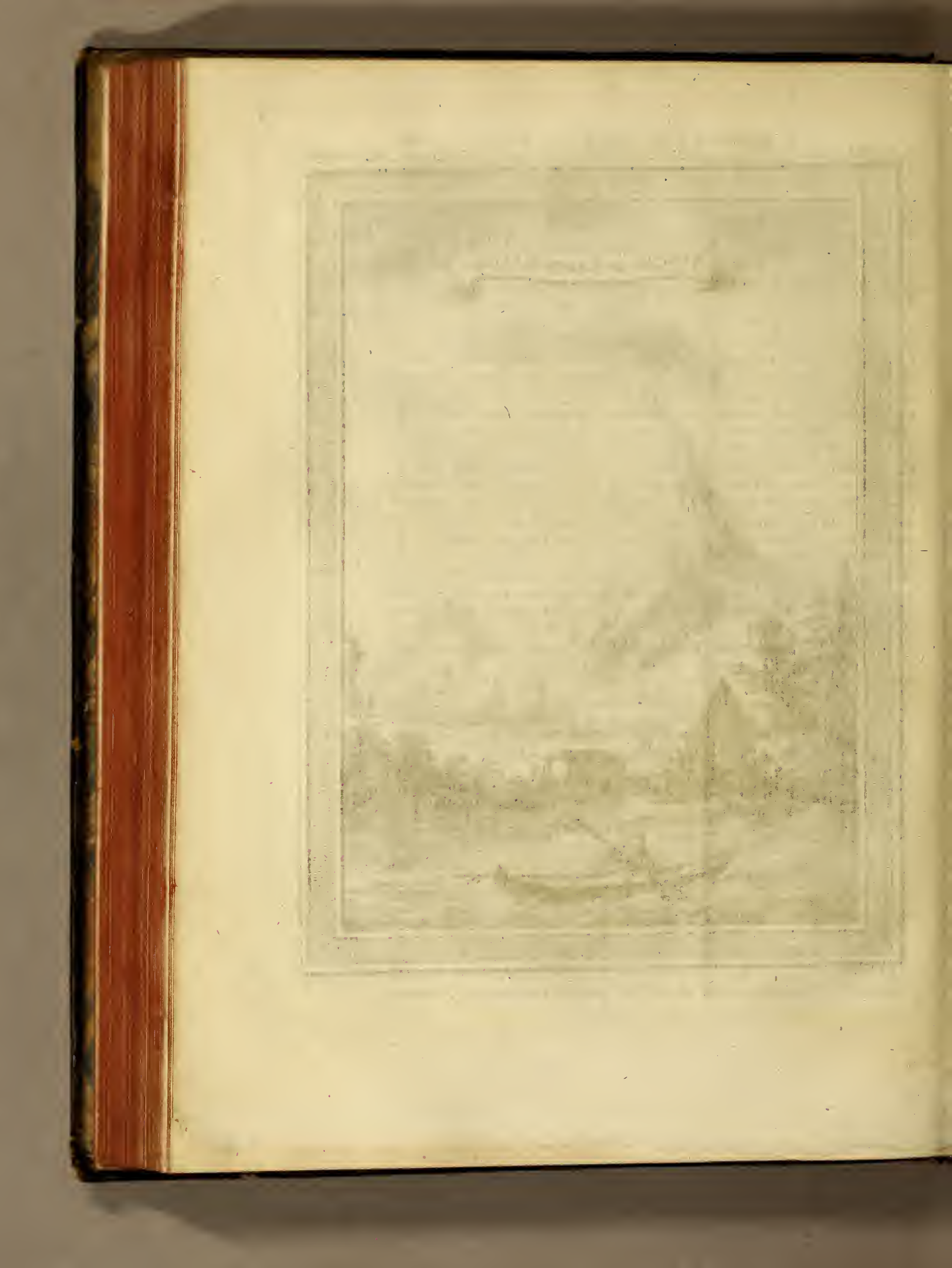
M. Steller observe, au sujet de ces volcans, que les montagnes qui vomissent ces feux, sont presque toujours isolées; qu'elles ont, à peu près, la même croute ou surface, & doivent contenir en dedans les mêmes matieres; qu'on trouve toujours des lacs sur le sommet, & des eaux chaudes au pied des montagnes où les volcans se sont éteints: c'est une nouvelle preuve de la correspondance que la nature a mise entre la mer, les montagnes, les volcans & les eaux chaudes; comme si celles-ci venoient originairement de ces sources de feu.

Eaux chaudes.

On trouve des eaux chaudes, dès la pointe méridionale du Kamtschatka. Elles coulent, presque toutes, le long de la riviere *Ozernaya*, qui sort du lac *Kurilskoi*, & finissent par se jetter toutes ensemble dans ce fleuve; mais elles n'ont pas un grand dégré de chaleur.

A quatre verstes de celles-ci, est une montagne, située à l'Orient d'une riviere qu'on appelle *Paudja*. Au sommet de cette montagne, est une plaine longue de trois cens cinquante sagenes, sur trois cens de largeur. C'est de-là que tombe une foule de sources chaudes, qu'on voit sourdre avec un grand bruit, & jaillir à la hauteur d'un pied ou dix-huit pouces. Quelques-unes forment des lacs ou des étangs, qui se distribuent

B. L. Prevost. del. *Y. le Gouaz Sculp.*



en ruisseaux, lesquels, après avoir coupé la plaine en une infinité d'isles, vont se jetter dans la *Paudja*. La montagne, d'où coulent ces eaux, est composée de pierres séches en dehors, mais si molles en dedans, qu'elles se pétrissent entre les doigts, comme de l'argille; & ces sources baignent une glaise colorée, qui n'est autre chose que ces mêmes pierres amollies par la chaleur & l'humidité. En rompant cette glaise, on y voit une efflorescence d'alun de différentes couleurs, bleue, jaune, rouge, blanche & noire; toutes fort vives, tant que la glaise est humide.

La riviere *Baaniou* reçoit aussi sur ses deux rives, au Nord & au Midi, quantité de sources chaudes. Parmi celles que l'on trouve sur la rive méridionale, il en est une dont l'eau jaillit avec grand bruit à la hautenr d'environ cinq pieds, dans un endroit rempli de fentes & d'ouvertures, de différens diamétres.

» Le thermométre, qui en plein air, dit M. Kracheninnikow, étoit à » cent quatre vingt-cinq dégrés; lorsqu'il fut mis dans ces sources, monta » de quinze dégrés.

» Les sources de la riviere *Baaniou* forment un ruisseau assez considé» rable, qui coule dans un vallon fort étroit, entre deux chaînes de monta» gnes..... Ses bords sont marécageux. Le fond en est pierreux & couvert » de mousse. Le thermométre (de M. Delisle) ayant été mis près de sa » source, le mercure monta jusqu'à vingt-trois dégrés & demi. Delà, » en s'approchant de son embouchure, la chaleur diminua peu-à-peu; » de sorte que le mercure, à l'endroit même où la *Baaniou* se jette dans » la *Bolchaia-Reka*, n'étoit qu'à cent quinze dégrés. En plein air, la » hauteur du mercure étoit de cent soixante-quinze. «

Près de la riviere *Chemetch*, on voit courir & tomber dans la mer orientale, une source d'eau chaude, qui, sur trois verstes de longueur, s'élargit jusqu'à trois sagenes à son embouchure. Elle coule entre deux rochers, dans un lit quelquefois profond de quatre pieds, sur une pierre dure, couverte d'une mousse qui, dans certains endroits, où l'eau devient plus calme, s'éleve & nage à la surface du ruisseau. L'effet de sa chaleur, est de couvrir ses bords de plantes vertes & fleuries, dès le mois de Mars, quand la nature est encore morte aux environs. Pour aller de cette espéce de riviere à une autre source qui se jette dans la *Chemetch*, il faut passer une chaîne de montagnes dont le sommet, à l'Orient, offre une plaine couverte de cailloux grisâtres, sans aucune plante. C'est de là qu'on voit sortir une vapeur fumante, avec un bruit semblable à celui d'une eau qui bout sur le feu. Cependant on n'y trouve, sous une couche de terre molle, qu'un lit de pierre impossible à creuser. L'auteur conjecture que ces pierres couvrent & recelent la source de ces ruisseaux d'eau chaude. Celui des deux qui tombe dans la *Chemetch*, traverse un défilé de coteaux qui exhalent de la fumée, & son fond est rempli de sources, qui, au bout d'un verste & demi, se réunissent.

Puits singuliers.

Le même fond a deux puits, dont l'un a cinq sagenes de diametre, sur dix pieds de profondeur; & l'autre, trois sagenes de diamétre sur une de profondeur Entre ces deux puits ou gouffres, il n'y a que trois sagenes d'un terrein marécageux & mouvant. L'eau qui bout dans ces

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

sources fait tant de bruit, qu'on ne peut s'entendre en parlant très-haut; elle s'y couvre d'une vapeur si épaisse, qu'elle dérobe la vue d'un homme à la distance de sept sagenes. Cependant pour entendre le bouillonnement de l'eau, il faut se coucher par terre : mais il reste à sçavoir, si lorsqu'on est dans cette attitude, avec une oreille appliquée contre terre, il est aisé d'entendre un autre bruit que celui dont cette oreille est frappée, ou si l'on peut entendre à la fois deux bruits très-différens.

L'eau de toutes ces sources est remarquable par une surface de matiere noire, & qui tache les doigts, comme l'encre de la Chine. Une chose encore plus digne d'observation; c'est que ces sources d'eau bouillante sont comprises entre l'embouchure de la Kamtschatka sur la côte orientale, & celle de l'Ozernaya sur la côte occidentale. C'est un espace où se trouvent les lacs & les volcans les plus considérables de toute la presqu'isle; où les montagnes sont le plus déformées, rompues & coupées par les eaux, les feux & les tremblemens de terre; enfin, où le voisinage de la mer exerce le plus de ravages. Tout le reste du pays est rempli de pyrites, de soufre, de pierres mêlées d'alun & de sel vitriolique; même de morceaux de mines ferrugineuses. Cependant on n'y trouve point de fer, ni d'eaux chaudes. M. Kracheninnikow pense que dans les endroits où ces matieres inflammables produisent des éruptions & des tremblemens de terre, ces accidens doivent provenir d'une fermentation causée par l'eau de la mer, qui s'ouvre un passage dans les cavités dont tout le Kamtschatka se trouve creusé. Car on observe que les tremblemens de terre y sont plus fréquens aux équinoxes, sur-tout du printems, où les marées sont le plus fortes.

Malgré la communication de la mer avec ces cavernes intérieures du Kamtschatka, l'on n'y a point encore rencontré de fontaines salées. Du reste, les sources dont on vient de parler, & une infinité d'autres eaux courantes qui se jettent dans les rivieres, empêchent celles-ci de se geler entierement par les plus grands froids, & de tarir dans l'été. Celles de ces sources, qui réunies forment la petite riviere de *Klioutchwka*, ont le double avantage de fournir du poisson frais, & d'être fort saines à boire, malgré leur fraîcheur. Dans tous les autres endroits, l'eau froide que les Kamtschadales boivent en mangeant leur poisson brûlant & plein d'huile, leur cause des dyssenteries.



CHAPITRE

CHAPITRE III.

Du Sol.

LA fécondité des terres dépend de la température du climat, d'autres circonstances plus accessoires du sol, de sa position respective à l'égard du pole & de la mer. Les lieux qu'arrose la Kamtschatka, se ressentent de l'abondance que répandent par-tout les beaux fleuves. Ses bords sont couverts de racines & de bayes, qui semblent tenir lieu de nos grains nourriciers. La nature y pousse des bois également propres à la construction des maisons, & à celle des vaisseaux: les plantes qui veulent un terrein chaud, y croissent beaucoup mieux; sur-tout à la source de la Kamtschatka, où la péninsule est le plus large, le plus loin de la mer, moins sujette aux brouillards, dans des climats assez voisins du Midi. Entre sa source & son embouchure, on a semé de l'orge & de l'avoine avec succès. Mais il reste à expérimenter si le bled, semé avant l'hyver, pourra rendre une récolte aussi heureuse. M. Steller n'en doute point.

Légumes.

Les légumes qui ont besoin de chaleur, ne prospérent pas au Kamtschatka: tels sont la laitue & le chou qui ne pomment jamais; ainsi que les pois qui ne font que fleurir. Mais ceux qui ne demandent que de l'humidité, comme les navets, les radix ou raiforts, & les betteraves, viennent par-tout plus abondans, plus gros, de meilleure qualité le long de la riviere de Kamtschatka.

Herbages.

Tout le pays est plus fécond en herbes, qu'aucun endroit de la Russie. Au bord des rivieres, dans les marais & les bois, elles surpassent la hauteur de l'homme, & peuvent se faucher jusqu'à trois fois dans un été. C'est aux pluyes du printems, à l'humidité du terrein, qu'il faut attribuer ce genre de fécondité, qui conserve le foin fort avant dans l'automne, & lui donne du suc & de la séve même en hyver. Aussi les bestiaux y sont-ils d'une grosseur prodigieuse, toujours gras, & donnant du lait dans toutes les saisons.

Cependant les bords de la mer sont en général trop pierreux, trop sablonneux, ou trop marécageux, pour être propres aux pâturages, ou à la culture; mais sur la côte occidentale, depuis la mer de Pengina, l'on trouve en avançant dans le pays, des endroits bas qui paroissent formés des sables que la mer y a transportés. La terre n'y géle qu'à un pied de profondeur. Au-dessous est une terre molle, jusqu'à l'épaisseur d'une archine & demie; plus bas, une couche de glace très-dure à briser; puis une vase délayée & liquide; enfin le roc qui s'étend depuis les montagnes jusqu'à la mer. Cette terre est comme une éponge imbibée, qui n'a point assez de consistance pour faire croître même des bois.

La mer a couvert jadis la terre du Kamtschatka: rien n'autorise plus cette conjecture, que les rivages de la *Bolschaia-Reka*, coupés à pic; où l'on trouve sous plusieurs couches de glaise, de sable, de fange & de vase,

à ſix pieds de profondeur, des arbres d'une eſpéce inconnue au Kamtſchatka.

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

Pourquoi la terre eſt peu propre au bled.

Si les cantons voiſins de la mer ſont communément ſtériles; les endroits élevés, & les collines, qui s'en éloignent, ſe couvrent de bois & de cette nuance de fraîcheur & de vie qui ſemble inviter à la culture. Mais la neige qui précéde la gelée aux premiers jours de l'automne, s'oppoſe à la ſemence des grains; ſoit avant l'hyver, parce que venant à fondre, elle emporte, ou corrompt les ſemences; ſoit au printems, parce qu'elle ſéjourne juſqu'à la moitié de Mai, tems ſuivi de près par des pluyes qui durent juſqu'au mois d'Août. Ce qu'on a ſemé, ne laiſſe, pas de croître aſſez vîte au milieu de ces eaux; mais comme la ſaiſon de l'été ſe trouve fort courte, & qu'elle a quelquefois quinze jours ſans ſoleil, la moiſſon ne mûrit point, & la gelée vient la ſurprendre en fleur.

Les côtes ont peu de bois, & les bords des rivieres n'ont que des ſaules & des cannes, même à trente verſtes de la mer. Cette diſette ſi nuiſible à l'art de la cuiſine, gêne beaucoup les habitans, qui dans l'été vont s'établir ſur les bords de la mer, pour la commodité de la pêche. On eſt obligé d'aller chercher du bois fort loin, avec beaucoup de peine, & très-peu d'avantage. La rapidité des rivieres, les bancs de ſable dont elles ſe rempliſſent, font qu'au lieu de le laiſſer flotter au gré des courans, on eſt forcé d'en attacher de longs faiſceaux, aux deux côtés d'un petit canot de Pêcheur. Pour peu que la charge, ou le train, fût conſidérable, il embarraſſeroit le canot, le jetteroit, ou le feroit échouer contre les rochers, les pointes & les bancs de terre. La mer ſupplée à cet inconvénient par les arbres qu'elle diſperſe ſur ſes côtes: mais ils ſont rares; & ce bois mouillé, pourri, vermoulu, bleſſe plus la vue par la fumée, qu'il n'eſt utile par le feu. Le voiſinage des montagnes offre plus de ſecours, ſur-tout dans les endroits où les rivieres, peu éloignées de la mer, ſont plus navigables.

Effet phyſique très-ſingulier.

Le meilleur bois eſt le bouleau des bords de la *Biſtraia*, qui ſe jette dans la grande riviere. Il y croît de ces arbres, ſi gros, que M. *Spanberg* en fit conſtruire un bâtiment, aſſez conſidérable pour des voyages de long cours. Ce vaiſſeau vuide enfonça d'abord auſſi profondément dans l'eau, que s'il eût été chargé. Mais la cargaiſon n'ajouta rien, ce ſemble, à ſon poids. Il n'en prit pas plus d'eau qu'auparavant, & n'en fut pas moins bon voilier. Ce fait eſt trop ſingulier, ou trop mal préſenté, pour ne pas embarraſſer un Lecteur, verſé ou non, dans la Phyſique. On a vu des vaiſſeaux neufs, prendre d'abord beaucoup d'eau, au moment qu'ils y ſont lancés, puis quelque tems après, en faire moins. Sans doute que les pores venant à ſe boucher, & le bois à ſe gonfler, l'eau ne peut plus y pénétrer; & qu'après qu'on a vuidé celle qui étant entrée dans le vaiſſeau, l'avoit fait enfoncer, il remonte de beaucoup. Il ſe peut qu'alors toute la charge, que ſa capacité lui permet de recevoir, ne lui fait pas prendre plus d'eau qu'il n'en avoit tiré d'abord. Mais ce phénoméne d'hydroſtatique a beſoin d'être bien vérifié par l'expérience, avant qu'on en cherche l'explication.

Quelque ſtériles que ſoient les côtes du Kamtſchatka, celle de l'Orient

eſt pourtant moins dégarnie de bois; ſans doute parce que les montagnes ſont très-proches de la mer. Mais les plaines même en fourniſſent de fort beaux, ſur-tout audeſſus de la riviere de *Joupanowa*, vers le 53eme. dégré, 30' de latitude. On y trouve des forêts de Méléſe, ou de Larix, qui s'étendent le long des montagnes d'où tombe la Kamtſchatka. Ce fleuve en a lui-même ſes bords revêtus juſqu'à l'embouchure de l'*Elowka*, qui ſe couronne auſſi de ces arbres juſqu'à ſa ſource dans les montagnes. Ainſi les arbres cherchent les montagnes & les rivieres, comme les rivieres & les montagnes cherchent la mer.

CHAPITRE IV.

De l'Air & du Climat.

LA variation de la température des climats, dépend non-ſeulement de la diſtance de l'équateur, mais de la mer qui fournit les vents, & de la terre qui leur donne plus ou moins d'accès ou de priſe. D'un côté les montagnes occaſionnent du froid; & de l'autre elles en garantiſſent. Ici la mer entretient la chaleur par des brouillards peſants; tandis qu'ailleurs elle la tempere par des vents périodiques. Tantôt un ſol aquatique & marécageux, engendre tour-à-tour les glaces & les vapeurs brûlantes; tantôt un ſol pierreux & ſec, expoſe à toutes les rigueurs des hyvers & des étés également extrêmes. Quoique l'éloignement du pole, ou de la ligne, décide conſtamment de la nature des ſaiſons dans chaque climat; le ſol n'a pas moins d'influence que le ciel, ſur l'air que reſpirent les habitans des différentes zônes. C'eſt dans l'athmoſphere qu'ils vivent, & celle-ci ſe compoſe des exhalaiſons de la terre. La direction des vents condenſe ou raréfie ces vapeurs; aſſemble, ou diſperſe les nuages; les réſout en neige, ou en pluye; fond, ou glace les neiges. De-là, cette inégalité qui fait qu'un pays plus ſeptentrional, eſt moins froid qu'un climat plus auſtral. Ainſi le Kamtſchatka n'a pas un hyver auſſi rude que l'annonce ſa poſition Géographique, ni également rigoureux dans la même latitude: mais s'il eſt modéré, il eſt long & conſtant. Le mercure du thermométre de M. Deliſle, s'y tient pour l'ordinaire, entre le 160eme. & le 180eme. dégré; ſi ce n'eſt en Janvier, mois le plus froid de l'année, qu'il deſcend de 175 à 200 dégrés. Le printems eſt court; mais quoique pluvieux, il eſt parſemé de beaux jours. L'été n'eſt pas plus long; mais plus inconſtant, plus bizarre, il eſt plus froid à proportion. Le voiſinage de la mer, & la fonte des neiges, y couvrent tous les jours le ciel d'un voile de vapeurs, que le ſoleil ne diſſipe guères qu'à midi. L'on peut, très-rarement, s'y paſſer de fourrures. Cependant loin de la mer, le tems eſt conſtamment ſerein, depuis le mois d'Avril juſqu'à la mi-Juillet. Ainſi dans les terres on voit le thermométre varier du 146eme. au 130eme. dégré. Mais au mois de Juillet, il monte quelquefois juſqu'au 118eme. dégré. L'été n'a rien de violent au Kamtſchatka. La pluye y eſt fine, la grêle petite, le

Température des ſaiſons.

tonnerre ſourd, l'éclair foible, la foudre rare. Elle n'y a jamais tué perſonne.

La plus belle ſaiſon de l'année eſt l'automne, qui donne de beaux jours durant le mois de Septembre, mais troublés à la fin, par les vents & les tempêtes, qui préludent à l'hyver. La glace prend aux rivieres, dès l'entrée de Novembre. Ce mois & les deux ſuivans, offrent rarement des jours ſereins. C'eſt en Septembre & Octobre, en Février & Mars, qu'on peut voyager & commercer avec le plus de ſûreté.

Ce ſont les vents qui préſident aux ſaiſons dans le Kamtſchatka. Sur la mer occidentale, régne dans le printems le vent du Sud, tournant tantôt à l'Eſt, tantôt à l'Oueſt; en été, le vent d'Oueſt; en automne, le vent du Nord qui panche ſouvent à l'Eſt; en hyver, le vent d'Eſt courant au Sud, d'où ſoufle un vent impétueux qui revient ſouvent, & dure trois jours, renverſant les hommes par terre, & pouſſant des caſtors marins ſur des glaçons flottants contre la pointe de Lopatka. Le vent du Nord donne en toute ſaiſon le plus beau tems; celui du Midi, de la pluie en été, de la neige en hyver. Comme ces vents viennent la plûpart de la mer, il n'eſt pas étonnant qu'ils dominent ſur une langue de terre jettée entre deux mers, & qu'un élément s'y reſſente des influences & de la température de l'autre. On obſerve même que la terre y éprouve les viciſſitudes de la mer, à proportion qu'elle s'y enfonce. Le climat eſt plus doux, la terre plus fertile, au Nord qu'au midi. Près de la grande riviere, le tems eſt agréable & ſerein; tandis qu'à la pointe méridionale, où tous les vents ſe jouent & ſe heurtent, les habitants n'oſent ſortir de leurs cabanes. En approchant de ce Cap, plus on trouve de brouillards en été, plus on eſſuye d'ouragans en hyver; en s'avançant au Nord, moins on a de pluye en été, moins on ſouffre des vents en hyver. La même différence qu'on remarque entre le Nord & le Midi du Kamtſchatka, s'obſerve à peu près entre ſes contrées d'Orient & d'Occident. Tandis que ſur les bords de la mer de Pengina, l'air eſt ſombre, épais & nébuleux; ſur les rives de l'Orient, le ciel eſt pur & ſerein: c'eſt un autre monde ſous la même latitude. La neige qui s'entaſſe à douze pieds de hauteur ſur la pointe de Lopatka, diminue d'épaiſſeur à meſure qu'on s'avance au Nord: à peine en trouve-t-on un pied & demi ſur les bords de la *Tigil*, vers le milieu de la preſqu'iſle, priſe dans ſa longueur.

Mal aux yeux.

Garde-vue.

C'eſt pourtant cette neige qui rend, dit-on, le teint des habitans fort baſané, & qui leur gâte la vue de très-bonne heure. Comme le froid & les vents la condenſent; les rayons du ſoleil, réfléchis ſur cette ſuperficie éblouiſſante & dure, brûlent la peau & fatiguent les yeux. Quoi qu'il en ſoit de ce premier effet de la neige; le ſecond eſt très-certain: auſſi les habitans portent-ils pour garde-vue, des réſeaux tiſſus de crin noir, ou des écorces de bouleau, criblées de petits trous. Mais ces bandeaux n'empêchent pas que le mal des yeux ne ſoit très-fréquent au Kamtschatka.

Remède ſimple pour le mal aux yeux.

M. Steller y trouva un reméde qui diſſipoit en ſix heures de tems la rougeur de l'inflammation, & guériſſoit de la douleur du mal. C'étoit d'appliquer ſur les yeux une eſpéce de cataplaſme fait d'un blanc d'œuf battu juſqu'à l'écume, avec du camphre & du ſucre.

La neige qui tombe dans la presqu'isle, entre le 52eme. & le 55me. dégré, est si abondante, qu'à la fonte du printems toute la campagne en est inondée par le débordement des fleuves. Mais ce qui rend le séjour du pays encore plus incommode, ce sont les vents & les ouragans. Ceux qui s'élévent à l'Est, partent du Midi. M. Kracheninnikow veut en conclure, qu'ils viennent moins de la mer, que des volcans & des exhalaisons que la terre vomit entre le cap de Lopatka & l'embouchure de la Kamtschatka. Mais ces vapeurs & ces feux, origine & foyer des ouragans, ne sont-ils pas excités eux-mêmes par la fermentation que la mer produit dans le cœur de la terre, à travers les antres & les cavités dont l'Océan a percé la masse du globe ?

CHAPITRE V.

Des Métaux, des Minéraux, des Arbres & des Plantes.

IL y a si peu de métaux & de minéraux au Kamtschatka, qu'on ne doit point en faire un article de son histoire. La terre y est peut-être dans un état d'instabilité trop continuel, pour concevoir & former des mines ; s'il est vrai que les matieres dont elles se composent, aient besoin de tems & de repos pour s'assembler & s'assimiler dans les arsenaux souterrains, où se préparent sous nos pas, & les secours de notre foiblesse, & les instrumens de notre ruine.

Cependant, comme on trouve des mines dans presque toutes les grandes chaînes de montagnes, il n'est pas hors de vraisemblance qu'il y en ait dans le Kamtschatka. Mais le peu de besoin que les Russes ont de trouver des métaux dans un pays où ils en vendent ; le peu d'aptitude des habitans pour en découvrir ; les difficultés de l'exploitation, soit pour aborder à ces mines dans un terrain impraticable, soit pour y subsister par des saisons affreuses, loin des secours de vivres, que des hommes seroient obligés de transporter sur leur dos ; tous ces obstacles laissent ignorer si le Kamtschatka renferme de ces richesses utiles. On a pourtant découvert une mine de cuivre entre le lac Kouril, & la riviere de *Girowaia*. Les petites rivieres couvrent leurs bords d'un sable mêlé de fer. Si l'on peut conjecturer, & pressentir des mines, par la qualité des terres, & des pierres ; on trouve de la craie blanche aux environs du lac Kouril ; une terre, couleur de pourpre, autour des sources chaudes ; du tripoli, & de l'ocre rouge, le long de la grande riviere ; de l'ambre jaune, en quantité, près de la mer de Pengina. Les montagnes donnent une sorte de cristal, couleur de cerise ; mais très-peu, mais en petits morceaux : la riviere de *Chariouzowa*, qui se jette dans la mer de Pengina, vers le 56eme. dégré de latitude, a dans ses environs, du cristal verd, par grands morceaux. Les Kamtschadales en faisoient jadis toutes leurs armes & leurs outils tranchans. Ils ont aussi dans cet endroit une pierre légére & blan-

Peu de mines.

Pierres.

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

che, dont ils forment des mortiers & des lampes. Ils trouvent par-tout, aux sources des rivieres, des pierres transparentes qui leur servent à tirer du feu. Il y en a de blanches comme du lait, que les Russes prennent pour des cornalines, il y en a de jaunâtres qu'ils appellent hyacinthes. Mais on n'a point encore trouvé de vraies pierres précieuses.

Les côtes de la mer fournissent une pierre couleur de fer, poreuse comme l'eponge, & qui rougit au feu. La mer de Pengina, les lacs Kouril & d'*Olioutor*, offrent sur leurs bords une terre molle, d'un goût aigre, que les Kamtschadales appellent *Bolus*, & dont ils se servent contre la dissenterie. Passons aux véritables richesses de la terre, qui sont les végétaux.

Arbres.

Les principaux arbres du Kamtschatka sont le larix ou mélése, le peuplier blanc, le saule & l'aulne, le bouleau & le petit cédre.

Les deux premiers servent à construire les habitations de terre, & les bâtimens de mer. M. Steller dit que le peuplier blanc doit à l'eau salée de la mer, d'être extrêmement poreux & léger ; que sa cendre exposée à l'air, s'y change en pierre rougeâtre, dont le poids augmente avec le tems ; & que quand on brise cette pierre, après bien des années, on y trouve des parcelles ferrugineuses.

L'écorce des saules sert à nourrir les hommes ; celle de l'aulne, à teindre les cuirs.

Usage singulier du bouleau.

Les bouleaux du Kamtschatka différent de ceux de l'Europe : ils sont d'un gris plus foncé, très-raboteux & remplis de gros nœuds : le bois en est si dur, qu'on en fait des plats, & l'écorce si tendre, qu'on la sert à manger dans ces plats. Mais pour la préparer, on la détache encore verte, on la hache en menus morceaux, comme le vermicelli, on la fait fermenter dans le suc même du bouleau, & on la mange avec du *caviar* sec. Ainsi cet arbre sans fruit, fournit les mets, la sausse, la vaisselle ; & quelquefois la table, si cependant on en a besoin, pour de tels repas.

Petits cédres.

Le petit cédre différe du grand ; en ce qu'au-lieu de s'élever comme cet arbre majestueux, on le voit tortueux & rampant sur les montagnes & dans les plaines de mousse, où il croît avec peine, & toujours foible ; image de ces Grands dégénérés, dont le sang & la vertu s'alterent dans nos Cours. Ses fruits proportionnés au tronc & aux branches, sont de petites noix qui couvrent de petites amandes. Aussi les Kamtschadales les mangent, sans les dépouiller de l'écorce. Ce fruit astrigent cause des ténesmes ; mais les sommités de l'arbuste, infusées dans l'eau chaude, comme du rhé, guérissent du scorbut.

On trouve au Kamtschatka deux sortes d'aube-épine ; l'une à fruits noirs ; l'autre à fruits rouges, qu'on garde pour l'hyver ; beaucoup de sorbiers, dont on confit les fruits ; assez de genevriers, dont on néglige les bayes ; peu de groseilliers rouges & de framboises, qu'on ne se donne pas la peine d'aller cueillir loin des habitations. Mais en revanche, il y a trois sortes de vaciet (*vaccinium*), dont on employe les bayes à faire des confitures & de l'eau-de-vie. Un fruit de ce genre, que les Naturels du pays appellent *Wodianitsa*, & les Naturalistes *Empetrum*, sert à teindre, en couleur de cerise, de vieilles étoffes de soie, déja passées : on l'employe

auſſi avec de l'alun & de la graiſſe de poiſſon, à noircir les peaux de caſtor marin, & les mauvaiſes zibelines. Ce mélange leur donne un noir ſi luiſant, que les acheteurs y ſont trompés ; car les Ruſſes ont introduit au Kamtſchatka, la friponnerie avec le commerce.

Histoire du Kamtschatka.

Plantes.

A la reſſource de ces fruits, ſe joint celle des plantes, pour dédommager les habitans du manque de grains.

La principale de ces plantes, qui tient lieu de farine & de gruau, c'eſt la *Sarana*, qu'on ne trouve guères qu'au Kamtschatka, & dont voici la deſcription telle que l'a publiée M. l'Abbé Chappe, d'après le texte Ruſſe de M. Kracheninnikow.

La *Sarana*.

» Cette plante s'éléve à la hauteur d'environ un demi-pied ; ſa tige eſt » un peu moins groſſe que le tuyau d'une plume de cigne. Vers ſa racine, elle eſt d'une couleur rougeâtre ; & verte à ſon ſommet. Elle a deux » rangs de feuilles, le long de la tige ; celui d'en-bas eſt compoſé de trois » feuilles, & celui d'en-haut, de quatre, diſpoſées en croix : leur figure » eſt ovale. Au-deſſus du ſecond rang, il ſe trouve quelquefois une feuille » immédiatement ſous les fleurs mêmes. Au haut de la tige, eſt une fleur » d'un rouge de ceriſe foncé ; il eſt rare qu'il y en ait deux : elle reſſemble à celle des lis ardens (*a*) ; elle eſt ſeulement plus petite, & ſe diviſe en ſix parties égales. Au centre de cette fleur, eſt un piſtil triangulaire, dont le bout eſt obtus, comme dans les autres lys. Dans l'intérieur du piſtil, il y a trois cellules où ſont renfermées les ſemences qui » ſont plattes & rougeâtres. Il eſt entouré de ſix étamines blanches, dont » les bouts, ou ſommités, ſont jaunes. Sa racine qui eſt proprement ce » qu'on appelle la *Sarana*, eſt à peu près auſſi groſſe qu'une gouſſe d'ail ; » & compoſée de pluſieurs petites gouſſes qui ſont un peu rondes : elle » fleurit à la mi-Juillet, & pendant ce tems-là, elle eſt en ſi grande quantité, que les campagnes en paroiſſent toutes couvertes. «

La ſarana pilée avec le *Morocha* (que Ray appelle *Chamœmorus*) & avec d'autres bayes, ſe cuit au four ; c'eſt un mets ſi agréable & ſi nourriſſant, qu'il peut faire oublier le pain. M. Steller compte cinq eſpéces de ſarana, toutes bonnes à manger.

Herbe douce.

La cinquiéme eſpéce, eſt l'herbe douce (*Matteit* ou *Sphondilium*) dont les Kamtſchadales font des bouillons, des confitures, & les Ruſſes, de l'eau-de-vie. Elle eſt entierement ſemblable au Borche (*b*), ou panais. Sa racine jaune en-dehors, blanche en dedans, a le goût amer, fort & piquant, comme le poivre. Sa tige creuſe, de la hauteur d'un homme, eſt d'une couleur verte & rougeâtre avec de petits duvets courts & blancs ; autour de trois ou quatre nœuds qu'elle a dans ſa longueur. Chaque nœud pouſſe de petites tiges, qui portent des fleurs ſemblables à celles du fenouil. Chaque fleur a cinq feuilles, & deux ovaires entourés de cinq étamines blanches & noires. Mais l'uſage de cette plante eſt plus curieux que ſa forme.

On coupe les tiges du nœud le plus près de ſa racine : car les tiges princi-

(*a*) M. Gmelin les déſigne ſous le nom de *Lilium flore atro rubente*.
(*b*) *Paſtinaca foliis ſimpliciter pinnatis foliolis pinnatifidis*. Gmelin.

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

pales ne ſont pas bonnes. On ratiſſe avec une coquille l'écorce de ces tiges ; on les expoſe quelque tems au ſoleil, puis on les lie en bottes, de dix tiges chacune. Dès qu'elles commencent à ſécher, on les enferme dans des ſacs faits de nates, où elles ſe couvrent d'une poudre douce, dont le goût approche de celui de la régliſſe. Trente-ſix livres de cette plante ne rendent qu'un quart de poudre. Le ſuc d'où ſort cette poudre eſt ſi actif & ſi vénimeux, qu'il fait des enflures & des puſtules ſur la peau, par-tout où il tombe. Auſſi les femmes ont-elles des gants pour manier & préparer cette plante, & ceux qui la mangent verte au printems, la mordent ſans y toucher avec les lévres. Voici comment on en tire de l'eau-de vie.

Comment on en fait de l'eau de-vie.

On la fait fermenter par paquets, avec de l'eau chaude, dans un petit vaſe où l'on mêle des bayes de *Gimoloſt* (*a*). On tient ce vaſe couvert dans un endroit chaud. S'il n'eſt pas bien bouché, la liqueur s'aigrit, bout avec grand bruit, & fermente ſi fort qu'on voit le vaſe remuer & s'agiter. Cette premiere fermentation produit une liqueur qu'on appelle *Prigolovok*. Pour en faire de la *Braga*, boiſſon plus forte, on la verſe dans un vaſe d'eau, où trempe encore de la même herbe douce. Ce mélange fermente vingt-quatre heures, & quand il ceſſe de bouillir, on a de la *Braga*. C'eſt avec celle-ci que ſe fait l'eau-de-vie. On la jette dans une chaudiere, avec les herbes deſtinées à la diſtillation. Cette chaudiere eſt bouchée d'un couvercle de bois, dans lequel on fait paſſer un canon de fuſil, qui ſert de tuyau. La premiere diſtillation donne une eau-de-vie commune, qui s'appelle *Raka*. Les gens riches boivent de la ſeconde diſtillation, qui rend cette eau-de-vie d'une force à corroder le fer. Elle n'en conviendroit que mieux aux entrailles dures de cette claſſe d'hommes, qu'une nature groſſiere & une vie laborieuſe, rendent les plus robuſtes ; mais elle eſt trop chere pour leur pauvreté. Le marc de la chaudiere, eſt bon à faire de la *Braga* pour le Peuple, & ce qu'on en jette, engraiſſe le bétail qui le mange avec avidité.

Mauvais effets de cette eau-de-vie.

Quelquefois on ſe diſpenſe de ratiſſer l'écorce, avant de diſtiller la plante. Mais elle produit alors une eau-de-vie qui a les effets les plus dangereux. Elle coagule le ſang ; elle cauſe de violentes palpitations de cœur ; elle enyvre aiſément, & ſon excès va juſqu'à priver un homme de ſentiment. Croit-on arrêter l'yvreſſe de cette boiſſon, par un verre d'eau froide ; on y retombe bientôt ; & ſi elle n'ôte pas l'uſage de tous les ſens, elle lie au moins les pieds. Pour peu qu'on boive de cette eau-de-vie, elle trouble le ſommeil de ſonges inquiétans, qui, dans des ames ſuperſtitieuſes, réveillent tous les remords du crime, & peuvent, dans le délire, leur arracher l'aveu de leurs forfaits cachés. Le vieil de la Montagne, qui ſçavoit inſpirer l'audace du Fanatiſme, par une yvreſſe délicieuſe, auroit imprimé les terreurs de la ſuperſtition avec cette boiſſon.

Bien des Kamtſchadales n'oſent manger de cette herbe douce, de peur qu'elle ne nuiſe à la génération. En revanche, ils s'en ſervent pour tuer la vermine, ſe frottant les cheveux du ſuc qu'ils en tirent au printems.

(*a*) Voici, pour les Botaniſtes, la deſcription qu'en donne M. Gmelin. *Lonicera pedunculis bifloris, floribus infundibili formibus, bacca ſolitaria, oblonga, anguloſa.*

On

On a de l'eau-de-vie en plus grande abondance, & de meilleure qualité, lorſqu'on ſe ſert, au lieu d'eau pour faire diſtiller l'herbe douce, d'une infuſion de *Kiprei*. Cette plante eſt l'*Epilobium* de Linnœus, qu'on trouve en Europe comme en Aſie. La moëlle de ſa tige eſt d'un goût agréable, qui reſſemble aux cornichons ſéchés des Kalmoucs. Sa feuille verte, & ſon écorce broyée, s'infuſent & ſe prennent comme du thé verd, dont cette infuſion a le goût. Le *Kiprei* ſert auſſi à faire du vinaigre. Les meres mâchent cette herbe, & l'appliquent ſur le nombril des enfans, à qui elles viennent de coupet le cordon umbilical.

Le *Tcheremcha*, ou l'ail ſauvage, entre dans une eſpéce de mets qu'on appelle *Schami*. C'eſt un ragoût froid, compoſé de choux, d'oignons, de cornichons, & quelquefois de poiſſon & de pieds de cochon. L'ail ſauvage qu'on y mêle, eſt un excellent anti-ſcorbutique. Mais il faut ſans doute en uſer médiocrement. Car des Coſaques, attaqués du ſcorbut, en ayant trop mangé, furent couverts de gale & de puſtules, qu'on prit pour les ſuites d'un mal vénérien, auſſi commun, peut-être, & plus dangereux aux Peuples du Nord qui l'ont contracté, qu'à ceux du midi qui l'ont donné. Cependant ces croutes tomberent, & le mal diſparut.

Parmi cinq autres plantes, dont les Kamtſchadales font uſage dans leur nourriture, & dont les Botaniſtes trouveront la deſcription dans l'ouvrage publié par M. l'Abbé Chappe (*a*), on peut remarquer l'*Outchiktchou*, plante dont la feuille reſſemble à celle du chanvre, & qui donne au bouillon, fait avec du poiſſon, le même goût que lui donneroit le belier ſauvage. Mais n'y a-t il pas lieu de ſoupçonner l'Auteur Ruſſe, & ſon Traducteur, M. de *Sainpré*, de quelque mépriſe à cet égard? Car cette plante eſt définie dans les Mémoires de Pétersbourg (*b*) *Chevre ſauvage aux cornes de Bélier*. N'a-t-on pas pris ici la figure pour le goût, & parce que les Naturaliſtes ont crû trouver dans la forme de cette plante, quelque reſſemblance avec les cornes de bélier, n'a-t-on pas étendu les rapports du végétal, avec l'animal, juſqu'au goût? Ce ne feroit pas la premiere fois qu'un ſens auroit été ſéduit par l'autre, ou que l'imagination auroit multiplié les rapports de conformité entre les choſes les moins reſſemblantes.

Soit que l'erreur, s'il y en a, vienne des Naturaliſtes, ou des Kamtſchadales, ce Peuple qui n'a point encore l'art de définir les plantes, a du moins le don d'en connoître les propriétés ſalutaires ou nuiſibles. Si la Nature refuſe les alimens les plus communs aux Kamtſchadales, elle y a ſuppléé par un grand nombre de racines & d'herbes, dont le beſoin leur donne l'inſtinct d'éprouver & d'employer la vertu. Ils ſçavent & l'endroit où elles croiſſent, & le tems de les cueillir, & l'uſage qu'on en peut faire. Les Nations les plus civiliſées n'ont pas de Botaniſtes plus éclairés que ces Sauvages; car la faim inſtruit mieux que la curioſité. Parce que les Kamtſchadales n'ont preſque rien à manger, M. Steller les appelle, avec raiſon, *mangeurs de tout*. En effet juſqu'aux herbes ſéches que la mer jette ſur les côtes, juſqu'aux champignons dangereux, qu'on appelle *Muchomores*, ils vivent de tout ce qui ne tue pas.

(*a*) Hiſtoire du Kamtſchatka, pages 70, 71 & 72.
(*b*) *Ruri-capra cornibus arietinis*.

Les plantes qu'ils ne mangent pas en santé, leur sont bonnes pour les maladies, ou les plaies.

Le *Caïloun* est une herbe de marécage, dont on fait une décoction qui, excitant à la sueur, expulse les mauvaises humeurs, & fait venir les ulcéres à suppuration.

Le *Tchagban* s'employe en décoction contre l'enflure des jambes.

Le *Chêne-marin* dont la mer couvre les côtes, se boit en infusion, bouilli avec de l'herbe douce, pour arrêter la dyssenterie.

Les femmes en travail d'enfant, boivent de la rapure de *Framboise-marine.* Mais il est douteux que des femmes sauvages aient besoin de cette ressource, ou qu'elles en tirent d'autre soulagement que celui d'appaiser l'inquiétude de la crédulité.

La racine que les Kamtschadales appellent *Zgate*, est très-funeste à leurs ennemis. Quand ces Sauvages ont trempé leurs fléches dans le jus de la racine de cette plante, elles font des blessures incurables. Les hommes en meurent au bout de deux jours, à moins qu'on ne suce le poison de leur plaie; les baleines & les lions-marins, atteints de ces fléches, bondissent impétueusement dans la mer, qu'ils font écumer de leur rage, & vont se jetter & périr sur les côtes avec les plus vives douleurs.

Les végétaux sont presque l'unique ressource des Kamtschadales, dans tous leurs besoins. Avec une plante haute & blanchâtre, qui ressemble au froment; ils tressent des nattes qui leur servent de couvertures & de rideaux; des manteaux unis & lisses d'un côté, velus de l'autre. Le côté velu se met par-dessous contre le froid, & par-dessus contre la pluye. Les femmes font de cette espéce de jonc, des corbeilles où elles mettent leurs petits ornemens; de grands sacs pour les provisions de bouche; elle sert encore à couvrir les habitations, soit d'hyver ou d'été. On la coupe avec une omoplate de baleine ou même d'ours, façonnée en faux, & qui aiguisée sur des pierres, devient tranchante comme du fer.

Une autre sorte d'herbe ou de jonc, non moins utile à ce Peuple qui manque de tout, c'est la plante qu'on appelle *Bolotnaïa*, on l'appelle aussi *Tonchitch*, & ce mot est d'autant plus remarquable, qu'on trouvera cette plante désignée sous ce nom dans tous les usages superstitieux des Kamtschadales. Elle leur sert d'ouëte pour envelopper leurs enfans, quand ils viennent au monde. Ils leur en mettent encore, au lieu de langes, à l'ouverture qu'ils ménagent dans le berceau, pour la propreté. Quand cette herbe est humide, ils l'ôtent pour en mettre de nouvelle, & les enfans sont toujours nets sans changer souvent de langes. Cette herbe sert encore de bas, & ces bottes de foin tressé, sont très-bien tendues sur la jambe. Les femmes employent cette plante, soit dans certains tems périodiques, pour en être plus propres; soit dans les vues du mariage, pour entretenir au foyer de la génération, une chaleur qu'elles croient nécessaire à la fécondité. Cette herbe se carde avec un peigne fait d'os d'hirondelle de mer, & se prépare comme le lin que les Kamtschadales n'ont pas, non plus que le chanvre. Mais ce Peuple sauvage y supplée par l'ortie. Il l'arrache d'une main rude & calleuse, au mois d'Août, & la laisse sécher dans les cabanes le reste de l'été. Quand l'hyver arrête la pêche & les travaux du dehors, on prépare l'ortie. Après l'avoir fendue en deux, on en tire adroitement

l'écorce avec les dents; ensuite elle est battue, nettoyée, filée entre les mains, & roulée autour d'un fuseau. Le fil à coudre n'est point retors, mais on tord en double celui qu'on destine à faire des filets. Car c'est-là le principal usage de l'ortie. Comme on ne fait ni rouir la plante, ni bouillir le fil, ces filets ne durent guères qu'un été.

CHAPITRE VI.

Des Animaux terrestres.

Les animaux de terre sont la richesse du Kamtschatka, si l'on peut appeller richesse ce qui sert à procurer aux hommes le nécessaire qu'ils n'ont pas. Les Kamtschadales ne font la guerre aux animaux, que pour en avoir la peau. C'est un objet de besoin, d'ornement & de commerce. Les peaux grossieres font leurs habits; les plus belles leur parure, ou leur gain. Commençons par l'animal, le plus utile, à double titre; c'est le chien.

Des Chiens.

Le chien sert de cheval de train pendant sa vie : à sa mort, il habille l'homme de sa peau. Les chiens du Kamtschatka, grossiers, rudes & demi-sauvages comme leurs maîtres, sont communément blancs ou noirs, mêlés de ces deux couleurs, ou gris comme les loups; plus agiles & plus vivaces que nos chiens, quoique plus laborieux. Faut-il l'attribuer à un climat plus convenable? à une nourriture plus légere? Ils vivent de poissons, rarement de viandes. Au printems, qu'ils ne sont plus nécessaires pour les traîneaux, on leur rend la liberté de courir où ils veulent, & de se nourrir comme ils peuvent. Ils s'engraissent sur les bords des rivieres, ou dans les champs.

Au mois d'Octobre on les rassemble, on les attache pour les faire maigrir, & dès que la neige couvre la terre, on les attéle pour traîner. Durant l'hyver, qui est une saison de travail pour eux, & de repos pour les hommes, on les nourrit avec de l'*Opana*. C'est une espéce de pâte, ou de mortier, faite de poissons aigris qu'on a laissé fermenter dans une fosse. On en jette dans une auge pleine d'eau, la quantité nécessaire pour le nombre des chiens à nourrir. On y mêle quelque arête de poisson. On fait chauffer ce mêlange, avec des pierres rougies au feu. Voilà le mets exquis qu'on leur donne tous les soirs, pour réparer leurs forces, & leur procurer un profond sommeil. Dans le jour ils ne mangent point, de peur d'être pesants à la course. On verra dans les mœurs des Kamtschadales, comment ils employent leurs chiens. Ils nourrissent de corneilles, ceux qu'ils dressent pour la chasse; prétendant qu'ils en ont plus de nez. Quand l'animal devient inutile; on le tue, ou l'on attend qu'il meure, & l'on prend sa peau. Celle des chiens blancs, qui ont le poil long, sert à border les pelisses & les habits faits de peaux plus communes.

Les animaux, dont la chasse occupe les chiens, sont le renard, & le bélier sauvage.

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

Des Renards.

Les renards du Kamtſchatka ont un poil épais, ſi luiſant & ſi beau, que la Sibérie n'a rien à leur comparer dans ce genre. La preſqu'iſle, où ils vont & viennent, dit-on, ſans jamais s'arrêter ni ſe fixer, en a de toute eſpéce & de toute couleur. Mais les plus eſtimés ſont, les châtains-noirs, ceux qui ont le ventre noir & le corps rouge, & ceux au poil couleur de feu. Les Renards les plus beaux, ſont auſſi les plus fins. Si ce fait eſt conſtant, pourquoi n'en eſt-il pas de même parmi les hommes? Mais ne ſeroit-ce pas une prévention, au ſujet de l'une & de l'autre eſpéce? Eſt-il bien vrai que parmi nous, l'eſprit ſe trouve rarement avec la beauté? Les Peuples les mieux faits, ſont-ils les moins ingénieux? Examinez tous ceux de l'Aſie. Les femmes les plus belles ſont-elles les plus ſottes? Un coup d'œil ſur les Cours de l'Europe. Quant aux renards, on nous dit qu'un Coſaque, très-habile chaſſeur, pourſuivit deux hyvers de ſuite au Kamtſchatka, un beau renard, qu'il ne put jamais prendre. Un fait n'établit pas un principe. D'ailleurs, comme on ne pourſuit guères, avec une certaine ardeur, que les plus beaux renards; & comme ceux-ci acquierent de la ruſe à proportion des piéges qu'on leur tend, il étoit naturel qu'un animal plus couru qu'un autre, en devint plus habile. C'eſt le fruit de l'expérience qui étend les progrès des connoiſſances chez tous les animaux.

Au Kamtſchatka, dit-on, un renard qui eſt échappé d'un piége, ne s'y prend plus. Au lieu d'y entrer, il tourne autour, creuſe la neige qui l'environne, le fait détendre, & mange l'amorce. Mais l'homme toujours plus inventif, a plus d'un piége pour le prendre. Les Coſaques attachent un arc bandé, à un pieu qu'ils enfoncent dans la terre. De cet endroit, ils conduiſent une ficelle le long de la piſte du renard, aſſez loin du piége. Dès que l'animal, en paſſant, touche la ficelle de ſes pattes de devant, la flèche part, & lui perce le cœur.

Les Kamtſchadales de la pointe méridionale, ont l'art de prendre les renards au filet; voici comment. Ils paſſent au milieu de ce filet qui eſt fait de barbes de baleines, un pieu où ils lient une hirondelle vivante. Le Chaſſeur avec une corde paſſée dans les anneaux du filet, va ſe cacher dans un foſſé. Quand le renard ſe jette ſur l'oiſeau, l'homme tire la corde, & l'animal eſt pris. Sans doute que la faim le pouſſe dans ce piége; car de ſemblables lacets paroiſſent bien groſſiers pour le plus fin des animaux. Au reſte, les renards étoient jadis ſi communs, ou ſi affamés au Kamtſchatka, qu'ils en devenoient familiers, au point de venir manger dans les auges des chiens, & de ſe laiſſer tuer à coups de bâton. Sans doute qu'ils ſont plus rares, puiſqu'on eſt obligé de les prendre avec la noix vomique.

Des Béliers ſauvages.

Les béliers ſauvages ont l'allure de la chévre, & le poil du renne. Ils ont deux cornes, dont chacune dans la plus grande groſſeur, péſe de vingt-cinq à trente livres. On en fait des vaſes, des cuillieres & d'autres uſtenciles. Auſſi vifs, auſſi légers que le chevreuil, ils habitent comme lui les montagnes les plus eſcarpées, au milieu des précipices. Ainſi les Kamtſchadales qui leur font la chaſſe, vont s'établir ſur ces rochers, avec leur famille, dès le printems, juſqu'au mois de Décembre. La chair de

ces béliers eſt très-délicate, de même que la graiſſe qa'ils ont ſur le dos. Mais c'eſt pour avoir leur fourrure, qu'on ſe fait un métier de leur chaſſe.

Histoire du Kamtschatka.

Des Zibelines.

L'animal le plus précieux à prendre, eſt la zibeline. Celles du Kamtſchatka ſont les plus belles, au noir près. C'eſt pour cela que leurs peaux paſſent à la Chine, où la teinture acheve de leur donner la couleur foncée qui leur manque. Les plus précieuſes ſont au Nord de la preſqu'iſle ; les plus mauvaiſes au Midi. Mais celles-ci même ont la queue ſi fournie, & ſi noire, qu'une de ces queues vaut une zibeline ordinaire. Cependant les Kamtſchadales font peu de cas de ces animaux. Autrefois ils n'en prenoient que pour les manger; aujourd'hui c'eſt pour payer le tribut de peaux que les Ruſſes leur ont impoſé. Du reſte, ils préférent une peau de chien, qui les défend du froid, au vain ornement d'une queue de martre. Leur richeſſe n'eſt pas encore parvenue au luxe. Les Chaſſeurs de profeſſion vont paſſer l'hyver dans les montagnes, où les zibelines ſe tiennent en plus grand nombre. Mais c'eſt toujours un petit objet d'occupation & de lucre pour les Kamtſchadales, trop pareſſeux au gré des Ruſſes qui ſont plus avides.

Des Marmotes.

Les marmotes du Kamtſchatka ſont très-jolies par la bigarrure de leur peau qui reſſemble de loin, dit M. Steller, au plumage varié d'un très-bel oiſeau. Les peaux en ſont chaudes & légéres. Cet animal auſſi vif que l'écureuil, ſe ſert comme lui, des pattes de devant pour manger. Il ſe nourrit de racines, de bayes & de noix de cédres. Les Kamtſchadales ne font point de cas de la peau des marmotes, ni des hermines. Elles ſont trop petites & trop belles, pour un Peuple groſſier, dont l'eſprit s'arrête à l'utilité.

En revanche, il eſtime ſingulierement la fourrure du goulu, ſur-tout la peau du goulu blanc, tacheté de jaune. Dieu même, diſent-ils, ne peut être vêtu que de ces riches peaux. C'eſt le préſent le plus galant pour les femmes Kamtſchadales. Elles s'en font un ornement de tête ſingulier. C'eſt un croiſſant qui préſente deux cornes blanches. Elles croient reſſembler, avec cette parure, au *Mitchagatchi*, oiſeau de mer tout noir, à qui la Nature a donné deux aigrettes blanches ſur la tête. Cependant les habitans ne prennent pas beaucoup de goulus. Il leur eſt ſans doute plus facile d'en acheter, c'eſt-à dire, de donner un ou deux caſtors marins, pour deux pattes blanches de goulu. Cet animal eſt lui-même chaſſeur. On ſçait comment il prend les rennes ou les cerfs (*a*). Mais on ne ſçait pas, ce qu'on a répété très-fauſſement, qu'il eſt ſi gourmand, que pour ſe vuider, afin de ſe remplir encore, il ſe preſſe le ventre entre deux arbres fort ſerrés. En général, il faut ſuſpecter tout le merveilleux qui nous viendra des pays ſauvages ; juſqu'à ce que des Naturaliſtes, vraiment Philoſophes, nous l'aient atteſté.

Des Ours.

Le Kamtſchatka eſt un pays trop hériſſé de montagnes, de ronces & de frimats, pour que les ours y manquent. Il en a, mais qui ne ſont ni grands, ni même auſſi féroces que ſemble l'annoncer la rigueur du climat.

(*a*) Voyez l'Hiſt. Génér. des Voyages. T. 18, *in*-4. pag. 397.

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

Rarement ils attaquent, à moins qu'à leur réveil, ils ne trouvent quelqu'un auprès d'eux, que la crainte sans doute leur fait prendre pour un ennemi. C'est alors que pour se défendre, ils se jettent sur le passant. Ainsi l'ours est plus redoutable, endormi qu'éveillé. Mais il ne tue guères l'homme, & se contente de lui enlever la peau du crane, depuis la nuque du cou, pour la rabattre sur les yeux du malheureux, comme s'il n'avoit à redouter que sa vue. Quelquefois dans la fureur, il lui déchire les parties les plus charnues, & le laisse en cet état. On entend souvent, au Kamtschatka, de ces écorchés, (*Dranki*) qui, comme dit Lucréce, remplissent les bois & les montagnes de leurs gémissemens, tenant leurs mains tremblantes sur des ulcéres rongés de vers. Ce sont-là les périls de la vie sauvage; mais ils ne sont pas aussi nombreux, aussi redoutables, que les maux de toute espéce, dont les hommes se tourmentent à l'envi dans la société. L'ours moins inhumain que l'homme, épargne les êtres qu'il ne craint pas. Loin de faire aucun mal aux femmes, souvent il les suit comme un animal domestique, content de manger quelquefois les baies qu'elles ont cueillies. En général, il ne cherche qu'à vivre, & quand il le peut, sans verser le sang, il évite le carnage. Les ours sont très gras pendant l'été, sans doute parce qu'alors ils trouvent abondamment du poisson, dont ils ne font souvent que sucer la moëlle. Mais quand l'hyver glace les rivieres, & flétrit les végétaux, l'ours maigrit, ne vivant que d'arêtes desséchées, des provisions, ou des restes de poisson, qu'il vole dans les cabanes, des rennes qu'il peut tuer par hazard, ou des renards, & des liévres qu'il trouve pris dans les piéges. Du reste, cet animal est si paresseux, que les Kamtschadales ne croyent pas pouvoir dire une plus grosse injure à leurs chiens, quand ils s'arrêtent trop souvent en tirant au traîneau, que de les appeller ours, *Keren*.

Maniere dont les Kamtschadales prennent les Ours.

Cependant comme l'ours malgré sa paresse devient carnacier & destructeur, quand la faim le presse; on est obligé de lui faire la guerre à coups de fléche, ou de lui tendre des piéges. Les Kamtschadales ont une façon singuliere de le prendre dans sa taniere. On y entasse à l'entrée une quantité de bois; & près du trou, des soliveaux & des troncs d'arbres. L'ours pour s'ouvrir un passage libre, retire ces piéces de bois en dedans, & s'embarasse tellement des obstacles même dont il veut se délivrer, qu'il ne peut plus sortir. Alors les Kamtschadales creusent la taniere par dessus, & tuent l'ours avec des lances. D'autres prennent ces animaux avec des nœuds coulans, au milieu desquels ils suspendent un appât de viande, entre les grosses branches d'un arbre naturellement courbé. L'ours plus gourmand que rusé, passe la tête ou la patte dans ces nœuds, & restant pris à l'arbre, il paye sa gourmandise de sa peau: car c'est pour sa peau qu'on en veut à sa vie. Les Kamtschadales s'en font des fourrures très-estimées, & des semelles de souliers pour courir sur la glace; ils se couvrent même le visage des intestins de l'ours, pour se garantir du soleil.

Des Rats.

Un animal très commun par-tout, & qui ne devroit pas l'être, ce semble, dans les régions aussi peu habitables que le Kamtschatka, c'est le rat. Ce pays en a de trois espéces. La premiere à courte queue, au poil rouge, est aussi grosse que les plus grands qu'il y ait en Europe. Mais elle différe de

ceux-ci, fur-tout par fon cri, femblable à celui des cochons de lait; du refte, elle reffemble à une certaine efpéce de belette, qui pourtant fe nourrit de rats, mais fans doute des plus petits.

Ceux-ci font, pour ainfi dire, domeftiques; tant la faim les rend familiers avec les Kamtfchadales, dont ils volent fans crainte les provifions.

Une troifiéme efpéce vit des larcins qu'elle fait à la premiere, qui fe tient dans les plaines, les bois & les montagnes. L'une a des rapports avec le frelon, & l'autre avec l'abeille.

Les gros rats qu'on appelle *Tegoulichitch*, ont de grands nids partagés en cellules, qui font autant de greniers fouterrains, deftinés à différentes provifions de bouche pour l'hyver. On y trouve de la farane nettoyée, d'autre non préparée, que les rats font fécher au foleil dans les beaux jours; des plantes de plufieurs fortes, des noix de cédre. L'hiftoire de ces rats, eft plus curieufe que celle des hommes qui nous la tranfmettent : mais en eft-elle plus vraie?

Ce peuple fouterrain a des temps d'émigration, fi l'on en croit les Kamtfchadales. Quelquefois les gros rats difparoiffent de la prefqu'ifle, & c'eft alors le préfage d'une mauvaife année. Mais quand ils reviennent, c'eft l'augure d'une chaffe & d'une année abondantes. On annonce leur retour dans tout le pays, par des exprès.

C'eft au printems qu'ils partent pour fe rendre au couchant, fur la riviere de Pengina, traverfant des lacs, des golfes & des rivieres à la nage, fouvent noyés en route, ou reftant épuifés de fatigue fur le rivage, jufqu'à ce que le foleil & le repos leur ayent rendu des forces; fouvent enlevés par des canards fauvages, ou dévorés par une efpéce de faumon. Une armée de ces rats, eft quelquefois deux heures à paffer un fleuve : c'eft qu'ils n'ont point de ponts ni de bateaux; quoique les Kamtfchadales s'imaginent qu'ils traverfent les eaux fur une efpéce de coquillages, faits en forme d'oreille, qu'on trouve fur les rivages, & que les habitans ont appellés les *Canots des rats*.

Ce n'eft pas la feule fable, dont ils fe difent les temoins oculaires. Rien de fi merveilleux, à les entendre, que la prévoyance de ces rats, & l'ordre de leur marche. Avant de partir, ils couvrent leur provifion, de racines vénimeufes, pour empoifonner les rats frélons, qui viendroient piller leurs cellules en leur abfence. Quand ils reviennent, & c'eft au mois d'Octobre, s'ils trouvent leurs magafins d'hyver dévaftés & vuidés, ils fe pendent de défefpoir. Auffi les Kamtfchadales, charitables, mais fans doute par fuperftition, loin de leur enlever leur provifion, rempliffent leurs trous d'œufs de poiffon, ou de caviar; & s'ils trouvent au bord des rivieres, quelques rats demi-morts d'épuifement, ils tâchent de les fauver. Ainfi l'hiftoire de la terre eft par-tout, comme on voit, celle des folies ou des menfonges de l'homme. On eft forcé de les écrire, ne fût-ce que pour l'en détromper. Les erreurs & les vices de l'efpéce humaine, donneront dans tous les tems beaucoup d'ouvrage au Philofophe : mais ce n'eft pas toujours dans les pays incultes & fauvages, qu'il a le plus à extirper de ces plantes parafites qui dévorent, pour ainfi dire, la fubftance de l'efprit humain.

CHAPITRE VIII.

Des Animaux amphibies.

M. Kracheninnikow diftingue trois fortes d'animaux amphibies qui vivent dans l'eau & fréquentent la terre; mais les uns dans l'eau douce, & jamais dans la mer; les autres dans la mer & les rivieres; d'autres enfin dans la mer, & jamais dans l'eau douce.

De la premiere claffe, on ne connoît au Kamtfchatka que les loutres, qui fe prennent à la chaffe, & lorfque les ouragans de neige les égarent dans les bois. Leurs peaux affez cheres, parce qu'elles font rares, s'employent à border les habits, mais fur-tout à conferver la couleur des zibelines, en leur fervant d'enveloppe dans les endroits où l'on ferre celles-ci.

Veaux marins.

De la feconde claffe, font les veaux marins. Ils remontent des mers de Kamtfchatka, dans les rivieres, en fi grande quantité, que les petites ifles éparfes au milieu des terres voifines de la mer, en font couvertes. Il y en a de quatre efpéces. La premiere & la plus groffe, que les Kamtfchadales appellent *Lakhtak*, ne fe prend qu'au-deffus du 56e dégré de latitude, foit dans la mer de Pengina, foit dans l'Océan oriental.

La troifiéme, qu'on diftingue, dit-on, par un grand cercle couleur de cerife, qui occupe la moitié de la furface de fa peau jaunâtre, ne fe trouve que dans la mer orientale.

La quatriéme, qui eft la plus petite, fe prend dans de grands lacs.

Le veau des mers ne s'éloigne guères de la côte, au-delà de trente milles. C'eft un fignal du voifinage de la terre, pour les navigateurs. S'il entre dans les rivieres, c'eft pour fuivre le poiffon dont il fe nourrit.

Le mâle s'accouple à la façon des hommes, dit M. Kracheninnikow, & non pas comme les chiens, ainfi que l'ont rapporté plufieurs écrivains. La femelle ne porte qu'un petit à la fois. Le cri des veaux marins reffemble au bruit des efforts du vomiffement; les jeunes fe plaignent comme des perfonnes qui fouffrent. Rien de plus défagréable que le grognement continuel de ces animaux.

Parmi les différentes manieres de les prendre à terre, les Kamtfchadales en ont une qui leur femble particuliere. Quand les petits font fur la glace, les chaffeurs mettant une ferviette au-devant d'un traîneau, les pouffent & les écartent de leurs trous; & quand ils en font éloignés, on tombe fur eux, & on les affomme avec des maffues, ou bien à coups de carabine fur la tête : car il eft inutile de les frapper ailleurs. Les balles reftent dans la graiffe du veau marin : mais il ne faut pas croire qu'elles ne font que les chatouiller agréablement, comme l'ont dit des gens à qui ces animaux n'ont certainement pas fait confidence de ce prétendu plaifir.

Quelquefois on tend des filets très-forts, en trois ou quatre endroits d'une riviere, où les veaux font entrés, & on les pouffe dans ces filets avec de grands cris. Quand ils s'y font embarraffés, on les affomme, & l'on en prend

prend, dit-on, dans ces sortes de pêche & de chasse, jusqu'à cent à la fois. Ils sont durs à tuer. J'ai vû moi-même, dit M. Kracheninnikow, un de ces animaux qu'on avoit pris à l'ameçon, poursuivre nos gens, quoiqu'il eût le crâne brisé en plusieurs piéces. Aussi-tôt qu'on l'eût tiré sur le rivage, il tâcha de fuir dans la riviere; mais ne le pouvant pas, il se mit à pleurer, & dès qu'on l'eût frappé, il se défendit avec la plus grande fureur.

Quand on les surprend endormis sur la côte, s'ils en ont le tems, ils fuyent, & pour rendre le chemin plus glissant, ils vomissent, non pas une espéce de lait, comme on l'a dit par erreur, mais de l'eau de mer.

Dans la classe des amphibies, qui n'entrent point dans l'eau douce, sont les chevaux marins. Les Kamtschadales ne les prennent que pour en avoir les dents, qui pésent depuis cinq ou six livres jusqu'à dix-huit, & dont le prix augmente avec le poids.

Lions marins.

Un animal que l'on confond avec ceux-ci, c'est le lion marin, quoiqu'il soit plus gros que le cheval, & plus ressemblant au veau de mer. Il pése depuis trente-cinq jusqu'à quarante poudes (*a*). Les gros beuglent, les petits bêlent. Mais leurs mugissemens affreux, & plus forts que ceux des veaux marins, avertissent les navigateurs, dans les tems de brouillard, de la proximité des rochers & des écueils, où les vaisseaux pourroient échouer; car ces animaux quand ils sont à terre, se tiennent dans les isles & sur le haut des montagnes.

Les mâles ont jusqu'à quatre femelles qui s'accouplent au mois d'Août, & portent neuf mois. Le lion marin est galant avec ses femelles, tournant & jouant sans cesse autour d'elles pour leur plaire, très sensible à leurs caresses, & se battant avec fureur pour ses maîtresses. Du reste le mâle & la femelle sont plus indifférens pour leurs petits, qu'ils étouffent souvent dans le sommeil, & ne défendent point en cas d'attaque. Quand les jeunes lions, fatigués de nager, grimpent sur le dos de leur mere, celle-ci plonge dans l'eau pour les y renverser. On diroit qu'ils n'aiment pas la mer, tant ils s'empressent de gagner le rivage, quand on les jette à l'eau.

Le lion marin redoutable par sa grosseur, sa gueule, ses rugissemens, sa figure & son nom même, est pourtant si timide qu'il fuit à l'approche d'un homme, soupire, tremble & tombe à chaque pas, tant sa graisse molle & pesante lui coûte de peine à traîner. Mais quand il n'a plus de salut que dans son désespoir, alors il met à son tour son agresseur en fuite, surtout, s'il est en mer, où dans les bonds de sa fureur, il peut submerger les canots, & noyer les hommes. Le plus hardi pêcheur, ou chasseur, va contre le vent, lui plonger dans la poitrine sous les nageoires de devant, un harpon attaché par une longue courroye, faite du cuir de lion de mer, & que d'autres pêcheurs ont entortillée autour d'un pieu. Ceux-ci le percent ensuite de loin à coups de flêches, & quand il a perdu ses forces, ils s'approchent pour l'achever à coups de pique, ou de massue. Quelquefois on lui décoche des dards empoisonnés, & comme l'eau de mer irrite sans doute les blessures, l'animal gagne la côte, où on le laisse mourir, si l'on ne peut l'aborder aisément.

(*a*) Le poude est de 40 livres de Russie, & de 33 livres de France.

C'eſt un honneur pour les Kamtſchadales, de tuer des lions marins; un déshonneur de jetter dans la mer un de ces animaux, quand ils l'ont chargé dans leur canot. Ils riſquent plutôt d'être ſubmergés, & ſouvent ils ſe noyent, pour ne pas abandonner leur proye. Quelquefois, à cette pêche, un canot eſt emporté par les vents, & baloté par les tempêtes durant huit jours; & les pêcheurs reviennent enfin, ſans autre guide ni bouſſole, que la lune & le ſoleil, à demi-morts de faim, mais couverts de gloire.

Cependant, c'eſt auſſi pour l'utilité, que les Kamtſchadales, vont à la pêche des lions marins. La graiſſe & la chair en ſont très-bonnes au goût, mais déſagréables à l'odorat, diſent quelques perſonnes, à qui ſans doute ce mets ne ſçauroit plaire : car il eſt rare que le premier de ces ſens adopte ce que l'autre rejette, ou que le ſecond repouſſe ce qui convient au premier. Mais quelle que ſoit la graiſſe du lion, que des gens comparent à celle du mouton pour le goût, à la cervelle pour la ſubſtance, ſa peau du moins eſt bonne à faire des ſouliers & des courroies; & c'en eſt aſſez pour que l'homme uſe à l'égard des lions marins, du droit de domination, c'eſt-à-dire, du droit de mort qu'il s'eſt donné ſur tous les animaux.

Des Chats marins.

Le chat marin (*a*) y eſt d'autant plus ſoumis, qu'il n'a que la moitié de la groſſeur du lion; il reſſemble du reſte au veau marin, qui eſt de la groſſeur d'un bœuf; mais il eſt plus large vers la poitrine, & plus mince vers la queue. Il naît les yeux ouverts, & gros comme ceux d'un jeune bœuf, avec trente-deux dents, ſuivies & fortifiées de deux défenſes de chaque côté qui lui percent dès le quatriéme jour. Son poil d'un bleu noirâtre, commence alors à devenir châtain; au bout d'un mois, il eſt noir autour du ventre & des flancs. Les femelles deviennent griſes, & ſi différentes des mâles, que ſans une grande attention, on les croiroit d'une autre eſpéce.

Les chats marins ſe tiennent dans la Baye, qui eſt entre les caps de *Chipounskoi* & de *Kronotskoi*; parce que la mer y eſt plus calme, que ſur le reſte de la côte Orientale du Kamtſchatka. C'eſt au printems qu'on les y prend, lorſque les femelles ſont prêtes à mettre bas. Dès le mois de Juin, ces animaux diſparoiſſent. On conjecture qu'ils paſſent dans les iſles qui ſe trouvent entre l'Aſie & l'Amérique, depuis le 50ᵉ. dégré juſqu'au 56ᵉ; car on ne les voit guères monter plus haut vers le nord, & ils arrivent pour l'ordinaire du côté du midi. C'eſt ou pour dépoſer, ou pour nourrir leurs petits, qu'ils voyagent ainſi. La faim, la ſûreté, le ſoin de ſe reproduire, ſont les guides de tous les animaux errans. Les renards voyagent dans les montagnes du Kamtſchatka, au gré des ſaiſons abondantes, ou ſtériles. Les oiſeaux ſe retirent dans les endroits déſerts au tems de la mue, ou de la ponte. Les poiſſons s'enfoncent dans les bayes profondes où les eaux ſont tranquilles, pour frayer & dépoſer leurs œufs. Les chats marins vont chercher le repos loin des lieux habités, pour élever leur famille. Leurs femelles allaitent pendant deux ou trois mois, & reviennent avec leurs petits dans l'automne. Au reſte, ce qu'on lit dans M. Kracheninni-

(*a*) M. Steller le définit *urſus marinus*, ours marin. Les Naturaliſtes ne ſont pas encore aſſez d'acord ſur la forme des monſtres marins, pour leur avoir donné des noms bien fixes & bien analogues à la figure qu'ils leur trouvent.

kow, ſur les voyages de cette eſpéce amphibie, n'eſt pas aſſez clair, pour s'y arrêter.

Les chats marins ont différens cris, variés comme les ſenſations qu'ils éprouvent. Quand ils jouent ſur le rivage, ils beuglent; dans le combat, ils heurlent comme l'ours; dans la victoire, c'eſt le cri du grillon, & dans la défaite, c'eſt le ton de la plainte & du gémiſſement. Leurs amours & leurs combats ſont egalement intéreſſants; aſſez du moins pour mériter que les obſervateurs daignent vérifier ce que les voyageurs en rapportent. Qu'il ſoit permis de les décrire, ſur la foi de quelques Phyſiciens.

Leurs amours.

Chaque mâle, dit-on, a depuis huit juſqu'à cinquante femelles, qu'il garde ainſi que ſes petits, avec une jalouſie incroyable. Les chats marins ſont ſéparés en troupes, ou familles de cent animaux, & même davantage. Mais il faut ſuppoſer que le nombre des femelles excéde conſidérablement celui des mâles, dans une eſpéce qui n'a ni ſerrails, ni châtrés pour veiller à ſes maîtreſſes. Ils préludent à l'accouplement par des careſſes; le mâle & la femelle ſe jettent à la mer, nagent enſemble l'un autour de l'autre pendant une heure, comme pour irriter à l'envi leurs déſirs, & reviennent ſur le rivage jouir de leurs amours, avant le tems de la marée. C'eſt alors qu'ils ſont le plus aiſés à ſurprendre. Comme on les voit ſouvent en guerre, on croit que c'eſt l'amour de leurs petits ou de leurs femelles, qui les tient dans un état continuel de diſcorde. Cependant, à voir l'éducation qu'ils donnent à leur race, jointe à la maniere dont la nature arma ces animaux, on juge bien-tôt qu'ils ſont faits pour combattre. Quand les petits jouent entr'eux, ſi le jeu devient ſérieux, le mâle accourt pour les ſéparer, & quoiqu'il gronde, il lèche le vainqueur, & mépriſe les foibles ou les lâches. Ceux-ci ſe tiennent avec leurs meres, tandis que les braves ſuivent le pere. La femelle quoique chérie & careſſée du mâle, le redoute. S'il vient des hommes pour ravir des petits, le mâle s'avance pour défendre ſa race; & ſi la femelle au lieu de prendre ſes petits dans ſa gueule, en laiſſe enlever quelqu'un, le mâle quitte le raviſſeur, pour courir après ſa femelle; il la ſaiſit entre les dents, la jette avec fureur contre la terre & les rochers, & la laiſſe pour morte. Enſuite il roule autour d'elle des yeux étincelans, & grince des dents, juſqu'à ce que la femelle revienne en rampant, les yeux baignés de larmes, lui lècher les pieds. Le mâle pleure lui-même en voyant enlever ſes petits, & ce ſigne de tendreſſe, eſt la derniere expreſſion d'une rage impuiſſante.

Les vieux chats marins ſont les plus féroces. Quand l'âge de leurs amours eſt paſſé, ils ſe retirent dans une ſolitude, où ils ſont, dit-on, des mois entiers ſans boire ni manger; dormant preſque toujours, mais prompts à s'éveiller, ſoit que l'ouie, ou l'odorat ne participent pas au ſommeil de tous les autres ſens. Si quelque homme paſſe à travers leurs retraites, les premiers de ces animaux qu'il rencontre, s'élancent ſur lui. Ils mordent les pierres qu'on leur jette, & leur eût-on crevé les yeux, & caſſé les dents, ou même le crâne, ils s'obſtinent à ſe défendre, vivant des ſemaines entieres avec la cervelle écraſée & pendante. S'ils reculoient d'un pas, tous les chats voiſins qui ſont témoins du combat, viendroient relancer les fuyards. Il arrive ſouvent, dit-on, dans ce tumulte général, que chaque

Leurs combats.

chat croyant que son voisin s'enfuit, lors même qu'il marche à la bataille, ils courent tous les uns sur les autres, & s'entretuent sans aucun discernement. Quand la mêlée est ainsi engagée, les chasseurs ou les voyageurs peuvent passer impunément, & continuer leur route, ou piller & tuer à loisir.

Rien n'est plus singulier que le recit de M. Steller, à ce sujet. Un jour, dit-il, que j'étois avec un Cosaque, il creva les yeux à un chat marin, puis en attaqua cinq ou six à coups de pierre, & se retira du côté de l'aveugle. Celui-ci croyant que ses compagnons qu'il entendoit crier, couroient sur lui, se jetta sur ceux même qui venoient à son secours. Alors M. Steller, qui avoit gagné une hauteur pour être témoin du combat que le Cosaque avoit excité, vit tous ces chats se tourner à leur tour contre l'aveugle, le poursuivre dans l'eau, où il s'étoit refugié, le traîner sur le rivage, & le déchirer à coups de dents, jusqu'à ce qu'il resta mort sur la place.

Les combats ordinaires ne sont qu'un duel entre deux champions; mais il dure jusqu'à l'épuisement des forces. D'abord il commence à coups de pattes, les combattans cherchant en même tems à frapper & à parer. Quand l'un des deux se sent le plus foible, il a recours aux coups de dents, qui font des incisions pareilles à celles que feroit un sabre ; mais bien-tôt les spectateurs viennent au secours du vaincu, pour séparer les combattans. Telle est l'ardeur des chats marins pour la guerre, qu'il n'y en a presque point qui ne soient criblés de blessures, & que la plupart meurent plutôt dans les combats, que de vieillesse. Aussi voit-on certains endroits de la côte tout couverts d'ossemens, comme le seroient nos champs de bataille, si les hommes n'ensevelissoient pas leurs morts. Il faudroit peut-être exporter au Kamtschatka, toutes les ames de sang qui ne respirent que le carnage. Elles trouveroient dans les chats marins, des rivaux dignes d'exercer leur rage, & capables de l'assouvir par leur résistance. Des animaux si redoutables, qu'il est difficile de les éviter, sur-tout dans la plaine; si difficiles à tuer, qu'ils survivent à deux cens coups d'un gros bâton, assenés sur la tête; si portés à combattre, qu'un seul ne fuit pas devant plusieurs hommes; si acharnés par les blessures, qu'au premier coup de harpon, ils saisissent un canot rempli de pêcheurs, & le tirent avec rapidité, jusqu'à ce qu'ils l'ayent renversé & noyé les hommes; de tels animaux délivreroient la société de tous les brigands qui se plaisent à la troubler de leurs querelles.

Des Castors marins.

Le castor marin, qui ne ressemble à celui de terre que par le poil & la qualité du duvet, a la grosseur du chat marin, la figure du veau, la tête de l'ours. Ses dents sont petites, sa queue courte, platte, & terminée en pointe.

C'est le plus doux des animaux marins, qui fréquentent la terre. Les femelles semblent montrer une tendresse singuliere pour leurs petits, les tenant embrassés entre leurs pattes de devant, pendant qu'elles nagent sur le dos, jusqu'à ce qu'ils soient eux-mêmes en état de nager. Malgré la foiblesse, & la timidité qui les font fuir devant les chasseurs, elles n'abandonnent leurs petits, qu'à la derniere extrémité, prêtes à revenir à leur secours, dès qu'elles les entendent crier. Aussi le Chasseur tâche-t-il d'attrapper un jeune castor, quand il veut en avoir la mere.

On prend cette espéce de plusieurs façons; soit à la pêche, en tendant

des filets à travers les choux de mer, où les castors aiment à se retirer la nuit, & durant les tempêtes; soit à la chasse, avec des canots & des harpons. On les poursuit encore au printems avec des patins, sur les glaces que les vents d'Est poussent vers la côte. Quelquefois ces animaux, trompés, dit-on, par le bruit que les vents font en hyver dans les forêts, tant il ressemble au mugissement des vagues, viennent jusqu'aux habitations souterraines des Kamtschadales, où ils tombent par l'ouverture d'en-haut.

Des Manatées; ou vaches marines.

La *Manatée* est un sujet de dispute entre les Naturalistes. Les uns disent que c'est un poisson, parce qu'elle en a la queue & les nageoires, sans poil, & sans pieds; les autres, que c'est un amphibie marin, parce que ses nageoires de devant sont de véritables pieds, & qu'elle a des mamelles que n'ont jamais les poissons; d'autres concluent de cette contradiction, que la manatée est une espéce mitoyenne entre le poisson & le quadrupéde marin. M. Kracheninnikow veut, d'après M. Steller, qu'elle soit de cette derniere classe, parce qu'elle a une espéce de cou avec des vertébres qui lui servent à tourner sa tête mobile; avantage que le poisson n'a point.

La plûpart des Navigateurs ont appellé cet animal vache marine, dit M. Steller, sans doute, à cause de son muffle qui est la premiere, & peut-être la seule partie, qu'on en ait vue d'abord. Car il n'a que ce rapport avec la vache, ressemblant du reste au chien de mer, mais plus grand. Les femelles ont deux mamelles sur le devant. C'est peut-être pour cela que Colomb a crû voir, dans la vache marine, la syréne des Anciens. Comme elles tiennent leurs petits serrés contre la mamelle, avec des nageoires qui leur servent de mains, les Espagnols les ont appellées *Manati*. Leur cri qui est une espéce de gémissement, les a fait nommer *Lamentin*, par les François. On trouve cet animal dans toutes les mers qui baignent l'Asie, l'Afrique & l'Amérique. De-là vient sans doute la différence qu'on remarque avec surprise, dans la plûpart des descriptions qu'on en a faites. Sa peau noire, raboteuse, épaisse comme l'écorce d'un vieux chêne, est écailleuse & dure, au point de résister à la hache. Au lieu de dents, on veut que la vache marine ait deux os blancs & plats, enchassés dans les deux mâchoires. Ses yeux petits, en comparaison de sa tête, comme sa tête l'est à proportion de son corps, sont placés sur la même ligne que les narines, à distance égale entre le museau & les oreilles, qui sont des trous presqu'invisibles. Les deux pattes ou nageoires qu'elle a précisément au-dessous du cou, lui servent à se cramponner aux rochers, si fortement, que sa peau s'enléve par lambeaux, avant que le Pêcheur lui fasse lâcher prise. Ce qu'il y a de plus singulier dans la description que M. Kracheninnikow donne de cet animal, c'est qu'il pese dit-il, deux cens poudes, sur une longueur d'environ quatre sagenes; c'est-à-dire, que sa longueur est de vingt-six ou vingt-sept pieds, & son poids de sept à huit mille livres. Cependant M. Crantz, dans la description d'une vache marine (*a*), ne lui donne que quatre cens livres de poids, sur dix huit pieds de long. Sans doute que ces deux Auteurs ne parlent pas du même animal.

(*a*) Voyez ci-dessus l'Histoire du Groënland. Liv. II, Chap. III.



Histoire du Kamtschatka.

Ces animaux vont par bandes, & ſi près du rivage dans la haute marée, qu'on peut, dit M. Steller, leur toucher le dos avec la main. Comment un animal ſi gros peut-il approcher ſi fort de la terre, où il ne marche point? Ce n'eſt pas le ſeul endroit qui embarraſſe dans cette hiſtoire. Quand on les tourmente (les manatées) ou qu'on les frappe, elles fuyent, gagnent la mer, & reviennent bientôt. Ces animaux, dit M. Kracheninnikow, » ne prennent pas le moindre ſoin de leur conſer- » vation; de ſorte qu'on peut s'approcher au milieu d'eux, avec des ca- » nots, marcher ſur le ſable, choiſir & tuer celui qu'on veut. «

Chaque bande eſt compoſée de quatre manatées, le mâle, la femelle, & deux petits de grandeur & d'âge différens. En général, ces animaux tiennent leurs petits au milieu d'eux, pour les mettre à couvert. Le mâle aime ſi fort ſa femelle, qu'après avoir tenté vainement de la défendre & de la délivrer, quand les Pêcheurs la tirent ſur le rivage avec des harpons, il la ſuit malgré les coups dont il eſt accablé, s'élance ſubitement vers elle, auſſi vîte qu'une fléche, & reſte quelquefois deux ou trois jours attaché ſur ſon corps mort.

Quand un homme, monté ſur un canot de quatre rameurs, a jetté le harpon ſur un de ces animaux, il y a trente Pêcheurs ſur le rivage, qui tirent le monſtre avec le cable attaché au harpon fait en forme d'ancre. Pendant qu'on tâche d'arracher la manatée des endroits où elle s'accroche, les rameurs la percent à coups de piques. Dès qu'elle eſt bleſſée, elle s'agite extraordinairement; auſſi-tôt une foule d'autres viennent à ſon ſecours, ou renverſer le canot avec leur dos, ou ſe mettre ſur la corde pour la rompre, ou tenter de faire ſortir le harpon à coups de queue.

La chair des manatées reſſemble à celle du bœuf, quand elles ſont vieilles, & du veau lorſqu'elles ſont jeunes; l'une eſt dure, & l'autre aiſée à cuire. Celle-ci s'enfle juſqu'à tenir deux fois plus de place, cuite que crue. Le lard a le goût de celui du cochon. La viande ſe ſale aiſément, quoiqu'on ait prétendu le contraire.



CHAPITRE VIII.

Des Poiſſons.

L'HISTOIRE des Voyages eſt le fondement, & le magaſin de l'Hiſtoire Univerſelle. Tous les Ecrivains, tous les Sçavans doivent y puiſer, chacun les connoiſſances & les matieres qui ſont de ſon reſſort. Mais comme ils ne cherchent dans chaque pays, que les particularités qui le diſtinguent de tous les autres ; on doit s'attacher à ne raſſembler dans ce dépôt, que les choſes les plus ſingulieres ; ou du moins, en ſe contentant d'indiquer les choſes communes à pluſieurs pays, ou les reſſemblances, il ne faut s'arrêter que ſur les différences. C'eſt-là le véritable fond de l'Hiſtoire, ſoit Naturelle, ſoit Civile. La deſcription détaillée des choſes communes, appartient aux pays où elles abondent le plus ; il en eſt de même en général de toutes les productions, ſoit ordinaires, ſoit rares, qu'il faut toujours étaler & développer dans le ſéjour que la Nature ſemble leur avoir plus ſpécialement aſſigné. Mais comme les mêmes êtres varient ſelon les climats ; ce ſont ces variétés qu'il faut recueillir, en parcourant pluſieurs fois l'échelle des eſpéces qui ſe retrouvent la plûpart dans toute l'étendue du globe. C'eſt dans cet eſprit qu'on va ſuivre l'hiſtoire des poiſſons que fourniſſent les mers & les eaux du Kamtſchatka. On ne parlera donc ici que des eſpéces les plus abondantes de ces côtes, ou les plus néceſſaires aux habitans.

Par-tout où l'on trouve la baleine, on ne peut la paſſer ſous ſilence. Ce poiſſon occupe trop d'eſpace dans l'étendue, pour ne pas avoir une place conſidérable dans l'hiſtoire des merveilleuſes productions de la Nature. L'Océan oriental, & la mer de Pengina, voient ſouvent de ces monſtres qui s'annoncent, dit-on, du fond de l'eau, par les jets prodigieux qu'ils en élancent, à la ſurface d'une mer calme. On dit même que les baleines approchent ſi près du rivage, quand elles viennent s'y frotter, pour ſe dégager des coquillages vivans dont elles ſont couvertes comme un rocher, que du bord on pourroit les atteindre à coups de fuſil. Ce fait ſuppoſe que la mer eſt très-profonde ſur les côtes où ce poiſſon eſt ſi familier : car on prétend qu'il s'y rencontre des baleines qui ont depuis ſept juſqu'à quinze ſagénes de longueur. Les plus petites entrent quelquefois dans les rivieres, au nombre de deux ou trois ; mais les plus groſſes s'éloignent des côtes de la mer. Il eſt rare qu'on en prenne au Kamtſchatka ; mais très-ordinaire d'en voir de mortes, que le flux a jettées ſur le rivage, où elles ſont bientôt dépecées. C'eſt ſurtout à la pointe de Lopatka, que les tempêtes, & les courans en aménent le plus, & plutôt dans l'automne qu'au printems. Des Baleines.

Les Kamtſchadales ont trois manieres de prendre des baleines. Au Midi, l'on ſe contente d'aller avec des canots leur tirer des fléches empoiſonnées, dont elles ne ſentent la bleſſure qu'au venin qui les fait enfler

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

promptement, & mourir avec des douleurs & des mugiſſemens effroyables. Au Nord, vers le 60ème. dégré, les Olioutores qui habitent la côte orientale, prennent les baleines avec des filets, faits de courroies de cheval marin, qui ſont larges comme la main. On les tend à l'embouchure des bayes. Arrêtés par un bout avec de groſſes pierres; ces filets flottent au gré de la mer, & les baleines qui pourſuivent les poiſſons, vont s'y jetter & s'y entortiller, de façon à ne pouvoir s'en débarraſſer. Les Olioutores s'en approchent alors ſur leurs canots, & les enveloppent de nouvelles courroies avec leſquelles on les tire à terre pour les dépecer.

Les Tchouktchi qui ſont à cinq dégrés plus au Nord, font la pêche de la baleine, comme les Européens & les Groënlandois qui ſont placés à la même hauteur du Pôle, c'eſt-à-dire, qu'ils les prennent avec des harpons. Cette pêche eſt ſi abondante qu'ils négligent les baleines mortes, que la mer leur donne gratuitement. Ils ſe contentent d'en tirer la graiſſe qu'ils brûlent avec de la mouſſe, faute de bois: mais ils ne la mangent point, comme les Kamtſchadales du Midi. Auſſi ne ſont-ils pas ſujets à être empoiſonnés. Cet accident eſt très-commun aux peuples, que la pareſſe ou la faim portent à ſe gorger de ces préſens funeſtes que la mort leur envoie. Je fus témoin, dit M. Kracheninnikow, au mois d'Avril 1739, de l'horrible ravage que leur cauſa cette nourriture. Aux bords de la riviere Berezowa, eſt une petite habitation appellée *Alaoun*. C'eſt au 53e dégré de latitude, ſur la côte Orientale. Je remarquai que tous ceux que je voyois, étoient pâles & défaits. « Comme je leur en demandai la raiſon, le chef de l'habitation me dit, qu'avant mon arrivée, un d'entr'eux étoit mort pour » avoir mangé de la graiſſe d'une baleine empoiſonnée, & que comme ils » en avoient tous mangé, ils craignoient de ſubir le même ſort. Au bout » d'environ une demie heure, un Kamtſchadale très-fort & très-robuſte, » & un autre plus petit commencerent tout-à-coup à ſe plaindre, en diſant » qu'ils avoient la gorge tout en feu. Les vieilles femmes qui ſont leurs » médecins, les attacherent avec des courroies; vraiſemblablement pour » les empêcher d'aller dans l'autre monde. La femme d'un des malades » venant par derriere, lui prononça tout bas quelques paroles ſur la tête, » pour l'empêcher de mourir. Cependant tout fut inutile, ils moururent » tous deux le lendemain; & les autres, à ce que j'appris enſuite, furent » bien long tems à ſe rétablir ».

Si la graiſſe de baleine eſt quelquefois funeſte aux Kamtſchadales, ce poiſſon leur eſt d'ailleurs utile à beaucoup de choſes: ils emploient ſa peau à des ſemelles & des courroies, ſes barbes ou fanons à coudre leurs canots, à faire des filets pour prendre d'autres poiſſons; ſa mâchoire inférieure à des gliſſoires pour les traîneaux, à des manches de coûteaux. Ses inteſtins leur ſervent de barils, ſes vertèbres de mortiers, ſes nerfs & ſes veines de cordes pour les piéges qu'ils tendent aux renards.

Avant de terminer cet article de la baleine, il ne faut pas omettre une erreur que M. Kracheninnikow releve dans M. Steller. Ce Phyſicien, d'après le témoignage de gens qui diſoient avoir vu des inſcriptions latines ſur des harpons de fer, qu'on avoit trouvés dans des baleines mortes, jettées ſur les côtes de Kamtſchatka, conclut que ces baleines venoient du Japon. Mais, comment

comment se persuader, dit M. Krachenīnnikow, que dans une distance si longue, & dans une mer parsemée d'un si grand nombre d'Isles, ces baleines n'aient été arrêtées nulle part sur les côtes? Comment les Kamtschadales & les peuples barbares qui fréquentent le Kamtschatka, ont-ils pu discerner ces lettres latines, eux qui ne sçavent lire aucune sorte de caractere, dans quelque langue que ce soit? Car avant notre arrivée, poursuit l'Observateur Russe, il n'y avoit point encore eu de Cosaque, qui sçût ce que c'étoit que des lettres latines. M. Krachenīnnikow pourroit ajouter que tous les peuples qui font la pêche de la baleine, ignorent également le latin; à moins que quelque Allemand n'ait eu la fantaisie de faire graver des inscriptions latines, sur des harpons de baleines. Mais alors il faut que les baleines, atteintes de ces harpons, voyagent du Spitzberg au Kamtschatka, par toute l'étendue de la mer Glaciale. Au reste il seroit peut-être aussi curieux, & plus important, d'attacher ces sortes de monumens au corps des baleines, que de passer des anneaux au cou des faucons, avec la date de l'année où on les a pris, & le nom du chasseur qui les a remis en liberté. Cet usage offriroit un moyen de connoître en partie, & l'âge des baleines, & les courses qu'elles font.

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

Du *Kasatka*, ou poisson à épée.

A côté de la baleine, on peut mettre son ennemi l'Espadon. Mais celui-ci n'est pas tel dans cette histoire du Kamtschatka, qu'on le décrit ailleurs. Les plus gros, dit M. Steller, ont quatre sagênes de longueur. Leur gueule est garnie de grandes dents pointues. C'est avec ces armes que l'Espadon attaque la baleine; & non avec une sorte d'épée qu'il a sur le dos. « Il est faux que cet animal en plongeant sous la baleine, comme plu-» sieurs personnes le prétendent, lui ouvre le ventre avec une nageoire » pointue. Car quoiqu'il ait une espéce de nageoire fort aiguë, de la lon-» gueur d'environ deux archines, & que lorsqu'il est dans l'eau, elle pa-» roisse comme une corne, ou comme un os; cependant elle est molle » & n'est composée que de graisse, & l'on n'y trouve pas un seul os ». C'est aux Ychthyologistes à voir si ce poisson, décrit par M. Steller, est le même que l'Espadon; si l'on connoît bien celui-ci, quand les uns lui donnent une scie, les autres une épée, & les autres un peigne pour arme; si cette arme est un os, une corne, un nerf, ou bien un cartilage flexible, qui se durcit & s'aiguise jusqu'à devenir tranchant ou perçant, quand la rage lui donne cette tension violente & momentanée, que l'amour communique à certaines parties molles dans tous les animaux. Ou les Naturalistes ne sont pas encore bien instruits sur la forme des poissons; ou les voyageurs, même physiciens, ne sont pas Naturalistes.

Quoi qu'il en soit de la figure du poisson à épée, que les Kamtschadales appellent *Kasatka*, une antipathie naturelle lui fait poursuivre la baleine; car celle-ci le craint & le fuit malgré la supériorité de sa masse & de ses forces, qui semble lui donner l'empire sur les habitans de la mer. Son ennemi la fait échouer sur la côte, ou la relance en haute mer, jusqu'à ce qu'il se trouve renforcé par une troupe de son espéce. Alors ils fondent tous ensemble sur le monstre, qui pousse le bruit de ses mugissemens, à plusieurs milles, & ils le tuent sans le dévorer, ni l'entamer. Les habitans du Kamtschatka profitent de cette chasse, & conservent une sorte de vénération

pour l'efpadon; mais ce culte eft moins infpiré par la reconnoiffance que par la crainte. Quand ils voient un de ces animaux, ils le conjurent avec une efpéce d'offrande, de ne point leur faire de mal. C'eft qu'il fubmerge fort bien un canot.

Du Tchechkak, ou Loup marin.

Le *Tchechkak*, que les Ruffes nomment *Loup*, eft un reméde infaillible contre la conftipation. Sa graiffe ne fe digere point, & fort fans qu'on s'en apperçoive. Auffi les Kamtfchadales qui n'en mangent guères, ne s'en fervent que pour attraper les gens, dont ils veulent fe venger, ou fe moquer.

Le Motkoya, ou Akoul.

Le *Motkoïa*, qui s'appelle *Akoul* à Archangel, eft mis par quelques Naturaliftes, au rang des baleines. C'eft fans doute à caufe de fa groffeur : car il y a des mers, où il péfe quelquefois jufqu'à mille poudes. Du refte cet animal reffemble à l'efturgeon, par la peau, la tête & la queue : mais il en différe par fes dents qui font taillées en fcie & fort tranchantes. Elles fe vendent, fous le nom de langues de ferpens. Les Kamfchadales ont tant de frayeur de ce monftre, que lors même qu'il eft coupé en petits tronçons, ils difent qu'il remue continuellement, & que fa tête roule les yeux de toutes parts, pour chercher fon corps.

Des Barbües.

La *Barbue* qui tire vraifemblablement fon nom des petits piquans, dont elle a la peau toute parfemée, eft, dit M. Steller, de quatre efpéces. L'une a les yeux placés à gauche, & les autres les ont à droite. Mais la partie du corps où les yeux ne peuvent veiller, eft défendue par ces piquans dont elle eft hériffée.

Se *Terpouk*, ou la *Lime*.

Le *Terpouk*, ou *la Lime*, prend ce nom de fes écailles inégales, qui font terminées par de petites dents très-aiguës. Dans la defcription de M. Steller, il reffemble à la perche. Son dos eft noirâtre, fes côtés tirent fur le rouge, avec des taches d'argent, rondes, ovales, quarrées.

Poiffons de mer qui remontent les rivieres.

Parmi les poiffons qu'on appelle de mer, il en eft un qui appartient aux rivieres, parce qu'il y naît, qu'il y meurt & s'y laiffe prendre; quoiqu'il vive conftamment dans l'eau falée : c'eft le faumon. Il y en a dans le Kamtfchatka, dit M. de Kracheninnikow, d'autant d'efpéces, que les Naturaliftes en ont obfervé dans tout l'Univers. Ils y abondent fi fort en été, que s'il faut l'en croire, ils font déborder les rivieres, en les remontant avec le flux; & quand elles rentrent dans leur lit, la quantité de faumons qui reftent morts fur le fable, empefteroit l'air de la puanteur qu'ils exhalent, fans les vents continuels qui le purifient. On ne peut donner un coup de harpon dans l'eau, fans frapper fur un poiffon; la plûpart des filets rompent fous le faix, quand on veut les tirer; auffi ne fait-on que les tendre.

Saumons.

Cependant il n'y a guères de poiffons au Kamtfchatka, qui vivent plus de fix mois dans les rivieres; foit parce qu'ils n'y trouvent pas affez de nourriture; foit que la difficulté de les remonter, ou de s'y arrêter faute de profondeur & d'afile, les faffe rentrer dans la mer. Cependant c'eft dans les rivieres où ils font nés, qu'ils ont coutume de frayer. La fémelle, dit M. Steller, fe creufe une foffe dans le fable, & fe tient fur ce trou, jufqu'à ce que le mâle vienne, en la preffant, faire éjaculer de fon fein, les œufs qu'elle y contient, & les arrofer du germe fécond, qu'il exprime

de sa laite. Ces œufs restent ainsi cachés & couverts dans les creux de sable, jusqu'au moment d'éclore. Le mois d'Août est la saison du frai. Comme les vieux poissons n'ont pas le tems d'attendre leurs petits, ils ménent toujours, dit-on, un saumon d'un an, qui n'ayant que la grosseur d'un hareng, garde & couve, pour ainsi dire, le frai, jusqu'au mois de Novembre où les petits, nouvellement éclos, gagnent la mer à sa suite. C'est un fait dont M. Kracheninnikow paroît si peu douter, qu'il suppose le même instinct, & la même pratique, à nos saumons d'Europe. Mais il croit que la différence d'âge entre les saumons naissans, & celui d'un an, qui les garde & les méne, a fait que les Naturalistes ont divisé par erreur, une seule espéce en deux, quoiqu'ils prétendent d'ailleurs que tous les poissons rouges ne peuvent être distingués en espéces, par des indices constans.

Pour remédier à ces erreurs, le Physicien Russe distingue les différentes espéces de poissons rouges, par les tems où ils remontent dans les riviéres. Car ils sont si fidéles à garder l'ordre & la saison de leur marche, que les Kamtschadales ont donné les noms de ces différentes espéces de poissons, aux mois dans lesquels ils les prennent. Tous les Peuples Chasseurs, Pêcheurs, Pasteurs, ou Laboureurs, ont dû commencer à distinguer les tems de l'année, par les espéces d'animaux, ou de productions que la Nature leur offroit successivement sur la terre, ou dans la mer.

Premiere classe de poissons de mer, & d'eau-douce.

Le Tchaowitcha.

Ainsi le mois de Mai s'appelle, chez les Kamtschadales, *Tchaowitcha*, parce que c'est le tems où le poisson de ce nom remonte le premier, de la mer dans les rivieres. Comme c'est le plus gros des poissons rouges, on ne le trouve guère que dans les endroits profonds de la baye d'Awatscha, & de la Kamtschatka sur la côte orientale; de la *Bolschaia Reka*, sur la mer de Pengina. Cette espéce de saumon, long d'environ trois pieds & demi, sur dix pouces de largeur, pese quelquefois près de quatre-vingt dix livres. C'est une grande fête, que la pêche de ce poisson, précurseur de tous les autres. Le premier que l'on prend, est pour celui qui jette le filet. Cette superstition des Kamtschadales, déplaît fort aux Russes, dit M. Kracheninnikow. Mais les menaces que ceux-ci peuvent faire, en imposent moins aux sauvages que la crainte qu'ils auroient de commettre un grand crime, s'ils cédoient à leurs maîtres, les prémices de leur pêche, à quelque prix que ce fût.

Le Niarka.

Le *Niarka* qui est proprement le *Poisson rouge*, vient au commencement de Juin dans toutes les rivieres du Kamtschatka. Quelques-uns remontent jusqu'aux sources, où l'on en prend avant que la pêche en ait commencé dans les embouchures. Cependant le *Niarka* ne séjourne pas long-tems dans le lit des rivieres, préférant les eaux des lacs parce qu'elles sont, dit M. Steller, épaisses & fangeuses. Ce poisson pése rarement au-delà de quinze livres.

Le *Keta*, ou *Caïbo*.

Le *Keta* ou *Kaïbo*, plus beau que le *Niarka*, se montre dès les premiers jours de Juillet, dans toutes les rivieres. En automne, on le pêche près des sources, dans des creux profonds où les eaux sont tranquilles. Ses dents sont, dit-on, comme celles des chiens; sa langue a trois pointes; sa chair est blanche, & sa peau sans aucune tache.

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

Le Belaïa.

Le *Belaïa Riba*, qu'on appelle poiſſon blanc, ſoit parce qu'il a dans l'eau une couleur d'argent, ſoit parce que c'eſt le meilleur de tous les poiſſons à chair blanche, reſſemble au *Keta* pour la groſſeur & la figure; mais il en différe par des taches noires oblongues, dont il a le dos parſemé. Quand les vieux poiſſons de cette eſpéce ont dépoſé leurs œufs, ils s'enfoncent dans des endroits profonds, où la vaſe eſt épaiſſe, où l'eau ne géle jamais. Auſſi peut-on en prendre même en hyver; c'eſt la reſſource des Peuples méridionaux du Kamtſchatka. Mais en Février, il n'eſt pas auſſi gras qu'en automne.

Poiſſons blancs, qui deviennent rouges.

La plûpart de ces poiſſons s'appellent tantôt blancs, tantôt rouges, parce qu'ils ſont argentés au ſortir de la mer, & deviennent rouges dans les rivieres; ce changement eſt cauſe qu'on a pris ſouvent les mêmes, pour des eſpéces différentes. Quel que ſoit l'inſtinct, ou le beſoin qui les attire dans les rivieres, cet attrait eſt plus fort que le courant des flots qu'il leur fait remonter, malgré la plus grande rapidité. Quand un poiſſon eſt las de lutter contre cet obſtacle, il s'enfonce dans un endroit plus calme de la riviere, pour reprendre des forces. N'en a-t il point aſſez en lui-même, il s'attache à la queue d'un autre poiſſon, plus vigoureux, qui l'entraîne à ſa ſuite dans les paſſages rapides & périlleux. Auſſi voit-on la plûpart de ces poiſſons que l'on pêche, avoir la queue entamée, ou mordue. Il y en a qui vont mourir dans le ſable, ou ſur le rivage, plutôt que de retourner à la mer, du moins avant la ſaiſon.

M. Steller dit que lorſqu'ils ſont forcés d'y revenir, quoiqu'ils aiment à garder l'embouchure des rivieres où ils ſont nés, quelquefois ils en ſont écartés par les tempêtes, & jettés ſur le cours d'un fleuve étranger. C'eſt pourquoi l'on voit dans certaines années, une riviere abonder en ces ſortes de poiſſons, tandis qu'une autre en manque tout-à-fait. Quelquefois on eſt dix ans, avant de revoir dans une riviere les poiſſons qui en ont perdu l'embouchure. Cet accident n'arrive que lorſque les jeunes poiſſons, qui gagnent la mer en automne, y ſont accueillis par la tempête. S'ils y entrent dans un tems calme, comme c'eſt l'ordinaire, ils n'ont qu'à s'enfoncer dans un endroit profond, ils y ſont à l'abri de l'orage; l'agitation des tempêtes ne ſe faiſant jamais ſentir plus bas qu'à ſoixante ſagénes de profondeur. Ainſi l'aigle & le ſaumon peuvent défier les vents; l'un eſt au deſſus, l'autre eſt au deſſous de leurs ravages: ainſi les Rois & les Bergers bravent impunément les revers de la fortune; rarement va-t-elle ſi haut ou ſi bas.

Seconde claſſe de poiſſons qui fréquentent les rivieres.

M. Kracheninnikow fait une claſſe à part, des eſpéces de poiſſons qui fréquentent indifféremment toutes les rivieres, & dans tous les tems.

Le *Goltſi.*

La premiere de ces eſpéces eſt le *Goltſi*, qui groſſit juſqu'à peſer vingt livres. Il entre dans la Kamtſchatka, & par les petites rivieres qu'elle reçoit, gagne les lacs d'où ſortent ces rivieres. C'eſt-là qu'il ſéjourne & s'engraiſſe à loiſir, durant cinq ou ſix ans, qui ſont le terme de ſa vie. La premiere année ces poiſſons croiſſent en longueur; la ſeconde plus en largeur; la troiſiéme en groſſeur par la tête; & les trois dernieres années, deux fois plus en épaiſſeur qu'en longueur. C'eſt à peu près ainſi que doivent croître les truites, dont le *Goltſi* fait une eſpéce.

Le Mouikiz.

Une seconde espéce est le *Mouikiz*, distingué des autres sortes de truites par une raie rouge assez large, qu'il a de chaque côté du corps, depuis la tête jusqu'à la queue. Il mange les rats qui traversent les rivieres en troupe. Il aime la baye du *Brownitsa*, espéce de vaciet, dont l'arbuste croît sur le bord des eaux. Quand il en voit, il s'élance de l'eau pour en attrapper la feuille & le fruit. C'est un très-bon poisson ; mais il est rare. Comme on ne sçait quand il entre dans l'eau douce, ou retourne dans la mer, on conjecture qu'il remonte les rivieres sous la glace.

Le *Korioukhi*, ou Eperlan.

Les Kamtschadales ont aussi des éperlans, qu'ils appellent *Korioukhi*. Ce sont de très-petits poissons, d'un goût si désagréable, que les Pêcheurs aiment mieux les donner à leurs chiens que de s'en nourrir. De trois espéces, la plus abondante, est celle qu'ils nomment *Ouiki*. On dit que les rivages de la mer orientale, en sont quelquefois couverts l'espace de cent verstes, à un pied de hauteur. On les distingue, parce qu'ils nagent toujours trois ensemble, se tenant par une raie velue qu'ils ont des deux côtés, & si fortement attachés, que quiconque en veut pêcher un, en a trois à la fois.

Le Beltchoutch, ou Hareng.

M. Krachenińnikow termine l'histoire des poissons du Kamtschatka, par les harengs, qu'on appelle dans le pays *Beltchoutch*. Ce poisson ne se trouve guère dans la mer de Pengina : mais en revanche, il abonde dans la mer orientale, où il a une large carriere. Aussi, d'un seul coup de filet, en prend-on quatre tonneaux.

Cette pêche se fait dans le lac *Wilioutchin*, qui doit être le même que la baye d'Awatscha, quoique sa place ne soit indiquée ni sur la carte, ni dans l'ouvrage publié par M. l'Abbé Chape. Il est, dit-il, à cinquante sagenes de la mer, avec laquelle il communique par un bras. Quand les harengs y sont entrés, dans l'automne ; ce bras, ou détroit, est bientôt fermé par les sables que les tempêtes y entassent. Au printemps, les eaux du lac, gonflées par la fonte des neiges, rompent cette digue de sable, & rouvrent, aux harengs, le passage dans la mer. Comme ils se rendent à ce détroit vers la saison où il doit être libre, les Kamtschadales brisent la glace dans un endroit, y passent leurs filets, où sont attachés quelques harengs, pour amorcer les autres, & couvrent l'ouverture de nattes. Un Pêcheur veille sur un trou pratiqué dans les nattes, pour voir le moment où les poissons entrent dans les filets, en voulant passer le détroit & regagner la mer. Aussitôt il appelle ses compagnons ; on ôte les nattes, & l'on tire les filets remplis de harengs. On les enfile par paquets, dans des ficelles d'écorce d'arbre, & les Kamtschadales les emportent chez eux sur des traineaux. C'est ainsi que l'industrie, excitée par les besoins, varie chez tous les Peuples, avec la situation des lieux & des choses qui concourent à satisfaire ces besoins. Le hareng est le même sur toutes les mers ; mais la maniere de le prendre n'est pas la même sur toutes les côtes.

CHAPITRE IX.

Des Oiseaux.

L'HISTOIRE des pays ſauvages, eſt plutôt celle des animaux que des hommes. Mais quoique par-tout où l'homme deſtructeur n'a point imprimé la trace meurtriere de ſes pas, tous les autres habitans de la terre y duſſent trouver un ſûr azile & s'y multiplier à loiſir; cependant on peut dire en général, *peu d'hommes*, *peu d'animaux* : tant la voracité, l'inquiétude, la guerre, la curioſité, l'amour du repos, la ſoif du butin, les beſoins & les paſſions de l'eſpéce humaine l'agitent & la pouſſent dans tous les lieux, où les productions, ſoit animales, ſoit végétales, peuvent fournir des alimens à l'être qui, dévorant tout ce qui vit, ſe reproduit de la mort de tous les autres êtres. Si le Kamtchatka n'eſt donc pas auſſi peuplé qu'on devroit l'attendre de la température du climat; c'eſt que la terre y préſente peu de ſubſtance aux hommes; c'eſt que le ſol montagneux ou marécageux, ne produit guères de verdure entre les pierres ou les eaux dont il eſt couvert. Dès-lors on doit imaginer que les oiſeaux y ſont rares. Auſſi ne ſont-ce la plupart que des oiſeaux aquatiques; & la mer en fournit les plus nombreuſes eſpéces.

Des oiſeaux matins.

Elles ſont preſque toutes ſur la rive orientale du Kamtſchatka, parce que les montagnes leur offrent un aſile plus voiſin, & l'Océan plus de nourriture.

L'Ypatka, ou canard du Nord.

Le plus connu de ces oiſeaux; eſt le plongeon de mer, déſigné ſous le nom de canard du Nord, *Anas arctica*. Les Kamtſchadales l'appellent *Ypatka*. On le trouve ſur toutes les côtes de la preſqu'iſle, & il n'a rien de particulier pour le Kamtſchatka, que d'y être fort commun.

Le *Mouichagatka*.

Un autre oiſeau de la même eſpéce, qui ne ſe trouve point ailleurs, eſt le *Moüichagatka* (*a*). Il différe de l'*Ypatka*, qui a le ventre blanc, en ce qu'il eſt tout noir, & qu'il porte ſur la tête « deux huppes d'un blanc » jaunâtre, qui lui pendent comme deux treſſes de cheveux, depuis les » oreilles juſques ſur le col ».

L'*Arau*, ou le *Kara*.

D'une autre eſpéce qu'on nomme Gagares, eſt *l'Arau* ou le *Kara*. Cet oiſeau plus gros que le canard, a la tête, le col & le dos noirs, le ventre bleu, le bec long, droit, noir & pointu, les jambes d'un noir rougeâtre, & trois ergots unis par une membrane noire. Ses œufs ſont très-bons à manger, ſa chair eſt mauvaiſe, & ſa peau ſert à faire des fourrures.

Les Cormorans, ou *Tchaiki*.

Il y a des Cormorans qui ſont particuliers au Kamtſchatka. On les appelle *Tchaiki*. Deux de ces eſpéces différent par les plumes, que l'une a noires, & l'autre blanches. Le *Tchaiki* eſt gros comme une oye, a le bec de cinq pouces, tranchant ſur les bords; la queue de huit à neuf pou-

(*a*) M. Steller définit ce canard, *Alca monochroa, ſulcis tribus, cimo duplici utrinque dependente. Anas arctica cirrata.*

ces; les aîles de sept pieds, quand elles sont étendues; le gosier si large, qu'il avale de grands poissons tout entiers. Il ne peut se tenir sur ses pieds, ni s'élever de terre pour voler, quand il a mangé. Mais par ces traits, il ressemble sans doute à beaucoup d'autres oiseaux, déja décrits dans l'Histoire des Voyages; quoique les Naturalistes soient ordinairement si peu d'accord dans leurs descriptions, qu'ils font, tantôt plusieurs sortes d'oiseaux d'une seule, tantôt une seule espéce de plusieurs; le bec, les pieds, les aîles, la nuance & la place des couleurs & des taches, se variant à l'infini, non-seulement d'une espéce à l'autre, mais entre les individus de la même espéce, selon l'âge ou le climat. Il suffit donc de recueillir dans cette Histoire, les relations des divers animaux avec l'homme; c'est-à-dire, ce qu'il y a de particulier entre ces espéces & la nôtre, dans les différens pays qu'elles habitent ensemble. Ainsi l'on se contentera de dire que l'homme se sert de la vessie du *Tchaiki*, pour l'attacher à ses filets, au lieu de liége, & qu'il pêche ces sortes d'oiseaux : voici comment.

Les Kamtschadales passent un hameçon de fer ou de bois, à travers le corps d'un poisson, ensorte que l'instrument demeure caché sous la nageoire qui est sur le dos. On jette cette amorce dans la mer. Les *Tchaiki* volent aussi-tôt se disputer la proie, & quand le plus fort des combattans a saisi l'hameçon, on tire le tout avec une courroie qui tient à l'amorce. Quelquefois on attache un de ces oiseaux vivans à cette espéce de ligne, pour en attrapper d'autres, en lui liant le bec, de peur qu'il n'avale l'amorce.

L'*Oiseau de tempête*.

Parmi les cormorans, ou hirondelles de mer, est l'*oiseau de tempête*, *Procellaria*. Les Navigateurs l'appellent ainsi, parce qu'il vole fort bas, rasant la surface des eaux, ou qu'il vient se percher sur les vaisseaux, quand il doit y avoir une tempête. Cette allure en est un présage infaillible.

Les *Stariki*.

Les *Gloupichi*.

Au nombre de ces oiseaux de mauvais augure, M. Steller range les *Stariki* & les *Gloupichi*. Les premiers, de la grosseur d'un pigeon, ont le ventre blanc, & le reste du plumage d'un noir quelquefois tirant sur le bleu. Il y en a qui sont entierement noirs, avec un bec d'un rouge de vermillon, & une hupe blanche sur la tête. Les derniers, qui tirent leur nom de leur stupidité, sont gros comme une hirondelle de riviere. Les isles, ou les rochers, situés dans le détroit qui sépare le Kamtschatka de l'Amérique, en sont tout couverts. On dit qu'ils sont noirs comme de la terre d'ombre, qui sert à la Peinture; mais qu'ils ont des taches blanches par tout le corps. Les Kamtschadales, pour les prendre, n'ont qu'à s'asseoir près de leur retraite, vêtus d'une pelisse à manches pendantes. Quand ces oiseaux viennent le soir se retirer dans des trous, ils se fourrent d'eux-mêmes dans la pelisse du Chasseur qui les attrappe sans peine.

Le Kaïover.

Dans cette espéce, on compte encore le *Kaïover*, ou *Kaior*, qu'on dit pourtant fort rusé. C'est un oiseau noir, avec le bec & les pattes rouges. Les Cosaques l'appellent *Iswoschiki*, parce qu'il siffle comme les conducteurs de chevaux.

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

Il y a sur la côte du Kamtschatka, des corbeaux aquatiques ; l'un entr'autres, qu'on appelle *Ouril*, est gros comme une oie. Il a le corps d'un noir blancheâtre, les cuisses blanches, les pieds noirs, le bec noir pardessus, & rouge par-dessous.

Les Ourils.

Les Kamtschadales disent que les ourils n'ont point de langue, parce qu'ils l'ont changée avec les chévres sauvages, pour les plumes blanches qu'ils ont au cou & aux cuisses. Cependant cet oiseau crie soir & matin, & son cri ressemble, dit M. Steller, au son de ces trompettes d'enfant, qu'on vend aux foires de Nuremberg. Quand il nage, il porte le cou droit, & quand il vole, il l'allonge. Il habite la nuit par troupes, sur les bords des rochers escarpés, d'où le sommeil le fait souvent tomber dans l'eau, pour être la proie des renards qui sont à l'affut. Les Kamtschadales vont lui dérober ses œufs durant le jour, au risque de se casser le cou dans des précipices, ou de se noyer en tombant dans la mer. On prend ces oiseaux avec des filets, ou même avec des lacets, enfilés à de longues perches. Quand ils sont une fois reposés, ils ne quittent guère leur place, même en voyant prendre ceux qui sont à leurs côtés. Si l'Oiseleur vient leur présenter le lacet au bout de la perche, qu'il tient à la main, ils détournent la tête pour s'en défendre, mais restent au même endroit, jusqu'à ce que leur cou soit pris au nœud coulant.

Des Oiseaux d'eau douce.

Les rivieres ont aussi leurs oiseaux, & le Roi de ces oiseaux est le cigne, qui, comme le dit si bien M. de Saint-Lambert, dans son Poëme des Saisons.

Navige avec orgueil, flotte avec majesté.

Les Cignes.

Mais l'honneur de ce monarque, est d'être mangé au dîner des Kamtschadales, dans les festins, ou les repas d'invitation. Au tems de la mue, on le prend avec des chiens, on le tue avec des bâtons. C'est ainsi que le Roi des animaux traite le Roi des oiseaux d'eau-douce.

Les Oyes.

Il y a plus d'adresse dans la maniere d'attrapper les oyes, qui sont de sept à huit espéces au Kamtschatka. Dans l'endroit où ces oiseaux se retirent le soir, on fait des huttes à deux portes. Un Chasseur couvert d'une chemise, ou d'une pelisse blanche, s'approche doucement des oyes. Quand il en a été apperçu, il regagne, en rampant, la hutte ouverte. Les oyes l'y suivent, il sort par l'autre extrémité de la cabane, dont il ferme la porte ; puis il en fait le tour, & rentrant par la premiere porte, il assomme toutes les oyes.

On les prend aussi dans les fossés que l'on creuse le long des lacs où elles se tiennent. Lorsqu'elles veulent se promener, elles marchent sur ces trapes que l'on a cachées sous des herbes, & y tombent de façon, que leurs aîles sont prises & serrées dans ces fosses étroites.

Ces oyes ne sont pas plus sédentaires au Kamtschatka, que dans les autres pays. M. Steller dit qu'elles arrivent au mois de Mai, pour s'en retourner en Novembre. Il prétend qu'elles viennent de l'Amérique : car il les a vues passer devant l'isle de Bering, en automne, du côté de l'Est ; au printems, du côté de l'Ouest.

Les canards sont encore plus communs que les oyes, puisqu'il y en a de dix espéces, sans compter les canards domestiques. Une de ces espéces, qu'on appelle *Sawki*, est remarquable par son cri. M. Steller dit qu'il est composé de six tons qu'il a notés de la maniere suivante.

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

o o
o o
o o

C'est de son cri, que les Kamtschadales l'appellent *Aangitche*. Le Physicien attribue ces trois modulations à trois ouvertures du larinx, qui sont couvertes d'une membrane fine & déliée.

Une espéce de canard particuliere au Kamtschatka, ce sont les canards des montagnes (*a*). C'est une raison d'en détailler ici la description. » La tête des mâles est d'un noir aussi beau que du velours. Ils ont auprès » du bec deux taches blanches, qui montent en ligne directe jusqu'au » dessus des yeux, & qui ne finissent que sur le derriere de la tête, par » des rayes couleur d'argile. Ils ont autour des oreilles une petite tache » blanche, de la grandeur d'une lentille. Leur bec, ainsi que celui de tous » les autres canards, est large, plat, & d'une couleur bleuâtre : leur » cou, par en-bas, est d'un noir mêlé de blanc. Ils ont, au-dessus du » jabot, une espéce de collier blanc, bordé de bleu, qui est étroit sur » le jabot même, & qui s'élargit des deux côtés vers le dos. Ils ont le » devant du ventre, & le haut du dos, bleuâtres ; ils sont d'une couleur » noirâtre vers la queue. Leurs aîles sont rayées en travers d'une large » bande blanche, bordée de noir : les plumes des côtés, qui sont sous » les aîles, sont de couleur d'argille : les grosses plumes de leurs aîles, » sont noirâtres à l'exception de six ; de ces six, quatre sont noires & » brillantes comme du velours ; les deux dernieres sont blanches, & » bordées de noir aux extrêmités. Les grosses plumes du second rang, » sont presque noirâtres ; celle du troisiéme, sont d'un gris mêlé de bleu : » il y a cependant deux plumes qui ont des taches blanches aux extrê- » mités. Leur queue est noire & pointue ; leurs pieds sont d'une couleur » pâle. Cet oiseau pese environ deux livres. La femelle de cette espéce » n'est pas si belle : ses plumes sont noirâtres, & chacune d'elles, vers » la pointe, est d'une couleur jaunâtre, un peu bordée de blanc : elle » a la tête noire & tiquetée de taches blanches sur les tempes : elle ne » pese pas tout-à-fait une livre & demie. «

Ces femelles sont fort stupides, continue M. de Kracheninnikow ; car au lieu de s'envoler, quand elles voient un homme, elles ne font que plonger dans l'eau, qui, sans doute, est leur principal élément. Mais les eaux sont si basses & si claires, qu'il est aisé d'y tuer ces canards, à coups de perche.

Cependant on en prend beaucoup moins à cette sorte de battue, qu'à la

(*a*) M. Steller la définit *anas picta, capite pulchrè fasciato*.

chaſſe. Ce dernier exercice, auſſi amuſant qu'utile, demande de l'adreſſe. L'automne en eſt la ſaiſon. On va dans des endroits couverts de lacs, ou de rivieres, entrecoupés de bois. On nettoie des avenues à travers ces bois, d'un lac à l'autre. On lie enſemble des filets qui ſont attachés à de longues perches, & qu'on peut tendre, ou lâcher, au moyen d'une corde, dont on tient les deux bouts. Sur le ſoir, on tend ces filets à la hauteur du vol des canards. Ces oiſeaux viennent s'y jetter d'eux-mêmes en ſi grand nombre, avec tant de force, qu'ils les rompent ſouvent, & volent à travers, en paſſant d'un lac à l'autre, ou raſant la ſurface de l'eau le long d'une riviere.

Ces canards tiennent lieu de barométre & de girouette aux Kamtſchadales, avec cette différence, qu'ils indiquent plutôt le tems avenir, que le tems actuel, & qu'ils tournent & volent contre le vent qu'ils annoncent. Mais ces pronoſtics ne ſont pas infaillibles.

Des Oiſeaux terreſtres.

Le Kamtſchatka n'a dans ſes rochers que des oiſeaux de proye. A la cime de ces rochers, ſont les nids des aigles, qui ont ſix pieds de diamétre, ſur trois ou quatre pouces de hauteur. Tous les jeunes aiglons ſont blancs, comme le cigne. Enſuite, les uns deviennent gris; les autres bruns, ou couleur d'argile; les autres noirs, & les autres tachetés de noir & de blanc. Les aigles mangent le poiſſon, & les Kamtſchadales mangent l'aigle. C'eſt ainſi que les ſubſtances animales, ou végétales, paſſent les unes dans les autres par la nutrition, qui eſt la filiere de la réproduction, & l'homme ſeul ſe les aſſimile preſque toutes. Mais par une circulation ſinguliere des germes de la vie & de la mort, quand les volatiles, les poiſſons, & les quadrupédes voraces, ſe ſont nourris d'une infinité d'eſpéces, priſes dans les différentes claſſes du régne animal & ſenſible, l'homme qui a dévoré toutes ces eſpéces, l'une après l'autre, eſt à ſon tour la proye de mille inſectes les plus vils.

De la vermine.

Ils ſont très-communs au Kamtſchatka. Si les chaleurs de l'été n'y ſont pas aſſez vives pour multiplier beaucoup ces générations; en revanche, les eaux dont le pays eſt coupé, ſont que les vers y fourmillent. La terre en eſt couverte, le poiſſon qu'on fait ſécher, en eſt dévoré juſqu'à la peau qui reſte ſeule. Les moucherons & les couſins rendent ce pays inſupportable, dans la ſeule ſaiſon où il ſeroit habitable. Heureuſement, comme les Kamtſchadales ſont alors occupés à la pêche, où la fraîcheur & la continuité des vents écartent ces eſſaims fâcheux, que le ſoleil fait éclore, on n'en ſouffre pas extrêmement. L'humidité de l'air fait auſſi qu'on voit peu de papillons, ſi ce n'eſt vers la ſource de la Kamtſchatka, où la ſéchereſſe du ſol, & le voiſinage des bois, les rendent communs. Mais ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'on en a vu des multitudes prodigieuſes ſur des vaiſſeaux éloignés de la côte, à plus de trente verſtes. Peuvent-ils voler de ſi loin, ſans ſe repoſer? Ou bien, ces inſectes n'éclorroient-ils pas ſur les vaiſſeaux mêmes? Dans ce cas, les apporteroit-on au Kamtſchatka d'un climat étranger, comme les punaiſes qu'on trouve aux environs de la Bolſchaia-Réka, & de l'Awatſcha, où ſans doute elles ſont venues dans des coffres, & ſur des habits.

Si les Kamtſchadales ſont délivrés de la plûpart de nos inſectes, ils ſont encore plus tourmentés par les poux, qu'on ne l'eſt en Italie, & même en Eſpagne. On en trouve ſur les bords de la mer, une eſpéce qui s'inſinue entre cuir & chair, & cauſe des douleurs aiguës, qu'on ne peut faire ceſſer qu'en coupant la chair vive, où elle a fait ſon nid. Quant aux poux ordinaires, cet inſecte domeſtique des climats chauds, ils abondent tellement au Kamtſchatka, que les femmes n'ont ſouvent d'autre occupation que de s'en délivrer. Elles les font tomber par tas ſur leurs habits, en paſſant leurs cheveux à travers les doigts qui leur ſervent de peigne. Les hommes s'en déchargent avec des étrilles de bois, dont ils ſe frottent le dos. Mais les hommes & les femmes mangent également leurs poux, ſans doute par repréſailles. Les Coſaques ſont obligés de menacer les Kamtſchadales de les battre, comme des enfans, pour les déshabituer de cette mal-propreté. Mais on ne ſçauroit empêcher une femme de ce pays, de manger des araignées quand elle en trouve, ſoit avant de s'expoſer à la groſſeſſe, ſoit durant cet état, ou au terme d'accoucher. L'idée qu'on a de la vertu de cet inſecte, pour la fécondité, fait qu'un mari trouve ſa femme mieux diſpoſée à ſes approches, quand elle a ſatisfait ce goût bizarre, pour les araignées. Par-tout on voit la baſſeſſe de l'homme. Mais où eſt ta grandeur; être vil dans tes opinions, odieux dans tes paſſions ?

Histoire du Kamtschatka.



LIVRE SECOND.

Des habitans du Kamtſchatka.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Origine, & de la Figure des Kamtſchadales.

LE Kamtſchatka, communiquant au Nord avec le continent, par la terre même, & au Midi avec les iſles Kouriles, par la mer; ſes habitans doivent participer du caractere, de la figure & du langage des Peuples qui les environnent. Auſſi ſont-ils comme diviſés en trois Nations, & trois langues; la Koriaque au Nord, la Kourile au Midi, la Kamtſchadale entre deux. Celle-ci, qui eſt la principale Nation, & ne parle que la même langue, habite depuis la ſource de la Kamtſchatka, juſqu'à ſon embouchure, & le long de la mer orientale. Mais les limites qu'on aſſigne à ces trois Nations, & à leurs Langues, ſont trop confuſes dans l'ouvrage Ruſſe, dont M. Chappe a publié la traduction, pour qu'on s'arrête à cette diviſion des Peuples & des Langues. Elle eſt auſſi obſcure que celle qui ſe fit à la Tour de Babel.

Origine des Kamtſchadales. Les Kamtſchadales s'appellent, eux-mêmes, *Itelmen*; c'eſt-à-dire, habitans du pays. Depuis quand l'habitent-ils? Ils y ont été créés, diſent-ils. D'où viennent-ils? de la Mungalie, répond M. Steller. Quelles ſont les preuves de cette conjecture? En voici deux.

Conjectures de M. Steller à ce ſujet. La Langue des Kamtſchadales a beaucoup de mots terminés comme celle des Mungales Chinois, en *ong*, *ing*, ou *tchin*, *tcha*, ou *kſin*, *kſung*. Ces deux Langues ſe reſſemblent dans les déclinaiſons & les mots dérivés. Les variations & les aberrations qui ſe trouvent entr'elles, viennent du tems & du climat.

Une autre preuve de deſcendance, eſt la conformité de figure. Les Kamtſchadales ſont petits & baſanés, comme les Mungales. Ils ont les cheveux noirs, peu de barbe, le viſage large & plat, le nez écraſé, comme les Kalmoucks. Leurs traits irréguliers, des yeux enfoncés, les jambes grêles, & le ventre pendant; enfin des rapports dans le caractère des deux Nations, achévent de prouver à M. Steller, qu'elles ont une origine commune, ou que l'une vient de l'autre. Mais leur ſéparation, dit-il, doit être antérieure à celle du Japon d'avec la Chine; & la preuve qu'elle eſt très-ancienne, c'eſt que les Kamtſchadales n'ont aucun uſage, ni preſque aucune idée du fer, dont les Mungales ſe ſervent depuis plus de deux mille ans. Ils ont perdu juſqu'à la tradition de leur origine; ils ne connoiſſent que depuis peu de tems les Japonois, & même

les Kouriles. Ils étoient très-nombreux, quand les Ruſſes arrivérent chez eux, quoique les inondations, le ouragans, les bêtes féroces, le ſuicide & les guerres inteſtines, fuſſent des cauſes continuelles de dépopulation. Ils ont une connoiſſance de la propriété des herbes, qui ſuppoſe une longue expérience. Mais, ſur-tout, les inſtruments & les uſtenſiles, dont ils ſe ſervent, ſont différens de ceux des autres Nations. De tous ces faits, M. Steller conclud que les Kamtſchadales ſont de la plus haute antiquité, & qu'ils ont été pouſſés dans leur preſqu'iſle, par les Conquérans de l'Orient; comme les Lapons, & les Samoiédes ont été chaſſés au Nord, par les Européens. Quoi qu'il en ſoit de ces conjectures : que les Kamtſchadales ſoient venus des bords de la Léna, d'où ils auront été chaſſés par les Tungouſes; ou qu'ils ſoient iſſus de la Mungalie, au-delà du fleuve Amour; l'incertitude même de leur origine, en prouve l'ancienneté, & les révolutions éternelles des Peuples qui les entourent au continent, font préſumer qu'ils ſont arrivés au Kamtſchatka par terre, & non par mer; car c'eſt le continent qui a peuplé les iſles, & non les iſles qui ont peuplé le continent.

Histoire du Kamtschatka.

Les Kamtſchadales reſſemblent, par bien des traits, à quelques Nations de la Sibérie; mais ils ont le viſage moins long & moins creux; les joues plus ſaillantes; la bouche grande, & les lévres épaiſſes; les épaules larges, ſur-tout ceux qui vivent, ſur les bords de la mer, des monſtres qu'elle produit. Il ne ſeroit pas même ſurprenant que ces hommes ſauvages euſſent quelques rapports éloignés, de figure, avec les animaux dont ils font la chaſſe, la pêche & leur nourriture; ſi l'imagination, le climat, les habitudes, les ſenſations & ſur-tout les alimens de la mere, influent dans la formation du fœtus. Mais ſi les Kamtſchadales ne reſſemblent en rien aux animaux dont ils ſe nourriſſent, du moins ils ſentent le poiſſon, & ils exhalent une odeur forte, de canard de mer; auſſi muſqués par excès de ſaleté, qu'on peut l'être par un rafinement, pour ne pas dire un beſoin, de propreté. Avant d'entrer dans le tableau de leurs mœurs, il faut connoître leurs occupations; elles ſe rapportent toutes à leurs premiers beſoins, la nourriture, le vêtement & le logement.



CHAPITRE II.

De la Nourriture, de l'Habillement & des Habitations des Kamtſchadales.

Alimens.

Ioukola, ou *Zaal.*

CE Peuple vit de racines, de poiſſons & d'amphibies. Mais il fait pluſieurs ſortes de mêlanges de ces trois ſubſtances. Leur principal aliment eſt le *Ioukola*, ou *le Zaal*; c'eſt là leur pain. Ils prennent toutes ſortes de poiſſons ſaumonés. Ils les découpent en ſix parties. On en fait pourrir la tête dans des foſſes, pour la manger en poiſſon ſalé. Le dos & le ventre ſéchent à la fumée; la queue & les côtes à l'air. On pile la chair pour les hommes, & les arêtes pour les chiens. On deſſéche cette eſpéce de pâte, & l'on en mange tous les jours.

Le *Caviar.*

Le ſecond mets eſt le *Caviar*, qui ſe fait avec des œufs de poiſſon. Il y a trois façons de le préparer. On fait ſécher les œufs à l'air, ſuſpendus avec la membrane qui les enveloppe, ou dépouillés de ce ſac & étendus ſur le gazon. D'autres fois, on renferme ces œufs dans des tuyaux d'herbe, ou des rouleaux de feuilles, & on les ſéche au feu. Enfin on les met ſur une couche de gazon, au fond d'une foſſe, & on les couvre d'herbes & de terre, pour les faire fermenter. C'eſt ce caviar, dont les Kamtſchadales ſont toujours pourvus. Avec une livre de cette ſorte de proviſion, un homme peut ſubſiſter long-tems ſans autre nourriture. Quelquefois il mêle, à ſon caviar ſec, de l'écorce de ſaule ou de bouleau. Ces deux alimens veulent être enſemble. Le caviar ſeul fait dans la bouche une colle qui s'attache aux dents, & l'écorce eſt trop ſéche pour qu'on puiſſe l'avaler.

Le *Tchoupriki.*

Un régal plus exquis encore, eſt le *Tchoupriki.* On étend ſur une claie, à ſept pieds au-deſſus du foyer, des poiſſons moyens de toute eſpéce. On ferme les habitations, pour les chauffer comme des étuves ou des fours, quelquefois avec deux ou trois feux. Quand le poiſſon s'eſt ainſi cuit lentement dans ſon jus, moitié roti, moitié fumé, on en tire aiſément la peau, on en vuide les entrailles; on le fait ſécher ſur des nattes, on le coupe en morceaux, & on garde ces proviſions dans des ſacs d'herbes entrelacées.

Ce ſont là les mets ordinaires, qui tiennent lieu de pain. La viande des Kamtſchadales, eſt la chair des veaux ou monſtres marins. Voici comment on en fait des proviſions. On creuſe une foſſe, dont on pave le fond avec des pierres. On y met un tas de bois qu'on allume par-deſſous. Quand la foſſe eſt chauffée, on en retire les cendres; on garnit le fond d'un lit de bois d'aulne verd, ſur lequel on étend, par couches, de la graiſſe & de la chair de veau marin, entrecoupant ces couches, de branches d'aulne; & quand la foſſe eſt remplie, on la couvre de gazon & de terre, pour tenir la vapeur bien renfermée. Après quelques heures, on





B. L. Prevost del. Le Beau Sculp.

Habillemens des Kamtchadals

1. Habit d'Hiver. 2. Habit d'Eté. 3. Habit de Cerémonie.

retire ces provisions, qui se gardent une année entiere, & valent mieux ainsi boucanées, que cuites.

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

La maniere dont les Kamtschadales mangent la graisse des veaux marins, est de s'en mettre dans la bouche un long morceau qu'ils coupent ras des lévres avec un couteau, & de l'avaler sans la mâcher.

Le *Sélaga.*

Le mets le plus recherché des Kamtschadales, est le *Selaga*. C'est un mélange de racines & de bayes, broyées ensemble, à quoi l'on ajoute du caviar, de la graisse de baleine, du veau marin, & du poisson cuit. Tous les peuples sauvages ont ainsi leur *oille*, qu'ils préparent d'une maniere qui est dégoutante pour tout autre qu'eux. Les femmes Kamtschadales nettoyent & blanchissent leurs mains crasseuses, dans le *Selaga*, qu'elles pêtrissent & délayent avec la *Sarana.*

Ce peuple n'a que l'eau pour boisson. Autrefois pour s'égayer, ils y faisoient infuser des champignons. Aujourd'hui, c'est de l'eau-de-vie qu'ils boivent, quand les Russes veulent leur en donner par grace, en échange de ce que ces sauvages ont de plus beau, de plus cher. Les Kamtschadales sont fort altérés par le poisson sec, dont ils se nourrissent. Aussi ne cessent-ils point de boire de l'eau après leurs repas, & même la nuit. Ils y mettent de la neige, ou de la glace, pour l'empêcher, dit-on, de s'échauffer.

Des Habillemens.

L'homme sauvage est nécessairement plus féroce au Nord, qu'au Midi. Destructeur à double titre; la nature qui lui donne beaucoup de faim & peu de fruits, veut qu'il tue des animaux pour se nourrir & pour s'habiller. Ainsi le Kamtschadale engraissé, rempli, bourré de poissons, ou d'oiseaux aquatiques, est encore vêtu, couvert & fourré de leurs peaux. C'est à ce prix, sans doute, qu'il est le Roi de la nature, dans l'étroite péninsule qu'il habite. Avant que ce peuple eût été policé par les Russes & les Cosaques, à coups de fusil & de bâton, il se faisoit un habillement bigarré de peaux de renard, de chien de mer, & de plumes d'oiseaux amphibies, grossiérement cousues ensemble. Aujourd'hui, les Kamtschadales sont presque aussi bien vêtus que les Russes. Ils ont des habits courts qui descendent jusqu'aux genoux; ils en ont à queue, qui tombent plus bas: ils ont même un vêtement de dessus; c'est une espéce de casaque fermée, où l'on ménage un trou pour y passer la tête. Ce collet est garni de pattes de chien, dont on se couvre le visage dans le mauvais tems, sans compter un capuchon qui se releve par dessus la tête. Ce capuchon, le bout des manches qui sont fort larges, & le bas de l'habit, sont garnis tout autour, d'une bordure de peaux de chien blanc, à longs poils. Ces habits sont galonnés sur le dos & les coûtures, de bandes de peau, ou détoffes peintes; quelquefois chamarrés de houpes de fil, ou de courroyes de toutes couleurs. La Casaque est une pelisse d'un poil noir, blanc ou tacheté, qu'on tourne en-dehors. C'est-là l'habit que les Kamtschadales appellent *Kakpitach*, & les Cosaques *Koukliancha*. C'est le même pour les femmes que pour les hommes: les deux sexes ne différent dans leurs habits, que par les vêtemens de dessous.

Les femmes portent sous la casaque, une camisole & un caleçon, cousus

Histoire du Kamtschatka.

enſemble. Ce vêtement ſe met par les pieds, ſe ferme au collet avec un cordon, & s'attache en bas ſous le genou. On l'appelle *Chonba*. Les hommes ont auſſi pour couvrir leurs nudités, une ceinture qu'ils appellent *Machwa*. On y attache une eſpéce de bourſe pour le devant, & un tablier pour le derriere. C'eſt le déshabillé de la maiſon; c'étoit tout l'habit d'Eté d'autrefois. Aujourd'hui, les hommes ont pour l'Eté des caleçons, ou culottes de femmes, qui deſcendent juſqu'aux talons. Ils en ont même pour l'hyver, mais plus larges & fourrées, avec le poil en dedans ſur le derriere, en dehors autour des cuiſſes.

Les hommes ont pour chauſſure des bottines courtes; les femmes les portent juſqu'au genou. La ſemelle en eſt faite de peau de veau marin, fourré en dedans de peaux à longs poils pour l'hyver, ou d'une eſpèce de foin. Les belles chauſſures des Kamtſchadales, ont la ſemelle, de peau blanche de veau de mer, l'empeigne de cuir rouge & brodé comme leur habit, les quartiers ſont de peau blanche de chien, & la jambe de la bottine eſt de cuir ſans poil, & même teint. Mais quand un jeune homme eſt ſi magnifiquement chauſſé, c'eſt qu'il a quelque maîtreſſe.

Autrefois, les Kamtſchadales avoient des bonnets ronds, ſans pointe, faits de plumes d'oiſeaux, & de peaux de bêtes, avec des oreilles pendantes. Les femmes portoient des perruques, on ne dit pas de quelle matiere; ſi c'eſt de poil d'animaux, ou d'une eſpéce de jonc vélu. Mais elles étoient ſi attachées à cette coëffure, dit M. Steller, qu'elles ne vouloient point ſe faire chrétiennes, parce qu'on leur ôtoit la perruque pour les baptiſer, ou qu'on leur coupoit les cheveux qu'elles avoient quelquefois naturellement friſés & bouclés en perruques. Aujourd'hui, ces femmes ont le luxe de celles de Ruſſie, elles portent des chemiſes, même avec des manchettes.

Elles ont pouſſé la propreté juſqu'à ne travailler plus, qu'avec des gants, mais qu'elles ne quittent jamais. Elles ne ſe lavoient pas même le viſage; elles ſe le teignent avec du blanc & du rouge. Le premier eſt fait d'une racine vermoulue, qu'elles mettent en poudre, & le ſecond d'une plante marine, qu'elles font tremper dans l'huile de veau marin. Dès qu'elles voient un étranger, elles courent ſe laver, s'enluminer & ſe parer.

Le luxe a fait de tels progrès au Kamtſchatka, depuis que les Ruſſes y ont porté leur goût & leur politeſſe, qu'un Kamtſchadale, dit-on, ne peut guères s'habiller, lui & ſa famille, à moins de cent roubles, ou de 500 francs. Mais ſans doute que cette dépenſe s'arrête aux riches. Car, il y a des gens encore vêtus à l'ancienne mode, & ſur-tout les vieilles femmes. Un Kamtschadale, du premier ordre, eſt un homme qui porte ſur ſon corps du renne, du renard, du chien de terre & de mer, de la marmotte, du belier ſauvage, des pattes d'ours & de loups, beaucoup de veau marin, & de plumes d'oiſeaux. Il ne faut pas écorcher moins de vingt bêtes, pour habiller un Kamtſchadale à l'antique. Combien faut-il verſer de ſang humain, pour la parure d'une Dame de Cour, d'une de nos Laïs?

Des habitations.

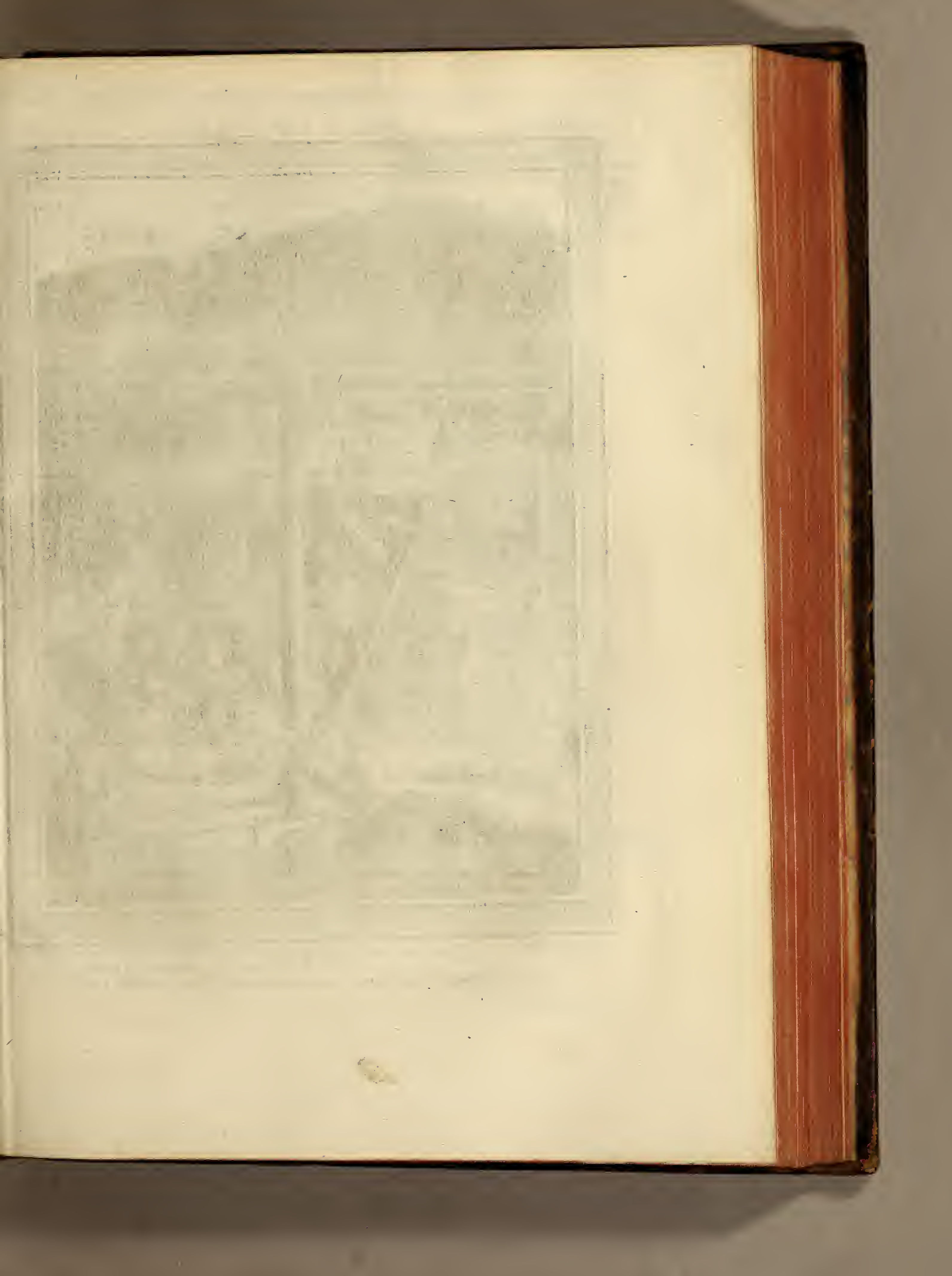
Une des commodités de la vie des ſauvages, eſt de changer d'air & de logement avec les ſaiſons. S'ils n'ont pas de ces Palais éternels,



B. L. Prevost del. N. Ponce Sculp.

Habillemens des Femmes du Kamtchatka

1. Habit des jours ordinaires. 2 Habit de Cerémonie
3. Kamtchadale dans la plus grande Parure.





B. L. Provost del. et Sculp.

IOURTE

Ou Habitation Souterraine des Kamtchadals Pendant l'Hiver.

nels, qui voyent naître & mourir plusieurs générations, chaque famille a du moins sa cabane d'hyver & sa cabane d'été : ou plutôt des matériaux d'un logement, ils en font deux, amovibles & portatifs. Leur logement d'hyver qu'ils appellent *Iourte*, se construit de cette maniere.

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

Iourtes, ou logement d'hyver.

On creuse un terrein, à la profondeur de quatre pieds & demi. La largeur est proportionnée au nombre des gens qu'il faut loger; de même que la longueur. Mais on peut juger de cette derniere dimension, par le nombre & la distance des poteaux, qui sont plantés dans cet emplacement. Sur une ligne qui le partage en deux quarrés longs égaux, on enfonce quatre poteaux, séparés d'environ sept pieds, l'un de l'autre. Ces poteaux soutiennent des poutres, disposées sans doute dans la longueur de la Iourte. Les poutres portent des solives, dont un bout va s'appuyer sur la terre. Ces solives sont entrelacées de perches, & toute cette charpente est revêtue de gazon & de terre; mais de façon que l'édifice présente une forme ronde en dehors, quoiqu'en dedans il soit quarré (*a*). Au milieu du toît, on ménage une ouverture quarrée, qui tient lieu de porte, de fenêtre & de cheminée. Le foyer se pratique contre un des côtés longs, & l'on y ouvre un tuyau de dégagement à l'air, pour chasser la fumée en dehors par la cheminée. Vis-à-vis du foyer, sont les ustenciles, les auges où l'on prépare à manger pour les hommes & les chiens. Le long des murs ou des parois, sont des bancs ou des solives couvertes de nattes, pour s'asseoir le jour, & dormir la nuit. On descend dans les Iourtes par des échelles, qui vont du foyer à l'ouverture de la cheminée. Elles sont brûlantes. On y seroit bientôt étouffé par la fumée; mais les Kamtschadales ont l'adresse d'y grimper comme des écureuils, par des échelons, où ils ne peuvent appuyer que la pointe du pied. Cependant, il y a, dit-on, une autre ouverture plus commode qu'on appelle *Ioupana*; mais elle n'est que pour les femmes : un homme auroit honte d'y passer, & l'on verroit plutôt une femme entrer ou sortir par l'échelle ordinaire, à travers la fumée, avec ses enfans sur le dos; tant il est glorieux d'être homme, chez les peuples qui ne sont pas encore femmes. Quand la fumée est trop épaisse, on a des bâtons faits en tenailles, pour jetter les gros tisons par dessus la Iourte, à travers la cheminée. C'est même une joûte de force & d'adresse, entre les Kamtschadales. Ces maisons d'hyver, sont habitées depuis l'automne jusqu'au printems.

C'est alors que les Kamtschadales sortent de leurs hutes, comme une infinité d'animaux, de leurs souterrains; & vont camper sous des Balaganes, dont voici la description.

Balaganes, ou maisons d'été.

Neuf poteaux de treize pieds, plantés sur trois rangs, à égale distance, comme des quilles, sont unis par des traverses & surmontés de soliveaux qui forment le plancher, couvert de gason. Au-dessus s'éleve un toît en

(*a*) La description de ces Iourtes, n'est point assez claire dans le texte de l'Auteur Russe. La planche qui les représente, ne supplée pas à son obscurité. Le Peintre, ou le Graveur, n'avoit pas sans doute le modele sous les yeux; & pour se guider, en l'absence de l'objet, il n'avoit pas la plume immortelle, qui a décrit les Arts & Métiers dans l'Encyclopédie.

pointe, avec des perches liées ensemble par un bout, attachées par l'autre aux solives qui sont l'enceinte du plancher. Deux portes, ou trappes, s'ouvrent, en face l'une de l'autre. On descend dans les Iourtes, on monte dans les balaganes, & c'est avec la même échelle portative. Si l'on entre ainsi dans les maisons, par le toît; c'est pour les garantir des bêtes, & sur-tout des ours qui viendroient y manger les provisions de poisson, comme ils font quelquefois, quand les rivieres & les champs ne leur offrent rien. Un lieu planté de balaganes, est appellé *Ostrog*, par les Cosaques, c'est-à-dire, habitation ou peuplade. Un Ostrog a l'air d'une Ville, dont les balaganes seroient les tours. Ces sortes d'habitations sont ordinairement près des riviéres, qui deviennent dès-lors le domaine des habitans. Ils s'attachent à ces rivieres, comme les autres peuples à leurs terres. Les Kamtschadales disent que leur pere ou leur Dieu (c'est la même chose) vécut deux ans sur les bords de chaque riviere, & qu'il les peupla de ses enfans, leur laissant pour héritage, les alentours, les bords & les eaux de la riviere où ils étoient nés. Aussi ne s'éloignent-ils guères dans leurs transmigrations, de ce domaine antique & inaliénable. Mais les Peuples voisins de la mer, bâtissent sur ses côtes, ou dans les bois qui n'en sont pas éloignés. La chasse, ou la pêche des veaux marins, étend quelquefois leurs excursions à cinquante lieues de leurs habitations. La faim n'admet point de demeure fixe chez les Sauvages; comme l'ambition ne connoit ni frontieres, ni limites chez les Peuples policés.



CHAPITRE III.

Des Meubles, des ustensiles & des Armes des Kamtschadales.

Les meubles des Kamtschadales sont des tasses, des auges, des paniers ou corbeilles, des canots & des traîneaux ; voilà leurs richesses qui ne coutent ni de longs desirs, ni de grands regrets. Comment ont-ils fait ces meubles, sans le secours du fer ou des métaux ? C'est avec des ossemens & des cailloux. Leurs haches étoient des os de renne, ou de baleine, ou même une pierre de jaspe, taillée en coin. Leurs couteaux sont encore aujourd'hui, d'un cristal de roche, pointus & taillés comme leurs lancettes, avec des manches de bois. Leurs aiguilles sont faites d'os de zibeline ; assez longues pour être percées plusieurs fois, quand elles se rompent à la tête.

Haches.

Couteaux.

On ne décrit point leurs ustensiles. Mais les plus beaux, sont des auges de bois, qui coutoient autrefois un an de travail. Aussi c'étoit assez d'une belle auge, pour distinguer un village entier, quand elle pouvoit servir à régaler plusieurs convives. S'il est vrai, comme on le dit, qu'un seul Kamtschadale mange autant que dix hommes ordinaires, on ne sçauroit trop vanter une de ces auges.

Auges.

Pour faire leurs outils & leurs meubles, ces Sauvages ont besoin du feu. Quel est leur moyen d'en avoir ? Ils tournent entre les mains, avec beaucoup de rapidité, un bâton sec & rond, qu'ils passent dans une planche percée à plusieurs trous, & ne cessent de le tourner qu'il ne soit enflammé. Une herbe séchée & broyée, leur sert de méche. Ils préférent leur art du feu, à celui d'en tirer avec des pierres à fusil, parce qu'il leur est plus facile, par l'habitude.

Art du feu.

Leurs canots sont de deux sortes ; les uns qu'ils appellent *Koiakhtaktim*, sont faits, à peu près, comme les bateaux des pêcheurs Russes ; mais ils ne s'en servent guères que sur la riviere de Kamtschatka. Les autres, qu'on emploie sur les côtes de la mer, & qui s'appellent *Taktous*, ont la proue & la poupe d'égale hauteur, & les côtés bas & échancrés vers le milieu, ce qui les expose à se remplir d'eau, quand il fait du vent. Veut-on exposer ces canots en haute mer, à la grande pêche ; on les tient fendus au milieu, puis on les recoud avec des fanons de baleine, & on les calfate avec de la mousse, ou de l'ortie, qui sert de chanvre. C'est pour empêcher que ces canots ne soient brisés & entr'ouverts, par les vagues, qu'on pratique dans le bois dont ils sont construits, ces jointures fléxibles & liantes de baleine. Ces sortes de bateaux s'appellent *Baidares*. Ceux des Kamtschadales, qui manquent de bois, font leurs bateaux de cuir de veau marin. C'est avec la peau d'un de ces animaux, qu'ils vont en prendre d'autres.

Canots de deux espéces.

Ces canots servent, non-seulement à la pêche, mais au transport.

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

Deux hommes assis dans un de ces bateaux, l'un à la poupe, l'autre à la proue, remontent les rivieres avec de longues perches. Quand la riviere est rapide, & le canot chargé, ils sont quelquefois un quart d'heure courbés sur leur perche, pour avancer de cinq à six pieds. Mais si le canot est vuide, ils feront vingt, & même quarante verstes dans un jour. Les plus grands bateaux portent de neuf à treize quintaux. Si la charge demande beaucoup de place, comme le poisson sec, qu'il faut étaler; on joint deux canots ensemble, avec des planches en travers, qui servent de pont: mais on n'a guères cette facilité, que sur la Kamtschatka, riviere plus large & moins rapide que les autres.

M. Kracheninnikow a mieux détaillé la description des traîneaux, que celle des canots. Voici comment les Kamtschadales construisent les voitures de terre.

Traîneaux.

» Les traîneaux sont faits de deux morceaux de bois courbés; ils choisissent, pour cet effet, un morceau de bouleau, qui ait cette forme, » ils le séparent en deux parties, & les attachent à la distance de treize » pouces, par le moyen de quatre traverses; ils élévent, vers le milieu » de ce premier chassis, quatre montans, qui ont dix-neuf pouces d'équarrissage, environ. Ils établissent sur ces quatre montans, le siége, qui » est un vrai chassis, de trois pieds de long, sur treize pouces de large; il » est fait avec des perches légeres, & des courroies. Pour rendre le traîneau plus solide, ils attachent encore, sur le devant, un bâton qui » tient, par une extrêmité à la premiere traverse, & par l'autre, au » chassis qui forme le siége (*a*) «. Chacun de ces traîneaux est attelé de quatre chiens, qui ne coutent que quinze roubles, tandis que le harnois en coute vingt. Aussi est-il composé de plusieurs piéces.

Harnois.

Traits.

Les traits qu'on appelle *Alaki*, sont deux courroies larges & amples, qu'on attache sur les épaules des chiens, à une espéce de poitrail: chaque trait porte une petite courroie, avec un crochet qui passe dans un anneau attaché sur le devant du traineau.

Timon.

Le timon (*Pobegenik*) est une longue courroie attachée par un crochet, sur le devant du traîneau; & de l'autre bout, au milieu d'une petite chaîne qui tient les chiens de front, & les empêche de s'écarter.

Rênes.

Une courroie plus longue, qui sert de rênes (*Ouzda*) tient par un bout au traîneau, comme le timon, & s'accroche de l'autre à une chaîne qu'on attache aux chiens de volée.

Le Kamtschadale conduit son attelage avec l'*Ochtal*. C'est un bâton crochu de trois pieds, garni de grelots, qu'il secoue pour animer les chiens, criant *Onga*, s'il veut aller à gauche; *Kna*, s'il tourne à droite. Pour retarder la course, il traîne un pied sur la neige: pour s'arrêter, il y enfonce son bâton. Quand la neige est glacée, il attache des glissoires d'os ou d'yvoire sous les semelles de cuir, dont les ais du traîneau sont revêtus: quand il y a des descentes, il lie des anneaux de cuir à ces semelles. Le voyageur assis, les jambes pendantes, a le côté droit vers

(*a*) Voyez l'Histoire Générale des Voyages, Tome XVIII, *in*-4. page 514, planche 26.

l'attelage. Il n'y a que les femmes qui s'asseyent dans le traîneau, le visage tourné vers les chiens, ou qui prennent des guides. Les hommes conduisent eux-mêmes leur voiture, & vont à leur façon.

Cependant, quand il y a beaucoup de neige, il faut avoir un guide pour frayer le chemin. Cet homme précéde les chiens avec des espéces de raquettes. Elles sont faites de deux ais assez minces, séparés dans le milieu par deux traverses, dont celle de devant est un peu recourbée. Ces ais & ces traverses sont garnis de courroies qui se croisent pour soutenir le pied. Le conducteur, qu'on appelle *Brodowchiki*, prend les devants, & fraye la route jusqu'à une certaine distance; ensuite il revient sur ses pas, & pousse les chiens dans le chemin qu'il leur a ouvert. Il se perd tant de tems à cette manœuvre, qu'on a de la peine à faire deux lieues & demie dans un jour; tant les chemins sont difficiles & hérissés de broussailles, ou de glaces.

Un Kamtschadale ne va jamais sans raquettes & sans patins, même avec son traîneau. Si l'on traverse un bois de saule, on risque de se crever les yeux, ou de se rompre bras ou jambes; parce que les chiens redoublent d'ardeur & de vîtesse à proportion des obstacles. Dans les descentes escarpées, il n'est pas possible de les arrêter. Malgré la précaution d'en dételer la moitié, ou de les retenir de toutes ses forces, ils emportent le traîneau, & quelquefois renversent le Voyageur. Alors il n'a d'autre ressource, que de courir après ses chiens, qui vont d'autant plus vîte, que le poids est plus léger. Quand le traîneau s'accroche, l'homme le ratrape, & se laisse emporter rampant sur son ventre, jusqu'à ce que les chiens soient arrêtés, ou de lassitude, ou par quelque obstacle.

L'arc.

Les armes des Kamtschadales, sont l'arc, la lance, la pique & la cuirasse. Ils font leur arc, de bois de mélése, & le garnissent d'écorce de bouleau. Les nerfs de baleine y servent de corde. Leurs flèches ont environ trois pieds & demi de longueur; la pointe en est armée de différentes façons. Quand c'est de pierre, ils appellent la flèche *Kauglatch; Pinch*, si le bout est d'un os mince; & *Aglpinch*, si cette pointe d'os est large. Ces flèches sont la plûpart empoisonnées, & l'on en meurt dans vingt-quatre heures, à moins qu'un homme ne suce la playe qu'elles ont faite.

Flèches de trois sortes.

Piques.

Les lances sont armées comme les flèches: les piques (*Oukarel*) sont armées de quatre pointes. Le manche en est fiché dans de longues perches.

Cuirasses.

La cuirasse, ou cotte d'armes, est faite de nattes, ou de veau marin. On coupe le cuir en lanieres, que l'on croise & tresse de façon à les rendre élastiques & fléxibles comme des baleines. Cette cuirasse couvre le côté gauche, & s'attache au côté droit. Les Kamtschadales portent de plus, deux ais ou petites planches, dont l'une défend la poitrine, & l'autre la tête par derriere. Mais ce sont des armes défensives, qui supposent une sorte d'art ou d'habitude de la guerre.



CHAPITRE IV.

Mœurs des Kamtſchadales.

LES Kamtſchadales ont des mœurs groſſieres, dit M. Steller. » Leurs » inclinations ne différent point de l'inſtinct des bêtes ; ils font conſiſter le » ſouverain bonheur dans les plaiſirs corporels, & ils n'ont aucune idée » de la ſpiritualité de l'ame.

» Les Kamtſchadales ſont extrêmement groſſiers, diſent les Ruſſes. » La politeſſe & les complimens ne ſont point d'uſage chez eux. Ils » n'ôtent point leurs bonnets, & ne ſaluent jamais perſonne. Ils ſont ſi » ſtupides dans leurs diſcours, qu'ils ſemblent ne différer des brutes que » par la parole. Ils ſont cependant curieux....... Ils font conſiſter leur » bonheur dans l'oiſiveté, & dans la ſatisfaction de leurs appétits natu- » rels..... Quelque dégoûtante que ſoit leur façon de vivre, quelque » grande que ſoit leur ſtupidité, ils ſont perſuadés néantmoins qu'il » n'eſt point de vie plus heureuſe & plus agréable que la leur. C'eſt ce » qui fait qu'ils regardent avec un étonnement, mêlé de mépris, la » maniere de vivre des Coſaques & des Ruſſes «

On voit dans ce portrait, le jugement que les Nations barbares ne manquent jamais de porter des Peuples ſauvages. Au reſte, comme les Ruſſes ne ſont entrés dans le Kamtſchatka, que pour le conquérir ; il faut les écouter avec défiance & précaution, ſur le caractère, & l'hiſtoire qu'ils font de ſes habitans.

Naiſſance des enfans.

Les femmes des Kamtſchadales, médiocrement fécondes, accouchent aiſément. M. Steller dit qu'il en vit une ſortir de ſa Iourte, & revenir au bout d'un quart d'heure avec un enfant, ſans la moindre marque d'altération ſur le viſage. Elles accouchent à genoux, en préſence de tous les habitans du bourg, ou de l'oſtrog, ſans diſtinction d'âge, ni de ſexe ; & cet état de douleur n'allarme guères la pudeur. Elles coupent le cordon umbilical avec un caillou tranchant, lient le nombril avec un fil d'ortie, & jettent l'ariere faix aux chiens. Tous les aſſiſtans prennent l'enfant dans leurs mains, le baiſent, le careſſent, & ſe réjouiſſent avec le pere & la mere : hélas ! ſans ſçavoir pourquoi. Les peres donnent à leurs enfans les noms de leurs parens morts ; & ces noms déſignent ordinairement quelque qualité ſinguliere, ou quelque circonſtance relative, ſoit à l'homme qui le portoit, ſoit à l'enfant qui le reçoit.

Une caiſſe de planches, ſert de berceau ; on y ménage ſur le devant une eſpéce de gouttiere, pour laiſſer écouler l'urine. Les meres portent leurs enfans ſur le dos, pour voyager, ou travailler; ſans jamais les emmailloter, ni les bercer. Elles les allaitent trois ou quatre ans. Dès la ſeconde année, ils ſe trainent en rampant ; quelquefois ils vont juſqu'aux auges des chiens, dont ils mangent les reſtes. Mais c'eſt un grand plaiſir pour

la famille, quand l'enfant commence à grimper ſur l'échelle de la cabane. On habille de bonne heure ces enfans, à la Samoiede. Ce vêtement, qui ſe paſſe par les pieds, eſt un habit où le bonnet, le caleçon & les bas ſont attachés & couſus enſemble. On y ménage un trou par derriere, pour ſatisfaire aux beſoins preſſans, avec une piéce qui, fermant cette ouverture, tombe & ſe releve comme celle de nos culottes de peau, faites pour monter à cheval.

Habillement d'enfant, à la Samoyede.

Les parens aiment leurs enfans, ſans en attendre le même retour. Si l'on en croit M. Steller, les enfans grondent leurs peres, les accablent d'injures, & ne répondent aux témoignages de la tendreſſe paternelle, que par de l'indifférence. La vieilleſſe infirme eſt ſur-tout dans le mépris. La reconnoiſſance ne ſeroit donc pas un ſentiment naturel; mais l'ouvrage de l'éducation & de la ſociété. On eſt donc heureux à cet égard, de s'être éloigné de l'état de nature. Mais quelle reconnoiſſance peuvent ſentir des enfans qui n'ont reçu, pour ainſi dire de leurs parens, que le lait d'une mere? Au Kamtſchatka les parens n'ont point d'autorité, parce qu'ils n'ont rien à donner. Les enfans prennent ce qu'ils trouvent, ſans demander. Ils ne conſultent pas même leurs parens, quand ils veulent ſe marier. Le pouvoir d'un pere & d'une mere, ſur leur fille, ſe réduit à dire à ſon amant, » touche-la, ſi tu peux. «

Des amours & des mariages.

Ces mots ſont une eſpéce de défi, qui ſuppoſe, ou donne de la bravoure. La fille recherchée, eſt défendue, comme une place forte, avec des camiſoles, des caleçons, des filets, des courroies, des vêtemens ſi multipliés, qu'à peine peut-elle ſe remuer. Elle eſt gardée par des femmes qui ne ſuppléent que trop bien à l'uſage qu'elle voudroit, ou ne voudroit pas faire, de ſes bras & de ſes forces. Si l'amant la rencontre ſeule, ou peu environnée, il ſe jette ſur elle avec fureur, arrache & déchire les habits, les toiles & les liens dont elle eſt enveloppée, & ſe fait jour, s'il le peut, juſqu'à l'endroit où on lui a permis de la toucher. S'il y a porté la main, ſa conquête eſt à lui; dès le ſoir même il vient jouir de ſon triomphe, & le lendemain, il emméne ſa femme avec lui dans ſon habitation. Mais ſouvent ce n'eſt qu'après une ſuite d'aſſauts très-meurtriers; & telle place coute ſept ans de ſiége, ſans être emportée. Les filles & les femmes, qui la défendent, tombent ſur l'aſſaillant à grands cris, & à grands coups, lui arrachent les cheveux, lui égratignent le viſage, & quelquefois le jettent du haut des Balaganes. Le malheureux, eſtropié, meurtri, couvert de ſang & de contuſions, va ſe faire guérir par le tems, & ſe remettre en état de recommencer ſes aſſauts. Mais quand il eſt aſſez heureux pour arriver au terme de ſes deſirs, ſa maîtreſſe a la bonne foi de l'avertir de ſa victoire, en criant, d'un ton de voix tendre & plaintif, *Ni, Ni*. C'eſt le ſignal d'une défaite, dont l'aveu coute toujours moins à celle qui le fait, qu'à celui qui l'obtient. Car, outre les combats qu'il lui faut riſquer, il doit acheter la permiſſion de les livrer, au prix de travaux longs & pénibles. Pour toucher le cœur avant le reſte, il va dans l'habitation de celle qu'il recherche, ſervir quelque tems toute la famille. Si ſes ſervices ne plaiſent pas, ils ſont entierement perdus, ou foiblement ré-

compensés. S'il plaît aux parens de sa maitresse, qu'il a gagnée, il demande, & on lui accorde, la permission de la toucher.

Après cet acte de violence & d'hostilité, suivi du sceau le plus doux de reconciliation, qui fait l'essence du mariage, les nouveaux époux vont célébrer la fête, ou le festin de leurs nôces, chez les parens de la fille. Voici le détail de cette cérémonie, d'après M. Kracheninnikow, qui fut témoin, en 1739, d'une nôce du Kamtschatka.

Description d'une fête de nôces.

L'époux, dit-il, accompagné de sa femme & de ses parens, s'embarqua sur trois grands canots, pour aller rendre visite à son beau-pere. Les femmes, assises avec la mariée, portoient des provisions de bouche, en abondance. Les hommes tout nuds, & sur-tout le marié, conduisoient les canots avec des perches. A cent toises de l'habitation, on descendit à terre; on fit des sortiléges & des conjurations, en chantant. Ensuite on passa à la mariée, par-dessus ses habits, une camisole de peau de mouton, où étoient attachés des caleçons, & quatre autres habits. Après cette cérémonie, on remonta dans les canots, & l'on aborda près de la maison du beau-pere. Un des jeunes garçons, député du village de la mariée, la conduisit depuis le canot jusqu'à la Iourte, où devoit se célébrer la fête. On l'y descendit par une courroie. Une vieille femme, qui la précédoit, avoit mis au pied de l'échelle, une tête de poisson sec, sur laquelle on avoit prononcé des paroles magiques, à la premiere descente du canot. Cette tête fut foulée aux pieds par tous les gens du voyage, par les jeunes mariés, enfin par la vieille qui la mit sur le foyer, à côté du bois préparé pour chauffer la Iourte.

On ôta à la mariée, les habits superflus dont on l'avoit surchargée, pour en faire présent à tous les parens, qui pouvoient en rendre aux nouveaux mariés; car ces sortes de dons, rarement sont gratuits. L'époux chauffa la Ioure, prépara les provisions, & régala tous les convives. Le lendemain, le pere de la jeune épouse donna son festin; & le troisiéme jour, les convives se séparerent: mais les nouveaux mariés resterent quelques jours chez le beau-pere, pour travailler.

Telles sont les cérémonies des premieres nôces. Les secondes n'en exigent pas. Une veuve qui veut se remarier, n'a besoin que de se faire purifier; c'est-à-dire, que de coucher avec un autre homme que celui qu'elle doit épouser. Cette purification est si déshonorante pour l'homme, qu'il n'y a que des étrangers qui veuillent s'en charger. Une veuve risquoit autrefois de l'être toute sa vie: mais depuis qu'il y a des Cosaques au Kamtschatka, les veuves trouvent à se faire absoudre du crime des secondes nôces. On se purifie en ce pays-là, comme on se souille en d'autres. Les vertus des Kamtschadales, seroient des vices pour nous; si nos mœurs distinguoient encore le vice & la vertu dans le commerce des femmes.

Polygamie.

Divorce.

Rien n'est plus libre au Kamtschatka, que les loix du mariage. Toute union d'un sexe à l'autre est permise, si ce n'est entre le pere & sa fille, entre le fils & sa mere. Un homme peut épouser plusieurs femmes, & les quitter. La séparation de lit, est le seul acte de divorce. Les deux époux, ainsi dégagés, ont la liberté de faire un nouveau choix, sans nouvelle cérémonie.





B. L. Prevost del. Le Beau Sculp.

Maniére dont les Kamtchadals *font sécher le Poisson, et fondre la graiſse par le moyen de pierres rougies au feu.*

cérémonie. Ni les femmes ne sont jalouses entr'elles de leur mari commun, ni le mari n'est jaloux de ses femmes. Encore moins l'est-on de la virginité que nous prisons si fort, avec tant de raison. On dit même qu'il y a des maris qui reprochent aux beaux-peres, de trouver dans les femmes, ce qu'on se plaint quelquefois parmi nous, de ne pas y trouver; les doux obstacles, que la Nature oppose à l'amour, dans une vierge intacte. Ces malheureux ne sçavent pas mettre leur bonheur, à s'en ouvrir, les premiers, le chemin.

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

Peu de jalousie sur la fidélité des femmes, & sur la chasteté des filles.

Cependant les femmes Kamtschadales ont aussi leur modestie, ou leur timidité. Quand elles sortent, & c'est toujours, le visage couvert d'un coqueluchon qui tient à leur robe; viennent-elles à rencontrer un homme dans un chemin étroit, elles lui tournent le dos pour le laisser passer, sans en être vues. Quand elles travaillent dans leurs Iourtes, c'est derriere des rideaux; & si elles n'en ont point, elles tournent la tête vers la muraille, dès qu'il entre un étranger, & continuent leur ouvrage. Mais ce sont, dit-on, les mœurs grossieres de l'ancienne rusticité. Les Cosaques, & les Russes policent insensiblement ces femmes rudes & sauvages; sans songer que ce sexe est plus dangereux, peut-être, apprivoisé, que farouche.

Modestie, ou timidité des femmes.

Ce sont les occupations qui font les mœurs. Si l'influence du climat les décide & les tranche, celle des travaux les nuance. Tous les Peuples du Nord ont beaucoup de ressemblance entr'eux; les peuples Chasseurs & Pêcheurs, encore davantage. On retrouvera chez les Kamtschadales, ce qu'on peut avoir vu chez les Groënlandois.

Occupations.

Au printems, les hommes se tiennent à l'embouchure des rivieres, pour attraper, au passage, beaucoup de poissons qui retournent à la mer: ou bien ils vont dans les golfes & les bayes, prendre une espéce de merluche, qu'on appelle *Vachnia*. Quelques-uns vont à la pêche des castors marins. En été, l'on prend encore du poisson; on le fait sécher, on le transporte aux habitations. En automne, on tue des oies, des canards; on dresse des chiens, on prépare des traîneaux. En hyver, on va sur ces voitures, à la chasse des zibelines & des renards, ou chercher du bois & des provisions, s'il en reste dans les balaganes; ou bien on s'occupe dans sa hutte à faire des filets.

Travaux des hommes.

Dans cette saison les femmes filent l'ortie avec leurs doigts grossiers. Au printems, elles vont cueillir des herbages de toute espéce, & sur-tout de l'ail sauvage. En été elles ramassent l'herbe dont elles ourdissent des tapis & des manteaux, ou bien elles suivent leurs maris à la pêche, pour vuider les poissons qu'il faut sécher. En automne, on les voit couper & rouir l'ortie; ou bien courir dans les champs, pour voler de la *Sarana* dans les trous des rats.

Ouvrages des femmes.

Ce sont les hommes qui construisent les Iourtes & les balaganes; qui font les ustensiles de ménage, & les armes pour la guerre; qui préparent & donnent à manger; qui écorchent les chiens & les animaux, dont la peau sert à faire des habits.

Les femmes taillent & cousent les vêtemens & la chaussure. Un

Kamtſchadale rougiroit de manier l'aiguille & l'alêne, comme font les Ruſſes, dont il ſe moque. Ce ſont encore les femmes, qui préparent & teignent les peaux. Elles n'ont qu'une maniere dans cette préparation. On trempe d'abord les peaux, pour les racler avec un couteau de pierre. Enſuite on les frotte avec des œufs de poiſſon frais ou fermentés, & l'on amollit les peaux à force de les tordre & de les fouler. On finit par les ratiſſer & les frotter, juſqu'à ce qu'elles ſoient nettes & ſouples. Quand on veut les tanner, on les expoſe à la fumée durant une ſemaine; on les épile dans l'eau chaude, on les frotte avec du caviar; puis on les tord, les foule & les ratiſſe.

Teinture des peaux.

Pour teindre les peaux de veau marin; après en avoir ôté le poil, les femmes les couſent en forme de ſac, le côté du poil, en dehors. Elles verſent dans ce ſac une forte décoction d'ecorce d'aulne, & le recouſent par le haut. Quelques tems après, on pend le ſac à un arbre; on le frappe avec des bâtons, à pluſieurs repriſes, juſqu'à ce que la couleur ait pénétré en-dehors; puis on le laiſſe ſécher à l'air, & on l'amollit en le frottant. Cette peau devient enfin ſemblable au maroquin. Les femmes veulent-elles teindre le poil des veaux marins, pour garnir leurs robes & leurs chauſſures: elles employent un petit fruit rouge, très-foncé, qu'elles font bouillir avec de l'écorce d'aulne, de l'alun & une huile minérale. Voilà tous les arts, tous les travaux des Kamtſchadales.

Voyages.

Preſque toutes leurs occupations ſe rapportent aux premiers beſoins de l'homme. La nourriture; beſoin le plus preſſant & le plus continuel, qui ſe renouvelle à chaque inſtant, qui tient tous les êtres vivans en action, demande preſque tous les ſoins des Peuples ſauvages. Leurs voyages mêmes, ſemblables aux courſes des animaux errans, n'ont pour but que la pêche & la chaſſe, la recherche, ou l'approviſionnement, des vivres. Ils s'expoſent, pour en avoir, au danger de mourir de faim. Souvent ils ſont ſurpris dans un lieu déſert, par un ouragan qui fouette la neige en tourbillon. Alors il faut ſe réfugier dans les bois avec ſes chiens & ſon traîneau, juſqu'à ce que cet orage ait paſſé. Quelquefois il dure huit jours. Les chiens ſont obligés de manger les courroies & les cuirs des traîneaux, tandis que l'homme n'a rien; encore eſt-il heureux de ne pas mourir de froid. Pour s'en garantir, les voyageurs ſe mettent dans des creux qu'ils garniſſent de branches, & s'enveloppent tout entiers dans leurs peliſſes, où la neige les couvre bientôt; de façon qu'on ne les diſtingueroit pas dans leurs fourrures, s'ils ne ſe levoient de tems en tems, pour la ſecouer, ou s'ils ne ſe rouloient, comme une boule, afin de s'échauffer & de reſpirer. Ils ont ſoin de ne pas trop ſerrer leur ceinture, de peur que s'ils étoient à l'étroit dans leurs habits, la vapeur de leur reſpiration, qui vient à ſe geler, ne les engourdît, & ne les ſuffoquât ſous une athmoſphere de glaçons. Quand les vents de l'Eſt au Sud, ſoufflent une neige humide; il n'eſt pas rare de trouver des voyageurs gelés par le vent du Nord, qui ſuit de près ces ſortes d'ouragans. Quelquefois obligés de courir ſur leurs traîneaux, le long des rivieres, dans des chemins roides & raboteux, ils y tombent & ſe noient; ou s'ils regagnent les bords, ils y périſſent dans les douleurs cuiſantes du

Précautions contre le froid.

Dangers & accidens.

froid qui les a saisis. Rarement ont-ils la commodité de faire du feu, & s'ils l'avoient, ils la négligeroient. Eux, & leurs chiens, s'échauffent mutuellement couchés pêle-mêle, & se nourrissent, en route, de poisson sec qui n'a pas besoin d'apprêts. Aux mois de Mars & d'Avril, saison des voyages, ils passeront deux ou trois nuits dans un endroit isolé. Les hommes s'accroupissent sur le bout des doigts des pieds, entortillés dans leurs pelisses, & dorment tranquillement dans cette situation gênante. D'ailleurs ils sont endurcis au froid. » J'ai vu plusieurs de ces Sauvages, dit » M. Kracheninnikow, qui s'étant couchés le soir, le dos tout nud, tourné vis-à-vis du feu, dormoient d'un sommeil profond, quoique le feu » fût éteint, & que leur dos fût couvert de givre. « Mais parmi tous ces périls & ces accidens; c'est une grande ressource pour l'homme, que la compagnie de ses chiens. Cet animal fidéle échauffe & défend son maître durant le sommeil. Moins fort que le cheval, mais plus intelligent; au milieu des ouragans, qui obligent le voyageur d'avoir les yeux fermés, il ne s'écarte guères de son chemin, & si le mauvais tems l'égare, son odorat lui fait bientôt retrouver sa route dans le calme. Sage & prévoyant, sa sagacité pressent l'orage; & soit finesse de tact, soit l'effet d'une correspondance secrette de la vicissitude de ses modifications avec celle des températures de l'air, quand l'ouragan s'approche, & s'annonce peut-être sur la neige qu'il amolit, ou rend plus humide; le chien s'arrête, gratte la neige avec ses pattes, & semble avertir son maître d'y faire un creux pour se mettre à l'abri de la tempête.

Sagacité des chiens.

Qui croiroit qu'un Peuple si peu soigné de la Nature, fût assez malheureux pour vivre dans un état de guerre? S'il n'a rien à perdre, qu'a-t-il à gagner? Cependant, si l'on s'en rapporte aux Russes, qui veulent peut-être autoriser leurs injustices par la folie des Kamtschadales, ceux-ci se faisoient la guerre entr'eux, avant que ceux-là vinssent les exterminer, ou les soumettre. Quel étoit l'objet de cette guerre? Des prisonniers à faire. Le vainqueur employoit les hommes à des travaux, les femmes à ses plaisirs. La vengeance, ou le point d'honneur, sentimens outrés & barbares chez tous les Peuples, faisoient courir aux armes & au sang. Une querelle entre des enfans, un hôte mal régalé par un autre, c'en étoit assez pour détruire une habitation. On y alloit de nuit, on s'emparoit de l'entrée des Iourtes; un seul homme, avec une massue, ou une pique, tuoit ou perçoit une famille entiere. Ces guerres intestines n'ont pas peu contribué, dit-on, à soumettre les Kamtschadales aux Cosaques. Une habitation se réjouissoit de la défaite d'une autre, sans songer que l'incendie d'une maison, menace les maisons voisines, & que la destruction d'une peuplade, prépare la ruine d'une Nation. Mais il en a couté cher aux Cosaques, pour réduire les Kamtschadales. Ce peuple, terrible dans la défense naturelle, a recours à la ruse, si la force lui manque. Lorsque les Cosaques exigeoient le tribut pour les Russes, de quelque habitation qui n'étoit pas soumise; les Kamtschadales, loin de témoigner d'abord la moindre résistance, attiroient les cruels exacteurs dans leurs cabanes, & les endormoient par leurs présens & leurs festins. Ensuite ils les massacroient tous, ou les brûloient dans la nuit. Les Co-

Guerres des Kamtschadales.

saques ont appris, par ces trahisons, à se défier des caresses & des invitations de ces Sauvages. Si leurs femmes sortent la nuit de leur Iourte, car elles abhorrent le sang, & leurs maris n'osent en répandre sous leurs yeux; si les hommes racontent des songes où ils ont vu des morts; s'ils vont se visiter au loin, les uns les autres; c'est un indice infaillible de révolte, ou de trahison, & les Cosaques se tiennent sur leurs gardes: on les égorgeroit, eux & tous les habitans qui n'entreroient pas dans le complot.

Rien de plus affreux, disent toujours les Russes, que la cruauté des Kamtschadales, envers leurs prisonniers. On les brûle, on les mutile, on leur arrache la vie en détail, par des supplices lents, variés & répétés. Cette Nation est lâche & timide, dit-on encore. Cependant elle craint si peu la mort, que le suicide lui est très-familier. Cependant, quand on fait marcher des troupes contre les Kamtschadales revoltés, ces rebelles sçavent se retrancher dans des montagnes, s'y fortifier, y attendre leurs ennemis, les repousser à coups de fléches. Cependant, lorsque l'ennemi l'emporte, soit par la force, ou par l'habileté; chaque Kamtschadale commence par égorger sa femme & ses enfans, se jette dans des précipices, ou s'élance au milieu des ennemis, *pour se faire un lit*, dit-il, dans le sang & le carnage; pour ne pas mourir sans se vanger. Dans une révolte des habitans d'*Outkolok*, en 1740, dit M. Krachenninnikow, toutes les femmes, à l'exception d'une fille qu'ils n'eurent pas le tems d'égorger, furent massacrées par les hommes, & ceux-ci se précipiterent dans la mer, du haut de la montagne où ils s'étoient réfugiés. Est-ce par lâcheté, par foiblesse?

Mais les Kamtschadales ne combattoient point, dit-on, avec l'ambition de conquérir, ni le vaste dessein de former un Etat. C'est-là sans doute en quoi les peuples policés font consister la gloire & la justice. Pour une pareille entreprise, dit l'Auteur Russe, il faut plus de jugement & d'intelligence, qu'on n'en trouve chez les Kamtschadales. Funeste avantage de l'espéce humaine, de ne pouvoir dominer que par la destruction! Etrange opposition des Russes avec les Chinois! Les uns n'aiment, les autres ne craignent, que la guerre. Cependant les Chinois, depuis des siécles, sont un grand Peuple; & les Russes, depuis l'éternité, ne sont rien. C'est que le climat, & les loix, & les arts, & la raison, à la longue, font tout. Veut-on une grande preuve de l'influence du climat? On peut dire en général, (c'est M. Krachenninnikow qui parle) que plus on avance vers le nord, plus les Kamtschadales sont courageux & intrépides.

Hospitalité.

Ce Peuple, exposé à tant de maux, qui lui viennent de la Nature ou des hommes, n'est pas sans quelques plaisirs. Il connoît le doux lien de l'amitié, il sçait exercer l'hospitalité. Elle consiste, entre amis, à se régaler. Un Kamtschadale en invite un autre à manger. Ce sera de la graisse de veau marin. L'hôte en coupe une longue tranche, il se met a genoux devant son convive assis, il lui enfonce cette graisse dans la bouche, en criant d'un ton furieux *tana* (voilà), & coupant avec son couteau ce qui déborde des lévres, il le mange. Mais ce ne sont là que

les invitations familieres. Les repas de cérémonie ne se font pas à si bon marché ; aussi, ne se donnent-ils point sans intérêt.

Plaisante façon de régaler.

Quand un Kamtschadale veut se lier d'amitié avec un de ses voisins, il l'invite à manger. Il échauffe d'avance sa Iourte, & prépare, de tous les mets qu'il a dans ses provisions, assez pour rassasier dix personnes. Le convié se rend au festin, & se deshabille, ainsi que son hôte : on diroit un défi à coups de poing. L'un sert à manger à l'autre, & verse du bouillon dans une grande écuelle, sans doute pour aider à la digestion, par la boisson. Pendant que l'étranger mange, son hôte jette de l'eau sur des pierres rougies au feu, pour augmenter la chaleur. Le convive mange & sue, jusqu'à ce qu'il soit obligé de demander grace à l'hôte, qui de son côté, ne prend rien, & peut sortir de la Iourte, tant qu'il veut. Si l'honneur de l'un est de chauffer & de régaler, celui de l'autre est d'endurer l'excès de la chaleur & de la bonne chere. Il vomira dix fois avant de se rendre ; mais enfin, obligé d'avouer sa défaite, il entre en composition. Alors son hôte lui fait acheter la tréve par un présent ; ce seront des habits, ou des chiens ; menaçant de le faire chauffer, & manger, jusqu'à ce qu'il créve, ou qu'il paye. Le convié donne ce qu'on lui demande, & reçoit, en retour, des haillons, ou de vieux chiens estropiés. Mais il a le droit de la revanche, & ratrape ainsi dans un second festin, l'équivalent de ce qu'il a perdu dans le premier.

Cette réciprocité de traitement, entretient les liaisons, l'amitié, l'hospitalité chez les Kamtschadales. Si l'hôte ne se rendoit pas à l'invitation du convive qu'il a si bien régalé, celui-ci viendroit s'établir chez lui, sans rien dire ; & s'il n'en recevoit pas des présens, même sans les demander, l'étranger, après avoir passé la nuit, attelleroit ses chiens sur la iourte de son hôte ; & s'asseiant sur son traîneau, il enfonceroit son bâton dans la terre, sans partir, jusqu'à ce qu'il eût reçu des présens. Ce seroit une injure cruelle, & le sujet d'une rupture, & d'une inimitié sans retour, que de le laisser aller les mains vuides ; & l'hôte avare demeureroit sans amis, déshonoré parmi tous ses voisins.

M. Kracheninnikow raconte l'histoire d'un Cosaque, qui se fit donner, par un Kamtschadale, une belle peau de renard, à force de le chauffer, & de le saouler. Loin de regretter son présent, le Sauvage se vantoit de n'avoir jamais été si bien traité ; disant que les Kamtschadales ne sçavoient pas régaler leurs amis, comme les Russes.

Lorsque les Kamtschadales veulent se livrer à la joie, ils ont recours à l'art pour s'y exciter. La Nature ne les y porte pas : mais ils y suppléent par une espéce de champignon qui leur tient lieu d'opium. Il s'appelle *Mucho-more*, tue-mouche. Ils en avalent de tout entiers, pliés en rouleaux ; sinon, ils boivent d'une liqueur fermentée, où ils ont fait tremper de ce narcotique. L'usage modéré de cette boisson, leur donne de la gayeté, de la vivacité ; ils en sont plus légers & plus courageux : mais l'excès qu'ils en font très-communément, les jette, en moins d'une heure, dans des convulsions affreuses. Elles sont bientôt suivies de l'yvresse & du délire. Les uns rient, les autres pleurent, au gré d'un tempérament triste, ou gai : la plûpart tremblent, voyent des précipices, des naufrages ; &

Usage du *Mucho-more*, sorte de champignon.

quand ils sont Chrétiens, l'enfer & les démons. Cependant les Kamtschadales plus réservés dans l'usage du *Mucho-more*, tombent rarement dans ces symptômes de frénésie. Les Cosaques moins instruits par l'expérience, y sont plus sujets. M. Kracheninnikow en rapporte des exemples dont il a été témoin, ou qu'il tient de gens dignes de foi.

» Mon interprête, dit-il, ayant bû de la liqueur de ce *Champignon*, » sans le sçavoir, devint si furieux, qu'il vouloit s'ouvrir le ventre avec » un couteau «. Ce ne fut qu'avec bien de la peine qu'on lui retint le bras, au moment qu'il alloit se frapper.

Le Domestique d'un Officier Russe, avoit résolu d'étrangler son maître, persuadé, disoit-il, par le *Mucho more*, qu'il feroit une belle action; & il l'auroit exécutée, si ses camarades ne l'en avoient empêché.

» Un Soldat ayant mangé un peu de *Mucho-more*, avant de se mettre » en route, fit une grande partie du chemin sans être fatigué. Enfin, » après en avoir mangé encore jusqu'à être yvre, il se serra les testicules » & mourut. «

Un Kamtschadale, dans cette yvresse, saisi de la peur de l'enfer, confessa tout haut ses péchés devant ses camarades, s'imaginant ne les dire qu'à Dieu. Voilà le fruit de tous les excès. Une passion trahit l'autre, & le méchant n'est jamais sûr de son secret. Toute la Nature est armée contre lui. Quand sa conscience l'accuse, sa langue tôt ou tard le décéle, & la société est vengée. Chaque pays a son *Mucho-more*; l'opium l'est chez les Turcs, le vin chez les Européens. Le scélérat, fût-il Athée, n'a nulle part ni d'intérêt au crime, ni de sécurité contre le châtiment.

Le *Mucho-more* est d'autant plus redoutable, pour les Kamtschadales, qu'il les pousse à tous les crimes, & les expose dès-lors au supplice. Ils l'accusent de tout le mal qu'ils voient, qu'ils font, qu'ils disent, ou qu'ils éprouvent. Malgré ces suites funestes, on n'est pas moins avide de ce poison. Les Koriaques, qui n'en ont point chez eux, en font tant de cas, que par économie, ou pauvreté; s'ils voient quelqu'un qui en ait bû, ou mangé, ils ont soin de recevoir son urine dans un vase, & la boivent pour s'enyvrer, à leur tour, de cette liqueur enchanteresse. Quatre de ces champignons ne font point de mal; mais dix suffisent pour troubler l'esprit & les sens.

Aussi les femmes n'en usent jamais. Leurs divertissemens sont la danse & le chant, & ce ne sont des plaisirs que pour ceux qui les ont imaginés. Voici la description d'une de ces danses, dont M. Kracheninnikow fut le témoin très-ennuyé.» Deux femmes qui devoient danser ensemble, étendirent une natte sur le plancher, au milieu de la Iourte, & se mirent à genoux l'une vis-à-vis de l'autre..... Elles commencerent à hausser & baisser » les épaules, & à remuer les mains, en chantant fort bas, & en mesure. » Ensuite elles firent insensiblement des mouvemens de corps plus » grands, en haussant leur voix à proportion; ce qu'elles ne cesserent de » faire, que lorsqu'elles furent hors d'haleine, & que leurs forces furent » épuisées.....

Danses.

» Les femmes ont encore une danse particuliere : elles forment deux » rangs, les unes vis-à-vis des autres, & mettent leurs deux mains sur le

» ventre : puis se levant sur le bout des doigts des pieds, elles se haussent, » se baissent, & remuent les épaules, en tenant leurs mains immobiles, » sans sortir de leur place. «

Presque toutes les danses des Sauvages, sont pantomimes. Chez les Iroquois, elles respirent la guerre. Chez les Kamtschadales, il en est une qui retrace la pêche. Dix personnes, de l'un & de l'autre sexe, parées de leurs plus beaux habits, se rangent en cercle, & marchent avec lenteur, levant en mesure un pied devant l'autre. » Les Danseurs prononcent » tour-à-tour quelques mots, de façon que quand la moitié a prononcé » le dernier mot, l'autre moitié prononce les premiers «.... Ces mots sont tirés de la chasse & de la pêche. Il n'y a pas chez les Kamtschadales, un Peuple oisif de Poëtes, de Danseurs, de Musiciens & de Spectateurs, qui parle, exprime, représente, écoute un langage & des sentimens de convention, presque ignorés de la multitude, ou de la Nation entiere.

Les hommes ont aussi leurs danses particulieres. Les Danseurs se cachent dans des coins. L'un bat des mains, les éléve en l'air, saute comme un insensé, se frappant la poitrine & les cuisses; un autre le suit, puis un troisiéme, & tous dansent en rond, à la file les uns des autres. Ou bien ils sautent accroupis sur leurs genoux, en battant des mains, & faisant mille gestes singuliers, qui sont sans doute expressifs, mais pour eux seuls.

Chansons.

Les femmes accompagnent quelquefois leurs danses, de chansons. Assises en rond, l'une se léve & chante, agite les bras & remue tous ses membres avec une vîtesse, que l'œil suit à peine. Elles imitent si bien les cris des bêtes & des oiseaux, qu'on entend distinctement trois différens cris dans un seul. Les femmes & les filles ont la voix agréable. Ce sont elles qui composent la plûpart des chansons. L'amour en fait constamment le sujet; l'amour qui est le tourment des Peuples policés, & la consolation des Sauvages. Voici une de ces chansons.

J'ai perdu ma femme & ma vie. Accablé de tristesse & de douleur, j'irai dans les bois, j'arracherai l'écorce des arbres, & je la mangerai. Je me leverai de grand matin, je chasserai le canard Aanguitche, pour le faire aller dans la mer. Je jetterai les yeux de tous côtés, pour voir si je ne trouverai pas quelque part, celle qui fait l'objet de ma tendresse & de mes regrets.

Cette chanson s'appelle *Aanguitche*, parce qu'elle est notée sur les tons du cri de cet oiseau.

M. Kracheninnikow a noté une autre chanson Kamtschadale, faite en l'honneur de quelques Russes. On y remarque ces couplets.

» Si j'étois Cuisinier de M. l'Enseigne, je n'ôterois la marmite qu'avec » des gants. «

» Si j'étois M. le Major, je porterois toujours une belle cravate » blanche. «

» Si j'étois Ivan, son valet, je porterois de beaux bas rouges. «

» Si j'étois Etudiant, je décrirois toutes les belles filles. «

Cet étudiant est M. Kracheninnikow, qui sans doute ne s'est pas contenté de décrire ces belles filles. La chanson veut aussi, qu'il fasse la des-

cription de toutes les autres curiosités naturelles du Kamtschatka.

Histoire du Kamtschatka.

Du reste, il s'étonne que les Kamtschadales, qui montrent beaucoup de goût pour la musique, n'aient d'autre instrument qu'une espéce de flûte faite avec le tuyau d'une plante, qu'on appelle angelique; chalumeau, dit-il, sur lequel on ne peut jouer aucun air. Mais il seroit bien plus surprenant qu'ils aimassent la musique, avec si peu d'invention, de ressources & de loisir. C'est un des premiers arts de l'homme en société; mais un des derniers qu'il perfectionne. Il faut tant de sensibilité, d'oisiveté, de mollesse même, pour préparer & façonner les organes aux délices de la musique, qu'elle n'entre souvent dans le génie d'une Nation, que lorsqu'il est éteint sur tous les autres arts délicats, qui demandent de l'action, des veilles, du travail. Peut-être aussi faut-il naître organisé pour la belle musique, & ce n'est pas le don des Peuples du Nord. Elle arrivera difficilement jusqu'au 50me. dégré de latitude.

Maladies, & remédes.

Les plaisirs des Kamtschadales sont très-bornés; leurs maux ne le sont pas autant, quoiqu'en petit nombre. Leurs principales maladies sont le scorbut, les ulceres, le cancer, la jaunisse. Chacun de ces maux a plusieurs remédes. On se guérit du scorbut, au Kamtschatka, par l'application de certaines feuilles sur les gencives, ou par des boissons. On prend des décoctions de plantes, d'une espéce de gentiane, ou de bourgeon de cédre, qu'on infuse comme du thé. Mais sur-tout, on mange de l'ail sauvage.

Les ulcéres sont très dangereux au Kamtschatka, souvent mortels. Ils ont quelquefois deux ou trois pouces de diamétre, & s'ouvrent en quarante ou cinquante trous. S'il n'y a point de suppuration, c'est un signe de mort. On y applique, pour attirer la matiere, la peau fumante d'un liévre écorché; & si l'on peut, on arrache la racine de l'ulcere.

Il y a trois maladies au Kamtschatka qu'on appelle incurables; la paralysie, le mal vénérien & les cancers. La premiere est de tous les pays sans doute; mais plus rare chez les Sauvages, & de-là vient qu'ils ne sçavent pas la guérir. La seconde leur vient des Russes qui l'ont apportée dans leurs pays de conquête, comme les Espagnols l'ont prise à la conquête du nouveau monde. Les éponges marines font, dit-on, suppurer les cancers; & le sel alkali, qu'elles contiennent, brûle les chairs mortes de ces sortes de playes, qui guérissent quelquefois, mais avec peine & lentement.

Il y a des maladies de peau très-dangereuses. Telle est une espéce de galle, qui, comme la petite vérole, vient à tout le monde, & moissonne bien des victimes. Elle fait son éruption sous la poitrine, en forme de ceinture, & méne à la mort, quand elle ne suppure pas. Les enfans ont une galle particuliere, qu'on appelle *Teoved*.

Dans certains maux de reins, on se frotte la partie malade devant le feu, avec de la ciguë; sans toucher à la ceinture, de peur qu'il n'en résulte des convulsions, ou des crispations de nerfs.

Dans les douleurs des jointures, on y applique une espéce de champignon qui croît sur le bouleau. On l'allume par un bout, & il brûle comme de l'amadoue, jusqu'à la chair vive, où il fait une playe, qui, après avoir rendu du sang, se ferme ou se séche avec la cendre de cette sorte d'agaric.

Les

Les femmes ont une herbe, dont elles se parfument en certaines parties, pour irriter, pour assouvir l'amour, ou ses desirs. Elles boivent de certaines infusions pour être plus fécondes; d'autres infusions pour ne pas avoir d'enfans. Les Peuples sauvages ont donc aussi des malheureux, qui craignent de se multiplier. Que les hommes sont à plaindre! Les uns fuyent devant les êtres qui ne sont plus; les autres, devant les êtres qui ne sont pas encore. La mort, la vie, le néant, tout les épouvante.

Un remède infaillible contre la jaunisse, est un lavement d'iris sauvage, ou de violette des bois. On en pile la racine toute fraîche, dans l'eau chaude; & l'on en verse le suc, blanc comme du lait, dans une vessie, où est attachée une canule. La maniere de prendre ces sortes de remédes, est de se coucher en avant, la tête baissée, en pressant la vessie sous le ventre. Ces seringues ne ressemblent pas mal à une cornemuse, & l'on pourroit s'y tromper au premier coup d'œil.

Les feuilles d'*Ulmaria* pilées, sont bonnes contre les morsures d'un chien ou d'un loup. La décoction de cette plante bouillie avec du poisson, soulage du mal aux dents, qui doit être rare chez les Peuples qui n'ont pas de Dentistes.

Les Kamtschadales n'ont besoin d'aucune espéce de Chirurgien, même pour la saignée. Sans lancettes ni ventouses; quand ils veulent soulager une partie malade, ils prennent la peau d'alentour avec des pincettes de bois, la percent avec un outil tranchant de cristal, ou de pierre, & laissent couler autant de sang qu'ils en veulent perdre. C'est assez parler des maladies du corps; il faut passer à celles de l'esprit.



CHAPITRE V.

De la Religion, ou Superſtition des Kamtſchadales.

Athées paſſifs.

Les Kamtſchadales n'ont aucune idée de l'Etre ſuprême, ni le mot *Eſprit* dans leur langue. Quand M. Steller leur demandoit, ſi à la vue du ciel, du ſoleil, de la lune & des étoiles, ils n'avoient jamais penſé qu'il y eût un Etre Tout-puiſſant, créateur de toutes choſes; ils lui ont répondu affirmativement, » que jamais cela ne leur étoit venu dans l'idée, » & qu'ils ne ſentoient, & n'avoient jamais ſenti, pour cet Etre ſuprê- » me, ni amour, ni crainte «. Voici quelques-unes de leurs opinions religieuſes.

Dogmes des Kamtſchadales.

» Dieu n'eſt la cauſe ni du bonheur, ni du malheur; mais tout dépend » de l'homme..... Le monde eſt éternel. Les ames ſont immortelles «. Elles ſeront réunies au corps, & toujours ſujettes à toutes les peines de cette vie, excepté la faim.

» Toutes les créatures, juſqu'à la mouche la plus petite, reſſuſciteront » après la mort, & vivront ſous terre..... Ceux qui ont été pauvres dans » ce monde, ſeront riches dans l'autre; & ceux qui ſont riches ici, » deviendront pauvres à leur tour. Ils ne croient pas que Dieu puniſſe « les fautes; car celui qui fait mal, diſent-ils, en reçoit le châtiment » dès-à-préſent «.....

» Ils penſent que le monde empire de jour en jour, & que tout dégé- » nére, en comparaiſon de ce qui a exiſté autrefois. «

Fables Religieuſes.

Au défaut d'idées juſtes ſur la Divinité, les Kamtſchadales ont fait des Dieux à leur image, comme les autres Peuples. Le ciel & les aſtres, diſent-ils, exiſtoient avant la terre. *Koutkhou* créa la terre; & ce fut de ſon fils qui lui étoit né de ſa femme, un jour qu'il ſe promenoit ſur la mer.

Koutkhou, diſent d'autres Kamtſchadales, & ſa ſœur *Kouhtligith*, ont apporté la terre du ciel, & l'ont affermie ſur la mer, créée par *Outleigin.*

Koutkhou, après avoir créé la terre, quitta le ciel, & vint s'établir au Kamtſchatka. C'eſt là qu'il eut un fils appellé *Tigil*, & une fille nommée *Sidanka*, qui ſe marierent enſemble. » *Koutkhou*, ſa femme & ſes enfans, por- » toient des habits faits de feuilles d'arbres, & ſe nourriſſoient d'écorce » de bouleau & de peuplier: car les animaux terreſtres n'avoient point » encore été créés, & les Dieux ne ſçavoient point prendre de poiſſon. « Sont-ce les Chinois qui ont porté leur Mythologie aux Kamtſchadales? Eſt-ce l'Hiſtorien du Kamtſchatka, qui prête à ce pays les fables de la Chine?

Koutkhou abandonna un jour ſon fils & ſa fille, & diſparut du Kamtſchatka. Quoiqu'il marchât ſur des raquettes, les montagnes & les collines ſe formérent ſous ſes pas: la terre étoit plate auparavant; mais ſes pieds

y enfoncerent comme dans de la glaise, & les vallons creusés en conservent la trace.

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA

Tigil voyant augmenter sa famille, inventa l'art de faire des filets avec de l'ortie, pour prendre des poissons. Son pere lui avoit appris à faire des canots. Il enseigna à ses enfans l'art de s'habiller de peaux. Il créa les animaux terrestres, & leur donna *Piliatchoutchi*, pour veiller sur eux. Ce Dieu, d'une taille fort petite, vêtu de peaux de goulu, est traîné par des oiseaux : ce ne sont pas des aigles, ni des colombes, mais des perdrix. Sa femme s'appelle *Tiranous*.

Koutkhou a fait beaucoup de sottises, qui ne lui attirent que des malédictions, au lieu de louanges & de prieres. Pourquoi tant de montagnes, de précipices, d'écueils, de bancs de sable, de torrens ou de rivieres si rapides, tant de pluyes & de tempêtes ? Les Kamtschadales n'ont que des injures à lui dire, pour de si mauvais offices. Soit peu de crainte, ou d'amour dans leur culte, ils n'offrent au Dieu qu'ils estiment le plus, que les oüies, les nageoires, ou les queues de poissons, qu'ils jetteroient dans les immondices. » Ils ont (dit M. Krachenínnikow) cela de com- » mun avec toutes les Nations Asiatiques, qui offrent seulement à leurs » Dieux ce qui ne vaut rien, & qui gardent pour elles ce qu'elles peu- » vent manger «. Les Dieux ne devroient pas du moins s'en irriter ; mais il n'est pas sûr que les Prêtres s'en contentent.

Au reste, si les Kamtschadales ne donnent rien à leurs Dieux ; c'est qu'ils en attendent peu de chose. Ils font un dieu de la mer, qu'ils appellent *Mitg*, & qu'ils représentent sous la forme d'un poisson. Ce Dieu ne songe qu'à lui. Il envoye les poissons dans les rivières, mais y chercher du bois pour la construction de ses canots, & non servir de nourriture aux hommes. » Ces peuples ne peuvent croire qu'un Dieu » puisse leur faire du bien ».

En revanche ils connoissent des Dieux très-capables de leur faire du mal. Ce sont ceux qui président aux volcans, aux fontaines bouillantes. Ces mauvais génies descendent la nuit des montagnes, & volent à la mer y prendre du poisson. Ils en emportent un à chaque doigt. Les Dieux des bois ressemblent aux hommes ; leurs femmes portent des enfans qui croissent sur leur dos & pleurent sans cesse. Ces esprits égarent les voyageurs, & leur ôtent la raison.

Piliatchoutchi, ou *Bilioukai*, ne laisse pas d'être mal-faisant quelquefois. Ce Dieu habite sur les nuées, d'où il verse la pluie & lance les éclairs. L'arc-en ciel est la bordure de son habit. Les sillons que l'ouragan fait sur la neige, sont la trace de ses pas. Il faut craindre ce Dieu ; car il fait enlever dans des tourbillons les enfans des Kamtschadales, pour supporter, comme des Cariathides, les lampes qui éclairent son Palais.

Touila est le Dieu des tremblemens de terre. Ils proviennent de ce que son chien *Kozei*, quand il le traîne, secoue la neige qu'il a sur le corps.

Gaëtch est le chef du monde souterrain, où les hommes vont habiter après la mort. Car sous la terre qui est plate, est un ciel semblable au nôtre ; & sous ce ciel est une autre terre dont les habitans ont l'hyver quand nous avons l'été, & leur été durant notre hyver.

C'est ainsi que les fausses notions de la Nature, ont engendré les fausses idées de la divinité. Mais les erreurs des hommes sur cet objet, ne sont pas aussi innombrables qu'elles le paroissent. On ne doit pas désespérer d'en trouver la source commune, & d'en suivre les rameaux. Elles ne varient que comme la Nature, & ses principales productions. L'homme en général tire ses loix, ses mœurs, & ses opinions religieuses de son climat. A la vérité, les conquêtes & les transmigrations modifient, altérent & défigurent quelquefois l'Histoire civile & religieuse d'un pays & d'une nation, comme son caractère, sa langue, sa physionomie. Mais tant qu'un peuple sauvage restera ignoré dans l'enceinte d'un pays borné par les eaux ou les montagnes, il prendra ses Dieux dans ses bois, dans la mer, dans les cavernes, dans les lieux sombres ou majestueux, en un mot, dans les grands-objets, ou les grands effets de la Nature. La peur guidera toujours sa marche dans ses superstitions; & s'il cesse de craindre les fantômes créés par son imagination; ce sera pour s'effrayer d'autres fantômes étrangers.

Doctrine singuliere sur les péchés.

La foiblesse de l'homme, le rend timide; l'expérience du mal, peureux; & l'ignorance, crédule & fou dans ses peurs. Cependant la superstition des Kamschadales, n'est pas toujours aveugle & mal-raisonnée. Ils appellent, dit-on, bien & vertu, ce qui satisfait leurs desirs & leurs besoins; faute & mal, ce qui peut leur nuire. Monter sur les volcans, c'est s'exposer à une perte certaine; c'est commettre un crime que le Ciel doit venger. Jusques là leur crainte est raisonnable: mais voici une opinion qu'on doit taxer de lâcheté. C'est une faute de sauver un homme qui se noye; parce qu'on peut se noyer soi-même. Rien n'est plus contraire à la vie sociale: mais voici des axiomes qui lui sont favorables. C'est un pêché de se quereller, & de se battre pour du poisson aigre; sans doute, parce qu'on peut se faire un grand mal pour ce qui n'est pas un bien; d'avoir commerce avec sa femme, quand on écorche des chiens; parce qu'on peut avoir la galle. Si ce danger étoit fondé, le plaisir même seroit une faute. Ainsi, chez les Kamtschadales, le mal physique est un péché. Quelle sage législation, que celle qui pourroit tourner toutes les craintes de l'esprit humain, vers les maux physiques de la société & de l'individu! La guerre alors deviendroit le plus grand des péchés, le crime irrémissible de leze humanité; les excès de tous les plaisirs naturels, trouveroient un frein dans les craintes salutaires qui préviendroient les remords. Les indigestions volontaires souilleroient l'ame; les maladies honteuses feroient horreur d'avance: ajoutez aux ulcéres brûlans de certains maux, le ver rongeur de la conscience, que de préservatifs contre la contagion! Mais on dira que ces péchés sont défendus par leur nature, & qu'ils portent en eux-mêmes leur châtiment. Ce sont les maux éloignés, dont les suites ne sont ni sensibles, ni frappantes; qu'on s'imagine devoir prévenir par des erreurs. Pourquoi? N'est-il pas à craindre qu'en se détrompant sur la fausse raison de la défense, on ne se trompe ensuite, en doutant de sa légitimité? L'homme qui cesse de croire que tel plaisir déplaît à la Divinité, ne se le permettra-t-il pas, s'il ignore qu'il offense la société! Quand le véritable motif suffit, est-il raisonnable de le cacher, pour lui en substituer un douteux? Peut-être les erreurs des Kamtschadales, sur

la notion du bien & du mal, font-elles moins dangereuſes, que celles des Peuples policés. Ils n'ont que les craintes qu'ils ſe donnent à eux-mêmes, & dont ils peuvent ſe déſabuſer impunément. Ce n'eſt pas que l'ignorance ne les livre à une multitude d'illuſions & de pratiques, qui par-tout empreignent, ſur le front de l'homme, le ſigne de la folie & de la miſere. Mais du moins ces marques de foibleſſe & d'humiliation, ne font pas chez ce Peuple pauvre & dénué de tout, un contraſte odieux & ridicule avec les richeſſes, les armes, les beaux arts, les plaiſirs, les décorations & les appanages de grandeur & d'orgueil, qui brillent dans les Cours & les Villes. On ne voit pas un Kamtſchadale porter des couronnes d'or, & des amulettes de diamant, comme un Mogol, un Sophi.

Magicienne

Les Kamtſchadales n'ont pour nourrir leur ſuperſtition, que des Magiciennes. Ce ſont toujours de vieilles femmes qui ont exercé les ſortiléges; comme ſi ce ſexe, qui commence ſon régne par l'amour, devoit le finir par la crainte: heureuſement les charmes de la beauté l'emportent ſur ceux de la magie. Au Kamtſchatka les Magiciennes ne prétendent que guérir les maladies, détourner les malheurs, & prédire l'avenir. Voici leur grand ſortilége.

Deux femmes aſſiſes dans un coin, murmurent à voix baſſe, on ne ſçait quelles paroles. L'une s'attache, au pied, un fil d'ortie entortillé de laine rouge. Elle agite ſon pied; ſi c'eſt avec rapidité, ſigne de bonheur; ſi c'eſt lentement, mauvais augure. Ces deux compagnes grincent des dents, en criant *gouche*, *gouche*: c'eſt pour évoquer les Démons; quand elles croient les voir, elles crient, en éclatant de rire, *khaï*, *khaï*. Après une demi-heure de viſion, l'une répéte ſans ceſſe, *ichki*; c'eſt-à-dire, *ils n'y ſont plus*. Pendant ce tems-là, l'autre marmote des paroles ſur le viſionnaire, pour l'exhorter & l'aider à n'avoir pas peur du Diable.

On fait des ſortiléges pour avoir du bonheur à la chaſſe, ou pour détourner le malheur. Si l'on n'a rien pris, c'eſt, dit toujours la Sorciére, parce qu'on a négligé quelque pratique ſuperſtitieuſe. Il faut expier cette omiſſion, en faiſant une petite idole de bois, qu'on va mettre ſur un arbre.

Quand un enfant eſt né durant une tempête, c'eſt un mauvais préſage. Dès qu'il aura l'uſage de la parole, il faudra le reconcilier avec le Diable; & c'eſt par un ſortilége qu'on y réuſſit. On attend un ouragan; alors l'enfant ſe met tout nud, avec une coquille de mer entre les mains. Il court autour de la cabane, en diſant aux eſprits malfaiſans: » la coquille eſt faite pour l'eau ſalée, & non pour l'eau douce: vous m'avez » tout mouillé, l'humidité me fera périr. Vous voyez que je ſuis nud, & » que je tremble de tous mes membres «. Dès ce moment l'enfant eſt en paix avec les Diables, & il n'attirera plus de tempête, ni d'ouragans.

Les Kamtſchadales attachent beaucoup de myſtere aux ſonges. S'ils poſſédent, en ſonge, une jolie femme; ce bonheur eſt le préſage d'une bonne chaſſe. S'ils ſongent qu'ils ſatisfont à certains beſoins, ils attendent

des hôtes; s'ils rêvent à la vermine, ce feront des Cofaques qui viendront chez eux : ces Cofaques lévent les impôts.

Histoire du Kamtschatka.

Fête de la Purification des fautes.

Mais une feule cérémonie renferme toutes les fuperftitions des Kamtfchadales : c'eft la fête de la *Purification des fautes.* Comme on y trouve les dogmes & les rites de la religion du pays, il eft néceffaire de la décrire avec quelque détail.

Cette fête fe célébre au mois de Novembre, quand les travaux de l'été & de l'automne font finis. M. Steller en conjecture, que dans l'origine, elle avoit été inftituée par la reconnoiffance. Mais ce n'eft pas dans ce fentiment, qu'il faut toujours chercher les premiers établiffemens du culte religieux. Si les Kamtfchadales n'ont qu'une fête dans l'année, c'eft au loifir de la faifon où elle fe célébre, qu'il eft naturel de la rapporter; c'eft aux circonftances du retour de ce Peuple dans fes cabanes, après la difperfion qu'exigent la chaffe & la pêche. S'il s'y mêle beaucoup de pratiques fuperftitieufes; fi le but même de fon inftitution eft une expiation religieufe, c'eft que le defir du bien, & la crainte du mal, accompagnant l'homme par tout, il veut intéreffer, à fa confervation, tous les Etres qu'il voit, ou qu'il imagine. Il invoque les biens, il conjure les maux, foit en fecret, foit en public. Dans une fête de Sauvages, chacun porte fes craintes pour en faire un culte, comme fes provifions pour en faire un repas. Il s'y trouve des opinions communes, ainfi que des mets; & chacun s'arrête à ce qui le touche davantage.

Dans la fête des Purifications Kamtfchadales, on commence par balayer la Iourte. On en ôte enfuite les traîneaux, les harnois, & tout l'attirail qui déplaît aux génies qu'on veut évoquer. Un vieillard & trois femmes, portent une natte qui renferme des provifions. On fait une efpéce de hache avec de l'*Ioukola*, qui eft une pâte; & ces quatre perfonnages facrés envoient chacun un homme dans le bois, avec fes provifions & fa hache, pour le voyage. Le *Tonchitche* eft une herbe myftérieufe, qu'on porte à la main, ou fur la tête, qu'on met par-tout dans les cérémonies religieufes. Les hommes qui vont au bois couper du bouleau pour l'hyver, en ont fur la tête & fur leurs haches; les femmes & le vieillard dans leurs mains. Celles-ci, après le départ des quatre Bucherons, jettent le refte de leurs provifions aux enfans, qui fe battent pour fe les difputer.

Enfuite les femmes pêtriffent, ou taillent du *Ioukola*, en forme d'une baleine. On chauffe la Iourte; & le vieillard apporte une barbue, qu'il met dans un foffé, creufé devant l'échelle de la Iourte. Il tourne trois fois fur la même place; les hommes, les femmes & les enfants, font la même chofe après lui. Il fait cuire de la *Sarana*, pour régaler les mauvais génies. Chacun met fes Idoles de bois, foit anciennes, foit neuves, dans le plafond au-deffus du foyer. Car le foyer & l'échelle font des chofes facrées dans les Iourtes.

Un vieillard apporte un gros tronc de bouleau, dont on fait la grande Idole. On attache à celle-ci de l'herbe douce au cou, on lui offre du *Tonchitche*, & on la met fur le foyer. C'eft le grand Dieu Lare. Enfuite les enfans fe placent auprès de l'échelle, pour attraper les Idoles qu'on

leur jette de dehors dans la Iourte; puis un d'entreux prend la grande Idole, la traîne par le cou autour du foyer, & la remet à sa place avec ses compagnons, qui le suivent en criant *Alkhalalalai*.

Les vieillards s'asseoient autour du foyer. Le principal, qui fait l'office de grand Pontife, prend une pêle de *Tonchitche*, & dit au feu, nouvellement allumé, » Koutkchou nous ordonne de t'offrir une victime chaque » année..... Sois nous propice, défends-nous, préserve-nous des cha- » grins, des malheurs & des incendies «. Cette victime est l'herbe même qu'il jette au feu. Tous les vieillards alors se lévent, frappent des pieds, battent des mains, & finissent par danser, en criant toujours *Alkhalalalai*.

Pendant ces cris, les femmes & les filles sortent des coins de la Iourte, les mains levées, avec des regards terribles, des contorsions & des grimaces affreuses. Ces convulsions finissent par une danse accompagnée de cris & de mouvemens si furieux, qu'elles en tombent par terre, comme mortes, l'une après l'autre. Les hommes les remportent à leurs places, où elles restent étendues sans mouvement. Un vieillard vient prononcer sur elles quelques paroles, qui les font crier & pleurer comme des obsédees.

A la fin du jour, les quatre Bucherons reviennent avec tous les hommes qu'ils ont rencontrés, & portent un des plus gros bouleaux, coupé à la racine. Ils frappent à l'entrée de la Iourte, avec ce bouleau, battant des pieds, & jettant de grands cris. Ceux qui sont dedans, leur répondent avec le même bruit. Bientôt une fille s'élance en fureur, vole sur l'échelle, & s'attache au bouleau. Dix femmes l'aident à l'emporter, mais le chef de la Iourte, les en empêche. Toutes les femmes tirent le bouleau dans la Iourte; tous les hommes, qui sont dehors, l'en retirent, & les femmes tombent par terre, excepté la fille qui s'étoit attachée au bouleau la premiere. Elles restent toutes sans mouvement.

C'est alors que le vieillard vient les désenchanter. M. Kracheninnikow, de qui l'on a tiré cette description, dit que dans une de ces fêtes, il vit une des filles obsédées, résister plus long-tems que les autres, aux paroles mystérieuses du vieillard. Enfin elle reprit ses sens, & se plaignant d'un grand mal de cœur, elle fit sa confession, & s'accusa d'avoir écorché des chiens avant la fête. Le vieillard lui dit qu'elle auroit dû s'en purifier, en jettant, dans le feu, des nageoires & des oüies de poissons. Le remords étoit insensé: l'expiation devoit être ridicule.

Les hommes qui reviennent du bois, ne rapportent dans les nattes où l'on avoit mis des provisions, que des coupeaux de bouleau. On en fait de petites Idoles, en l'honneur des Démons qui se sont emparés des femmes. On les range de suite, on leur présente trois vases de sarana pilée, en mettant une cuilliere devant chaque Idole. On leur barbouille le visage de vaciet. On leur fait des bonnets d'herbe; & après avoir mangé les mets où elles n'ont pas touché, on fait, de ces Idoles, trois paquets; & l'on jette au feu tous ces petits Dieux ou Démons, avec de grands cris, & des danses.

Toutes les cérémonies de cette fête ont de l'analogie avec les occupa-

tions & les besoins du Peuple qui la célébre. Une femme vient à minuit dans la Iourte d'assemblée, avec une figure de baleine, faite d'herbe, qu'elle porte sur le dos. Les gestes & les grimaces de cette nouvelle cérémonie, l'objet du culte, tout ce qui se dit & se fait à cette occasion, n'est que pour obtenir, des vents & de la mer, qu'ils envoyent des baleines mortes sur les côtes du Kamtschatka.

Le lendemain matin, de vieilles femmes font à peu près les mêmes extravagances, devant des peaux de veau marin. Elles ont des courroies faites du cuir de cet animal, & les allumant comme des bougies, elles en parfument, ou empestent la Iourte. Cette fumigation s'appelle une Purification.

Ensuite une femme entre dans la Iourte, par la seconde ouverture, qu'on appelle *Chopkhade*, ou *Ioupana*, tenant un loup fait d'herbe douce, & rempli de graisse d'ours. Les hommes & les femmes se disputent ce loup; le premier sexe l'emporte enfin : un homme tire une flèche sur ce loup, & les autres le déchirent, & mangent la pâte & les matieres comestibles dont il est formé. » Quoique les Kamtschadales, dit M. Kracheninnikow, » ne soient pas plus en état de rendre raison de cette cérémonie, que » de celle de la baleine; quoiqu'ils ignorent si elle a rapport à leurs » opinions superstitieuses, ou non, & pourquoi elle se pratique; il me » paroît cependant que ce n'est qu'un simple divertissement, ou un em- » blême du desir qu'ils ont de prendre & de manger des baleines & des » loups. «

Après ces diverses cérémonies, on apporte dans la Iourte des branches de bouleau. Chaque chef de famille en prend une, & après l'avoir courbée en cercle, il y fait passer deux fois sa femme & ses enfans, qui dansent en rond au sortir de ce cercle. Cela s'appelle se purifier de ses fautes. La fête se termine par une procession qu'on fait autour de la Iourte, en traînant le grand bouleau, que les quatre députés ont apporté de la forêt. On le place enfin sur la balagane, où il reste toute l'année, sans la moindre vénération.

Telle est la fête de la purification, chez les Kamtschadales du Midi. Elle se célébre avec quelque différence dans les rites, chez ceux du Nord. Au lieu de la cérémonie d'envoyer au bois, ils ont celle d'envoyer à l'eau. Deux hommes nuds, portant au cou des guirlandes qu'on vient d'ôter aux Idoles, vont à la riviere avec un seau, puiser de l'eau par un trou fait dans la glace. Quand ils ont apporté leurs seaux dans la Iourte; l'un de ces porteurs d'eau prend une longue allumette, en met un bout dans le feu; puis la trempe dans les seaux d'où il tire un morceau de glace, qu'il jette au feu. Après le tribut que ces deux élémens se sont payé réciproquement par les mains de ce Kamtschadale, » il donne à tous les assistans à boire » de l'eau, comme de l'eau-bénite «, dit l'Auteur Russe.

Il se fait ensuite une ou deux cérémonies secrettes, dont tout le mystére, ou le prix, est dans le secret même, qui ne mérite ni d'être vu, ni d'être publié. Tout ce qu'on peut en dire ici, pour la curiosité, c'est qu'on y purifie toutes les personnes qui ont été malades, ou en danger de se noyer. Cette Purification du passé, qui sert de préservatif pour l'avenir,

l'avenir, consiste pour les malades, à fouler aux pieds des guirlandes de *Tonchitche*, dont on leur avoit couronné la tête ; & pour les autres, à se coucher sur le foyer, qui est couvert de cendre chaude, appellant à leur secours des personnes qui viennent les retirer de la cendre, avec le même empressement que s'ils se noyoient.

Le lendemain de cette Purification, on prend deux bottes de paille, ou d'herbe séche, pour en faire le *Pom*. C'est une figure d'homme qui n'a qu'un pied de hauteur, & à laquelle on attache un priape de deux toises de longueur. On la suspend au plafond, par ce priape. On courbe en arc cette longue baguette, & l'on jette la figure au feu. Tout ceci n'a point de sens, ni d'objet. Ce sont des foux qui appaisent un mal imaginaire, par des remédes qui en sont l'aliment, comme font tous les superstitieux à qui la peur a troublé la raison. Mais ces folies se terminent par des jeux qui divertissent.

Les hommes qui sont dans les Iourtes bien chauffées, jettent les tisons dehors, les femmes les rejettent dedans. C'est à qui l'emportera. Les femmes tâchent de fermer l'ouverture de la Iourte ; les hommes, de les en chasser. Les tisons volent de part & d'autre, comme des fusées. Les femmes, qui sont en plus grand nombre, traînent par terre les hommes qui veulent les chasser ; les hommes, rangés en haie sur les deux côtés de l'échelle, tâchent d'emmener les femmes prisonnieres dans la Iourte. Chaque parti veut en avoir le plus, & si l'un des deux en a fait davantage, l'autre combat encore pour les lui enlever, jusqu'à ce qu'on se trouve, de part & d'autre, avoir un nombre égal de prisonnieres. Alors se fait l'échange, & chacun reprend sa femme. Les maris du Kamtschatka ne sont pas encore assez polis, pour laisser leur femme à l'homme qui l'a prise. Cette espéce d'échange, ou de communauté de femmes, ne se trouve que chez les Peuples qui ne connoissent pas les loix civiles, ou chez ceux qui les ont oubliées. Les uns n'ont pas encore de bonnes mœurs ; & les autres n'en ont plus.

Opinion sur l'esprit & l'origine de cette fête.

La fête de la Purification, dit M. Steller, étoit jadis célébrée par les Kamtschadales, pendant un mois entier. Elle commençoit à la nouvelle lune. On en conclud qu'elle avoit été établie sur des fondemens solides, & par des vues religieuses. » Ces Peuples jettent encore aujourd'hui tout dans » le feu, & regardent comme une chose sacrée, tout ce que l'on brûle » pendant la fête. En effet, la nouvelle lune, aussi bien que le feu sacré, » a toujours été en vénération chez plusieurs Nations, & particulierement » chez les Hébreux «. M. Steller, ou son Editeur, dit à ce sujet, » que » c'est le seul Peuple qui n'a point perdu le véritable culte après le déluge ; » tandis que chez les autres Nations, comme chez les Kamtschadales, » il n'en est resté que quelques traces «. Mais est-ce à propos du déluge qu'on doit parler du culte du feu, & quel rapport a donc ce culte avec le véritable ? Le déluge est la catastrophe la plus universelle & la plus attestée, que le globe ait éprouvée ; & le culte du feu est le plus généralement répandu sur la terre. L'embrasement du monde auroit bien pu, ce semble, faire imaginer des hydrophories, parce que l'eau éteint les incendies ; mais le feu n'arrête point les inondations. Pourquoi donc révérer le feu

en mémoire du déluge ? Eſt-ce parce que le ſoleil deſſécha les eaux qui couvroient la terre ? Sans chercher l'origine des cultes & des fêtes dans la commémoration du déluge, dont le ſoleil ne paroît ni la cauſe, ni le remède ; n'eſt-il pas plus vraiſemblable que les cultes ſe ſont répandus comme les hommes & les langues, de la zone torride dans toutes les autres ; & que le culte du ſoleil, aſſez naturel aux habitans d'un climat où cet aſtre circonſcrit ſes révolutions annuelles, & répand les plus fortes influences du bien & du mal phyſiques, ſe ſera diſperſé ſur la terre avec les Nations, que la deſtruction, & la population même, auront pouſſées autour du globe. Ces Nations, chaſſées de leur pays, ou par la multiplication des habitans, ou par des calamités & des fleaux inattendus, auront porté dans leurs émigrations, & la vénération de l'aſtre ſous lequel elles vivoient, & le témoignage de la cataſtrophe, qui les avoit fait ſortir de leur patrie. Elles auront, à la fois, adoré le ſoleil, qu'elles regardoient comme leur conſervateur ; l'océan, qu'elles fuyoient comme leur exterminateur. Il y a partout des traces de l'influence ſalutaire & nuiſible des deux élémens les plus utiles & les plus dangereux, l'eau & le feu. Ce ſont les deux principes les plus ſenſibles de la génération ; les deux agens les plus univerſels de la deſtruction.... On aura cru qu'ils pouvoient tout, & que ſeuls, ils faiſoient tout. Le mouvement qui leur eſt eſſentiel, & dont la ſource eſt, ce ſemble, en eux-mêmes, aura contribué à les faire craindre & adorer. Les ſens du vulgaire, le raiſonnement des Philoſophes, tout aura conduit l'homme à ce culte. Il ne faut pour cela ni traditions, ni révolutions. Mais ces deux choſes peuvent augmenter l'effet naturel de la crainte, qui eſt le penchant à la ſuperſtition. Dès lors le culte doit être plus frappant, plus ſolemnel, & ſe reſſentir vivement des idées de déſolation, qui ſe ſont mêlées à la paſſion la plus forte des hommes. Au reſte, le Kamtſchatka eſt trop voiſin de la mer, trop ſujet aux attaques de cet élément, pour ne pas inſpirer à ſes habitans une frayeur religieuſe des maux qu'il peut leur faire, & une opinion vague, ſoit conçue, ou tranſmiſe, de ceux qu'il leur a faits. Mais on ne doit pas ſe hâter de prononcer ſur le culte d'un Peuple, ſans avoir entendu ſes dogmes ; rien n'eſt plus incertain que d'en juger par ſes cérémonies. Les hommes ſont ſi enclins & ſi ſujets à ſe tromper en matiere de ſuperſtition, qu'on ne ſçait jamais bien ce qu'ils adorent ; ſi c'eſt l'idole, ou l'offrande, ou l'autel, ou les vaſes & les inſtrumens, ou les paroles du culte, ou même le prêtre. La vénération religieuſe erre vaguement ſur toutes ces choſes ; car le propre de la peur eſt de confondre les objets & les idées, ſur-tout dans l'ombre & l'obſcurité. Mais on ne ſe trompe guère ſur les opinions religieuſes d'un Peuple, quand on voit qu'elles ont du rapport à ſes actions. Demandez aux Kamtſchadales, ce que c'eſt que les éclairs. Ils vous répondront, ce ſont les eſprits *Gamouli*, qui en chauffant leurs huttes, ſe jettent les tiſons à-demi conſumés. Quand ils entendent le tonnerre, ils diſent *Koutkhou batti-Touskeret* ; Koutkhou tire ſes canots : car ils penſent que ce Dieu paſſe ſes canots d'une riviere à l'autre ; & qu'il entend auſſi le même bruit, quand ils font la même choſe. Ce Dieu craint leur tonnerre, comme ils craignent le ſien. Lorſqu'il tombe de la pluye ; ce ſont les *Gamouli* qui piſſent.

S'il fait un grand vent, c'eſt *Balakitg*, fils de *Koutkhou*, qui ſecoue ſes cheveux, longs & friſés, ſur la face d'un pays. Durant ſon abſence, ſa femme *Zavina* ſe met du rouge pour lui plaire à ſon retour; & ce rouge fait l'éclat de l'aurore & du crépuſcule. S'il paſſe la nuit dehors, elle pleure, & c'eſt pourquoi le ciel eſt ſombre.

Crainte ſuperſtitieuſe des Kamtſchadale, pour les Lézards.

Les Kamtſchadales voyent très peu de ſerpens: mais ils ont une crainte ſuperſtitieuſe des lézards. Ce ſont, diſent-ils, les eſpions de *Gaëtch*, qui viennent leur prédire la mort. Si on les attrape, on les coupe en petits morceaux, pour qu'ils n'aillent rien dire au Dieu des morts. Si un lézard échappe, l'homme qui l'a vu, tombe dans la triſteſſe, & meurt quelquefois de la peur de mourir.

Pratiques ſuperſtitieuſes pour la pêche du veau marin.

Si les Kamtſchadales font quelques grimaces de ſuperſtition, pour conjurer les maux, ils en ont auſſi pour attirer les biens dont ils ont beſoin. Avant d'aller à la pêche du veau marin, ils en font une eſpéce de repréſentation myſtique, comme des enfans. Une groſſe pierre, qu'ils roulent contre une Iourte, repréſente la mer; de petits cailloux, qu'ils mettent ſur cette pierre, ſignifient les vagues; de petits paquets d'herbe douce, les veaux marins. On met ces paquets entre des boulettes de *Tolkoucha*, pâte faite d'œufs de poiſſon & d'autres mélanges. Avec de l'écorce de bouleau, on forme une eſpéce de vaſe en façon de canot; on le traîne ſur le ſable, comme s'il nageoit ſur la mer. Tout cela ſe fait pour inviter les veaux marins à ſe laiſſer prendre; en leur montrant qu'ils trouveront au Kamtſchatka de la nourriture, une mer, & ce qu'il leur faut. Dans la Iourte, les Kamtſchadales ont des hutes de veau marin, à qui ils font des prieres & des reproches; comme ſi ces animaux refuſoient de venir chez des hôtes qui les régalent ſi bien. La fin du repas qu'ils préſentent à ces amphibies, abontit à manger eux-mêmes tous les mets qu'ils leur ont offerts: car une Religion qui ne donneroit rien à manger, ne ſeroit pas bonne pour des Sauvages; ni peut-être, en général, pour un Peuple.

Pour la pêche de la baleine.

Ceux des Kamtſchadales qui font la pêche de la baleine, s'y préparent par des cérémonies à peu près ſemblables. Ils façonnent une baleine de bois, d'environ deux pieds de longueur. Ils la portent en proceſſion, d'une Balagane dans une Iourte. Ils placent devant la *Ioupana*, un grand vaſe plein de *Tolkoucha*. Enſuite on tire la baleine de la Iourte, en criant, *la baleine s'eſt enfuie dans la mer*. On va la remettre dans un Balagane neuf fait exprès, où on laiſſe une lampe allumée, avec un homme pour empêcher qu'elle ne s'éteigne pendant la ſaiſon de la pêche, qui dure depuis le Printems juſqu'en automne.

Peur des morts.

Enfin la ſuperſtition des Kamtſchadales, paroît ſur-tout dans leurs uſages à l'égard des morts, qui dans tous les pays, ont toujours été la terreur des vivans. Cette peur fait qu'au Kamtſchatka, l'on n'oſe rien porter de ce qui leur a ſervi, pas même loger dans l'habitation où un homme eſt mort. Heureuſement, il en coute peu d'en conſtruire une autre. Mais il eſt ſingulier que cette frayeur des morts, n'inſpire pas une ſorte de vénération pour les cadavres. Les Kamtſchadales les donnent à manger à leurs chiens. Il eſt vrai que c'eſt par un motif d'intérêt pour les hommes. Ceux, diſent-

ils, dont le corps aura été dévoré par les chiens, en auront de très bons dans le monde souterrain. Cependant ils ont encore une autre raison d'intérêt personnel, pour exposer les cadavres à la voierie, devant la porte de leurs Iourtes. Les esprits malins qui ont tué ces victimes, s'en contenteront peut-être en les voyant, & feront grace aux vivans. Les tems héroïques des Grecs, n'offrent pas des mœurs, ni des opinions, beaucoup plus rafinées. Mais les Kamtschadales n'ont pas un Homere, pour embellir leur Mythologie.



LIVRE TROISIEME.

Histoire Politique & Civile du Kamtschatka.

CHAPITRE PREMIER.

De la Découverte du Kamtschatka, par les Russes (a).

LES conquêtes de l'Espagne, & du Portugal, dans les Indes, soit orientales, soit occidentales, ont sans doute de quoi nous étonner, & nous effrayer tout à la fois, par l'audace des Navigateurs qui ont bravé les écueils, les tempêtes, & les longs calmes des mers, pour aborder à des terres inconnues, & par la cruauté des premiers brigands qui s'y sont établis, sur la ruine des Peuples & des Empires. Cependant la soif des richesses, cette raison suffisante des travaux & des crimes de l'homme, rend plausibles tous les efforts & les succès dont cette révolution fut l'ouvrage. Mais que la Russie, qui manque d'hommes, cherche des terres; que maîtresse d'un pays qui demande de la culture, elle coure après de nouveaux déserts; qu'elle s'étende dans des Régions toujours plus stériles, ou plus froides, au lieu de fertiliser les vastes plaines qu'elle posséde: c'est un problême que rien ne peut résoudre, si ce n'est la puérile vanité des Monarques, & la stupidité des Peuples. Peut-être aussi que l'inquiétude errante des Nations sauvages qui sont mal situées, venant à empiéter sur d'autres Nations, déja soumises, la guerre naît d'elle-même entre des Peuples voisins & pauvres. Il est affligeant, mais inévitable, de voir l'espéce humaine, toujours aux prises avec elle-même, soit pour le nécessaire, ou le superflu; dans l'état sauvage, s'arracher d'une main ensanglantée les ronces, dont la terre a hérissé des fruits âpres & durs; dans l'état social, teindre & souiller de carnage & de sang, les guérets qu'elle moissonne, les mers où elle a jetté ses filets, les mines qu'elle déterre. Ainsi dans tous les lieux, & dans tous les tems, elle tourna contre son sein, & plongea dans ses entrailles, ce fer qui est à la fois l'instrument, le signe, & le châtiment de la domination tyrannique, qu'elle exerce sur la terre. C'est sur-tout en Russie, que l'homme est assez malheureux pour ne se plaire & ne se réjouir, que dans la destruction de l'homme. Les Cosaques asservis à des Russes, n'ont trouvé d'autre soulagement à leur destinée, que le plaisir de subjuguer les Kamtschadales. Ce fut en

(a) Voyez les Voyages des Russes au Nord, dans l'Histoire Générale des Voyages, Tome XV, *in*-4, depuis la page 168, jusqu'à la page 173.

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

effet, le Cosaque *Wolodimer-Atlasow*, qui découvrit, ou soumit le Kamtschatka. On dit, à la vérité, que dans le commencement du siécle dernier, un Marchand Russe, qui s'appelloit *Théodote Alexiow*, étant entré dans la mer Glaciale, fut jetté par la tempête sur la côte orientale du Kamtschatka. Mais comme il est certain que ni lui, ni personne de son équipage, ne revint en Russie donner aucun indice de cette découverte, on ne peut la lui attribuer. Toute la gloire en appartient au Cosaque *Atlasow*.

Premiere tentative sur le Kamtschatka.

Cet homme nommé Commissaire à *Anadir-Ostrog*, reçut ordre, en 1697, d'étendre la domination Russe, en découvrant, & soumettant de nouveaux pays. Il envoya seize Soldats pour lever des tributs, & subjuguer des hommes. *Morosko*, Capitaine de cette troupe, s'avança jusqu'au Kamtschatka, qui n'est pas à cent lieues de la riviere d'Anadir. Le récit qu'il fit de son expédition, engagea le Commissaire *Atlasow*, à partir lui-même pour la conquête du Kamtschatka, à la tête d'environ cent hommes. Arrivé à l'endroit où la presqu'isle s'éloigne du continent & s'avance dans la mer, il partagea sa troupe en deux bandes, donna l'une à *Morosko*, pour conquérir la côte orientale, & marcha lui-même avec l'autre, sur la côte occidentale. Ces deux corps de Conquérans, se rejoignirent vers le milieu de la presqu'isle, sur la riviere de Tigil. Ces hommes de feu, c'est ainsi que les nommoient les Kamtschadales, à cause de leurs fusils, firent payer tribut à cinq ou six Peuples sauvages; comme les brigands de nos forêts, le font payer aux Voyageurs. Atlasow, pour s'assurer des Nations qu'il avoit soumises, bâtit un fort sur la riviere de Kamtschatka. Il y laissa quinze hommes avec un Commandant, & revint, en 1700, à Moskow. Les dépouilles qu'il remporta des Nations voisines, consistoient en trois mille deux cens zibelines, dix castors marins, sept peaux de castors amphibies, ou terrestres; quatre loutres, dix renards gris & cent quatre-vingt-onze renards rouges. Ce glorieux butin lui valut le grade de Commandant des Cosaques, à la ville d'Iakutsk. Il eut ordre de retourner au Kamtschatka, avec cent de ces braves gens. Mais au sortir de Tobolsk, ayant pillé un vaisseau Marchand; ce Héros, arrêté dans le cours de ses brigandages & de ses conquêtes, fut mis en prison. *Potop-Serioukow*, qu'il avoit laissé au Kamtschatka, resta trois ans dans son fort, sans guerre avec les Kamtschadales, se bornant à trafiquer, au défaut de forces pour conquérir. Mais quand il voulut passer à Anadirsk, il fut tué dans sa route, avec sa petite troupe. Tout fut assez paisible, de part & d'autre, durant cinq ou six ans; les Cosaques se contentant de lever, çà & là, quelques tributs; & les Kamtschadales, de tuer quelques Cosaques. Mais comme ce n'étoit pas une guerre ouverte, on vivoit en aussi bonne intelligence, que des Soldats sans discipline peuvent en conserver avec un Peuple sans police. La résistance étoit sourde, comme les attaques & les prétentions.

Révolte des Kamtschadales.

Enfin, ces hostilités passageres aboutirent à une révolte éclatante. Les Commissaires envoyés de Russie, au Kamtschatka, pour y exercer l'acte le plus absolu de l'autorité, avant de l'y avoir bien établie, soulevérent des Peuples qui ne se croyoient soumis à personne. Si la levée des impôts a souvent occasionné des émeutes dans les Etats policés; il n'est pas sur-

prenant qu'elle en excite chez des Peuples ſauvages. Les Kamtſchadales étoient ſi peu diſpoſés à reconnoître une domination étrangere, qu'ils prenoient pour des bandits, exilés, ou fugitifs de leur pays, ces Ruſſes qui venoient tous les ans leur demander un tribut de pelleteries. Ils n'imaginoient pas qu'on pût avoir établi des Commis fixes & permanens, dans un pays qui n'avoit point de Souverain. Ce Peuple ne ſçavoit pas encore que le premier droit des Deſpotes, eſt la conquête; & le premier ſigne de ce droit, l'impoſition du tribut. Il réſolut de ſe défaire de tous les Ruſſes. Les Kamtſchadales de Bolchereskoi, brûlerent le petit fort qu'on y avoit jetté pour fondement de la ſouveraineté; ils en maſſacrérent tous les Soldats. Près de la mer des caſtors, cinq Commis des tributs, furent tués dans l'exercice de leur emploi. Les Coſaques n'oſant attaquer les rébelles, ſe tinrent ſur leurs gardes, attendant un Chef digne de leur bravoure. Atlaſow ſortit enfin de priſon en 1706, pour être mis à leur tête. On le renvoya au Kamtſchatka, avec des munitions & deux piéces d'artillerie, afin de mériter par des conquêtes, le pardon des brigandages qu'il avoit commis en Ruſſie. On lui commanda la douceur & la juſtice, ſous peine de mort. Dès qu'il fut arrivé aux Forts élevés ſur la Kamtſchatka, il détacha ſoixante-dix Coſaques, pour réduire les rébelles qui avoient tué les Commis. On ne trouva point de réſiſtance juſqu'à la baye d'Awatcha : mais c'eſt-là que les Kamtſchadales s'étoient raſſemblés au nombre de huit cens. Ils ſe confioient ſi fort dans la ſupériorité de leur nombre, que réſolus de ne point tuer les Coſaques, ils avoient apporté, dit-on, des courroies pour les lier. Mais ce fait reſſemble trop à beaucoup d'autres, qu'on trouve dans l'Hiſtoire, ſoit ancienne, ou moderne; pour n'y avoir pas été pris, comme une de ces traditions, qui ſe communiquent à tous les Peuples, & que chacun s'attribue à l'excluſion de tous les autres. Le parti des Coſaques ayant paru ſur la côte, ne vit dans la baye, que les canots vuides. Les habitans s'étoient cachés dans des bois, ſur le chemin. Dès que les premiers ennemis eurent paſſé, les Kamtſchadales fondirent ſur le centre. Mais la valeur des Coſaques renverſa les uns, & diſſipa les autres. Le fruit de cette victoire, qui leur couta ſix hommes, & beaucoup de bleſſures, ſe réduiſit à faire trois priſonniers conſidérables, qui donnereut en tribut, une trentaine de peaux. Ainſi le ſang des animaux eſt vengé par le ſang des hommes même, qui s'égorgent pour leurs dépouilles. Les Coſaques ne jouirent pas tranquillement de leur butin : ce fut un germe de révolte chez leurs ennemis, & de diſſenſion entr'eux.

Mutinerie des Coſaques.

Atlaſow qui les commandoit, les avoit menés avec tant de rigueur, qu'avant qu'il arrivât au Kamtſchatka, la Chancellerie d'Iakutsk, où il les avoit pris, étoit déja remplie de Mémoires contre lui. Sa mauvaiſe conduite fut pouſſée à des excès révoltans. A la fin de 1707, ſes troupes lui ôterent d'elles-mêmes le commandement. Pour juſtifier cette défection, ils alléguérent, entr'autres griefs, qu'il laiſſoit mourir les Soldats de faim, en s'appropriant les vivres qu'il prenoit aux Kamtſchadales; qu'ayant tué, de ſa main, un Soldat innocent, il avoit répondu à ceux qui ſe plaignoient de cette voie de fait, contraire aux ordonnances, qu'il pourroit les faire tous périr de même, ſans que le Czar lui demandât compte de leur vie;

qu'il avoit dit aux Kamtſchadales, au ſujet de la mort de ce Soldat, que s'il l'avoit tué, c'étoit pour empêcher les autres d'exécuter la réſolution, qu'ils avoient priſe, d'égorger tous les habitans du pays, afin de s'emparer de leurs dépouilles.

Atlaſow étoit ſujet à l'ivrognerie, & à la rapine. On le mit en priſon, ſes effets furent enlevés & déposés dans le fiſc. C'étoient douze cens trente-quatre zibelines, quatre cens renards communs, quatorze renards noirs, ſoixante-quinze Caſtors marins, ſans compter beaucoup de fourrures. Enfin il avoit amaſſé, dit-on, des richeſſes immenſes en peu de tems. Ces tréſors ne reſſemblent pas du moins à ceux du Mexique & du Pérou; & les Gouverneurs Ruſſes ont une autre maniere que les Eſpagnols, de s'enrichir dans leurs Colonies.

Cependant on envoya ſucceſſivement deux Commiſſaires au Kamtſchatka, dans l'eſpace de deux ans, avec de nouvelles troupes, & quelques piéces de canon; ce qui n'empêcha pas les Kamtſchadales de tuer beaucoup de ces recrues au paſſage. La diſſenſion des Coſaques, les livroit à leurs ennemis. Ceux-ci rébelles, ceux-là mutins; tout retardoit & troubloit les progrès des expéditions de la Ruſſie au Kamtſchatka. Les habitans tuérent des Soldats; les Soldats ſe défirent de leurs Chefs. *Mironow*, Commiſſaire envoyé pour remplacer *Tchirikow*, fut égorgé au mois de Janvier 1711, par vingt de ſes Coſaques. Atlaſow, qui s'étoit échappé de ſa priſon, & retiré au petit fort de Kamtſchatkoi, fut aſſaſſiné dans ſon lit, par une trentaine de ces mêmes Coſaques, qui pillérent trois maiſons de l'Oſtrog, tous les effets des deux Commiſſaires égorgés, les magaſins de la marine & les tributs de la Couronne. Enſuite, ayant groſſi leur nombre juſqu'à ſoixante quinze hommes, ſous deux Chefs, ils allerent au fort ſupérieur de Kamtſchatkoi, jetter le Commiſſaire Tchirikow dans la riviere.

Ils ſe défont de trois Commiſſaires.

Cependant ils crurent devoir prévenir les pourſuites de la Juſtice, en expoſant les ſujets de plainte qu'ils avoient contre Mironow & Tchirikow; ſans parler d'Atlaſow, qu'ils regardoient, ſans doute, comme proſcrit, ou abandonné par les Loix. Dans le Mémoire que reçut la Chancellerie d'Iakoutsk, les deux Commiſſaires étoient accuſés d'avoir opprimé les Coſaques, & les Peuples ſoumis; arrachant à ceux-ci leurs biens à force de coups & de menaces; forçant les autres à prendre, à un prix exceſſif, des marchandiſes pour leur ſolde, & à quittancer leur paye, comme s'ils l'avoient reçue en argent; prélevant deux roubles d'intérêt, ſur une paye de neuf roubles & vingt-cinq copecks. On les accuſoit encore d'avoir fait tout le commerce pour leur compte, & de s'être approprié, non-ſeulement le butin des Soldats, mais les tributs de la Couronne. Pour preuve de leurs monopoles, & de leurs rapines, on apportoit le Mémoire de leurs effets. Ceux de Tchirikow montoient à ſix cens zibelines, cinq cens renards ordinaires, & vingt caſtors marins; ceux de Mironow à huit cens zibelines, quatre cens renards, & trente Caſtors. C'eſt preſque la valeur, & la quantité des tributs annuels que la Ruſſie tire de tout le Kamtſchatka, même aujourd'hui qu'il eſt entierement ſoumis à cette Couronne.

Après cette apologie, qui n'étoit proprement qu'une récrimination; les

métins, pour mériter leur pardon, allerent soumettre des rébelles. Ils détruisirent un ostrog de leurs ennemis, & s'établirent à leur place. Ceux-ci se rassemblerent de toutes parts, en si grand nombre, qu'ils se flattoient d'étouffer les Cosaques avec leurs bonnets. C'est le style de ces peuples sauvages. Les Russes, après avoir reçu la bénédiction d'un Archimandrite qu'on avoit envoyé dès 1705 au Kamtschaska prêcher l'Evangile, se voyant entourés & bloqués, tomberent sur leurs ennemis avec leurs carabines, & se battirent une journée entiere, à coups de lances. Les Cosaques, qui n'étoient pas quarante hommes, n'en perdirent que trois, & couvrirent la *Bolchaia-Reka* de cadavres. C'est le style de ces vainqueurs barbares. Toute la grande riviere tomba sous le joug.

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

Défaite du Kamtschadales.

Cette victoire ne fut pas sans vengeance : le Chef des Cosaques mutins, s'étant avancé avec vingt-cinq hommes jusqu'à la baye d'Awatcha, fut surpris par les rébelles qu'il vouloit réduire. De tout tems, la ruse se permit la trahison contre l'abus de la force ; & ce n'est pas même une injustice opposée à l'injustice. Les Sauvages reçurent les Cosaques, avec toutes les marques de soumission & même d'amitié, leur donnant des tributs, des présens, des otages. Mais après cet accueil insidieux, dès la nuit suivante, ils mirent le feu au balagane où reposoient les Russes, mêlés avec les Kamtschadales, qu'ils avoient gardés pour sûreté. Les incendiaires criant à leurs compagnons renfermés, de s'évader par de fausses portes qu'ils avoient pratiquées à dessein de les sauver ; ceux-ci répondirent qu'ils étoient enchaînés, mais qu'ils mourroient contens de voir périr leurs ennemis dans les flammes.

Cosaques Russes brûlés.

Cependant un nouveau Commissaire étoit venu remplacer Mironow, sans sçavoir la destinée de ses trois prédecesseurs. La route du Kamtschatka n'étant d'abord ouverte que par terre, il étoit difficile d'y entrer & d'en sortir à travers une multitude de peuples indépendans qui défendoient leur liberté, comme elle étoit attaquée, opposant des embuches à des violences ; les périls dont cette route étoit semée, empêchoient & retardoient les communications des conquérans avec Iakoutsk : ainsi les expéditions se faisoient au hasard. *Schepetkoi*, avoit trouvé tout en combustion dans la presqu'isle, des habitans mal subjugués par des Soldats qui avoient assassiné leurs chefs, & ces factieux brûlés ou dissipés par des vaincus rébelles. Ce Commissaire remit les choses dans le meilleur ordre qui lui fut possible, & s'embarquant le 8 Juin 1712 sur la mer orientale, il entra dans la riviere Olioutore avec les tributs de la Couronne. Il fut obligé de se retrancher sur les bords de ce fleuve, pour attendre des renforts d'Anadiresk, qui l'escortassent jusqu'à Iakoutsk. Il avoit quatre-vingt-quatre Soldats pour défendre un mauvais retranchement de terre, où tous les jours il étoit harcelé par les Koriaques. Enfin, ayant reçu des rennes pour le transport, & soixante hommes d'escorte, il arriva à Iakoutsk en Janvier 1714, portant les tributs de plusieurs années ; car depuis 1707 il n'en étoit point arrivé du Kamtschatka. Cette levée avoit produit treize mille deux cens quatre-vingt zibelines, trois mille deux cens quatre-vingt-neuf renards rouges, quarante-un presque noirs, sept tout-à-fait noirs, & deux cent

cinquante-neuf castors marins. Mais pour avoir tant de peaux de bêtes, il avoit, sans doute, fallu tuer bien des hommes.

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

Défection d'un Commissaire.

Le Commissaire qui remplaça *Schepetkoi*, loin d'appaiser les révoltes, en donna l'exemple. Résolu de s'emparer de la Colonie; il fit arrêter & mettre à la torture, *Iarigin*, Commandant du Fort inférieur de Kamtschatkoi, traita de même l'Aumônier du Fort & quelques Cosaques, pilla les effets du Commandant, pour les donner à ses Soldats. *Iarigin* fut obligé de se faire Moine, *Kirgizow* l'usurpateur, non-seulement ne put point entraîner tous les Cosaques dans sa défection; mais après avoir vû son parti se déchirer en deux factions, il fut trahi par ses complices & puni de mort.

Il est puni de mort.

Le successeur de *Kolesow*, qui avoit étouffé les troubles par le châtiment du traitre *Kirgizow*, profita du calme pour affermir les fondemens de la Colonie. L'établissement du Fort inférieur, étoit un marécage sujet aux inondations. Le nouveau Commissaire bâtit une Eglise au voisinage du Fort; mais dans un endroit moins mal sain. Cette Eglise attira les habitans de l'Ostrog, & fit déserter cet ancien établissement. Chez les peuples policés, les villes fondent des Temples; chez des peuples sauvages, les Temples fondent les villes. C'est ainsi que des Monasteres ont défriché & peuplé des déserts. Mais ce qui fut une source de population dans un tems de ténébres & de misere, peut devenir une cause de dépopulation dans un siécle de lumiére & de prospérité. Quand l'opinion a changé, tout ce qui tient à l'opinon doit changer; c'est une preuve de son empire.

Du Fort inférieur qui étoit à l'embouchure de la Kamtschatka, le Commissaire Ivan *Enijeiskoi*, marcha à la tête de cent vingt Cosaques & de cent cinquante Kamtschadales, contre les rébelles d'Awatcha qui avoient massacré vingt-cingt Soldats & leur Chef. Déja les conquérans avoient sçu opposer la Nation Kamtschadale, à elle même. Tels sont les progrès de la domination. Les rébelles se défendirent pendant deux semaines. Comme on ne pouvoit les forcer, on mit le feu à leurs retranchemens, & l'on égorgea tout ce qui échappoit aux flammes. Depuis ce moment, les habitans d'Awatscha payerent un tribut régulier à la Russie. Auparavant on se contentoit de ce qu'ils vouloient donner, moitié de plein gré, moitié par crainte.

Rébelles d'Avvatscha défaits & soumis au tribut.

Le Commissaire Ivan, & son prédécesseur *Kolesow* qui n'avoit osé passer à travers le pays des Olioutores avec les tributs, ou plutôt le butin, de la Couronne, s'étant embarqués ensemble, arriverent à la fin du mois d'Août 1714, à la riviere d'Olioutora. Ce qu'ils avoient levé dans l'espace de deux ans, montoit à cinq mille six cens quarante-une zibelines, sept cens cinquante-sept renards ordinaires, dix moitié noirs, onze fourrures des plus beaux renards, cent trente-sept castors marins & deux loutres: ils apportoient de plus vingt-deux zolotniks d'or en lingots & en piéces du sceau du Japon, qu'on avoit trouvés sur deux vaisseaux Japonois échoués aux côtes du Kamtschatka.

Tributs pillés par des Soldats mutinés.

Mais tous ces trésors furent pillés & dissipés par les *Ioukagires* Soldats de *Petrow*, qui avoit défait les Olioutores. Les mutins étoient outrés des violences d'un homme qui se servoit d'eux comme de chevaux, pour voi-

turer les tributs, au lieu d'employer, disoient-ils, les Koriaques qu'on avoit fait venir exprès: ils massacrerent leur Chef, assiégerent un Ostrog où les deux Commissaires s'étoient refugiés, obligerent les Koriaques de l'Ostrog à tuer ces deux Officiers de la Cour de Russie, & se partagerent les tributs qu'on y apportoit. On en recouvra cependant une partie après cette émeute; soit en les rachetant à bas prix, soit par la restitution qui en fut faite à la caisse du Fisc.

Nouvelle route d'Iakoutsk au Kamtschatka par mer.

Les dangers & les peines qu'il falloit essuyer dans une longue route de terre, au milieu de peuples indépendans ou peu soumis, toujours prêts à la guerre ou à la révolte, obligerent d'en chercher une plus courte & plus sûre. On tenta, dès l'an 1715, un passage par mer, d'Ochotsk au Kamtschatka. Ainsi l'on devoit aborder à cette presqu'isle par sa côte occidentale, au lieu d'y entrer par la côte orientale. D'ailleurs c'étoient deux voyes ouvertes à la conquête & au commerce; mais la derniere avoit les plus grands avantages. D'Iakoutsk qui est sur la Lena, il n'y a guéres que dix ou douze dégrés jusqu'à Ochotsk, au lieu de trente dégrés à parcourir depuis cette riviere jusqu'à celle d'Olioutore. D'Ochotsk on n'a qu'une traversée d'environ trois cens lieues de mer, pour aborder au midi du Kamtschatka, par un climat toujours plus doux. Dès qu'on eut trouvé cette route, les tributs ne passerent plus par le Nord. Mais ils furent toujours en proye à l'avidité des Commissaires, & au pillage des Cosaques, qui tantôt emprisonnoient les Officiers de la Russie, & tantôt vexoient les habitans du Kamtschatka. Ceux-ci tuoient à leur tour les Collecteurs des taxes. Il ne se fit que des brigandages, pendant trente ans dans toute cette presqu'isle; entre ceux qui travailloient à la réduire, & ceux qui résistoient au joug de la conquête. C'est le sort de toutes les nouvelles Colonies. Il faut les arroser de sang, & les engraisser de carnage, pour les préparer à la culture, à la civilisation, aux beaux arts. Le monde s'est ainsi policé.

Découverte des isles Kouriles.

Cependant l'esprit du Czar Pierre I. qui joignoit aux vûes de conquête, l'ambition d'éclairer son Empire, pour l'illustrer, mais qui devoit passer sur le trône de Russie, comme ces méteores qui brillent au Nord; cet esprit de conquête & de lumiere, suggera quelques expéditions utiles. En 1720, on tenta la découverte des isles Kouriles, que la mer semble avoir détachées du Kamtschatka, & que la politique y veut rejoindre. On les parcourut, on les suivit jusqu'à l'isle *Matmai*, qui touche presqu'au Japon. C'étoit le chemin d'un commerce à ouvrir entre les Russes & les Indiens, si l'Equateur pouvoit communiquer avec le cercle polaire; s'il n'étoit pas absurde d'ambitionner du luxe, avant d'avoir des loix. En 1728, on leva la carte des côtes septentrionales du Kamtschatka, d'où l'on s'éloigna, jusqu'au 67eme dégré, 17 minutes, de latitude: car il est plus aisé de faire des voyages que des établissemens. En 1729, un Capitaine Russe & un Chef de Cosaques, allerent avec des troupes, au Kamtschatka, par ordre de la Cour, afin d'en reconnoître les côtes, soit au Nord, soit au Midi; de soumettre, de gré ou de force, tous les Koriaques, qui ne seroient pas tributaires; de planter des colonies & de bâtir des ostrogs; de cimenter un commerce avec les Nations circonvoisines. Mais ces ordres magnifiques ne purent s'exécuter qu'en partie. Ce fut beaucoup d'avoir levé le plan des côtes méridionales jusqu'aux frontie-

Histoire du Kamtschatka.

res de la Chine. Cet Empire & celui de la Ruſſie, qui ſe touchent par une extrêmité, mais qui n'ont rien de commun que quelques déſerts limitrophes, qui ſervent à les ſéparer; ces deux Empires, offrent à l'eſprit humain, l'enfance & la perfection de la police ſociale, montrent la différence qu'il y aura toujours entre le deſpotiſme que les armes exercent ſur l'ignorance, & l'autorité que les Loix prennent ſur un Peuple éclairé. Mais la Ruſſie, en s'ouvrant une communication par mer avec les Chinois, ſe prépare peut-être une voie à la véritable grandeur. Ainſi le Kamtſchatka, ce pays ſauvage, peut devenir un jour le médiateur d'une heureuſe civiliſation. Qui ſçait même, ſi cette péninſule n'aura pas des liaiſons avec celle de l'Inde! L'iſle du Japon ſemble placée entre ces deux Régions, pour faciliter cette nouvelle route du commerce de l'Aſie avec l'Europe, plus courte & moins dangereuſe, peut-être, que l'ancienne. Tout enhardit à cette eſpérance, & le hazard même en a jetté les germes.

Un navire du Japon échoue au Kamtſchatka.

En effet, dès l'an 1730, un vaiſſeau Japonois vint échouer ſur la pointe du Kamtſchatka. Ce navire, chargé de ris, d'étoffes de ſoie, de toiles de coton, qu'il portoit d'une province du Japon à une autre, fut pouſſé en pleine mer, par une tempête de huit jours. Après avoir été le jouet des vents, & ſans doute de l'ignorance des Pilotes, pendant ſix mois; après avoir jetté ſes marchandiſes, ſes agrèts, ſes mâts, ſes ancres, dans la mer, il fut porté par les courans à Kourils-Kaia-Lopatka. L'équipage, compoſé de dix-ſept hommes, voulut deſcendre à terre, & camper ſous une tente, avec ce qu'il put ſauver des reſtes & des débris du vaiſſeau. Au bout de vingt-trois jours, ils apperçurent un Officier Coſaque avec des Kamtſchadales. Ravis de revoir des hommes, ils leur firent des préſens. Mais le perfide Coſaque, s'étant dérobé la nuit avec ſes gens; les Japonois, à qui la tempête avoit enlevé leur vaiſſeau, ſe mirent dans un eſquif, pour le chercher ſur la côte, ou pour aborder à quelque habitation. Ils trouverent *Chtinnikow* (c'étoit le nom du Coſaque) qui dépeçoit la carcaſſe de leur navire, pour en avoir le fer. Ce barbare envoie auſſitôt ſes Kamtſchadales dans un canot, à l'eſquif des Japonois; & dans le tems que ceux-ci leur tendoient des mains ſuppliantes, pour demander du ſecours & la vie, ils les aſſaſſinerent avec les mêmes armes dont ces malheureux leur avoient fait préſent. On ne garda que deux de ces étrangers; l'un étoit un enfant de onze ans. *Chtinnikow* s'empara de tout ce qui étoit dans l'eſquif, brûla le vaiſſeau & ſe retira dans le Fort ſupérieur de Kamtſcharkoi, avec ſon butin & ſes deux priſonniers. Mais un Commiſſaire, arrivé peu de tems après, retira de ſes mains ces miſérables victimes, & les fit conduire avec toutes ſortes de bons traitemens, à Iakoutsk. De-là ces deux Japonois allérent, ſous la protection du Gouvernement, à Tobolsk, puis à Moſcow, & à Pétersbourg. C'eſt-là qu'ils furent préſentés à la Cour en 1731. On les fit élever dans une école militaire, où ils reçurent le baptême en 1734. Deux ans après on les mit avec de jeunes Ruſſes, pour apprendre la langue du pays, & communiquer la leur; mais cette même année, le plus âgé, qui avoit quarante-trois ans, périt après ſix ans d'expatriation, dans un climat trop étranger à celui de ſa naiſſance. Le plus jeune mourut

Malheureux ſort de l'équipage.

trois ans après, le 15 Décembre 1739. L'Académie de Pétersbourg, qui avoit été chargée de leur éducation, les fit modéler en plâtre, & conserva ce monument singulier, dans le cabinet des curiosités, où on le voit aujourd'hui. Ce détail a peut-être un charme secret, pour certains lecteurs, qu'il est bien plus doux d'émouvoir, que d'instruire. Il les dédommage sans doute de la sécheresse & de l'horreur, que le tableau de la découverte & de la conquête des pays inconnus, fait éprouver aux ames sensibles. Enfin il venge & console la nature humaine, qui voyant la tyrannie sur le trône, chez les Nations douces & compatissantes de l'Inde, respire du moins en contemplant l'humanité qui régne quelquefois sur les Peuples barbares de l'Ourse.

Soulévement général des Kamtschadales, en 1731.

Le malheur des Souverains du Nord, est de n'avoir à manier, que des instrumens rudes & tranchants. Plus la main qui s'en sert, est délicate & molle, plus ils deviennent pesans & meurtriers. Malgré toutes les précautions des Impératrices de Russie, pour adoucir le joug des Kamtschadales, les Cosaques exercerent sur ce Peuple vaincu, toutes les vexations qui suivent la conquête. Comme ils n'avoient point emmené de femmes avec eux, ils abuserent de la force pour en avoir. Lorsqu'ils avoient assujetti quelques Ostrogs, ils prenoient un certain nombre de femmes & d'enfans, qu'ils partageoient entr'eux. Ils vivoient avec une de ces femmes en concubinage, & quand ils en avoient eu des enfans, ils lui donnoient l'inspection sur les autres esclaves de la Nation. » Ceux qui » vouloient contracter des alliances avec les Kamtschadales libres, » signoient des billets, par lesquels ils leur promettoient d'épouser leurs » filles, dès que le Prêtre seroit arrivé; de sorte que le baptême de la » fille promise, celui de ses enfans, les fiançailles & le mariage, se » faisoient souvent tout à la fois : car il n'y avoit pour tous ces Ostrogs, » qu'un seul Prêtre, qui demeuroit au Fort inférieur de Kamtschatkoi, & » visitoit les autres Ostrogs tous les ans, ou les deux ans «. Cependant les Cosaques vivoient en Seigneurs Russes, du travail de leurs esclaves, ou des tributs qu'ils en exigeoient. Quand ils alloient lever ceux de la Couronne, le Tributaire payoit, indépendamment de la taxe du Prince, quatre renards, ou zibelines; l'une pour le Receveur, l'autre pour son Commis, une troisiéme peau pour l'Interprête, & la quatriéme pour les Cosaques. Ceux-ci passoient leur tems à jouer ces peaux, dans les cabarets. Ensuite ils jouerent leurs esclaves, de sorte que ces malheureux changeoient de maîtres, vingt fois dans un jour. Cette oppression alla si loin, que les Kamtschadales résolurent enfin de secouer le joug, & d'exterminer tous les Russes de la presqu'isle. Mais depuis que la route étoit établie par la mer de Pengina, l'abord des bâtimens étoit devenu trop facile & trop fréquent pour exécuter un pareil complot, sans une occasion favorable. On attendit ce moment : il parut s'offrir. Les *Tchouktchis*, peuple voisin de l'Anadir, non-contens de repousser la domination Russe; étoient venu attaquer les Koriaques, ses tributaires. Il étoit aisé de chasser avec des troupes disciplinées, des Sauvages qui n'avoient que l'amour du butin & de l'indépendance. Mais ils reparoissoient toujours, aussi légers, aussi prompts que leurs flèches. On voulut les dompter par une guerre vive & soutenue.

Le Capitaine *Pawlutski*, venu au Kamtſchatka en 1729, reçut ordre d'en partir avec ſes troupes, pour marcher vers l'Anadir. Tandis qu'il alloit ſoumettre des rébelles, ſon départ en formoit derriere lui. Les habitans de l'embouchure de la Kamtſchatka, ceux des deux rivieres intérieures, qui ſont au centre du pays, l'*Elowka* & la *Klioutchewa*, ſe répandirent dans la preſqu'iſle durant l'hyver, faiſant des complots ſous le prétexte & l'apparence de viſites. Il n'eſt pas difficile à des Peuples conquis, de ſe liguer contre des vainqueurs qui n'entendent pas leur langue. Dès que le bruit ſe fut répandu, que *Cheſtakow*, Chef des Coſaques, venu avec Pawlutski, pour la grande expédition de 1729, avoit été tué par les Tchoukchis; les Kamtſchadales feignant de craindre les incurſions de ces rébelles, s'armerent comme pour ſe défendre, mais dans l'intention ſecrette de ſe délivrer des Coſaques, qu'ils prioient cependant de reſter avec eux. Toutes les précautions étoient priſes par ces Sauvages, pour intercepter les communications avec l'Anadir. S'il revenoit des troupes Ruſſes, ſoit de ce côté, ſoit par la mer de Pengina; elles devoient être reçues dans les ports, avec des démonſtrations de confiance, afin qu'on pût les maſſacrer, quand elles traverſeroient l'intérieur du pays. Deux Chefs étoient à la tête de ce complot. A peine le dernier Commiſſaire ſe fut embarqué avec ſes tributs, pour entrer dans l'Anadir; les Kamtſchadales aſſemblés ſur leurs canots, remonterent la Kamtſchatka le 20 Juillet 1731. Ils égorgerent le peu de Coſaques qui étoient reſtés; ils y ſurprirent l'Oſtrog inférieur, ils brûlerent tout, excepté l'Egliſe & les fortifications, où les effets du pillage furent mis en dépôt. Dès le lendemain, ils ſe revêtirent des habits Ruſſes, ſoit de femme ou de prêtre, & firent des feſtins, des danſes & des cérémonies ſuperſtitieuſes, en ſigne de réjouiſſance & de triomphe. Théodore *Khartchin*, l'un des deux Chefs de la conſpiration, nouveau Chrétien, ordonna à un Kamtſchadale qui ſçavoit lire, & qui avoit été baptiſé comme lui, de chanter le *Te Deum*, en habit ſacerdotal. Enſuite il fit écrire ſur le regiſtre de l'Egliſe: *Par ordre du Commiſſaire Théodore Khartchin, on a donné à Savina* (c'étoit le nom de l'Officiant) *trente renards ordinaires, pour avoir chanté le* Te Deum.

Histoire du Kamtschatka.

Cependant, un vent contraire avoit obligé le vaiſſeau de Pawlutski, à jetter l'ancre au ſortir de l'embouchure de la Kamtſchatka. Quelques Coſaques échappés au carnage, apporterent la nouvelle de la révolte à leurs compagnons, qui mouilloient encore ſur la côte. Auſſitôt on deſcendit pour éteindre le feu du ſoulévement; & quatre jours après la priſe du Fort, on revint le battre en brêche, avec quelques canons du vaiſſeau. Khartchin, qui du haut des remparts avoit inſulté les Ruſſes, fut forcé de s'évader en habit de femme. Preſque tous les aſſiégés, périrent: les uns furent tués dans le Fort; les autres, avec les richeſſes qu'ils y avoient amaſſées, furent brûlés par le feu qui prit au magaſin à poudre. Trente Kamtſchadales, qui s'étoient rendus avant l'aſſaut, furent maſſacrés & paſſés au fil de l'épée, en repréſaille des inſultes que les rébelles avoient faites aux femmes & aux enfans des Coſaques. C'eſt l'uſage entre ces ſortes de guerriers, qui ne poſſédent encore parfaitement des arts de la ſociété,

que celui de détruire, si naturel à l'homme, civil ou sauvage.

Cependant Khartchin, ayant rejoint plusieurs autres Chefs de l'émeute générale, vint à la rencontre des Russes, pour les forcer à se rembarquer. Après quelques combats, peu décisifs, on fit des propositions. Khartchin demanda un otage pour sûreté de sa personne, & passa dans le camp des Cosaques. Il les pria d'épargner les Kamtschadales, promit de vivre en paix, & dit qu'il iroit engager les siens à mettre bas les armes. On le laissa retourner dans son camp. Dès qu'il eût rejoint sont parti, il envoya dire aux Russes, qu'on ne vouloit pas entendre parler de paix. Le lendemain il reparut avec les rébelles, sur la rive gauche de la *Klioutchi*, l'une des deux rivieres où la révolte avoit éclaté. Mais faisant mine de n'être venu que pour achever l'accomodement qu'il avoit entamé, il dit qu'il passeroit de l'autre côté, si l'on envoyoit deux otages. On y consentit, & dès qu'il fut à l'autre bord, les Russes opposant la perfidie à la ruse, le retinrent prisonnier, & crierent à leurs otages de se jetter dans la riviere. Pendant que ceux-ci la traversoient à la nage, on fit feu sur les Kamtschadales, pour les empêcher de tirer des flèches sur les transfuges.

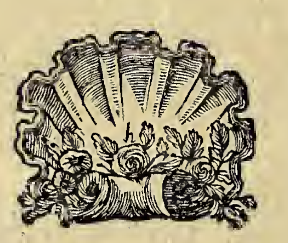
Quand la révolte eut perdu celui qui l'entretenoit, tous les autres Chefs de peuplade, se dissiperent, ou périrent avec leurs partisans. L'un de ces principaux mutins, près de tomber entre les mains du vainqueur, égorgea sa femme & ses enfans, puis se tua lui-même. Bientôt on vit le carnage recommencer sous le fer & le feu des Russes. Un détachement, qui marchoit le long de la mer de Pengina, passant tout au fil de l'épée, joignit les Cosaques du Fort supérieur de Kamtschatkoi, & ces deux corps réunis s'avancerent contre les rébelles d'Awatscha, qui étoient au nombre de plus de trois cens. » Ils emporterent d'assaut les Forts où les révol-
» tés s'étoient retranchés, & les massacrerent, confondant les innocens
» avec les coupables, & emmenant leurs femmes & leurs enfans prison-
» niers. Après avoir fait couler beaucoup de sang, & détruit un grand
» nombre de ces Peuples, ils rétablirent la tranquillité dans ce pays,
» & revinrent chargés d'un immense butin. «

Quand le feu de la révolte fut assoupi, M. Basile Merlin, Officier Russe, & le Major Pawlutski, eurent ordre d'en rechercher les causes, pour l'éteindre dans sa source. En vertu de leur commission, ils firent mourir, par les voies juridiques, trois Russes, parmi lesquels étoit cet André *Chtinnikow*, qui avoit inhumainement fait massacrer les malheureux Japonois. Plusieurs Cosaques furent punis des vexations qui avoient soulevé les Kamtschadales. Les plus coupables d'entre les rébelles, entr'autres Théodore Khartchin, subirent la mort. La plûpart s'y présenterent avec cette indifférence, qui caractérise tous les Peuples sauvages, pour qui la vie n'est rien sans la liberté. Un d'entr'eux disoit, en riant, qu'il se trouvoit malheureux d'être pendu le dernier. » Ils témoignoient une
» égale fermeté au milieu des supplices & des tortures les plus affreuses
» de la question. Quelque cruels que fussent les tourmens qu'on leur fit
» souffrir, ils ne laissoient échapper que ces mots, *Ni, Ni* «. C'est le cri

Constance des rébelles Kamtschadales dans les supplices.

des filles Kamtſchadales, que l'amour livre pour la premiere fois, aux douces tortures de la volupté. Encore ces malheureux, dit-on, ne crioient-ils ainſi, qu'au premier coup; » car ſerrant enſuite leur langue » contre les dents, ils gardoient un ſilence obſtiné, comme s'ils euſſent » été privés de tout ſentiment. «

Depuis cette époque, la paix a régné dans le Kamtſchatka. La douceur du Gouvernement y a rétabli la tranquillité, que la force des armes & la dureté des tributs, en avoient bannie. On n'exige plus de chaque habitant, qu'une peau des animaux qu'il tue à la chaſſe, ſoit renard, caſtor marin, ou zibeline. Les Kamtſchadales ſont gouvernés par leurs propres Chefs, qui jugent de toutes les affaires, ſi ce n'eſt en matiere criminelle. On a rendu la liberté à tous les priſonniers, que les Coſaques avoient fait eſclaves, avec défenſe de traiter jamais les Kamtſchadales comme tels. Enfin, pour mieux aſſervir ces Peuples, par un joug plus doux & plus volontaire, on a tâché de leur faire embraſſer le Chriſtianiſme. Les moyens humains ont ſecondé les voies du ciel. L'Impératrice, Eliſabeth-Pétrowna, a exempté d'impôts, pour dix ans, tous les nouveaux baptiſés. Cette faveur a fait proſpérer le zele des Miſſionnaires. Tous les Kamtſchadales courent au devant d'une Religion, qui les ſoulageant d'un tribut dès cette vie, leur promet des récompenſes après la mort. C'eſt le vrai miracle de la Religion, de rendre les Princes humains, & les Peuples heureux.



CHAPITRE

CHAPITRE II.

De l'état actuel des établissemens Russes dans le Kamtschatka.

L'OUVRAGE de la conversion des Kamtschadales, est soutenu par tous les établissemens d'une sage politique. Les Forts & les Temples se sont réciproquement appuyés dans tous les lieux, où les Temples n'ont pas été des citadelles. La Russie s'est assurée du Kamtschatka, par cinq Ostrogs, ou Forts. Il y en a deux sur chaque côté des deux mers, un au centre des terres; tous jettés sur les bords de quelque riviere navigable, qui communique à la mer.

Cinq Ostrogs, ou Forts.

A l'Occident de la presqu'isle, est *Boltcheretskoi-Ostrog*, bâti sur la rive septentrionale de la Bolskaja-Reka, entre les embouchures de la *Bistraja* & de la *Goltsowka*, à trente-trois verstes du golphe de Pengina. Ce Fort est un quarré, d'environ onze toises & quatre pouces, à chaque face. L'Est & le Nord sont palissadés. Le Couchant & le Midi sont couverts, ou flanqués d'édifices à l'usage du Gouvernement. Auprès du Fort, mais en dehors, est une Eglise avec un logement pour la desservir. Les Isles que forment les rivieres d'alentour, contiennent trente maisons, un cabaret, un laboratoire pour la distillation. Cet Ostrog n'a que quarante cinq Soldats payés, & onze fils de Cosaques, obligés de servir. Mais comme ce pays tranquille n'a que des habitans fidéles, les fortifications & les troupes y sont moins considérables qu'ailleurs. Du reste, cet Ostrog est très-favorable au commerce. Tous les vaisseaux, partis d'Okhotsk, y portent directement par le fleuve, les marchandises & les provisions qui se répandent dans les terres. Ce port sert en même-tems d'entrepôt. Les étrangers qu'il reçoit, y laissent de l'argent. Les nationaux auxquels il envoie ses denrées par des traîneaux, lui payent les frais du transport. Il achéte & revend les castors marins, qui sont aujourd'hui ce qu'on recherche le plus au Kamtschatka. Il ne lui manque que du bois & du sel. Boltcheretskoi n'en est pas moins la résidence du Gouverneur général des Colonies du Kamtschatka. C'est là que les Russes abordent, & d'où ils commandent à toute la péninsule.

Boltcheretskoi-Ostrog.

Avant que ce fût leur port de débarquement, le Chef-lieu étoit au Fort supérieur de Kamtschatka, & le Commissaire y résidoit. Cet Ostrog est bâti à soixante-neuf verstes du la riviere de Kamtschatka, sur la rive gauche, à l'embouchure du *Kali*, torrent qui se jette dans le fleuve. Le Fort est encore un quarré, revêtu de palissades. Il y a dix-sept sagénes de chaque côté, ce qui fait plus de dix-huit toises. Au-dedans est la douane ou ferme des tributs, comme le principal édifice, avec deux magasins où l'on tient, sans doute, la monnoye de ces tributs, c'est-à-dire, les armes qui servent à les lever. Au-dehors est l'Eglise, la maison de la Couronne, un cabaret, un laboratoire, & vingt-deux maisons d'habitans. Ces édifices sont mieux construits qu'à *Boltcheretskoi*; parce que le pays y abonde en bois

Fort supérieur de Kamtchatkoi.

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

de peuplier. Le climat y est doux, le tems serein, la terre féconde en pâturages, & propre à la culture. Tout y invite à la défricher, même la disette de poisson. Si la mer des castors qui devroit être dans le département d'Awatcha, dont elle est voisine, ne dépendoit pas de celui de *Kamtschatkoi* (*a*); faute de cette ressource de commerce, les habitans de cet Ostrog trouveroient, dans la culture des terres, une subsistance plus assurée, une richesse permanente. Tous les arts de la civilisation y germeroient. On ne seroit pas réduit à se pourvoir de poisson sur les côtes de la mer de Pengina, qui est à trois cens verstes de cet établissement; ou d'aller en chercher au Kamtschatkoi inférieur, qui en est éloigné de quatre cens verstes.

Fort inferieur du Kamtschatkoi.

Cet Ostrog situé du même côté de la Kamtschatka, que le supérieur, à trente verstes de l'embouchure de cette riviere, offre quarante-deux sagénes de longueur sur quarante en largeur, flanqué d'une Tour, avec une porte ouverte à l'Occident. Il renferme une Eglise, avec une Chapelle dédiée à S. Nicolas, grand Patron des Russes, & de tous les Matelots chrétiens qui réverent les Saints; il contient une maison du Gouvernement pour loger les Commissaires, & deux magasins pour garder les taxes & les munitions de guerre; choses qui s'appellent, s'entraident & se tiennent presque toujours. Ces édifices construits de bois de mélése, sont les mieux faits & les plus agréables qu'on voye au Kamtschatka. Autour de la forteresse sont à l'ordinaire, le cabaret, le laboratoire à distillation, & les maisons des habitans qui ont trente-neuf foyers pour quatre-vingt-douze personnes.

Le *Niznei-Kamtschatkoi* (*b*) a de grands avantages sur le *Verchnei-Kamtschatkoi.* Ses habitans y pêchent, salent, & séchent plus de poisson qu'ils ne peuvent en consommer. Ils ont en abondance du bois de charpente & de construction. La riviere navigable au-dessus & au-dessous d'eux, leur fournit la commodité de s'en pourvoir, & de porter au loin du sel & de l'huile de poisson. Le gibier foisonne à leur voisinage, au point qu'ils se régalent de cignes, & méprisent les oies & les canards. Le poisson frais ne leur manque pas en hyver, & de plus ils ont des provisions de bayes ou de racines. Voisins de la mer, ils achetent à peu de frais les ustensiles qui coutent fort cher dans les terres. Les plus belles zibelines du Kamtschatka, leur viennent des bords de la Tigil. Les Koriaques leur vendent à très-bon marché les rennes, dont la chair & la peau leur sont également utiles. La terre même, fertile en quelques cantons de leur voisinage, pourroit leur donner des fruits & des grains. En un mot, ils ont tout ce qu'ils désirent, à bas prix, excepté les marchandises de Russie & de Chine qui leur coutent de transport quatre roubles par poude, parce qu'on les leur voiture par terre de Boltchereskoi. Ce qu'on fait venir de deux cens lieuës sur des traîneaux attelés de chiens, revient donc à douze sols de France par livre. Combien la navigation diminueroit ces frais de transport !

Ostrog de Petro-Pawlutski.

Un quatriéme Ostrog bâti en 1740 sur la baye d'Awatscha, fut peuplé des habitans qu'on tira des deux Ostrogs de la Kamtschatka. Il est remarquable par un assez beau bâtiment, construit au fort de Petro-Pawlutski.

(*a*) Fort supérieur du Kamtschatka.
(*b*) Fort inférieur du Kamtschatka.

L'Eglise, qui porte le nom de S. Pierre & de S. Paul, ainsi que l'Ostrog, est un des ornemens du Kamtschatka, par sa situation & sa construction. Cet établissement a les avantages & les inconvéniens de Boltcheretskoi-Ostrog. Mais s'il est plus commode pour la chasse des castors marins, l'eau n'y est pas si bonne. Les habitans s'en trouvent incommodés, & les étrangers sont obligés d'envoyer chercher assez loin, l'eau de la riviere d'Awatscha, qui se jette dans la baye de ce nom. Cet Ostrog n'a sur tous les autres que la prééminence de dominer de plus près sur la mer orientale, qui semble offrir au Kamtschatka la route de l'Amérique.

Cinquiéme Ostrog.

Le dernier Ostrog est sur la riviere de Tigil. Je ne puis rien dire de son état, dit M. Kracheninnikou; parce qu'on ne commença à le bâtir, qu'après que je fus parti du Kamtschatka. On a construit ce Fort, dit M. Steller, pour tenir en respect les Koriaques fixes, & pour protéger les Koriaques Errans contre les incursions des Tchouktchi. Cet Ostrog peut avoir un jour de grands avantages sur celui de *Chantaskoi*, ou Kamtschatkoi inférieur. Les Zibelines des bords qu'arrose la Tigil, sont toutes à sa portée. Les Koriaques y viendront vendre leurs marchandises, de la premiere main. Ces peuples tributaires qui habitent aux environs de la mer de Pengina, tomberont dans son département. Ajoutons qu'il est le plus voisin du continent où pend le Kamtschatka, & des terres qui lui font face sur la mer occidentale. Ce sera l'une des clefs de la presqu'isle. Le trajet par mer y sera très-court; la voye par terre, ouverte & facile, quand elle sera délivrée des peuples errans qui l'infestent & l'interceptent. Enfin, les Russes tiennent aujourd'hui le Kamtschatka, par les flancs & par le cœur; ils en auront bientôt la tête.



CHAPITRE III.

Des Ostrogs Kamtschadales, & Koriaques, soumis à la domination Russe.

PARMI les cinq Ostrogs Russes, qui dominent au Kamtschatka, il n'y en a que trois dont M. Kracheninnikow ait rapporté les districts, avec les revenus levés sur les habitans tributaires de la Couronne.

Le département de Boltcheretskoi comprend dix-huit Ostrogs Kamtschadales. Il y en a douze sur la côte occidentale. Le plus considérable a quatre-vingts habitans, & le moindre n'en a que neuf. Chaque habitant paye une peau d'animal. Cette capitation est assignée en zibelines ou en peaux de renards, non au choix du Tributaire, mais du Commissaire-Fiscal. Dans un Ostrog de vingt-cinq habitans, on exige huit zibelines & dix-sept peaux de renards. En général celles-ci se levent en plus grand nombre, parce qu'elles sont moins rares. Cependant on trouve dans un Ostrog de neuf habitans, une taxe de six zibelines & de trois peaux de renards, parce que le pays, sans doute, fournit plus de la premiere espéce d'animaux que de la seconde. Mais sur un nombre de trois cens onze habitans, il n'y a que cent neuf zibelines, contre deux cens deux renards.

Les six Ostrogs de la côte orientale qui dépendent de Blotcheretskoi, s'étendent depuis la baye d'Awatcha, jusqu'à la riviere de Nalatchewa. Ils ne renferment que cent quarante-neuf habitans. Ceux-ci ne fournissent que quarante-deux zibelines & quatre-vingt-dix-sept renards. Mais ils payent le surplus en castors marins que leur donne la mer, dont ils sont voisins. La contribution est donc de dix castors marins, jeunes ou vieux; car on les distingue dans l'exaction, & l'on spécifie le nombre des jeunes sous le nom de *Kochloki*. On envoye tous les ans d'Okhotsk un Commissaire, pour lever les taxes. Cet homme très-propre à cet emploi, puisqu'il est Soldat, va le long de la riviere d'Awatcha & de la mer de Pengina, ramasser ces contributions. S'il en laisse derriere lui, il envoye des Cosaques rappeller à leur devoir les contribuables négligens, ou les transfuges qui ont oublié de payer avant de passer d'une habitation à l'autre. Les Kamtschadales voisins de l'Ostrog principal, y vont porter eux-mêmes leurs capitations, & rédimer leur tête par une peau de bête. Chaque Receveur est secondé d'un Commis, d'un Interprete & de quelques Soldats qui gardent la caisse, & la font remplir. Le Commissaire reçoit les impôts en leur présence, prend leur avis sur la qualité des Pelleteries; l'Interpréte porte la parole entre le Receveur & le Contribuable; le Commis enregistre & donne des quittances. Les Russes ne le cedent point aux peuples les plus éclairés, dans l'administration des finances, cet art suprême de la police moderne. Il paroît que c'est celui qu'on apprend le plus vîte, & qu'on retient le mieux.

Le département de Verchnei-Kamtſchatkoi, s'étend à gauche ſur la mer de Pengina, depuis la riviere Kompakowa, juſqu'à celle de Kavran ; à droite ſur la mer orientale, depuis le cap de Chipounskoi juſqu'à celui de Kronotskoi. C'eſt un eſpace d'environ deux dégrés de latitude. Il contient vingt-ſept Oſtrogs, dont il y en a ſept le long de la Kamtſchatka, dix ſur la côte de la mer occidentale, & dix ſur la mer des caſtors. Le plus nombreux qui s'appelle Machourin, a cent cinquante-trois habitans. Le plus petit n'en a que ſix. Tous les deux ſont ſur la riviere de Kamtſchatka, qui fournit ſeule trois cens trente-cinq tributaires, dont cent ſoixante payent en zibelines & le reſte en renards. Ce nombre d'hommes & la qualité du tribut, prouvent également l'avantage & la fécondité des bords qu'arroſe ce fleuve. Quand un homme ſauvage, pauvre, ſans terre & ſans culture, donne vingt francs à l'Etat qui ne le nourrit & ne le défend point ; c'eſt peut-être plus qu'on n'en doit eſpérer dans les pays les mieux travaillés en finances.

Les dix Oſtrogs qui bordent la mer de Pengina, ne produiſent que quatre cens quarante-ſix tributaires, dont on ne tire que cent vingt zibelines ; & le reſte des taxes ſe paye en renards : ainſi la mer eſt plus avare que les rivieres. Les dix Oſtrogs de la côte orientale, rendent encore moins ; puiſqu'ils n'ont que deux cens ſept tributaires, & qu'ils ne payent en peaux de quelque prix que trente-trois zibelines & dix-ſept caſtors marins, quoique ces habitations ſoient au voiſinage de la mer des caſtors. Le haut Kamtſchatkoi fournit donc neuf cens quatre-vingt-dix-huit habitans, dont environ un tiers paye en zibelines, & le reſte en renards, à quelques caſtors près.

Le département de Chantaskoi, a dans ſon diſtrict, dix Oſtrogs ſur la riviere de Kamtſchatka, deux ſur les bords de l'Elowka, neuf ſur la côte orientale, & onze ſur la côte occidentale. Les bords du fleuve ont une population de cinq cens quatre habitans. Les bords de la petite riviere, donnent près de cent hommes. Les côtes de la mer orientale, n'ont que deux cens ſeize hommes ; mais l'occidentale en fournit quatre cens trente-deux. Dans toute cette étendue de terre, on ne léve que deux cens ſoixante-une zibelines ; quoique le département entier comprenne douze cens quarante quatre habitans.

Dénombrement des Kamtſchadales, tributaires de la Ruſſie.

D'après ces divers calculs, le dénombrement des Kamtſchadales monte à deux mille ſept cens ſeize tributaires. Le total des taxes produit chaque année trente-quatre peaux de caſtors marins, ſept cens ſix zibelines, dix-neufs cens ſoixante-deux renards. On eſtime ces tributs à dix mille roubles au Kamtſchatka. Ils en valent vingt mille à Iakoutsk. Ainſi chaque Kamtſchadale vaudroit à la Ruſſie, près de ſept roubles, ou trente-cinq livres tournois. Mais il eſt douteux que l'Hiſtorien de ce pays, n'ait pas enflé les revenus de la Couronne, dont il étoit ſoudoyé. Tout Ecrivain mercenaire eſt ſuſpect ; mais combien plus quand il eſt eſclave d'un Gouvernement deſpotique ? Au reſte, ce Chapitre de l'ouvrage de M. Kracheninnikow, n'offre que de la confuſion & de l'embarras. Si la Ruſſie ne levoit pas mieux les impôts, que cet Ecrivain ne les ſuppute, il y auroit un grand déſordre dans ſes finances.

CHAPITRE IV.

Du Commerce des Russes au Kamtschatka.

LES Kamtschadales n'avoient jamais connu de négoce entr'eux, ni même avec leurs voisins, quand les Russes vinrent leur apporter le commerce avec la guerre. C'est l'usage des Européens, envers les Sauvages, depuis plus de deux siécles. Dès le commencement de la conquête du Kamtschatka, quelques Marchands suivirent les Collecteurs des taxes, mais en qualité de Soldats, obligés de faire le service militaire avec les Cosaques, pour avoir la liberté de trafiquer. Ces Soldats revendeurs, qui resterent dans le pays, n'y jouirent pas même des privilèges, & de la franchise des Cosaques dont ils remplissoient les fonctions, & furent soumis à la capitation, comme les habitans.

Quand la route maritime d'Okhotsk fut ouverte, les vrais Négocians envoyerent des Facteurs & des Commis, au Kamtschatka, pour faire quelque fortune dans cette nouvelle Colonie. La facilité du voyage attira beaucoup de monde, & dès qu'on pût s'embarquer sur des vaisseaux Russes, qui alloient droit aux Ports de cette presqu'isle, les Marchands se firent Matelots, comme ils s'étoient faits Soldats, dans l'espérance de s'enrichir. Ils réussirent si bien, qu'un homme débarqué, pour ainsi dire sans pacotille, acquit dans l'espace de six à sept ans, un fond de commerce de quinze mille roubles. Ces Facteurs s'établirent au Kamtschatka, pour ne pas retourner chez les Négocians qui les avoient envoyés. Mais la Métropole, voulant favoriser sans doute les grandes entreprises, aux dépens de la liberté, dans un Gouvernement où ce nom même est un attentat contre le despotisme, les obligea de revenir dans leur patrie; & le commerce prit une forme plus étendue & plus réguliere. Tels furent ses progrès, qu'en peu de tems les Officiers & les Soldats y payerent tout, argent comptant; au lieu que dans le commencement, il falloit faire de longs crédits. Il est vrai que c'étoit toujours au profit du Marchand qui prenant, en retour de ses marchandises fort cheres, des pelleteries à bas prix, gagnoit doublement, & sur les denrées de Russie, qu'il revendoit au Kamtschatka, & sur les peaux du Kamtschatka, qu'il revendoit en Russie. Ce commerce rendit encore davantage par les échanges qui se faisoient des marchandises du Kamtschatka, pour celles de la Chine. Celles-ci, revendues le quadruple de leur prix, valent au Négociant un fonds de pelleteries, qu'il revend encore au quadruple. Mais si ce profit est immense, il est court. Un Marchand ne peut rester plus d'un an au Kamtschatka, sans risquer une perte considérable.

Avantages de ce commerce.

Ses progrès.

L'avantage du gain fait qu'on vend à son arrivée tout ce qu'on a, jusqu'à ses habits même. Mais, par la raison qu'on a vendu si cher, il faudroit racheter au double, tout ce dont on auroit besoin l'année suivante

d'autant plus, que le vendeur devenant acheteur de sa propre marchandise, en augmenteroit le prix par sa concurrence. D'ailleurs les fourrures gardées perdent de leur couleur, qui en fait la beauté; dès lors la valeur en diminue. Ces marchandises en restant dans les magasins, ne rapportent point d'intérêt. Cependant l'acquéreur consomme sans gagner, vit & se loge fort mal à beaucoup de frais, essuie toutes les incommodités d'un climat étranger & mal sain, altere enfin sa fortune & sa santé.

Marchandises d'importation.

Les marchandises qu'on apporte au Kamtschatka, viennent de la Russie, ou de l'Europe, de la Sibérie, de la Bulgarie, & de la Chine. La Russie y envoye des draps communs de toutes couleurs, des chaussures qui se font à Casan ou à Tobolsk, des mouchoirs de soie & de coton, un peu de vin, du sucre, quelques ouvrages d'argent, des gallons, sans doute pour les habitans étrangers, des miroirs, des peignes, de fausses perles & des grains de verre pour les gens du pays. » On y porte, de la Sibé- » rie, différens vaisseaux de fer & de cuivre, du fer en barre, & divers » outils de ce métal, comme des couteaux, des haches, des scies & » des briquets, de la cire, du sel, du chanvre, du fil pour faire des » filets, de gros draps & des toiles communes. De la Boukharie, & du » pays des Calmouques, on y porte des toiles peintes, des toiles de » coton blanches, lustrées, & de différentes couleurs. On apporte de la » Chine des étoffes de soie & de coton, du tabac, du corail & des » aiguilles, que les Kamtschadales préférent à celles de la Russie. Enfin » on leur apporte du pays des Koriaques, toutes sortes de peaux de » rennes, crues & préparées. C'est la meilleure marchandise, parce qu'il » s'en fait un grand débit. «

Ce commerce doit se faire avec une certaine modération, & proportionnellement au besoin du moment. Comme il n'y a point de trafic dans le pays, ni de circulation, les Marchands établis au Kamtschatka, n'achetent guères au-delà de la consommation intérieure, & ne veulent point se charger, même à très-bas prix, de ce qui reste aux vaisseaux qui s'en retournent. Semblables aux Kamtschadales, ils ne prennent que ce dont ils ont un besoin pressant, aimant mieux risquer d'acheter cinq fois plus cher de leurs compatriotes le nécessaire dont ils manquent, que d'avoir, à bon marché, le superflu d'avance. Aussi le prix des marchandises qu'on apporte au Kamtschatka, n'est il jamais bien fixe. Dans l'automne, qui est la saison du concours des Marchands, on achete à meilleur marché. Au printems, les marchandises renchérissent; c'est le tems du débit. M. Krakeninnikow donne, à cette occasion, un tarif des marchandises qui se vendent au Kamtschatka, avec le prix de l'achat, & celui du gain pour le Marchand.

Tarif de ces marchandises.

Par ce tarif, on voit que la toile étrangere, qui vaut un rouble en Russie, se vend deux roubles au Kamtschatka; que les draps les plus communs, qui coutent douze copeks, ou sols, par archine, sont vendus cinquante ou soixante sols. Le damas, de dix roubles par piéce, ou rouleau, vaut vingt ou vingt-cinq roubles. Le taffetas, de trois roubles la piéce, en vaut huit. Des bottes qui ont couté soixante à quatre-vingt copeks, se vendent trois roubles, dont un vaut cent copeks. La toile de coton de Boukharie,

retire ſept à huit roubles, ſur trois d'avance ; & celle du pays des Kalmouks, retire un rouble, ou même un rouble & demi, ſur quarante copeks.

L'étain travaillé, qui coute vingt-cinq ſols la livre, en rend cent quatre-vingt. Une marmite de cuivre, de trente-cinq ſols, en vaut cent vingt. Une poële de fer, de quinze ſols, ſe revend un rouble. Un couteau de Solikamskoi en Sibérie, vaut cinq à ſix fois ſon prix, au Kamtſchatka. Le corail, à douze ſols le cent, vaut un rouble. Le tabac d'Ukraine, qui vaut dix ſols la livre, ſe vend neuf francs. Les Ruſſes, à ce prix ſont meilleurs négocians, ou meilleurs financiers, que nous.

La farine de ſeigle, dont la meſure a couté vingt-cinq copeks, ſe vend depuis quatre roubles juſqu'à huit. Le ſuif qui coute neuf francs le poude de quarante livres, ſe vend de quatre à cinq roubles ; & le beurre, à ſix francs le poude ; eſt vendu ſix ou huit roubles. Les peaux de rennes préparées, ne gagnent que deux tiers au-deſſus du prix de l'achat, & les jeunes peaux avec le poil, qui n'ont couté qu'un rouble, en valent juſqu'à douze.

Enfin, on importe au Kamtſchatka pour dix mille roubles de marchandiſes, qui rapportent trente ou quarante mille roubles ; & celles qu'on exporte de ce pays à Kiakhta, ſur les frontieres de la Chine, rendent au moins le double de ce prix. Autrefois tous les marchés ſe faiſoient en fourrures ; & la peau de renard, qu'on évaluoit un rouble, étoit la meſure commune de toutes les autres pelleteries. Ainſi le Kamtſchadale achetoit un renard de tabac, ou de farine, ou de beurre ; c'eſt-à dire, qu'il donnoit en pelleteries, un prix équivalent à tant de peaux de renard, pour avoir un tel poids de farine. Pour une livre de tabac, que donnoit le Ruſſe, il falloit lui livrer un renard quatre cinquiémes ; c'eſt-à-dire, une marchandiſe équivalente à ce prix, qui eſt neuf francs. Le renard, ou la peau de renard, étoit donc une monnoie de compte, purement factice & nominale, qui, dans l'origine ayant repréſenté phyſiquement les autres valeurs, ou marchandiſes, étoit devenue un ſigne idéal de convention. D'abord la peau de renard acheta tout, juſqu'à l'argent même ; aujourd'hui l'argent achete le renard. Ainſi, comme le renard repréſentoit un rouble en argent, ou cette valeur en marchandiſes, & qu'aujourd'hui il n'a conſervé, de ſa repréſentation, que le nom & l'idée ; on ne devroit pas être ſurpris de voir un Kamtſchadale vendre pour un renard, ou pour deux renards, de renard ; c'eſt-à-dire, vendre des peaux de renard pour la valeur d'un rouble, ou de deux roubles, valeur exprimée par le mot d'un renard, ou de deux renards. Il eſt bien plus ſingulier d'entendre chez un Peuple policé, acheter pour ſix blancs de poivre, que de voir un Sauvage chargé de pelleteries, demander un couteau pour un renard. Mais aujourd'hui les Kamtſchadales même, achetent & vendent à prix d'argent.

Les marchandiſes qui ſortent du Kamtſchatka, payent à la douane d'Okhotsk, un droit de dix pour cent ; & de douze, quand ce ſont des zibelines. Mais un revenu plus conſidérable, que la Couronne de Ruſſie tire de cette Colonie ; c'eſt celui qui vient de l'eau-de-vie, dont il ſe fait une conſommation qui produit au Fiſc, trois ou quatre mille roubles.

CHAPITRE

CHAPITRE V.

Route d'Iakoutsk au Kamtſchatka, ou Voyage de M. Kracheninnikow.

Il falloit que la ſoif du gain, ou la fureur des conquêtes, fût bien ardente, pour faire courir au Kamtſchatka par des routes où l'on avoit à combattre non-ſeulement des Peuples indomptables & féroces, mais le froid & la faim, quelquefois plus cruels que les hommes. Tels étoient pourtant les ennemis, qu'alloient braver les collecteurs des taxes du Kamtſchatka, pour la Couronne de Ruſſie. Ces Coſaques ne voyageoient que dans l'hyver, ſans autres proviſions que celles qu'ils portoient ſur leurs petits traîneaux. » Il leur falloit traverſer de vaſtes déſerts, où régnent » ſouvent des ouragans affreux. Alors, obligés de ſéjourner, ils conſom- » moient bientôt leurs proviſions, & ſe trouvoient réduits à manger » leurs ſacoches de cuir, leurs courroies, & leurs chauſſures, & ſur- » tout leurs ſemelles qu'ils faiſoient rotir. Il paroît preſque incroyable, » dit M. Kracheninnikow, qu'un homme puiſſe vivre dix à onze jours ſans » manger; c'eſt pourtant une choſe qui ne ſurprend perſonne dans ce » pays; puiſque parmi ceux qui ont fait ce voyage, il y en a peu qui » n'aient été expoſés à cette cruelle extrémité. «

Anciennes routes par terre.

Cet Auteur indique enſuite trois routes, qui menoient autrefois d'Iakoutsk au Kamtſchatka. La premiere alloit, par la Léna, dans la mer glaciale, d'où l'on entroit dans les rivieres d'Indigirka, ou de Kowitma. De-là, par terre, on alloit gagner la mer de Pengina, ou l'Olioutore, qu'on cotoyoit en canot, ou à pied. Mais cette route qui faiſoit parcourir douze cens lieues, au-lieu de ſix cens, étoit ſujette à de grands inconvéniens : car dans la belle ſaiſon, où les glaces ſont fondues, il ne falloit pas moins d'un an pour ce trajet, même avec un vent favorable; & ſi le tems étoit contraire, les glaces pouvoient briſer les bâtimens, & l'on étoit trois ans à faire cette route. On l'a donc abandonnée.

La ſeconde route, par terre, menoit à Anadirskoi. On traverſoit ſix à ſept zimovies, ou habitations d'hyver, pour y lever environ deux mille ſix cens quatre-ving-trois zibelines, & une cinquantaine de renards. Ce Tribut exige l'emploi de cinquante Soldats, avec deux Commiſſaires, pour garder près de ſoixante-dix otages, qui répondent du payement des taxes. Ainſi, ce chemin n'étoit pas tant la route du Kamtſchatka, que celle de pluſieurs autres pays, tributaires de la Ruſſie. Enſuite d'Anadirskoi, en cotoyant la riviere de Pengina, puis la mer de ce nom, on gagnoit, à travers les montagnes, l'Oſtrog inférieur du Kamtſchatkoi. Ce dernier chemin, d'environ douze cent verſtes, étoit d'un mois, & ſe faiſoit en partie avec des rennes, à dix lieues, ou quarante verſtes, par jour. Mais comme la route entiere, depuis l'embouchure de la Kamtſ-

chatka, demanderoit sept mois de marche, sans compter les séjours, on ne s'en sert que pour expédier des Couriers dans les affaires qui ne peuvent souffrir les risques & les retardemens de la mer.

Troisiéme route.

La troisiéme route se fait presque toute par eau. On descend d'Iakoutsk, la *Lena*, jusqu'à l'embouchure de l'*Aldan*. On remonte celle-ci, jusqu'à l'embouchure de la *Maiou*, d'où l'on remonte, jusqu'à l'*Ioudoma*. On gagne, par cette riviere, un endroit qui s'appelle la Croix-d'Ioudoma, d'où l'on se rend à Okhotsk, par terre; ou bien on s'arrête en chemin sur la riviere d'*Ourak*, que l'on descend pour regagner, par mer, le port d'Okhotsk. Mais comme cette riviere est dangereuse par ses cataractes, on ne s'y expose guères. D'ailleurs ce trajet d'Iakoutsk par eau, demande au moins un été tout entier, & souvent davantage; quoiqu'il n'y ait, peut-être, guères plus de deux cens lieues en droiture, d'un port à l'autre.

Ainsi la route la plus sûre, & la plus fréquentée, est celle dont M. Kracheninnikow nous donne l'itinéraire, dans le journal d'un voyage qu'il a fait lui-même d'Iakoutsk au Kamtschatka. La description de ce voyage, dit-il, peut servir à perfectionner les cartes géographiques : sous ce point de vue, elle mérite d'être insérée dans l'Histoire Générale des Voyages, pour l'instruction des Géographes.

Quatriéme route.

La quatriéme route, dit le Voyageur Russe, se fait en été par les montagnes. D'Iakoutsk, on descend la Lena l'espace de dix verstes, & l'on s'arrête à *Iarmanka*, vis-à-vis l'isle aux Ours. *Iarmanka*, qui signifie *Foire*, est un lieu qui, sans être habité, sert de rendez-vous aux gens qui vont à Okhotsk. On y reste quelques jours pour les préparatifs de ce voyage; on y arrange les balots de façon que pesant chacun deux poudes & demi, la charge d'un cheval soit de cinq poudes.

Au sortir d'Iarmanka, on trouve, à trois verstes, *Koumaktai-khortiga*, colline sabloneuse, où les Iakoutes ont suspendu, sur des arbres, beaucoup de crinieres de chevaux, comme une offrande qu'on fait à l'esprit malin de la montagne, pour la monter & la descendre sans danger. En allant d'Iarmanka à cette colline, on voit à gauche un lac qui a deux verstes de circuit. Après avoir descendu ce monticule, on traverse cinq à six déserts, placés à un verste les uns des autres. Le dernier s'appelle *Dolgata*. Ce fut là notre premier campement, dit M. Kracheninnikow.

Lacs, rivieres & déserts.

Topographie remarquable pour les Voyageurs.

Le lendemain nous traversâmes à un verste, la riviere *Sola*. Elle a sa source à cent verstes, dans une chaîne de montagnes; son embouchure a six verstes de l'endroit où nous la passâmes. On fit rafraîchir les chevaux à onze verstes de la *Sola*. A treize verstes plus loin, nous finîmes notre journée, près du lac *Ourian-khamous*, ou le *Roseau-blanc*.

Le jour suivant nous passâmes deux lacs; nous allâmes rafraîchir au bord du lac *Arilak*, & coucher sur le bord du lac *Talba*, où les Iakoutes tiennent une poste. Sur cette route, on trouve encore deux autres lacs, l'un à droite, l'autre à gauche, qui se regardent; & le grand lac *Oulakhan-Nôsragana*, dans lequel se décharge la riviere *Tangana*, qui tombant d'une chaîne de montagnes, court l'espace de quarante verstes. Sur la route de cette journée, qui fut de trente verstes, nous vîmes environ dix lacs.

Le quatriéme jour, à vingt verſtes du lac *Talba*, après avoir traverſé des montagnes, & quatre ou cinq déſerts, nous rafraîchîmes nos chevaux ſur le bord du lac *Sitagai*. Le matin nous avions laiſſé trois lacs ſur la droite ; l'après-midi, nous en vîmes de près, quatre autres, tous de ce même côté. Le dernier eſt *Ala-Ambaga*, ſitué à treize verſtes du lac *Sitagai*. Il fallut y paſſer la nuit.

Le lendemain matin, encore trois petits lacs. A un verſte & demi du dernier, qui s'appelle *Egdegas*, eſt la riviere *Kokora*, qui ſe jette dans la *Tatta*. Nous la deſcendîmes juſqu'à ſon embouchure, l'eſpace de vingt-deux verſtes. On trouve ſur cette route huit lacs, & quatre déſerts. A un verſte avant d'arriver au lac *Tchirantchi*, qui eſt le dernier, les Coſaques tiennent une poſte, où l'on prend des chevaux qu'on envoie d'avance aux bords de la riviere *Aldan*, pour relayer ceux qu'on a menés d'Iakoutsk. On y paſſe la nuit, on y achete des beſtiaux pour vivre dans les déſerts. » Les Voyageurs les font marcher devant eux ; ils les » tuent les uns après les autres, & partagent entr'eux tous, la viande » avec égalité «. On la fait rotir, & l'on prend garde de n'en cuire que la quantité néceſſaire pour la conſommation, autrement elle ſe gâte, & les vers s'y mettent.

Le ſixiéme jour, nous ne fîmes que quinze verſtes, par une route qui contient trois lacs & cinq déſerts. Le dernier, où l'on paſſa la nuit, fut le déſert *Tittiaka*, ſur les bords d'un petit lac.

La ſeptiéme journée, on rencontre cinq déſerts juſqu'à la riviere *Tooula*, dans l'eſpace de douze verſtes. A treize verſtes de la *Tooula*, eſt la *Namgara*, qui, par un cours d'environ ſoixante verſtes, va ſe jetter dans la *Tatta*. A deux verſtes avant d'arriver à celle-ci, on paſſe la nuit.

Le lendemain, on paſſe la *Tatta*, dont la ſource eſt à cent cinquante verſtes, & l'embouchure à cent ſoixante, de l'endroit où nous la traverſâmes. Ce jour-là même, on paſſe quatre autres rivieres, & une petite chaîne de montagnes. On va finir cette journée au bord du lac *Biſiktaka*.

Le neuviéme jour nous vîmes environ huit lacs, dont le plus grand, qui eſt celui de *Tigitti*, a cinq verſtes en long du Sud au Nord, & près d'un verſte & demi de largeur. Depuis le lac *Biſiktaka*, d'où l'on part, il y a dix-huit verſtes juſqu'au gué de la riviere *Amga*. Celle-ci, large de quarante à cinquante ſagénes, ſe jette dans l'*Aldan*, à cent verſtes de l'endroit où on la paſſe. L'*Amga* eſt remarquable, parce qu'on y envoya jadis des payſans Ruſſes, pour y cultiver les terres. Mais au lieu d'y établir l'agriculture, ils y ont oublié juſqu'à leur langue maternelle, pour y prendre les mœurs des Iakoutes. La Religion eſt la ſeule choſe qu'ils aient conſervée de leurs peres ; parce que ſes idées tiennent à l'imagination & aux paſſions les plus fortes, tandis que les mots ne ſe gravent que dans la mémoire.

Lieu remarquable.

Le lendemain il fallut paſſer, remonter, ou cotoyer, huit à dix rivieres. Nous fîmes douze verſtes à travers les montagnes ; nous comptâmes ſept à huit lacs. Il y en a trois que traverſe la petite riviere *Tchipanda*,

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

qui se jette dans l'*Aldan*. Ce fleuve navigable tombe dans la *Léna*, à deux cens verstes d'Iakoutsk. On le passe en batteau dans un endroit qu'on appelle *Beltskoi*; parce qu'il est à vingt-quatre verstes au-dessous de l'embouchure de la *Bélaia*, qui s'y jette. Depuis Iarmanka, jusqu'au passage de *Beltskoi*, nous ne trouvâmes que des bois, la plûpart de mélése & de bouleau : peu de sapins, & point de tremble, si ce n'est le long de la riviere *Elgei*, qui, après un cours de vingt verstes, se jette dans la *Nokhou*, tributaire de l'*Aldan*. Après avoir traversé ce fleuve nous gagnâmes la *Bélaia*, que les Iakoutes appellent *Taidaga*. C'est à son embouchure, que nous passâmes la nuit.

Le onziéme jour, nous côtoyames cette riviere en remontant, & nous en traversâmes trois autres, qui s'y jettent à sa droite : il fallut passer la nuit sur les bords de la *Lébini*, l'un de ces trois torrens, après une journée de vingt-six verstes. Celle du lendemain, ne fut que de vingt-quatre verstes. A sept verstes de la *Lébini*, nous passâmes l'*Ardajiki*. A neuf verstes de celle-ci, nous rafraîchîmes nos chevaux près de la montagne *Tillaik-haia*, qui veut dire, montagne des vents, parce qu'ils y sont impétueux & continuels. A cinq verstes de cette montagne, commence la forêt noire, qui a dix verstes d'étendue ; nous en fîmes trois, & nous nous reposâmes pour passer la nuit.

Le lendemain, nous achevâmes de traverser la forêt, & fûmes arrêtés par la pluye, le reste du jour & la nuit suivante. En remontant le long de la *Belaia*, il fallut la passer trois fois dans l'espace d'environ seize verstes. Comme l'été avoit été fort sec, il ne fut pas difficile de la passer à gué. Mais dans les tems de grande pluye, il faut s'arrêter : car elle devient si rapide, que si l'on tente de s'y exposer dans des radeaux, le courant les emporte quelquefois sur des rochers, ou des troncs d'arbre, cachés sous l'eau, brise les radeaux, & submerge les hommes. La *Bélaia* se fait encore remarquer par des pins & des sapins, des bouleaux & des saules nains, dont ses bords sont couverts ; par quelques groseilliers & genevriers épars ; mais sur-tout par de la rhubarbe sauvage, qu'on diroit avoir été semée à dessein, tant elle y est abondante.

A vingt-cinq verstes de la forêt noire, est la *Tchagdala*, qui se jette aussi dans la Bélaia. On la traverse sept fois dans l'espace de quatre lieues. A quinze verstes de l'endroit où on la passe pour la septiéme fois, on rencontre la riviere *Iounakan*, qui se jette dans l'Aldan. A dix verstes au-dessous de sa source, elle reçoit, à sa gauche, une petite riviere, dont les Iakoutes ne purent nous dire le nom. A un demi-verste de son embouchure, est un lac appellé *Bouskiol*, ou lac glacé ; il l'est toujours, malgré les chaleurs de l'été. Ce lac, profondément creusé entre des montagnes escarpées, a cent cinquante sagénes de long, sur quatre-vingt de large. » La glace a environ un pied huit pouces d'épaisseur : elle ressemble parfaitement à celle du printems ; elle est bleuâtre, inégale sur la surface, & pleine de trous, que le soleil y fait sans doute «. C'est une des curiosités du voyage d'Iakoutsk à Okhotsk.

Lac toujours glacé.

On traverse la *Iounakan* huit fois en dix verstes. A l'endroit où on la passe pour la huitiéme fois, elle se partage en deux bras ; dont l'un, qui court à l'Ouest, se traverse encore trois fois dans l'espace de huit verstes.

Réflexions sur cette longue route.

Le reste de cette route est si coupé de rivieres, & l'itinéraire en est si embarrassé, par la description de leur cours, que le lecteur le plus intrépide est forcé de rester à moitié chemin, & de laisser parcourir le récit de ce voyage à ceux qui voudront l'entreprendre. On plaint d'avance les hommes que leur destinée aura condamnés à ce pénible trajet. Il faut être né sous les deux ourses, & sous le sceptre de fer de la Sibérie, avec une poitrine d'airain, & des entrailles de glace, pour affronter tant de périls & d'ennuis, sans autre société que des Cosaques exacteurs, ni d'autre récompense que des peaux de renard, ou quelques notions imparfaites de géographie. Cependant s'il y avoit un motif capable d'échauffer & de soutenir une ame fortement éprise de cette curiosité, qui brave la faim & la mort, à travers les torrents & les déserts; ce ne peut être que l'amour de la vérité, cette passion des grands esprits, qui doit leur inspirer autant de courage pour détruire le trône des erreurs, que l'on a employé de violence à l'établir. Mais comme le progrès du mensonge a été l'ouvrage du tems; le rétablissement de l'empire de la vérité, doit être encore plus le fruit des ans, & des labeurs du génie; avec cette difference, que l'intérêt & les passions, ont toujours servi l'erreur, tandis que la vérité n'a pour elle que le bien de l'humanité, si foiblement senti, si peu connu, si mal défendu par les cris de la Nature, contre les armes de l'oppression. Telles sont les réfléxions qui naissent à la vue de ces contrées, que la Russie semble ne découvrir que pour les dévaster encore davantage; mais où ce seroit peut-être un bonheur pour l'Europe, que cet Empire & ce Peuple, qui lui sont étrangers, fussent confinés & resserrés, jusqu'à ce que venant à se démembrer, il s'en formât divers Etats assez balancés entr'eux, pour ne donner aucun ombrage aux Nations civilisées.

Suite de cette route.

Terminons, en peu de mots, une relation déja trop longue, pour l'impatience de la plûpart des lecteurs. Depuis la *Iounakan* jusqu'à *Ioudomskoi-kreſt*, ou la *Croix d'Ioudoma*, dans un espace de trois journées de chemin, ou d'environ cent verstes, on trouve cinq glacieres, dont une a deux cens sagénes de large, sur cinquante de long, & la plus grande a trois verstes de longueur, sur une de largeur. La Croix d'Ioudoma, est un lieu d'entrepôt qui contient deux bâtimens pour des Officiers de marine, une caserne pour les Soldats, cinq magasins & quelques autres logemens. Tout cela fut bâti pour faire l'expédition du Kamtschatka, & sert à la communication d'Iakoutsk avec Okhotsk. Depuis Ioudomskoi, jusqu'à ce dernier port, il y a sept jours de route, neuf ou dix rivieres qu'on passe & repasse. Environ à moitié chemin, on trouve un bureau de visite, situé à l'embouchure de la riviere *Korchounowka*, un endroit appellé *Ourats-koe-plodbische*. C'est un lieu où l'on avoit logé les Ouvriers de l'Amirauté Russe, employés à construire les bateaux plats qui devoient transporter, sur l'*Ourka*, les munitions nécessaires à l'expédition du Kamtschatka.

Ioudoms-koi-kreſt, ou la Croix d'Ioudoma, Entrepôt pour la route du Kamtschatka.

Enfin, M. Kracheninnikow, parti d'Iarmanka le 9 de Juillet 1737, arriva à Okhotsk le 19 Août, après trente-quatre jours de marche, & sept de séjour, ou de campement.

» On peut dire de cette route, (c'est le voyageur qui parle) qu'elle

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

Incommodités & difficultés de la route d'Iarmanka à Okhotsk.

» n'eſt pas mauvaiſe depuis Iakoutsk, juſqu'au paſſage de la *Bélaia ;* mais
» de-là juſqu'à Okhotsk, elle eſt auſſi incommode, & auſſi difficile
» qu'il ſoit poſſible de ſe l'imaginer : car il faut côtoyer continuellement
» des rivieres, ou paſſer à travers des montagnes couvertes de bois.
» Les bords des rivieres ſont remplis d'une ſi grande quantité de groſſes
» pierres, & de cailloux ronds, qu'il eſt ſurprenant que les chevaux
» puiſſent marcher deſſus ; beaucoup s'y eſtropient. Plus les montagnes
» ſont hautes, plus elles ſont remplies de boues. On trouve ſur leur
» ſommet des marais énormes, & des endroits couverts d'une terre
» mouvante. Si un cheval de ſomme s'y enfonce, il n'y a nul moyen de
» l'en tirer. Et quand on marche, on ne peut voir qu'avec la plus grande
» horreur, la terre ſe mouvoir, comme les vagues, dix ſagénes autour
» de ſoi. «

Ainſi malgré tous les périls de la mer, les voyages de terre ſont encore plus rebutans, par la longueur des routes, la difficulté des chemins, l'incommodité des tranſports, ſur-tout dans ces pays déſerts, où la terre qui paroît à peine ſortie du ſein des mers, conſerve encore le limon & la vaſe dont elle fut détrempée. Les rivieres, ſans nombre, qui tiennent ce pays dans une ſorte d'immerſion, attendent la main de l'homme, pour recevoir des loix & des barrieres dans leur cours, pour rendre habitable & fécond le ſol qu'elles inondent.

Route d'Okhotsk au Kamtſchatka, par mer.

Cependant M. Kracheninnikow, qui avoit fait la partie la plus longue, & la plus déſagréable de ſon voyage, avoit encore d'autres périls à eſſuyer avant d'arriver au terme. Il attendit près de deux mois à Okhotsk, qu'un vaiſſeau venu du Kamtſchatka, fût radoubé pour y retourner. Enfin ce bâtiment fut prêt & chargé, & l'on partit le 4 Octobre. Laiſſons parler l'Auteur juſqu'à la fin de ſon voyage (*a*).

» Nous ſortîmes, (dit-il) à deux heures après-midi de l'embouchure
» de la riviere Okhota, & ſur le ſoir nous perdîmes la terre de vue:
» mais ſur les onze heures on apperçut que notre bâtiment faiſoit une
» ſi grande quantité d'eau, que ceux qui étoient à fond de cale, en
» avoient juſqu'aux genoux. Quoiqu'on fît agir ſans ceſſe les deux pom-
» pes, & que chacun travaillât à puiſer l'eau avec des chaudrons, & tous
» les vaſes qui tomboient ſous la main, elle ne diminuoit point.
» Notre vaiſſeau étoit tellement chargé, que l'eau entroit déja dans ſes
» ſabords : il n'y avoit pas d'autre moyen pour nous ſauver, que d'al-
» léger le vaiſſeau.... Nous jettâmes à la mer tout ce qui étoit ſur le
» pont, ou attaché autour du vaiſſeau ; mais cela ne produiſant aucun
» effet, nous jettâmes encore environ quatre cens poudes de la cargai-
» ſon.... Enfin l'eau commença à diminuer. On ne pouvoit pourtant
» pas quitter la pompe ; car en quelques minutes, l'eau augmentoit de
» deux pouces.....

» Nous reſtâmes dans cette triſte ſituation, juſqu'au 14 Octobre,
» ayant ſans ceſſe beaucoup à ſouffrir du froid & de la neige mêlée de

(*a*) Voyez le Volume XVIII, *in*-4. de l'Hiſtoire Générale des Voyages, page 352.

» pluye. Enfin nous arrivâmes à l'embouchure de la *Bolſchaia-Reka*, & » nous y entrâmes : mais il s'en fallut peu que ce ne fût pour notre mal- » heur. Les Matelots ne connoiſſoient ni le flux, ni le reflux «. L'un & l'autre, même dans le tems le plus calme, excitent, en commençant, une agitation conſidérable, qui fait qu'on les confond. Le vent du Nord rendoit alors les vagues très-hautes. Elles étoient ſi impétueuſes, qu'elles paſſoient par deſſus le vaiſſeau, qui très-mauvais d'ailleurs, craquoit de toutes parts. La rapidité du reflux, & le vent contraire que nous avions de côté, ne laiſſoient plus d'eſpérance d'entrer dans la riviere. » Pluſieurs » étoient d'avis de regagner la mer, & d'attendre le flux. Si l'on avoit » ſuivi leur conſeil, nous étions perdus ſans reſſource; car ce vent im- » pétueux du Nord, continua d'être ſi violent pendant plus d'une ſemai- » ne, qu'il nous auroit emportés en pleine mer, où notre vaiſſeau » auroit infailliblement péri. Mais par bonheur pour nous, on ſe » détermina à ſuivre l'avis de ceux qui ſoutinrent qu'il valoit mieux » nous faire échouer ſur la côte, ce que nous fîmes environ à cent braſſes » de l'embouchure de la riviere, du côté du Midi. Notre bâtiment fut » bientôt à ſec, car le reflux duroit encore.

» Sur le ſoir, lorſque le flux revint, nous coupâmes le mât. Le len- » demain nous ne trouvâmes plus que des planches des débris de notre » vaiſſeau; le reſte fut emporté par la mer. Nous vîmes alors tout le » danger que nous avions couru; car toutes les planches du vaiſſeau » étoient ſi noires, & ſi pourries, qu'elles ſe rompoient aiſément ſous » la main.

» Nous reſtâmes ſur la côte dans des balaganes & des cahuttes, juſ- » qu'au 21 de ce mois, attendant les canots qu'on devoit nous envoyer » de l'Oſtrog. Pendant le tems de notre ſéjour, il y eut un tremble- » ment de terre preſque continuel : mais comme il étoit très-foi- » ble, nous attribuâmes le mouvement que nous ſentions, & la » difficulté avec laquelle nous marchions, à notre foibleſſe, & à la » violente agitation que nous venions d'eſſuyer ſur la mer. Nous ne » fûmes pas long-tems à reconnoître notre erreur; car quelques Kouriles, » qui vinrent dans l'endroit où nous étions, nous dirent que ce tremble- » ment de terre avoit été très-violent; & que les eaux de la mer s'étoient » élevées très-haut.... Enfin nous partîmes de cet endroit le 21 Octobre, » & le lendemain nous arrivâmes ſur le ſoir à Boltchereskoi-Oſtrog. «

Il réſulte de ce recit, qu'en dix jours, par un tems calme, avec un vaiſſeau délabré, l'on a fait autant de chemin ſur mer, qu'on en avoit fait dans un mois par terre, avec la belle ſaiſon, & ſans contretems. Mais ce qui prouve combien la navigation a d'avantage ſur toutes les autres manieres de voyager, c'eſt le retour du Kamtſchatka à Iakoutsk. Le trajet maritime eſt très-court, quand il ſe fait dans les longs jours de l'été. La mer n'eſt point orageuſe, on n'y craint que les calmes. Mais en ſuppoſant que le tems ſoit le même pour la traverſer, ſoit du continent, ſoit de la preſqu'iſle; on gagne toujours beaucoup, en retournant d'Okhotsk à Iakoutsk. On peut aller, par eau, du port de mer juſqu'à la riviere Aldan, en gagnant l'Ioudoma, qui ſe jette dans la *Maïou*. Le chemin le

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

plus difficile eſt juſqu'à la Croix d'Ioudoma. M. Krachenіnnikow fut ſept jours pour aller du port d'Okhotsk à *Ioudomskoi-kreſt* ; de-là, cinq jours pour entrer dans la Maïou, mais en ne navigeant que le jour. Car il deſcendit en moins de trois jours l'Ioudoma, qui ne ſe remonte pas en moins de cinq ou ſix ſemaines. Enfin il ne fut que dix-huit jours à regagner Iakoutsk, du port d'Okhotsk, en y comprenant même les tems de ſéjour & de retardement. Ainſi le retour épargne la moitié du tems, ſans parler des fatigues & des peines du voyage par terre.



LIVRE

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

LIVRE QUATRIEME.

Des Pays & des Peuples voisins du Kamtschatka.

CHAPITRE PREMIER.

Des isles Kouriles, & de leurs habitans.

Les isles Kouriles semblent être une dépendance du Kamtschatka, par la proximité où elles se trouvent de cette terre. Elles sont comme autant de stations, qui conduisent de ce continent au Japon. On ne peut donc se dispenser d'en attacher la description à l'Histoire du Kamtschatka. Elles en ont été détachées par la mer, il s'est fait une transmigration de Peuples entre la péninsule & les isles voisines. On saute, ou l'on passe continuellement des unes à l'autre. Ces isles seront peut-être un jour les échelles du commerce du Japon & de l'Inde, avec le Nord de l'Asie, ou même de l'Europe, si l'ame des Russes est plus indomptable & plus forte que les périls & les frimats de la mer glaciale. Tout invite à faire connoître ces isles.

Elles s'étendent depuis la pointe méridionale du Kamtschatka, non pas directement au Sud, comme l'a dit M. Muller, d'après la relation des Kouriles eux-mêmes, trop peu géographes pour ne pas s'y tromper; mais au Sud-Ouest, tournant sur une courbe ovale, ou parabolique, au détroit de *Tessoi*, qui sépare l'isle de *Matsoumai*, derniere des Kouriles, du continent de la Tartarie Chinoise. Il paroît par la position générale de ces isles, par leur distance & leur situation respectives, qu'elles faisoient autrefois partie d'un grand espace de terre ferme, qui semble avoir été englouti par la mer. Elle y a fait à peu près le même chemin qu'aux Antilles, creusant & minant un grand circuit, au travers duquel, elle s'est ouvert plusieurs passages, pour former ce golphe qui compose la mer d'Amur & celle de Pengina. Il y a même entre cette contrée de l'Asie, & celle de l'Amérique septentrionale, une ressemblance singuliere; soit que l'on considére d'un côté l'étendue circulaire des isles Kouriles & celle des Antilles; soit qu'on examine les progrès & les ravages de la mer, qui a formé, d'une part, le golphe du Mexique, & de l'autre, ce long sinus compris entre les Kouriles & le continent d'Asie. On apperçoit que ces deux chaînes d'isles étoient jadis une barriere que la terre opposoit au choc continuel de la mer, qui regagne toujours à l'Orient, ce qu'elle doit perdre au Couchant, où nous voyons même en Europe, même en France, qu'elle a laissé du terrein; témoin ces landes qui s'étendent

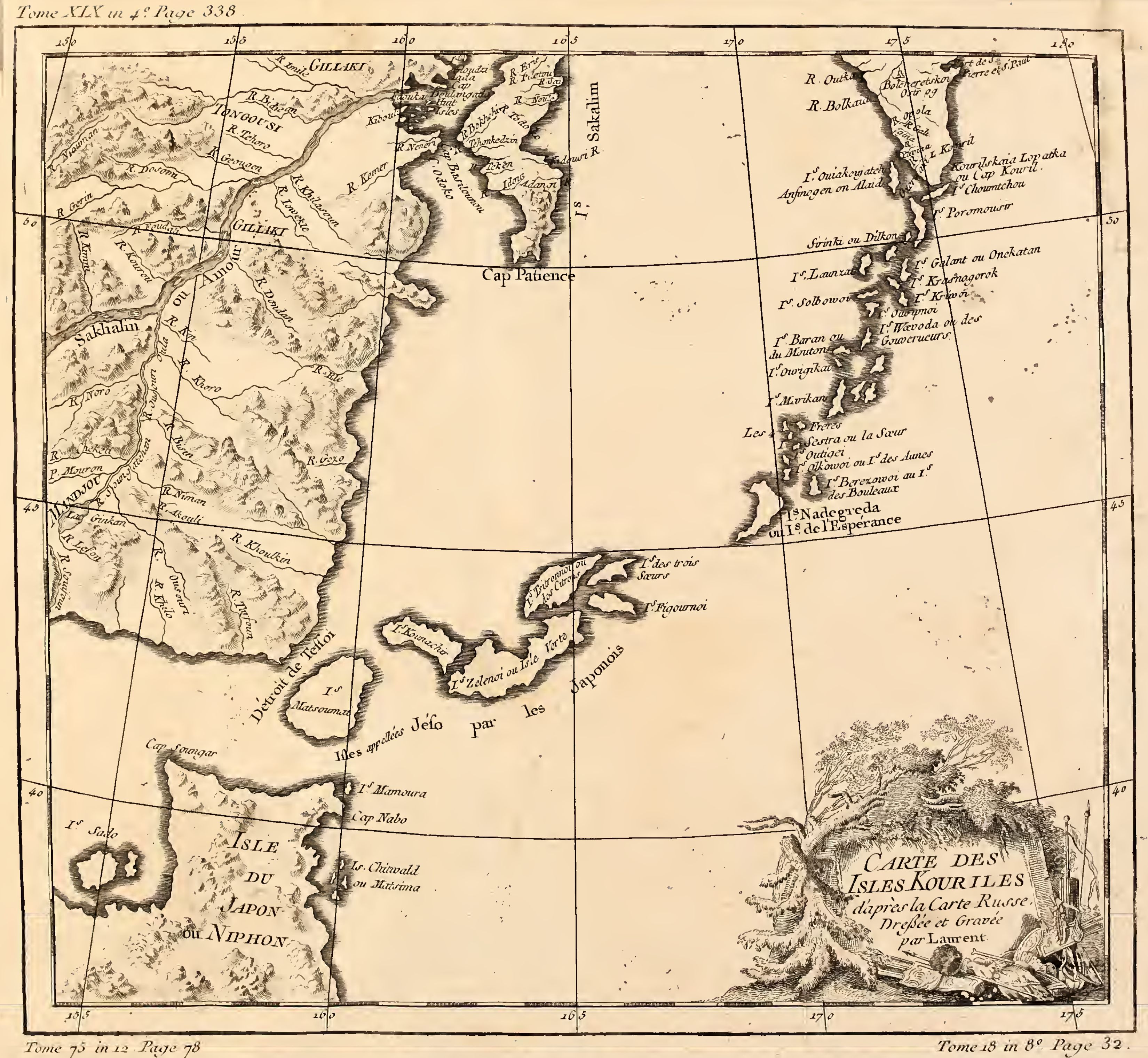
Histoire du Kamtschatka.

depuis Bordeaux jusqu'à Bayonne. Mais quel que soit le rapport que ces groupes d'isles, si éloignés entr'eux, semblent offrir aux yeux, ou peut-être à l'imagination; arrêtons-nous à la description de celles dont il s'agit dans cet endroit de l'Histoire des Voyages. On ne peut en déterminer le nombre d'une maniere irrépréhensible. La carte géographique en présente trente-six : mais il n'y en a que vingt-deux de bien connues. La différence des noms que leur donnent les Kouriles, les Japonois & les Russes, en fait varier la quantité précise. M. Spanberg qui les a suivies depuis le Kamtschatka jusqu'au Japon, mais sans y aborder, ni pouvoir les compter avec exactitude, nous laisse incertains & sur leurs vrais noms, & sur leur nombre. M. Kracheninnikow a suppléé à ce défaut, par les notions qu'il en a prises dans Mrs. Steller & Muller. » Au reste, il seroit à souhaiter » (dit-il) que la description que M. Spanberg a donnée des isles Kouriles » qui s'étendent jusqu'au Japon, pût s'accorder avec celle de M. Muller: » on connoitroit par là au juste, non-seulement leur grandeur, & la véri- » table situation de chacune en particulier, mais encore la distance qu'il » y a entr'elles; au lieu qu'à-présent on n'en peut juger que par con- » jecture. «

Premiere isle des Kouriles.

La premiere des Kouriles, appellée *Choumtchou*, a du Nord-Est au Sud-Ouest, cinquante verstes de longueur sur trente de largeur. Elle est remplie de montagnes de lacs & de marais, d'où sortent de petites rivieres qui tombent dans la mer. Trois de ces rivieres, où l'on trouve du saumon de différente espéce, mais en petite quantité, présentent une habitation chacune. Quarante-quatre personnes font toute la population de l'isle. On veut que ces habitans y soient venus du Kamtschatka, à l'arrivée des Russes; c'étoit du moins leur asile le plus proche. Ils firent, dit-on, alliance avec d'autres Insulaires voisins; & les enfans sortis de ce mêlange de Kamtschadales & de Kouriles, ont une figure plus avantageuse, des cheveux plus noirs, & beaucoup plus de poil. Quelle que soit cette origine, il est vraisemblable que ce sont tantôt les Insulaires qui passent au continent, quand ils ont trop de monde, ou trop peu de subsistance; & tantôt les habitans de la terre ferme, qui peuplent les isles, quand ils y sont chassés par la guerre, ou jettés par les tempêtes. Ces différentes causes doivent avoir établi une réciprocité d'origine & de population, entre les Kouriles & le Kamtschatka. Le trajet qui sépare le Cap de la péninsule, d'avec l'isle de *Choumtchou*, n'est que de quinze verstes, que l'on fait en trois heures, mais dans un tems calme & vers la fin de la marée. Car, durant le flux, les vagues battent si fort du Cap à l'isle, que les flots élevés de vingt à trente sagénes, ne permettent pas aux canots d'aller d'un rivage à l'autre. Les Cosaques appellent ces vagues *Souwoem*, les Kouriles *Kogathe*; c'est-à-dire, chaîne de montagnes, quelquefois *Kamoui*, divinité. Aussi leur jette-t on, en passant, des idoles de bois pour calmer leur courroux, ou plutôt pour diminuer la crainte du danger. Les Sauvages & leurs Dieux ont cela de commode, que la malice des uns, & la frayeur des autres, s'appaisent de rien, comme elles s'irritent.

La seconde isle est *Poromousir*, deux fois plus grande que la premiere. Le détroit qui l'en sépare, n'est que de deux verstes, mais semé de rochers,


CARTE DES ISLES KOURILES d'après la Carte Russe. Dreßée et Gravée par Laurent
GILLAKI
TONGOUSI
Sakhalin ou Amour
MANDJOU
Cap Patience
Is. Sakalim
Détroit de Tessoi
Isles appellées Jéso par les Japonois
Is. Matsoumai
Is. Kounachir
Is. Zelenoi ou Isle Verte
Is. Tchitronnoi ou des Citrons
Is. des trois Sœurs
Is. Figournoi
Is. Nadegreda ou Is. de l'Espérance
Is. Berezowoi ou Is. des Bouleaux
Cap Soungar
Is. Mamoura
Cap Nabo
Is. Chitwald ou Matsima
Is. Sado
ISLE DU JAPON ou NIPHON
Kourilskaia Lopatka ou Cap Kouril
Is. Choumtchou
Is. Poromousir
Is. Ouiakoujatch Anfinogen ou Alaid
Sirinki ou Dilkon
Is. Galant ou Onekatan
Is. Krasnogorok
Is. Launzat
Is. Solbowoi
Is. Baran ou du Mouton
Is. Wœvoda ou des Gouverneurs
Is. Mirikan
Les 4 Frères
Sestra ou la Sœur
Is. Olkowoi ou Is. des Dunes
R. Outka
R. Bolkaia
Bolcheretskoi Ostr.
Port de St. Pierre et St. Paul
R. Kemer
R. Khoro
R. Noro
R. Dosom
R. Gerin
R. Niman
R. Akouli
R. Khoulkin
R. Gozo
R. Tchoro

Histoire du Kamtschatka.

depuis Bordeaux jusqu'à Bayonne. Mais quel que soit le rappor
groupes d'isles, si éloignés entr'eux, semblent offrir aux yeux,
être à l'imagination; arrêtons-nous à la description de celles don
dans cet endroit de l'Histoire des Voyages. On ne peut en déte
nombre d'une maniere irrépréhensible. La carte géographique en
trente-six : mais il n'y en a que vingt-deux de bien connues. La c
des noms que leur donnent les Kouriles, les Japonois & les R
fait varier la quantité précise. M. Spanberg qui les a suivies
Kamtschatka jusqu'au Japon, mais sans y aborder, ni pouvoir le

& bordé de côtes escarpées. Les habitans de cette isle sont, dit-on, de vrais Kouriles ; ils ont leurs habitations sur la pointe du Sud-Ouest, aux bords d'un lac qui a cinq verstes de circuit. Ces deux premieres isles sont sujettes à des tremblemens de terre, & à des inondations. La mer y apporte de l'Amérique & du Japon, différentes espéces d'arbres ; parmi lesquels sont des débris de Camphriers. On m'en a donné de grands morceaux, dit M. Kracheninnikow.

Histoire Poëtique d'une montagne.

A l'Ouest de *Poromousir*, est une isle déserte, désignée sur la carte sous le nom d'*Ansinogen*, mais que les Kouriles appellent *Ouia-Koujatch*, qui veut dire rocher escarpé. Ce n'est qu'une montagne ronde, qui paroît, dit-on, exhaler de la fumée; on y va des Kouriles & du Kamtschatka, chasser ou pêcher les lions & les veaux marins, qui s'y plaisent. Les Peuples d'alentour font une histoire poëtique de cette montagne. Elle étoit autrefois, disent-ils, au milieu du grand lac Kourile, qui est sur la pointe du Kamtschatka ; mais comme son sommet déroboit la lumiere aux montagnes voisines, elles lui firent la guerre, & l'obligerent de chercher un azile à l'écart, dans la mer. Ce fut à regret qu'elle quitta le lac; & pour monument de sa tendresse, elle y laissa son cœur. C'est un rocher qui est encore dans le lac Kourile, & qu'on appelle *Outchitchi*, qui signifie, *Cœur de Rocher*. Mais le lac, la payant de retour, courut après elle, quand elle se leva de sa place, & il se fraya, vers la mer, un chemin qui est aujourd'hui le lit de la riviere *Ozernaia*. Les jeunes gens, dit-on, rient de cette fable, & les vieilles femmes la racontent comme une vérité. C'est du moins un reste de ce style allégorique, répandu depuis bien des siécles, par toute la terre, sur les catastrophes & les révolutions physiques que le globe a éprouvées. Tous les Peuples Sauvages ont mis leur histoire en fables, ou leurs fables en histoire ; mais tous n'ont pas sçu, comme les Grecs, embellir leurs erreurs. Les amours d'Alphée & d'Arethuse, en Sicile, n'ont pas d'autre origine que l'amour du lac Kourile pour la montagne *Ouiakoujatch*. C'est dans l'imagination des Peuples enfans, que sont nées ces deux fables. Donnez un Ovide, un Théocrite aux Kouriles ; & leurs fictions vaudront peut-être celles de la Gréce & de Rome.

La troisiéme des Kouriles, (car l'isle *Ouiakoujatch* n'est pas proprement de ce nombre) c'est celle de *Sirinki*. Les habitants des deux premieres vont chercher dans celle-ci, des oiseaux & de la *Sarana* pour vivre.

La quatriéme est l'isle d'*Onekoutan*. M. Steller dit que les habitans des isles plus éloignées, venant dans celle-ci enlever les femmes & les enfans, les insulaires d'*Onekoutan* allerent s'établir à *Poromousir*. M. Kracheninnikow dit au contraire que les Kouriles d'*Onekoutan*, tirent leur origine de ceux de *Poromousir*. La preuve en est, que des familles entieres de la quatriéme isle, vont rendre visite, ou plutôt hommage, aux habitans de la seconde, en leur payant des tributs de peaux de castor, ou de renard. On peut juger par-là, continue M. Kracheninnikow, que les autres habitans d'*Onekoutan* » ne refuseroient pas de payer » des tributs, si on envoyoit des gens pour les soumettre & les assurer

» de la clémence de S. M. Impériale, & de la puissante protection qu'ils » peuvent en attendre contre leurs ennemis, qui viennent de tems en » tems faire des incursions chez eux «. Il faut avouer que c'est une bonne maniere de protéger quelqu'un, que de lui prendre son bien pour le garder, de peur qu'on ne le lui enleve. Mais c'est ainsi que les Russes protégent leurs voisins. Au reste, il y a dans le récit de M. Kracheninnikow, ou de son Traducteur françois, une contradiction, dans ce qu'il dit de la seconde isle des Kouriles, & de la quatriéme.

En général, il paroît qu'on n'a pas des connoissances bien certaines, sur toutes ces isles. L'Auteur Russe, abandonné de M. Steller à la quatriéme isle, a recours à M. Muller, pour la description des suivantes, dont, son premier guide, ni lui, n'ont pû, dit-il, avoir aucun détail. M. Muller en parle d'après les notions qu'il en a tirées des Japonois qui firent naufrage au Kamtschatka, d'où ils furent envoyés à Pétersbourg. Mais il n'est point d'accord avec M. Steller, ni sur le nombre, ni sur la place de ces isles.

La cinquiéme, est selon lui, l'isle *Koukoumicha*. Elle forme un triangle avec les isles *Sirinki* & *Ouiakhkoupa*; mais elle est la plus méridionale des trois. » Il paroît que ce sont ces isles qui sont indiquées dans » l'Atlas Russe, sous les noms de Diakou, Sainte-Hélié, ou Ilia, & » Galante. «

Quoi qu'il en soit de la cinquiéme & de la sixiéme isle, sur la position desquelles les Géographes sont en contestation; la septiéme est *Araoumakoutan*, qu'un volcan rend déserte.

La huitiéme, est *Siaskoutan*, qui a quelques habitans; la neuviéme, à l'Ouest, est *Ikarma*; la dixiéme, au Sud-Ouest, *Machaoutchou*; la onziéme, au Sud-Est, s'appelle *Igathon*. Ce sont de petites isles désertes.

La douziéme, à une demi journée de *Siaskoutan*, au Midi, s'appelle *Chokoki*. On dit que les Japonois en tirent de la mine; mais on ne sçait de quelle espéce.

La treiziéme isle, & les quatre suivantes, sont *Neotogo*, *Chachowa*, *Ouchitir*, *Kitoui* & *Chimouchir*. En moins de douze heures, on peut traverser dans un canot chacun des detroits, qui les séparent. Mais on risque d'être emporté en pleine mer & d'y périr, tant les courants y sont forts & les vagues enflées, pour peu que le vent s'éléve. Aussi les habitans de ces isles, ne vont-ils de l'une à l'autre, qu'au printems, & par une mer calme. La seiziéme a des roseaux dont on fait des flèches; & la dixseptiéme, des hommes indépendans.

La dixhuitiéme, est *Tchirpoui*, qui n'a point d'habitans; mais elle fournit des oiseaux & des racines à la précédente & à la suivante.

Celle-ci s'appelle *Itourpou*, si éloignée de *Chimouchir*, que de l'une, on ne voit point l'autre. *Ouroup* est la vingtiéme; & *Kourachir*, la vingt & uniéme.

La derniere, la plus grande, & la plus fameuse de toutes, est l'isle *Matmai*. Ses habitans nombreux, comme ceux des trois précédentes, ont

avec eux la même origine, & la même langue. Les Japonois les appellent tous du nom général de Peuples d'*Ieso.* » Ceci peut servir, dit M. » Kracheninnikow, à corriger l'erreur des Géographes, qui ont donné » le nom d'*Ieso* à une grande terre située au Nord-Est, près du Japon....

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

Erreur des Géographes, sur la terre d'Ieso.

Les habitans d'*Curoup* & d'*Itourpou*, commercerent autrefois durant vingt-cinq ou trente ans, avec les Kouriles voisins du Kamtschatka. Mais quelques-uns d'eux ayant été faits prisonniers dans l'isle de *Poromousir*, le commerce & la navigation furent interrompus entre les Kouriles des deux extrêmités de la chaîne.

Les premieres & les dernieres de ces isles, n'ont presque pas de bois. L'isle *Kourachir* est fangeuse & ferrugineuse, dit M. Steller. On y voit beaucoup de bêtes féroces, des ours, des chévres sauvages, des renards, mais inférieurs à ceux du Kamtschatka. Les Japonois, dit-on, vont tous les ans y acquérir des peaux de ces sortes d'animaux, par des ustensiles, des meubles & des étoffes qu'ils y apportent. D'autres prétendent que les habitans de *Kourachir* vont prendre à *Matmai* des étoffes du Japon, de soie & de coton, & des ustensiles de fer, pour les revendre aux isles d'*Ouroup* & d'*Itourpou.* Celles-ci donnent en retour, des toiles d'ortie.

L'isle *Matmai*, habitée par des Japonois, la plûpart bannis, offre une ville de son nom, munie d'armes & de fortifications. A la pointe du Sud-Ouest de l'isle, est une garnison pour défendre le pays de l'invasion des Chinois, & des incursions de la Corée. Le détroit ou le courant de mer, qui passe entre cette isle & le Japon, large en certains endroits, de vingt verstes, se retrécit en beaucoup d'autres, & partout est hérissé de caps & de rochers, qui rendent le passage très-difficile. Si l'on perd du tems, ou si l'on manque d'attention, les vaisseaux vont se briser sur ces écueils, ou sont emportés en haute mer, par la rapidité des courans.

» Au reste, dit M. Kracheninnikow, on sçait que les Hollandois, » après avoir quitté ces isles, (ce sont les quatre dernieres Kouriles) » trouverent, du côté de l'Est, une petite isle, à laquelle ils donnerent le » nom d'*Isle des Etats*; & que de-là, continuant plus loin leur route à l'Est, » ils apperçurent une grande terre, (qu'ils appellérent *Terre de la Compagnie*) qu'ils croyoient unie au continent de l'Amérique septentrionale. Les rapports faits par les Japonois, & les éclaircissemens donnés » par les habitans de l'isle d'*Ieso*, ne nous ont procuré aucune lumiere là-» dessus: mais il paroît que la Terre de la Compagnie est la même que » celle qui fut découverte par le Capitaine Espagnol de Gama; qu'on » doit plutôt la regarder comme une isle, que comme un continent; » parce que l'Amérique, suivant toutes les observations faites entre le » Japon & la Nouvelle-Espagne, ne peut s'étendre aussi loin vers l'Ouest » à cette même latitude. «

Des quatre isles, qui composent la terre d'Ieso, M. Spanberg n'a donné leurs noms propres qu'à deux, qui sont *Matmai* & *Kourachir.* Celles qu'il a désignées sous les noms de *Zelenoi* & de *Tsitronnoi*, isle verte, & des citrons, doivent être les isles d'*Itourpou* & d'*Ouroup.* S'il y a des citrons en effet dans ces isles, (ce qu'on n'assure pas, quoiqu'elles soient à

la latitude de 42 à 45 dégrés, où le climat est assez chaud pour produire de ces fruits) voilà le chemin des délices ouvert aux Russes; il est vrai que c'est par les horreurs de la mer glaciale. Mais quels obstacles, quels succès sont au-dessus de leurs forces? » Ne sont-ils pas ce » Peuple si fameux par sa puissance & ses conquêtes, qui est en état » de vaincre le reste de la terre « ? C'est ce que leur demanderent, dit M. Steller, les habitans de *Kourachir.* Si la Russie pouvoit réussir dans ses projets aussi vastes, mais aussi vuides, que ses déserts, il n'est pas douteux qu'après avoir tenté vainement d'attirer les arts de l'Europe, au Nord où la Nature leur défend de germer, il ne lui fût plus facile de répandre, tôt ou tard, sur toute l'Europe, l'ignorance & la barbarie du Nord. Les Tartares & les Kalmoukes, qui se disputent aujourd'hui la Pologne, sont les enfans de ces Scythes & de ces Huns, qui jadis ont inondé, saccagé, détruit le brillant Empire des Romains, pour nous faire tomber tous dans le double esclavage de la superstition & du gouvernement féodal. C'est à la lumiere de repousser les ténébres; c'est à l'Allemagne, à l'Europe entiere, de contenir la Russie, au lieu de fortifier cette hydre formidable, par des alliances monstrueuses, qui choquent également la nature des choses, & l'intérêt des hommes. Puissances du continent & de la mer, renvoyez les Russes, de la Pologne au Kamtschatka, si vous ne pouvez diviser leur vaste Empire en autant d'Etats qu'il y a de grandes Nations en Europe. C'est le cri de la politique, de la Philosophie & de l'humanité.

Nation des Kouriles.

On juge par la situation des isles Kouriles, que leurs habitants devroient participer également de la figure & des mœurs des Japonois & des Kamtschadales, qu'elles séparent. Mais la différence prodigieuse, que la police & les arts ont mise entre un Empire riche & peuplé, tel que celui du Japon, & des isles qui sont ou désertes, ou mal habitées, fait que les insulaires des Kouriles doivent beaucoup plus ressembler aux Sauvages du Kamtschatka, qu'au Peuple féroce, mais industrieux, du Japon. Si l'on croit que la proximité puisse avoir la même influence pour le bien que pour le mal, il suffit pour se détromper de cette prévention, de jetter un coup d'œil sur la Corse, qui environnée de deux Nations, depuis long-tems éclairées & policées, a conservé sa férocité, sa paresse, son ignorance naturelle, & paroît encore plus loin de l'Italie, pour les arts & les loix, que les Pirates Africains ne le sont de l'Europe, pour l'industrie & les lumieres. Des isles pauvres, incultes, & d'un abord difficile, d'un séjour désagréable & peu sûr, n'attirent point un Peuple commerçant, qui pourroit les défricher & les cultiver. Des Sauvages sans arts & sans connoissance, n'abordent guères chez une Nation policée, dont les mœurs & le caractère repoussent encore plus l'homme grossier, que celui-ci ne rebute l'homme civilisé. On ne s'étonnera donc pas de trouver beaucoup de rapports entre les Kamtschadales & les Peuples Kouriles.

Leur figure.

Ceux-ci sont pourtant mieux faits, d'une taille & d'une figure plus avantageuses. Tout ce qu'ils ont de sauvage, ils le tiennent des Kamtschadales, ou des Toungouses errans du continent, comme un visage

basanné, l'usage de se noircir les lévres, & de se peindre des figures sur les bras jusqu'aux coudes; de se faire des habits, composés de peaux de bêtes & d'oiseaux de différentes espéces, assortis de poils & de plumes de toutes les couleurs. Tout ce qu'ils ont d'artificiel, ils le tiennent des Japonois, comme la coutume d'avoir les cheveux ras par devant, jusqu'au sommet de la tête, & pendans par-derriere; de porter aux oreilles des anneaux d'argent. Souvent ils mêlent les deux goûts, & l'habillement sauvage, aux étoffes du luxe. Curieux des brillantes couleurs, mais peu jaloux de la propreté, un Kourile habillé d'écarlate, portera sur ses épaules un veau marin dégouttant de graisse & de sang. Un Kourile, dit M. Steller, trouvant un corset de soie, mit cet habillement de femme, & se promena gravement devant les Cosaques, qui se mocquoient de lui. Quel étoit le plus stupide, ou le Sauvage, qui pensoit que les femmes & les hommes étoient par-tout habillés également, comme dans son isle; ou le Cosaque, qui n'en sçavoit pas assez pour réfléchir, que l'insulaire ne devoit pas en sçavoir davantage?

Leur habillement.

Les Kouriles se nourissent de quadrupédes marins, & se logent comme les Kamtschadales, quoique avec plus de propreté, tapissant leurs siéges & leurs murailles, de nattes de jonc. » Ils connoissent » aussi peu la Divinité, que les Kamtschadales «. Mais ils ont comme eux leurs Idoles de bois, qu'ils appellent *Ingoul*, ou *Innakou*. En font-ils des Dieux, ou des Démons? c'est ce qu'on ignore. Mais ils leur offrent les premieres bêtes qu'ils prennent, en mangent la chair, & leur en laissent la peau.

Sans Religion; mais non sans Idoles.

Ils ont des *Baidares* pour naviger en été, des raquettes pour marcher en hyver, faute de chiens pour aller en traîneaux. Quand les femmes ne font pas des nattes, ou des habits, elles suivent leurs maris à la chasse des bêtes marines.

Les Kouriles ont jusqu'à deux ou trois femmes; mais ne voient les filles qu'ils recherchent, que la nuit à la dérobée, comme les Tartares Mahométans, jusqu'à ce qu'ils aient payé au pere le prix que doit leur couter la fille.

Polygamie.

Une femme infidelle occasionne à son mari la perte de l'honneur, ou de la vie. Le mari qui l'a surprise, appelle son adversaire en duel, & c'est au bâton. Celui qui fait le défi, reçoit le premier, sur le dos, trois coups d'une massue grosse comme le bras : ensuite il les rend à son ennemi. Ce jeu continue ainsi, jusqu'à ce que l'un des deux demande grace, ou succombe sous le nombre & la force des coups. Refuser le duel, seroit un deshonneur, comme il l'est dans l'Europe, qui peut-être a pris ce bel usage des Kouriles, avec la différence que les mœurs de nos peres ont mise entre le bâton & l'épée; l'arme la plus meurtriere devant être, sans doute, la plus noble. Le coupable, qui préfére la vie à l'honneur, doit dédommager le mari, par une composition en bêtes, en habits, en provisions de bouche. Ces sortes de compensations s'introduiront peut-être aussi chez les Peuples policés, qui

Duels pour l'adultere.

n'ont pas encore perdu l'ufage du duel, mais qui commencent à fentir le ridicule & l'abus de fe faire tuer pour une femme qu'ils méprifent.

Les femmes Kouriles ont un ufage plus cruel, que celui de trahir leurs maris. C'eft que quand elles accouchent de deux enfans, on en fait périr un. Cependant ce Peuple eft doux & humain; il refpecte les vieillards, il chérit les liens du fang; il connoît l'amitié.

» C'eft un fpectacle touchant, dit M. Krachenìnnikow, que de voir » l'entrevue de deux amis, qui habitent dans des ifles féparées. L'étran- » ger vient fur un canot & l'hôte, qui va le recevoir, marche » avec cérémonie. Chacun endoffe fon habit de guerre, prend fes » armes, agite fon fabre & fa lance. Ils bandent leur arc l'un contre » l'autre, comme s'ils alloient combattre, & ils s'approchent en dan- » fant. Quand ils fe font joints, ils s'embraffent avec toutes fortes de » careffes, & verfent des larmes de joie «. On méne le convive dans une Iourte, on le fait affeoir, on fe tient debout devant lui, pour écouter le récit des avantures de fon voyage, les nouvelles de fa famille. Quand il a fini de parler, le plus âgé de l'habitation raconte, à fon tour, tout ce qui s'eft paffé dans l'ifle, durant l'abfence de l'étranger. On fe réjouit, ou l'on s'afflige tour-à tour, felon la nature des recits. Enfin on mange, on danfe, on chante. Telles font les mœurs des Kouriles.



CHAPITRE

CHAPITRE II.

Des Isles situées entre le Kamtschatka & l'Amérique.

COMME le Kamtschatka n'est important pour les Russes, que par la communication qu'il peut leur ouvrir, avec les deux grandes sources du commerce & des richesses; il est naturel, qu'après avoir trouvé la route qui les méne au Japon & aux Indes, ils en cherchent une vers l'Amérique. La presqu'isle du Kamtschatka doit être à peu près également éloignée de ces deux Régions; s'il est vrai que les terres situées à l'Est de *Tchoukotskoi*, ne soient qu'à deux dégrés & demi de ce Cap, & fassent pattie du continent de l'Amérique.

M. Steller va plus loin dans ses conjectures. Il dit que ce continent situé depuis le 52eme. jusqu'au 60eme. dégré de latitude septentrionale, s'étend du Sud Ouest au Nord-Est, presque partout à une égale distance des côtes du Kamtschatka. Il soupçonne même que ces deux continents se joignoient autrefois. La figure des côtes de l'un & de l'autre; le grand nombre de Caps qui s'avancent des deux côtés, dans une longueur de trente à soixante verstes; la multitude & la situation des isles qui se ttouvent entre ces deux terres, sur une mer fort étroite; tout le porte à présumer que l'ancien & le nouveau Monde ont été séparés avec violence par cet élément qui change perpétuellement la face du globe terrestre.

Chaine d'isles paralleles au Kamtschatka.

Les isles, dit-il, qui s'étendent depuis le Kamtschatka, jusqu'à l'Amérique, entre le 51eme. & le 54eme. dégré de latitude, forment une chaîne aussi suivie que les isles Kouriles. La Terre de la Compagnie doit être la base du triangle de ces deux chaînes d'isles.

Rapports entre les Kamtschadales & certains Peuples de l'Amérique.

Enfin il y a des ressemblances frappantes entre les Kamtschadales & leurs voisins de l'Amérique. Les traits du visage sont les mêmes; les uns & les autres mangent de la *Sarana*, qu'ils préparent de la même maniere; leurs haches, leurs habits, leurs chapeaux, leurs canots; tous ces objets de comparaison portent à croire qu'ils ont la même origine. Le continent de l'Amerique n'eût-il jamais été joint à celui de l'Asie, ces deux parties du monde sont si voisines, qu'il est très-possible que les habitans de l'Asie aient passé en Amérique par les isles intermédiaires, qui favorisoient cette transmigration. M. Steller joint à ces traits de conformité, des rapports très-sensibles entre les mœurs des Kamtschadales & celles des Américains. Mais ces ressemblances appartiennent peut-être plus au climat, à la position, au genre de vie commun à tous les Sauvages du Nord, qu'à l'origine des deux Nations. C'est dans les langues, plus que dans les usages, qu'il faut chercher les racines des différentes populations. Or, si le langage ne montre point de traces de parenté, entre les habitans de l'Asie & de l'Amérique, il est difficile d'en établir sur les autres rapports, qui sont plutôt de l'homme, que du sang. Mais

il s'agit moins de sçavoir les relations que la Nature mit autrefois d'un continent à l'autre, que de découvrir celles que le commerce & la navigation y peuvent créer ou renouer.

Parmi les isles, qui serviront peut-être un jour d'entrepôt, ou de relâche, à la navigation des Russes en Amérique, une des plus considérables, est l'isle de *Bering*. Elle exige, par l'importance & la nouveauté de sa découverte, une description détaillée.

Description de l'isle Bering.

L'isle *Bering* s'étend entre le 55eme. & le 60eme. dégré de latitude, du Sud-Est au Nord-Ouest. Son extrêmité, la plus voisine du Kamtschatka, n'en est éloignée que de deux dégrés, au Nord-Est de la presqu'isle. L'isle n'a, dit-on, que cent soixante-cinq verstes de longueur, sur une largeur inégale, qui varie depuis cinq verstes jusqu'à vingt-trois, entre les 180 & 185$^{e\,ne}$ dégrés de longitude. Sa longueur est si peu proportionnée avec sa largeur, qu'il n'y a peut-être pas, dit M. Steller, une isle, dans l'Univers, aussi singuliere à cet égard. Pourquoi donc cet Auteur ajoute-t-il, que toutes les isles qu'on a apperçues de ce côté de l'Amérique, & toutes celles qui sont situées à l'Est du Kamtschatka, ont à peu près la même proportion?

Cette isle est composée d'une masse de montagnes. On voit les plus élevées, par un tems serein, à vingt lieues de distance. C'étoit une ancienne opinion des Kamtschadales, qu'il devoit y avoir une terre vis-à-vis l'embouchure de la Kamtschatka; parce qu'ils voyoient toujours des brouillards de ce côté, quelque pur que fût l'horizon. Cependant les plus hautes de ces montagnes n'ont que deux verstes, ou demi-lieue, de hauteur perpendiculaire. Leur principale chaîne, est serrée & continue. Celles d'à-côté sont coupées de vallons, formés par de petits ruisseaux, qui prenant leur cours dans la longueur de l'isle, ont leur embouchure au Nord ou au Midi. Les vallées, creusées entre les plus hautes montagnes, ont les plus petits ruisseaux, & sont étroites. Celles qui sont au pied des montagnes les moins élevées, sont plus larges & arrosées des plus grands ruisseaux. De même les plaines les plus éloignées des grandes montagnes, ou placées derriere les Caps les plus bas, sont plus étendues que les plaines voisines des hauts promontoires. Les terres, comme les eaux, s'étendent & s'élargissent en s'éloignant des montagnes & s'approchant de la mer. Les montagnes de l'isle *Bering*, sont en général composées d'un roc de la même espéce & de la même couleur. Mais les Caps qui s'avancent en mer, sont d'une pierre dure & grisâtre. M. Steller attribue cette différence à l'eau de la mer.

Ses montagnes.

Les côtes méridionales de l'isle sont plus escarpées & plus rompues, que celles du Nord. La forme & l'aspect des montagnes, & des côtes, offrent par-tout, à l'imagination de M. Steller, l'ouvrage des inondations de la mer, des tremblemens de terre & des fontes de neige. On lui prête, à ce sujet, quelques observations qui seront peut-être curieuses pour les Physiciens, mais dont nous ne garantissons ni l'utilité, ni même l'authenticité; vu la négligence avec laquelle on nous les donne. Il en est de l'ouvrage de M. Kracheninnikow, dans certains endroits, comme d'un lieu de l'isle *Bering*, qu'on appelle l'*Antre*. Les rochers y représentent des murailles, des escaliers, des bastions; les uns ressemblent à des

colonnes ; plusieurs forment des voutes & des portes ; mais elles paroissent plutôt un ouvrage de l'art, qu'un jeu de la Nature. Ainsi la collection de l'Auteur Russe, paroît quelquefois moins l'histoire de la Nature, qu'un amas d'érudition apprêtée, compilée, & mal ordonnée. C'est au lecteur d'en juger.

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

Observations singulieres.

» S'il y a d'un côté de l'isle, une baye, (dit cet Historien du Kamtschatka, d'après M. Steller sans doute) il se trouve sur le rivage » opposé un Cap ; & par-tout où le rivage va en pente douce, & où il » est sablonneux, vis-à-vis il est plein de rochers, & entrecoupé. Dans » les endroits où la côte se brise, & tourne d'un côté ou de l'autre, on » observe qu'un peu auparavant, le rivage est toujours fort escarpé, l'espace » d'une ou de deux verstes...... On a observé sur les plus hautes monta- » gnes, que de leur intérieur il sort des espéces de noyaux, qui se termi- » nent en cônes ; & quoique la matiere dont ils sont faits, ne différe en » rien de celle des montagnes mêmes, ils sont pourtant plus tendres, plus » purs & plus clairs «. M. Kracheninnikow dit qu'on peut regarder ces noyaux qu'il croit formés » par quelque mouvement intérieur de » la terre, & sur-tout par sa pression vers le centre, comme une espé- » ce de cristal, ou comme la matiere la plus pure des montagnes, » qui sortant du centre, est d'abord liquide, & se durcit ensuite à » l'air. «

L'isle de Béring est environnée au Nord-Est, jusqu'à quatre ou cinq verstes, de bancs couverts de rochers, qui semblent avoir été détachés par la mer, de l'isle même dont ils augmentoient la largeur. Ces rocs ont les mêmes couches que les montagnes, & l'on apperçoit entr'eux des traces du cours d'une riviere. Sous ces rochers les plus escarpés, l'eau est basse, contre l'observation générale qui trouve presque toujours la profondeur de l'eau, sur les rivages de la mer, proportionnée à l'élévation des côtes. Enfin ce qui prouve combien l'Océan travaille fortement sur cette isle, c'est qu'en moins de six mois elle a changé de face dans un endroit où une montagne est tombée dans la mer.

Mais l'isle de Bering, remarquable par elle-même, ne l'est peut-être pas moins par celles qu'on découvre dans ses environs. Ce sont autant de signaux, & peut-être de ports, que la Nature a mis sur le chemin du Nord de l'Asie à l'Amérique. Ainsi, tandis que les Anglois & les François cherchent, à l'envi, des isles qui leur assurent l'entrée du Nouveau Monde, par la mer du Sud ; il est assez singulier que les Russes s'ouvrent une chaîne d'isles qui les y méne par la mer du Nord. Si jamais ce vaste continent se peuple par les deux zones glaciales ou tempérées ; c'est alors peut-être qu'on verra les riches conquérans de la zone torride, exposés aux mêmes révolutions, que les Peuples méridionaux de l'Europe, ont plus d'une fois éprouvées sur notre hémisphére. Ce bouleversement des Empires & des Nations, est d'autant plus facile à prévoir dans le lointain des siécles, que les Russes seront toujours les enfans des Huns, & que les maîtres du Mexique & du Bresil ne promettent pas d'être des Romains.

Quoi qu'il en soit de l'avenir, assurons-nous d'un présent plus heureux,

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

ſi cependant les progrès de la navigation, ſont réellement ceux du bonheur des hommes. Les Ruſſes qui ſont allés juſqu'à l'iſle Béring, diſent que du ſommet de ſes montagnes, on découvre deux autres iſles. L'une au Midi, n'a que ſept verſtes de circuit; l'autre au Sud-Oueſt, renferme, dans une enceinte de trois verſtes, les deux rochers qui la compoſent.

Deux autres iſles.

Quatriéme iſle.

Au Nord de l'iſle de Béring, dans une ſituation à peu-près la même, ou parallele, eſt une iſle de quatre-vingt à cent verſtes de longueur. Elles ſont ſéparées, l'une de l'autre, par un détroit de vingt verſtes, au Nord-Oueſt, & d'environ quarante au Sud-Eſt. Les montagnes de la derniere, ſont moins hautes que celles de la premiere. On y trouve, à trente braſſes au-deſſus du niveau de la mer, une grande quantité de troncs d'arbres, & de ſquelettes entiers de bêtes marines, que la mer y a vomis, ſans doute, dans une inondation.

Sa température.

La terre y eſt ſujette à de fréquens tremblemens, dont quelques-uns, au rapport des voyageurs, y ont duré l'eſpace de ſix minutes. Du reſte, le climat de cette iſle eſt plus rude & plus piquant que celui du Kamtſchatka, ſoit parce qu'elle eſt fort expoſée à tous les vens, ſoit parce qu'elle n'a point de bois. Dans les vallées ſur-tout, les tourbillons de vent ſont ſi forts, qu'il n'eſt pas poſſible de s'y tenir debout. Mais ſi l'air eſt froid & déſagréable dans cette iſle, la terre y donne en abondance, des eaux minérales, pures & très-ſalubres pour les malades. On y compte plus de ſoixante ruiſſeaux, dont quelques-uns ont huit ou dix ſagénes de largeur, ſur deux de profondeur. Ces ruiſſeaux qui tombent promptement dans la mer, s'élévent quelquefois, dans les grandes marées, à la hauteur de cinq ſagénes.

Après ces excurſions dans les iſles voiſines du Kamtſchatka, ſoit au Midi, ſoit à l'Orient, il faut revenir dans cette preſqu'iſle, pour jetter un coup d'œil ſur le continent, où elle eſt attachée, & connoître les Peuples qui l'entourent. C'eſt d'eux qu'elle a tiré ſes habitans & ſa langue, du moins en partie. Elle leur doit ſes mœurs, ſes opinions, & preſque tout ce qu'elle a de commun avec les Nations de la Sibérie.

CHAPITRE III.

De la Nation des Koriaques.

Koriaques fixes.

Les Koriaques sont ou habitans, ou voisins, du Kamtschatka. Les premiers qu'on appelle *Fixes*, sont établis sur toute la partie supérieure du Kamtschatka, depuis la riviere *Ouka*, dans la côte orientale, jusqu'à la *Tigil*, sur la mer occidentale. Tout l'espace compris entre ces deux points, jusqu'au voisinage de l'Anadir, est couvert, ou plutôt parsemé, des habitations de ce Peuple. Les autres Koriaques, beaucoup moins ressemblans aux Kamtschadales, par les traits & les mœurs, errent avec leurs rennes au milieu de ces Peuples fixes, arrêtant leurs courses à peu-près dans les limites géographiques où ceux-ci bornent leurs domiciles. Mais ces deux Nations, dont l'origine est peut-être la même, différent par la figure, le genre de vie, le caractère & les opinions. Les Koriaques errans, sont maigres, comme leurs rennes; ils ont le visage ovale, de petits yeux ombragés de sourcils épais, le nez court, la bouche grande; ils sont plus petits & moins gros que les Koriaques fixes. Ceux-ci, dit M. Kracheninnikow, sont plus robustes & même plus courageux. Cependant les Koriaques errans, méprisent les sédentaires, comme des esclaves. Est-ce que la liberté consiste à courir? Non: mais les Koriaques à rennes, sont riches de leurs troupeaux; & les sédentaires tiennent d'eux leurs vêtemens. La Nature a rendu les uns libres, & les autres dépendans. Quand un Koriaque à rennes, va chez les autres Koriaques, ils courent tous au-devant de lui. On le comble de présents, on supporte ses mépris. Par-tout le besoin rampe, & l'opulence triomphe. Rien de plus vain, de plus présomptueux que les Koriaques à rennes. Le Philosophe Russe leur fait un reproche d'être persuadés qu'il n'y a point de vie au monde plus heureuse que la leur. Ils disent, comme presque tous les Sauvages de la terre aux Peuples commerçans de l'Europe; » si vous étiez plus riches que nous, » vous ne viendriez pas de si loin chercher ce qui vous manque sans » doute; contents de ce que nous possédons, nous n'avons pas besoin » d'aller chez vous «. Mais cette logique est trop simple pour des esprits rafinés comme les Russes. Les Koriaques à rennes, portent leur orgueil jusques dans leur morale. Jaloux de leurs femmes, ils les tuent, elles & leurs amans, quand ils les surprennent en adultere, souvent même sur un soupçon d'infidélité. Tout leur fait ombrage. Il faut qu'elles soient mal-propres, dans la crainte d'irriter leurs maris. Jamais elles ne se lavent; jamais elles ne peignent leurs cheveux; jamais elles n'ont de rouge sur le visage. » Pourquoi se farderoient-elles, disent leurs maris, si ce » n'étoit pour plaire aux autres; puisque nous les aimons sans parure? « Aussi portent-elles leurs ajustemens les plus beaux, sous des habits usés & dégoûtans. Cet usage est d'autant plus étonnant, que les Koriaques fixes ont des mœurs tout-à-fait opposées. Chez eux, c'est une politesse d'of-

Koriaques errans.

Libres, fiers, jaloux & vindicatifs.

Mœurs des Koriaques sédentaires.

frir sa femme, ou sa fille, à un étranger; une injure de refuser cette offre. Un Koriaque fixe tueroit un homme qui n'auroit pas voulu prendre sa place dans le lit conjugal; comme un Koriaque à rennes assassineroit celui qu'il trouveroit avec sa femme. Le bien & le mal, en ce genre, dépendent des conventions. Le Koriaque fixe, ne fait que changer de lit & de femme, avec l'ami qu'il reçoit chez lui. Les femmes, à leur tour, mettent tout en usage pour entretenir cette réciprocité de bons offices entre les maris. On les voit se parer de leurs beaux habits; se peindre de blanc & de rouge.

Les *Tchouktchi*, espéce de Koriaques plus fiers & plus forts que les deux autres Peuples; les *Tchouktchi*, qui sans les Russes, dit-on, enleveroient les rennes aux errans, pour les obliger à vivre en esclaves, de racines & de poissons, comme les sédentaires; les *Tchouktchi* ont les femmes les plus complaisantes. Elles sont toutes nues dans leurs Iourtes, assises sur leurs talons, par un reste de pudeur, mais occupées à admirer les belles figures qu'elles se sont tracées par tout le corps; plus enchantées de ces ornemens, qui ne les quittent jamais, & qui tiennent à leur peau, que des riches habits qui leur seroient étrangers.

Logement des Koriaques à Rennes.

Les Koriaques errans, habitent par-tout où il y a de la mousse pour leurs rennes, contents de l'eau de neige pour leur boisson, & d'arbustes verds pour se chauffer. Aussi leurs Iourtes sont-elles inhabitables, par la fumée, & par l'humidité qu'occasionne leur feu, qui fait dégeler la terre. On ne voit rien à travers ce brouillard âcre & brûlant; on y perd les yeux, quelquefois en un jour. Il est aisé de juger, que ces Koriaques ne sont pas sédentaires, à la construction même de leurs Iourtes. Sans planchers, sans cloisons, quatre pieux avec des traverses qu'ils supportent; un foyer entre ces pieux, où les chiens sont à l'attache; voilà le logement de ce Peuple errant. Souvent les chiens attrappent la viande dans les marmites, malgré les coups de cuilliere que leur donnent les femmes, en faisant la cuisine. Elle n'est pas délicate; on cuit la viande avec la peau couverte de tout son poil. Encore n'est-ce que de la chair de rennes morts de maladie, ou arrachés à la gueule du loup qui les a étranglés. Un Koriaque aura jusqu'à dix mille rennes dans ses troupeaux, & n'en tuera pas un pour se nourrir, à moins qu'il ne veuille régaler un hôte, par extraordinaire. On dit que c'est humanité dans ces Sauvages, quand ils respectent la vie des troupeaux, qui font leur soulagement, par l'usage des traîneaux, & leur richesse, par le commerce des peaux. Les Koriaques attendent que la Nature détruise elle-même ces animaux, pour nourrir les hommes. Ils ne font point l'office de bourreaux envers leurs bienfaicteurs. Ils aiment mieux manger les autres bêtes qu'ils prennent à la chasse, avec lesquelles ils ne se sont pas mis en société de travaux & de services, de peines & de soins. Mais non, ce n'est pas l'humanité, c'est le besoin seul qui guide les Koriaques, dans le traitement qu'ils font éprouver aux rennes; puisqu'avant d'en former des attelages, ils châtrent les mâles, en leur perçant, de part en part, les veines spermatiques, sans leur arracher les testicules. Les nombreux troupeaux de rennes servent aux Koriaques, de matiere d'échange ou de commerce, pour leur procurer

Usage qu'ils font de leurs troupeaux.

des fourrures, & tout ce dont la Nature leur donne le besoin, sans le satisfaire. Ils vivent familierement avec leurs rennes; ces animaux entendent très-bien le sens de tous les cris des Bergers qui les gardent. Les Koriaques, sans sçavoir compter, s'apperçoivent, au premier coup d'œil, d'un renne qui leur manque entre plusieurs milliers, & diront même de quelle couleur étoit l'animal égaré. Ces Peuples errans sont aussi ignorans en matiere de Religion, que les Kamtschadales. Un chef, ou Prince Koriaque, avec lequel j'eus occasion de converser, dit M. Kracheninnikow, n'avoit aucune idée de la Divinité. Cependant » ils ont beaucoup de » vénération pour les Démons, parce qu'ils les craignent «. Ils immolent même des chiens & des rennes, sans sçavoir à qui ils offrent ce sacrifice; se contentant de dire, *Waiou koing*, *Iaknilalougangeva*. » C'est pour toi; » mais envoie-nous aussi quelque chose « Est-ce le Dieu inconnu des Athéniens ? Est-ce la peur, ou l'intérêt, qui a fondé son culte ?

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

Quand les Koriaques doivent passer des rivieres, ou des montagnes, qu'ils croient habitées par les esprits malfaisans, ils tuent un renne, dont ils mangent la chair; ensuite ils en attachent la tête & les os sur un pieu, vers le séjour de ces Démons. Les Koriaques errans, ou fixes, ont des Prêtres, ou Magiciens, qui sont Médecins, & qui prétendent guérir les maladies, en frappant sur des espéces de petits tambours. » Au reste, dit l'Auteur Russe, une chose fort surprenante, c'est qu'il » n'y a aucune Nation, quelque sauvage, & quelque barbare qu'elle soit, » chez qui les Prêtres & les Magiciens ne soient plus adroits, plus fins » & plus rusés que le reste du Peuple «. Qu'y a-t-il de singulier dans une chose si commune, & pourquoi faire d'une régle générale, une exception, ou restriction, injurieuse aux Nations Sauvages ?

Magiciens, ou *Chamans*.

Les Magiciens, ou *Chamans*, dont on parle ici, font croire que les démons leur apparoissent, tantôt de la mer, & tantôt des volcans, & que ces esprits les tourmentent dans des songes. Quelquefois ils font semblant de se percer le ventre, en présence du Peuple; le sang coule à gros bouillons, ils s'en léchent les doigts, ensuite ils étanchent & ferment la playe avec des herbes magiques, & des conjurations. Mais cette playe n'est qu'une outre percée, & ce sang n'est que de veau marin. Il faut au moins ces apparences de merveilleux, pour tromper un Peuple grossier qui n'est pas imbû de ces dogmes mystérieux, que les Mages de l'Inde, ou de l'Egypte, ont jadis imaginés comme un supplément à la charlatanerie; invention dont l'effet est d'autant plus infaillible, que la raison seule peut en rompre le prestige, & que les sens n'en sont pas les témoins & les juges.

Les Koriaques à rennes, n'ont point de fêtes, peut-être par la raison qu'ils n'ont pas de domicile. Car les Koriaques fixes, célébrent tous les ans une fête d'un mois; pendant laquelle, enfermés dans leurs habitations sans aucun travail, ils passent le tems à se régaler, & à se réjouir.

Les errans, plus sauvages sans doute que les fixes, ne divisent l'année que par quatre saisons, ne distinguent les vents que par les quatre points cardinaux de l'horizon. La grande Ourse est pour eux *la Renne sauvage*; les Pleyades sont *le Nid du canard*; Jupiter est *la Flêche rouge*; la Voie lactée,

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

eſt la *Riviere parſemée de cailloux*. Chaque Peuple retrouve dans les cieux, par l'imagination, ce que ſes yeux voyent ſur la terre.

Les diſtances, chez les Koriaques, ſe meſurent par journées, & les journées varient depuis trente juſqu'à cinquante verſtes de chemin.

Maniere dont les Coſaques exigent le ferment de fidélité des Koriaques.

Avant l'arrivée des Ruſſes, les Koriaques ne ſçavoient pas ce que c'étoit que prêter ſerment de fidélité. Mais enfin on leur a inculqué cette idée par des ſignes très-expreſſifs. » Les Coſaques, au lieu de les faire jurer » ſur la Croix, ou l'Evangile, leur préſentent le bout du fuſil, leur » faiſant entendre que celui qui ne ſera pas fidéle à ſon ſerment, ou qui » refuſera de le prêter, n'échappera pas à la bale toute prête à le punir «. C'eſt auſſi la méthode qu'on employe pour terminer les affaires douteuſes & embrouillées. Ainſi les balles de fuſil jugent les procès chez les Koriaques; comme les boulets de canon vuident les différends entre les Rois. Celui qui a peur, a tort. Cependant les Koriaques ont un grand ſerment qui conſiſte en ces mots, *Inmokon*, *Keim*, *Metinmetik*; » oui, certainement, » je ne vous mens pas. «

Les Koriaques ont une maniere de recevoir les viſites, bien oppoſée à celle des Kouriles. Celui qui va rendre ces ſortes de devoirs, (car c'en eſt un ſans doute) après avoir dételé ſes rennes, reſte aſſis ſur ſon traîneau, attendant qu'on l'introduiſe, comme ſi c'étoit à une audience. La maîtreſſe de la maiſon lui dit, *Elko*, le maître eſt chez lui. Celui-ci, aſſis à ſa place, dit à l'étranger, *Koïon*; c'eſt-à-dire, approche. Enſuite, lui montrant l'endroit où il doit s'aſſeoir, il lui dit *Katvagan*, aſſeois-toi. Du reſte on le régale, mais ſans le forcer à manger.

Ces mœurs ne ſont point ſans vraiſemblance. Mais eſt-il auſſi croyable que les Koriaques, comme on le dit, ſe permettent le meurtre, parce qu'ils n'ont aucune idée des peines de l'autre vie; tandis que le châtiment du meurtrier dépend de tous les parens du mort, dont le ſang crie toujours vengeance? Eſt-il bien avéré que le vol, chez toutes ces Nations Sauvages, excepté les Kamtſchadales, ſoit non-ſeulement permis, mais recommandable, pourvû que le voleur n'ait pas l'injuſtice de voler ſa famille, ni la mal-adreſſe d'être pris ſur le fait? Eſt il vrai ſurtout, qu'une fille ne puiſſe épouſer un homme, avant qu'il ait donné des preuves de ſon talent pour le larcin? C'eſt pourtant ce qu'on dit des Tchouktchi. Ceux-ci ſont, à la vérité, des Peuples vagabonds & brigands qui vivent de pillage, comme certains Arabes, & beaucoup de Tartares. Mais il y a de la différence entre des mœurs deſtructives, qui naiſſent du beſoin avant l'état de police, & des principes avoués & reçus dans un état de ſociété. Il ne faut pas confondre la vie diſetteuſe & précaire de quelques Sauvages du Nord, que rien ne lie en peuplade, avec la conſtitution raiſonnée des Spartiates, qui nommoient communauté, ce que nous appellons propriété; jouiſſance libre d'un bien public, ce que nous appellons vol d'un bien particulier.

Si les Koriaques n'ont pas adopté la communauté des femmes, ils aiment du moins la poligamie; épouſant, quand ils ſont riches, juſqu'à deux ou trois femmes, qu'ils entretiennent dans des endroits ſéparés, avec des troupeaux de rennes qu'ils leur donnent. Ils ont auſſi quelquefois

quefois des concubines; mais elles sont déshonorées sous le nom injurieux de *Kaien*. Un usage très-singulier, que la superstition a répandu chez les Koriaques fixes, c'est de donner dans leur lit conjugal, la seconde place à des pierres qu'ils habillent & caressent comme des femmes. Un habitant d'*Oukinka*, dit M. Kracheninnikow, avoit deux de ces pierres; l'une grande, qu'il appelloit sa femme; l'autre petite, qu'il appelloit son fils. Je lui demandai la raison de cette étrange singularité. Il me dit qu'un jour dans un tems où il avoit tout le corps couvert de pustules, il avoit trouvé sa grande pierre sur le bord d'une riviere; qu'ayant voulu la prendre elle avoit soufflé sur lui, comme auroit pu faire un homme; & que de peur, il l'avoit jettée dans la riviere. Dès ce moment son mal empira, jusqu'à ce qu'au bout d'un an, ayant cherché sa pierre dans l'endroit où il l'avoit jettée, il fut étonné de la retrouver à quelque distance de ce lieu même, sur une grande pierre platte, avec une autre petite à côté. Il prit les deux qui étoient ensemble; les porta dans son habitation, les habilla, & bientôt après sa maladie cessa. Depuis ce temslà, dit-il, je porte toujours la petite pierre avec moi, soit à la chasse, soit en voyage, » & j'aime ma femme de pierre, plus que ma véritable » épouse ». Tel est l'ouvrage de la superstition, de faire préférer de la pierre à ce qu'on a de plus cher, à sa femme, à ses enfans.

Les femmes des Koriaques font tetter leurs enfans deux ou trois ans, & les accoutument ensuite à la viande. Dès l'âge le plus tendre, on les exerce à la fatigue, au travail. Ils vont chercher du bois & de l'eau fort loin; ils portent des fardeaux; ils gardent les rennes. Les enfans des gens riches, dès qu'ils naissent, ont quelques-uns de ces animaux, qu'on leur destine pour héritage; mais ils n'en jouissent pas, avant l'âge mûr. Les rennes les plus chéris accompagnent leur maître au tombeau; c'est-à-dire, au bucher; & tandis qu'on brûle le cadavre du mort, avec ses armes & les ustensiles dont il se servoit, on égorge ses rennes d'appanage, pour en manger la chair, & jetter le reste au feu. Ensuite on prend toutes les cornes de rennes morts, qu'on a ramassées durant l'année; on les enfonce dans la terre, près du bucher. » Le Chaman, ou Prêtre, les envoye au mort, » comme si c'étoit un troupeau de rennes. Quand les gens du convoi » funèbre retournent chez eux; pour se purifier, ils passent entre deux » baguettes »; & le Prêtre, qui se tient auprès de ces baguettes mystérieuses, frappe tous ceux qui passent, avec une petite verge, en prononçant des paroles magiques, afin que les morts ne fassent pas mourir les vivans. Voilà les tristes usages des Koriaques, les puériles & sombres idées dont on entretient leur imagination, pour maîtriser les forces indomptables de leur corps, par la foiblesse de leur esprit. L'imagination est dans l'homme, ce que sont les cornes dans le taureau : c'est avec cela qu'il renverse tout; mais c'est par-là qu'on le tient sous le joug.



CHAPITRE IV.

De la Langue & des Dialectes des Kamtſchadales, des Koriaques & des Kouriles.

Quoiqu'on ait une connoiſſance fort imparfaite de la langue des Kamtſchadales, qui participe ſans doute de toutes celles des Peuples, leurs voiſins, établis ſur le continent ou dans les iſles Kouriles; cependant il eſt néceſſaire d'en rapporter le peu que l'on en ſçait, pour y chercher quelques traces de l'origine de la Nation qui la parle. Dans l'affinité de cette langue avec celles de la Sibérie, ou des Kouriles, on peut diſcerner ce que la preſqu'iſle a contracté de liaiſon avec les Nations de la terre ou de la mer; juſqu'à quel point ſa population s'eſt compoſée & fondue d'un mêlange de Peuples originairement étrangers. Si l'on y découvre des mots ſoit radicaux, ſoit dérivés, Chinois ou Japonois, Tartares ou même Américains; on ſaiſira, peut-être, le fil de la génération, ou de la tranſmigration de ces Peuples, à travers les ramifications de leurs langues. Quelques Vocabulaires des langues les plus ſauvages & les plus éloignées, ſoit pour le climat, ſoit pour la forme & le ſon, peuvent jetter un grand jour ſur cette branche obſcure des ſciences, qui a été la premiere cultivée, & la derniere approfondie; parce qu'on a long-tems uſé des fruits, ſans faire attention à l'arbre. Ces ſortes de vocabulaires, doivent faciliter l'exécution du projet d'un Archéologue univerſel. Un ſi beau projet avoit été moins imaginé, que deſiré, par de grands Philoſophes; mais il vient enfin d'être conçu & mûri par l'Auteur du *Méchaniſme des Langues*; ouvrage dont le mérite eſt peut-être encore prématuré pour notre ſiécle, & n'en ſera que plus utile & plus cher à nos neveux. Cet Archeologue, s'il s'éxécute, ſera le fruit des voyages; & la collection qu'on continue ici de cette partie intéreſſante de l'hiſtoire, contribuera ſans doute à réaliſer un plan ſi digne de l'eſprit humain, & ſi propre à étendre, à perfectionner ſes connoiſſances.

Utilité des Vocabulaires des Langues Sauvages.

Quand on poſſédera une nomenclature des mots principaux de chaque langue, c'eſt-à dire, des mots qui déſignent les choſes communes à tous les hommes; alors il ſera plus facile de trouver les racines de pluſieurs dialectes, & de découvrir la langue mere de certains climats. On diſtinguera dans chaque pays, les mots qui y ſont nés, pour-ainſi-dire, de la terre même & de ſes productions; & les mots qui y ſont venus avec les tranſmigrations des Peuples étrangers, ſoit conquérans, ſoit fugitifs. On diſcernera tantôt le mêlange & l'altération de deux langues, dont une troiſiéme s'eſt formée, & tantôt le démembrement & la diviſion d'une ſeule langue en pluſieurs dialectes. On verra qu'en ce genre l'eſprit humain n'eſt pas auſſi fécond, auſſi inventif qu'on le ſuppoſe; & peut-être en admirera-t on davantage la puiſſance de la Nature, qui faiſant la loi aux hommes, leur preſcrit en quelque ſorte les noms, en leur donnant les choſes. Enfin on

découvrira la régle infaillible & constante que suit l'homme, soit en créant, soit en dénaturant, soit en modifiant, bien ou mal, une langue: on découvrira sa marche générale dans la nomenclature des êtres sensibles qu'il désigne presque toujours, par le bruit, la couleur, & le mouvement, qui leur sont particuliers, par quelque effet dominant de la qualité qui constitue leur principale relation avec nos organes: on découvrira les écarts & les progrès de l'imagination dans l'appellation des choses intellectuelles, qui ne sont elles-mêmes que les divers rapports des choses physiques, soit entr'elles, soit avec nous.

Ces idées générales nous ménent à des réfléxions particulieres, tirées de la nature des langues dont il s'agit dans ce Chapitre. » Les Kamtschadales, dit M. Steller, ont la coutume de donner, à chaque chose, un » nom qui marque sa propriété; & alors, ils n'ont égard qu'à quelque » ressemblance du nom, & aux effets de la chose. « C'est ainsi qu'ils ont appellé les Russes, *Brichtatin*, ou gens de feu, parce qu'ils ont des armes à feu. Cette dénomination leur paroissoit d'autant plus juste, que ne connoissant point l'usage & les effets de ces armes, ils croyoient que le feu étoit produit par le souffle des Russes, & non par le fusil. C'est dans le même esprit d'analogie, qu'ils appellent le pain *Brichtatin-augtch*; c'est-à-dire, la racine, ou la *Sarana* des hommes qui vomissent le feu. Quand ils ne connoissent pas assez une chose, pour lui trouver dans leur langue, un nom convenable, ou analogue à ses propriétés, ils empruntent un nom de quelque langue étrangere, sans s'embarrasser si c'est le nom véritable de ce qu'ils veulent désigner. » Par exem- » ple, ils appellent un Prêtre *Bogbog*, vraisemblablement parce qu'ils » lui entendent prononcer souvent le mot *Bog*, qui signifie Dieu «. Au reste, ce ne seroit pas la premiere fois qu'on auroit confondu le Prêtre avec la Divinité, non-seulement dans le nom, mais dans le culte même. En général les Kamtschadales, comme tous les Peuples, sauvages ou policés, quand ils ignorent le nom d'une chose étrangere, en cherchent un dans leur propre langue; & s'ils trouvent un rapport frappant, de quelque faculté ou propriété sensible, entre deux êtres d'une nature très-différente, ils ne manqueront pas de leur donner le même nom. C'est ainsi qu'ils appellent un Diacre, *Kianguitch*; c'est le nom d'un canard marin, qui chante, disent-ils, comme un Diacre. Quelquefois ils donnent à un homme le nom de la chose qu'il fait le mieux, ou le plus. Par exemple, ils appellérent un Lieutenant-Colonel, qui avoit fait pendre plusieurs Kamtschadales, *Itachzachak*, celui qui pend.

Noms que les Kamtschadales donnent aux Russes.

Mais si les Sauvages dénaturent, ou défigurent, les idées & les noms des Russes, ceux-ci le leur rendent avec usure. » On doit remarquer, » dit M. Krachenninnikow, que nous n'appellons aucune de ces Nations » par son propre nom, & que nous nous servons le plus souvent de » celui qui lui est donné par ses voisins, qui avoient été auparavant » soumis par les Russes «. Ceux-ci ont tiré le nom de Kamtschadales, du mot Koriaque *Kontchala*, qui vient de *Kootch-ai*; & le nom de Kouriles, du mot Kamtschadale, *Kouchi*. On voit combien ces noms étrangers, se dénaturent encore dans la bouche des Russes, qui veulent les

Comment les Russes défigurent les noms Kamtschadales.

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

adapter à leur prononciation, & au génie de leur langue. Ainsi quand du mot *Ooutou*, qui signifie canard, ils ont fait le mot *Outka*; on sent combien une terminaison étrangere, écarte tout-à-coup un mot de sa forme primitive. Quelle douceur dans le radical! Quelle rudesse dans le dérivé! Le mariage d'un Russe avec une femme Espagnole, ne produiroit pas un disparate aussi étrange. Comme les Kamtschadales appellent un Prêtre Russe *Bogbog*, parce qu'il répéte souvent le mot *Bog*; de même les Cosaques appellerent *Koriaques*, un Peuple qui prononçoit souvent le mot *Kora*, qui signifie renne. Il étoit naturel d'appeller Nation à rennes, celle qui met sa richesse & son bonheur dans ses troupeaux de rennes.

Caractere des trois langues Kamtschadales.

Les habitans du Kamtschatka ont trois langues, la Kamtschadale, la Koriaque & la Kourile; & chacune de ces langues a deux ou trois dialectes. » Les Kamtschadales parlent moitié de la gorge, moitié de la » bouche. Leur prononciation est lente, difficile, pesante & accompa- » gnée de divers mouvemens singuliers du corps. Les Koriaques s'énon- » cent de la gorge, avec difficulté, comme en criant. Les mots de leur » langue sont longs, & les sillabes sont courtes «. Leurs mots commencent & finissent constamment par deux voyelles, comme on voit dans *Ouemkai*, jeune renne indompté. » Les Kouriles parlent avec lenteur, d'une façon » distincte, libre, agréable. Les mots de leur langue sont doux, & il » n'y a point de concours trop fréquent de consonnes, ou de voyelles «. L'Auteur de ces observations, y ajoute des rapports entre les mœurs & les langues de ces Nations Sauvages. Mais ces rapports ne sont pas assez marqués, ni assez détaillés pour s'y arrêter. Suivons d'autres observations plus singulieres & plus importantes, relativement à la langue. On va la voir naître des choses, & tenir presque tout de la Nature, & non des conventions arbitraires.

Ces Peuples ont différentes manieres de diviser l'année, & de nommer les mois. Les uns partagent l'année solaire en deux années, qui sont l'hyver & l'été; l'une commence au mois de Novembre; l'autre au mois de Mai. Quelques-uns divisent l'année en quatre saisons; mais dont on n'a pas encore déterminé le commencement ni la fin. Cependant ils ont une maniere de compter les années; c'est par le nombre des Idoles, qu'ils appellent *Khantaï*. Ce sont de petites figures de bois, taillées en forme de sirénes. Quand ils ont construit une lourte, ils placent une de ces figures auprès du foyer. Chaque année, à leur *Fête de la Purification*, ils en font une nouvelle, qu'ils mettent à côté des anciennes. Autant d'Idoles, autant d'années, depuis la construction de la lourte.

Noms que les Kamtschadales donnent aux Mois.

En général, dit M. Steller, le cours de la lune régle la durée de chaque année, & l'intervale d'une lune à l'autre, fixe le nombre des mois. Cependant on dit ailleurs, que leur année est de dix mois, les uns plus longs, & les autres plus courts; parce que dans le partage qu'ils font de ces mois, ils n'ont aucun égard au cours des astres, mais à la nature de leurs travaux. M. Steller dit encore, » qu'ils prennent pour fondement » de la division de l'année, les effets de la Nature sur la terre «. Il paroît que ces deux choses les dirigent également, dans la dénomination des dix mois qui composent leur année. Ils appellent le mois du grand

froid, *le mois qui rompt les haches*; le tems le plus chaud, *le mois des longs jours*, parce qu'ils sont plus frappés sans doute de cette circonstance de l'été, qu'incommodés de sa chaleur. Dans un canton du Kamtschatka, il y a le *mois des poissons rouges*, le *mois des poissons blancs*; ce sont les mois, où ces poissons retournant des rivieres à la mer, fournissent une pêche abondante. Dans un autre canton, il y a le *mois des Vaches Marines*; le *mois des Rennes Domestiques*, le *mois des Rennes Sauvages*; ce sont les mois où ces divers animaux font leurs petits. Ailleurs le mois de Mai s'appelle *Tava-Koatch*, le mois des râles. *Tava* est le nom de l'oiseau; *Koatch*, qui signifie la lune & le soleil, est le nom générique des mois. Ainsi Juin s'appelle *Koua-Koatch*, le mois des coucous; Octobre, *Pikis-Koatch*, le mois des vanneaux; Avril, *Masgal-Koatch*, le mois des hochequeues. La plûpart désignent Septembre, par un nom qui signifie la *Chûte des Feuilles*. Presque tous ont le mois de la *Purification des Fautes*. C'est le seul que la superstition ait nommé. Les Kamtschadales du Midi nomment Janvier *Ziza-Koatch*, c'est-à-dire, *ne me touchez pas*. C'est alors que, de peur de se geler les lévres, s'ils bûvoient dans l'eau courante; ils la puisent dans des cornes de bélier, ou des vases d'écorce d'arbre.

Du reste, ils ne connoissent pas les semaines, & n'ont pas de noms pour distinguer, ni compter, les jours. Les événemens extraordinaires leur servent d'époque pour datter les tems. Ils n'ont ni caractere d'écriture, ni figures hiéroglifiques. Toutes leurs connoissances se transmettent par une tradition, toujours plus suspecte que des monumens.

Noms qu'ils donnent aux vents.

Les Kamtschadales du Nord, au-dessus de la Kamtschatka, appellent le vent d'Orient, *Kouncouchkt*, c'est-à-dire, vent de mer; celui d'Occident, *Eemchk*, vent de terre; celui du Nord, *Tinguiltchkht*, c'est-à-dire, vent froid; celui du Sud-Ouest, *Guingui-Eemchtkt*, c'est-à-dire, saison des femmes, parce que, dans ce vent de pluye, le ciel pleure comme une femme. Ainsi les Kamtschadales, comme tous les Peuples originaux, ne désignent les choses que par les rapports qu'elles ont avec eux, ou même entr'elles. Pour différencier les vents, ils remarquent leurs effets principaux, & attachent à chacun l'idée de la sensation qu'ils en éprouvent, ou de la circonstance accessoire qui est la plus frappante pour eux. Si l'on cherchoit l'étymologie de tous les noms primitifs de chaque langue originelle, on trouveroit toujours que c'est la Nature, & non le hazard, qui a guidé les hommes dans la formation des mots. Les Koriaques du Nord appellent le vent, *Kittickh*, & les insulaires de Karaga, le nomment *Gichkhchatchgan*. On apperçoit dans la construction de ces syllabes, un dessein d'imiter le bruit des vents. Quand ces Peuples ont voulu désigner la position des vents, ils ont joint la syllabe qui représentoit le mieux le bruit du vent, au mot représentatif de la chose qui marquoit sa position. C'est assez la marche de l'esprit humain, dans la formation des langues. Il est aisé d'en trouver une nouvelle preuve dans le Vocabulaire suivant.

VOCABULAIRE de la Langue du Kamtſchatka, & des Iſles Kouriles.

	Dialectes. des Kamtshadales.	Dialectes des Koriaques.	Dialectes des Kouriles.
Dieu	Kout, Koutkai, Koutkha.	Angan, Kooikiniakhou.	Kamoui.
Diable	Kana, Tkana.	Kalaiaitſctiga, Okhtkana, Nimfit.	Ouin Kamoui.
Le ciel	Kogal, Kokhal, Keiſs.	Iiagan, Khain, Chilken.	Niſs.
Le ſoleil	Galen-Kouletch, Koutchc, Latch.	Tiitikou, Kouleatch, Chagalkh.	Tchouppou.
La lune	Gouingan-Kouletch, Koatch, Laailgin.	Geiligen.	Tchouppou.
L'étoile	Ejengin, Achangit, Agajin.	Leliapitchan, Ejenitch.	Kéta.
Le jour	Taaje, Kouſgal, Koulkhalla.	Galoui, Teloukhtat.	Ta.
La nuit	Kounnouk, Koulkoua, Kounkou.	Nikinik, Dikouil, Tenkiti.	Sirkounne.
Les nuages	Gourengour, Ouichaa, Miija.	Gingai, Khetchaan, Chamkajon.	Ouourar.
La pluye	Tchoukhtchouk, Tchahtchou.	Koumoukhatou, Etchkoutch.	Sirougen.
La neige	Korel, Kolaal.	Kalatig, Pangoulkicha.	Oupach.
La foudre	Kikhkïg, Kikhchigina.	Kiigala, Koukigilaati.	Oum.
La terre	Chemt, ſemt.	Noutelekan, Bichimt, Noutiniout.	Kotan.
Montagne	Eel, Namoud, Aala.	Naiou, Lnjalken, Michankofi.	Orgour.
Le bois	Ououd, Ooda, Lagilan.	Outtoukan, Igouſtlin.	Ni.
Arbre	Oua, Oo, Ouou.	Outtepel, Igouft.	Iantouraſni.
Le feu	Broumitch, Panguiitch.	Miligan, Bilgimiltch, Milkhanoul.	Api.
La fumée	Gajoungaje, Ngarangatch, Ngatchege.	Ipiit, Kongalat, Tgatka.	Siouponia.
L'eau	Ajam, Ii.	Mimel.	Pi.
La mer	Keiaga, Ningel.	Ankan, Ejegou, Ninvigen.	Atouika.
Lac	Corro, Kchou, Koulkhona.	Gittigin, Kolkh, Gitch.	To.
Riviere	Kig, Kiga.	Oueem.	Pet.
Sable	Bouijimt, Kachemt, Simijimtch.	Geitchaam.	Ota.
Cailloux	Koual, Ouvatchou, Ouatch.	Goungoun.	Poina.
Homme	Krochchouga, Ouchkamja.	Ouimtagoula, Kelgola.	Ainou.
Mari	Kengich, Elkou, Kamjan.	Khouiakoutch, Inkhelnkhilch.	Kakaiou.
Pere	Ipip, Apatch, Ichkh.	Empis, Ep, Papa.	Mitchi.
Garçon	Paatchoutch, Peaitchitch, Nanatcha.	Kaiakapil, Kogamnakhankatch.	Poumpou.
Femme	Tchikhengoutch, Nghingitch, Igitch.	Négouen, Niſnikhch.	Kmatchi.
Mere	Angouan, Aalgatch, Latkchkha.	Ella, Ilia, Elli.	Aapou.
Fille	Tchikhouatchoutch, Oukhtchoumakhtcha.	Igavakig, Goufikoukou.	Kpommatchi.
Tête	Khabel, Tchicha, Kikhin.	Leout, Koltch, Tennakal.	Paop.
Yeux	Eled, Nannin, Lella.	Ellifa.	Sik.
Oreilles	Ilioud, Iguiad, Illa.	Viliougi, Flioufi.	Kſar.
Nez	Kaiako, Kaiki, Kaiakan.	Enigittam, Eikou.	Etou.
Lévres	Chakchi, Kiſſa, Kechkha.	Ouamilkalougen, Koumoon.	Tchaatoi.
Bouche	Teloun, Tokhidda, Tchanna.	Ikiingen, Chakcha.	Tchar.
Langue	Ditchil, Etchella.	Giigel, Lakcha.	Akhou.
Joues	Ouan, Ouaad, Kkoaoudda.	Walkalti, Elpou, Lioukhlioukhoufe.	Noutkikhou.
Parties naturelles de l'homme.	Kallaka.	Alka.	Tchi.
Idem de la femme.	Koipion, Kouppan.	Pennen, Ouata.	Tchit.

	Dialectes des Kamtschadales.	Dialectes des Koriaques.	Dialectes des Kouriles.
Les jambes	Katkhein, Tchkouada	Gitkat. Khtkafe	Kema.
Iourte, ou logement sous terre.	Kift, Kichit	Iaiainga, Chichtiou	Tche.
Arc	Itchet, Tchkhtch, Tchaftchou.	Igit, Icht	Kou.
Fléche	Kag, Kakha, Kalkh	Makim, Makma	Akki
Canot	Tatkham, Takhtim, Tatkhtoma.	Attwout, Kotkhim	Tchip.
Traîneau	Chichken, Caachan, Chkhlick.	Ouetik, Chichid, Gatkhi	Chkeni.
Hache	Koachou, Kouachoua	Aal	Oukar.
Couteau		Ouala, Walawat	Epira.
Fer		Pilgounten, Walatch	Kaani.
Bonnet	Galaloutch, Pakhal	Penke, Galalioutch, Kellam	Kontchi.
Habit	Koabege, Tangak, Kaptkhatch.	Manigitcham, Koukliank	Our.
Chaussure	Tchilken, Sianoun, Chkoun	Plakou	Kir.
Blanc	Gilkalo, Attikh, Atkhala	Nilgakin	Retanoo.
Noir	Drelou, Tiggan, Ktgala	Nooukin, Lijaeloung, Lwoulklek.	Ekouroko.
Rouge	Tchatchal, Tchean	Nitchitchakin, Lichamff	Ouratilkiva.
Verd	Doulkarallo, Noukhoufannou	Aplelia, Nolouteliac, Ikhtchitchi.	Téouninoua.
Grand	Tollo, Khitchin, Pellaga	Nemeiankin, Koutkholloun, Loukaklin	Porogo.
Petit	Dinelou, Tchoungouiong, Nianikoula	Eppouloukin, Kouamkaloun	Moiogo.
Haut	Dachelou, Kououn, Kingilla.	Nenengelokhen, Nioulakin, Likhnolan	Triiva.
Chaud	Nomla, Kikang, Oumela	Nomkin, Nomling	
Froid	Dikeilou, Sakkeing, Lkelaga	Nakaialgakin, Nitchakkin	
Mort	Kiriin, Kitchikin, Kijann	Viala, Ija, Vifigla	
Vivant	Kijounilin, Kakova, Kakolin.	Koukiioulaattou, Ioulgatch	
Renard	Tchachiai	Iaioun	Kimoutpé.
Zibeline	Kimkhim	Kittigim	
Hermine	Diitchitch	Imiaktchak	Tannerum.
Loup	Kitaiou	Egiloungoun	Ces animaux sont inconnus dans ces isles.
Ours	Kacha	Kainga	
Goulu	Timmi	Khaeppei	
Renne	Elouakapp	Lougaki	
Lievre	Miitchitch	Milout	
Veau marin	Kolkha	Memel	Betatkor.
Castor marin	Kaikou	Kalaga	Rakkou.
Chat marin	Tatliach	Talatcha	Onnep.
Lion marin	Siout	Oulou	Etafpè.
Aigle	Siatch	Tilmiti	Sourgour.
Faucon	Chichi	Tilmitil	
Perdrix	Eioukhtchitch	Eouew	Niepoue.
Coq de bois	Tkakan	Kinatou	
Corneille	Kaka	Tchaoutchawawalou-Ouelle	Paskout.
Corbeau	Kaougoulkak	Nimella-Ouelle	
Pie	Ouakitchitch	Ouikittigin	Kakouk.
Hirondelle	Kainktchitch	Kawalingek	Kouiakana.
Alouette	Tchelaalaï	Geatcheier	Rikintchir.
Coucou	Koakoutchitch	Kaikouk	Kakkok.
Bécasse	Saakouloutch	Tcheieia	Petoroi.
Peuplier	Tkhichin	Iakal	
Bouleau	Itchou	Lougoun	
Saule	Lioumtch	Tikil	

	Dialectes des Kamtschadales.	Dialectes des Koriaques.	Dialectes des Kouriles.
Aulne	Sikit	Nikilion	As.
Sorbier	Kailim	Eloèn	Kokſouneni.
Petit cédre	Soutoun	Katchiwok	Pakſeptni,
Genevrier	Kakain	Valvakitcha	Pachkouratch-koumamai.
Manger	Balolk, Tchikhich-Kik	Mevouik, Kotua	Ikama.
Boire	Bigilik, Tikouckhouchk	Migoutchik, Kouiki	Kpekreigioua;
Dormir	Titchkajik, Toungoukoulachk	Minalkatik, Boungouiakou	Kmokonrov
Parler	Kajinoukhchkajik, Kajedoukhtch	Kamigoumougat, Pankoulk	Kitokroſiva.
Rire	Tijuchik, Tachioukachk		
Pleurer	Tingajik, Touououchik, Sinchtch.		

Histoire du Kamtschatka.

Réflexions ſur ce Vocabulaire.

Ce peu de mots ſuffit pour donner matiere aux recherches des Philologiſtes, ou Philoſophes Grammairiens. On voit du premier coup d'œil, que la langue des Kouriles eſt la plus originale des trois, qu'on a miſes en parallele. Ses monoſyllabes dénotent, pour-ainſi-dire, les premiers cris de la Nature, ou les premiers accens de la voix humaine, qui s'eſſaye & prélude à l'articulation par de ſimples accens. Preſque tous les mots de cette langue ſont ſonores. Pluſieurs commencent & finiſſent par des voyelles. Quelques-uns ont une origine très-ſignificative. Rien de plus analogue au bruit de la foudre, que la ſyllabe *Oum*. Rien n'eſt plus expreſſif, pour déſigner un pere, que le mot *Mitchi*, qui montre la voie, ou l'inſtrument de la paternité. Les Kouriles appellent un enfant *Poumpou*, comme nous l'appellons *Poupon*; & ſa mere *Aapou*, d'un nom relatif à l'enfant. Ils appellent un arc *Kou*, comme les Anglois l'appellent *Bow*. Ils appellent un canot *Tchip*, mot très-analogue à *Ship*, qui ſignifie en Anglois un vaiſſeau. Quelle que ſoit l'origine de ces mots, la langue Kourile paroît iſolée, comme les habitants qui la parlent. Elle ſemble, par ſes terminaiſons & ſa conformation, avoir plus de rapport à la plûpart des langues ſauvages de l'Amérique ſeptentrionale, qu'aux langues barbares du Continent de la Sibérie & de la Tartarie. Ne feroit-ce qu'un effet de vaine curioſité, d'examiner l'analogie de toutes les langues des Sauvages inſulaires, pour ſçavoir ſi c'eſt la Nature qui les a dictées aux hommes, ſans le ſecours de leur réflexion; comment elle a varié les dénominations des mêmes êtres; en un mot, ce que le climat, le ſol, la mer, & les productions, ont apporté d'influence dans la compoſition de ces langues? Plus elles feront diſetteuſes, bornées, monoſyllabiques; plus il ſera facile de les comparer. On doit trouver entr'elles les mêmes reſſemblances, & les mêmes différences, qu'on remarquera dans les Peuples qui les parlent, & dans les choſes qu'elles repréſentent.

Remarques ſur la langue des Kouriles.

Parallele à faire entre les langues des Sauvages inſulaires.

Quant aux langues, ou dialectes, du Kamtſchatka; elles ont beaucoup de reſſemblance, ſoit entr'elles, ſoit avec celles du Continent, où cette preſqu'iſle eſt attachée. Mais la Nature paroît avoir ſouvent guidé par l'analogie, les inventeurs des mots qui la compoſent. Les mots *Bouijimt*

Bouijimt, & *Simijimtch*, qui signifient sable, sont également composés des mots *Chemt*, ou *Semt*, terre, & des mots *Ajam* & *Ii*, qui veulent dire eau ; comme si le sable n'etoit qu'une terre couverte, ou baignée d'eau. Les mots *Ououd*, *Ooda*, qui signifient bois, sortent visiblement des mots *Oua*, *Oo*, *Ouou*, qui veulent dire arbre. *Ououd* est composé d'*Oua*, comme un bois est composé d'arbres. Peut-être tous ces mots ne sont-ils qu'une imitation du bruit que font les arbres agités par les vents. Si cette conjecture est hazardée ; en est-ce une aussi téméraire de croire que le mot Anglois *Oak*, chêne, a quelque analogie avec le mot Kamtschadale *Oua* ? Mais d'où ces deux Nations, si éloignées l'une de l'autre, ont-elles tiré des mots qui leur sont communs ? Les Saxons qui conquirent l'Angleterre, y auroient-ils apporté des mots originairement Tartares, ou Sibériens ? Le même mot seroit-il né sans transplantation, comme le même arbre, dans des isles, ou des pays isolés ? Est-ce le bruit du vent à travers les feuillages, qui a dicté le même son aux Bretons & aux Kamtschadales, situés à peu près sous la même latitude, mais séparés par cent cinquante dégrés de longitude ? Les mots *Eel* & *Hill*, l'un Kamtschadale, l'autre Anglois, qui signifient montagne, ont-ils une origine commune dans une langue primitive ? Viennent-ils immédiatement de la Nature, qui sous un climat à peu près égal, auroit dicté le même signe du même objet, à deux Peuples également sauvages ? L'analogie ne marche ici qu'à tâtons, & l'art des étimologies est trop incertain, pour ne pas inspirer de la défiance & des précautions. Encore un coup, il faut voir & comparer plusieurs Vocabulaires ensemble, avant d'en tirer des résultats & des conséquences qui ménent à des principes généraux.

Histoire du Kamstchatka.

Observations sur la langue Kamtschadale.

Rapport de mots Kamtschadales avec des mots Anglois.

Question sur la cause de ce rapport.

Cependant comme la Nature a formé les êtres analogues, ou de la même espéce, sur un même moule ; peut-être a-t-elle aussi modélé sur un même type, les noms originaux qui les représentent. La plûpart des grands objets, communs à tous les pays, excitent partout une sensation dominante ; mais cette sensation n'étant pas toujours unique, la maniere de représenter ces objets par la parole, ne devroit pas être partout la même. Ainsi tel homme, ou tel Peuple, aura représenté le chêne par sa grandeur, tel autre par son fruit, tel par son écorce, & tel par son principal usage ; sous la zone torride, par la fraîcheur que donne l'ombre de son feuillage ; dans le Septentrion, par la chaleur que communiquent ses branches jettées au feu. Mais un indice de la pente de l'homme, pour imiter la voix de la Nature, dans la formation des mots, c'est l'accord de la plûpart des langues à représenter certains oiseaux par la répétition de leur chant. Ainsi le mot Kamtschadale *Koakoutchitch*, le mot Koriaque *Kaikouk*, & le mot Kourile *Kakkok*, rappellent à l'oreille le chant du *Coucou*, de même que le mot François, & le mot Latin *Cucullus*, qui par sa signification, dicta sa prononciation, *Coucoullous* (*a*). Les Kamtschadales représentent un

Cause de la diversité des noms d'un même objet.

(*a*) Cet exemple sert beaucoup à faire présumer que l'*u* des Latins, doit se prononcer *ou*, à la façon des Italiens, & de toutes les autres Nations, qui sans se piquer d'être aussi polies que les François, sont un peu moins barbares à l'égard de la langue Latine.

traîneau par le bruit qu'il fait dans la neige : les mots *Chichid*, & *Chkhlichk*, rappellent cette voiture qui glisse, ainsi que le mot Koriaque *Gatchi*, & notre mot François *Gachis*. Mais n'est-ce pas trop de réflexions, peut-être inutiles, ou fausses, sur une matiere qui demande la plus grande sagacité ? Est-il permis d'arrêter ainsi sur des mots, l'impatience de tant de curieux qui lisent les Voyages, pour ainsi dire, en courant, comme ils ont été faits ? Jettons un dernier coup d'œil sur le Kamtschatka.

CHAPITRE V.

Récapitulation ou particularités remarquables sur le Kamtschatka.

COMME dans chaque Histoire il y a des faits qui échappent au rédacteur, ou qui ne peuvent entrer dans les divisions générales des matieres qui la composent, il est permis de les recueillir à la fin de l'ouvrage. Ces sortes de débris ne sont pas toujours les moins précieux d'une collection, ni sans attrait pour un lecteur qui revient avec plaisir sur un pays dont il connoit déja la carte & le tableau.

Marées du Kamtschatka.

M. Kracheninnikow a fait des remarques singulieres sur le flux & le reflux des mers du Kamtschatka. S'il est vrai, dit-il, que le flux & le reflux dans la plûpart des mers, soient égaux, & arrivent toujours aux mêmes heures, il s'ensuivra que les mers du Kamtschatka ne ressemblent qu'à la mer blanche, où l'on voit, en vingt-quatre heures, un grand flux & un petit flux. Les Kamtschadales appellent ce dernier *Manikha*. Tour-à-tour le grand flux se change en petit, & le petit en grand.

L'Auteur observe d'abord, » que l'eau de la mer, qui dans les tems » du flux, entre dans les bayes des embouchures des rivieres, n'en » sort pas toujours toute entiere dans le reflux, mais seulement suivant l'âge de la lune. C'est par cette raison que ces bayes, dans le » tems du reflux, restent quelquefois à sec ; & il n'y a que l'eau de » la riviere qui reste dans son lit naturel, au lieu que dans d'autres » tems, ses bords sont inondés. «

Dans le tems de la pleine & la nouvelle lune, le flux dure environ huit heures, & monte jusqu'à près de huit pieds ; » ensuite commence » le reflux, dont la durée est d'environ six heures, & l'eau de la mer » baisse d'environ trois pieds ; après quoi revient le flux qui dure trois » heures, à peu près, pendant lesquelles, l'eau ne monte pas tout-à-» fait d'un pied. Enfin l'eau diminue, & toute l'eau de la mer se retire, » & laisse le rivage à sec. Cette diminution dure l'espace de sept heures, » environ «. Tels sont les périodes des marées pendant trois jours, après la nouvelle & la pleine lune. Mais il n'en est pas de même, lorsqu'on

approche du dernier quartier; alors les grandes marées diminuent, & le petit flux augmente, jusqu'à se changer en haute marée. Ce changement, d'un flux en l'autre, arrive constamment quatre fois dans un mois.

Histoire du Kamtschatka.

Lorsque le flux commence, on entend, même par le tems calme, un bruit affreux dans l'embouchure des rivieres, & l'on voit s'élever de grosses vagues, qui se heurtent, écument & jaillissent en petite pluye. Ce combat des eaux de la riviere, avec celles de la mer, dure jusqu'à ce que celles-ci, prenant le dessus, rétablissent le calme. Il semble que la rapidité des rivieres augmente l'impétuosité du flux de la mer. Quand le reflux commence, le combat se renouvelle, comme si la mer résistoit par un second flux, au mouvement du reflux. Est-ce au gisement des côtes qu'il faut attribuer ces phénoménes; ou ce qu'on nous donne ici, pour une singularité, n'est-il qu'un ordre constant que la mer suit par-tout où elle trouve des rivieres? Ces mouvemens sont-ils les mêmes dans le golphe de Pengina, que sur la côte orientale du Kamtschatka? C'est ce que l'Auteur ne dit pas, & qu'il seroit peut-être important de sçavoir.

Glanons encore, & reprenons dans la Gazette Littéraire (*a*), ce que ses Auteurs ont pris dans l'Histoire du Kamtschatka. Les personnes qui lisent celle des Voyages, ne peuvent que gagner, en y retrouvant les idées lumineuses, & le style pur & transparent, de ces deux Ecrivains.

Chasse des daims par les gloutons.

» Les gloutons (disent-ils) se servent d'un moyen assez singulier » pour tuer les daims : ils grimpent sur un arbre, emportant un peu » de la mousse, que les daims aiment davantage. Lorsqu'un daim passe » auprès de l'arbre, le glouton laisse tomber sa mousse; si le daim » s'arrête pour la manger, le glouton se jette sur son dos, & s'attachant fortement entre ses cornes, lui déchire les yeux, & lui » cause des douleurs si vives, que ce malheureux animal, soit pour » mettre fin à ses tourmens, soit pour se débarrasser de son cruel » ennemi, va se frapper la tête contre les arbres, jusqu'à ce qu'il » tombe sans vie. Alors le glouton partage sa chair en morceaux, » qu'il cache dans la terre, pour se la réserver. Le glouton tue les » chevaux de la même maniere, sur la riviere de Léna. On peut » aisément apprivoiser cet animal, & lui apprendre plusieurs tours «. Mais quoiqu'il mange moins alors, que dans son état naturel de liberté, comme tous les animaux domestiques; cependant il coute trop à nourrir, s'il est vrai, comme l'a dit M. Glein, qu'il lui faille douze à treize livres de viande par jour.

Chasse aux ours.

Le moyen le plus hardi d'attraper les ours à la chasse, est celui que les mêmes Auteurs ont décrit. » Un homme, disent-ils, prend dans sa » main gauche, un couteau, & à sa main droite, un stilet aiguisé par » les deux bouts, & attaché à une corde dont il enveloppe son bras.

(*a*) Gazette Littéraire de l'Europe. Tome premier, page 481.

» Il s'avance ainsi vers un ours, lequel se dresse, comme d'ordinaire, » sur ses pattes de derriere, & attaque le chasseur la gueule ouverte. » Celui-ci, avec autant d'adresse que de courage, enfonce sa main » dans la gorge de l'ours, & y place le stilet verticalement, de ma- » niere, que non-seulement cet animal ne peut plus refermer sa » gueule, mais qu'il est forcé par les douleurs cruelles qu'il ressent, de » suivre le Chasseur sans résistance, par-tout où l'on voudra le me- » ner «.

Au sujet des phocas, ou veaux marins, des loutres, des chats & des lions marins; des amours, des combats, & des mœurs de tous ces animaux amphibies, les Journalistes qu'on vient de citer, font une réfléxion très-philosophique. Quand on croit, disent-ils, ces récits fabuleux, ou fort exagérés, on en juge sans doute, d'après les animaux qui vivent autour de nous. » On ne s'apperçoit pas que ces » animaux sont asservis, contraints, ou dénaturés. Dispersés par la » crainte, ou le besoin, l'énergie de leurs facultés est bornée au soin » de pourvoir à leur subsistance, de conserver leur espéce, & de se » garantir des embûches de l'homme. C'est dans les lieux déserts, » & inhabités, que les animaux développent & étendent leurs facul- » tés; ils se rapprochent, s'unissent, établissent entr'eux une sorte de » police; c'est l'association qui perfectionne tous les êtres sensibles & » animés. Quel misérable animal seroit l'homme lui-même, s'il » étoit forcé de vivre dans les forêts, solitaire & sans communication » avec ceux de son espéce! Il n'y a autour de nous que les insectes » qui vivent en société, parce que leur petitesse les dérobe à la » tyrannie de l'homme. Quoiqu'on ne puisse observer que très-im- » parfaitement leurs mouvemens & leurs mœurs; on y remarque » cependant plus d'intelligence, de suite & d'ordre, que dans des espé- » ces d'animaux, dont l'organisation semble bien plus parfaite. «

Espéce de singe de mer.

Ces raisonnemens sont confirmés par l'exemple & les jeux d'un animal marin, qui n'ayant pas encore éprouvé les hostilités de l'homme, sembloit se plaire à le suivre. Cet animal, que M. Steller a vû sur les côtes d'Amérique, » a environ cinq pieds de long; son corps » plus gros vers la tête, se retrécit vers le bas, & est couvert d'un » poil très-épais, gris sur le dos, & rouge sous le ventre; il a une » tête assez semblable à celle du chien, avec de grands yeux, des » oreilles pointues & dressées, & une espéce de barbe autour des » lévres. M. Steller a été fort surpris de ne lui point voir de pattes, » comme aux autres animaux marins. Cette description ressemble assez » à celle que Gessner a donnée de l'animal nommé *Singe de Mer*; » nom que celui-ci pourroit mériter, non par sa forme, mais pour » son agilité, & si l'on peut se servir de ce terme, pour ses manieres. » Il nageoit autour du vaisseau pendant plusieurs heures, regardant » tantôt un objet, tantôt un autre, avec un air de surprise; il » s'élevoit du tiers de son corps audessus de l'eau, droit comme un » homme, quelquefois pendant une demi-heure; passoit ensuite par-

» dessous le vaisseau, pour se remontrer à l'autre bord dans la même » attitude, & répétoit cette manœuvre trente fois de suite; d'autres- » fois, il paroissoit avec une espéce d'herbe à la bouche, qu'il jettoit » & reprenoit tour à-tour, en se jouant de mille façons «. Heureux cet animal, si sa chair & sa peau ne sont bonnes à rien! heureux, tant qu'il vivra dans des mers qui ne seront pas fréquentées par des Européens!

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

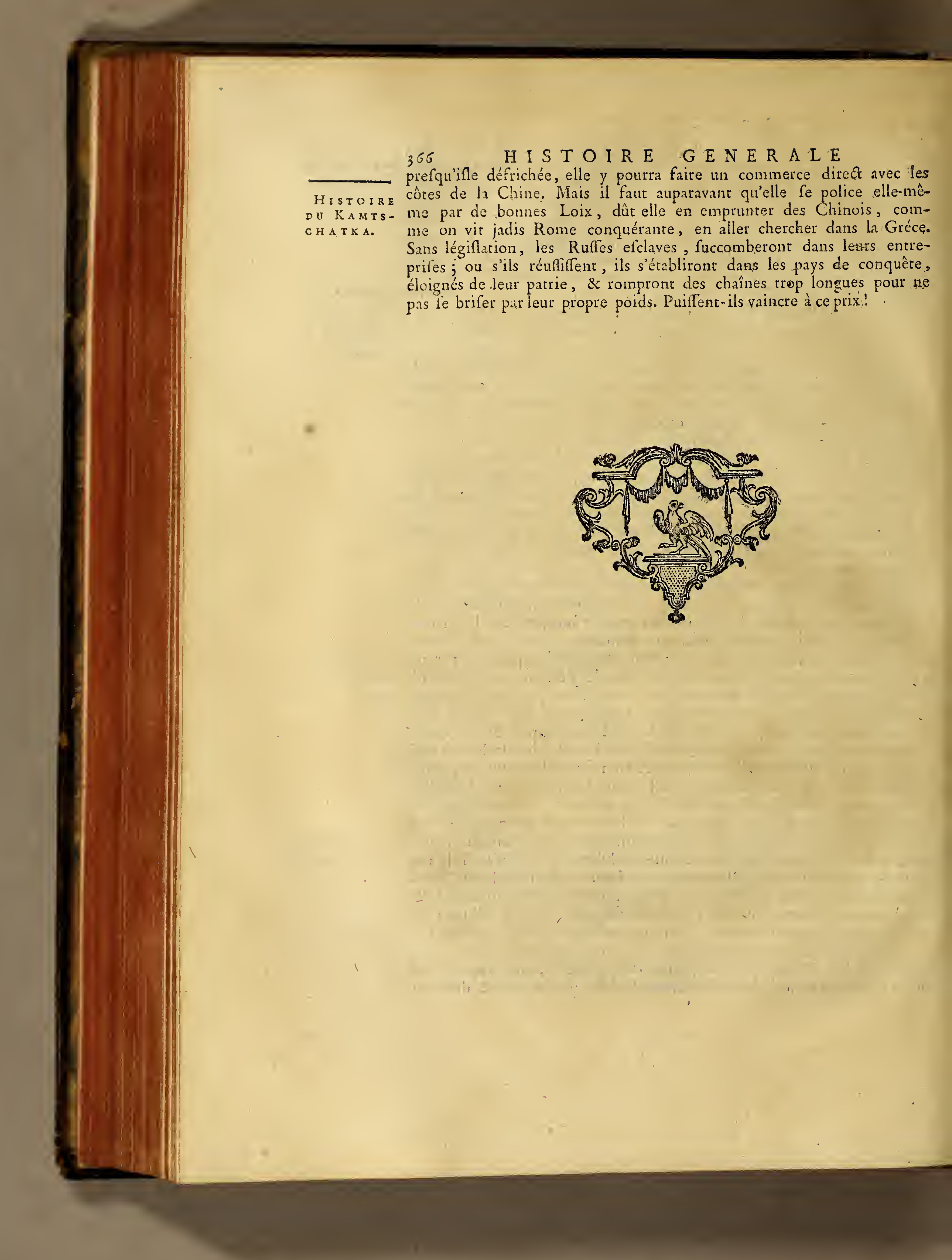
Maniere de réprimer le meurtre & le vol, chez les Kamtschadales.

Après les mœurs de ces animaux, on peut revenir à celles de l'homme. Les Kamtschadales en ont de raisonnables & de folles, pour reprimer le larcin & le meurtre. » Quoiqu'il n'y ait point (chez » eux) de Loix pour venger les offenses, il y a des conventions re- » çues, qui en tiennent lieu, comme chez tous les Peuples où la » société a pris quelque forme. Lorsqu'un Kamtschadale a été tué, » c'est aux parents à tuer l'assassin; cet usage a toujours été celui des » Peuples non-civilisés. Quand on surprend un voleur, si c'est son » premier larcin, on lui fait rendre ce qu'il a pris, & on le laisse » vivre solitaire, sans lui donner aucune espéce de secours. On » brûle les mains de ceux qui se sont rendu plusieurs fois coupables » du même crime. Lorsqu'on ne peut pas découvrir un voleur, on » prend un bouquetin à qui on brûle les nerfs dans une assemblée » publique avec beaucoup de cérémonies magiques: ces Peuples ne » doutent pas qu'au moyen de cet enchantement, le voleur ne souffre » les mêmes tourmens qu'on fait souffrir à cet animal. On recon- » noît bien dans cet usage le principe & l'objet de la superstition, » qui dans sa naissance a été regardée comme un supplément à la » législation, propre à prévenir par des terreurs imaginaires, les crimes » qui se déroberoient à la vigilance de la Loi. «

Commerce des peaux de castor.

Terminons ce résumé, pour ne rien omettre d'important, par un fait de commerce qui prouvera l'utilité de la découverte du Kamtschatka. Les peaux des castors marins y sont d'un profit très-considérable pour la Russie. Les Kamtschadales peuvent, avec ces peaux, acheter, des Cosaques, tout ce qui leur est nécessaire, & les Cosaques les troquent, pour d'autres effets, avec les Marchands Russes qui gagnent beaucoup dans le commerce qu'ils en font à la Chine. Le tems de la chasse des castors marins, est le plus favorable pour lever les tributs. Car souvent les Kamtschadales donnent un castor au-lieu d'un renard, ou d'une zibeline; quoiqu'il vaille au moins cinq fois davantage. Un castor se vend quatre-vingt-dix roubles. Cependant autrefois, il ne se vendoit que dix roubles à Iakoutsk. On n'en fait pas usage en Russie. Mais les Marchands de Moscou achettent de la Chambre du commerce de Sibérie, ceux qu'on apporte du Kamtschatka. Ils les envoyent à leurs Commis, sur les frontieres de la Chine; & ce commerce, malgré les frais de transport, & les risques où les expose l'éloignement de Moscou à la Chine, est d'un très-grand avantage. Quand la Russie aura des ports, des vaisseaux, une population, une navigation bien établie au Kamtschatka, par la culture de cette

presqu'isle défrichée, elle y pourra faire un commerce direct avec les côtes de la Chine. Mais il faut auparavant qu'elle se police elle-même par de bonnes Loix, dût elle en emprunter des Chinois, comme on vit jadis Rome conquérante, en aller chercher dans la Gréce. Sans législation, les Russes esclaves, succomberont dans leurs entreprises ; ou s'ils réussissent, ils s'établiront dans les pays de conquête, éloignés de leur patrie, & rompront des chaînes trop longues pour ne pas se briser par leur propre poids. Puissent-ils vaincre à ce prix !





EXTRAIT
DES VOYAGES, ET DES DÉCOUVERTES

Le long des Côtes de la Mer Glaciale, & sur l'Océan Oriental, tant vers le Japon, que vers l'Amérique. Par M. Muller.

Extrait des découvertes des Russes.

LE nom de l'Auteur, son érudition, & l'esprit de critique qui régne dans ses Ecrits, autorisent assez un Historien des Voyages, à faire usage de son travail. On ne peut d'ailleurs s'en dispenser, pour répandre plus de lumiere sur les Pays du Nord, qui sont décrits, ou restent à décrire dans la grande collection qu'on continue ici. Ce n'est pas qu'elle ne renferme déja des notices importantes sur ces Régions peu connues; (*a*) mais ces notices trop éparses ne sçauroient fixer les yeux du lecteur, & le guider dans les Mers où il s'agit de chercher de nouvelles terres. Il faut donc rapprocher, & resserrer dans un seul espace, tout ce qu'on a fait & dit, pour sçavoir si l'Europe peut s'ouvrir deux routes au Commerce du Monde entier. Le chemin le plus court est sans doute le plus près du Pôle, où les deux Hémisphéres qui viennent, pour ainsi dire, s'y confondre, joignent le nouveau Monde à l'ancien. L'Asie, qui naissant sous l'Equateur, expire aux bords de la mer glaciale, doit seule établir la communication entre les richesses de l'Inde, & la pauvreté des Peuples de l'Ourse. Les Russes, situés presqu'au centre de ces régions si disparates, ont par l'étendue de leur empire, par les mers dont ils sont environnés, par les forces & les besoins que leur donne une terre stérile sous un climat rigoureux, par, on ne sçait quelle inquiétude naturelle à tous les peuples qui se policent;

(*a*) Voyez l'Histoire Générale des Voyages *in*-4. Tome XV, Voyages des Russes, page 168. Tome XVIII, page 484.

Extrait des découvertes des Russes.

les Ruſſes ont les motifs & les moyens de franchir les barrieres qui ſéparent la Zône torride, des extrémités de la Zône glaciale; d'aller de l'une à l'autre par un chemin fermé juſqu'à préſent à l'induſtrie, à l'audace des hommes. C'eſt à ce Peuple, qui a beſoin du Soleil & de la terre, à chercher l'un & l'autre loin du Pôle dont il eſt trop voiſin. Auſſi, eſt-il de tous les peuples navigateurs, celui qui a pu faire les tentatives les plus ſuivies ſur des mers, dont il n'appartient point à des Nations plus heureuſement placées & gouvernées, de vouloir affronter les dangers. D'autres ont pû lui ſuggérer ce projet hardi; lui ſeul, qui ſans doute, en retirera la premiere utilité, doit l'éxécuter, ou le tenter avec perſévérance. C'eſt l'intérêt de toute l'Europe, ſi l'on peut briſer les portes de glace que le Pôle oppoſe au Commerce, de les rompre avec ces corps de fer, & ces cœurs de chêne que le ciel produit ſur les bords de la mer Baltique. Repouſſons loin de nous ces forces qui ſe ramaſſent au Nord, & s'appéſantiſſent de notre côté : multiplions les digues autour de ce torrent qui groſſit & nous menace de loin, ou détournons ſon cours & ſa pente vers les déſerts que la nature offre à ſes irruptions.

Voyage fait en 1648.

Il y a long-tems que les peuples qui ſe trouvent par hazard, & peut-être ſans le ſçavoir, ſous la domination de la Cour de Ruſſie, navigent ſur la mer glaciale. Dès 1636, dit M. Muller, on y étoit deſcendu par la Léna; & de l'embouchure de ce Fleuve, on avoit reconnu quatre grandes rivieres qui ſe perdent également dans cette mer, la *Iana*, l'*Indigirka*, l'*Alaſeia*, & la *Kolyma*. Douze ans après, on s'avança plus loin à l'Orient, & trois vaiſſeaux Ruſſes doublant le Cap de *Tſchukotskoi*, paſſerent de la mer glaciale dans l'Océan oriental, juſqu'à l'embouchure de l'Olioutore, aux côtes du Kamtſchatka. Dès-lors, on fut aſſuré que l'Aſie ne touchoit pas; au moins par le Nord-Eſt, à l'Amérique. On ſçut encore par ce voyage, que la mer glaciale pouvoit être pratiquable dans ces parages, juſqu'au 75ème. dégré de latitude. Mais on reconnut bientôt, combien elle étoit dangereuſe. En 1650, le Coſaque *Andrei Goreloi*, envoyé par mer de Iakurzk, fut pris le dernier d'Août par les glaces, à quelque diſtance de la terre, vers la hauteur de *Kroma*, près de l'Indigirſka. Le dégel vint, & le pouſſa plus loin en haute mer. Une ſeconde gelée arrêta ſon Bâtiment, & le mit en piéces. Il deſcendit avec ſon équipage ſur les glaces, emportant ſes proviſions ſur des traîneaux qu'il avoit embarqués, & marcha quinze jours, avant d'arriver à terre. Un autre Coſaque, nommé *Buldakow*, parti dans la même année, auſſi ſur la Léna, alloit ſe mettre en mer, lorſque les glaçons l'arrêterent tout-à-coup pendant un mois, à l'embouchure de ce fleuve. Il en ſortit & y rentra deux fois, trouvant le chemin tour-à-tour ouvert & fermé par les glaces, que le vent balotoit alternativement de la terre à la mer. Enfin, le vingt-neuf Août, deux mois après ſon premier départ, il dépaſſa le Cap qui déborde l'embouchure de la *Iana*. C'eſt l'endroit le plus dangereux de toute la plage, & c'eſt pour cela qu'on l'appelle *Swetoi Noſs*. A la hauteur de *Kroma*, il fut arrêté par les mêmes glaces qui avoient obligé *Goreloi* de finir ſur des traîneaux ſon voyage de mer. Au moment qu'il ſe diſpoſoit à gagner la terre avec les huit Bâtimens qu'il avoit trouvés à l'embouchure de la Léna, l'eau

En 1650.

venant,

venant à s'enfler sous les glaces, les rompit, & le vent chassa les vaisseaux, ou Kotsches, de *Buldakow*, avec autant de rapidité, que s'ils eussent force de voiles. Le vent tombe, les glaces dispersées reprennent, & ferment tout chemin aux Kotsches. Chacun sauve sur un traîneau ce qu'il peut emporter de provisions. Cependant la glace se rompoit sous leurs piés: souvent il falloit sauter de glaçons en glaçons, se jetter de main en main les provisions & le bagage, & se tirer les uns les autres avec des perches & des cordes. Ces malheureux, après avoir vû de loin leurs barques crevées & brisées par les glaces, arriverent enfin près de l'*Indigirska*, à demi morts du Scorbut, de froid, de fatigue & de faim. M. Muller rapporte ensuite les dépositions faites à la Chancellerie de Iakutsk, par différens navigateurs, dont les uns prétendent qu'il y avoit des Isles sur la mer glaciale, entre le Cap de Swætoi-Nofs, & l'embouchure du Fleuve Kolyma; & les autres n'en font aucune mention, quoiqu'ils aient voyagé dans l'intervale de ces deux endroits. Ainsi, tous les voyages faits pendant cinquante ans, ne prouvent l'existence d'aucune Isle dans ces parages. On n'entend que des matelots, souvent menteurs & toujours ignorans, dont les témoignages se contredisent assez pour détruire la question même qui s'étoit élevée sur cet objet important. Cependant la Cour de Russie, qui avoit intérêt à l'éclaircir, après l'avoir même ignorée durant long-tems, fit des tentatives pour découvrir la vérité. On envoya le Cosaque *Staduchin*, avec un Bâtiment monté de vingt-deux hommes. Ce n'étoit pas une de ces Kotsches qui convenoient peut-être le mieux à la navigation de la mer glaciale. On y avoit substitué des *Schitiki*, espéces de bateaux composés de planches, jointes & comme cousues ensemble avec des courroies. « Ils ont cinq brasses de long sur deux de large, avec un tillac. Le » fond en est plat, & calfaté de mousse; les voiles sont de peaux de » Rennes, les cordes de peau d'Elan, & les ancres, de bois, avec de » grandes pierres ». Ces bateaux ne servent que sur les rivieres, & le long des côtes. Aussi, le voyage de Staduchin ne remplit-il pas l'objet de sa destination. Ce Cosaque écrivit à Iakutsk le vingt-huit Juillet 1712, qu'il n'avoit vu aucune Isle, même de loin, & qu'il n'avoit remarqué qu'une pointe qui s'avançoit de l'embouchure du Kolyma vers l'Est, mais que les glaces rendoient inaccessible par mer.

Extrait des découvertes des Russes.

En 1710.

Deux autres voyages ordonnés à Iakutzk en 1714, confirmerent par la déposition d'un des Capitaines, qu'il étoit impossible de naviger sur la *mer sacrée*, parce qu'elle étoit glacée en été, comme en hyver; & qu'on ne pouvoit aller d'Iakutzk au Kamtschatka qu'avec des chiens, & des nartes, ou traîneaux.

En 1714.

Les tentatives discontinuerent jusqu'en 1723, qu'on ressuscita la vieille tradition d'une Isle, qui devoit s'étendre dans la mer glaciale, depuis l'embouchure de l'Iana, jusqu'à celle de l'Indigirska. M. Muller, après avoir conversé avec *Fedot Amossow* qui avoit fait renaître cette opinion, dit que cet homme pouvoit avoir des vues d'intérêt à la rétablir; car il s'étoit offert, à cette occasion, pour un voyage dont il espéroit retirer de grands profits, par le Commerce. Les récits qu'il fit, soit de bouche, ou par écrit, ne sont pas satisfaisans, & M. Muller ajoute qu'ils ne lui pa-

En 1723.

Extrait des découvertes des Russes.

roissent pas suffisans, pour placer une Isle sur l'embouchure du Kolyma, à la latitude de soixante-treize dégrés; ni plus haut, à soixante-quinze dégrés de latitude, un grand Pays découvert par les Russes, en 1723. L'Auteur Allemand attaque à ce sujet, non-seulement les Géographes François, qui ont placé ce pays sur leurs cartes, d'après la carte Russe de *Schestakow*, homme qui ne sçavoit ni lire ni écrire; mais le *P. Avril*, qui dit avoir appris à *Smolensko*, que ce pays trouvé par les Russes, est couvert de Forêts; quoiqu'on sçache que les côtes de la mer glaciale n'ont pas de Bois, ni ne peuvent guéres en avoir, avec le froid excessif qui doit y fermer le sein de la terre à toute espéce de végétation. D'après une autre Carte, que M. Muller a vûe, il faut distinguer deux Caps: l'un qui est le plus au Nord, est celui de *Tschuktschi*, qu'on appelle aussi de *Schelatzkoi*, ou Cap des *Schelages*, peuple de la Race des *Tschuktchis*; l'autre plus au Sud, est le Cap d'Anadirskoi. Entre ces deux Caps ou *Noss*, est une Isle habitée, dit-on, par les Tschukrschis. Vis-àvis le dernier Cap, sont deux isles. La premiere a des habitans vêtus de peaux de Canard. La seconde, plus éloignée de la terre, est habitée par les *Peckeli*, qui ont les joües percées de dents de cheval.

Cap des Tschuktschis, ou de Schelatzkoi.

Habitans de ce Cap.

Une autre Carte fait mention du Cap *Schelatzkoi*, mais elle n'en assigne point l'étendüe, non plus que la précédente. On dit que ses habitans aiment la guerre, & qu'ils haïssent la servitude, au point de se tuer, s'ils sont faits prisonniers.

Une des relations déposées dans les Archives d'Iakutzk, atteste que les Tschukrschis s'exercent à la fronde, mais se servent encore plus de fléches, sur-tout à la guerre; que ceux d'entr'eux qui habitent dans les rochers au milieu du Cap de ce nom, vivent de rennes, qu'ils menent en troupeaux; & que ceux des côtes de ce Cap, se nourrissent de la pêche des Baleines, & de chevaux marins, dont on trouve des dents en quantité sur le rivage.

Dans une autre déposition faite à Iakutzk en 1711, on lit que des deux côtés du *Noss*, ou Cap des Tschukrschis, est une isle, ou *grande terre*, dont les habitans furent de tout tems en guerre avec ceux du cap. Dans l'été, on passe de l'un à l'autre, en un jour, sur *des Baidares*; & dans l'hyver, en un jour aussi sur des traîneaux par les glaces, dont le trajet maritime est couvert. Tandis qu'au *Noss*, on ne voit que peu de renards, & presque point d'animaux, faute de Bois; la grande terre en a de toutes sortes.

Si l'on en croit le rapport de quelques Tschukrschis, entendus en 1718, les habitans du cap, ou noss, peuvent monter à plus de trois mille hommes, qui vivent dans une grande anarchie, & presque point en société. Vis-à-vis du noss, est une isle assez grande, sans arbres; & au-delà de cette isle un grand Continent, où l'on trouve de grands fleuves, & deux ou trois fois plus d'habitans qu'au Cap des Tschuktschis. A ces vraisemblances, on ajoute la fable de quelques espéces d'hommes à queüe de chien, & à pié de corbeaux. Mais, sans doute qu'on y aura pris de loin, l'habit pour l'homme. Les vêtemens mélangés de peaux de bêtes & d'oiseaux, où on laisse sans doute les queües, les plumes, & les griffes, peuvent être la cause de cette erreur si naturelle à des hommes

Fable rapportée par les Tschuktschis.

sauvages, qui prêtent aisément à un peuple qu'ils craignent, ou qu'ils méprisent, le caractère & quelquefois les traits de l'animal, dont il porte la dépouille. Mais une singularité plus croyable, qu'on a débitée des Peuples du Thibet, & qu'on affirme des Tschuktschis, c'est qu'ils offrent leurs femmes & leurs filles à tous ceux qui viennent chez eux. L'Etranger a droit de choisir entre plusieurs femmes, celle qui lui plaît. Mais avant de se livrer, celle-ci lui présente une tasse de son urine, dont il faut qu'il se rince la bouche. S'il surmonte cette épreuve, on le regarde comme ami; s'il s'y refuse, c'est un ennemi. Ce fait n'est point douteux, dit M. Muller. Quelque bizarre qu'il nous paroisse, il ne doit point étonner ceux qui sçavent combien l'amour physique a de puissance sur tous les sens. Voyez les animaux : l'homme sauvage est-il plus délicat dans ses fureurs, ou ses accès, d'amour? Cependant, on n'insiste pas ici sur toutes les raisons qui peuvent, on ne dit pas justifier, mais faire croire un usage attesté, même par le P. Trigaut, Jésuite.

EXTRAIT DES DÉCOUVERTES DES RUSSES.

Usage singulier, mais bien attesté.

M. Muller conclut de toutes ces relations, en faveur d'un fait qu'elles s'accordent toutes à établir; c'est qu'il y a réellement une séparation entre l'Asie & l'Amérique, mais que le bras de mer qui les a peut être détachées l'une de l'autre, n'est pas extrêmement large, & que le détroit offre une, ou plusieurs isles, qui servent de route, ou de station, commune aux habitans des deux Continens.

Conclusion de M. Muller. L'Asie & l'Amérique sont séparées au Nord-Est; mais voisines.

Pour ériger son opinion en Thése, M. Muller rassemble une foule de faits, qui tendent à l'appuyer. L'Isle de Karaga, dans les demeures souterraines que ses habitans y construisent, a des poutres, faites de grands arbres de sapin qu'elle ne produit point, non plus que le Kamtschatka, dont elle est si voisine, qu'elle en fait partie. Ses habitans disent que ce bois leur vient de loin, par un vent d'Est, qui l'améne sur leurs côtes. Celles du Kamtschatka reçoivent du même côté, des glaces, que la mer orientale y pousse en hyver, deux à trois jours de suite. On y voit venir en certains tems, des vols d'oiseaux, qui, après un séjour de quelques mois, retournent à l'Est, d'où ils étoient arrivés. Le Continent opposé au cap des Tschuktschis, descend donc jusqu'à la latitude du Kamtschatka. Ce continent doit être l'Amérique septentrionale. M. Muller prétend le prouver encore, par l'accord qu'il observe entre l'opinion des Américains, & le rapport des François, qui ont voyagé aux bords du Missisipi, & du Missouri. Les habitans de ces bords appellent la mer qu'ils ont à l'Oüest, une mer inconnue. Les François du Canada, parlent d'un fleuve, qui de sa source, voisine de celle du Missouri, va se jetter dans la mer d'Oüest. A la vérité, deux Géographes François, MM. de Lisle & Buache, représentent cette mer comme un grand lac ou golfe, qu'ils placent entre les quarante & cinquante dégrés de latitude; mais tous les témoignages dont M. de Lisle s'appuye, ne parlent ni de Lac, ni de Golfe, & semblent n'indiquer que l'Océan même. Les voyageurs plus récents, que M. Buache invoque, affoiblissent son opinion, loin de la fortifier. Enfin, M. Muller conclut que le fleuve de l'Amérique, cité par les voyageurs François, & dont le cours tourne à l'Oüest, se jette dans l'Océan, vis-à-vis du Kamschatka, & du cap des *Tschuktschis*. Ce n'est pas à l'Historien des Voyages, de décider une gran-

Preuves qu'il en apporte.

Sentiment de MM. de Lisle, & Buache, combattu.

Extrait des découvertes des Russes.

de queſtion élevée entre un Phyſicien, & des Géographes également fameux. Il ſuffit d'avoir fait entrevoir aux lecteurs, la communication que le Kamtſchatka peut ouvrir entre le Nord de l'Europe, & de l'Amérique. Quand cette route ſera libre & pratiquée, tous les doutes, toutes les diſputes des Sçavans s'évanouiront : mais hélas! pour faire place peut-être à des guerres ſanglantes, entre d'anciens & de nouveaux Colons, du Nouveau-Monde. Les Ruſſes & les Eſpagnols, ſéparés par toute l'étendue de l'Europe, dont ces Peuples occupent les deux extrêmités oppoſées, ſe rencontreront peut-être aux bords de ces lacs & de ce fleuve, que les Anglois & les François ont teints de leur ſang, dans la guerre cruelle dont nous reſpirons à peine. La Californie & la Louiſiane ſeront en proye aux invaſions des Ruſſes, à qui la Nature ſemble avoir aſſigné d'avance l'Amérique ſeptentrionale, au préjudice des Peuples méridionaux de l'Europe, que le climat en repouſſera tôt ou tard. C'eſt une révolution que mille événemens imprévus pourront détourner; mais où le cours de la nature, & la pente de la balance politique, ſemblent entraîner. Cependant ſi elle arrive, ce ſera vraiſemblablement par le Kamtſchatka; lorſque les Ruſſes y ſeront aſſez ſolidement établis, aſſez nombreux, aſſez puiſſans, pour y conſtruire des vaiſſeaux, y faire des expéditions & des armemens. Car la route de l'Amérique, par la mer glaciale, paroît impraticable. M. Muller, après avoir donné le précis de cinq ou ſix voyages tentés par cette mer, pour doubler le cap des Tſchuktſchis (*a*), penſe que tout démontre l'impoſſibilité de cette navigation; & voici ſes raiſons.

Navigation impraticable, ſur la mer glaciale.

Preuves qu'en donne M. Muller.

Elle devroit, dit-il, ſe faire dans un été. Mais il a fallu quatre ou cinq ans, avant qu'un ſeul de ces voyages ait réuſſi. L'intervalle de l'Archangel à l'Oby, ou de ce fleuve au Jeniſey, demande une belle ſaiſon toute entiere. Le paſſage du Waigat a couté des peines infinies aux Anglois & aux Hollandois. Au ſortir de ce détroit, on doit rencontrer des iſles qui ferment le chemin. Le Continent qui forme un Cap entre le *Piœſiada* & le *Chatanga*, s'avançant au-delà du 76me. dégré de latitude, eſt bordé d'une chaîne d'iſles, qui laiſſeront difficilement un paſſage à la navigation. Veut-on s'éloigner des côtes, & gagner la haute-mer, & le Pôle? Le chemin ſera plus court : mais les montagnes de glace preſqu'immobile, qu'on trouve au Groënland & au Spitzberg, n'annoncent-elles pas une continuité de glace juſqu'au Pôle, ou des terres baſſes, ſur leſquelles ces montagnes repoſent, peut-être plus enfoncées ſous l'eau, qu'elles ne ſont élevées au-deſſus de la mer? Veut-on longer les côtes? La navigation y eſt moins aiſée, dit-on, qu'elle ne l'étoit il y a cent ans. L'eau de l'Océan y a diminué ſenſiblement. On voit encore loin des bords, que baigne la mer glaciale, des bois qu'elle a jettés ſur des terres, qui jadis lui ſervoient de rivage. Ces bords y ſont ſi peu profonds, qu'on ne pourroit y employer que des bateaux très-plats, qui, trop foibles pour réſiſter aux glaces, ne ſçauroient fournir une longue navigation, ni ſe charger des proviſions qu'elle exige. N'en eſt ce pas aſſez pour détourner d'une pareille tentative, les Peuples maritimes & commerçans de l'Europe? Ceux de

(*a*) Voyez le Volume XVIII, de l'Hiſtoire Générale des Voyages. *in*-4. page 484.

Extrait des découvertes des Russes.

Russie, avec tous les avantages que leur donne l'habitude du climat, l'influence, soit de commerce, ou d'autorité, qu'ils ont sur la plûpart des côtes de la mer glaciale, les Russes peuvent seuls braver les dangers & les froids, les fatigues & les longueurs d'une navigation si effrayante. On dira peut-être que M Muller, employé par la Cour de Russie, avoit quelque intérêt à grossir toutes ces difficultés, pour éloigner les Navigateurs Anglois, ou Hollandois, d'une mer où leur industrie peut faire ombrage aux Puissances du Nord. Mais l'homme voudra-t-il toujours forcer la Nature? Croit-on pouvoir éternellement résister à ses Loix? Est-il sage de chercher au loin un Empire & des richesses, qu'on néglige autour de soi? N'est-ce pas assez que nous possédions les plus beaux climats de l'Europe & de l'Amérique; & de nous être ouvert une route directe au centre du Nouveau Monde, sans vouloir y entrer par les deux Pôles? Faut-il joindre à la consommation d'hommes, que coûte la navigation de la zone torride, les pertes encore plus grandes, dont les zones glaciales n'offrent que les risques, sans profit.... Jeunes filles, croissez; hâtez-vous, meres, d'enfanter, pour fournir des victimes à toutes les mers: multipliez les Soldats & les matelots, pour couvrir la terre & remplir l'océan, de cadavres.

Les Russes, encore une fois, ont des ressources & des moyens que n'ont pas la plûpart des autres Européens, pour tenir la mer glaciale. Ceux d'Archangel passent l'hyver à la Nouvelle-Zemble, sans en être incommodés. A l'exemple des Samoïedes, ils boivent du sang de rennes, tout chaud. La chasse qui les entretient dans un exercice continuel, sur les côtes où ils sont obligés d'hyverner, leur fournit du gibier & des provisions toujours fraîches, au lieu de ces viandes salées, ou séchées, dont on se nourrit sur les vaisseaux, & qui engendrent le scorbut. Tous les matelots de ces pays glacés ont des fourrures qui sont trop cheres, pour que ceux des Nations plus méridionales, puissent s'en pourvoir. Malgré tous ces secours, on voit que les voyages tentés sur la mer glaciale, n'ont pas encore ouvert une route de l'Europe & de l'Asie, à l'Amérique. Il nous reste donc à suivre les découvertes que des Russes ont faites sur l'Océan oriental, qui baigne le Kamtschatka, si nous voulons connoître les communications que ce pays peut donner avec le Nouveau-Monde. Arrêtons-nous au voyage de *Bering*, déja indiqué dans l'Histoire Générale (*a*), mais d'une maniere trop succincte, pour qu'on ne doive pas y revenir.

Voyage de Béring, en 1741.

Le Capitaine Danois, envoyé de la Russie à la découverte de l'Amérique par la mer orientale du Kamtschatka, partit du Port d'Awatscha le 4 Juin 1741. Après avoir couru au Sud & au Nord, pour trouver les terres inconnues qu'il alloit chercher, il appperçut, le 18 du mois suivant, le Continent de l'Amérique, à 58 dégrés 28 minutes de latitude, sur 5 dégrés de longitude à l'Orient d'Awatscha. Deux jours après, il mouilla près d'une isle enfoncée dans une baye. De-là voyant deux Caps, il appella l'un, à l'Orient, Saint-Elie; & l'autre, au couchant, Saint-Hermogene. Ensuite il dépêcha Chitrow, l'un de ses Officiers, pour reconnoître & visiter le golphe où il venoit d'entrer. On le trouva coupé,

(*a*) Vol. XV. *in*-4. pag. 170.

Extrait des découvertes des Russes.

ou parsemé d'isles. Une, entr'autres, offrit des cabanes désertes. Elles étoient de planches bien unies, & même échancrées. On conjectura que cette isle pouvoit avoir été habitée par quelques Peuples du Continent, moins sauvages, ou plus industrieux que la plûpart des Nations errantes de l'Amérique. Un petit coffre de bois de peuplier; une boule de terre creuse qui renfermoit un petit caillou roulant; une pierre à aiguiser, encore couverte de la poussiere de cuivre, que les outils y avoient laissée; tout annonçoit un commencement de civilisation, dans cette isle qui paroissoit abandonnée. M. Steller, parti de Péterfbourg pour faire des observations sur les terres découvertes, trouva dans celle-ci, une cave où l'on avoit mis une provision de saumon fumé, & laissé des cordes, des meubles & des ustensiles. Plus loin, il vit fuir des Américains, à son aspect. Bientôt on apperçut du feu sur une colline assez éloignée. Les Sauvages sans doute s'y étoient retirés. Un rocher escarpé y couvroit leur retraite. Durant l'espace de six heures, que le canot resta dans ce mouillage, M. Steller cueillit des plantes & des herbes, dont il fit dans la suite une description qui se trouve en partie, dit M. Muller, dans la *Flora-Sibérica* de M. Gmelin.

Le canot revint au vaisseau. Celui-ci devoit avancer au Nord, jusqu'au 65eme. dégré de latitude. Mais la direction de la côte au Sud-Ouest, obligea les Navigateurs à tourner au Sud. D'ailleurs les isles qui bordoient de toutes parts le Continent, empêchoient d'en approcher. A chaque instant on trouvoit terre à l'avant, & sur les deux bords du vaisseau; ce qui fit retourner en arriere. Au milieu de la nuit, dans le tems le plus calme, on passoit tout-à-coup d'une mer tranquille, à des flots très-agités: cette alternative ne pouvoit venir que de la multitude des isles dont il falloit traverser les intervalles. Les difficultés qu'on rencontroit dans une mer qu'on jugeoit trop voisine de la terre, firent porter au Sud; & après six jours de navigation, on apperçut, le 30 Juillet, à travers les brouillards, une isle qu'on appella *Tumannoi Ostrow*, l'isle Nébuleuse. On s'en approcha jusqu'à ne plus trouver que sept à huit brasses de fond. Tout le mois d'Août se passa à errer d'isle en isle, avec le scorbut, dont le Capitaine fut encore plus vivement atteint que tout son équipage. A la fin du mois, on courut au Nord, & l'on revit le Continent, fort escarpé, par-tout environné d'isles. Elles étoient à la hauteur du 55eme. dégré de latitude. On les appella les isles *Schumagin*, nom de celui des malades qui, mort le premier du scorbut, y fut enterré. On envoya, dans une de ces isles, chercher de l'eau fraîche, on en remplit les tonneaux vuides. Mais elle étoit salée, quoique prise dans un lac; & M. Steller attribue à cette eau le redoublement du scorbut, qui devint mortel à la plûpart de ceux qui en furent attaqués.

On avoit vu du feu la nuit précédente, dans une isle au Nord-Nord-Est. *Chitrow*, plein de courage, demanda d'aller la reconnoître. On lui donna cinq hommes, avec des présens pour attirer les Sauvages, & des armes pour s'en défendre. Ils aborderent à cette isle, y trouverent des restes de feu, mais point d'hommes. *Chitrow* voulut retourner au vaisseau. Un vent contraire & violent l'obligea de se retirer dans une autre isle, voisi-

ne de celle qu'il avoit quittée. Les vagues étoient si grosses, que l'une emplit son canot, & l'autre le rejetta heureusement à terre. On y alluma du feu, soit pour se sécher, soit pour faire signe au vaisseau de venir au secours. Mais loin de pouvoir en porter, il fut obligé d'aller se mettre en sureté, derriere une autre isle. Cependant on envoya la chaloupe, après deux jours de tempête, reprendre les six hommes dans l'isle, d'où ils ne pouvoient revenir sur leur canot délabré. On mit à la voile le 4 Septembre; mais le vent & la tempête forcérent le vaisseau de reprendre son ancrage. Pendant qu'on y étoit, des cris d'hommes se firent entendre, de l'une des isles voisines. Bientôt on vit deux canots semblables à ceux qu'on trouve dans le détroit de Davis, & sur la côte du Groënland. Deux Américains les conduisoient, tenant à la main des bâtons armés, par un bout, de plumes, ou d'aîles de faucon. On s'invita, de part & d'autre, les uns à descendre à terre, les autres à venir à bord du vaisseau. Les Américains ne voulant pas approcher; Waxel, Lieutenant du vaisseau, se rendit sur la chaloupe, avec M. Steller & neuf hommes armés, à l'isle d'où venoit le bruit qu'on avoit entendu. Le rivage étoit bordé de grandes pierres tranchantes. Trois hommes y descendirent. Un des trois étoit de ces interprétes Koriaques, que les Russes prennent pour tâcher d'entendre les Américains. Mais les langues de ces deux peuples, étrangers l'un à l'autre, ne se ressemblent pas. Cependant, comme il y a plus de rapport dans les mœurs de ces Nations sauvages, le Koriaque vint à bout de lier une sorte d'entretien, par le langage des signes, ou des gestes. On se fit des amitiés. Les Américains offrirent aux Russes, de la chair de baleine. Un de ces Sauvages alla dans la chaloupe de Waxel, qui lui présenta de l'eau-de-vie. Mais en ayant voulu boire, il la cracha promptement, avec des cris qu'on ne put appaiser, ni par les caresses, ni par des présents. On le laissa donc retourner au rivage, & l'on fit signe aux trois Européens de regagner le vaisseau. Les Américains retinrent l'Interpréte Koriaque, & tirerent la chaloupe amarrée, pour la briser, ou la submerger. Mais on coupa le cable, & comme ils ne vouloient pas laisser aller l'homme qui crioit du rivage pour rejoindre ses camarades, on tira deux coups de mousquet en l'air. Les Américains tomberent par terre, de frayeur, & l'Interpréte s'échappa. Les Sauvages, avec des gestes qui marquoient leur ressentiment, firent signe aux Russes de ne plus revenir à terre.

Extrait des découvertes des Russes.

Les Américains, venus sur ces bords pour la pêche de la Baleine, n'avoient point d'armes. Un seul portoit à sa ceinture un couteau d'une forme singuliere, long de huit pouces, fort épais & large à l'endroit de la pointe; on ne put guères en deviner l'usage. » Leur habillement étoit de » boyaux de baleines pour le haut du corps, & de peaux de chiens marins » pour le bas. Leurs bonnets étoient faits de peaux de lions marins, & » ornés de toutes sortes de plumes, sur-tout de plumes de Faucon. Ils se » bouchoient le nez avec de l'herbe, qu'il ôtoient de tems en tems; & alors » il leur sortoit beaucoup d'humidité, qu'ils avoient grand soin de lécher. » Leurs visages étoient peints en rouge...... Quelques uns avoient le nez » plat comme les Calmucs. Tous étoient assez hauts de taille. Il est pro» bable qu'ils se nourrissent principalement des animaux marins qui se

» trouvent dans ces mers. On leur vit aussi chercher des racines, & les » manger tout de suite, après en avoir seulement secoué la terre «....

Waxel, le lendemain de son retour au vaisseau, vit venir sept Américains sur autant de canots. Deux se tenant à l'échelle du vaisseau, sans monter, offrirent en présent deux de leurs bonnets, & une espéce d'Idole d'os, & présenterent le calumet, » C'étoit un bâton, long de cinq piés, au » petit bout duquel étoient liées sans ordre des plumes de faucon. « Ainsi, ce calumet ne ressemble pas toujours au caducée. On leur fit aussi des présens; mais la mer devenant grosse, ils retournerent promptement à terre. De-là ils pousserent des cris durant un quart-d'heure, qu'ils renouvellerent, lorsque le vaisseau passa devant l'isle à pleines voiles. Mais on ne sçavoit si c'étoit de regret ou de joye, de voir les étrangers s'éloigner de leur pays.

On gagna le Sud par le vent d'Ouest qui regna constamment sur cette mer durant l'automne, avec des brouillards de quinze jours ou de trois semaines, sans qu'on pût voir le soleil, ni les étoiles, pour prendre la hauteur, & rectifier l'estime. On lutta contre les vents & les tempêtes, jusqu'au vingt-quatre Septembre, que l'on reconnut la terre, d'assez loin, à l'élévation des montagnes & des isles. On estima qu'elle pouvoit être au 51eme. dégré, 27 minutes de latitude, sur vingt dégrés de longitude, à la distance du port d'Awatscha.

Le vent, toujours à l'Ouest, chassa le vaisseau au Sud-Est, avec une tempête qui dura dix-sept jours, sans intervalle. Le Pilote *Hesselberg*, qui navigeoit depuis cinquante ans, dit qu'il avoit couru beaucoup de mers & de climats, sans avoir jamais vû une tempête durer si long-tems. Enfin, elle cessa le 12 Octobre, & l'on se trouva à 48 dégrés, 18 minutes de latitude, plus reculé de la terre qu'auparavant.

Tous ces retardemens augmenterent les progrès du scorbut. Chaque jour, on jettoit quelque mort à la mer. On délibéra si l'on retourneroit au Kamtschatka; si l'on iroit passer l'hyver sur quelque côte de l'Amérique. On en étoit plus près que de l'Asie. Cependant, le besoin & l'instinct raménérent tous les cœurs vers le port d'où l'on s'étoit embarqué. On passa devant une isle qu'on avoit dû voir en allant; mais sans doute que les brouillards l'avoient dérobée; car les Journaux des pilotes n'en font mention qu'au retour. On l'appelle l'isle de *S. Macaire*. Le 29 & le 30 Octobre, on en vit deux autres qu'on laissa sans nom, parce qu'on les prit pour les deux premieres Kouriles. Cette erreur fit courir au Nord, au lieu de porter à l'Ouest, dont la route, en deux jours de navigation, auroit fait toucher au port si desiré.

Depuis qu'on se fut éloigné de ces deux isles, qu'on appella dans la suite les *Isles de séduction*, le mal empira. La saison étoit avancée, & l'équipage épuisé de forces. Les malades, sans eau, gelés de froid, occupés sans relâche au travail, voyoient approcher les horreurs de l'hyver, de la faim & de la mort. Le matelot qu'on envoyoit au gouvernail, y etoit traîné sous les bras par deux autres malades. Quand il étoit las de se tenir assis & de gouverner, il étoit remplacé par un homme aussi foible que lui. On n'osoit forcer de voiles, faute de monde pour les amener en cas de besoin. Elles étoient, la plûpart

plûpart usées par les vents, & il ne restoit pas assez de bras sur le vaisseau pour les changer. La saison des pluyes fit place à la neige. Les nuits, plus longues & plus obscures, moins d'hommes & plus de travail, la mer toujours plus dangereuse, le vaisseau presque sans autre mouvement que celui qu'il recevoit de l'inconstance des flots, des courans, & des vents; on en étoit aux dernieres extrémités, quand on résolut enfin le 4 Novembre, de faire voile à l'Ouest, sans sçavoir à quel dégré de latitude on se trouvoit, à quelle distance on étoit du Kamtschatka. Au bout de quelques heures, on découvrit terre; mais de si loin, que la nuit vint, avant qu'on pût y aborder. On tint la mer, de peur d'échouer. Le lendemain, les cordages du côté droit du vaisseau, se trouverent rompus. Il n'y avoit plus moyen de naviger. On résolut de prendre terre au premier rivage. On y porta, mais à petites voiles, pour ménager la mâture fort délabrée. A cinq heures du soir, on ne trouva que douze brasses d'eau sur un fonds de sable. On jette une ancre. Le cable se rompt, les vagues portent le vaisseau sur un rocher où il heurte deux fois, quoiqu'à cinq brasses d'eau. Une seconde ancre est jettée, & le cable rompu. Par bonheur, une grosse vague enléve le vaisseau par dessus le rochér, au moment qu'on mettoit une troisiéme ancre sur les bossoirs.

Extrait des découvertes des Russes.

Enfin, on se trouve tout à coup dans une eau calme, à quatre brasses de fond, & à 300 brasses du rivage. C'étoit le 6 de Novembre. Il falloit passer l'hyver dans cet azile, quel qu'il fût. On se hâta de le visiter. Waxel & Steller allerent à terre. Tout étoit couvert de neige. Un torrent qui n'étoit pas encore gelé, offroit une eau claire & saine; mais point d'arbres, point de bois. Celui que la mer avoit vomi sur le rivage, étoit enseveli sous la neige. Comment construire des cabanes? Où mettre les malades à l'abri du froid & de l'air? » Entre les collines de sable, qui » bordoient ce torrent, il y avoit des fosses assez profondes «. On résolut de les nettoyer, & de les couvrir de voiles, en attendant qu'on eût pû amasser assez de bois flotté, pour en faire des logemens.

Le lendemain ces fossés furent prêts, & le sur-lendemain on descendit les malades à terre. Plusieurs expirerent sur le tillac, dans la chaloupe, ou sur le rivage, suffoqués par le grand air, qui tantôt rend la vie, & tantôt peut l'ôter. A peine furent-ils morts, que les renards se jetterent en foule sur leurs cadavres, pendant qu'on débarquoit d'autres malades. Ces animaux étoient si affamés, ou si peu intimidés, qu'on eut de la peine à les éloigner. Il y eut bien des pieds & des mains rongés, avant qu'on pût enterrer les morts. On conjectura qu'on étoit dans une isle, & c'en étoit une.

Cependant le scorbut acheva ses ravages. Aucun de ceux qui avoient gardé le lit sur le vaisseau, soit par indifférence pour la vie, ou par la crainte de la mort, n'en réchappa. (*a*) » Comme ce mal commence par une » extrême lassitude, qui s'empare de tout le corps, rend l'homme paresseux, » le dégoûte de tout, abat entiérement l'esprit, & forme peu à peu une » sorte d'asthme, qui se fait sentir au moindre mouvement; il arrive ordi-

(*a*) Voyez une description de cete même maladie, dans le vol. XVIII. *in*-4. page 387.

» nairement que le malade aime mieux rester couché, que de se promener. » Mais c'est-là précisément ce qui le perd. Bientôt tous les membres sont » affectés de douleurs aiguës, les piés s'enflent, le teint devient jaune, le » corps se couvre de taches livides, la bouche & les gencives saignent, & les » dents s'ébranlent. Alors le malade ne veut plus se remuer, & il lui est in- » différent de vivre, ou de mourir. On observa successivement sur le vais- » seau ces divers dégrés de la maladie, & leurs effets. On remarqua en- » core que quelques malades étoient saisis d'une terreur panique, qui leur » faisoit prendre l'allarme au moindre bruit, & à chaque cri qu'on faisoit » dans le vaisseau. D'autres mangeoient avec beaucoup d'appétit, & ne » s'imaginoient pas d'être si malades «. Car, dès qu'ils entendirent parler de descendre à terre, ils quittérent leur gîte & s'habillerent, ne doutant pas de leur prompt rétablissement. » Mais en sortant du fonds de cale, rem- » pli de moiteur & d'un air corrompu, ils trouverent la mort au grand » air qu'ils respirerent sur le tillac «.

Ceux qui loin de garder le lit, eurent le courage de se tenir toujours en mouvement, furent sauvés. Les Officiers qui étoient continuellement occupés à donner des ordres, & à veiller à la manœuvre, furent redevables de la vie à leur vivacité, & à leur gayeté. *Waxel* & *Chitrow* se porterent assez bien, tant qu'ils furent en pleine mer. Mais ayant voulu rester à bord du vaisseau, quand tout le monde fut à terre, soit qu'ils ne fissent plus assez de mouvement, soit qu'ils fussent exposés à la malignité des vapeurs qui sortoient du fond de cale; ils furent si mal en peu de jours, que le 21 Novembre, il fallut les descendre à terre. Cependant, comme l'expérience avoit appris à user de précautions & de ménagemens dans ce transport des malades, on eut soin de les bien couvrir, & de ne leur laisser respirer l'air que par dégrés; & peu de tems après ils se rétablirent.

Mais le Capitaine Bering ne fut pas aussi heureux. Dès les premiers jours, quatre hommes l'avoient transporté à terre, sur un brancard fait de deux perches entrelacées de cordes. On l'avoit mis dans une fosse à part, bien couvert. Tous ces soins ne purent le sauver. Un des effets de la maladie, fut de le rendre méfiant, au point de regarder tout le monde comme son ennemi. Steller même, Médecin & son ami, ne put obtenir de le voir. Il mourut le 8 Décembre, abandonné des hommes, que sa mélancolie repoussoit encore plus que la contagion de son mal. » On peut » dire qu'il fut enterré presque vif. Car comme il se détachoit continuel- » lement du sable, des parois de la fosse où il étoit couché, & que ses » piés en étoient couverts, il ne voulut pas permettre qu'on l'ôtât. Il croyoit » en ressentir encore quelque chaleur, tandis qu'elle l'abandonnoit par » toutes les autres parties du corps. Peu à peu, ce sable s'étoit accumulé » jusqu'au bas-ventre, & lorsqu'il fut mort, il fallut le déterrer pour » l'inhumer convenablement.

Mort de Béring.

Ainsi périt ce Danois, qui après avoir servi la Russie depuis 1707, & fait toutes les guerres de mer de cette Puissance contre la Suéde, avoit acquis assez d'expérience & d'habileté, pour tenter d'ouvrir aux Czars une nouvelle route de l'Amérique. Dans l'espérance d'attacher le nouveau Monde à l'ancien par une communication plus étroite; ce rival de Colomb

fit deux voyages ; & victime du second, il eut pour récompense la gloire de laisser son nom à l'Isle où il perdit la vie. Cette terre qu'il avoit découverte, s'appelle l'Isle de *Béring*.

Extrait des découvertes des Russes.

La mort du Capitaine ne fut pas le dernier malheur de l'équipage. Le vaisseau sans agrêts, mal gardé, ayant rompu le cable de son ancre dans une violente tempête, la nuit du 28 au 29 Novembre, vint échoüer, & s'ensabler de huit à neuf piés, près de l'endroit où les gens étoient couchés dans leurs fosses. Ouvert par les côtés, ou la quille, il fit eau par le bas, & la marée qui y entroit, fit perdre beaucoup des provisions de farine, de gruau & de sel. Il fallut remédier à ce dommage, & reconnoître le pays, poûr y chercher des vivres. De la côte orièntale, où l'on étoit, on alla vers le Sud & le Nord, sur les rochers, d'où l'on pouvoit découvrir plus d'espace. Point de traces d'hommes; la sécurité des animaux sauvages, écartoit même jusqu'à l'idée de notre espéce destructive. A douze ou quinze verstes du rivage, on grimpa sur une montagne, d'où l'on découvroit la mer à l'Ouest, comme à l'Est. On s'assura qu'on étoit dans une isle. Depuis, on a vérifié qu'elle avoit vingt verstes dans sa plus grande largeur, mais on n'a pas déterminé sa longueur, qui s'étend du Sud-Est au Nord-Ouest. Comme elle est au même dégré de latitude que la riviere de Kamtschatka, on a reconnu que sa distance de cette presqu'Isle, n'est que de trente milles d'Allemagne. Partout couverte de rochers, elle a des vallées arrosées d'eaux de source, & de ruisseaux qui tapissent leurs bords d'une herbe assez haute, entremêlée d'arbrisseaux de saules. On n'a point encore trouvé, autour de cette isle, de bon abri pour les vaisseaux. Elle n'est pas meilleure à habiter, puisqu'elle n'a que des renards bleus ou blancs; mais la mer y pourroit suppléer à la stérilité de la terre.

Isle de Bering.

Les Russes jettés dans cette isle, après s'être réservé une provision de huit-cens livres de farine, pour faire le trajet du Kamtschatka, dès-que la saison & leur santé le permettroient, eurent recours aux loutres marines. Un de ces animaux leur fournissoit 40 ou 50 livres de chair, mais si dure, du moins celle des mâles, qu'il falloit la hacher, & l'avaler presque sans la mâcher. On en préparoit les intestins pour les malades. Du reste, quoique M. Steller prétende que la loutre est bonne contre le scorbut, M. Muller en doute, puisque les Russes qui moururent de cette maladie, en avoient mangé comme les autres. Cependant on en tua beaucoup, même quand on eut cessé de s'en nourrir, parce que les peaux en sont très-belles, & valent aux Russes qui les vont porter aux Chinois, jusqu'à 80 ou 100 roubles la piéce. Aussi ramassa-t-on 900 de ces peaux, à la chasse des loutres, qui dura jusqu'au mois de Mars. Alors elles disparurent, & l'équipage eut recours à la pêche des chiens, des ours, & des lions, que la mer leur offrit. Elle jetta aussi sur leurs côtes deux baleines mortes. La premiere qu'ils appellerent le *magasin de vivres*, leur servit tout l'hyver, quoique sa graisse fût un peu aigrie ; mais en la faisant boüillir pour en tirer l'huile, on l'avaloit, & l'on vivoit. La seconde plus fraîche, leur vint aux approches du Printems.

Ce fut alors (vers la fin de Mars 1742) qu'ils songerent aux moyens de regagner le Kamtschatka. Waxel assembla le reste de l'équipage, au nom-

Extrait des découvertes des Russes.

bre de quarante-cinq hommes. Comme le naufrage & le malheur les avoient remis dans l'état de l'égalité naturelle, chacun eut son avis. La raison seule eut l'autorité de faire prévaloir le meilleur. Après bien des débats & des partages d'opinion, on se rendit au sentiment de Waxel & de Chitrow. Ces deux Officiers proposerent de mettre en piéces le vaisseau déja fort endommagé, & de construire de ses débris un nouveau bâtiment, qui contiendroit tout l'équipage avec des provisions pour quinze jours, afin de se sauver, ou de périr tous ensemble. Quand cet avis eut passé à la pluralité des voix, & que tout l'équipage en eût signé l'Acte, on employa tout le mois d'Avril à démonter les agrêts & la carcasse du vaisseau. Mais qui présideroit à sa réconstruction ? Les trois charpentiers étoient morts dans l'isle. Un Cosaque qui avoit travaillé sur les chantièrs d'Ochotz, s'offrit à ce travail, réussit, & fut récompensé depuis, par un grade de Noblesse que lui donna le Gouvernement. Ce bâtiment fut commencé le 6 Mai, sur quarante piés de quille, treize de largeur, & six & demi de profondeur. Au mois de Juin, l'ouvrage étoit bien avancé; le dedans & le dehors étoient revêtus de planches. On avoit fait le pont, disposé le mât, & quatre rames de chaque côté. Il s'agissoit de calfater le vaisseau, & le goudron manquoit. Voici comment on s'en procura, dit M. Muller.

» On prit un cable tout neuf; & après l'avoir coupé en morceaux, de » la longueur d'un pied, on en détordit les bouts, & on en remplit une » grande chaudiere de cuivre, dont le couvercle, troué par le milieu, » joignoit bien. Ensuite on prit un vase de bois, qu'on enterra jusqu'au » couvercle, également troué. On posa là-dessus la chaudiere de cuivre » renversée, de maniere qu'il y avoit couvercle sur couvercle, & que les » trous se répondoient : on eut aussi la précaution d'accumuler assez de » terre autour de la chaudiere, pour que le feu ne pût point pénétrer » jusqu'au vase de bois. Après quoi l'on entoura de feu cette chaudiere » renversée, & presque à demi-enterrée. La chaleur fit fondre la poix » dont les bouts de cable effilés étoient imbibés, & celle-ci coula à me- » sure dans le vase de bois, qui étoit dessous. « De cette maniere, on en recueillit autant qu'il en falloit, pour goudronner le bas du navire; pour le haut, on l'enduisit de suif.

Si des Lecteurs qui se montrent difficiles sur les récits des Voyageurs, trouvent quelques rapports entre les événemens de l'isle Bering, & les avantures de Robinson, on ne peut que leur opposer le témoignage de M. Muller. Un homme grave, qui combat les meilleurs Géographes de France, n'a pas sans doute prétendu amuser, par le merveilleux, un Peuple aussi menteur, dit-on, & plus crédule que les Grecs. Cet Allemand d'ailleurs, non content d'écrire pour les Russes, a publié son ouvrage à la face de l'Europe, & semble avoir défié les Sçavans, par les assauts de critique, qu'il leur livre quelquefois.

Enfin, continue ce docte Physicien, le vaisseau fut mis à l'eau le 10 Août, & l'on mit à la mer le 16, vers le soir. On se servit de rames, jusqu'à la distance de deux milles d'Allemagne. Ensuite on mit à la voile par un petit vent de Nord. Le vaisseau fit eau dès le second jour de route. Mais après avoir jetté quantité de boulets & de ferraille, qui servoient de lest, on découvrit, & l'on étancha la voie d'eau.

Dès le 25 Août, la terre de Kamtſchatka fut apperçue, & l'on entra le lendemain dans le golfe d'Awatcha.

Extrait des découvertes des Russes.

Depuis cette découverte de l'iſle Bering, il s'eſt fait des voyages du Kamtſchatka vers l'Amérique. Mais les Ruſſes ne les ont pas encore communiqués au Public, ſoit qu'ils craignent qu'on ne coure ſur leurs traces, ou peut-être qu'on ne les accuſe de chercher un vain renom par ces brillantes impoſtures, dont les premiers Voyageurs ſe ſont rendus trop juſtement ſuſpects. On verra bientôt ſi ce foible pour le merveilleux & la fiction, a gagné juſqu'aux Peuples du Nord, que le climat porte moins à l'exagération, qui par-tout eſt l'appanage de l'ignorance & de l'orgueil national. Mais on ne doit point omettre ici l'avis que le Traducteur de l'ouvrage de M. Muller, s'eſt hâté de publier à la ſuite de la relation dont on vient de voir l'extrait. C'eſt une nouvelle inſérée dans la Gazette Hiſtorique de Delfr, & venue de Pétersbourg le 2 Février 1765.

» Il y a environ dix mois que des gens envoyés par nos deux Compa-
» gnies de commerce, établies au Kamtſchatka, & à l'embouchure de la
» Kolyma, ont fait quelques nouvelles découvertes. Ceux de Kolyma,
» ont eu le bonheur de doubler le *Tſchukotzkoi-Noſs*, par les 74 dégrés de
» latitude ſeptentrionale; & courant au Sud, par le détroit qui ſépare la
» Sibérie d'avec l'Amérique, ils ont abordé par le 64ene. dégré de
» latitude, à quelques iſles remplies d'habitans, avec leſquels ils ont
» établi un commerce de pelleteries. Entr'autres, ils en ont tiré quelques
» peaux de renards noir, des plus belles qui ſe ſoient jamais vues, & ils
» les ont fait préſenter à l'Impératrice. Ils ont donné le nom d'*Aléyut*,
» à toutes ces iſles & ces terres, dont quelques-unes, à ce qu'ils croient,
» ſont partie du Continent de l'Amérique.

» Pendant que ceux-ci alloient du Nord au Sud, ceux du Kamtſchatka
» venoient du Sud au Nord, & le vent les favoriſant, ils ont eu la
» ſatisfaction de trouver ceux de Kolyma, près des iſles d'*Aléyut*. Après
» s'être conſultés ſur les moyens les plus propres à tirer parti de leurs
» nouvelles découvertes, ils ont jugé à propos de faire un établiſſement
» dans l'iſle de *Béring*, qui ſervira à l'avenir d'entrepôt pour le trafic,
» que l'on continuera de faire avec les habitans de ces iſles. L'Impéra-
» trice, de ſon côté, réſolue de pouſſer ces découvertes, a nommé le
» Colonel *Bleumer*, avec quelques habiles Géographes, pour ſe rendre
» de la riviere d'*Anadir* à ces iſles & au-delà.

» Il eſt vrai que vu l'énorme diſtance qu'il y a entre le Kamtſchatka
» & cette réſidence (c'eſt Pétersbourg), il n'y a pas apparence que
» notre commerce retire de grands avantages de ces découvertes; mais
» en revanche, les lumieres qu'on en pourra tirer, répandront un grand
» jour ſur la Géographie, & ne contribueront pas peu à la perfection-
» ner...... Peut-être ſera-t-on en état de déterminer enfin la largeur du
» détroit qui ſépare l'Aſie de l'Amérique. «

On ne garantit pas la vérité d'une nouvelle, qui n'eſt annoncée que par une gazette. Il y a trop long-temps qu'on ſe méfie dans l'Europe éclairée & ſçavante, des relations qui viennent de la Ruſſie, ſur ſes découvertes & ſes conquêtes. Pour mettre à côté des faits, les raiſons d'en douter; on va donner

Extrait des découvertes des Russes.

ici par extrait deux dissertations curieuses. L'une, déja ancienne, intéressera toujours par le nom de son Auteur. C'est le Pere Castel, homme dont l'esprit singulier avoit les éclairs & les écarts du génie, & qui malgré tous les vices de son style incorrect, inégal, souvent barbare, est toujours piquant, & se fait lire par un caractere original, que n'ont pas communément des Ecrivains plus exacts & plus judicieux.

Dissertation sur la célebre Terre de Kamtschatka, & sur celle d'Yeço, ou sur la communication des Continens de l'Asie & de l'Amérique, & le passage dans les mers de l'Orient, par les mers du Nord: Par le P. Castel. *J. Mémoires de Trévoux*, Juillet 1737, page 1156.

A L'EXTREMITÉ de l'Asie, tout à fait à son orient, & au nord du Japon, est une Terre qu'on nomme *Yéço*. On ne sçait point encore bien positivement, si c'est une isle ou un continent, ni si c'est une bonne ou une mauvaise terre, ni par quelle sorte de Peuples elle est habitée. Telle qu'elle est, telle qu'on la connoît;... elle est pourtant comme l'objet de trois ou quatre grands Empires, qui semblent se la disputer, & dont chacun se l'approprie par voye de fait.

Les droits du Japon sont les moins équivoques. Elle est à sa bienséance, à sa porte; les Japonnois y commercent sûrement, & y levent des tributs dans la partie méridionale, la plus voisine de leurs frontieres; sans qu'on sçache cependant si leur Empire s'y étend fort loin, ni même, quoi qu'en dise *M. Delisle*, si c'est le même continent, ou la même isle, ou si elle en est absolument détachée par un, ou plusieurs bras de mer.

Les Chinois, d'un autre côté, en content bien des merveilles, si toutefois leur *Ye-tsé* est le même que notre *Yeço*. Car il y a lieu d'en douter, d'après nos Géographes Chinois, qui sont de grands oracles en pareille matiere.... Les Chinois enchaînent *Yeço*, ou *Ye-tsé* à l'extrémité de leur Tartarie, fort au de-là de la *Corée*, pour fonder sur cette terre les droits qu'ils ont sûrement sur tout ce vaste pays, jusqu'à la mer orientale, où se fait la grande *Pesche des Perles*.

Le fait paroît décidé; *Yeço* ne tient plus à la Tartarie, depuis que nos Géographes ont été eux-mêmes comme sur les lieux, sans y trouver aucun vestige, non-seulement d'un, & beaucoup moins de deux ou trois grands Empires, sous les noms de *Niulhan*, d'*Orancai*, ou de *Ye-tse*; mais aucun, ou presqu'aucun vestige d'hommes: toute cette Tartarie orientale étant couverte de montagnes glacées & de forêts inhabitables, où les Tartares mêmes, *Mantcheoux*, *Yupis* & *Katchengs* ne vont qu'à la belle saison, pour chasser, & pour cueillir le *Ginseng*, qui se vend comme au poids de l'or à la Chine, l'once de cette plante étant à Pekin à sept à huit onces d'argent pesant.

On ne peut donc pas douter du *Détroit de Tessoï*, entre la pointe Sud-Est de cette Tartarie, & le cap occidental d'Yéço....

Les Cartes de la nouvelle *Histoire du Japon*, séparent Yéço de la Tartarie, mais pour l'y faire tenir du côté du Nord, d'une maniere plus que nouvelle, & tout à fait inoüie: en même tems elles mettent un assez grand golfe entre la Tartarie Chinoise & Yéço, au lieu du simple Détroit de *Tessoï*, malgré les témoignages incontestables des Géographes Chinois... qui déposent hautement contre cette double nouveauté.

EXTRAIT DES DÉCOUVERTES DES RUSSES.

Voilà donc les Chinois déboutés de leurs prétentions sur *Yéço*.... Les Moscovites sont sur les rangs, & déja dans le cœur même d'*Yéço*, & aux portes du Japon, auxquelles ils enlévent, sans que les bons Japonois s'en formalisent, la propre domination des *Yéçois* les plus contigus à leur Empire. A force de paradoxes géographiques, les Moscovites commencent à nous y familiariser tout-à-fait.....

Il y a quelques années que l'on fut étrangement étonné en Europe, sur-tout en France, où l'on est assez curieux de nouveautés, & de nouveautés géographiques, lorsqu'on apprit par les Missionnaires de la Chine, que deux ou trois d'entr'eux étoient partis de *Peking* avec un nombre de Plénipotentiaires Chinois, pour aller à Niptchou, à trois ou quatre-cent lieues de Pekin, sur les bords du Fleuve d'Amour, traiter de la paix & du réglement des limites, avec un nombre de Moscovites, venus là, à six ou sept lieues de Moscou, pour le même effet.

Tandis que de concert avec les Chinois, nous disputions ainsi le terrein aux Moscovites, ils alloient toujours, & depuis ce tems là ils ont bien fait du chemin. Ils n'étoient à *Niptchou*, qu'à 135 dégrés de longitude, à l'origine du fleuve d'Amour, à l'Occident septentrional de la Chine, ou de la Tartarie Chinoise. Les voilà, par les Cartes de la nouvelle Histoire du Japon, avancés à l'Orient de quarante dégrés de plus, jusqu'au 175eme., c'est-à-dire de six ou sept cens lieues, ce qui double à peu près leur étendue, & les place fort au-delà de l'embouchure du fleuve d'Amour, au-delà de la Chine & de la Corée, & de la Tartarie Chinoise; tout au milieu, & aux extrémités d'Yéço, tout contre & au-delà de la côte la plus orientale du Japon.

Cela passe le merveilleux, & n'atteint pas encore au vrai, la nouvelle Histoire du P. *du Halde*, étendant plus loin la Tartarie Chinoise, & plus loin encore la Moscovie, de 40 nouveaux dégrés, jusqu'au 215eme. environ, ce qui ajoute cinq ou six cens lieues aux douze cens que nous comptions tout-à-l'heure, & rapproche tout-à-fait les Russiens de l'Amérique, où le dernier paradoxe sera peut-être bientôt, de les voir arriver par terre, & sans être sortis de leur Terre, revenant comme des Antipodes....

Bien des choses échappent, lorsqu'on ne les saisit ainsi qu'en passant. Ce n'est en effet qu'en courant, que les Moscovites ont pris possession de cette terre: & cette possession est sujette à révision, & à réversion aux Japonois qui pourtant la réclament. On aime à donner à ceux qui sont riches. Les Moscovites sont-ils riches autrement qu'en terres, terres glacées & *indéfrichables*? Encore ne sont-ce point eux qui s'attribuent Yéço, & on ne nous montre aucune procuration de leur part, ni de la part des Japonois, pour favoriser ainsi ceux-là, aux dépens de ceux-ci.

En allant toujours à l'Orient.... & se répandant à droite & à gauche,

EXTRAIT DES DÉCOUVERTES DES RUSSES.

autant que la mer glaciale & les Chinois le leur ont permis, les Russiens sont arrivés, & se sont établis par trois ou quatre petites bourgades ou villages, dans une terre qu'ils ont d'abord qualifiée de *grande terre de Kamtschatka.* Un si beau nom a réveillé tous les curieux de l'Europe; sur-tout ceux du métier, Messieurs les Géographes de profession. Pressés d'en enrichir leurs Cartes, les uns, comme M. *Delisle*, l'ont placée sur la mer glaciale, au 65eme. dégré de latitude; les autres, comme la nouvelle histoire du Japon, l'ont mise sur la mer du midi de la Tartarie, qu'ils ont même extraordinairement avancée de ce côté jusqu'à *Yéço*, inclusivement placé au 45eme. dégré, ce qui fait 20 dégrés & cinq cens bonnes lieues de différence géométrique. De si grandes extrémités feroient seules assez prévoir que la vraie position, va se trouver dans le milieu précis entre le 50 & le 55eme. dégré...

Kamtschatka est sûrement au Midi de la Tartarie Moscovite: Yéço y est aussi: on aime à joindre les extrêmes...... On a transporté à Yéço tout ce que nous connoissons de Kamtschatka, ou plutôt, à celui-ci, tout ce que nous sçavons de celui-là. Cela ne forme point, à la vérité, de contradiction apparente; parce que de part & d'autre il n'y a pas assez de témoins pour se donner un démenti respectif, ni assez de combattans, pour se livrer aucune espéce de choc.

Au Midi de Kamtschatka, il y a une Nation qu'on nomme *Kuriles*, ou *Kurilski.* Ce sont ces Kuriles qu'on a confondus avec les Yeçois. Les Kuriles ont deux volcans, & une source d'eau bouillante; on en a enrichi Yeço. Celui-ci a de son côté quelques noms connus, *Acqueis*, *Sirarca*, le *Pic-Antoine*; on en a fait présent aux Kuriles, qui aussi n'avoient point d'habitations connues. Enfin, pour la liaison entiere, on a d'Yeço détaché *Matsumay*, qui pourroit bien lui appartenir, mais qui y auroit été un témoin, combattant contre la possession qu'on donnoit aux Moscovites, des Yeçois transformés en Kuriles......

Il y a deux cens ans que nous attendons tous, Missionnaires, Marchands, Géographes, Princes, Républiques; que le passage du Nord s'ouvre pour les mers du Japon, de la Chine, de l'Orient, de l'Amérique même. D'un seul trait, mené depuis le golfe du *Léna*, par le *Cap Suétonio* prétendu, jusques dans le centre d'Yeço, à cent ou cent cinquante lieues seulement du Japon, la nouvelle carte ouvre le passage, d'une maniere d'autant moins équivoque, qu'elle l'accompagne de ces paroles tranchantes: *Route que font les Russiens venant de la Léna, pour aller négocier avec les Kamtschadales.* Or, joignez cette route à celle du célébre *Barentz*, Hollandois, ou de son compatriote *Jelmersen-Kok*, qui s'étoit avancé cent lieues à l'Orient, au-delà de la nouvelle Zemble, & presque dans le *Golfe de Len*; & écrivez: *Route des Hollandois, Anglois, Danois, Européens, venant de l'Europe pour aller négocier avec le Japon, la Chine, l'Amérique, &c.*

A la prendre (cette route) comme on nous la donne; elle est au moins de mille lieues pour aller, & autant pour revenir. Il y en a près de la moitié dans la mer glaciale, & le reste lui est contigu. Parlons géographie & calcul. Combien, dans de pareilles mers, fait-on de lieues, un jour portant

portant l'autre ? Veut-on dix lieues ? C'eſt beaucoup.... Voilà donc cent jours ; mettons trois mois pour aller, & autant pour le retour. Trouve-t-on ſix mois de l'année pour voyager dans la mer glaciale? Encore faut-il quelques mois d'intervalle, pour *négocier* au terme ; ne fallût-il que radouber ſon vaiſſeau battu par les glaces, & rafraîchir ſes proviſions.

Extrait des découvertes des Russes.

Il faut au moins huit mois, ou neuf, pour un pareil voyage. Mais les neuf mois, les ſix au moins de la courſe, il faut les prendre dans les ſaiſons convenables. Sont-elles longues dans les mers glaciales ? Au Waigatz & à la Zemble, il paroît que ſix ſemaines de belle ſaiſon ſont rares, & qu'il y a bien des années qui n'en ont pas trois ſemaines, ni quinze jours. Mettons-les de ſix ſemaines. Comptant donc les années par ſix ſemaines, il faudra quatre ans pour ſix mois, c'eſt-à-dire, pour la route & le négoce complets de Kamtſchatka : deux années pour arriver, deux pour revenir. Il y aura donc deux hyvernemens ſur le chemin, & un au terme ; chaque hyvernement étant de ſix mois & demi, & ſi le caſuel s'en mêle, comme il doit s'en mêler plus d'une fois dans le cours de quatre ans, en voilà pour cinq, ſix, ſept & huit ans avant qu'un vaiſſeau parti du *Golfe de Len*, puiſſe y retourner.

Voilà pourquoi je regarde le paſſage qu'on cherche au Nord, pour aller commercer au Japon, à la Chine, ou en Amérique, à peu près comme le grand œuvre des Philoſophes. Ce grand œuvre eſt infaiſable; mais en le cherchant, la Chymie & la Phyſique ſe perfectionnent toujours. En cherchant le paſſage en queſtion, la Géographie s'eſt toujours perfectionnée, & la navigation auſſi, ſi l'on veut. Mais je doute qu'aucune ſorte de commerce puiſſe jamais s'en prévaloir. Il y a toujours des glaces flottantes dans ces mers, qui bordent la Laponie, la Zemble & la Tartarie ; & ces glaces retardent trop la marche des vaiſſeaux. Les belles ſaiſons n'y ſont pas aſſez longues, ni même aſſez conſtantes pour qu'on ait le tems de faire le trajet, depuis les approches de la Zemble où les glaces commencent à ſe faire ſentir, juſqu'à l'iſſue du *Cap Suétonio*, vrai, ou faux. Pour une année où ce trajet pourroit réuſſir, il y en auroit quatre ou cinq, où l'on feroit pris dans les glaces, ou obligé d'hyverner ſur des terres déſertes ou miſérables. Il n'y a point de vrais entrepôts utiles & commodes depuis Archangel, juſqu'à Kamtſchatka : il n'y en a point, & il ne peut y en avoir.

Mais on cherche des mers pleines, & libres de glace. Car les glaces ne ſont embarraſſantes que ſur les côtes. Je veux le croire, & croire auſſi qu'il y a de telles mers du côté du Pôle. Mais qu'eſt-ce que cela dit, à moins qu'on ne trouve au Pôle même, quelque Etat floriſſant, avec lequel on puiſſe commercer ? Car autrement ce ſera toujours en pure perte, qu'on montera dans ces mers libres, pour avoir le plaiſir d'y naviger librement. Ne faudra-t-il pas toujours traverſer des glaces pour arriver à ces mers, & pour en ſortir ? Conſidérez tous les pays qui tournent autour du Pôle, vous ne pouvez jamais arriver à ce Pôle, ou en revenir, que par l'entre-deux de la Zemble & du Spitzberg, ou par celui d'entre Spitzberg & le Groënland, ou par le détroit de *Baffins*, de *Davis*, de *Hudſon*,

entre le Groënland & le *Labrador*, ou enfin entre la Tartarie Moscovite & l'Amérique la plus septentrionale.

Tout cela est affreux, tout cela est plein de glaces, & toutes les terres qui y répondent, & où l'on pourroit au besoin hyverner, se radouber, se rafraîchir, former des entrepôts, sont misérables, désertes, ou pis que cela, semées de Sauvages avec lesquels on ne peut avoir aucun commerce qui en vaille la peine. Et quand on en est là, quel chemin ne reste-t-il pas encore, pour arriver au Japon, à la Chine, ou aux autres termes d'un commerce utile & lucratif? Je reviens à la route de la nouvelle carte du Japon.

Cette route qu'on nous donne comme toute faite, toute pratiquable sur les côtes septentrionales & orientales de cette Tartarie, comment l'est-elle devenue tout d'un coup? On ne nous dit pas que les Russiens aillent chercher des mers navigables fort haut vers le Nord. Au contraire, on trace leur navigation comme terre à terre, & par des lignes assez droites, ou assez simples dans leur courbure, dans leurs détours. Mais qui est-ce donc qui a découvert cette route & ce passage? Qui est-ce même qui a découvert toute cette mer le long de la Tartarie?....

Dans une route de mille & de deux mille lieues, on n'est guères en pays connu, & ami, que les premiers & les derniers jours. Tout est nouveau, tout est inoui, tout est incóncevable dans la route en question. Il y faut des vaisseaux, & de bons, & de grands & de gros vaisseaux, bien construits, bien radoubés, bien appareillés, bien approvisionnés apparemment.

Et où donc les Russiens construisent-ils, où prennent-ils ces puissans vaisseaux, capables, dans un trajet de mille, ou de deux mille lieues, d'affronter toutes les glaces, toutes les brûmes, tous les frimats du Nord? Et quelle part place-t-on l'entrepôt, le centre d'un si vaste commerce? A l'embouchure du *Len* sans doute, ou plutôt à *Jakutski*, placé sur cette riviere, assez près de son embouchure, & qui est une espéce de Capitale de cette Tartarie orientale, où est enclavé *Kamtschatka*. Sçait-on bien ce que c'est que ce Jakutski, & ce que c'est que cette immense Tartarie à laquelle il commande. Nous regardons la Sibérie comme un bien affreux pays. Elle l'est. Mais la Tartarie en question, est, à la bien définir comme la *Sibérie de la Sibérie*.

Passé l'*Oby*, le pays devient inhabitable & inhabité de plus en plus. Au *Genissey* ce ne sont plus que des Tunguses sauvages & vagabonds. A la Léna, ce sont des *Jakutes*, encore moins hommes. Mais de tout ce qui est au-delà, on ne nous parle que comme d'un pays totalement glacé, hérissé de montagnes & abandonné. C'est une espéce de *Terre de Labrador*, de *Baye de Hudson*, de Groënland, de Zemble, de Spitzberg.....

Il faut entendre le P. *Gerbillon*, qui avoit été au traité de *Niptchou*, y avoit raisonné avec des Russiens connoisseurs & experts, & avoit lui-même fait beaucoup de recherches sur cette Tartarie Russienne : voici ses paroles tirées de l'Histoire de la Chine, du *P. du Halde*.

Il est certain que cette Tartarie orientale n'est guères qu'un vaste désert, & que la partie Septentrionale, qui est sous la domination des Moscovites,

n'eſt pas, à beaucoup près, ſi habitée que le Canada. Auſſi les Moſcovites n'en tirent-ils que des fourrures & des dents d'un certain poiſſon, qui ſont plus belles, plus blanches & plus précieuſes que l'yvoire. Ils en font un grand commerce à Peking. Mais il n'y a que des Peuples comme les Moſcovites, pauvres, endurcis au froid & à la fatigue, qui puiſſent ſe donner tant de peine, avec ſi peu de profit : la multitude des fourrures leur vient de Sibérie, des environs de l'Irtis, de l'Oby, du Geniſſey, & non de ces vaſtes pays orientaux, où il y a fort peu d'habitans, pauvres & miſérables.

Extrait des découvertes des Russes.

De *Tobolsk*, Capitale de la Sibérie, & qui eſt ſur l'Irtiz, aſſez près de l'Oby, juſqu'à *Jakutski*, il y a bien cinq ou ſix cens lieues de diſtance géométrique. La diſtance phyſique & morale, & en quelque ſorte la dégradation du climat, des terres & des habitans, eſt peut être encore plus grande : & Tobolsk étant une ville dans les formes, de la grandeur, dit-on, d'Orléans, *Jakutski* n'eſt qu'une chétive bourgade, avec un petit fort, très-ſuffiſant pour contenir ce pays dépeuplé. Et l'on en fait l'entrepôt, & le centre d'un commerce maritime, régulier & étendu !

En vérité je le redemande, eſt-ce à Jakutski qu'on conſtruit les vaiſſeaux ? Ou bien les y aporte-t-on tout faits de Moſcou, de Pétersbourg, ou d'Archangel ? Encore ſi on faiſoit partir des flottes d'Archangel, pour aller par-deſſus la Zemble à Jakutski, ou en droiture à Kamtſchatka, je le croirois, je n'aurois pas du moins l'impoſſibilité de la conſtruction des vaiſſeaux à oppoſer. Penſez donc qu'il y a plus de mille lieues de Pétersbourg à Jakutski, & que la puiſſance des Moſcovites égaleroit l'étendue de leurs terres, ſi à mille lieues du centre de leur Puiſſance, ils avoient celle de conſtruire des flottes pour un commerce éloigné de deux mille lieues, & qui en demande quatre mille pour être complet. Avec des flottes conſtruites chez ſoi, on peut aller au bout du Monde, ſi l'on veut. C'eſt dans le centre d'un Empire que réſide toute ſa puiſſance. Conſtruiſons-nous toutes nos flottes en Canada ? Ce ſeroit bien pis chez les *Eſquimaux*. Les Eſpagnols conſtruiſent-ils les leurs au Méxique, ou peut-être en *Californie* ? Les Anglois font-ils venir les leurs, toutes faites, de *Boſton* ou d'*Ormus* ? Les Hollandois, de *Batavia*, les Portugais, du Breſil ? La Politique même voudroit-elle former ainſi deux centres, deux Capitales, & des rivales, ſi indépendantes de ſon immédiate direction ? .....

Je n'aime pas à prouver les choſes à demi, ni à y revenir deux fois. Il y a contradiction dans la carte que j'analiſe, (*a*) que je meſure, que je peſe, que j'évalüe. Tandis qu'on y fait faire un détour ſi infaiſable, par des mers glaciales aux Ruſſiens pour arriver à Kamtſchatka, on marque une autre route, droite, courte, preſque toute par terre, & qui va au fait. Le chemin par terre n'a pas plus de deux cens lieues, & le petit bras de mer qu'il faut franchir, n'en a pas plus de ſoixante, & peut abſolument ſe paſſer ſur des barques. C'eſt donc de gayeté de cœur, & pour ſe mettre en dépenſe, en travail & en péril, que les Ruſſiens laiſſent cette route,

(*a*) C'eſt une carte du Kamtſchatka, que M. Bellin avoit faite pour l'Hiſtoire du Japon, par le P. Charlevoix. Voyez la réponſe de ce Géographe, à la Diſſertation du P. Caſtel, dans les Mémoires de Trevoux. Août 1737, page 1333.

Extrait des découvertes des Russes.

pour en aller chercher de nouvelles? C'eſt, dira-t-on, que les terres ſont difficiles, couvertes de neiges, hériſſées de montagnes & de rochers. C'eſt bien là dequoi rebuter un Ruſſien? Sçachez que tout ce qui ne demande que de la fatigue & du travail, eſt bon pour ces courages plus que Romains. Mais la route maritime ne demande pas moins de tout cela, & elle demande outre cela des dépenſes immenſes, & des richeſſes. Le courage n'y ſuffit pas.

La route ponctuée de la nouvelle carte, n'a donc rien de vraiſemblable. Je veux bien cependant lui redonner par un autre endroit plus de vraiſemblance que ne lui en donnent ſes Auteurs mêmes; mais j'avertis que c'eſt pour l'en dépouiller tout à fait. Car s'il étoit pourtant vrai que la terre d'Yéço fût le terme conſtant de cette navigation, les Ruſſiens ne ſçauroient trop faire de dépenſes, trop eſſuyer de fatigues, trop braver de périls & de hazards, trop conſtruire de vaiſſeaux, fallut-il en tranſporter toutes les piéces, de Péterſbourg, d'Archangel, ou peut-être de Tobolsk juſqu'à Jakutski. Mais bien entendu que tout cela ſe feroit avec eſprit, avec intelligence, & pour un but tout autrement intéreſſant que Kamtſchatka, ou Yéço. Qu'eſt-ce qu'Yéço lui-même pour en faire le terme & l'objet unique d'un commerce de quatre ou cinq cens lieues par les terres de la Sibérie, & par les mers glacées du Nord?

Après avoir franchi tant de terres & de mers, & de telles terres & de telles mers, il ne reſte plus aux Moſcovites qu'un beau chemin de cent ou cent cinquante lieues par terre ou par mer, à leur choix, & par des terres & par des mers ordinaires, pour ſe préſenter aux portes du Japon, de la Corée, de la Chine, des Philippines, de l'Aſie, de l'Amérique: Et on les arrête là, & on ne les repréſente pas ſeulement comme tentés d'aller plus loin, ni de dire même qu'ils y ſont. C'eſt les ſuppoſer bien inſenſibles à leurs intérêts, à la gloire du moins qu'il y auroit pour eux, d'achever par l'addition d'un très-petit trait à la route, le grand œuvre commencé depuis deux cens ans, de pénétrer dans tout cet Orient & dans l'Amérique même par le Nord, & d'avoir tranché tous les nœuds géographiques qui ont arrêté les plus fameux navigateurs de l'Europe? Car, par cette ligne tranchante, tirée du *Golfe de Len* par deſſous le *cap Suetonio*, juſqu'au cœur d'Yéço, & dans l'Yéço même le plus Japonois, 1°. la navigation par le Nord eſt conſtatée. 2°. La mer glaciale eſt décidée non glacée, & une pleine mer. 3°. La non-communication de l'Aſie avec l'Amérique eſt établie. 4°. Yéço eſt démontrée terre ferme, Tartare, & Aſiatique....

Et l'on n'en félicite pas notre ſiécle? Et les Moſcovites ne daignent pas s'en glorifier? Et la miſérable, l'affreuſe terre de Kamtſchatka, eſt l'unique objet de leur commerce, & d'un commerce ſi pénible, ſi périlleux, ſi ruineux? Rappellons donc un peu tous les efforts inconcevables qu'ont fait toutes les nations de l'Europe, pour percer ce Nord impénétrable juſqu'ici. Les armemens, les vaiſſeaux, les flottes ſans nombre qui y ont péri, les hyvernemens cruels, les ours, les peuples féroces, la faim, les froids, les glaces dont on a été le jouet & la victime; les grands hommes de mer, les *Linſchott*, les *Wood*, les *Barentz*, les

Munck, *les Forbisher*, les *Hudson*, les *Davis*, *&c.* qui sont morts la plûpart à la peine; les glaces intarissables du *Waigatz*, les horreurs de la *Zemble*, les variations du *Groënland*, le *Jelmer*, le *Purchas*, le *Spitzberg*. On a bien toujours dit, qu'il n'y avoit réellement que les Moscovites qui fussent à la porte de toutes ces grandes découvertes: & il faut convenir à leur gloire, qu'avec une patience digne des tems héroïques, fondée sur la même pauvreté, & sur la même simplicité de mœurs, ils ont déja fait le plus difficile, en s'établissant de proche en proche dans tout le Nord de l'Asie, jusques & au-delà même de Kamtschatka; & que du reste, tous leurs arrangemens sont pris pour aller plus loin, & pour recueillir le fruit de tant de patience & de travaux; depuis que le génie du *Czar Pierre I.* a comme répandu dans tout ce grand corps un peu décharné & engourdi, cet esprit de science, d'art, de navigation, de commerce, vrai souffle de vie, qui ranime les corps & les esprits.

Extrait des découvertes des Russes.

Mais, c'est à eux de nous dire où ils ont été, & où ils en sont; & ce que c'est que leur Kamtschatka, & quelle espéce de *négoce* ou de commerce ils y font par terre ou par mer; & s'ils navigent sur les mers du Nord & de l'Orient; & s'ils on trouvé le passage entre l'Asie & l'Amérique; & enfin s'ils se croient eux-mêmes aussi près du Japon, & jusques dans Yéço. Ce qu'ils nous refusent par la voie du Japon, c'est par la voye de la Chine qu'ils vont nous le donner....

Le morceau dont il s'agit, consiste en une relation & une carte respective d'un voyage fait par l'ordre du Czar Pierre I, en 1725, & fini en 1730 par le Capitaine *Beerings*, depuis Petersbourg jusqu'à Kamtschatka, & au-delà, au travers de la Sibérie, & de tous les fleuves les plus célébres de ce Nord, jusqu'à lui, peu connu. Avons-nous de ce pays-là des nouvelles plus fraîches & d'une meilleure main? Les ordres du Czar avoient pourvû à tout ce qui pouvoit être nécessaire, tant pour le scientifique, que pour l'œconomique d'un si long & si difficile voyage. *Beerings*, assez recommandable par le choix spécial d'un Prince si éclairé, paroît un homme entendu & solide. Sa relation & sa carte, dans leur briéveté, n'ont point à la vérité ces graces de narration & de détail, qui intéressent un simple lecteur. Mais cela même sent son homme vrai, qui va au fait, & ne se rend suspect par aucun merveilleux, par aucun embellissement (*a*).

(*a*) Le P. Castel, suivant son esprit sautillant & vagabond, fait ici une incursion dans la Tartarie, pour se donner le plaisir d'en critiquer, réformer, arranger les cartes à son gré. Cet homme se croyoit né pour faire le Monde, s'il n'avoit pas été créé avant lui. Mais comme il étoit venu trop tard, il vouloit du moins y remettre l'ordre qu'il n'y voyoit pas. C'est pour cela qu'il dirigeoit le cours des fleuves, & marquoit la position des montagnes, beaucoup mieux que les Voyageurs & les Géographes qui avoient été dans les pays dont ils donnoient la carte, ou la description. Comment n'auroit-il pas façonné le globe à son gré; lui, qui disoit à Montesquieu mourant, comme une des grandes preuves de la Divinité du Christianisme, » *Président, la Religion est vraie: Pascal* » *& moi l'avons crue?* « Cependant au milieu des Saillies, d'une imagination constamment déréglée, il lui échappoit des traits de génie: témoin ce qu'il dit dans le morceau qu'on omet ici de sa Dissertation. » Les montagnes ne sont pas des » murailles continues. Par-tout mille gor- » ges, mille vallées les entrecoupent; » comme les plus grands flots de la mer, » se découpent régulierement en mille plus » petites ondulations. «

EXTRAIT DES DÉCOUVERTES DES RUSSES.

La découverte de Kamtſchatka étoit le grand objet de la Commiſſion de Beerings ; ce qui nous préſente un nouvel ordre de preuves directes contre la double erreur. 1°. De la confuſion de Kamtſchatka avec Yéço. 2°. De la prétendue *route des Ruſſiens, venant de la Léna, pour négocier avec les Kamiſchadalis.*

Car la Commiſſion, outre la découverte de Kamtſchatka, portoit ordre au Capitaine député, de reconnoître les côtes de toute cette Tartarie, pour voir ſi elles ne tenoient pas à celles de l'Amérique. Or ces deux découvertes étoient faites, & très-parfaites même, s'il eût été vrai qu'il y eût eu une route maritime & un commerce régulier par la *Léna*, & les mers du Nord & de l'Orient, avec Kamtſchatka. Kamtſchatka, en un mot, étoit trouvé ou rencontré, mais il n'étoit pas découvert. Selon leur coutume d'aller toujours devant eux dans des pays où il n'y a que de la miſere, la faim, le froid, les riviéres, les montagnes, les glaces à ſutmonter, & de former d'eſpace en eſpace, de cent, ou deux cent lieues, de petites habitations, les Ruſſes étoient tombés comme des nuës, dans la Péninſule de Kamtſchatka, & y avoient établi trois ou quatre habitations. Ils en étoient là, & on ſçavoit à Petersbourg qu'ils étoient là, vaguement, ſans trop ſçavoir où, ſi ce n'eſt à l'Orient, fort loin, un peu au Midi par-delà Tobolsk, Jakutski, & toute la Sibérie connue ; peut-être vis-à-vis le Japon, Yéço, & dans leur Méridien.

On ne tient rien, quand on ne ſçait ce qu'on tient : *Le Czar Pierre I.* voulant donc conſtater ſa Puiſſance, fut obligé de faire reconnoître, & découvrir dans les regles ce Kamtſchatka, que ſes habitans, pour s'attirer ſans doute un peu de conſidération dans le monde & dans leur monde, & ſans doute, ſur-tout pour ouvrir la porte aux ſecours dont ils manquoient, faiſoient ſonner de loin, & le plus haut qu'ils pouvoient, ſous le nom de *grande* & de belle *terre de Kamtſchatka.* Beerings étoit ſans doute un homme au fait de la Sibérie, & de pareilles expéditions géographiques : il paroît tel.

Pour ne pas multiplier les courſes inutiles dans des pays, où elles ſont toujours pénibles, il alloit partout avec meſure & précaution. Il faut croire qu'à Peterſbourg, il avoit pris toutes les cartes, tous les mémoires, toutes les inſtructions que la Cour & les particuliers pouvoient lui fournir. A Tobolsk & partout ailleurs, il avoit ſoin de prendre langue, & de conſtater ſon vrai chemin. Quand il eut ſur-tout paſſé le Geniſſey, & qu'il fut arrivé à *Ilimski* qui approche du *Len*, il fit prendre les devants à un Lieutenant, & lui, obligé d'hyverner à Ilimski, profita de ſon quartier, pour aller à *Irkutski*, ſur la *mer de Baykal*, conſulter le Gouverneur de cette Bourgade, lequel avoit été auparavant Gouverneur de *Jakustki.* Ce Gouverneur lui dit ce qu'il voulut, mais il nous importe de remarquer, qu'il ne parut jamais dans la ſuite du voyage, lui avoir dit qu'à *Jakutski*, il dût trouver des flottes, ou des vaiſſeaux, pour arriver par la route du *Len*, & de la mer glaciale, à Kamtſchatka

Arrivé lui-même enfin à Jakutski, Beerings ne parut jamais penſer à cette route. Il fit deſcendre un Lieutenant par le *Len*, pour remonter enſuite par la riviere d'*Aldan*, & par celles de *Maya* & de *Judoma*, juſqu'à Ochotski,

où il se rendit lui-même, à travers champs, pour y passer le golfe de Kamtschatka. Son Lieutenant le passa, & repassa avant lui, & ce triple passage fait gayement, toujours sur des barques, démontre d'abord 1°. la chimere des vaisseaux de Kamtschatka. 2°. Se tourne aussi avec la même évidence, contre un défaut que je trouve dans la Carte même du Capitaine Beerings. Car, selon cette carte, le golfe a bien deux cens lieues de mer, & le trajet d'*Ochotski* à *Bolschaya*, par la diagonale du golfe, peut bien être de trois cens lieues.

Cela est fort, pour des Barques, dans des mers du Nord, entre le 50 ou le 60 me. dégré de latitude, & au voisinage & au Nord des mers tumultueuses du Japon. Il est vrai que ce golfe est marqué, comme tenant à la *mer dormante*, placée à l'Orient de Kamtschatka. Mais j'ai peine à me persuader que ce golfe soit si grand. Si l'on pouvoit faire quelque fond sur la nouvelle carte du Japon, qui est d'ailleurs si suspecte, ce golfe y est marqué plus guéable pour des Barques, plus étroit, & par conséquent d'un plus court trajet, mieux abrié par les terres & les montagnes voisines, & plus inaccessible aux grandes lames. Mais la chose parle de soi, & une mer de trois cens lieues, ne se laisse pas passer par des Barques, trois fois de suite si gayement, & sans ombre de danger. D'ailleurs, je ne puis me persuader que la grande terre de Kamtschatka, soit une aussi petite péninsule, que la Carte de Beerings la représente; n'ayant pas plus de cent lieues dans sa plus grande largeur, & étant partout ailleurs fort resserrée.

Aussi, a-t-elle un air tout étranger, & l'on voit à l'œil, qu'on a fait violence à ses rivieres, pour leur donner une cinquantaine ou soixantaine de lieues de cours. La grande riviere de Kamtschatka est pliée & repliée d'une maniere qui n'a rien de naturel. La *Bolschaya Reka* qu'on nomme dans la relation spécialement *la grande riviere*, y est plus petite que celle de Kamtschatka, quoique manque de terrein, on ait été obligé de les confondre presqu'ensemble. Dans ma Carte, en me rendant esclave de la longueur, parce que Beerings est censé avoir déterminé le *cap d'Oskoi* en le doublant, j'élargis un peu la grande terre, aux dépens du golfe, que je trouve tout-à-fait trop large. Il ne paroît pas d'ailleurs, que Beerings ait beaucoup reconnu l'intérieur des terres de Kamtschatka; & sa découverte n'est en quelque sorte qu'extérieure; sa Commission portant principalement la découverte de ses tenans & aboutissans, pour en bien constater la route, & le commerce citérieur & ultérieur, avec la Sibérie d'un côté, & de l'autre, s'il étoit possible, avec l'Amérique.

Nous voila enfin arrivés à Kamtschatka. Beerings s'y etoit fait devancer par un Lieutenant, avec des ouvriers pour couper & préparer les bois nécessaires à la construction d'un vaisseau; le premier vaisseau sans doute qu'eût vû Kamtschatka. Mais, j'admire Beerings, à qui le soupçon ne vient pas qu'il puisse trouver un vaisseau tout fait à Kamtschatka, ni personne propre à le seconder dans la nouvelle construction. Car il avoit mené de Russie, & de toutes les villes par où il avoit passé, des constructeurs, sous-constructeurs, charpentiers, scieurs de bois, Pilotes, avec tous les outils, ferremens, gaudron nécessaires. C'est mépriser beau-

coup Kamtſchatka, qui eſt l'objet, l'entrepôt, le terme d'un grand commerce maritime, que de ne pas compter d'y trouver un clou.

Cependant on trouve toujours quelque vaiſſeau dans un port commerçant, & à Kamtſchatka on devroit y en trouver de fait & de droit; tous ceux qui y abordent étant obligés d'y hyverner au moins une fois. Beerings qui n'avoit pas à revenir par la mer glaciale dans le golfe de Len, hyverna deux fois à Kamtſchatka, & y paſſa deux années. Et pendant aucune ſaiſon de ces deux années, il n'y vit d'autre vaiſſeau que le ſien; & n'entendit parler, il ne parle au moins, d'aucun commerce. Il remarque qu'on n'a ni bled, ni bétail à Kamtſchatka, ni bête de charge même, ſi ce n'eſt des chiens, dont la peau ſeule fournit le vêtement aux Ruſſes mêmes, qui ne vivent d'ailleurs que de poiſſon & de carottes, en guiſe de pain.

Il arriva un contre-tems à Beerings. Il avoit laiſſé un Lieutenant à *Jakutski*, avec le fer, le gaudron & les vivres néceſſaires pour ſon expédition de mer. La relation remarque qu'il géle de très-bonne heure dans ces pays-là, & qu'il y dégéle fort tard, & alors tout eſt couvert de neiges, que le vent tranſporte ſouvent par monceaux, capables d'enterrer les voyageurs tout vivans; & les rivieres ſont priſes, ou pour le moins embaraſſées de glaces & de glaçons. Le Lieutenant qui avoit devancé Beerings au départ de Jakutski, avoit été bien embaraſſé ſur l'*Aldan*, ſur la *Maya*, ſur la *Judoma*: encore le Capitaine, parti après lui, étoit-il arrivé avant lui à Ochotski, malgré ſes propres embarras de la part des neiges & du froid. C'eſt la nuit ſur-tout qui eſt horrible à paſſer dans ces campagnes *Archi-Sibériennes*. La plus grande reſſource contre le froid, eſt de s'enſevelir profondément dans la neige.

Le Lieutenant laiſſé à *Jakutski* avec le fer, le gaudron & les proviſions, arrêté par tous ces embarras, n'arriva à Kamtſchatka, qu'après l'entiere conſtruction & l'avitaillement complet du vaiſſeau. On avoit renoncé à ſon arrivée, le voyant trop tarder. On avoit donc trouvé, & il y avoit donc du gaudron à Kamtſchatka. C'eſt un fait dont il faut convenir. La nature eſt partout riche, même à Kamtſchatka, riche pour des Ruſſiens, qui ont avec la patience de ſe paſſer de tout, l'adreſſe de ſe ſervir de tout. Les vivres & le gaudron manquant, Beerings y ſuppléa. Il trouva le gaudron dans les bois, mais il remarque pourtant, qu'avant lui, perſonne n'avoit connu l'arbre d'où il le tira; les carottes lui fournirent le pain ou le biſcuit, & la mer lui donna du poiſſon qu'il ſala. Il n'y a pas, juſqu'à une ſorte d'eau de-vie de ſa façon, dont il trouva moyen d'approviſionner ſon vaiſſeau. Il avoit du tabac pour fumer, & il avoit de tout cela pour un an, à quarante perſonnes, dont il compoſa ſa manœuvre & ſon équipage. Que faut-il de plus? Le voila donc en mer, à l'embouchure de la riviere de Kamtſchatka.

Des Chinois voluptueux, des François délicats, qui ſe ſeroient trouvés à Kamtſchatka, n'auroient pas attendu qu'un Capitaine Beerings fût venu leur dire où ils étoient. Ils auroient tout tenté pour en ſortir, ou pour ſe procurer les commodités, pour contenter au moins leur curioſité par quelque ſociété extérieure, par quelque commerce. Les premiers Ruſſiens qui s'étoient trouvés à force d'errer dans cette Sibérie ultérieure, à

Kamtſchatka,

Kamtſchatka, s'y étoient trouvés bien avec des carottes, du poiſſon, du tabac & des chiens. Le Ruſſien eſt coſmopolite. A Kamtſchatka, il eſt chez lui. Mais les Princes, & des Princes du génie du Czar Pierre I, portent leurs vues plus loin, & veulent au moins reconnoître les terres de leurs Sujets, qui ſont leurs terres.

Extrait des découvertes des Russes.

Beerings avoit ordre de côtoyer toute cette Tartarie orientale, & d'en reconnoître les terres & les mers. Il remonta d'abord au Nord, vers la mer glaciale, en prenant de revers la route marquée ſur la nouvelle Carte du Japon. Mais dans toute cette route, il paroît n'aller qu'en inventeur, en homme qui tâtonne, qui voit toutes choſes pour la premiere fois le premier. Il remarque comme une nouveauté, que depuis ſon départ, toute la côte lui avoit parû remparée comme d'une muraille blanche, c'eſt-à-dire de montagnes couvertes de neige. Il rencontre des *Tzutski* dans des Barques, Peuples nouveaux pour lui, comme il eſt nouveau pour eux avec ſon vaiſſeau; quoiqu'ils connuſſent les Ruſſiens, & qu'ils en fuſſent connus, mais par la voye des terres, des rivieres & des canots.

Ces Tzutski, après un renouvellement de connoiſſance, lui apprennent qu'il alloit rencontrer une iſle, qui n'étoit pas apparemment ſur ſes cartes, quoique la carte nouvelle du Japon ne laiſſe pas d'en marquer de connues des Ruſſiens, à peu près dans cet endroit. Beerings continue ſa route, rencontre l'iſle, & ne la reconnoît pour aucune de celles que les Ruſſiens d'*Anadirsk* pouvoient connoître ſur leur côte: auſſi leur donna-t-il un nom nouveau, pris de la Fête de S. Laurent, qu'on célébroit le jour même qu'il y aborde. Il double le *cap de Tziokotskago*, & ne le confond point avec le *cap Suetonio* qu'il cherche.

J'avouerai pourtant, que rien n'étoit plus naturel que de les confondre, ſi d'ailleurs par la connoiſſance qu'on avoit en Moſcovie & dans les terres de Kamtſchatka, d'Anadirsk & de toute cette Tartarie Ruſſienne, il n'avoit pas ſçu poſitivement que les montagnes de *Noſſé* étoient beaucoup plus haut & plus avancées dans la mer, que ce cap de Tziokotskago. Ce cap eſt double, & Beerings les doubla tous deux; & paſſé le ſecond, il trouva que les terres n'avançoient plus, & rentroient fort avant vers l'Occident, ſans qu'il en pût découvrir le retour vers l'Orient. Au $67\frac{1}{2}$ dégré, le découragement & la crainte le ſaiſirent. Il n'oſa s'engager plus avant, de peur d'un hyvernement forcé, & de tomber ſur des côtes déſertes, ou chez des peuples féroces, ou dans des glaces, d'où il ne pourroit ſortir. Il étoit donc naturel de ſe croire réellement à la fin de l'expédition à laquelle on auroit eu un prétexte honnête de renoncer; au lieu qu'en nous la donnant comme imparfaite, & comme abandonnée par un ſimple découragement, Beerings s'eſt fort peu honoré dans l'eſprit de tous ceux dont il réveille ainſi la curioſité, ſans la ſatisfaire pleinement.

J'avoue franchement que je ne lui pardonne pas d'avoir été ſi loin, ſans aller juſqu'au bout. Un *Munck*, un *Barentz*, un *Linskot*, auroient pouſſé l'avanture à bout, ou ſeroient morts à la peine. Les *Tzutski* étoient amis, il pouvoit hyverner chez eux, ou dans l'Iſle de S. Laurent, ou au Fort d'Anadirsk, qui ne pouvoit être fort loin. Au retour de la ſaiſon, il auroit pouſſé plus loin, & de proche en proche, juſqu'aux Noſſé, & au-

delà. Il auroit par-tout trouvé des carottes & du poiſſon. Il revint hyverner dans ſon cher Kamtſchatka, bien réſolu de ne plus remonter vers la mer glaciale.

Après l'hyver, il remit à la voile, plus pour s'en retourner, que pour autre choſe. Cependant, pour la forme, il cingla d'abord droit à l'Orient, & il y fit environ une cinquantaine de lieues. Les habitans de Kamtſchatka lui avoient dit qu'aux jours ſerains, ils découvroient une terre de ce côté-là; preuve nouvelle que jamais vaiſſeau n'avoit abordé, ni quitté leurs côtes. Dans un Port fréquenté, on connoît apparemment les mers voiſines, au moins à perte de vue. Beerings ne vit point de terre; mais, ennuyé de Kamtſchatka, il réſolut de voir s'il ne pourroit pas en éviter la terre au retour, & revenir en tournant dans le golfe, pour rentrer tout de ſuite dans les terres de la Sibérie par *Ochotski*. Il n'y trouva nulle difficulté, il doubla le cap d'*Oskoi*, & toute la terre de Kamtſchatka, dont il fit au moins par-là, la pleine découverte.

Il remarque dans ſa relation, qu'avant lui, on n'avoit nulle connoiſſance de ce cap, qui ſépare abſolument, & éloigne tout-à-fait Yéço de Kamtſchatka, & les *Yéçois*, des *Kuriles*, peut-être de plus de quatre cens lieues Nord-Eſt. Car il eſt ſûr que les *Kuriles* ſont dans Kamtſchatka, au Midi des Kamtſchadales, & des habitations Ruſſiennes, & tout-à fait ſur la côte méridionale terminée par le *cap* d'*Oskoi* que Beerings doubla, en laiſſant ces Kuriles au Nord, & Yéço au Midi, ſans appercevoir cette terre, ſans en découvrir aucun veſtige, ni du Japon; ſans nous en laiſſer même entrevoir aucun doute, aucun ſoupçon, aucune idée.

Cette carte du Japon eſt fauſſe par tous les endroits: j'ai déja remarqué qu'elle étoit contradictoire à elle-même par les deux routes qu'elle marque pour paſſer de Jakutski à Kamtſchatka, l'une de mille lieues au moins par les mers impratiquables du Nord, l'autre, de deux ou trois cent lieues par les terres, la même que prit Beerings en allant & en revenant. Mais ce n'eſt pas tout; & cette carte eſt encore toute contradictoire au diſcours dont on l'a accompagnée pour la juſtifier. 1°. De tout le raiſonnement qu'elle cite du P. *de Angelis*, il réſulte que Yéço eſt une iſle détachée de la Tattarie, au Nord encore plus qu'à l'Occident, où ce Pere ne met qu'un détroit. 2°. Ce Pere abordé à Yéço, fait un grand & pénible voyage par terre, qui prouve que Matſumaï n'eſt point une petite iſle à part, & qu'il eſt poſitivement dans Yéço, & même aſſez avant. 3°. Quand le Pere *de Angelis* dit que de loin il avoit regardé Matſumai comme tenant à la Tartarie, mais qu'étant ſur les lieux, il avoit reconnu que c'étoit une iſle; il parle d'Yéço confondu avec Matſumai, & non comme d'une iſle à part: cela eſt évident par ſon diſcours, dont la concluſion préciſe eſt qu'Yéço eſt une iſle. 4°. Il rapporte le témoignage des Yéçois, qui lui avoient conſtamment dit, que pour aller de Matſumai *à Teſſoi*, ils comptoient ſoixante jours de marche: Matſumai eſt donc inconteſtablement la même terre que *Teſſoï*, qui eſt ſûrement dans celle d'Yéço.

L'Hiſtoire du Japon s'autoriſe encore de la relation du *Caſtricoom*,

vaiſſeau Hollandois, qui avoit reconnu Yéço. Qu'en cite-t-elle ? 1°. Que Matſumai eſt fort avant dans la terre d'Yéço. 2°. Que Matſumai eſt tributaire du Japon ; le Pere *de Angelis* l'aſſûre auſſi, & on n'en ſçauroit douter. Or les Kuriles, qu'on met à la place préciſe des Yéçois, ſont tributaires des Moſcovites. 3°. Que ſelon tous les Japonois, Yeço eſt une iſle. Sans citer perſonne, l'Auteur de la carte, dans le diſcours juſtificatif dont il l'accompagne, conclut par ces paroles : *Il peut bien ſe faire que le continent d'Yeço touche à l'Amérique même par le Nord.* Et que devient donc la *route des Ruſſiens, venant de la Léna pour aller négocier avec les Kamtſchadales*, placés à l'Orient d'Yéço : il faudroit que la jonction de l'Amérique avec Yéço, ſe fît par un pont qui laiſſât paſſer les vaiſſeaux par deſſous.

Extrait des découvertes des Russes.

On rapporte dans ce diſcours juſtificatif, que Kempfer avoit vû au Japon une Mappemonde qui faiſoit une iſle d'Yéço, & qui marquoit derriere cette iſle un continent deux fois grand comme la Chine, diviſé en pluſieurs Provinces, dont un tiers étoit au-delà du cercle polaire. Ses côtes avançoient à l'Orient beaucoup plus loin que le Japon, & l'on voyoit un grand golfe, quarré au milieu. L'Amérique étoit vis-à-vis, ſéparée par la mer ; & dans l'entre-deux, il y avoit deux iſles, poſées au Nord & Sud, dont la méridionale étoit fort petite, mais l'autre touchoit preſqu'aux deux continens.

Lorſqu'on a peu de lumieres ſur un ſujet, on doit recueillir avec ſoin les plus petites lueurs. Les Japonois ne ſont, je l'avoue, ni de grands Géographes, ni de grands navigateurs. Mais que ſçait-on s'ils ne l'ont pas été autrefois, ſur-tout lorſqu'ils aborderent pour la premiere fois au Japon ? Peut-être y ſont ils venus de cette Tartarie ſeptentrionale qu'ils connoiſſoient déja ? Une certaine conformité de langage dans le peu que nous en ſçavons, me le feroit conjecturer. Car enfin ils venoient de quelque part, & de la Tartarie du Nord plus vraiſemblablement, que de la Chine, ou de la Tartarie Chinoiſe, ou même de l'Amérique. *Kamtſchatka, Bolchaya, Biſtraya, Laſnaya, Ochota, Tzutski, Tziokotskago, Tjchalki, Olutorska, Lamutki*, ſentent un peu le ton Japonois. Ces mots ſont-ils Ruſſes ? Cela ſe peut. Auſſi, regardai-je les Ruſſes, & peut-être les Polonois ; les Japonois, comme des détachemens civiliſés de la Tartarie Moſcovite ; civiliſés, les uns par le voiſinage de la Chine, les autres, par celui, d'abord des Grecs & des Romains, enſuite des Européens. Les Tartares ont toujours été en poſſeſſion d'envoyer des Colonies, & même des Conquérans dans toute l'Aſie, & juſqu'aux extrémités de l'Europe, en Suéde & en Dannemarck.

Quoi qu'il en ſoit, quelque voyageur étranger pourroit avoir abordé au Japon avec la Mappemonde de Kempfer, ou avec des connoiſſances ſur leſquelles on l'auroit conſtruite : & ce n'eſt pas par hazard qu'elle eſt pourtant ſi conforme à ce que nous connoiſſons d'ailleurs ; 1°. Qu'Yéço eſt une iſle détachée de la Tartarie ; 2°. Que derriere cette iſle, il y a un continent beaucoup plus grand que la Chine ; 3°. Que ce continent eſt diviſé en pluſieurs Provinces, c'eſt-à-dire, partagé en pluſieurs Nations ; 4°. Qu'une partie en eſt au-delà du Cercle polaire ; 5°. Qu'il avance à l'Orient beaucoup plus que le Japon ; 6°. Qu'il y a au milieu un grand

Extrait des découvertes des Russes.

quarré. Ce pourroit bien être le golfe de Kamtſchatka qui a à peu près cette forme, ſur-tout ſi la côte Septentrionale d'Yéço régne un peu en ligne droite d'Occident en Orient, comme je le conjecture.

Car deux choſes paroiſſent conſtantes : 1°. Qu'Yéço eſt une grande terre ; 2°. Que c'eſt pourtant une terre iſolée, une iſle ; mais une iſle aſſez biſarre & pleine d'anſes, de golfes & d'inégalités, au moins du côté du Japon. Il y a à ſon Orient trois ou quatre découvertes, imparfaites à concilier : *l'Iſle des Etats, la terre de la Compagnie, le détroit d'Uriez*, & une *côte découverte par D. Jean de Gama, allant de la Chine à la nouvelle Eſpagne*. Je conjecture que tout cela n'eſt qu'Yéço, vû en détail. On a toujours trouvé de l'embarras à reconnoître toutes ces parties, ce qui ne vient que de ce qu'elles tiennent l'une à l'autre, & qu'on n'a pû en tourner aucune, ni en voir le bout, n'ayant pû voir le bout d'Yéço ni le tourner; & ce détail même de parties ayant été un obſtacle à la réviſion générale du tout. Il n'y a de litigieux que le prétendu détroit d'Uriez; il me ſemble que la plus commune opinion le révoque en doute. J'en fais un golfe un peu allongé.

Je mets auſſi ſans façon les iſles des Japonnois, entre la Tartarie & l'Amérique, parce que, quelque légére que ſoit l'autorité d'une Mappemonde Japonoiſe, elle l'emporte, ſelon toutes les loix géométriques, dès que rien ne la contre-balance. Or, loin de la contre-balancer, tout la favoriſe. On a, & j'avoue que j'ai plus que perſonne, un ſecret panchant à croire que la Tartarie s'étend au Nord-Eſt juſqu'à l'Amérique. Mais ce panchant, bien analyſé, eſt un panchant du cœur, bien plus que de l'eſprit. On ſouhaiteroit que cela fût : on aimeroit à voir les Moſcovites réaliſer le paradoxe de revenir par le Nord, redonner la main à l'Europe.

C'eſt ce merveilleux dont je me défie. Autrefois, le merveilleux étoit à faire de l'Amérique, un Monde à part, & tout-à-fait iſolé, tout-à-fait détaché, & comme à cent milles lieues du Monde ancien. Ce merveilleux eſt uſé, & a comme paſſé dans le parti contraire, ſur-tout dans celui des Ruſſiens. Le P. *Gerbillon*, toujours chez le P. *du Halde*, remarque habilement, qu'abſolument il ne peut y avoir loin des montagnes de Noſſé & de la Tartarie Moſcovite, à l'Amérique. Car il avoit vû ces *Noſſé* ſur deux cartes Moſcovites, près du 80eme. paralléle, ſans doute vers le 215 ou 220eme. dégré de longitude. De ſorte, diſoit-il, que les dégrés n'étant à cette hauteur que de peu de lieues, un grand nombre de dégrés n'y feroit pas un grand éloignement. Je veux fortifier ce raiſonnement du P. Gerbillon, en faveur de ceux qui aiment, comme je l'aimerois aſſez, à joindre l'Amérique à l'Aſie.

La Baye de Smith & les *détroits* indécis de *Jonas & de Lancaſtre*, peuvent être, & ſont regardés comme des appartenances & des continuations de l'Amérique & du Groënland. Or, les terres en ſont au 300eme. dégré de longitude; & celles de Noſſé, étant au 220eme., il n'y a que 80 dégrés de diſtance, c'eſt-à-dire environ 300 lieues au plus. Ce n'eſt rien que cela, mais c'eſt trop, ſûrement; car il faut raiſonner. Il n'eſt pas dit que les terres finiſſent à l'endroit où on a fini de les reconnoître : au contraire,

on a reconnu positivement qu'elles n'y finissoient pas, & que c'étoit même plutôt un commencement de nouvelles terres, qu'on n'a pû ou osé parcourir. Il se peut donc que les montagnes de Nossé, dont on n'a pû trouver la fin, sont indéfinies ou non finies, par la mer, ou qu'au moins elles vont encore quelques dégrés au Nord & à l'Orient; ce qui d'abord en pays de *terres à grand marché*, pourroit bien aller à cent lieues ou effectives, ou en équivalent, à cause du rétrécissement des terres Polaires, & réduiroit leur distance à l'Amérique, à 200 lieues.

Celle-ci se prête de meilleure grace à la supposition : elle donne plus de prise, & par plus d'endroits. Le Groënland seul peut s'étendre beaucoup au Pôle vers la *pointe Purchas* qui est déja au 81eme. dégré, & surtout vers la *Baye de Smith*, qui commence à s'étendre au Nord, près du 80eme. dégré, & qui probablement s'étend plus loin. Or elles s'étendent à l'Occident, vers la Tartarie; & la terre qui borde de ce côté la *Baye de Hudson*, & celle de *Baffins*, & les détroits de *Lancastre* & de *Jonas*, s'étendent sûrement beaucoup à l'Occident. On y voit de grandes rivieres, & les trois derniers détroits peuvent n'être que des embouchures de grandes rivieres. Or de grandes rivieres supposent de grandes terres, dans le long espace desquelles elles reçoivent un grand nombre de plus petites rivieres & de ruisseaux. Le Len, l'Oby, le Genissey, le Saghalien, ont des cinq, six & sept cens lieues de cours.

Et voila l'Amérique prolongée vers l'Occident de deux ou trois cens lieues, c'est-à-dire, jointe à la Tartarie & aux montagnes de *Nossé*, d'où découlent peut-être toutes ces rivieres qui vont se jetter dans la Baye de Hudson. Que sçait-on, si la Tartarie après s'être rétrécie, ne s'élargit pas ensuite pour embrasser l'Amérique, comme l'Isthme de Panama joint l'Amérique Septentrionale à la Méridionale. Mais cela seroit trop beau, trop merveilleux. Je le voudrois, je n'en crois donc rien.

Le timide Beerings n'osa effleurer ces montagnes de *Nossé*, ni reconnoître le dernier cap. On voit pourtant ce cap sous le nom de *Scheleginski*, marqué dans sa carte, avec quelques petites Isles tout autour. Je demande de quel droit il a fait cela? Sa relation ne m'en dit rien. Mais comme les pauvres font, dit-on, argent de tout; j'aime à me persuader qu'il a eu de bonnes raisons d'en user ainsi, & que c'est l'opinion commune des Kamtschatkois, des Tuztski, des Jakutes, des Russiens qu'il a consultés. J'use de tout sans façon : il n'y a pas jusqu'à la route des Russiens venant de la *Léna* par le *cap Suétonio*, qui ne me dise que c'est l'opinion la plus commune, qu'il y a par-ci par-là un dernier cap, qui tranche net l'Asie Septentrionale. Le rétrécissement même des terres aux *Nossé* marque naturellement un cap de Finisterre, quoiqu'absolument il puisse marquer un Isthme, ou même une péninsule. Tous les caps un peu avancés dans les mers, sur-tout dans des mers exposées à des vents, à des courans, à des glaces, sont ainsi remparés de roches escarpées, qui sont à proportion aussi profondément enracinées dans la terre. Car tout nous dit que la structure de notre globe est dessinée par la main même de Dieu, que c'est une structure méchanique, sçavante, organique. Il peut se faire que la mer aura

longé les terres qui environnoient ces roches, mises là exprès pour lui servir de frein & de derniere borne.

Après cela, je regarde encore comme un principe de Géographie raisonnée, que dans ces matieres de discussion, un homme qui affirme, vaut mieux que cent qui laissent la question indécise, ou même qui nient, par ce principe de droit, qu'un témoin l'emporte sur cent non témoins. Mon principe en suppose un autre; je ne suis pas persuadé que les voyageurs, ni les hommes en général, soient aussi menteurs qu'on le dit. Pour mentir purement, il faut inventer: croit-on les hommes fort inventeurs? Les plus menteurs mentent de proche en proche, ils ajoutent à la vérité, ils l'altérent, ils la chargent, ils l'embellissent: il y a donc un fonds de vérité dans tout ce qu'ils affirment: le plus souvent ils ne sont trompeurs, que parce qu'ils sont trompés, & qu'ils se trompent eux-mêmes.

Ceux qui n'ont pas vû la fin des montagnes de *Nossé*, ne nous en apprennent rien. Un seul qui y met un cap final, mérite de l'attention. Tout le monde est bon pour ne pas voir cette fin. Ce sont des roches escarpées, au bout d'un vaste pays lui-même escarpé, hérissé, inculte, stérile, glacé. Quand on est au pié de ces montagnes, on est déja épuisé, découragé, rebuté. La moindre difficulté paroît alors insurmontable. On sort de l'hyver, & cet hyver va tout-à-l'heure revenir, si toutefois il passe jamais bien dans un pays, dont le Printems & l'Eté sont pires que nos plus rudes hyvers. Sans cesse on a à craindre de se trouver pris & obligé d'hyverner, de cabaner, de s'enfoncer sous terre, & sous la neige.

Ls Pere Gerbillon cite des Moscovites qui avoient parcouru les côtes Septentrionale & Orientale de la Tartarie, en dessus & en dessous, autour de ces montagnes. Ils lui disoient qu'*ils avoient partout trouvé la mer, excepté dans un endroit vers le Nord-Est, où il y a une chaîne de montagnes qui s'avancent fort avant dans la mer: qu'ils n'avoient pû aller jusqu'à l'extrémité de ces montagnes, qui sont inaccessibles.*

Il faudroit pour une pareille découverte, des gens qui hyvernassent au pied de ces montagnes, & même dans leur intérieur, dans quelque vallée, trois ou quatre années de suite. Il faudroit que ce fussent les naturels mêmes du pays, les *Tzutski*, les *Tskalki*, les *Jakutes*, les *Tziokotskagois*, mais ces noms là ne s'embarrassent pas de découvertes: peut-être sont-ils au fait, & ils ne sçavent pas nous le dire, & nous ne sçavons pas les interroger ou les entendre. Car, telles gens courent toujours, grimpent toujours, canotent toujours: & souvent ils vont plus loin qu'ils ne pensent; un coup de vent, un flot emporte leur canot bien loin. Quelqu'escarpées qu'on fasse ces roches, elles ont toujours des gorges & des vallées qui les entre-coupent: un Moscovite qui les cherche, ne les trouve pas, un Tzutzki errant les rencontre.

Et que sçait-on, si après un premier coup d'œil affreux & inaccessible, ces montagnes n'ont pas quelques vallées, quelques pays profonds, bordés de montagnes du côté du Nord, ouverts aux influences chaudes de la mer, arrosés de sources minérales chaudes, voisins de quelque soupirail du feu souterrain & central, qui rendent le pays tolérable, fertile & habitable? .....

EXTRAIT DES DÉCOUVERTES DES RUSSES.

MÉMOIRES & Observations géographiques & critiques, sur la situation des pays septentrionaux de l'Asie & de l'Amérique...... Avec un essai sur la route aux Indes, par le Nord. Par M. Engel.

C'Est peu de lire les voyageurs, si l'on ne compare leurs relations; sur-tout quand ils nous menent dans des pays inconnus, où ils peuvent nous égarer à loisir, tantôt sur des mers qni n'ont point de terme, tantôt en des terres désertes, vuides, sans productions, & quelquefois si peu solides, qu'on peut même en contester l'éxistence. Mais cette comparaison est un travail qui suppose de l'érudition, & demande un effort d'attention, dont peu de Lecteurs sont capables. Voici un homme habile, instruit & laborieux, qui nous épargne cette peine. Profitons de ses recherches & de ses lumieres. Elles s'étendent sur une région très vaste, peu pratiquée, imparfaitement décrite par les Géographes, qui n'ont eu pour guides que des voyageurs, la plûpart infideles par ignorance ou par paresse. Ce Sçavant promene sa curiosité, son inquiétude, sur toutes les mers du Nord, qui séparent l'Asie & l'Amérique. Il cherche à découvrir, à fixer les bornes incertaines de ces deux continents; à placer les terres dont on a chargé tour-à-tour & débarrassé les cartes du Globe, à voir par quelles routes on peut aboutir à ces pays plus renommés qu'ils ne sont reconnus. Son Ouvrage comprend un champ immense. Sa dissertation est volumineuse. Cependant on peut la réduire à des limites étroites. Elle achévera de débrouiller le cahos, où le P. Castel a déja mis le mouvement. Un morceau de cette importance est plus utile qu'un voyage; parce qu'il est le résultat de plusieurs voyages.

M. Engel, Auteur de ces observations critiques, s'est occupé toute sa vie de la Géographie, & des ouvrages qui tendent à perfectionner cette connoissance importante de la superficie du globe. Il a suivi les voyageurs du fond de son cabinet, la carte à la main, pour tirer d'eux quelque lumiere, ou pour découvrir leurs erreurs. C'est un grand avancement pour les sciences, que de détruire les fausses notions qui retardent leurs progrès. On va voir comment il a réussi à dissiper tous ces nuages de l'esprit humain. Il examine d'abord la partie Septentrionale de l'Asie, & son objet est de rétrécir l'étendue qu'on a trop légérement donnée à cette contrée. Son premier coup d'œil se porte sur la carte qui en a été tirée d'après la relation du voyage de M. Gmelin dans la Tartarie. M. Engel demande si l'on peut se fier aux relations d'un homme qui déclare d'avance, qu'il commettroit *une imprudence punissable*, de publier sans la permission du Gouvernement de Russie, le peu qu'il sçait des voyages qu'on a faits le long des côtes de la mer glaciale, pour aller au Kamtschatka. Il conclut de cette précaution, qu'un Gouvernement despote qui ferme la bouche aux sçavans & aux voyageurs sur leurs découvertes, croit

Raisons de rétrécir la Tartarie.

avoir quelqu'intérêt à laisser ignorer la vérité. Dès-lors, cet Auteur n'a plus de confiance à tout ce qui se publie avec la permission, ou par ordre d'une Cour, qui achete des vérités pour elle seule, & des mensonges pour le Public. M. Engel qui n'est aux gages de personne, publie avec la franchise dont il jouit en Suisse, tout ce qu'il découvre, soit erreur, ou vérité. Il soutient donc qu'il faut rétrécir la côte que le Journal de M. Gmelin place entre le Piasiga & le cap de Tamura. L'Auteur Allemand l'étend du 85eme. au 100eme. dégré de longitude, sous la latitude d'environ 70 à 80 dégrés. M. Engel veut la placer entre les 105 & 110emes dégrés de longitude, sous la latitude de 73 à 78 dégrés. C'est un rétrécissement de dix dégrés sur la largeur, & de cinq dégrés sur la longueur. La route & ses périls sont dès-lors diminués de moitié. M. Gmelin & tous les Officiers envoyés par la Cour de Russie, disent que ce cap de Tamura est indépassable, que deux vaisseaux chargés autrefois de franchir cet obstacle, se perdirent dans les glaces, mais que l'équipage se sauva. Il faut aussi, dit M. Engel, que les Officiers de ces vaisseaux, aient perdu le journal de leur route. Les Samoiédes ont assuré que la petite mer d'eau douce qui se trouve entre la nouvelle Zemble & le continent, depuis le Waigatz jusqu'à l'extrémité de cette isle, geloit toujours avant le mois d'Octobre; mais que la grande mer ne geloit jamais, & qu'on alloit y pêcher, de l'embouchure du Jenisey & du Piasiga. Comment n'auroit-on pas reconnu cette côte par mer, & même pû doubler ce cap de Tamura, ou de *Jelmer*: car M. Engel croit que ces deux noms ne désignent que la même terre? On a traversé, dit-il, un détroit d'une petite largeur, qui se gêle promptement; & se couvre de glaces très-fortes; comment n'auroit-on pas pû passer entre la pointe Orientale de la nouvelle Zemble & ce cap de Tamura, par une distance de plus de vingt dégrés sur une mer ouverte? L'Officier Russe a donc voulu cacher la vérité, par la crainte des peines séveres décernées contre ceux qui révélent des mystères d'Etat: car, en Moscovie, c'en est un que les découvertes qui se font sur la mer glaciale; comme si le secret n'en étoit pas assez bien gardé par les périls qui la rendent inaccessible à d'autres qu'à des Sibériens; comme si les glaces de cette région ne valoient pas mieux que les Dragons fumans qui défendoient la Toison d'or contre l'audace des Argonautes. M. Engel se croit donc en droit de conclure, que ce cap formidable de la terre de Jelmer, qu'on ne peut dépasser, est un fantôme forgé, ou du moins exagéré, par la politique Russienne.

Après avoir rétréci cette portion de l'Asie, le Géographe procéde à diminuer de même la largeur de tout ce continent: c'est un grand ouvrage. Je voudrois sçavoir d'abord, dit-il, pourquoi les Astronomes à la Chine & à Siam, après des observations exactes & réitérées, ont trouvé qu'il falloit retrancher cinq cens lieues de la largeur de l'Asie. Autrefois, on plaçoit l'extrémité orientale de l'Asie à cent quatre-vingt dégrés; tandis qu'aujourd'hui on la met à deux cens cinq. Dira-t-on que depuis, on a découvert le pays du Kamtschatka, & le cap des Tschuktschi? Mais on étendoit auparavant l'Asie jusques au Kolyma, que l'on place aujourd'hui au 175eme. dégré; & ce qu'on a découvert au-delà de ce fleuve n'a guères

guéres que sept à huit dégrés de largeur. Si cependant s Astrcnomes qui supposoient l'Asie étendue jusqu'à Kolyma, lui trouoient encore vingt-cinq dégrés de trop, en la laissant au 180cme. dégré le longitude; de combien excédent ceux qui pour l'avoir avancée de hu à dix dégrés par les nouvelles découvertes, veulent qu'elle aille même juqu'au 208eme. dégré? C'est donc quarante dégrés que la politique de la Cur de Russie donne gratuitement à l'Asie, soit pour étendre son Empire lans l'imagination des Peuples, soit pour multiplier & grossir aux yeu des étrangers, les difficultés d'une navigation qu'elle veut leur iterdire. Sur quoi fonde-t-on cette nouvelle étendue de l'Asie? A-t-on ft des observations astronomiques dans tout ce pays entre le 160eme. & le 205cme. dégré? Qu'on les montre. Y-a-t-on fait de nouvelles découvrtes? Comment? Seroit-ce par mer? mais on soutient que la navigatin est impratiquable. Seroit-ce par terre? les peuples de cette région snt ennemis jurés des Russes; misérables, féroces, sans nourriture qui soit convenable même à des Tartares. Comment a-t-on pû parcourir les côtes de leur pays? Et les Cosaques qui l'ont traversé, étoient-ils capables de faire des observations sçavantes, & des relations authentiques? Doi-on s'en rapporter aux récits de ces barbares, quand on voit MM. Gmelin & Muller, tous deux employés & pensionnés par la Cour de Russie, différer etr'eux sur la position & la forme qu'ils donnent au cap Schalaginskoi? Le premier détermine affirmativement ce cap; le second le représente d'un rondeur indéterminée, & n'en fixe ni les limites, ni la fin.

EXTRAIT DES DÉCOUVERTES DES RUSSES.

M. Gmelin n'allonge l'Asie qu'au-delà du Léna; parce que les côtes de la mer glaciale n'étant pas bien connues des Européens, il croit plus aisé de les étendre. Mais ose-t-on changer la carte de la côte, depuis le Léna jusqu'au cap Schalaginskoi, tandis qu'on soutient que la route du fleuve au cap est devenue impratiquable? Si elle l'est, on n'a donc pas pû y faire de nouvelles découvertes pour corriger les anciennes: si elle ne l'est pas, pourquoi dit-on que Démétrius Laptiew s'est rendu depuis le Kolyma jusqu'à Anadirskoi-Ostrog, tant par terre que par eau? Si l'on ne double pas le cap Schalaginskoi, on ne trouve point de riviere navigable qui conduise même auprès d'Anadirskoi. Si l'on va du Kolyma par terre, on ne sçauroit alors décrire les côtes, puisqu'on s'en éloigne. S'il est difficile de doubler le cap, pourquoi M. Gmelin dit-il » qu'il y a des vestiges, qu'un homme dans un » petit bateau qui n'étoit guères plus grand qu'un canot de pêcheur, a doublé » le cap de Schalaginskoi; & même fait le voyage depuis le Kolyma jus» qu'au Kamtschatka? «

M. Engel, pour éclaircir de plus en plus cette matiere, ou mettre à découvert les erreurs dont on a voulu l'envelopper, examine les observations de M. Muller, sur les anciennes cartes de cette portion de l'Asie. La plus ancienne carte de la Sibérie, dit M. Muller, se trouve dans le Théâtre d'Ortélius, qui place les dix tribus d'Israël, vers le fleuve Obi, à 82 dégrés de latitude, d'où il les fait courir sur les côtes, jusqu'au 60eme. C'est une étrange superstition de tous les anciens Erudits de la Chrétienneté, que celle de vouloir placer le berceau des Hébreux dans toutes les régions de la terre, comme si ceux-ci n'avoient pas assez voyagé dans le désert de l'Arabie,

avant de massacr les habitans de la Palestine, qu'ils vouloient remplacer ; comme si depu sa dispersion, ce Peuple n'avoit pas assez erré sur toute la terre, d'où la line des Mahométans & des Chrétiens, le chasse depuis dix siécles. Ms quelque fautive que soit une carte où d'un trait de plume on traplante le Peuple d'Israël à travers seize cens lieues de terres & de mer, pour le faire geler sur la mer glaciale, au lieu de le laisser brûler sous le ropique; M. Muller dit que » la terre voisine de l'Amérique, est asez bien représentée dans le Théâtre d'Ortélius, ce qui » n'a pourtar pu se faire que par conjecture «. M. Engel s'arrête à cette observation d M. Muller, & dit que ces conjectures sur le voisinage de l'Amérique, ne ouvant venir de l'Asie, puisque le Nord-Est de l'Asie n'étoit pas alors connu, même à mille lieues près; on ne devoit inférer ce voisinage, que des premieres découvertes des Espagnols sur les contrées occidentales de l'Amérique. Avant d'établir l'authenticité du témoignage de ces Navigateurs, notre Géographe détruit celle des cartes Russes. M. Muller, dit-il, reconnoît que les cartes composées par des étrangers, sont préférables aux meilleures cartes Russes, même pour fixer des distances de 5 à 8 dégrés. Que sera-ce donc, lorsqu'il s'agira de déterminer des distances de 100, ou 130 dégrés ? S'il avoue que les latitudes marquées par des Russes, sont fautives, que sera-ce des longitudes, plus dificiles à saisir, sur-tout dans un espace de treize cens lieues? Car c'est toute la longueur que M. Engel accorde à l'Empire de Russie. Ceux, dit-il, qui en exagerent la puissance & l'étendue, disent que des 360 dégrés de la circonférence de la terre, la Russie en posséde 130. D'après cette idée vague, on a supposé qu'il y avoit trois mille lieues de distance entre Pétersbourg, situé sous le 50eme. dégré de longitude, & le cap des Tschuhtschis, sous le 180eme. Mais on ne fait pas attention que les dégrés de longitude, qui, sous le grand cercle de l'Equateur valent vingt-cinq lieues, n'en valent que douze & demi, sous le cercle parallele du 60eme. dégré de latitude. La grandeur de ces dégrés diminuant encore à mesure qu'on approche du Pôle, ils ne doivent valoir que dix lieues sur toute la carte de l'Empire Russe qui s'étend du 60 au 70eme. dégré de latitude. Ainsi la Russie ne possédera guères qu'un neuviéme du globe, au lieu du tiers. Encore, 150 dégrés d'une terre couverte alternativement de glaces & de ronces, ne valent-ils pas 10 dégrés d'un terrain fertilisé par un ciel doux & tempéré. Un Roi qui posséderoit seul l'Italie, seroit plus riche, plus formidable, & cent fois plus heureux, qu'un Empereur de toutes les Russies.

EXTRAIT DES DÉCOUVERTES DES RUSSES.

Recherches sur la terre d'Yéço.

M. Engel toujours résolu de retrécir l'Asie; après en avoir retranché 40 dégrés de longitude, en réduisant les cartes qu'il détruit les unes par les autres, cherche à déterminer les positions qu'il a dérangées. Mais ce qui l'embarasse le plus, est la terre d'Yéço. Où la trouver? Où la placer? Faut-il l'attacher au Continent de la Tartarie, ou l'en séparer? la faire sortir de dessous les eaux, ou la jetter au fond de la mer? S'il n'y avoit pas d'espace sur la carte pour cette terre, il faudroit bien l'effacer d'un coup de crayon, comme on l'a créée. Cet Auteur travaille donc à la poser quelque part, & lui cherche de la place dans les Relations de voyages, publiées par M. Muller. Il parcourt d'abord avec lui, les isles

Kouriles, dont il évalue les intervales; & par cette espéce d'échelle, il détermine la distance qui sépare le Kamtschatka du Japon, à deux cens lieues. Il examine la situation de ces isles, suppute leur étendue, & combinant ces deux rapports ensemble, il ne trouve que 7 à 8 dégrés de différence entre la longitude du Kamtschaka & celle du Japon; au lieu de 15 dégrés, que les cartes modernes établissent entre les deux Méridiens les plus voisins de ces deux Régions. C'est, dit-il, la politique Russienne, l'amour de la nouveauté, & l'embarras où étoient les Géographes de placer l'Yéço au Nord du Japon, qui ont fait éloigner si fort le Kamtschatka de la terre d'Yéço. C'est peut-être aussi pour les mêmes raisons, qu'après n'avoir donné que 5 à 6 dégrés de largeur au golphe de Pengina, qui sépare la Sibérie du Kamtschatka, on lui a prêté aujourd'hui 12 à 15 dégrés. En supposant une mer de 15 dégrés en largeur entre le Japon & le Kamtschatka, sur une longueur de 7 à 8 dégrés, la route d'une terre à l'autre, devroit être au moins de quatre cens lieues. Or les Japonois qui, dit-on, connoissoient les isles Kouriles les plus voisines du Kamtschatka, n'ont jamais fait un voyage de si long cours. De tout tems les Loix leur ont défendu, sous des peines sévéres, de naviger à cette distance. Ils ne sont pas assez bons marins, pour s'exposer si loin de leur isle.

Extrait des découvertes des Russes.

Le Capitaine Spangenberg, ou Spanberg, après un premier voyage autour des isles Kouriles, en avoit donné une description & une carte que le Sénat de Pétersbourg ne trouva pas authentiques. Il jugea que la distance de Matsmai au Kamtschatka, ne pouvoit être aussi grande que ce Voyageur l'avoit marquée. Cependant celui-ci prétend être arrivé dans vingt jours, de Matsmai à Bolschaia-Réka; tiret qui sur une mer inconnue, fait au hazard & sans guide, ne supposoit pas une route bien longue. On crut la distance exagérée; & l'on renvoya le même Spanberg, la mesurer de nouveau. On lui donna, pour lui servir d'Interprêtes dans ces contrées, deux jeunes Russes qui en avoient appris la langue, des deux Japonois, conduits du Kamtschatka à Pétersbourg (*a*). Mais ce second voyage réussit encore moins que le premier; puisque Spanberg ne put aller au-delà de la premiere des Kouriles, qui fait face à la pointe du Kamtschatka. Depuis cette époque, on n'y retourna plus. D'où sont venus les changemens qu'on a adoptés dans les nouvelles cartes Russes, & qui ne paroissent fondés sur aucun fait attesté par des relations postérieures à celle de Spanberg? On a refondu ces cartes, dit M. Muller, sur les réponses d'un Japonois, nommé *Sanima*, » Cet étranger, échoué en 1710, sur la côte » de Kamtschatka, fut envoyé en 1714 à la Cour impériale de Péters» bourg, où il apprit si bien la langue Russienne, qu'il a pu répondre » pleinement aux questions qu'on lui fit sur la situation & la nature des » isles Kouriles. «

Kosirewskoi, l'un des deux Chefs de la rébellion des Cosaques au Kamtschatka, qui se défirent en 1711, de trois Commissaires (*b*), a donné des lumieres sur ces mêmes isles. Cet homme intelligent, qui,

(*a*) Voyez ci-dessus la page 316.

(*b*) Idem, page 312.

Extrait des Découvertes des Russes.

dit-on, avoit profit des connoissances du Japonois *Sanima*, fut chargé de bien reconnoître les Kouriles & le Continent qui en est voisin. Il en visita du moins quelques-unes. Sa relation très-circonstanciée, & tenue pour authentique à Pétersbourg, atteste que les habitans des Kouriles, ou du Yéço des Japonois, traiquent au Kamtschatka & à Matsmai. Mais il est impossible, dit M. Engel, que ces insulaires fassent des voyages de deux cens ou même de cent lieues, sur leurs miserables *Baïdares*, ou canots, qui peuvent à peine servir pour le trajet d'une isle à l'autre. La distance du Japon au Kamtschatka, doit donc être fort petite. Si l'isle de Matsmai touche presque au Continent, & s'il y a cinq à six dégrés de latitude entre cette isle & le Kamtschatka, celui-ci ne doit pas être sous une longitude beaucoup plus avancée, ni dès-lors être séparé du Continent par une mer bien considérable. Il faut donc rapprocher le Kamtschatka des côtes de la Tartarie.

Mais où placer la terre d'Yéço s'il y a si peu de mer entre le Continent & la chaîne d'isles qui court du Japon au Kamtschatka? » J'avoue » ingénuement, dit M. Engel, que malgré mes recherches & mes » réflexions depuis vingt ans, je n'ose encore déterminer la situation de » la terre d'Yéço «. L'Auteur parcourt à ce sujet les opinions des Géographes. On a cru long-tems Yéço contigu au Japon; mais on est revenu de cette fausse position. D'autres l'ont joint à la Tartarie. D'autres en ont fait une isle, que d'autres ont séparée en deux. Il a fallu tout déranger pour faire place à cette terre. M. Danville se plaint de ce qu'elle lui a couté plusieurs changemen dans ses cartes. Si l'on consulte les Voyageurs qui guident les Géographes, on trouve des Missionnaires Jésuites, qui vous disent tantôt que la terre d'Yéço est une isle, & tantôt que c'est un Continent; tantôt qu'elle est l'une & l'autre; c'est-à-dire, que les Japonois marquent sur leur carte une isle d'Yéço, & derriere cette isle, un Continent du même nom, deux fois plus grand que la Chine; puisqu'un tiers de ce pays est au-delà du cercle polaire. On conclud de ces contradictions & ces incertitudes, que c'est un pays fabuleux; d'autant plus, dit M. Danville que s'il existoit, il devroit être connu des Chinois & des Tartares qui n'en ont aucune idée, ni même le nom. M. Engel, sans adopter cette conséquence sur une raison qui ne lui paroît pas concluante, a recours à M. de Guignes, en avouant que les conjectures de cet Auteur ne peuvent donner que des doutes, & que suspendre le jugement qu'on doit porter sur l'existence & la position d'un pays aussi contesté & baloté par les Géographes, que l'est la terre d'Yéço. Il faut entendre notre Dissertateur. Les Japonois ont dit, que l'isle d'Yéço étoit au Nord du Japon, 8l'Oku-Iesso au Nord de cette isle de Iesso. Ce mot sera sans doute un nom générique, qui désigne le Nord du Japon, ou les Peuples septentrionaux; comme les Juifs appelloient l'Occident *Kittim*, les pays d'Orient *Eln* ou *Madaï*; comme les Grecs nommoient Celtes tous les Peuples septentrionaux de l'Europe, Scythes ceux du Nord de l'Asie, Indiens les Peuples du Sud, Ethiopiens ceux d'Afrique; comme les Chinois appellent *Tahan*, tout le Nord-Est de l'Asie, & l'Amérique contiguë à ce côté de la Tartarie. Les Japonois, après avoir nommé

Extrait des découvertes des Russes.

Yéço, toutes les isles & les Peuples qui s'étendent du Japon au Kamtschatka, qui se trouve aussi compris dans la même dénomination, auront donné le nom d'Oku-Iesso à tous ces pays d'au-dessus, ou d'au-delà (*a*). Si l'on ne comprend rien à toutes les relations qu'ils font du pays de Iesso, c'est qu'après l'avoir conquis, il y a six cens ans, ils n'ont pas cru qu'il valût la peine d'être conservé, & l'ont négligé au point d'en perdre les notions exactes qu'ils en avoient; contens d'avoir gardé Matsmai, soit à cause de ses mines d'argent, soit parce que c'est une clef du Japon qui empêche les sujets de sortir de l'Empire, & les étrangers d'y entrer. Mais toutes ces explications de M. Engel, laissent toujours douter s'il y a réellement une terre de Iesso, distincte du Continent de la Tartarie, & des isles Kouriles, & ne déterminent point sous quel ciel, & sur quelle mer est cette terre.

Les Hollandois épaississent encore ces ténébres. Leur Compagnie des Indes, craignant que si l'on venoit à s'ouvrir la route de ses richesses, par le Nord-Est, on ne diminuât sa fortune en la partageant, fit entendre à ses compatriotes qui cherchoient un passage aux Indes par les mers du Nord, que pour le trouver, il falloit commencer par découvrir, de l'Inde même, les côtes septentrionales de l'Asie. La Compagnie envoya donc deux vaisseaux à cette découverte. Mais dès-qu'elle vit que les recherches d'un passage au Nord-Est se ralentissoient en Europe, elle cessa les siennes, & défendit même sous peine de mort, à tous les sujets de sa domination aux Indes, de naviger sur un vaisseau Hollandois, vers la terre de Iesso.

Cette défense, dit M. Engel, rend suspecte la relation qu'ils ont publiée de ce pays. Cependant, comme ils en donnent des détails qui ne peuvent être purement imaginés, on ne doit en révoquer en doute que les circonstances qui sont ou trop peu d'accord avec les relations des autres voyageurs, pour n'être pas contestées, ou trop conformes à l'intention que peut avoir eue la Compagnie Hollandoise, de cacher la vérité sur un objet qui intéresse son ambition exclusive. Mais il n'est rien de si rebutant pour la curiosité de l'esprit humain, que l'incertitude & l'ignorance des choses qu'il veut sçavoir. Ainsi, M. Engel, après avoir établi une sorte de Scepticisme sur la plûpart des Ecrits qui parlent de la terre d'Yéço, cherche à bâtir un systême des débris même de tous ceux qu'il a détruits.

Au Nord de Matsumai, dit-il, on peut placer une grande isle, & ce sera le véritable Yéço. Voilà, sans doute, un grand paradoxe géographique. Mais on peut le soutenir jusqu'à ce qu'on ait une relation dont l'authenticité le renverse. Les Hollandois, poursuit-il, ont vu à 48 dégrés, 50 minutes, la mer s'élargir. En reculant la côte orientale de la Tartarie méridionale à 153 dégrés, & posant la pointe du Kamtschatka sous le 165ème. dégré de longitude, on aura onze dégrés de largeur sur la mer, pour y placer commodément l'isle d'Yéço, qu'on appellera, si l'on veut, l'isle d'Amur, ou de Sagalien. Aucune relation ne contredit l'hypothèse, qui ne fait qu'une seule isle sous ces trois noms. M. Engel revient encore sur toutes les relations qu'il a déja discutées & presque réfutées; rejettant

(*a*) Voyez l'Histoire Générale des Voyages, *in*-4. Tome X. page 546.

Extrait des découvertes des Russes.

Embarras sur la position de l'isle des Etats & de la terre de la Compagnie.

tout ce qui ne l'éclaire pas, adoptant tout ce qui favorise sa théorie. Mais, après avoir posé son isle sur les sables mouvans de la mer, au milieu des courans qui la rendent, pour ainsi dire, inabordable, au moins du côté du continent; il ne sçait où placer l'isle des Etats, & la terre de la Compagnie. » J'en suis, dit-il, aussi embarrassé que les autres Géographes, qui « sont obligés d'avoir recours au hazard, ou qui les omettent entiére» ment «. Cependant notre critique, pour concilier tous les partis, & les relations des Russes avec celles des Hollandois, emprunte une conjecture de M. Muller. Les tremblemens de terre, dit celui-ci, sont très-fréquens & très-violens dans ces parages; il est très-possible que diverses isles, en tout, ou en partie, n'en formassent qu'une dans le tems du voyage des Hollandois, & qu'elles aient été séparées depuis. Cette conjecture est assez vraisemblable, ajoute M. Engel. » Des terres qui ont des caps » aussi avancés, & des bayes aussi profondes, peuvent aisément, par des » tremblemens de terre, se diviser de plus en plus, & former des isles. » Je conjecture même, qu'autrefois, le Kamtschatka, les isles Kouriles, » le Yéço, le Japon & la Corée n'ont fait qu'un même continent «. Les tremblemens de terre sont si fréquens au Japon, dit le P. Charlevoix, que le Peuple ne s'en allarme presque plus. Cependant ils sont quelquefois si violens, que les villes entieres en sont renversées, & la plûpart des habitans ensevelis sous leurs ruines. Il seroit fort surprenant, ajoute cet historien, que le Japon ne fût pas sujet aux tremblemens de terre, quand on y voit tant de volcans & de mines de souffre. Mais il n'est guères moins étonnant, que des Géographes veuillent fixer irrévocablément sur la carte, des terres & des pays que la mer & les volcans bouleversent perpétuellement; des terres que les voyageurs n'ont vues que de loin; dont aucun Astronome n'a pû déterminer la latitude ni la longitude; qui d'un voyage à l'autre, changent entiérement de face, en moins d'un siécle; des terres que les habitans du voisinage ne connoissent pas, ou désignent sous des noms très-propres à embarrasser des navigateurs étrangers. En un mot, ce qu'il y a de plus singulier dans la Dissertation de M. Engel, c'est qu'il ait eu le courage de la faire, au risque d'en tirer si peu de lumiéres. Quoi de plus capable d'introduire le Pyrrhonisme dans l'Histoire ancienne, que les contradictions qui s'élévent de nos jours sur la situation actuelle des pays éloignés? Qui croira désormais aux relations des voyageurs, sur des matieres épineuses? Comment auront-ils des oreilles pour bien entendre ce qu'on leur raconte dans les pays où ils abordent, eux qui n'ont pas eu des yeux pour distinguer une isle d'un continent, plusieurs terres d'une seule; eux qui mentent par intérêt, par ignorance, par vanité, par envie de parler; semblables à des enfans prêts à croire, à débiter toutes les inepties dont on les berce, plûtôt que de se résoudre à ignorer, à se taire. Eh! le moyen d'adopter des relations faites à des milliers de lieues, sans examen, sans critique & sans capacité!

L'autorité même d'un Gouvernement, soit qu'il ordonne de parler, ou de se taire, n'est pas recevable en matiere de crédibilité; parce que la plûpart des Cours s'attachent plus à l'utilité du moment, apparente, ou réelle, qu'à la vérité, dont elles n'ont pas besoin. Dans un Etat, on falsifie les

faits, comme dans un autre, les monnoyes. Le Sceau du Prince donne à tout une valeur au moins fictive: mais il n'oblige pas les esprits à l'adhésion, comme les volontés à la soumission. Ainsi, des relations publiées par ordre de la Cour de Russie, peuvent être des mensonges: car il est rare qu'une Cour ordonne d'écrire des vérités. La liberté naturelle de l'esprit humain n'attend pas un ordre, & se contente d'une permission pour les dire. Mais indépendamment de l'influence des Cours sur les écrits publics, combien n'a-t-on pas de raisons de suspecter les cartes Russes? Si l'on ne peut se fier à des recueils, de voyages faits de nos jours, presque sous nos yeux, en des pays cent fois visités, & toujours ouverts à la curiosité; quelle doit être notre confiance pour des navigateurs Russes, Espagnols, Hollandois, dont la plûpart n'ont eu ni la facilité de voir, ni le tems de considérer, ni la sagacité de vérifier & d'apprécier ce qu'ils racontent: cependant il faut lire les voyageurs, pour s'instruire, ou pour s'amuser de leurs erreurs. C'est encore le seul moyen de découvrir tôt ou tard la vérité, d'abbattre beaucoup de préjugés, & de répandre quelques idées d'humanité.

EXTRAIT DES DÉCOUVERTES DES RUSSES.

M. Engel, las d'errer sur les côtes orientales de la Tartarie, sans sçavoir où placer les terres qu'on prétend y avoir découvertes, se rejette sur la rive opposée, vers les côtes de l'Amérique, & cherche comment on peut aboutir d'un continent à l'autre par la mer qui les a rompus & séparés: nouvelle matiere de doutes & d'incertitudes pour les Géographes. Il abandonne ici les Hollandois & les Russes, pour s'attacher aux Espagnols. Puissent-ils lui donner des lumieres plus sûres! C'est le P. d'Acosta, Jesuite, qu'il prend pour son premier guide, dans cette contrée occidentale du Nord de l'Amérique. Sa description du nouveau Monde, imprimée au commencement du siécle dernier, parle en détail d'un pays, dont l'existence n'est pas encore bien constatée, après un siécle & demi de voyages, de découvertes & de progrès, soit dans la navigation, soit dans la géographie; c'est le Royaume d'Anian dont il s'agit, & qui reste encore à découvrir. » L'extrémité septentrionale du Royaume d'Anian, » dit cet Auteur, s'étend jusque sous le cercle polaire arctique, & si la » mer ne l'en empêchoit, il se trouveroit joint aux pays des Tartares & » des Chinois «. Mais cette relation n'indique aucun voyage au-delà du 42eme. dégré de latitude. Quelle conséquence en peut-il résulter pour les terres du cercle polaire? Cependant M. Engel veut qu'on ajoute foi *pleniere* aux anciennes relations des Espagnols? N'est-ce pas trop d'indulgence? D'après l'Anglois Drake, qui découvrit une infinité de pays qu'on n'a pas vus depuis son voyage de 1577; d'après les Espagnols cités sans nombre par le P. d'Acosta, leur compatriote, Jésuite & Missionnaire, le détroit d'Anian devroit être au 42eme. dégré: mais voici M. Sanson pere, assez fameux Géographe François, qui recule ce même détroit entre le 55eme. & le 65eme. dégré de latitude Nord. Les contradictions que l'existence & la place de ce détroit eurent à essuyer pendant plus de cent cinquante ans, le firent enfin bannir des meilleures cartes. C'est le langage de M. Buache. Une assertion si tranchante révolte M. Engel, qui combat ici pour les Espagnols, avec un zèle digne de toute leur reconnoissance, mais

Recherches sur le passage en Amérique, par le Nord-Ouest.

Extrait des découvertes des Russes.

que d'autres lecteurs ne lui pardonneront pas sans une extrême patience ; à moins qu'ils ne soient Géographes. Les tems dont parle M. Engel, les Auteurs qu'il cite, leur langage & leur style, ne paroissent pas contrebalancer les raisons que M. Buache allégue pour infirmer l'authenticité des premieres relations Espagnoles. On n'y voit presque jamais pour témoins, que des Conquérans, ou des Gouverneurs, qui ne mettent point de bornes à leurs conquêtes & à leur domination; des Missionnaires qui n'ont guères eu le loisir de faire des découvertes, mais qui pour augmenter le bruit des succès de leur prédication, ont multiplié les Peuples & les terres, par un effet de cette confiance à la grace de leur vocation, qui leur fait voir par-tout des prodiges. Quels témoins cite-t-on encore ? des Soldats qui ont compté deux cens vingt mille pas, ou plus de cent lieues, en traversant au-dessus du Nouveau Mexique, un pays maudit par sa stérilité, où l'on ne trouve pas une pierre, un arbre, une herbe, mais beaucoup de vaches pour se nourrir ; des Navigateurs, qui ne pouvoient être fort éclairés dans un tems où l'Europe perçoit à peine les ténébres de dix siécles d'ignorance. Les Portugais & les Espagnols, quoique les plus hardis & les plus heureux dans leurs courses, n'en apportoient pas moins au Nouveau Monde, cet esprit de fanatisme & ces préjugés qui tiennent à une sorte de barbarie, & qui ne se rencontrent pas avec la raison, les lumieres & les connoissances qu'il faut avoir pour faire la carte & la description exacte d'un pays. Cependant M. Engel se prévaut contre M. Buache, de ce qu'après avoir voulu corriger les premieres cartes Espagnoles, qui donnoient la Californie pour une presqu'isle, on s'est vu forcé, dans les derniers tems, à leur rendre à cet égard toute leur authenticité, en remettant en presqu'isle, cette même Californie qu'on avoit changée en isle. C'est un avantage sans doute pour les premiers Navigateurs Espagnols, qu'on soit revenu à leur témoignage : mais une vérité rencontrée au hazard, ne décide rien en faveur de cent autres faits avancés sans preuves, & démentis par la contradiction, ou l'invraisemblance, qu'ils renferment. M. Engel cite une relation du Comte de Pignalosse, ou Penalossa, Vice-Roi du Mexique, qui donne à la Californie mille lieues d'étendue, en la poussant jusqu'au Cap Mendocin. Il veut que cette relation soit authentique, parce que son Auteur devoit avoir bien reconnu, dit-il, un pays dont il se proposoit de faire la Conquête; comme si les Vandales, qui entrerent en Espagne, il y a douze siécles, la connoissoient bien avant de s'en emparer; comme si les Espagnols eux-mêmes, qui conquirent le Mexique, l'avoient bien parcouru, quand il tomba sous leur puissance par le sac de sa capitale, & le massacre de ses Princes. » J'avoue (dit pourtant M. Engel) que » les longitudes des anciennes cartes des Espagnols, après leurs découvertes réitérées, ne peuvent être regardées comme sûres..... Mais si » l'on rejette toutes celles qui ne sont pas fondées sur des observations » astronomiques faites avec toutes les connoissances & l'exactitude qu'elles » exigent, il faudra douter de presque toutes les longitudes de l'Asie, » de l'Afrique & de l'Amérique ; puisque pour les déterminer, on s'est » contenté de mesures prises par estime, par les Journaux des Pilotes, » par le nombre de lieues qu'ils ont faites, soit par des vents favorables, soit

Authenticité des anciennes cartes Espagnoles de l'Amérique.

» soit par des vents contraires «. Cette conséquence n'effraye point ceux qui pésent les autorités & les raisons ; ils sçavent bien qu'on ne pourra jamais compter sur les longitudes prises sur mer, & même sur terre, que lorsque l'usage de faire voyager des Sçavans pour déterminer ces mesures, sera devenu plus général. A peine a-t-on enfin trouvé le moyen de fixer les longitudes sur mer ; à peine les Anglois & les François commencent-ils à faire usage de l'invention qui doit assurer la méthode de mesurer ces degrés ; comment auroit-on confiance à tout ce que les Espagnols & les Russes ont établi sur une matiere si délicate & si difficile, sur-tout quand ces deux Peuples rivaux en Géographie, ne sont pas d'accord ? Mais ce qui doit tenir les Lecteurs dans le doute sur toutes les hypothèses que détruit & qu'établit M. Engel ; c'est qu'après avoir suivi la relation du prétendu Sauvage *Moncacht-Apé* (*a*), il n'accorde aucun crédit aux voyages de l'Amiral de *Fonte*, dont M. Buache admet l'autorité. Il faut avouer qu'il est plus heureux à montrer la supposition & la fausseté de cette derniere relation, que la vérité de la premiere. Les erreurs & les fables se multiplient sans peine, mais la vérité n'est que d'une façon, & le mensonge a toutes les autres. Il est plus aisé d'abandonner ces diverses relations au tems, qui doit les vérifier, que de les défendre, ou de les combattre.

EXTRAIT DES DÉCOUVERTES DES RUSSES.

Cependant M. Engel réfute la relation de l'Amiral de Fonte, par douze faits sur lesquels elle est appuyée, & qui sont autant de fondemens ruineux. Ce de Fonte, dit-il, ou de Fuenre, s'il eût été Portugais, comme on le prétend, n'auroit pas été fait Amiral du Pérou, par la Cour d'Espagne, même dans un tems où celle-ci réunissoit le Portugal à sa domination. Si de Fonte étoit Espagnol, & non pas Portugais, sa relation devoit être écrite dans sa langue nationale. Or c'est une relation Portugaise, que les Anglois ont publiée en 1708, d'une découverte faite en 1640. Les Jésuites à qui l'on doit plusieurs découvertes dans toutes les contrées de l'Amérique, ne citent nulle part le voyage de cet Amiral, qui parle lui-même de deux Missionnaires de cette Société, qu'il a rencontrés dans sa route. Cette relation rassemble un Amiral Portugais, un Capitaine François, un Pilote Anglois, employés par les Espagnols dans une expédition que ceux-ci vouloient, dit-on, cacher à toutes les Nations de l'Europe. On cite une expédition des Anglois, faite dans le même tems, sans qu'il en reste aucune trace en Angleterre, ni dans les archives de l'Amirauté, ni dans la mémoire des hommes. On prépare l'expédition de l'Amiral de Fonte, en si peu de tems ; on lui fait parcourir tant de chemin, que son voyage paroit visiblement controuvé. Cet Amiral a visité des Nations innombrables, qui parloient toutes une langue différente ; & il n'avoit pour interprête que Parmentiers, François, qui, dit-on, avoit vécu long-tems en Canada : mais l'histoire de ce Parmentiers est aussi inconnue en France, que l'est chez les Anglois le voyage de Shapley en Amérique du tems de l'Amiral de Fonte. On suppose à ces Peuples une douceur envers les Espagnols, qui n'est pas compatible avec l'horreur que le nom seul de

Réfutation du prétendu voyage de l'Amiral de Fonte.

(*a*) Ce mot veut dire, *homme qui tue la peine*. On appelloit ainsi le prétendu Voyageur, parce qu'il étoit infatigable. L'homme sauvage tue la peine, & la peine tue l'homme civil. Quel contraste !

Extrait des découvertes des Russes.

ces conquérans avoit répandue dans toute l'Amérique. Cette douceur est démentie par la cruauté qu'on leur prête à l'égard de Shapley qui fut massacré, dit-on, par les Esquimaux. Des Indiens si humains pour les Espagnols qui leur ont fait tant de mal, auront-ils été si barbares contre des Anglois dont ils n'avoient point encore éprouvé d'injustice ni d'outrage? On parle d'un lac de Fonte, qui quoique situé au 70 me. dégré de latitude, contenoit des isles couvertes de toutes sortes de fruits, de quadrupédes, d'oiseaux, & d'arbres. On cite un lac Velasco, que M. Delisle place au 82 me. dégré de latitude, & ce lac d'eau douce, quoiqu'environné de montagnes couvertes de glaces aussi anciennes que le monde, n'étoit point gelé. Car s'il l'eût été, l'on n'auroit pu sçavoir qu'il étoit d'eau douce; puisque l'eau de mer devient douce, quand elle est glacée. Enfin tous les Auteurs contemporains ignorent ces découvertes de De Fonte; les archives de la Cour d'Espagne, gardent un profond silence sur cette expédition. Mais M. Delisle répond, » qu'on pourroit citer plusieurs exemples » de découvertes faites par les Espagnols, dans les pays dont ils ont voulu » cacher la connoissance aux autres Nations «. Ils y ont si bien réussi, dit-il, qu'ils ignorent eux-mêmes ce qu'ils sçavoient dans le tems de ces découvertes. M. Engel assure que les Espagnols ont constamment publié des relations vraies ou fausses, des pays qu'ils ont découverts.

Relation apocryphe de Fuca.

Cet Auteur traite également d'apocryphe, une relation de Fuca, cependant admise comme authentique, par MM. Delisle & Buache; quoiqu'elle ait été ignorée par de Fonte, qui tenta le même voyage que Fuca, quarante-huit ans plus tard. Ce Fuca, dit M. Engel, étoit un Grec de Céphalonie, qui après avoir été fait prisonnier par les Anglois, on ne sçait pourquoi, leur échappa sans qu'on dise comment. Il alla, par les ordres du Vice-Roi du Mexique, découvrir un passage au Nord; delà, mécontent, il passa en Espagne pour y offrir ses services au Roi, & n'ayant pas réussi, il voulut se retirer dans sa patrie par Venise; il y trouva un Anglois qui le sollicita de se rendre auprès de la Reine Elisabeth, dont il seroit mieux traité qu'en Espagne, s'il découvroit aux Anglois la route de la mer du Sud, par un passage au Nord. Mais ce Grec loin d'écouter cet utile conseil qui pouvoit satisfaire à la fois son ambition, & sa vengeance contre les Espagnols, alla mourir de misere chez lui. Cette histoire n'est qu'une fable, comme celle du voyage de De Fonte. L'une avoit été imaginée pour ouvrir un passage au Nord, en faveur des Espagnols; l'autre le fut pour fermer ce passage aux Anglois, qui cherchoient le Mexique par la baye d'Hudson. Fuca, dit-on, l'avoit trouvé; de Fonte trouva qu'il n'y en avoit pas: ou plutôt, dit M. Engel, ni l'un ni l'autre n'ont rien découvert, ni même fait un pas, ni peut-être même existé.

M. Engel cherche pourtant, non pas ce passage par la baye d'Hudson, mais cette mer de l'Ouest, que de sçavans Géographes ont placée dans leurs cartes, sur la foi de certains récits qu'on attribue à des Sauvages du Canada, ou de relations de voyages, la plûpart imaginaires, de même que leurs Auteurs. Il examine à ce sujet la relation du Baron de la Hontan. Elle a été décriée, dit-il, par le P. Charlevoix, parce que ce gentilhomme n'avoit pas de Religion. Certains Lecteurs ne veulent pas s'en rapporter

aux relations des Missionnaires, parce qu'on soupçonne leur zéle de crédulité. Les Missionnaires à leur tour veulent qu'on récuse le témoignage des voyageurs qui n'ont pas des sentimens assez religieux. Quel est le plus digne de foi, le témoin qui croit trop, ou celui qui croit trop peu ? Lequel des deux débitera le plus de choses incroyables ? Le P. Charlevoix, Jésuite, avoue que le Baron de la Hontan, quoiqu'il écrive mal, & souvent à la légere, raconte assez sincérement ce qu'il a vu. M. Engel conclud de ce jugement, même peu favorable, que ce Voyageur ne mérite pas le discrédit où il est tombé. Cet homme, dit il, eut le malheur de déplaire au ministere, & la disgrace de l'Auteur rejaillit sur son ouvrage. Mais quoiqu'il y ait dans sa relation des avantures fabuleuses, & que l'Auteur lui-même n'a pas voulu donner pour vraies, il ne s'ensuit pas que lorsque le Voyageur parle en Historien, sa relation ne soit d'aucun poids. Un homme qui dédie au Roi de Dannemark, sa carte du Canada, voudroit-il, dit M. Engel, en imposer à un Souverain puissant, duquel il espéroit peut-être alors sa fortune? Quelle impudence!..... Mais fait-on sa fortune en dédiant aux Rois des vérités ? Cependant la Géographie n'est guères susceptible ni de ces vérités qu'on punit à la Cour, ni de ces mensonges qu'on y récompense. Une dédicace ne prouve rien; & les Princes ne sont point comptables au public, du mérite des livres dont on leur fait hommage. Ils ne garantissent ni l'autorité, ni la bonne-foi, ni le jugement de l'Auteur. Rarement s'engagent-ils à lire ses ouvrages; comment obligeroient-ils les Lecteurs à y prendre confiance? La relation de la Hontan, n'acquiert ni plus de crédit, ni plus d'authenticité, d'avoir un Souverain respectable pour Mécène, que d'avoir un Baron pour Auteur. Un Prince pardonne les erreurs que lui dédie un Ecrivain, quel qu'il soit. L'indulgence est l'appanage des trônes; comme le mensonge est le partage de toutes les conditions. Mais si la faveur d'un Roi qui daigne accepter la dédicace d'un livre, ne le défend pas de la juste censure des critiques; l'accusation d'irréligion intentée contre l'Auteur, n'ôte rien à la véracité de son témoignage en matiere de Géographie & de Physique. » Si l'on ne devoit ajouter foi pour les voyages, » dit M. Engel, qu'à des gens de bonnes mœurs, & à de bons chré- » tiens, on risqueroit d'adopter beaucoup d'erreurs; puisque de très- » honnêtes gens, faute de génie, ou par crédulité, rapportent des faits » très-souvent erronés «. Ainsi l'on peut admettre en plusieurs points la relation du Baron de la Hontan. La route qu'il a prise pour descendre au Mississipi, étoit inconnue avant lui. Depuis on l'a trouvée telle qu'il l'a décrite. Mais si l'on a découvert la vérité de certains faits qu'il avoit certifiés le premier; c'est une raison de ne pas rejetter les faits qu'il atteste, quand on n'a pu en constater encore la fausseté. La découverte de la Hontan n'a jamais été contredite par d'autres relations postérieures; elle est conforme aux découvertes antérieures des Espagnols, qu'on n'a pu convaincre de supposition. On doit donc la regarder comme authentique, jusqu'à ce que des faits contraires, bien attestés, viennent la détruire. C'est le précis des raisonnemens de M. Engel, en faveur des autorités sur lesquelles il a dressé une nouvelle carte de la partie septentrionale &

Extrait des découvertes des Russes.

Défense de la relation de la Hontan.

Extrait des Découvertes des Russes.

occidentale de l'Amérique. Les détails où il entre pour justifier sa théorie géographique, sont d'une longueur & d'une discussion qui n'appartiennent pas à l'Histoire des Voyages. Mais ce qui ne doit pas y être étranger, c'est sur-tout la fin & le but de sa dissertation ; ou ses idées sur la possibilité d'un passage en Amérique, par les mers du Nord. Rien n'est plus digne de l'attention des Lecteurs.

Possibilité d'un passage en Amérique, par les mers du Nord.

» J'ai long-tems hésité, dit M. Engel, à donner au public mes idées sur le » passage du Nord«. Si on les rejette, j'aurai pris une peine inutile; & si on les suit, ce sera pis encore : je dois craindre de faire renouveller les injustices criantes que les Européens ont de tout tems commises à l'égard des Américains. » Je ne parle pas des cruautés que les Espagnols ont autrefois exer» cées dans le Nouveau Monde ; elles sont détestées par leurs compatriotes » mêmes. Mais les autres Nations n'ont-elles rien à se reprocher ?« Toutes ont eu pour maxime, que les Américains n'étant que des Sauvages, parce qu'ils ne suivoient que la Loi de la Nature, on pouvoit s'emparer de leur pays. » Les Russes mêmes, dit M. Engel, qui ne peuvent se compter parmi » les Nations civilisées, ont cependant la même prétention «. Dira-t-on que les Indiens sont Idolâtres ? » Mais le Christianisme que les Espagnols » leur ont apporté, n'est guères avantageux à ces malheureux Peuples ; puis» qu'au Mexique même, & au Pérou, les naturels du pays allient sou» vent les cérémonies du Christianisme avec l'Idolâtrie la plus mons» trueuse. J'ai gémi, dit M. Engel, en considérant la cause de la derniere » guerre entre la France & l'Angleterre. Les François disoient, tout le » pays à l'Ouest, & au Sud-Ouest du Canada, est à nous, parce que nous » avons découvert les terres limitrophes. Les Anglois, par le même raison» nement, prétendoient que tout le pays à l'Ouest de l'Acadie & de la » Nouvelle Angleterre, étoit de leur domination. En poussant plus avant » des deux côtés, ces deux Nations se sont rencontrées sur l'Ohio, se » plaignant chacune, que l'autre usurpoit sur elle. Les Sauvages crioient » envain, ne disputez pas, ce pays nous appartient, vous n'avez pas » droit de vous y établir. Les deux Nations, en vrais Européens, disoient: » vous vous moquez ; des Sauvages comme vous, n'ont aucun droit d'ha» bitation nulle part..... J'avoue, dit M. Engel, que de pareils principes » me paroissent si contraires à la Religion naturelle, & révélée, que tout » Payen éclairé en seroit scandalisé. «

Mais, l'Auteur ne voit pas, sans doute, que la raison des Payens & des Sauvages, n'est pas la même que celle de nos Gouvernemens Chrétiens. Qu'il lise l'*Observateur Hollandois* qui a si bien défendu les droits de ceux qui le payoient durant la derniere guerre ; qui sçavoit si courageusement opposer ses feuilles à des batailles; qui redoubloit ses déclamations & ses invectives, à proportion des pertes que faisoit sa cause. C'est ce Publiciste Logicien, cet homme d'Etat & de cabinet, ce juge impartial & profond, qui lui démontrera le droit que doivent avoir des Sociétés politiques, armées d'une formidable artillerie, pour expulser, ou soumettre des Peuplades errantes, qui n'ont que l'arc & la hache.

M. Engel espére cependant que les Européens s'humaniseront enfin, à la vue de l'acharnement des Nations sauvages ; que les Anglois, après avoir

éprouvé de leur part une guerre qui a fait égorger quarante mille personnes de tout âge & de tout sexe, se persuaderont que les Sauvages sont des hommes ; ils sentiront, peut-être, qu'eux-mêmes ne doivent pas être le seul Peuple libre de l'Univers ; qu'il ne faut pas exciter une centaine de nations à lever la hache contre les colonies Européennes ; que le commerce, sans cesse traversé par les irruptions de ces peuples, à qui des courses de cent lieues ne coutent rien, peut en souffrir des dommages irréparables ; que des Américains se souleveront éternellement, en voyant des étrangers venir de si loin, pour les détruire, les subjuguer, ou les tromper. Dans cette flatteuse perspective de modération, M. Engel se résout à publier ses lumieres sur la découverte d'un passage au Nord, qui rendra la communication de l'Europe avec l'Amérique, de plus en plus, ouverte & facile.

Extrait des découvertes des Russes.

Il établit d'abord certaines notions dont on doit se munir avant de pratiquer la route qu'il tente de frayer aux navigateurs. Les glaces, dit-il, sont le plus à craindre dans le voisinage des terres. Ce sont les grandes rivieres qui les déchargent dans la mer à leur embouchure. C'est le vent du Nord qui, sur la mer glaciale, les retient & les accumule autour des terres. Un vent de Sud au contraire, les fait fondre & les disperse au loin, en débris flottans. Le froid n'augmente pas à proportion qu'on approche du Pôle. Le Spitzberg est moins froid que la nouvelle Zemble, quoiqu'il soit plus septentrional de sept à huit dégrés. Le Groënland est plus fertile au Nord, qu'au Midi. C'est par la production d'un pays qu'on peut juger de sa température. On a trouvé sous le 80eme. dégré de latitude un marais sans fond, & qui n'est jamais gelé ; tandis qu'au 60eme. dégré, près de Jakutzk, M. Gmelin assûre que durant deux étés, la terre, creusée à treize toises de profondeur, étoit gelée & dure comme un roc. Gouldens qui avoit fait trente fois le voyage du Nord, a certifié à Charles II, Roi d'Angleterre, que deux vaisseaux Hollandois avoient trouvé à 89 dégrés, c'est-à-dire au Pôle Arctique, une mer libre, profonde & sans glaces. Mais avant d'aller plus loin sur la foi de ces nations, M. Engel avertit les navigateurs, que l'Amérique est plus froide que l'Asie, au moins de dix dégrés ; ensuite il pose en assertion, que le Passage par le Nord-Ouest, est impratiquable (*a*). Cette thèse est le sujet d'une dissertation où l'Auteur examine toutes les preuves alléguées jusqu'à présent, en faveur de la possibilité du passage au Nord-Ouest. C'est toujours contre M. Buache qu'il dresse ses recherches critiques. On a, dit-il, resserré la mer orientale. Mais ce qu'on perd sur cette mer, on le regagne du côté des terres, qu'on avance jusqu'à deux cens sept dégrés de longitude. Dès-lors, on retranche une bonne partie de l'Ouest de l'Amérique, qui resserré de ce côté, se trouve encore limité vers le Sud par une espéce de golfe qu'on fait avancer au-delà du 60eme. dégré de latitude. Mais que deviendront alors, dit M. Engel, les relations de tous les peuples de l'Amérique, placés entre le 50eme. & le 60eme. dégrés de latitude, qui parlent d'un continent de mille lieues vers l'Ouest ? Que dira-t-on du témoignage d'un peuple sauvage, qui venoit du 51eme. dégré, sans avoir la moindre connoissance d'une mer dans son voisinage ? Si les Sauvages de

Passage au Nord-Ouest, impraticable.

(*a*) Pour bien entendre cette dissertation, il faut avoir lu les Voyages au Nord-Ouest & au Nord-Est. Histoire Générale des Voyages *in*-4. Tome XV, depuis la page 92, jusqu'à la page 215. Consultez aussi les cartes de ce même volume.

la baye d'Hudſon n'ont aucune idée de ce paſſage qui doit être fort proche de leur contrée, comment ſe perſuader qu'il exiſte? On le place à 62 dégrés, trente minutes. Wilſon, dit-on, y a paſſé, & n'y a trouvé ſur la fin du détroit qu'une mer, ſans terre de côté, ni d'autre. Pourquoi donc chercher encore ce paſſage qu'un Anglois a trouvé, quand on en a la latitude préciſe? Mais c'eſt en le cherchant que d'autres Anglois, choiſis par M. Dobbs, ont découvert qu'il n'exiſtoit pas; & qu'au lieu d'une mer, ils n'ont trouvé que des rivieres. M. Engel s'attache au voyage d'Ellis, pour y renverſer tout ce qui pouvoit y fonder juſqu'à préſent les eſpérances du paſſage qu'il veut abſolument fermer. Ellis convient lui-même, que toutes ſes recherches aboutirent à découvrir que le prétendu détroit, trouvé par Wilſon, finiſſoit par deux petites rivieres; qu'ayant tenté à droite & à gauche, il avoit trouvé une ouverture au Sud, mais barrée par une file de rochers; & une ouverture au Nord, qui expiroit à trois milles de l'entrée. Cependant Ellis prévenu pour ce paſſage, le cherche dans un autre endroit. Mais les raiſons qu'il donne pour vouloir qu'on le trouve, paroiſſent très-bien réfutées par M. Engel. S'il y avoit, dit Ellis, un grand continent à l'Oueſt de la baye de Hudſon, on y trouveroit de gros bois, & cependant on n'y voit que des buiſſons. Le continent de la Tartarie, répond M. Engel, eſt très vaſte; cependant il n'y croît point de grands arbres au-delà du 60eme. dégré. C'eſt le froid, & non pas ſeulement le voiſinage de la mer, qui s'oppoſe à la végétation des arbres. Il y a des iſles, des Iſthmes, des montagnes voiſines de la mer, qui ſont couvertes de forêts. Ellis ſuppoſe un flux de la mer du Sud, qui exiſte juſqu'à ſix cens lieues dans les terres. Pourquoi, dit M. Engel, n'a-t-il pas ſuivi ce flux au tems du reflux? Pourquoi n'a-t il pas cherché cette mer du côté de l'Oueſt, ou du Sud-Oueſt? Ellis a trouvé des baleines de deux cens pieds dans la baye de Hudſon: il ſuppoſe qu'elles venoient de cette mer inconnue, & conclut qu'elle ne doit pas être éloignée. Mais comment auroient-elles franchi, dit M. Engel, un paſſage ſi étroit que celui qu'il a trouvé? Enfin, on ſuppoſe ce paſſage tantôt au 62eme., tantôt au 65eme., & tantôt au 69eme. dégré. Mais une nation ſauvage, placée au 72eme. dégré, vient juſqu'au Fort Bourbon, ſous le 57eme. dégré, toujours à pied, ſans avoir aucun uſage des canots, ni la plus légére connoiſſance d'une mer, ou d'un détroit, ſi ce n'eſt d'une baye à l'Eſt. Comment une mer, auſſi grande que celle qu'on ſuppoſe à l'Oueſt, ſeroit-elle ignorée de peuples qui voyagent à deux ou trois cens lieues autour d'eux? M. Engel réſume ſes preuves contre l'apparence d'un paſſage au Nord-Oueſt. Toutes les nations Américaines, dit-il, depuis le 60eme. dégré juſqu'au 40eme. parlent d'un continent de cinq cens lieues, & de quatre à cinq mois de marche. Dans toute cette étendue, il n'y a donc pas un détroit entre les mers du Sud & du Nord. Ces Sauvages ont moins d'idée de cette mer, au Nord-Oueſt de leur pays, qu'ils n'en ont de peuples éloignés à mille lieues de chez eux. Enfin, quand bien même il y auroit un paſſage au Nord-Oueſt vers le Pôle, pourquoi le chercher par la baye de Hudſon, juſqu'au fond de la baye de Baffins, pour venir paſſer ſous le Pôle, & ſe porter au Cap de Schalaginskoi, à travers une mer inconnue, peut-être coupée d'iſles & de rochers, peut-être fermée par des terres? Ne vaut-il pas mieux tenter de trouver un paſſage plus

court & plus sûr au Nord-Est ? Quelles raisons parlent en faveur de cette route ? Les voici.

EXTRAIT DES DÉCOUVERTES DES RUSSES.

Raisons qui prouvent la possibilité d'un passage au Nord-Est.

Les Harpons Anglois, Hollandois & Biscayens, qu'on trouve quelquefois dans les baleines qui se prennent sur la mer d'Amur, prouvent la réalité de ce passage. Ces baleines ne peuvent y venir que du Spitzberg, en doublant le cap Schalaginskoi. Si cet intervalle étoit couvert de glace, elles y périroient, parce qu'une baleine peut à peine vivre quelques heures sous la glace. Le bois jetté sur les côtes du Groënland, atteste par sa grosseur & par les vers dont il est rongé, qu'il vient d'un pays chaud ; car il n'est guéres probable qu'au-delà du 80eme. dégré de latitude, il se trouve un pays abondant en bois. Mais de quelque côté qu'il arrive, soit de l'Amérique, ou de la Tartarie orientale ; comme il double le cap Schalaginskoi, il doit au moins passer par une mer libre & sans glaces. Sous les cercles polaires, il peut faire plus chaud en été, que chez nous en hyver, parce que le Soleil qui n'est alors pour nous qu'à quinze dégrés d'élévation, & pour quelques heures chaque jour, se trouve au Pôle de vingt trois dégrés d'élévation en été, sans jamais se coucher. Ce jour continuel fait présumer, dit-on, qu'on iroit dans six semaines au Japon par cette route ; tandis que par la route de l'Ouest, il faudroit neuf mois pour arriver au même terme.

A ces preuves naturelles, M. Engel en ajoute, qu'il tire des témoignages de M. Gmelin. Cet Auteur, parlant des tentatives faites par les Russes, pour trouver un passage au Nord-Est, dit que la maniere dont on a procédé à ces découvertes, » fera en son tems le sujet du plus grand étonnement de » tout le monde, lorsqu'on en aura la relation authentique ; ce qui dé- » pend uniquement, ajoute-t-il, de la haute volonté de l'Impératrice » ..... Quel sera donc, dit M. Engel, ce sujet d'étonnement, si ce n'est d'apprendre que le passage, regardé jusqu'ici comme impossible, est très-praticable ? Voila le seul fait qui puisse surprendre ceux qu'on a tâché d'effrayer par des relations, publiées à dessein de rebuter les navigateurs. On sçait que la Russie » cherche à s'approprier les pays voisins dans l'Amérique, « & qu'elle n'attend que des circonstances favorables pour exécuter ce projet. Jusqu'à ce que cette occasion se présente, elle fait tout ce qui dépend d'elle, pour détourner les Puissances Européennes, de tenter ce passage, & de s'établir dans une partie de l'Amérique, où l'on trouveroit un commerce très-lucratif. » Les » cartes & les écrits publiés par ordre de la Cour de Russie, tendent à ce » but, d'éloigner les étrangers d'une navigation qu'elle veut faire sans ri- » vaux «. Par tant de navigations infortunées (dit la lettre d'un Officier Russe, écrite à ce sujet) » on jugera du compte qu'il faut faire de ce pas- » sage par la mer glaciale, que les Anglois & les Hollandois ont cherché » autrefois avec tant d'empressement. Sans doute, ils n'y auroient jamais » songé, s'ils avoient prévû les périls & les difficultés invincibles de cette » navigation ? Réussiront ils, où nos Russiens plus endurcis qu'eux aux tra- » vaux, au froid, capables de se passer de mille choses, & secondés puis- » samment, n'ont pû réussir ? A quoi bon tant de dépenses, de risques » & de fatigues ? Pour aller, dit-on, aux Indes par le chemin le plus » court ? Cela seroit bon, si l'on n'étoit pas exposé à hyverner trois ou » quatre fois en chemin. Ce plus court chemin n'existe que sur nos globes » & nos mappemondes «.

EXTRAIT DES DÉCOUVERTES DES RUSSES.

M. Engel tâche de réfuter cet Officier Ruſſe par un Officier Allemand. Celui-ci, dans des lettres (*a*) écrites de Petersbourg en 1762, à un Gentil-homme Livonien, dit que les Ruſſes ſont de mauvais marins. » C'eſt » pour cela que dans la moindre expédition qu'ils ont à faire ſur mer, ils » perdent toujours tant de navires & de monde. Toute leur ſcience conſiſte » dans une miſérable théorie. Un pilote Ruſſien croit être très-habile, » quand il ſçait nommer les principaux vents, & calculer combien de lieues » le vaiſſeau a avancé dans un quart. Pour le reſte, ils y ſont ſi neufs, » qu'on riſque de faire naufrage avec eux, lors même qu'il fait le tems le » plus favorable .... Quand il arrive à un Capitaine Ruſſien, que le vent » change tout d'un coup, vous le voyez perdre la tramontane. Il tourne le » navire, & revient à l'endroit d'où il étoit parti. Ils ne ſçavent ce que » c'eſt que louvoyer, & auſſi-tôt qu'ils l'entreprennent,... on eſt perdu » ſans reſſource. Les excellens navigateurs, pour chercher de nouveaux » Mondes «!

Les bâtimens, dit M. Engel, dont ſe ſervent les Ruſſes pour naviger dans la mer glaciale, coûtent à Archangel, avec tous leurs agrêts, trois cens roubles. Peuvent-ils ſe hazarder au moindre danger, avec de ſi miſérables nacelles? Dira-t on que la mer glaciale ne comporte pas de grands vaiſſeaux? Cependant les vaiſſeaux Hollandois qui ont dépaſſé le cap ſeptentrional de la nouvelle Zemble, & qui ont trouvé une mer libre juſqu'à la longitude des embouchures du Lena, prouvent qu'on peut naviger ſur la mer glaciale avec d'autres bâtimens que ceux des Ruſſes. Mais les Hollandois, prétend M. Engel, ne ſont pas moins jaloux que les Ruſſes, de couper cours aux nouvelles découvertes. Ceux-ci veulent les faire ſeuls; ceux-là ne veulent que les empêcher. Cette laborieuſe Nation a rendu tributaires tant de peuples & de pays, qu'elle a de la peine à les contenir. Loin de pouvoir établir de nouvelles Colonies, elle ſent que des découvertes, en l'affoibliſſant, ouvriroient la route de ſes richeſſes & de ſon commerce à d'autres nations. C'eſt pour leur fermer cette voye, que les Hollandois ont tenté même de découvrir l'Amérique par le Nord-Eſt de l'Aſie. Ils ſont allés de l'Inde, au Nord du Japon, ſonder les iſles & les côtes qui rapprochent le plus le nouveau Monde de l'ancien. Mais ils n'ont parcouru que la moitié de la route; encore n'en ont-ils peut-être fait que le ſemblant. Tandis que les Hollandois cherchoient l'Amérique à tâtons par le Sud de l'Aſie, les Ruſſes l'ont découverte, ou voulu découvrir par le Nord. Mais on ne connoît leurs travaux que par des Mémoires auxquels on n'oſe entiérement ſe fier. Il n'y avoit, dit l'Officier Allemand qu'on a déja cité, qu'un ſeul homme capable de donner des lumieres ſûres & fidéles ſur cet important objet de curioſité. » C'eſt M. Muller, Profeſſeur & Secrétaire » perpétuel de l'Académie Impériale des Sciences, qui pendant toute ſa » vie, s'eſt occupé de l'Hiſtoire de la Ruſſie. Ce célébre Sçavant a fait de » longs voyages dans toutes les provinces principales de l'Empire.... Il » ſçait la langue du pays, & il s'étoit pourvû d'interprétes pour celles qu'il » ignoroit. Il ſçavoit les ſources où il falloit puiſer les inſtructions néceſ- » ſaires

Jugement des écrits de M. Muller, ſur la Ruſſie.

(*a*) Recueillies & publiées par C. F. S. de la Marche, à Londre, 1764.

» faires. Mais à quoi ont fervi tant de veilles & de peines ? L'infatigable » hiftorien a fait un excellent ouvrage, fans ofer le donner au Public. La » Nation aime le panégyrique, mais non pas la vérité. Il a fait imprimer » plufieurs volumes fous le titre de fupplémens à l'Hiftoire de la Ruffie. » Mais quelque bon & utile que foit ce livre, je n'oferois pourtant pas » garantir qu'il en foit lui-même fort content. Il eft bien perfuadé que ce » ne font que des fragmens imparfaits, & qu'il a été obligé de fupprimer » fouvent les traits les plus effentiels. Si on lui eût permis de remplir les » devoirs d'un Ecrivain fincére, il auroit fans doute donné une hiftoire » complette & digne de fa réputation. Mais, tant que le Sénat de Peterf- » bourg fe mêlera de rayer & de corriger les piéces de M. Muller, nous » n'aurons jamais une hiftoire fidéle de la Ruffie «.

EXTRAIT DES DÉCOUVERTES DES RUSSES.

M. Engel (d'après ce témoignage d'un Auteur récent qui a fait un long féjour à Petersbourg, avec l'intention, le zéle & la capacité de s'inftruire) conclut qu'on ne doit pas adopter, fans méfiance, la haute opinion que les Hiftoriens ou les Géographes, payés par la Cour de Ruffie, ont voulu donner de cet Empire, de fon étendue & de fes découvertes. Enfuite il parcourt la relation de M. Muller, qui précéde ici les differtations du P. Caftel, & de M. Engel lui- même. Il l'examine d'un œil critique, mais fans envie. Il propofe des doutes fur le cap Schalaginskoi, fur fa figure, fur fon étendue, & même fur fon exiftence. Mais fes doutes ne peuvent intéreffer fortement que des Géographes, ou des navigateurs; & c'eft dans l'Ouvrage même, qu'ils doivent les examiner avec la carte à la main, & les relations des voyageurs fous les yeux. Il fait voir fur-tout qu'il y a la plus grande contradiction entre les nombreux voyages que les Ruffes prétendent avoir faits pendant huit années, depuis Archangel jufqu'à la riviere de Kolyma, & les difficultés infurmontables dont ils fément cette route, pour la cacher, ou l'interdire aux autres Nations; entre la pêche abondante qu'ils ont faite de poiffons monftrueux, ou même d'amphibies, qui viennent chaque jour boire dans l'Indigirska, & les glaces perpétuelles dont ils veulent que l'embouchure de cette riviere foit comme fermée; entre l'énorme quantité de bois dont ils couvrent les côtes de la mer glaciale en certains endroits, où ce bois ne peut être venu qu'après avoir tourné autour du cap Swiœtoi-nofs, & l'*inacceffibilité* de ce même cap, où l'on ne veut pas que les vaiffeaux puiffent jamais paffer; entre l'agitation perpétuelle que les vents & les vagues excitent, dit-on, au cap Schalaginskoi, & l'efpèce de continent de glace immobile qu'on y jette comme une digue, pour empêcher les navigateurs de le tourner: ces contradictions, dit M. Engel, montrent le peu de certitude qu'il y a dans les relations des Ruffes, fur leurs propres découvertes. Après avoir détruit ainfi les menfonges de cette Nation par fes propres aveux, il réfout les autres objections qu'on peut faire contre la poffibilité du paffage au Nord-Eft.

Contradictions dans la Relation des Ruffes.

La côte de la mer glaciale s'avance tous les jours, dit M. Gmelin, & la terre y gagne, foit en largeur, foit en hauteur. Il y avoit autrefois entre la terre & les glaces, un efpace d'eau, où les bâtimens Ruffes pouvoient paffer. Aujourd'hui cette eau paroît avoir fait place à la terre, foit que l'une ait pû

Objections contre le paffage au Nord-Eft, réfutées.

Extrait des découvertes des Russes.

s'écouler par quelque nouvelle issue ; soit que l'autre ait insensiblement haussé : car on prétend que le continent hausse par-tout, & que la mer baisse. Mais quand même, dit M. Engel, la mer glaciale auroit baissé d'un demi pouce par an, comme l'Océan fait en Suéde ; depuis un siécle que les vaisseaux Russes navigent au Kamtschatka, elle n'auroit pas perdu cinq pieds de profondeur. D'ailleurs, il ne s'agit pas de cotoyer les bords de la mer glaciale ; il faut s'en éloigner à plus de cent lieues, jusqu'au delà du 80me. dégré de latitude, & l'on doit y trouver une mer sans fond & sans glaces, libre pour les vaisseaux. Mais la mer glaciale, réplique-t-on, doit se couvrir de plus en plus de nouvelles glaces que les fleuves qui s'y débouchent, ne cessent d'y jetter tous les ans. Si ce raisonnement avoit de la force, répond M. Engel, cette mer ne devroit plus être qu'un bloc ferme & solide. Si les glaces du Pôle engendroient d'autres glaces de proche en proche, le globe seroit gelé jusques vers la zone torride. Si les glaces augmentoient ainsi par dégrés, les vapeurs, les sources & les rivieres diminueroient. Mais de ce qu'on ne les voit point tarir, il faut conclure au contraire que la mer glaciale, loin de se geler, est parfaitement libre & liquide ; soit que l'élévation du Pôle donne à cette mer une pente vers les autres, où elle tombe par des détroits ; soit que la conformation extérieure ou intérieure de la terre au Pôle, tienne la mer glaciale dans une liquidité perpétuelle. Ainsi les glaces, au lieu d'augmenter, doivent diminuer sans cesse, par le penchant que l'élévation du globe peut donner à la mer glaciale, vers la zone tempérée. Ne peut-il pas, dit M. Engel, y avoir sous le Pôle, des volcans, des soupiraux de feu central, des gouffres, par lesquels la mer s'engloutit, ou du moins se décharge de ses glaces ? Notre Géographe critique, suppose donc que le passage qu'il indique, peut se tenter aisément dans une séule saison. Les vaisseaux de la pêche de la baleine, dit-il, se trouvent ordinairement à la vue de Spitzberg, sous le 76eme. dégré de latitude, dès l'entrée de Mai. En allant au Nord-Est, jusqu'au 85eme dégré, ou même jusqu'au 80eme, on aura cent soixante dégrés de Longitude à parcourir, pour doubler le cap de Schalaginskoi. Mais ces dégrés, à une si grande latitude, ne sont que d'environ trois lieues ; ce seroit donc cinq cens lieues à faire. Prenez une lieue par heure, dans un tems où le Nord n'a pas de nuit ; on passera l'ancien détroit d'Anian, qui sépare l'Asie de l'Amérique, au plus tard dès le commencement de Juillet, en accordant deux mois de navigation, à cause des glaces & des obstacles imprévus. Si l'on ne veut pas hyverner en Amérique, rien n'empêche, dit M. Engel, de repasser ce même détroit devant le cap Schalaginskoi, au commencement d'Août, pour se trouver au premier Octobre à la hauteur de la Nouvelle Zemble, qu'on peut repasser jusqu'au quinze de ce même mois, d'où l'on regagnera l'Europe, ou la baye d'Hudson. Voici donc les moyens que l'Auteur présente aux Nations Européennes, qui voudront s'assurer du Nouveau-Monde, par le Pôle Arctique.

Moyens de découvrir le passage que l'on cherche.

C'est de ne prendre pour cette expédition, que des volontaires bien prévenus des dangers & des difficultés de cette navigation, mais déterminés à les affronter ; d'y encourager les Officiers par la pro-

messe de marques ou de places d'honneur ; les Matelots par une paye double, avec l'attente d'une récompense au retour du voyage ; de joindre à cet aiguillon, le frein des peines capitales, contre les séditieux. Les récompenses & les peines, dit M. Engel, doivent marcher de front & d'un pas égal, comme les meilleurs ressorts d'un bon gouvernement.

A ces Navigateurs, on doit réunir deux habiles Mathématiciens, soit pour prendre exactement les latitudes & les longitudes, soit pour faire des recherches & des observations utiles aux progrés du commerce & des sciences. Ne fût-ce qu'une société marchande qui entreprît cette expédition, un Souverain y contribuera sans doute, du moins pour les frais des Sçavans qui peuvent en rapporter des lumieres utiles au Gouvernement.

Cet armement devroit être composé de deux frégates, & d'un Yacht, ou Brigantin, leger & bon voilier. Il faudroit garnir un des vaisseaux, en dehors, de feuilles d'acier poli, soit pour résister au choc des glaçons, soit pour glisser entre les montagnes de glaces, & frayer le passage aux deux autres bâtiments. Ces vaisseaux devroient tirer peu d'eau, s'il étoit possible, pour les parages où la mer n'auroit pas de profondeur. Ils devroient être pourvus chacun de trois ou quatre chaloupes ; avoir des provisions d'eau-de-vie, de bon vinaigre, & de remédes anti-scorbutiques, avec deux bons Chirurgiens, pour les administrer. Il faudroit apporter des viandes moins salées qu'à l'ordinaire, parce qu'au Nord elles ne se corrompent guères ; & ces viandes seroient plutôt du bœuf que du porc. Ces vaisseaux devroient être équipés de tous les instrumens nécessaires à la pêche de la baleine, pour entretenir l'exercice qui prévient les maladies de l'équipage. Il ne faudroit pas manquer d'artillerie & d'armes, mais pour la défense, & non pour l'attaque ; avec la précaution de ne jamais tirer le canon sur les côtes inconnues & sauvages, de peur d'en effaroucher les habitans, comme ils l'ont été sans doute sur les terres australes, qu'on a données pour désertes, après en avoir fait fuir les hommes & les animaux, par le bruit inoui des décharges d'artillerie. Au lieu de ces épouvantails, on devroit attirer les Sauvages par des caresses, & par des présents d'ustensiles de fer. On auroit sur les vaisseaux quelques personnes de différentes nations Européennes, mais instruites des langues de la Tartarie, ou de quelques langues Sauvages de l'Amérique. On pourroit renvoyer le brigantin en Europe, dès l'instant où l'on auroit passé le cap Schalaginskoi, & reconnu les côtes de l'Amérique. Les avis qu'il porteroit, donneroient le loisir de préparer un nouvel envoi pour le printems suivant. Enfin M. Engel souhaiteroit qu'on pût former quelque établissement dans les isles voisines de celles de Béring, pour avoir un entrepôt sûr & commode, un lieu de rafraîchissement, une station d'hyvernement. Mais il faut toujours placer ces sortes d'établissemens dans la zone tempérée, soit en Amérique à l'Ouest de la Californie, soit vers le continent de l'Asie, s'il est possible de s'y établir, sans faire ombrage, & sans y porter la guerre.

M. Engel, jettant un coup d'œil sur la mer pacifique, qui s'étend entre l'Asie & l'Amérique, trouve qu'elle seule ouvre la route du commerce entre les quatre parties du monde. Au Nord, dit-il, elle offre un vaste

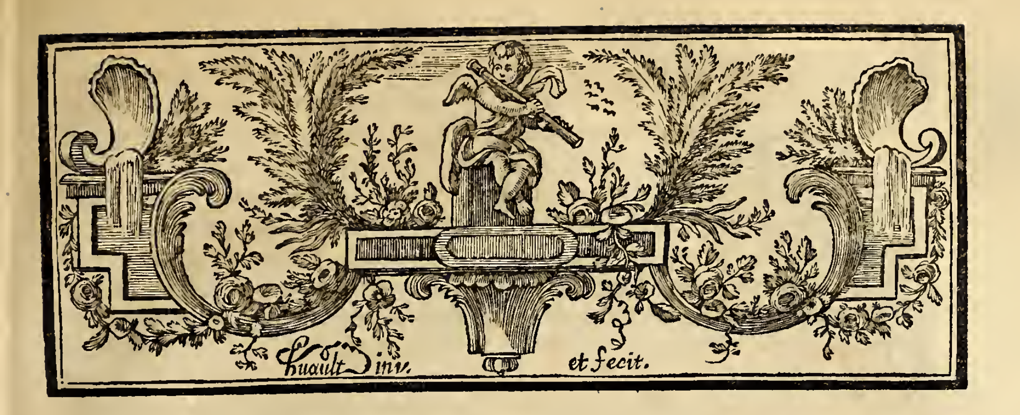
Extrait des découvertes des Russes.

continent de l'Amérique à découvrir, à fonder; au Sud, les terres australes du Nouveau-Monde; à l'Orient, le Méxique & le Pérou; à l'Occident, le Japon, les Philippines, les Moluques. Elle est, dans toute son étendue, semée d'une infinité d'isles. L'Espagne & la Hollande y ont fait toutes les conquêtes, tous les établissemens qu'elles pouvoient desirer, & peut-être plus qu'elles n'en pouvoient garder, ou posséder sans s'affoiblir. Les autres Nations de l'Europe ne doivent espérer de s'établir dans ces régions, que par la route du Nord. La navigation actuelle des Indes, est, par les chaleurs & la longueur de la route, un gouffre pour la mortalité des hommes, & la dépense des vivres. Elle laisse un trop grand intervale entre les voyages, pour la communication des métropoles avec les Colonies. Tout invite donc à tenter la route du Nord. Quand elle sera ouverte, il faut chercher sur la mer pacifique, deux isles; l'une au voisinage de la Californie; l'autre plus près de l'Asie; toutes les deux entre le 45 & le 50ème. dégré de latitude.

Les pays tempérés conviennent mieux aux établissemens des Européens, qui doivent choisir un climat analogue à celui de leur patrie. Qu'on compare, dit M. Engel, la population des établissemens des Hollandois, & même des Espagnols, sous la zône torride, avec celle des Colonies Angloises. Combien celles-ci l'emportent, pour le nombre & l'activité des hommes? Il faut un pays doux, arrosé de rivieres, & couvert de bois, où l'on puisse construire & avitailler des vaisseaux. Alors les voyages au Sud, à l'Est, & à l'Ouest, ne seront que des promenades; & dans l'espace de dix ans, on fera plus de découvertes, plus de progrès dans le commerce, qu'on n'en a fait depuis deux cens ans.

Tel est le précis des observations & des vues de M. Engel. Si son ouvrage fournit de nouvelles lumieres sur un des objets les plus importans de la navigation; s'il sert à découvrir des erreurs, ou déja reçues, ou prêtes à se former, il ne peut qu'être utile à l'Histoire des Voyages, que cet Auteur paroît avoir approfondie en Géographe & en Physicien.





EXTRAIT

DU VOYAGE EN SIBERIE,

de M. l'Abbé CHAPPE D'AUTEROCHE, *de l'Académie des Sciences.*

VOYAGE DE M. L'AB. CHAPPE, EN SIBÉRIE.

APRÉS le long, le pénible, le ſçavant voyage de M. Gmelin dans la Sibérie, un court extrait de celui de M. l'Abbé Chappe ne ſçauroit déplaire au plus grand nombre des lecteurs. La plûpart n'ont pû ſuivre ſans cette fatigue, qui fait languir l'attention & perdre le fruit de la lecture, les détails infinis & minutieux où l'Auteur Allemand s'arrête à chaque pas de ſa route. L'Auteur François parcourt la terre en Aſtronome qui n'y voit que les grands objets, & ne montre de ſon voyage, que les réſultats les plus importants pour l'Académie qui l'a député. Ce Mathématicien, jeune, robuſte, vif & curieux, voit & peint tout avec la rapidité & la gayeté qui font le charme de ſon âge, & le caractère de ſa Nation. Il a de l'activité, de la fougue, de la pénétration & de la légereté, des obſervations profondes & fines, des réſultats ſçavans & des anecdotes plaiſantes, l'envie d'inſtruire & le deſir de plaire, des qualités utiles & des défauts; en un mot il eſt François. Son ſtile n'eſt pas toujours celui de ſa matiére; mais lors même qu'il manque de goût, il n'eſt pas ſans quelque agrément. Enfin il mérite d'être connu: mais la forme & la cherté de ſon ouvrage ſemblent s'oppoſer à la célébrité même, où tant de frais témoignent aſſez qu'il aſpire. Le choix du caractère & du papier, le nombre des planches, l'élégance des deſſins, la fineſſe du burin trop délicat peut-être, pour peindre des hommes ſauvages & des pays arides; tout ce qui prouve en même tems & la perfection de nos arts, & la décadence de nos mœurs, ſe réuniſſent dans l'Edition de ce voyage qui ne ſemble écrit & imprimé que pour des lecteurs riches, oiſifs, & plus curieux d'idées générales, que de faits réellement inſtructifs. C'eſt donc un droit, c'eſt même un devoir, de ramaſſer

dans la collection générale des voyages, tout ce qu'il y a dans ce nouvel ouvrage, de solide & d'intéressant pour le progrès des connoissances.

Voyage de M. l'Ab. Chappe, en Sibérie.

M. l'Abbé Chappe, chargé d'aller observer à Tobolsk le passage de Vénus sur le Soleil, part de Paris à la fin de Novembre 1760. Il marche la nuit. Une voiture se renverse; tous ses Barométres & ses Thermométres se brisent. Il en fait faire de nouveaux à Strasbourg. Embarqué sur le Danube à Ulm, où ce fleuve, resserré entre deux chaînes de montagnes, commence à prendre assez de profondeur pour être navigable, il arrive à Ratisbonne. Sa curiosité pour toutes sortes d'observations, lui fait remarquer une inscription sur une pierre qui étoit au bord du fleuve. Le froid & la nuit l'empêchant de copier l'inscription, il enléve la pierre avec le secours de quelques paysans, & l'emporte dans son bateau. On lui dit qu'il y a beaucoup d'autres monumens de ce genre dans le voisinage. Enfin il découvre que ce n'étoit autre chose, que des Epitaphes de Juifs, en caractères hébraïques. La langue étoit ancienne, mais les inscriptions très-récentes. En retournant à son bateau, le voyageur entend des cris. Des gens couroient après un jeune homme, qui dans un dépit amoureux, alloit se jetter dans le Danube. On l'arrête, on le ramène. Les rives de ce fleuve offrent plus d'un rocher qui rappelle aux amans le saut de Leucate. A quelques lieues de Ratisbonne, M. l'Abbé Chappe voit entrer dans son bateau une jeune fille, d'un air distingué, d'un maintien honnête. Il l'invite à passer dans sa chambre. Elle étoit d'une tristesse profonde. A force de questions, il apprend que cette fille s'étoit sauvée de chez un oncle, Curé d'une Paroisse des environs, parce qu'il vouloit la forcer à se faire Religieuse. Cet homme ne croyoit sans doute que remplir son ministère, en sacrifiant une victime (*a*). Mais celle-ci alloit chercher un azile à Passau, où elle avoit des Parens.

L'Astronome arrive à Vienne; il y trouve le P. Hell, Jesuite. Ces deux Mathématiciens comparent leurs Barométres, & déterminent ensemble la déclinaison de la boussole de 13 dégrés vers l'Occident. Il voit M. Wanswieten qui employoit, lui dit-il, avec succès l'Electricité, pour

(*a*) Ce Curé ne ressembloit guères à celui qu'on vient de nous peindre en ces vers si dignes d'être cités, d'être retenus.

C'est des infortunés, & le guide & l'appui.
Il prend sur ses besoins, pour aider ceux d'autrui.
Rien n'échappe à ses soins; sa tendre prévoyance,
Sous des toits dépouillés, va chercher l'indigence.
Au soin de la servir, tout entier attaché,
Il parcourt les réduits où le Pauvre est caché;
Et s'il ne peut toujours soulager la misére,
Au moins il la console, il lui fait voir un Pere.
Dans l'Eglise souvent je l'ai vu prêt d'entrer;
J'ai vu les Malheureux en foule l'entourer.
Il ressembloit au Dieu, dont il étoit le Prêtre.

Mélanie, Drame. Acte I. Scene premiere.

Qu'il est doux d'être le modele d'un si beau portrait! Heureux le Peintre qui l'a tracé! Le germe des vertus doit être dans son cœur.

guérir les rhumatiſmes ; tandis qu'en France ce remède ne réuſſit point.

De Vienne, l'Auteur cour en poſte à Varſovie, où il remarque de belles femmes, des hommes grands, des Danſes ennuyeuſes, un Souverain ſans autorité, un Etat ſans défenſe, une Nobleſſe propriétaire des terres, des payſans qui travaillent pour elle ſous la direction d'un ſous-fermier qui les conduit à la charue, un fouet à la main ; enfin cette Anarchie, qui révoltant le peuple contre la tyrannie des grands, expoſe la Pologne à l'oppreſſion continuelle de ſes voiſins, & ne lui permet de choiſir qu'entre la domination de deux deſpotes qui ſe diſputent le droit de l'aſſervir ſous prétexte de la protéger ; deſtinée inévitable d'une Ariſtocratie auſſi folle qu'injuſte, & de tout Gouvernement où le peuple eſt eſclave.

De la Capitale de la Pologne, M. l'Abbé Chappe ſe rend à celle de Ruſſie. Dans ſa route eſt un village, où cinq jours avant ſon paſſage, une famille Françoiſe de cinq perſonnes, avoit été aſſaſſinée par des voituriers Ruſſes qui les conduiſoient. Ces voyageurs étoient des bijoutiers. On les égorgea pour avoir leurs richeſſes. Mais un Officier Autrichien qui paſſoit par ce village dans le tems de ce meurtre, pourſuivit les aſſaſſins & les atteignit. Ils furent arrêtés chez des Juifs qui receloient leur larcin. On devoit les exécuter dans le territoire de Pologne, où ils avoient commis leur crime. Mais la Ruſſie les réclama & les déroba au ſupplice, par une ſuite de cette grandeur qui permet le crime à ſes ſujets, & ôte à ſes voiſins la liberté. Les Polonois, naturellement hoſpitaliers & moins brigans, pleuroient en racontant l'infortune de la famille égorgée.

Le voyageur trouve depuis Varſovie juſqu'à huit lieues de Bialiſtok, une plaine couverte de granites de toute couleur. A Bialiſtok, eſt le Château du grand Maréchal de la Couronne ; Palais ſuperbe, où l'on a fait venir de loin des monumens de tous les beaux arts, où l'Architecture eſt allée, à grands frais, conſtruire deux corps de logis à la Romaine ; où l'on voit au dedans, des appartemens & des bains décorés avec toute la ſomptuoſité de la richeſſe, & toute l'élégance du goût ; au dehors un parc, des jardins, des boſquets, une orangerie ; enfin les délices de l'Aſie & les ornemens de l'Italie, au milieu des neiges du Nord.

Le 30 Janvier 1761, le Thermometre étoit à 11 dégrés, au deſſous de o. Au ſortir de Mémel, il fallut faire du feu au milieu des glaces, dans des bois couverts de neiges. C'étoit au cœur de la nuit. Les montagnes ſont gelées du pié juſqu'à la cime, & les chevaux ne ſont point ferrés. Il en falloit dix pour une ſeule voiture. Encore ne purent-ils aller qu'à la moitié d'une montagne, où les voyageurs grimpoient à pié, faiſant de fréquentes chûtes, non ſans quelques contuſions. Ils retournérent donc au hameau de Podſtrava, avec leurs dix chevaux, que tous les payſans du village, tenant une torche d'une main, un fouet de l'autre, pouſſant en même tems la voiture & l'attelage, n'avoient pû faire parvenir juſqu'au ſommet de la montagne. Ces obſtacles ſe renouvellerent plus d'une fois juſqu'à Pétersbourg, où le voyageur arriva le 13 Février, après deux mois & demi de route. Un de ſes plus grands embarras, fut la forme & la charge de ſes voitures qui ne pouvoient rouler dans la neige, & qui peſoient trop

pour aller sur des traîneaux. Il fut donc obligé de les laisser à Derpt, & de prendre quatre traîneaux, pour ses équipages.

Voyage de M. l'Ab. Chappe, en Sibérie.

Rendu à Petersbourg, l'Astronome trouva que l'Académie de cette Capitale, avoit déja fait partir un de ses Membres pour Tobolsk, où d'autres Astronomes de Russie devoient aller observer, comme lui, le passage de Venus. Ils étoient tous en marche depuis un mois. L'Académicien François avoit encore huit cent lieues à faire, avec des vivres, des ustenciles & même des lits. On craignoit que la fonte des neiges ne l'empêchât d'arriver. On lui proposa d'aller faire son observation en quelque endroit plus accessible & moins éloigné. Il n'y en avoit point, dit-il, où la durée du passage de Vénus sur le Soleil fût plus courte qu'à Tobolsk, avantage inestimable pour l'objet de son observation. Il insista donc pour suivre sa route, & partit le 10 Mars avec un bas-Officier pour escorte, un interprête pour la langue, & un Horloger pour raccommoder ses pendules, en cas d'accident.

La premiere chose qui frappe le voyageur, au sortir de Petersbourg, est de voir de petits enfans tout nuds jouer sur la neige, par un froid très-rigoureux. Mais on les y endurcit ainsi, pour n'en être jamais incommodés, & passer alternativement des poëles au grand air sans aucun risque. Dès le lendemain de son départ, le voyageur trouve ses provisions fort avancées & quelques flacons de vin déja vuides. Il veut en témoigner sa surprise; un de ses conducteurs lui fait entendre qu'il aimoit mieux le vin que l'eau-de-vie, & qu'il en boiroit à son gré, tant qu'il en resteroit. M. l'Abbé répond en Militaire à cet insolent, qui se hâte de sauter en bas d'un escalier. Cette vivacité de l'Astronome valoit mieux que la prudence. Les Russes, esclaves, dit-il, ne connoissent un maître qu'à ses duretés. C'est un inconvénient de l'esclavage, d'exiger une rigueur continuelle. Cet état violent ne se soutient que par la violence.

A trois jours de chemin, l'Horloger demanda un traîneau pour lui seul, ne voulant plus partager le sien avec l'Interprête. M. l'Abbé le refuse. Sans parler de l'augmentation de la dépense, & de la difficulté de trouver assez de chevaux pour tant de traîneaux, (car il en avoit déja quatre) cette fantaisie, dit-il, étoit mal fondée. Le traînage est aussi désagréable à la fin de l'hyver, qu'il est commode au commencement. Au Printems, » les routes sont toutes coupées par des fosses paralléles, éloignées de six à » sept toises, & l'on trouve souvent des creux de plusieurs piés de profon- » deur, dans lesquels les traîneaux se précipitent. On éprouve alors des se- » cousses si violentes, qu'on court les plus grands dangers de se fracasser » la tête contre les parois du traîneau, si l'on ne reste point couché. Mal- » gré cette précaution, on est baloté si considérablement, que les voya- » geurs préférent d'être plusieurs ensemble : les secousses deviennent alors » moins dangereuses «.

M. Chappe arrive au bout de quatre jours à Moscou. Quoiqu'il y ait deux cens lieues de cette Ville à Petersbourg, on fait souvent cette route en deux jours. Mais les traîneaux de l'Académicien s'étoient rompus dans les mauvais chemins. Il en commanda de nouveaux. Ils pouvoient retarder son départ; il prit des traîneaux de paysans, qui furent d'abord arrangés, &

& il signifia à ses compagnons de voyage, qui s'arrêtoient à tous les poëles de chaque poste, qu'il les laisseroit en chemin, s'ils continuoient. Cette menace, & l'eau-de-vie donnée aux postillons, firent cesser tous les retards. Les traîneaux voloient sur la neige, & plus vîte encore sur les glaces des rivieres. Celles-ci gélent promptement dans le Nord, & leur surface en est plus unie. Mais on y trouve des trous où l'eau ne géle jamais, même quand la glace est à trois piés d'épaisseur. L'Auteur cherchant la cause de ce phénoméne, dit qu'il ne vient point vraisemblablement des sources d'eau chaude, qui peuvent se trouver au fond des rivieres. Une de ces ouvertures qu'il observa sur la riviere d'Ocka, avoit, dit-il, plus de cent toises. » Cette » riviere étant d'une très-grande profondeur, quelque légéreté spécifique » qu'on suppose à ces eaux de source, elles auroient le tems de contracter un » dégré de froid dans la diagonale qu'elles parcourent pour parvenir à la » surface «. L'Auteur donne une explication plus probable de cette singularité. Les grandes rivieres ne géleroient jamais, à cause de la rapidité de leur courant, si les glaçons ne commençoient à se former par leurs bords où les eaux sont plus tranquilles. Cependant ils s'accroissent bientôt au point que la rigueur des froids du Nord les fixe presque tous à la fois. Cet effet doit rendre la surface des rivieres glacées, parfaitement unie; mais la différence de la figure des glaçons laisse nécessairement entr'eux quelques espaces vuides. On objectera que les nouveaux glaçons que la riviere charie sous sa surface gelée, devroient remplir ces intervalles. Aussi ces trous ne sont-ils pas fort grands pour l'ordinaire. Mais dans le Nord, où le froid est tout-à-coup excessif & durable, les rivieres charient peu de glaçons: la preuve en est que sur la riviere d'Ocka, & sur le Volga, M. Chappe a remarqué beaucoup d'ouvertures de dix-huit pouces de diamétre, faites exprès par les paysans, pour y placer des filets, qui se romproient bientôt, s'il y avoit des glaçons sous la surface des rivieres gelées. Cette observation, dit l'Auteur, vient à l'appui du systême des Physiciens, qui veulent que la mer ne soit pas glacée autour des Pôles, parce que les montagnes de glaces flottantes ne viennent que du débouchement des rivieres, & des rivages même de la mer.

L'Académicien, observant & voyageant toujours en poste, arrive le 20 Mars à Niznowogorod, où l'Ocka se jettant dans le Volga, forme une nappe d'eau, très-belle à voir en été. Cette Ville, au second rang par son étendue, au premier par son commerce, est l'entrepôt de tous les grains du pays. » Mais les habitans n'en sont pas plus riches, parce que la plus grande » partie du commerce s'y fait pour le compte du Souverain Despote, dont » tous les employés sont de petits tyrans «. On voit tous les jours à ce marché de grains, sept à huit cens visages nouveaux, & du reste une populace considérable, qui vient acheter des poissons, gelés depuis quatre ou cinq mois. Cette ville a trente Paroisses, dont chacune n'a que deux ou trois Prêtres; encore est-ce trop pour le nombre des paroissiens. De-là le voyageur s'embarque sur le Volga, mais dans un traîneau, qui va plus vîte qu'un bateau à la voile. Ce fut un plaisir pour lui de voir la multitude de traîneaux qui se croisoient, se heurtoient & se renversoient souvent, en raison de leur vîtesse, plutôt que de leur masse. Les chevaux qui tirent ces for-

tes de voitures, sont petits, maigres & foibles au coup d'œil, mais durs à la fatigue, &d'une légéreté qui n'attend pas le fouet du postillon. Celui-ci s'entretient pendant toute la route avec ces animaux, qui sans parler, montrent autant d'intelligence que leurs guides.

Depuis Pétersbourg jusqu'au delà de Niznowogorod, ce n'est qu'une grande plaine. A une journée de cette derniere Ville, on passe le Volga à Kuzmodeniansk, & l'on entre dans une forêt qui a trois cens lieues & plus, de longueur. Mais ce ne sont que des Pins & des Bouleaux. M. l'Abbé Chappe se trouva dans ce bois à l'entrée de l'équinoxe du Printems, au milieu d'une neige épaisse de quatre piés, & par un froid qui tenoit le Thermométre à dix-huit dégrés au dessous de 0. Cependant le froid & la neige augmenterent tous les jours pour le voyageur François, à mesure qu'il avançoit vers Tobolsk. Il arrive dans un hameau. Au bruit de la clochette de son train qui annonçoit la Poste-Royale, ou plutôt à la vue de l'uniforme de son guide, tous les gens du village se sauverent dans les bois. Le Maître de poste n'avoit que six chevaux; on arrêta les traîneaux qui passoient, les paysans s'enfuirent, laissant leurs chevaux. Le François demanda pourquoi. C'est que souvent les voyageurs, lui dit-on, disposent des chevaux, & maltraitent les hommes, au lieu de les payer. Il offrit de l'eau-de-vie; il donna de l'argent; aussi-tôt les fugitifs se disputerent à qui le serviroit, à qui le conduiroit.

Au sortir de ce bourg, il entra dans un autre qui ne dépendoit que du Souverain. Les habitans y sont beaucoup plus heureux que dans les terres des Seigneurs. La Maîtresse de poste, âgée de quarante ans, avoit eu vingt enfans; mais n'en avoit conservé que deux. Les autres étoient morts, avant d'atteindre à l'âge de quatre ou cinq ans. L'Auteur décrit en passant tout ce qui frappe ses sens. Le chaud artificiel n'est pas moins extraordinaire en Sibérie que le froid naturel. Rien de plus insupportable que la maniere dont on s'y chauffe. Dans toutes les maisons, (elles sont partagées entre les bestiaux & les hommes) l'appartement de la famille est échauffé par un poële de brique, fait en forme de four, mais plat. On pratique en haut un trou d'environ six pouces, qui s'ouvre & se ferme au moyen d'une soupape. On allume le poële à sept heures du matin. Comme la soupape est fermée, l'appartement se remplit d'une fumée, qui s'éléve à deux ou trois pieds au-dessus du plancher, où l'on reste assis ou couché, de peur d'étouffer dans l'atmosphere de cette vapeur brûlante. Au bout de trois heures, que le bois du poële est consumé, l'on ouvre la soupape; & la fumée se dissipant, ne laisse qu'une forte chaleur, qui se soutient jusqu'au lendemain, par le défaut de communication avec l'air extérieur. La températures de l'air intérieur est telle que le thermométre de Réaumur y monte le matin à 36 & 40 dégrés, & s'y soutient dans la journée jusqu'à 16 & 18 au dessus du tempéré.

Maniere dont on se chauffe en Sibérie.

M. l'Abbé Chappe, qui plaint le sort des Sibériens, également tourmentés par le froid qu'ils souffrent, & par la maniere dont ils s'en défendent, déplore plus fortement encore, leur superstition qui augmente la misere de leur climat par des jeûnes & des pratiques funestes. Les lampes & les bougies qu'ils allument à toutes leurs Chapelles intérieures,

& qu'ils laiſſent brûler toute la nuit, ſans précaution, occaſionnent de fréquens incendies; & la dévotion, pour le Saint qu'on invoque, amene les malheurs qu'on le prie d'éloigner. Le culte des Schiſmatiques Sibériens, pour les images, eſt aveugle, inſenſé. » J'ai ſçu, dit M. l'Abbé Chappe, » par un Ruſſe épris des charmes d'une jeune femme, ſa voiſine, dont il » étoit aimé, qu'après avoir éprouvé toutes les difficultés qu'occaſionne » un mari jaloux & incommode, il étoit enfin parvenu à pénétrer dans » l'appartement de la jeune femme. Elle ſe rappelle le Saint de la cha- » pelle, dans les momens qu'on regarde en amour, comme les plus pré- » cieux; elle court auſſi-tôt faire la priere au Saint, & revient entre les » bras de ſon amant. «

Voyage de M. l'Ab. Chappe, en Sibérie.

Les obſervations de M. l'Abbé Chappe, étant encore plus du reſſort de l'Hiſtoire des Voyages, que ſes Avantures, on peut renvoyer le Lecteur à l'ouvrage de cet Académicien, pour les particularités qui ne regardent que le Voyageur. Un moment d'abandon où il crut ſe trouver, offre une ſituation intéreſſante, qu'il décrit avec la chaleur qu'inſpire toujours le ſouvenir d'un danger (*a*). Il arrive à Solikamskaia, le 29 Mars, avec ſon thermomètre qui étoit à 11 dégrés au-deſſous de 0. Cependant au cœur de la Sibérie, à cent cinquante lieues de Tobolsk, il trouve des citronniers, des orangers, tous les fruits de France & d'Italie. Mais ces productions étrangeres, étoient écloſes dans douze ſerres chaudes. Les hommes & les plantes, tout eſt l'ouvrage pénible de l'art, dans ces terres qui ſemblent maudites de la Nature. Le froid y feroit mourir les animaux, qui peuvent naître dans l'intervalle des rudes hyvers. Et l'on veut que ces déſerts ſe peuplent! Et l'on ne craint pas que les Ruſſes, & toutes les Nations de leur vaſte Empire, ne ſe jettent ſur l'Europe! Et l'on cherche à les y attirer de plus en plus, par des alliances & des traités! O délire des Nations policées, qui non contentes de s'entredétruire, ne ceſſent d'appeller des barbares à la ruine des arts, au bouleverſement des Empires!

Bains uſités dans toute la Ruſſie.

Solikâmskaia n'eſt remarquable dans le voyage de M. l'Abbé Chappe, que par la deſcription des bains qu'on y prend pour ſuer. » Je me levai, » dit-il, le 31, de très-grand matin, pour prendre les bains avant de » ſortir; on me les avoit offerts la veille.... Ils étoient ſur le bord de » la riviere «. On l'y conduiſit en traîneau. Il arrive, il ouvre une porte. Auſſi-tôt il en ſort une bouffée de fumée, qui le fait reculer.... » Cette » fumée n'étoit que la vapeur des bains qui formoit un brouillard des » plus épais, & bientôt de la neige, à cauſe de la rigueur du froid«. Il vouloit ſe retirer. On lui dit que ce ſeroit déſobliger ſes hôtes qui avoient fait préparer le bain durant la nuit, exprès pour lui. » Je me deshabillai » promptement, pourſuit-il, & me trouvai dans une petite chambre quarrée: » elle étoit ſi échauffée par un poële, que dans l'inſtant je fus tout en ſueur. » On voyoit à côté de ce poële une eſpéce de lit de bois, élevé d'envi- » ron quatre pieds. On y montoit par des dégrés: la legereté de la matiere » du feu eſt cauſe que l'atmoſphere eſt exceſſivement échauffée vers la

(*a*) Voyage en Sibérie. Tome I. *in-fol.* pages 45 & 46.

Voyage de M. l'Ab. Chappe, en Sibérie

» partie supérieure de l'appartement, tandis qu'elle l'est peu sur le plancher » de façon que par le moyen de ces escaliers, on se prépare par dégré à la » chaleur qu'on doit éprouver sur le lit ». Le Voyageur qui n'étoit pas prévenu sur toutes ces précautions, voulut monter d'abord à l'endroit le plus élevé, pour être plutôt quitte des bains. Mais il ne put supporter la chaleur qu'il sentit à la plante des pieds. On jetta de l'eau froide sur le plancher, elle s'évapora à l'instant. Dans quelques minutes son thermométre monta à soixante dégrés. La chaleur lui portant à la tête, il en eut un violent mal de cœur. On le fit asseoir; il roula au bas de ce lit de bois, avec son thermométre qui fut brisé de sa chûte. Dès qu'il eut repris ses sens, il regagna son logement, enveloppé dans sa fourrure. On lui fit prendre une jatte de thé, pour le faire suer.

Ces bains se pratiquent dans toute la Russie. On les prend deux fois par semaine. Presque tous les particuliers en ont dans leur maison. Les personnes du bas peuple, vont dans des bains publics. Les deux sexes y sont séparés par des cloisons de planches. Dans les hameaux pauvres, ils sont ensemble au même bain. » J'ai vu, dit l'Auteur, dans les salines de » Solikamskaia, des hommes qui y prenoient les bains. Ils venoient de » tems en tems à la porte, pour s'y rafraîchir, & y causoient tout nuds » avec des femmes....

L'appartement des bains est tout en bois. Il contient un poële, des cuves remplies d'eau, & une espéce d'amphitéatre à plusieurs dégrés. » Le » poële a deux ouvertures, semblables à celles des fours ordinaires. La » plus basse sert à mettre le bois dans le poële, & la deuxiéme contient » un amas de pierres soutenues par un grillage de fer : elles sont conti- » nuellement rouges, par l'ardeur du feu qu'on entretient dans le poële... » En entrant dans le bain, on se munit d'une poignée de verges, d'un » petit seau de sept à huit pouces de diamétre, qu'on remplit d'eau, & » l'on se place au premier ou au deuxieme dégré.... On est bientôt en » sueur : on renverse alors le seau d'eau sur sa tête «. On monte ainsi par dégrés à l'amphitéatre, en se vuidant plusieurs seaux d'eau tiéde sur le corps.... » Un homme, placé devant le poële, jette de tems en tems de » l'eau sur les pierres rouges : dans l'instant, des tourbillons de vapeurs » sortent avec bruit du poële, s'élévent jusqu'au plancher, & retombent » sur l'amphithéatre, sous la forme d'un nuage qui porte une chaleur » brûlante. C'est alors qu'on fait usage des verges, qu'on a rendues des » plus souples, en les présentant à cette vapeur, au moment qu'elle sort » du poële. On se couche sur l'amphitéatre, & le voisin vous fouette avec » une poignée de verges, en attendant que vous lui rendiez le même » service. Dans beaucoup de bains, les femmes sont chargées de cette » opération. Pendant que les feuilles sont attachées aux verges, on ra- » masse, par un tour de main, un volume considérable de vapeurs : elles » ont d'autant plus d'action sur le corps, que les pores de la peau sont » très-ouverts, & que ces vapeurs brûlantes sont poussées vivement par » les verges «.....

M. l'Abbé Chappe voulut éprouver une fois toutes les opérations de ces bains. » Après avoir été fouetté, dit-il, on me jetta de l'eau sur le corps,

« & l'on me savona : on prit aussi-tôt les verges par les deux bouts, & l'on » me frotta avec tant de violence, que celui qui me frottoit, éprouvoit » une transpiration aussi considérable que moi. On jetta de l'eau sur mon » corps, sur les pierres rouges, & l'on se disposa à me fouetter de nou- » veau : mais les verges n'ayant plus de feuilles, dès le premier coup je » me levai avec tant de vitesse, que le fouetteur fut culbuté de l'escalier » sur le plancher. Je renonçai à être fouetté & frotté plus long-tems. Dans » quelques minutes, on m'avoit rendu la peau aussi rouge que de l'écar- » late. Je sortis bientôt de ces bains.

VOYAGE DE M. L'AB. CHAPPE, EN SIBÉRIE.

» Les Russes y demeurent quelquefois plus de deux heures.... Ils sortent » tout en sueur de ces bains, & vont se jetter & se rouler dans la neige, » par les froids les plus rigoureux; éprouvant, presque dans le même instant, » une chaleur de 50 à 60 dégrés, & un froid de plus de 20 dégrés, sans » qu'il leur arrive aucun accident. «

C'est un reméde excellent contre le scorbut, auquel tous les Peuples des pays excessivement froids, se trouvent sujets, par le peu d'exercice qu'ils font, & la vie languissante qu'ils ménent enfermés dans leurs poëles, tout l'hyver. » Ces étuves produisent une grande fermentation dans le » sang & les humeurs : & occasionnent de grandes évacuations, par la » transpiration : le grand froid produit une répercussion dans ces humeurs » portées vers la peau, & rétablit l'unisson & l'équilibre.... Ces bains sont » très-salutaires en Russie : ils seroient certainement très-utiles en Europe, » pour quantité de maladies, sur-tout pour celles de la classe des rhu- » matismes. On ne connoît presque point en Russie ces maladies; » & quantité d'étrangers en ont été guéris radicalement par le secours » des bains. «

Salines de Solikamskaia.

Solikamskaia n'a proprement de remarquable que ses salines, dont la description est bien plus intéressante, que le dénombrement de ses églises d'hyver & d'été (*a*). Quoique cette ville ait plus de soixante fontaines salées, elle n'a que deux chaudieres. » La premiere forme un quarré » de trente pieds, sur deux de profondeur environ ; la deuxiéme est un peu » plus grande. Ces deux chaudieres sont placées dans différens bâtimens, » situés à cinquante toises des sources des fontaines. On éléve l'eau salée » dans un réservoir, par le moyen des pompes, que des chevaux font » jouer. Des tuyaux de plomb, soutenus sur des supports de bois, con- » duisent ces eaux jusqu'aux bâtimens où sont les chaudieres. «

Dépense & revenu de ces Salines.

On fait, dit M. Chappe, une cuisson dans quarante-huit heures ; elle produit cinquante sacs de sel, chacun de quatre poudes, qui font cent trente-deux livres de France. On consume par cuisson dix toises quarrées de bois, qui coutent trois roubles. Chaque chaudiere occupe six hommes qui gagnent huit à treize sous par jour, & cinq chevaux qui coutent vingt sous par jour à nourrir. D'après l'énumération des frais, l'Auteur fait monter la dépense de ces salines à seize cens roubles, ou huit mille francs par an ; & le produit à cent soixante-six mille francs, en supposant que le sel vaut cinquante kopeks par poude ; c'est-à-dire, environ

(*a*) Voyez le XVIII Volume de l'Histoire Générale des Voyages, *in*4. page 466.

Voyage de M. l'Ab. Chappe, en Sibérie.

dix-huit deniers la livre, & que chaque année rend plus de douze mille quintaux de ſel. L'Auteur s'étant informé pourquoi l'on n'augmentoit pas ce revenu de la Couronne, en multipliant les chaudieres; on lui répondit, que le bois commençoit à manquer. Le froid qui en fait conſommer beaucoup, en reproduit peu. Ces deux effets du climat, s'oppoſeront toujours au défrichement & à la population de la Sibérie.

Le 2 Avril, M. l'Abbé Chappe voyageoit ſur des chemins rompus, à travers une neige épaiſſe de ſept pieds, qui ne devoit s'écouler qu'à la fin de Mai. Tout ce qu'il apprend, tout ce qu'il voit, il le décrit. A propos d'une femme dévorée par un ours, il dit que pour faire la chaſſe aux ours, les Sibériens ont de petits chiens qui relancent l'animal. Dans ſon enceinte de neige durcie par la gelée, où il ſe fait un lit de glace, il ſeroit trop fort; on l'attire dans la neige molle & profonde, où tandis qu'il s'occupe à s'en débarraſſer, on le perce à coups de pique. L'ours eſt terrible dans ſon climat, ſur-tout l'ours blanc, qui maigre & décharné, court plus vîte que l'homme; mais le Chaſſeur plus adroit, pour éviter l'ours qui l'atteint, faiſant un demi-tour, le perce & le terraſſe.

A côté de ce tableau, l'Auteur offre celui d'une chaumiere, où il trouve au milieu de la nuit, une vieille femme endormie auprès d'un enfant ſuſpendu dans un panier. La mere, en chemiſe, belle de ſa jeuneſſe, de ſon déſordre & de ſa blancheur, entourée d'enfans, tout nuds, couchés par terre autour du poële, fixe le Voyageur avec une curioſité dont l'innocence naïve attire des regards, ſans éveiller les deſirs. Ce qui frappe le plus dans le récit que fait ici M. l'Abbé Chappe, c'eſt le contraſte touchant des quatre âges de la vie. Ils ſe trouvent réunis dans le tableau dont le Peintre a embelli cet endroit du voyage de l'Académicien (*a*). » L'enfant qui étoit dans le panier, dit celui-ci, n'avoit pas un mois. Il » dormoit au milieu d'un tas de paille, couvert d'un linge «. Ce panier eſt ſuſpendu à une longue perche élaſtique, qu'on peut faire mouvoir facilement, pour bercer les enfans. Ceux de Sibérie, outre le teton de leur mere, ſont encore nourris du lait des animaux, par le moyen d'un cornet, où l'on adapte le bout d'une tetine de vache. Sans doute que dans un pays où les alimens ne ſont pas abondans, ni ſucculens, le lait peut ſouvent manquer aux nourrices. Il eſt du moins aſſez ſingulier qu'en Allemagne & dans les climats du Nord, où le ſexe paroît plus robuſte qu'ailleurs, les femmes donnent de la bouillie, & du lait des animaux, à leurs nourriſſons. Eſt-ce que ceux-ci, deſtinés à devenir plus vigoureux, conſomment plus de ſubſtance, que les enfans du Midi? Combien il reſte d'obſervations à recueillir, à comparer, à peſer, avant d'établir une théorie exacte ſur l'économie animale de l'homme, & l'éducation phyſique des enfans!

Mais tandis que nous diſſertons, M. l'Abbé Chappe franchit les glaces & les neiges fondues, paſſe les rivieres, malgré l'obſtination de ſes guides, qui craigneoint le débacle; & le 10 d'Avril, il arrive à Tobolsk, après avoir fait huit cens lieues dans un mois, le plus froid, ou du moins

(*a*) Voyez les Planches. Voyage en Sibérie. Tome I. N°. IV, page 62.

L'Aſtronome eſt pris pour ſorcier.

le plus dangereux de l'année, par les alternatives des fontes & de la gelée. Il employe encore un mois à préparer un obſervatoire, & à dreſſer ſes inſtrumens. Cet édifice, étranger dans un pays d'ignorance, élevé ſur une haute montagne, à un quart de lieue de la ville, remua l'imagination des habitans. » Mais à la vue d'un quart de cercle, dit l'Auteur, des pendu-» les, d'une machine parallactique, d'une lunette de dix-neuf pieds,.... » ils ne douterent plus que je ne fuſſe un magicien. J'étois occupé toute » la journée à obſerver le ſoleil, pour régler mes pendules, & eſſayer » mes lunettes. La nuit j'obſervois la lune & les étoiles.... « Bientôt on regarda l'Aſtronome, comme l'auteur du débordement de l'Irtiz. Cette riviere s'enfle tous les ans, à la fonte des neiges. Mais cette année, elle avoit ſubmergé une partie de la baſſe ville de Tobolsk, débordé juſqu'au deſſus des toits, renverſé les maiſons, noyé des habitans, entraîné leurs effets, fondu le ſel des magaſins. Jamais on n'avoit vu de ſemblables ravages. Ce n'étoit plus l'éclipſe prochaine du ſoleil, qui devoit être la cauſe de ces déſaſtres, mais l'arrivée de l'Obſervateur François. Lui ſeul troubloit le cours de la Nature; ſes inſtrumens, ſa figure étrangere, le déſordre de ſon habillement, faiſoient peur aux aſtres, contre leſquels il braquoit ſes lunettes. On murmuroit tout bas, on faiſoit des vœux pour ſon départ; on menaçoit ſon obſervatoire, & ſa perſonne n'étoit pas en ſûreté. Des Ruſſes l'avertirent de ne point aller ſans ſa garde, au milieu d'une populace inſenſée. Il prit le parti de coucher dans ſon obſervatoire, juſqu'au moment du paſſage qu'il attendoit.

Six mois de courſes, 1600 lieues de route par terre, un phénoméne annoncé depuis un ſiécle; un réſultat déciſif pour déterminer la parallaxe du ſoleil, & meſurer la diſtance & la grandeur de cet aſtre, la curioſité de tous les Sçavans éveillée par un objet de cette importance, l'empreſſement de pluſieurs Souverains à concourir au ſuccès d'une obſervation qui devoit faire époque dans l'Hiſtoire de l'Aſtronomie; tout redoubloit l'impatience de l'Auteur pour voir éclore le jour qui devoit payer des études de pluſieurs années, des périls & des fatigues de pluſieurs mois. La nuit du 5 au 6 de Juin, le ciel ſe couvre d'un nuage univerſel; voilà tous les projets & les travaux de l'Aſtronome confondus. Il tombe dans un ſentiment profond de déſeſpoir. Tout dort autour de lui, dans une tente voiſine de ſon obſervatoire; il s'agite; il entre & ſort à chaque inſtant, pour voir le ciel & s'attriſter. Enfin le jour vient, & le ſoleil embellit déja les nuages d'un pourpre qui préſage la ſérénité; ce voile s'éclaircit, s'entrouvre, & diſparoit. Cependant tous les habitans s'étoient enfermés dans les égliſes, ou dans leurs maiſons, à l'approche d'un phénoméne qu'ils n'auroient oſé, ni même ſçu voir. L'Aſtronome avoit tranſporté ſes inſtrumens hors de l'obſervatoire, pour les mouvoir plus facilement. » J'apperçus » bientôt, dit-il, un des bords du Soleil : c'étoit le tems où Vénus de-» voit entrer ſur cet aſtre, mais vers le bord oppoſé. Ce bord étoit encore » dans les nuages.... Il ſe diſſipe; enfin j'apperçois Vénus déja entrée ſur » le Soleil, & je me diſpoſe à obſerver la phaſe eſſentielle, l'entrée » totale..... J'obſerve enfin cette phaſe, & un avertiſſement intérieur » m'aſſure de l'exactitude de mon opération. On peut goûter quelquefois

Voyage de M. l'Ab. Chappe, en Sibérie.

» des plaisirs aussi vifs : mais je jouis en ce moment de celui de mon observation, & de l'espérance qu'après ma mort, la postérité jouira encore de l'avantage qui en doit résulter. «

Pardonnera-t-on cet enthousiasme à un Mathématicien ? Mais n'en faut-il pas avoir pour acheter par le sacrifice de son repos, & par le risque de sa vie ou de sa santé, un moment de contemplation ? Tant d'erreurs font parcourir le globe ! La vérité seule n'aura-t-elle pas le droit d'échauffer les ames jusqu'à l'oubli des périls ! Des armées innombrables, des Sociétés entieres se dévouent à la mort : & pourquoi ? .... L'amour de la vérité ne tient-il donc pas à l'amour de la Patrie, ou plutôt au bonheur de l'humanité ? Plaignons les peuples qui se laissent passionner pour l'ambition d'un Conquérant, d'un seul homme ; & respectons, honorons au moins de l'estime publique, le courage qui s'immole à la propagation des lumieres, & des connoissances utiles au monde. Toutes les erreurs passent & tombent, après les générations qu'elles ont fascinées. La vérité seule doit rester écrite dans les cieux. Les Astres sont les caractéres d'or du livre de l'Eternel. C'est aux Nations éclairées d'y lire. Heureux qui peut y découvrir une ligne nouvelle, un point qui n'avoit pas encore été vû des mortels ! C'est là que Dieu parle à l'impie, au sacrilége, qui le nie ou l'anéantit en le défigurant. Les étoiles s'éléveront contre les imposteurs qui se mettent à la place de la Divinité. Les foudres de la terre ont beau tonner sur ceux qui n'adorent pas de vains & faux Simulacres ; la voix des Cieux crie encore plus fortement à l'ame qui les contemple. Le Firmament recéle la vérité ; l'Astronome la révéle.

Mais les observations qu'on peut faire dans le ciel, importantes par leur résultat, sont trop bornées dans leur nombre. Elles laissent un grand vuide à remplir pour la curiosité des sçavans voyageurs. Aussi M. l'Abbé Chappe, non content d'avoir atteint le but de sa course, a recueilli tout ce qui s'est rencontré sous ses pas de plus propre à enrichir la relation de son voyage, à aggrandir la sphére des sciences qu'un Académicien doit embrasser dans une certaine étendue. Suivons le nouvel observateur de la Sibérie.

Froid de la Sibérie.

Ce qu'il y a de plus remarquable peut-être dans cette région, sur-tout pour un étranger, est le froid qui prive de toutes choses un pays de quatorze cens lieues de longueur, sur cinq cens de largeur. Cette vaste étendue ne présente constamment qu'un sol triste, désert & dépouillé, où les oiseaux sont sans arbres, les arbres sans oiseaux ; où les terres sont alternativement couvertes de neiges, & inondées par le débordement de grands fleuves qui se glacent dans leur course impétueuse ; où le Printems même est hérissé de brouillards épais qui se gélent avec l'haleine des voyageurs ; où les Sapins en été n'offrent qu'une verdure sombre, pâle, dont la tristesse qu'inspire leur aspect, est encore augmentée par un long gémissement des vents qui sifflent à travers leurs feuillages ; où les bords des fleuves & de la mer ne sont parsemés que de branchages morts, & de troncs déracinés. Cependant la terre détrempée, humide, impraticable au milieu de l'été, n'y reste pas gélée, comme on l'a dit, à une certaine profondeur. Pour s'en assûrer, M. l'Abbé Chappe la fit creuser aux

aux environs de Tobolsk jufqu'à dix piés. Faute de trouver des manœuvres dans un Empire, où le payfan né efclave, ne peut pas même vendre ni louer le travail de fes mains, il prit des malfaiteurs enchaînés que lui prêta le Gouverneur. Ces malheureux n'avoient pour vivre, qu'un foû par jour. Le charitable Abbé voulut augmenter leur paye, de quelque argent. Ils en acheterent de l'eau-de-vie, faoulerent leur garde, & fe fauverent pendant qu'elle dormoit. » Je trouvai quelques jours après, dit l'Auteur, leurs » fers dans les bois. Le Gouverneur n'ayant pas jugé à propos de m'en » envoyer de nouveaux, je fus obligé d'abandonner cet ouvrage «. Mais ils avoient creufé la terre jufqu'a quatorze piés, & M. l'Abbé Chappe qui voyageoit en laïque, comme bien des laïques d'Italie vivent en Abbés, ayant enfoncé fon épée jufqu'à la garde, trouva toujours là terre molle; ce qui lui prouva que la glace ne s'y maintient pas en été, quoique des voyageurs, même Phyficiens, l'aient rapporté. La Sibérie n'en eft pas moins l'Empire des frimats.

VOYAGE DE M. L'AB. CHAPPE, EN SIBÉRIE.

A Solikamskaia le froid de 1761 fit defcendre le Thermométre de Delifle à 280 dégrés, qui répondent à 70 environ de celui de Réaumur. Celui-ci defcend jufqu'à 30 dégrés fur les frontieres de la Sibérie & de la Chine, fous le parallele de Paris, où le plus grand froid de 1709 fut de 15 dégrés un quart.

A Aftracan, fous la latitude de 46 dégrés, quinze minutes, le froid du 16 Janvier 1746 fit defcendre le Thermométre de Réaumur à 24 dégrés & demi: mais ce qu'il y a de fingulier, c'eft que pendant qu'on éprouvoit ce froid rigoureux à Aftracan, l'hyver étoit très-doux dans les parties boréales de l'Europe.

Le froid n'eft pas auffi vif à proportion vers l'Occident de la Ruffie, qu'à l'Orient de la Sibérie. Le Thermométre de Réaumur ne defcend que de 17 à 30 dégrés, à Petersbourg. Mais Mofcow, quoique plus méridional de 4 dégrés, éprouve des froids auffi rigoureux. L'eau qu'on y jette en l'air, retombe fouvent en glace. Cependant la moitié de la Sibérie eft d'une terre noire, graffe, & propre à produire du bled, fi l'été y étoit affez long pour le faire mûrir. L'autre moitié, depuis la Ville d'Ylimsk jufqu'à la mer Orientale, eft inculte, aride & déferte. En général, la Sibérie confirme l'obfervation reçue, que » plus on avance vers l'Eft fous » le même parallele, en partant d'Europe, & plus le froid augmente. » On a cru trouver, dit M. l'Abbé Chappe, la caufe principale de ce phénoméne en Sibérie, dans la prodigieufe hauteur qu'on a fuppofée au ter- » rein de cette contrée, & dans la quantité de fel qu'on y trouve. La dif- » pofition du terrein de la Sibérie a encore été envifagée fous un nouveau » rapport. Cette contrée forme un plan incliné, depuis la mer glaciale » jufque vers les frontieres de la Chine, où le terrein eft le plus élevé, » parce que des chaînes de montagnes y féparent ces deux Empires. Le » Soleil fitué vers l'horifon de ces montagnes, ne peut donc, lorfqu'il » éclaire ces hémifphéres, échauffer que foiblement ce terrein incliné. » Ses rayons ne font qu'effleurer la furface du globe. La combinaifon de » ces différentes caufes, explique parfaitement que cette contrée doit être » très-froide. Mais dans quel rapport chacune de ces caufes influe-t-elle

Recherches fur la caufe de ce froid.

Voyage de M. l'Ab. Chappe, en Sibérie.

» sur cet effet général? Le terrein de la Sibérie est-il aussi élevé qu'on l'a » cru jusqu'ici « ? C'est ce que l'Auteur examine. Laurent Lange, dit-il, dans son voyage à la Chine, attribue à la chaîne de montagnes qui sépare la Russie de la Sibérie, une hauteur de plus de deux lieues.... Mais on voit par le nivellement de M. l'Abbé Chappe, que non-seulement ces montagnes sont peu élevées, mais encore que le terrein de la Sibérie, du moins jusqu'à Tobolsk, est très-bas.... » La hauteur du milieu de » cette chaîne proche du hameau de Rostess, qui est l'endroit le plus éle- » vé, est de quatre cens soixante-onze toises au dessus du niveau de la mer » à Brest, au lieu de cinq mille toises que Laurent Lange lui attribue; » & l'Irtyz à Tobolsk n'est que de soixante-neuf toises au dessus du ni- » veau de la mer, quarante-huit toises au dessus du niveau de la Seine, » pris à Paris, au Pont-Royal. « M. l'Abbé Chappe a fait une table (*a*) de la hauteur que les endroits de la Sibérie où l'on a observé les plus grands froids, peuvent avoir par rapport au niveau de la mer. Les résultats rapportés dans cette Table constatent l'observation faite par tous les voyageurs, que le terrein s'éléve continuellement à mesure qu'on s'avance de Tobolsk vers l'Orient. Toutes les rivieres dont les sources sont à l'Est & à l'Ouest de l'Irtysz, qui passe à Tobolsk, ont leur embouchure dans cette riviere. Ainsi Tobolsk doit être l'endroit de la Sibérie le plus bas de tous ceux qui sont situés sous le même paralléle. Les lieux les plus voisins de ce paralléle, sont Soliskamkaia, Tomsk, Jenisseik.... Ils sont au nombre de ceux où l'on a observé les plus grands froids de la Sibérie. Cependant en 1735, le froid n'étoit que de trente dégrés à Tobolsk, pendant qu'on l'observoit à Tomsk de 53 dégrés & demi, & à Jenisseik, de 70. » La différence extrême de ce froid est de 40 dégrés entre Tobolsk & » Jenisseik, pendant que la différence de hauteur au dessus du niveau de » la mer entre ces deux Villes, n'est que de 178 toises, dont celle de » Jenisseik est plus élevée. Or une si petite différence de hauteur n'a aucun » rapport avec la différence du froid qu'on a éprouvé à Jenisseik & à To- » bolsk: d'ailleurs, dans ce même hyver, le froid fut moins vif à Tomsk » de 18 dégrés qu'à Jenisseik, quoique la Ville de Tomsk soit plus éle- » vée d'environ 32 toises «. L'Auteur concluant de tous ces faits que l'élévation du terrein de la Sibérie, n'est pas la cause de son froid excessif, en cherche d'autres causes dans les dispositions locales ou internes de ce même terrein.

A Argunskoi, dit-il, situé sous le même paralléle à peu près que Paris, il y a des endroits où la terre ne dégéle jamais, à plus de trois piés de profondeur. Ces endroits peuvent être regardés comme les termes constans de la glace. Cette Ville n'est pourtant élevée au dessus du niveau de la mer, que de 531 toises. Nerczinsk, quoique sous le même paralléle, offre un climat tempéré, des plus fertiles: cependant il est plus élevé de quelques toises, qu'Argunskoi. M. l'Abbé Chappe fait ici quelques raisonnemens pour prouver que la cause du terme constant de la glace en Sibérie, est différente de celle des glaces du Pérou, observées par M. Bouguer sur

(*a*) Voyage de Sibérie. Tome I. *in-fol.* page 104.

les Cordiliéres. Mais, qui eſt-ce qui voudra établir la même cauſe du froid & des glaces ſous la zone torride, qu'au 52ᵉᵐᵉ. dégré de latitude ? Ne voit-on pas qu'en Sibérie, c'eſt l'éloignement de l'Equateur qui doit produire les grands froids; tandis qu'au Pérou ce ne doit être que l'exceſſive élévation des Cordiliéres, qui puiſſe y fixer le terme conſtant des glaces ? Pour prouver que la hauteur du terrein n'a point de part à la rigueur du froid, il ſuffit de comparer des pays ſitués ſous le même paralléle. Ainſi M. l'Abbé Chappe pouvoit, ce ſemble, ſe diſpenſer de parler du Pérou, & devoit ſe contenter de la comparaiſon qu'il a faite entre Argunskoi & Nerczinsk. Lorſqu'à égale hauteur du terrein, le froid eſt inégal, il faut en chercher la cauſe dans la nature du terrein. Les froids énormes de la Sibérie, dit M. l'Abbé Chappe, ſont ſans doute occaſionnés par les ſels qu'on y trouve. Le défaut de culture, entre encore dans le nombre des cauſes générales du froid. » A meſure qu'on s'approche de l'Eſt, le terrein eſt » déſert & dépeuplé. On ne trouve que des forêts immenſes, qui empê» chent l'action du ſoleil ſur la ſurface de la terre; des marais & des lacs, » dont les eaux abſorbent les rayons du ſoleil... Les hommes, par la cul» ture des terres, influent conſidérablement ſur les climats «. Mais il reſte encore à ſçavoir ſi un pays eſt inculte parce qu'il eſt dépeuplé, ou s'il n'eſt pas déſert, parce qu'il eſt incapable de culture. En général, il paroît que les hommes peuvent ſurmonter beaucoup d'obſtacles, mais que la nature eſt beaucoup plus forte que leur induſtrie. Si quelques pays ſont habités malgré la rigueur extrême du climat, il y en a des raiſons priſes dans le terrein, ou dans le commerce que la navigation y peut ouvrir. Ainſi Pétersbourg ſe ſoutient au milieu des horreurs d'un climat affreux, inhabitable, parce que les Européens y trafiquent. Si les Chinois & les Japonois vouloient également naviger au Kamtſchatka, ou même dans les Ports de la Sibérie; ce pays froid, inacceſſible, impratiquable, ſe peupleroit inſenſiblement. Les grands fleuves dont il eſt coupé, s'ils communiquoient enſemble, y répandroient la vie, & peut-être un jour la fécondité.

Voyage de M. l'Ab. Chappe, en Sibérie.

M. l'Abbé Chappe ne pouvoit rendre compte de ſon voyage en Sibérie, ſans parler de la Ruſſie à laquelle appartient cet immenſe déſert. Quoique cet Empire ait des liaiſons avec l'Europe, où il prétend tenir & même influer; il eſt cependant aſſez loin de nous, aſſez ſauvage, aſſez mal connu, pour n'être pas exclu de l'Hiſtoire des voyages, qui juſqu'ici n'a guéres préſenté que les pays ſéparés de notre continent par de vaſtes mers. Mais on ne doit recueillir dans cette Hiſtoire générale, qui eſt proprement l'Extrait de tous les voyages particuliers, que les faits inſtructifs, utiles & curieux, qui font l'objet des écrivains ou des lecteurs des voyages.

Ordonnance de Pierre le Grand, pour la réforme des Moines.

Un des monumens les plus précieux à conſerver dans ce dépôt des mœurs & des loix de toutes les Nations étrangeres, eſt une Ordonnance du Czar Pierre le grand, ſur la Réforme des Moines. Elle eſt du 31 Janvier 1724, adreſſée au Synode du Clergé Ruſſe. On ne doit pas oublier en la liſant, que c'eſt un Prince d'une Egliſe Schiſmatique, qui parle de Moines Grecs; & que tous les Moines ne ſont pas Grecs, comme ceux de Ruſſie. » Le ſaint Synode ſe ſouviendra, dit l'Empereur Patriarche,

» qu'il a déja réfuté par des raisons convaincantes cette fausse opinion ré- » pandue dans toute notre Nation, qui fonde l'origine de la vie monasti- » que sur ces paroles de J. C. *Celui qui abandonne son pere & sa mere &c.* » Vous avez fait voir que cette interprétation doit être attribuée aux » Hérétiques «.

Le Législateur rappelle ensuite l'origine de l'état Monastique, institué, dit-il, à l'imitation de l'Ordre Nazaréen, établi chez les Hébreux. Ainsi les premiers Moines furent des Grecs, formés sur le modèle des Juifs. » Au tems des Apôtres, on ne trouvoit pas la moindre trace des Moines, » comme le dit S. Chrysostome «. Les premiers Chrétiens qui cherché- rent la solitude, y furent poussés ou par un penchant naturel, ou par la crainte des persécuteurs de la Foi. » Ainsi les Chrétiens qui pour faire » leur salut, se cachoient dans les déserts .... étoient de véritables Moi- » nes; parce que loin de rien demander aux autres hommes, ils les » fuyoient .... Ils faisoient leur séjour dans la Palestine, dans l'Égypte, » l'Afrique, & dans d'autres lieux fort chauds, où la terre sans être cul- » tivée par la main des hommes, leur fournissoit abondamment des fruits. » Ils n'avoient besoin ni d'habits, ni de maisons, ni d'aucune autre chose. » Ils suppléoient cependant par le travail de leurs mains à ce que la terre » leur refusoit « (*a*).

Le Czar expose ensuite comment l'Hérésie ayant gagné jusque dans les déserts, les Moines furent obligés de vivre sous des Directeurs éclai- rés, & de changer leur état de reclus isolés, en celui de Communautés séparées du monde. Mais S. Chrysostôme témoigne que ces Moines réu- nis, loin de subsister aux dépens des autres hommes, exerçoient l'hospi- talité envers les étrangers, recevoient les malades, les nourrissoient & les servoient. Basile le grand qui leur donna les premieres régles, » établit » par les raisons les plus solides, l'obligation où sont les Moines de tra- » vailler, & il rejette les excuses de ceux qui ne vouloient que chanter » des Pseaumes.... « Cent ans après l'origine des Moines, il y eut des » Moines oisifs, qui désirant de se nourrir du travail des autres, excusoient » leur paresse, en interprétant mal ces paroles de J. C. *Considerez les oi- » seaux du Ciel : ils ne moissonnent point, ils n'amassent rien dans des gre- » niers ; mais notre Pere céleste les nourrit : ne valez-vous pas mieux que » des oiseaux* « ? Un de ces anciens Anachorettes avoit donné lieu au Proverbe, qu'*un Moine oisif est un voleur rusé* ; par l'abus qu'il faisoit de ce texte de l'Evangile. Mais le fameux Docteur Augustin a réfuté cette opinion dangereuse.... » Ces paroles de J. C. ne sont pas pour les seuls » Moines, mais pour tous les hommes en général. Si l'on eût adopté l'ex- » plication de ces faux Sages, il s'ensuivroit que personne ne devroit tra-

(*a*) Ces Héros des déserts, ces premiers Cénobites,
Vivoient unis entr'eux, sous des régles prescrites;
Le travail, la priere, occupoient leurs instans.
Ils étoient, des forêts les libres habitans.
Libres, ils préféroient leur retraite profonde,
Leur cabane rustique, aux voluptés du monde.
Mélanie, Acte II. Scene 4.

» vailler, & que les hommes se réduiroient par-là de leur propre mouve- » ment, à la triste nécessité de mourir de faim. Qu'arriva-t-il dans la » suite, (continue l'Auteur de l'Ordonnance) lorsque quelques-uns » de ces faux Saints se furent introduits auprès des Empereurs Grecs; » & sur-tout auprès de leurs épouses ? On les vit bientôt commencer à » bâtir des Couvents, non plus dans les déserts, mais dans le voisinage » des Villes, ou dans les Villes même.... « On comptoit plus de trente Couvents de Moines sur les bords du seul canal de Constantinople, lequel n'a pas plus de sept lieues & demi d'étendue; & ils avoient tous des revenus considérables.... » Ce mal commença à s'étendre beaucoup » chez nous, poursuit le Czar, sous la protection des Patriarches, de » même qu'à Rome «. Il rappelle ensuite les remédes que les Empereurs de Russie apporterent à cette contagion. Telles furent la défense faite en 1669, à toute personne, de donner ou de vendre ses terres aux Monastères, ou au Clergé, sous quelque prétexte que ce fût; la défense faite aux Moines d'acheter ou de recevoir des terres en legs. Il est singulier que ces mêmes défenses n'aient été faites dans le sein de l'Italie éclairée, qu'un siecle après que la Russie en avoit donné l'exemple. Mais ce qu'il y a de plus singulier encore, c'est que cette heureuse révolution ait été commencée en Italie, dans un Etat des plus petits. Tant il est vrai qu'il ne faut qu'un Prince, ou un Ministre courageux, pour opérer de grandes choses, même avec de foibles moyens. Le Czar avoit contre lui, la superstition & l'esclavage même de ses Peuples, quand il entreprit d'abbattre le pouvoir des Moines. La Cour de Parme n'avoit pour appui qu'un grand nom, quand elle a formé le projet d'une Réforme utile & exemplaire. Sans troupes, sans armées, avec des intentions droites & de sages loix, on peut faire le bien, si l'on aime son Peuple. Mais il faut soutenir ses premieres démarches, & persuader les esprits de l'équité du Législateur, en faisant circuler parmi les classes laborieuses de l'Etat, les avantages de la législation. Le vice de celle du Czar fut de donner au Despotisme du Prince, tout ce qu'il arrachoit au Monachisme. Aussi la grandeur de sa Nation n'augmenta pas, à proportion de la sienne propre. Il eut plus d'esclaves, plus de soldats; mais son Empire en fut-il plus brillant? Que les Russes ont fait peu de chose, en comparaison de la masse de leur territoire & de leur population ! Suivons cependant l'esprit du Czar dans sa législation. On y voit la lumiere briller sur le Trône, au milieu de la barbarie nationale : par un contraste affligeant, on y verra peut-être un jour les peuples éclairés, & les Princes barbares.

La rigueur de notre climat septentrional ne permet pas, dit Pierre le Grand, que les Moines remplissent chez nous les devoirs de leur institution primitive. Ils ne pourroient subsister sans travailler eux-mêmes, ou sans faire travailler d'autres personnes pour eux. L'un de ces moyens ne suffiroit pas, l'autre seroit un abus. Le législateur cherche donc à diminuer le nombre des Moines, pour ne garder que ceux qui sont nécessaires aux fonctions de l'Episcopat, » puisque c'est, dit-il, une ancienne coutume » parmi nous, que les Moines seuls puissent parvenir à cette dignité; quoi- » qu'autrefois .... les Evêques ne fussent pas Moines «. Mais avant de pro-

céder à la Réforme, le Czar en donne les motifs. » Les Moines, dit-il, » sont devenus le scandale & le mépris des autres Religions; l'opprobre » de la nôtre. Ils sont même dangereux à l'Etat, puisque la plûpart sont » des fainéans inutiles, attirés dans les Cloîtres par l'amour de l'oisiveté, » qui, comme on ne le sçait que trop, enfante les superstitions, les schis- » mes, & même les troubles. La plûpart de nos Moines sont des gens de » campagne, qui loin de renoncer à une vie douce & commode, n'em- » brassent l'état monastique que pour se la procurer, & se soustraire à des » impôts que la paresse leur rend onéreux. Ils avoient dans leur village, la » triple charge de contribuer pour la subsistance de leurs maisons, pour » l'Etat & pour leur Seigneur. Dès qu'ils sont Moines, ils ne sçavent plus » ce que c'est que besoin : leur subsistance est toujours prête. Si par hazard » ils travaillent, ce n'est que pour eux-mêmes; & des trois charges aux- » quelles ils sont assujettis comme cultivateurs, à peine en remplissent-ils » une, comme Moines .... Mais, disent-ils, nous prions. Tout le monde » ne prie-t il pas? S. Basile a détruit cette vaine excuse .... Il y auroit » cependant pour ces Moines oisifs & inutiles, un autre genre de vie, la- » borieuse, agréable à Dieu & honorable aux yeux des hommes: ce seroit » de servir les véritables pauvres, les enfans & les vieillards «.

Après ce Préliminaire justificatif de la Loi, viennent les articles dispositifs. En voici les principaux. 1°. On répartira dans les Couvents, des soldats invalides ou congédiés, & d'autres véritables pauvres. 2°. On établira des Moines pour les servir; ... & ces Moines ne doivent pas avoir moins de trente ans. 3°. On donnera des terres appartenantes aux Couvents, à ceux des Moines qui ne feront point employés au service des malades, afin qu'ils les cultivent eux mêmes. 4°. Quand il y aura des places vacantes parmi les Moines qui servent les malades, il faudra les remplacer par ceux qui cultivent la terre; & l'on n'en recevra point d'autres à la place de ces derniers: mais lorsqu'il n'y en aura plus dans les terres pour remplacer ceux qui servent les hopitaux, alors on en pourra choisir de nouveaux, & leur donner la Tonsure. 5°. Les Religieuses qui ne sont point employées à servir les malades, fourniront à leur subsistance, en filant pour les manufactures.... 6°. Les Prêtres & les Diacres, qui ne servent point les malades, chanteront l'Office ...,

11°. On ne donnera point aux Moines l'administration des villages ....

12°. Il sera rigoureusement défendu aux Moines de sortir de leurs Couvents..: En effet, lorsqu'ils ont quitté le monde, ils ne doivent plus y rentrer.

Ce Réglement qui défend de sortir des couvents, est peut-être un moyen d'empêcher d'y entrer. Tous les autres articles de cette Ordonnance tendent au même but, qui est la suppression insensible, ou la diminution des Moines. Les Monastères supprimés doivent servir ou d'hôpitaux pour les malades, ou de Séminaires pour le Clergé, ou de Maisons de réfuge pour élever & nourrir les enfans des deux sexes, orphelins ou bâtards, jusqu'à l'âge de sept ans; ou même d'Ecoles, pour apprendre à la jeunesse l'Arithmétique & la Géométrie. Mais le malheur de cette Ordonnance est que, le législateur étant mort un an après sa publication, elle ne fut exécutée qu'en partie. Cependant l'Impératrice regnante a suppléé,

dit-on, à ce défaut, en retranchant encore aux Moines une portion des biens qui leur restoient.

Voyage de M. l'Ab. Chappe, en Sibérie.

M. l'Abbé Chappe parle ensuite de l'Etat du Clergé de Russie, c'est-à-dire, de ses richesses, de son ignorance & de son libertinage. Les Evêques & les Moines, dit-il, jouissent en Russie, de toutes les richesses du Clergé. Les Prêtres sont très-pauvres & sans considération. Les Evêques nomment aux bénéfices, qui sont amovibles au gré du caprice de ces Prélats. Aussi les Prêtres ne forment plus qu'un Corps de vils esclaves, toujours aux genoux des Evêques. Les Moines sont leurs Supérieurs. Mais les femmes des Prêtres, rendent les Moines plus humains. » L'ignorance, l'yvrognerie & la débauche, sont l'appanage du Clergé de Russie. Les Evêques & » les Prêtres sont les moins déréglés : les premiers, à cause de leur âge ; » & les derniers, parce que leurs femmes leur font aimer la sagesse de » bonne heure «. Du reste, tout le Clergé est yvrogne, comme le peuple qui n'en est pas moins fanatique. » Les bonnes mœurs sont plus rares chez » les Russes, que chez les payens leurs voisins. La façon de penser des » Russes sur le Christianisme est si extraordinaire, qu'on croiroit que cette » Religion si conforme au bonheur & à l'ordre de la Société, n'a servi qu'à » rendre le peuple Russe plus méchant. Un assassin ayant été pris & con- » damné au supplice, on lui demanda dans l'interrogatoire qu'on lui fit » subir, s'il avoit observé les jeûnes du Carême. Ce scélérat.... répondit » avec vivacité, qu'il étoit incapable de manquer aux devoirs de sa Reli- » gion. Il étoit chef d'une troupe de brigands ; & quand ils s'emparoient » de quelques voyageurs, il cédoit tout le butin à ses compagnons, pour- » vû qu'on lui livrât en vie ces malheureuses victimes. Il les deshabilloit » & les attachoit tout nuds à un arbre, quel que fût leur sexe : il leur ou- » vroit le sein vis-à-vis du cœur, & s'abbreuvoit de leur sang. Il avoit, » disoit-il, beaucoup de plaisir à voir les mouvemens affreux, & les convul- » sions horribles de ces infortunés «. Un tel Démon, s'il a jamais existé, devoit craindre l'Enfer. Comment des ames capables de l'inventer, s'il n'y en avoit point, pourroient-elles n'y pas croire? C'est pour les Nations féroces, pour les Tyrans, les Persécuteurs, les Conquérans, les oppresseurs du peuple, pour les ennemis du genre humain, qu'il doit y avoir un Dieu de sang, un être impitoyable, qui se nourrit des jeûnes, des larmes, des victimes, des sacrifices, des mutilations, des calamités & de l'affliction des hommes. Mais un Prince bienfaisant, un Peuple doux & sociable, un Clergé de bonnes mœurs & charitable, ne connoissent qu'un Dieu d'amour & de bonté, qui se plaît dans la miséricorde, & châtie en ce monde pour épargner dans l'autre ; c'est-là le vrai Dieu des vrais Chrétiens. On sçait que les Russes ne le sont pas. Sans parler des erreurs qui les ont séparés de l'Eglise Latine, l'esprit de persécution prouve que c'est un peuple méchant, qui a perdu les vertus du Christianisme, en corrompant les Dogmes de l'Evangile. Ces Schismatiques ont vû s'élever au milieu d'eux, une Secte de freres réunis paisiblement dans des hameaux, mais sans Prêtres, sans Eglises. Dès-lors, ils les ont traités en ennemis, & ces malheureux sont devenus des fanatiques, qui dans l'horreur des Russes, se donnent la mort pour l'amour de J. C. s'assemblent dans une maison quand on les

Mœurs du Clergé de Russie.

Exemple de la superstition alliée à la férocité.

Razholnikis, Secte Russe, persécutée & suicide.

Voyage de M. l'Ab. Chappe, en Sibérie.

persécute, y mettent le feu & perissent dans les flammes. » Cette persé-» cution a privé la Russie de plus de cent mille familles, qui se sont réfu-» giées chez les Tartares, plus sauvages & moins barbares que les Russes «. Ceux qui sont restés dans leur Patrie, y ont mieux aimé mourir que de recevoir la bénédiction du Clergé Russe. On n'a jamais converti un seul des Razholnikis; c'est le nom de cette Secte.

Pierre I. quoique dur à lui-même, sévére & quelquefois féroce, délivra ces infortunés de la persécution du Clergé, & sévit contre l'intolérance qui produisoit le fanatisme. Mais après sa mort, les buchers se rallumérent, & les cachots se remplirent de ces innocens. » Pendant mon séjour à Tobolsk, » dit M. l'Abbé Chappe, plusieurs de ces malheureux étoient dans les » prisons «. Mais sans doute, la main qui veut secourir en Pologne les *Dissidens* étrangers, n'opprimera pas des citoyens *Dissidens* dans ses propres Etats. Ce seroit porter le fer & la flamme au dedans & au dehors tout-à-la fois, se rendre odieux à ses Sujets & à ses voisins, acheter par le sang, une célébrité qui seroit trop équivoque pour valoir les sacrifices qu'elle auroit coutés.

Les Prêtres de Russie, dit M. l'Abbé Chappe, ont avec beaucoup d'ignorance & peu de mœurs, la manie de faire des conversions. Un Prélat, chez qui le voyageur dînoit, après avoir bien bû, voulut convertir un Domestique de M. l'Abbé. Le valet, sectateur de Luther, dit qu'un Luthérien valoit bien un Schismatique. Le Prélat alloit jetter une assiette au visage de l'Hérétique, lorsque le Catholique retint le zele & la main de l'Evêque Grec ... Le *zéle fait merveille*, dit Montagne, *quand il va secondant la haine ... à contrepoil, vers la bonté, la bénignité, la tempérance; il ne va ni de pié, ni d'aile.* M. l'Abbé Chappe peint le culte de l'Eglise Grecque, quelquefois majestueux dans les habits, & quelquefois ridicule dans certaines cérémonies. Il blâme avec raison l'usage de faire communier les enfans dès l'âge de cinq ou six mois, malgré leurs cris qu'il faut appaiser par le tetton en leur donnant l'Eucharistie. Tout ce qu'il dit de la cérémonie de la Cène, & des visites du jour de Pâques, mérite d'être lû dans son Ouvrage, mais occuperoit trop de place dans celui-ci. Passons aux mœurs desRusses, qui sont particulieres à la Sibérie.

Après la description de la Ville de Tobolsk, assez détaillée dans le Voyage de M. Gmelin (a), M. l'Abbé Chappe parle des femmes du pays. Elles sont, dit-il, généralement belles. On diroit que la neige influe sur leur teint, tant elles sont blanches. Cet éclat est relevé par des yeux noirs, mais languissans & toujours baissés; comme les aura dans tous les tems un sexe timide, chez un peuple esclave. Leur chevelure noire & leur teint blanc, reçoivent un nouveau lustre du vermillon dont elles peignent leurs joues; usage qu'elles semblent emprunter plutôt de tous les peuples sauvages qui les environnent, que des nations policées du Midi, dont elles sont trop éloignées. Ces femmes sont bien faites jusqu'à vingt ans; mais elles ont les jambes grosses & les piés grands, comme pour servir de base à l'embonpoint qu'elles prennent tôt ou tard. M. l'Abbé Chappe veut que les bains dont elles usent deux fois la semaine, contribuent à leur déformer

(a) Histoire Générale des Voyages, *in*-4. Vol. XVIII. pages 134 & suiv.

la

Voyage de M. l'Ab. Chappe, en Sibérie.

la taille, par le relâchement qu'ils occaſionnent dans tout le corps. Mais ne ſeroit-ce pas plutôt le grand nombre d'enfans, qui eſt cauſe qu'elles ſont fanées à l'âge de trente ans? Le froid exceſſif rétablit vraiſemblablement le reſſort des fibres, que les bains chauds ſervent à relâcher. Que ne contribuent-ils, ces bains, à la propreté! Elle eſt rare chez les femmes de Tobolsk; elles ne changent pas aſſez ſouvent de linge. En Sibérie, comme en Italie, les lits n'ont point de rideaux; & au lieu de traverſin, on y voit ſept à huit oreillers. Les hommes ſont extrêmement jaloux de leurs femmes à Tobolsk; cependant ils reſtent peu avec elles. Les maris vont s'enyvrer, & les femmes croupiſſent chez elles dans l'ennui de l'oiſiveté. Le climat devroit donner des mœurs à celles-ci, par le calme que le froid laiſſe aux paſſions des ſens; mais le deſpotiſme du Gouvernement ſemble les diſpenſer de toute morale, en les abandonnant à la tyrannie des hommes. Comme elles ne connoiſſent point les plaiſirs du cœur, qui ſont les vraies délices de l'amour, elles ſe livrent ſans peine à tous les deſirs ſecrets. Elles n'accordent pas à des amans; elles demandent à leurs eſclaves, ce que l'yvrognerie de leurs maris leur refuſe. » Ce pays ne ſera jamais policé, dit M. » l'Abbé Chappe, tant que les femmes y vivront dans l'eſclavage, & qu'el- » les ne ſerviront point à l'agrément de la Société«. N'en doutez point: mais il faut aſſez honorer ce ſexe, aimer aſſez ſa gloire, pour n'accorder à ſa beauté que l'empire de la vertu. Craignons dans les femmes, toute autre domination qui nous abaiſſeroit, ſans les élever. Leur ſexe peut bien efféminer le nôtre; mais non le remplacer. S'il aſſervit les hommes; s'il veut dicter les loix de la raiſon & du goût; il énervera le génie, en croïant l'embellir. Enfin il nous donnera ſes foibleſſes, ſans ſuppléer à ce qu'il nous ôtera de force. Sçait on tout ce qu'on perd en énergie, en vigueur, en bravoure nationale, en liberté d'eſprit, & ſur-tout en ſentimens de vertu, dans un commerce où les deux ſexes ſe dénaturent & ſe corrompent, ſous prétexte de ſe polir? Quand tous les hommes ſeront occupés à ſéduire les femmes, qui eſt-ce qui défendra, non plus cet honneur qu'elles auront perdu, mais leurs vies & leurs biens, & leur Patrie enfin? Il eſt aiſé de ramper à leurs piés, avec la foule qui les encenſe pour les enyvrer: mais il faut du courage peut-être, pour oſer leur dire & le mal qu'elles font, & le bien qu'elles peuvent faire. Tout eſt perdu pour elles & pour nous; ſi dans leur ſociété, celui qui cherche en elles les bonnes mœurs avant le bel eſprit, craint, ou riſque de leur déplaire.

Mœurs des femmes Ruſſes.

Contradiction bien remarquable! Dans un Empire gouverné depuis quarante ans par des femmes, les femmes n'ont aucune conſidération. Ce n'eſt donc pas une Couronne, qui fait la gloire de leur Sexe. Leur Trône eſt dans le cœur des hommes. On dit que ceux-ci gouvernent, où les femmes regnent. En effet il ſemble que la férocité des peuples barbares & la fougue des peuples libres s'accomodent mieux de la Gynécocratie, ſoit parce que ſous le Deſpotiſme, n'importe qui regne, d'un homme ou d'une femme, dès que tout y dépend du caprice; ſoit parce que dans les Etats libres, une Reine eſt auſſi bonne qu'un Roi, dès que la Nation s'y gouverne elle-même. Cependant il n'eſt pas moins ſingulier que le peuple de l'Europe le plus idolâtre des femmes, les ait exclues de la ſucceſſion au Trône. Cette loi, qu'elle vienne du hazard ou de l'opinion, eſt tou-

Voyage de M. l'Ab. Chappe, en Sibérie.

jours l'ouvrage des hommes. En France, où les femmes ne font rien par les Loix, elles font tout par les mœurs. En Ruſſie, où les Loix donnent tout à une ſeule femme, les mœurs n'accordent rien à toutes les autres. Ce contraſte peut ſans doute étonner; mais il tient à cette inconſéquence que la nature des hommes & des événemens, met dans les choſes qui ſemblent le plus appartenir à la réflexion. Peu de principes, ſur-tout en Politique, ſont conſtans & fondés ſur l'évidence; & les hommes ſont encore moins conſtans dans leurs principes, vrais ou faux. Cette inconſtance eſt des plus ſenſibles en Ruſſie, où la Société n'eſt pas encore ſolidement établie. On peut comparer ce vaſte Empire à ſes plus grands fleuves, où vont fondre une foule de torrens qui les font continuellement déborder. Il faut attendre que le tems & la main des hommes aient fixé des limites à des Nations ſauvages, qui tombent les unes dans les autres, & viennent ſe jetter toutes enſemble ſous la domination Ruſſe. Ses Loix lui donneront des bornes, & ſes bornes à leur tour lui preſcriront des loix. Le tems doit achever, ce que l'eſprit humain aura commencé. Juſqu'à l'époque de cette fixation des Loix, on ne peut déterminer proprement les mœurs d'un Etat composé de pluſieurs Nations ſéparées les unes des autres par de grands deſerts, & chacune d'avec elle-même, par des habitations éparſes au milieu des neiges. Les Villes même de la Sibérie reſſemblent plus à ſes campagnes, que nos villes policées ne ſe reſſemblent entr'elles. Cependant il y a des particularités à recueillir dans tout ce que M. l'Abbé Chappe a rapporté de ces pays qui ne ſont ni aſſez ſauvages, ni aſſez policés, pour faire une impreſſion profonde.

Repas des Ruſſes.

Dans les grands repas, dit-il, qui ſe donnent entre parens, pour fêter le Saint de la famille, on invite les hommes & les femmes: mais les deux ſexes ne ſont pas à la même table, ni dans le même appartement. Au commencement du repas, la maîtreſſe de la maiſon entre dans l'appartement des hommes, avec un cabaret couvert de verres pleins d'eau-de-vie: elle en préſente aux convives qui ne la regardent pas, & ſe retire auſſi modeſtement qu'elle eſt venue. On ſert tous les mets à la fois. Le potage eſt composé de tranches de viande, au lieu de pain. Le ſilence n'eſt interrompu que par les ſantés. Elles ſe portent preſque toutes à la fois par les convives qui ſe lévent, crient, boivent, ſe coudoyent, renverſent leur boiſſon, & s'enyvrent tous enſemble. Mais cet inconvénient a des ſuites moins funeſtes pour eux, que le ſcorbut qu'ils ſe communiquent, par l'uſage qu'ils ont de boire tour-à-tour dans une grande coupe, d'un demi-pied ſoit de diamétre, ou de hauteur. Au ſortir de cette table, on paſſe dans un autre appartement, où l'on trouve un buffet couvert de confitures de la Chine, & des hommes qui préſentent de l'hydromel, de la biere, & des eaux-de-vie de toute eſpéce. Ce convoi de liqueurs ſuit les convives à la promenade, d'où ils reviennent aſſez rarement, d'un pied ferme. » Quelques Voyageurs, dit l'Auteur, prétendent que les fem-
» mes ſe livrent, ainſi que les hommes, à tous les excès de la boiſſon.
» J'ai vu par-tout le contraire..... «

Toute la Nation, pourſuit-il, depuis Moſcow juſqu'à Tobolsk, ne connoît d'autre plaiſir de ſociété, que la table. Dans toute la Ruſſie, un

homme a de grands torts, s'il n'eſt qu'aimable. En tel autre pays, il a tous les torts, quand il ne l'eſt pas. Quoique dans les deux capitales de ce vaſte Empire du Nord, les femmes aient ſecoué le joug de l'eſclavage de leurs maris, les mœurs n'y ont rien gagné; mais c'eſt, dit l'Auteur, qu'elles étoient trop corrompues avant ce changement. Les femmes, ainſi que les hommes, veulent donc être libres, pour être honnêtes. Quand leur liberté naît de celle du gouvernement, elle a pour compagne la pureté des mœurs. Mais quand leur extrême liberté ne vient que de la corruption des mœurs; comment étoufferoit-elle le mal qui l'a engendrée? Dans les belles ames, la liberté produit toujours de grandes vertus. Chez un Peuple dégradé par un mauvais gouvernement, la liberté, ou l'eſclavage des femmes, tout ſert à les corrompre. Pour aimer la vertu, il faut pouvoir la pratiquer impunément. Mais dans un Gouvernement arbitraire & deſpotique, tel que celui de la Ruſſie, en quoi conſiſte la vertu, ſi ce n'eſt à ſouffrir toutes les injuſtices de la légiſlation; à être la victime de l'oppreſſion plutôt que d'y ſervir d'inſtrument; à vivre dans le célibat, pour ne pas multiplier le nombre des eſclaves; à ſoumettre ſon corps à toutes les injures des élémens & des hommes, pour ne pas vendre ſon ame au crime? Heureux peut-être le Peuple Ruſſe, qui, n'ayant aucune idée de liberté, n'a aucun ſentiment de ſa baſſeſſe; qui, n'ayant aucune eſpéce de propriété, ne craint point de perdre, & ne deſire pas d'acquérir! Il eſt, dit on, moins malheureux que la nobleſſe, qui redoute ſans ceſſe l'exil & la confiſcation de ſes biens. Mais celle-ci ſe dédommage de la crainte qu'elle a du deſpote, par les maux qu'elle fait à ſes propres eſclaves. Malgré le courage qui ſemble devoir être naturel à tous les Peuples du Nord, les payſans Ruſſes, ſont d'une poltronerie extrême. Comment un de ces hommes, condamné par ſa naiſſance, aux affronts, ou aux tourmens de l'eſclavage, ne deviendroit-il pas lâche? Il ſera bon pour les fatigues de la guerre; parce qu'il eſt fort. Il aura la patience qui fait réſiſter; mais aura-t il le courage qui fait entreprendre? Ce Peuple n'a aucun des reſſorts de l'ame. Si ſa diſcipline lui donne d'abord des avantages ſur une Nation qui n'a point les reſſources de l'art militaire; il doit, à la longue, être détruit par des ennemis que lui ſuſcitera l'enthouſiaſme de la Patrie, ou de la Religion. Il faut que le payſan Ruſſe ſoit bien miſérable, puiſque M. l'Abbé Chappe lui préfére l'eſclave Polonois. Car où peut-on voir un Peuple plus malheureux que celui qui vit ſous l'eſclavage d'une nobleſſe libre? Le Deſpotiſme n'eſt pas auſſi cruel, auſſi injuſte qu'une Ariſtocratie, où les Grands ſont les tyrans-nés du Peuple. Le ſentiment d'une ſorte d'égalité, conſole le payſan Ruſſe, des outrages d'un Seigneur eſclave. Il peut recourir au deſpote contre ſon maître; il peut être vengé d'une tyrannie par l'autre; mais dans l'Ariſtocratie Polonoiſe, le payſan ſouffre en même tems la tyrannie de fait & celle de droit. L'indépendance de la nobleſſe, redouble en lui l'horreur de l'eſclavage. Il connoît la liberté. La comparaiſon qu'il fait de ſon état avec celui du Seigneur, éveille au fond de ſon ame le reſſentiment de l'injuſtice. Il ne peut aimer un pays, où il n'eſt lui-même qu'un objet de propriété, comme les troupeaux qu'il ſoigne, & les terres qu'il cultive. Auſſi l'on ne voit guères le payſan Polonois

VOYAGE DE M. L'AB. CHAPPE, EN SIBERIE.

défendre une Patrie qui n'eſt pas la ſienne, mais celle de la nobleſſe. Il fuit, ou il plie devant un ennemi qu'il n'a preſque aucun intérêt de repouſſer. Il va ſervir chez des Princes étrangers qui le payent & le nourriſſent, préférant la condition mercenaire du Soldat, à celle d'un Cultivateur eſclave. Cependant M. l'Abbé Chappe donne un grand dédommagement au payſan Polonois; c'eſt qu'il poſſéde quelquefois des terres en propre. C'en eſt un ſans doute, mais non aſſez grand, ni aſſez commun, pour attacher vivement le Payſan à ſon pays. Qu'eſt-ce qu'une propriété de biens, où l'on n'a pas celle de ſa perſonne? L'Auteur ne peut donc adoucir l'idée de la ſituation du Peuple chez les Polonois, qu'en étalant le tableau de la miſere de leurs voiſins.

» L'eſclavage, dit-il, a détruit chez les Ruſſes, tous les droits de la » Nature, tous les principes de l'humanité, & toute eſpéce de ſentiment. » A mon retour de Tobolsk à Pétersbourg, étant entré dans une maiſon » pour m'y loger, j'y trouvai un pere enchaîné à un poteau, au milieu » de ſa famille. Aux cris qu'il faiſoit....., je jugeai qu'il étoit fou «. Mais ce n'étoit qu'une victime de l'inhumanité du Gouvernement. Ceux qui recrutent les troupes, vont dans les villages choiſir les hommes, pour le ſervice militaire; comme les Bouchers vont dans les étables, marquer les moutons qui ſont bons à tuer. » Le fils de ce malheureux, avoit été dé» ſigné pour ſervir; il s'étoit ſauvé..... Le pere étoit priſonnier chez lui; » ſes enfans en étoient les geoliers, & on attendoit chaque jour ſon » jugement. J'éprouvai à ce recit, ... un ſentiment d'horreur, qui » m'obligea d'aller prendre un logement ailleurs «. Détournons auſſi nos regards de ces tableaux révoltans, pour les porter un moment ſur les animaux, moins malheureux en Ruſſie que les hommes; à moins que ceux-ci n'y ſoient plus ſtupides que les bêtes.

M. l'Abbé Chappe a rapporté de ſon voyage en Sibérie, douze eſpéces d'oiſeaux; mais connus en France par l'Hiſtoire des Voyages, ou par d'autres ouvrages. Il parle ſuccinctement de pluſieurs ſortes de poiſſons, dont le plus ſingulier eſt le ſterlet, qui reſſemble à l'eſturgeon, ſi ce n'eſt qu'il eſt plus petit & plus délicat. Parmi les animaux domeſtiques, les bœufs & les chevaux ſont très-petits. En revanche les animaux ſauvages ſont plus gros & plus communs que les eſpéces privées. En parlant des martres, l'Auteur dit que leurs queues, qu'on eſtime ſi fort en France, ſont la partie de la peau la moins recherchée en Sibérie, parce que le poil en eſt trop dur. Les belles martres ont même rarement de belles queues. Mais du reſte elles ſont noires; ce qui ſans doute en fait le prix (*a*).

(*a*) C'eſt ici la place d'un morceau curieux ſur la chaſſe des zibelines de Vitime. Quoi qu'il ſoit rapporté dans la deſcription du Kamtſchatka; comme il appartient à l'Hiſtoire de la Sibérie, il a fallu le renvoyer au ſupplément que l'on devoit donner ſur ce pays, d'après le Voyage de M. l'Abbé Chappe. Mais d'un autre côté, ce ſeroit interrompre mal-à-propos la Relation de cet Auteur, que d'inſérer, au milieu de ſon texte, un fragment aſſez long, qu'il a publié dans l'ouvrage de M. Kracheninnikow, mais qu'il n'a pas écrit, ni fourni lui-même. Ces deux raiſons ſemblent autoriſer à mettre en note ici, ce qui ne peut être placé plus convenablement ailleurs.

Les zibelines vivent dans des trous. Leurs nids ſont ou dans des creux d'arbres, ou dans leurs troncs couverts de mouſſe, ou ſous leurs racines, ou ſur des hauteurs parſemées de

Outre les cousins, dont les piquûres incommoderent le Voyageur, jusqu'à l'obliger à garder le lit durant quelques jours, il observa à Tobolsk une nuée de sauterelles, ou demoiselles, qui méritent quelque attention des Naturalistes. Ce fut le 2 Juillet 1761, qu'il fit cette observation. Ces

rochers. Elles construisent ces nids, de mousse, de branches & de gazon. Elles restent dans leurs trous, ou dans leurs nids, pendant douze heures, en hyver, comme en été; & le reste du tems, elles sortent pour chercher leur nourriture. En attendant la plus belle saison, elles se nourrissent de belettes, d'hermines, d'écureuils, & sur-tout de liévres. Mais dans le tems des fruits, elles mangent des baies, & plus volontiers le fruit du sorbier. Quand il est abondant, il leur cause, dit-on, une sorte de galle, qui les obligeant de se frotter contre les arbres, leur fait tomber le poil. En hyver, elles attrappent des oiseaux & des coqs des bois. Quand la terre est couverte de neige, les zibelines restent tapies dans leurs trous, quelquefois trois semaines. Elles s'accouplent au mois de Janvier. Leurs amours durent un mois, & souvent excitent des combats sanglans entre deux mâles qui se disputent une femelle. Après l'accouplement, elles gardent leurs nids environ quinze jours. Elle mettent bas vers la fin de Mars, depuis trois jusqu'à cinq petits, qu'elles allaitent pendant quatre ou six semaines.

La chasse des zibelines ne se fait jamais qu'en hyver, parce que leur poil mue au printems. Cependant les Chasseurs partent dès la fin d'Août, du moins ceux de Vitime. Quand les Russes ne vont pas eux-mêmes à cette chasse, ils y envoient d'autres personnes. On fournit aux premiers des habits, des provisions, & tout l'attirail: les deux tiers de la chasse sont pour eux, le reste pour leur maître. Les Chasseurs de louage partagent le profit de la chasse avec leurs maîtres; mais ils se fournissent, au moyen de quelques roubles, tout ce qu'il leur faut pour y aller.

Les Chasseurs vont par bandes, depuis six jusqu'à quarante hommes. Ils s'embarquent de quatre en quatre, dans des canots couverts, menant un guide à leurs frais. Chaque Chasseur a pour sa provision de trois ou quatre mois, trente poudes de farine de seigle, un poude de farine de froment, un poude de sel, & un quart de gruau. Leur habillement consiste en un manteau, un capuchon de bure, & des gants de peau. Il y a de plus, pour deux Chasseurs, un filet, & un chien, auquel on fait une provision de sept poudes de nourriture.

La chasse dont il s'agit, est celle que font les Vitimes. Ils remontent la riviere de *Vitimsk*, en tirant leurs bateaux avec des cordes, jusqu'au lieu du rendez-vous général pour la Chasse. Un chef, ou conducteur, auquel tous les Chasseurs jurent d'obéir, assigne à chaque bande, ou division, son quartier. Chacune creuse des fosses sur la route de l'endroit où elle doit chasser, & y enterre ses provisions. Elle se construit une hutte. Quand la neige commence à tomber, avant la saison des glaces, on fait la chasse autour des huttes, avec les chiens & les filets. Quand la forte gelée a glacé les rivieres, on part sur des raquettes, avec un traîneau, où l'on met des provisions de farine, de viande ou de poisson; un chaudron, un carquois avec des flêches, un arc, un lit, & un sac rempli des ustensiles les plus nécessaires. Le traîneau se tire avec un baudrier de peau, qu'un homme se passe devant la poitrine, ou qu'il attache à son chien, en façon de harnois. On marche avec un bâton, garni, par le bas, d'une corne de vache, pour que la glace ne le fende pas, & d'un petit anneau de bois entouré de courroies, pour qu'il n'enfonce pas trop avant dans la neige; le haut de ce bâton est large & façonné en forme de pelle, pour écarter la neige en dressant les piéges. C'est avec cette pelle qu'ils mettent de la neige dans leur chaudron, au lieu d'eau, pour préparer leur manger: car dans les montagnes où l'on chasse, il ne se trouve, durant tout l'hyver, ni ruisseau, ni fontaine, ni riviere qui coulent.

A chaque halte où l'on doit s'arrêter pour la chasse, on se fait des hutes qu'on environne & qu'on palissade de neige. Sur la route, les Chasseurs font des entailles aux arbres, pour se reconnoître, & ne pas s'égarer au retour.

Il paroît que cette chasse se fait par caravanes, qui, quoique divisées en bandes, ont des marches, & des haltes réglées. Après avoir passé la nuit dans l'endroit d'une

insectes formoient une colonne de cinq cens toises de largeur, sur une hauteur de cinq toises. Elle commença à paroître à huit heures du matin, & son passage dura jusqu'à une heure du soir; elle suivoit les bords de l'Irtyz, du Nord au Sud. L'Auteur s'assura, par plusieurs épreuves réitérées, que cette colonne

halte, où l'on campe, les Chasseurs se dispersent dès le matin, & vont tendre leurs piéges autour des vallons. Il peut y avoir dans chaque canton quatre-vingt piéges; chaque Chasseur en dresse vingt par jour. Voici comment. » On choisit un petit espace » auprès des arbres; on l'entoure de pieux pointus à une certaine hauteur. On le couvre de petites planches, afin que la neige ne tombe pas dedans. On y laisse une entrée fort étroite, au-dessus de laquelle est placée une poutre qui n'est suspendue que par » un léger morceau de bois; & sitôt que la zibeline y touche pour prendre le morceau » de viande, ou de poisson, qu'on a mis pour l'amorcer, la bascule tombe & la tue. «

Quelquefois on tend deux piéges autour du même arbre, mais non du même côté.

Après qu'on a fait dix haltes, le chef de chaque bande envoie la moitié de ses gens, pour chercher les provisions qu'on a laissées au premier rendez-vous, ou campement général. Comme ils vont avec des traîneaux vuides, ils passent cinq ou six haltes en un jour. Ils reviennent chacun avec six poudes de farine, un quart de poude d'amorces, qui consistent en viande ou en poisson. A leur retour, ils visitent les piéges de chaque halte, pour les nettoyer s'ils sont couverts de neige, ou pour ramasser les zibelines qui s'y trouvent prises.

On dépouille les zibelines, & le chef de la bande est seul chargé de cet office. Quand elles sont gelées, il les met dans son lit, pour les faire dégeler sous sa couverture. Ensuite il les écorche en présence des autres Chasseurs.

On porte toutes les zibelines au conducteur général de la chasse. Si l'on craint les Tungouses, ou d'autres Peuples sauvages, qui viennent quelquefois enlever ces proyes à force ouverte, on met les peaux dans des troncs verds, qu'on fend & creuse exprès. On en bouche les extrémités avec de la neige, où l'on jette quelquefois de l'eau pour la faire geler plutôt. On cache ces troncs dans la neige autour des huttes où l'on a fait halte, & quand la caravane s'en retourne, on reprend ces peaux.

Dès que la moitié de la bande est revenue des provisions, on y renvoie l'autre moitié, qui fait comme la premiere. Si les zibelines ne se prennent pas d'elles-mêmes dans les piéges, on a recours aux filets. Quand le Chasseur a trouvé la trace d'un de ces animaux, il la suit jusqu'au terrier où la zibeline est entrée. Il y allume du bois pourri, à la bouche de tous les trous, pour que la fumée oblige l'animal de sortir. Il tend son filet autour de l'endroit, où la trace finit, & se tient deux ou trois jours de suite aux aguets avec son chien. Quand la zibeline sort, elle se prend ordinairement dans le filet, qui a treize toises de long, sur quatre ou cinq pieds de large. La zibeline faisant des efforts pour se dépêtrer du filet, ébranle une corde où sont attachées deux sonnettes, qui avertissent le Chasseur. Celui-ci lâche son chien, qui court étrangler la proye.

On n'enfume pas les terriers qui n'ont qu'une issue; parce que la zibeline, qui craint la fumée, mourroit dans son trou plutôt que d'en sortir.

Si l'on apperçoit une zibeline sur un arbre, on la tue avec des flêches, dont le bout est rond, pour ne pas percer la peau de l'animal. Si la trace aboutit à un arbre où l'on ne peut appercevoir la zibeline, on abbat l'arbre, & l'on place le filet vers l'endroit où l'on juge qu'il tombera. Les Chasseurs s'éloignent de l'arbre du côté où l'on travaille à l'abattre, » & quand, après avoir courbé la tête en arriere, ils n'apperçoivent plus » l'extrémité de sa cime, ils étendent alors leur filet à deux toises plus loin de cet endroit. Pour eux, ils se tiennent au pied de l'arbre, & lorsqu'il tombe, la zibeline » effrayée, par la vue des Chasseurs, prend la fuite, & tombe dans le filet «. Si la zibeline ne s'enfuit pas, on cherche dans tous les creux de l'arbre, pour la trouver.

A la fin de la saison de la chasse, on regagne le rendez-vous général, où l'on attend que toutes les bandes soient rassemblées. On y reste jusqu'à ce que les rivieres soient navigables. Alors on se rembarque sur les mêmes canots dans lesquels on est venu. On donne à l'Eglise les zibelines qu'on a promises à Dieu. On paye celles qui

d'insectes parcouroit vingt toises en neuf secondes, & trois lieues & demie par heure.» Ainsi, puisque le passage de cette colonne avoit été de cinq heures, » l'espace qu'elle occupoit devoit être au moins de dix-sept lieues dans sa lon- »gueur. Du reste, ces sauterelles ressembloient parfaitement à celles de France.

Caractère des Russes.

Après ce léger coup d'œil sur les animaux de Sibérie, l'Auteur revient aux hommes de la Russie, & il y considere l'état de l'esprit humain, c'est-à-dire, des arts & des sciences. En traçant d'un crayon rapide, les efforts & les travaux du Czar Pierre, pour délivrer son Peuple de l'ignorance; il dit que ce Prince semble avoir créé une nouvelle Nation; mais qu'il n'a fait aucun changement dans la constitution du Gouvernement. Ses Loix même y ont resserré les liens de l'esclavage. Le noble qui sert à la guerre, le jeune homme élevé dans les écoles, ou les atteliers, y sont sujets au châtiment des esclaves, & ils en retiennent la condition.

Les Successeurs de Pierre I. ont suivi son plan, attiré des Sçavans, fondé des Etablissemens, donné des Maîtres habiles, excité & favorisé les talens. Cependant, ajoute-t-il, » après plus de soixante ans, pourra-t-on nom- » mer un seul Russe qui soit à citer dans l'Histoire des sciences ou des » arts? « L'Auteur cherche la cause de cette singularité, dans le défaut du génie de la Nation, ou dans le Gouvernement & le climat. C'est du climat en partie que dépend l'organisation des hommes, & dès-lors le génie des Nations. M. l'Abbé Chappe examine donc le climat des Russes.

La Russie n'est, pour ainsi dire, qu'une vaste plaine, depuis Saint-Pétersbourg jusqu'à Tobolsk; parsemée cependant de quelques montagnes, mais peu élevées. Cette plaine de sept cens lieues de longueur, sur une largeur de cinq cens, est composée de deux plans principaux d'inégale hauteur. Le plus bas aux environs de la mer, ne s'éléve au dessus de cet Elément, qu'environ de trente-une toises. Le plus élevé, qui est aussi le plus long & le plus large, n'a que cent cinquante toises au-dessus du niveau de la mer. Les monticules ou plateaux dont ce grand plan est parsemé, ne le surpassent que de soixante-dix toises de hauteur, sur vingt lieues de diamétre, qui se font par une pente douce & presque insensible. Cette égalité de hauteur produit très-peu d'altération dans l'Athmosphère, & dès-lors une grande uniformité dans le génie. L'Auteur tire cette conséquence d'une Théorie prise dans les œuvres Physiologiques de M. Lecat. Ce sçavant Physicien suppose d'après tous les Anatomistes, un fluide universel, qu'il regarde comme la cause immédiate du mouvement des liqueurs, qui dans l'organisation animale, produisent les ressorts & les vibrations des vaisseaux, des nerfs, & de tous les solides de la machine. Cet esprit universel, qu'on peut appeller acide vitriolique, ou phlogistique, ou matiere

sont dues au trésor Impérial. On vend le reste, & le prix en est également partagé entre tous les Chasseurs.

La chasse des zibelines, chez les autres Peuples de la Sibérie, differe peu de celle que font les Russes. Mais avec moins de préparatifs, ils y mettent plus de superstitions. Les uns & les autres y ont beaucoup de confiance; non-seulement parce qu'ils sont ignorans & barbares, mais parce qu'ils sont chasseurs. En général, tous les hommes qui tentent le sort, & qui en ont à espérer, ou à craindre; les Navigateurs, les Pêcheurs, les Chasseurs, les Joueurs, les Conquérans même, sont très-superstitieux.

électrique, se respire avec l'air, & se trouve combiné avec cet élément dans tous nos alimens. Il est modifié dans le chyle, puis dans le sang, enfin dans le cerveau, où il passe par des filtres très-déliés. Le sang, épuré de son alliage, forme le fluide animal, ou le suc nerveux. » Ce fluide est » le résultat de tous les alimens transformés en chyle, en sang, modifié » par l'esprit universel, & combiné avec lui .... Il est le principal organe » des sentimens & des facultés de l'ame .... Ce suc nerveux fait une » espéce de lac dans le cerveau; la moëlle épinière en est le principal » fleuve, « & les nerfs autant de canaux qui arrosent ou vivifient toutes les parties de l'animal. Les nerfs aboutissent d'une part au cerveau, & de l'autre à la peau, où ils s'épanouissent & forment des houpes. Le suc nerveux, filtré dans la substance du cerveau, passe par les fibres de ce viscere dans les nerfs. La partie la plus grossiere de ce suc, devient le principe du mouvement, & la partie la plus épurée devient l'organe du sentiment. » Ce suc nerveux, aussi subtil que la lumiere, transmet au cerveau dans un instant toutes les impressions dont il est affecté. Ce Systême des nerfs & du suc nerveux, établit le Systême de nos sensations, » de nos idées, de l'esprit, du génie, & de toutes les facultés de l'ame » pensante «. Mais l'esprit universel, n'agissant sur nos organes que par le véhicule de l'air; s'il existoit un climat, où les matieres de l'Athmosphère, & son action tant sur nos alimens que sur nos corps, fussent constamment les mêmes, ou dans un rapport à peu près semblable, les hommes seroient affectés de la même maniere. Or la Russie n'étant qu'une plaine immense presque de niveau, doit avoir à peu près les mêmes productions dans toute son étendue. En effet depuis S. Pétersbourg jusqu'à Tobolsk, ce sont les mêmes plantes, les mêmes animaux dans les bois, les mêmes poissons dans les rivieres; mais sur-tout les mêmes hommes, pour la taille, l'esprit & les mœurs. Cette uniformité s'étend jusqu'aux maisons. Dans les plaines immenses de la Russie, les rivieres ont peu de pente, les eaux de pluye ont peu d'écoulement. Le pays est aquatique; & l'Athmosphère humide. L'hyver, saison où le ciel est pur, tient par un froid excessif tous les habitans enfermés dans leurs poêles, sans aucun exercice. Les bains qu'ils prennent pour rétablir la circulation, détruisent la sensibilité de la peau, par les flagellations dont ils sont accompagnés. Les houpes nerveuses n'étant plus susceptibles d'impressions, ne peuvent les transmettre aux organes intérieurs. » Le défaut de génie chez les Russes paroît » donc être un effet du sol & du climat «. Les Russes ont peu d'imagination, mais un talent particulier pour imiter. On fait en Russie un Serrurier, un Maçon, un Menuisier, comme on fait ailleurs un Soldat. Il y a de ces ouvriers dans tous les Régimens, & l'on décide à la taille, ceux qui sont propres à des métiers. Ce talent pour l'imitation, prouve que ce peuple est susceptible des progrès de la perfectibilité que les arts peuvent donner à l'espéce humaine. Mais le Gouvernement s'y oppose. Le Despotisme détruit en Russie, l'esprit, le talent, & tout sentiment noble ... » Le souffle empoisonné du Despote s'étend sur tous les arts, » sur toutes les Manufactures, & pénétre dans tous les Atteliers. L'on y » voit les Artistes enchaînés à leur établi .... & c'est avec de pareils » ouvriers

Leur Génie.

» ouvriers que les Russes s'imaginent pouvoir contrefaire les étoffes de » Lyon «. Le Gouvernement a cependant ordonné que ceux qui se distingueroient dans les Ecoles, ne seroient plus esclaves de leurs Seigneurs, mais enfans de l'Etat. Qu'en est-il arrivé? Les Seigneurs n'envoyent plus leurs esclaves aux Ecoles, ou bien ils trouvent le moyen d'éluder cette Loi. Les artistes étrangers tiennent leurs Eléves dans leur état d'incapacité naturelle, pour se rendre plus nécessaires; parce que l'orgueil national met promptement l'Eléve au niveau du Maître.

M. l'Abbé Chappe conclut d'après tous ces faits & ces observations, que les Russes, quoique sans génie & sans imagination, pourroient cependant se policer & se perfectionner avec la liberté. Mais il doute que ce Peuple fasse jamais de grands progrés dans les sciences & les arts, malgré les efforts de l'Administration actuelle pour le tirer de la barbarie. Cependant la guerre est-elle un moyen de civiliser une Nation? On peut y puiser, il est vrai, des sentimens de gloire & d'élévation: mais il est plus facile aux Russes d'étendre leur barbarie par leurs conquêtes, que de s'éclairer eux-mêmes. Les Tartares, Conquérans de la Chine, y ont pris les mœurs, les loix & les lumieres des vaincus; les Romains porterent leur législation douce & raisonnée, chez les Peuples barbares qu'ils soumirent: mais l'invasion des Peuples du Nord plongea l'Empire Romain dans les ténébres de leur ignorance; & les Russes sont trop ennemis de la liberté de leurs voisins, pour ne pas imiter les anciens Huns, plutôt que les Tartares modernes. Si l'on doit juger du caractère d'une Nation & de l'état de sa police, par ses loix pénales; rien ne peut mieux faire connoitre les mœurs Russes que les supplices dont leur législation est armée, moins pour le maintien de la Société, que pour l'impunité du Gouvernement. Un article de M. l'Abbé Chappe sur cet important objet, mérite d'être rapporté tout entier. On n'en changera que le style qui, dans quelques endroits, s'éloigne du ton convenable à son sujet.

Supplices usités en Russie.

A peine Pierre I. eût achevé son Code de Loix, en 1722, qu'il défendit à tous les Juges de s'en écarter, sous peine de mort. Une loi de sang qui menace ainsi ceux qui sont chargés de son exécution, effraye par son seul aspect. Mais quand on manie le glaive de la Justice, on sçait bien en éviter la pointe. Cette Ordonnance est pourtant encore affichée dans tous les Tribunaux de l'Empire. La peine de mort tomboit aussi sur les Juges qui recevroient des Epices; sur les gens en place, qui accepteroient des présens. Cette Loi juste peut-être, au moins louable dans son motif, devoit être vaine, parce qu'il étoit facile de l'éluder. La corruption & la vénalité n'ayant guères pour témoins que des complices, sont assez sûres de leur secret. Cependant « Mœns de la Croix, Chambellan de l'Impératrice Catherine, & sa sœur, Dame d'Atour de cette Souveraine, ayant » été convaincus d'avoir reçu des présens, Mœns fut condamné à perdre la » tête, & sa sœur, favorite de l'Impératrice, à recevoir onze coups de » Knout. Les deux fils de cette Dame, l'un Chambellan, & l'autre Page, » furent dégradés, & envoyés en qualité de simples soldats, dans l'armée de Perse «. Sans examiner si ces terribles exécutions n'ont pas eu pour objet quelque crime secret, plus grand encore que celui de la simple

corruption, si celle-ci ne cachoit pas une trame contraire à la fidélité du serviteur & du sujet; de semblables supplices attestent un Despotisme sans bornes & sans régle. Peut-être tous les grands Etats commencent & finissent par le Despotisme. Les beaux siécles de Rome s'écoulerent entre les Tarquins & les Nérons. La barbarie & la mollesse se rejoignent. Les Souverains sont absolus dans les tems d'ignorance, parce qu'ils se trouvent seuls éclairés : ils deviennent Despotes dans les siécles de luxe, parce qu'ils asservissent les grands par les vices de l'opulence, & le peuple par les vices de la misere. Mais quelle que soit l'origine du Despotisme en Russie, quelque rigueur qu'il ait exercée sur la Noblesse, la sévérité des Loix de Pierre le Grand contre les prévaricateurs, est morte avec lui. Toutes les Provinces de l'Empire ont des Chancelleries. Ce sont des Tribunaux de Justice, qui relévent du Sénat de la Capitale. » J'ai vû, dit M. » l'Abbé Chappe, que dans toutes les Chancelleries éloignées, la justice se » vendoit presque publiquement, & que l'innocent pauvre étoit presque » toujours sacrifié au criminel opulent «.

Les supplices, depuis l'avénement de l'Impératrice Elizabeth au Trône de Russie, sont réduits à ceux des batogues & du knout.

» Les batogues sont une simple correction de Police, que le Militaire » employe envers le soldat, & la Noblesse envers ses domestiques » L'Auteur décrit une de ces corrections dont il a été le témoin. Mais les couleurs qu'il employe à cet horrible tableau, ne font pas l'effet qu'il en attend. C'est une fille de quatorze à quinze ans, que deux esclaves Russes traînent au milieu d'une cour. Ils la deshabillent nüe jusqu'à la ceinture, la couchent par terre. L'un prend sa tête entre ses genoux, l'autre la tient & l'étend par les pieds. Tous les deux, armés de grosses baguettes, la frappent sur le dos, jusqu'à ce que deux bourreaux, (c'étoient les Maîtres de la maison) aient crié, *c'est assez*. Cette fille, belle & touchante, se reléve couverte de sang & de boüe. C'étoit une femme de Chambre qui avoit manqué à quelque léger devoir de son état. Les Russes prétendent » qu'ils sont obligés de traiter ainsi leurs Domestiques, pour s'assûrer » de leur fidélité «. Les Maîtres, avec cette précaution, vivent dans une méfiance perpétuelle de tous les gens qui les approchent. Ce sont de petits tyrans qui ne peuvent dormir tranquilles, entre le poignard de leurs esclaves, & le glaive de leur Despote.

Cette réflexion conduit à la description du supplice du knout, exercé sur une des premieres femmes de l'Empire de Russie. C'est Madame Lapouchin, dont la beauté jettoit un grand éclat à la Cour de l'Impératrice Elizabeth. Accusée de s'être compromise dans une conspiration que tramoit un Ambassadeur étranger, elle fut condamnée à recevoir le knout. Jeune, aimable, adorée, elle passe tout-à-coup du sein des délices & des faveurs de la Cour, dans les bras des bourreaux. Au milieu d'une populace assemblée dans la Place des exécutions, on lui arrache un voile qui lui couvroit le sein, on la dépouille de ses habits jusqu'à mi corps. Un de ses bourreaux la prend par les bras, & l'enléve sur son dos, qu'il courbe pour exposer cette victime aux coups. Un autre s'arme d'un knout; c'est un foüet, fait d'une longue & large courroye de cuir.

Ce barbare lui enléve à chaque coup un morceau de chair, depuis le cou, jusqu'à la ceinture. Toute sa peau n'est bientôt qu'une découpure de lambeaux sanglans, & pendants sur son corps. Dans cet état, on lui arrache la langue, & la coupable est envoyée en Sibérie.

VOYAGE DE M. L'AB CHAPPE, EN SIBÉRIE.

Ce n'est là que le supplice ordinaire du knout, qui ne deshonore point, parce qu'il tombe sur les premieres têtes, à la moindre intrigue de Cour, où le Despote croit sa personne offensée.

Le grand knout, réservé pour le supplice des véritables crimes qui attaquent la Société, a des apprêts plus terribles encore. On enléve le criminel en l'air par le moyen d'une poulie fixée à une potence. Ses deux poignets sont attachés à la corde qui le suspend; ses deux piés sont également liés ensemble, & l'on passe entre les jambes du patient une poutre qui sert à lui disloquer tous les membres. Le cœur frémit à lire, à transcrire ces horreurs; surtout quand on n'a pas vû le supplice de la roüe, cent fois plus affreux encore; quand on n'a pas même osé lire tous les tourmens imaginés contre un attentat qu'on ne devoit jamais prévoir; quand on n'a pas vû passer un criminel traîné à l'échaffaut, avec un bâillon entre les dents. Nations policées, éclairées, renvoyez tous ces supplices aux peuples barbares. Faites de bonnes loix civiles; vous n'aurez pas besoin de tant de loix vraiment criminelles. Rappellez les mœurs par la raison, par l'équité. Ayez moins de gens riches, ou des riches moins opulens, & vous diminuerez le nombre des brigands de toute condition. Rendez au pauvre sa subsistance, au travail son salaire, au talent sa place, à la vertu sa considération, au véritable honneur son influence, au mérite exemplaire sa dignité. Rétablissez l'ordre social souvent interverti, corrompu, renversé par l'ordre politique; & si l'homme est un Etre capable de raison, ne le gouvernez pas uniquement par la crainte.

Faut-il qu'on aille chercher la modération des loix pénales dans une Cour Despotique? L'Impératrice Elizabeth a supprimé le supplice de la roue, l'usage d'empaler par les flancs, d'accrocher par les côtes, d'enterrer vives les femmes homicides, de couper la tête au peuple, ainsi qu'à la Noblesse. Elle condamne pour les grands crimes, l'une à l'exil, & l'autre aux travaux publics.

Mais l'exil est affreux en Russie. M. l'Abbé Chappe en cite pour exemple le traitement de deux illustres criminels, Mr. & Madame de Lestoc. Le Comte de Lestoc, dit-il, après avoir placé la Couronne sur la tête d'Elizabeth, fut enfermé & condamné, pour avoir reçu d'une Puissance étrangére qui avoit porté cette Princesse au Trône, une somme d'argent qu'il avoit eu la permission d'accepter. Quand ses Juges, à la tête desquels étoit Bestuchef, premier Ministre & son ennemi personnel, lui demanderent la valeur de cette somme, *je ne m'en souviens pas*, leur dit-il, *vous pourrez le sçavoir, si vous le désirez, par l'Impératrice Elizabeth.* » Malgré » les intrigues de Bestuchef, l'Impératrice ne voulut jamais consentir que » ces prisonniers (le Comte de Lestoc & sa femme) fussent condam- » nés au knout. Tous leurs biens furent confisqués; ils furent exilés en » Sibérie, & enfermés dans des endroits differens, sans avoir la permis- » sion de s'écrire.

» Une chambre formoit tout le logement de Mme. de Lestoc. Elle avoit

» pour meubles, quelques chaises, une table, un poêle, un lit sans ri- » deaux, composé d'une paillasse & d'une couverture. Elle ne changea que » deux fois de draps, dans la premiere année. Quatre soldats la gardoient » à vûe & couchoient dans sa chambre.... Elle jouoit aux cartes avec eux, » dans l'espérance de gagner quatre ou cinq sous, dont elle pût disposer «. Un jour, qu'elle avoit pris de l'humeur contre l'Officier de sa garde, ce brutal lui cracha au nez. Cette femme étoit pourtant d'une famille distinguée en Livonie; elle avoit été fille d'honneur de l'Impératrice. Elizabeth fournissoit douze livres de France par jour, à l'entretien de chacun de ces deux prisonniers : mais l'Officier de garde qui étoit le trésorier de cet argent, les laissoit manquer de tout.

Ces deux époux furent cependant réunis dans le même Château, où ils avoient plusieurs appartemens, & un petit jardin à leur disposition. Dans cette nouvelle prison, Mme. de Lestoc cultivoit le jardin, portoit l'eau, faisoit le pain, la bierre & le blanchissage. Quelquefois ces prisonniers voyoient du monde. Un Officier qui conduisoit un détachement de troupes en Sibérie ayant proposé à Lestoc de joüer, celui-ci gagna la valeur de quatre cent francs. Cette somme étoit la paye des soldats. Mme. de Lestoc se jette aux genoux de son mari, pour l'engager à remettre cet argent au malheureux Officier qui l'avoit perdu. Mais Lestoc relevant sa femme, envoya la somme au village le plus prochain, pour être distribuée aux pauvres.

Après l'exil de Bestuchef, M. le Comte de Woronzof tenta d'obtenir le rappel du Comte de Lestoc, dont il connoissoit l'innocence. L'Impératrice ne voulut jamais accorder cette grace. Mais elle avoit l'attention de faire envoyer de tems en tems du vin à ce prisonnier qui l'aimoit beaucoup.

Enfin, après quatorze ans d'exil, Lestoc & sa femme furent rappellés par Pierre III. Le Comte de Lestoc, plus que septuagénaire, rentre à Pétersbourg, en habit de *Mousie*, c'est-à-dire de paysan, fait communément de peau de mouton. Il y est accueilli & visité par tous les Seigneurs de la Cour, & par les étrangers. Comme il parloit librement de son exil, sans en accuser pourtant la mémoire d'Elizabeth, ses amis l'avertirent qu'il déplaisoit à la Cour, & qu'il s'exposoit à de nouvelles disgraces. Soit qu'il craignît l'effet de ces menaces, soit par une suite de l'esprit de liberté qu'il n'avoit pas perdu dans sa prison; un jour que Pierre III. l'avoit admis à sa table; *mes ennemis*, dit Lestoc à l'Empereur, *ne manqueront pas de me rendre de mauvais offices : mais j'espére de V. M. qu'elle laissera radoter & mourir tranquillement un vieillard qui n'a plus que quelques jours à vivre.*

M. l'Abbé Chappe qui tient ces particularités du Comte de Lestoc lui même, finit l'Histoire des supplices de Russie, par quelques anecdotes sur un disgracié plus illustre encore. C'est le fameux Comte de Munic, rappellé de l'exil à l'âge de quatre-vingt ans. Grand-homme à tous les titres, il avoit blanchi dans les travaux de la guerre, dans les veilles du cabinet, & dans les fers d'une longue captivité; mais plus respectable peut-être, au sortir de sa prison, qu'à la tête des armées, il revint à la

Cour, pour y servir d'exemple & de leçon à tous les Favoris, des vicissitudes de la fortune, & pour y être le témoin d'une révolution plus étonnante encore que toutes celles dont il avoit été l'instrument ou la victime. Il est mort, comme il avoit vécu, au milieu des orages, qui après avoir long-tems éclaté sur sa tête, vinrent enfin crever à ses pieds : tel un chêne antique voit cette même foudre qui le dépouilla de ses rameaux, tomber sur un Palais dont il ombrageoit le seuil. C'est sur-tout en Russie que la fortune donne de ces spectacles frappans, comme si elle vouloit y essayer le Trône & la Nation, avant d'asseoir l'Empire sur une base ferme. Mais, pour bien connoître ce qu'il peut devenir, allons aux véritables fondemens de tout Gouvernement, qui sont la population, le commerce, la Marine, les Finances, & les forces militaires.

Dans le Nord de la Russie, c'est le climat qui s'oppose à la population, par la stérilité des terres, qui est le plus insurmontable de tous les obstacles. Dans le Midi, c'est un concours de causes physiques & morales, qui dépeuple le pays. Les conquêtes de Gengiskan & de ses successeurs, l'ont dévasté. Les émigrations continuelles des Tartares qui y naissent, en font un désert. La petite vérole moissonne près de la moitié des enfans, dans la Sibérie. Elle y a pénétré par l'Europe. Les Tartares vagabonds qui courent au Midi de la Sibérie, ne contractent guères cette maladie. Ils en ont tant d'horreur, que si quelqu'un d'eux en est attaqué, tous les autres le laissent seul dans une tente avec des vivres, & vont camper au loin. Ceux de ce peuple qui entrent dans la Sibérie, sont bientôt surpris par cette contagion ; & rarement y survit-on, sur-tout après l'âge de trente-cinq ans. Mais si le mal fait tant de ravages dans un pays froid où l'éruption de ce venin est très-difficile ; la peur n'en fait guères moins dans nos climats tempérés, où l'imagination aisément troublée, altére d'avance le sang. Rien n'est si puérile, si ridicule & si dangereux en même tems, que cette crainte pusillanime, qui s'accroît tous les jours à Paris, d'une maladie moins commune peut-être, & cependant plus mortelle que jamais. Les préservatifs même semblent y redoubler cette peur. Plus on aime la vie, & plus il faudroit mépriser les accidens naturels qui la menacent ; car la fuite même de ces dangers y fait souvent tomber. C'est moins la mort qui est à craindre, que les inquiétudes de la vie. Eh! sçait-on à combien de maux on s'expose, en voulant éviter un seul péril? Cet amour excessif de soi-même, rompt tous les liens naturels, prive des secours & des soins les plus doux, fait courir au devant de la contagion qu'on croit fuir, nourrit le plus dangereux ennemi de l'ame & peut-être de la vie, le sentiment de la peur. L'exemple des Médecins, qui vaut toujours mieux que leur doctrine, devroit seul rassûrer contre un mal qu'ils ne braveroient pas avec autant de sang-froid & d'impunité, s'il étoit si contagieux. La plus funeste des Epidémies, a toujours été la crainte, qui loin d'arrêter leur contagion, l'augmente.

Une maladie dont la peur est plus salutaire que celle de la petite vérole, c'est le mal vénétien. Il est répandu dans toute la Russie & dans la Tartarie Boréale, plus que par-tout ailleurs. Il a gagné les contrées orientales de la Sibérie. Dans certaines Villes, peu de maisons où quelqu'un n'en soit attaqué. Des familles entieres en sont infectées. La plûpart des enfans

VOYAGE DE M. L'AB. CHAPPE, EN SIBÉRIE.

naissent avec cette maladie. Aussi trouve-t-on peu de vieillards dans la Sibérie. On n'y a point l'art de traiter ce mal, devenu si commun en Europe, qu'il n'y est pas plus honteux que les vices qui le donnent. Dans nos climats, c'est le luxe qui nous a familiarisés avec ce fruit de la débauche. Au Nord, c'est la misere même, qui l'a introduit. Chez le Peuple Russe, les hommes, les femmes & les enfans couchent pêle mêle, sans aucune espéce de pudeur. Les deux sexes se livrent de bonne heure à la dissolution, faute de travaux & d'occupations, qui en épuisant leurs forces journalieres, détournent en même tems leurs sens des objets, leur imagination des désirs, & leur penchant, des occasions.

» La petite vérole, les maladies vénériennes & le scorbut, dit M. l'Abbé » Chappe, produisent de si grands ravages en Russie, qu'ils y détruiront » l'espéce humaine, si le Gouvernement n'y apporte un prompt secours....

» L'exploitation des mines, est encore une des grandes causes de la dé- » population.... Plus de cent mille hommes sont occupés à ce travail, « qui n'est propre qu'aux Etats très-peuplés....

» Depuis la conquête de la Sibérie, la Russie se dépeuple par le nombre » d'habitans qu'elle envoye dans les déserts de cette vaste Province. La Sibé- » rie est plus dangereuse à la Russie, que le Pérou ne l'a jamais été à l'Espagne.«

De toutes ces causes de dépopulation, M. l'Abbé Chappe conclut que la Russie ne contient pas plus de seize à dix-sept millions d'habitans. C'est peu pour une étendue de pays plus grande que toute l'Europe: mais c'est encore trop d'esclaves, de soldats, de malheureux enfin, condamnés par la nature ou par le Gouvernement, à mourir de faim, ou à faire la guerre. On ne doit pas attendre autre chose des Russes.

Commerce.

Le commerce qui ne convient sur terre qu'aux Nations très-peuplées, & sur mer, qu'à des Insulaires, ou à des peuples industrieux, ne devoit pas suppléer à l'Agriculture chez les Russes. Ils ont besoin de tout; mais que peuvent-ils donner en échange? Des pelleteries, aux habitans des climats tempérés? C'est une denrée de sauvages, dont l'usage n'est bon qu'à l'enfance de la Société. Cependant Pierre I. fit des Traités de commerce avec la Chine, la Perse; avec plusieurs Etats de l'Europe. Il y trouvoit le plus grand intérêt sans doute. Tobolsk devint le centre du Commerce de la Chine; mais il se faisoit par des caravannes de Moscow, qui étoient trois ans en voyage. Les Russes & les Chinois n'y mettoient point de bonne foi. Ce fut une source de différends & de ruptures; il dût languir & périr. Celui de la Russie avec la Perse par la mer Caspienne, ne fut pas plus heureux. Les Anglois en étoient les entremetteurs, pour en avoir le profit. L'incompatibilité de leurs vues avec les prétentions des Russes, les troubles intérieurs de la Perse; ces deux causes eurent bientôt ruiné ce commerce, qui d'ailleurs demandoit des voyages de deux ans pour aller de Pétersbourg à la mer Caspienne par les Canaux de Ladoga & de Wisney-Woloczok.

Le Commerce maritime avec l'Europe est plus utile à la Russie, qu'aux Nations qui le font. Il peut l'être cependant aux Suédois, aux Danois, aux ports de Lubek & de Hambourg, qui devroient servir de Facteurs entre le Nord & le Midi de l'Europe. Les Hollandois même qui n'ont rien que ce qu'ils gagnent chez les autres, peuvent s'entre-mêler dans cette com-

munication. Mais les Anglois & les François n'en retireront jamais de grands avantages. La navigation est trop lente, ou trop périlleuse, pour être long-tems directe entr'eux & les Russes. Il aborde tous les ans à Pétersbourg environ deux cens cinquante vaisseaux étrangers, dont le plus grand nombre appartient à la Hollande. La moitié des marchandises qu'on y prend, consiste en pelleteries. Dans l'autre moitié, ce qu'il y a de plus utile, se réduit à des voiles & des mâts de vaisseaux, des goudrons, des cuirs & des métaux communs. Tout le reste est de matieres superflues, ou qu'on peut trouver ailleurs. Ce qu'on y apporte, ne fût-ce que des vins, des étoffes, des fromages & des épiceries, est plus nécessaire aux Russes, que ne l'est pour nous tout ce que nous en retirons. C'est une nouvelle preuve que l'alliance & le commerce de cette Nation, sont plus onéreux qu'utiles; sans parler du danger qu'il y a de traiter avec un peuple que nos arts & notre luxe peuvent corrompre assez pour l'exciter à des invasions, & pas assez pour l'énerver. Jusqu'à présent, les Européens ont gagné le salaire, ou l'argent de ce commerce; parce que les nationaux n'ont pas assez d'industrie en eux-mêmes, de liberté ni de sûreté dans l'Etat, pour établir des maisons & des entreprises, soit de négoce, soit de Banque. Leurs Souverains d'ailleurs s'en sont réservé toutes les branches & les priviléges exclusifs ou monopoles, pour les donner à des Seigneurs. Ainsi le peuple n'y trouve d'autre avantage que de consommer de nouvelles denrées qui flattent son goût, mais qu'il paye cher par un surcroît de travail & de dépense. Car entre les mains des Despotes, l'industrie des sujets est un nouveau lien d'esclavage. Plus on donne de besoins factices au peuple, plus on s'assûre de son impuissance. « Les premiers négocians Russes, ne sont que les Commissionnaires des étrangers». Mais ceux-ci font un commerce qui, pour être lucratif à quelques familles; s'il n'est pas nuisible à leur Nation, deviendra tôt ou tard préjudiciable à toute l'Europe.

Tout vient à l'appui de ce pronostic. Les Finances même de la Russie sont un instrument de guerre; parce que laissant toute la richesse au Souverain, & toute la misere au peuple, elles mettent d'un côté la tentation, de l'autre la nécessité, d'envahir. Les revenus de la Couronne donnent d'abord au Souverain une somme de vingt-trois millions deux cens quarante mille francs, sur la capitation de six millions six cens quarante mille hommes qui payent trois livres dix sols par tête. Cette Capitation est augmentée de quarante sols pour une masse de trois cens soixante mille paysans, qui appartenant au domaine de la Couronne, lui payent cet excédent de redevance. Les Péages & les Doüanes rendent quinze millions sept cens cinquante mille livres; les salines, sept millions; le commerce du tabac, trois cent quatre-vingt mille livres; le papier timbré & le Sceau, un million; le revenu de la monnoye, un million deux cent cinquante mille livres; celui de la Poste, un million six cens cinquante mille livres. Les conquêtes sur la Perse, produisent un million & demi; les conquêtes sur la Suéde un demi million. La bierre & l'eau-de-vie, valent dix millions à la Couronne, qui achete le tonneau d'eau-de-vie aux particuliers trente roubles, & le revend quatre-vingt-dix. En un mot, quelle que soit l'é-

xactitude de ce détail, on convient en général que le revenu total de la Couronne de Russie monte à soixante-sept millions, argent de France.

Marine.

Avec ce fonds, l'Etat entretient une marine qui étoit en 1756 de vingt-deux vaisseaux de ligne, six Frégates, & quatre vingt-dix-neuf Galéres. Un de ces vaisseaux étoit de cent dix piéces de Canon; deux, de quatre-vingt-dix-neuf; deux, de quatre-vingt; & les autres, de soixante-six; les Frégates en avoient trente-deux piéces chacune. Ces forces pouvoient occuper vingt mille hommes, soldats ou matelots, & près de dix mille ouvriers ou employés. Mais les hommes craignent la mer, faute de théorie & de pratique dans la navigation. Les vaisseaux ne sont pas fort propres à tenir la mer, soit parce qu'ils sont construits en partie de sapin; soit parce que les glaces les usent promptement. Il y a des vaisseaux qui ont été réformés pour leur délabrement, sans avoir jamais porté la voile. Il y a des Officiers de marine qui sont morts vieux, sans avoir jamais monté sur un vaisseau.

Troupes.

Les véritables forces de la Russie, consistent donc en Troupes de terre. Elles ne forment pas moins de trois cens mille hommes, même en tems de paix; sans parler d'un Corps de cent mille hommes de Troupes irréguliéres, composées de Cosaques, de Calmoucs, & d'autres Nations aussi sauvages, qui vivant de pillage sans autre paye, servent à garder ou à étendre les frontieres de l'Empire, à repousser les Tartares, à lever des tributs sur des peuples sauvages comme elles. C'est ce qu'on appelle les Troupes de Gouvernement. Ce sont pourtant les moins dispendieuses. Toutes les Troupes, soit du Gouvernement, ou de la Nation, coûtent trente-deux millions, y compris la dépense de la marine. Cependant chaque soldat n'a que dix huit deniers de paye; le surplus est fourni en subsistances, par les Provinces où les troupes passent ou séjournent. Mais de cette circonstance avantageuse au Souverain, M. l'Abbé Chappe conclut sur un raisonnement très-probable, que la Couronne n'est pas assez riche, pour entretenir & solder de nombreuses armées, hors de ses Etats. Aussi l'Auteur défalquant d'une armée Russe, tout ce qui doit y manquer de monde, ou tout ce qui s'y trouve de gens qui ne se battent point, quoique compris dans l'Etat Militaire, la réduit à soixante ou quatre-vingt mille combattans de Troupes régulieres. A la vérité ces Troupes sont robustes, & ne désertent jamais en campagne. Mais elles sont mal soignées, soit en santé, soit dans les Hôpitaux. Un Etat où les hommes ne coûtent rien, & ne valent que ce qu'ils coûtent, ne doit pas avoir une grande attention sur ses Sujets & ses Soldats. Un Etat où tout sujet est né soldat, ne ménage pas des Troupes qu'il remplace avec un ordre du Despote. Les maladies font beaucoup de ravage dans les armées Russes. Les troupes, & sur-tout les Recrues, viennent de si loin, par des pays si stériles & si impratiquables! On prétend qu'une armée est fondue dans une campagne, quoique sans Entrepreneurs des vivres & des hopitaux; quoique sans Médecins, ni Chirurgiens; quoique sans un grand attirail d'équipages & de chevaux pour le luxe des Officiers. Mais les Russes ont un desordre presqu'aussi ruineux que notre bon ordre, sans être aussi dispendieux. Leurs armées périssent par défaut de précautions, comme les

nôtres

nôtres par excès. On distribue aux Soldats du gruau, de la farine, un chariot pour douze hommes. C'est à eux de faire leur pain, & de se nourrir comme ils peuvent. Leur marche ressemble à l'émigration d'un Peuple. Leurs équipages sont entre la premiere & la seconde ligne, quelquefois pêle-mêle. Les Soldats mettent leurs armes sur les chariots qu'ils conduisent eux-mêmes. Leurs opérations sont lentes. Comme ils ne sçavent point l'art des campemens, ils n'avancent guères, même dans les pays ouverts par la victoire, ni ne s'éloignent pour les quartiers d'hyver, des lieux de sûreté qu'ils connoissent; mettant alors un grand intervalle entr'eux & leurs ennemis; arrivant tard pour la campagne, & se retirant de bonne-heure. Ils attaquent rarement, & ne se défendent avec opiniâtreté, que lorsque le chemin de la fuite leur est fermé. C'est pour la vie, & jamais pour la gloire, qu'ils combattent; plus échauffés par l'eau-de-vie, qu'encouragés par l'honneur. Mais s'ils ne peuvent pas se sauver, il faut les assommer pour obtenir le champ de bataille; plus difficiles à tuer qu'à vaincre, disoit le Roi de Prusse, qui les connoissoit bien. Leur cavalerie est la plus mauvaise de l'Europe; mais leur infanterie est très-bien disciplinée, & c'est ce qui fait la force des armées. Leur artillerie est nombreuse, & très-bien servie; grand avantage dans la Tactique moderne, où les hommes font la guerre contre des canons, & non contre des hommes. Ainsi quoique M. l'Abbé Chappe prétende, par le résumé qu'il fait des ressources de la Russie, rabattre beaucoup de l'opinion qu'on a des forces de cette Puissance; il résulte que dans l'Etat actuel de l'Europe, elle est très-redoutable pour ses voisins, & dès-lors pour toute l'Allemagne (*a*). Elle a pour elle l'intérêt à la guerre, pouvant gagner des pays riches, & n'ayant rien à perdre que des déserts; beaucoup de Soldats que l'amour du pillage enhardira tôt ou tard à vaincre; la rigueur de son climat, qui semble pousser ses habitans en des contrées plus douces. Elle a pour elle la situation politique de l'Europe, qui est souvent en guerre avec elle-même; divisée en autant d'ennemis que d'Etats; peu propre à une confédération générale; indifférente au sort d'une Nation opprimée par les Russes; prête à les faire entrer dans toutes ses querelles; ennemie de la liberté de ses Peuples, & jalouse de maintenir le pouvoir absolu de ses Souverains. Déja la Russie donne des Rois à la Pologne; bientôt elle lui donnera des fers; enfin elle se servira de tous ses esclaves, ou ses tributaires, pour étendre sa domination sur des Peuples, dont la plûpart ne peuvent rien perdre à changer de Maîtres. Mais s'il est des Nations qui chérissent leurs Loix; qui aient, au lieu de vertus & de mœurs, des richesses à conserver, des arts, des commodités, des lumieres; qui vivent heureuses sous un Gouvernement juste, sage & modéré; c'est à elles de concourir à réprimer les efforts que la Russie fait depuis cinquante ans, pour influer en Europe. Ces réflexions, si elles étoient de quelque poids, prouveroient au moins que les voyages des Sçavans ne sont pas inutiles, même à la poli-

VOYAGE DE M. L'AB. CHAPPE, EN SIBÉRIE.

Le Russe est un outil qui s'aiguise à la guerre. Il en deviendra plus tranchant.

(*a*) » Quand les Cimbres vinrent menacer l'Italie du tems de Marius, dit M. de » Voltaire, les Romains durent prévoir que les Cimbres, c'est-à-dire, les Peuples du » Nord, déchireroient l'Empire, lorsqu'il n'y auroit plus de Marius «.

tique ; & qu'autre chose, est connoître l'esprit des Cours, par des espionages secrets ; autre chose, voir les Peuples, les mœurs, les forces, & les ressorts des Gouvernemens. Il est tems de revenir avec M. l'Abbé Chappe, de Tobolsk en France.

VOYAGE DE M. L'AB. CHAPPE, EN SIBÉRIE.

Retour de M. l'Abbé Chappe.

Cet Académicien se préparoit à reprendre le chemin de Pétersbourg, lorsqu'il fut attaqué d'un vomissement de sang, presque continuel. C'étoit peut-être le fruit de son voyage de douze cens lieues, fait dans un tems où le froid redoubloit chaque jour, par la saison & le climat ; l'Auteur s'avançant vers la zône glaciale du Nord, à proportion que le soleil s'éloignoit vers le tropique du Midi. Mais son incommodité lui fit hâter son départ d'un pays qui n'a pour les étrangers que des maladies, sans autre reméde que des étuves. » J'avois un Apothicairerie, dit-il ; mais ayant eu le malheur d'empoisonner un Russe que je voulois guérir d'une légere incommodité, j'avois renoncé à la Médecine«. Cependant le malade n'étoit pas mort. L'Auteur, résolu de revenir par Ekatérinbourg, pour en voir les mines, & connoître le Midi de la Sibérie, accepta une escorte composée d'un Sergent & de trois Grenadiers, pour rassurer ses gens, sur le bruit qui couroit que cette route étoit infestée de voleurs. Il part avec cette escorte & quatre voitures, dans un appareil militaire, & laisse à l'Irtysz la liberté de rentrer dans son lit ; car les habitants de Tobolsk n'espéroient pas que le débordement de ce fleuve cessât, avant que le Mathématicien François, qui dressoit des instrumens de magie contre les étoiles, eût quitté leur pays.

Son équipage.

Les pluyes succédant à la fonte des neiges, avoient gâté une grande plaine de cent lieues, qu'il eut à traverser. Une de ses voitures, chargée de tout son équipage, s'embourboit souvent au point que douze chevaux ne pouvoient la tirer des boues. Il avoit des poulets, des oies & des canards, dans ses munitions de vivres. Importuné par l'embarras & les cris de cette volaille, il en fit tuer une partie, & lâcha l'autre dans les champs. Pour suppléer à cette provision, il tuoit en chemin des canards sauvages, dont il régaloit sa caravane. Le bruit des brigandages croissant à mesure qu'il s'éloignoit de Tobolsk, il visita les armes, redoubla le courage de ses gens avec de l'eau-de-vie, fit allumer des flambeaux la nuit sur chaque voiture, & continua tranquillement sa marche composée de huit hommes bien armés. Au bout de deux jours, il eut une riviere à traverser. Les ponts en Sibérie ne sont que des trains de bois, fixés sur le rivage par les extrémités. Le pont où il fallut passer, étoit vieux & pourri ; il créve sous les pieds des premiers chevaux, qui risquent d'être emportés par le courant, avec le pont délabré. Cependant on les retire avec beaucoup de peine. Un des Soldats de l'escorte, passe la riviere à la nage, & va chercher du secours dans un hameau. Une bande de brigands y avoit porté la terreur, deux jours auparavant. Ils avoient tué trois paysans, & perdu deux des leurs. Ces bandits s'étoient échappés des recrues amenées par force, ou des mines d'Ekatérinbourg. Le pillage qu'ils faisoient pour vivre, avoit répandu l'allarme beaucoup plus loin que le danger ; la peur grossissoit leur nombre, exagéroit leur férocité. Personne n'osoit s'éloigner des hameaux, où l'on n'étoit pas même en sûreté contre leurs incursions. Ce ne fut donc qu'avec une extrême difficulté, qu'on fit

venir un charon & deux payſans, pour rétablir le pont volant, & remettre les voitures de notre Voyageur en état de paſſer la riviere. Enfin, après quatre heures de retardement, elles paſſérent l'une après l'autre.

VOYAGE DE M. L'AB. CHAPPE, EN SIBÉRIE.

On avoit fait cent vingt-cinq lieues par une plaine qui n'eſt qu'un marais, formant un pâturage excellent, ſans culture. C'étoit au 56-me. dégré de latitude, & dès le 3 Septembre, on y éprouva une nuit très-froide au milieu d'une eſplanade qui fut couverte de gîvre. On rencontre enfin des pierres qui annoncent les montagnes; on arrive à Ekatérinbourg. M. l'Abbé Chappe, après avoir paſſé plus de vingt-quatre heures ſans manger, faute de proviſions; revenant de faire des viſites en ville, trouva dans ſa chambre, de dix pieds en quarré, des oies, des canards, des poules, & deux moutons qui ne ceſſoient de bêler; c'étoient des préſens. Chaſſé de ſa chambre, par le bruit de ces animaux, à peine il en fut ſorti, qu'un des Soldats de ſon eſcorte, emporta l'un de ces moutons chez une vieille femme du voiſinage: dans une heure environ, l'animal fut écorché, cuit & mangé.

Il arrive à Ekatérinbourg.

L'Auteur loue avec complaiſance les politeſſes qu'il reçut des principaux habitans d'Ekatérinbourg. Les villes de la Sibérie ſe policent à meſure qu'elles ſont voiſines du Midi Par-tout la douceur du climat ſe répand dans les mœurs. On aime les étrangers dans certaines maiſons de cette ville, où il y a d'ailleurs beaucoup d'Allemands. On offrit même une garde, à M. l'Abbé Chappe. Cet honneur prouve une hoſpitalité qui ne ſuppoſe pas toujours de la ſûreté. Quoi qu'il en ſoit, il le refuſa, ſçachant bien qu'il étoit plus onéreux encore que néceſſaire. Mais voulant reconnoître le bon accueil qu'on lui avoit fait, M. l'Abbé donna une fête très-galante, qu'il déguiſa ſous une ſimple invitation d'Aſtronome. Tandis qu'il faiſoit obſerver la Lune & Jupiter à quelques curieux, à la tête deſquels étoit une Dame avec toutes ſes amies, on préparoit par ſon ordre, une table de quarante couverts dans une maiſon aſſez éloignée de ſon obſervatoire, pour que la ſurpriſe donnât à la fête un air plus piquant. Après qu'on eut aſſez contemplé le ciel, on ſe rendit dans l'appartement de M. l'Abbé, où l'on fut accueilli par une muſique nombreuſe. On paſſa dans l'appartement où le ſouper étoit dreſſé. Mais comme il s'y trouvoit encore plus de monde que de couverts, l'Aſtronome François invita les hommes à ſervir les femmes. C'eſt dans la galanterie, même Allemande: mais dans les mœurs Ruſſes, ce ſont les femmes qui ſervent les hommes, & c'en eſt bien aſſez pour faire déteſter à la plus belle moitié de l'Europe, toute alliance avec un Peuple ſi groſſier & ſi mal élevé. Cependant on ſe rendit à la priere & à l'exemple de M. l'Abbé. Les hommes prirent des ſerviettes. Mais il s'écoula tant de monde, qu'ils purent ſe mettre à table, & qu'il reſta même des places vuides. Après le ſoupé vint le bal, d'où quelques femmes ſe retirerent à regret, pour obéir à leurs maris qui les envoyoient chercher. Il dura pourtant juſqu'à quatre heures du matin.

Il y donne une fête.

On fut ſi ſatisfait de cette petite fête, que dès le lendemain, la Ville envoya à l'étranger le caroſſe de cérémonie, attellé de ſix chevaux, pour s'en ſervir durant tout le tems de ſon ſéjour. On lui fit voir les mines; il y reçut même un diner ſplendide qui fut accompagné du chant des filles du village,

VOYAGE DE M. L'AB. CHAPPE, EN SIBÉRIE.

parées de leurs plus beaux atours. Le repas fut ſuivi d'un bal, où tout le village danſa pêle-mêle, eſclaves & Maîtres, à l'inſinuation de M. l'Abbé qui rompit encore une fois la glace de l'étiquette, & fit entrer les ris à la place des honneurs. Dans la deſcription qu'il donne de la danſe des Ruſſes, il n'y trouve aucun rapport avec celles du reſte de l'Europe, ſi ce n'eſt avec les danſes Allemandes, dont celles de Ruſſie ont l'expreſſion & la vivacité. Mais celles-là, dit-il, ne reſpirant que le plaiſir & la gayeté, ſont mêlées de bonds & de ſauts : les danſes Ruſſes s'éxécutent terre-à-terre ; plus tendres & plus languiſſantes, elles expriment plutôt le deſir que la jouiſſance.

Il y rencontre un François.

Ce qui toucha le plus M. l'Abbé Chappe dans ſon ſéjour à Ekaterinbourg, fut d'y trouver un Maître d'Ecole, François d'origine. Son grand-pere, Capitaine dans les Gardes-Françoiſes, étoit un des refugiés, que la révocation de l'Edit de Nantes avoit diſperſés dans les quatre parties du Monde, loin de leur Patrie, qu'ils aimoient & ſervoient en bons citoyens. Celui-ci avoit cherché un azile juſques dans la Sibérie, lieu d'exil pour les Ruſſes. Son petit-fils vivoit d'une penſion de cent roubles, que la Ville lui payoit pour enſeigner un peu de Latin, de Géométrie & de Deſſin à la Jeuneſſe ; fruits de l'éducation qu'il avoit reçue, comme le ſeul héritage de ſes Peres bannis. Il ignoroit juſqu'à leur langue, & ne connoiſſoit des François, que le nom qu'on lui avoit ſouvent répété dans ſon enfance, avec ces larmes du cœur qui ſe tranſmettent dans les familles. Il en verſa lui-même, en parlant de ſes Ancêtres devant un de leurs compatriotes. Il raconta tout ce qu'il avoit ſouffert, pour parvenir à la ſituation même gênante où il ſe trouvoit. Il dit au ſujet du Pere de la Chaiſe, auteur des diſgraces de ſa famille, que les Jéſuites perdroient la France. Mais alors la France les perdoit. Cet homme vivoit heureux dans une étroite médiocrité, conſidéré des Ruſſes, cultivant un Jardin, où il faiſoit croître toutes ſortes de légumes, inconnus dans le pays à tout autre que lui (a) ; jouiſſant à ſoixante ans de toute la gayeté & la vivacité de la jeuneſſe ; récompenſe d'une vie paſſée dans la modération de tous les deſirs, loin du trouble des paſſions & des orages de la fortune, à l'abri des perſécutions de Religion, & du Fanatiſme des Sectes.

M. l'Abbé Chappe quittant cet homme vertueux avec le regret de ne

(a) J'ai vu (je m'en ſouviens), un vieillard fortuné,
Poſſeſſeur d'un terrein long-tems abandonné.
C'étoit un ſol ingrat, rebelle à la Culture,
Qui n'offroit aux troupeaux qu'une aride verdure,
Ennemi des raiſins, & funeſte aux moiſſons.
Toutefois en ces lieux hériſſés de buiſſons,
Un parterre de fleurs, quelques plantes heureuſes,
Qu'élevoient avec ſoin ſes mains laborieuſes,
Un jardin, un verger, dociles à ſes loix,
Lui donnoient le bonheur qui s'enfuit loin des Rois....

Georgiques de Virgile, traduction de M. Delille.

Traduire ainſi Virgile, c'eſt être un des meilleurs Poëtes de notre ſiécle. Quand on imite ſi bien les anciens, on paſſe avec eux à la poſtérité.

pouvoir l'emmener en France, partit d'Ekaterinbourg, le 16 de Septembre. Comme il avoit une chaîne de montagnes à traverser, il fut obligé de changer son grand chariot contre sept autres petits. La difficulté des chemins ne permet en ce pays-là ni de grandes voitures, ni de lourds fardeaux. Le voyageur eut beaucoup de peine malgré cet arrangement; parce qu'il lui falloit toujours vingt-quatre à vingt-cinq chevaux qu'il trouvoit rarement. Cette chaîne est semée de Forts, qui consistent en Tours de bois, entourées de palissades. Les Russes les ont élevées pour tenir dans l'obéissance les Baskirs qu'ils avoient pris sous leur protection, dans le dessein de les subjuguer. Ils en sont venus à bout avec du tems, des injustices & des cruautés.

Le voyageur arriva le vingt-trois à la forge de Souxon, pays de collines qu'on trouve en deçà des montagnes d'Ekatérinbourg. Le Directeur de ces mines lui en montra des morceaux les plus curieux. » C'étoit un tas » de bois métallisé par une dissolution de cuivre. Il offroit le coup-d'œil » le plus agréable par les différentes couleurs que ces bois présentoient «. On y voyoit de près différentes cristallisations qui s'y étoient formées.

De Souxon à Birna, se présente aux yeux une chaîne de montagnes, qui différe à tous égards de celles qui sont au Midi d'Ekatérinbourg. Ces deux chaînes sont séparées par une vaste plaine parsemée de collines. Mais dans la plus septentrionale, les montagnes plus hautes sont quelquefois allongées par une pente douce; au lieu que dans celle de Birna, les montagnes peu élevées sont escarpées & difficiles à monter. La terre commence à changer, & devient d'une argille jaunâtre & compacte, après avoir été noire & grasse depuis Tobolsk jusqu'à Birna.

Mœurs des Tartares Mahométans de Birna.

Ce village est habité par des Tartares Mahométans. Ils ont des mœurs douces, hospitalieres. A un verste de leur habitation, plusieurs vinrent au devant du voyageur étranger, se mettre à la tête de sa voiture, avec des signes de joye & d'amitié, pour le conduire dans la maison de leur Chef. C'étoit un homme à qui son âge & son mérite avoient acquis toute l'autorité, sans élection. Sa maison qui étoit propre, comme celles de tout le village, offrit au Philosophe un dîner composé de miel, de beurre & de légumes. L'habillement de ce peuple se distingue de celui des Sibériens & des Russes, de même que leur logement. Ils ont une tunique au lieu du gillet que ceux-ci portent. Les Tartares ont toujours des bottes, & les Russes, du drap entortillé autour des jambes, & serré par une corde. Avec une longue robe flottante, la tête razée jusqu'au sommet; une calotte de cuir qu'ils mettent sur le peu de cheveux qu'ils conservent; un bonnet dont le contour est une fourrure de peau; les Tartares sont grands, robustes, bien faits. Ils ont la physionomie douce & guerriere, un air noble & indépendant. Aussi ne fournissent-ils à la Russie que des Troupes qu'elle soudoie. Leurs femmes habillées comme eux, si ce n'est que leur habit est plus court, & qu'elles mettent la ceinture par dessus la robe, au lieu de la mettre sur la tunique, ont pour coëffure un bonnet fait en cône, brillanté de copeks & de grains de verre. Elles sont libres, compagnes de leurs maris, pour les travaux & les droits de l'égalité. Mais les filles vivent plus retirées. Chez les Russes au contraire, les filles ont toute la liberté que l'on

Voyage de M. l'Ab. Chappe, en Sibérie.

refuse aux femmes. N'est-il pas singulier que dans un même pays, les femmes se trouvent libres chez des Mahométans, lorsqu'elles sont esclaves chez des Chrétiens? Cela ne viendroit-il point de ce que chez les uns & les autres, le Gouvernement influe plus que la Religion sur les mœurs domestiques? Les Tartares sont indépendans, les Russes vivent sous le Despotisme. Dans les climats froids où l'opinion a peu d'empire sur l'imagination, le Gouvernement modifié par les loix physiques, domine sur toutes les loix morales.

» Lorsque je partis de Birna, dit M. l'Abbé Chappe, les Tartares doublérent les chevaux à cause des montagnes qu'il falloit traverser, sans » vouloir d'augmentation de prix, ni rien accepter pour la dépense que » j'avois faite chez eux «. Les montagnes devinrent si glissantes par la pluye, que malgré les efforts de tous les postillons, & des chevaux qu'on atteloit presque tous à une seule voiture, on pût à peine arriver au sommet, quoique tout le monde fût à pied. M. l'Abbé Chappe gagna les devants avec quelques Tartares, jusqu'au bord d'un ruisseau. Après avoir attendu pendant deux heures l'arrivée des voitures qui le suivoient; comme elles ne paroissoient point, il envoya quelques uns de ses Tartares pour aider aux voituriers. Enfin elles arriverent à une heure après minuit, à la lueur des Sapins où les Tartares avoient mis le feu, de distance en distance. Ces arbres très-élevés, représentoient antant de feux d'artifice, distribués sur les rampes & les hauteurs de ces montagnes. » Je fis ranger » toutes les voitures autour du feu, dit le voyageur; les chevaux furent » attachés derriere à des piquets. On distribua de l'eau-de-vie à tous ces » gens qui souperent, ainsi que moi, du meilleur appétit. Après une » heure de repos, on raccommoda les voitures, & je me couchai auprès du » feu sur une peau d'Ours. Je dormis très-peu, je m'éveillai quelques » heures après, & j'allai parcourir ces montagnes, pendant qu'on dispo» soit tout pour le départ...

M. l'Abbé Chappe partit à sept heures du matin, & vers midi il arriva à Pisse, hameau situé vers la fin des montagnes. Cette chaîne annonce un pays de culture, par les herbes, les arbrisseaux, & les bois dont elle est couverte. Les Sapins y croissent jusqu'à quatre-vingt pieds de hauteur, & cinq pieds de diamétre en grosseur. A Pisse, le pays se dégarnit de bois pour produire des moissons. Le blé nouvellement ensemencé, c'étoit à la fin de Septembre, avoit déja plus de deux pouces de hauteur; plus avancé qu'il ne l'étoit à Tobolsk au commencement de Juillet.

Le voyageur étoit encore à quatre ou cinq cens lieues de Pétersbourg, dans une saison où l'hyver annonçoit déja son approche par la chûte des fruits & des feuilles, & par des gelées très-froides. Il arriva le vingt-huit Septembre à Sowianova.

Coëffure des femmes Wotiakes.

C'est un hameau habité par des Wotiakes (*a*). Ce peuple qu'on a cru Tartare, ne l'est point. Les hommes n'y sont que de quatre pieds & quelques pouces; d'un tempérament foible & délicat. La coëffure des femmes est singuliere. » Elles s'enveloppent d'abord la tête avec un torchon; elles

(*a*) Voyez l'Histoire Générale des Voyages. Tome XVIII, *in*-4. page 527.

» attachent par-dessus avec deux cordons, une espéce de casque, fait d'é-
» corce d'arbre; il est garni par-devant d'un morceau d'étoffe & de copeks.
» Ce casque est ensuite couvert par un mouchoir brodé de fil & de laine
» de différentes couleurs, & entouré de franges : cette coëffure les éléve
» de près d'un pied. Leurs cheveux forment deux tresses qui tombent sur
» leur poitrine. «. M. Strahlemberg croit ce peuple un des plus anciens de la Sibérie. Il est Chrétien, mais sans aucune idée du Christianisme. Ce sont les Russes qui les ont convertis, en leur envoyant des Prêtres & des Soldats.

Voyage de M. l'Ab. Chappe, en Sibérie.

Arrivée de l'Auteur à Cazan.

Enfin l'Auteur approche de Cazan. Il trouve aux environs, la verdure du printemps, un ciel serein, des arbres fruitiers dans toute leur parure, des chênes, les premiers qu'il eût vus depuis son séjour en Russie; des coteaux riants & couverts de bosquets, des villages opulents; enfin tout lui retrace le souvenir & l'image de sa patrie. Il arrive à Cazan le premier Octobre. Un Prince Tartare en étoit le Gouverneur. Il fit servir au Voyageur François, des pipes avec du tabac de la Chine, des liqueurs, des confitures, des fruits, un melon d'eau. M. l'Abbé Chappe le trouva si délicieux, qu'il en prit de la graine, pour la semer en France, mais elle n'y a pas réussi. L'Archevêque Russe ne fit pas moins d'accueil que le Gouverneur Tartare à l'Académicien étranger. » C'est le seul Prêtre,
» dit celui-ci, que j'aie vu dans ces vastes Etats, qui ne parût pas étonné
» qu'on se transportât de Paris à Tobolsk, pour y observer le passage de
» Vénus sur le soleil «. C'est que ce Prélat n'est point ignorant, ni fanatique. Il croit qu'un Mathématicien François honore plus la Divinité dont il publie les merveilles visibles, qu'un Théologien Grec, qui ne connoît ni le monde, ni son Auteur, dont il prétend expliquer les attributs & les œuvres.

L'Archevêque de Cazan cultive les Sciences & les Lettres, dans une ville presque barbare. Cependant celle-ci est infiniment plus policée que toute la Sibérie. Il lui reste encore de l'opulence, quoiqu'elle en ait perdu la source, avec son commerce. Elle abonde en denrées comestibles. Le pain y est même blanc. On y supplée au vin naturel, par une liqueur artificielle, faite d'eau-de-vie & de fruits, où l'on retrouve le goût & la couleur du vin. La Noblesse y vit en société; les femmes y mangent à table, au lieu d'y servir les hommes. Les Tartares, qui font le plus grand nombre des habitans, y sont traités par le Souverain, avec les égards qu'on doit à leur bonne foi, leur simplicité de mœurs, leur fidélité, leur bravoure. Cazan entretient un Gymnase ou Collége, composé de huit Professeurs, deux pour la langue Françoise, deux pour l'Allemand, deux pour le Latin, & un pour la langue Russe, avec un Maitre d'Armes, qui enseigne à danser. C'est presque une éducation militaire; elle fait plus d'honneur à une ville de Tartares, que beaucoup de chaires inutiles, n'en feront jamais aux Capitales les plus fameuses. » Je cherchois par-tout
» dans les environs de Cazan, dit M. l'Abbé Chappe, la fameuse plante
» nommée Borametz, dont parle M. l'Abbé Lambert, dans son Histoire
» Civile & Naturelle. Cette plante (suivant la description de cet Auteur)
» ressemble à un agneau; elle en a toutes les parties, avec une toison dé-

VOYAGE DE M L'AB. CHAPPE, EN SIBÉRIE.

» licate, dont les femmes se servent pour couvrir leur tête. Elle a quelque » peu de sang & de chair : elle n'a point de cornes, mais des bouquets » de laine, en façon de cornes : elle vit & se nourrit tant qu'elle a de » l'herbe verte autour d'elle ; mais ce zoophyte, ou Plante animale, pé- » rit aussi-tôt que l'herbe voisine vient à se sécher «. M. l'Abbé Chappe dit que M. l'Abbé Lambert n'a pas donné ces faits extravagans, pour des vérités qu'il croyoit, mais pour engager sans doute les Voyageurs à chercher la source de cette fable ridicule. Il ajoute qu'il n'a jamais pu se procurer cette plante inconnue à Cazan ; & que ce doit être une espéce de mousse, mais qui n'a point de rapport avec le conte qu'il vient de citer.

M. l'Abbé Chappe partit de Cazan, & passa le Volga dans un endroit où ce premier fleuve de l'Europe, peut avoir deux cens toises de largeur, sur soixante pieds de profondeur. Il fut dix-sept minutes à le traverser, sur un bateau de six rameurs. » On m'avoit assuré, dit-il, à Tobolsk & » à Cazan, qu'on y trouvoit quantité de Pirates, & qu'on s'amusoit même » à les chasser au fusil, comme des canards : mais je n'y ai jamais vu de » ces Pirates, quoique j'aie parcouru ses bords l'espace de cent lieues «. Le 8 Octobre, l'Académicien arrive à Kusmodémianks, où il reprend la route de Pétersbourg qu'il avoit suivie en allant à Tobolsk. Il rentre dans la capitale de Russie, le premier Novembre 1761, y passe l'hyver, s'embarque au printems & se trouve en France au mois d'Août 1762, près de deux ans après en être parti.



RÉSULTAT

VOYAGE DE M. L'AB. CHAPPE, EN SIBÉRIE.

RESULTAT du Voyage de M. l'Abbé CHAPPE.

C'EST ici la partie vraiment intéressante du voyage de M. l'Abbé Chappe, puisque c'en est l'objet & le résultat. Jusqu'ici l'on n'a guères lû que les avantures de sa route, entremêlées de quelques réfléxions utiles sur les mœurs & la politique des peuples qu'il a vûs; si pourtant on peut dire d'un voyageur qui a parcouru la Sibérie (*a*), qu'il ait vû des hommes & des Villes. Qu'est-ce en effet qu'un pays de deux cens cinquante mille lieues quarrées, où le soleil pendant trois mois de vie, ne produit & n'éclaire presque rien d'animé; où les neiges & les glaces pendant neuf mois d'hyver, ne cachent rien qui végéte; où la nature & le Despotisme regnent avec un Sceptre de fer sur des plaines mortes, des êtres brutes, des créatures insensibles ou féroces? Ce n'est pas là sans doute le champ & le sujet d'une Odyssée. Il faudroit avoir le génie de Milton, pour y créer comme lui dans le néant. Aussi ce qu'un voyageur peut en rapporter de plus curieux, c'est l'Histoire physique du globe & des élémens qui l'environnent. On n'y trouve rien autre chose à observer : mais c'est encore beaucoup pour un Academicien qui moissonne par-tout des faits d'histoire naturelle, pour enrichir les sciences de ce qui leur manque le plus, & qui doit cependant leur servir de base. Glanons dans la récolte de M. l'Abbé Chappe, & rendons, s'il se peut, l'Histoire des Voyages, plus utile qu'elle n'est curieuse. Qu'elle soit digne des Physiciens, si elle ne plaît pas à des lecteurs moins sçavans.

Détermination de la longitude & de la latitude de Tobolsk.

L'Auteur se propose dans la seconde partie de son Ouvrage, d'éclairer d'abord la Géographie; & dans ce dessein, il determine les longitudes & les latitudes des principaux endroits de la Russie qu'il a parcourus. La différence des Méridiens entre Paris & Tobolsk, a été déterminée par l'Eclypse de Soleil du 3 Juin 1761. » M. Pingré l'avoit d'abord déterminée » de 4 heures 23 minutes, 51 secondes: Mais supposant la longitude de » Stokolm (d'après M. l'Abbé de la Caille) plus grande de 22 secondes, » celle de Tobolsk soit augmentée dans le même rapport «. M. Pingré » » suppose alors la différence des Méridiens, entre Paris & Tobolsk, de 4 » heures, 24 minutes, 14 secondes. D'autres Astronomes l'ont déterminée » de 4 heures, 24 minutes, 28 secondes. « M. l'Abbé Chappe prenant un terme moyen entre la détermination fixée par M. Pingré, & le calcul de ceux qui l'ont portée plus haut que lui, détermine le Méridien de Tobolsk à 4 h. 24 minutes, 18 secondes par rapport à Paris. La différence de longitude entre ces deux Villes sera donc de 66 dégrés, 4 minutes, 30 secondes, & la vraie longitude de Tobolsk sera de 85 dégrés, 58 minutes, 15 secondes.

Le 3 Octobre (1761) j'observai, dit l'Auteur, à Cazan, une émer-

(*a*) *Qui mores hominum multorum vidit, & urbes.*
Horace, Art Poëtique.

sion du premier Satellite de Jupiter à 7 h. 51 minutes 13 secondes. Cette éclypse dût arriver à Paris à 4 h. 44 minutes 19 secondes. Le même jour, j'observai une émersion du second Satellite à 13 h. 48 minutes 45 secondes. Elle fut observée à Vienne à 11 heures 37 minutes 17 secondes. La différence des Méridiens entre Cazan & Vienne est donc de 2 heures onze minutes 28 secondes. On sçait que la différence entre Paris & Vienne est de 56 minutes 10 secondes. Ainsi la différence des Méridiens entre Paris & Cazan doit être de 3 heures 7 minutes 38 secondes. Les deux observations du premier & du second Satellite donnent des résultats qui diffèrent de 44 secondes. Mais comme l'observation du premier Satellite ne fut pas aussi précise que celle du second, & que l'Auteur n'a pû la comparer avec une autre observation correspondante, faite ailleurs dans le même jour, il s'en tient à la derniere, & d'après la détermination de la différence des Méridiens entre Paris & Cazan à 3 heures 7 minutes 38 secondes, il fixe la longitude de Cazan à 66 dégrés 48 minutes 15 secondes. Sa latitude, d'après les observations de la hauteur méridienne du Soleil, & des hauteurs de l'Equateur & du Pôle, est fixée par l'Astronome François à 55 dégrés 47 minutes 22 secondes.

Longitude & latitude de Cazan.

De Moscow.

Il détermine également d'après des observations faites à Moscow, à Paris, à l'Isle de France, à Lisbonne, la différence des Méridiens entre Paris & Moscow de 2 heures 20 minutes 37 secondes. La longitude de Moscow à 55 dégrés 7 minutes, & sa latitude à 55 dégrés 45 minutes 46 secondes.

M. l'Abbé Chappe donnant ensuite une Table des longitudes & des latitudes des principaux endroits de l'Empire Russe, & comparant ces longitudes & ces latitudes à celles des meilleures cartes de la Russie, trouve dans celle-ci des erreurs d'un dégré & demi sur les longitudes, & d'un demi dégré sur les latitudes. Mais il n'ose se flatter de n'avoir pas commis de nouvelles erreurs sur la Géographie, en voulant corriger les anciennes. La modestie de cet aveu ne peut qu'augmenter la confiance pour l'Astronome, en diminuant celle qu'on peut avoir pour l'Astronomie. Cette science paroît exiger tant de justesse dans les instrumens, tant de bonheur pour saisir le peu de momens où le tems & l'Athmosphére sont favorables à l'observation, tant d'attention dans l'observateur, tant de précision dans ses moyens d'appréciation, tant de subtilité dans l'application de ses sens, une répétition de faits qui demande si nécessairement le concours des siécles & des Nations; que l'Astronomie n'est pas moins respectable par ses difficultés, que par son objet. Dans le moral, comme dans le physique, les astres nous donnent très-peu de lumiere; & cette lumiere est souvent enveloppée de nuages. Quand il faut aller chercher la mesure & la figure de la terre, dans la distance & le mouvement des planettes; n'est-on pas bien avancé sur la connoissance du globe? Arrêtons-nous à ce qu'il y a de plus sensible dans l'itinéraire que M. l'Abbé Chappe nous trace de Paris à Tobolsk, ou plutôt de la capitale de la Russie à celle de la Sibérie.

Itinéraire de Péterbourg à Tobolsk, par Cazan.

La route de Saint-Pétersbourg à Moscow, dit-il, n'est qu'une plaine pendant l'espace de deux cens lieues. » Le chemin est fait presque » par-tout avec des rouleaux de bois de sapin, de trois, quatre & cinq

» pouces de diamétre : on y employe quelquefois des fagots ; on les place
» les uns à côté des autres, & on les couvre de quatre à cinq pouces de
» terre, mais on n'en met point sur les rouleaux. Quand le chemin est
» gâté, on en fait un second à côté de l'ancien. Cette façon de construire
» les chemins, consomme quantité de bois : aussi l'on n'y trouve que des
» bouquets de sapin, dispersés çà & là. «

VOYAGE DE M. L'AB. CHAPPE EN SIBÉRIE.

La chaîne des monts Poias, qui paroissent une branche du Caucase, ou des monts Rymniques, se trouve à Solikamskaia, large de quarante lieues, & faite en dos-d'âne. La montagne la plus élevée est celle de Kiria, qui est de quatre cens quarante toises au-dessus du niveau de la mer ; mais ces montagnes n'ont que peu d'élevation, relativement au sol qui leur sert de base. Elles ont quelquefois, sur leurs sommets, des plaines de plusieurs lieues. D'Ekatérinbourg à Pétersbourg, on trouve encore cette même chaîne, mais les montagnes y sont plus basses. Après qu'on l'a passée, on traverse une plaine de vingt lieues, au bout de laquelle est une seconde chaîne, qui n'est marquée nulle part dans les Cartes Géographiques. Elle paroît une branche des monts Rymniques, & se réunit aux monts Poias : c'est du moins l'opinion de M. l'Abbé Chappe. Elle s'étend depuis Orda jusqu'à Ossa. L'Auteur croit qu'elle continue sur le bord oriental de la Kama Mais c'est plutôt un sujet de discussion, qu'une assertion. On ne parle ici des monts Poias, que par ce qu'ils peuvent servir de limites entre l'Asie & l'Europe.

Limites de l'Asie & de l'Europe.

Des Géographes modernes avoient placé ces limites, avec M. Gmelin, sur le fleuve Oby. Mais comme cette opinion supposoit beaucoup de lignes imaginaires, tirées à travers de grands déserts, elle n'a pas été celle du plus grand nombre. Cependant il faut encore tracer de ces lignes imaginaires, en prenant pour limites les monts Poias, soit qu'on ne les connoisse pas assez bien, soit que leur chaîne ne se continue pas depuis la mer glaciale, jusqu'au mont Caucase. Mais les fleuves & les rivieres qui bordent ces montagnes, peuvent tenir lieu de ces lignes, & suppléer à l'interruption de la chaîne. Ces rivieres sont le Don, le Wolga, la Kama, la Koiwa & la Peczora. Le premier de ces fleuves se jette dans la mer noire ; le dernier dans la mer glaciale. On tire des lignes dans les intervalles les plus courts qui séparent ces différens fleuves ; & ces lignes & ces fleuves rempliront les espaces vuides qui peuvent se trouver dans la chaîne qui lie les monts Poias aux monts Rymniques. » Cette limite déterminée par la
» Nature, ne laisse aucune incertitude, & elle bordera presque par-tout
» la chaîne de montagnes, qui sépare l'Asie de l'Europe. «

Mesures de l'élevation de la Sibérie, au-dessus de la mer.

Après avoir déterminé les latitudes & les longitudes des principaux endrois de la Russie, pour fixer leur position géographique, M. l'Abbé Chappe y a mesuré la hauteur du terrain relativement à la mer. Avant d'entrer dans les détails de cette opération importante, il fait des remarques préliminaires sur l'application du barométre au nivellement du globe, & sur les modifications que la condensation de l'air peut apporter à cet usage du barométre.

Il est aisé, dit-il, de déterminer la hauteur d'une montagne, par le barométre, parce qu'il ne faut pas beaucoup de tems, & qu'on s'apperçoit

VOYAGE DE M. L'AB. CHAPPE, EN SIBÉRIE.

des variations dans l'athmosphère, pendant le cours de cette opération; mais lorsqu'on veut faire usage du barométre, pour niveler le terrain, » tout semble se réunir pour procurer des résultats diamétralement opposés à la vérité «. Dans les petites distances, les variations de l'athmosphere étant constamment uniformes sur une certaine étendue de pays, on peut obtenir des résultats très-exacts, pourvû qu'on ait comparé les barométres, & qu'on tienne compte de la différence qui peut se trouver entre ces instruments. Les variations de l'athmosphère sont communément uniformes sur une distance de cent cinquante lieues, sauf les orages, les ouragans & les accidens momentanés, qui troublent l'athmosphere dans un pays, tandis que dans la province voisine elle est tranquille. On peut donc obtenir à cette distance, la hauteur relative de deux endroits, par une suite d'observations faites en même-tems, sur des barométres égaux. Mais à de grandes distances, les variations de l'athmosphére sont si différentes, que dans certains cas on peut commettre des erreurs de plus de deux cens soixante toises, si l'on compare des observations du barométre, faites dans des endroits très-éloignés. Les variations du barométre sont de deux pouces dans toute l'Europe. M. l'Abbé Chappe, cherchant la cause de cette différence, l'attribue, avec tous les Physiciens, à la pesanteur de l'air. » M. Bouguer, dit-il, est dans l'opinion que la pesanteur de l'air supérieur diminue en progression géométrique, à mesure qu'on s'éléve au-dessus du niveau de la mer, pendant que les hauteurs augmentent en progression arithmétique «. Mais cette régle n'a lieu que dans l'intervalle compris entre six cens toises de hauteur, & deux mille cinq cens. » M. Cassini suppose que la dilatation de l'air se fait en raison réciproque du quarré des poids dont il est chargé «. On n'est donc point d'accord sur les régles de la condensation de l'air, ni sur le rapport que la nature a mis entre les variations du barométre, & la différence des hauteurs du terrain. M. Maraldi veut qu'au niveau de la mer, une ligne de mercure réponde à la hauteur de dix toises; M. Mariotte la fait répondre à dix toises, trois pieds; M. Cassini, à dix toises, cinq pieds; M. de la Hire, à douze toises, & M. Picard à quatorze toises. » On attribue, dit M. l'Abbé Chappe, la raison de ces différences à des couches de vapeurs qui peuvent régner dans certaines parties de l'athmosphére, & qui en augmentent, pour un tems, la pesanteur; à la situation des lieux où l'on fait ces expériences, & au ressort actuel de l'air plus ou moins grand dans différens tems «. Mais en avouant que ces causes physiques peuvent influer sur les différences de l'élévation du mercure, l'Auteur en attribue le principal effet à la différente construction des barométres. C'est sur-tout la cause de l'énorme différence qui se trouve entre les résultats de M. Picard, & ceux des autres Physiciens. M. l'Abbé Chappe dit qu'on remédieroit à tous ces inconvéniens, en déterminant pour chaque barométre la quantité d'air que soutient une ligne de mercure au niveau de la mer. Cette quantité doit être différente, si les barométres différent dans leur marche. Aussi a-t-il construit des tables différentes pour chaque barométre dont il a fait usage. Chacune de ces tables marque la quantité d'air que soutient chaque ligne de mer-

cure, à mesure qu'on s'éloigne du centre de la terre, depuis le niveau de la mer. La méthode que j'ai employée, dit-il, est très-simple. » Je » monte avec un barométre sur le sommet d'une montagne, laissant un pi- » quet à tous les endroits où le mercure descend d'une ligne, après m'être » bien assuré par plusieurs opérations, que l'athmosphere n'a pas varié, & » que chaque station répond à une ligne de mercure, je détermine avec un » niveau la hauteur de chaque station; & connoissant la hauteur de l'une, » par rapport au niveau de la mer, je connois également la quantité d'air » qui répond à une ligne, à ce même niveau. «

C'est d'après toutes ces précautions, que cet Académicien a nivellé le terrain de la Russie, & mesuré ses différentes hauteurs. On trouvera dans son ouvrage, l'application qu'il a faite de sa méthode en France. Il ne nous appartient de recueillir que les observations qu'il a rapportées de son voyage en Siberie.

Le froid excessif qu'on éprouve dans cette contrée, est, dit-il, un phénoméne presqu'inexplicable. Des Physiciens du premier ordre en ont attribué la cause à la prodigieuse élévation que les voyageurs ont donnée au terrein de la Sibérie. Mais est-il aussi élevé qu'on l'a pensé? C'est ce qu'on peut voir dans les mesures qu'il a prises en différents endroits de cet immense désert.

Il suppose la hauteur moyenne du Barométre au niveau de l'Océan, de vingt-huit pouces, une ligne, un douzieme; au niveau de la Néva à S. Pétersbourg, de vingt-sept pouces, onze lignes, sept douzièmes: la Néva sera donc élevée au dessus de l'Océan d'une ligne, six douziemes, qui équivalent à dix-sept toises, quatre pieds, trois pouces. Cette hauteur exprime la pente de la Néva, depuis Pétersbourg jusqu'à son embouchure dans la mer Baltique.

Hauteur de Tobolsk.

A Tobolsk, la différence de hauteur n'est pas bien grande. Cette Ville est divisée en deux parties. L'une est située sur le rivage de l'Irtysz; l'autre sur une montagne de vingt-huit toises, deux pieds, trois pouces, au dessus du niveau de la riviere, à l'endroit où l'Académicien fit ses observations. » Je reconnus, dit-il, qu'en transportant mon Barométre du niveau de » cette riviere au sommet de la montagne, le mercure descendoit de deux » lignes, trois douziemes; d'où je conclus que la premiere ligne étoit » égale à douze toises, trois piés, six pouces; la seconde à douze toises, » quatre piés, six pouces; la troisieme à douze toises, cinq piés, six pouces, » & ainsi de suite. En supposant la hauteur moyenne du Barométre à To- » bolsk de vingt-sept toises, sept piés, dix pouces, comme je l'ai déter- » minée, la premiere ligne de mon Barométre répond au niveau de la mer » à onze toises, quatre piés, six pouces «.

La grandeur du niveau de l'Irtysz à Tobolsk est donc de soixante huit toises, quatre piés dix pouces au dessus de la mer. L'Auteur nivellant ensuite le terrein qui s'étend entre Pétersbourg & Tobolsk, trouve à Nowogorod, le lac de ce lieu, plus élevé de huit douziemes de ligne, que la Néva, & par conséquent de sept toises, cinq piés, dix pouces.

A Twer, il a trouvé le Volga élevé au dessus de la Néva, de quatre lignes, six douziemes; ou de cent trente-une toises un pié.

A Moscow, la hauteur moyenne du Barométre, est de vingt-six toises, qua-

Voyage de M. l'Ab. Chappe, en Sibérie.

tre pieds, onze pouces; & le niveau de la riviere de cette Ville est au dessus de la Néva de deux cens cinquante-une toises, un pied, neuf pouces.

A Cazan, le Volga est plus élevé que la Néva (toujours mesurée à Pétersbourg) de deux lignes, trois douziemes.

Mais il faut franchir ces détails qui demandent une étude ou une attention suivie, de ceux pour lesquels M. l'Abbé Chappe les a rassemblées; il faut passer aux Réflexions générales qui terminent ce nivellement.

Une chaîne de montagnes, dit l'Auteur, traverse du Midi au Nord, sous le 75ème. dégré de longitude, la vaste Plaine qui s'étend depuis Pétersbourg jusqu'à Tobolsk, où l'on va de l'Ouest à l'Est. Cette plaine de sept cens lieues de longueur, & large de quatre cens, est interrompue de plateaux. Elle a la mer Baltique à l'Ouest, l'Irtyz à l'Est, la mer glaciale au Nord, & les mers Caspienne & d'Azof au Midi. Les pays situés au Nord & au Sud de la route qui méne de Pétersbourg à Tobolsk, sont plus bas que ce chemin, puisque la plûpart des fleuves en tombent à droite & à gauche. Les extrêmes du Nord & du Sud sont le niveau de la mer.

Ceux de l'Ouest & de l'Est surpassent ce niveau; l'un à Pétersbourg, de dix-huit toises, l'autre à Tobolsk, de soixante-trois toises. » La plus » grande. hauteur du pays compris entre Pétersbourg & Jachelbiza, sur » une distance de près de cent lieues, est de quarante-cinq toises « au dessus de la mer.

» La distance de Jachelbiza jusqu'à Ossa est de quatre cens lieues en- » viron. Toute cette étendue de pays doit être considérée comme un se- » cond plan. On y trouve dans quelques endroits des monticules, & des » buttes ou plateaux.... Ces plateaux ont quelquefois trente & qua- » rante lieues de diamétre. La hauteur de celui de Moscou, est de deux cens » soixante-neuf toises au dessus de la mer.... Tous ces plateaux ont environ quatre-vingt-dix toises, au dessus de ce second plan...

» On entre à quelques lieues d'Ossa dans la chaîne des montagnes, con- » nues sous le nom de Monts *Poïas*, ou Monts *Riphées*. Elle se partage » en deux vers le Midi. Une grande plaine les sépare. A l'endroit le plus » bas est Tikonoska, dont la hauteur a été déterminée de cent soixante- » huit toises, & l'endroit le plus élevé, est Saborca, de deux cens vingt- » huit toises «. La hauteur moyenne de ce troisiéme plan, est de cent quatre vingt-cinq toises au dessus du niveau de la mer. La montagne la plus élevée de la premiere chaîne, est de deux cens quatre-vingt-sept toises. La montagne la plus élevée de la seconde chaîne, est de trois cens neuf toises. La hauteur moyenne de la premiere chaîne est donc de cinquante-& une toises au dessus du troisiéme plan; & la hauteur moyenne de la seconde chaîne est de soixante deux toises au dessus de ce même plan. La montagne la plus élevée sur la route de Solikamskaia, est de quatre cens soixante & onze toises au dessus du niveau de la mer; & par conséquent de cent quarante-trois toises au dessus du troisiéme plan. D'après toutes ces combinaisons, la hauteur moyenne de la chaîne qui repose sur le troisiéme plan, est de deux cens soixante & dix toises au dessus de la mer.

Depuis cette chaîne jusqu'à l'Irtysz, est une distance d'environ cent vingt lieues, qui forme un quatriéme plan, mais incliné; au lieu que les

autres font paralleles à l'Horifon. L'angle de ce plan avec l'Horifon eft à Tobolsk de 2 dégrés & demi environ. Il s'éléve de plus en plus vers le Midi, & s'abaiffe en allant vers le Nord. La pente de ce terrein depuis la chaîne jufqu'à Tobolsk eft de cent fept toifes, en le prenant du pié des montagnes jufqu'au niveau de l'Irtyfz. C'eft ici que M. l'Abbé Chappe ceffe de s'accorder avec les voyageurs qui l'ont précédé .... Ils ont tous reconnu, dit-il, que le terrein de la Ruffie s'élevoit en approchant des monts Poïas: mais ils ont tous fuppofé qu'il s'élevoit de même à l'Eft de ces montagnes; & ils nous ont repréfenté cette contrée comme la partie la plus elevée de toute l'Europe. D'après mon fentiment, non-feulement les différens plans qui compofent la Sibérie, font médiocrement élevés; mais le terrein, au lieu de s'élever à l'Eft des monts Poïas, s'abaiffe au contraire.

VOYAGE DE M. L'AB. CHAPPE, EN SIBÉRIE.

Sentiment de M. l'Ab. Chappe, oppofé à celui de tous les Voyageurs, fur la hauteur de la Sibérie.

» Quoique l'opinion de tous les voyageurs n'eût pour bafe aucune obfer-» vation publiée dans leurs ouvrages, cependant l'accord de leur relation » à cet égard, avoit établi un fi grand préjugé en faveur de cette opinion, » que j'étois perfuadé que cette partie de la Ruffie étoit prodigieufement » élevée; deforte qu'ayant reconnu en réduifant mes obfervations, que » mes réfultats étoient entiérement oppofés à l'opinion reçue, je rejettois » cette différence fur mes obfervations « L'Auteur dégouté de fon travail de plus de deux mois fur cet important objet, ne vouloit pas publier cette partie de fon Ouvrage. » J'avois renoncé, dit-il, au Barométre pour tou-» jours. Je repris cependant ce travail après plufieurs mois, & me livrai » aux feules obfervations. Un premier calcul fait groffiérement, me fit » connoître, par l'accord de mes réfultats, que j'étois fur la bonne voye. » J'abjurai un préjugé qui étoit démenti par toutes mes obfervations; je » ne confultai plus que les faits.

» Isbrantfs-ides eftime que les montagnes de Werkhotourie ont cinq » mille toifes de hauteur; j'ai déterminé celle de Kyria, la plus élevée du » pays, de quatre cens foixante & onze toifes au deffus du niveau de la » mer. Cette détermination fondée fur des obfervations exactes, ne peut » fouffrir aucune difficulté.

M. Gmelin rapporte des obfervations du Barométre, faites en Décembre 1742 à Kyria & à Werkhotourie. Mais comme il n'en déduit aucun réfultat; & que ceux qu'on en peut tirer s'accordent avec les obfervations de M. l'Abbé Chappe, à prouver que la montagne de Kyria eft très-peu élevée; l'Académicien François en conclut que le Phyficien Allemand n'a pas confulté fes obfervations du Barométre, mais l'opinion des voyageurs, quand il a dit qu'il y a *des plaines en Sibérie, qui ne font pas moins élevées au deffus du refte de la terre, ni moins éloignées de fon centre, que ne le font d'affez hautes montagnes en plufieurs autres régions.*

M. de Strahlenberg, Officier Suédois, homme inftruit, & qui avoit été plufieurs années prifonnier en Ruffie & en Sibérie, attribue également une grande hauteur à cette contrée. *Les pays Afiatiques feptentrionaux*, dit-il, *font confidérablement plus elevés que les Européens, & ils le font, comme une table, en comparaifon du plancher fur lequel elle eft pofée. Car lorfqu'en venant de l'Oüeft, & fortant de la Ruffie, on paffe à l'Eft, & par*

les Monts Riphées & Rymniques, pour entrer en Sibérie, on avance, toujours plus en montant, qu'en descendant.

Voyage de M. l'Ab. Chappe, en Sibérie.

» Mes observations, dit M. l'Abbé Chappe, sont directement opposées » à tous ces faits, & à cette assertion. Elles prouvent qu'en allant des » Monts Riphées vers l'Est, le terrein, au lieu de s'élever, s'abbaisse »... » Pour s'assûrer de cette vérité, » il suffit de jetter un coup d'œil sur une » carte quelconque de cette contrée : on y reconnoîtra une multitude de ri- » vieres qui ont leur source dans les monts Riphées, & leur cours à l'Est « » puisqu'ils ont leur embouchure dans l'Irtysz à cent vingt lieues de la chaî- » ne . . . » La Géographie de Cellarius donne pour un fait, que les monts » Riphées sont perpétuellement couverts de neiges «. Ce fait, dit très-bien M. l'Abbé Chappe, ne prouveroit pas que les montagnes du Nord soient très élevées, leur latitude suffit pour y conserver un froid presque éternel. La cause du froid des montagnes est bien différente sous l'Equateur, de ce qu'elle est à un éloignement de 60 dégrés de cette ligne. Au Pérou, ce n'est que la hauteur des montagnes qui peut y conserver des neiges éternelles : en Sibérie, c'est la hauteur ou le voisinage du Pôle qui cause le froid non-seulement des montagnes, mais des plaines, plus ou moins élevées. Au reste, M. l'Abbé Chappe nie que les montagnes de la Sibérie, soient couvertes de neige toute l'année. Celles de Solikamskaia n'en ont plus à la fin de Mai, quoique plus au Nord & plus hautes que celles d'Ekaterinbourg, où l'Auteur n'en a point trouvé dans le mois d'Août. Si le fait que rapporte Cellarius avoit quelque fondement, » il n'auroit pas » échappé à MM. Gmelin, Strahlenberg, Muller, & à tant d'autres voya- » geurs qui ont parcouru cette contrée. « M. l'Abbé Chappe termine cette discussion par des raisons plus pressantes encore.

» Tous les Physiciens, dit-il, sçavent que les variations du Barométre » diminuent à mesure qu'on s'éléve dans l'Athsmophere. Si l'on suppose » la Sibérie élevée d'une demi-lieue seulement au dessus du niveau de la » mer; au lieu de deux lieues & demi que M. Isbrants-Ides donne à ces » montagnes, « alors le Barométre doit se soutenir sur ces montagnes plus bas de six pouces qu'au niveau de la mer. La hauteur moyenne du Barométre ne seroit dans ces endroits que de vingt-deux pouces, & le mercure ne monteroit jamais à vingt-trois pouces. Or, dans l'endroit reconnu par tous les voyageurs pour le plus élevé de cette chaîne, M. l'Abbé Chappe a observé le Barométre à la hauteur de vingt-cinq pouces, onze lignes, huit douziemes. A Tobolsk, » j'ai observé, dit-il, le Barométre à » vingt-huit pouces, dix lignes, quatre douziemes, le vingt-huit Avril, à » peu près comme on l'observe à Paris «.

» Il est donc constant que tous les voyageurs se sont trompés dans la » prodigieuse hauteur qu'ils ont attribuée aux monts Riphées «. Il est également vrai que le pays situé à l'Est de ces montagnes, loin d'être fort élevé, est même plus bas que la plûpart des plaines qui sont en Europe d'une médiocre hauteur. Quand le voyage de M. l'Abbé Chappe n'auroit eu d'autre utilité que de constater un fait si disputé, ce seroit toujours un grand avantage. Mais ne peut-on pas encore douter que les observations du Barométre soient une Régle bien décisive pour terminer la question,

tion ? Ne peut-on pas ſuppoſer que la mer glaciale, & toutes les mers du Nord ſont plus élevées que l'Océan ? Quoique toutes les eaux du globe, tendent à ſe mettre au niveau; le grand Continent qui paroît ſoutenir la mer glaciale, peut arrêter l'effort de la pente qu'elle auroit à ſe jetter ſur l'Océan où elle a des iſſues. Le mouvement diurne de la terre ſur ſon axe, communique à toutes les mers une direction circulaire, qui détruit ou ſuſpend l'effort des unes ſur les autres. La preſſion qu'elles éprouvent toutes vers le centre de la terre par l'effet de l'attraction, ſuffit pour empêcher que les mers du Nord plus voiſines de ce centre par l'applatiſſement du globe aux Pôles, ne tombent ſur l'Océan, ou ne ſe débordent même ſur les terres qui les ſoutiennent. Ainſi la terre pourroit être fort élevée en Sibérie, au deſſus de notre Océan, ſans l'être auſſi conſidérablement au deſſus du niveau de la mer glaciale. Mais on n'a pas beſoin de cette élévation pour trouver des froids exceſſifs dans la vaſte plaine de la Sibérie, uniquement ouverte aux vents conſtants de la mer glaciale. Laiſſons aux d'Alembert ce profond ſujet de diſcuſſion. Si celui qui a fait l'Hiſtoire des vents; qui a étendu les limites de la Dynamique & de l'Hydraulique; qui a donné la généalogie des ſciences & les élémens de la Philoſophie; ſi cet eſprit à qui la Nature accorda le don de pénétrer les plus profondes vérités, & le talent plus rare de les rendre ſenſibles & preſque vulgaires; ſi ce Philoſophe n'a pas encore ſondé la queſtion qu'on vient d'élever, attendons qu'il parle, & paſſons à d'autres matieres.

Un Académicien député par une Compagnie ſçavante vers le Pôle, ou vers la ligne, doit être regardé comme un propagateur des lumieres de l'eſprit humain. Quoiqu'il ne parte qu'à titre d'Aſtronome, & pour une obſervation Aſtronomique; il a pluſieurs vûes, dans celle d'être utile aux hommes. M. l'Abbé Chappe dont la miſſion ſe bornoit à voir le paſſage d'une Planette devant le Soleil, a rapporté de ſon voyage tout ce qui pouvoit éclairer ſa Nation & les ſciences. Il a obſervé les cieux, mais ſurtout la terre, dont la connoiſſance intéreſſe l'homme de ſi près. Il a d'abord fixé la poſition des lieux, par rapport au globe entier; il a meſuré leur élévation à l'égard de la mer. Après ce double coup d'œil ſur l'écorce ou la ſurface, il a voulu pénétrer dans l'intérieur, & connoître la ſubſtance des terres. C'eſt dans les montagnes, que la nature plus hideuſe, plus ſtérile qu'ailleurs, eſt auſſi plus ſinguliere. Elle y dédommage de la diſette des végétaux par l'abondance des minéraux. Elle n'y produit guéres de plantes nourriciéres; mais elle y forme des pierres & des métaux qui ſervent aux arts de premiere néceſſité. C'eſt dans les montagnes que l'homme va déterrer, pour ainſi dire, les maiſons qu'il éléve ſur les plaines. S'il ne peut y ſemer, y planter; c'eſt là du moins qu'il forge les inſtrumens de la culture. Les plaines montrent leurs qualités par leurs productions. Elles n'ont pas autant beſoin d'être étudiées par le Naturaliſte, que les montagnes qui ne développent pas leur ſubſtance au dehors. Auſſi les voyageurs curieux ont toujours obſervé celles-ci avec une attention plus particuliere. M. l'Abbé Chappe, à l'exemple des Sçavants qui parcourent la terre, s'eſt attaché à l'examen des montagnes. Sa route l'a conduit aux monts Riphées : ſon loiſir l'a arrêté dans la partie de cette chaî-

Voyage de M. l'Ab. Chappe, en Sibérie.

ne qui s'étend entre Ekaterinbourg & Solikamskaia. Il en a examiné les différentes espéces de mines. Avant de les décrire, il parle de quelques Gypses, dont il a apporté différens morceaux. Entr'autres curiosités de cette nature, le Mica, dit-il, ou verre de Moscovie, est assez commun en Sibérie, pour qu'on y en fasse des vitres. Il est épais d'un tiers de ligne, d'un brun clair tirant sur le jaune, assez transparent pour qu'on lise à travers. On le divise en six à sept feuillets, dont chacun se soudivise en trois feuilles qui se roulent autour des doigts comme du papier. Il est plus ténace que fragile; il faut le plier & le replier plusieurs fois en sens contraires, pour le casser.

Mines.

Mica, ou verre de Moscovie.

Mines d'aiman.

La Sibérie a de l'aiman, dont la mine est très-riche. On la trouve en différents endroits des monts Poïas. A dix lieues de la route qui méne d'Ekaterinbourg à Solikamskaia, est la montagne *Galazinski*. Elle a plus de vingt toises de hauteur. La mine est au bas, distribuée en couches qui sont séparées par des lits de terre. Le sommet de la montagne est un rocher d'aiman. Il est d'un brun couleur de fer, dur & compact; & il fait feu au briquet, comme la pierre. Quand il est torréfié, il perd sa vertu d'attirer la limaille de fer, à moins qu'elle ne soit répandue sur un aiman cru. Torréfié & pilé, sa poudre est attirée par l'aiman ordinaire, comme de la limaille de fer.

Il y a de l'aiman moins parfait, mêlé de terre martiale, & quelquefois cuivreuse. Cette mine ne donne que quarante-trois pour cent.

A vingt lieues de Solikamskaia, on trouve un aiman cubique & verdâtre. Les cubes en sont d'un brillant vif. Quand on le pulvérise, il se décompose en paillettes brillantes, couleur de fer, & en poussiere verdâtre. Le fer paroît minéralisé dans cet aiman, par l'arsenic. On ne trouve l'aiman que dans la chaîne de montagnes, dont la direction est du Sud au Nord.

Mines de fer.

Ce même pays a des mines de fer. M. l'Abbé Chappe en compte cinquante de différente espéce, presque toutes aux environs d'Ekatérinbourg. Le fer, dit-il, y est minéralisé par le soufre; il est combiné avec une terre vitrifiable, souvent avec de la glaise, jamais avec de la terre calcaire. Pas une seule de ces mines, n'est disposée en filon. Elles sont toutes par dépôts dispersés sans ordre, du moins en apparence.

Leur situation dans la terre.

» On trouve presque toujours ces mines dans les montagnes basses, & sur » les bords des ruisseaux «. Elles sont à trois pieds sous terre; elles ont vingt-quatre à trente pieds de profondeur. La partie inférieure est au niveau des rivieres. La hauteur moyenne de ces mines de fer, est de deux cens vingt-huit toises au-dessus du niveau de la mer. On n'en trouve que rarement dans les montagnes plus élevées, & dans le milieu de la chaîne des monts Poyas.

» Toutes ces mines sont calcinées à l'air libre, avant de les mettre dans » les fourneaux. On en forme des tas de deux pieds d'épaisseur sur des » buchers, qu'on a disposés dans des endroits secs. Les morceaux de mine » n'ont communément que trois ou quatre pouces environ, de dia- » métre «.

Ces mines produisent du fer d'une qualité particuliere, soit doux, soit

aigre & caſſant. Celles dont le fer eſt aigre & caſſant, ſont les plus riches. On mêle pluſieurs mines de fer, en combinant celles qui ſont douces & liantes, avec celles qui ſont aigres & caſſantes. » Le fer qui réſulte de cette » combinaiſon, eſt parfait, & ſupérieur pour certains ouvrages, à celui » de Suéde & d'Eſpagne «. Ce fer eſt tenace & flexible, à froid & à chaud. Si on le frappe avec la partie aiguë d'un marteau, on y fait une coche comme dans du plomb. Le grain en eſt ſi fin, qu'on le diſtingue avec peine, à la vue. » Je pris un jour, dit M. l'Abbé Chappe, une barre » de quinze pieds de long, ſur trois pouces de large, & ſept lignes » d'épaiſſeur; l'ayant placée entre deux branches d'un arbre, je tournai » aiſément cette barre autour de cet arbre; je la retournai enſuite avec la » même facilité, ſans qu'il ſe fît, dans les coudes, aucune fente ni ger» çure. J'en ai rapporté des échantillons; la bonté de ce fer a étonné nos » ouvriers. Il n'eſt pas aſſez connu en France «. On le vend aux Anglois qui en font le principal commerce. Ils l'embarquent à Pétersbourg, où on le tranſporte en hyver ſur des traîneaux, & dans l'été ſur des rivieres. Il coute à l'Entrepreneur douze ſous le poude, de trente-trois livres, poids de France. On le vend cinquante ſous ſur les lieux, & il en vaut trente de plus à Pétersbourg. Pour avoir cent poudes de fer, on uſe une meſure de charbon de ſix pieds ſept pouces de hauteur, ſur autant de longueur, & quatre pieds cinq pouces de largeur.

Qualités de ce fer.

Supérieur à celui de Suéde & d'Eſpagne.

Commerce qui s'en fait.

Ce qu'il coute.

Ce qu'il rend.

Quelques-unes de ces forges coutent dix-mille francs de dépenſes; & tous frais payés, valent vingt mille francs au propriétaire de la mine. Ainſi la Ruſſie produit du fer & des Soldats. Il eſt aiſé de voir ce qu'on en doit attendre avec le tems. Quand un Peuple maritime de l'Europe lui aura ouvert, pour porter la guerre en Orient, le chemin de la méditerranée, que les autres Puiſſances n'ont pas la ſageſſe de lui fermer, où s'arrêtera-t-elle?

Un métal preſqu'auſſi commun que le fer, d'une utilité moins reconnue, & que la Chimie nouvelle ſemble nous rendre ſuſpect, c'eſt le cuivre. La Sibérie en a des mines. Elles ſont réunies aux environs de Cazan, & donnent à cette ville un commerce, une ſorte d'opulence qui contraſte ſinguliérement avec les déſerts dont elle eſt environnée, avec les mœurs des Tartares qui l'habitent. On trouve dans ce canton demi-ſauvage, d'abord une marne cuivreuſe, friable & ſans tenacité, parce qu'elle contient peu de glaiſe, & beaucoup de ſable. Elle eſt compoſée de deux couches: l'une d'un gris tirant ſur le rougeâtre, contient un peu de terre cuivreuſe; l'autre eſt d'un verd-d'eau, tirant ſur le gris, & doit cette couleur au cuivre. » Tout ſemble annoncer une diſſolution de ce métal, » dont les parties ont été charriées & dépoſées dans cette marne.... Elle » contient ſi peu de cuivre, qu'on ne l'exploite point. »

Mines de cuivre.

M. l'Abbé Chappe parle de pluſieurs ſortes de marne, & de pierres calcaires qui contiennent plus ou moins de cuivre. Il y en a dans vingt endroits. On trouve encore du cuivre dans du ſable pur, ſans preſque aucun mélange de terre calcaire. Le métal y eſt par couches.

Les mines de cuivre contiennent de la malachite, ſous la forme des ſtalactites & des ſtalagmites. Celle de Sibérie eſt très-belle, aiſée à polir,

Malachites.

Voyage de M. l'Ab. Chappe, en Sibérie.

propre à toutes sortes de bijoux. » Elle doit son origine à du cuivre qui a été dans un état de dissolution «. L'Auteur en compte de neuf sortes.

Marne cuivreuse & ferrugineuse.

Aux environs de Solikamskaia, cet Académicien a trouvé de la marne cuivreuse & ferrugineuse. Le fer & le cuivre y sont toujours unis avec la partie crétacée.

Pierre calcaire cuivreuse.

Au Sud de Souxon, est une mine de pierre calcaire cuivreuse. » La » matiere cuivreuse y est quelquefois cristallisée en petites cellules, sem» blables à celles d'une ruche à miel.... Le cuivre paroît uni, dans ces » cristaux, à de la marne pure. «

Au Sud d'Ekatérinbourg, est une mine de cuivre, azurée. » Elle est » dure, compacte, pesante. On y reconnoît une terre calcaire, du sable » & du cuivre. La matiere métallique la colore par couches. Deux de ces » couches sont d'un bleu d'azur brillant & clair; celle du milieu est d'un » verd pâle. «

Cuivre minéralisé dans le sable & dans le bois.

Au Nord de Souxon, se trouve une mine de cuivre minéralisé dans le sable & dans le bois. » On reconnoit le cuivre à de grandes taches d'un » beau verd, couleur de pré. Le bois est noir, il ressemble à du char» bon, dont les parties sont unies par des matieres grasses «. Le cuivre est cristallisé dans ce végétal, en petites cellules cubiques; & ces cristallisations peuvent être regardées comme vitreuses. Cette mine est composée de sable, de bois & de cuivre.

Cuivre minéralisé dans le bois.

Les mines des environs de Souxon fournissent encore du cuivre minéralisé dans le bois. » On reconnoît, dit M. l'Abbé Chappe, par l'échantil» lon que j'ai apporté, qu'il a appartenu à un arbre qui avoit un pied au » moins de diamétre. L'intérieur est réduit presque en charbon très-friable«. On y trouve des cristallisations, mais elles ne sont que parmi les filamens du bois, qui a perdu totalement sa nature. » Cependant on y voit très» distinctement l'écorce qui a quatre lignes d'épaisseur. Elle est divisée » par deux couches; l'une est d'un bleu d'azur, & l'autre d'un verd pâle.... » J'ai appris sur les lieux qu'on trouvoit quelquefois dans les couches de » ces mines, des arbres entiers.... Le bois contient plus ou moins de cui» vre. Il offre différens phénoménes par ses couleurs; mais elles sont tou» jours vertes, ou d'un bleu azuré. «

» Les mines de cuivre de Souxon s'étendent dans ses environs, jusqu'à » trente lieues. On les trouve dans des montagnes, qui ont jusqu'à cent » toises de hauteur, & plus particulierement dans celles qui ont des » pentes considérables : elles sont par couches, qui suivent la pente de » ces montagnes : elles y forment des boyaux irréguliers : ils se réunis» sent communément à un boyau principal, qui en est comme le centre; » & ces rameaux s'étendent quelquefois à un quart de lieue. Elles sont » ordinairement vers la moitié de la hauteur des montagnes..... Leur pro» fondeur est de soixante-dix huit pieds, environ.... Ces mines sont d'un » produit médiocre. Les plus riches ne donnent que quatre pour cent, & les » autres beaucoup moins....

» Les mines de cuivre, connues dans les monts Ryphées, ne sont » jamais par filons. On les trouve dans les montagnes basses, ou de nou» velle formation..... Il paroît d'abord que le cuivre a été mis en dissolu-

» tion, & qu'il a été charié & déposé dans les différens endroits où on le » trouve; mais alors il devroit l'être indifféremment sur les différentes » matieres qui composent ces montagnes. On ne le trouve au contraire » uni qu'avec les matieres calcaires, soit qu'elles soient mêlées avec l'ar- » gille, ou avec le sable.... J'ai apporté, dit M. l'Abbé Chappe, plus de » cent soixante échantillons de mines de cuivre, pris dans différens en- » droits. Elles sont toutes, ou dans la marne, ou dans des pierres calcai- » res, composées en partie de sable.....

» Ces mines se trouvent à quelques pieds de profondeur, & suivent » le plan des terrains jusqu'au niveau des rivieres «.... Celles qu'on trouve entre Ossa & Solikamskaia, depuis le 58 ^{me}. jusqu'au 68eme. dégré de latitude, n'ont que cent soixante douze toises au-dessus du niveau de la mer. Celles qui sont situées par le 57eme. dégré de latitude aux environs d'Ekatérinbourg, & qui sont minéralisées par le soufre dans le Quartz, ont deux cens trente-huit toises au-dessus de la mer.

Mines d'or.

La Sibérie a même des mines d'or; mais qui ne la rendent que plus pauvre. Le produit n'en vaut pas la dépense, quoique les ouvriers n'y aient pour salaire que la nourriture. Elles sont moins utiles à la Couronne de Russie, qu'aux Physiciens, qui ne sont pas en grand nombre dans cet Empire despotique. C'est encore Ekatérinbourg, qui fournit des mines d'or. Au Nord de cette ville, est la mine de *Pisʒminskaia*, au 78eme. dégré quarante-huit secondes de longitude, & 57eme. dégré 4 secondes de latitude.

» Une terre blanche, tirant sur le gris, mêlée de quelque couche de » terre martiale, indique la mine d'or. A peine a-t-on creusé deux pieds, » que les filons paroissent : ils ont de l'Ouest à l'Est dix toises, & quel- » quefois trente.... Leur largeur est de quatre à cinq pouces vers la partie » supérieure. Celle-ci est toujours la plus riche. Le filon diminue ensuite » de largeur & de qualité, à mesure qu'on descend plus bas. Ces filons » représentent assez exactement le plan d'un demi-cercle, dont la partie » supérieure est le diamétre. Ils sont éloignés les uns des autres, depuis » deux ou trois toises jusqu'à dix, & un peu inclinés à l'horison. La ma- » tiere qui les sépare, est une glaise bleuâtre durcie. Elle paroît conte- » nir de l'asbeste «. On y trouve aussi de l'ochre. C'est un signe certain que le filon n'est pas riche; & si-tôt qu'on la trouve en quantité, on renonce à chercher de l'or. » La mine est presque toujours terminée, dans sa par- » tie inférieure, par une couche de cette ochre. La profondeur de cette » mine est de quatorze toises. On trouve l'eau immédiatement après....

» L'or est communément dans le quartz, & souvent dans une ochre » très-friable. On le trouve par petites paillettes, qu'on sépare par le » lavage.... Des ouvriers sont chargés de transporter, hors des galeries, tou- » tes les matieres qu'on en retire. « Les morceaux de mine qui paroissent contenir de l'or, sont distribués par tas, auprès des criminels condamnés à ramasser cette matiere de tant de crimes. Enchaînés par les pieds, ils sont assis sur un bloc de rocher, séparant la mine avec le marteau. D'autres ouvriers la transportent dans les moulins. Cette mine d'or, & quatre autres, se trouvent sous le même dégré de longitude, à quelques minutes de distance, & presque par la même latitude, à un dégré près, d'intervalle. La direction

Voyage de M. l'Ab. Chappe, en Sibérie.

des filons de l'Oueſt à l'Eſt, annonce une loi conſtante. Cependant M. l'Abbé Chappe avoue que cette loi eſt difficile à concilier avec le mêlange des autres matieres, dont la plûpart paroiſſent avoir été tranſportées ſucceſſivement dans les endroits où ſe trouve l'or. L'Académicien a obſervé que les mines de fer & celles d'or étoient à peu près à la même hauteur, de plus de deux cens toiſes au-deſſus de la mer, & renfermées dans des matieres vitrifiables. Les mines de cuivre, au contraire, ne ſont qu'à cent quatre-vingt toiſes au-deſſus de la mer, & mêlées à des matieres calcaires. Cette poſition des matieres qui compoſent le globe terreſtre, eſt remarquable pour la Phyſique. Mais il faudroit peut-être un Newton, pour en tirer des vues & des conſéquences d'une utilité univerſelle, éternelle.

Obſervation du paſſage de Vénus ſur le Soleil.

M. l'Abbé Chappe termine ſon ouvrage par l'obſervation qui fut l'objet de ſon voyage. Il s'agit du paſſage de Vénus ſur le diſque du Soleil. L'Académicien François devoit obſerver ce phénoméne à Tobolsk en Sibérie, pendant que d'autres Aſtronomes l'obſervoient en d'autres lieux de la terre fort éloignés de la Sibérie. La différence des tems du paſſage, obſervés par ces divers Aſtronomes, donne la diſtance de Vénus à la terre. Or, comme on connoît d'ailleurs le rapport entre la diſtance de Vénus au Soleil, & celle de la terre au Soleil; il eſt aiſé de voir que la diſtance de Vénus à la terre étant connue, on aura celle de la terre au Soleil; élément important dans l'Aſtronomie. On ne pourroit en dire davantage, ſans entrer dans des raiſonnements Mathématiques, qui n'appartiennent point à un recueil hiſtorique des Voyages.

Apres avoir rendu compte des meſures qu'il avoit priſes pour s'aſſurer de la juſteſſe de ſes inſtrumens & de l'exactitude de ſon obſervation, M. l'Abbé Chappe dit que ſa lunette de dix-neuf pieds, avec un oculaire d'un pouce, neuf lignes de foyer, équivaloit à une excellente lunette de trente-cinq pieds qui auroit un oculaire de trois pouces de foyer.

Pendant la nuit qui précéda ſon importante obſervation, le ciel ſe couvrit & s'éclaircit tour à-tour, laiſſant l'Académicien dans une continuelle agitation entre la crainte & l'eſpérance. A ſix heures du matin, les nuages dérobérent le ſoleil à ſa lunette : il reparoiſſoit par intervalles, mais courts ; comme pour ſe jouer d'un mortel qui vouloit ſaiſir ſa diſtance.

A ſix heures, quarante-quatre minutes, dix-huit ſecondes, j'apperçus, dit-il, Vénus déja entrée ſur le ſoleil; mais elle diſparut preſqu'auſſi-tôt. A ſix heures, quarante-ſept minutes, cinquante-neuf ſecondes (dit l'obſervateur) le centre de Vénus n'eſt pas encore entré dans le diſque du ſoleil. A cinquante-deux minutes, quarante-neuf ſecondes; il paroît entré. A cinquante-neuf minutes, quarante-quatre ſecondes; le diſque de Vénus n'eſt pas encore entré tout entier. Une petite atmoſphére, en forme d'anneau, paroît autour de ce diſque. A ſept heures, une minute, vingt-huit ſecondes $\frac{1}{2}$; entrée totale. Le filet de lumiere du bord du ſoleil, a paru comme une éclair.

A douze heures, cinquante minutes, vingt-trois ſecondes; le bord du ſoleil s'obſcurcit. A vingt-ſix ſecondes; le contact intérieur de la partie

obſcure de Vénus ſur le bord du ſoleil, eſt bien décidé. A douze heures, cinquante-quatre minutes, cinquante ſecondes; on diſtingue la partie de Vénus déja ſortie, par un croiſſant dont la convexité eſt tournée du côté du bord inférieur de Vénus. A treize heures, quatre minutes, ſept ſecondes; on ne voit plus d'anneau, ni la partie du diſque de Vénus déja ſortie. A treize heures, huit minutes, quarante-cinq ſecondes; la ſortie, ou l'émerſion, eſt totale.

» L'anneau, dit l'Aſtronome, me paroît avoir ſa principale cauſe dans » le rapport du diamétre de Vénus à celui du ſoleil : celui de cette Pla- » nette étant beaucoup plus petit, dèvoit avoir plus d'un hémiſphére éclai- » ré par le ſoleil. Le diſque de Vénus n'étoit point parfaitement rond » dans ſa partie orientale où parut l'anneau. Ce qui me fit ſoupçonner » que ſon diamétre étoit même plus petit dans ce ſens. La lumiere de » cet anneau étoit d'un jaune très foncé, auprès du corps de la Planette; » elle devenoit enſuite plus brillante vers la partie la plus eloignée du » corps obſcur de Vénus..... Au moment de l'entrée totale, la lumiere » du ſoleil parut avec une telle rapidité, qu'il n'étoit pas poſſible de ſe » tromper d'un quart de ſeconde dans cette phâſe.

» Dans l'obſervation de la ſortie, l'anneau me parut plus brillant, & » mieux déterminé..... Cet anneau me parut n'occuper qu'un peu plus » des deux tiers de la demi-circonférence de Vénus; & en conſéquence, » il n'eſt entré pour rien dans l'émerſion totale. Je n'ai cependant pas été » ſi ſatisfait de cette derniere phâſe que de l'immerſion totale; ce qui a dû » avoir lieu à cauſe de la lenteur du mouvement de Vénus, & de ſa po- » ſition ſur le fond obſcur du ciel; au lieu que dans le premier cas, placé » ſur un fond lumineux, l'immerſion totale a dû paroître comme un » éclair, malgré la lenteur du mouvement de Vénus «.

Telle eſt l'obſervation qui a coûté tant de fatigues à M. l'Abbé Chappe. Ce n'eſt qu'un fait, qu'un moment, qu'un point, dans l'Hiſtoire des tems & des cieux. Mais c'eſt un de ces momens & de ces points déciſifs qui doivent faire époque dans l'Aſtronomie, étendre & perfectionner la ſublime Théorie des mouvemens céleſtes. Un jour, peut-être, on partira de cette obſervation, pour déterminer la diſtance du ſoleil, qui juſqu'ici s'eſt dérobée aux calculs de la Géométrie; pour meſurer la grandeur réelle de cet Aſtre, pour peſer ſon influence ſur le ſyſtême dont il eſt le centre & le mobile. Encore cent, ou mille ſiécles, & les Aſtronomes ſçauront le chemin des Cieux, comme les couriers de cabinet connoiſſent celui des Capitales de l'Europe; mais ils le verront, ſans doute, avec d'autres yeux. Car un ſimple calculateur reſſemble à un meſſager qui voyage avec beaucoup de fatigue, ſans rien voir dans les pays qu'il traverſe, ni rien ſçavoir des ſecrets qu'il apporte. Mais un Aſtronome Phyſicien découvre un grand enſemble dans des faits iſolés, lit dans un Phénoméne l'Hiſtoire du paſſé & de l'avenir. Il aſſiſte au conſeil de la Divinité; dans ce qu'elle a fait, il voit ce qu'elle fera. Dieu ſeul ne ſe dément point. Fidéle à lui-même, aux loix qui naiſſent de ſon être; ſon eſſence & ſes attributs tiennent à ſa néceſſité. Ce qu'il eſt, il doit l'être. Ce qu'il doit être, il l'eſt. Mais, eſt-ce à l'homme qu'il n'a pas éclairé de

sa lumiere, à composer, à diviser sa nature? Demandez aux Naturalistes, aux Astronomes qui lisent son grand Ouvrage, s'ils y trouvent quelque rapport avec ce que les faux Prophètes ont voulu qu'il ait fait, qu'il ait dit : c'est aux yeux qu'il parle, tout autre confident est suspect ; & les ames pures, libres de passions & de préventions, ont seules des yeux. Le blasphémateur est celui qui le fait parler au gré de l'intérêt personnel, & d'une ambition tyrannique de dominer sur les esprits ; qui se couvre de son nom & de sa fausse image, comme d'une arme offensive & défensive, pour frapper impunément dans les ténébres. L'imposteur & l'hypocrite ; voilà l'impie & le méchant pour qui sont quelquefois les richesses, les honneurs, les adorations & l'encens de la terre ; jamais le bonheur & la paix. Heureux l'observateur, qui dans le silence de la nuit, contemple le Ciel & les Astres, sans autre passion que l'amour de la vérité. Ce sentiment l'éléve à la hauteur des objets qui l'occupent. Il se pénétre à la fois de son néant, & de sa dignité ; foible atome, mais portion du grand tout que sa pensée embrasse. Il laisse les hommes se disputer autour de lui, des biens qu'ils n'atteindront ou ne posséderont pas ; des chiméres de grandeur dont le cœur s'enfle, sans jamais se remplir ; des chaînes qui sont toujours pésantes, soit d'or ou de fer ; des opinions qui font depuis des siécles le tourment des peuples égarés. Il n'a point peur du Dieu qu'il aime ; il ne craint pas sa foudre : loin de dérober aux cieux le feu de la terre ; il cherche sur la terre le foyer même du feu du ciel.

De l'Electricité naturelle.

Tels sont les progrès de la Physique. Le Phénoméne de l'Electricité, a jetté la plus vive lumiere dans la science de la Nature. Sans doute, il étoit aisé de voir que la terre se composoit à elle-même son athmosphére, élevant de son sein les vapeurs qui l'arrosent, & recouvrant en un jour, par les pluyes, tout ce qu'elle a perdu d'exhalaisons en plusieurs mois. Par la raison qu'elle étoit la source des nuages, elle devoit être le foyer des orages. Mais on n'avoit pas vû que la foudre partoit de la terre, au lieu de tomber du ciel. M. l'Abbé Chappe étoit en 1757, dit-il, dans cette erreur, démasquée & combattue en 1713 par M. Maffei.

» J'étois persuadé, dit-il, que les nuages orageux étoient toujours enve-» loppés d'une matiere électrique, & qu'ils étoient des conducteurs d'où » partoient ces éclats de foudre, qui, après avoir traversé les airs, por-» tent l'effroi & le désordre sur la surface du globe.... Je reconnus & » m'assûrai bientôt que dans presque toutes mes observations, l'inflam-» mation s'étoit faite à la surface de la terre, d'où la foudre s'élevoit, au » lieu de se précipiter des nuages.... Presque tous les Physiciens sont » maintenant également convaincus de cette vérité «.

La Physique détermine la distance de l'endroit où est l'observateur, à l'endroit d'où part l'éclair, par l'intervalle du tems compris entre l'éclair & le bruit ; en supposant qu'une seconde répond à cent soixante-treize toises. L'Auteur a fait des observations en Lorraine & en Sibérie. Mais, comme celles-ci sont les plus récentes, & presque les seules de ce genre qu'on ait faites en ce pays étranger aux sciences & aux Sçavans, elles appartiennent doublement à l'Histoire des voyages, qui n'a souvent rien de plus curieux & de plus nouveau, que de présenter dans des pays éloignés les Phénoménes

Phénoménes de la Nature que chacun retrouve dans son propre pays.

VOYAGE DE M. L'AB CHAPPE, EN SIBÉRIE.

L'Auteur avoit élevé en plein air une barre de fer, suivant la méthode ordinaire, dans le dessein de déterminer l'étendue de l'athmosphére électrique des nuages, & les rapports des degrés d'électricité, analogues aux différentes distances où se trouvoit la barre électrique par rapport au nuage d'où paroissoit sortir l'inflammation.

Le onze Juin (1761) un orage parut à Tobolsk. L'Académicien n'observa que sa route. Le vent, d'abord à l'Est, tourna au Nord, puis au Nord-Ouest, & le nuage disparut au Sud-Ouest. Cet orage, dit-il, parcourut 70 dégrés dans l'espace de trente-sept minutes.

Le douze Juin, à deux heures trente-quatre minutes après midi, la barre donna de foibles marques d'électricité. Le ciel étoit couvert, sans éclairs, sans tonnerre. A trente six minutes, il plût un peu. A quarante-deux minutes, l'électricité cessa avec la pluye. A quarante six minutes, l'électricité recommença, sans éclairs, ni tonnerre. On tiroit des étincelles très fortes, à cinq lignes. A quarante-huit minutes, la pluye recommença. L'électricité augmenta & diminua alternativement jusqu'à cinquante-cinq minutes, que la pluye cessa. On tiroit des étincelles, en présentant le doigt à huit lignes du conducteur.

» La pluye recommença à trois heures, & l'électricité diminua jusqu'à » trois heures, sept minutes, qu'elle cessa totalement. La nüe orageuse » étoit à l'Ouest, ainsi que le vent; le Thermométre à 14 dégrés, & le » Barométre à vingt-huit pouces, deux lignes.

L'Académicien ne put observer, le reste de ce mois, d'autre orage que celui du 28. Mais il n'eut pas dans cet orage la plus petite marque d'électricité. » J'imagine, dit-il, que cela provenoit de la quantité de pluye » qui étoit tombée auparavant, & qui avoit mouillé les cordons. Cet » orage qui avoit paru à l'Ouest, par le vent de Nord-Ouest, s'approcha » jusqu'à une lieue de Tobolsk, & ne monta que de huit dégrés sur » l'horison «. De-là, tournant au Midi de la Ville, toujours à peu près dans la même distance, il s'avança vers l'Est, & disparut au Nord. Beaucoup d'autres orages ont suivi la même route. L'Irtysz est au Midi de Tobolsk, & coule vers l'Est. » Le débordement de cette riviere s'étendant souvent » à un quart de lieue & quelquefois plus, la multitude de vapeurs qui » s'en élevoient continuellement, se réunissant à la nüe orageuse, pou- » voit la fixer dans bien des cas, & la diriger à suivre le cours de cette » riviere.

Il y eut plusieurs orages le deux Juillet, mais sans aucune marque d'électricité.

Le 9 Juillet à midi, commença un orage à l'Est de Tobolsk, par un ciel serein à l'Ouest; presque sans électricité, jusqu'à une heure, quinze secondes. Ensuite, après un grand vent accompagné d'un nouvel orage, l'électricité fut assez forte. Elle cessa à neuf minutes, vingt-cinq secondes, & recommença à vingt-cinq minutes, quarante secondes. » A trente minu- » tes, quarante-trois secondes, on vit un éclair pour la premiere fois dans » cet orage. L'intervalle de l'éclair & du bruit fut observé de quarante-cinq » secondes, ou de sept mille, sept cent quatre-vingt-cinq toises «. L'o-

rage étoit vers l'horifon ; l'électricité fut très forte pendant fix minutes, & cessa totalement; le barométre étoit à vingt-fept pouces, huit lignes $\frac{8}{12}$, & le thermométre à 18 dégrés.

Le 10 Juillet, à fept heures ½ du matin, un orage parut à l'Eft, vers l'horifon. » A huit heures, vingt-fept minutes, treize fecondes, les fils » s'étant entortillés autour de la barre, je voulus les défaire, dit M. » l'Abbé Chappe, & je reçus une commotion fi violente, que j'en eus le » bras engourdi pendant deux jours.... A trente-cinq minutes, trente » fecondes, l'électricité augmente. Le milieu du nuage eft au Zénith ; » & l'on voit le ciel ferein de tous les côtés. Si l'on préfente du fer au » bout d'un tuyau de verre, l'électricité fait un bruit femblable à du » taffetas qui fe déchire «....

Je vis très-diftinctement la foudre s'élever de terre, dans toutes les obfervations où j'apperçus des éclairs. A fept heures, trente-une minunutes, elle me parut monter jufqu'à la partie du nuage la plus élevée fur l'horifon. Cette hauteur étoit environ de 27 dégrés.

Le 13 de Juillet, un orage parut au Sud, à deux heures après midi. L'électricité, d'abord médiocre, devint fi forte, qu'un foldat ayant voulu toucher au conducteur, en reçut une commotion violente, fortit de l'Obfervatoire, & n'ofa plus y rentrer.

A deux heures, cinquante-cinq minutes, j'apperçus très diftinctement la foudre s'élever de terre, fous la forme d'une fufée, qui, à une certaine hauteur, fe divifa en deux ferpentaux.

Enfin, pour ne rien omettre d'utile & d'important dans l'ouvrage de M. l'Abbé Chappe, ajoutons aux expériences qu'il a faites fur l'électricité, un mot de fes obfervations fur le barométre & la bouffole. La plus grande hauteur du barométre à Tobolsk, dit-il, fut le 25 Mai (1761), de vingt-huit pouces, dix lignes $\frac{8}{12}$, par un vent de Nord, & un ciel très-ferein. La plus petite hauteur fut, au mois de Juin, de vingt-fept pouces, fix lignes.

Le thermométre qui, comme on l'a vu, defcend en hyver à plus de 60 dégrés au-deffous de la congélation, eft monté, le 19 Juillet, dans la plus grande chaleur de l'été, à 26 dégrés ½ au deffus de la congélation. C'eft donc une différence de plus de 80 dégrés, entre les limites du froid & celles du chaud de la Sibérie. Au mois de Juin, on l'a vu à Tobolsk, paffer de 18 dégrés au-deffus de la congélation, à un dégré au-deffous de la glace.

A Tobolsk, l'Auteur a vu les grains poindre au 15 de Juin, s'élever à dix pouces le 25, fans être à leur maturité vers la fin d'Août.

Quant à la bouffole, M. l'Abbé Chappe dit qu'à Tobolsk, il l'a vu décliner de trois dégrés quarante-cinq minutes, cinquante-huit fecondes, vers l'Orient. En 1720, dit-il, elle n'avoit point de déclinaifon, fi l'on en croit M. le Baron de Strahlenberg. M. Chappe dit qu'elle varie de douze minutes ½ par an vers l'Orient ; tandis que fa variation eft à Paris de dix minutes par an, vers le couchant.

C'en eft affez pour les curieux, ou les amateurs de phénoménes & d'obfervations. Les adeptes, ceux qui cherchent les caufes dans une collection

de faits très-nombreuse, liront l'ouvrage entier de M. l'Abbé Chappe, & fixeront à son travail, par les lumieres qu'ils y auront puisées, son véritable prix. C'est un beau monument qu'il a érigé à l'accroissement des Sciences. Il en prépare un plus riche encore à la Californie. Quel courage, & quel exemple! C'est par deux grands voyages sur terre & sur mer, qu'il travaille pour l'Astronomie & pour l'immortalité. *Hâc itur ad astra.*

Voyage de M. l'Ab. Chappe, en Sibérie

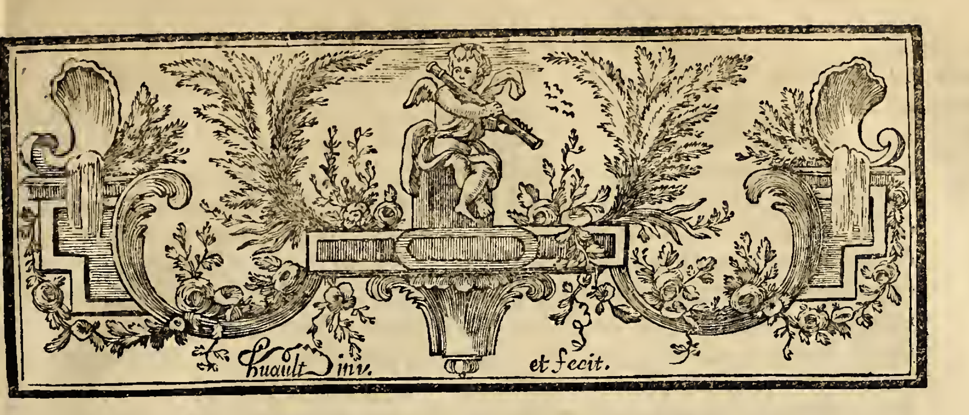
Ces lignes étoient écrites, quand la nouvelle de sa mort est arrivée. La Nature a voulu qu'il fût victime de son zéle pour les sciences; mais il a dû mourir content de son sort, puisque le but de son voyage étoit rempli. Son observation étoit fixée au 6 Juin, & il est mort le premier d'Août. Le même phénoméne qu'il avoit vu en Sibérie, il y a neuf ans, il est allé le revoir à la Californie, après huit ans. A peine il avoit rendu compte au public d'un voyage de quinze cens lieues, fait par terre, dans le pays le plus abandonné de la Nature, qu'il s'embarqua pour un voyage de deux mille lieues, sur un élément dont le calme & le courroux sont également redoutables.

De la zone glaciale il passe aux feux de l'équateur; il entreprend lui seul, deux voyages que plusieurs Académiciens avoient faits séparément en 1736. Impatient de connoître les deux hémispheres, les régions les plus opposées par le climat, il fait presque le tour de la terre, visite les conquêtes des Russes & des Espagnols, qui semblent devoir se rencontrer & se joindre un jour par deux routes opposées; & va chercher la lumiere chez les Peuples les plus enfoncés dans les ténébres de l'ignorance. En vain l'amitié, la prudence, avoient-elles tenté d'effrayer son audace par le pressentiment des risques sans nombre qu'il alloit courir; le desir d'éclairer les hommes, d'illustrer sa patrie & son siécle, de mériter un nom dans le corps de Sçavans, où il s'honoroit de tenir une place, étoient plus forts que la crainte des tempêtes, des naufrages, des maladies qui menaçoient sa vie. Eh quoi! se disoit-il à lui-même, ne fera-t-on jamais de grandes choses, que pour la domination? Depuis deux siécles, on voyage au Méxique pour y chercher l'or jusques dans les veines & les entrailles des Indiens & des Négres condamnés à le déterrer du sein des mines: & je craindrois d'y aller pour y découvrir la vérité.! Des Religieux s'étoient comme emparés de la Californie, où ils régnoient par ces mêmes erreurs qui les ont fait proscrire de la moitié de l'Europe; & j'hésiterois pour une découverte importante aux sciences, utile à tous les siécles! On doute encore si la Californie est une presqu'isle; j'irai, je verrai si elle est attachée à la terre; si elle ne peut pas un jour établir la communication entre l'Asie & l'Amérique; si ses habitans sont sauvages ou civilisés; quelles sont leurs opinions & leurs mœurs. Les vérités naturelles, éternelles, qui lient le ciel à la terre, & l'avenir au passé, ces vérités dont l'étude & la connoissance n'apportent aux hommes ni troubles, ni remords, ni doutes inquiétans, ni semence de révolte & de tyrannie, valent bien d'être achetées par le sacrifice volontaire de quelques ames qui se sont dévouées aux progrès de l'esprit humain. Le Dannemarck a perdu trois de ces heureux propagateurs des lumieres & de la raison. Ils sont allés en Arabie: ils y sont morts, sans faste & sans bruit, il est vrai, mais avec la

VOYAGE DE M. L'AB. CHAPPE, EN SIBÉRIE.

consolation d'avoir entrepris un voyage qui devoit éclairer les sçavans de l'Europe. Leur destinée est-elle donc à plaindre ? Puissé-je aussi voir la lumiere & mourir !... Ainsi pensoit M. l'Abbé Chappe. Cet apôtre des sciences, en est mort le martyr. La cendre d'un Philosophe confondue avec celle des sauvages Indiens, repose froidement au-delà des mers. Elle ne demande point un mausolée, ou des autels. Pythagore eut des statues, peut-être pour des erreurs qu'il alla chercher aux Indes. Combien de morts obscurs ont reçu de plus grands honneurs, à des titres plus vains encore ? Le Sage n'aspire pas aux apothéoses, dont l'esprit de secte récompense ses enthousiastes victimes. Mais la Patrie, mais l'Académie, ne doivent-elles rien à la mémoire d'un homme qui a traversé les mers & les zones, pour une observation importante sans doute aux progrès de l'Astronomie, de la Géographie & de la navigation?





DESCRIPTION HISTORIQUE DE LA LAPONIE SUEDOISE.

Par M. PIERRE HÆGSTRÆM, Miniſtre de la Paroiſſe de Ghelliware.

Traduite du Suédois, par M. de KERALIO DE GOURLAY, Capitaine-Aide-Major à l'Ecole Royale-Militaire.

Campeſtres meliùs Scythæ,
Quorum plauſtra vagas ritè trahunt domos,
Vivunt, & rigidi Getæ.
Horat. Odarum. Lib. III, od. 25.

DESCRIPTION DE LA LAPONIE SUÉDOISE, PAR M. Hægſtræm.

NE ſortons point de notre continent, tant que la terre y eſt habitable. Les peuples barbares ſont venus autrefois du Nord, inonder le Midi de l'Europe. Veut-on prévenir une ſeconde révolution auſſi funeſte ? C'eſt aux nations éclairées & policées, d'apporter les arts de la civiliſation dans les antres & les rochers ſoumis à la grande Ourſe. Rendons ces bois, s'il eſt poſſible, dignes d'être habités. On ne les quittera plus, pour dévaſter nos villes & nos guérêts. Etendons la lumiere juſqu'au Nord, avant que le Nord répande de nouveau ſes ténébres ſur nous. Une des raiſons qui doivent engager toute l'Europe à contenir la Ruſſie dans les limites que la fortune a données juſqu'à préſent à cet Empire; c'eſt que réduite à tourner ſes efforts vers le Pôle, elle y ſoumettra de proche en proche, toutes les petites Nations que la Nature a ſemées comme par hazard, dans les arides plaines qui bordent les mers glaciales. Ces Peuples groſſiront, à la vérité, la maſſe de ce corps peſant & formidable; mais ils

DESCRIPTION DE LA LAPONIE SUÉDOISE, par M. Hægstræm.

ne pourront de long-tems se réunir pour une invasion. Le chef-d'œuvre de la politique Européenne, seroit peut-être de diviser ces pays incultes, entre les trois Puissances du Nord, les plus voisines du Pôle. Après avoir rendu à la Pologne sa liberté, dont l'abus, qu'elle en fait, ne sera jamais funeste qu'à elle-même, il seroit à souhaiter qu'on pût étendre les limites de la Suéde & du Danemarck, dans les régions infécondes de la Sibérie & de la Tartarie. Si ces trois corps se balançoient dans les progrès de leur domination, leur équilibre soutiendroit celui de l'Europe entiere. C'est ici qu'on peut appliquer d'une maniere utile aux Peuples, la maxime imaginée par la tyrannie, pour les fouler impunément; *divisez pour régner.* Si les États de l'Europe veulent être libres, indépendans; qu'ils ne laissent aucun Empire s'aggrandir au point d'en accabler un autre. L'oppression d'un seul entraîneroit la ruine de plusieurs, & bientôt le bouleversement de tous. La police & la culture, sont les deux moyens de prévenir une si grande révolution; parce qu'elles enchaînent les hommes par leurs occupations, & les attachent tous à leur pays natal, par les travaux que la Nature y exige. Presque toute la terre est habitable, si l'on en peut juger par la Laponie.

Voici une nouvelle description de ce pays glacé. C'est un Pasteur, c'est un Missionnaire qui nous la donne. Pardonnons encore une fois à des Luthériens, d'aller porter au Nord leurs erreurs sur la foi; pourvû qu'ils nous en rapportent des vérités naturelles. L'esprit humain s'éclairera de plus en plus, & les dogmes erronés en feront moins de progrès. La véritable Religion deviendra la seule; c'est alors qu'elle apportera réellement sur la terre cette paix, que les hommes n'ont pas sçu recevoir, ni conserver entr'eux, comme le don le plus précieux du ciel.

M. Hægstræm, Ministre, ou Prêtre Suédois, ne nous présente ici que la Laponie Suédoise. Son ouvrage a été traduit par M. de Keralio, qui posséde les langues du Nord, & qui n'a acquis la connoissance des mots, que pour transmettre dans sa propre langue celle des choses. Les recueils de morceaux précieux d'Histoire Naturelle, ou d'érudition, qu'il a dédiés à l'Académie des Belles-Lettres, font honneur à son goût pour les matieres utiles. C'est son travail dont on va profiter, avec toute la liberté que donne l'obligation de réduire & d'élaguer, pour le grand nombre, ce qui doit être lû dans toute son étendue par les sçavans.

On suivra la division & l'ordre de l'ouvrage original, pour faire connoître avec plus de précision un pays dont on n'a pu donner jusqu'à présent, que des idées imparfaites & légeres dans la grande Collection des Voyages (*a*).

(*a*) Voyez l'Histoire Générale des Voyages. Tome XV. *in*-4. page 302, jusqu'à la page 373.



DESCRIPTION DE LA LAPONIE SUÉDOISE, par M. Hægstræm.

CHAPITRE PREMIER.

De la nature du pays.

„ SI tant de vaftes contrées du Nord, font regardées comme inhabita„ bles, on doit moins en accufer le vice du climat, que l'imperfection des „ hommes ". Ils font trop ignorans, ou trop mal gouvernés, pour connoître & fuivre leurs véritables avantages. De puiffans Rois fe font difputé d'étroites limites, une province, une ville, au prix du fang des Nations; & de vaftes pays font reftés déferts, incultes, ou triftement habités par des Peuples pauvres, & dépourvus des arts néceffaires, pour défricher & cultiver le fol qui, en leur donnant le jour, ne leur offrit aucune fubfiftance.

Des trois Nations qui partagent entr'elles la Laponie, les Suédois en ont une portion beaucoup plus grande que celles des Ruffes, & des Danois. La Laponie Suédoife eft divifée en fept Marches, ou Provinces, qui prennent leurs noms des fleuves qui les arrofent. Les cartes donnent une idée affez jufte des limites de la Laponie; mais ne montrent pas avec exactitude la vraie pofition des lieux. La Laponie a cent-vingt milles Suédois (*a*) de largeur, fur un peu plus de longueur; & cette vafte étendue de terre, contient à peine autant d'hommes, que la moindre Province de Suéde. D'où vient ce défaut de population? C'eft qu'en été comme en hyver, on s'y voit entouré de montagnes couvertes de neige. Dans l'efpace de plufieurs milles, on ne trouve que des marais bourbeux, ou des terrains humides, rarement parfemés de quelques ofiers ou bouleaux, qui meurent à la moitié de leur vie végétale. Là ce font des champs fablonneux, dont la couleur uniforme annonce l'aridité; ici des plaines entrecoupées de mouffes & de bruyeres; par-tout une campagne inculte & fauvage, un défert précédé & fuivi d'un défert. Envain y cherche-t-on le bruit & le mouvement, qui font les fignes de la vie & du fentiment: on n'y voit, on n'y entend pas un feul oifeau. La continuité des neiges, & la longueur des nuits en défendent l'abord à tout être qui refpire. Le Soleil y eft quelquefois permanent fur l'horizon; mais comme fes rayons font obliques, n'étant pas réfléchis, ils n'ont guères de chaleur. J'ai vu, dit M. Hægftræm, des marais glacés jufqu'au fond, pendant tout l'été; & fur les montagnes, des lacs qui n'éprouvent pas le moindre dégel dans toute l'année.

Caufes du peu de population de la Laponie.

L'été ne fe fait fentir en Laponie, que par fes incommodités. Du fein d'une terre, qui femble fe refufer à la fécondation, on voit s'élever des nuées d'infectes, qui par la prodigieufe multitude de leurs effaims, obfcurciffent le foleil. Il y en a de trois efpéces, la premiere qui paroît au commencement de Juin, s'appelle *Tjouoika*; la feconde, plus petite

(*a*) Le mille Suédois eft de cinq mille pas géométriques, & vaut plus de deux lieues communes de France, à deux mille quatre cens pas géométriques par lieue.

Description de la Laponie Suédoise, par M. Hægstræm.

& du même mois, se nomme *Mouockir ;* la troisiéme, plus petite encore, & la plus venimeuse, s'appelle *Moueiwa*. Ce triple fléau d'une région marécageuse, désole & l'habitant qui la cultive, & le voyageur qui la traverse. Mais, dit M. Hægstræm, l'Egypte elle-même n'avoit-elle pas ses playes, dans les tems où formée en un puissant Empire, elle nourrissoit une nombreuse population ? Et qu'étoit-elle avant que ses marais desséchés par des canaux fussent divisés en arpens, & couverts de riches moissons, de villes, de palais & de pyramides? Qu'étoit l'Italie, au tems des Aborigènes ; même à la fondation de Rome? Qu'étoient les Gaules, quand les Romains y vinrent porter le fer & la flamme, comme pour la préparer à la culture par la guerre ? L'Allemagne, au tems de Tacite, étoit stérile, inculte & sauvage, hérissée de hideuses forêts, coupée de marais impraticables. Mais il ne faut pas toujours juger d'un pays, par le témoignage des étrangers. La Thessalie étoit un pays délicieux, dans les jours florissans de la Gréce. Les Arabes qu'on y voit aller aujourd'hui, s'y croyent transplantés dans un autre monde. Ils commencent par admirer, & finissent par se plaindre. L'ombre des arbres, disent-ils, devroit y être projettée au Midi, comme en Arabie. Enfin combien d'Européens méridionaux appliquent de nos jours à la Suéde, comme les Suédois à la Laponie, ce qu'Ovide disoit des Sarmates & du Pont ? M. Hægstræm entasse les autorités & les citations, soit en vers, soit en prose, pour prouver que si les meilleurs pays ont ressemblé jadis à la Laponie, celle-ci pourra leur ressembler un jour. Il forme des conjectures & des prédictions. Il rappelle, d'après Schæffer, un texte de Paracelse, qui prétend qu'avec le cours des siécles on doit trouver au Nord entre le 60eme. & le 70eme. degrés de latitude, plus de riches mines que l'Orient n'en eut jamais. Les vers que Pontanus a faits, à l'imitation d'un passage de Sénéque où l'on a crû voir la découverte de l'Amérique, annoncée quinze siécles avant son époque, ces vers qui ne sont, après tout, qu'une répétition des vers Sybillins, cent fois commentés ou retracés par les anciens & les modernes, sont appliqués à la Laponie. Mais s'il faut que la face du monde soit bouleversée, pour amener la fertilité dans ce climat septentrional ; s'il faut que le sol de la zône torride change de place, avec les deux zônes glaciales ; ce n'est pas la peine de ramasser & d'étaler tant d'érudition, pour venger la Laponie de la stérilité qu'on lui reproche avec raison. Presque tous les pays ont été déserts sans doute ; mais les uns par accident, ou par des révolutions passageres ; & les autres le sont encore, & le seront toujours par leur nature. L'homme ne pourra jamais vaincre la rigueur des hyvers éternels, ni vivre & se multiplier, où tout périt, où rien ne croît. Cependant M. Hægstræm, à qui le zèle de la Religion, & l'amour de la patrie, donnent des espérances intarissables dans l'avenir, dit que Dieu peut opérer en Laponie des merveilles, dont la postérité sera témoin. Si l'on en croit les habitans de ce pays pauvre, il ne peut y en avoir un meilleur, ni plus agréable sur la terre.

Ce pays est susceptible de culture.

Je peux dire, (& c'est avec un plaisir pur) que le bled croît & mûrit en Laponie. Il y a soixante-dix ans, poursuit M. Hægstræm, qu'on le croyoit impossible. Olaüs avoit assuré qu'on pouvoit en faire l'essai. Mais

mais Scheffer soutint un siécle après lui, que les terres de la Laponie qui n'étoient point marécageuses, avoient trop de rochers, de pierres & de sables, pour être cultivées. Le Pasteur Luthérien dit encore, après Olaüs, Prélat Catholique, que cette terre est susceptible de culture. Elle contient moins de marais que de terrain sec. » On sçait que le grain de toute » espéce croît dans un sol sabloneux, ou pierreux «. D'ailleurs on trouve souvent de l'argille en Laponie, & même des cantons où l'on chercheroit long-tems un caillou. Quand les Lapons changent de demeure, ils ont grand soin d'emporter les pierres dont ils entourent leurs foyers. Mais est-ce dans la crainte de n'en pas trouver ailleurs? Ou n'est-ce point un reste de ce respect superstitieux, que tous les Peuples sauvages ont toujours conservé pour leurs foyers? Le culte du feu, des Lares, des pénates, est presque universel dans l'antiquité payenne, & se trouve encore aujourd'hui chez les Nations idolâtres & barbares. On adore, ou du moins on révére d'abord les pierres du foyer, avant que l'art ait transformé ces pierres en statues, en idoles. Le Christianisme n'a pu déraciner certains usages des anciennes superstitions, même en éteignant ou changeant les idées qui en étoient l'origine.

Description de la Laponie Suédoise, par M. Hægstræm.

Mais quel que soit l'esprit ou le motif de cet usage des Lapons, M. Hægstræm poursuit, & dit qu'il y a peu d'endroits dans le pays qu'il décrit, où sur un mille de circuit, on ne trouvât un terrain labourable, & propre à recevoir plusieurs sacs (*a*) de semence. Scheffer prétend que les étés ne sont pas assez pluvieux pour la faire germer. L'Auteur, plus récent, soutient qu'ils donnent assez de pluye. On dira qu'ils sont trop courts. J'ai vu, répond il, des lacs qui portoient des traîneaux sur la glace dont ils étoient couverts, devenir, le lendemain, libres & navigables, au point qu'on n'y rencontroit pas un seul glaçon.

» Le bled mûrit en Laponie, plus vîte qu'ailleurs. Au Midi de la Suéde, » on ne moissonne que quinze semaines après avoir ensemencé; & dans » quelques endroits de la Laponie, on séme & l'on recueille dans l'espa» ce de neuf semaines au plus. On coupe, au commencement de Juillet, » les grains semés vers le milieu de Mai, ou même un peu plus tard «. Les moissons seroient abondantes, si l'on pouvoit avoir, avec le tems, une espéce de bled déja fait au climat, ou qui pût s'y acoutumer. Il est si difficile d'habituer au froid presque toutes les productions de la terre, qu'on ne doit pas être surpris de voir les grains tirés du Midi de la Suéde, réussir mal en Laponie. Il y a dans la province de Loule, des Colonies établies depuis plus de quarante ans, au voisinage de montagnes toujours couvertes de neige. Quelques grains que l'on séme dans ces cantons nouvellement peuplés, ils y mûrissent tous; les habitans s'en nourrissent, & peuvent en vendre quelquefois à ceux de la Bothnie occidentale, quand le froid y a moissonné les récoltes, avant qu'elles aient pu germer ou fleurir.

» Tout ce qui est plaine en Laponie, forme d'excellens pâturages, &

(*a*) Le sac dans la Saxe & le Brandebourg, contient douze boisseaux; dans le pays d'Hanovre & le Wirtemberg, trois boisseaux; dans les districts de Darmstadt & de Pfaltz, cette mesure pese cent soixante-dix à cent quatre-vingt livres.

Description de la Laponie Suédoise, par M. Hægstræm.

» le seul bétail des nouveaux Colonistes, fournit à presque tous leurs besoins.
» Ils peuvent en nourrir autant qu'ils le veulent, sans qu'il leur en coute
» un jour de travail. En quelques endroits, les prairies s'étendent à perte
» de vue jusqu'au pied des montagnes, & l'herbe a souvent, dans les lieux
» bas, trois pieds de hauteur «. Quant aux terres marécageuses; on pourroit les dessécher, les défricher, les ensemencer, y faire des chemins, y bâtir des maisons.

Dans les vallées & sur le bord des lacs & des rivieres, on trouve assez de bois, pour se garantir du froid. Les Lapons n'ont, il est vrai, ni des jardins, ni des fruits, mais ils tirent de leurs Sapins une nourriture qui leur sert de pain; & quoiqu'il ne soit fait que d'une écorce tendre, leur vigueur n'en est pas altérée. Ce n'est pas uniquement la nécessité qui les fait recourir à cet aliment simple & grossier; c'est l'économie, antique vertu, si méprisée aujourd'hui.

La Laponie produit assez de plantes & de végétaux, pour avoir fourni au Sçavant Linnæus la matiere d'un ample Traité de Botanique. Elle a des arbres que la Nature a quelquefois distribués en allées, avec toute la symétrie de l'art.

La Laponie, dit M. Hægstræm, joüit d'un avantage que la nature refuse à plusieurs pays. Malheureux, diroit un Baniane, le pays à qui la nature a donné cet avantage! Quel est-il? Des bêtes fauves, des oiseaux, & des poissons à tuer, à manger. Les climats changent les opinions avec les besoins. Dans l'Inde, où les arbres fruitiers suffisent pour nourrir des millions d'habitans, on doit abhorrer la chair & le sang des animaux. En Laponie, où la terre n'offre ni fruits ni moissons, on doit bénir la mer & les eaux qui donnent du poisson & des oiseaux, on doit aimer le lait & le sang des rennes. Cet animal, quoique déja décrit (*a*) mérite encore une attention particuliere. Il a, dit M. de Keralio, deux grandes cornes, placées comme celles des Cerfs. Elles s'élévent sur sa tête, comme des branchages de chêne. On diroit que ces animaux qui vivent dans les bois, participent de la nature des arbres. Les cornes de Rennes ont plus de cors que le bois des cerfs. Ces cors, quelquefois au nombre de quinze, sont plus larges & plus courts. Des Historiens, des Voyageurs, des Léxicographes, & même des Naturalistes, ont prétendu que le Renne a trois cornes. Mais un animal à trois cornes, est ûn monstre.

Renne.

L'Elan.

La Laponie a des Elans. Le mâle de cette espéce, assez peu décrite dans l'Histoire des voyages, a deux cornes qui sont cylindriques à leur racine, d'où elles sortent en s'élargissant, & poussent sur les côtés de petits cors en forme de doigts. Ces cornes sont fort pesantes, quoiqu'elles n'aient qu'un pied de long. Jablonski dit dans son Dictionnaire des Sçavans, que l'élan n'a qu'une corne. C'est une erreur, dit M. de Keralio. La nature n'a pas ôté, comme M. Jablonski, une de ses deux cornes à l'élan, pour en donner trois au renne. Ces deux animaux, d'une espéce presque fraternelle, n'ont ni plus ni moins de deux cornes. Voyez leurs ressemblances & leurs différences, chez M. de Buffon, ce naturaliste éloquent qui sçait si bien intéresser l'esprit & le cœur de l'homme à l'histoire des animaux. Profond

(*a*) Voyez l'Histoire Générale des Voyages, *in*-4. Vol. XV. page 311.

génie, ame ſenſible, Peintre de feu, que n'a-t il deux ſiécles de vie, pour extirper toutes les erreurs, pour recueillir toutes les vérités !

Description de la Laponie Suédoise, par M. Hægſtræm.

Oiſeaux.

Le Francolin.

Parmi les oiſeaux dont le Lapon ſe nourrit au défaut des productions de la terre, on peut remarquer le Francolin. Cet oiſeau eſt celui que Pline nous rend intéreſſant ſous le nom d'*Attagen*, quand il dit qu'il chante, s'il eſt en liberté, & devient muet dès qu'il eſt pris ; ſemblable à cet égard, au roſſignol, au Poëte, qui aiment les bois l'un & l'autre, & fuyent l'eſclavage ; qui libres dans leur eſſor, ſçavent chanter la nature dont ils joüiſſent, mais languiſſent, ſe taiſent & meurent, dans les Palais. Le francolin, dit M. Jablonski, eſt un peu plus gros que la perdrix. Il a le bec court, gros & noir, la tête griſe, ſurmontée de petites plumes noires. Le reſte de ſon plumage eſt mélé de noir, de maron, de blanc, & de gris cendré. Sa queüe eſt griſâtre, noire & blanche, avec une raie noire de la largeur d'un doigt. Le ventre eſt blanchâtre, & le dos tacheté, plus rougeâtre que celui de la perdrix. Ses pattes ſont couvertes de plumes juſqu'aux ongles qui ſont écaillés. Le coq, plus gros, plus beau que ſa femelle, a les yeux rouges, comme la perdrix. La poule nourrit ſeule, ſix ou huit petits, pendant trois ſemaines. Ils ſont toujours dans les bois, perchés ſur les branches les plus baſſes. Ils aiment les coudriers, & ſe nourriſſent de chatons de noiſettes, de génievre, de graines de ſureau, de ſorbes. La chair en eſt fort blanche, tendre, ſaine & nourriſſante.

Les vols de canards, & d'oyes ſauvages, que nous voyons arriver du Nord au printems, y retourner en automne, ſont originaires de la Laponie. Ces oiſeaux ſemblent vouloir, ſinon chaſſer, du moins remplacer les hommes. Car, dès que les Lapons vont au printems vers la mer occidentale, les troupes de canards & d'oyes ſauvages volent ſur la montagne ; & quand les Lapons vont en automne habiter la plaine, ces oiſeaux l'ont déja quittée.

Cependant M. Hægſtræm obſerve que beaucoup d'oiſeaux & de bêtes fauves, ſoit par un penchant ſecret pour la Société des hommes, ſoit pour profiter de leur travail, s'aſſemblent, & ſe tiennent auprès des nouveaux établiſſemens. Les bords de la mer glaciale, habités par des Norwégiens & des Suédois, ſont fréquentés par des caſtors, des rennes, & d'autres animaux. Mais, qu'eſt-ce que cela prouve, ſinon que l'homme & la bête ſe diſputent la terre, ou ſe cherchent pour ſe manger ? L'une & l'autre eſpéce ſont attirées par des alimens qui leur ſont communs. La mer & les rivieres invitent les hommes & les oiſeaux, à ſe nourrir des poiſſons qu'elles renferment.

La Laponie a des lacs ſans nombre, dont quelques-uns ont plus de quinze milles, ou de trente lieues de longueur. Schæffer qui ſans doute exagere, dit que le lac de Storawen embraſſe autant d'iſles, que l'année a de jours. Il ajoute que le lac d'Enare, en a tant & de ſi grandes, qu'un Lapon ne peut vivre aſſez long tems pour les bien connoître. La Laponie a de grands fleuves qui prenant leur ſource dans les montagnes, ſont nourris & groſſis dans leur cours, par une infinité de petites rivières, de torrens, de fontaines, de ruiſſeaux que la même chaîne de mon-

tagnes verse des deux côtés dans tout le pays qui en est arrosé & coupé de mille manieres.

DESCRIPTION DE LA LAPONIE SUÉDOISE, par M. Hægstræm.

Poissons.

Le Ronge-pierre.

Toutes ces eaux fournissent du poisson de plusieurs sortes. Le plus singulier est le ronge-pierre. C'est un petit poisson, dit M. Jablonski, assez semblable à la loche, mais plus mince, sans arêtes, sans nageoires, presque fait comme la lamproie, à la grosseur, à la longueur près. Dès qu'il rencontre une pierre, il s'y attache fortement, & semble la sucer. Aussi, quoique ce soit un manger fort délicat, le ronge-pierre est difficile à digérer.

M. Hægstræm qui paroît plutôt faire l'apologie, que l'Histoire de la Laponie, attache son lecteur par des descriptions qui, quoique dépourvues d'objets agréables, ne sont pas sans intérêt. » On y voit, dit-il, des mon» tagnes sauvages qui excitent dans l'ame je ne sçai quelle horreur qui » lui plaît. Elles paroissent destinées à défendre la plaine contre les tem» pêtes, & sont un des plus beaux ornemens de la Laponie. On a prétendu que les nuages de ces montagnes enlévent quelquefois un Lapon avec son renne, & les transportent l'un & l'autre à quelques milles, même souvent, sans qu'ils en éprouvent aucun mal. Linnæus a découvert l'origine de cette fable ridicule, & en a montré la fausseté.

Belle Perspective.

Il y a des plaines en Laponie où l'on voyage l'espace de quinze milles, sans rencontrer une colline. On y voit des endroits où la nature a, pour ainsi dire, tracé de grands chemins. Par-tout, du moins en été, l'on peut aller à cheval, ou sur un renne, avec des guides instruits. On conduit même des troupeaux jusque sur la cime des montagnes. C'est avec un plaisir singulier que de ces hauteurs, j'ai découvert à plusieurs milles des déserts sauvages, des tertres de verdure, l'un au dessus de l'autre, des bois qui formoient une agréable symétrie sur des collines opposées; des coteaux qui s'élevant en amphitéâtre, offroient comme autant de degrés, pour monter à des cimes couvertes de neiges & de glace; des rivieres dont la chûte rapide & le cours tortueux effrayoient & charmoient la vue, par des cascades écumantes, par des bords verdoyans qui se déroboient tout-à-coup avec les eaux courantes, dans la sinuosité des vallons; des lacs de différente grandeur, parsemés d'une multitude d'isles inégales, & bordés de champs & de bois; des fontaines, qui du pied des montagnes, vont se diviser dans la plaine en une infinité de petits bras, & l'arroser de mille ruisseaux. Enfin, cette perspective est heureusement terminée par des pyramides de rochers, dont on voit dans les jours sereins de l'été, les crêtes bleüâtres se confondre avec l'azur des cieux.

L'imagination du pasteur Suédois va jusqu'à dire avec Olaus Rudbeck, son compatriote, qu'on auroit pû placer le Paradis terrestre dans la Laponie. Mais c'est sans doute, en supposant qu'on ne lui trouveroit pas de place ailleurs. Où ne l'a-t-on pas mis cet Eden qu'on ne voit plus nulle part? Mais, pendant qu'on le cherche, disons que les montagnes de Laponie sont encore plus riches qu'agréables. On y a trouvé des métaux de toute espéce, malgré l'attention avec laquelle les Lapons cachent, dit-on, tous les indices des mines, peut-être dans la crainte des malheurs que la

richesse des Rois attire sur les peuples; cependant on a découvert dans les montagnes, des mines de fer, de cuivre, de plomb, d'or & d'argent.

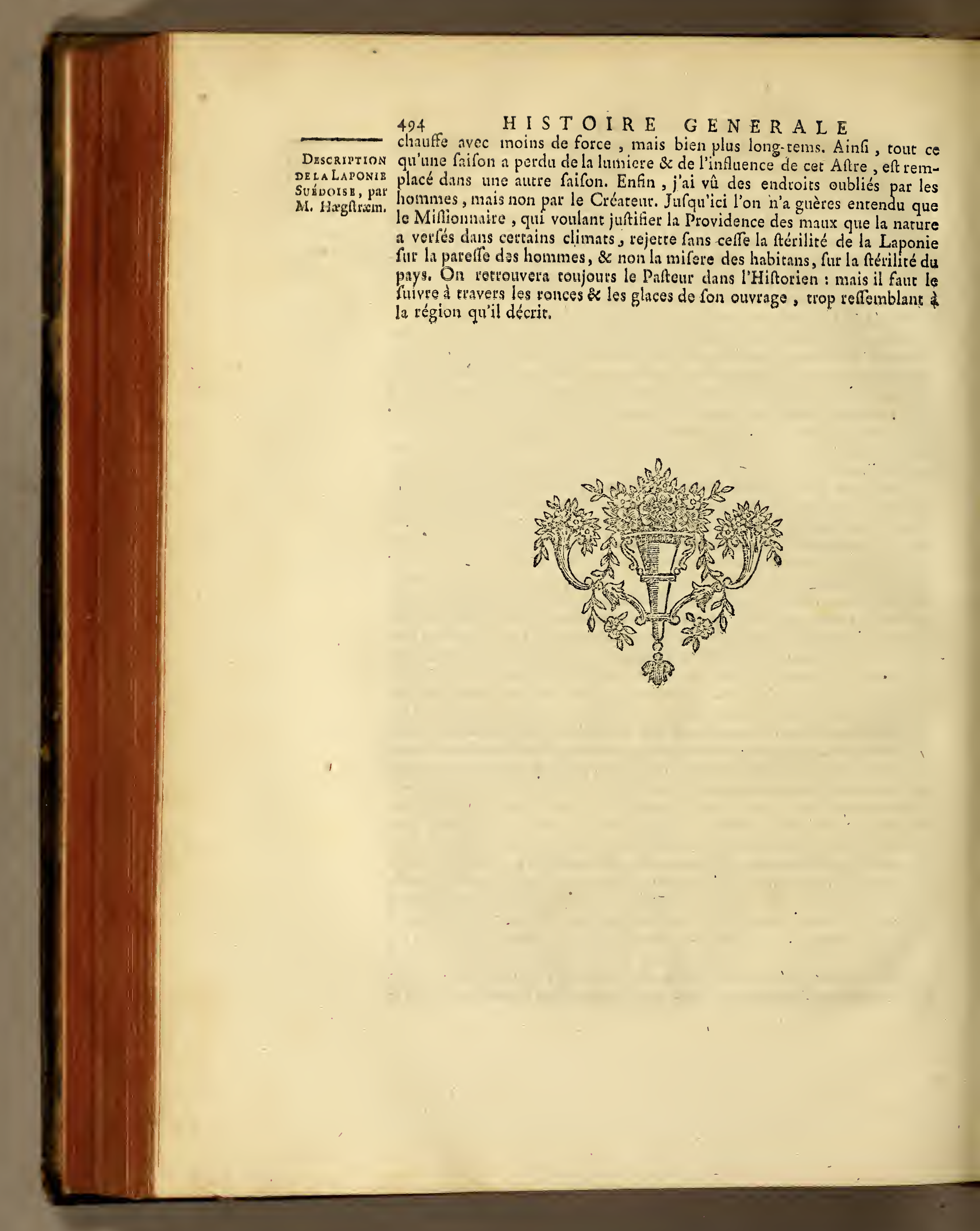
Description de la Laponie Suédoise, par M. Hægstræm.

Les cristaux de roche les plus gros & les plus diaphanes, sont en Laponie; mais ils n'y servent qu'à tirer du feu. On y trouve aussi des aimans, des Topases, des Amethystes, du cinnabre, du vif-argent; & le Lapon est moins heureux de posséder ces richesses, que de les ignorer. Cependant M. Hægstræm ne les étale, ce semble, que pour exciter l'industrie par la cupidité. C'est le testament du laboureur à ses enfans. Il leur offre un trésor dans la terre, pour les engager à la défricher; & le vrai trésor de la Laponie, ce seroit l'agriculture. Le Pasteur ne cesse de la prêcher: car ses écrits sont un sermon. Il y fait l'éloge, même des moucherons qui désolent la Laponie; & la Bible lui sert à cette apologie. *Il ne faut pas dire; ceci est plus mal que cela.... Tous les ouvrages du Créateur sont bons.* Les insectes sont un fléau, dit-il, dont le ciel punit ceux qui négligent les campagnes & les prairies. Par-tout où l'on abbat les bois, où l'on remüe les terres, on est moins obsédé de ces essaims de moucherons. D'ailleurs un coup de vent, un Soleil un peu fort, dissipent ces nuages volants.

Quant à la longueur des nuits, il est vrai, dit cet Auteur, que le Soleil ne se léve point pour la Laponie pendant l'hyver: mais aussi ne se couche-t-il point en été. Les nuits sans jour, sont tempérées par deux crépuscules, d'environ quatre ou cinq heures chacun. Les habitans y suivent pas à pas la nature, dormant presque toujours dans la saison de l'obscurité, veillant durant les longs jours, sans que leur santé ni leur travail souffrent de cette inégalité dans leur genre de vie. Peut-être, la lumiere du soleil, cette ame de la nature, a-t-elle la propriété de remonter les ressorts de l'organisation, & de tenir, pour ainsi dire, les yeux & tous les sens, ouverts à l'action. Son absence qui fait languir la terre, assoupit les êtres vivans. L'homme, cet animal de tous les climats, est le seul que la nature & l'habitude façonnent à toutes les températures, à toutes les impressions des élémens. C'est-là, sans doute, ce qui l'établit Roi de la terre; puisqu'il habite également sous l'Equateur, & sous les Pôles, dans les bois & sur les les mers; vivant par-tout, & le plus long-tems, ce semble, dans les pays les moins habitables. En Laponie, il ne meurt point de froid: si les brebis ne le couvrent pas de leur toison, l'ours est forcé de lui céder sa peau. Loin de craindre les loups, un Lapon les poursuit & les atteint à la course. Avec des patins de six ou huit pieds de long, il court sur les neiges & les glaces, glissant sur les lacs & le long des montagnes, sans craindre d'enfoncer dans les marais, ou de tomber, soit en avant, soit en arriere, quand il grimpe ou descend sur des coteaux. L'abondance des neiges est la joye du Lapon. C'est alors qu'il voyage impunément sur ses traîneaux. » Je n'ai jamais » éprouvé, dit M. Hægstræm, que les ouragans obligent de s'enfoncer » dans la neige, & de la laisser tomber sur soi «. Si l'on est forcé de s'arrêter, & de coucher sous le lambris des étoiles, on peut y souffrir un froid extrême, mais non en perdre la vie. Au printems, la terre dégèle aussi vîte qu'ailleurs; l'Auteur veut dire qu'en Suéde, sans doute. Le soleil l'é-

Description de la Laponie Suédoise, par M. Hœgstrœm.

chauffe avec moins de force, mais bien plus long-tems. Ainsi, tout ce qu'une saison a perdu de la lumiere & de l'influence de cet Astre, est remplacé dans une autre saison. Enfin, j'ai vû des endroits oubliés par les hommes, mais non par le Créateur. Jusqu'ici l'on n'a guères entendu que le Missionnaire, qui voulant justifier la Providence des maux que la nature a versés dans certains climats, rejette sans cesse la stérilité de la Laponie sur la paresse des hommes, & non la misere des habitans, sur la stérilité du pays. On retrouvera toujours le Pasteur dans l'Historien : mais il faut le suivre à travers les ronces & les glaces de son ouvrage, trop ressemblant à la région qu'il décrit.



Description de la Laponie Suédoise, par M. Hægstræm.

CHAPITRE II.

De l'Origine des Lapons.

On ne doit pas oublier que certains pays du Nord, sont un terrein à défricher dans l'histoire, comme dans la nature; que les premiers auteurs qui l'ont tenté, se ressentent de la rudesse, non seulement de leur siécle, mais de leur climat; & sur-tout qu'ils joignoient aux préjugés populaires de leur Nation, ceux qu'ils avoient pris mal à propos dans de fausses interprétations de la Bible. Ces Luthériens septentrionaux examinent toujours le globe de la terre sur la carte de la Palestine, & veulent retrouver au Pôle, une histoire du Monde, faite dans un petit canton, voisin du Tropique. Voilà qu'Olaus Rudbeck fait courir les descendans de Japhet à l'extrémité de la Laponie, avant de les attirer au Midi, vers la Suéde, le Dannemark, l'Allemagne. » Plus ils s'avançoient vers le Nord, dit-il, & plus » les jours d'été devenoient sereins pour eux «. M. Hægstræm fortifie cette opinion qu'il juge vraisemblable, par des raisonnemens qui ne le sont guères. » Les hommes s'étant adonnés rarement à l'agriculture dans les tems voi» sins du Déluge, je ne vois pas, dit ce Ministre, pourquoi les pays du Sud » méritoient d'être préférés à ceux du Nord par un peuple toujours errant » dans les bois, vivant de gibier & de poisson «.... C'est le genre de vie actuel des Lapons: mais est-ce une preuve qu'il y soit extrêmement ancien, quand il ne peut y en avoir d'autre? Cependant l'Auteur le date du Déluge. Ce pays devoit avoir des habitans, dit-il, quand des colonies Suédoises passérent en Bothnie; & ce passage est plus reculé qu'on ne pense. La preuve en est, dit-il, que les Eglises de la Bothnie, qu'on regarde comme les plus anciennes, ont tiré leur nom des contrées voisines des montagnes. Les Provinces d'Oume, de Pite, de Loule, & de Torne, portent le nom des rivieres qui les arrosent, & ces rivieres tirent leurs noms & leurs eaux de lacs qui sont dans les montagnes. Or on aura plutôt habité les montagnes, que les côtes de la mer.

Vains recours à la Bible.

Quelques Lapons soutiennent opiniâtrément que leurs Peres ont été maîtres de toute la Suéde. M. Hægstræm croit plutôt, avec Schæffer, que les Lapons & les Finlandois n'ont été dans l'origine qu'un même peuple. Les Finlandois ont d'abord vécu en Lapons; c'est-à-dire en pasteurs, avant d'être agriculteurs. C'est ce qui se fait encore aujourd'hui. Dès qu'un Lapon devient laboureur, il est Finlandois. Il se bâtit une maison, il prend les mœurs, le langage & l'habillement des Finlandois, au milieu de sa famille & de ses voisins qui vivent en Lapons.

Les Nations Finlandoise & Laponne ont vraisemblablement une origine commune. Quelle est-elle? Leurs langues n'ont pas une grande conformité: mais il est très difficile de découvrir par le seul examen des langues, l'origine des nations. On sçait que deux peuples qui se réunissent pour n'en former qu'un seul, mêlent toujours leurs langues, comme leur

Description de la Laponie Suédoise, par M. Hægstræm.

Ridicule parallele des Hébreux & des Lapons.

sang & leurs mœurs. Un peuple, par le commerce & par des alliances entre les familles, peut aisément altérer sa langue. » J'ai vû souvent en » Laponie des Suédois mariés à des femmes, soit Laponnes, soit Finlan- » doises, oublier en peu de tems leur langue naturelle, & leurs enfans ne » sçavoir pas un seul mot Suédois «.

Cependant il y a des gens qui sur la conformité des langues Hébraïque & Laponne, prétendent que les Lapons sont descendus des Israëlites. Mais l'affinité des langues, n'est pas toujours une preuve de celle des peuples. Car on remarque une multitude d'analogies entre la langue Hébraïque, & toutes les autres langues, même celles de l'Amérique. Si l'on retrouvoit chez les Hébreux & les Lapons une conformité suivie de mœurs & d'usages, alors une conformité démontrée entre les langues de ces deux peuples, prouveroit que les Lapons sont descendus des Hébreux. M. Hægstræm s'attachant à cette idée, cherche des rapports de toute espéce entre ces deux nations; & le parallele qu'il établit à ce sujet, est assez curieux pour amuser ceux qu'il ne convaincra pas.

» L'esprit superstitieux, dit-il, est aussi naturel aux Lapons, qu'il l'é- » toit au peuple Hébreu. L'un est ce que fut l'autre, dédaigneux, fier, » intéressé, de couleur bazanée & de petite taille, vêtu de robes & de » manteaux, ayant le col nud, portant des ceintures pour ornemens, & » garnissant ses habits de franges & de lacets jaunes, bleus, ou rouges «.

Les Hébreux tuoient les animaux, & les Lapons aussi. Ceux-ci se lavent souvent les mains, comme faisoient ceux-là. Les Juifs ne mangeoient point les visceres des animaux; ni les Lapons ne mangent les nerfs attachés aux hanches des rennes, mais ils les gardent pour les filer. L'avidité avec laquelle ils portent les mains à leurs plats de viande, retrace la gloutonnerie des fils d'Israël, quand ils étoient assis en Egypte auprès de leurs marmites pleines. Les Lapons, à l'exemple des Patriarches, vivent sous des tentes. Les baisers sont une marque de tendresse parmi eux, comme ils l'étoient chez les Hébreux.

De cette conformité d'usages, le Ministre Luthérien passe à celle des opinions. De même que les Hébreux, dit-il, les Lapons croient qu'il est permis de tuer un voleur surpris en flagrant-délit. Ils observent le Sabbat avec le scrupule que leur inspire la crainte de s'attirer toute sorte de maux par le travail; comme si l'oisiveté n'en causoit pas de plus évidens. Ils regardent l'incommodité périodique des femmes, du même œil que les Juifs. Durant cette impureté physique, les femmes se tiennent aux portes des tentes, ont des vêtemens particuliers, & mangent seules. L'Idôle des anciens » Lapons, nommée *Ioumala*, portoit une couronne ornée de douze pier- » res précieuses. N'étoit-ce point en mémoire des douze Tribus d'Israël?..... » Les Israëlites, passés en Egypte, adoroient la Reine du Ciel, & lui » offroient des gâteaux: en certains tems de l'année, les Lapons apprê- » tent une espéce de mets pour une de leurs Divinités .... Chez eux, les » troupeaux, les chiens & les femmes, ne peuvent approcher des lieux où » les Idoles sont placées .... N'est-ce pas un reste de la défense faite aux Hébreux & à leurs troupeaux, sous peine de mort, d'approcher de la montagne où Moïse vouloit être seul avec Dieu? Les Lapons offroient jadis leurs

Description de la Laponie Suédoise, par M. Hægstræm.

leurs enfans vivans, à une Statüe élevée près du lac de Kimi; comme les Hébreux Idolâtres dévoüoient leurs enfans à Moloch. Enfin, les chants & les cris de joye des Lapons, ressemblent pour le ton & la cadence, à ceux des Juifs dans les Synagogues; & quelques unes de leurs fables, à celles des anciens Rabbins. Les Sçavans, d'après ces rapports forcés, ont cherché dans la Bible, l'origine des Lapons. Il n'y a point eu de Tribu en Israël, dont ils n'aient fait descendre ce peuple. Mais ne craint-on pas d'avilir les uns, sans ennoblir les autres? Que remarque-t-on en effet dans les mœurs, ou les superstitions des Lapons, qui ne soit bizarre, absurde, & commun à presque tous les peuples sauvages? Si c'est par des cruautés, des abominations, ou des puérilités qu'on les fait ressembler au peuple Hébreu; que gagne celui-ci dans la comparaison? En vain dira-t-on, pour sauver l'honneur d'Israël, que les Lapons sont issus de cette portion infidéle du Peuple de Dieu, qui avoit abandonné la loi du Seigneur, forgé des veaux d'or, planté des bois sacrés, adoré les Astres, & servi Baal. On retrouvera les vestiges de cette infidélité chez toutes les nations Idolâtres de la terre; & comme celles-ci font le grand nombre, il s'ensuivra que la bénédiction promise aux vrais enfans d'Abraham, qui étoit de se multiplier à l'égal des sables de la mer, sera tombée sur les prévaricateurs & les déserteurs du culte du Seigneur. Y pense-t-on d'exposer chaque jour l'Histoire Sainte à la dérision des Gentils, en voulant tout expliquer avec ce livre ineffable! L'Eglise Romaine est bien plus sage, quand elle en interdit en Italie, la lecture au peuple; voulant qu'on révére la Bible, comme la Divinité même, sans la voir. M. Hægstræm, Pasteur de la Communion Luthérienne, soutient cependant que tous les rapports qu'on a trouvés entre les Hébreux & les Lapons, sans être d'une évidence démonstrative, rendent assez probable l'affinité des deux peuples. Il faut avouer que les Hébreux ne pouvoient être mieux punis de leur prévarication, qu'en devenant Lapons. C'est en Laponie, il est vrai, que selon l'expression du Deutéronome, on ne peut *asseoir la plante de ses piés*; qu'on a des yeux languissans, un air de tristesse & de misere: mais, si ce sont là les châtimens des Hébreux infidéles, leur Race doit occuper les deux zônes glaciales, sans en être mieux traitée dans les trois autres. Telles sont les inconsequences, où la mauvaise Théologie qui raisonne sans Logique, conduit le faux zèle des Pasteurs errans, qui croyant porter le flambeau de l'Evangile dans les ténébres du Nord, l'éteignent en route; & s'égarent également dans les voyes de la nature & du Ciel, en faisant un mélange profane de vérités qu'il n'appartient de concilier qu'à celui qui les a separées.

M. Hægstræm revient cependant aux rameaux, pour mieux trouver la source. » Les Lapons & les Finlandois, dit il, n'ont été qu'un peuple. Scheffer l'a prouvé. La conformité parfaite de leurs langues, n'en laisse aucun » doute. J'ai souvent remarqué que les Lapons les plus éloignés de la Finlande, ont certains idiotismes qui approchent plus du Finlandois, que » ceux des Lapons voisins de ce pays ».

Dans les tems fabuleux, où l'on ignoroit tout, ces deux peuples ont été désignés sous le nom de Pygmées, à cause de la petitesse de leur taille; d'Hymantopodes, parce que leur chaussure est recourbée; de Cyclopes,

Description de la Laponie Suédoise, par M. Hægstræm.

c'est-à-dire à l'œil rond, parce que sous leurs fourrures d'hyver, on ne leur voyoit le visage que par une ouverture ronde; de Cynocéphales, parce que la prononciation de leur langue est une espéce d'aboyement, & qu'on a dit même en Suéde, qu'il falloit sçavoir hurler pour apprendre à parler Lapon. Des Sçavans ont prétendu qu'Hérodote avoit indiqué les Lapons, en parlant d'hommes chévre-piés. Quand on cherche des monstres, l'ignorance les trouve par-tout; mais la Philosophie n'en reconnoît nulle part. » Les » Lapons méridionaux m'avoient donné de ceux du Nord, dit le Missionnaire Historien, des idées que je trouvai fausses, dès que je vis ces derniers. Ils ne différent entr'eux que dans quelques parties de leurs vêtemens. Je peux dire qu'ils ont eux-mêmes, des autres Nations, des idées » aussi ridicules, que celles qu'on a d'eux «. En fait d'antipathies & de mépris, inspirés par l'orgueil national, les peuples ne s'en redoivent guères.

Quand on interroge les Lapons sur leur origine; quand on leur demande si la Laponie a toujours été peuplée; » Nous l'ignorons, répondent-ils: » mais nous croyons que toute la terre étoit habitée, *avant que Dieu la » tournât*.... Peu après mon arrivée à Kaitom dans la Province de Loule, » je demandai à quelques Lapons .... s'ils sçavoient d'où étoient venus » leurs ancêtres .... Les Lapons & les Suédois, répondirent-ils, n'étoient » autrefois qu'un Peuple issu de deux freres..... Pendant un violent ora» ge, un d'eux effrayé, s'alla cacher sous une planche que Dieu changea » en maison: celui-là est pere du Peuple Suédois. L'autre, plus hardi, » ne prit pas la fuite: c'est le pere des Lapons qui vivent encore en plein » air «. On voit que ce peuple préfére le pavillon étoilé des cieux, à nos dômes superbes. S'il est commode d'habiter dans des Palais, il est bien plus sûr de pouvoir braver impunément les injures de l'air. Vit-on plus longtems sous les toits dorés des Cours de l'Europe, que sous les tentes de la Laponie? Les transes de la crainte & de la jalousie, sont-elles moins funestes à la santé, que les frissons d'un hyver continuel? Où tout manque, le moindre bien est jouissance; où tout surabonde, le plaisir n'est que satiété. On a toujours des sens pour les premiers besoins; on n'en a plus pour des goûts épuisés. Le sort des Lapons est-il préférable au nôtre? Non sans doute: mais ils n'ont pas, comme nous, à regretter la vie, après l'avoir passée dans les soucis; ils n'ont pas à redouter la mort, dont tout nous aggrave les horreurs. Sçait-on si le Géométre qui mesura le dégré du Méridien à Tornéo, il y a plus de trente ans, ne souhaita pas plus d'une fois, lorsqu'il étoit à la Cour de Berlin, estimé d'un grand Roi, à la tête d'une Académie qu'il illustroit, s'il ne désira pas de se retrouver encore au milieu des Sauvages Lapons?



CHAPITRE III.

De la Langue Lapone.

COMME on ne peut mieux découvrir l'origine des Lapons, qu'à la trace de leur langue, on s'arrête à ce vestige. Il est vrai que ce fil est entortillé avec tant d'autres, qu'il est extrêmement pénible à démêler. Mais c'est ici que M. Hægstræm montre le plus de sagacité.

La langue que parlent aujourd'hui les Lapons, dit-il, est un Dialecte Finlandois, mêlé de Suédois & de Norwégien. » Elle a une grande quantité de mots dont je n'ai pû découvrir l'étymologie. Quelques-uns semblent être purement Suédois, mais leur dérivation est si analogue à l'Idiome Lapon, que je doute si ce peuple ne les a pas prêtés, plutôt qu'empruntés.... A-t-il tiré cette langue des peuples voisins ? Elle est trop fine & trop délicate, pour qu'on la croie l'ouvrage de ceux qui la parlent «. On la regardoit jadis comme une langue barbare & sauvage; mais après l'avoir étudiée, on a trouvé qu'elle étoit riche, agréable, & même douce & coulante pour ceux qui la possédent. » J'avoue, quoique Suédois, dit M. Hægstræm, que ma langue naturelle est plus dure, plus grossiére, moins variée & moins facile à prononcer.

Comme bien d'autres langues, même dérivées, celle des Lapons a plusieurs dialectes qui ne différent que par la prononciation. Mais c'en est assez pour que deux Lapons ne s'entendent pas; quoiqu'ils parlent la même langue. Quelquefois dans ces dialectes, on trouve des mots différens pour exprimer une même chose, & différentes choses exprimées par le même mot. Cependant il y en a de communs à tous les dialectes. Il y a même tel dialecte de la langue Laponne, qui pourroit être généralement adopté de toute la Nation. C'est de ce dialecte qu'il faudroit se servir, dit le Pasteur, pour instruire les Lapons dans le Christianisme, & pour les former aux arts & aux sciences. Il désireroit donc qu'on fît une Bible Laponne, pour toute la Laponie, comme on a fait une Bible Suédoise pour tout le Royaume de Suéde. Car, en fait de Dogmes, dont la vérité n'est pas assez claire en elle même, la multiplicité des versions doit être une source de disputes, de Schismes, & de Sectes. Dans un Etat où l'on admettroit des Bibles Latines, Allemandes, Danoises, Suédoises, Lapones & Finlandoises, il y auroit matiere à cinq ou six interprétations différentes du même texte. Autant de germes de dissention dans les familles. C'est bien pis, quand on veut transporter une Religion nouvelle, avec une langue étrangere, dans un pays où l'on n'entend ni l'une, ni l'autre. Que de violences & de véxations il faut employer alors, pour donner l'intelligence des choses divines!

L'Auteur veut donc qu'on cultive la langue Lapone, & qu'elle serve d'interpréte à la Religion. Qu'on ne se scandalise point de voir le Christia-

Description de la Laponie Suédoise, par M. Hægstræm.

nisme passer dans toutes les langues barbares. Il est entré dans la Langue Latine, quand celle-ci tomboit en décadence, & peut-être en a-t-il hâté la ruine. L'Eglise Romaine a déposé & conservé le texte sacré dans une latinité corrompue qui ne se retrouve en aucun autre livre ancien que la Bible. Les novateurs qui ont voulu se rapprocher des sources de l'éloquence, se sont éloignés de celles de la foi. Plus leur diction étoit pure, moins leur Religion étoit orthodoxe. Calvin a bien écrit, mais n'a pas sainement pensé. Rome l'a anathématisé avec un style barbare, mais conforme à la simplicité des Livres saints. Luther écrivoit plus grossiérement que Calvin; il a retenu plus de dogmes & de rites de l'ancienne Eglise, que ce Théologien élégant & fleuri. C'est dans le même esprit sans doute, qu'on veut faire passer le Luthéranisme en Laponie, par le canal d'une langue imparfaite & sauvage. Ce qu'il y aura d'obscur & d'erroné dans cette doctrine, n'en sera que mieux à couvert sous une enveloppe si épaisse; & les ténébres de la foi Luthérienne s'accorderont merveilleusement avec les ténébres de l'ignorance Lapone.

Cependant M. Hægstræm prétend que la langue des Lapons a été défrichée par d'habiles Grammairiens. Il cite, entr'autres, Pierre Filstræm, qui a donné, en 1738, un Dictionnaire Lapon; & Henri Ganander, qui publia, en 1743, une Grammaire Lapone. L'un traite des dialectes de Pite & de Loule, province du Nord, où il eut ordre de voyager; l'autre du dialecte de Torne, province où il avoit été Pasteur. On trouve, en comparant leurs ouvrages, plus de conformité qu'il n'en paroît au premier aspect, entre ces divers dialectes. L'orthographe & la prononciation font leur principale différence.

» J'habite entre ces provinces, dit M. Hægstræm, & je me sers également de l'un & l'autre dialecte. Cependant celui de Loule m'ayant paru le plus propre à être établi, comme langue générale, c'est le seul que j'ai employé. Scheffer le regardoit comme le plus grossier & le plus barbare. On pourroit dire, à plus juste titre, qu'il est le meilleur & le plus pur. Il n'est mêlé ni de Finlandois, comme celui du Nord & de l'Ouest; ni de Suédois, comme celui du Sud. La province où on le parle, étant au milieu des autres, il peut être regardé comme un langage moyen. C'est le plus en usage, & le moins altéré «. Au défaut de Capitales, c'est au centre d'un pays, que sa langue se conserve dans toute sa pureté. La Toscane en Italie, la Saxe en Allemagne, sont les provinces où les langues de ces deux grandes contrées, se parlent avec le plus de choix & d'élégance. D'autres causes y ont contribué; mais la position de ces provinces intérieures, les préserve des idiotismes étrangers. Les invasions du dehors y ont causé moins de ravages de toute espéce. Les Espagnols, les François, les Allemands, n'ont fait que passer en Toscane. Mais ils ont eu le tems de s'établir à Naples, à Milan. Aussi la langue Italienne y est-elle extrêmement corrompue. Le Gouvernement de la Toscane est en des mains étrangeres; mais peu d'étrangers s'établissent à Florence, & ils ne sont pas assez nombreux, pour y changer, pour y altérer la langue nationale, embellie, perfectionnée & fixée, par l'heureux siécle du génie & de la liberté, qui se sont rencontrés à Florence, avant les jours de Machiavel. On ne peut finir ce chapitre sur la langue

Lapone, sans recueillir des observations que l'Auteur a rejettées dans ses notes, plus importantes souvent que son texte.

Description de la Laponie Suédoise, par M. Hægstræm.

Les verbes, dit il, ont plus d'inflexion dans la langue Lapone, que dans aucune autre. *Laidet*, signifie conduire; *Laidegætel*, commencer à conduire; *Laidelet*, continuer à conduire; *Laideslet*, conduire un peu; *Laidetet*, faire conduire; *Laidetallet*, se faire conduire; *Laidetalet*, empêcher de conduire; *Laidanet*, être conduit de plein gré; *Laidanovet*, être conduit malgré soi, ou sans que l'on s'aide. On voit ici comment le changement, l'addition, ou la suppression tantôt d'une syllabe, & tantôt d'une lettre, altere, étend, restraint, change, ou modifie le sens & l'emploi d'un même mot. Est-ce une richesse, est-ce une disette, propre aux langues sauvages? Comparez dans ce rapport la langue Lapone avec la Groënlandoise (*a*).

Une autre remarque singuliere. » Les Lapons méridionaux appellent le » Nord, *Nuorta*; l'Ouest *Alas*; le Sud *Orjas*; l'Est *Lule*, ou *Luksa* : tan» dis que les septentrionaux appellent le Nord, *Alas*; l'Ouest, *Orjas*; le » Sud, *Luksa*, & l'Est, *Nuorta*. Cette différence provient de ce qu'ils donnent le nom d'*Alas* à une chaîne de montagnes qui tourne au Nord des Lapons septentrionaux, & fait face à l'Ouest des méridionaux; & qui dirige les uns & les autres dans la connoissance des points cardinaux.

Il y a des permutations de lettres entre quelques provinces de la Laponie. Le *tk* employé dans les provinces du Midi, devient *rk* dans celles du Nord. Celles-ci emploient *rb*, où celles-là ne mettent que *b*. Rompre qui s'exprime par *Botkanet*, au Midi, se dit *Porganet*, au Nord; *Ratket*, usité au Sud pour signifier couper, se change en *Rarket*, au Nord. Il est aisé de voir que la langue se hérisse, comme la terre, en approchant du Pôle; & qu'elle s'adoucit comme le climat, en s'approchant du Soleil. Dans le Midi de la Laponie, ainsi qu'en plusieurs endroits de la Suéde, la langue prend un *i* devant les mots qui commencent par une voyelle. *Iæno*, terre; *Ielet*, croître; *Iælo*, troupeau; ces mots usités au Midi de la Laponie, sont les mêmes que *Œno*, *Œlet*, *Œlo*, employés au Nord. Plusieurs mots usités au Midi, prennent un augment, tantôt au commencement, tantôt à la fin, & tantôt au milieu. *Œlma*, homme, en passant du Nord au Midi, devient *Albmai*; *Œno*, riviere, devient *Œdno*; *Bœnje*, chien, devient au Midi, *Pœdnak*. La permutation la plus fréquente des voyelles, est celle de l'*i* en *a*; & celle de l'*oe* en *u* & en *ou*. Si l'on observoit les langues polies avec la même attention, on y trouveroit peut-être les mêmes différences. On les verroit se modifier comme les organes de la voix, & prendre un caractère de mollesse ou d'aspérité, selon l'influence des climats & des mœurs. C'est une belle étude que celle des langues, pour un Philosophe qui suit toujours l'homme dans l'origine, les progrès & les vicissitudes du langage. Il le voit balbutier au berceau de la société; prendre un ton fort, & même dur à l'adolescence; polir ses mœurs & sa langue dans la maturité des Empires; & s'énerver insensiblement dans son style & son

(*a*) Voyez ci-dessus l'Histoire du Groënland, Livre III. Chap. VI.

Description de la Lapoine Suédoise, par M. Hœgstrœm.

langage, à mesure que le luxe & les arts brillans, mais corrupteurs, le ménent vers la caducité. Rien ne hâte la décadence d'une langue, comme le mêlange de mots qui lui sont étrangers.

» La langue Suédoise a beaucoup perdu de sa pureté, dit M. Hœgstrœm, » par les peines qu'on s'est données pour la soumettre aux régles des au- » tres langues, en particulier de la Latine, dont le génie est si différent. » Elle est beaucoup plus corrompue que celle que le Peuple parle dans les » provinces, sur-tout dans la Northlande & la Bothnie occidentale, où » peut-être elle a le plus de pureté, & de ressemblance avec l'ancien Go- » thique. «

Il est singulier, mais vrai, qu'une langue conserve sa pureté chez les Peuples les moins civilisés. C'est que la pureté d'une langue barbare, est dans sa grossiéreté même. Sa rudesse est son caractère original. Il en est des langues du Nord, comme de ses chênes & de ses sapins, qui dégénérent & s'énervent, transplantés dans un climat plus doux. Les mots & les arbres d'un pays de glaces, doivent être noueux, hérissés; peu de feuilles, des racines dures, des fruits âpres, une écorce ridée & raboteuse. En un mot, la Nature ne se dément point. Avare, ou prodigue, elle l'est à tous égards, en productions, en idées, en expressions. Il faut qu'on sente dans le langage du Lapon, le grognement de l'ours qu'il entend hurler; comme on voit la dépouille de cet animal sur le corps de l'homme qui se roule avec lui dans la neige. Veut-on mêler une langue polie avec une langue sauvage, on les corrompt l'une & l'autre; & de cet alliage, sort un idiome hideux, aussi grotesque sans doute, que le seroit une Lapone chamarée de parures à la mode Françoise.

Toutes les langues s'altérent par le mêlange, ou le commerce des Peuples. La plûpart de celles de l'Europe, composé monstrueux de la langue des Romains & de celle des Barbares, offrent un labyrinthe à l'esprit humain. Le Code même de nos Loix n'a rien de plus bizarre; ce Code emprunté d'un Peuple libre, & défiguré par de féroces vainqueurs. On croit les voir, la hache à la main, mutiler tout ce qu'ils touchent, mais sur-tout les monumens du génie. La langue seule résistoit à leur caractère destructeur. Mais en tombant sur des oreilles dures, insensibles à l'harmonie, en passant par des gosiers rauques, elle perdit sa douceur, son aménité, son élégance. L'ignorance des conquérans, & l'esclavage des vaincus, ôterent sa majesté, à cette langue qui commandoit aux Nations. Elle tomba dans les fers & les entraves d'un Peuple qui osoit à peine parler, quand il n'avoit plus que des plaintes à faire entendre. Elle devint triste, muette, pauvre, dans les temples & les cloîtres, où elle se retira pour gémir. Elle y prit ce caractère d'abaissement & d'obscurité qui convient à une Religion, faite pour humilier les hommes, par ses dogmes & ses préceptes. Le monachisme acheva l'ouvrage des barbares; & sembla se faire un art de corrompre les termes, pour mieux confondre les idées. Altérée dans sa source & dans sa Patrie, elle se défigura bien plus en s'éloignant de son berceau. Elle entra dans l'Allemagne, où les Romains ne l'avoient jamais portée. En y conservant le titre de langue

ſçavante, elle y prit le droit d'enſeigner toute doctrine. Dès-lors elle fit mourir les langues vivantes, en les attachant à ſon propre cadavre. Car la latinité des ſiécles barbares, n'étoit que le ſquelette de celle que l'Orateur de Rome, avoit éternisée. Quand elle voulut faire revivre ſes élémens, elle hâta la ruine de celles qui lui ſervoient d'inſtrument & d'interpréte. On apprit moins à polir ſa propre langue, en l'aiguiſant à celle des Romains, qu'à dénaturer le Latin, en le heurtant ſans ceſſe contre des langues barbares. Cependant comme c'étoit un art que de traduire alternativement une langue vivante en une langue morte, ou la langue morte en des langues vivantes; ce fut une ſcience que de tranſporter les principes & la méthode d'une langue raiſonnée, dans des langues que la nature & le hazard avoient formées ſans art & ſans méthode. De-là vint l'altération arrivée, dit M. Hægſtræm, dans la langue Suédoiſe, qui n'étant elle-même qu'un idiome, ou un dialecte de l'Allemand, s'eſt en même tems éloignée du caractère original de ſa naiſſance, & de la perfection de ſes progrès, en ſe jettant dans une ſource étrangere qui s'infecte & ſe corrompt avec elle.

DESCRIPTION DE LA LAPONIE SUÉDOISE, par M. Hægſtræm.



Description de la Laponie Suédoise, par M. Hægstræm.

CHAPITRE IV.

Des moyens de subsistance des Lapons.

» Les Lapons furent de tout tems des hommes Pasteurs, eux & leurs » peres, dit le Ministre de Ghelliware «, appliquant à ce Peuple du Nord, un texte que la Genèse rapporte des Patriarches du Peuple Hébreu. C'est une manie dans la plûpart des Chrétiens, de voir par-tout des Juifs, ou leurs descendans. Persécuteurs de cette race qu'ils font maudire du ciel, pour la proscrire sur la terre, ils en révérent autant les peres, qu'ils en détestent les enfans. Etrange contradiction, qui fait en même-tems la satire de l'esprit & du cœur humain! Haine fraternelle & religieuse, également abominable devant Dieu, qui a créé les Juifs & les Chrétiens, & tous les hommes, pour s'aimer! Heureux les Lapons qui ne connoissent que leurs rennes (*a*), pour tout bien & toute société. Ces animaux ont des mœurs douces; ils sont d'un grand secours, & d'une légere dépense; dans l'été vivant d'herbe & de feuillages qu'ils broutent sur la montagne; dans l'hyver, d'une mousse qu'ils découvrent sous la neige. Un odorat très-fin, ou la profondeur, ou la disposition des couches de neige, leur donnent la sagacité de pressentir cette mousse avant de la voir. Quand ils grattent dans un endroit, on est sûr d'y trouver la nourriture qu'ils cherchent. C'est-là qu'il faut camper en hyver, pour faire vivre ces troupeaux qui nourrissent les hommes. Les rennes passent la rude saison en plein air, rassemblés par les neiges qui les environnent, & par la crainte des loups qui les cherchent. Apprivoisés & familiers, ils ne s'éloignent guères de la cabane du Pasteur, ou du maître qui les veille. On les voit souvent courir autour de sa tente portative; & le chemin qu'ils frayent, y forme une enceinte revêtue d'une pallissade de neige. Pour les garantir des loups, les Bergers ont des chiens qui aboyent après l'ennemi, qui empêchent le troupeau de s'écarter. A l'éveil de la sentinelle, les Lapons courent sur leurs patins, & poursuivent le loup avec un arc de bois, dont ils tirent très-juste.

C'est en été sur-tout qu'il faut garder les rennes, parce qu'ils s'égarent dans les bois & les montagnes, trouvant par-tout de la verdure à brouter. Aussi les Lapons ont-ils soin de les tenir, durant la belle saison, dans des isles où sont de grands lacs qui fournissent de l'herbe au troupeau, du poisson au Berger. Chaque Pasteur connoît ses rennes, quoique les troupeaux se mêlent. Mais pour ne pas s'y tromper, ou pour éviter les différends, chaque Lapon met une marque particuliere à ses rennes, comme à ses meubles, que ces animaux errans sont obligés de transporter conti-

(*a*) Voyez la description de cet animal, dans le XV vol. *in*-4. de l'Histoire Générale des Voyages, page 311.

nuellement d'une habitation, & d'un canton dans un autre. Mais on n'attache point cette marque aux cornes des rennes, comme le prétend Scheffer. Ces cornes pouſſent & changent tous les ans; une infinité d'accidens peuvent les faire tomber. On met donc ces marques aux oreilles. Pour mieux connoître & compter ſon troupeau, le Lapon le diviſe en claſſes diſtinguées par l'âge, & par le nom qui varie ſelon les années.

Description de la Laponie Suédoise, par M. Hægſtræm.

Noms des Rennes.

Le nom générique des rennes eſt *Pœlſo*. Les mâles s'appellent *Arjes*; les femelles, *Ningeles*; les petits, *Meſe*. Quand ils ont un an, les mâles ſe nomment, *Kiærmak*; après deux ans, *Warrek*; après trois, *Wobbée*. Alors on châtre ceux qu'on veut manger. Les Hongres s'appellent *Herken*, & les autres *Sarves*. Au deſſus de quatre ans, ils s'appellent, (châtrés, ou non) *Kaddotous*; au-deſſus de cinq, *Kœſetas*; après ſix ans, *Makanas*; après ſept, *Namma-lappo*. Les rennes de traîneau, s'appellent *Ronkio*; les rennes de charge, *Raido-herke*. Une femelle au-deſſus de deux ans, ſe nomme, *Woignial*; au-deſſus de trois, *Woignia-rodno*; & le reſte de la vie, *Alto*. Le troupeau entier s'apelle *Œlo*. Tous ces noms marquent autant de claſſes ſéparées. Les Lapons ſçavent combien ils ont de rennes dans chaque claſſe, & les comptent ſans ſe tromper, quoique ces animaux courent pêle-mêle.

Il y a des troupeaux de mille, de deux ou trois mille rennes. Un diſtrict contiendra quelquefois juſqu'à trente mille rennes. Chacun de ces animaux rapporte un écu de profit. C'eſt donc une aſſez grande richeſſe; mais cette richeſſe eſt fragile. Un troupeau de mille rennes, en fort peu de tems, peut être réduit à rien. Les Loups affamés, dans l'hyver, ſe raſſemblent pour le carnage. » J'ai vu des Lapons, dit M. Hægſtræm, » perdre cinquante rennes dans une nuit «. Mais comme on donne la chaſſe aux loups, ils ne ſont pas le plus grand fléau des troupeaux. » Les » rennes ſont fort ſujets à des maladies contagieuſes, qui les font périr » promptement. Il y a quelques années qu'une épidémie attaqua les trou» peaux de *Sockiock*, dans la province de Loule; & de cent Lapons ſujets » à la taxe, il y en eut à peine dix qui conſerverent leurs rennes. La plû» part en acheterent d'autres; mais la même maladie les leur emporta l'an» née ſuivante. Ceux qui n'eurent pas aſſez de bien pour acheter un troi» ſiéme troupeau, furent réduits à la mendicité. «

Quand les premieres neiges de l'automne ſe glacent, & ſe couvrent, en cet état, de nouvelles neiges, les rennes qui ne peuvent percer la croute de glace qui couvre leur mouſſe, ſont forcés de manger la mouſſe des ſapins, qui les nourrit mal, & ils dépériſſent. Quelquefois ces animaux domeſtiques ſuivent les rennes ſauvages qui errent dans les bois par troupes nombreuſes, & les Lapons voient ainſi leurs troupeaux débauchés, ſe dépeupler inſenſiblement, comme les Colons de l'Amérique perdent leurs habitations, par la déſertion des Négres. Cependant quoique les rennes ne ſoient pas auſſi maltraités que les Négres, ceux qui ſe ſont échappés, ſont plus difficiles à attrapper que les autres; ſans doute parce qu'ils ſe ſouviennent de leur eſclavage dont ils portent la marque à l'oreille.

Les Lapons mangent des Rennes.

Les rennes font la principale nourriture des Lapons. Il n'y a guères de famille qui ne conſomme au moins un renne par ſemaine; & c'eſt encore

peu de chofe. Ils vivroient mal, fi les fémelles de leurs troupeaux, ne leur fourniffoient pas du lait, qu'ils boivent, ou dont ils font des fromages. Ce lait eft pour eux d'une reffource infinie. Aigre ou doux, frais ou cuit, ils le prennent de plufieurs façons, le mêlent dans prefque tous leurs mets. Ils en font cailler dans des veffies de renne, ou dans des barils de fix à fept pots, dans des taffes de bois, ou d'autres vafes de toute grandeur, où il fe glace. Ce lait glacé eft le meilleur, parce qu'étant tiré en automne, le froid, qui furvient, le glace avant qu'il s'aigriffe. Quand il n'eft pas récemment tiré, ils le brifent avec une hache, & le mangent comme des glaces à la crême; quand il eft frais, ils le font dégeler. Leur fromage fe brife à coups de hache, ou de marteau. Un de leurs mets exquis, eft un mêlange de lait, de fromage & de fang de renne, confervé dans des peaux ou veffies. On en fait cuire dans l'eau, avec de la graiffe qui en reléve le goût.

Description de la Laponie Suédoise, par M. Hægstræm.

Ils vivent du laitage de ces animaux.

Le laitage des rennes fait fubfifter les Lapons les plus pauvres. Ceux qui ont quelque aifance, en mangent la chair, & les plus riches n'en veulent que certaines parties, & fur-tout la langue. Les Lapons des montagnes vivent de lait & de chair de renne; ceux des bois & des rivieres, ajoutent à la viande, du poiffon fec. Il eft tel quelquefois, qu'on le réduit en pouffiere, & que mêlé avec de l'écorce de fapin féchée & pulvérifée, on en fait une forte de bouillie & de pâte, qui fert de pain. Il y a du poiffon, fec ou frais, qu'on fait rotir avec des broches de bois. Scheffer en a douté, dit M. Hægstræm; mais j'en ai goûté, ces poiffons rotis font très-bons.

Les Lapons mangent auffi des oifeaux, des caftors, de l'ours; mais point de chien, de renard, ni de loup. Ce feroit, difent-ils, une action contre nature; fans doute parce que ces animaux ne font pas auffi bons à manger que les autres. Dans la difette, ce n'eft plus un crime, & l'on mange de tout, même de la chair de cheval. Ils donneront quelquefois des rennes vivans, pour des chevaux morts; parce que la chair de cheval eft cinq ou fix fois plus pefante que celle du renne. Il eft vrai que les Suédois établis en Laponie, les y encouragent par leur exemple, réduits à manger leurs chevaux dans les faifons rigoureufes. Mais la plûpart des Lapons, ignorent jufqu'au nom du cheval, trop étranger à leur pays pour y être connu. Ceux qui commercent avec les Norwégiens, en tirent quelquefois des vaches & des moutons. Ces animaux fuivent les troupeaux de rennes, en été. Mais aux premieres neiges, on les tue, on les mange, parce qu'on n'a point de fourage pour les nourrir en hyver.

Tous ces alimens ne demandent point une fçavante cuifine. Auffi les Lapons ne connoiffent guères cet art fi recherché chez les Peuples polis. Ce ne font point les femmes qu'on charge de ce foin; foit qu'on veuille leur en épargner la peine, parce qu'elles font affez occupées de la nourriture, ou de l'éducation de leurs enfans; foit qu'on redoute, par une forte de fuperftition, ou de délicateffe, le tems de leurs impuretés périodiques. C'eft le pere de famille qui trait le troupeau, qui tue les rennes, qui prépare les viandes & qui les diftribue.

Cuifine des Lapons.

On met d'abord la viande dans une marmite, pour en faire une forte de bouillon; enfuite on prend une partie de cette viande, pour la rotir

ou la griller. Mais quand la soupe est prête, le pere de famille tire la viande ou le poisson de la marmite, avec une fourchette à trois dents, dont M. Hægstræm trouve le modele dans la Bible; comme si les Hébreux n'avoient été que le premier Peuple sauvage du monde. Le distributeur examine chaque morceau de viande, avec une attention scrupuleuse, mettant du mystere & de la superstition dans le partage qu'il en doit faire. Tel morceau, telle partie, du devant ou du derriere, appartient à une personne de tel âge, de tel sexe, de tel état. Il faut qu'il y ait de l'analogie entre les alimens & les consommateurs. Au reste, ces scrupules en valent bien d'autres. Quand les morceaux ont été bien pesés, non à la balance du sanctuaire, mais au poids de la superstition, on les met dans un plat fait de gros drap, ou d'écorce de sapin tressée en corbeille. Car les Lapons ne mangent pas par terre, comme les Groënlandois & les Kamschadales. En voyage, au lieu de nappe, ils ont des gants. Ceux qui doivent manger au plat s'asseoient autour de la table, & les autres, à l'écart, mangent leur portion dans une assiette de bois. Chacun prend le morceau le plus près de lui, trempe sa viande dans la graisse écumée de la marmite, qui sert de sauce, & quand on a mangé la viande, on puise, avec des tasses, du bouillon dans la marmite.

Description de la Laponie Suédoise, par M. Hægstræm.

Leur boisson.

La boisson commune des Lapons, est de l'eau pure, qu'on puise avec un petit vase, ou qu'on prend dans le creux de la main. Elle est communément dans un chaudron, à l'entrée des cabanes. Scheffer est étonné qu'en Laponie, on ait souvent besoin de fondre de la neige pour boire de l'eau: mais de plusieurs Lapons que j'ai visités en hyver, dit M. Hægstræm, je n'en ai vu que deux, à portée d'avoir de l'eau courante. Ceux même qui sont campés auprès d'un lac, ou d'une riviere, aiment mieux la neige qu'ils ont fondue, que de faire des trous dans la glace pour avoir de l'eau. Ne fût-elle éloignée que de cent pas, il leur est plus aisé de prendre de la neige autour de leurs cabanes, que d'aller chercher sur des traîneaux, de l'eau qui est toute en glace avant d'arriver à leur tente.

Les Lapons riches boivent quelquefois de la biere de Suéde; mais elle n'est pas assez fumeuse à leur gré; l'yvresse n'en est pas assez durable. » Il » y a quelques années qu'on leur apporta des vins de France; ils les trou» verent très-bons, mais trop chers «. Le brandevin fait leurs délices. Tant qu'ils l'acheterent à un prix médiocre, ce fut l'âge d'or en Laponie; mais il n'a pas duré. Les Suédois eurent ordre de ne pas en vendre aux Lapons; & cette défense est très-sage, dit le Pasteur Luthérien; car les instructions de la Religion ont été sans fruit, tant qu'on a permis d'apporter du brandevin aux Lapons. Les Eglises étoient entourées de marchands d'eau-de-vie; & les Lapons en buvoient tant, soit à l'entrée ou au sortir de l'Eglise, qu'il n'y avoit guères de place dans leur esprit, pour la doctrine du Christianisme. Mais auroit-elle besoin, comme celle de l'Alcoran, de la prohibition du vin & des liqueurs fortes? La Religion Chrétienne est faite pour empêcher l'abus, mais non l'usage des biens & des productions de la terre. Le Luthéranisme qui a aboli les jeûnes & les abstinences de l'Eglise Romaine, peut il interdire l'eau-de-vie aux Lapons? C'est donc une vue politique, un intérêt de commerce, qui a dicté cette prohibition.

Si la Suéde avoit craint de corrompre ce Peuple encore Sauvage; comme la plûpart des Nations commerçantes de l'Europe, ont tâché de corrompre les peuplades errantes de l'Amérique...... Mais non, on ne peut pas espérer, d'un Etat policé, tant de désintéressement & d'humanité.

CHAPITRE V.

Habillemens, Habitations & Voitures des Lapons.

AVANT de parler des vêtemens des Lapons, M. Hægstræm parle de leur stature. Il semble qu'il prenne la mesure de leur taille, pour les habiller. Mais c'est que ce bon Pasteur de Ghelliware a toujours dans l'esprit, de faire l'apologie de ses paroissiens, ou du moins de leur Nation. Scheffer attribue au froid, la petitesse & la stérilité des Lapons. Mais on oppose à Scheffer & à Regnard, l'autorité de la Motraye, qui presque toujours a vu les Lapons d'une taille moyenne, & souvent au-dessus. M. Hægstræm en a vu dans quelques provinces, plusieurs qui étoient hauts de cinq pieds six pouces. » Ils ne paroissent moins grands, dit-il, que parce » qu'ils n'ont jamais de talons, & qu'ils s'habituent à marcher le dos vouté, » & la tête baissée «. N'est-ce pas la forme de leurs cabanes, très-basses, qui leur donne cette habitude ?

On a dit qu'ils étoient difformes : mais c'est qu'on a jugé, dans ce pays-là comme ailleurs, de l'homme par son habit. On les a pris pour les ours, dont ils portoient la dépouille. Leur couleur basanée, n'est que l'effet de la fumée. Le fond de leur teint est communément fort blanc. Leurs femmes sont d'une figure agréable. » Des cheveux noirs, des joues basses, le » visage large, le menton pointu, sont les traits communs aux deux sexes «. Les hommes ont peu de barbe, & la taille épaisse ; cependant ils sont legers à la course : mais cette agilité, qui n'est pas extraordinaire, ils la doivent moins à la Nature, qu'à l'exercice. La chasse & les voyages, les endurcissent aux fatigues, aux rigueurs des saisons.

Vêtemens.

Les Lapons, hommes & femmes, sont en hyver, vêtus de fourrures. Ce sont des peaux de rennes. Celles des vieux animaux, sont les plus communes & les moins cheres, quoique les plus durables. Celles des jeunes rennes qu'on tue au mois d'Août, sont d'un noir extrême, & les plus belles. On les réserve pour le commerce, pour les gens riches, ou pour les jours de fête. Ces fourrures sont taillées en longues robes à l'orientale, fermées par-devant. Sous cette robe, qui a le poil en-dehors, on porte une autre fourrure plus commune, avec le poil en-dedans. Ces robes sont serrées contre le corps, avec une ceinture qui forme une des principales parures des Lapons. Elles sont faites d'une large courroie, ornées de plaques d'étaim. On y attache une bourse brodée en étaim, où l'on met son argent & son tabac. On y suspend un couteau, des ciseaux, des chaînes de laiton. Est-on riche ? la ceinture est ornée de plaques

d'argent, de feuillages dorés, de chaines ou d'anneaux ouvragés.

Description de la Laponie Suédoise, par M. Hægstræm.

Chaussure.

Les hommes ont des culottes de peau de chamois, auxquelles sont cousues des bottines de peaux de renne. Sous ces bottines, ils ont quelquefois des bas de gros drap. Les femmes ont des culottes en hyver; en été, seulement des bas ou des bottines, qui vont s'attacher aux souliers avec des courroies ou des rubans. Les souliers d'hyver, sont faits de peaux de renne mâle, qui sont les plus fortes & les plus cheres. Ces souliers, au défaut de bas, sont remplis d'un foin qu'on prépare & qu'on assouplit comme du lin.

Coeffure.

Les bonnets des hommes sont communément ronds & bordés de fourrure; ceux des femmes sont de drap rouge, & ressemblent aux chapiteaux des alambics où l'on distille l'eau-de-vie. La forme de ces bonnets, varie dans chaque province, & même d'un village à l'autre. Les femmes ont des capotes cousues sous le menton, qui s'ouvrent par le haut, de façon qu'il faut les tirer sur le front, pour se couvrir une partie du visage. Ces capotes s'abatent sur le dos, les épaules & la gorge. On a des gants de chamois pour l'été; de renne, pour l'hyver. Ceux-ci sont remplis de foin, ou doublés de fourrure. On a des colliers de queuë d'écureuil, de peau de loup, ou d'ours; & quelquefois de martre.

Lits.

Les Lapons ont aussi des lits, de peaux ou de laine, comme leurs habits. Sur des feuillages de bouleau, dont ils ont jonché tout le sol de leur tente, ils étendent une ou plusieurs peaux de rennes, selon leur richesse & leur mollesse. Couchés sur ces lits, ils se couvrent de peaux de moutons achetés en Norwege, & par-dessus ces peaux, ils mettent une couverture de grosse laine, quelquefois de piéces de drap, bleu ou rouge. Des fourrures leur servent d'oreillers. A voir toutes les pelleteries qu'il faut aux Sauvages, on diroit qu'ils sont plus sanguinaires que les Peuples policés. Ceux-ci emploient le lin, la soie & le coton, pour se vêtir; ils s'habillent plus de végétaux que de substances animales. Mais s'ils prodiguent moins d'animaux à leurs parures, ils n'y épargnent guères la vie & le sang des hommes. Si l'on pensoit à ce que coute de travaux, de périls, de guerres & de carnage, un seul des diamants d'une couronne, peut-être seroit-on moins tenté d'en envier l'éclat. Mais l'inquiétude de l'Europe a pris son cours vers le commerce & le luxe; on n'en reviendra qu'épuisé d'efforts, soit en cruautés, soit en jouissances; qu'en ramenant peut-être sur soi-même la destruction, l'esclavage & tous les maux qu'on est allé porter dans des climats étrangers.

Les Lapons sont heureusement à l'abri de ces invasions. La rigueur de leur climat, la pauvreté de leur sol, les gardent, du moins en partie, contre l'avidité des Européens. Il n'y a que des Russes, plus malheureux que ces Sauvages, qui puissent les inquieter. Mais on aura toujours beaucoup de peine à les assujettir; parce qu'ils sont errans & n'ont pas d'habitation fixe. Tel est le sort de tous les Peuples pasteurs. S'ils ménent leurs troupeaux, on peut dire aussi que leurs troupeaux les ménent. C'est ce qu'on voit, sur-tout dans les pays froids & stériles, où il faut un grand terrein, pour nourrir un petit troupeau. Des Lapons qui possédent plus de pays que n'en ont plusieurs Princes d'Allemagne, sont encore fort pauvres.

Description de la Laponie Suédoise, par M. Hægstræm.

Leurs rennes empêcheront toujours qu'ils n'aient des terres en propre, ou des demeures fixes; & ce sera peut-être le vrai bonheur de ces Peuples, de ne point connoître ces bornes & ces limites qu'il faut sans cesse teindre de sang, pour les faire respecter. Les Lapons restent à peine quinze jours dans le même endroit. Aux approches du printems, la plûpart se transportent, avec leur famille, à vingt ou trente milles dans la montagne. Ce n'est pas, comme on l'a cru, pour se garantir des mouches: car ces insectes y sont en plus grand nombre, quoique cependant moins incommodes sur les hauteurs, où l'air & le vent sont plus forts & plus frais. Un Sçavant d'Allemagne a proposé, pour garantir les troupeaux de cette incommodité, de les frotter d'un certain baume, dont les Lapons, dit-il, font usage pour se préserver eux-mêmes des insectes. Mais M. Hægstræm prétend que ce baume seroit plus propre à attirer les mouches, qu'à les éloigner, & qu'il est d'ailleurs trop cher, pour devenir si commun. Les Lapons de montagne ne s'en servent point pour eux-mêmes; & les rennes souffrent rarement assez de ces piquûres d'insectes, pour en périr, ou pour que leur peau en soit endommagée. Obligés de payer en hyver le séjour de la plaine aux propriétaires des terres, les Pasteurs vont dès le Printems, errer dans les montagnes, au prix d'un léger tribut que léve la Couronne de Suéde. Tout les y attire, & sur-tout l'herbe que les rennes y trouvent en abondance, avec un air plus sain. Le manque de bois qui rendroit ce séjour insupportable en hyver, est un avantage en été, pour mieux garder les troupeaux. Mais dans toutes les saisons, ils n'ont guères que des stations, où ils campent, & point de domiciles. En hyver, ils ne trouvent nulle part assez de mousse pour la subsistance des rennes. Aussi, dès qu'ils descendent en automne, de la montagne, vers la mer occidentale, ils commencent par tuer une partie de leurs rennes, moins encore dans la nécessité de faire des provisions, que pour empêcher ces animaux de mourir de faim. Ils ont des endroits marqués pour cette sorte de boucherie. Ils en ont sur-tout pour la saison où les rennes mettent bas; Bergers & troupeaux, tout s'y rend; mais pour un tems. Il faut toujours errer autour des ruisseaux & des rivieres qui fournissent du poisson, ou des oiseaux. Les Pêcheurs vont de lac en lac, dans la saison du frai, qui n'arrive pas en même-tems dans tous les lacs. En vain Charles IX, Roi de Suéde, ordonna, pour fixer les Lapons, qu'on assignât à chaque famille des cantons limités; il ne pût les forcer d'y rester, chassés qu'ils étoient par la faim, attirés par l'appas de la pêche, entraînés par leurs rennes. Ces animaux, non-seulement ont besoin de mousse, mais en cherchent toujours de nouvelle. Dès qu'ils ont brouté dans un endroit, s'ils le quittent, ils n'y reviennent plus, & vont gratter dans un autre, où la neige intacte n'ait pas encore été foulée. Comme la mousse croît & mûrit avec lenteur, il semble qu'ils en réservent une partie, pour y venir paître l'année suivante. Ils prennent, à l'égard de la mousse, les précautions que les hommes observent dans la coupe des forêts, qui se fait par cantons, & successivement d'année en année. La mousse & les bois, ont ainsi le tems de se renouveller, & de reverdir, pour les besoins des hommes & des animaux. La Nature est admirable par-tout. Elle donne un instinct, & une expérience, à tout ce qui

doit vivre. Les rennes ne manquent ni de l'un, ni de l'autre, qui ne sont que la même chose. Dès que la neige commence à durcir sous leurs pieds, sans doute parce qu'il n'en tombe plus de nouvelle, ces animaux pressentent le printems, & guident d'eux-mêmes leurs Bergers à la montagne, en prenant les devants, sans attendre qu'on les y méne. Ils marchent, il faut les suivre. » Il y a quelques années, dit M. Hægstræm, que » des Lapons étant allés à la foire de Janvier, les neiges durcirent tout-» à-coup, comme au printems. Les rennes s'imaginant être arrivés à cette » saison, prirent seuls le chemin de la montagne. Quand les maîtres du » troupeau furent revenus, ils eurent la peine de l'aller chercher à leur » canton de l'été «. Les rennes des Lapons pêcheurs qui habitent toujours dans les bois, y restent avec leurs maîtres. Mais si les Lapons de la plaine venant à perdre leurs troupeaux, achetent d'autres rennes à des Montagnards, ils deviennent Lapons de montagne.

Description de la Laponie Suédoise, par M. Hægstræm.

De ce genre de vie, dépend la forme & la construction des habitations. Obligés d'errer, les Lapons n'ont que des tentes, faciles à transplanter. Elles sont composées de longs pieux enfoncés dans la terre, & attachés en haut, de façon qu'il reste une ouverture pour la fumée du feu qui se fait au milieu de la tente. » Toute la tente, dit M. Hægstræm, a la figure » d'une pyramide tronquée, dont la base a environ deux toises de diamet-» tre, & seize ou vingt côtés. La hauteur perpendiculaire est ordinaire-» ment d'une toise, & quelquefois d'un peu plus «. Ces pieux, dit la Motraye, sont ceints de branches liées autour. Ces tentes sont revêtues d'un gros drap, que M. Hægstræm nomme en Suédois *Walmar*; & que la Motraye désigne sous le nom de *Rana*. Ce Voyageur François, décrivant une de ces tentes, dit que sur l'ouverture » régnoit une espéce de » pare-neige, consistant en des branches entrelacées dans un quarré long » d'environ une brasse, large d'une demie; un peu convexe, couvert de » la même étoffe de *Rana*, & attaché au bout d'une longue perche, qu'on » plante en terre, & qu'on oppose au vent & à la neige, dans le besoin. » L'entrée de cette tente, dit-il, n'étoit qu'un intervalle ménagé entre » deux pieux de l'édifice. La porte étoit une espéce de claye faite de bran-» ches entrelacées & couverte de *Rana*, comme le reste «. Leur foyer, dit M. Hægstræm, est au milieu de la tente, & ils l'entourent de pierres, pour empêcher le feu de s'étendre. Dans l'ouverture, où passe la fumée, ils suspendent des chaînes de fer, comme une espéce de crémaillere, pour y attacher leurs marmites. Autour, & au dehors de la tente, ils mettent leurs provisions & leurs ustensiles, leurs traîneaux & leurs harnois d'attelage, dans un endroit entouré de poteaux & de troncs d'arbres, afin que leurs rennes & leurs chiens n'y fassent aucun dégât. Au dedans de la tente, ils étendent leurs habits le long des parois, pour empêcher le froid d'y pénétrer. Ces tentes contiennent jusqu'à vingt personnes. On n'y voit ni chaises, ni bancs. On s'asseoit à terre; les Juges même préférent de siéger par terre, à la commodité d'être assis sur un banc devant une table. Le pere de famille occupe la premiere place à l'un des côtés du foyer; sa femme auprès de lui. S'il survient un étranger, ils le placent entr'eux deux. Les enfans mâles sont de l'autre côté du foyer,

Tentes des Lapons.

vis-à-vis de leur pere & de leur mere ; les filles & les domestiques auprès de la porte. Là, campés auprès d'un bois de sapins, dont ils brûlent les branchages qui se renouvellent chaque année, ils passent les jours de l'hyver à discourir devant un feu continuel, avec beaucoup d'enjouement, pour peu qu'ils aient d'aisance. » Il semble, dit la Motraye, que ces déserts » reculés, les rochers, les bois, & les neiges entre lesquels ces Peuples » habitent, soient inaccessibles aux chagrins, aux craintes & aux ma- » ladies «.

Description de la Laponie Suédoise, par M. Hægstræm.

Cependant il arrive quelquefois qu'un tourbillon enleve la tente, & laisse les Lapons exposés à périr de froid, ou même à être écrasés par la chûte des arbres qu'il renverse. » Il y a quelques années, dit M. Hæg- » stræm, qu'un Ministre étant allé visiter un Lapon dans sa demeure, le » trouva sans tente. Elle avoit été enlevée par le vent.... Ce Lapon & sa » femme étoient comme emprisonnés par la neige «. Mais ces sortes d'accidens sont rares. On ne les éprouve que sur des endroits élevés, où l'on se place quelquefois pour être moins incommodé de la fumée, & pour garder plus aisément ses rennes. Quand les perches qui soutiennent les tentes, ont eu le tems de se glacer dans la terre, où elles sont enfoncées, le vent ne peut guères enlever ces toits amovibles.

Scheffer prétend que les Lapons Pêcheurs, pour éviter la peine de transporter leurs maisons, bâtissent des cabanes au bord des lacs, avec des planches & du gazon. Mais j'ai toujours vu, dit M. Hægstræm, ces sortes de Lapons, qui étoient assez riches pour avoir du drap, habiter sous des tentes, comme les autres. Quelques-uns obligés de coucher auprès des lacs où ils pêchent, ont çà & là des cabanes, où ils séjournent loin de leurs habitations. Mais ces cabanes, faites de gazon ou de branches d'arbres, sont toujours fort mal construites, & l'on n'y est guères mieux à l'abri que sous des arbres.

Traîneaux.

Les rennes tiennent lieu de chevaux aux Lapons ; mais ils sont plus propres à traîner qu'à porter. Un renne ne pouvant traîner que des fardeaux d'un poids médiocre, il faut que le traîneau soit leger. Les meilleurs traîneaux de voyage ont cinq pieds de long. Comme M. Hægstræm n'en donne pas une description complette & suivie, & qu'on l'a omise dans tout ce que l'Histoire des Voyages a publié de la Laponie, il est à propos de rapporter ici ce qu'en dit M. l'Abbé Outhier, dans son voyage au Nord.

» Les pulkas, dit-il, sont des traîneaux faits comme de petits bateaux, » pointus par l'avant, & posés sur une quille, qui n'a pas plus de deux » ou trois pouces de largeur..... L'avant, ou la pointe, de ces traîneaux, » est couverte de planches, & sur le bord de ces planches on cloue une » peau de renne, que celui qui est assis dans le pulka, ramene par-devant » sa poitrine, & arrête avec des cordons autour de son corps, pour empê- » cher que la neige, dans laquelle il se trouve comme enseveli, n'entre » dans le traîneau. La difficulté est de garder l'équilibre. «

Pour y être plus sûrement, dit M. Hægstræm, outre l'appui d'un dossier que l'on peut hausser, on s'attache avec des courroies de nerfs de renne, dont les côtés du traîneau sont garnis.

Les harnois des rennes, sont de larges sangles de drap, attachées sur le

le dos; un collier d'un cuir blanc & souple, qui ne peut leur blesser le cou; des rênes, ou brides, passées autour de la tête, & non liées aux cornes, comme l'a cru M. de Maupertuis; un mors d'un cuir épais. Les traîneaux n'ayant ni timon, ni brancard; on y a substitué une courroie qui, passant sous le ventre du renne, va s'attacher au *Kœsas*, ou collier de l'animal.

Description de la Laponie Suédoise, par M. Hægstræm.

Cet équipage est très-leste, & va d'une vitesse qu'aucune autre n'égale. Cependant M. Hægstræm n'affirme point, comme quelques Auteurs, que les rennes font cinquante milles par jour avec ces traîneaux. C'est bien assez de douze à seize milles de Suéde, en dix heures de tems, comme l'a dit Scheffer; encore, ne les feroit-on point sans relais. Quoiqu'un renne puisse courir sept milles sans s'arrêter un instant, il ne résisteroit pas long-tems à une plus longue course. » Enfin, dit notre Auteur, je ne crois pas qu'on » puisse en de bons chemins, faire plus d'un mille par heure avec les ren» nes qu'on employe pour les longs voyages «. Lorsqu'il a tombé beaucoup de neige, les Lapons atteignent souvent les rennes sauvages à la course; on peut juger par-là de la lenteur des rennes domestiques, qui ont à traîner des bagages pesans.

Quoique les rennes soient mutins, & se jettent par terre, en frappant de la tête & des cornes contre les arbres, lorsqu'ils sont excédés de la pesanteur de leur fardeau; cependant il est rare qu'ils maltraitent le voyageur à coups de pié, comme on l'a dit, & qu'ils l'obligent à se cacher sous le traîneau. Entre mille rennes, à peine un seul aura-t-il ce défaut. Le plus grand risque est, qu'un homme lié dans ces traîneaux, soit emporté par un renne sauvage, au travers des bois & des montagnes. Mais pour l'ordinaire, on peut arrêter son renne dans sa course la plus rapide.

Les voyages se font à peu de frais; un renne trouve presque par-tout, à se nourrir de la mousse qu'il a sous ses piés. Le voyageur, bien habillé, n'attend pas un toît pour se reposer. Il passe la nuit à l'air, auprès d'un feu qu'il allume en chemin. Il joint ensemble par leurs branches, deux Sapins élevés. Il y met le feu. Ces deux arbres ne brûlent point par le pié qui est dans la neige, mais ils restent vingt-quatre heures embrasés, jusqu'à ce qu'ils soient en cendres.

Quand les Lapons changent d'habitation avec leurs troupeaux & leurs bagages, leur marche est très-lente. Les rennes ne suivent point d'eux-mêmes, comme l'a dit Scheffer. On les attache par la bride ou le licol, au traîneau qui les précéde. Un seul homme en méne ainsi, depuis six jusqu'à douze. Si le chemin est mauvais, l'homme marche devant, avec ses patins aux piés, tenant par la bride le premier renne, qui tire le traîneau vuide. Ensuite viennent les traîneaux les moins chargés. Après cette file de rennes que guide le Lapon, sa femme en méne une seconde file; chaque personne de la famille en conduit de même une file, excepté les gens chargés de conduire le troupeau entier, qui vont tantôt devant les bagages, tantôt sur les côtés. » J'ai toujours été placé, dit M. Hægstræm, entre la premiere & » la seconde file de rennes. J'ignore si cette place est donnée aux étran» gers par honneur, ou par esprit de superstition «.

Olaüs magnus, Archevêque d'Upsal, a dit que les Lapons montoient

DESCRIPTION DE LA LAPONIE SUÉDOISE, par M. Hægstræm.

leurs rennes, comme des chevaux. Il a fait graver un Lapon assis en selle sur un renne, & tenant une bride, à la façon de nos cavaliers. Les femmes, ajoute-t-il, montent aussi des rennes, avec des fourrures d'hermine & de zibeline. Mais cet usage, dit notre Pasteur Luthérien, est inconnu dans la Laponie, ainsi que celui d'atteler des rennes à des charettes. Ces animaux ne sont employés que dans les voyages; & c'est presque toujours à transporter les hommes & leur bagage sur des traîneaux.

Bateaux.

Outre ces sortes de voitures, les Lapons pêcheurs, ont encore des espéces de barques ou de bateaux, pour voyager sur les lacs & les rivieres. Ils les construisent de planches fort minces, exactement jointes, & liées avec des racines d'arbres, ou des cordes de chanvre, sans chevilles, ni clous. Les bateaux sont si légers, qu'un pêcheur peut les charger sur son dos, avec le gouvernail & les rames, sans compter son sac de provisions. Il y en a qui les font porter à leurs chiens, même avec leurs fusils.

C'est dans ces frêles esquifs que les Lapons remontent les cataractes avec une adresse étonnante; sans doute à l'aide de cordes que tirent des gens qui sont à terre : car l'Auteur n'explique point la maniere de remonter une cataracte. Quant à la descente, » j'ai vû quelquefois, dit-il, cinq ou six per- » sonnes, dans une de ces petites barques, descendre hardiment ces chû- » tes, où leur vie ne dépend que d'un coup de rame, & s'engager en des » tournans où je les perdois souvent de vue, & même assez long-tems « (*a*).

Scheffer cite des Ecrivains qui prétendent que les Lapons vont nuds dans ces barques, pour se sauver à la nage, avec leurs marchandises, en cas de danger. J'ignore, dit M. Hægstræm, si cet usage est connu dans quelques pays de la Laponie; mais il ne l'est pas dans ceux où j'ai habité. D'ailleurs il est rare que les Lapons sçachent nager. Ils n'en ont guères besoin.

Dans les Provinces du Nord, il y a des barques de huit ou dix pieds de long. On les tire avec des cordes, contre le courant; ou deux hommes les poussent avec de grandes perches, l'un à l'avant, l'autre à l'arriere du bateau. Quand les eaux sont entremêlées de rochers, ils mettent leur barque à terre, & la traînent avec des cordes, ou la poussent avec des perches jusqu'au haut des cascades. S'agit-il de les descendre, on rame de toutes ses forces. Plus l'effort des rames est vigoureux; plus la barque va vîte, & se dirige facilement. Au milieu de ces dangers & de ces travaux, le Lapon vit content, ignoré du reste des humains qu'il a le bonheur de ne pas connoître. Ses courses font le charme de sa vie errante : il n'est pas attaché par la servitude à un sol, qui fertile pour un maître oisif, est ingrat pour le colon; il n'est pas, comme un serf de Pologne, condamné à remuer continuellement une terre qu'il maudit; à périr lentement dans le champ qu'il engraisse de sa substance. Le Lapon habite une terre aride; mais il en change à son gré. Il n'a pour société que des rennes; mais il aime mieux vivre en paix avec ces animaux, que d'obéir à d'autres hommes.

(*a*) Voyez le XV Volume *in*4. de l'Histoire Générale des Voyages, page 339, ligne 4 & suiv.

CHAPITRE VI.

Arts, Occupations, Uſages & Mœurs des Lapons.

On peut juger des arts d'un peuple, par ſes beſoins & ſes moyens. Plus une nation eſt ſédentaire, plus ſes occupations ſont multipliées; mais, lorſque ſans terres, ſans proprieté, ſans culture & ſans domicile, elle eſt obligée d'errer avec des troupeaux qu'elle ne nourrit pas & qui la nourriſſent, elle doit avoir très-peu d'arts; ſes facultés intellectuelles ſont bornées par ſes reſſources phyſiques; elle ne ſçauroit avoir d'invention, ſans imagination & ſans objet. Vivre de peu, c'eſt toute ſa ſcience.

Les Lapons font eux-mêmes tous les inſtrumens & les meubles qui leur ſont néceſſaires. Mais, quand on change deux ou trois fois par an, de demeure & de canton, on ne doit pas avoir un grand ménage à tranſporter. Leur premiere arme eſt l'arc; ſimple, ſans poignée, ſans mire, d'environ une toiſe de longueur. Ces arcs ſont de bois, & ne ſervent qu'à tirer des écureüils & des oiſeaux de riviere. Ils font des corbeilles de toute eſpéce, avec des racines d'arbriſſeaux. Elles ſont ſi bien tiſſues, & ſi ſerrées, dit la Motraye, qu'on y pourroit mettre de l'eau, ſans qu'elle s'écoulât. Ils ſçavent faire des boëtes & de petits coffres; des cueilleres de corne; des moules pour couler des uſtenciles d'étaim. Les Lapones font du fil d'étaim avec autant d'adreſſe, que ſi elles avoient appris cet art dans les meilleures fabriques. Elles ont pour le tirer, une filiére, faite d'os de renne. Elles ornent de ce fil leurs ceintures, leurs habits, les harnois des attelages, & même des tabatiéres qui ſont fort connues dans tout le Nord. Les cordes, faites de l'écorce des racines d'arbre; le fil qu'on tire des nerfs de renne, ſont des ouvrages d'un travail très-délié. Il n'eſt point de Lapone qui ne ſçache apprêter toute ſorte de peaux, pour en faire tous les vêtemens d'uſage, ſoit robes, habits, bonnets, gants, ſouliers & bottes. Enfin, les Lapons font leurs traîneaux, qu'ils ornent de toutes ſortes de figures, avec de la corne de renne; ils font leurs nacelles, & preſque tout ce qui ſert à leur ameublement, leur logement, leur vêtement & leurs voyages. Ce ſont là tous leurs arts, aſſez dépendans du beſoin pour exciter au travail, aſſez bornés dans leurs progrès pour laiſſer du loiſir. L'homme qui s'en occupe, en jouit. Le ſalaire de ſa peine, eſt ſon ouvrage même. Il n'a perſonne à tromper; il ne craint point de perdre, il ne cherche point à gagner. Chez les Lapons, un homme n'uſe pas toute ſa vie à faire des jouets d'enfant; à cacher une matiere vile ſous un vernis brillant; à peindre & à dorer le fer & le bois qui doivent traîner dans l'ordure, ou rouler dans la boüe. O prodige inimitable de notre induſtrie! Cent mille bras ſont exercés jour & nuit, pour élever & décorer l'alcove ſomptueuſe de dix familles indolentes; cent mille autres, pour promener dans des lits roulants quelques êtres léthargiques, qui n'ont jamais connu le prix du tems, ni de la vie, mais ſur-

Description de la Laponie Suédoise, par M. Hægstræm.

tout le prix du ſang des peuples, nés pour gémir & périr ſous le fardeau de la claſſe la plus peſante, la moins nombreuſe, & la plus inutile de la Société.

Les connoiſſances des Lapons ſont encore plus limitées que leurs occupations. Des peuples paſteurs, ne parlent que de troupeaux, dit M. Hægſtræm avec la Bible. Leur converſation en eſt plus innocente, plus utile, peut-être, que ſi elle étoit ſçavante. Ce peuple n'a point d'eſprit; mais il n'écoute que la raiſon. A ſes ſuperſtitions près, qui ſont le coin de folie où la nature a marqué tous les humains, il mépriſe ce qu'il n'entend pas, & ce ſot orgueil l'exempte au moins d'une vaine curioſité. Il met ſes vices à profit, tandis que nous ſommes dupes des nôtres. Cependant les Lapons ne ſont pas incapables d'une certaine perfectibilité d'eſprit. Ils ont des calendriers qu'ils font eux-mêmes, de planches fort minces, ou de corne de renne. Chacune de ces planches, contient quatre ſemaines, qui forment leurs mois. Ainſi, treize mois compoſent leur année. Cependant M. Hægſtræm n'en nomme que douze. Ce n'eſt pas dans le Zodiaque, mais ſur la terre, qu'ils cherchent le cours des ſaiſons. Le premier mois tire ſon nom de ſa place, il ouvre l'année; le ſecond, de la rigueur du tems, c'eſt le plus froid de tout l'hyver. Au troiſieme, les cygnes ſe montrent; au quatrieme, les corneilles; au cinquieme, les crapauds & les grenouilles tombent du ciel, tant ils ſont prompts à éclore, dès que la neige & la glace ont fondu. Le ſixieme mois eſt marqué par la naiſſance des rennes; le ſeptieme, par le retour des feuilles. Les rennes ſemblent préſider aux autres mois. Dans le huitieme, le poil leur tombe; au neuvieme, il leur revient : dans le dixieme, ils ſont en chaleur; & dans le onzieme, ils ſont moins errans, & ſe raſſemblent en troupeau. Le douzieme eſt célébré par une Fête, ou une naiſſance myſtique ou religieuſe. C'eſt celle du Sauveur pour les Chrétiens. Mais eſt-ce la renaiſſance du Soleil, ou du Monde, ou de l'année, pour les Sauvages? On ne le dit pas. Dans ce calendrier, on remarque l'inſtinct de tous les peuples indigénes, qui n'ont pas encore été mêlés par les émigrations ou les invaſions; on voit cet inſtinct qui les porte à ſe diriger dans tous leurs ſyſtêmes abſtraits, ſoit de Chronologie, ou de Religion, par les objets phyſiques qui leur ſont le plus familiers. Les peuples pêcheurs comptent les mois par les différentes ſortes de poiſſon qui leur arrivent; les chaſſeurs, par le vol & la ponte des oiſeaux, par l'arrivée, l'abondance & le départ des bêtes fauves; les paſteurs, par les différences graduelles & ſenſibles que le tems améne dans l'état phyſique de leurs troupeaux. Cette méthode primitive, eſt bien plus naturelle & plus ſimple que tous nos ſyſtêmes formés par une combinaiſon d'idées étrangéres à nos climats, à notre expérience, introduites on ne ſçait comment dans notre eſprit, & perpétuées par une éducation pénible & forcée. Mais, quand on ne voit ni le ciel, ni la terre, que dans un jardin; comment diſtinguera-t-on l'influence du tems ſur la nature animale & végétale? Comment ſuivre les rapports qui ſe trouvent entre la marche du ſoleil, & l'effet de ſes rayons ſur les plantes & les troupeaux? Qui eſt-ce qui étudie la progreſſion des nuances de la verdure, dans le printems, & la dégradation de la vie & des couleurs ſur les feüilles, aux approches de l'hyver? Eſt-ce dans nos Capitales, où

Calendrier des Lapons.

tout s'enseigne & rien ne s'apprend, qu'on pourra rectifier, applanir & perfectionner les routes de l'entendement ? O que de chemin à faire en arriére, avant de tenter le premier pas dans les voyes de la nature & de la vérité! Cependant les Lapons ont emprunté des Suédois les noms qu'ils donnent à leurs mois, à leurs semaines, & à certaines époques, ou Fêtes qu'ils ont adoptées, avec le Catéchisme de la Communion Luthérienne. M. Hægstræm rapporte au sujet du Catéchisme, un effort incroïable de l'esprit d'un Lapon. » On a vû, dit-il, autrefois à *Ariéploy*, dans la Province » de Pite, un Catéchisme écrit sur des planches par un Lapon qui ne sça- » voit pas lire, & qui n'avoit même jamais vû de livre. Il y a peu de tems » qu'un Lapon de la Province d'Oume, a fait la même découverte «.... Ce fait, que M. de Keralio, Traducteur de l'Ouvrage Suédois, croit dénué de vraisemblance, ne peut s'expliquer, sans doute, qu'en disant que ces Lapons n'ont fait qu'imiter les caractères d'un Catéchisme Suédois, sans y rien comprendre; comme un éléve de Peinture, copie un tableau allégorique, dont il ne connoît ni le sujet, ni les personnages. Une preuve en faveur de cette conjecture, c'est que le même Pasteur dit qu'on n'a trouvé chez les Lapons aucune trace de caractères. Qu'est-ce donc que leur calendrier? La sagacité de l'Auteur est, pour le coup, en défaut. Mais, un Missionnaire n'est pas toujours clair & intelligible dans ses idées.

Description de la Laponie Suédoise, par M. Hægstræm.

Les Lapons n'ont en Astronomie que les idées qui produisent la superstition; & non celles qui la détruisent; plus Astrologues qu'Astronomes. Cependant ils prédisent l'abondance & la disette, sur des apparences qui les trompent rarement. Si l'hyver arrive de bonne heure, & se charge de neige, c'est un signe de fertilité. Si le vent du Nord souffle en certains jours, il présage de longs froids; si c'est le vent du Sud, il pronostique des chaleurs. Celles-ci sont toujours proportionnées à la rigueur des hyvers, disent les Lapons. Ils sçavent encore moins de Géographie que d'Astronomie. Cependant leur chanson de l'Ours parle de la Hollande, de l'Angleterre, & même de la France; peut-être parce qu'ils ont vû des vaisseaux Anglois & Hollandois sur le golphe de Finlande, & parce qu'ils ont entendu vanter l'ancienne amitié des François avec les braves Suédois. Ces deux Nations généreuses & guerrieres, n'ont pourtant rien de commun que la franchise, qui dans l'une est sentiment de liberté; & dans l'autre, caractère d'impétuosité. Mais il est toujours beau pour elles, d'être liées par ce doux nœud de sympathie. Heureux les François qui sont encore Suédois sous ce rapport! Ils n'ont pas degénéré de leurs peres, les Germains & les Francs, ces freres & ces enfans de l'antique Suéde.

Médecine.

La principale science des Lapons est leur Médecine: encore, n'a-t-elle pas fait chez eux de grands progrès, grace au climat froid & sain, à la nourriture simple & grossiere, au genre de vie actif & laborieux de ce peuple, que sa pauvreté même semble exempter de la plûpart de nos maladies. La fiévre est inconnue en Laponie, les Epidémies y sont rares. A peine trouveroit-on dans la Paroisse de Ghelliware, dit le Pasteur, quatre ou cinq hommes qui aient eu la petite vérole. L'incommodité la plus ordinaire dans la Laponie, est le mal aux yeux. La neige des Zones glaciales, & le soleil de la Zône torride, sont également nuisibles à la vûe qui aime un jour doux

Description de la Laponie Suédoise, par M. Hægstræm.

& tempéré, des couleurs heureusement variées & fondues, un émail où toutes les nuances viennent jouer & se confondre sur des fonds verds, ou parmi les ombres. Les Lapons perdent les yeux à courir au milieu des neiges, à se chauffer dans la fumée épaisse de leurs tentes. Leur reméde est de l'huile de genievre, du fiel de Cygne & d'Aigle, dont ils humectent la paupiere ou la prunelle. Quelquefois ils se font des incisions dans les paupieres, & les soulagent par des saignées.

Remédes pour les fractures.

La graisse du coq de bruyere est un reméde universel pour les Lapons. » Une jeune fille (dit M. Hægstræm, sur le témoignage d'un autre Ministre) » se rompit le bras droit, un peu au dessus du poignet. On oignit de cette » graisse pendant quatorze jours le membre rompu, & elle porta la main » à sa bouche. Cette onction fut continuée, & le bras guéri dans un mois ».

Cures remarquables.

Dans les fractures de jambes, les Lapons » appliquent une peau de chien » toute chaude, & la laissent sur la fracture jusqu'à ce que cette peau soit » corrompue. Ils l'ôtent alors, en mettent une autre, & continuent ainsi » jusqu'à l'entiere guérison. Un Ministre qui s'étoit cassé la jambe, a été » guéri de cette maniere, en très-peu de tems «.

Effets singuliers d'un caustique, contre toutes sortes de douleurs.

Les Lapons employent contre la galle, un bain fait avec une décoction d'écorce d'osier. Ils baignent leurs enfans au sortir du sein de leur mere, dans une décoction d'écorce d'aulne. Mais voici un remede singulier qu'ils appliquent à toutes sortes de douleurs. Ce sont de petits cônes, gros comme des féves, faits de mêche ou de vieux bois sec. Ils les allument sur la partie où la douleur est le plus vive. » Si l'un de ces cônes brûle sur le même » endroit, sans qu'il faille le contenir avec la pointe d'un couteau, la gué- » rison est désespérée.... S'il saute vivement, quelquefois jusqu'à une toise » loin du malade; on cesse, dans l'espérance que les douleurs vont s'appaiser... » S'il étincelle en brûlant; si la cicatrice devient blanche & dure; ce sont » des signes excellens «.... J'ignore, dit M. Hægstræm, ce que nos Médecins penseront de ce reméde: mais on en a tant éprouvé la bonté dans la Laponie, que les Suédois même y ont recours. J'ai vû une femme fort âgée, qui l'ayant souvent employé sans succès contre de violens maux de tête, imagina de l'appliquer au milieu du front, vers la naissance des cheveux. Il y survint une sueur abondante qui la délivra de ses douleurs. Enfin ce reméde a tant de vogue parmi les Lapons, qu'il seroit difficile d'en trouver un seul qui n'en eût pas plusieurs cicatrices.

Reméde extraordinaire contre la pulmonie.

Ils ne connoissent d'autre reméde contre la pulmonie, que le vomissement de l'abcès, ou de ce qu'ils appellent la cause du mal. Lorsque par un mouvement violent & rapide, ils ont vomi beaucoup de sang caillé, ils se croient guéris de cette maladie. Plusieurs habitans de la Province d'Oume, ont éprouvé le bon effet de ce reméde forcé. » L'un d'entr'eux attaqué d'une » pulmonie, attacha une corde à deux arbres, & se balança sur cette corde » jusqu'au vomissement. Il est mort long-tems après, à quatre-vingt ans «.

Les Lapons se guérissent eux-mêmes des maladies qu'ils connoissent. Mais, quand il leur en arrive d'inconnues, ils ont recours à des Sorciers qui font mille grimaces pour les tenir entre la crainte & l'espérance, jusqu'à ce que la nature ait guéri, ou tué les malades. S'ils meurent, c'est toujours leur faute; & quand ils sont guéris, c'est par l'habileté des sorciers. Il est si

facile d'en imposer à un peuple ignorant, sur-tout dans un état de foiblesse, où ses sens & sa raison sont absorbés par la douleur! Ainsi les Charlatans de toute espéce, Devins ou Médecins, sont assûrés de trouver toujours des dupes, dûssent ils, pour le soutien de leur profession, faire mourir ceux qui n'y croient pas.

Chansons.

Un peuple qui connoît à peine les premiers arts de nécessité, n'en a guères de luxe & de volupté. Si les Lapons ont de la musique, soit vocale, soit instrumentale, c'est ce que j'ignore, dit M. Hægstræm. Lorsqu'on entend pour la premiere fois leurs chansons, on n'y trouve aucune trace d'art; on croiroit qu'ils heurlent. Cependant elles ne déplaisent pas, dans une voix passable. Ils ne font aucun usage de la rime; mais ils ont des refrains très-fréquens. Je ne puis mieux comparer leurs répétitions, dit notre Pasteur, qu'à celles du Cantique de Débora, dans le livre des Juges. Les Lapons tiennent-ils aussi l'usage des refrains des Hébreux Ou bien est-ce un genre Poësie, commun à tous les peuples sauvages?

Les sujets des chansons Lapones, sont leurs intrigues d'amour, leurs voyages, leurs troupeaux, les saisons, la chasse; quelquefois des propheties, & de pareils sujets, familiers aux Poëtes de toutes les nations. Ces doux entretiens d'un heureux loisir, conduisent naturellement à la description des mœurs Lapones.

Mœurs Lapones.

C'est par le caractère que les mœurs générales ou particuliéres se décident. Les Lapons passent pour timides. Est-ce parce qu'ils n'aiment pas le métier de soldat, dit M. Hægstræm, qu'on peut les accuser de manquer de courage? Mais tous les hommes ont une horreur secrette de la mort. D'ailleurs, quand un Lapon s'enrolle, il quitte pour jamais sa famille: comment ne haïroit-il pas la guerre? De plus, Les Lapons détestent les Russes. Ils en ont à peu près les mêmes idées, que les Suédois ont des Turcs. Malgré tous ces sujets d'aversion, on a vû s'enroller un grand nombre de Lapons. Mais, dans la derniere guerre, on avoit répandu en Laponie des bruits effrayans; entr'autres, qu'on leveroit des soldats par force; & nos Eglises furent désertes, dit le Pasteur Suédois. Rien ne redouble plus la lâcheté des hommes, que des recrues forcées. C'est peut-être une des causes pourquoi toute l'Europe fait moins de conquêtes avec des armées innombrables, que la Gréce & les peuples fameux de l'antiquité n'en firent avec des poignées de soldats. On n'oppose que des troupeaux à des troupeaux, qu'on méne également à la boucherie. Ce n'est point l'amour de la gloire, l'yvresse du Patriotisme, le sentiment profond d'une guerre juste, l'espoir de riches dépouilles, ou d'un avancement honorable, qui conduit nos soldats à la guerre. C'est le libertinage, la séduction, un ordre du Prince, qui forme & grossit les armées. Voyez ce qu'a pû gagner la discipline excellente d'un Roi supérieur dans tous les talens de l'administration: il a fait des masses d'une solidité impénétrable; ses nombreuses troupes étoient des murs & des remparts; mais il n'avoit pour mettre ces forces en mouvement, que des ressorts méchaniques. Ces corps n'avoient pas son ame. Une partie de ses soldats n'étoit pas ses sujets; ses peuples n'alloient point d'eux-mêmes à la guerre. Ce n'étoient pas des volontaires; ce n'étoit pas une nation libre. Rien ne les encourageoit à la victoire, que la peur de mourir; & cette peur n'a jamais fait des Héros. Encore une fois, il faut avoir des motifs

d'aimer ſa Patrie, ſon Gouvernement, ſa Nation, pour être brave & pour vaincre toujours. Les armes ſont égales aujourd'hui, la diſcipline à peu près la même; les guerres ſont ſans motif juſte, ou louable, d'aucune part; ſans intérêt viſible & national. Mais, ſi du milieu de ces nations également gouvernées, il s'élevoit un peuple, excité par ſes beſoins à la néceſſité d'être guerrier; on le verroit bientôt tout riſquer, perdre beaucoup, mais s'enfler & s'aguerrir de ſes pertes. Dans les combats, le ſoldat bleſſé recueilleroit avec tranſport le dernier ſoupir du ſoldat mourant; ils s'embraſſeroient, ils ſuceroient mutuellement leurs bleſſures. La mort même auroit des attraits au ſein de la victoire; on s'y dévoüeroit en naiſſant. Les peres ſe reproduiroient par l'amour, avant de s'immoler. Les meres enfanteroient ſans douleur des ſoldats à la Patrie. Elles pleureroient de joye, à la nouvelle d'un fils tué dans la déroute des ennemis. O ſentimens inconcevables de Patriotiſme, êtes-vous perdus pour jamais! Faut-il que les ames généreuſes de ce ſiécle, quittent ce monde avec le regret d'y être venues ou trop tard ou trop tôt, pour voir de ces prodiges!

Les Lapons ne les connoiſſent pas ſans doute: mais ils ignorent auſſi les malheurs attachés à la condition des peuples que le ſort, & non le cœur, méne, ou traîne à la guerre. On veut même que ces ſauvages ſoient nés puſillanimes. Schæffer attribue cette lâcheté au froid du climat: mais Strabon a dit depuis long-tems que les hommes étoient plus belliqueux, à meſure qu'ils étoient plus voiſins du Nord & de l'Océan. La rigueur des élémens a toujours aguerri le courage, inſpiré l'intrépidité. Les Lapons donnent à la vérité, des ſignes ſinguliers de foibleſſe. Un bruit inattendu, un charbon qui ſaute hors du feu, les trouble juſqu'au délire. On les voit treſſaillir, & s'ils ont en main une arme meurtriere, ils en frappent le premier qu'ils rencontrent, & demandent à la fin de leur accès, s'ils n'ont point fait de mal. Quand il tonne, ils en ſont effrayés, juſqu'à ſe boucher les oreilles. C'eſt ſur-tout pour les Lapons, qu'Horace ſemble avoir dit que le bruit du tonnerre réveilloit l'idée de la Divinité. *Dieu a fait entendre cet été qu'il vivoit toujours;* c'eſt l'expreſſion ſublime d'un Lapon, à qui l'on demandoit s'il avoit tonné ſur la montagne. Mais ces frayeurs inſenſées & ſans cauſe, à quoi les attribuer, ſi ce n'eſt à la ſuperſtition exceſſive des Lapons? On verra combien ils ſont malheureux à ce ſujet.

M Hægſtræm prétend que ce peuple, d'une taille petite, eſt fier, orgueilleux, méfiant, jaloux & très-opiniâtre. Quelquefois, pour un léger ſujet, ils ſe battent à coups de hache, ou de couteau; mais il eſt rare qu'ils ſe tuent. Cependant le Paſteur de Ghelliware ſoupçonne qu'il ſe commet bien des meurtres ſecrets. Un préjugé funeſte ſemble y exciter: c'eſt l'opinion où ſont les Lapons, que le meurtre ou l'adultére doit être oublié, dès qu'on a payé le ſilence de celui qui pourroit en être le délateur. On cache donc pour de l'argent ces ſortes de crimes. Ils ne peuvent pas être réparés. Mais on ne tairoit pas un vol, ſans des préſens conſidérables. Ainſi perſonne n'a intérêt à en commettre. Les larcins couteroient plus qu'ils ne valent. Le meurtre eſt réprimé par la vengeance; l'adultère n'eſt pas bien défini, dans un pays où le mariage n'eſt point fixé par la ſanction des loix: mais, chez un peuple pauvre, qui a beſoin de tout, le vol attaque

la

la sûreté personnelle dans la propriété. Aussi, quand des vagabonds ont pillé des magasins, les propriétaires des provisions vont tuer les voleurs, s'ils le peuvent. Si la Justice poursuit les meurtriers, ils changent de canton, & trouvent par-tout un azile d'impunité, hors du lieu où s'est commis le crime. En Laponie, passer d'une Jurisdiction à l'autre, c'est changer de Royaume. M. Hægstræm se plaint de cet abus. Mais on ne doit pas exiger qu'il y ait plus de police entre des sauvages d'une même domination, qu'on n'en voit entre les divers Etats de l'Europe. Les Rois ont cru qu'il étoit de leur dignité, d'assûrer leur protection, & d'ouvrir un refuge à tous les brigands étrangers. Au lieu de se les renvoyer mutuellement, ou d'établir un Tribunal où l'on jugeroit les transfuges admissibles au droit d'azile, ils aiment mieux échanger, pour ainsi dire, le rebut de leurs sujets, & laisser une porte ouverte aux scélérats & aux déserteurs qui passent sans cesse d'un Etat à l'autre, ou d'armée en armée.

On dit pour autoriser cet usage, que les Princes vivent encore entr'eux dans l'état de nature, sans être assujettis aux conventions qui lient les hommes. On dit qu'ils sont au dessus des loix; quoique la Divinité dont ils sont l'image, s'en soit prescrit à elle-même, d'éternelles & d'immuables. Enfin, on se plaît à leur prêter une indépendance, une autorité déraisonnable, injuste, que les plus sages & les plus éclairés d'entr'eux ne s'arrogent pas. C'est qu'on n'aime ni les peuples, ni les Rois; quand on flatte ainsi le pouvoir des uns, aux dépens du bonheur des autres. Mais, si les peuples & les Rois, ne sont pas persuadés de l'attachement mutuel qui doit les lier pour l'utilité commune; comment vivront-ils dans la sécurité qui naît uniquement de la confiance? Faut-il que l'abus de nos préjugés & de nos mœurs, prête, on ne sçait quel charme, à la vie disetteuse, pénible & presqu'insupportable, des sauvages Lapons? Cependant, on leur attribue des vices qui paroissent odieux au premier aspect; mais sur-tout une avarice qui les rend fripons dans le commerce avec les étrangers; intéressés dans les présens, puisqu'ils n'en font que pour en recevoir; durs envers les pauvres & les mendians, qu'ils repoussent & chassent après leur avoir donné cependant un ou deux repas. Quand on veut achetter leurs fourrures, dit M. Hægstræm, ils ne les montrent pas, qu'ils n'aient vû des écus de Hollande; comme s'ils soupçonnoient que les Marchands étrangers voulussent les voler. On avoüe pourtant qu'ils accueillent mieux les Suédois dans les Foires, où le commerce se fait par échange de denrées entre les deux Nations. On convient aussi qu'il y a des Provinces en Laponie, où le vol est à peine connu; où l'on trouve peu de filles enceintes. Ainsi, quand un Prêtre a dit à la Motraye, qu'il n'en avoit jamais marié qui ne fussent grosses; c'étoit peut-être dans une Province où cet exemple plus commun, étoit moins contraire aux mœurs & aux usages. Quand ce voyageur assûre que les femmes en Laponie, sont aussi portées à la fornication, que dans les pays du Nord & du Midi; c'est une exagération sans doute, une maxime établie sur des faits mal apperçus. Cette assertion est démentie, en quelque façon, par les loix & les usages des Lapons sur les mariages.

Mariage des Lapons.

» Les Lapons, dit M. Hægstræm, se sont arrogé le droit d'interdire à » leurs enfans un acte de liberté qui doit être au pouvoir de tous les hom-

Description de la Laponie Suédoise, par M. Hægstræm.

» mes ; parce qu'il touche de plus près au bonheur de toute leur vie, & à » celui de la Société : c'est la liberté de se choisir une femme «. Les parens décident seuls sur la femme ou l'époux, qui doivent les représenter dans leur postérité. Car les Lapons, aussi jaloux de multiplier leur race, que l'étoient les Hébreux, ne connoissent pas de plus grande malédiction, que la stérilité dans leurs familles. C'est pour cela sans doute qu'un accouchement furtif n'empêche pas une fille d'être mariée. Elle a prouvé du moins sa fécondité. Elle donne l'espérance à un homme d'avoir des héritiers, qui sont la vraie richesse des Lapons. » Il y a quelques années, dit M. Hægstræm, qu'un » Lapon eut un enfant de la sœur de sa femme. Quoiqu'il dût être puni » de mort, suivant la rigueur des loix, « on lui fit grace pour des raisons particulieres. M. Hægstræm ne les rapporte pas ; mais on peut croire qu'elles étoient honnêtes ; puisqu'il ajoute que cette Lapone n'en fut que plus recherchée, & qu'elle trouva dans l'année de sa faute, un parti fort riche & très-honorable.

Cependant on évite de contracter des mariages entre des parens. La Polygamie n'a jamais été connue des Lapons. Mais d'ailleurs on se marie plusieurs fois. Il ne reste point de veufs, même parmi les vieillards ; pour peu qu'ils soient riches. Les veuves, fussent-elles âgées de cent ans, sourdes, aveugles, & pis encore, sont toujours recherchées, dès qu'elles ont des richesses.

Le mariage est un négoce en Laponie. Lorsqu'un pere a résolu de marier son fils, il le méne chez le pere de la fille qu'il veut lui donner. L'eau-de-vie sert d'interprête entr'eux. Quelquefois on est deux ans à négocier le mariage ; mais quand il ne se conclut pas, c'est au pere de la fille à payer le brandevin qui s'est consommé durant la négociation. S'il accepte l'alliance, on régle ce que les parens du garçon doivent donner à ceux de la fille. Ces présens consistent parmi les gens riches, en une cuilliere d'argent de trois ou quatre onces, un gobelet de même métal, une ceinture garnie d'argent, des boucles, un chaudron, une couverture de laine, des rennes & une somme d'argent. Le prix de ces différentes piéces est fixé, & ce qui manque de valeur à l'une, doit être compensé dans les autres. Quelquefois on est obligé de donner jusqu'à trente de ces sortes d'effets à un pere de famille, pour obtenir sa fille. Mais les usages varient à cet égard, selon les lieux & les facultés. On fait des présens de nôce assez considérables, aux parens de la mariée. Les gens riches donnent au moins une cuilliere d'argent à chacun de ses freres & de ses sœurs. Les pauvres ont moins de ces devoirs à remplir. On est également dispensé de présens de nôce, quand on épouse une veuve. Cependant il y a des peres qui ont ainsi vendu leurs filles jusqu'à deux fois.

De leur côté, les parens de la mariée donnent à leur fille une dot qui égale à peu près la valeur des présens qu'ils ont reçus. Quand le Contrat est fait, on se rend à l'Eglise, la fille toujours avec une sorte de timidité, souvent même avec une répugnance qui ne céde qu'à la force & à la violence.

Après les cérémonies religieuses du mariage, on remène les deux époux dans la tente des parens du mari, pour le festin des nôces. Ce repas se fait de tous les mets qu'ont apportés les convives, chacun avec sa provision d'eau-de-vie. C'est à qui mangera, c'est à qui boira, même au-delà de son

écot. Au sortir de table, le marié se rend à l'habitation de son Beau-pere, où il demeure un an. Ce terme expiré, son pere vient le reprendre lui & sa femme ; & le Beau-pere alors paye en rennes & en meubles la dot de sa fille. Les époux achetent une tente, & voilà une maison nouvelle, une nouvelle famille, dont la Bourgade s'enrichit.

L'Adultère ne vient point souiller ni troubler l'innocence & le bonheur de cette union. Je n'ai vû nulle part, dit le bon curé Luthérien, l'échange prétendu que les Lapons font entr'eux de leurs femmes. Je suis allé dans cet endroit de la Province de Loule, où doivent avoir habité les Lapons, à qui Schæffer attribue ces mœurs, & je les ai trouvés contens, chacun de la femme qu'il avoit épousée. Cependant, on voit ici comme ailleurs, dit le Pasteur, » des maris volages qui oublient leurs sermens, & » les hommes & Dieu qu'ils en prirent pour témoins «. Au reste, on peut croire que la liberté, dont on a jadis accusé les Lapons dans l'usage des femmes, tenoit à des mœurs plus sauvages qu'elles ne le sont aujourd'hui. Un peuple forcé d'errer, sans terre & sans demeure fixe, ne devoit guères connoître la cohabitation qu'éxige la Monogamie. La faim qui dispersoit les hommes & ne les rapprochoit qu'au hazard, ne permettoit peut-être que des rencontres entre les deux sexes, & l'amour alors pouvoit-il se soumettre aux loix du mariage? Mais depuis que la Suéde a introduit les élémens de sa police & de sa Religion chez les Lapons, les familles ont été plus séparées les unes des autres, soit par la propriété, soit par les mœurs. Le Christianisme a imprimé un caractère de sainteté à l'union conjugale. Dès-lors, ce qui n'étoit que liberté dans le commerce des femmes, est devenu licence. Ce qui étoit un droit public dans un Etat de communauté, s'est appellé attentat contre la propriété; en un mot ce qui étoit mœurs, avant le serment du mariage, est devenu profanation, déréglement, adultère.

Stérilité prétendue des Lapons.

On accuse les Lapons de stérilité, & quelques-uns attribuent ce vice au climat, ou à la nourriture. Mais, M. Hægstræm, sans admettre aucune de ces causes, dispute le fait. » Je connois, dit-il, en Laponie, beaucoup de » familles très-nombreuses, & qui s'accroissent tous les ans «. A la vérité, la nation Lapone ne paroît pas s'augmenter. Mais le Pasteur croit que cela vient en partie des maladies contagieuses qui faisant mourir les rennes, ôtent la subsistance aux hommes; & de plus, il périt beaucoup d'enfans, soit de la rigueur du froid, soit de l'incommodité des voyages.

Accouchemens des Lapones.

Du reste, les femmes Lapones sont robustes ; elles enfantent avec peu de douleurs. Quatre ou cinq jours après l'accouchement, elles se relévent, & font plusieurs milles à pié pour aller à l'Eglise porter leurs enfans au Baptême. Elles les enveloppent dans des peaux de jeunes rennes, les lavent souvent, & les enfoncent jusqu'au col dans des bassins d'eau froide, où ils paroissent moins souffrir que nos enfans dans leur maillot. Leurs berceaux sont si commodes, qu'en été, l'on peut les porter sur le dos, ou les attacher sur des rennes; qu'en hyver on peut les mettre sans crainte, sur des traîneaux. On suspend ces berceaux aux perches qui soutiennent les tentes; on les incline, on les dresse comme on veut, pour donner à l'enfant toute sorte de situations. Les enfans sont toujours nourris par leurs propres meres. Elles leur donnent, au besoin, du lait de renne; elles les habituent insensi-

Education de leurs enfans.

blement au poisson & à la viande, en leur en faisant sucer des morceaux tout mâchés.

Description de la Laponie Suédoise, par M. Hægstræm.

Dès qu'un enfant est né, son pere lui assigne un renne, & imprime à ces deux êtres, qu'il semble associer l'un à l'autre, une marque de famille. Quand les dents lui percent, il lui assigne un second renne. Ces rennes & leurs petits appartiennent à l'enfant, sans être compris dans sa portion de l'héritage. Cet appanage de sa naissance le suit quand il se marie, ou qu'il léve une cabanne à part.

Les Lapons donnent à leurs enfans les noms de leurs parents morts. Si deux êtres vivans de la même famille, portoient le même nom, on craindroit que l'un des deux ne mourût. Il semble qu'ils ne puissent pas plus avoir le même nom, qu'occuper la même place; & que pour donner la vie à un nouvel être, il faille attendre qu'un autre lui céde, & sa place & son nom.

Les anciens noms Lapons sont presqu'abolis; les pasteurs Luthériens l'ont exigé, si l'on en croit Schæffer. Pour moi, dit sagement M. Hægstræm, je ne vois aucune raison d'interdire les noms de la nation. » Pierre ou Jean » n'est pas meilleur Chrétien qu'Eric, quoique ce dernier nom vienne du » Paganisme. Il me semble plus honorable de conserver les noms natio- » naux, que d'en emprunter d'étrangers. Ceux d'*Olof*, *Knout*, *Harald*, » *Stene*, *Swene*, conviennent mieux à des Suédois, que ceux d'*Antoine* » ou de *Guillaume* «. Par la même raison, les noms de *Thor*, *Finne*, *Pagge*, *Rauras*, *Panis*, *Assa*, conviennent très-bien à des Lapons.

C'est dans le même esprit que M. Hægstræm s'applaudit d'avoir détruit parmi les Lapons de sa Paroisse, l'usage superstitieux de changer les noms de Baptême à leurs enfans. Lorsqu'ils tombent malades après cette cérémonie, on croit les guérir en leur changeant de nom, & cet abus fait qu'il est impossible de trouver leur âge sur les Registres du Baptême. Ce peuple, naturellement plus superstitieux qu'un autre, mêle ensemble toutes les idées de Religion, vraies ou fausses. Il fait boüillir de l'écorce d'aulne dans de l'eau; il y trempe les noms de Baptême des enfans; & il lave ses chiens avec cette même eau quand il leur donne des noms. On diroit que ce peuple, idiot & sauvage, croit & prétend baptiser ses chiens, ainsi que ses enfans; ou qu'il veut étendre la vertu du Baptême jusqu'aux animaux; impie & sacrilége qu'il est, par ignorance & par bêtise. Ne voilà-t il pas de beaux Chrétiens que le Luthéranisme fait en Laponie!

Les premiers joüets des enfans Lapons, sont des fleches, des arcs, des nacelles & des traîneaux en raccourci. Leurs premiers exercices sont de tirer de l'arc, & de travailler sur le bois. Un jeune homme n'est en âge d'être marié, que lorsqu'il peut tuer un renne, & tendre une tente. Quoique le Gouvernement de Suéde ait fondé des Ecoles publiques, où l'instruction des enfans est gratuite; les Lapons n'aiment point à les y envoyer: c'est qu'ils craignent qu'on ne les maltraite. M. Hægstræm dit que les peres sont punis de cette molle indulgence dans leur vieillesse, par le mépris & l'abandon qu'ils endurent de leurs enfans. Mais, on peut douter que cet excès de tendresse paternelle produise d'aussi funestes effets que la sévérité & la rigueur d'une éducation publique où l'on livre la Jeunesse. Eh! Comment un fils, qui lui-même a des enfans, pourroit-il oublier son pere & sa mere,

ou ne pas les aimer, ne pas les respecter ! Ce n'est que dans les pays où les peres & les enfans vivent rarement ensemble, qu'on voit cette indifférence mutuelle, cette dureté d'entrailles, cette séparation de cœur & d'intérêt, cette vie isolée au milieu d'une société nombreuse.

Cependant, nous dit M. Hægstræm, » si quelques Lapons consentent à » nourrir leur pere & leur mere dans leur vieillesse ; c'est moins par amour » que par vanité. J'en ai vû d'assez riches pour remplir ce pieux devoir, » mais qui laissoient leurs parens mendier. Un vieillard (c'étoit en 1743) » qui alloit d'habitation en habitation, demandant sa subsistance, mourut » de foiblesse & de froid ; & non seulement son fils refusa de venir enlever » le corps de son pere, il ne voulut pas même prêter des rennes à ceux qui » s'offroient pour lui rendre ce dernier office.

Les devoirs les plus sacrés se rendent ou se refusent par ce cruel esprit d'intérêt qui glace tous les cœurs. » J'ai vû (dit encore le même Pasteur) » la veuve d'un Lapon qui s'étoit noyé, obligée de donner six rennes à son » Beau-pere, pour qu'il vint enlever le corps de son fils «. On se sent attristé de trouver tant de dureté chez un peuple qui n'est que sauvage. Mais c'est la Nature elle-même, dit-on, qui le rend si barbare. La pauvreté, la famine, lui ferment l'oreille aux cris du besoin & de la douleur. Les vieillards lui sont d'autant plus à charge, qu'ils ne peuvent suivre leur famille, dans les courses perpétuelles d'une vie errante. Cependant on ne voit pas les Lapons, comme les Sauvages du Canada, massacrer, par pitié, leurs peres qui succombent dans une longue route, aux fatigues de la caravane. Du moins, ils n'abrégent pas, d'une main sanguinaire, des jours que leur indigence ne leur permet pas de prolonger. Si quelque vieillard tombe malade en hyver, dans un tems où l'on décampe, sa famille est obligée de le transporter. En été, s'il ne peut suivre, on le laisse à l'endroit du dernier campement, & l'un de ses enfans reste auprès de lui, pour en prendre soin. Si c'est un domestique, on lui laisse du bois & des vivres, & l'on revient le chercher au bout de quelques jours ; car un Lapon riche a des domestiques.

Leur office est de garder & de soigner les rennes. C'est pour un an qu'on prend ces mercénaires ; quelquefois on les loue au printems, pour les congédier en automne. Leurs gages ordinaires sont une renne, soit pleine, soit avec son nourrisson, & de plus l'habillement. Quelquefois ils ne gagnent par an que deux écus, monnoye de cuivre, qui ne valent chacun qu'une livre, quatre sous, tournois. Ils préférent d'être payés en rennes ; parce qu'en gardant les troupeaux, ils gagnent de quoi élever eux-mêmes, un troupeau, une tente, un ménage, une famille.

Enfin le précis des mœurs Lapones, se réduit à ces traits épars. Inconstans & voluptueux, ils placent le bonheur suprême dans le plaisir des sens. » Quelquefois, à l'heure de la mort, ils se font apporter de leurs » mets les plus délicats, leur argent & leurs habits de fête, pour repaître » leurs derniers regards, des objets qu'ils ont aimés toute leur vie, & » qu'ils vont perdre pour toujours « Amis & parens ; ils s'embrassent en s'abordant, & se donnent la main en se saluant, hommes & femmes,

Description de la Laponie Suédoise, par M. Hægstræm.

ſur-tout en famille, à la fin du repas; mais après que le pere & la mere ont donné l'exemple de ce ſalut. Subordonnés à leurs ſupérieurs, mais dans les choſes juſtes & raiſonnables, ils conſultent les vieillards, & réverent ſingulierement leurs Juges. Les amuſemens de la jeuneſſe, ſont de s'exercer à la courſe, à monter ſur des arbres. Jeunes & vieux, ils jouent avec des cartes qu'ils font d'écorce de ſapin, les diſtinguant en quatre couleurs, avec du ſang de renne. Sujets au menſonge, ils ne s'emportent guères juſqu'à faire des juremens, ou des imprécations. Quelquefois enjoués, ils ſe donnent des ſobriquets, & s'agacent par des propos malins: mais ils n'ont pas le talent divin & ſublime de la plaiſanterie Françoiſe. La Nature a mis un tel contraſte entre un Lapon & un de nos agréables par excellence, que ces deux êtres ne pourroient ſe voir ſans rire, ni peut-être s'entendre chanter, ſans ſe faire peur.

CHAPITRE VII.

Idolâtrie, Magie, & Superstition des Lapons.

Les Lapons ne sont guères connus des Peuples méridionaux de l'Europe, que par la petitesse de leur taille, & la foiblesse de leur esprit. Leur superstition est idiote, puérile, extravagante, basse & honteuse. Mais elle n'est pas aussi cruelle que le Fanatisme des Nations policées. Plus ridicule encore que barbare, elle dégrade l'esprit humain, mais n'effarouche pas la Nature. Les Lapons convertis par les Suédois Luthériens, ont conservé des restes de l'idolâtrie Payenne, avec le Christianisme. On ne peut les obliger de renoncer à des pratiques, qu'ils ont reçues de leurs peres, desquels ils ont la mémoire en vénération. Les tems de leur ancienne idolâtrie étoient pour eux l'âge d'or, disent-ils, & leurs ancêtres étoient plus riches qu'eux. Funeste tradition de ce siécle d'or! faut-il qu'elle ait passé jusqu'en Laponie, où la Nature a toujours refusé tous ses biens, & repoussé jusqu'aux ressources de l'art & de l'industrie, qui suppléent à son indigence! » J'ai même entendu des Lapons, dit M. Hægstræm, qui gémis» soient de l'abandon de leurs Dieux «, & de la misere, où la désertion de leur culte, avoit plongé la Laponie. » Ce malheureux Peuple » continue le zélé Pasteur, m'inspire une pitié dont je ne puis me défen» dre. Il veut honorer Dieu, & servir ses Idoles, être Chrétien & fidéle » à ses rites Payens. «

Cet Auteur déplorant un abus si monstrueux, n'en est pas moins exact à le retracer dans toute l'amertume de son cœur : mais avec la bonne foi qu'exige de lui la vérité, il croit devoir détruire les récits exagérés, faux, ou suspects, qu'on a publiés jusqu'à présent sur la superstition des Lapons. Il ne rapportera que ce qu'il a lui-même appris, par des témoins oculaires & dignes de sa confiance. On doit donc s'attendre à des faits nouveaux, & qui n'en seront que plus intéressans, dans un siécle où l'on semble détruire toutes les anciennes erreurs; peut-être, hélas! pour faire place à de nouvelles. Tel est le malheur de l'homme, & sur-tout des Peuples, qu'ils ne secouent un joug, que pour tomber sous un autre; dupes de tous les imposteurs & les méchans qui sont toujours prêts à profiter des révolutions que le tems amene dans les opinions & les Empires. C'est cette idée affligeante, qui de tout tems entretient dans les ames une secrette crainte de la fatalité; mot adopté par la Philosophie, comme par l'ignorance; parce qu'il est le résultat du concours des causes physiques, avec les passions humaines, & de l'influence imperceptible, mais constante, que doivent avoir les Loix qui gouvernent le monde, sur tous les êtres, même libres, qui sont emportés dans la masse de l'Univers. Oui tout rend hommage à cette puissance, & le Chrétien qui l'adore en Dieu seul, & le Payen qui la partage entre deux principes. Le Lapon, Manichéen sans le sçavoir, honore autant le Diable, sous le nom de *Perkel*, que Dieu sous le nom

Manichéisme des Lapons.

Description de la Laponie Suédoise, par M. Hægstræm.

Leur Dieu du mal, est plus fort que leur Dieu du bien.

de *Ioubmel.* Eternels l'un & l'autre, mais l'un méchant, & l'autre bon, ils se disputent la toute-puissance. L'un auteur de la vie qui passe, & l'autre de la mort qui dure à jamais; quel est le plus fort, ou l'être qui produit un bien momentané, ou l'être qui corrompt perpétuellement ce bien, & le détruit enfin? Ces Dieux sont-ils heureux, dans l'état de guerre où ils vivent? » Un jour, disoit un Lapon à M. Hægstræm, *Perkel* ayant » forgé des chaînes de fer, les jetta sur *Ioubmel*, & l'accabla sous une » montagne si grande, si pesante, qu'il ne put s'en débarrasser. A son tour » *Ioubmel* (on ne sçait comment) lia *Perkel*, & le mit sous une monta- » gne; mais celui-ci s'agita avec tant de violence, que les pierres & la » poussiere en volerent jusqu'au ciel «. On a prétendu, dit M. Hægstræm, que le fond de cette fable est un combat réel d'un certain *Ioumi*, pere des Lapons, contre *Birkal* son ennemi : mais ce n'est qu'une conjecture.

Ioubmel & *Perkel* ont toujours été les faux Dieux de la Laponie. » Il est » donc nécessaire, poursuit le Pasteur, que les Ministres du Christianisme » s'apliquent à donner aux Lapons, des notions claires & distinctes de » la nature de Dieu & du Diable; de peur que ces noms ne trompent & » n'égarent les ames simples. «

Quelques Lapons (car tous ces Peuples sont Antropomorphites) regardoient le tonnerre comme un être vivant, un Dieu d'une nature mixte, bon & mauvais. *Perkel* l'avoit créé dans un rocher, à l'insçu d'*Ioubmel*; mais celui-ci le découvrit, & l'éleva. Cet être est donc l'ouvrage du Diable, & le soin de Dieu. Son emploi est de chasser & d'exterminer les mauvais génies; il les combat avec son arc, c'est l'arc-en-ciel. Bienfaisant envers les Lapons par cet office; il peut leur causer de grands maux, en renversant leurs Idoles. Mais voici une autre origine de ce Dieu tonnant.

Fable sur l'origine du tonnerre.

Une jeune fille étoit couchée sous un arbre au milieu d'un bois. Perkel vint à elle, & lui dit de ramasser les branchages secs où elle reposoit sa tête. Elle le fit, il les alluma. Cette fille voyant des cornes à Perkel, fut effrayée, & voulut s'enfuir : mais elle n'en eut pas la force. Le Dieu jouit de sa frayeur. Elle accoucha, neuf mois après, d'un fils qui pleuroit sans cesse. On ne pouvoit l'endormir un seul moment. » Perkel vint, & l'ayant porté dans » les nues, lui demanda s'il vouloit rester avec son pere, ou avec sa mere. » L'enfant préféra sa mere, & se déclara l'ennemi des mauvais génies, » dont son pere est le chef. Il les poursuit sans relâche; il grimpe sur les » montagnes; il vole dans les airs; il enflamme les arbres où son pere » a dispersé ses esprits malfaisans «. Voilà de la poësie sur la Physique. L'imagination des Peuples sauvages & timides, anime tout, peuple tout de phantomes terribles. Mais n'est-il pas singulier qu'on regarde le tonnerre, comme un être bienfaisant? C'est qu'en Laponie il cause peu de ravage, & brille plutôt dans les éclairs, qu'il n'étonne par le bruit. Où il tombe, il fait peur; où il éclaire, il réjouit. L'homme est conséquent, même dans ses erreurs.

Les petits Dieux des Lapons président, les uns à l'air; les autres à la terre. Chaque condition, de maître ou de serviteur, chaque année, chaque mois, chaque semaine, a son Dieu; mais non pas encore chaque jour,

jour. La Religion des Lapons, quoiqu'ancienne, est trop bornée en faits, pour multiplier ses Dieux par milliers. Cependant les Lapons, même Chrétiens, ont presque tous des Idoles. » J'aurois eu de la peine à croire, dit M. » Hægstræm, qu'il y eût dans ce siécle un Peuple qui priât du bois & des » pierres, si je n'avois vû dans la province de Loule, cette abomination, » de mes propres yeux. On garde au Presbytère d'*Iockmock*, trois de ces » Idoles, faites de racines d'arbres, & grossierement façonnées en figure » humaine, à coups de hache. Elles furent prises en 1738, à un Lapon. » Il avoua, en présence des Juges, qu'il se prosternoit devant ces troncs » pour les adorer «. Les Lapons ont souvent de semblables Idoles. Elles sont de bouleau; on y fait une espéce de tête; le tronc représente le corps, & les racines servent de jambes. » J'ai observé, dit le Pasteur, que » la plûpart sont arrosées de sang & marquées de croix «. On les place en automne dans les endroits où se tuent les rennes; quelquefois sur des hauteurs & des montagnes, où les Lapons courent en foule apporter des offrandes. Mais chacun n'adore que les Dieux qu'il a faits, méprisant ceux d'autrui. » J'ai vu naître une haine implacable entre deux Lapons, dont » l'un avoit brisé les os & les cornes, que l'autre avoit offerts à ses » Dieux. «

Description de la Laponie Suédoise, par M. Hægstræm.

Dans les cantons de Loule, on adore sur-tout des Idoles de pierre, mais brutes & sans forme, telles que la Nature les a faites; quoiqu'on recherche celles qui, par leur surface raboteuse, & pleine de nœuds, offrent le plus de carriere à l'imagination des Idolâtres. Quelques Lapons croient que ces pierres vivent & peuvent marcher. On en trouve des amas, sur-tout dans les montagnes qui les ont enfantées, près des lacs, des isles, des cascades où l'eau les a minées & détachées des grandes masses du roc. Comme les Lapons ignorent qui les a mises où elles sont, ils croient que c'est Dieu, en créant le monde. Ce sont des lieux sacrés pour les Lapons. Ils n'osent montrer ces pierres, de peur qu'elles ne se vengent d'une si profane indiscrétion. » Ils ont vu mille gens perdre la santé & la » vie, pour avoir troublé ces sanctuaires. Je connois un Colon Suédois, » qui prétend être tombé malade, aussi-tôt après avoir brisé plusieurs de » ces pierres. «

Culte, ou crainte des pierres.

Cependant, celles de ces Idoles qui n'ont pas beaucoup d'adorateurs, ni d'offrandes, sont méprisées. Leur puissance cesse avec leur culte; parce que c'est leur culte qui fait leur puissance. Quelle est-elle? On l'ignore. En général on en attend du bien, on en craint du mal. » Un Suédois, » digne de foi, m'a dit avoir vu un Lapon, qui offrant à une de ces » pierres, la tête, les pieds & les aîles d'un coq de Bruyere, assura » qu'il en renaîtroit d'autres coqs..... Un Lapon m'a raconté, qu'ayant » voulu changer d'habitation, il s'étoit approché, par hazard, trop près » d'une de ces pierres. Il continua son chemin, jusqu'au sentier qu'elle de- » voit prendre. Alors, pour expier sa témérité, il tenta d'appaiser cette » pierre en lui offrant des vaches, des rennes, des moutons, des chévres. » Tout fut inutile. La nuit suivante, le loup attaqua ses rennes, & fit » un grand ravage dans son troupeau «. Avec de pareilles idées, les Lapons doivent avoir beaucoup de fables, ou de traditions superstitieuses. Les er-

Description de la Laponie Suédoise, par M. Hægstræm.

reurs naissent d'elles-mêmes dans les esprits sans culture, comme les bruyeres dans les sables. Tout Lapon qui trouve une grosse pierre dans son chemin, est un homme égaré. Il n'ose plus avancer, ni reculer. Cette pierre le suit par-tout, s'il ne l'arrête par des offrandes.

Devant une pierre qui est près de Ghelliware, dit M. Hægstræm, on voyoit autrefois une hache de fer qui ne se rouilloit jamais; c'étoit un don » fait à la pierre. » Un Lapon habitoit au milieu d'un marais, & sa sœur » venoit l'y voir tous les jours. Il s'apperçut qu'elle n'avoit jamais les piés » humides; il en conclud qu'un Démon des montagnes avec lequel elle » devoit avoir un commerce illicite, la transportoit dans ce marais. Il at- » taqua ce démon, & ne pouvant le vaincre, il implora le secours de la » pierre. Son ennemi adressa les mêmes vœux. Tout ce que le Lapon pro- » mettoit, le *Jatton* ou le *Stallo* le promettoit aussi. Mais, voïant à son » Idole la hache de son ennemi, le Lapon la lui prit & l'en tua «. Le vainqueur vint offrir à son Dieu l'instrument de son triomphe, & l'on suspendit des cornes de renne à la cime des arbres qui formoient le sanctuaire autour de la pierre déifiée. Mais enfin la hache fut enlevée en 1745 par un Lapon qui promit de substituer à cette offrande, des os & des cornes de renne. Il aura sans doute accompli son vœu, dit le Pasteur de Ghelliware, qui, toujours fidéle Luthérien, rit de toutes les Idoles & les offrandes, des Statües & des Images, soit de pierre ou de bois.

Les Lapons, ajoute-t-il, sont très- sujets aux visions, & se vantent d'être bien plus saints que les Suédois qui n'en ont point. Toutes les nuits ils croient voir des Anges ou des esprits, tantôt bons, tantôt mauvais. On ne dit pas quel bien les uns peuvent faire; mais on se plaint que les autres donnent de grands soufflets. » J'ai remarqué, dit M. Hægstræm, que les » Lapons Chrétiens, à qui l'on a parlé des Anges, croient en avoir vû; » mais les autres s'imaginent que ce sont leurs Dieux du pays «. Digne sujet d'une guerre civile, si les Lapons avoient le loisir de se battre pour des visions. Mais ces peuples ignorans & stupides, n'ont pas encore aiguisé les armes du Fanatisme, dans les Temples & les Ecoles.

On a dit que les Lapons adoroient le soleil, & que leurs peres rendoient un culte à cet Astre, & même au feu dont il est la source. Rien n'a pû le prouver au pasteur de Ghelliware. Le soleil n'a pas assez d'influence en Laponie, pour y être adoré. Un Académicien d'Upsal avoit cru entendre dans le siécle dernier, les Lapons murmurer le nom d'Hercule. C'étoit le nom de *Perkel*. Quelques Ecrivains veulent que celui-ci ne soit que le nom d'Hercule, défiguré par les Lapons. Mais, à ce prix, chacun retrouvera dans tous les pays les Dieux qu'il adore, & fera de sa Religion un culte universel. Ce n'est pas d'aujourd'hui que le nom d'Hercule se trouve avoir voyagé chez tous les peuples, où la Mythologie Grecque n'avoit pas même fait aller ce Héros, fils des Dieux, ou Dieu lui-même. Un Ecrivain moderne s'est promené sur toute la face du globe, avec l'image d'Hercule à la main, & partout il a vû les peuples se prosterner devant cette image qu'ils adoroient presque tous, sous des noms differens. L'homme n'est donc pas si bizarre, ni si fécond, dans les extravagances de sa superstition. Une seule erreur a troublé tous les esprits. Les peuples ont emprunté,

ont imité les uns des autres, les opinions, comme les armes, & toujours pour se détruire mutuellement. La véritable Religion, celle qui les invite à s'aimer, se pardonner, se tolérer, est presque la seule qu'ils n'entendent pas. Elle est trop ennemie des passions, trop d'accord avec la raison; tous les préjugés, tous les vices sont contr'elle. Mais elle a deux grands appuis: quels sont-ils? La Divinité, l'humanité.

Description de la Laponie Suédoise, par M. Hægstræm.

Les Lapons connoissent peu la voix qui crie au fond des cœurs, & qui parle aux esprits. Ils ont des Dieux qui leur ressemblent. Aussi, leur donnent-ils du foin à manger. « Une vieille femme m'a raconté, dit M Hægstræm, qu'au mois de Février, son pere & sa mere attachoient aux cornes des rennes, quelques poignées de ce foin dont on garnit ses souliers en Laponie. Ensuite ils faisoient du bruit avec des anneaux, ou frappoient sur leurs traîneaux, pour inviter *Kouawamanno* à venir manger de ce foin.

Au mois de Décembre, les Lapons pêcheurs offrent à leur *Iaoullo-herra*, de petites nacelles de bois de Sapin. Elles ont une aûne de longueur; on y fait des mâts, on y trace des croix, on les arrose du sang des rennes que l'on tue à Noël. On les suspend à la cime des Sapins également marqués de croix, & teints de sang; car la superstition est toujours sanguinaire. Dans le même tems, on attache à ces arbres des cylindres d'écorce de bouleau, où l'on met pour offrande, un peu de tous les mets qu'on mange la veille & le jour de Noël. C'est du lait, du fromage, du poisson, de petits gâteaux de farine, grands comme un écu Suédois. Ces présens sont offerts à *Rouotta* que les hommes ont intérêt à se rendre favorable, de peur qu'il ne perce le ventre à leurs femmes (*a*).

Offrandes des Lapons à leurs Dieux.

Outre les offrandes solemnelles de chaque année, il s'en fait dans les besoins pressans. Quand les Lapons, ou leurs troupeaux, sont malades & dépérissent, quand on est menacé d'un événement funeste; on s'adresse au Dieu qu'on croit le plus puissant, on lui fait des vœux qu'on acquitte, s'il exauce les prieres. Ces vœux sont un contrat entre l'homme & son Dieu; mais ce contrat est réciproque. Le Dieu qui n'accorde rien, n'obtient rien à son tour, & lors-même qu'il remplit le traité, ce qu'on lui donne est peu de chose; des cornes & des os. Quand un renne est malade, on fait vœu de le tuer en un certain tems de l'année, s'il se rétablit; de n'en briser aucun os, & de les placer tous entiers sur les Autels du Dieu de pierre. Ces Autels sont des poteaux, d'environ huit pieds de hauteur, couverts & entourés de branches de Sapin, placés derriere les tentes des Lapons, ou dans les bois habités par les Dieux. Comme les offrandes sont exposées sur ces sortes d'Autels; s'il arrive qu'un chien y dérobe les os d'un renne, on le tue pour y substituer ses propres os. Peut-être qu'il en feroit de même des hommes; mais ils n'osent toucher à ce qu'ils respectent si cruellement. On arrose l'Idole de graisse & de sang; on suspend à son arbre le cœur & le foye de la victime. Les cornes de celle qu'on doit immoler, sont entourées d'un fil de la couleur affectée ou consacrée à l'Idole. Le fil blanc est voüé, dit Schæffer, au culte du soleil, le fil rouge à un autre Dieu, le fil noir à la mort. Quand les Lapons demandent à leurs Dieux une grace im-

(*a*) *Ne ventrem illarum terebret seu perforet.*

DESCRIPTION DE LA LAPONIE SUÉDOISE, par M. Hægstræm.

portante, ils lui promettent les os d'une victime peu commune, comme ceux d'un chat, d'un coq, d'une chévre, d'un bouc, dûssent-ils acheter un de ces animaux au prix de plusieurs rennes.

Les Idoles de pierre, comme les plus révérées, sont enfermées dans une grande enceinte, par de fortes haïes. Si quelqu'un tue un animal, dans le domaine de l'Idole, il doit lui faire hommage de la tête & des piés de l'animal; même des aîles, quand c'est un oiseau. En certains endroits, on déplace tous les ans ces Idoles, pour leur faire un lit de nouveaux branchages de Sapin. Les Lapons s'approchent alors tête nue, marchant sur les genoux & sur les mains, & soulevant le Dieu sur leur dos, ils jugent de sa bienveillance par sa pesanteur. Les Egyptiens pourroient se mocquer d'un Lapon, s'ils n'adoroient pas des oignons.

Chez les femmes Lapones, leur sexe même les rend profanes.

Les Lapons, soit pasteurs, soit pêcheurs, ont des cérémonies communes, quoique leurs offrandes soient différentes. Quand ils vont présenter, l'un des cornes, pour guérir ses rennes, l'autre de la graisse de poisson, pour que sa pêche soit plus grasse, ils sortent de leurs tentes par une porte de derriere. Cette porte sainte s'ouvre aussi pour recevoir les viandes des victimes voüées, & les poissons pris dans les lacs consacrés. Nulle femme ne passe par cette porte. Tout endroit habité par les Dieux, est interdit aux femmes. Elles ne peuvent même en faire le tour; à moins que ce ne soit à une distance de plusieurs lieues. Leur présence, & leur vue, souilleroient ces lieux sacrés. Ce sexe, ici dévot, & là profane, attireroit sur lui le courroux des Dieux. Les femmes en perdroient la santé, peut-être la vie. Les étrangers ne doivent pas non plus s'approcher des Dieux des Lapons. Un de ces insensés » avec qui j'étois en voyage, dit M. Hægstræm, ne voulut pas » me prêter une peau pour couvrir mon traîneau; parce qu'il devoit passer » auprès d'une pierre sainte, & qu'il craignoit de participer au malheur » dont j'etois menacé. Cependant ces Dieux ne deviennent terribles, qu'a- » près avoir été long-tems adorés, c'est-à-dire, sans doute, assez longtems pour acquérir de la vogue, & pas assez pour la perdre: car c'est le tems qui la donne & qui l'ôte, éternel destructeur de ce qu'il a créé.

» Quand les Lapons des montagnes vont faire leurs offrandes, ils ont » grand soin d'attacher leurs chiens «. S'ils en étoient suivis, les troupeaux seroient attaqués par les loups, ou même par les chiens, si ces animaux n'étoient pas attachés. Ce raisonnement des Lapons n'est pas aussi absurde que leur culte. Mais ce qui montre le motif insensé d'une précaution raisonnable, c'est que les pêcheurs qui n'ont pas de rennes, attachent aussi leurs chiens, lorsqu'ils vont pêcher dans les lacs consacrés. Ces mêmes hommes, n'osent jamais prononcer le nom de Dieu, quand ils jettent leurs filets, comme si la Divinité pouvoit réprouver une œuvre si utile; tandis qu'on a vû des scélérats ou des libertins l'invoquer en allant commettre un assassinat ou un adultère. Malheureux humains, combien vous abusez d'un nom que vous adorez! Ceux qui le prêchent, ou ceux qui l'implorent; presque tous, prostituent ce saint nom à leurs passions; & ceux qui le font le plus craindre, souvent le craignent le moins. Ah! S'ils connoissoient l'Etre dont ils parlent sans cesse; ils le feroient aimer.

On ne peut voir sans pitié, dit le bon pasteur de Ghelliware, les malheu-

reux Lapons faire leurs offrandes à leurs Idoles. Mais lorsqu'ils n'en obtiennent rien, ils les détruisent. » Il y a trente ans que la peste attaqua les » rennes de Loule, & qu'il en mourut un grand nombre. Un habitant de » cette Province alla prier son Idole, plusieurs fois chaque jour. Mais voyant » ses vœux inutiles, il lui signifia que si dans un certain espace de tems » qu'il lui fixoit, elle ne faisoit cesser le fléau de ses rennes, il la brûle- » roit. La peste dura toujours; le Lapon construisit un grand bucher sous » la pierre sacrée, qui ayant été long-tems arrosée de graisse, fut aisé- » ment réduite en cendres. Les Lapons informés de ce sacrilége, allérent » chez le coupable, résolus de le brûler lui-même pour expier son crime. » Mais il leur représenta qu'il avoit invoqué son Idole à genoux & la tête » nue, qu'il l'avoit menacée du feu, si la peste ne cessoit point; & qu'enfin » ce Dieu n'ayant pû le secourir, méritoit bien qu'on détruisît son culte & » son image. Car, s'il eût été, dit-il, le vrai Dieu qui a créé l'Univers, » comment ne se seroit-il pas délivré des flammes? Ces raisons calmérent » le courroux des Lapons «.

Description de la Laponie Suédoise, par M. Hægstræm.

Un Lapon brûle son Dieu.

De l'Idolâtrie des Lapons, M. Hægstræm passe à leur magie. Je les crois, dit-il, plus renommés qu'éxercés dans cet art. » Hérodote a donné » lieu de croire aux anciens Ecrivains que toutes les superstitions sont ve- » nues du Nord, en disant que les Scythes avoient reçu des nations hyper- » borées les cultes qu'ils transmirent à leurs voisins «. Mais, ce n'est qu'une tradition qui s'est communiquée presque sans fondement. Au midi de la Suéde, on regarde les Nordlandois, comme de sçavans magiciens. Dans la Nordlande, où la magie est peu connue, on croit que les Lapons y sont fort habiles. » Lorsque j'arrivai dans la Province d'Oume, je n'y » entendis parler d'aucun sortilége; mais on y regardoit comme sorciers les » habitans de Loule, qui loin de se vanter de magie, en accusent les Finlandois. Ainsi, de peuple en peuple, circule & s'envole un renom de magie qu'aucun n'a mérité.

Lapons lavés, ou disculpés, de l'imputation de magicien.

» La Paroisse de Ghelliware contient environ cent familles Lapones. Je » les connois toutes, & je n'y ai jamais entendu citer que deux hommes » pour vrais magiciens, c'est-à-dire pour capables de faire du bien ou du » mal par des sortiléges «. Une des grandes merveilles de la magie, est de restituer sur le champ des effets volés. Mais, quoiqu'il se soit fait beaucoup de vols » depuis que je suis en Laponie, rien n'a été recouvré par ce » moyen, & je n'ai vû personne qui se rappellât un seul exemple du pou- » voir de la magie sur les restitutions «. Les Lapons ont à la vérité des formules qu'ils croient propres à chasser les esprits: mais on en reconnoit l'origine, aux morceaux entiers qu'elles contiennent, soit de la Bible, ou d'autres ouvrages.

Ils ont aussi des formules magiques de malédiction, pour faire du mal, ou du moins, quelque peur à leurs ennemis. Mais, ceux-ci, ni leurs troupeaux maudits, n'en vivent pas moins ». Le seul exemple de sortilége fu- » neste qu'on m'ait cité; c'est qu'en 1741 un Lapon ayant refusé à sa fille » les habits de sa femme qui venoit de mourir, elle lui fit les plus terri- » bles imprécations, & dès le lendemain il perdit trente rennes.

Les Suédois disent que les Lapons sont magiciens, & les Lapons pré-

Description de la Laponie Suédoise, par M. Hægstræm.

tendent que leurs forciers ont été formés par des Suédois ; parce que la plûpart d'entre les magiciens ont réellement habité près de la Suéde, & qu'ils viennent des Provinces méridionales. M. Hægstræm qui ne nie pas le pouvoir du Démon fur la terre, & même en Laponie, où le peuple eft Idolâtre, crédule, ignorant & peureux ; ne peut croire cependant que Dieu ait livré tout ce pays à la magie. Comment fubfifteroient les Lapons, dit-il, avec l'art de fe nuire par des maléfices ? Dira-t on qu'il en feroit de cette arme invifible, comme des forces naturelles qui fe répriment & fe contiennent par leur réaction ? Les Lapons fe battent, s'intentent des procès ; mais s'attaquent rarement par des fortiléges ; & la preuve qu'ils n'ont pas beaucoup de forciers, c'eft que les plus fameux Magiciens y font très-pauvres. Quand un art ne produit aucun bénéfice, il eft peu cultivé. C'eft donc une injuftice, dit très-férieufement M. le Pafteur Hægftræm, d'accufer ainfi fur des bruits populaires, une Nation entiere, de magie & de forcellerie. Heureufement cette calomnie fait moins de tort aux Lapons, qu'à leurs accufateurs. Car il eft bien plus aifé de convaincre quelques Ecrivains, de fimplicité ou de duplicité, d'ignorance ou d'impofture, d'idiotifme & de crédulité, que de prouver qu'un Peuple groffier & fauvage, poffède un art furnaturel de faire le bien & le mal ; un pouvoir divin ou diabolique, qui franchit les diftances du tems & de l'efpace ; reffufcite ce qui n'eft plus ; crée ce qui fera ; fait que les objets préfents, & immédiats, changent tout-à-coup de place avec les objets abfens & très-éloignés ; détruit enfin l'ordre établi par le Créateur, pour y fubftituer un defordre Phyfique, propre à renverfer toutes les notions que la raifon tient des fens. Ceux-ci font, à la vérité, des témoins & des juges faillibles ; mais c'eft pourtant à eux feuls qu'il faut en appeller, foit en premier, foit en dernier reffort. Les chofes de la foi fe foumettent elles-mêmes à ce Tribunal, quand elles expofent à la raifon leurs preuves de crédibilité ; les merveilles opérées dans les fiécles ; le témoignage des Peuples ; la révélation naturelle du grand Etre, dans fes ouvrages vifibles ; la liaifon & la dépendance qui fe trouvent entre cette révélation univerfelle, & les révélations particulieres, qui lui font fubordonnées, quoiqu'elles foient d'un ordre différent : oui fubordonnées, car fi la Nature paroît changer fon cours dans un étroit efpace de tems & de lieu, l'Univers, le grand tout, n'en fuit pas moins fa marche ; entraînant, dans fon immenfité, tous les faits, toutes les apparences, les fyftêmes, les opinions, les Chefs de fecte & les Peuples fectateurs, les perfécuteurs & les victimes. Non, Tyrans, vous n'avez qu'un moment pour tourmenter la terre ; & nous, malheureux, qu'un moment à gémir.

Ce qui fans doute a donné le plus de crédit & de fondement à la prétendue magie des Lapons, ce font leurs tambours de divination, & certains nœuds, avec lefquels ils prétendent lier ou délier les vents. » Je » n'ai jamais pu voir de ces tambours, dit M. Hægftræm. Ils les cachent » avec d'autant plus de foin, qu'étant défendus fous peine de la vie, on » en fait des perquifitions rigoureufes «. Mais quel eft le plus barbare, ou le Lapon qui fottement attache un pouvoir infernal, au bruit d'une veffie ; ou le Suédois qui défend fous peine de mort, d'être fot &

crédule ? Les supplices même augmentent la superstition qu'ils veulent étouffer ; & les tambours que l'on cache, sont plus dangereux que ceux que l'on montre. Est-ce ainsi que la Suéde, qu'un Etat gouverné par un Peuple libre, fait chérir & goûter en Laponie, sa domination ? Que feroient de plus les Russes, qui ne peuvent respecter en autrui l'humanité que le despotisme a flétrie, avilie en eux-mêmes ?

Description de la Laponie Suédoise, par M. Hægstræm.

Description des tambours magiques des Lapons.

Comme M. Hægstræm n'a pu voir aucun de ces tambours magiques, qu'on se garde bien de montrer à des Pasteurs Luthériens, il faut en prendre la description dans le voyage de la Motraye. » Cet instrument, dit-il, » ressemble à une tymbale, n'ayant de la peau à battre que d'un côté ; & » mieux au corps d'un luth par sa figure ovale, & son dos de bois. Au » milieu de ce dos, sont deux ouvertures longues de huit pouces chacune, » plus ou moins, & à peine larges d'un seul. A l'entre-deux qui les sépare, » & qui est un peu plus gros que le petit doigt, est attachée une chaîne » avec plusieurs anneaux de cuivre «. Ecoutons encore le même Voyageur, pour sçavoir l'usage qu'on fait de ces tambours. On le verra dans les jongleries d'un de ces prétendus Magiciens, que la *Motraye* avoit attiré avec de l'eau-de-vie. » Il fit entrer, dit-il, la chaîne avec les anneaux » dans le corps du tambour, & tournant vers la terre, la peau qui étoit » transparente, & sur laquelle étoient peintes en rouges, diverses figu- » res d'hommes & d'animaux, avec des signes célestes barbarement re- » présentés..... Il commença à le battre de haut en bas avec un *Dycorne*, » ou une corne à deux fourchons, faite en forme d'un Y..... Les anneaux » mis en mouvement par les coups du Dycorne, sautoient & erroient çà & » là, dans le ventre de ce tambour, avec un cliquetis approchant du bruit » d'un tambour de Basque. Après qu'il eut frappé quelques minutes, il se » coucha, non sur le ventre (comme tant de relations de Laponie font fai- » re aux Magiciens) mais sur le dos. Il appliqua le ventre battu du tam- » bour, sur son estomach découvert, sans le tourner, ni le faire pancher de » côté ou d'autre. Il ferma les yeux, parut en syncope, ou sans respiration » pendant un petit espace de tems. Ensuite il se réveilla comme en sursaut, » ouvrit & montra des yeux égarés, & après un long soupir, il leva dou- » cement le tambour, avec ses deux mains, sans l'agiter ou le faire pancher » çà & là ; l'opposa à ses yeux, à une distance de deux à trois palmes ; con- » sidéra attentivement la situation où les anneaux, qu'il voyoit à travers la » peau transparente, étoient à l'égard des figures marquées ; après quoi, il » commença à prononcer ses oracles «.

Les forciers Lapons s'imaginent, dit M. Hægstræm, que la situation où ces anneaux se trouvent avec ces figures, est une image fidéle de l'avenir ; le devin y voit tout ce qu'il veut, ou ce qu'il sçait d'avance : mais souvent il est le premier la dupe de son art, faute de cette science, qui, chez les Peuples policés, fait les imposteurs. M. Hægstræm raconte à ce sujet, qu'un Juge de la province de Loule, abusa de la simplicité des Lapons, par un artifice aussi grossier que celui de leurs tambours. Un Lapon ayant été volé dans une foire, ce Juge assembla dix ou douze habitans du canton, autour d'une table où il mit une boussole, qu'il appella son *Gobdas*, ou tambour divinatoire ; déclarant que dès qu'il auroit tourné l'aiguille, la plume

d'oiseau qu'il y avoit attachée, s'arrêteroit devant l'homme coupable du vol. L'aiguille indiqua celui qu'on en soupçonnoit, trois fois elle tourna, trois fois elle s'arrêta devant lui. Le voleur en fut si surpris, qu'il avoua son larcin, & la nuit suivante, il alla secretrement offrir au Juge une grosse somme pour son *Gobdas*, bien supérieur, disoit-il, à ceux de la Laponie.

Ce qu'il y a de plus singulier dans ce fait, c'est qu'un Prêtre approuve, ou du moins ne désaprouve pas, un Juge qui, pour découvrir un voleur, a recours à une friponnerie de Charlatan; c'est que ce Juge qui condamne à mort un Lapon qui se sert de son tambour magique, jette lui même la vérité au sort, avec une aiguille aimantée; & qu'il soutienne, par son exemple, une superstition qu'il doit détruire par son ministere. Mais telle est l'inconséquence & l'injustice des hommes; c'est pour leur intérêt qu'ils se permettent ce qu'ils défendent. Combien de législations ne sont qu'un droit exclusif de posséder les biens & les honneurs, de commettre & de punir les crimes, de débiter & de poursuivre les erreurs!

Scheffer parle de nœuds magiques, ou de bourses dans lesquelles les Magiciens Lapons tiennent les vents enfermés, comme Ulisse les tenoit dans son outre. Mais les Lapons en font commerce. Le grand secret de tous les imposteurs en matiere de Religion, est de ne vendre que du vent; car les espérances de la superstition sont-elles autre chose? Le souffle, les grimaces, les gestes convulsifs des prétendus inspirés, la fumée des victimes, les vapeurs d'un sacrilége encens, les conjurations & les supplications des fourbes & des dupes, qu'est-ce autre chose que du vent? Mais les Lapons prétendent réellement disposer des vents, tantôt les lier, au point d'arrêter tout-à-coup un vaisseau dans sa course; tantôt les déchaîner, pour lui susciter des tempêtes; ces vents sont des esprits qu'ils gardent dans une bourse, jusqu'à ce qu'ils trouvent à changer celle-ci contre une bourse d'argent. C'est Scheffer qui prête cette supercherie aux Lapons; mais M. Hægstræm n'a jamais vu chez eux, rien d'approchant. Au reste, la superstition qui n'est qu'une peur, doit croître en proportion des dangers. Les Peuples sauvages du Nord, qui fréquentent la mer, qui habitent au milieu des loups & des ours, qui sont exposés fréquemmènt à périr de froid ou de faim, doivent être plus superstitieux que d'autres, sur-tout, pour peu que l'imposture ait sçu profiter de ce penchant général des hommes, à s'effrayer. Si la superstition suit les progrès de la misere chez les Peuples policés, est-il étonnant qu'elle soit si générale & si active dans un pays où la nature n'est féconde qu'en maux? Le mal physique est la cause & l'aliment de toutes les craintes, comme le bien est le fondement des espérances. Or la superstition est un mêlange de crainte & d'espérance; elle redouble dans les occasions où ces deux sentimens se trouvent le plus excités. La chasse & la pêche la réveillent chez les Lapons. Mais la chasse de l'ours est la plus superstitieuse. On consulte les tambours, avant d'y aller. Quand on tue l'ours, ce sont des cris de joie qu'on pousse vers les cieux, en actions de grace. On fouette l'ours mort, en le tirant hors de son antre. Celui qui l'a tué, met à son fusil un clou de laiton, ou pend à son cou, quelque marque d'honneur ou de superstition. On remercie l'ours, dans les hymnes qu'on chante, de s'être laissé tuer sans faire de

mal

mal. Lorſque les Chaſſeurs reviennent, leurs femmes leur jettent au viſage de l'écorce de bouleau qu'elles ont machée ; elles chantent des hymnes de triomphe en ſortant de leurs tentes par la porte ordinaire, tandis que les hommes y entrent par la porte ſacrée.

Description de la Laponie Suédoise, par M. Hægſtræm.

On cuit l'ours tout entier ; mais ſouvent les femmes & les enfans n'en mangent point, ou l'on ne leur en donne que certains morceaux. Les Chaſſeurs, qui ſe partagent leur proie, pour s'aguerrir aux périls de la chaſſe, n'en mangent qu'à travers un cercle de laiton qu'ils mettent devant leur bouche. Tout eſt myſtérieux chez les peuples les plus ſtupides du Nord, comme chez les Nations les plus rafinées de l'Orient. L'Inde & l'Egypte ont épuiſé les forces de l'eſprit humain, à abuſer de ſa foibleſſe. Le Nord qui n'a pu les employer encore, eſt reſté dans les entraves de l'ignorance. L'excès de la chaleur & du froid, de l'abondance & de la miſere, a produit les mêmes effets ; une pareſſe exceſſive d'eſprit ; une crainte prodigieuſe, excitée là par les maux de l'imagination, ici par ceux de la Nature. Les climats tempérés ſont les plus heureux, à tous égards. C'eſt pour cela peut-être, que l'Europe s'eſt rendue, en quelque façon, la maîtreſſe des autres parties du monde, par ſon commerce & ſon induſtrie qui s'approprient les richeſſes & les productions de tous les autres pays. Elle a des Peuples méridionaux pour voyager & habiter ſous l'Equateur ; elle a des Nations Septentrionales, pour braver les glaces de l'Ourſe. Tout eſt à ſa portée, en ſa diſpoſition. Les loix, les goûts, les opinions, les mœurs, les habits & les parures, elle emprunte, elle imite tout ; mais le refond, pour ainſi dire, dans ce juſte aſſortiment, qui eſt le fruit d'un mêlange d'imagination & de raiſon, d'une utile combinaiſon des forces de l'eſprit avec celles du corps. Heureux le Peuple que la Nature a formé pour jouir de tous les biens de la terre ! Si plus agiſſant au-dedans, qu'entreprenant au dehors, il attire au lieu d'envahir ; s'il obéit au joug ſans le ſentir ; s'il ſe laiſſe éclairer pour ſe mieux gouverner ; ſi l'eſprit national dirige ceux qui commandent à la Nation ; ce Peuple ſera, non pas le Roi, mais le meilleur, des Peuples.

Ce n'eſt pas là, dira-t-on, l'Hiſtoire des Voyages. Eh ! qu'importe au Lecteur, de ſçavoir toutes les honteuſes erreurs des Lapons ? Une ſeule, en fait de ſuperſtition, n'en laiſſe-t-elle pas deviner mille autres ? Qu'y verra-t-il qui ne le faſſe rougir, s'il compare ſes œuvres aux opinions qu'il mépriſe ? Sans doute il a des dogmes plus ſublimes : mais quel en eſt le fruit ; s'il gémit également & de ce qu'il croit, & de ce qu'il craint, & de ce qu'il fait, & de ce qu'il ne fait pas ? Toujours en contradiction avec lui-même, au lieu de ſoumettre ſa conduite à ſa croyance, il ne ſçait régler ſes mœurs ni par ſa raiſon, ni par ſa Religion. Qu'y a-t-il de pire dans la vie des Lapons ? Quand ils enterrent les os d'un ours, ils y joignent une cuilliere, des ciſeaux, un couteau, comme ſi l'ours devoit s'en ſervir. » Ces malheureux, dit M. Hægſtræm, ſont perſuadés que l'ours a une ſeconde vie, & ils croient à peine qu'ils doivent revivre eux-mêmes : cependant ils diſent quelquefois qu'ils vivront après la mort, ou qu'ils voyageront dans l'autre monde ; comme ils voyagent dans celui-ci.... J'ai » entendu un Lapon dire, au ſujet d'un homme qui étoit mort très-jeune,

DESCRIPTION DE LA LAPONIE SUÉDOISE, par M. Hægstræm.

» *Dieu n'auroit pas pris cet homme, s'il n'avoit pas voulu l'employer à*
» *quelque travail.* «

Telle est l'idée qu'ils ont d'une autre vie. Quand ils ensevelissent les morts, ils ont grand soin de bien envelopper le corps, d'un drap mortuaire, de peur que l'ame ne s'échappe par l'endroit qui ne seroit pas couvert, & ne les suive. Ils mettent dans la biere, un fusil, du bois sec, du tabac, une hache. Quand ils passent devant une tombe, ils y jettent du tabac, pour réjouir sans doute les mânes du mort. Ces pratiques sont usitées, même parmi les Chrétiens, quoiqu'ils en rougissent, & ne s'y laissent aller qu'en secret. » J'avoue, dit M. Hægstræm, que je n'ai jamais veillé de près à ces » sortes d'abus, par une importune curiosité..... Seroit-il utile de connoître » à fond toutes leurs superstitions? Il faut travailler à les abolir, en dissi- » pant les ténébres de l'ignorance, où ils marchent..... Mais les ancien- » nes erreurs sont trop profondément enracinées dans l'esprit humain. J'ai » vu même des Lapons qui lisoient la Bible, & s'abandonnoient à des » pratiques superstitieuses; & j'en ai conclu, avec douleur, qu'il sera » peut-être long & difficile de convertir ce Peuple «.



Description de la Laponie Suédoise, par M. Hægstræm.

CHAPITRE VIII.

De l'établissement, & des progrès du Christianisme dans la Laponie.

AVANT que la découverte du nouveau Monde eût étendu le commerce dans toute l'Europe, il n'y avoit d'autre cause de fermentation que la guerre; & la religion y servoit autrefois de prétexte, comme ce sont aujourd'hui les noms de commerce & d'équilibre, qui l'enflamment. Dans les tems barbares qui ont précédé l'heureuse police de l'Eglise & des Etats, le zèle de la maison de Dieu dévoroit des Pasteurs ou des Moines fanatiques; ils souffloient ce feu religieux dans les cœurs, & sous le prétexte de convertir, on alloit conquérir. Comme la guerre sembloit étendre les progrès de la religion, il falloit bien que la religion justifiât ou sanctifiât la guerre. Les Princes barbares du Nord condamnoient un peuple entier à la mort ou au Baptême; comme l'Empereur de Constantinople vient de condamner la Valachie & la Moldavie au culte de Mahomet, sous peine de voir tous leurs habitans égorgés. Si la Laponie ne fut pas ainsi soumise au joug de la Suéde; elle le dut peut-être en partie à la rigueur de son climat, propre à refroidir la chaleur du Prosélytisme. Mais les armes & la religion des Suédois, y entrerent presqu'en même tems. Il faut croire que le Christianisme de certains peuples du Nord n'a jamais été bien épuré; puisqu'ils se sont si facilement détachés du joug de l'Eglise Romaine. Ainsi, l'on ne doit attribuer qu'à l'abus d'une religion mal entendue & mal pratiquée, les injustices & les inhumanités dont ils se sont quelquefois souillés sous le nom de Chrétiens. Mais, la preuve qu'on abusoit de ce nom sacré, c'est que Charles IX, Roi de Suéde, voulant établir son droit sur la Laponie, allégua qu'on lisoit dans les Registres du Chapître d'Upsal, qu'Erich avoit envoyé des Prêtres en Laponie. Or, cet Erich monta sur le Trône en 1412, & la Laponie étoit alors réunie à la Suéde depuis l'an 1280, sous le Regne de Ladulas. On trouve encore en Laponie quelques rites de l'Eglise Romaine. Tout ce qu'on avoit fait jusqu'au regne de Charles IX, » se bornoit » peut être, (dit M. Hægstræm, en bon Ministre du Luthéranisme) à forcer les habitans de quelque Province de faire baptiser leurs enfans, de » contracter leurs mariages en présence des Prêtres .... Mais dans ces » premiers tems, ils méritoient peu le nom de Chrétiens «. Quoique Damien de Goës dans une lettre écrite au Pape Paul III, en 1540, parle d'une Eglise de S. André, bâtie à l'Occident de la Laponie, & desservie par des Prêtres éclairés, il y avoue que les Lapons ne connoissent ni J. C. ni sa loi. Il attribue la cause de cette ignorance » à l'avarice insatiable des » Evêques & des Nobles, qui se soucioient peu que ce peuple devînt Chré- » tien; de peur qu'instruit de ses droits & de ses devoirs, il ne secouât leur » joug tyrannique ». Mais, est-ce ici le langage de Goëz Chevalier Portu-

Description de la Laponie Suédoise, par M. Hægstræm.

gais, ou de M. Hægstræm pasteur Luthérien ? Un Catholique de Portugal auroit-il écrit à un Pape, que l'Evangile enseigne aux peuples à repousser la domination injuste du Clergé & de la Noblesse ? Le Luthéranisme n'est-il pas plus favorable à une semblable doctrine, puisqu'il a opéré l'abbaissement de ces deux pouvoirs en Suéde ? L'Evangile ne prêche aux peuples qu'obéissance & souffrance ; mais il prêche aux Puissances la justice & la modération.

Quoi qu'il en soit de l'Epoque & des moyens de l'établissement du Christianisme en Laponie, on n'y voyoit point de Paroisse établie avant le régne de Gustave I. Il introduisit la Foi, du moins celle de Luther chez les Lapons, avec le commerce, en leur envoyant des prêtres dans le tems des foires. Charles IX fit en 1600 bâtir des Eglises, qui sont aujourd'hui presque toutes ruinées. La Reine Christine érigea ces Eglises en Paroisses, elle y ajouta des presbytères, pour qu'elles fussent toujours desservies. Il y en avoit dans cinq provinces, mais les nouvelles Eglises qu'elle fit construire dans la province de Pite furent consumées avant d'avoir servi, dans l'incendie qui dévora la Ville même de Pithéa, en 1666.

Depuis cette époque, on a toujours augmenté le nombre des paroisses, des chapelles & des Ministres ; on y a envoyé des Missionnaires, ouvert des Ecoles, & fait tous les réglemens propres à soutenir ces établissemens.

La premiere Ecole Lapone fut fondée à Pite en 1629, sous le regne de Gustave Adolphe. Ce Prince en fit ouvrir une autre, à Lickséle, dans la province d'Oume. Mais les Ministres ayant été soupçonnés de tirer des contributions en Laponie, de la charité qui leur offroit volontairement des pelleteries fort chéres ; on leur défendit de voyager plus d'une fois l'an, sous prétexte d'instruire. Les commerçans ont de tout tems été jaloux des Missionnaires, qui tantôt les ont secondés par une réciprocité d'intérêt, & tantôt ont abusé de leur confiance. Le négociant n'a qu'un motif de cupidité qui l'anime ; le Missionnaire a du moins un prétexte plus louable. Mais, sous ce voile d'honnêteté, souvent un faux Apôtre est plus dangereux que le Commerçant, dont la profession est de gagner & non pas de tromper. Cependant M. Hægstræm n'attribue pas uniquement le peu de progrès de la religion en Laponie, aux calomnies des marchands contre les Ministres Luthériens ; mais à la vie errante des Lapons qui ne pouvant fréquenter les Eglises, parviennent quelquefois à l'âge de vingt ans, sans avoir vû de Ministres. Quelques Pasteurs, Lapons d'origine, ne vivent pas mieux qu'ils n'enseignent, & repoussent par leurs scandales, sans attirer par leur doctrine. Les Ministres Suédois, ne sçachant pas la langue Lapone, ne peuvent prêcher que par la médiation d'un Interprête qui rend leurs instructions plus inintelligibles qu'elles ne le sont. Ils ne veulent pas apprendre la langue de la Laponie, de peur qu'on ne les laisse pour toujours dans ce triste pays, où le zèle n'est soutenu par aucune récompense humaine, ni même spirituelle. Qu'arrive-t-il de cette indifférence pour l'instruction ? Chaque Eglise traduit à sa maniere l'Evangile & les prieres ; & l'on récite en Laponie l'Oraison Dominicale de cent façons différentes.... Mais Dieu les entend toutes, & n'est-ce pas assez pour le bonheur des peuples, & pour le zèle des prêtres ?

Cependant, pour remédier à l'inconvénient d'entendre chaque province prier dans sa dialecte, on a tenté d'introduire en Laponie la langue de la Suéde & de la Finlande, comme l'Eglise Romaine avoit introduit la langue Latine dans toute la Chrétienté. Mais, » je suis persuadé, dit M. Hægstræm, qu'il est impossible de substituer une nouvelle langue à celle que » parle un peuple, depuis qu'il existe «.

S'il y a quelque espoir d'amener les Lapons au but politique & spirituel que le Gouvernement se propose; on doit y réussir, dit notre Auteur, par les sages arrangemens qu'on a pris, sur-tout à la Diete de 1733. » Tandis qu'on travailloit à la prospérité de la Suéde, un peuple entier étoit à » ses portes, plongé dans l'Idôlatrie, quoique réuni sous les mêmes loix de» puis quatre cent cinquante ans «. On a donc cherché & rassemblé tous les moyens qui devoient remédier à cet aveuglement; mais qui n'ayant pas été mis en œuvre tous à la fois, n'ont pû produire que de foibles avantages.

Enfin, pour coopérer à la conversion des Lapons par toutes les ressources qui sont au pouvoir de l'homme, on a confié la direction de cette entreprise à des personnes sages & éclairées. Ce sont l'Evêque, le Chancelier & le Bourguemestre de Stokolm, trois Conseillers & Chanceliers de l'Université. Depuis l'inspection de ces hommes choisis, un grand nombre de Ministres s'est offert pour travailler à extirper l'Idolâtrie chez les Lapons; & pour former de ces peuples, errans, sauvages, & stupides comme leurs troupeaux, un bercail de brebis Chrétiennes (*a*). » Ils y ont employé leur » peine, leur santé, leur vie, & ils éprouvent aujourd'hui que le désert re« tentit de cantiques d'allégresse, que la solitude tressaille de joye, & fleu» rit comme le lys ». C'est la pieuse expression d'un Pasteur qui applique à la Laponie couverte de neige & de glace, un texte qu'Isaïe avoit adressé sans doute aux déserts brûlants de l'Arabie, ou de l'Orient, qui sont aujourd'hui sous le joug de Mahomet.

Les paroisses qu'on a établies, sont si bien distribuées, qu'il y a peu de Lapons qui ne puissent y venir au moins en certains tems de l'année, & recevoir la visite de leurs Ministres. On compte dans la Laponie Suédoise dix Eglises paroissiales, & dix succursales ou chapelles, avec six écoles entretenues par le Gouvernement. M. Hægstræm a consacré quelques notes de son ouvrage à l'énumération de ces établissemens. Lickséle dans la Province d'Oume, avoit une Eglise qui ne dura pas un siécle. Elle fut rebâtie en 1735. On lui donna une succursale à *Sorsele*, vers la montagne, sur la riviere de Windel, avec un vicaire pour la desservir. Bâtie, au milieu du siécle dernier, elle tomba en ruine, & fut reconstruite en 1744. M. Hægstræm voudroit encore une petite chapelle, auprès du lac d'Oume pour l'Eté.

La paroisse de Lickséle a quatre bourgs Lapons, qui sont *Umby*, *Wapsten*, *Ran*, & *Gran*. Ce sont des espéces de Jurisdictions, qu'on peut comparer à ce que les Grecs appelloient *Nomies*, & les Latins *Pagi*. Elles sont composées

(*a*) Jean Magnus, Archevêque, banni du Royaume de Suéde, ne déplore rien tant (écrivoit Damien de Goës au Pape Paul III) que de voir les Lapons rester dans les ténébres de l'Idolâtrie, & de n'avoir pu faire de ces misérables bêtes, autant de brebis de Jésus-Christ.

Description de la Laponie Suédoise, par M. Hægstræm.

de quelques maisons dispersées dans une assez grande étendue de pays. L'Ecole de Lickfele fut fondée sous Gustave, par Jean *Skitte*, Membre du Conseil, qui acheta pour quatre cens écus monnoie de cuivre, un domaine appartenant à la Couronne, & le donna à cette Ecole; bienfait d'autant plus pur que le fruit en étoit éloigné, la reconnoissance incertaine.

La Province de Pite fut divisée en quatre paroisses, distinguées par autant d'Eglises bâties en 1640, sous la Reine Christine. Mais, contre l'usage de ces sortes d'établissemens qui vont toujours en croissant, sur-tout dans les pays sauvages, on réduisit, en 1696, ces quatre paroisses à deux, jusqu'en 1734 qu'on en fit trois. *Arieplog*, l'une de ces trois paroisses, est bâtie vers la montagne, près du grand lac *Hornawam*; car les montagnes & les lacs ont toujours attiré des Temples. Elle a cinq Jurisdictions Lapones, & depuis 1743, une Ecole de six enfans élevés aux frais du Gouvernement. Près d'une fonderie de mine d'argent, qui est à *Silboiok* dans la montagne, une Eglise reléve d'*Ariéplog*. Le Pasteur y rassemble en certains tems de l'été, ses brebis que le froid a frappées & dispersées en hyver.

La Province de Loule a deux paroisses, *Iokmok* & *Ghelliware*. La premiere, dont l'Eglise fut bâtie sous Charles IX, & sert encore quoiqu'un peu ruinée, a, depuis 1730, une école de six enfans. A quinze milles dans la montagne, elle a une succursale avec un Ministre, auprès de la fonderie d'une mine d'argent que les Lapons exploitent pour la Suéde. La seconde paroisse qui fut détachée de la premiere en 1742, a pris son nom de la mine de fer auprès de laquelle l'Eglise fut bâtie. Elle est située sous le cercle polaire, ligne que les voyageurs, soit de terre ou de mer, ont rarement passée; parce qu'elle ne fournit au lieu d'or, que du fer. C'est pourtant là qu'habite le Pasteur à qui nous devons cette description intéressante de la Laponie. La paroisse de *Ghelliware* que dessert M. Hægstræm, comprend les vallées de *Kaitom* & de *Teusa*, avec le canton de *Nederbi*. Un sçavant homme a prétendu, dit il, dans ses Mémoires sur la Province de Torne, qu'on appelle *Orias* une partie de celle de Loule, qui confine à la paroisse de Torne. Mais les Lapons nomment *Orias* tous les pays qu'ils ont au Sud; & ce mot ne désigne pas plus un certain canton, que l'*Hesperia* des Latins.

Dans toutes ces paroisses, le service divin se fait en langue Lapone, quoique les Ministres soient Suédois. Ces Pasteurs vivent d'une paye annuelle en argent & en denrées, sans compter la Dixme, & d'autres droits. En voici quelques-uns, conformes à l'Ordonnance du 15 Janvier 1596, publiée sous Charles IX. Chaque Lapon donne à son Pasteur deux paires de gants du pays, ou cinq livres de brochet. Quiconque communie à Pâques, donne une piéce de fourrure; à Noël, dix livres de viande ou de poisson, avec autant de fromages qu'il a de rennes. Pour l'enterrement d'un Lapon sujet à la capitation, ou de sa femme, le Pasteur reçoit un renne; & pour les autres, cinq livres de brochet, ou deux paires de gants. Pour un mariage, un Baptême, des relevailles de couche, même offrande ou tribut à payer. On pourroit, dit M. Hægstræm, rectifier ce Réglement d'une façon plus commode pour les Pasteurs & les Paroissiens; & même établir une proportion plus exacte entre la taxe & le bien de celui qui la paye.

Il y a sans doute un très grand inconvénient à taxer ainsi toutes les fonctions du service de l'Eglise. Des Pasteurs qui ne prêchent le désintéressement & le détachement des richesses que pour de l'argent, qui ne donnent le corps ou le sang du Christ que pour une piéce de fourrure, le pain & le vin Eucharistiques que pour de la viande ou du poisson, qui ne baptisent & n'enterrent que pour un renne, semblent avilir leur Ministère par leur salaire. C'est une suite de la réformation du Luthéranisme qui a fait dépouiller le Clergé, des terres qu'il avoit envahies. De petits domaines attachés à chaque Presbitère, feroient sans doute un moyen de subsistance plus honnête & plus convenable à des Pasteurs, dont le zèle deviendroit d'autant plus épuré qu'il paroîtroit gratuit & n'auroit aucun nouvel attrait de récompense. Rien n'est si contraire, en apparence, à l'esprit de l'Evangile, que ces sortes de contributions légales, imposées sur les fideles. Aussi peut-on soupçonner les Gouvernemens, qui ont mis ainsi la subsistance du Clergé dans la dépendance des particuliers, d'avoir voulu sapper, par les fondemens, un pouvoir dont il avoit abusé. Sans doute on a cru que s'il ajoutoit à l'ascendant que la Religion lui donne sur les esprits, l'influence qu'une grande propriété territoriale pouvoit lui assurer dans les affaires publiques; ce corps seroit toujours redoutable dans un Etat. Mais comme de grandes richesses corrompent les mœurs, le Clergé perd ordinairement d'un côté ce qu'il gagne de l'autre. Plus il a de biens temporels, plus il expose son autorité spirituelle. Sans l'appui des bonnes mœurs, du bon exemple, il tombe dans le mépris des Peuples; & dès-lors son pouvoir décline, jusqu'à ce que dépouillé des richesses qui le surchargeoient, il soit heureusement réduit à se faire un fond de vertus, qui le ramenant à l'esprit de son institution primitive, le rende modeste, charitable, utile & pacifique. Alors moins riche, & moins nombreux, il en est plus bienfaisant & moins envié. Ses discours achevent l'ouvrage de ses actions; content de cette médiocrité qui est la mere des vertus solides; dans une aisance qui ne peut s'élever jusqu'au luxe, ni s'abaisser jusqu'au besoin; il n'a rien à mendier, à usurper, à exiger; il leve au ciel, il tend aux hommes, des mains pures & secourables. On ne peut pas faire alors au Clergé, les reproches que les Lapons, dit M. Hægstræm, pourroient adresser à certains Pasteurs Suédois: *vous êtes cause que le nom de Dieu est blasphêmé parmi les Nations.*



DESCRIPTION DE LA LAPONIE SUÉDOISE, par M. Hægstræm.

CHAPITRE IX.

De l'état civil de la Laponie.

Les Historiens voudroient trouver la monarchie, chez les anciens Lapons, comme ils la supposent de tout tems établie chez toutes les autres Nations. Mais les peuples Pasteurs ont rarement des Rois. Ces sortes de Souverains n'aiment pas à courir après un Peuple errant, ni à changer de Cour & d'Etat, au gré des saisons. Quand on est toujours en guerre avec la Nature, on n'a pas du moins, d'autre ennemi; & c'en est assez pour occuper les hommes, & les dispenser de la nécessité de se donner des maîtres. Aussi lorsque Ladulas, Roi de Suéde, voulut s'approprier la Laponie, qui n'appartenoit à personne, & qui même aujourd'hui ne connoît guères la dépendance, » il ne crut pas qu'un si vaste pays, quoiqu'à sa » bienséance, valût les frais d'une guerre; ni qu'il fût aisé de la porter au » milieu de ces déserts glacés «. Il engagea donc, à ce qu'on croit, les principaux habitans de la Bothnie, appellés *Birkarles*, à persuader aux Lapons, leurs voisins, qu'il leur seroit avantageux de se soumettre à la Suéde. Les Birkarles qui commerçoient avec les Lapons, les soumirent on ne sçait comment; c'est-à-dire, sans doute, qu'ils les regarderent comme soumis à leur insçu. Car il n'est rien de plus aisé, que de se croire Roi d'un Peuple sauvage, qui, n'ayant aucune idée de royauté, ne peut ni consentir, ni se refuser à un joug qu'on ne s'avise pas même de lui proposer. Ainsi les Européens se disent depuis un siécle, Rois de certains cantons de l'Amérique, dont les habitans n'ont jamais sçu ce que c'étoit qu'un Roi, & ne connoîtront peut-être la valeur de ce mot, qu'en chassant les étrangers qui font retentir ici ce titre, nul chez des sauvages. Quoi qu'il en soit, les Birkarles, qui, selon l'étymologie, étoient ou des gens de montagne, ou des commerçans, eurent le Gouvernement héréditaire de la Laponie, à condition de donner au Roi de Suéde, quelques fourrures en hommage, ou tribut, comme ses vassaux. Ces Rois, en sous-ordre, étendirent leur misérable souveraineté, des côtes de la mer dans les terres, où ils alloient, dit-on, de tems en tems, commercer, lever les impôts & rendre la justice. » Mais, dit gravement notre Auteur, sans doute ils consul- » toient plus leur intérêt, que celui de ce Peuple; & Damien de Goës avoit » raison de se plaindre qu'ils nuisoient à la conversion & au salut des Lapons «. Ce Portugais, en effet, à qui l'on attribue un ouvrage sur la Laponie, qu'il n'a peut-être jamais fait, écrivoit, dit-on, à Paul III, qui devoit fort goûter son style; » ces Tyrans empêchent les Lapons de se faire Chré- » tiens, de peur qu'ils ne soient exempts des tributs, qu'ils payent com- » me Idolâtres. Car le joug de J. C. adoucit celui que les Princes ont mis » sur les Peuples. Ces maîtres barbares préférent à la Religion, un gain » honteux & sacrilége : avarice abominable, impie; tyrannie insupporta- » ble,

DESCRIPTION DE LA LAPONIE SUÉDOISE, par M. Hægstræm.

» ble, que les ames pures & dévotes, doivent combattre de toutes leurs » forces, soit par des écrits, ou par la voie des armes «. Ce zéle féroce contre la barbarie des Gouverneurs Lapons, étoit celui du siécle de Goës & d'un Pape qui s'étoit ligué avec Charles-Quint, pour éteindre le Protestantisme en Allemagne, dans le sang des Peuples. Mais l'Evangile ne veut ni qu'on repousse des Tyrans, ni qu'on fasse des Chrétiens, ni qu'on détruise des Hérétiques, les armes à la main.

Cependant l'autorité des Birkarles en Laponie, fut d'abord reprimée sous Gustave I, & totalement anéantie par ses successeurs. » Les Lapons, » dit M. Hægstræm, partagerent enfin avec les Suédois, l'avantage de vivre » sous un Roi Chrétien «. Si l'on en croit même ce Religieux Pasteur, les habitans de la Laponie, qui payent tribut, soit au Dannemark, soit à la Russie, regardent les Rois de Suéde, comme leurs Souverains légitimes; parce qu'ils tiennent de cette couronne, tous les établissemens civils & spirituels, qui doivent retirer insensiblement ce Peuple de son état sauvage. Si l'Auteur n'est pas séduit par un zéle national & religieux, tôt ou tard les Lapons reviendront tous à la Suéde. Un Gouvernement libre & tempéré, convient mieux à des Sauvages, que le despotisme de la Russie & du Dannemark. Les Luthériens plus éclairés, moins corrompus que les Schismatiques Grecs, feront aussi plus de prosélytes. La raison & la vertu ont souvent plus d'empire sur les Nations qui ne sont pas civilisées, que chez des esclaves abrutis par une police injuste & insensée.

Il paroît que les Lapons en général détestent les Russes. Ils se vantent même des actions de valeur qui ont signalé leurs ancêtres dans un combat contre cette Nation. Un parti Russe, disent-ils, entré en Laponie par le Nord, y enleva de l'argent & des rennes. Ce premier succès enhardit les Russes à renouveller souvent de semblables incursions. Enfin les Lapons craignant d'être exterminés par ces brigands, s'assemblerent, & se choisirent un Chef parmi leurs vieillards. Ce conducteur imagina un stratagême, pour perdre ses ennemis. Il ordonna de porter des poutres sur une haute montagne; il y fit fouler la neige, & verser de l'eau par-dessus, pour y pratiquer une glace unie depuis le pied jusqu'au sommet. On tailla des dégrés dans cette glace. On ouvrit des chemins de tous les côtés, pour engager l'ennemi à venir attaquer le camp des Lapons retranchés sur cette montagne. Les Russes sont attirés dans ce piége. Mais à peine ils sont parvenus au milieu de la montagne, qu'au signal donné, les Lapons font rouler toutes leurs poutres. Les Russes sont renversés, & presque tous écrasés : ceux qui restent, sont égorgés par les Lapons, excepté deux, dont l'un avoit perdu un pied, & l'autre un bras. Ces malheureux furent renvoyés chez eux, porter la nouvelle de la défaite de leur parti. Les Lapons disent, pour exprimer le nombre des ennemis tués dans cette action, qu'il fallut deux cordes & demi de leurs arcs, pour lier tous les fusils qu'on leur avoit pris. Ils montrent encore, au bas de cette montagne, des endroits couverts d'une herbe épaisse; elle y est née, disent-ils, du sang des Russes.

Justice.

La Laponie Suédoise est départie en quatre Gouvernemens; l'Iemlande seule forme le premier; les provinces d'Alehle & d'Anghermanlande, composent le second; le troisiéme comprend celles d'Oume, de Loule & de

Description de la Laponie Suédoise, par M. Hægstræm.

Pite ; le quatriéme, celles de Torne & de Kimi. Les Gouverneurs ont des maisons dans leurs départemens, pour y tenir leurs assemblées ; & pour Assesseurs à leur Tribunal, des Conseillers ou Juges Lapons. Cette place est d'autant plus honorable, qu'elle est peu lucrative : car il y a des Lapons, pour qui l'estime de leur Nation, est un salaire. Ces Gouverneurs font tous les ans la visite de leur département, voiturés d'une foire à l'autre, par les gens de chaque bourg où ils ont tenu leurs assises. C'est ordinairement en hyver, dans le mois de Janvier. Le Gouverneur de Torne, a trois cens milles à faire dans sa visite, qui dure trois mois, quoiqu'il n'y ait dans les deux provinces de son département, que douze bourgs, ou lieux d'assise. Ils rendent la justice par intérprête, faute d'entendre la langue des Lapons. Mais comme cette langue est encore moins obscure que celle de la chicane des pays policés, & que les affaires ne sont pas fort embrouillées ; il vaut mieux plaider devant des Juges qui n'entendent pas la langue, que devant ceux qui n'entendroient, ou n'aimeroient, ni les affaires, ni la justice.

Impôts, ou Finance.

On gouverne une Nation, moins pour elle, que pour soi. Aussi la Couronne de Suéde ne prendroit pas le soin de rendre la justice en Laponie, si elle n'avoit des impôts à en retirer. On perçoit les uns, pendant qu'on administre l'autre. Il y a donc des Receveurs qui suivent les Gouverneurs dans toutes les places de justice ; & ils sont logés & défrayés aux dépens du Fisc.

Les Lapons ne payent plus les impôts, en denrées, comme autrefois. Depuis que Charles IX partagea des terrains entre les familles, chaque terrain, chaque lac est taxé. Quand un Lapon change de terrain, celui qui prend sa place est sujet à l'impôt, qui devient plutôt local, ou réel, que personnel. Chaque propriétaire paye depuis un écu, monnoie de cuivre (*a*), jusqu'à deux risdales & plus. Mais dans les provinces taxées par cantons, & non par propriétés, les habitans contribuent à la somme exigée, d'une maniere proportionnée à leurs biens, quels qu'ils soient ; & le pays est commun à tous les habitans, soit terres, ou lacs.

Mais si ce Peuple ne paye pas trois impôts différens au même Souverain, le même homme paye quelquefois tribut à trois Souverains différens ; c'est-à-dire, à la Suéde, au Dannemark & à la Russie, lorsqu'on passe l'année en trois différens pays soumis à ces trois Puissances. Les habitans de la Laponie méridionale, qui passent l'été en Norvége, payent un impôt au Dannemark. Certaines paroisses limitrophes du Dannemark & de la Suéde, payent à ces deux Couronnes ; la province de Kimi, à la Suéde & à la Russie ; mais les Lapons d'Enare, payent à la Suéde, au Dannemark & à la Russie. Cependant M. Hægstræm prétend que ces Peuples, rançonnés par trois Souverains, ne reconnoissent que les Loix, les Jurisdictions & les Eglises Suédoises. Grand avantage pour une Nation, de payer trois Rois, & de n'en avoir aucun : car celui qui ne la défend pas des Puissances étrangeres, n'est pas son Roi.

Foires, ou commerce.

Après les finances, vient le commerce. Celui des Lapons se fait dans les foires. La foire principale de chaque province, se tient dans la capitale, vers le tems des assises ; elle dure souvent quinze jours. Le commer-

(*a*) L'écu de cuivre vaut 1 liv. 2 f. 8 d. Tournois.

DESCRIPTION DE LA LAPONIE SUÉDOISE, par M. Hægstræm.

ce de ces foires, ne consistoit autrefois qu'en échanges. Les Lapons, si l'on en croit Damien de Goës, voituroient par eau leurs marchandises chez leurs voisins, & les échangeoient par signes, sans proférer un seul mot. Aujourd'hui l'on va commercer chez eux, & ce n'est plus par signes, ni par de simples échanges. L'argent entre aussi dans leur commerce, comme le véhicule le plus actif & le plus prompt. Ils vendent leurs pelleteries aux Suédois, & leur achétent des provisions, ou des denrées. Ce sont des vins, de la biere, du sel, du tabac, de la farine, du drap, du chanvre, de la poudre & du plomb, de l'étaim, du soufre; des ustensiles de cuivre; des gobelets, des cuillieres, des boucles, des anneaux, des ceintures d'argent; des haches, des couteaux, des ciseaux, des aiguilles, des lacets, des dés à coudre, des pierres à feu, des cuirs de bœuf. Les Suédois achétent, à leur tour, de la chair & des peaux de renne, des fromages, du poisson sec, des fourrures de zibeline, & d'autre espéce. Les prix de ces marchandises varient selon l'abondance ou la disette, la saison ou la qualité. Souvent on les acquiert à un plus bas prix, de la troisiéme main, que de la premiere. La bonté des marchandises de la même espéce, change avec le climat. Plus on approche du Sud, moins le petit gris a de valeur & de qualité; mais aussi les autres fourrures y sont plus noires, meilleures & plus cheres.

Commerce des Lapons avec les Suédois, en hyver.

Tel est le commerce que les Lapons font en hyver avec les Suédois, qui viennent chez eux. Dans l'été, ce Peuple en va faire un autre, en Norwége. Il y revend des ustensiles de cuivre & de fer, qu'il a achetés de la Suéde. Mais son principal commerce est en fromage de renne, & en cordes d'écorce d'arbre. Les fourures ne valent rien dans cette saison, & n'entrent point dans le commerce. On achete chez les Norwégiens, du hareng, & des couvertures de laine, pour les revendre en Laponie. Le trafic ne se fait point par échange, mais avec de l'argent. Ce n'est donc pas par défiance que les Lapons ne veulent recevoir, des Suédois, que des écus de Hollande; mais parce que les Norwégiens en demandent.

Avec les Norwegiens, en été.

Le commerce intérieur entre les gens riches du pays, consiste en rennes, en fromages, en lait; mais sur-tout en tabac qui, acheté des Norwégiens, se change contre des peaux qu'on vend aux Suédois. M. Hægstræm assure que les Lapons sont fourbes dans le commerce; mais il demande s'ils tiennent ce vice de la Nature, ou de leurs voisins: grande question qu'on laisse à décider aux Peuples policés. Si les Lapons ont reçu des vices, ne pourroit-on pas leur donner des arts? M. Hægstræm commençant par le métier de Soldat, comme si c'étoit le premier & le meilleur; ou peut-être parce que c'est le plus facile à faire; dit qu'on devroit y accoutumer du moins les vagabonds, qui, par besoin, ou par inconstance, y consacreroient toute leur vie. Les Lapons pourroient encore devenir Matelots, Fabriquants, & Manufacturiers. Mais il est également difficile d'établir des manufactures dans une terre qui n'a que des racines & des écorces d'arbre à mettre en œuvre pour des boëtes, des cordes & des paniers; & de transplanter ailleurs des habitans qui ne chérissent que leur Patrie. Il faut que cet amour de la Patrie tienne en partie à l'ignorance; puisqu'on le voit dégénérer de jour en jour chez les Peuples policés. Est-ce la faute des sciences, ou des Gouvernemens? De la Philosophie, ou de la Politique?

Description de la Laponie Suédoise, par M. Hægstræm.

CHAPITRE X.

Des Colons de la Laponie.

Il n'eſt pas étonnant que des Européens ſans terre, ſans patrimoine; nés ou tombés dans l'indigence, pourſuivis de leurs maîtres ou de leurs proches, pour des préjugés, des vices, ou des crimes; en un mot ce qu'on appelle des gens ſans aveu, ſe ſoient expatriés de gré ou de force, pour aller tenter la fortune dans le nouveau Monde. Un climat heureux & fertile, riche ou agréable, ſembloit les y appeller. Mais qu'iroit-on chercher en Laponie? Quelle malheureuſe deſtinée y conduit les Suédois & les Finlandois, que la nature avoit mieux traités chez eux, qu'elle ne les accueille dans ce climat preſqu'inhabité. Tout ſemble les en repouſſer. Les Lapons veulent être ſeuls dans leur pays, ils n'aiment pas des étrangers qui les y gênent & les reſſerrent. Ils ont vû les Suédois brûler les bois & les paturages, pour les changer en culture. Ces incendies ruinent les naturels du pays, qui n'ont plus où faire paître leurs rennes. Ils voient tuer les rennes ſauvages par les colons. Enfin, ils ſont forcés d'abandonner le voiſinage de ces hôtes importuns, incommodes, venus avec la rage d'envahir & de dominer. Mais quoique le terrein ne manque pas aux Suédois qui s'en emparent impunément, il leur eſt difficile de s'établir dans un climat glacial, où la rigueur des hyvers rend la pêche incertaine, où les lacs, en été, ne dégèlent pas toujours d'aſſez bonne heure. Cependant la Laponie a des colons. Ce ſont des payſans de Suéde, ou de Finlande. On ignore l'époque de l'établiſſement de ces colonies. Mais la plus ancienne peut à peine dater de cent ans, & les autres remontent tout au plus à cinquante. Les colons ont le privilége de ne rien payer à la Couronne dans certaines années; & la redevance qu'on a miſe ſur leurs terres, unique impôt qu'ils payent quelquefois, eſt bien modique. Auſſi, les pays du Sud ne manquent pas de colons. Il y en a beaucoup dans les paroiſſes d'Aſehle & de Lickſéle; puiſque le ſervice divin qui ſe fait en deux langues dans l'hyver, ne s'y célébre qu'en Suédois durant l'été. Loule a pluſieurs colons; Torne en a davantage; ceux de Kimi compoſent une paroiſſe entiere.

L'exemple des Suédois & des Finlandois qui ont bâti, défriché, labouré dans une terre inculte, a même fait impreſſion ſur quelques Lapons. Ils ſont devenus ſédentaires. Quelques-uns, après avoir perdu leurs rennes, bâtiſſent des maiſons ſtables, achetent des vaches, pêchent & labourent. » Je connois (dit M. Hægſtræm) un habitant de la Province de Loule, » qui a tenté d'être à la fois Colon & Paſteur. Il a acheté des vaches, & » s'eſt bâti une maiſon. Sa femme & quelques-uns de ſes enfans y logent, » labourent la terre & ſoignent les vaches; tandis qu'avec le reſte de ſa famille, il vit ſous une tente, & conduit ſes rennes, d'un canton à l'autre. » Il y a trois de ſes enfans qui ſont aujourd'hui laboureurs. Tous les autres » vivent à la Lapone «.

Cependant, quoique plusieurs colons jouissent d'une aisance inconnue aux Pasteurs, aux pêcheurs, la plûpart malgré les priviléges & les exemptions que la faveur du Gouvernement leur accorde, ne sont pas riches ni même heureux. M. Hægstræm s'arrête ici sur les causes de leur peu de prospérité.

La premiere difficulté naît du choix du terrein. » On trouve souvent » une grande différence entre les blés de deux cantons voisins «. Cette différence vient moins de la qualité du sol, que de l'exposition du terrein. Il y a vers le Nord, des cantons où le blé ne géle pas, tandis que le froid répand tout autour la disette & la faim. Il y a vers le Sud, des endroits où la gelée anéantit les semences, tandis qu'aux environs les grains croissent & mûrissent. » Mais, c'est l'expérience au pas lent, qui peut seule » montrer aux colons à discerner ces propriétés « & ces différences des terreins. Quand ils veulent choisir un canton, ils demandent quelles plantes y croissent, quel y est le produit de la chasse & de la pêche. Aussi, leur arrive-t-il de cultiver des terreins stériles, & quand ils sont forcés d'en changer, c'est une dépense qui les ruine. » Il seroit à désirer que les Natu» ralistes voulussent rechercher pourquoi certains cantons sont plus sujets » au froid que d'autres; pourquoi l'on trouve des terreins où la terre est » sêche au printems, où les arbres reverdissent & le blé mûrit de meilleure » heure qu'en d'autres endroits qui ont la même exposition «. Si l'on pouvoit discerner au premier coup d'œil les terreins propres à la culture, & ceux qui s'y refusent, on placeroit mieux les colonies; & le temps, ni la peine des hommes, ne seroient pas vainement consumés.

Un autre obstacle est l'habitude de vouloir associer des occupations, ou des professions incompatibles. Il y a des cultivateurs qui pêchent & chassent beaucoup, mais labourent très-peu. Quelquefois ils deviennent riches, & leurs terres demeurent stériles. Leurs enfans aiment mieux courir les bois. Ils y attrapent de belles fourrures. Mais la colonie est tombée, & devenue après trente ans, plus pauvre qu'au commencement. Un gain considérable qui se fait promptement, est un appât dangereux, qu'on préfére au revenu tardif d'une culture assidue & pénible. Mais, les Lapons ne considérent pas que la terre récompense toujours, quoique lentement, la peine du laboureur; & que s'ils ont le bonheur de tuer un renard noir, un goulu, l'acquisition d'une belle fourrure, ne rachete pas le tems qu'ils perdent; parce qu'ils chassent cent jours de suite, avant que de trouver un de ces animaux. De même la pêche les fait vivre quelque tems; mais la colonie se ruine. La chasse & la pêche sont les premieres ressources de l'homme isolé. Mais quand il peut s'en procurer d'autres; c'est l'oisiveté seule qui le retient dans cet état.

Une troisieme cause de l'abandon de l'agriculture qui fait le fondement & la base de la Société, c'est la pauvreté même des colons » J'en ai vû un, » dit M. Hægstræm, qui de Lickséle se transporta avec sa femme & ses en» fans auprès du grand lac d'Ouma, à douze milles dans la montagne, & s'y » établit au milieu des bois. Il n'avoit que quelques vaches, & pas un » boisseau de grain pour ensemencer. Il étoit donc obligé de vivre de lait » & de pêche «. Quand un homme dénué de tout, est obligé de mettre un

Description de la Laponie Suédoise, par M. Hægſtræm.

grand eſpace entre les hommes & lui ; la chaſſe & la pêche ſont l'unique reſſource de ſa ſubſiſtance journaliere. Comment bâtiroit-il ſeul, une maiſon ſolide ? A-t-il des troupeaux ? Le beſoin le preſſe, & manquant de loiſir pour faire des prairies, il va dans les endroits où il trouve de l'herbe. Ces prairies naturelles ſont éloignées les unes des autres. Mais on regarde comme un profit l'épargne du travail, & c'en eſt un au premier coup d'œil. Cependant, » ſi l'on comptoit le tems que ces colons errans emploient à » parcourir le chemin qui ſépare leurs terres ; on le trouveroit employé » bien plus utilement à deſſécher des marais ; & ils éviteroient l'incom- » modité de voyager dans toutes les ſaiſons «. Si l'homme eſt obligé de travailler pour vivre, il faut auſſi qu'il puiſſe vivre, pour travailler. Combien de gens dont les talens ſe ſont perdus, uſés, éteints, parce qu'ils n'ont jamais eu le loiſir de les cultiver ; obligés qu'ils étoient d'employer à des travaux mercénaires, un tems précieux dont ils auroient fait un uſage plus important & plus noble ?

La plûpart des colons de la Laponie, n'ayant point de prairies entretenues, ni de grains pour enſemencer, laiſſent promptement retomber en friche, les terres qu'on leur avoit données à cultiver. » Je ne conçois pas, » dit M. Hægſtræm, comment quelques-uns d'entr'eux ſubſiſtent, ſur- » tout depuis qu'on a défendu l'eau-de vie, dont ils faiſoient un grand » commerce. « Pour les engager à la culture, il faut leur accorder des priviléges, & des encouragemens ; ôter ces appuis & ces récompenſes à ceux qui laiſſent tomber leur maiſon & rouiller leur charüe, pour vivre de pêche & de chaſſe. On ne devroit permettre la pêche qu'aux familles qui auroient donné leurs premiers ſoins à la terre, & qui montreroient chaque année, une culture proportionnée au nombre de bras qu'elles auroient. On ne verroit plus alors des colonies de cinq ou ſix familles, recueillir auſſi peu de grain qu'en avoit le premier cultivateur du terrein qu'elles occupent. » J'ai vû de ces colonies, qui retiroient quatre ſacs de blé, » lorſqu'elles n'étoient que d'une ſeule famille, n'en recueillir qu'un ſac, » quand elles ont été diviſées en quatre familles ; parce qu'elles avoient » préféré la chaſſe à l'agriculture, & s'étoient contentées de lait & d'écor- » ce d'arbre, au défaut de gibier «.

Il y a, dit on en Laponie, une eſpéce de Seigle & de Blé ſauvage qui pourroit ſervir à la nourriture des habitans. Ceux qui prétendent avoir fait cette découverte, ne la laiſſeront pas ſans doute périr avec eux. Ils indiqueront où l'on trouve ce grain. Si l'on pouvoit en avoir d'abord une petite quantité ; ce blé déja fait au climat, y croîtroit mieux que les autres. Le tems & le travail pourroient l'améliorer, & fût-il moins bon que le froment, il ſeroit toujours préférable à l'écorce de Sapin.

Si l'on veut défricher la Laponie, il ne faut point y faire paſſer des habitans du Sud. On n'en voit ſortir que des fainéans, qui ne pouvant ſubſiſter chez eux, vivroient encore moins dans un pays plus froid. Les Norlandois & les Finlandois ſeroient plus propres à cette grande entrepriſe. » Si la Suéde » obtenoit une paix aſſez longue, pour que durant vingt ou trente années » la Bothnie pût, au lieu de ſoldats, fournir des colons aux Provinces voi- » ſines ; « quel bonheur ce ſeroit que des hommes deſtinés à dévaſter les plaines cultivées, changeaſſent des déſerts en guérets !

Mais, fur quel fondement établir de fi douces efpérances! Les colons tranfplantés aujourd'hui dans la Laponie, y nuifent plus qu'ils ne fervent à fa profpérité. Quelques-uns plus vicieux, moins utiles que les Lapons, ne s'occupent ni de l'agriculture, ni du commerce. Les fauvages habitans du pays, fourniffent du moins des pelleteries, qui font fubfifter des ouvriers, enrichiffent des marchands, & produifent des droits au Tréfor public. Enfin, je me fuis apperçu que les Suédois, les Allemands & les étrangers qui fe font établis chez les Lapons, leur ont apporté leurs vices, & n'en ont pris que les défauts. Loin de contribuer aux progrès du Chriftianifme, ils les en éloignent par les fcandales de leur vie, plus licentieufe qu'elle ne le feroit dans leur Métropole, où les loix mettent du moins quelque frein aux paffions. » Il ne m'appartient pas, dit à ce fujet le zélé » Pafteur, de décider fi l'on peut policer des hommes dont la liberté féroce » fouffre impatiemment le joug de la loi. Mais je le dis avec peine; il eft » extrêmement difficile d'en faire des Chrétiens «.

DESCRIPTION DE LA LAPONIE SUÉDOISE, par M. Hægftræm.

Ce que Barthélemi de *las Cafas*, difoit avec horreur de laconduite des Efpagnols envers les Indiens, M. Hægftræm le reproche en partie aux colons Suédois; autant qu'on peut comparer la férocité du Fanatifme & de l'avarice enflammés l'un par l'autre, avec la dureté qu'un peuple né libre & généreux peut exercer dans un pays pauvre, fur un peuple timide. Non, jamais les nations du Nord n'égaleront en tyrannie, en cruauté, celles du Midi. Il femble que le foleil qui prodigue tous les tréfors de fa bienfaifance à la terre dans les régions meridionales, n'y verfe que la rage au fond des cœurs. C'eft-là que naiffent les hommes & les animaux fanguinaires & dévorans. L'amour même y eft deftructeur; & ne produit que pour dépeupler. Si l'homme a moins de fécondité, de puiffance & d'énergie au Nord; il eft auffi moins ennemi de l'homme. Son ambition n'ayant pas autant d'objets, ni d'aiguillons, eft plus tempérée, & moins irritée. Qui le croiroit? La famine y produit moins de crimes, qu'ailleurs la foif de l'or. Cependant la découverte des mines, y eft funefte à fes habitans. Il femble qu'on ne puiffe ouvrir une veine de métal, fans faire couler le fang des hommes. Les Lapons fe plaignent que les Suédois les ont fait travailler par force & avec excès à l'exploitation des mines de fer, de cuivre & d'argent; & qu'après en avoir tranfporté fort loin tout le produit fous la promeffe d'un falaire digne de leur travail, on les a payés en vains remercimens. Auffi, non contens de s'accorder à cacher les mines, ils employent tous les moyens pour empêcher qu'on ne les indique aux Suédois. » Un Lapon ayant découvert une riche mine d'argent; chaque famille du » diftrict où il habitoit, lui donna un renne à condition qu'il ne révéleroit » pas fa découverte «. Si les préfents ne fuffifoient pas pour impofer ce filence, ils y ajouteroient les menaces contre le traître qui expoferoit fes compatriotes aux vexations de l'étranger. Lorfqu'on veut vifiter les mines avec des Lapons, ils ne ceffent d'égarer & de tromper la curiofité de l'avide Suédois. Il faudroit, dit M. Hægftræm, leur perfuader que ce n'eft pas leur ruine qu'on cherche, & partager avec eux le fruit des feules richeffes de leur fol ingrat; il faudroit, en leur permettant de pêcher librement dans

les lacs, & de conduire en paix leurs troupeaux, les encourager à la culture des terres par le produit des mines.

Description de la Laponie Suédoise, par M. Hægstræm.

Tel est l'Ouvrage de M. Hægstræm. Ce Pasteur, pour mieux travailler au salut des ames, s'occupe de la vie & de la subsistance des hommes. Il se rend utile à sa Patrie, au peuple dont on lui a confié le soin. Il ne respire pas le fanatisme, comme les Missionnaires Hernutes qui professent la même religion que lui. C'est un homme de bien qui parle, au nom du ciel, le langage de l'humanité; qui, comme le Dieu qu'il sert, aime les hommes, leur inspire la paix, & veut les éloigner du vice par l'amour du travail. S'il manque quelque chose à la description qu'il donne de la Laponie, le voyage qu'on va mettre à la suite de son Ouvrage, est propre à y suppléer. Rien ne peut mieux seconder les vues patriotiques d'un Pasteur religieux, que les observations économiques d'un Académicien. Heureuse la nation, dont tous les Corps Lettrés concourent à l'éclairer! C'est par ses lumieres qu'on la gouverne : alors ses loix sont toujours ses volontés.



VOYAGE



VOYAGE DE M. ARWID EHRENMALM DANS LA NORDLANDE OCCIDENTALE,

Et dans la Province Lapone d'Asehle, ou d'Anghermanlande, au mois de Juin 1741.

CET Ouvrage traduit du Suédois, est entiérement neuf pour les François, & la traduction en a été consacrée à l'Histoire des voyages. Il étendra nos connoissances sur un pays, qui est stérile & désert, mais assez voisin de nos Etats policés, pour mériter les regards des lecteurs. Si jamais il arrivoit une invasion en Europe, elle viendroit, n'en doutons pas, de ces régions que nous méprisons aujourd'hui. Les peuples les plus pauvres n'attendent qu'une forte secousse, une porte ouverte en Europe, pour y fondre de toutes parts; & peut-être, les Norlandois joüeront-ils leur rôle dans cette grande révolution. On la brave de loin comme une chimére; parce que l'histoire n'offre pas deux fois le même événement, & que le passé, dit-on, loin d'être un exemple, qui doive effrayer le présent, est au contraire le garant de notre sécurité; tant la différence des tems & des situations, change l'ordre des causes & des effets. On se repose sur les liaisons politiques de l'Europe, qui balancent toutes ses puissances, les unes par les autres; qui donnent la faculté de prévoir, & le tems de prévenir les irruptions. On se confie dans les progrès de l'art de la guerre; dans la sûreté des forteresses; dans l'inépuisable ressource des armes à feu, dans l'argent qui fait les nombreuses armées; dans la multiplicité des Etats qui croisent mutuellement leurs entreprises, & retardent la marche les uns des autres; dans le commerce enfin, qui multipliant & mêlant les intérêts & les besoins, détourne vers le travail & l'industrie cette inquiéte & furieuse activité des hommes, qui les portoit jadis à la guerre. Mais l'invention des

armes à feu, n'eſt-elle pas favorable aux peuples du Nord, à qui la nature a donné le fer pour conquérir la terre? Les citadelles qui peuvent ſauver d'une ſurpriſe, tiennent-elles contre la famine & la dévaſtation dont il eſt facile de les environner? L'argent qui paye les troupes, leur donne-t-il le courage? S'il ſert à la défenſe, n'eſt-il pas un attrait pour l'attaque? Toutes les richeſſes du nouveau Monde qui coulent dans trois ou quatre fleuves de l'Europe, n'invitent-elles pas les habitans du Nord à venir au Midi? Les liaiſons des Puiſſances ne peuvent-elles pas hâter la révolution qu'elles ſont deſtinées à prévenir? La prépondérance d'une de ces ligues du Nord, n'entraineroit-elle pas la chûte & le renverſement de l'équilibre? Chaque petit membre ne ſe joindroit-il pas bientôt au plus grand, au plus fort, pour achever la ruine de tout le Corps? Le commerce ne montre-t-il pas le chemin de la conquête; n'en inſpire-t-il pas la tentation? Que faut-il qu'une guerre de dix ans en Europe, pour faire perdre aux Puiſſances les plus riches en Amérique, leurs colonies? Qui vous aſſûre que celles-ci, au moindre ébranlement de leur Métropole, n'en ſecoüeroient pas la domination qui les opprime? A quoi ſert le commerce des deux Indes, qu'à affoiblir, peut-être même par les richeſſes qu'il donne, les peuples qui s'en ſont emparés à l'excluſion de tous les autres. Les nations du Nord viendroient toutes fraîches, avec des forces qui ne feroient point diſtraites, fondre ſur nos pays méridionaux. Ils ſont ouverts à l'invaſion par le chemin des deux mers, qui eſt aujourd'hui le chemin de toutes les terres; par la molleſſe des ſeuls habitans qui aient l'intérêt ſans la force, par la miſére des ſeuls habitans qui aient la force ſans l'intérêt, de défendre l'Etat. Quoi, lorſque Rome avoit toutes les richeſſes de l'Aſie, & toutes les forces de l'Europe; une diſcipline unique; une nation exercée à la guerre par la conquête du Monde; des peuples qu'elle avoit éclairés & policés; des loix, des arts, des lumieres & des jouiſſances qui devoient lui rendre chére l'étendue de ſa domination; dans ce moment même, elle a tout perdu, vû tout croûler ſous ſes pas; en moins de deux ſiécles, les barbares lui ont ravi toutes ſes conquêtes de l'Occident, ſont venus à ſes portes, ont bouleverſé ſon Empire, anéanti ſa puiſſance! Et nous oſons eſpérer qu'avec tous ſes vices & moins de reſſources, ſans eſprit d'union & de patriotiſme entre les principales familles de chaque nation, toutes abbaiſſées ou corrompues par la ſervitude des Cours; ſans lien politique entre les peuples, qui tour à tour ennemis & alliés, ne connoiſſent ni les intérêts, ni les ſentimens qui doivent les rapprocher ou les diviſer; ſans attachement pour une terre, où les ſoldats qui la défendent, ne poſſédent rien, où tous les nœuds fondamentaux de la Société ſont relâchés par le libertinage des mœurs & par la funeſte néceſſité d'un célibat que le luxe ordonne, quand la nature le proſcrit; on eſpére que dans une telle ſituation, les nations ſauvages du Nord, ſoit de la Tartarie, de la Ruſſie, ou de la Finlande, n'oſeront ou ne pourront rien tenter? Dormez dans l'indolence, peuples nés pour l'eſclavage: il vous importe peu dans quelles mains ſoit votre chaîne.

Cependant, étudions la terre, nous contemplateurs oiſifs, qui ne pouvons que penſer ſans agir; nous que le ſpectacle des vices du ſiécle & de la Patrie repouſſe fortement vers des pays triſtes à la vue, mais conſolans

pour l'ame. Suivons un voyageur éclairé qui cherche dans les ruines & les déserts de la nature, les traces & les espérances de la sociabilité. C'est un Académicien de Stockolm qui a visité des terres où la liberté qui régne dans sa Patrie, pourroit faire naître la culture, & corriger les vices du climat. Ce voyage ne sera pas le moins instructif de ce volume, ni de toute la collection. Laissons parler le voyageur lui-même; en nous permettant d'ajouter & de mêler nos réflexions à celles dont il embellit son ouvrage.

VOYAGE DE M. ARWID EHRENMALM DANS LA NORDLANDE OCCIDENTALE.

Je m'acquitte d'un devoir, en présentant les observations que j'ai pû faire dans mon voyage, à l'Académie (*a*) qui l'avoit approuvé. Ce qu'elle y trouvera de bon, sera le moindre des fruits heureux qu'elle a produits: ce qu'elle y verra de défauts & d'erreurs, n'appartient qu'au plus inutile de ses Membres.

Avant de commencer la description de la Province d'Asehle, qui est l'objet principal de ce voyage; qu'il me soit permis de dire un mot du pays que j'ai traversé avec mon fidéle compagnon, le Baron de Cederhielm.

Le chemin qui conduit d'Upsal à Flœtsund, se divise en trois branches, vers le Sud, le Nord-Est, & le Nord-Ouest. Celle-ci qui passe au vieux Upsal, s'étend sur une ligne si droite, qu'en partant, on peut en voir la fin. Ce chemin me parut l'image & l'emblême de l'ordre qui devroit régner dans toutes nos idées, soit de spéculation, ou de conduite, & se diriger vers l'utilité des hommes. Les études des Sçavans, les entreprises de la politique, marchant au même but, doivent également concourir au bonheur de la société. Tout ce qui n'y méne pas, est hors des voies de la Nature & de la vérité.

Pays de l'Uplande.

La Campagne qui s'étend jusqu'à deux milles & demi d'Upsal, offre une terre, presque toute argilleuse, ou noire, soit dans les cultures ou les prairies, sans autres bois que des genevriers, que les habiles économistes, prennent pour un signe de fécondité. Cette terre qui n'a jamais été engraissée, & qui n'est que médiocrement cultivée, produit d'assez bons fruits, avec une certaine abondance. Les pâturages y fournissent une tourbe qui pourroit être utile au chauffage. Si l'on plantoit des arbres, le long des haies, les troupeaux y trouveroient de l'ombre, pour reposer la nuit, durant les longs soleils de l'été; & les paysans, du bois, pour des hyvers encore plus longs. De vastes conquêtes couteroient plus à la Suéde, & lui rendroient moins, que la connoissance & la culture des bons terrains de ce Royaume. Il seroit tems que l'homme qui ravage & dépeuple la terre, depuis des siécles, essayât enfin de la fertiliser toute entiere, & de la couvrir d'habitans.

Le chemin qui va de *Lœbi* jusqu'à *Ghéfle*, est bordé d'une terre qui ne produit rien que des sapins. Mais si la paix dure long-tems, ces arbres, encore jeunes, deviendront très-utiles à la navigation. Ce canton a pourtant des villages qui sont le fruit de la culture, & l'annonce de quelque fertilité. Le sable de ce terrain est couvert, en quelques endroits, d'une couche de terre noire; mais cette couche est si mince, qu'il est plus nuisible, qu'avantageux, de brûler les champs, pour les féconder.

(*a*) C'est l'Académie des Sciences de Suéde.

VOYAGE DE M. ARWID EHRENMALM DANS LA NORDLANDE OCCIDENTALE.

Point de terre entierement inutile, aux yeux d'un Econome induſtrieux. Dans ces campagnes, preſque déſertes, les cultivateurs intelligens, ont laiſſé les collines ſe couvrir de bois, tandis qu'ils diſtribuoient la plaine en guérets & en pâturages. On y trouve des champs d'un terrain ſablonneux, qui reçoit de la fécondité par l'engrais; des terres mêlées de ſable & d'argille; des ſols d'une argille pure. Sous les couches ſabloneuſes, il doit y avoir une couche d'argile, de la même nature que celle des vallées.

A deux milles & demi en deçà de Gheſſe, nous traverſâmes la riviere de *Dal*, qui vient de la Dalécarlie, & paſſe à la fabrique d'Aveſta. Près de ce paſſage, nous vîmes une chûte, ou cataracte, qui, nous dit-on, eſt la plus forte de cette riviere. Là, deux iſles la partagent en trois bras, qui forment trois chûtes. Celle qui eſt à l'Eſt, la plus eſcarpée, & haute de quatre toiſes, ſe précipite par quatre rochers, qui en augmentent la rapidité. Les deux autres caſcades, plus foibles l'une que l'autre, ſont peu remarquables, & manquent d'eau quelquefois.

Au-deſſous de ces chûtes, les bords de la riviere ſont d'une couche de ſable qui, ſous deux toiſes de profondeur, couvre un lit d'argille. La crue annuelle des eaux, qui vient avec le printems, enleve ces ſables, & les tranſporte dans le lit de la riviere, où il s'en forme des bancs mouvans, de dix à douze pieds de hauteur. Les glaces que charient la fonte & la débacle, détachent encore le ſable, & augmentent les bancs de la riviere aux dépens de ſes bords. Ainſi ſon rivage ſe mine, & ſon canal ſe dégrade. Les terres ſont la proye des eaux qui devroient les nourrir. On pourroit tenter de creuſer les bords de la riviere, quand les eaux ſont baſſes, & d'y planter des arbres qui ſoutiendroient les terres contre les débordemens. Alors la riviere, forcée à courir dans ſon lit, en détruiroit aſſez promptement les bancs de ſable, que le tems y a entaſſés. Elle deviendroit navigable; & la poſtérité béniroit la génération qui auroit ainſi préparé le bonheur de ſes deſcendans.

Un moyen de tirer la fécondité, du ſein même de cette riviere qui dévore les campagnes qu'elle arroſe, ce ſeroit de creuſer dans l'argille, ou la terre graſſe, qui ſe cache ſous le ſable. L'une & l'autre mêlés enſemble, engraiſſeroient les champs. On pourroit entreprendre ce travail en été. Souvent il ſeroit pénible, à cauſe de la profondeur des ſables. Mais il eſt des endroits où l'argille ſe trouvant preſque à la ſurface de la terre, dédommageroit le Laboureur des peines que lui couteroit cette maniere de féconder ſon champ. Ainſi la riviere de *Dal*, qui d'ailleurs très-poiſſonneuſe, fournit beaucoup de ſaumons & de lamproies aux habitans de ſes bords, leur deviendroit encore d'une grande reſſource pour l'agriculture. Il eſt peu de pays où les eaux n'offrent à l'homme, plus de moyens de ſubſiſtance qu'elles ne lui en ôtent. Les torrens qui ravagent en hyver, arroſent en été. Les grands fleuves qui déſolent leurs rives à droite, ou à gauche, humectent la terre à de longues diſtances de ces mêmes bords, qu'ils ne ceſſent de bouleverſer. La mer qui exerce ſur le globe un empire éternel, inſurmontable; reçoit les hommes, & les nourrit, quand elle les a dépoſſédés de leurs terres, ou les tranſporte en des contrées qu'elle épargne.

& laiſſe ſubſiſter, pendant quelques ſiécles, ſur leurs fondemens. La Hollande, la Chine, le commerce du monde entier, les Peuples pêcheurs du Nord & de toutes les iſles ſauvages, tout démontre que la mer, malgré les déluges, les inondations & les naufrages, eſt encore un élément plus ſecourable qu'il n'eſt terrible.

Voyage de M. Arwid Ehrenmalm dans la Nordlande Occidentale.

La Gheſtri-Kélande.

Toute la campagne eſt ſabloneuſe, depuis Elfcarleby, juſqu'à Ghéfle. C'eſt-là que finit l'Uplande, & que la Gheſtri-Kélande commence. On ne peut trop admirer le chemin qui méne juſqu'à cette province, à travers des marais; ni ſe laſſer de voir comment l'induſtrie humaine l'a muni, des deux côtés, d'un rempart de cailloux qui le ſoutiennent & le bordent comme des murs; au prix de quels travaux l'habitant d'un pays inacceſſible, a ſçu s'ouvrir ces moyens de communication, qui ſuppléent à l'avarice, à la dureté de la Nature.

Deſcription de la ville de Ghéfle.

Ghefle n'a pas une grande enceinte. La plûpart des maiſons y ſont bâties, de pierre & de bois mêlés enſemble. Les rues y ſont étroites, & quelquefois ſinueuſes. Auſſi le marché, faute d'iſſues & de débouchés, n'a-t-il point un emplacement fixe, ni bien marqué. Il ſe tient dans les rues même qu'il embarraſſe; incommodité bien plus ſenſible encore dans les grandes villes, où les voitures & les équipages ſont multipliés par le luxe. Mais Ghéfle eſt dédommagée de cet inconvénient, inſéparable de ſa petiteſſe & de ſa conſtruction, par une infinité d'avantages qu'elle doit en partie à la Nature, en partie à l'induſtrie. Elle eſt ſituée au fond d'un golfe, que la mer s'eſt creuſé juſqu'à un demi-mille dans les terres. Les bâtimens y ſont à l'abri des écueils & des briſans, qui hériſſent de dangers, les côtes de la Suéde. Les gros vaiſſeaux, il eſt vrai, ne peuvent mouiller dans le port: mais comme la ville eſt traverſée par une riviere; celle-ci établit un trajet continuel entre les magaſins bâtis ſur ſes bords, & les marchandiſes qu'on débarque, on qu'on embarque au port. Une foule de petits bateaux entretiennent cette communication. Une machine qui ſert à enlever la vaſe, ne ceſſe de nettoyer ce canal de navigation & de commerce. Ghéfle eſt riche & peuplée, fabricante & marchande. Tous les artiſans y gagnent, tous les habitans y travaillent. Cette ville, heureuſement ſituée entre la mer & les montagnes, ſert d'entrepôt à tout le pays; donne une grande valeur à ſes mines, & répand l'abondance dans ſes terres. Par la médiation de ce port, le cuivre attire les denrées, & les denrées font ſortir le cuivre. Les manufactures ſervent de véhicule à ce commerce. Sous un ciel qui ne donne que de la neige, on voit une rafinerie de ſucre, production qui ne croît que ſous un ciel brûlant. Cette manufacture eſt hors de la ville. Au-dedans eſt une manufacture de tabac, autre production de la zone torride. Mais ce qui fait fleurir ſingulierement une des plus petites villes du Nord, c'eſt une école de filanderie & de lingerie. Les principaux citoyens y envoyent leurs enfans, ſoit pour leur propre avantage, ſoit pour ſervir d'exemple au Peuple, qui trouve dans cette école une reſſource aſſurée pour la ſubſiſtance des familles.

Je ne ſçaurois céler le ſentiment de joie dont mon ame fut ſaiſie à l'aſpect d'un établiſſement ſi patriotique, ſi touchant pour l'humanité. La grande quantité de lin qui croît dans ce pays, & le caractere laborieux

Voyage de M. Arwid Ehrenmalm dans la Nordlande Occidentale.

& soigneux des femmes, joint au prix médiocre des denrées, ne peuvent que rendre la manufacture des toiles très-avantageuse, en augmentant la culture du lin, si naturelle à des terres qui produisent peu d'autres choses. Les fabriques, dont les matieres sont étrangeres, ne sont pas, à beaucoup près, d'un si grand rapport. Cependant la rafinerie de sucre, établie à Ghéfle, y est fort utile. L'entrepreneur qui prépare cinq mille livres de sucre par semaine, fait subsister beaucoup d'hommes de ce travail. Le premier qui ouvrit cette branche d'industrie, fut obligé d'acheter de l'étranger, des moules de pain de sucre, pour la valeur de vingt-quatre, ou trente mille écus de cuivre. Mais l'amour du gain, a fait trouver dans le pays même, une terre assez fine pour ces moules de brique; & les inventeurs se sont enrichis avec leur patrie, de tout l'argent qui en seroit sorti, sans leur découverte. Les vertus, de même que les vices, soit en morale, soit en politique, ne vont jamais seules. Une branche de commerce en a fait naître d'autres. Heureux les pays dont les habitans aiment le travail, & sont ingénieux à s'en procurer! Quand la matiere des manufactures est d'un grand prix, & que la rentrée de grosses avances se fait lentement, les ouvriers sont long-tems oisifs, parce que l'entrepreneur ne veut pas se surcharger de marchandises. Dans l'incertitude du gain, il évite les risques; ou les fait courir à l'acheteur, en haussant le prix de ses ouvrages. Dès-lors il en diminue la consommation, & laisse reposer une foule de bras, qu'il a souvent arrachés à l'agriculture où ils ne retournent plus. Tel est l'inconvénient des manufactures de luxe. Celles de Ghéfle n'y sont pas sujettes. Les deux tiers de ses habitans, que l'industrie ou le commerce n'occupe pas, sont employés à la pêche; & les paysans même, ont recours à ce métier, quand la terre ne suffit pas à leur subsistance.

Les gens aisés, ou riches, ont dans la ville une école, & un petit collége formé de six Lecteurs. Les enfans à qui la Nature a donné de l'aptitude ou du goût pour les Sciences, y peuvent acquérir autant de théorie qu'il en faut pour perfectionner la pratique des arts civils.

Ghéfle est la résidence du Gouverneur de la Nordlande Occidentale, qui comprend la Ghestri-Kélande, l'Helsinghélande, la Médelpadie, l'Iemtelande & l'Anghermanlande. Elle avoit autrefois un petit château, que le Gouvernement n'a pas eu les moyens pécuniaires de rebâtir, mais qui cependant seroit nécessaire, pour mettre la ville à l'abri de toute insulte.

Dans la Ghestri-Kélande, les paysans vivent presque tous avec aisance; ils habitent dans des maisons assez bien bâties. C'est qu'ils sont citoyens d'une patrie, où leur classe est un ordre de l'Etat, un corps respecté de tous les autres, comme le plus nombreux, le plus puissant, & surtout le plus utile, dans les vues de la Nature. On ne demande pas en Suéde, comme en Russie, s'il est à propos de donner en propriété des terres aux paysans. Ils en ont, & ils les cultivent, parce qu'ils les possédent.

Les habitans de la Nordlande sont plus adroits, plus laborieux, plus sains & plus forts que ceux du Midi de la Suéde. Ils accueillent les étrangers avec d'autant plus d'affection que ceux-ci n'y sont pas importuns. Chez la plûpart des Nordlandois, on peint l'intérieur des chambres, pour égayer un séjour

que le climat rend trifte. Il y a de la propreté dans les habits, & même dans le manger. Mais la nourriture y eft peu délicate. Du fromage & du beurre fuffifent à des habitans fimples. Ils mangent du pain d'orge & d'avoine, au défaut de feigle, qu'on voit décroître, foit en quantité, foit en qualité, à mefure qu'on avance vers le Nord. Mais on y voit dans la même proportion, diminuer les vices qui croiffent au Midi. Les voyageurs y font en fûreté, comme les habitans, fans ferrures, ni cadenats. La mendicité y eft très-rare; parce que la pareffe n'y excite point la pitié. Mais les befoins de la vieilleffe, & de l'indigence infirme, y font prévenus par l'affection fociale qui lie les familles. Les devoirs de la parenté, les fentimens de l'amitié, n'y ont pas de nom; tant ils y font communs. Peu de menfonges, point de fermens. La candeur de la jeuneffe, fe perpétue dans la droiture des vieillards. Il n'y a point entre ces deux âges, de vices qui flétriffent les fleurs du premier, & les fruits du dernier. Le tableau de ces mœurs, dignes du pinceau de Tacite, n'eft pas une pure fiction.

Voyage de M. Arwid Ehrenmalm dans la Nordlande Occidentale.

Les payfans de la Nordlande font d'excellens laboureurs. *Les prairies font les meres des champs:* ils fçavent cette régle d'agriculture. Pour avoir de meilleure herbe, ils labourent tous les ans une portion de leurs pâturages; ils y fément, la premiere année, du lin fans engrais; la feconde, de l'orge, ou des grains mêlés; au troifiéme hyver, ils y jettent du fumier, fur-tout de cheval, enfuite ils labourent ce champ, & dès le printems y fément de l'avoine. Lorfque la récolte en eft faite, ils remettent cette terre en prairies; & changent le terrain des hommes, en ce qu'ils appellent terrain des vaches. L'herbe abondante & graffe qu'ils en retirent durant fept ou huit années, les paye avec ufure, & de leur engrais & de leurs travaux. Ces grandes prairies font coupées de haies, où chaque payfan propriétaire, a fa grange. Les champs font de même féparés en autant de propriétés que de familles, ou de cultivateurs. Ceux-ci n'enfemencent communément que les terres argilleufes, qui peuvent répondre à leurs foins.

Si ce pays avoit plus d'habitans, il deviendroit plus fertile. J'y ai vu plufieurs endroits fufceptibles de culture, & beaucoup de marais, dont on feroit d'excellentes prairies. Ce n'eft pas qu'on n'y trouve fur les hauteurs beaucoup de fable pierreux, qui n'ayant guères qu'un pouce de terre graffe, ne vaudroit pas la peine qu'on en défrichât les bois. Mais on pourroit tirer de bonnes récoltes, de plufieurs vallées, couvertes d'herbes, qui croiffent naturellement au milieu des bouleaux & des ofiers: ces arbres y font d'un verd & d'une vigueur qui décéle un terrain propre à la culture.

Les produits, foit de la terre, foit du commerce des grains, de la pêche, des troupeaux dont on vend le lait & le beurre, des mines, des manufactures, & fur-tout de celles de lin, payent la fubfiftance & les impôts de la Nordlande. Dans l'Occident de cette province, on recueille auffi du chanvre, dont on fait des voiles. Elles font moins bonnes que celles de Stockolm; mais fi elles ne font pas affez fortes pour les vaiffeaux, elles fervent du moins aux barques, & à faire des tentes & des facs.

Les payfans de la Nordlande fe font procuré une efpéce de vaches,

Voyage de M. Arwid Ehrenmalm dans la Nordlande Occidentale.

qui ſont petites à la vérité, mais qui donnent beaucoup de lait; profit qu'ils doivent à l'aſſiduité de leurs ſoins, & à la qualité de leurs pâturages. Ils ont des foins excellens; & la paille des grains qu'ils ſément, eſt meilleure que celle du ſeigle. Ils ont l'attention de cueillir en été des feuilles de bouleau, d'aune & d'oſier, qu'ils font ſécher. Ils les mêlent en hyver avec la balle de leur grain, dans de l'eau chaude, & ils en rempliſſent de grandes cuves qui ſont dans les étables des troupeaux.

Le fourage des prairies eſt réſervé pour l'hyver. Ainſi durant l'été, les Nordlandois ménent leurs troupeaux, loin de leurs habitations, dans des eſpéces d'étables, où ils leur laiſſent la liberté de paître aux environs. Il y a de ces parcages qui ſont communs à des villages entiers : il y en a de particuliers à chaque famille. Un payſan a dans ſon étable, une ou pluſieurs chambres où il habite, prépare & garde ſes laitages. C'eſt au milieu des bois, qu'on établit ces parcages, dans des endroits où croît d'aſſez bonne herbe. Peu-à-peu ces lieux incultes ſe changent en prairies, en champs, en jardins. Les troupeaux paſſent la nuit dans ces terres, quand on veut y préparer des cultures; ou bien l'on y porte le fumier qu'ils font dans les étables.

Dans chaque famille, le plus grand nombre va paſſer l'été avec ſon troupeau. C'eſt-là, que brûlant les bois & les landes, ils préparent des guérets; qu'ils encloſent des champs : ils les labourent, recueillent le peu qu'ils y ont ſemé, filent & font de la toile. Au tems de la fenaiſon, ils vont tous, hommes & femmes, couper & ramaſſer leur récolte.

Les Nordlandois ont beaucoup de chevres, troupeau facile à nourrir; mais peu de moutons, dont la laine eſt trop groſſiere pour les ſoins qu'elle coute. Les cochons preſque tout l'été, cherchent leur pâture dans les bois. On n'en voit dans les villages, qu'en hyver, où ils ſont nourris d'écorces d'arbre.

Les payſans qui demeurent près des mines, ſont ceux qui peuvent avoir le plus de chevaux : mais ils n'en ont guères qu'un, ſur neuf vaches. Ces chevaux ont tout au plus, quatre pieds & demi de hauteur. Les plus beaux ſont ceux que les Régimens Finlandois de Cavalerie, ont laiſſés dans la Nordlande, durant les quartiers d'hyver de la guerre qui précéda 1740. A meſure qu'on avance au Nord, les chevaux deviennent petits & foibles. Ceux de la Nordlande Occidentale, ſont d'une forme ſinguliere. Ils ont la tête groſſe, de gros yeux, de petites oreilles, le cou fort court, le poitrail large, le jarret étroit, le corps un peu long, mais gros; les reins courts entre queuë & ventre; la partie ſupérieure de la jambe, longue; l'inférieure, courte; le bas de la jambe, ſans poil; la corne petite & dure, la queue groſſe, les crins fournis, les pieds petits, ſûrs & jamais ferrés : ce ſont de bons chevaux, rarement rétifs ou fantaſques, grimpant ſur toutes les montagnes. Ils doivent leur force à l'herbe excellente dont ils ſont nourris. L'odeur du tréfle, annonce de loin de bonnes prairies. Lorſqu'on améne de ces chevaux dans les pâturages de Stokolm, ils y paſſent rarement une année ſans maigrir & perdre de leur vigueur. Au contraire les chevaux qui des pays plus ſeptentrionaux viennent dans la Nordlande, quoique malades la premiere année, y reprennent leurs forces. Mais

d'un

d'un autre côté, les étalons qu'on y améneroit d'un climat plus méridional y dégénéreroient peut-être, au moins pour la taille.

De Ghéfle à Hernosand, on ne perd jamais de vue le golfe de Bothnie, qui peut nourrir de la pêche, les habitans de ses bords; mais on trouve encore au milieu des bois, de grands & de petits lacs, qui fournissent des poissons gras & de bon goût; tels que des brochets, des brêmes, des perches. Ces lacs sont bordés d'arbustes verdoyans, ils s'écoulent dans de petites vallées qu'ils tapissent d'herbe, & vont souvent former, par leur réunion, des rivieres où l'on trouve du saumon. La plûpart de ces lacs sont élevés, & leurs eaux font aller beaucoup de moulins. Les arbres de ce canton, sont assez beaux dans quelques endroits, & propres à la charpente; mais en général petits, foibles, vieux & couverts de mousse.

Entre les hôtelleries de *Hammarangre* & de *Skog*, qui sont à trois milles l'une de l'autre, il n'y a qu'une seule maison de paysan. Elle est voisine d'un lac poissonneux, près du pont jetté sur le petit ruisseau qui sépare la Ghestri-kélande, de l'Helsinghélande. Le paysan qui l'habite, a des terres qui bordent le grand chemin l'espace d'un mille, & s'étendent à un demi-mille dans la campagne. Un bois, au Midi, sert de commune à la paroisse d'*Hammarangre*; un bois, au Nord, sert de commune à la paroisse de *Skog*. Chacun de ces bois est long d'un mille & trois quarts, sur un mille de largeur. Il ne manque à ce pays, que des hommes. Quoique toute cette étendue de chemin soit couverte de sable & de vieux sapins, on y voit par intervalles, des lacs, & des vallées revêtues d'herbages & de bois. La Nature est prête à seconder la culture.

De *Skog*, on va jusqu'à la riviere de *Saderahl*, où l'on trouve un bac. Cette riviere mérite d'être connue. Elle donne une pêche de saumon très-considérable. Elle sert à transporter, jusqu'à *Soderhama*, le fer qui se travaille dans les moulins qu'elle fait aller. Tout ce qui contribue à la subsistance des hommes, au soulagement de leurs vrais besoins, a droit de les intéresser. Les mines de fer de la Nordlande, n'offrent point à l'imagination du Lecteur, ces torrens de sang & de carnage, dont on voit regorger les mines d'or, dans la déplorable Histoire du Nouveau-Monde. L'homme né bon & vertueux, aime à voyager, du moins par la pensée, dans ces pays arides du Nord, qui vivant sous un Gouvernement libre & patriotique, ne repoussent point le cœur, par les images du crime & de la vexation, engendrés l'un de l'autre. La nature y est triste, & même dure: mais les hommes n'y sont pas malfaisans; les hommes, qui presque sur toute la terre, font le malheur des hommes.

Le terroir de l'Helsinghélande, est assez semblable à celui de la Ghestri-kélande; aussi pierreux, plus stérile, hérissé de montagnes plus escarpées. Du reste, l'Helsinghélande est mêlée de toute espéce de sols; de gravier & de sable qui produisent des sapins; d'argille grasse & dure, de marécages, de plaines fangeuses, de terres noires; enfin elle est coupée de lacs, dont le fonds est quelquefois de sable, quelquefois de vase. Dans le canton où le chemin borde la mer, il semble qu'il y ait eu des bois propres à la charpente; mais on les a tous coupés, & l'on n'y voit plus que de

Voyage de M. Arwid Ehrenmalm dans la Nordlande Occidentale.

ces pins, & de ces bois dont la verdure noirâtre, est éternelle, comme la tristesse & l'ennui qu'elle inspire.

Les différences qu'on remarque d'une province à l'autre, se composent de nuances insensibles. Elles augmentent & diminuent par dégrés. La Nature ne va point par sauts : toûs ses ouvrages forment une chaîne, dont les liens sont imperceptibles à l'œil qui les regarde de plus près ; tandis que l'œil du vulgaire ne voit dans le tableau du monde, physique ou moral, que les couleurs fortes & tranchantes, qui le diversifient, sans prendre garde aux intervalles où elles se mêlent & se fondent les unes dans les autres. Les peuples ne varient guères, que comme le climat & le sol qu'ils habitent. On apperçoit rarement une différence subite entre les nations qui sont limitrophes. Cependant, de même que la constitution de nos corps dépend de nos alimens ; la maniere de penser & d'agir, est le fruit de l'éducation, de l'exemple & de l'habitude. Le Gouvernement qu'on peut appeller l'éducation des Peuples, modifie la trempe naturelle des esprits & des corps, & déroge quelquefois, par des altérations passageres, à la loi constante des climats. Mais comme la police des Etats, a peu d'influence dans la Nordlande, la Nature y fait seule tous les frais de la constitution des hommes.

Les habitans de l'Helsinghélande, ont la taille épaisse, & les membres gros. Ils sont vigoureux, industrieux, adroits, dans les arts mécaniques. Leur culture n'est pas la même, que celle des environs de Stockolm. Toutes leurs terres sont ensemencées d'épeautre, à la réserve d'un ou deux journaux, destinés à produire du seigle. Ceux-ci sont labourés d'abord légérement au printems ; mais ils reçoivent plusieurs façons en été. On y passe la herse huit jours après la charrue, ou le hoyau. La terre propre au seigle, qui est assez grasse, pour donner beaucoup d'yvraie, demande un travail pénible, mais court, & peu dispendieux, parce qu'il ne s'étend pas au loin. On séme du lin dans les terres préparées à la culture des grains, dans les champs en friche, dans les terres argilleuses, où il aime sur-tout à croître.

On ne transporte le fumier, ni pendant l'été, parce que les bleds sont alors sur pied ; ni pendant l'automne, parce que les troupeaux paissent le chaume ; mais au printems, parce que dans cette saison, le froid n'est pas assez vif, ni le soleil assez chaud, pour dessécher l'humidité de la terre. Alors le fumier a plus de volume, & moins de pesanteur. On le répand à plusieurs reprises, & par couches minces. L'engrais s'en perd moins vîte dans les sables, & la pluye en dissout mieux les sels. Mais souvent on brûle le fumier & les terres, dans l'idée & l'espérance d'augmenter la fertilité.

Quand on moissonne, on ne met point debout les gerbes de grain dans les champs. Mais si le tems est serein ; on arrange plusieurs gerbes en croix, l'une sur l'autre, qui sont traversées par un pieu de six piés, enfoncé dans la terre. Quand le vent a soufflé deux jours sur ces gerbes, par un tems bien sec, on les transporte dans les granges. Mais dans les tems de brume, ou de pluye, on les serre dans une machine appellée *Hassior*. Ce sont des poutres verticales, dans lesquelles passent des traverses ; ces poutres sont

Voyage de M. Arwid Ehrenmalm dans la Nordlande Occidentale.

ſouvent de deux piéces qu'on attache enſemble avec des oſiers, pour hauſſer ou baiſſer à volonté, les traverſes. On étend les gerbes ſur celles-ci. La plus baſſe, eſt élevée un peu au-deſſus de terre. On y met une couche d'épis, que l'on fixe par la ſeconde traverſe qui la preſſe. Celle-ci ſupporte une ſeconde couche arrêtée & preſſée par une troiſiéme traverſe ; & l'on éléve ainſi cet amas de gerbes juſqu'à la hauteur de quatre à cinq toiſes. Sous la traverſe qui ſoutient la premiere couche d'en bas; on met une perche qu'on attache par un des bouts, avec un oſier, à la ſeconde traverſe d'enhaut. A l'autre bout, eſt un trou par où l'on paſſe une corde, avec laquelle on éléve la maſſe entiere, de façon qu'un homme ne puiſſe y atteindre; cette perche peut être élevée d'une extrêmité du *Haſſior* à l'autre. On couvre de paille tout le monceau. On laiſſe le grain ainſi accumulé ſous ce toît de paille, autant qu'on veut, & par toute ſorte de tems. Au-delà d'Hernoſand, vers le Nord, le *Haſſior* ſert de grenier, non-ſeulement pour les bleds; mais pour ſécher & garder les foins.

La fenaiſon dure plus long-tems dans ces provinces du Nord, que vers le Midi, quoique le travail en ſoit commun aux hommes & aux femmes. Dans l'Helſinghélande, on met le ſoir en mulons, le foin qu'on a coupé le matin. Ailleurs on l'étend par couches dans les granges, où on le fait ſécher avant de le ſerrer. Dans l'Anghermanlande, on le garde dans les *Haſſiors* qui ſont à côté des prairies, juſqu'aux approches de l'hyver.

Autrefois les champs de l'Helſinghelande n'étoient point enclos. Aujourd'hui ils reſſemblent plutôt à des jardins, qu'à des guérets, par les foſſés dont on les entoure. L'économie va juſqu'à tirer de ces foſſés, toutes les herbes, qu'on laiſſe pourrir pour en faire de l'engrais. Le gazon & la tourbe ſervent également à cet uſage. Cet engrais prépare les terres à la ſemence du grain.

Les grains ont deux fleaux à craindre, la gelée & la nielle. Celle-ci tache les épis de brun rouge ; mais elle ne brûle que les bleds voiſins des mines. Les brouillards du matin & du ſoir, ſi nuiſibles au grain, en bien des pays, leur ſont ſalutaires dans la Nordlande. D'un autre côté, la ſérénité des nuits y cauſe quelquefois la diſette.

Aux mois de Juillet & d'Août, nous avons ſouvent paſſé d'un jour chaud, à une nuit froide. Nous reſſentions un froid très-vif, ſur-tout dans les vallées couvertes de bois. Ce ſeroit peut-être une raiſon pour délivrer ce pays de tout le bois inutile. Les terrains nuds, & les hauteurs découvertes; ſont moins expoſés au froid. Si l'on défrichoit davantage, la terre ſe peupleroit. Les ſeigles viennent très-bien dans les endroits où le bois a été brûlé. Les épis que j'y ai vus, étoient pleins & nourris ; la paille en étoit forte. Mais un petit nombre d'habitans ne ſçauroit entreprendre une grande culture. Il faudroit établir de nouvelles Colonies dans ces cantons déſerts, ou du moins y multiplier le nombre des familles & des maiſons. Mais il ne s'y forme point de nouvelles métairies, parce qu'on n'y partage point les terres. Un pere de famille n'y eſt remplacé que par un ſeul de ſes enfans ; tous les autres, n'ayant point de part à l'héritage, aiment mieux être matelots.

Encore s'ils reſtoient en Suéde, ils pourroient ſervir utilement l'Etat.

Voyage de M. Arwid Ehrenmalm dans la Nordlande Occidentale.

Mais après s'être formés à la mer, dans la Nordlande ; souvent ils viennent s'engager à Stockolm sur des vaisseaux qui voyagent au loin. L'appas d'une plus forte paye, leur fait perdre leur patrie de vue ; ils servent chez l'étranger, & retournent rarement en Suéde. En vain les Loix leur défendent de sortir de leur province ; l'intérêt l'emporte, & sur la sagesse des Réglemens, & sur la vigilance de quelques Magistrats, qui ne peuvent garder un pays trop vaste. Les Ordonnances qui bornent les droits d'une Nation libre, ne sont jamais observées, quand elles veulent retenir dans une terre, mal habitée, des hommes qui n'y ont aucune part à la propriété. On n'a point de patrie, où l'on n'a point de terre. Un pays n'est réellement peuplé, qu'en raison du nombre de ses propriétaires. Les artisans, les Matelots, les Soldats, sont de tous les pays qui peuvent les payer. L'homme n'appartient proprement qu'à la terre qui lui appartient. Ce sont les terres qui engendrent les hommes. Tout autre moyen de population, est précaire & passager.

La Nordlande a d'autant plus besoin d'attacher ses habitans par la propriété, que son terrain est plus ingrat. Les vallons n'y sont guères habitables. La plûpart des villages & des paroisses sont sur des collines. Le froid du climat qui laisse peu de place à la culture, & cause de fréquentes disettes, oblige les Nordlandois à se nourrir, non pas de gland, que la Nature leur refuse, mais de l'écorce même des arbres. Sous la grosse écorce des sapins, ils enlévent une pellicule blanche qui couvre ce bois, la font sécher, d'abord dans leurs *Hassiors*, puis au four, & la réduisent en farine. Dans les années abondantes, elle nourrit les cochons & les engraisse beaucoup. Mais dans les tems de disette, les gens riches mêlent cette farine à l'orge, les pauvres à de la balle, & l'on en fait une espéce de pain. Il est sec, & âpre au goût ; ceux qui en mangent n'en sont ni moins sains, ni moins vigoureux. Peut-être le fromage & le beurre, dont ils assaisonnent ce mets insipide & dur, suppléent à ce qui lui manque de substance & de suc. En voyant d'un côté les trésors & les crimes que produit la zone torride ; de l'autre la disette & la paix qui régnent vers la zone glaciale ; on ne sçait si l'on doit plus remercier la Nature de sa prodigalité, que de son avarice ! Heureux les pays où elle n'est ni assez dure pour forcer les hommes à la guerre, ni assez libérale, pour les dispenser du travail. Telle est la situation de la Norlande.

Fabrique de toiles établie à Flors.

A un demi mille du bac de Sœderahl, vers le Nord-Ouest, on trouve la fabrique de toiles de *Flors*. Nous y vîmes des enfans du pays, qui n'avoient que trois ou quatre ans d'apprentissage, y travailler avec toute l'assurance & l'adresse que peut donner l'habitude d'un long exercice. On y fait des toiles grosses & fines, des bas de fil, des bonnets de nuit, du linge de table damassé, aussi fin que celui qui vient de l'étranger. Cependant on se plaint que les ouvrages de cette manufacture sont d'une tissure inégale, & qu'ils ont peu de durée. Ce défaut vient de l'inégalité, soit de chaleur, soit d'humidité, qui régne dans les chambres où l'on travaille. Chaque ouvrier appuye son métier contre une fenêtre ; souvent l'air extérieur est humide, tandis que celui de la chambre est chaud. Alors l'air qui entre par les joints de la fenêtre, frappant les fils les plus voisins, les

Causes du défaut de la tissure de ces toiles.

conserve dans toute leur longueur ; & ceux qui sont plus loin dans la chambre, se séchent & se racourcissent. (1) La chaîne devient donc inégale, plus courte à l'un de ses bouts qu'à l'autre ; & se brise lorsqu'on travaille. Il faut la renouer souvent, & dès-lors affoiblir la toile. Quand celle-ci est employée, l'alternative de sécheresse & d'humidité qu'elle éprouve, lui donnant une tension inégale, la fait céder & rompre.

Moyen de remédier à cet inconvénient.

L'eau chaude que l'on tient dans ces chambres, peut y donner une chaleur tempérée, & la vapeur qui s'en éléve, peut conserver les fils dans un dégré de tension à peu près égale. Mais, le soleil dont on a besoin pour la clarté, donnant sur un côté de la chambre, y produit encore de l'inconvénient. Pour y remédier, M. *Bennet*, Directeur de cette Manufacture, a fait enterrer son attelier dans une éminence de sable, & construire un large parapet, élevé jusqu'aux fenêtres, fait d'écorce d'arbre, de mousse & de bruyére, & par-tout couvert de gazon. Par ce moyen, il donne à ses salles une humidité modérée, à peu près égale par-tout, qui doit rendre les ouvrages meilleurs. Si la Manufacture de Flors n'eût pas été dans des mains aussi habiles, elle seroit tombée dans un discrédit, dont la plus grande dépense n'auroit pû la relever que bien tard ; puisqu'il n'est pas plus facile de rendre la vogue aux choses, que la réputation aux hommes.

Grace aux soins d'un Administrateur industrieux, j'ai vu à la blanchisserie de la Fabrique de Flors, du fil aussi fin que celui de Hollande. La maniere dont les paysans sément le lin aux environs, est la même qu'autrefois. Mais, cette fabrique leur a donné le désir & le moyen de cultiver du lin, propre aux ouvrages fins. Ils y ont appris à faire plus vîte & le fil & la toile ; à blanchir très-bien l'un & l'autre. Lorsque les habitans d'un pays sçavent améliorer les dons de la nature, pour se procurer une vie qui devient plus aisée, en même tems qu'elle est plus laborieuse ; lorsque l'accroissement de l'industrie assûre celui des fortunes & des familles ; un commerce plus étendu, des moyens de subsistance multipliés, l'agriculture perfectionnée, une activité générale, une prospérité plus universelle ; ce spectacle attendrissant, remplit le cœur d'un vrai patriote, d'une joye vive & pure, d'amour pour le travail qui produit tous ces biens, de zèle pour employer ses talens & ses forces au bonheur de ses freres. On ne voit point un peuple heureux & content, sans un sentiment délicieux qui fait chérir la vie. On ne contribue pas à cette félicité publique, sans en recueillir soi-même les prémices. Eh ! comment peut-il y avoir sur la terre des Princes & des Ministres, qui ne jouissent pas de cet avant-goût de l'immortalité réservée à leurs travaux !

Description de la ville de Soderhamm.

La Manufacture de Flors répand autour d'elle l'industrie & la fécondité. Dans ses environs à l'Est qui borde la mer, on trouve peu de familles, soit riches ou pauvres, qui ne soient occupées à faire des rouets & des métiers. Ce travail leur procure le moyen de se nourrir assez bien,

(1) Ceci n'est pas bien intelligible. L'humidité doit faire raccourcir les fils, & la chaleur les allonger en les relâchant. Peut-être l'Auteur veut-il dire simplement, que l'humidité de l'air extérieur tend les fils, & que la chaleur de l'air intérieur les relâche.

Voyage de M. Arwid Ehrenmalm dans la Nordlande Occidentale.

malgré la cherté des bleds qu'il leur faut acheter, & de payer un impôt dont l'usage est bien administré. La Ville de Soderhamm, qui est à un mille & demi de Flors, se ressent de l'influence de cette fabrique, mais foiblement. Elle est petite, située entre deux montagnes, sur le bord d'un ruisseau. On y voit peu de maisons qui soient mieux bâties que celles des paysans d'alentour. Les faire peindre, y seroit un luxe. Les habitans n'y travaillent que pour subsister. Les ouvrages de leurs mains les habillent, & leurs mets seroient peu goûtés ailleurs. Mais, leur maniere de filer & de faire la toile, s'est perfectionnée. Le commerce y prendroit des forces, si la ville n'étoit pas trop loin de la mer. Cependant la pêche, ressource commune à tous les Norlandois, un peu d'agriculture & de jardinage, dans un sol qui s'y prête avec peine, contribuent à soutenir ses habitans, dans cette médiocrité qui ne laisse aucune place aux désirs, aux regrets. Ces hommes qui menent une vie innocente, sont encore occupés à fabriquer des armes pour le châtiment des peuples vicieux.

La forge de Soderhamm est la plus ancienne du Royaume de Suéde, & la moins bonne aujourd'hui. Cependant on y voit une belle pompe, qu'une seule roue fait aller; ouvrage simple & merveilleux de *Polhem*, homme de génie dans les arts les plus utiles.

Soderham est encore remarquable par l'Eglise d'*Ulrique Eléonore*, assez bien bâtie. Elle a quelques ornemens qui sont de bois, comme sa voute; d'assez bon goût, quoique peu couteux. Comme on attire les hommes, même à la piété, par les sens; on a construit une orgue dans cette Eglise, & ce sera, je peux l'assûrer, une des meilleures de Suéde, pour la force, les accords & la pureté des sons. On y faisoit, quand je la vis, outre les tons ordinaire à l'orgue, une voix de fille; & une flûte traversière: celle-ci étoit déja si juste, que l'oreille s'y trompoit. L'artiste qui composoit cette orgue, s'appelle *Daniel Strale*. Cet homme mérite d'autant plus d'être connu, qu'il est né simple, doux, sans aucun dehors, & sans cet esprit de cupidité qui fait obtenir aux intrigants les récompenses des inventeurs.

Orgue remarquable.

L'Helsinghélande s'étend jusqu'à un village qui est à deux milles au Nord, de l'Hotellerie de *Gnarp*. On trouve sur ce chemin, neuf ou dix villages, & quelques maisons isolées. En plusieurs en droits de cette route, nous apperçûmes de ces pierres qu'on nomme, *lapis violarum spurius*. Si l'on envoyoit dans ces cantons, des mineurs intelligens, ils y trouveroient sans doute des mines; & cette découverte seroit fort utile aux entrepreneurs des Martinets, établis aux environs. Elle multiplieroit même ces sortes de moulins avec d'autant plus de facilité, que tout le pays a beaucoup de bois & de cascades.

Entre *Igghésund* & *Sanna*, je vis en passant, la Ville de *Houdwikswald*. Elle est située sur une petite langue de terre qui s'étend entre la mer, & le lac *Houdwik*. Elle a un port très-bon & très-profond. Ses habitans se partagent, entre la pêche & les arts mécaniques. Ils font surtout beaucoup de Chaises de bois, qui passent à Stockolm. Toute ville qui travaille pour la capitale, ne doit pas être sans renom. La moindre branche d'industrie, est intéressante dans un pays où la nature offre peu de moyens de subsister. Il est beau de voir les hommes lutter contre la dureté de ses refus; chercher par le travail à se soustraire au néant d'où

elle semble ne les avoir tirés qu'à regret, pour les y replonger promptement. Où la terre est avare, l'homme est créateur; où la terre donne tout, l'homme seul n'est rien.

Voyage de M. Arwid Ehrenmalm dans la Nordlande Occidentale.

Le long du chemin qui méne de Ghésle à Sundswal, j'apperçus quelques plans de houblon, sur des coteaux exposés au Soleil. Au-delà de Sundswal, je n'en vis plus qu'auprès d'une petite maison située sur la Niouronda. Peut-être, sont-ce les derniers efforts d'une terre qui s'éloignant du soleil, tombe dans la nuit & la solitude de la zône glaciale.

Commerce en échange, pratiqué dans la Nordlande.

Lorsque nous passâmes à Gnarp, on y tenoit une petite foire. Nous y vîmes assez de Marchands, mais peu de marchandises. Cette paroisse est un marché pour les villes de la Norlande. Tout le commerce s'y fait en échanges réciproques. Les paysans y viennent payer les marchandises qu'ils ont prises à crédit; & c'est en denrées qu'ils s'acquittent. Cette espéce de commerce d'échange, est général dans toute la Norlande, quoique les marchandises ne soient pas les mêmes par-tout.

Les paysans qui dans l'hyver ont besoin de bled, de tabac, ou d'habits; au printems & dans l'été, de sel, de fer, & même d'argent, pour payer les impôts, empruntent des bourgeois, ce qu'il leur faut. Quand leur fortune & leur bonne foi répondent de leur solvabilité, on leur prête ce qu'ils demandent, à condition de le rendre dans la premiere foire, au prix courant de la Place, en beurre, en fromages, en viande, en poisson, en lin, toile, bas, en goudron, & quelquefois en planches. Mais s'ils sont peu connus, on fixe d'avance le prix de ce qu'on leur prête. Les gens riches qui vont vendre aux foires, proportionnent le prix de leurs marchandises au besoin qu'en ont les acheteurs. Ceux qui payent argent comptant les denrées qu'ils achettent pour l'entretien de l'année, pourroient vendre plus cher celles qu'ils ne seroient pas obligés de livrer en retour. Mais, les bourgeois sont dans l'usage de n'acheter d'aucun paysan qui vend à d'autres, qu'à son marchand affidé. Celui-ci de son côté, n'achéte plus rien du paysan qui ne borne pas à lui seul tout son commerce, & il cherche à nuire au marchand qui le remplace.

Monopole exercé par les Marchands envers les paysans.

C'est une espéce de monopole; mais il vient de ce qu'on a forcé les Norlandois d'apporter à Stockolm les produits de leurs terres, & de tirer de cette ville toutes leurs consommations. Le Gouvernement corrigera sans doute cet abus, & rendra le commerce de la Capitale plus favorable au paysan. Les Grands, dont l'intérêt est de participer à tous les genres de richesses, pourront commercer à mesure que la population s'augmentant dans les campagnes, remplira les villes de vrais négocians, & sur-tout de fabriquans.

Les exemples ont plus d'effet que les réglemens. Les petits imitent les grands; & les villages se modélent sur les Villes. Qu'on établisse à Stockolm des Manufactures, & les villes de province perfectionneront leur industrie & leur commerce, à l'imitation de la Capitale.

La Médelpadie.

De l'Helsinghélande, on passe dans la Médelpadie. Le premier objet d'attention pour un voyageur, est la riviere de Niouronda. Elle descend d'Hériédale, tirant sa source des montagnes; elle est grande & navigable. Ses bords sont garnis de grands bois & de rochers; peu de champs

VOAAGE DE M. ARWID EHRENMALH DANS LA NORDLANDE OCCIDENTALE.

Description de la ville de Sundſwald.

qu'on puiſſe cultiver ; encore moins qui ſoient labourés. Vers Sundſwal, le terrein eſt ſabloneux, inutile aux habitans, incommode aux voyageurs. Sundſwal eſt ſitué au milieu d'une plaine, couverte de ſables arides, entourée de hautes montagnes. Un petit golphe qui s'étend l'eſpace d'un demi mille juſqu'à la mer, rend cette ville très-propre au commerce, offre aux vaiſſeaux la facilité de venir y prendre leur charge preſqu'entiere. Les exportations de Sundſwal conſiſtent en chaiſes, goudron, planches, écorces à faire du pain, en ouvrages de bois, en toiles, en viande, en laitages. Les importations y donnent en échange, du bled, du ſel, du tabac, du drap, des épiceries, du vin & de l'eau-de-vie.

On y a établi, depuis peu, un baſſin pour conſtruire des vaiſſeaux. Il pourroit encore ſervir à la proviſion du ſel de toute la Nordlande. On y voit auſſi une manufacture de laines, qui eſt dans ſon enfance, mais aſſez heureuſement née, pour croître & proſpérer. Les moutons du pays ne donnent qu'une toiſon groſſiere. Si le payſan étoit ſecouru par les avances des riches propriétaires, il auroit bientôt des troupeaux à laine fine. Il ne faudroit pour cela, qu'améliorer les fourages par la culture.

L'Egliſe de Sundſwal eſt de bois & fort ancienne, ainſi que toutes les maiſons. Vis-à-vis la Douane, où l'on paye les droits, on a bâti une Egliſe en pierre de taille, ſur une colline ſablonneuſe. Elle eſt de forme ovale; les murs & le toît en ſont achevés; mais la voute, qui n'eſt qu'à moitié faite, eſt déja fendue par-tout. L'Architecte qui l'a conſtruite, eſt un payſan des vallées. Mais c'eſt moins l'ouvrier qu'il faut accuſer, que ceux qui l'ont choiſi. Un bon Architecte diroit ſi cette voute eſt fendue parce que le ceintre en eſt trop haut, ou trop applati ; ou parce que les fondemens de l'édifice ſont jettés dans un ſol mouvant & peu ſtable; ou parce que le vaiſſeau, ſans piliers, eſt trop large pour ſa longueur. Mais j'oſe dire que tous ces défauts s'y trouvent réunis. Du reſte les murs ſont trop épais, & les fenêtres petites.

Les campagnes qui ſont au Nord de Sundſwal, paroiſſent un peu mieux cultivées que celles qui ſont vers le Sud. En général, elles manquent plutôt de cultivateurs que de fécondité. Les bords de la riviere d'*Indahl*, ont à droite & à gauche, l'eſpace d'une lieue & demie, des ſables profonds, mais fertiles & couverts d'un lit mince de terre noire. Entre deux grandes montagnes voiſines, on trouve beaucoup de terres labourables, mêlées de ſable & d'argille. Nous vîmes dans ce payſage, un grand nombre d'aulnes qui croiſſent ſur les hauteurs; ils reſſemblent aux coudriers, pour les feuilles, l'écorce & le bois; mais ils ſont un peu plus grands.

Nous crûmes voir des couches d'argille, tantôt épaiſſes, tantôt minces, ſous les ſables des Landes que nous traverſions. Nous rencontrâmes, en pluſieurs endroits, des gens qui nous aſſurerent avoir trouvé des lits d'argille, épais quelquefois de trois toiſes, & quelquefois d'un pied ſeulement. Les bords des ruiſſeaux & des rivieres de tout ce canton, ſont fort élevés, & l'on y voit très-diſtinctement la couche d'argille, qui régne ſous les ſables. Ceux-ci paroiſſent y être l'ouvrage d'une inondation fort ancienne. La plûpart des collines de ſable, ſont eſcarpées, & mon-

tent

tent du Sud-Eſt, au Nord-Oueſt; tandis que les rivieres deſcendent du Nord-Oueſt, au Sud-Eſt, vers la mer, qui peut-être a formé les collines & les rivieres. Ajoutez à cette obſervation, qu'on trouve rarement dans les vallées un ſable pur ſans mélange d'argile. Celle-ci doit ſans doute appartenir à la nature du ſol; celui-là peut y avoir été jetté par les eaux.

Voyage de M. Arwid Ehrenmalm dans la Nordlande Occidentale.

Avantage du territoire de la Médelpadie.

Les bois de Médelpad, ſur-tout ceux que le chemin traverſe, ſont preſque tous coupés, ou brûlés. On y voit peu de ſapins, mais beaucoup de petits pins, & d'autres arbriſſeaux. La campagne de cette province, reſſemble à celle de l'Helſinghélande; à cela près, qu'on y trouve plus de champs enclos, un terroir plus gras. Cet avantage vient-il des montagnes dont ce pays eſt environné? On ſçait que les vallons & les plaines s'engraiſſent aux dépens des montagnes qui ſont décharnées par les torrens. Ce terrain ne doit il pas ſon ſuc abondant, à la quantité de lacs qui le baignent? Les pâturages y ſont plus fertiles; les champs plus multipliés, y repoſent plus long-tems; on n'y méne point les troupeaux, on n'y ſéme pas autant de lin qu'en Helſinghélande.

Les hommes y ſont grands & forts, plus leſtes, plus vifs, plus adroits & plus adonnés au commerce, que dans cette province. Le bétail y eſt plus grand, donne plus de lait, prend une couleur blanchâtre qui augmente par dégrés, enſorte qu'il y en a très peu à Aſehle, qui ne ſoit pas blanc. Eſt-ce une qualité de l'eſpéce même des beſtiaux? La doivent-ils au climat, à la nature des pâturages? Ou les payſans choiſiſſent-ils, par préférence, des animaux blancs? La raiſon du climat, eſt une des plus fortes. Son influence agit ſingulierement ſur la couleur.

Au milieu de la riviere d'*Indahl*, à l'endroit où nous paſſâmes, on voit une iſle fort belle, qui a des deux côtés un bac formé de bateaux plats. Au-deſſus & au-deſſous de cette iſle, la riviere paroît avoir mille toiſes de largeur. Elle eſt rapide. Elle ſort du lac *Storſion*, ou grand lac, & reçoit dans ſon cours, neuf petites rivieres, qui deſcendent de la montagne. Au-deſſus de l'iſle, le fleuve a beaucoup de caſcades; à un mille au-deſſous, il ſe jette dans la mer d'Orient, qui lui fournit des ſaumons.

L'Anghermanie.

Situation de la ville d'Hernoſand.

La province de Médelpald, eſt ſéparée par un petit ruiſſeau, de l'Anghermanie. A l'entrée de celle-ci, s'offre Hernoſand, ſituée dans une iſle que la mer entoure, & qui communique au continent, par un pont de trente toiſes. Cette ville, brûlée par les Ruſſes, en 1719, comme toutes celles de la Nordlande, a des maiſons de bois, & des rues fort étroites. Elle eſt bâtie au Midi, ſur le penchant d'une colline qui s'étend juſqu'à la mer. Elle ne reçoit de ce côté, que des pontons & de grandes barques. Mais du côté du Nord, les plus gros vaiſſeaux peuvent y mouiller, & ſe charger devant les magaſins. Cette ville a peu d'habitans. Les corps de métiers y ſont inutiles, faute de fonds; & le collége ne l'eſt pas, au défaut d'occupations plus eſſentielles que l'étude. Les femmes y filent, ourdiſſent & fabriquent de la toile; quoiqu'elles y réuſſiſſent médiocrement, c'eſt une de leurs principales reſſources.

Preſque tous les hommes pêchent durant l'été. Tout le poiſſon qu'ils prennent, ils le font ſaler, ou le vendent frais aux payſans qui le ſalent

Voyage de M. Arwid Ehrenmalm dans la Nordlande Occidentale.

pour leur usage. Quand les oiseaux de mer se rassemblent, c'est un signal pour les Pêcheurs, que les poissons ne sont pas loin; aussi-tôt la mer est couverte de barques & de filets. Toute société veut des loix relatives à son genre de vie & de propriété. Les Pêcheurs d'Hernosand, ont un code maritime, sur lequel ils sont jugés par un Conseil particulier. A cinq ou six habitans près, tous les Hernosandois, vivent du produit de la pêche, ou de leurs terres.

Elle est habitée par des pêcheurs, & des agriculteurs.

Celles-ci sont partagées entre tous les bourgeois; ils les brûlent; ils y sément du seigle. Ils ont des pâturages, qu'ils se louent réciproquement dans le besoin, à un prix qui varie avec l'abondance, ou la disette des fourages. Près d'un terrain, qu'on avoit reconnu propre à porter du lin, on a bâti, dans la ville même, une manufacture de toiles Cet établissement deviendra considérable, si l'on peut l'augurer par la situation de la ville, le caractère de ses habitans, & la nature du terrain.

Son commerce est en lin.

Le commerce de ce pays, se fait sur-tout en lins. Il a de plus que les autres cantons de la Nordlande, une ressource dans le trafic du gibier qu'il envoye à Stockolm, pendant tout l'hyver. Hernosand a des Facteurs qui vont en été dans certaines places de Laponie, acheter, ou échanger pour de l'eau-de-vie, toutes les marchandises qui conviennent à cette ville. Ces Marchands vont au-delà de quinze milles. Ils seroient plus utiles au commerce & à l'Etat, s'ils s'occupoient à tanner des cuirs, & à préparer des peaux de castors, qu'ils tirent d'Anghermanlande & de Laponie. Ils ajouteroient, ou substitueroient, au gain du Trafiquant, celui du Manufacturier. La rentrée de leurs fonds, grossiroit dans leurs mains.

Son pavé.

La ville d'Hernosand est pavée d'une espéce de pierre à fusil, qui pourroit servir à aiguiser. Mais elle est si commune, que le commerce n'en vaudroit pas les frais. Un objet plus lucratif, ce sont les eaux minérales des environs, qui sont très-riches en ocre. Hernosand a l'avantage d'être la résidence du Surintendant de toute la Nordlande, qui est le Gouvernement le plus étendu, & peut-être le meilleur de la Suéde. Mais un abus assez commun dans ce Royaume, c'est que le Surintendant posséde des prébendes destinées aux Lecteurs des colléges, qui n'en jouissent jamais. Ainsi le Collateur, devient le Bénéficier. Cependant Hernosand, sans école, ne seroit qu'un village. L'indigence y régne souvent, par la disette des grains, & par la modicité du produit de la pêche. Il y a des années de suite, où la terre & la mer sont également avares. Les Hernosandois pourroient suppléer à ce défaut, par les ressources du travail, s'il suffisoit d'être misérable, pour devenir industrieux. Mais ils auroient besoin d'avances, & d'encouragement. Peut-être les gens riches gagnent plus à la pauvreté du Peuple, qu'à son aisance. C'est du moins une maxime politique, assez répandue en Europe, de préférer l'opulence du petit nombre, à l'aisance de la multitude; & de partager inégalement la société en deux classes; dont l'une travaille, & l'autre jouit.

Abus remarquable, & commun en Suéde.

Le commerce que fait la Nordlande en viandes séches & fumées, est un des plus contraires à la prospérité de ce pays, quelqu'avantageux qu'il soit aux bourgeois & aux paysans de l'Anghermanie septentrionale. Le beurre & les fromages sont excellens dans cette contrée, & l'on a la

cruauté de tuer, pour faire des viandes salées, beaucoup de chévres & de vaches qui donneroient de bon lait. Mais on veut avoir tout à la fois les œufs d'or de la poule, comme disent les fabulistes. Si le travail & l'industrie étoient dirigés par de sages vues; si les Administrateurs des Etats avoient d'abord pour but, l'utilité publique, & n'y employoient, comme moyen, que l'aisance particuliere; le bonheur de tous les citoyens seroit le résultat de leurs opérations.

Riviere d'Anghermanna.

Nous laissâmes à Hernosand une partie de nos équipages, & nous nous embarquâmes sur un grand golphe auprès de cette ville. Ensuite nous remontâmes pendant huit mille & demi, Nord-Ouest, la riviere d'Anghermanna. Elle a près d'une lieue de largeur, à son embouchure. Elle ne porte des bateaux profonds, que jusqu'à l'hôtellerie de Hanmar, où les Marchands & les Manufacturiers ont établi un entrepôt pour le fer, les planches, & pour d'autres matieres que l'on distribue dans les fabriques de ce pays. Au-dessus de cet entrepôt, qui est à cinq milles d'Hernosand, on prend des bateaux plats.

Paysage qu'elle arrose.

Les champs & les pâturages qui bordent l'Anghermanie, sont la plûpart bien situés, beaux & fertiles, jusqu'à la paroisse de Solette, dont les terres sont d'une argille grasse & fine. C'est là que l'on rencontre la premiere cataracte de cette riviere. Il seroit aisé de rendre ce fleuve navigable plus loin encore, en construisant une écluse qui serviroit à élever les bateaux plats au niveau de la cascade. Mais comme celle-ci est suivie de plusieurs autres, qui ne sont séparées que par de courts intervalles, les écluses qu'il faudroit multiplier pour la navigation de la riviere, entraîneroient de grandes dépenses.

Près de la cascade de Solette, sur la rive méridionale de l'Anghermanna, se trouve un terrain bas où il géle rarement, tandis que les endroits élevés sont constamment gelés. Plus loin vers le Sud, les hauteurs ne sont pas sujettes aux gelées, & les endroits bas y sont communément exposés. On doit présumer de cette singularité, que la nature du sol ne contribue pas moins que son exposition, à l'effet de l'influence des saisons.

A un demi-mille au Nord de Solette, l'Anghermanna reçoit la riviere d'Adale, qui vient des montagnes, & sort du rocher des Cygnes, auprès de *Kitschewari.* Dans les paroisses de Solette & de *Botea*, on laisse reposer, tous les ans, un tiers des terres. Les deux autres tiers sont ensemencés, moitié de grains d'automne, moitié de ceux du printems; quelquefois on n'y séme que ces derniers. Le sol en est gras & fertile; mais froid sans doute, puisque les habitans font chauffer l'eau qu'ils donnent à boire à leurs troupeaux.

On nomme Adal, la campagne des environs de Solette, qui borde la riviere; l'aspect en est fort riant. Les deux rives sont couronnées de collines assez hautes, dont la pente est insensible. Ces coteaux sont d'argille, & doivent en partie à l'art, tout l'agrément de leur paysage, entrecoupé de champs & de prairies. Les bords de l'Anghermanna sont également parsemés de collines étroites & hautes, qui forment des vallées presqu'aussi profondes que le lit de cette riviere. C'est dans ce lit que croît une herbe si agréable aux troupeaux, qu'ils vont l'y chercher.

VOYAGE DE M. ARWID EHRENMALM DANS LA NORDLANDE OCCIDENTALE.

On voit aussi ses bords embellis & animés par des martinets, des fonderies & des moulins à scie. Mais ce ne sont pas ses eaux qui font aller toutes ces machines; ses crues sont trop fortes, & ses chûtes trop foibles. Des cascades d'une hauteur étonnante, formées par les torrens qui tombent des bois d'Anghermanna, sont l'ame du méchanisme des forges & des moulins.

Les entrepreneurs des manufactures de ce canton, tirent leur mine, d'Utoo, & le fer non travaillé, des autres fonderies. Les frais que coute le transport de ces matieres, font desirer qu'on pût trouver aux environs des forges, les mines du fer, qu'elles mettent en barre. Quand la matiere est voisine de l'endroit où elle est manufacturée, l'ouvrage en devient moins cher. Il n'y a que l'abondance des vivres dans un pays, qui puisse entretenir la balance entre les Entrepreneurs des fabriques, & les Marchands qui leur vendent les matieres.

Depuis l'embouchure de l'Anghermanna, jusques aux hauteurs de *Liens*, on trouve des pêcheries de Saumon, qui donnent la subsistance au pêcheur, & l'impôt au Gouvernement; mais souvent ne rendent pas les frais, ni le salaire de la peine.

De la paroisse de Solette, en allant à Liens, nous suivîmes, à cheval, la route que fait, à peu près, la riviere au Nord-Ouest. Mais elle y employe beaucoup de détours. Ses deux rives sont bordées de collines de sable, qui couvrent un terrain gras & fertile, que la Nature semble avoir voulu préserver des débordemens, ou plutôt qui se cache sous les amas de débris, qu'apportent les inondations même; puisque les eaux qui dans leur source, quelquefois abaissent les montagnes, en les dépouillant élévent quelquefois dans leur cours, des collines de sable.

Quoi qu'il en soit de la formation de ces sables, & de la terre grasse qui se trouve au-dessous; la campagne qu'on traverse en sortant de Solette, n'est que montagnes & rochers. On apperçoit cependant quelques bons terrains, avant d'arriver à Liens; mais le sol de cette paroisse, est pierreux & stérile, entremêlé, pour toute ressource, de marais qu'on pourroit fertiliser. La petite riviere qui l'arrose, & lui fournit du saumon, est divisée par un grand rocher, ou plutôt une isle, qui y forme une cascade, peu considérable; le rocher, d'où elle se précipite, n'a guères que six toises de hauteur.

Le terroir de ce canton, est mêlé de sables; il exige qu'on y laisse reposer tous les ans, un tiers des champs, pour l'engraisser. On n'y voit point de haies; les friches n'y sont pas même séparés des pâturages; parce que les troupeaux restent dans les étables jusqu'au tems de la fénaison.

Plus on pénétre dans ce pays; plus on trouve de beaux bois, sur-tout au-delà de *Résilla*. Les moulins à scier ont consommé la plus grande partie des bois qui sont en deçà, non seulement sur les bords de la riviere, mais aussi loin dans les terres que les paysans ont eu la commodité d'en exporter. Chaque hameau étend son territoire à un ou deux milles, des deux côtés de l'Anghermanna. La plûpart des hameaux sont bâtis, aux bords de cette riviere. Le froid même contraint les hommes de

VOYAGE DE M. ARWID EHRENMALM DANS LA NORDLANDE OCCIDENTALE.

ne pas s'en éloigner ; car il géle toujours les grains, dans les terres féches qui ne reçoivent aucune influence des eaux courantes. Il en eft du voifinage des fleuves, comme de l'influence des Cours, dont on fe plaint, & dont on s'approche toujours. C'eft une injuftice, ou du moins une fottife des Courtifans, de fe récrier contre les difgraces qu'ils ont dû prévoir, en les affrontant ; qu'ils rachétent d'avance par le prix que leur vaut la plus courte faveur ; & qu'ils méritent conftamment, ne fût-ce que par les bons offices qu'ils fe rendent, en corrompant ou pillant leur maître. Mais c'eft une ingratitude des peuples, qui habitent au bord des rivieres, quand ils fe plaignent des inondations. Un fleuve débordé ravage, il eft vrai, des campagnes cultivées ; emporte quelquefois des hameaux avec les hommes & les troupeaux qu'ils renfermoient ; ruine les provifions d'une année, les récoltes d'une autre, & les reffources de plufieurs. Mais ce fleuve a produit durant des fiécles une population immenfe par la fertilité de fes rives, par la navigation & le commerce ; il a abbreuvé les beftiaux qui engraiffent les terres, & nourriffent les hommes ; il a fourni du poiffon aux habitans de fes bords. S'il n'eût pas alimenté les régions qu'il traverfe, on ne les verroit pas couvertes de guérêts, de bourgades, & de villes riches & peuplées. Heureux donc les Etats qu'arrofent de grandes rivieres ; fi l'on fçait profiter des bienfaits qu'elles offrent, & veiller aux ravages qu'elles peuvent caufer ! L'Egypte avoit dompté le Nil. Le Pô, le Rhône, la Loire & la Garonne, font-ils plus redoutables ? Par-tout, les eaux demandent le fecours de l'art, foit pour devenir utiles, foit pour n'être pas nuifibles à l'homme.

La Norlande même, femble devoir attendre fa fubfiftance des eaux, plûtôt que de la terre. Elle n'a prefque d'autre fol ouvert à la culture, que ceux qui font marécageux. Près de Réfilla, l'on voit une colline couverte de buiffons qui ne font propres qu'à brûler. C'eft la plus haute des environs. Le terroir en eft bon, mais inculte, parce qu'il eft couvert de fources qui le rendent fangeux. Dans prefque toute la Norlande, chaque payfan a un petit moulin à eau, dont les roues font horizontales. L'eau même qui fe refufe à la culture des terres, aide du moins au travail des hommes.

Entre *Liens* & *Iunfila*, les terres prefque toutes pierreufes, font couvertes de mouffe & de bois. On en tireroit du bois de charpente, fi l'on avoit des moyens de l'exporter. Un marchand d'Hernofand a tenté de s'en procurer. Durant l'hyver, il en a fait couper & porter au bord de la riviere ; enfuite vers le milieu de l'été, dans la plus grande crüe des eaux, il y a fait jetter fon bois en détail. La riviere en a amené plufieurs piéces à l'endroit où il les vouloit ; mais il s'en eft arrêté beaucoup d'autres, dans les finuofités du fleuve. Peut être une nouvelle crüe, lui rapportera les reftes de fon chantier de bois. Cette efpéce de flottage feroit utile à la navigation. Car on trouve dans ces bois, des arbres qui paroiffent propres à faire des mâts. Il eft vrai qu'en général ils font maltraités de l'outrage des faifons. Il y en a beaucoup de gelés, d'abbatus par les vents, ou du moins de brifés. La plûpart font en éclats.

Le froid qui nuit aux arbres, eft encore plus funefte aux grains. Les

colons de tout le pays qui est au Nord de Résille, ne peuvent tirer de la culture des terres, ni de quoi se nourrir, ni de quoi payer l'impôt. Les nuits y sont si froides, quand les blés mûrissent, qu'ils sont souvent gelés & perdus sans ressource. Les paroisses de *Liens* & d'*Iunsile*, ont peu de hameaux qui ne soient exposés à cette calamité. Aussi, la plûpart des habitans de ce canton, & de la paroisse d'Asehle, s'adonnent au soin des troupeaux, qui sont toute leur richesse; c'est-à-dire, qui fournissent la subsistance au cultivateur, & l'impôt à l'Etat.

VOYAGE DE M. ARWID EHRENMALM DANS LA NORDLANDE OCCIDENTALE.

Depuis Iunsile, jusqu'au village d'*Hellan* dans la paroisse d'Asehle, nous traversâmes des marais, des bois, des montagnes pendant quatre milles. Nous suivîmes quelque tems, par eau, les détours de la riviere, dans les endroits où il n'y avoit point de cascade.

Les eaux des rivieres changent de nom, selon la diversité de leur cours.

Ces sortes de lits où le calme des eaux n'est interrompu par aucune cascade, s'appellent en Norlandois *Sehles*. On nomme *Stark* les intervalles d'eau où le courant est plus fort, mais pas assez rapide, pour qu'on ne puisse le remonter. Ceux, où les eaux, sans tomber, courent assez vîte pour tout entraîner, s'appellent *Forss*. Enfin, on nomme *Fall*, ou chûte, ceux où les eaux se précipitent, de quelque hauteur qu'elles tombent. C'est un terrein bien négligé par la nature, bien oublié des hommes, que celui dont la pente inégale donne aux eaux un cours si irrégulier, si peu navigable. Comment habiter dans un pays, où l'on a tant de peine à voyager?

Nous fîmes environ quatre milles, sur six de ces *Sehles* où l'eau paroît se reposer & dormir. Le premier fut celui d'Iunsile. De-là nous fîmes un demi mille par terre jusqu'au Séhle d'*Ial*, sur lequel nous navigeâmes un quart de mille. Ensuite, après avoir fait trois quarts de mille par terre, nous en fîmes un quart par eau sur le Séhle de *Korting*; puis un & demi par terre, & trois quarts de mille sur le Séhle de *Gouhle*. Une petite isle qu'on rencontre au milieu de ce dernier Séhle, sépare l'Anghermanlande, de la Bothnie occidentale.

Navigation incommode sur ces rivieres.

Nous fîmes encore par terre sept huitiémes de mille, puis un quart de mille sur le Séhle d'*Alfwets*, ensuite par terre un demi mille; enfin nous navigeâmes sur le Séhle d'*Hellan*, jusqu'au village de ce nom. Nous y arrivâmes le soir, bien fatigués par une route d'environ douze lieues, où il fallut s'embarquer & débarquer six fois, dans l'espace de vingt-deux heures, passées en plein air, sous une pluye continuelle. Car on ne trouve aucune maison dans tout ce chemin, coupé de profonds marais, de hautes montagnes, & de vastes champs de gravier & de sable. Hellan est à deux milles & demi de l'Eglise d'Asehle, où nous allâmes le lendemain, tant à pied, que par eau. On se dirige sur ces routes comme sur mer; avec la boussole & la carte. Ce n'est pas que les eaux varient autant que les vents; mais leur direction est oblique & tortueuse. Les mots de Nord-Est, quart de Nord; de Nord, quart de Nord-Est, doivent être aussi familiers, aussi fréquens dans un voyage de terre fait en Norlande, qu'ils le sont dans le journal d'un navigateur.

Province d'Asehle en Laponie.

Quoique la province d'Asehle soit en Laponie; il n'y a point d'habi-

tans Lapons dans sa partie méridionale. Des paysans ont formé dans ces déserts, des colonies qu'on appelle *Nybygghes*.

VOYAGE DE M. ARWID EHRENMALM DANS LA NORDLANDE OCCIDENTALE.

On en compte vingt-cinq. La paroisse d'Asehle en contient une partie. *Hellan* & *Gassehle* sont les plus anciennes; il y a près de cinquante ans qu'elles sont établies : les autres sont récentes.

La premiere remonte, même jusqu'au règne de Charles IX. Ce grand Roi, par une Ordonnance du 23 Septembre 1673, exempta des milices, du logement des troupes, & de la taxe personnelle, ou de la capitation, tous ceux qui s'établiroient dans la province d'Asehle; & ces priviléges furent confirmés par les Etats du Royaume, à la Diette de 1720. Chaque colonie ne paye, comme les districts Lapons, qu'une somme fixe, qui ne varie point avec les richesses des contribuables. Le paysan le plus riche ne paye que vingt-&-un écu de cuivre, qui reviennent à vingt cinq livres quatre sols de France. Mais la plûpart ne payent que trois écus de cuivre, ou trois livres douze sols Tournois. A ce prix, ils peuvent posséder un terrain d'environ deux milles, ou quatre lieues, de circuit; souvent même tout le terrein qu'ils veulent. La terre est, à la vérité, si stérile, si maigre dans ces contrées, qu'il ne faut pas la mesurer. L'exemption de service, & la modicité des impôts, sont les moindres encouragemens qui puissent engager des hommes, à venir cultiver ces monts arides & glacés.

Ses habitans.

Leurs maisons.

Les Asehlois sont grands, laborieux, actifs, habiles dans leur genre de commerce, accueillans pour les étrangers. Leurs maisons sont assez bien bâties, à peu près comme celles de la Norlande, si ce n'est que leurs murs ne sont point de pierre, ni de chaux. La province n'offre ni cette matiere, ni la sorte d'argille qui pourroit y suppléer. On trouve seulement en deux endroits une argille très fine, dont ils font des briques qui leur servent à bâtir. Ces peuples sont très-propres, malgré leur peu de richesse. Celle-ci consiste dans leurs troupeaux & leurs filets. Mais cette derniere ressource trompe rarement leurs espérances. La riviere d'Anghermanna qui traverse la province; tous les petits lacs dont la terre est coupée, fournissent assez de poisson pour nourrir les habitans, & pour en vendre aux étrangers.

Bonnes vaches.

Un colon riche peut avoir douze ou quinze vaches avec leurs veaux, des moutons, un cheval & des chèvres. Les foins de cette province sont si nourrissans, que les vaches y donnent du lait abondamment, trois fois par jour. Chaque vache produit deux livres de beurre, aussi bon que celui de l'Helsinghélande, qui est le meilleur qu'on mange en Suéde, & peut-être est-il supérieur à celui de Hollande.

Lait abondant.

Beurre excellent.

Ce beurre est un objet de commerce, & fait avec le fromage, le poisson sec, les oiseaux & quelques pelleteries, toute la richesse du pays. Ces denrées servent à procurer en échange, du grain, du sel, du tabac, & d'autres objets de consommation.

Les paysans sont peu cultivateurs. Toute la semence de l'année, se réduit à trois tonneaux d'orge & de seigle. Les hommes & les femmes labourent les terres, & font les récoltes dans toute la Nordlande. Leur faulx sert également à couper les foins & les grains. On fauche l'herbe très-cour-

Voyage de M. Arwid Ehrenmalm dans la Nordlande Occidentale.

te, & ras de terre; mais ce travail eſt lent, & l'on perd en tems, ce qu'on gagne en foin. Quand on employe cette faulx à couper les blés, on y attache un arc qui ſert à raſſembler les épis, & à les étendre à meſure qu'on les coupe. Mais ſouvent, une ſeule nuit a tout moiſſonné; & quand le colon ſe réveille, il trouve le matin l'herbe fannée, les épis flétris, ſon travail perdu, ſon eſpoir détruit par la gelée, au milieu de l'été.

Recherches ſur la cauſe des gelées d'été, dans la Nordlande.

Il eſt difficile de déterminer la cauſe de ces accidens. Ce n'eſt pas uniquement la grande latitude & le voiſinage de la zône glaciale, qui produiſent ce froid extraordinaire. Les Alpes ont de la neige en tout tems, comme les montagnes de Suéde; quoique beaucoup plus près du Tropique. La Hollande eſt plus au Nord que la Suiſſe, & cependant moins froide. Dans la Norlande même, on trouve au milieu des montagnes, deux paroiſſes qui s'appellent *Nordlian* & *Sudlian*, où l'on ſéme du ſeigle & de l'orge qui n'y gèlent jamais. Dans certains cantons, un champ géle par le vent d'Eſt, tandis que ce vent ne produit pas le même effet ailleurs. Un autre champ géle par le vent d'Oueſt, qui épargne tous les champs des environs; un autre géle par le vent de Sud; un autre enfin par le vent de Nord. Ces gelées ſubites & imprévues arrivent à la fin de Juillet, ou au commencement d'Août; ſaiſon du plus grand chaud. Les nuits froides de l'été ſont accompagnées de glaçons qui fondent promptement, parce que le ſoleil ne quitte pas long tems l'horizon, & ne tarde pas à l'échauffer.

Parmi les raiſons que l'on donne de ces phénoménes pernicieux, les payſans qui s'en plaignent, en accuſent les brouillards qui s'élévent des marais dont les champs ſont entourés. Comme ces vapeurs ne ſont point attirées par le cours d'aucune eau, elles retombent autour des marécages, qui les ont exhalées. Mais cette cauſe qui peut augmenter le froid, ne le produit pas. On remarque auprès de Solette, un champ qui géle ſouvent; tandis que tous les champs voiſins qui ſont environnés de marais, n'éprouvent pas le même accident. Les bleds d'Hellan ne gélent jamais, quoique les terres y ſoient pleines de marécages. Ceux de Gaſſehle, & ceux de Nore, gélent ſouvent, quoique voiſins d'une riviere qui peut attirer dans ſon cours, les brouillards des marais qu'elle traverſe.

Le brouillard qui s'éléve des rivieres & des ruiſſeaux, garantit ordinairement les grains de la gelée. Ils n'éprouvent point cet accident, pendant les nuits nébuleuſes. Cependant, on y voit quelquefois un champ ſitué ſur le bord d'une riviere, geler plûtôt qu'un autre. On pourroit attribuer ces gelées au vent du Nord, ſi dans certains cantons les autres vents n'étoient pas encore plus redoutables, que celui là. Peut-être dira-t-on que ces champs étant enſemencés toute l'année, ils ont bientôt épuiſé le ſuc d'un ſol naturellement aride, & ne peuvent donner aux grains la force de réſiſter à la gelée. Mais la quantité de troupeaux que nourrit le pays, fournit aſſez de fumier pour engraiſſer les campagnes tous les deux ans. Quoique les terres ſoient la plûpart formées d'un lit de ſable; au moyen d'une couche mince de fumier qu'on y répand de tems en tems, elles donnent aſſez de nourriture aux bleds. Je les y ai vûs fort beaux, & garnis de feuilles très-larges.

Ainſi,

VOYAGE DE M. ARWID EHRENMALM DANS LA NORDLANDE OCCIDENTALE.

Ainſi, pour découvrir la cauſe ſecrette de ces gelées, nous propoſâmes, le Baron de Cederhielm & moi, à M. Elie, inſpecteur de la pêcherie des perles, de faire des obſervations ſuivies pendant pluſieurs années, en différens endroits, ſur les tems & les circonſtances de ce phénoméne deſtructeur, qui doit être l'effet d'un concours & d'une complication de cauſes. Nous lui conſeillâmes d'obſerver l'expoſition des champs, la nature du ſol, la température des tems qui précédoient ces gelées imprévues, le vent dont elles étoient accompagnées.

Conjecture ſur ce phénoméne.

En attendant qu'on ait trouvé la ſource du mal, pour y apporter reméde, je conjecture qu'il peut venir de la vapeur des eaux acides qui ſont dans la terre. Quand cette vapeur s'éléve en brouillards, elle ſe diſſipe & ne fait aucun mal; mais lorſqu'elle ne peut s'exhaler aſſez fortement, elle eſt attirée par les bleds, s'y arrête, & les flétrit dans une ſeule nuit.

Auprès d'Hellan, où les grains gélent rarement, le fonds du ſol eſt du roc, rarement couvert de trois pieds de ſable. L'humidité de ce ſable, eſt évaporée, dès le milieu de l'été. Mais ailleurs, le ſable eſt profond, & ſans terre graſſe qui le lie.

Près de Gaſſele, & ſur-tout de Nore, les marais ſont plus élevés que les champs. Il s'écoule donc de ceux-là dans ceux ci, des eaux qui s'y corrompent, avant d'être évaporées.

Enfin, les champs voiſins des montagnes, d'où l'eau des neiges deſcend & ſe filtre inſenſiblement à travers les ſables, ſont plus ſujets à la gelée que les autres.

Peut-être, la diſette qu'occaſionne cette calamité, vient-elle auſſi de la qualité du grain. On ne ſéme que de l'orge à Aſehle, ſur une étendue de huit à neuf milles de longueur. Ne vaudroit-il pas mieux y ſemer du ſeigle? C'eſt ce qu'un habile économe devroit tenter. Sans parler de l'avantage que donne un grain qui fait de meilleur pain, & qui ſe conſerve mieux; le ſeigle rend plus que l'orge, & ſur-tout réſiſte mieux au froid. C'eſt en automne qu'on le ſéme; il a le tems de pouſſer de fortes racines durant l'hyver; une chaleur modérée lui ſuffit pendant l'été; ce grain ſe moiſſonne de bonne heure, avant le retour des gelées du mois d'Août. On devroit du moins eſſayer de ſemer du ſeigle & de l'orge; une moiſſon pourroit ſuppléer à la perte de l'autre.

Faute de ces précautions, les diſettes fréquentes que l'Aſehle éprouve, y rendent les grains fort chers. Lorſque nous y paſſâmes, on y vendoit le tonneau d'orge près de quarante écus Suédois. Cette cherté fait que les habitans ne peuvent pas toujours en manger. Auſſi, ne manquent-ils pas d'avoir recours à leur écorce de ſapin, ſéchée & moulue; & pour ne pas en perdre l'habitude, ils en mêlent à la farine d'orge, même dans les années d'abondance. S'ils paſſoient tout-à-coup d'une nourriture ſaine & légére, à l'uſage de cette écorce; leur digeſtion en ſouffriroit, & la diſette occaſionneroit des mortalités, ou des Epidémies. Il faut de l'art & des précautions aux peuples pauvres du Nord, pour s'accommoder à la mauvaiſe nourriture de leur climat; comme il en faut aux gens riches du Midi, pour s'accoutumer à l'uſage des épiceries & des boiſſons délicieuſes de l'Aſie & de l'Amérique. Mais, tandis que le ſuperflu d'un Monde étran-

VOYAGE DE M. ARWIDEHRENMALM DANS LA NORDLANDE OCCIDENTALE.

ger, regorge sur les tables de nos voluptueux, des peuples entiers n'ont pas même un nécessaire que nous rebutons. Les Lapons & les Norlandois pourroient manger des raves & des pommes de terre; ils pourroient en faire un pain beaucoup meilleur au goût & à la digestion, que celui d'écorce. Ces racines croîtroient dans les sables. Le Ministre Forsberg y a fait naître des raves avec succès.

Sapin de trois cens ans.

L'arbre dont on tire cette écorce qui nourrit les hommes, est très-commun & très-ancien, sur-tout au Nord. Le sapin regne dans les sables & les pays froids; comme le cédre sur le mont Liban. La Norlande en produit de très vieux. A un quart de mille de l'Eglise d'Asehle, au Sud-Ouest, nous fimes couper un sapin, & nous comptâmes les cercles concentriques dont le tronc étoit composé, pour déterminer la différence qu'il y avoit entre la crûe de cet arbre du côté du Nord, & sa crûe du côté du Midi. Nous trouvâmes que la grosseur de ce sapin qui avoit trois mille cercles, & par conséquent trois cens ans, s'étoit formée à peu près de la maniere suivante. Depuis le centre, on comptoit, pour le premier demi-siécle, cinq cens soixante-douze parties au Sud, & cinq cens neuf au Nord; pour le second demi-siécle, trois cens soixante & huit parties au Sud, & trois cens vingt-sept au Nord; pour le second siécle, six cens quatre-vingt-cinq parties au Sud, six cens neuf au Nord; enfin pour le troisiéme siécle, cinq cens sept parties au Sud, & quatre cens cinquante au Nord. Tout le diamétre du tronç d'un arbre de trois cens ans, avoit donc quatre mille vingt-sept parties de notre échelle géométrique; c'est-à-dire, vingt pouces géométriques, & près d'un huitiéme. Le terrain de cet arbre étoit sablonneux & couvert de mousse, comme l'est celui de toute la province d'Asehle.

Les Asehlois sont incommodés, pendant l'été, d'une espéce de mouches qu'ils appellent *Knort*. Ce sont de petits insectes d'une odeur fétide, qui paroissent d'une espéce, ou d'une classe, mitoyenne entre la mouche & le moucheron. Ils ont des raies noires & jaunes sur le dos & sur les jambes. Ils sont en si grande quantité, sur-tout dans un tems chaud, & sous un ciel serein, qu'on ne peut s'en garantir qu'avec une sorte de pommade; c'est un mêlange de graisse & de goudron, dont on se frotte le visage. Mais l'odeur n'en est pas moins insupportable aux hommes qui n'y sont pas accoutumés, qu'aux mouches, qu'elle éloigne. On se préserve encore de ces insectes, dans les maisons, en y brûlant tous les soirs des morceaux d'un arbre noueux, dont la fumée les fait mourir.

La derniere Eglise qu'on trouve au Nord d'Asehle, est de bois, fort mal construite, & ressemblant plutôt à une grange de bestiaux, qu'au bercail d'un troupeau Chrétien. Elle fut élevée sous le régne de Christine, pour la conversion des Lapons, & couta six mille écus de cuivre. Je puis assurer que l'Architecte, quel qu'il soit, n'a pas dû perdre à l'entreprise de cet édifice.

La province d'Asehle est si étendue, & les Lapons sont si loin de l'Eglise, qu'on n'y célébre le service divin que de quinze en quinze jours. Tous les habitans s'y rassemblent dès le Samedi au soir, jusqu'au soir du lendemain; les Lapons se tiennent dans les huttes qu'ils ont dressées autour de l'Eglise; les Colons, dans les maisons qu'ils y ont bâties. Les

Lapons de montagne n'y viennent qu'aux jours de grandes Fêtes. Encore y font-il attirés par quelqu'intérêt humain, qui se mêle toujours aux motifs de piété. A Noël, on tient une foire près de l'Eglise. C'est le tems où l'on paye les impôts, où l'on juge les procès. Le commerce, la justice & la Religion, se lient en quelque sorte, pour réunir les hommes, & les tenir en paix sous le joug de la société. Mais ce qui a le plus d'empire & de charmes pour les Lapons qui vont à l'Eglise dans les tems de foire, c'est qu'ils peuvent boire des liqueurs fortes, & se livrer à la crapule. Ainsi les Fêtes servent d'occasion à la débauche même, & aux vices, que par leur institution, elles doivent proscrire. La Religion dégénére avec le tems chez les Peuples policés; mais se peut-il que son début soit de pervertir les Sauvages?

VOYAGE DE M. ARWIDEHRENMALM DANS LA NORDLANDE OCCIDENTALE.

Près de cette Eglise, est une Ecole où le Gouvernement paye, loge & nourrit un Maître, avec six enfans qui apprennent à lire, & s'instruisent de la Religion. Celui que nous vîmes, nous dit qu'il vouloit accoutumer ses éléves à manger du pain, & à porter de la toile. Il est persuadé que cette habitude fortifiée par le tems, familiarisera la nation avec les Suédois, dont ils rechercheront le commerce; & que c'est le seul moyen de civiliser les Lapons, & de les désabuser de leurs pratiques d'idolâtrie. Le Ministre Forsberg qui a tenu autrefois cette école, est dans la même persuasion, qui paroit d'autant plus fondée, que jusqu'à présent, la conversion des Lapons n'est que fraude & qu'hypocrisie. Infatués des mœurs & des idées de leurs peres, ils regardent nos cérémonies du même œil, que nous, leurs superstitions. Ils ne voient d'autre différence entre leur idolâtrie & le Christianisme, que la protection donnée à l'Evangile par le Gouvernement. On a droit de le conclure, de leur genre de vie; de leur éloignement pour les Suédois, & sur-tout pour les Ministres; de la crainte qu'ils témoignent de parler de Religion; de l'habitude qu'ils ont de convenir avec leurs Supérieurs, des vérités du Christianisme, en suspendant toujours leurs offrandes aux arbres sacrés; du secret qu'ils se gardent tous, quand ils commettent des actions proscrites chez les Chrétiens. On aura beaucoup de peine à les faire renoncer à leurs tambours divinatoires. Ils ont tant de place pour les cacher dans leurs bois & dans leurs déserts, aziles éternels de la superstition. Le Ministre Forsberg leur brisa un de ces instrumens de leur prétendue magie; mais ils en ont bientôt refait d'autres à peu de frais. Ce ne sont pas les tambours qu'il faut briser, ni les livres qu'il faut brûler; c'est l'esprit humain qu'il s'agit de guérir insensiblement de ses erreurs, par la raison, & sur-tout par les loix douces d'un Gouvernement utile à la nation qui s'y trouve soumise. Quand les peuples sont heureux, ils ne s'inquiétent pas des vaines discussions de doctrine; ils ne deviennent pas fanatiques pour leurs opinions. C'est l'entêtement cruel de faire admettre ce qu'on ne peut persuader, d'imposer silence par les supplices; c'est la persécution en un mot qui fait d'abord les enthousiastes, puis les Martyrs, puis les Sectes, puis les rébelles, puis les guerres civiles. Le Luthéranisme & le Calvinisme, en sont une preuve effrayante pour la Religion & le Gouvernement.

Eloignement des Lapons pour le Christianisme.

Les Lapons sont étonnés qu'on veuille leur interdire leurs tambours,

Voyage de M. Arwid Ehrenmalm dans la Nordlande Occident. LI.

qui leur servent, disent-ils, à diriger les vents; tandis que les Suédois ont des boussoles pour trouver les chemins, & des montres pour faire aller le tems. Mais les sauvages auroient bien d'autres sujets de récrimination, contre les peuples civilisés. Que nous donnerez vous, pourroient-ils dire, à la place de nos tambours, quand vous les aurez brisés?

Cependant les Lapons ne mettent pas toute leur confiance, dans leurs jongleries. C'est la foire qui les attire aux Fêtes de Religion. Entr'autres marchandises, ils apportent des peaux & des fourrures. En échange de ces vêtemens fournis par la nature, ils en prennent que l'art a fabriqués, tels que des draps ou des étoffes de laine. Pour des viandes & du poisson sec, ils retirent du tabac & des pipes, du sel & du poivre. Pour des cordes tissues de racines d'arbre, on leur donne du chanvre, dont ils font des filets. Ils vendent des paniers; & achétent des chaudrons, des couteaux, quelquefois des haches, plus rarement des rabots ou des tariéres. Ils préférent à tous ces outils, de l'eau-de-vie, ou du vin de Portugal, qu'ils trouvent excellent, quand on y mêle de cette liqueur forte. Les Lapons ne veulent point être payés en monnoye de cuivre, quoiqu'elle ait cours dans le commerce entre les Suédois qui viennent d'Ouméa, & les colons d'Asehle: mais ils acceptent & recherchent même la monnoye d'argent. Telle est leur grossiereté, qu'ils n'ont pas de confiance à une valeur fictive, qui n'a pour garant que le Sceau du Prince.

Au sortir d'Asehle, nous prîmes des Lapons pour nous servir de guides; car nous avions à remonter la riviere d'Anghermanna, avec ses cascades. Il s'en rencontra de très-hautes, qui nous obligérent à porter nos canots & nos équipages par terre. Quelquefois nous fûmes forcés de faire à pié deux ou trois milles, pour soulager ceux qui ramoient, tiroient, ou poussoient les canots contre le courant. Les Lapons comptent le chemin par journées, & les Norlandois par milles. Depuis l'Eglise d'Asehle jusqu'aux montagnes où nous allâmes, il y a près de sept milles. Dans cette route, l'aiguille aimantée indiqua le Nord, le Nord-Est & le Nord-Ouest; mais la plûpart du tems, le Nord-Nord-Est. La riviere fait beaucoup de sinuosités.

Il étoit environ six heures du matin, quand nous arrivâmes à Wolksio. A minuit, il s'étoit élevé un brouillard épais, qui commença vers quatre heures à se dissiper, & il l'étoit entiérement, quand nous eûmes passé le *Forsse*, ou le courant de Wolksio. Nous vîmes alors, sur le lac de ce nom, une espéce d'arc-en ciel, à mille pas de nous. L'air étoit calme & serein, le soleil brillant, & les eaux si pures, que nous y voyions distinctement du gravier, des cailloux, du sable grossier & fin, de couleur brune & grise, à deux toises de profondeur.

A un mille de Wolksio, on voit une montagne séparée des autres. C'est une singularité, de même que le phénoméne de l'Iris, apperçu sur le lac par un tems serein. Nous passâmes ce lac sur une étendue d'un quart de lieue, & nous fîmes environ un mille & demi pour arriver à *Telt-Sio-Arne*. Depuis la paroisse d'Asehle, jusqu'à ce dernier endroit, il y a dix-huit courans, ou cascades, ou nappes-d'eau à traverser, en remontant l'Anghermanna. Cette riviere prend sa source dans les montagnes de *Koultsiofiall* & de *Biorkfiall*. Elle reçoit la riviere de Marsfiall, & beaucoup de petits lacs & de ruisseaux; elle-même traverse les lacs de Malgomaï & de

Wolkſio. Elle s'accroît & s'enrichit tellement du tribut de toutes ces eaux, qu'en bien des endroits, elle a depuis un quart de mille, juſqu'à une lieue de largeur. Alors elle coule avec lenteur, & forme ce qu'on appelle des *Sehles*, de ſes eaux dormantes. Mais, à meſure qu'elle ſe reſſerre, elle ſe précipite ſur les obſtacles qu'elle rencontre, & tombe avec tant de fracas, qu'on peut l'entendre à deux milles de diſtance, quand le tems eſt calme. Quel pays, qu'un déſert où l'on ne voit que des montagnes ſans culture, ſans trace d'induſtrie humaine, ni preſque d'ame & de ſentiment; où l'on n'entend même dans la ſaiſon de la vie & du renouvellement de la nature, d'autre bruit que celui des cataractes qui mugiſſant de loin derriere des rochers hideux, ſemblent environner le voyageur qu'elles menacent, tantôt marcher à ſa rencontre, & tantôt le pourſuivre! Malheur à lui s'il étoit ſeul; toutes les horreurs d'un déluge, toutes les images du Styx, avec ſes neuf vaſtes replis, aſſailliroient ſon ame tremblante. C'eſt alors qu'il ſentiroit ces terreurs involontaires qui firent naître les ſpectres de la ſuperſtition; & comme un beſoin d'Etres fantaſtiques, pour l'aider à lutter contre la nature. Celle-ci change de face aux yeux de l'homme iſolé parmi les dangers & les objets d'épouvante. Alors tout eſt Démon, tout eſt Dieu. Il invoque la pierre contre le torrent qui gronde; à meſure qu'il approche de la ſource de ſes frayeurs, elles augmentent; ſon eſprit ſe trouble, ſes genoux chancellent, ſes yeux vacillent, tous ſes ſens ſont en déſordre; & s'il ne découvre pas l'objet qui cauſe ſon épouvante, ſa raiſon tombe à jamais dans des ténébres profondes, dans une nuit éternelle.

VOYAGE DE M. ARWIDEHRENMALM DANS LA NORDLANDE OCCIDENTALE.

J'ai vû les payſans d'Aſehle remonter cette riviere avec leurs canots; quand ils approchoient de quelque rocher, deſcendre à terre, & tirer contre le courant ces légers eſquifs, avec tout le courage & l'adreſſe que leur donne une longue habitude. Mais ils n'égalent pas les Lapons dans cet art pénible & difficile.

Canots des Lapons.

Ceux-ci ont des canots dont la quille, longue d'une toiſe dans le fond, s'étend juſqu'à deux toiſes par le haut. Elle eſt large, platte, également pointüe à ſes deux extrémités. Les varangues ſont très-minces. Il y en a trois ou quatre aſſez longues de chaque côté; elles ſont garnies ou doublées de planches de ſapin, qu'on a taillées avec la hache. Ces planches, épaiſſes de deux lignes, ſont jointes avec des nerfs de renne, ou liées avec des cordes de racine de ſapin. On voit par cette deſcription, combien ces nacelles ſont fragiles; un homme les briſeroit avec la main: s'il poſoit le pié ſur les côtés du canot, en y entrant; la charpente créveroit. Un canot ne contient que le rameur aſſis à un bout, & le paſſager à l'autre, pour faire équilibre, ou contrepoids. Une écuelle d'écorce de bouleau, pour vuider l'eau qui entre à travers les jointures, les fentes, & même les pores du bois; deux rames & une hache; voilà la charge de toute la nacelle.

Mais ſi le canot ne porte que deux hommes, un ſeul homme ſuffit pour porter le canot. Quand un Lapon rencontre une caſcade qu'il ne peut remonter à force de rames; comme il n'a pas même l'idée de voiles, il met ſur ſa tête l'écuelle du canot, paſſe les rames dans deux oſiers fortement attachés ſur les côtés du bateau, prend ſur ſon dos le ſac de ſes proviſions, & charge le canot par-deſſus l'écuelle; puis au moyen de la

VOYAGE DE M. ARWID EHRENMALM DANS LA NORDLANDE OCCIDENTALE.

hache qu'il attache au gouvernail, il tient son canot en équilibre, & le tourne à droite & à gauche à travers les arbres. Quand il a remonté par terre au dessus du niveau de la cascade, il remet son canot à flot, & continue à ramer.

Quelqu'effrayante que soit à l'œil, la rapidité d'un de ces canots qui descend une cascade entre des rochers; le sang-froid des Lapons au milieu de ces dangers, nous engagea à tenter ces passages avec eux, & dès que nous en eûmes franchi quelques-uns, nous ne voulumes plus descendre à terre, comme nous faisions, avant d'être aguerris à ces trajets périlleux.

Les terres qu'arrose l'Anghermanna, sont plus ou moins fertiles, à raison de leur éloignement, ou de leur proximité de ce fleuve. Mais, comme il inonde ses bords chaque année, au retour du printems; on ne sçait s'il leur est plus utile par ses eaux, que nuisible par le sable dont il les couvre. Cependant, on peut dire que cette riviere est au pays d'Asehle, ce qu'est le Nil à l'Egypte. Ses débordemens qui couvrent les campagnes depuis le mois de Mai, où le soleil commence à fondre les neiges du Nord, jusqu'au mois de Juillet, préservent les plantes & les grains de ces gelées tardives qui surprennent les récoltes en fleur, & font périr les moissons avant la maturité. Ainsi, le Nil par ses inondations périodiques, garantit les plaines d'Egypte des ardeurs du soleil, qui sécheroit sur pié les fruits & les cultures de ce riche pays. Mais cette comparaison laisse toujours autant de différence entre les objets comparés, que la nature a mis de distance entre le Tropique, & le Cercle polaire. D'ailleurs, en Egypte, l'art seconda de toutes ses inventions, la fécondité d'une terre prodigue. Dans les pays du Nord, l'industrie est aussi bornée, que la nature est avare.

On croiroit peut-être que dans les forêts immenses qui couvrent la Laponie, il devroit se trouver des arbres, propres à la mâture : mais c'est en vain qu'on voudroit en chercher. Presque tous ces bois ont été détruits par des incendies qu'on a faussement attribués au tonnerre, & qui ne viennent que de l'imprudence des Lapons. Quand ils quittent une habitation, souvent ils y laissent du feu par inattention. Quelquefois, s'ils ont besoin de se chauffer, ils embrasent un arbre, pour s'épargner la peine de l'abbattre. Enfin, ils incendient une forêt, de peur que les Suédois n'aillent fouiller des mines au voisinage, & ne tourmentent les habitans pour avoir du fer & du cuivre.

Le lac de Wolskio reçoit au Nord, une grande riviere qui tire son nom du lac Hwoima, d'où elle sort à la distance de six ou sept milles, & vient par de longs circuits se jetter dans un lac plus méridional. Il semble que les lacs en ces contrées, ne soient que de grands réservoirs qui se déchargent les uns dans les autres par des canaux naturels, qui forment autant de rivieres. Ces lacs indiquent un terrein qui s'éléve en plateaux disposés les uns au dessus des autres, en amphithéâtres. Ce sont comme de grandes terrasses, où les pluyes & les neiges se creusent des bassins, dont les eaux s'épanchent par des cascades, des ruisseaux, ou des étangs; selon que la pente du terrein est tantôt roide, tantôt adoucie, ou même interrom-

VOYAGE DE M. ARWIDEHRENMALM DANS LA NORDLANDE OCCIDENTALE.

pue & coupée. Le terrein du lac de Wolksio, est pierreux & sablonneux. Vers l'extrémité supérieure de ce lac, les bois de sapin deviennent rares, & ceux de pin plus nombreux ; ensorte qu'auprès du lac Malkomaï, on ne voit presque pas de sapins. Celui-ci fut le dernier lac sur lequel nous navigeâmes ; encore n'y fîmes nous pas plus de deux milles quoiqu'il en ait trois & demi de longueur, sur une largeur inégale, qui varie depuis un quart de mille, jusqu'à un mille entier. Il s'étend du Nord-Est au Sud-Ouest, & se dégorge dans l'Anghermanna vers le Sud-Ouest. Ce lac a le même fond & la même pêche, que tous les autres.

En y arrivant, nous apperçumes à six milles du côté de l'Ouest, les montagnes qu'on nomme Akick fiall. Les hauteurs voisines de l'embouchure du lac, sont assez fertiles, de même qu'une partie des terres qui l'environnent. Mais les bois y sont presque tous brûlés. Nous fîmes abbattre le plus gros sapin que nous trouvâmes en cet endroit. Par le nombre des cercles que nous vîmes à sa coupe, il devoit avoir cent soixante-deux ans. Son demi diamétre étoit de treize cens trente & une parties, prises sur l'échelle géométrique, ou environ six pouces, trois lignes & un quart. Le terroir où avoit crû cet arbre, étoit pierreux. Les pins de ces environs, étoient assez hauts, & couverts de beaucoup de mousse. Dans ces pays éloignés du soleil, la nature employe des siécles à produire peu de chose. On y vit long-tems, mais de quelle vie ! sans aucun sentiment des plaisirs des sens ou de l'imagination, qui donnent à l'ame une jouissance vive & profonde ; sans éprouver cette action & cette réaction intérieure & continuelle, qui lient l'homme à toute la nature, par les sensations, les désirs, les entreprises ; sans aucun goût qui attache un être à lui-même, & à ce qui l'environne. Aussi, les mœurs de ces peuples qui se trouvent enfermés entre des mers glacées & des montagnes de neige, n'ont-elles rien d'animé, rien de vigoureux. La Société y est triste, monotone, sans passions, sans mouvement. Les hommes y sont, comme les arbres, presque isolés, quoique placés à côté les uns des autres. L'amour n'y a point de branches ; l'amitié point de nom. On n'y connoît point les idées de protection, d'assistance, de compassion, de bienfaisance, de charité. Mais, vous insensés, qui vous prévalez de ces noms imposans, sçavez-vous bien ce qu'ils coûtent à la nature humaine ; & que toutes ces vertus sont faites aux dépens des vices, des crimes & des malheurs de vos semblables ?

Nous laissames le lac Malgomaï, & remontâmes un petit ruisseau pendant un demi mille Nord-Ouest, vers Tettsio, où nous mîmes à terre, & laissâmes nos barques. Nous fûmes obligés de faire le reste de notre voyage à pié, dans les plus hautes montagnes.

Le premier canton que nous eûmes à traverser, avoit été incendié. Le terroir en étoit sablonneux, & mêlé de pierres. Nous entrâmes ensuite dans un bois de Pins très-petits, lequel s'étendoit jusqu'au haut de la montagne, à un mille & demi. Ces arbres étoient assez frais ; ils avoient la plûpart de leurs branches, étalées horizontalement. Ils étoient moins élevés, & moins gros que ceux d'Asehle.

Les sapins ne veulent point croître parmi les pins ; ils sont d'une struc-

ture trop élevée. Le peu qu'on y voit de ces arbres majeſtueux, nés pour défier les vents ſur la terre & ſur l'Océan, ſont des eſpéces d'avortons. Mais nous obſervâmes, que plus la campagne étoit unie & marécageuſe, plus il y croiſſoit du bouleau, des peupliers, toujours petits & bas, avec beaucoup de branches, & peu de feuilles. Les bouleaux paroiſſoient de deux eſpéces différentes; l'une avoit de petites feuilles, de la forme ordinaire à cet arbre; l'autre les avoit plus grandes, plus épaiſſes, plus friſées, plus charnues; elles tenoient le milieu entre les feuilles de bouleau, & celles de groſeiller. Nous vîmes auſſi dans ces endroits marécageux, quelques buiſſons des deux aube-épines; mais ſans fruits, l'une & l'autre.

Il croît dans ces marais un arbuſte qu'on appelle *Myr-riſs*; c'eſt-à-dire, arbuſte de Maure. Il a les branches droites & ſans rejettons. Le bois en eſt ferme. L'écorce vers la racine eſt griſe, comme celle de l'oſier; elle a vers le ſommet, le brun de celle des jeunes bouleaux. Les feuilles en ſont arrangées trois à trois, fort près de la branche, & ſont rondes comme celles du treffle.

Le terroir qui produiſoit ces bois, étoit en partie de rocher, & en partie de pierres couvertes de mouſſe, entre leſquelles on voyoit un ſable fin de couleur brune. Le terroir qui environnoit les marais que nous trouvâmes dans ces bois, étoit de même un ſable parmi lequel on appercevoit de tems en tems une terre noire, formée par la mouſſe pourrie. Cette terre avoit en quelques endroits un demi pied d'épaiſſeur, en quelques-autres deux pieds, & peut-être davantage; car nous ne pûmes pas la meſurer par-tout. Les marais ſont couverts d'une prodigieuſe quantité de mouches qu'ils ſemblent enfanter. Elles ſont en plus grand nombre dans ces montagnes, que dans la paroiſſe d'Aſehle, & d'une forme différente. Elles ont le corps & les piés plus jaunes: la piquûre en eſt plus aiguë. Leurs aiguillons traverſent les capuchons de crêpe dont on ſe voile inutilement le viſage. Elles ſont auſſi plus venimeuſes, & font ordinairement à la peau une tache noire qui devient tumeur.

A l'extrémité du bois, nous trouvâmes une campagne verte, dont le terroir étoit pierreux. Nous y vîmes beaucoup de plantes & d'herbes qui nous étoient inconnues; une entr'autres, dont les feuilles reſſemblent à celles du Muguet. On y voyoit auſſi beaucoup de genévriers; mais fort petits, & ſans graine; d'une couleur de brun foncé, comme s'ils euſſent été brûlés.

Toutes ces obſervations ne ſont pas inutiles, même pour les habitans de pays plus méridionaux. Il y a par-tout des terres ſablonneuſes & ſtériles, où croiſſent des pins & des arbuſtes ſemblables à ceux qui couvrent preſque ſeuls la Sibérie, la Laponie, & les pays les plus Septentrionaux. En comparant la qualité des terroirs, & la nature des productions qui ſe trouvent ſous des climats ſi différens, on pourroit examiner ſi le ſol contribue encore plus que le ſoleil, à la génération des plantes; ſi c'eſt le ſéjour des eaux de la mer, ou la formation intérieure de la terre, qui décide le plus de la diſpoſition des couches de la ſurface du globe. Les ſables de l'Afrique, ceux des Landes de l'Eſpagne & de la France, ceux du Nord de l'Europe & de l'Aſie, ſont-ils les mêmes pour le grain,

La

la couleur, l'épaisseur, le mélange, la substance végétale ? La nature n'a rien fait en vain ; son observateur ne devroit y rien voir sans fruit.

Enfin nous arrivâmes au pié de la montagne de Rod-fiall. Il nous fallut une heure entiere, pour monter à son sommet. Du lac de Malgomaï, d'où nous l'avions apperçu, il nous avoit paru soutenir les cieux. Cependant nous trouvâmes que cette montagne étoit moins élevée que toutes celles d'alentour.

On nomme Fiall en Laponie, une montagne couverte de pierres. Les montagnes qui sont entierement de roc, ce qui est rare, ont tant de crevasses, qu'on peut les regarder comme un amas de rochers. Ceux-ci sont quelquefois nuds, mais le plus souvent couverts d'un peu de mousse, ou de terre.

La montagne de Rod-fiall se courbe vers le Nord, & va former un arc de cercle autour du lac de Rodsio. Le terroir en est gras, & couvert de petits bouleaux, d'osiers, de myr-riss, & d'herbes de toute espéce.

Le sol des collines est un sable blanc & fin; plus bas c'est une argille blanche sans liaison. Si les fontaines qui jaillissent en grand nombre de cette montagne, n'empêchoient pas au printems les bleds de croître, par les gelées, dont la fraicheur des eaux courantes augmente la froidure; ce canton pourroit nourrir beaucoup d'habitans. C'est le meilleur que nous ayons vû dans tout ce pays. On y trouve une couche de terre noire pure, d'un pied d'épaisseur, mêlée d'un peu de gravier. La pente du terrein est douce, & s'étend assez loin pour se soutenir.

En poursuivant notre route, nous passâmes devant une montagne ronde, entourée de pierres & de marais. Ceux-ci sont très-communs. On pourroit les dessécher, & les préparer à la culture, par des engrais convenables aux productions qu'on voudroit y familiariser. Les plus élevés formeroient des champs; les plus bas, des prairies. Les Lapons disent que vers la Norwége, on a peuplé & cultivé de semblables terreins. Celui-ci que nous vîmes, pourroit l'être, si l'on faisoit quitter aux Lapons leur vie errante de Pasteurs, pour la vie sédentaire des laboureurs ; ou si les colonies Suédoises s'augmentoient & s'étendoient peu à peu jusqu'à ces montagnes. Ce seroit une imprudence d'y vouloir planter une colonie isolée. La construction des maisons seroit difficile & trop couteuse, dans un endroit éloigné des bois de sapin, à une distance de six milles. Les avances nécessaires pour deux ou trois années, deviendroient onéreuses ; y transporter du bétail par eau, seroit mal-aisé ; l'y conduire par terre, incommode. Lorsque la colonie s'aggrandiroit, on manqueroit peut-être de bois pour y bâtir de nouvelles maisons, ou pour clorre des champs, ou même pour le chauffage. Les arbres qui croissent plus lentement que les hommes, n'y seconderoient pas les besoins de la culture, & pourroient frustrer les colons du fruit de leurs avances & de leurs peines. La maxime générale pour les défrichemens, est de les faire par degrés, en avançant de tous les endroits peuplés qui environnent un pays en friche. L'homme doit aller pas à pas, comme la nature. Il ne faut pas entamer la population & la culture d'un désert par le centre, mais par la circonférence. Les bords d'une Lande, touchent à des terres fécondées ; c'est-là qu'elle doit se vivifier par la communication des germes & des sources de la cultivation. Toute autre voye est inutile & ruineuse.

Voyage de M. Arwid Ehrenmalm dans la Nordlande Occidentale.

Les nations de l'Europe qui ont voulu s'emparer des terres avancées de l'Amérique, y ont perdu de leur population, & de leur culture. Les Anglois qui n'ont occupé que les côtes de la mer, s'y sont fortifiés, accrûs, enrichis. Les colonies intérieures feront à la longue, envahies par celles des extrêmités. C'est que les unes sont isolées, & que les autres se soutiennent entr'elles, par une communication ouverte avéc leur Métropole.

Nous fîmes encore deux milles pour arriver à la montagne de Kitschewari. Quoique ce fût à la moitié d'Août, nous y marchâmes sur la neige, avec des patins de branches vertes. Nous y trouvâmes plus de glaciéres qu'on n'en peut désirer en cette saison, dans les pays les plus chauds de l'Europe.

Vue & perspective de lacs & de montagnes.

Ici, les voyageurs se séparérent pour aller, les uns vers le Nord au-delà de la montagne, les autres vers le Sud au dessus d'un grand terrein marécageux. Il s'étend en cercle à deux milles, au Sud quart-d'Ouest. On y voit beaucoup de collines de toute grandeur, couvertes de quelques Pins & de buissons. Ceux qui passerent la montagne, découvrirent au Nord-Est, quart-d'Est, l'extrémité occidentale du lac Malgomaï, à trois milles environ de Kitschewari; les deux lacs de Lidsioat, au Nord-Est, quart de Nord; au Nord, une partie du lac de Koultsio que l'Anghermanna traverse; au Nord Nord-Est, le lac de Marsio qui communique avec celui de Malgomaï. Lidsio est à trois milles & demi de la montagne; Koultsio & Marsio en sont à quatre milles. De-là se découvrent encore à douze milles Nord-Est, les montagnes de Lyckséle-fiall; Marsfiall à cinq milles au Nord Nord-Est; Fiald-fiall à douze milles Nord; Biork-fiall, à neuf milles Nord-Ouest, quart de Nord; Arnas-fiall, à douze milles Nord Ouest; les montagnes de Norwége, à vingt milles, Ouest-quart de Nord; Hammardahls-fiall, à huit milles Ouest Sud-Ouest; Yemptelands-fiall, à douze milles Sud-Ouest, quart de Sud; Block-fiall, à quatre milles Sud-Est; enfin Arksio, à quatorze milles Sud-Ouest, & beaucoup d'autres montagnes que leur petitesse a laissées sans nom; mais qu'elle ne garantit pas d'être couvertes de neige, presque toute l'année. C'est au milieu de cette enceinte effrayante, qu'un voyageur connoit la supériorité de la nature sur les forces humaines. Ailleurs, on la voit soumise à notre industrie, qui change la face de la terre. La mer même céde un passage à l'homme, au travers de ses tempêtes & de ses écueils. Mais ici, les montagnes lui défendent de loin d'approcher, & leurs cimes hérissées de glaçons, opposent à son audace un rempart bien plus redoutable que la foudre qui brûloit jadis sur une montagne de l'Arabie. On habite au pié des Volcans; on n'affronte guères les montagnes de la Norwege & de la Laponie. On passe les Alpes; mais c'est pour aller dans la belle & délicieuse Italie. Le Nord se défend lui-même par les horreurs de son paysage & de son climat; mais, des montagnes plus hautes que celles du pôle, n'ont jamais arrêté les Conquérans, qui depuis dix siécles se disputent le plus riche pays de l'Europe. L'Allemagne, la France, l'Espagne même ont ravagé tour à tour cette Italie, qui n'est plus que la proye des nations, dont elle fut autrefois la maitresse.

Il paroîtra sans doute étonnant qu'on puisse voir des montagnes, éloignées de plus de quarante lieues, & par conséquent decouvrir les objets à

une diſtance plus grande, ſur terre, que ſur mer. Mais il faut obſerver que cette diſtance ne ſe prend pas en ligne directe, & qu'on la compte ſur la longueur du chemin, qui deſcendant du ſommet des montagnes dans de profondes vallées, par des ſinuoſités & des détours, le rend beaucoup plus long qu'il ne le paroît à la vûe. D'ailleurs, l'endroit d'où l'œil embraſſe un ſi vaſte horizon, eſt beaucoup au deſſus du niveau de la mer. Il y a très-loin d'Hernoſand qui eſt ſur le bord du golphe Bothnique, à la montagne de Kittſchevari. On va de l'un à l'autre, en remontant le cours de l'Anghermanna, par des caſcades toujours plus élevées, du Sud au Nord. Ainſi, le pié de la montagne de Rod-fiall doit être plus haut qu'Hernoſand, d'une demi lieue. Il faut plus d'une heure de chemin, pour monter du pié de Kittſchevari juſqu'au ſommet. Depuis le bas de celle de Rod-fiall, il y a trois montagnes auſſi hautes à monter. Or, ſi de la hauteur d'un mât qui n'eſt que de ſoixante pieds, on découvre beaucoup plus loin en mer, que du bord d'un vaiſſeau; du ſommet de la montagne de Kittſchevari, ou de Rod-fiall, on doit voir le ſommet d'une autre montagne qui en eſt à vingt milles.

VOYAGE DE M. ARWID EHRENMALM DANS LA NORDLANDE OCCIDENTALE.

Parvenus à la montagne des cygnes, qui fait partie de celle de Kittſchevari, nous y tendîmes notre tente, près d'une hutte de Lapons. Le chemin du Nord avoit beaucoup plus de neige, que celui du Sud, & elle s'y étendoit à un mille plus loin. Outre les montagnes, nous vîmes entre les lacs, aux environs de Kittſchevari & de Marſ-fiall, des collines couvertes de Pins.

Ces collines & ces montagnes ne forment point de chaînes. Elles ſont toutes ſéparées, comme ſi elles étoient ſorties d'autant de lacs différens qui auroient ſappé leurs bords, & ſe ſeroient écoulés de tous les côtés. On trouve ſur les collines beaucoup de ſources, & dans les vallées, de petits lacs ou de grands marais, d'où ſortent des ruiſſeaux aſſez conſidérables qui vont ſe jetter dans des lacs inférieurs. Il paroît qu'en ces contrées, les montagnes ſont l'ouvrage des neiges, qui ſéjournant long-tems, & fondant lentement, creuſent, décharnent, & bouleverſent la ſurface de la terre où elles n'ont pas un écoulement ſubit & facile. Dans les pays plus méridionaux, les rivieres entraînent à la mer toutes les eaux qui tombent ſoit en pluye, ſoit en neige. Au Nord, les blocs de glace briſent la terre & les rochers, ou la neige mine à la longue le terrein qu'elle couvre.

Entre les fentes des rochers, il y a toujours de la neige, que les Aſehlois appellent *Groubbar*, & qui produit ſans doute les ſources qu'on y trouve juſqu'à la cime. La neige tombée en hyver ſe fond au printems, & ſe filtrant entre le ſable & les pierres, perce & s'écoule en ruiſſeaux à travers les fentes des rochers : autant de principes de ruine qui concourent à la formation de ces montagnes iſolées.

J'ai trouvé ſur les plus hautes, quelques poignées de terre noire, ramaſſées çà & là entre les cailloux. J'avoue que je ne vois aucune raiſon de ce phénomène, à moins que les neiges ne contiennent cette terre, & ne la laiſſent à la ſurface, en ſe filtrant au travers des ſables. Cette conjecture ne ſemblera pas étrange, à ceux qui croient que les eaux de pluye peuvent même ſe convertir en terre.

VOYAGE DE M. ARWID EHRENMALM DANS LA NORDLANDE OCCIDENTALE.

Le ſable de ces montagnes eſt blanc, quelquefois auſſi fin que de la pouſſiere; & dans les tems humides, il prend la conſiſtance de l'argille. La plûpart des pierres ſont du grais. Celles qu'on trouve éparſes dans la campagne, y deviennent preſqu'auſſi dures que le caillou, ſans doute par l'action de l'air & du vent. Quelques-unes qui ſemblent avoir la nature de la pierre à chaux, n'en ont pas moins la dureté des autres. Quelques-unes paroiſſent d'albâtre, & ſont plus dures que le caillou. On voit encore dans ces pays hideux, une eſpéce d'Hématite, ou de Sanguine; de l'ardoiſe noire & griſe; & beaucoup d'autres pierres dont quelques-unes reſſemblent à la mine de fer, mais ne ſont autre choſe que des cailloux & du Quartz; il y a beaucoup de ces matiéres parmi les pierres de grais.

Les plus hautes montagnes du Nord, ne ſouffrent point d'arbres. Les neiges & les glaces n'y ſympathiſent pas avec la verdure. Mais dans les plus baſſes, ainſi que dans les vallées, on rencontre çà & là des ſapins. Nous fîmes couper le plus grand que nous vîmes, & par les cercles de la végétation, on jugea qu'il avoit deux cens quarante-ſix ans. Cependant il n'avoit que trente-deux pieds de hauteur; ſon diamétre auprès de la racine, n'avoit que dix-huit cens cinquante parties de l'échelle géométrique, c'eſt-à-dire, neuf pouces trois lignes. Toutes ſes branches étoient tournées du côté du Sud, & recourbées vers la terre. Cette direction venoit ſans doute des neiges que le vent du Nord foüette au Sud. La cime de cet arbre étoit pointue, & ſon tronc dégarni de branches : on voyoit qu'il avoit crû en dépit des ſaiſons & du climat; ſemblable à un vaiſſeau déſemparé & ſans agrêts, jetté ſur un rivage déſert par les tempêtes & les courans.

Autour de ce pin ſauvage, étoient des bouleaux & des peupliers, petits, noueux, & preſque tous ſecs. Ces arbres périſſent par l'excès du froid, dès qu'ils s'élévent au deſſus de dix-huit pieds. Ils ont le ſort des Lapons que la nature ne laiſſe pas croître, à la hauteur ordinaire de l'homme. Mais, à la place des grands arbres, on trouve des genévriers de couleur brune, & des oſiers nains. Ceux-ci ſont remarquables, par une différence ſinguliere de ſexe. Les feuilles de l'oſier mâle, ſont vertes, polies & luiſantes; celles de l'oſier femelle, ſont griſes & rudes. Si l'on gratte avec un couteau l'écorce de l'oſier mâle, la rapure en reſſemble à de la charpie; les Lapons ont coutume d'en garnir les berceaux de leurs enfans, & d'en mettre dans leurs ſouliers. Mais l'écorce de l'oſier femelle, eſt trop dure pour ſervir à des uſages ſi doux. On croiroit que les hommes ſe ſont trompés, en donnant les qualités de leur propre ſexe à ces arbres femelles. Mais on reconnoît ceux-ci aux graines qu'ils portent, quand ils ſont plantés auprès d'un oſier mâle, dans un endroit iſolé; tandis qu'on ne voit point de graines ſur ces ſortes d'arbres qui ſe trouvent aſſemblés pèle-mêle. La Monogamie eſt donc néceſſaire aux oſiers, pour la fécondité, comme elle eſt utile aux hommes.

Quoique ces arbuſtes ſoient fort près de terre, & preſque rampans, ils ſe multiplient ſur la montagne des cygnes, & ils y croiſſent ſi bien, que c'eſt là, pour ainſi dire, leur véritable patrie. Dans les cantons méridionaux, la graine de cet arbre mûrit rarement. Il croît en grande quantité dans les champs arroſés par l'Anghermanna. Ce fleuve, ſans doute, en diſperſe le

long de son cours, les graines qui tombent vers sa source.

Le terroir des collines où croissent les pins, est presque par-tout sablonneux. L'on y apperçoit quelquefois entre les pierres, un peu de terre noire. On y trouve aussi de l'herbe, à l'exposition du Midi. Plus on descend, plus cette herbe est grasse. Ce canton produit sur-tout de l'oseille sauvage, & d'autres plantes que les Lapons mangent, ou qu'ils hachent & mettent dans leur lait, quand ils le font cuire.

Lorsque le tems est serein, la montagne des cygnes exhale de son sommet, & sur-tout des fontaines qu'on en voit tomber, un brouillard épais, qui dérobe la vue du soleil, même en plein midi, & qui se convertit sensiblement en nuages. Mais quand le tems est nébuleux, ce brouillard ne s'éléve qu'à mi-côte, environ à la hauteur de l'endroit où nous étions campés entre deux huttes de Lapon. Il étoit si près de nous, qu'un de nos compagnons de voyage, marcha une nuit entiere dans ce nuage, sans pouvoir en sortir, ni appercevoir le feu que nous avions allumé exprès, pour lui servir de fanal.

Dans la saison de ces brouillards qui commencent dès le mois d'Août, le froid est aussi âpre en ce canton, qu'il l'est à Stokolm aux premiers jours d'Octobre. Une distance de trois ou quatre degrés de latitude, ne devroit pas opérer une si grande différence dans les effets du climat. On peut donc attribuer la rigueur prématurée de ce froid, au vent de Nord qui souffle sur la montagne des Cygnes.

Le sommet, le plus voisin de celle-ci, paroissoit fort près de nous, & cependant les rennes qu'on y voyoit courir, nous sembloient si petits, qu'à peine en appercevions-nous un troupeau de soixante. Comment mesurer la distance qui séparoit ces deux montagnes? Nous n'avions aucun instrument de Trigonométrie. La montagne étoit trop escarpée, pour qu'on pût juger de sa distance, par le nombre des pas. Il ne nous restoit pour l'estimer, que la portée de la voix, ou du son. J'y allai donc, & le Baron de Céderhielm resta près de la tente. Cette distance nous parut d'environ deux cens toises. A la simple vue, je l'aurois jugée de cent-cinquante; mais la tente me paroissoit beaucoup plus éloignée de moi, que le sommet où j'étois, ne le paroissoit à ceux qui me regardoient de la tente. C'est un phénoméne d'optique qui vient sans doute de la différence dans la projection de la lumiere, ou dans le reflet des rayons. Je ne fus pas moins étonné de la soif qu'on éprouve sur ces montagnes, quand on n'est pas fait au climat. Cependant les eaux y sont fort claires, sans goût, & viennent communément de la fonte des neiges, qui devroient être désaltérantes, à moins que les sels & le nitre dont elles abondent, ne produisent un effet contraire.

Depuis le lac de Malgomai, nous avions vu tout le pays, où la culture pouvoit s'étendre. Il nous parut impossible, qu'elle allât plus loin. Ainsi nous retournâmes sur nos pas, après avoir inutilement attendu un tems serein pendant trois jours. Le brouillard, qu'un reste de chaleur faisoit exhaler autour de ces montagnes couvertes d'une neige nouvelle, nous déroba le soleil & les étoiles. Il étoit tems de revenir au séjour de la lumiere & des vivans. La Nature n'offroit plus à nos regards que la pers-

Voyage de M. ArwidEhrenmalm dans la Nordlande Occidentale.

pective d'un hyver éternel. Elle menaçoit de nous envelopper dans ses frimats, si nous tardions à reprendre une route que nous avions eu bien de la peine à faire, même durant l'été. Les lacs alloient se couvrir de glaces; la trace des chemins s'effacer; les Lapons s'enfoncer dans leurs huttes. Les navigateurs sont encore heureux de ne voir que ciel & eau: mais errer entre les neiges & les nuages, sans pouvoir avancer, ou n'avancer que pour s'égarer; avoir des fleuves à descendre par des cataractes fréquentes, entre des pointes de rochers d'où se détachent des glaçons qui peuvent briser un canot, ou le submerger; c'étoit la situation qui nous attendoit, pour peu que nous eussions différé notre retour. Nous le hatâmes, avec la satisfaction d'avoir reconnu, non pas des terres à conquérir, mais des champs à défricher, un pays assez grand à peupler, à cultiver, à rendre enfin digne de l'innocence de ses habitans. Un court précis de leurs mœurs, finira le tableau de leur triste région.

Précis des mœurs & des usages des Lapons.

Telle est la foiblesse de l'esprit humain, qu'il ne peut saisir la vérité qu'à travers une foule d'erreurs. Ce n'est qu'en lisant les différentes descriptions que les voyageurs ont faites de la figure & des mœurs d'un Peuple, qu'on peut le bien connoître. Ces tableaux varient comme les observateurs. Un voyageur mesure presque par-tout les hommes à sa taille, & juge de leurs mœurs par son éducation. Mais ceux qui ont le plus de lumieres & d'étendue d'esprit, ne sont pas les plus difficiles à reconnoître l'homme dans le Sauvage Lapon. Il n'y a que les esprits extrêmement bornés, qui le trouvent brute.

Les Lapons sont forts, & d'assez grande taille. Ils ont les membres gros, les cheveux longs & fournis, le visage petit, le front étroit, la barbe rase, la poitrine & les épaules larges, la taille assez mince, & communément les jambes arquées.

Les femmes, au contraire, ont les membres menus, les cheveux peu fournis, la poitrine étroite. Les hommes sont incontinens, sans être vicieux; & les femmes très-libertines. C'est-à-dire, que les uns & les autres ne connoissent guères ni le plaisir, ni le crime en amour; & que n'attachant presqu'aucune idée morale au commerce des deux sexes, ils ne se font point une vertu de la continence. Mais les femmes Lapones seroient capables de l'inspirer, par les infirmités dont la Nature semble les avoir armées contre les entreprises des assaillans.

Le seul avantage qu'elles aient sur les femmes de tous les autres Peuples, c'est d'ignorer le changement des modes dans la parure; si pourtant c'est un mérite dans un sexe foible & léger, de n'avoir pas de ces goûts frivoles, qui lui donnent tant d'importance. On diroit qu'elles craignent de plaire, de peur d'avoir à rougir de la fuite du vainqueur, au moment du triomphe. Elles prétendent avoir conservé l'habillement des tems anciens; cependant je ne le crois pas, ni ne pense que les Lapons aient une ressemblance assez grande avec les Israëlites, pour en être descendus, comme on a voulu le leur persuader. Il est plus vraisemblable d'imaginer que les transmigrations des Peuples se font de la zone glaciale dans la zone torride, que du Tropique au Pôle.

Un peuple n'a guères besoin d'emprunter ses usages d'un autre; du moins, tous les usages qui tiennent aux premiers besoins de la vie. Les

Lapons vivent & s'habillent, comme le veut leur climat. Ils ne se servent point de toile; elle ne convient qu'aux pays chauds. Tout leur luxe étranger, consiste en un drap très-grossier. Ils en ont des bonnets qu'ils bordent sur toutes les coutures, d'un galon d'étoffe plus riche, ou plus brillante. Ils en font leur pourpoint; c'est une casaque à longues manches, large autour du cou, ouverte par le devant de la poitrine. Cependant ils mettent sur la peau une piéce d'estomac: dans les mauvais tems de l'été, cette piéce de drap est couverte d'une vieille pelisse usée; dans l'hyver, d'une fourrure plus chaude. Ils opposent aux froids rigoureux de cette longue saison, des bonnets ou capotes de peau. Les Lapons des bois, portent en été, des souliers d'écorce de bouleau; les Lapons des montagnes, ont en hyver, des souliers de cuir de renne. Les arbres & les rennes, font leur principale ressource, pour le vêtement & la nourriture. Ils n'ont pas l'un & l'autre en abondance; mais ils craignent rarement d'en manquer. Chargés de pourvoir eux-mêmes à leur subsistance, ils ne l'attendent pas des provisions & des magasins publics qui peuvent faire enchérir ou tarir tout-à coup les denrées. Ils ne sont pas livrés à la disette, à la famine, devant les greniers ou les tables de l'opulence, qui regorgent de superflu. On ne les voit pas errer pâles & défaits dans les Provinces, autour des Châteaux & des Parcs, dont les Maîtres vont étaler dans une Cour, ou dans la Capitale, l'or & l'argent, les diamans & les couleurs sur des habits somptueux, où le peuple reclame son sang, & l'ouvrier son salaire.

VOYAGE DE M. ARWID EHRENMALM DANS LA NORDLANDE OCCIDENTALE.

L'habillement des femmes Lapones est à peu près comme celui de toutes les femmes sauvages du Nord, court & serré, peu différent de celui des hommes. L'extrême besoin, en fait de vêtement, ne connoît guères les sexes, que pour les cacher; & s'il les voile au Nord, c'est parce que le froid n'y souffre point de nudité. Cependant, même en Laponie, les femmes veulent se distinguer, au moins dans leur coëffure, par un bandeau de drap, faute de ruban de soye, & par une légére broderie d'étaim, au défaut de dentelles.

Les demeures des Lapons ne valent pas mieux que leurs habits. Ils en ont de trois sortes, connues sous le nom générique de *Kator.* La premiere espéce est une tente composée de perches qu'on dispose circulairement; elle est couverte avec des branchages de pin, avec du drap, ou du cuir; ensorte que la pluye n'y puisse pénétrer. Un trou ménagé au sommet de la tente, y sert en même tems de cheminée & de fenêtre. Mais la transparence des peaux qui garnissent l'enceinte de la tente, supplée au peu de jour que donne l'ouverture du toît. La porte est un chassis composé de deux montans & de six traverses, où l'on attache un morceau de drap quarré: encore est-elle si étroite, qu'on n'y passe que de côté. Mais on ne sort pas souvent de ces tentes, & l'on n'y entre jamais en foule.

La seconde espéce de tentes, est d'une forme plus oblongue, que ronde. Elle consiste en quatre perches un peu courbées par le haut, & jointes ensemble par un chassis quarré. Du reste, elle ressemble en tout à la premiere.

La troisieme espéce est la plus commode, & convient aux Lapons les plus sociables. Chaque famille se construit une de ces demeures. La plûpart en ont, auprès de l'Eglise d'Asehle, pour y passer le Dimanche. Ces

Voyage de M. Arwid Ehrenmalm dans la Nordlande Occidentale.

cabanes ou baraques, font formées de quatre cloifons de planches enfoncées en terre, hautes de dix pieds, couvertes d'une efpéce de toit, lequel eft compofé de perches très-fortes qui foutiennent des gazons & des écorces de bouleau. La porte, faite auffi de planches, eft petite, & fert de fenêtre. Le foyer toujours au milieu, confifte en une pierre platte & ronde, fur laquelle on met le bois, d'où la fumée s'échappe par le trou pratiqué dans le toit. Voilà toute la maifon, où les Lapons couchent tous enfemble, hommes & femmes, enfans & peres, mariés ou non Mais le crime & la débauche, qui fuivent & la mifere, & l'opulence, dans les pays policés, n'entrent point dans ces réduits. Le climat prévient la tentation du libertinage, l'ignorance & la fimplicité n'en ont pas même l'idée.

Les uftenciles de ménage font des pots de laiton, & rarement de fer; des plats & des cuilléres de bois. Des hommes qui ne demeurent dans chaque endroit qu'environ trois femaines, ne doivent pas avoir beaucoup de meubles à déménager. Une chaîne garnie de crochets, où ils fufpendent leurs marmites & les autres uftenciles de cuifine; quelques coffres armés de plaques de fer; une pierre à feu; des canots & des filets; voilà tout le bagage qu'ils ont à tranfporter fur leurs traîneaux. Avec fi peu de train, ils ne craignent ni la rencontre des voleurs, ni la pourfuite des créanciers, ni la vifite des exacteurs.

La fubfiftance & le genre de vie, varient chez les Lapons, avec le fol qu'ils habitent. Les Lapons des bois, tels que ceux de la Province d'Afehle, qui fe tiennent en hyver dans les forêts de pins, où leurs rennes fe nourriffent de la mouffe de ces arbres; ces Lapons ne vivent guères que de la pêche. Les eaux de cette région, & fur-tout la riviere d'Anghermanna, leur fourniffent des perches, des truites, des brochets. Au défaut de ces poiffons, les lacs en ont d'autres, & chaque lac en a qui lui font particuliers. En général, le poiffon eft meilleur & plus gros, mais moins grand, dans les lacs. Doit-on attribuer la bonté de ces poiffons à la pureté des eaux, à la longueur des hyvers qui fait qu'on ne les trouble pas dans leur frai; au grand nombre de pêcheries, lequel ne permettant pas aux Lapons de les parcourir toutes dans une année, y laiffe croître & engraiffer le poiffon? C'eft un ufage d'ailleurs parmi les Lapons & les colons Suédois, d'avoir égard au tems du frai, & de laiffer tour-à-tour repofer les pêcheries, comme les terres. Chaque Pere de famille a un efpace limité pour la pêche; mais cet efpace comprend tant de lacs, que l'année fe paffe avant qu'il revienne au premier où il a pêché. Une certaine police s'introduit d'elle-même chez les hommes les plus fauvages, chaffeurs ou pêcheurs. Ils n'ont befoin ni de Rois, ni de Philofophes, ni de Pontifes, pour vivre en paix entr'eux, & pour obferver ces régles de Juftice d'où dépend la fûreté de chaque individu. La nature leur parle, & fa voix leur fuffit.

Ils fe fervent communément de filets, nommés *Ryffior*, qu'ils tendent à l'embouchure des ruiffeaux. Ils en ont de quatre fortes, qui portent le nom de quatre efpéces de poiffons. La premiere qu'on appelle filet de *Mort* (efpéce de goujon) a les mailles larges de deux doigts. La feconde qui eft le filet de brochet, a les mailles larges de quatre doigts. La troifieme qu'on nomme filet de *Sük*, a les mailles de quatre pouces; & la

quatriéme

quatrieme, qui s'appelle filet de *Skaſt*, eſt à peu près ſemblable au filet de brochet. Ils ont encore des filets, tendus ſur des perches ; ils ont auſſi des filets pour l'hyver. Les perches, ou bâtons de ces premiers, ſont un peu plus longues, & beaucoup plus minces que celles des filets de Stockolm ; quelques-unes n'ont qu'un pouce de diamétre ſur dix à douze toiſes de longueur. Elles n'ont ſi peu de groſſeur, que parce que les pêcheurs étant toujours en petit nombre dans leurs bandes ſéparées, ils ne pourroient porter ni manier ces perches, ſi elles étoient plus groſſes. L'uſage des grands filets, eſt, pour ainſi dire, inconnu dans la Province d'Aſehle. Ils ne ſont pas néceſſaires dans des eaux auſſi limpides, que celles de ces pêcheries.

Voyage de M. Arwid Ehrenmalm dans la Nordlande Occidentale.

Les Lapons mangent quelques-uns de ces poiſſons, au ſortir de l'eau. Ils en font ſécher d'autres pour l'hyver, & vendent le reſte pour payer l'impôt. Ils tuent au printems une grande quantité d'oiſeaux, qu'ils ne cuiſent point ; mais qu'ils font ſécher, après les avoir plumés. J'en ai mangé ; le goût m'en a paru aſſez agréable.

Pendant l'automne, les Lapons des bois, recherchent les antres, ou les tanieres des ours ; & pendant l'hyver, ils vont leur donner la chaſſe, armés de fuſils & de pieux. Ils ont des chiens qu'ils envoyent relancer l'ours dans ſon antre. Souvent un Lapon va ſeul attaquer un ours, & rarement l'animal lui échappe. Quand nos Soldats, ou nos Officiers, oſeront ainſi braver un ours dans ſa taniere, ils n'auront encore que le courage d'un Lapon. Ce Peuple n'eſt donc pas ſi puſillanime ; ou peut-être ne l'eſt-il qu'à la chaſſe des hommes. Mais c'eſt qu'il ignore, & l'appareil d'un camp ſous les armes ou ſous les tentes, & la marche harmonieuſe & meſurée des hommes & des chevaux couverts d'or ou d'acier, de panaches ou d'aigrettes flottantes, de pouſſiere, d'écume & de ſueur guerriere, & les monceaux de palmes & de trophées, & les décorations, & les titres pompeux & magnifiques, qui ne cachent au fond, que du carnage, des playes, du ſang ; que les cris, les convulſions, les palpitations de dix mille innocens égorgés dans une heure les uns ſur les autres, par vingt mille aſſaſſins, pour appaiſer la jalouſie d'un homme, ou l'humeur d'une femme.

Du moins le Lapon mange la chair de l'ours qu'il a tué ; il en vend la peau, s'il ne s'en habille pas. Cet ours eſt l'ennemi des rennes de la Laponie ; & au défaut des rennes, il attaque les hommes, s'il eſt exceſſivement affamé. La Nature a voulu la guerre entre l'ours & le Lapon : mais force-t-elle des Peuples entiers à laiſſer leurs champs en friche, pour aller dévaſter ceux d'un pays éloigné ; à mettre aux fers, comme font les Ruſſes, une Nation voiſine qui n'a d'autre crime, que de vouloir jouir de ſes droits chez elle ; à exterminer, comme on l'a vû dans la Servie, des milliers de Colons, tranſplantés, à grands frais, dans un pays déſert, qu'ils avoient défriché ; à traverſer deux longues mers, pour étendre l'incendie & la dévaſtation aux deux extrêmités de l'Europe ? Si les Lapons ſont ſauvages, où ſont les barbares ?

Quels que ſoient ceux-ci ; leur ſort fait plus d'horreur, que la vie de ceux-là, n'excite de pitié. Les Lapons des bois, vivent de poiſſons ; ceux des montagnes, vivent de leurs rennes. Le lait de ces animaux eſt ſi gras, que

Voyage de M. Arwid Ehrenmalm dans la Nordlande Occidentale.

mêlé avec trois quarts d'eau, il eſt encore épais, comme du lait de vache. Nous en gardâmes dans une bouteille pendant trois fois vingt-quatre heures, & nous le trouvâmes aſſez doux, pour le faire cuire & le boire. Une renne donne chaque fois, une demi-bouteille de lait. Quand on veut traire les meres, on mene les faons, ou les veaux, au pâturage, où ils reſtent ſans muſeliere juſqu'à midi. Alors on les ramene au parc ; & vers cinq heures du ſoir, on les reconduit au pâturage. A l'heure de la nuit, ils rentrent dans l'habitation, & l'on attache au veau les muſelieres, pour les empêcher d'épuiſer un lait, deſtiné à la nourriture des hommes. Ces animaux ſont ſi tranquilles, qu'on pourroit, je crois, ſe diſpenſer de les enfermer dans des parcs. Ils n'en ſortent jamais avant le chien de leur berger, & ſans entendre la clochette du renne qu'on mene devant, pour ſervir de guide. Mais alors, ils ſortent en foule, & ſe diſperſent çà & là. Dans les étés extrêmement chauds, ils paiſſent juſqu'à minuit, & ſe repoſent pendant la grande chaleur. Alors on les entoure de feu, pour les délivrer des mouches. Ce ſont les mœurs des rennes d'Aſehle. Plus avant, dans le Nord de la Laponie, ils ſont moins apprivoiſés, & plus difficiles à conduire.

Les Lapons cuiſent ſur le champ une partie du lait qu'ils en tirent. Ils font repoſer le reſte, juſqu'à ce qu'il ait pris aſſez de conſiſtance, pour être gardé comme une proviſion d'hyver. C'eſt dans cette ſaiſon, qu'ils le mangent cuit dans l'eau. Le goût, quoique fort, n'en eſt pas mauvais ; mais il faut du tems pour s'y accoutumer.

La vie des Lapons, ſoit qu'ils habitent les bois des plaines, ſoit qu'ils campent ſur les montagnes, eſt aſſurément rigoureuſe & chétive. Mais elle eſt encore préférable à celle des Groënlandois, qui n'ont à choiſir qu'entre les glaces de la mer, & celles de la terre ; qui n'ont pas même des troupeaux pour compagnons & pour ſoutien de leur miſere. Elle vaut mieux que la vie des Peuples de la Sibérie, qui ne voient arriver chez eux que des Soldats pour les véxer, ou des courtiſans diſgraciés dont la chûte annonce une puiſſance effrayante, & répand la conſternation dans les déſerts. Cette vie diſetteuſe, errante, des Lapons, n'eſt point chagrine, inquiéte & flétriſſante pour le cœur. Ils n'ont pas le talent d'écrire ; mais il leur reſte la liberté de parler, parce qu'ils n'ont à ſe plaindre que des maux de la Nature. Tous également ſujets à ſa puiſſance, & preſque également indépendans de celle des hommes, ils ne craignent pas du moins d'être punis de leurs vertus, d'être perſécutés pour leurs opinions, d'être trahis par leur bonne foi. La ſociété chez eux, n'exige pas ces ménagemens, qui font une idolâtrie publique des vices à la mode. Ils ne ſont pas réduits à la néceſſité d'opter entre les clameurs, & les dédains, entre les obſtacles qui repouſſent les talens, & l'oppreſſion qui ſuit l'obſcurité. Ils ne voyent aucune trace de cette méchanceté, de ce deſir de nuire, qui fatigue & rebute les meilleures intentions. On n'étouffe pas en eux les ſentimens de l'honnête, par les beſoins du néceſſaire. En un mot, ils tiennent tous leurs biens, & tous leurs maux, des mains de la Nature ; & n'ont à craindre ni les coups imprévus du ſort, qui ménent l'indigent au ſupplice ; ni les invaſions de la guerre, ni les foudres du deſpotiſme

qui tombent quelquefois sur l'opulence. Ils ne connoissent que la vicissitude que l'injure des saisons, moins destructive pour l'homme, que les vicissitudes & les injures de la fortune. Enfin, l'exemption de nos peines, les dédommage avec usure de la privation de nos plaisirs.

Rarement sont-ils exposés à une disette absolue. Les Lapons des montagnes sur-tout, trouvent sur les hauteurs, des lacs, où les poissons abondent. Ils n'y tendent jamais leurs filets, sans en rapporter de plusieurs espéces; mais sur-tout des poissons rouges, qu'ils nomment *Rodfisk*. Comme cette espéce est différente en Laponie, de beaucoup d'autres connues ailleurs sous le nom de poisson rouge; je vais en donner la description.

Description d'un poisson rouge.

On en pêcha un en notre présence. Il n'étoit long que de neuf pouces, quoiqu'il y en ait quelquefois de deux pieds de longueur. Ce poisson, en général, a la forme de la truite. Sur chaque côté, sont deux bandes ou raies larges, très-distinctes, de couleur obscure, & qui se croisent. La premiere, formée par de petits points, placés très-près l'un de l'autre, & d'un verd foncé, commence auprès de l'ouverture de la tête, & va le long de l'épine du dos, se terminer vers le milieu de la queuë. La seconde bande, commençant à la partie antérieure de la nageoire, qui est placée sur le dos, s'étend jusque sous le ventre, où elle est de couleur de citron. Un peu plus en devant, on voit une troisiéme raie plus courte, & de même couleur, mais plus foible. Le dos est coloré comme celui d'une petite perche marbrée; & le ventre est d'une couleur de feu, qui varie dans les deux grandes divisions faites de chaque côté, par les deux raies qui s'étendent à droite & à gauche le long du corps. Cette couleur est plus obscure à la partie antérieure du dos, plus claire vers l'autre extrémité. La tranche voisine de la tête, est de la couleur du dos, mais elle s'éclaircit en s'approchant de la nageoire, où la couleur du feu pâle se change par dégrés autour du nombril, en couleur jaunâtre. Ce poisson couvert de taches, comme la truite, lui ressemble encore par la forme de la tête & des parties qui la composent. Cependant il a les yeux plus gros, un peu plus élevés, l'os de la mâchoire supérieure plus court, celui de l'inférieure, plus long. Le dessus des machoires est de couleur verte obscure.

Le palais a une couleur de sang de bœuf. Il est divisé en quatre parties, dont la premiere a vingt-deux dents, & chacune des autres, vingt. La couleur des nageoires, est variée comme celle du corps du poisson; elles ont chacune quatorze jointures.

Les barbes de l'épine du dos, sont au nombre de douze fort pointues, & d'un verd obscur. La derniere est plus longue, du double, que la premiere. Les barbes qui sont sous le ventre, sont d'un jaune clair sur le devant; vers le milieu, d'un rouge foncé, dont la teinte est singuliere; & vers la fin, de couleur de feu. Il y en a neuf de chaque côté.

Ce poisson mange les mouches qui tombent dans l'eau toutes mortes. Nous vîmes auprès d'une cascade, beaucoup de petits poissons qui couroient sur une mouche morte; mais je n'ose assurer que ce fussent des poissons rouges.

Voyage de M. Arwid Ehrenmalm dans la Nordlande Occidentale.

Au reste, de pareilles descriptions ne peuvent intéresser que des Naturalistes condamnés, par leur instinct, à tenir regiftre de tout. Mais quand un Botaniste décrit toutes les feuilles d'une plante, avec une exactitude désespérante pour ses lecteurs, il est permis à un voyageur de compter les taches & les barbes d'un poisson. La Laponie a si peu d'animaux & de plantes terrestres, que les amateurs de l'Histoire Naturelle, y sont réduits à l'Ichthyologie, pour la pâture de leur curiosité; comme les Lapons, au poisson, pour la plus grande ressource de leur nourriture.

Cependant ils ont, outre la pêche, des plantes vertes qu'ils mangent, telles que du tréfle. Où les troupeaux se nourrissent de mousse, il faut bien que les Bergers se contentent d'herbe. Les rennes sont assez doux, assez paisibles, pour être gardés & menés par des femmes. Le soin de leurs enfans & des troupeaux, qu'elles élévent & nourrissent en même-tems, fait leur principale occupation. Une mere conduit ses rennes, en portant le nourrisson de son sein. Elle allaite ses enfans, en faisant paître les jeunes faons : ces êtres innocens, peuvent dormir ensemble impunément. Quelquefois la Bergere les voit bondir & se jouer pêle-mêle, sans crainte d'accident. Si elle verse quelques larmes, ses pleurs sont d'une douce joie. Elle n'a point l'esprit troublé, le cœur serré, par l'idée affligeante qu'un jour elle verra peut-être ce fils de ses mammelles, arraché de ses bras, pour aller verser dans les batailles le sang qu'il a puisé dans ses flancs.

Les Lapons des montagnes vivent plus de leurs rennes, & ceux des bois, mangent plus de poisson. Quoique ceux-ci, plus voisins des pays cultivés & peuplés, aient moins de chemin à faire, que ceux-là, pour trafiquer de leurs denrées, ils sont plus indigens. Je suis tenté d'attribuer leur misere à l'eau-de-vie. Depuis deux ans, ils l'ont achetée fort cher; jusqu'à donner, l'été dernier, m'a-t-on dit, un écu pour un verre d'eau-de-vie. Peut-être a-t-on pensé que c'étoit le moyen de les en dégoûter; mais ce n'en est qu'un de les appauvrir. Quand un Peuple est habitué à l'usage des choses qui flattent son goût & ses sens, mais sur-tout aux liqueurs fortes, il n'y renonce plus. C'est un piége que de lui donner ces goûts; mais c'est une cruauté que de les lui faire payer cher, dès-qu'on l'y a accoutumé.

Les Lapons regardent comme un malheur, la passion qu'ils ont prise pour l'eau-de-vie. Mais lorsque nous leur avons représenté le danger de cette habitude, & combien cette boisson étrangere leur étoit inutile; ils ont répondu, que sans l'eau-de-vie, ils n'auroient pas de femmes. En effet, la premiere proposition de mariage, se fait avec un verre d'eau-de-vie à la main. C'est dans la joie qu'ils concluent ce marché. Car ils marchandent une femme comme un renne, & la payent depuis cinq écus jusqu'à neuf. Ce seroit encore trop, s'il s'agissoit d'un véritable achat; puisqu'en ce genre de commerce, tout ce qui se paye, ne vaut rien. Moins une femme coûte, plus elle devient chere. A ce prix, une Lapone doit être un trésor inestimable. Mais ce sont-là des idées prises dans un monde, où la délicatesse est un élément des ames choisies. Les Lapons ne sont pas assez corrompus, pour avoir besoin de ces rafinemens. Le sublime des mœurs & du sentiment, suppose une société dépravée, où la vertu demande de l'héroïsme pour résister à la contagion; où l'on n'est grand, élevé, singulier, que parce que tout est petit, bas & commun.

Voyage de M. Arwid Ehrenmalm dans la Nordlande Occidentale.

Soit préjugé reçu, soit convention, soit amour de préférence, on dit que les Lapons ont plus d'éloignement que de penchant pour la *promiscuité* dans le commerce des femmes. Ils ne s'unissent pas à l'aventure, comme leurs troupeaux. Ils respectent même les dégrés de parenté, qui sont si religieusement observés chez les nations policées, pour rapprocher par les nœuds de l'amour & du sang, des familles divisées par la propriété. Si les parens se marioient toujours entr'eux, chaque race restant étrangére à toutes les autres, formeroit une société séparée, & la discorde naîtroit de cet état social. Il faut que les familles se mêlent, afin que les fortunes circulent, que les intérêts se rapprochent, que les préjugés & les mœurs s'adoucissent. Il étoit ordonné chez les Hébreux, de se marier dans sa Tribu; mais c'étoit peut-être un moyen de les encourager toutes à la population. Douze Tribus chez les Juifs, étoient plus sûres de s'accorder, que les deux classes de Plébéiens & de Patriciens chez les Romains. Entre ces deux factions, rien ne pouvoit ramener l'équilibre; entre douze classes, il s'établit de lui-même. Toutes, à l'envi, se contrebalancent, & chacune fait un assez grand poids, pour n'en laisser prédominer aucune. Ainsi, la circulation du sang, de famille en famille, est un sûr garant de la paix des Etats. On ne hait point d'avance une famille, où l'on peut entrer un jour. On cesse de haïr, la race où l'on s'allie. On supporte sans aigreur une distinction de rangs & d'honneurs, d'où l'on n'est point exclu sans retour, sur-tout dans ces Empires où l'on monte à la fortune par le travail, aux honneurs par la fortune. Il n'y a dans ce passage, que les révolutions brusques & subites, qui choquent toutes les conditions; quand un homme se trouve tout-à-coup transporté par l'argent ou la faveur, du niveau de la foule, au faîte des grandeurs.

Chez les Lapons, tout est peuple, & cette petitesse naturelle n'excite l'envie de personne. L'ordre des paysans est le seul. Il n'y a point assez de richesses en Laponie, pour y fonder un grand corps de Noblesse, un Clergé nombreux & puissant, comme en Suéde. Les tambours divinatoires n'y font pas assez de bruit, & ceux de la guerre y sont presqu'inconnus.

Enfin le peu de fécondité des Lapons les exempte d'avoir des conditions privilégiées, des honneurs suprêmes, des titres onéreux & brillans. Ils sont assez bornés pour ne pas sentir d'ambition, & ne sçavent que défendre leur vie contre le froid & la disette, sans attaquer celle des autres hommes. Ils n'ont pas beaucoup d'enfans, & les en aiment peut-être davantage. Un pere se réjouit d'avoir un fils; parce qu'il n'a point à craindre pour lui ces travers & ces vertus mêmes, qui peuvent également le conduire au malheur. Il ne se dit point, en le recevant du sein d'une mere, dans ses bras paternels; peut-être que dans ma vieillesse j'expirerai sur la roüe, accusé d'avoir assassiné ce fils, dont l'infortune ou la superstition auront armé les mains contre sa propre vie.

Dès qu'un enfant est né, on l'enveloppe sans langes dans un morceau de drap, & on le met dans une espéce d'étui de bois, large par une extrémité, étroit par l'autre; berceau trop semblable à une biere. Le fonds en est concave, & les bords n'en sont élevés qu'au niveau de l'enfant. Mais pour l'empêcher de tomber, l'on passe par dessus son corps,

Voyage de M. Arwid Ehrenmalm dans la Nordlande Occidentale.

deux cuits noüés aſſez fortement. Ces berceaux ſont ſuſpendus dans les tentes, expoſés à la fumée; on y attache deux cordons pour bercer les enfans, car on les berce : cet uſage commence à nous paroître nuiſible; mais l'exemple des ſauvages inſtruits par la nature, ſemble le juſtifier. Au reſte, les hamachs des négres, & les berceaux ſuſpendus des Lapons, n'ont pas beſoin de la main d'une berceuſe, pour endormir les enfans. L'oſcillation naturelle qu'ils ont, ſupplée à cette attention. Elle eſt même plus douce, plus naturelle que les ſecouſſes d'un berceau poſé ſur un plan, & qu'on agite d'un mouvement, trop irrégulier ſans doute pour n'être pas quelquefois incommode, ou pernicieux.

On peut juger en Laponie, de l'éducation des enfans, par les mœurs de leurs peres. En Europe, ce ſeroit ſouvent une induction peu favorable. La premiere éducation de la jeuneſſe différe beaucoup plus chez nous, que chez les Lapons, du reſte de la vie; & ce n'eſt peut-être pas à notre avantage. Dans l'âge de l'innocence, nous prenons des erreurs; dans l'âge des lumieres, nous prenons des vices. Le Peuple ſeul n'ayant point d'éducation, eſt à peu près également malheureux dans tous les âges; trop éclairé pour ne pas ſentir ſes maux, trop borné pour les ſurmonter. Il n'en eſt pas ainſi des Lapons.

Avant d'avoir vû ce peuple, je me le repréſentois comme ſtupide. J'ai bien eu lieu de me détromper. Il a reçu de la nature les mêmes avantages d'eſprit & de corps, que le reſte des hommes; mais pour la plûpart des Lapons, ce ſont des biens perdus. Un amour exceſſif de la liberté qu'ils portent juſqu'à ne vouloir prendre aucun empire ſur eux-mêmes, une profonde ignorance entretenue par les préjugés de leur éducation, leur ôte juſqu'à l'idée d'une ſociété raiſonnable. Ils aiment mieux croupir dans la miſere où ils ſont nés, que de s'en délivrer par le travail. Ils préféreroient aux mets les plus délicats, la liberté de manger de l'écorce de pin, ou du trefle, au gré de leur faim. Ils ne connoiſſent point d'heures fixes pour le repas, ni pour le ſommeil. Coucher ſur la terre dure & ſéche, entre des joncs groſſiers, & des peaux d'ours ou de renne, convient mieux à leur caractère indomptable, qu'un lit de duvet & d'égledon, où l'on n'entre, & d'où l'on ne ſort qu'à des tems réglés par l'uſage ou les affaires. Moins leur couche eſt molle, moins ils y reſtent attachés. Ils ne craignent point d'y trouver les ſoucis de la veille ou du lendemain; les inſomnies, qui brûlent & deſſéchent; les vapeurs de la bonne chére ou de la volupté. Ils oublient leurs peines, où tant d'autres en rencontrent.

L'indépendance eſt pour eux le vrai bonheur. Défians à l'excès pour tout ce qui peut donner atteinte à ce ſouverain bien de leur vie, ils ont l'imagination très vive & très ſenſible, quoique dans un climat froid. De-là viennent les extaſes de leurs prétendus Magiciens, & l'habileté de ce peuple à contrefaire les ſons de voix, les geſtes & les mouvemens de ceux qui leur parlent. Auſſi timides que leurs rennes, & prêts à fuir au moindre bruit, leur penchant à la ſuperſtition, leur horreur pour la ſervitude & la contrainte, leur promptitude à s'effrayer, à ſe pâmer au plus léger accident; ce ſont autant d'indices d'une ſenſibilité d'organes, aſ-

ſez rare chez les ſauvages du Nord. Peut-être à cet égard reſſemblent-ils à certains animaux farouches, qui craignent tout ce qu'ils ne connoiſſent pas; comme ſi la crainte étoit le premier ſentiment de tout être qui veille à ſa conſervation.

On peut juger d'après le caractère des Lapons, qu'il eſt impoſſible de les ſoumettre par la rigueur; mais facile de les gagner par des voyes douces. Lorſqu'ils ſont perſuadés de la bienveillance de ceux qui leur parlent, ils écoutent volontiers, & conçoivent promptement. S'ils étoient plus laborieux, leur condition en deviendroit meilleure; ils augmenteroient leur aiſance, ſoit pour les moyens de vivre, ſoit pour payer l'impôt. Malgré ſa modicité qui ne va pas au-delà de dix écus de cuivre pour le Lapon le plus riche, & toute ſa famille; ils le trouvent exorbitant. Cependant la Province d'Aſehle n'a que cinquante trois habitans, ſujets à la taxe. On voit par-là quels revenus la Suéde peut retirer de la Laponie.

Mon compagnon de voyage, le Baron de Cederhielm, a fait des efforts pour encourager les Lapons à ſortir de la miſère où leur inaction naturelle les retient. Il avoit apporté un demi tonneau de ſeigle, dans le deſſein d'éprouver, ſi les grains pourroient croître dans ce pays, dont on lui avoit fait concevoir les eſpérances les plus avantageuſes. Mais ne trouvant point les facilités de tenter lui-même une exploitation, & ne voulant pas quitter la Laponie ſans avoir contribué du moins à quelque heureux eſſai pour ſon amélioration, il chercha un ſol propre à l'expérience qu'il avoit à cœur. Il crut voir d'aſſez bons terreins dans quelques endroits où l'on avoit établi des parcs de rennes & de moutons. Il fit donc ſemer ſon grain en ſa préſence, par des Lapons, auxquels il l'avoit donné gratuitement, à condition qu'ils l'inſtruiroient du ſuccès de ſa tentative. Ils ſçurent très promptement exécuter tout ce qu'on leur diſoit de faire, & ils s'y porterent avec cette ardeur qu'inſpire un projet dont on conçoit l'utilité. Leur docilité ne fut pas ſans récompenſe, & le Baron de Cederhielm m'a dit depuis, que ces Lapons étant venus à la foire de Noll, l'avoient fait aſſurer que ſon ſeigle avoit très bien réuſſi.

Il ne manque à ces peuples que de l'induſtrie, pour être heureux; car ils ont peu de vices, & ſur-tout de vices nuiſibles à la Société. Obligés d'errer ſans ceſſe, & ne pouvant pas toujours tranſporter toutes leurs proviſions, ils les mettent dans des magaſins qu'ils élévent au milieu des bois, avec quatre poteaux qui ſoutiennent un toît. Ces magaſins reſtent ouverts, & cependant on n'y enléve preſque jamais les vivres qu'on y a mis à l'abri des injures de l'air. Si quelquefois, l'extrême néceſſité détermine un Lapon à voler, c'eſt uniquement pour appaiſer ſa faim; il mange dans ces magaſins tout ce qu'il veut, mais ſans en emporter rien.

Enfin, les Lapons humains & ſecourables envers les indigens, vivent entr'eux en bonne intelligence. Loin de s'accuſer, les uns les autres de leurs mauvaiſes actions, ils ont ſoin de cacher les fautes & les coupables, pour les ſouſtraire à la rigueur des Loix. C'eſt une ſuite de cet eſprit national que les peuples ſoumis à une domination étrangere, conſervent preſque toujours, par une révolte ſecrette contre des Loix, ou des maîtres, qui ne ſont pas de leur choix.

Voyage de M. Arwid Ehrenmalm dans la Nordlande Occidentale.

Je termine ici la relation du voyage que j'ai fait dans la Nordlande & la Laponie. Je l'ai écrite, autant pour mon instruction personnelle, qu'à dessein de m'acquitter envers l'Académie, d'un devoir que m'imposoient les sentimens de mon cœur. Avec plus de loisir, j'aurois joint à ce travail d'autres particularités. Mais heureusement mes occupations ont épargné à mes lecteurs un plus long ennui. Si quelques erreurs ont échappé à mon attention & à ma sincérité, j'ose espérer que les juges assez éclairés pour les voir, auront l'indulgence de me les pardonner.

Je finirai ces observations par une réflexion qu'elles m'ont suggérée plus d'une fois. Je n'ai pû penser à la sage constitution de ma Patrie, sans sentir combien il lui seroit avantageux que ses citoyens s'appliquassent à connoître un pays qu'ils ont tant d'intérêt à faire prospérer. Nos jeunes-gens sont tout de feu, pour voyager dans les pays étrangers. Mais qu'y vont-ils chercher? Peut-être des vices ignorés dans le leur; des goûts & des travers qui puériles en eux-mêmes, mais naturels à des peuples frivoles & corrompus, sont ridicules chez une nation grave, à qui sa pauvreté laisse encore des mœurs. Ceux-mêmes d'entre nous qu'une vaine curiosité n'entraîne pas si loin de leur Patrie, & qui voulant conserver quelque chose de Germain, ne vont pas jusqu'en cette contrée, où les Francs ont entiérement dégénéré, prêtent du moins l'oreille aux noms fameux de Rhin, d'Oder & de Vistule, fleuves trop long-tems arrosés de notre sang. Mais leur parle-t-on de l'Anghermanna, de l'Indal, de la Niouronda; ils semblent effrayés & transis, à la seule idée du froid & de la stérilité qu'ils s'imaginent regner sur des rives si peu fréquentées. Cependant la nature a ses ressources & ses beautés, même en Suéde.

A peine veut-on faire un pas pour connoître la superficie de ce Royaume si fécond en soldats, en Capitaines, en Héros qui ont donné pour ainsi dire, une paix, du moins une stabilité, perpétuelle, à l'Allemagne, en préparant par leurs victoires le célébre Traité de Westphalie. La Suéde auroit prescrit des bornes à la Turquie, à la Russie; si le plus belliqueux de ses Rois avoit sçu s'en imposer lui-même dans le cours de ses triomphes. Mais, depuis la playe profonde que les succès & les revers de ce Monarque, ont faite au cœur de la nation, elle n'a pû relever ni sa gloire, ni sa prospérité. Le véritable nerf des Puissances du Nord, manque à ses vœux. Quel est il? La population. Ce n'est pourtant que par l'agriculture qu'elle peut espérer de rétablir ce ressort de sa valeur, ce soutien de sa renommée. Les cendres de nos peres reposent dans les champs de bataille, dont l'Allemagne est couverte. Allons leur chercher des successeurs, des enfans dignes d'eux, dans la Nordlande & la Bothnie. Remuons cette terre, & les hommes naîtront. Peuple guerrier, peuple libre, souviens-toi de toi-même; & s'il ne sied pas à ta vertu de conquérir & de subjuguer, qu'il soit toujours de ta grandeur, de briser les chaînes que tes ennemis voudroient donner à l'Europe.

Fin des Voyages de Mer.

TABLE DES CHAPITRES.

HISTOIRE DU GROENLAND.

LIVRE PREMIER.

De la situation & de la nature du pays.

LIVRE SECOND.

Des Bêtes, des Oiseaux & des Poissons.

LIVRE TROISIEME.

Des Habitans du Groënland.

LIVRE QUATRIEME.

Annales ou Histoire civile du Groënland.

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

LIVRE PREMIER.

Du pays de Kamtschatka.

LIVRE SECOND.

Des Habitans du Kamtschatka.

LIVRE TROISIEME.

Hiſtoire politique & civile du Kamtſchatka.

LIVRE QUATRIEME.

Des pays & des Peuples voiſins du Kamtſchatka.

Bains

aux relations des Miſſionnaires, parce qu'on ſupçonne leur zéle de crédulité. Les Miſſionnaires, à leur tour, veulent qu'on récuſe le témoignage des voyageurs qui n'ont pas des ſentimens aſſez religieux. Quel eſt le plus digne de foi, le témoin qui croit trop, ou celui qui croit trop peu? Lequel des deux débitera le plus de choſes incroyables? Le P. Charlevoix, Jéſuite, avoue que le Baron de la Hontan, quoiqu'il écrive mal, & ſouvent à la légere, raconte aſſez ſincérement ce qu'il a vu. M. Engel conclud de ce jugement même peu favorable, que ce Voyageur ne mérite pas le diſcrédit où il eſt tombé. Cet homme, dit-il, eut le malheur de déplaire au Miniſtere de France, & la diſgrace de l'Auteur réjaillit ſur ſon ouvrage. Mais quoiqu'il y ait dans ſa relation des avantures fabuleuſes, & que l'Auteur lui-même n'a pas voulu donner pour vraies, il ne s'en ſuit pas que lorſque le Voyageur parle en Hiſtorien, ſa relation ne ſoit d'aucun poids. Un homme qui dédie au Roi de Danemarck, ſa carte du Canada, voudroit-il, dit M. Engel, en impoſer à un Souverain puiſſant, duquel il eſpéroit peut-être alors ſa fortune? Quelle impudence!....... Mais fait-on ſa fortune en dédiant aux Rois des vérités? Cependant la Géographie n'eſt guères ſuſceptible ni de ces vérités qu'on punit à la Cour, ni de ces menſonges qu'on y récompenſe. Une dédicace ne prouve rien; & les Princes ne ſont point comptables au public, du mérite des livres dont on leur fait hommage. Ils ne garantiſſent ni l'autorité, ni la bonne foi, ni le jugement de l'Auteur. Rarement s'engagent-ils à lire ſes ouvrages; comment obligeroient-ils les Lecteurs à y prendre confiance? La relation de la Hontan, n'acquiert ni plus de crédit, ni plus d'authenticité, d'avoir un Souverain reſpectable pour Mécène, que d'avoir un Baron pour Auteur. Un Prince pardonne les erreurs que lui dédie un Ecrivain, quel qu'il ſoit. L'indulgence eſt l'appanage des trônes, comme le menſonge eſt le partage de toutes les conditions. Mais ſi la faveur d'un Roi, qui daigne accepter la dédicace d'un livre, ne défend pas l'ouvrage de la juſte cenſure des critiques; l'accuſation d'irréligion intentée contre l'Auteur, n'ôte rien à la véracité de ſon témoignage en matiere de Géographie & de Phyſique, » Si l'on ne devoit ajouter foi pour les voyages, » dit M. Engel, qu'à des gens de bonnes mœurs, & à de bons chré» tiens, on riſqueroit d'adopter beaucoup d'erreurs; puiſque de très» honnêtes gens, faute de génie, ou par crédulité, rapportent des faits » très-ſouvent erronés «. Ainſi l'on peut admettre en pluſieurs points la relation du Baron de la Hontan. La route qu'il a priſe pour deſcendre au Miſſiſſipi, étoit inconnue avant lui. Depuis, on l'a trouvée telle qu'il l'a décrite. Mais ſi l'on a reconnu la vérité de certains faits qu'il avoit certifiés le premier; c'eſt une raiſon de ne pas rejetter les faits qu'il atteſte, quand on n'a pu en conſtater encore la fauſſeté. La découverte de la Hontan n'a jamais été contredite par d'autres relations poſtérieures; elle eſt conforme aux découvertes antérieures des Eſpagnols, qu'on n'a pu convaincre de ſuppoſition. On doit donc la regarder comme authentique, juſqu'à ce que des faits contraires, bien atteſtés, viennent la détruire. C'eſt le précis des raiſonnemens de M. Engel, en faveur des autorités ſur leſquelles il a dreſſé une nouvelle carte de la partie ſeptentrionale &

EXTRAIT DES DÉCOUVERTES DES RUSSES.

Défenſe de la relation de la Hontan.

Extrait des découvertes des Russes.

Possibilité d'un passage en Amérique, par les mers du Nord.

occidentale de l'Amérique. Les détails où il entre pour justifier sa théorie géographique, sont d'une longueur & d'une discussion qui n'appartiennent pas à l'Histoire des Voyages. Mais ce qui ne doit pas y être étranger, c'est sur-tout la fin & le but de sa dissertation; ou ses idées sur la possibilité d'un passage en Amérique, par les mers du Nord. Rien n'est plus digne de l'attention des Lecteurs.

» J'ai long-tems hésité, dit M. Engel, à donner au public mes idées sur le » passage du Nord «. Si on les rejette, j'aurai pris une peine inutile; & si on les suit, ce sera pis encore : je dois craindre de faire renouveller les injustices criantes que les Européens ont de tout tems commises à l'égard des Américains. » Je ne parle pas des cruautés que les Espagnols ont autrefois exer- » cées dans le Nouveau-Monde; elles sont détestées par leurs compatriotes » mêmes. Mais les autres Nations n'ont-elles rien à se reprocher «? Toutes ont eu pour maxime, que les Américains n'étant que des Sauvages, parce qu'ils ne suivoient que la Loi de la Nature, on pouvoit s'emparer de leur pays. » Les Russes mêmes, dit M. Engel, qui ne peuvent se compter parmi » les Nations civilisées, ont cependant la même prétention «. Dira-t-on que les Indiens sont Idolâtres? » Mais le Christianisme que les Espagnols » leur ont apporté, n'est guères avantageux à ces malheureux Peuples; puis- » qu'au Méxique même, & au Pérou, les naturels du pays allient sou- » vent les cérémonies du Christianisme avec l'Idolâtrie la plus mons- » treuse. J'ai gémi, dit M. Engel, en considérant la cause de la derniere » guerre entre la France & l'Angleterre. Les François disoient, tout le » pays à l'Ouest, & au Sud-Ouest du Canada, est à nous, parce que nous » avons découvert les terres limitrophes. Les Anglois, par le même raison- » nement, prétendoient que tout le pays à l'Ouest de l'Acadie & de la » Nouvelle Angleterre, étoit de leur domination. En poussant plus avant » des deux côtés, ces deux Nations se sont rencontrées sur l'Ohio, se » plaignant chacune, que l'autre usurpoit sur elle. Les Sauvages crioient » envain, ne disputez pas, ce pays nous appartient, vous n'avez pas » droit de vous y établir. Les deux Nations, en vrais Européens, disoient: » vous vous moquez; des Sauvages comme vous, n'ont aucun droit d'ha- » bitation nulle part...... J'avoue, dit M. Engel, que de pareils principes » me paroissent si contraires à la Religion naturelle, & revélée, que tout » Payen éclairé en seroit scandalisé «.

La Loi Naturelle, fondée sur les rapports Physiques qui sont entre les hommes, isolés ou réunis, existe même avant l'établissement de la société. La Loi Naturelle, indépendamment des Traités, donne à chaque Nation sauvage, ou policée, le droit de se conserver, & défend à toutes de nuire, & de détruire, s'il n'y va du salut du Peuple. Si la Loi Naturelle met une différence entre deux Nations, c'est d'imposer des devoirs plus sacrés, à celle qui, étant la plus éclairée, doit avoir une raison & une conscience plus développées. D'après ces principes, voyez si l'on peut regarder comme vacans, tous les pays occupés par les Sauvages; & s'il est permis d'en chasser les habitans, afin d'y établir des Colonies.

M. Engel espére que les Européens s'humaniseront, à la vue de l'acharnement des Canadiens à défendre leur territoire; que les Anglois, après avoir

Ce barbare lui enléve à chaque coup un morceau de chair, depuis le cou, jusqu'à la ceinture. Toute sa peau n'est bientôt qu'une découpure de lambeaux sanglans, & pendants sur son corps. Dans cet état, on lui arrache la langue & la coupable est envoyée en Sibérie.

Ce n'est-là que le suplice ordinaire du knout, qui ne deshonore point, parce qu'il tombe sur les premieres têtes, à la moindre intrigue de Cour, où le despote croit sa personne offensée.

Le grand knout, réservé pour le supplice des véritables crimes qui attaquent la société, a des apprêts plus terribles encore. On enléve le criminel en l'air, par le moyen d'une poulie fixée à une potence. Ses deux poignets sont attachés à la corde qui le suspend; ses deux pieds sont également liés ensemble, & l'on passe entre les jambes du patient une poutre qui sert à lui disloquer tous les membres. Le cœur frémit & se révolte à la lecture de ces horreurs. La main se refuse à les transcrire; sur-tout quand on n'a pas vu le supplice de la roue, cent fois plus affreux encore; quand on n'ose pas même penser aux tourmens de la question, qui semblent n'avoir été mérités, que par ceux qui les ont imaginés. Nations policées, éclairées, renvoyez tous ces supplices aux Peuples barbares. Faites de bonnes Loix civiles; vous n'aurez pas besoin de tant de Loix vraiment criminelles. Rappellez les mœurs par la raison, par l'équité. Ayez moins de gens riches, ou des riches moins opulens, & vous diminuerez le nombre des brigands de toute condition. Rendez au pauvre la subsistance, au travail son salaire, au talent sa place, à la vertu sa considération, au véritable honneur son influence, au mérite exemplaire sa dignité. Rétablissez l'ordre social souvent interverti, corrompu, renversé par l'ordre politique; & si l'homme est un être capable de raison, ne le gouvernez pas uniquement par la crainte.

Faut-il qu'on aille chercher la modération des Loix pénales dans une Cour despotique? L'Impératrice Elisabeth a supprimé le supplice de la roue, l'usage d'empaler par les flancs, d'accrocher par les côtes, d'enterrer vives les femmes homicides, de couper la tête au Peuple, ainsi qu'à la Noblesse. Elle condamne pour les grands crimes, l'une à l'exil, & l'autre aux travaux publics.

Mais l'exil est affreux en Russie. M. l'Abbé Chappe en cite pour exemple le traitement de deux illustres criminels, M. & Mme de Lestoc. Le Comte de Lestoc, dit-il, après avoir placé la Couronne sur la tête d'Elisabeth, fut enfermé & condamné, pour avoir reçu d'une Puissance étrangere, qui avoit porté cette Princesse au trône, une somme d'argent qu'il avoit eu la permission d'accepter. Quand ses Juges, à la tête desquels étoit Bestuchef, premier Ministre, & son ennemi personnel, lui demanderent la valeur de cette somme, *je ne m'en souviens pas*, leur dit-il, *vous pourrez le sçavoir, si vous le désirez, par l'Impératrice Elisabeth.* » Malgré » les intrigues de Bestuchef, l'Impératrice ne voulut jamais consentir que » ces prisonniers (le Comte de Lestoc & sa femme) fussent condamnés au knout. Tous leurs biens furent confisqués; ils furent exilés en » Sibérie, & enfermés dans des endroits différens, sans avoir la permission de s'écrire.

» Une chambre formoit tout le logement de Mme de Lestoc. Elle avoit

» pour meubles, quelques chaises, une table, un poële, un lit sans ri-
» deaux, composé d'une paillasse & d'une couverture. Elle ne changea que
» deux fois de draps, dans la premiere année. Quatre Soldats la gardoient
» à vue & couchoient dans sa chambre.... Elle jouoit aux cartes avec eux,
» dans l'espérance de gagner quatre ou cinq sous, dont elle pût disposer ».
Un jour, qu'elle avoit pris de l'humeur contre l'Officier de sa garde, ce brutal lui cracha au nez. Cette femme étoit pourtant d'une famille distinguée en Livonie; elle avoit été fille d'honneur de l'Impératrice. Elizabeth fournissoit douze livres de France par jour, à l'entretien de chacun de ces deux prisonniers : mais l'Officier de garde qui étoit le trésorier de cet argent, les laissoit manquer de tout.

Ces deux époux furent cependant réunis dans le même Château, où ils avoient plusieurs appartemens, & un petit jardin à leur disposition. Dans cette nouvelle prison, Mme de Lestoc cultivoit le jardin, portoit l'eau, faisoit le pain, la bierre & le blanchissage. Quelquefois ces prisonniers voyoient du monde. Un Officier qui conduisoit un détachement de troupe en Sibérie, ayant proposé à Lestoc de jouer, celui-ci gagna la valeur de quatre cent francs. Cette somme étoit la paye des Soldats. Mme de Lestoc se jette aux genoux de son mari, pour l'engager à remettre cet argent au malheureux Officier qui l'avoit perdu. Mais Lestoc relevant sa femme, envoya la somme au village le plus prochain, pour être distribué aux pauvres.

Après l'exil de Bestuchef, M. le Comte de Woronzof tenta d'obtenir le rappel du Comte de Lestoc, dont il connoissoit l'innocence. L'Impératrice ne voulut jamais accorder cette grace. Mais elle avoit l'attention de faire envoyer de tems en tems du vin à ce prisonnier qui l'aimoit beaucoup.

Enfin, après quatorze ans d'exil, Lestoc & sa femme furent rappellés par Pierre III. Le Comte de Lestoc, plus que septuagénaire, rentre à Pétersbourg, en habit de *Mousic*, c'est-à-dire de paysan, fait communément de peau de mouton. Il y est accueilli & visité par tous les Seigneurs de la Cour, & par les étrangers. Comme il parloit librement de son exil, sans en accuser pourtant la mémoire d'Elisabeth, ses amis l'avertirent qu'il déplaisoit à la Cour, & qu'il s'exposoit à de nouvelles disgraces. Soit qu'il craignît l'effet de ces menaces, soit par une suite de l'esprit de liberté qu'il n'avoit pas perdu dans sa prison; un jour que Pierre III. l'avoit admis à sa table; *mes ennemis*, dit Lestoc à l'Empereur, *ne manqueront pas de me rendre de mauvais offices : mais j'espére de V. M. qu'elle laissera radoter & mourir tranquillement un vieillard qui n'a plus que quelques jours à vivre.*

M. l'Abbé Chappe qui tient ces particularités du Comte de Lestoc lui-même, finit l'Histoire des supplices de Russie, par quelques anecdotes sur un disgracié plus illustre encore. C'est le fameux Comte de Munie, rappellé de l'exil à l'âge de quatre-vingt ans. Grand-homme à tous les titres, il avoit blanchi dans les travaux de la guerre, dans les veilles du cabinet, & dans les fers d'une longue captivité; mais plus respectable peut-être, au sortir de sa prison, qu'à la tête des armées; il revint à la

Fin de la Table des Chapitres.

Chez GUEFFIER, rue de la Harpe.

ERRATA.

Pages, *lignes*,

6 15 barriere invincible, *lisez*, invisible.

50 Chapitre II, *lisez*, Chapitre III.

231 6 Avant de la quitter pour retourner dans son sein, *lisez*, avant de rentrer dans son sein.

256 Chapitre VIII, *lisez*, Chapitre VII.

471 *feuille* Ooo. Observez que dans cette page, & la suivante, marquées 471 & 472, ces deux chiffres sont répétés mal à propos, & qu'il y a erreur dans les chiffres suivans, jusqu'à la page 86 inclusivement. On a mis deux fois les nombres 470 & 472, & l'on a omis les nombres 487 & 488.

595 13 Les Lapons tiennent-ils aussi l'usage des refrains des Hébreux, ou bien est-ce un genre Poësie, commun à tous les de Peuples sauvages? *lisez*, Les Lapons tiennent-ils aussi des Hébreux, l'usage des refrains? Ou bien est ce un genre de Poësie commun à tous les Peuples sauvages?





